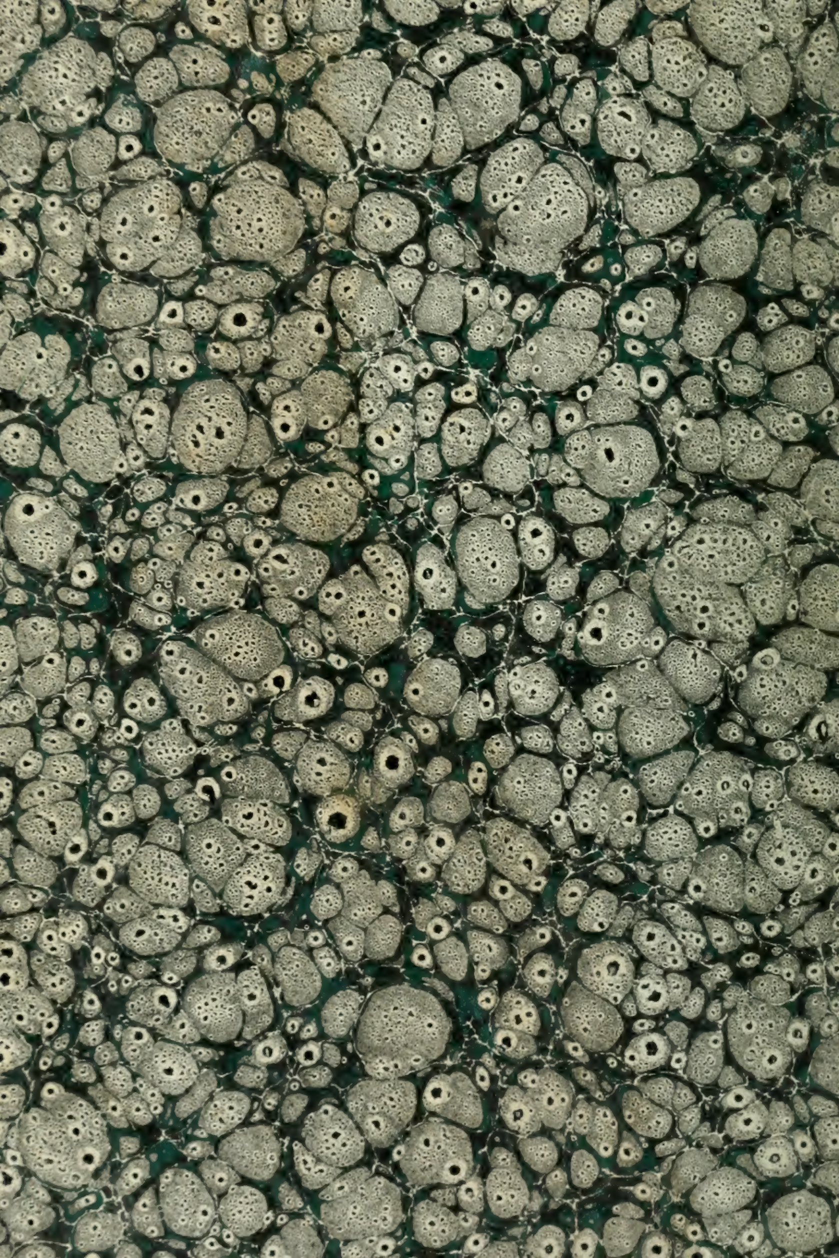
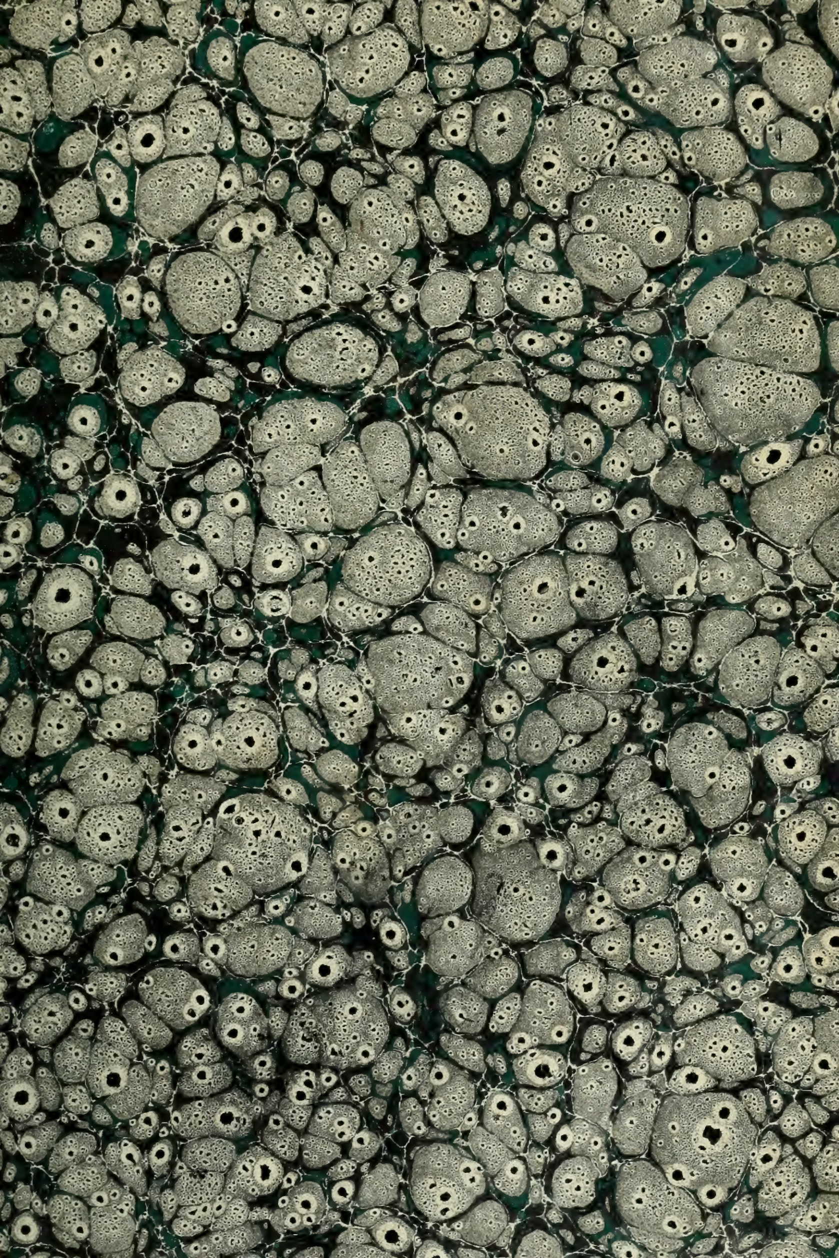








REVUE

DES

DEUX MONDES.



REVUE

DES

DEUX MONDES,

AUGMENTÉE

D'ARTICLES CHOISIS DANS LES MEILLEURS REVUES ET RECUEILS PÉRIODIQUES.

TOME SIXIÈME.



Bruxelles,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET Cie.

1839

LES CÉSARS.

NÉRON.[1]

I. — DES CROYANCES SOUS NÉRON.

J'avais hâte d'arriver à Néron. C'est là le type de l'empereur romain ; c'est au plus haut point cette toute-puissance du mal, ce mépris de l'humanité hors de soi et cette idolâtrie de l'humanité en soi-même, cette aspiration gigantesque et folle vers toute chose surhumaine, cette lutte contre Dieu ; c'est au plus haut point aussi cet imminent péril, cette indicible fragilité du pouvoir, cette surexaltation de l'individu humain si colossale et si précaire. Ce Nabuchodonosor qu'on appelle l'empereur romain ne porta jamais plus haut sa tête d'or ; ses pieds d'argile ne furent jamais si prompts à se rompre, et l'on croirait volontiers que la statue de cent pieds que Néron se fit ériger devant son palais ne fit que réaliser le rêve prophétique du roi de Babylone. Mieux qu'aucune autre époque, les treize ans qu'il régna peignent cet état où le dernier terme de sa civilisation avait conduit l'antiquité.

Mais pour commencer, je m'attache à un sujet sérieux ; toute chose a son côté grave, et j'estime malheureux celui qui pourrait le méconnaître ; rien n'est triste comme de rire de tout : l'ironie, vraie quelquefois lorsqu'elle est dans la forme, est toujours menteuse lorsqu'elle est dans la pensée. Dieu me garde de descendre à cette fausse et misérable philosophie qui, ne sachant ni pleurer, ni sourire, ricane de toute chose, et de jamais prendre sérieusement en moquerie ces deux grandes œuvres du créateur, la raison de l'homme et le cœur de l'homme.

(1) Voir la livraison du 15 mars 1838.

Je vous ai dit naguères les faits d'un demi-siècle. Je veux remonter et en reprendre les idées. Sous ce nom, j'entends toute chose, — religion, philosophie, morale, — qui élève l'homme du momentané au *perdurable,* du particulier au général, de l'abstrait au concret (pour cette fois pardonnez-moi ce langage). Les idées, je persiste à le croire, bien qu'à force de la redire on ait poussé cette vérité dans la banalité et le mensonge, les idées gouvernent le monde; comprises du petit nombre, agissent sur le grand. La révolution de 89, amenée par des livres, a été faite par des gens qui ne savaient pas lire.

Dans cet ordre de faits, l'événement dominant de cette époque est la naissance du christianisme; mais il faut voir ce qui le précéda.

Le temps d'Auguste et de Tibère fut un temps perdu pour les idées. Le premier les avait vues s'agiter dans les guerres civiles; il trouvait en elles un levain d'aristocratie républicaine. Le second les tenait véhémentement soupçonnées de renouer quelque unité entre les hommes et de réparer en quelque chose cette dislocation sociale sur laquelle il fondait son pouvoir. Sous leurs successeurs, il en fut de même. Toute doctrine leur demeura suspecte; de là l'exil des philosophes, la ruine des Juifs, la persécution des chrétiens, peut-être même la destruction des druides; l'aversion pour la Grèce, d'où venaient les idées, et qui n'avait jamais vécu sans en remuer quelqu'une; enfin la prépondérance de l'esprit matériel et militaire. Tout ce qui avait une apparence de philosophie ou un air de nationalité était en mauvaise odeur auprès du matérialisme romain et du cosmopolitisme impérial.

Ce que nous appelons une religion, c'est-à-dire un corps de doctrinaires et de traditions sacrées, réalisées par des cérémonies régulières, des devoirs stricts et un enseignement moral, cela n'était pas. Cela se trouvait-il dans les mystères, ou du moins dans quelques mystères? c'est un sujet grave et que je n'examine point. Mais ces mystères n'étaient point pour tous, ou quand ils furent pour tous, ce caractère-là disparut. Dans la croyance publique et populaire, il y avait des traditions plus ou moins respectées, plus ou moins admises, plus ou moins cohérentes, mais qui ne s'enseignaient pas avec autorité; qu'en une certaine mesure du moins chacun prenait ou pour de la théologie, ou pour de la fiction poétique, ou pour de la physique voilée sous l'allégorie : la bible de cette religion, ce fut Homère, ce fut Hésiode, ce furent tous les poëtes, venant les uns après les autres, avec moins d'autorité chaque fois, ajouter leur fable à ce grenier de fables, et réinventer les dieux chacun à sa guise. Il y eut encore quelques belles notions morales, conservées par les poëtes, surtout par les tragiques; inspirations personnelles, écho des mystères, débris de quelque révélation orphique? je ne sais, mais qui, se tenant peu, passaient par le vulgaire sans être entendues et n'étaient prises que pour de la poésie. Les fêtes étaient choses d'art, de luxe et de plaisir; le culte public, chose de politique; le culte privé, avec ses mille et une superstitions, chose de satisfaction et de goût personnel.

L'homme ainsi vivait à son aise avec la Divinité. La Grèce avait fait la divinité accessible, familière; elle l'avait placée au niveau des hommes, sinon au-dessous d'eux. On avait son dieu de prédilection; on lui faisait la grâce d'une adoration toute particulière; on lui gardait les belles hécatombes; les brebis

maigres étaient pour d'autres. On le mettait en confidence de ses affaires; on lui recommandait ses amours; on lui demandait protection pour son ménage; on le remerciait, on le grondait; on l'aimait, on le punissait; on le boudait, on lui tournait le dos; on laissait désormais vivre ses belles génisses; on brisait sa statue, on brûlait sa *chapelle* (1). Alexandre, dans sa douleur de la mort d'un de ses amis, fit brûler les temples d'Esculape, qui n'avait pu le guérir.

J'ai dit ailleurs comment la foi était nationale, la religion une loi pour tel peuple, et non un dogme pour tous les peuples; comment chaque nation était propriétaire de ses dieux. Je viens aussi de faire sentir combien peu les opinions populaires devaient approcher de la notion d'une vérité absolue. Ainsi la religion et la philosophie n'étaient pas sur le même terrain; l'une locale et relative, l'autre cosmopolite et abstraite, ne risquaient pas de se rencontrer. A Athènes peut-être, il fallait pour la philosophie quelques précautions de plus, il fallait parler moins clair, prêcher virtuellement l'athéisme sans le nommer de son propre nom, supprimer doucement la Divinité à la façon des épicuriens, sans dire rien de personnel contre tel ou tel dieu. La religion suivait son cours, la pensée le sien; celle-ci seulement en quelques occasions devait se ranger et saluer; à la religion, il fallait des hécatombes, non des croyances; elle était politique pour les Romains, poésie pour les Grecs, habitude et besoin pour tous, doctrine pour personne, une loi et non une foi.

Mais n'allez pas croire que la philosophie fût une bien plus grande puissance au monde que la religion. Nulle époque, au contraire, n'est plus superstitieuse que celle-ci. Il est vrai, et nous l'avons dit, les dieux de Rome ne sont plus en faveur, ils sont tombés avec l'ordre politique qu'ils soutenaient. Ils ont cependant encore leurs adorateurs : Jupiter a au Capitole des serviteurs volontaires de toute espèce, des licteurs debout auprès de son trône, des valets de chambre (*nomenclatores*) qui lui annoncent ses visiteurs, d'autres qui lui servent de *watchmen* et lui disent l'heure; Jupiter ne sait pas lire au cadran. Des coiffeurs frottent et parfument cette statue; des femmes sont à peigner les cheveux de pierre de Minerve; d'autres lui tiennent le miroir : tant il est vrai que, selon la croyance publique, l'idole est, non l'image du dieu, mais le dieu lui-même. Cet homme appelle le dieu à venir témoigner pour lui devant les juges, cet autre lui offre un placet, ce vieil acteur vient débiter ses rôles devant lui, et, sifflé du public, se résigne à ne plus jouer que pour les dieux. Caligula n'était pas si fou, et ressemblait à tout son siècle, quand il venait causer avec ses dieux. Jupiter a des amantes qui soupirent pour lui et bravent la jalousie de Junon.

Hors de Rome, la Syrie pleure son Adonis et adore sa mystérieuse déesse. L'Afrique, malgré la police romaine, immole encore ses enfants au Vieux, à l'Éternel, à Baal (2). Germanicus se fait initier aux grossiers mystères de Samothrace, au culte des Cabires au gros ventre. Lui, Agrippine, Vespasien, consultent les dieux de l'Égypte. La Grèce garde sa religion homérique; facile

(1) Sacellum, ædiculæ.

(2) Augustin., *De Consensu Evangel.*, I, 23, § 36.

et complaisante, elle y mêle le culte des empereurs, place César sur le trône d'ivoire de Jupiter, et met à côté de sa chaste Diane toutes les Julies et toutes les Drusilles de Rome. Mais ce n'est pas qu'elle abandonne son ancienne foi, qu'Éleusis manque d'initiés, que dans ce peuple de dieux il y ait si obscur vilain qui n'ait au moins sa chapelle, que deux cents ans plus tard Pausanias ne décrive encore par milliers les temples, les oratoires, les statues. Éphèse vit de son temple; toute une classe d'artisans ne fait que vendre de petites statues d'or et d'argent de la grande Diane; et quand, à la face de cette grossière allégorie orientale, saint Paul vient prêcher son Dieu crucifié, on le chasse aux cris de : Vive la grande Diane des Éphésiens !

Cela ne suffit pas encore à ces emportements de la nature vers ce qui est au-dessus d'elle, vers la science de l'avenir, les relations surnaturelles, le monde d'au delà, le monde de Dieu; besoins de l'homme légitimes dans leur principe, mais plus insatiables et plus fous quand leur aliment est plus corrompu. Rome a besoin de cultes, de dieux; elle les appelle tous. Des bouts de l'empire, toute folie vient aboutir à cet égout du monde, comme dit Tacite, à cet *abrégé de toute superstition,* comme un autre la nomme. « Dans le butin de chacune de ses conquêtes, elle a trouvé un dieu (1). » Ç'a été même chez elle un principe politique; elle a fait sa cour aux dieux pour gagner leurs peuples; elle leur a payé leurs domaines en adorations (2). Ainsi la religion des Grecs n'est plus distincte de la sienne; ainsi la *grande Déesse,* une pierre noire, a été solennellement apportée de Bithynie par ordre du sénat; ainsi un consul, il y a déjà longtemps, n'a pas trouvé un ouvrier pour démolir le temple des dieux d'Égypte. Ces dieux, « admis à la bourgeoisie (3), » ont un tout autre succès que les dieux surannés avec qui on a toujours vécu.

A qui Rome ne demandera-t-elle pas ces biens dont elle est si avide, la richesse, le plaisir? Qui pourra calmer cette secrète terreur qui la poursuit? Le ciel est irrité; qui la réconciliera avec lui? Car ce sentiment de terreur à la face d'un dieu irrité est caractéristique de la superstition ancienne, et elle en prend même son nom (δεισιδαιμονια, crainte des dieux). Qui lui donnera des prières, des adorations, des moyens de se purifier? Sous le despotisme capricieux des Césars qui fait et défait un homme entre le matin et le soir, à qui ne demandera-t-on pas sûreté pour les siens, garde pour sa fortune, salut pour sa vie, que sais-je? un de ces effrayants triomphes qui portent tout à coup un esclave au faîte des grandeurs? Sur la terre, au ciel, dans les enfers, partout où peut se trouver un pouvoir plus exorable et moins insensé que celui de César, que ne fera-t-on pas pour se le concilier ! Dans les sanglantes cérémonies de Mithra, on ira se placer sous des barreaux de fer pour recevoir sur soi le sang de la victime. Une faible femme ira rompre les glaces du Tibre et se purifier dans ses froides eaux, puis, à demi nue, tremblante, traversera le champ de Mars sur ses genoux ensanglantés.

(1) Et spoliis sibimet nova numina fecit. (Prudence, *Contrà Symmachum*, II, 358.)

(2) Sic dùm universarum gentium sacra suscipiunt regna etiam meruerunt. (Cœcilius *apud Minutium.*)

(3) Dii municipes.

Rome est pleine de religions vagabondes qui viennent mendier dans ses rues. Voici les Galls, les prêtres de Cybèle, les cheveux épars, la voix enrouée ; leur chef, à la taille énorme, qui domine par ses hurlements le bruit de leurs tambours, déchire ses membres à coups de couteau, fait recueillir son sang par ses fidèles, et leur en marque le front. Au bruit du sistre, voici venir d'autres mendiants ; c'est le prêtre d'Isis, la tête rase, en robe de lin, Anubis à la tête de chien : « Un dieu est irrité, prenez garde. » Et le peuple les écoute avec une sainte terreur. « L'automne menace ; septembre est gros de malheurs ; prenez garde. Allez à Méroé chercher de l'eau, de l'eau du Nil. Versez-la sur les parvis du temple d'Isis ? Un cent d'œufs pour le pontife de Bellone ! vos vieilles robes pour le prêtre de la grande Isis ! Le malheur est suspendu par un fil sur votre tête. Vos tuniques pour les serviteurs de la grande Déesse ! Vous aurez paix et expiation une année entière (1). »

Y aura-t-il jamais assez de devins pour promettre l'avenir à ce peuple qui abhorre le présent ? La science officielle de l'Étrurie est tombée en mépris ; les augures ne peuvent se regarder sans rire, leur secret s'est laissé voir à nu. Mais l'antique et savante Asie n'aura-t-elle pas à nous offrir des déceptions moins grossières ? Auspices arméniens, astrologues de Chaldée, augures de Phrygie, divinateurs de l'Inde, venez : expliquez au peuple romain ce rêve qui l'inquiète. Promettez-lui le testament de ce vieillard qu'il obsède de ses soins, et qui ne veut pas mourir. La foudre est tombée ici. Que signifie-t-elle ? Les lignes de ma main, que veulent-elles dire ? Chaque présage a son devin. L'incantateur n'est pas astrologue, le chiromancien n'a rien à faire avec les morts. On compte jusqu'à cent espèces de divinations différentes. Mais saluez surtout ce grand homme. Il est martyr de l'astrologie, la plus accréditée des sciences occultes, la plus persécutée par le pouvoir, qui la persécute parce qu'il y croit. Il a sur lui la marque des fers ; il a longtemps habité le rocher de Sériphe ; un général à qui il avait promis la victoire, vaincu, l'a tenu en prison ; César ne lui a pardonné qu'avec peine. Si vous êtes riche, attachez-le à votre maison. On a chez soi un valet astrologue, comme on a un valet cuisinier, un valet homme de lettres et un valet médecin. A tant par jour, vous aurez près de vous un confident des dieux : espèce vénale sur laquelle ne peut compter ni la puissance des grands, ni l'espérance des petits, gens que Rome proscrira toujours et gardera toujours. « Nul astrologue n'aura de génie s'il n'a été condamné (2). »

Mais voici autre chose. C'est la philosophie qui passe. Sous ce portique, au milieu des clameurs et des rires de la foule, deux hommes disputent (3), tous deux à la barbe longue, à la sale tunique, au manteau mal brossé. Un stoïcien, la tête rase, la figure pâlie par les veilles, qui vit de fèves et de bouillie, qui a une sainte horreur pour un lit, un souverain mépris pour la vaisselle d'argent,

(1) Juvénal, *Sat*. 6. — Sénèque, *De Vitâ beatâ*, 27. — Tertullien, *Apologet.*, 9.

(2) De génie ou plutôt de vogue.

> Nemo mathematicus genium indemnatus habebit.
>
> (JUVENAL, VI.)

(3) Lucien, *Jupiter Tragœdus*.

prend parti pour les antiques croyances, pour la Providence, la patrie, l'amitié; il a les dieux sous sa clientèle. Un cynique demi-nu, avec sa besace et son pain noir, qui n'argumente pas, mais qui raille, brutal, dédaignant toute autre chose que les seuls appétits du corps, fait gorges chaudes de ces vieux mots de patrie, de mariage, d'amitié, de tous les liens de la vie humaine. Il triomphe, car il fait rire le peuple; il est du peuple, il parle sa langue. Il a quitté l'atelier d'un tanneur, ou la boutique d'un marchand de parfums, pour le métier plus profitable de philosophe. Il fait le tour du cercle; les oboles pleuvent dans sa besace. Courage, philosophe, tu quitteras bientôt le métier; tu pourras déposer le bâton, raser ta barbe, et, sage retiré, renoncer à toutes les austérités de ton maître Diogène. En attendant, va chercher d'autres auditeurs; les tiens sont partis; ils sont au temple d'Isis à se faire purifier; ils demandent la santé à la déesse Fièvre, le courage au dieu de la peur. Mais tu dois être content : ils t'ont bien payé.

Toutes les grandes et sérieuses écoles philosophiques sont tombées. Le stoïcisme, qui avait presque été un parti dans les guerres civiles, est devenu par cela même suspect au prince de *déloyauté,* au peuple d'aristocratie. « Il n'y a plus, dit Sénèque, de pyrrhoniens, ni de pythagoriciens. » Le platonisme, qu'il faut mettre en première ligne, la doctrine la plus haute, la plus synthétique, la plus intuitive, s'est perdu dans une philosophie toute contraire, dans la nouvelle académie de Carnéade, scepticisme ménagé qui dit agréablement de fort belles choses dont il n'est pas bien sûr, qui a bien quelque penchant à croire l'existence des dieux et l'immortalité de l'âme, mais qui toujours se berce de probabilités, de brillantes hypothèses, de phrases spirituelles : philosophie bien apprise, philosophie de littérateur et d'homme du monde, et, entre autres, de Cicéron, cet homme qui savait si bien les lettres et le monde.

L'épicuréisme lui-même est en décadence. Ce prédicateur du plaisir, qui ne vivait que d'eau et de légumes, Épicure, avait voulu fonder une morale sévère sur une métaphysique qui la soutenait mal. Il donnait le plaisir pour but à l'homme, mais il voulait qu'il mît son plaisir dans la vertu. L'inconséquence était trop choquante, ses disciples furent plus logiques que lui : on n'entendit de sa doctrine que le mot de plaisir, et la théologie négative au moyen de laquelle il donnait ce mot comme seul nœud de la vie. On le prit au mot; on cacha, comme dit Sénèque, les voluptés dans le sein de la philosophie. L'épicuréisme ne fut plus une doctrine, mais un commode et philosophique prétexte pour tous les vices, et, par cela même que ce n'était pas une doctrine, l'école d'Épicure eut plus de disciples qu'aucune autre.

Un homme d'esprit de ce temps nous représente bien cette facile et spirituelle annihilation de la pensée, chez lui d'autant plus piquante qu'elle est plus fine et moins grossièrement avouée, qu'en même temps, par ordre supérieur, il est croyant, religieux, moral, Romain, et vieux Romain, quand il monte sa lyre poétique à un certain diapason officiel. Il est dans la philosophie comme dans la guerre. Après avoir, selon l'idée de l'héroïsme antique, tonné contre ces lâches Romains qui, devenus prisonniers des Parthes, ont « vécu et vieilli époux déshonorés de ces femmes barbares, » ailleurs il se rappelle en riant « sa fuite si prompte au combat de Philippes, lorsqu'il jeta peu glorieusement

son bouclier (1). » Dans la philosophie, il en fait autant ; il a une certaine forme de vers avec laquelle il parle en austère Caton, une autre avec laquelle, plus sincère, « pourceau du troupeau d'Épicure, » on le voit mettant une mesure aux plaisirs, juste ce qu'il faut pour les rendre plus piquants ; faisant de la philosophie juste ce qu'il faut pour rejeter toute philosophie ; s'accommodant avec les passions et la conscience de façon que ni l'une ni les autres ne le gênent ou ne troublent sa santé ; faisant provision de courage contre le malheur ; mais surtout, pour quoi que ce soit au monde, ne s'exposant au malheur :

Et mihi res, non me rebus submittere conor.

La philosophie n'avait donc rien de sérieux. Des grands maîtres, l'esprit frivole des Grecs l'avait fait descendre à l'incroyance effrontée des cyniques, à la sensualité non pensante des épicuriens, au scepticisme et à la puérilité des sophistes, qui réduisirent toute doctrine en argutie ; jongleurs de la pensée, comme un ancien les appelle. On avait, quand on était riche, un philosophe chez soi, un cynique d'ordinaire, espèce de *gracioso,* qui égayait le festin par sa morale. Nous lisons quelque part un mot, qui d'une double façon, peint bien cette manière de considérer la philosophie : Livie, femme d'Auguste, ayant éprouvé un malheur et ne voulant pas en fatiguer les oreilles de César, *se donna à consoler* à un certain Aréus, *philosophe de son mari* (2). Quand il pleuvait, quand les jeux du cirque étaient ajournés, on se faisait apporter Chrysippe, on entendait un stoïcien dans son école, un cynique dans la rue, gens qui connaissaient leur auditoire et n'avaient garde de l'ennuyer.

Cet effacement de toute doctrine dans ce qui s'appelait la philosophie, cette absence de tout dogme dans la religion, ce manque total d'idée abstraite et supérieure produisait un étrange spectacle. A défaut de doctrines, il y avait de vagues penchants, caprices, imaginations, habitudes ; des penchants athées, panthéistes, sceptiques, superstitieux, que la raison n'appréciait point, et qui par conséquent, tout contradictoires qu'ils pouvaient être, n'étaient jamais inconciliables. Sous le sceptre de la tolérance romaine qui n'avait de peur des idées que quand elles faisaient corps, tout se rencontre et rien ne se heurte. Ce monde que je vous ai peint, et que bien mieux que moi la première page venue d'un auteur latin vous peindra si superstitieux, ce monde, selon Philon, est plein de panthéistes et d'athées ; l'impiété, dit un autre, a envahi les petits comme les grands ; Cicéron lui-même n'a admis les dieux et l'immortalité de l'âme que comme choses probables. « Pas un enfant ne croit à la barque de Caron ni aux noires grenouilles qui habitent les mares du Styx (3). » César, en plein sénat, prêche bien nettement le néant après la mort, et Caton ne lui répond pas : Cela est faux, mais seulement : « Vous sortez de la croyance offi-

(1) Relictâ *non benè* parmulâ.
(2) *Philosopho viri sui*... se consolandam præbuit. (Sénèque, *ad Marciam*, 4.)
(3) Juvénal.

cielle (1). » Et Pline, dans un morceau qu'il faut lire comme expression de la dégradation dernière de la pensée humaine (2), plaint Dieu, s'il est un Dieu, de ne pouvoir faire cesser en lui le malheur de l'existence et de n'avoir pas même la consolation du suicide.

C'est que (et ceci est une vérité générale qui peut expliquer l'alliance si fréquente de la superstition et de l'athéisme) le fait dominant de cette société, le grand médiateur de toutes ces contradictions, le dogme le moins vaguement conçu dans ce siècle est le fatalisme. On ne croit pas aux dieux et on croit au sort. On désespère de fléchir l'avenir, on veut au moins le connaître, et plus on croit ses lois mathématiquement inébranlables, plus dans les songes ou les présages on a d'espoir de les découvrir. D'une bonne vie et de prières candides que peut-on attendre ? Rien. Des incantations, des immolations sanglantes, des purifications hideuses, on espère encore quelque chose. On a mis toute force hors de soi-même et de l'intelligenée; on demande la force à ce qui est étrange, mystérieux, inintelligent, parce que, malgré tous les systèmes que l'homme peut se faire sur l'immutabilité des lois du sort, il faut toujours qu'il demande et qu'il espère, et croie aux sorciers, s'il ne croit pas en Dieu.

Je citais Pline tout à l'heure. Dans sa misanthropie d'athée, il met assez bien le doigt sur la plaie. « Le culte des dieux, abandonné par les uns, est ignoble et honteux chez les autres ; et pourtant entre ces deux doctrines, l'espèce humaine s'est fait un moyen terme, une sorte de dieu qui confond davantage encore toutes nos idées de Dieu ; en tout le monde, à toute heure, toutes les voix invoquent la fortune, et pour jeter plus de doute sur ce qu'un dieu peut être, le sort est devenu notre dieu. » Ce dieu n'est plus une des riantes divinités de l'Olympe ; dieu sombre, aveugle, entouré de toutes les ténèbres et de toutes les terreurs du fatalisme, l'horreur de son nom fait trembler les autres dieux. Son habitation n'est pas au ciel ; elle est au-dessous de la terre, au-dessous des enfers, au fond des abîmes où se perd la pensée. Le Tartare est le ciel pour lui. C'est le dieu qui parjure impunément les ondes du Styx, le dieu dont le nom ne se prononce pas sans que la terre tremble (3).

La seule puissance morale qui sorte de tout cela, c'est donc encore celle de

(1) Salluste, *in Catil.*, 50, 55.

(2) « Au milieu de tout cela, l'aveugle humanité se laisse enlacer par tant de doutes, que la seule chose certaine, c'est que rien n'est certain, et que rien n'est comparable à la misère de l'homme, ni à sa superbe. Aux autres animaux, il n'est qu'un souci, c'est de vivre, et la nature y suffit libéralement, doués ainsi du suprême avantage de n'avoir à penser ni aux richesses, ni à la gloire, ni aux honneurs, ni surtout à la mort...... La nature humaine, au contraire, n'a que des consolations imparfaites... et Dieu lui-même ne peut ni accorder l'éternité aux mortels, ni, ce qui est le plus grand don qu'il ait fait à l'homme dans cette vie si misérable, se donner la mort s'il le veut. » (Pline, *Hist. nat.*, II, 7.)

(3) .... An ille
Compellandus erit quo nunquàm terra vocato
Non concussa tremit....
Indespecta tenet vobis qui Tartara, cujus
Vos estis superi, stygias qui pejerat undas ?
(Lucain, *Pharsale*, VI.)

la religion, non pas, sans doute, une force de conviction, mais une force d'habitude. Mêlée à toute chose, parce qu'elle n'est gênante en rien, aux affaires, aux spectacles, aux jeux, aux plaisirs ; identifiée avec la poésie et les arts, familière et commode habitante de tous les foyers domestiques, convive indulgente de toutes les tables, vieille amie de toutes les familles, elle entre pour quelque chose dans toutes les affections, dans toutes les coutumes, dans toutes les convenances de la vie ; on ne s'aborde pas sans que les paroles habituelles du salut ne la mettent en tiers avec les deux amis ; pour se déshabituer d'elle, il faudrait se déshabituer de toute chose, secouer sa vie publique, sa vie de famille, rompre avec tout, et c'est ce que les chrétiens seuls ont su faire.

La religion n'est, au gré de l'homme, ni trop bonne, ni trop mauvaise ; si peu grave et si peu morale qu'elle soit, elle donne quelque satisfaction à ses inclinations élevées, lui ménage quelque moyen de prier, de se purifier, d'honorer ses morts, chose que la philosophie ne fait pas, et d'un autre côté, elle ne gêne aucun vice, n'est scandalisée d'aucune prière ; ce qu'on n'ose dire aux hommes, on le demande aux dieux. On se fait conduire par le gardien du temple jusqu'auprès de la statue, on lui parle à l'oreille ; qu'un homme s'approche et l'on va se taire : « Oh ! si de belles funérailles allaient enfin emporter mon oncle ; si je biffais du monde le nom de cet enfant au défaut duquel je dois hériter ; il est infirme, bilieux, que ne meurt-il donc pas ! Heureux Nérius, qui vient d'enterrer sa troisième femme ! » — « Prières marchandes, ajoute Perse, pour lesquelles on vient prendre les dieux à part ; » et ce ne sont pas les plus honteuses. « Belle Laverne, déesse des voleurs, donne-moi de tromper, donne-moi de paraître juste et saint (1). » On invoque les dieux pour le succès d'un adultère ; on consulte l'oracle sur l'efficacité d'un poison ; qui espère un veuvage, prend un devin pour conseiller ; qui veut séduire une femme, emploie les prêtres comme ministres de son intrigue. Les temples sont des lieux de débauche, et Joseph, ce pieux et sévère Israélite, raconte avec indignation à quelles infamies sert le temple d'Isis.

Le polythéisme avait rendu à la société un service tout politique, il avait déifié la chose publique et légitimé le patriotisme. Nous avons dit comment il ne pouvait plus atteindre ce but : pour soutenir encore l'ordre social, il eût fallu qu'il exerçât une action morale et individuelle ; mais le peu de moralité qu'avait en lui l'ancien polythéisme grec, le respect pour les vieillards, la pitié pour les suppliants, la fidélité envers les hôtes, tout cela était passé à l'état de pure poésie homérique. La prière ne demandait que les jouissances de la vie ; de la vertu, on en avait toujours trop. — « Donnez-moi la vie et la richesse ; la sagesse, je me la donnerai à moi-même. » Ainsi, puissant comme chose temporelle, impuissant comme morale et comme doctrine, le polythéisme demeurait d'une presque parfaite inanité pour le bien, d'une presque entière inutilité pour l'ordre social.

Aussi les souffrances du monde se multipliaient-elles chaque jour. Ainsi ai-je effleuré sans l'entamer, ce fait immense, l'égoïsme antique avec son cortége,

(1) Horace.

l'esprit d'extermination, l'ilotisme et l'esclavage, les immolations légales et les prostitutions religieuses, les expositions d'enfants, les massacres de captifs, les combats de gladiateurs, les guerres à outrance et les homicides de peuple à peuple. Ainsi, arrivant aux faits particuliers à cette époque, ai-je montré sous Tibère la dissociation générale, devenue le caractère permanent et fondamental de l'empire. Si j'aimais à m'étendre, que n'aurais-je pas à dire? La peinture de ces mœurs est partout, la facilité du meurtre, l'infamie de la débauche, sont choses que j'ai dites, que je dirai encore, que je rencontre à chaque pas.

Mais remarquez une chose, et voyez comment, selon la loi de progrès, le monde marchait vite : les proscriptions de Sylla sont affreuses, mais des actes de dévouement y relèvent la nature humaine. Les proscriptions d'Antoine et d'Octave sont ainsi racontées : « La fidélité pour les proscrits fut grande chez leurs femmes, médiocre chez leurs affranchis, rare chez leurs esclaves, nulle chez leurs fils; tant l'espérance, une fois conçue, est impatiente du retard (1). » Mais les proscriptions de Tibère sont plus affreuses encore : ni de fils, ni même d'esclaves, je ne retrouve plus un trait de dévouement; Tacite reconnaît à plusieurs reprises cette rupture de tous liens par la peur; je trouve un seul homme sauvé par son esclave, encore est-ce par un trait d'esprit et non de courage.

Cette société connaissait-elle son mal? Elle est, certes, assez douloureuse en ses paroles, mais à qui se prendra-t-elle de ce qu'elle souffre? Si vous en croyez Tacite, c'est à la bataille de Philippes et à César, à la chute de l'aristocratie républicaine; un autre vous dira : C'est à Tibère, à Séjan, aux délateurs; les causes supérieures restent incomprises, les remèdes aussi, s'il y en avait de concevables pour la raison humaine; on aspire à quelque chose de plus commode et de plus doux, non à quelque chose de meilleur; on voudrait être mieux soi-même, on n'espère, on n'imagine, on ne désire pas que le monde puisse être mieux.

J'ai vu supposer quelque part que l'instinct pour des choses meilleures devait être au fond de la partie souffrante de la société, parmi ces ilotes aux mille noms divers que l'égoïsme antique tenait opprimés. Mais, outre que l'histoire n'en offre pas de trace, il y a une triste vérité, c'est que l'abaissement extérieur finit par produire l'abaissement moral, que les peuples esclaves se dégradent, que les méprisés deviennent méprisables. Cela est triste à dire, à moi qui aimerais à rendre à la nature humaine la dignité que d'autres ont aimé à lui ravir. Mais une trop commune expérience établit cette vérité, et, quant à l'époque dont je parle, si je cherche à connaître la moralité des classes esclaves, je trouve peu de chose qui me console. Toute leur ressource contre la souffrance, c'est la révolte du corps, non celle de la pensée; c'est l'insurrection, non vers la vertu, mais vers le désordre. Je vois le maître au milieu de ses milliers d'esclaves, toujours tremblant pour sa tête et ce mot passé en proverbe, « autant d'esclaves autant d'ennemis (2), » sans que d'épouvantables

(1) Velleius Paterculus, II, 67.
(2) Sénèque, ep. 47.

exécutions rendent plus sûr le toit domestique. Je vois encore un Spartacus, l'incendie, le pillage, les insurrections sans cesse renaissantes de la Sicile, représailles en un certain sens légitimes, mais dont le succès eût été affreux pour le monde; enfin, comme dernier et seul remède, le suicide, et entre autres exemples, à la grande admiration de Sénèque, un gladiateur, que l'on menait au cirque dans un chariot, passer, de propos délibéré, sa tête entre les rayons de la roue, dont le mouvement la tord et la brise.

En tout, à la satiété du riche, comme au désespoir du pauvre, le suicide est la suprême ressource, le dernier mot de cette société, et il en consomme la dissolution. On s'est tué, dit Sénèque, par peur de la mort; les proscriptions ont merveilleusement poussé sur cette pente. On a envié, admiré, glorifié ceux qui faisaient fraude de leur corps au tyran. Pendant que Cremutius Cordus, accusé sous Tibère, se laissait périr par la faim, il y avait une joie publique de voir cette proie arrachée à la gueule de ces loups dévorants, les délateurs (1).

Ces exemples accoutumaient si bien à la mort, qu'on se tuait par ennui, par désœuvrement, par mode. Sénèque parle de « ces raffinements d'hommes blasés qu'on porte dans la mort (2). » Et ailleurs, comme s'il voulait peindre les Werthers modernes : « Il y a une étrange manie, un caprice de la mort, une inclination étourdie vers le suicide, qui, tout aussi bien qu'aux braves, prend parfois aux lâches; les uns se tuent par mépris, les autres par lassitude de la vie. Chez plusieurs, il y a satiété de voir et faire toujours les mêmes choses, non pas haine, mais dégoût de l'existence : — « Quelle fin à tout cela? Se ré- » veiller, dormir, avoir froid, avoir chaud, rien n'en finit, le même cercle » tourne et revient toujours. La nuit après le jour; l'été amène l'automne, puis » l'hiver, puis le printemps; toujours de même! Tout passe pour revenir. Rien » de nouveau. » — On succombe à cette manie, et beaucoup d'hommes se tuent, non que la vie leur soit dure, mais parce qu'ils ont trop de la vie (3). »

Montesquieu loue cette facilité du suicide. « Il est certain, dit-il, que les hommes sont devenus moins libres et moins courageux depuis qu'ils ne savent plus, par cette puissance qu'ils prenaient sur eux-mêmes, échapper à toute autre puissance. » Quoi donc! fut-on bien libre sous Tibère? bien courageux sous Néron? Ce siècle fut pourtant de tous le plus fécond en suicides. Mais Montesquieu n'admire-t-il pas aussi les lois conjugales d'Auguste, que leur seule impuissance suffit pour condamner? Mais ailleurs ne semble-t-il pas regretter même les combats de gladiateurs? Sans passion, mais pour être piquant, il aime à relever l'antiquité idolâtre aux dépens de la nouveauté chrétienne; esprit supérieur, fin chercheur de la vérité, moins sérieux quelquefois lorsqu'il semble l'être davantage, qui préfère trop souvent à la droite voie du bon sens la voie oblique d'une dialectique raffinée, qui tient à être logique plus qu'à être vrai, à être original plus que logique, et veut par-dessus tout être ingénieux. De son temps, le paradoxe et la nouveauté avaient leur prix.

(1) *Ad Marciam Consolatio*, 22.

(2) Je ne puis mieux rendre ces deux mots de Sénèque : *fastidiosè mori*.

(3) Quibus non vivere durum, sed superfluum. (Sénèque, ep. 23.)

Aujourd'hui qui veut du paradoxe? Pour qui la nouveauté n'est-elle pas vieillie? Le paradoxe est devenu lieu commun, et le lieu commun, à son tour, devient paradoxe. L'originalité serait de prendre les routes battues ; la hardiesse consisterait à être simple, et le plus grand paradoxe à n'en faire aucun.

Nous en sommes venus à la conclusion de toute l'antiquité. Et quand d'une seule pensée on rassemble tous ces faits : — dans la religion, l'exubérance de la superstition et la crudité de l'athéisme poussés chacun à son dernier excès, la puissance extérieure et la nullité morale du polythéisme antique; — dans la philosophie, le discrédit de toutes les doctrines qui avaient tenté de relever l'homme, l'extension de la philosophie non pensante, si ce mot peut avoir un sens, et la doctrine la moins haute rabaissée encore à une pratique inintelligente; — dans la vie, le relâchement de tous les liens sociaux par la rupture du lien patriotique qui les avait tous contenus, l'absence de dévouement fortifiée par la facilité du suicide, nul signe de réaction vers un état meilleur; — quand on regarde cette situation sous Auguste et sous Tibère, car j'aime à préciser les époques, on trouve que le monde était bien mal préparé pour une doctrine plus haute et plus pure, et qu'en ce sens rien n'est venu si peu à propos que le christianisme. S'il fût venu quatre siècles plus tôt, il eût trouvé encore dans leur force les doctrines vives de la Grèce, le platonisme, le pythagoréisme, qui pouvaient lui servir de préparation et d'aliment. L'apôtre Paul, s'il fût venu alors, eût trouvé Rome encore pure, religieuse, pauvre; sur l'Agora d'Athènes, au milieu de cette foule « d'Athéniens et d'étrangers qui n'avaient autre affaire qu'entendre et dire des choses nouvelles (1), » il eût trouvé non-seulement ceux qu'il y rencontra, les secs et froids disciples de Zénon, les inintelligents sectaires d'Épicure, mais encore ceux dont le maître avait dit : « Il est un être qu'il faut attendre, qui, même aujourd'hui, veille sur nous, qui plein pour nous de bienveillance, dissipera nos obscurités, nous enseignera à vivre avec Dieu et les hommes; jusque-là différons les sacrifices.... Tant que Dieu, dans sa pitié, ne vous enverra pas quelqu'un pour vous instruire, dormez et attendez, et prenez courage, il viendra bientôt (2). »

Mais qu'à cette époque, — où, sauf des traditions mal comprises, rien dans le monde grec et romain ne préparait les voies à une réhabilitation de l'homme, chaque jour plus enfoncé dans sa misère, — sur les confins du désert d'Arabie, non loin de l'Euphrate et des frontières de l'empire, dans une subdivision de la province de Syrie, dans un pays sans navigation et sans commerce, sans cesse ouvert aux désastreuses incursions des Arabes, loin des grandes cités intelligentes, Rome, Alexandrie et Athènes, loin du passage de la puissance romaine et des idées qu'elle menait après elle, des Juifs, — non pas des Juifs d'Alexandrie, des Juifs hellénistes, qui lisaient le grec, savaient les philosophes, vivaient en communication avec le monde, non pas même des docteurs de la loi, des Juifs pharisiens qui tenaient le haut bout de la science hébraïque, — mais des Hébreux à peine Juifs, des Galiléens, paysans d'une province dé-

(1) Actes XVII.

(2) V. Platon. — *Apolog. Socrat.* — Épimenid. — Alcibiade.

criée à Jérusalem (1), parlant une langue mêlée, gens dont les rares écrits sont pleins de barbarismes (2), gens de cette plèbe sans philosophie (ὄχλος ἀφιλόσοφος) que la sagesse hellénique dédaigne si fort (3), qui certes n'avaient jamais lu Platon, et pour qui tout ce qui s'était pensé en Grèce, à Rome, dans l'Asie depuis trois siècles, tout le passé de l'esprit humain était perdu, qui n'avaient que leur Bible, déjà corrompue par le rabbinisme, tiraillée par les sectes dissidentes, sophistiquée par l'interprétation étroite et vétilleuse des pharisiens; que de telles gens, le pêcheur Simon, le publicain Matthieu, les pauvres petits mariniers du lac de Génézareth aient retrouvé ou inventé (si toutefois, quand il s'agit de doctrine, l'esprit humain invente jamais) la doctrine, je vais tout dire en un seul mot, la plus contraire, en fait de théologie, à l'incroyance et à l'idolâtrie de leur siècle, en fait de pratique à ses superstitions, en fait de morale à ses mœurs, en fait de philosophie à l'incertitude et au néant de ses idées, c'est en vérité ce que je ne pourrai jamais croire.

Que maintenant ces hommes, après avoir inventé ce révoltant paradoxe, ne l'insinuent pas en secret, ne le glissent pas à l'oreille, ne cherchent pas, pour le faire fructifier, de vieilles femmes ou de faibles esprits qui ont toujours besoin de quelques choses nouvelles à croire, mais qu'ils montent sur les toits pour le crier à tous ceux qui passent; que non-seulement du haut des degrés du temple, aux Juifs de toute la terre venus à Jérusalem pour la pâque, non-seulement dans les synagogues de l'Asie, de la Grèce et de l'Égypte, aux Juifs de ces contrées, mais que dans les villes et du haut des tribunes faites pour un autre usage, ils le proclament de toute leur voix à la Grèce païenne, à la Grèce mère de la philosophie et du polythéisme; qu'ils profanent de leur blasphème les forum, les basiliques, les assemblées populaires, les tribunaux des préteurs, toutes choses saintes et sacrées; qu'ils manifestent insolemment leur Dieu à la face de l'aréopage à Athènes, de la grande Diane à Éphèse, de Néron à Rome; libres, hardis, usant hautement, jusqu'à ce que la persécution la leur vienne interdire, de cette publicité de l'Agora, la liberté de la presse du monde antique (car c'est un fait remarquable et pas assez observé que cette publicité du christianisme dans ses premières années); faisant ce que Socrate, Platon, ni Pythagore, n'avaient osé faire, disant la vérité qu'ils savaient, non à des initiés, mais à tous; faisant ce que ces philosophes n'avaient pu faire, et disant aux Athéniens: « Le dieu que vous adorez sans le connaître, moi je vous l'annonce; » qu'ils aient ainsi procédé, ne ménageant pas la contradiction au monde et la lui jetant au visage, si crue et si choquante qu'elle pût être, s'ils étaient les seuls auteurs de leur doctrine et de leur force, c'est en vérité ce que je ne puis comprendre.

(1) De Nazareth peut-il venir quelque chose de bon? (Joan., I, 46.) — Le Christ vient-il donc de Galilée?... Scrutez les Écritures, et vous verrez qu'il ne doit pas s'élever de prophète en Galilée. (VII, 41, 52.)

(2) Ab indoctis hominibus scriptæ sunt res vestræ... barbarismis obsitæ. (*Arnobe*, I, 59.)

(3) Hommes sans lettres, ignorants (Act. IV, 13.). Le païen Celse dit la même chose. (Origen. *contra Celsum*, I, 26, 62 ; II, 46. — Voir aussi Julien *apud Cyrill.*, VI.)

Aussi, dans cette hypothèse, l'histoire de l'origine du christianisme (je ne parle pas aujourd'hui de sa propagation) est merveilleusement difficile à construire. Gibbon et son école se tirent d'affaire en n'en parlant pas; ils prennent le christianisme déjà adulte, tout viril et tout grandi, sans dire mot de son enfance; ils supposent qu'il est né, sans dire comment. Quant à moi, si j'étais obligé de prononcer sur ce fait selon les seules possibilités humaines et d'après les données communes de l'histoire, ce qui me paraîtrait le plus probable, c'est que le christianisme n'a pas dû naître.

Il est né cependant, et à peine est-il né, son influence agit sur le monde. Ceux mêmes qui ne le connaissent pas le respirent et s'en imprègnent. Nul fait ne me paraît plus notable en ce siècle et dans les suivants que cette action insensible, pour ainsi dire souterraine, du christianisme sur ce qui n'est pas lui. Toute philosophie païenne prend une certaine teinte de sa lumière; dès le temps de Néron, des notions plus hautes que celles du polythéisme, plus pures que celles du platonisme même, se dégagent et remplissent l'air. La philosophie n'est ni athée, ni irrévérente; elle se soumet au culte public, « non comme à une vérité, mais comme à une coutume, non pour honorer ainsi les dieux, mais pour satisfaire aux lois; » elle a de plus nobles pensées. « Jupiter n'est pas ce colosse doré qui tient au Capitole une foudre de métal; les dieux ne sont pas ce que les font les poëtes, aussi criminels que les hommes et plus puissants dans le crime; intolérable perturbation de toutes les idées, qui fait que le vulgaire estime les dieux au niveau de ses propres vices. Cette tourbe ignoble de dieux entassés par des siècles de superstition, les uns que les poëtes ont mariés quelquefois entre frères et sœurs, les autres qui n'ont pas trouvé de parti à leur bienséance et sont restés dans le célibat; des déesses qui sont restées veuves, comme la déesse Foudre et la déesse Ravage, auxquelles il n'est pas étonnant que les prétendants aient manqué, » adorerez-vous tout cela de bonne foi? « Croyez aux dieux, reconnaissez leur majesté sainte, reconnaissez leur bonté, sans laquelle leur majesté n'est pas (1). Aimez-les (2), soyez soumis à leur providence, qui gouverne le monde. Obéir à Dieu, c'est la liberté (3). Laissez là les grasses victimes, les immolations de troupeaux entiers; adorez par une volonté droite et bonne (4); donnez aux dieux ce qu'avec toute son opulence le fils de Messala ne peut leur donner, une pensée respectueuse pour la justice et pour le ciel, un cœur tout imprégné de noblesse et de vertu. » Laissez là ces prières honteuses d'elles-mêmes qui se retournent pour voir si on les écoute. « Ne chuchotez pas à l'oreille des dieux; vivez à vœu découvert (5). »

Je ne saurais donner à cette époque tout le développement dont elle aurait

(1) Sénèque, apud Augustin., *De Civitate Dei*, VI, 10. — *De Benef.*, VII, 2. — Ep. 96.

(2) Deus amatur. (Ep. 42.) — *Voyez* aussi Ep. 47, etc.

(3) Parere Deo, libertas est. (*De Vitâ beatâ*, 15.)

(4) Colite in piâ et rectâ voluntate. (*Benef.*, I, 6. Ep. 116.) — Il faut adorer en esprit et en vérité. (Joan., IV, 26.)

(5) ..... Et aperto vivere voto. (Perse, II.)

besoin. Il faudrait recueillir, s'il y en a, quelques faibles lumières dans l'histoire apocryphe d'Apollonius, roman anti chrétien du sophiste Philostrate, évidente et grossière parodie de l'Évangile, où le rhéteur d'Athènes ressuscite, au bout de plus d'un siècle, la mémoire de ce messie mort sans disciples, et l'accommode aux prétentions thaumaturgiques du néoplatonisme de son temps; histoire qui appartient à une autre époque, non à celle où elle se serait passée, mais à celle où elle a été faite. Il faudrait encore remonter de trois ou quatre siècles et soulever une histoire toute particulière, celle de la communication entre le judaïsme et la philosophie grecque, afin d'expliquer Philon, génie curieux de ce siècle, intelligence chamarrée de cabale et de platonisme, comme aussi de pieuse orthodoxie mosaïque, mêlant à cela les nombres de Pythagore et des idées pleines de lumières, qui, sorties des anciens livres de Salomon, développées par les Juifs d'Alexandrie, restaient comme en dépôt dans ce coin du monde, dans cette colonie gréco-hébraïque, jusqu'à ce que le christianisme, venu d'ailleurs, les créât de son côté et leur donnât sa vie. Il faudrait apprécier à leur vraie valeur et à leur juste caractère ces mouvements divers de l'orientalisme, de l'hellénisme, du judaïsme hellénisé d'Alexandrie, du judaïsme pharisaïque de Jérusalem; mouvements indépendants, isolés, et qui, les uns motivés par le christianisme, les autres expliqués par lui, n'ont d'unité qu'en lui, parce que le christianisme est l'unité de ce siècle comme de tous les siècles désormais.

Mais cette tâche est immense, et j'ai hâte, après l'avoir montrée un instant, de rentrer dans mon humble sphère. Je reviens à Rome d'où je suis parti, et c'est à Rome que je veux voir de plus près la pensée humaine. Je trouve là deux hommes qui me semblent parfaitement placés face à face l'un de l'autre, pour représenter l'hellénisme (j'entends par ce mot la philosophie grecque et romaine) et la religion chrétienne; je veux dire Sénèque et saint Paul. Il y a pourtant cette différence, que l'un a fait sa doctrine, tandis que l'autre, si je puis ainsi dire, a été fait par la sienne. Sénèque est tout maître et n'est guère disciple, Paul est disciple bien plus que maître; l'un père de sa philosophie, l'autre fils de sa croyance et bien moindre qu'elle.

II. — LA PHILOSOPHIE. — SÉNÈQUE.

J'hésite en parlant de Sénèque. Je vous ai trahi l'autre jour quelques faiblesses de ce philosophe; et, sans doute, ce fils d'un rhéteur espagnol, élevé au milieu de l'emphase paternelle et de la corruption de Rome sous Tibère; ce parleur à la mode, qui essaye de tout, plaidoyers, poëmes, dialogues; ce confident d'Agrippine, panégyriste officiel de Claude, précepteur et faiseur de discours de Néron, enrichi par son terrible élève, ne se présente pas dans l'histoire avec l'aspect presque mythologique d'un Pythagore, ni même (quoique Platon n'ait pas été sans faiblesses) avec l'aspect grave et antique d'un Platon. Ce n'est pas une vertu dégagée de toute concession aux petitesses humaines. Il faut songer en quel monde il vécut et quelle place il tint en ce monde.

Ses ennemis lui disent : « Pourquoi ta vie est-elle si inférieure à tes discours? Pourquoi cette villa si ornée, ces repas que ta philosophie ne règle

point, ce vin plus vieux que toi, ce patrimoine d'une riche famille suspendu aux oreilles de ta femme? C'est un art que de te servir à table; il y a chez toi une science pour disposer ton argenterie sur les buffets, un talent pour *dresser*. Tu as un écuyer tranchant passé maître. » Sénèque lui-même fournit à ses ennemis tous ces reproches : « Ajoutez encore, leur dit-il, des biens dont je ne sais pas le compte, des esclaves que je ne connais pas tous. » Et il répond avec une modestie rare chez les anciens, et que j'estime au-dessus de la pauvreté orgueilleuse de plusieurs : « Je ne suis pas un sage; que votre jalousie soit contente, je ne le serai jamais. Je ne prétends pas être égal aux meilleurs d'entre les hommes; je tâche de valoir mieux que les pires. Je me contente de retrancher chaque jour quelque chose de mes vices, de reprendre chaque jour quelqu'une de mes erreurs. Je me sens encore profondément enfoncé dans le mal... Je fais l'éloge de la vertu et non de moi. Quand j'attaque les vices, j'attaque les miens tout les premiers (1)... »

L'homme qui parlait ainsi eut le mérite de chercher le bien sans parti pris. La plaie sociale était grave. Était-ce aux atomes crochus de Démocrite que le philosophe en demanderait le remède? les nombres de Pythagore lui viendraient-ils en secours? s'occuperait-il, avec les stoïciens, à prouver à son siècle que la vertu est un animal, et que, quand un homme est écrasé sous une pierre, son âme est si gênée qu'elle ne peut sortir? La métaphysique des Grecs, et en général toute la partie dogmatique de leur philosophie était ou trop incertaine, ou trop spéculative, jeu d'école, vaine escrime de la pensée, d'où le monde malade n'avait à espérer aucun remède. Or Sénèque, en cela plus clairvoyant que bien des modernes, mit le doigt sur la plaie, sentit que l'intelligence humaine avait donné tout ce qu'elle pouvait, que le mal et le remède étaient dans le cœur de l'homme, qu'il ne fallait refaire ni la métaphysique ni la politique, mais la morale.

Il entre dans cette voie sans esprit de secte, attaché au stoïcisme, qui, de toutes les doctrines grecques, avait conservé la morale la plus pure et la plus efficace, et, depuis deux siècles environ, sous Panætius et Posidonius, s'était tourné vers l'enseignement des devoirs; mais ne jurant pas sur la parole du maître, citant sans cesse Épicure et le cynique Démétrius; combattant l'absurde métaphysique des stoïciens, leur fatalisme et la matérialité de leurs dogmes.

On prétend qu'il connut saint Paul, qu'il lui écrivit. Je ne veux ni soutenir ni rejeter cette tradition : un rare et surtout un singulier génie de notre siècle (2), qui abuse parfois de la vérité qu'il possède, a discuté cette question, et n'a pas voulu avoir raison jusqu'à l'hyperbole. Ce qui me semble évident, c'est que Sénèque, esprit curieux et bien placé pour tout connaître, n'ignora pas entièrement le christianisme, qui se développait dans Rome, qui avait franchement parlé sur toutes les places publiques de la Grèce, devant tous les préteurs, et entre autres à Corinthe devant son frère Gallion; le christianisme, dont l'apôtre avait deux fois paru devant Néron, que les contradictions qu'il

(1) *De Vitâ beatâ*, 17.

(2) De Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, IXe entr.

rencontrait commençaient à faire saillir (1). Il ne le connut pas dans son entier et n'en sut pas le mot suprême, ce n'est que trop clair; mais des idées sur la Divinité plus pures et mieux arrêtées que celles mêmes de Platon, une foule de notions empreintes de l'esprit chrétien, de nombreux passages qui ne sont qu'une traduction plus élégante du texte grec des Écritures, parfois même l'emploi du style évangélique, prouvent évidemment qu'il avait compris quelque chose du langage de « cette immense multitude d'hommes (2), » dont Néron faisait des torches pour éclairer ses jardins.

Sénèque n'admet plus le dieu aveugle, impuissant, corporel, des stoïciens. « Appelez-la destin, nature, fortune, providence; il y a une volonté supérieure, incorporelle, indépendante, cause première de toute chose, auprès de qui toute chose est petite, et qui est à elle-même *sa propre nécessité,* qui a fait le monde, et qui, avant de le faire, l'a pensé (3). » Ce dieu n'est pas indifférent aux choses du monde; il aime les hommes, « nous sommes ses associés et ses membres (4). Entre lui et les hommes de bien, il y a amitié, parenté, ressemblance; leurs âmes sont des rayons de sa lumière; nul n'est homme de bien sans lui, et, quand la vertu nous a rendus dignes de nous unir à lui, il vient à nous, il vient près de nous; ce n'est pas assez, il vient en nous. Dans le cœur de tout homme vertueux demeure je ne sais quel dieu; un dieu y demeure (5). »

Ainsi « l'âme céleste de l'homme de bien, vivant avec les hommes, reste attachée à son origine, comme le rayon qui nous éclaire n'est pourtant pas séparé de son soleil. Elle tient à Dieu, le regarde, reçoit de lui sa force; son dieu est son père (6); comme lui, elle vit dans une joie que rien ne peut interrompre (7); comme lui, elle est heureuse sans les biens de la terre. La richesse, le plaisir, sont-ils des biens, puisque Dieu n'en jouit pas? »

Que l'homme accomplisse donc sa noble destinée. « Qu'il imite Dieu (8)! Qu'il crée en lui l'image de Dieu. L'image de Dieu n'est pas d'argent ou d'or. De ces métaux grossiers on ne fera jamais rien qui ressemble à Dieu (9). Le bien suprême n'est autre chose que la possession d'une âme droite et d'une claire intelligence. Que l'homme souffre avec patience, car Dieu n'est pas

(1) Nous savons de cette secte qu'on la contredit de tous côtés. (Act. XXVIII, 22.)

(2) Multitudo ingens. (Tac., *Annal.*, XV, 44.)

(3) *De Benef.*, VI, 7. — *Quæst. nat. procem.* — *Ibid.* I, 1, III, 45. — *Benef.* VI, 23.

(4) Hujus socii sumus et membra. (Ep. 93.) — Vos estis corpus Christi et membra de membro, dit saint Paul. (I Cor. XII, 27.)

(5) Sénèq., Ep., 41, 73.

(6) Deus et parens noster. (Ep. 110.)

(7) Gaudium quod Deos Deorumque æmulos sequitur, nunquàm interrumpitur. (Ep. 60.) — Et saint Paul : Réjouissez-vous toujours; *semper gaudete.*

(8) Satis Deos coluit qui imitatus est. (Sénèq., Ep. 95.) — Estote imitatores Dei. (S. Paul, *Ephes.*, V, 1.)

(9) « Te quoque dignum finge Deo. » Finges autem non auro nec argento. Non potest ex hâc materiâ exprimi imago Dei similis. (Ep. 12.) — « Nous ne devons pas estimer, dit pareillement l'apôtre, la chose divine semblable à l'or, à l'argent, à la pierre, à la matière façonnée par l'art. » (Act. XVII, 29.)

pour lui une mère tendre et aveugle, Dieu l'aime fortement, Dieu l'aime en père. Nous regardons avec un certain plaisir d'admiration un brave jeune homme qui lutte avec courage contre une bête féroce. Spectacle d'enfant! voici un spectacle digne de Dieu, un duel dont la contemplation mérite de le distraire de ses œuvres, l'homme de cœur aux prises avec l'adversité (1). »

Au moins cette philosophie ne rabaisse-t-elle pas l'homme, au moins a-t-elle le mérite que tant de philosophies n'ont pas eu, de se placer dans le côté de la balance vers lequel notre nature ne penche pas, et de faire contrepoids à toutes nos faiblesses, sur lesquelles d'autres ont trouvé plus commode d'ajouter le poids de leurs doctrines. « Non, Épicure, ne confondez pas la vertu et la volupté : la vertu est quelque chose d'élevé, de supérieur, de royal, d'infatigable, d'invaincu ; la volupté est basse, servile, fragile, misérable ; elle a pris domicile aux tavernes et aux lieux de débauche. La vertu est au temple, au forum, à la curie, devant les remparts, couverte de poussière, le visage enflammé, les mains calleuses ; la volupté se cache, elle recherche les ténèbres, elle habite les bains, les étuves, les lieux qui redoutent la surveillance de l'édile ; elle est efféminée, sans nerf, toute détrempée de parfums et de vin, pâle de ses excès, couverte de fard, toute plâtrée de couleurs étrangères (2). »

Voilà le fonds de cette morale. Dans le détail, je trouverais des choses dignes de remarque ; il y a un sentiment, je dirais volontiers d'égalité chrétienne. « L'esprit divin peut appartenir à l'esclave comme au chevalier romain. Qu'est-ce que ces mots esclave, affranchi, chevalier? — Des noms créés par la vanité et par le mépris. Du recoin d'une cabane, l'âme peut s'élever jusqu'au ciel (3). La vertu n'exclut personne, ni esclave, ni affranchi, ni roi. Tout homme est noble, parce qu'il descend de Dieu ; s'il y a dans ta généalogie quelque échelon obscur, passe-le, monte plus haut, tu trouveras au sommet la plus illustre noblesse ; monte à notre origine première, nous sommes tous fils de Dieu (4). »

« Il faut être juste, disait sèchement Cicéron, même envers les gens de la condition la plus vile ; la plus vile condition est celle des esclaves ; il faut les traiter en salariés, exiger leur service, leur donner le nécessaire. » — Sénèque parle bien autrement : « Ce sont des esclaves? Dites des hommes, dites des commensaux, dites de moins nobles amis, dites plus, des compagnons d'esclavage, car la fortune a sur nous les mêmes droits que sur eux ; celui que tu appelles esclave est né de la même souche que toi.... Consulte-le, admets-le à tes entretiens, admets-le à tes repas, ne cherche pas à te faire craindre ; qu'il te suffise, ce qui suffit à Dieu, du respect et de l'amour. »

Enfin, quel ancien, quel Romain surtout, avait plaint l'homme, « chose sacrée, » quand on le jette aux bêtes et au fer de l'amphithéâtre? Qui avait osé reprendre le peuple romain, lorsqu'il tue sans crainte, sans colère, afin d'avoir quelque chose à regarder? Qui avait senti en soi l'humanité assez

(1) *De Providentiâ*, 2.
(2) *De Vitâ beatâ*, 27.
(3) Ep. 31.
(4) *De Benef.*, III, 18, 29. — Ep. 44.

forte pour s'écrier : « Cet homme est jeté aux bêtes ; il a, dites-vous, commis un crime, mérité la mort. C'est bien ; mais vous, quel crime avez-vous donc commis pour mériter d'être spectateur de son supplice (1) ?

En vérité, cet homme, qui est si loin d'être pur des souillures de l'antiquité, était destiné pourtant à lui reprocher tous ses vices.

Voilà sans doute de nobles idées. Il est beau, mais il est facile de demander à la vertu humaine de grands sacrifices, il faudrait faire comprendre qu'ils sont nécessaires ; il est beau d'imposer de sévères devoirs, mais il faudrait en dire le motif. Senèque est dur à l'homme ; il ne croit pas notre courage faillible. Il a pour nos souffrances des consolations pires que la souffrance. « Tu es malheureux : courage ! la fortune t'a jugé son digne adversaire ; elle te traite comme elle a traité les grands hommes (2). — On te mène au supplice : courage ! voilà bien les croix, le pal qui va déchirer tes entrailles, et tout le mobilier du bourreau ; mais voilà aussi la mort. Voilà l'ennemi qui a soif de ton sang ; mais auprès de tout cela, voilà aussi la mort (3). Que la mort te console. »

Voyez de quelle étrange façon, dans son exil, ce tendre fils console sa mère : il lui rappelle tous ses autres malheurs, la perte d'un mari, celle d'un frère, et « ce sein qui avait réchauffé trois petits-fils recueillant les os de trois petits-fils. » — « Me trouves-tu timide ? J'ai fait étalage de tous tes maux devant toi. Je l'ai fait de grand cœur, je ne veux pas tromper ta douleur, je veux la vaincre....» « Oui, ta blessure est grave. Elle a percé ta poitrine, pénétré jusqu'en tes entrailles. Mais regarde les vieux soldats qui ne tressaillent même pas sous la main du chirurgien, et lui laissent fouiller leur plaie, découper leurs membres, comme si c'étaient ceux d'un autre........ » Vétéran du malheur, « point de cris, de lamentations, de douleurs de femme. Si tu n'a pas encore appris à souffrir, tes maux ont été sans fruit. Tu as perdu tous tes malheurs (4) ! »

Et de même pour toutes les mères et toutes les douleurs. « La perte d'un fils n'est pas un mal. C'est sottise que de pleurer la mort d'un mortel. Le sage peut bien perdre son fils : des sages ont tué le leur. » Voilà tout ce qu'il a de consolations pour la gémissante famille humaine. Il ne faut pas non plus que la vertu trouve quelque satisfaction en elle-même ; il ne faut pas qu'on la recherche pour le plaisir intérieur qu'elle procure. Comme Dieu, Sénèque élève durement l'homme de bien. Il défend qu'on ait pitié de lui (5). Enfin son suprême modèle est le sage de Zénon, l'homme que n'atteint aucune faiblesse, aucune passion, aucune sympathie humaine, parfait jusqu'à l'insensibilité, Dieu moins la bonté et la miséricorde. « Il n'est au pouvoir de personne de lui rendre service ni de lui nuire ; l'injure ne l'atteint pas, il a la conscience de sa propre grandeur (6). » Il n'est jamais ni pauvre, ni exilé, ni malade, parce que

(1) Homo, sacra res... sine timore, sine irâ, tanquam spectaturus occideret. (Ep. 7, 95, etc.)

(2) *De Providentiâ*, 3.

(3) *Ad Marciam Consolatio*, 20.

(4) *Ad Helviam Consolatio.*

(5) Nunquàm boni viri miserendum. (*De Providentiâ*, 1.)

(6) *De Constantiâ sapientis.*

son âme (laissez-moi dire son orgueil) lui tient lieu de richesse, de santé, de patrie. Aurait-il besoin de consolation ? il penserait que ce qui est un mal pour lui est un bien pour tous, et que Dieu, sans doute, qui malgré sa toute-puissance mène le monde tellement quellement, n'a pu éviter de le faire souffrir. (Beau raisonnement qu'a reproduit l'Anglais Pope dans un long sophisme sans poésie !) « Cela, dirait-il, est l'ordre du destin, il se consolerait avec l'univers (1). »

Le sage se garde « de tomber dans la compassion. La pitié, que de vieilles femmes et de petites filles ont la simplicité de prendre pour une vertu, est un vice, une maladie de l'âme, une pusillanimité de l'esprit qui s'évanouit à la vue des misères d'autrui, un excès de faveur pour les malheureux, une sympathie maladive qui nous fait souffrir des souffrances d'autrui, comme nous rions de son rire ou bâillons de son bâillement... L'âme du sage ne peut être malade, il ne s'attriste pas de sa propre misère; peut-il s'attrister de celles d'autrui ? Le sage ne s'apitoie jamais ; il ne pardonne pas (2). »

Et à ces exigences surhumaines, quel motif? A cette dernière hyperbole de l'héroïsme philosophique, quel soutien ? A notre nature ainsi accablée, quel secours ? Cette vertu si haute, rendez-la possible ; donnez-nous une raison pour la croire, une force pour la pratiquer. Cette force sera-t-elle la foi à la vie future ? Non. La philosophie n'a pu se tenir à la hauteur où Platon l'avait mise ; les beaux rêves du Phédon se sont dissipés au souffle sceptique de Carnéade, et il se peut bien, vous en convenez, que Socrate mourant n'ait entretenu ses disciples que d'illusions. Vous êtes revenu des profondeurs de la philosophie sans rien de certain sur notre sort à venir. Vous avez des paroles magnifiques sur l'immortalité des âmes, sur les épreuves par lesquelles elles se purifient, sur la félicité des justes, leur union, leur claire vue de toute chose, et la plénitude de vie qu'ils retrouvent dans leur patrie, dans « leur ciel, » lorsqu'enfin ils ont satisfait à leur origine qui « sans cesse les ramenait en haut : » thème brillant, lumineuse hypothèse que votre discours vous mène quelquefois à embrasser ; certitude? non : et quand du milieu de ces magnifiques espérances on vous rappelle aux choses de ce monde, vous vous plaignez qu'on vous fasse perdre un si beau rêve (3).

Mais voici le grand mot de la science, le principe de la vertu : « Il faut suivre notre nature ! C'est la règle sur laquelle se sont formés les sages, la consommation du bien suprême. La nature nous a engendrés sans vices

(1) Solatium cum universo rapit. (*De Providentiâ*, 3.)

(2) Misericordia est ægritudo animi... Sapiens non miseretur.... Non ignoscit, etc. — Ces passages, extraits de Sénèque (*De la Clémence*, II, 4, 5 et 6), expriment la pure doctrine du stoïcisme, comme on la trouve aussi établie par Cicéron (*Tusculan.*, 4.), et combattue par saint Augustin (*Cité de Dieu*, IX et XIV). Sénèque, en adoptant cette doctrine, cherche à l'adoucir par des distinctions au moins subtiles.

(3) *Voyez* surtout l'épître 102 tout entière, dans laquelle Sénèque exprime un doute, et non pas une négation, comme le croient d'ordinaire ceux qui la citent, et la fin de la *Consolation à Marcie*, morceau éloquent et curieux, plein de notions chrétiennes.

(d'où les vices viennent-ils donc?), sans superstition, sans perfidie, et même aujourd'hui le vice n'est pas tellement maître du monde que la majorité des hommes ne préférât le bûcher de Régulus au lit efféminé de Mécénas (1). »

Ainsi, c'est notre nature qui nous commande l'abnégation, le dévouement? notre nature qui nous fait braver la pauvreté, redouter le plaisir? qui nous interdit la pitié, nous défend de pleurer nos fils? Et ailleurs pourtant, par une sorte de révélation, Sénèque nous dit : « L'homme est bien méprisable s'il ne s'élève au-dessus de ce qui est humain. » Il parle de *vaincre la nature,* et son sage, ce type suprême, est si loin de notre nature, que né dans le cerveau des philosophes, il n'a jamais existé que dans leur cerveau. Ni Cléanthe, ni Zénon, ni Caton même, n'ont été des sages; tout le stoïcisme en convient.

Contradiction choquante, mais inévitable! L'explication de la nature humaine, cette question : « Pourquoi le vice si mauvais devant notre raison est-il si adhérent à notre nature, si contraire au bien de la société et si intime à chacun de nous? » voilà la pierre d'achoppement de toute l'antiquité; souvent pénétrante et sublime sur d'autres points, elle ne sait rien sur celui-là.

Et dévoilerai-je toutes les misères du stoïcisme, tous les niais refuges d'une vertu fausse, les mille raisons secondaires, au lieu d'une raison forte et supérieure, convoquées pour soutenir une base qui plie? « Ne craignez pas la pauvreté, le pauvre voyage en paix, il n'a pas peur des voleurs. — Ne pleurez pas trop vos enfants, une douleur prolongée n'est pas naturelle; la vache à qui on a ôté son veau mugit un jour ou deux, puis revient au pâturage; l'homme est le seul animal (Sénèque s'en étonne) qui regrette longtemps ses petits. »

Que d'exigence et en même temps que d'impuissance! S'il y a souvent du philosophe dans Sénèque, en vérité il y a souvent du rhéteur, laissez-moi dire du pasquin! Et c'est moins sa faute que celle du monde antique où il vivait. Mais où donc est la force du stoïcisme? Qui lui donne un peu de vertu? Sénèque ne l'avoue pas. C'est dans l'orgueil, et un orgueil qui arrive jusqu'à l'impiété : « La vertu de Dieu est de plus longue vie que celle du sage; elle n'est pas plus grande. Jupiter n'est pas plus puissant que nous, il est moins courageux; il s'abstient des plaisirs parce qu'il n'en peut user, nous, parce que nous ne le voulons pas. Il est en dehors de la souffrance, nous au-dessus d'elle (2). »

Mais l'orgueil, et l'orgueil de la vertu, peut bien soulever quelques âmes extraordinaires comme la vôtre; pour nous, âmes vulgaires, nous, plébéiens, il faut une moins creuse nourriture, une espérance plus satisfaisante que cette orgueilleuse contemplation de nous-mêmes : de là vient que votre philosophie, ô Sénèque! sera toujours celle du petit nombre, et que ni vous ni aucun de vos maîtres n'avez créé une doctrine qui fût le moins du monde populaire; vous vous plaignez que le peuple vous décrie! aristocrates de l'intelligence, n'êtes-vous pas des premiers à décrier le peuple, à parler avec mépris du grand nombre (οἱ πόλλοι)?

Les platoniciens ont deux degrés d'initiation philosophique : la purification

(1) *De Vitâ beatâ*, 3. — Ep. 122. — *De Providentiâ.*
(2) Ep. 73. — *De Providentiâ*, 6.

(καθάρσις), c'est-à-dire la vertu, pour le peuple; la compréhension (νόησις), c'est-à-dire la science, pour les élus : mettant ainsi le peuple au-dessous des philosophes, et la vertu au-dessous de la science. Soyez fier comme eux, je le veux bien, réservez pour vous votre doctrine supérieure ; mais votre morale, de quoi servira-t-elle au monde, si elle ne peut s'abaisser jusqu'à la masse des hommes ?

Vous avez cependant un mot à leur portée, et vous ne les avez pas tellement dédaignés que vous ne leur ayez confié la science d'un grand remède contre les misères de ce monde : vous leur apprenez « qu'ils ne souffriront qu'autant qu'ils le voudront bien ; que Dieu leur tient la porte ouverte quand ils auront assez du séjour de ce monde ; que rien n'est plus facile que de mourir. »

Pourquoi donc pas dès aujourd'hui ? pourquoi tant d'apprêts de courage pour supporter les maux qu'on peut éviter tout d'un coup, tant de prédications héroïques auxquelles peut suppléer la piqûre d'un canif dans les veines? Les poëtes, plus philosophes que les philosophes, avaient cherché à détourner du suicide ; vous avez ouvert ce passage, le siècle s'y précipite : vous et vos devanciers, vous voudriez bien contenir son élan, régler le suicide, faire qu'on ne se tuât que raisonnablement ; prétention étrange et impuissante ! « La philosophie elle-même, vous le dites, vient en aide (1) » à cette folie de la mort dont vous parliez tout à l'heure, et la dernière conclusion de la science comme de la société, c'est l'acte héroïque, l'acte suprême de l'égoïsme, le suicide, qui rompt tout lien, annihile tout devoir et laisse toute chose sans garantie contre l'homme. Si c'est là votre dernier mot, philosophe, si l'antiquité que vous savez si bien, ne vous a rien appris de mieux, laissez-nous chercher ailleurs.

Votre sagesse ne se rebute pas des apparences de la pauvreté, il est des jours où, par une fantaisie de votre vertu, au milieu de vos richesses, vous vous mettez à essayer de l'indigence, couchant sur la dure, habitant une cellule d'esclave, vivant à deux as par jour. Vous n'aurez donc pas dédaigné peut-être un simple corroyeur qui, ces dernières années, vint à Rome ; un Juif, homme de pauvre mine, de mauvais langage, de peu de science, qui, à travers les barreaux d'une prison, endoctrinait quelques Juifs ou quelques Grecs, homme que dans son pays on avait fouetté, mis en prison, enfin chassé, et à qui votre gracieux maître Néron a fini par faire trancher la tête. Les docteurs de l'antiquité eussent méprisé ce roturier de la science, comme ils disaient (ἰδιωτικὸς) ; vous, Sénèque, vous avez un plus franc amour de la vérité ; vous êtes allé entendre cet homme, vous l'avez vu comparaître devant Néron : que disait-il donc?

Je ne vous demande pas seulement quelle était sa morale : que sont les préceptes s'ils n'ont pour appui que l'autorité de la bouche d'un homme? Mais quel fondement donnait-il aux siens? Comment expliquait-il ce contraste, qui fait le vice de votre doctrine, entre notre raison qui fait trouver la vertu bonne, et la nature qui nous fait trouver le vice si commode? Comment fortifiait-il l'intérêt de la société qui a besoin de justice, de modération, de probité chez les

(1) Ep. 23.

hommes, contre leur intérêt particulier, qui les pousse au larcin, à l'iniquité, à la satisfaction d'eux-mêmes? De ce problème qui nous tient en doute et qui cependant n'est pas indifférent aux choses de la vie, de la mortalité ou de l'immortalité des âmes, que pensait-il, Sénèque ? Et si sur ce point il satisfaisait les nobles instincts de votre esprit, donnait-il à votre raison des preuves plus certaines que les preuves insuffisantes pour vous de Pythagore et de Platon? Arrivait-il, en dernier résultat, au suprême remède de la mort volontaire? Et si, pour maintenir l'ordre du monde que vous ne maintenez pas, il l'interdisait, comment retenait-il l'homme malgré lui dans la société qui a besoin de lui, et dont il n'a pas besoin?

Cet homme d'abord tira l'épée contre la foi nouvelle; puis, tout à coup, frappé d'un subit réveil, disciple de cette foi, prosélyte nouveau et suspect, le voilà qui parle à ces Juifs plus haut que personne, qui résiste en face à leur chef, qui les fait entrer comme de force dans la nouveauté de leur propre doctrine, qui leur fait rompre les derniers liens qui les rattachaient à la loi juive, leur fait abjurer ses pratiques devenues sans but, ses symboles accomplis, sa nationalité qui s'ouvre pour recevoir le monde. Il leur fait mieux sentir à eux-mêmes, qui l'ont entendue, la doctrine de leur maître que lui n'entendit pas. Il proclame le Christ *la fin de la loi;* il leur fait accomplir sa parole : « On ne recout pas à un vieux vêtement une étoffe nouvelle; on ne met pas du vin nouveau dans une outre qui a vieilli. »

Les Juifs n'entendent pas ce langage, les Juifs le repoussent, il rejettera les Juifs, le monde lui est ouvert. Né pour presser l'accomplissement des paroles divines, il sait que le maître l'a dit vingt fois : « Ce peuple sera rejeté, son héritage lui sera enlevé, donné à un autre. » — « Que votre sang retombe sur vous, dit Paul aux Juifs, j'en suis pur, je vais aux nations, » et aux autres disciples : « Donnons-nous la main, partageons-nous le monde; à vous le circoncis, à nous les nations. »

« Aux Juifs d'abord, aux Grecs ensuite. » Il a rempli son devoir envers les Juifs, il portera la parole à la Grèce : la Grèce, qui comprend sous l'empire de sa civilisation l'Orient tout entier, la Grèce est plus digne de l'entendre; l'antique, l'humaine, la philosophique, la religieuse Athènes, « religieuse, dit-il, jusqu'à l'excès, » ne le repoussera pas, il disputera sous le Portique contre les philosophes; il remplira de chrétiens l'infâme Corinthe, il couvrira d'églises la Bithynie, la Macédoine, l'Asie Mineure, tout ce qui parle la langue d'Homère.

Voilà cet homme; et cet apôtre qui a bravé la contradiction dans toutes les cités de l'empire, ce citoyen romain qui a parlé si haut devant les magistrats de Rome, cet homme qui, en prison, abandonné des siens, n'a pas tremblé en face de Néron, ce prophète qui a été ravi jusqu'au ciel et y a vu ce que bouche humaine ne peut raconter, d'où tire-t-il sa force, le savez-vous, Sénèque? Est-ce de son orgueil, comme vous? est-ce, comme vous, de sa science? comme vous, de sa richesse? Tout au contraire, s'il se glorifie, c'est de sa faiblesse et de sa misère. S'il est fier, c'est d'être méprisé et sans puissance. S'il a quelque gloire, c'est la croix de son maître, car son maître, pour me servir de l'expression d'un ancien, « est mort d'un supplice qu'on ose à peine

nommer, il a été mis en croix (1). » Au milieu de tout cela, comment est-il populaire quand vous ne l'êtes pas? Comment lui, qui est né d'hier qui n'a pas eu de devancier, a-t-il déjà plus de disciples que vous, et des disciples pris parmi les hommes les plus livrés aux sens, les moins ouverts à la pensée? Quel est ce mystère, Sénèque? Je voudrais avoir le temps de développer ces pensées ; dans la triste époque que je raconte, il y a si peu de choses consolantes pour l'humanité ! Cette agonie du monde antique est si désolante, qu'il serait permis à l'écrivain pour sa consolation, quand il ne lui serait pas ordonné pour la vérité de l'histoire, de jeter parfois les yeux sur la naissance du monde nouveau. Qu'il me suffise aujourd'hui d'avoir montré comment dès le principe se posent à côté de l'impérialisme de Caligula et de Tibère, ce dernier fruit de la corruption antique, les deux puissances qui doivent, l'une le miner, l'autre le soutenir, toutes deux se combattre sur ses ruines : le christianisme et la philosophie; l'un, tout nouveau dans le monde (car des éléments épars de vérité qui se sont concentrés en lui, n'empêchent pas de lui reconnaître son unité propre, nouvelle, divine, grand fait dont toute l'histoire dépose), né d'une seule foi, et sans avoir trente ans d'existence, présentant au monde une doctrine plus complète que personne; l'autre, au contraire, par son insuffisance, sa contradiction, son inégalité, sa faiblesse, laissant voir que tout ce qu'elle possède de vérité ne lui est donnée que par reflet. Comment le christianisme résoudra-t-il les problèmes que nous venons de poser? Je voulais le dire, mais l'espace me manque, et d'ailleurs c'est l'histoire de quatre siècles au moins, histoire dont ces faibles travaux seraient à peine la préface.

Depuis le temps de Sénèque, d'ailleurs, la question s'est déplacée. Nous ne sommes plus si fiers; nous sommes moins orgueilleux de la puissance humaine, moins confiants dans notre courage; nous nous faisons une philosophie plus commode. A notre façon et non à celle de Sénèque, nous prétendons suivre la nature. La chair, ce vieil ennemi du christianisme qu'il a tenu si longtemps sous son pied, se remue aujourd'hui contre lui ; nous l'avons jugée amie de notre nature, douce et facile souveraine : ce n'est pas assez, nous l'avons trouvée admirable, vertueuse, divine. Il ne nous suffit pas qu'on nous laisse jouir ; il faut qu'on nous admire et qu'on nous loue parce que nous jouissons. Cette exaltation pour la matière s'est élevée jusqu'à une sorte de mysticisme, et ce que les épicuriens de l'antiquité n'avaient pas connu, la chair a eu ses ascètes, ses dévots, ses illuminés, ses moines.

Nous sommes en progrès sur nos ancêtres ! Nous avons appris à réduire à leur juste valeur ces choses dont ils s'étaient follement épris, l'intelligence, la pensée, l'âme ! nous avons remis les choses en leur place, et prosterné notre esprit devant les sublimités de la matière ! Il est bien vrai qu'en faisant prédominer le pensée sur le corps, le christianisme a remporté une immense et universelle victoire au profit du monde qu'il a conquis, qu'il a sauvé, qu'il a renouvelé ; il est bien vrai encore que, par le même principe, dans des millions d'hommes, il a remporté sur les vices, c'est-à-dire sur tout ce qui, dans chaque homme, nuit au bien de tous, il a remporté des millions de victoires ; tout cela

(1) Hérodote, III, 125.

est vrai. Mais tout cela est de ce passé que nous laissons à pleines voiles derrière nous : pendant ces vingt derniers siècles, l'intelligence n'a travaillé que pour fonder dans l'avenir auquel nous touchons le règne de la chair déifiée.

Cela nous mène loin des anciens philosophes. S'ils vivaient aujourd'hui, ils scandaliseraient notre religion par leurs anathèmes contre les sens, ces hommes qui avaient la folie de mettre tout leur orgueil dans l'intelligence et la vertu, et qui ignoraient le véritable sujet d'orgueil de l'homme, la satisfaction extérieure. Figurez-vous un Sénèque, qui, prenant le mot de chair dans le sens chrétien, est le premier à dire « que, loin de mettre dans la chair sa félicité, l'âme doit soutenir contre elle un grand combat (1). » Figurez-vous un Épictète, pauvre diable qui, lui, mettait bien ses leçons en pratique, et, misérable esclave, se laissait casser la jambe par son maître, et qui dit en langue chrétienne : « Détache-toi de toute chose, de ta coupe, de ton champ, de tes enfants, de toi-même; rejette tout cela, purifies-en ton intention, ne laisse s'attacher à toi rien de ce qui ne t'appartient pas véritablement, de ce qui s'agrége à toi par l'habitude, et ne se laisse arracher qu'avec douleur (2). » Figurez-vous un Marc-Aurèle (beau destin de la philosophie que représentèrent en ce siècle un empereur et un esclave!), selon lequel « le corps n'est que pourriture, poussière, ossements; l'or et l'argent, des *detritus* de la terre : tout le reste a le même fonds, ce qui respire vient de la terre et y retourne (3). » Ces hommes-là étaient sur le sujet de la chair tout aussi irrévérencieux que les chrétiens.

Il est vrai qu'ils n'avaient pas la raison de leur doctrine, qu'ils ne savaient pas en dire le pourquoi; il est vrai que leurs notions étaient vagues, impuissantes, insuffisantes ou exagérées. La notion chrétienne, mal connue et défigurée sans cesse, est bien mieux raisonnée et plus pure. Elle distingue trois choses : la matière extérieure, la matière du monde; la chair dans le sens littéral, c'est-à-dire notre corps; la chair dans le sens mystique, c'est-à-dire les vices, les passions, le penchant au mal en un mot. Ces trois choses, le christianisme les juge de ce point de vue qui est toujours le sien, c'est-à-dire en les rapportant à Dieu. Or, en face de Dieu tout est bas et petit, le monde est étroit, la chair misérable, l'intelligence même est séparée de lui par toute la distance du fini à l'infini; qui peut en douter? Ainsi donc, — le monde, la matière extérieure, qui n'est digne par elle-même de haine ni d'amour, est livrée à l'homme comme une argile qu'il pétrit à son gré pour son bien, et sur laquelle il écrit la supériorité de son intelligence. — Le corps de l'homme, qui ne peut connaître Dieu, est par cela seul inférieur à la pensée qui le connaît; il faut donc que l'intelligence le gouverne, le soutienne et le fasse vivre, mais ne laisse pas perdre ses droits. — Mais, quant à la chair, lorsque par ce mot nous entendons le penchant au mal, c'est elle qui doit être domptée, foulée aux pieds, combattue sans relâche.

Cette doctrine, que j'énonce sans la développer, évite au moins les deux

(1) Animo cum carne grave certamen (*Ad Marc.* 24.) Non est summa felicitas in carne ponenda. (Ep. 74.)

(2) *Dissertationes apud Arrianum,* IV, 1.

(3) Marc-Aurèle, IX, 36.

excès, d'abaisser la dignité de l'homme ou d'exalter son orgueil; en abaissant l'homme devant Dieu, elle ne l'avilit pas.

Après tout cela, car il faut en finir, parlerons-nous autrement qu'avec respect de ces grands hommes de l'antiquité, Pythagore, Platon, Épictète, Marc-Aurèle? J'ai peine à croire que dans ce monde antique certaines intelligences ne fussent pas naturellement plus hautes et plus fortes que dans le nôtre, et que l'homme par lui-même ne fût davantage en ce temps. Nous ne sommes plus si jaloux de notre dignité d'homme : notre point de départ est bien plus avancé que le leur; mais ils avancent et nous reculons, et nous finissons par nous trouver en arrière d'eux. Ils aspiraient à la lumière, comme nous aspirons aux ténèbres, et si, en tout, le monde d'aujourd'hui vaut infiniment mieux que celui d'alors, c'est bien que le monde ne se fait pas lui-même.

III. — LA SOCIÉTÉ ROMAINE SOUS NÉRON.

Laissez-moi reprendre les pensées douces et graves sur lesquelles me laisse cette trop imparfaite ébauche de l'état philosophique du monde. Nous avons suivi l'apôtre Paul dans ses pauvres et laborieux voyages, en Asie, en Macédoine et en Grèce; nous sommes retournés avec lui à Jérusalem, la tempête nous a jetés à Malte, et nous venons enfin de poser, à Pouzzol, le pied sur la terre d'Italie. Aux Trois Tavernes et au forum d'Appius, nous avons rencontré nos frères de Rome, venus au-devant de nous, et, joints à eux, nous suivons lentement la voie Appia, dont les bords sont alternativement semés de villas et de sépulcres.

A ce double signe reconnaissez l'Italie. Çà et là, au milieu d'une campagne aride et poudreuse, ou parmi des marais fiévreux, non loin d'un palais magnifique, un esclave, les fers aux pieds, cultive paresseusement une terre qui n'est pas à lui; le champ des robustes Sabins a été livré, pour redire l'expression hardie de Sénèque, à des mains enchainées, à des pieds liés par des entraves, à des visages marqués au fer (1); la culture joyeuse et libre a été chassée par la culture servile et sans cœur, le père de famille par l'esclave de la glèbe, qui, tous les soirs, va dormir garotté dans les cellules souterraines de l'ergastule. Ce n'est pas assez : les parcs et les villas ont encore rétréci l'espace que pouvait parcourir la charrue; entre le travail nonchalant de l'esclave et la stérile magnificence du maître, entre le champ à moitié déserté par une bêche indolente, et l'enclos planté à grands frais d'arbres étrangers et inutiles, le sol du Latium, tourmenté par le caprice et desséché par l'égoïsme, s'est refusé à l'homme, et son aspect s'est profondément attristé. Ce sont de loin en loin les vapeurs menaçantes de ses marais, les ruines de ses villes, signes de l'atonie de cette terre qui ne nourrit plus ses habitants; et quand, à travers cette plaine poudreuse et résonnante, le silence des villas et des tombeaux dont ce sol est si riche, est par hasard interrompu par le cri plaintif du pâtre esclave ou par le bruit de ferraille de l'ergastule, on se sent auprès de Rome, et on respire cet air, qu'elle répand autour d'elle, de servitude, de magnificence et

(1) Impediti pedes, vinctæ manus, inscripti vultus (Sénèque.)

de mort. Peu à peu, sur la ligne droite et claire de l'horizon, la grande ville apparaît, mélange confus d'édifices qu'enveloppe un nuage de fumée; Rome, que Virgile appelle « la plus belles des choses (1), » cité commune de toute la terre, capitale de tous les peuples, ouverte à tous (2), abrégé du monde (3), ville des villes (4), Rome chantée par les poëtes, exaltée par les orateurs, maudite et admirée des philosophes, et qu'après tout ses panégyristes n'ont pas trompée lorsqu'ils l'appelaient la ville éternelle. Éternelle, il est vrai, non par la force, comme elle prétend l'être, mais, ce qu'elle n'espère point, par l'intelligence; non par les armes, mais par la parole! Rare et glorieux destin de cette cité, que Dieu fit pour le commandement, qui ne perdit l'empire des choses que pour ressaisir l'empire plus glorieux de la pensée; la plus grande sans nul doute de la civilisation et de l'histoire, et qui comptera deux mille ans et plus de royauté sur la partie civilisée du monde! Un jour la Rome chrétienne, au-dessus de ce bruit et de cette poussière, qui enveloppe les monuments de la Rome impériale, se fera reconnaître à la croix du Vatican, plus proche du ciel et plus évidente, symbole d'élévation et d'unité.

Mais, à mesure que nous marchons, Rome nous environne, naît, et pour ainsi dire s'épaissit autour de nous. « On ne sait où elle commence, on ne sait où elle finit. En quelque lieu que l'on se pose, on peut se croire au centre (5). » Peu à peu ces maisons éparses, jetées aux avant-postes de la cité, le *suburbanum* du riche, le *tugurium* du pauvre, les tombeaux épars, les chapelles isolées, se rapprochent, serrent leurs rangs, s'alignent en rues et deviennent ville. Chaque faubourg de Rome est souvent une grande cité, simple vestibule de celle qu'on nomme *la ville*. Continuons notre route, franchissons la porte Capène, traversons le centre de ce tourbillon et de cette magnificence, le cœur de la cité, son Forum; et si, troublés par le flux et le reflux de tout ce peuple agité dans Rome comme la mer dans son bassin, nous voulons nous recueillir et contempler un peu, montons au Janicule, où, séparés par le Tibre de la portion vivante de la ville, nous pourrons la dominer d'un regard. Ces deux buttes, Saturnia et Palatium, celle-ci village de chaume fondée par Evandre, l'autre asile de brigands ouvert par Romulus, et entre elles la vallée marécageuse qui fait maintenant le Forum, c'est l'étroit espace d'où Rome est partie. De là elle est allée gravir, l'une après l'autre, chacune des sept fameuses collines, puis est descendue et s'est épanouie dans la plaine, a élevé et puis franchi son Pomœrium, a jeté ses ponts sur le Tibre, par delà le fleuve a conquis le Janicule, semé des toits sur le Vatican, et s'est ouverte de plus en plus pour embrasser l'Italie d'abord, et bientôt le monde, qu'elle appelle dans ses murs. Voyez-la vers Tibur, vers Aricie, étendre ses bras de géant, vers Ostie surtout, sur cette route de la mer sans cesse parcourue par les étrangers qui lui apportent ses voluptés et son pain, sur ce chemin de halage du Tibre par

(1) *Rerum pulcherrima Roma.*
(2) Aristides Rhetor.
(3) Athénée.
(4) Polemo sophista *apud Galen.*
(5) Dionys. — Aristides.

où le monde débarque chez elle ; et Néron a été sur le point de conduire autour d'elle un fossé qui eût enfermé le port d'Ostie dans son enceinte ! Ainsi répandue au loin, sur cette antique terre du Latium, centre prédestiné de la péninsule, point d'intersection de toutes les vieilles races italiques, elle semble, selon l'imagination fantastique et hardie d'un de ses rhéteurs (1), « la blanche neige dont parle Homère, *qui couvre et le sommet des montagnes, et les vastes plaines, et les fertiles cultures de l'homme.* » Atteignant presque en tous sens les limites de l'horizon, elle ne laisse voir au delà d'elle que les cimes effacées de l'Apennin, le neigeux Soracte et la sombre verdure de l'Algide.

Chaque ville a son centre, d'autant plus imposant et reconnaissable, qu'elle est elle-même plus puissante. Ce sera l'hôtel de ville des communes flamandes, la Ragione de Padoue, la Balia de Florence. Venise, cette Rome de l'Adriatique, ville de fugitifs comme elle, qui s'est agrandie sur les eaux comme Rome sur la terre, grande politique aussi et religieuse observatrice de sa vie historique, dans laquelle, comme dans Rome, toute chose a sa date et sa raison héréditaire ; Venise a dans son enceinte deux points solennellement marqués aux armes de la seigneurie : la place Saint-Marc, son forum, et l'Arsenal, son Capitole. Là toutes les ressources de la paix, ici celles de la guerre. Dans l'Arsenal, les armes, les vaisseaux. Autour de la place, la religion a son église, dont les ornements, les reliques, les murailles mêmes ont été conquises par de saintes victoires. La *souveraineté* a son palais, et flottant à sa vue les gonfanons des quatre royaumes dont est reine cette république marchande. Le plaisir a ses cafés, institution nationale de Venise ; la gloire, ses trophées et ses chefs-d'œuvre. L'histoire patriarcale et familière a ses souvenirs, l'humble patron des pêcheurs en face du lion ailé de Saint-Marc ; et, pour lier l'un à l'autre ces deux centres de la vie vénitienne, la plus belle voie de commerce du monde, le quai des Esclavons, bordé par la mer et prolongé par le grand canal.

A Rome, les proportions sont plus grandes encore. Partez du pied de la colline des Jardins, rapprochez-vous du Tibre, parcourez le Champ de Mars, pénétrez dans le Pomœrium par la porte triomphale, traversez de là le Forum, montez sur le Palatin, enfoncez-vous jusqu'à l'extrémité du grand cirque. C'est cet espace de trois ou quatre milles de longueur qui est la Rome solennelle, monumentale et publique. Le Forum, siége de ses délibérations, le Champ de Mars, théâtre de ses récréations viriles, enfin le Capitole, se rejoignent par une foule de monuments : c'est la colline des Jardins et sa verdure entremêlée de mausolées ; au bas, la voie Flaminia bordée de statues, et le champ d'Agrippa, que ce seul homme a couvert de monuments ; c'est cette immensité de portiques où se promène la foule paresseuse, tandis que la foule active et jeune lutte dans le Champ de Mars ou nage dans le Tibre ; c'est l'*Area* du Capitole, forum des dieux, les toits dorés du Palatin, séjour d'un dieu plus grand, César ; c'est la longue enfilade des marchés, les Septa Julia, la Voie Sacrée, théâtre des flâneuses rêveries d'Horace (1), la Rome boutiquière et marchande ; c'est enfin le

(1) Aristides.

(2) Ibam fortè Viâ sacrâ, sicut meus est mos,
Nescio quid meditans nugarum, totus in illis.

Forum, la maison de ville des Romains en plein air, ou comme ils disent en plein Jupiter (*sub dio*), le Forum avec ses temples, ses basiliques retentissantes de la clameur du barreau et de la bourdonnante trépidation du commerce ; avec le sénat et les rostres, muets emblèmes de la liberté morte ; les portiques et les bains, vivants symboles de la volupté toujours vivante ; avec le lupercal et le comice, souvenirs paternels de la Rome antique ; la colonne dorée, ombilic du monde, d'où partent toutes les voies de l'empire et d'où les distances se comptent jusqu'à la Clyde d'un côté et jusqu'à l'Euphrate de l'autre : place unique dans le monde, qui, avec ses quelques toises de terrain, tient dans l'histoire plus d'espace que des royaumes entiers.

Rome ne s'est pas départie de son centre. Voyez comme elle fourmille au Forum ; c'est là que bat son cœur, ses veines y aboutissent ; son peuple, comme le sang, circule sans cesse de ses demeures au Forum, du Forum à ses demeures. Le matin, autour des rostres et des basiliques ; à midi, retournant faire la sieste dans ses maisons ; puis, ensuite, à la grande palestre du Champ de Mars ; puis au bain, jusqu'à ce que le coucher du soleil le ramène au souper domestique, il va toujours chercher la vie, la pensée et le soleil dans ce magnifique emplacement du Forum et du Champ de Mars que l'on peut appeler les parties nobles de Rome. On habite ailleurs, mais c'est là qu'on vit ; à voir le nombre de monuments qui encombrent cette portion de Rome, on juge que les maisons y peuvent à peine trouver une place étroite ; la vie privée en est chassée par la vie publique, les citoyens par la cité, les mortels par les dieux, les hommes d'os et de chair par les hommes de marbre et d'airain, à tel point qu'il a fallu à plusieurs reprises déblayer le Forum du peuple des statues qui l'encombraient. Refoulée en arrière, la vie domestique s'est éloignée le moins qu'elle a pu ; les riches et les nobles ont planté leurs demeures dans le quartier des Carènes, sur la croupe des collines qui dominent le Forum (de là cette locution, descendre au Forum) ; les pauvres, dans les détours fangeux de la Suburra, ou plus en arrière dans les faubourgs au delà du Pomœrium. Pour en finir, mesurez d'un regard tout le reste de Rome, et comptez, s'il se peut, tout ce qui meurt, tout ce qui vit, tout ce qui pense dans cette ville sans enceinte, foule plus pressée chaque jour, à laquelle César et Auguste ont ouvert deux forum nouveaux. Au loin, les maisons sont éparses et respirent à l'aise ; plus près, c'est à chaque porte du Pomœrium une ville entière qui s'est attachée là comme un essaim d'abeilles, et ces villes des faubourgs, se rencontrant dans leur croissance, ont fini par ne plus former entre elles et avec Rome qu'une immense cité. Mais plus près du centre, les maisons sont l'image d'une foule de peuple qui s'amoncèle, se coudoie, et dont les têtes se serrent et se dressent pour regarder les unes au-dessus des autres. Laissant à peine entre elles de longues ruelles étroites, irrégulières, tortueuses, accumulant leurs étages jusqu'à la hauteur de soixante-dix pieds qu'Auguste leur a fixée, hissées sur leurs assises de ciment, étayées par leurs piles énormes, reposant sur leurs larges murailles de briques, elles semblent encore comme trembler de leur hauteur, et par d'épaisses solives s'appuient les unes sur les autres, s'épaulant avec effort pour ne former qu'une masse unique, qui voit le Forum à ses pieds et le Capitole face à face. Sur les sommités de ses toits règne le niveau des terrasses, sol factice ouvert aux pas de la multitude,

et, comme le dit un ancien, il y a plusieurs villes en hauteur, comme il y en a plusieurs en étendue. C'est que les hommes sont pressés là comme les demeures, non-seulement les hommes, mais les peuples, les dieux, les langues. Il y a une ville des Cappadociens, une ville des Scythes, une ville des Juifs, toute une armée de soldats, tout un peuple de courtisanes, tout un monde d'esclaves ; plus encore que de tout le reste, il y a de cette multitude sans nom, sans condition et sans patrie, peuple mêlé, de toute race, de toute croyance : monstrueux amalgame de tous les mélanges possibles, peuple romain presque tout entier né de races étrangères, peuple libre presque tout entier né dans l'esclavage, peuple fainéant et fortuné qui ne possède pas un sesterce, qui a pour bien l'air de Rome, l'eau des bains et des aqueducs, le soleil du Champ de Mars et la largesse des empereurs. César et Auguste, pour plaire à cette multitude aux mille langues, lui ont donné des histrions qui bouffonnaient dans tous les idiomes, et à la mort du dieu Jules, qui avait ouvert Rome aux étrangers, autour de son bûcher nuit et jour gardé par les Juifs, toutes les nations sont venues tour à tour (lugubre et redoutable spectacle !) hurler, chacune à sa mode, leur lamentation barbare.

Au moment où cette Babylone, selon l'expression de l'apôtre saint Pierre, se retire pour la nuit, asseyons-nous pour recueillir la voix de cette grande cité et pour comprendre ce qu'elle va nous enseigner. Que fait là tout ce peuple? Quelle est sa pensée? quelle est sa vie? Nous avons assez interrogé la pierre, l'airain et le marbre ; interrogeons la pensée humaine.

La réponse peut se faire en un seul mot : l'esclavage ! Non-seulement l'esclavage proprement dit est la base pratique de la société, de sorte que sans lui il n'y aurait ni république, ni fortune, ni famille, ni liberté, telles qu'elles sont constituées, mais encore, dans tous les ordres et à tous les degrés existe un esclavage plus déguisé, aussi réel, et tous les rapports sociaux sont modelés sur le rapport de l'esclave au maître, de même qu'au moyen âge ils se modèleront sur le rapport du vassal au suzerain.

Pour le comprendre, parcourons les quatre degrés de la hiérarchie romaine : l'esclave, le client, le sujet, et César.

Voyez l'esclave, je ne dis pas l'esclave chéri de son maître, le chanteur ou le comédien spirituel, le médecin heureux, le précepteur érudit ; je dis encore moins la folle, le bouffon, l'eunuque, le joueur de lyre, l'improvisateur habile ; mais le pauvre esclave ordinaire, plébéien de cette nation domestique qui habite le palais d'un riche ; celui qui, perdu dans cette foule, connaît à peine son maître et n'en est certes pas connu ; celui qu'on a acheté 400 francs au Forum sur les tréteaux d'un maquignon ; le *janitor,* immeuble par destination et qu'on vend avec la maison, scellé, pour ainsi dire, dans le mur de sa loge par une chaîne qui le prend à la ceinture, comme le chien dont la niche fait face à la sienne ; ou le *vicarius,* l'esclave d'un esclave ; ou celui qui, debout à la table de son maître pendant les nuits d'orgie, voit la verge prête à le punir pour une parole, un sourire, un éternument, un souffle (1), qui, courbé aux pieds des buveurs ivres, essuie les ignobles traces de leur intempérance ; être si

(1) Sénèque, ep. 47.

méprisé que, pour ne point profaner sa parole, son maître souvent ne lui parle que par signes et au besoin par écrit (1), vrai gibier de fouet et de prison que, dans la moindre enquête judiciaire, le maître envoie sans difficulté au tortureur, stipulant bien que, s'il meurt à la question, on lui en rendra le prix (2)!

Être accablé de toute l'ignominie domestique et de tout le mépris légal, être au-dessous de l'homme, selon le droit, *seconde espèce humaine* (3), ce n'est plus un homme, ce n'est plus une intelligence, c'est une chose. Si on le tue, lui, un cheval ou un bœuf, on les paye au maître (4). Il est vrai que la générosité du maître vient à son secours, et contre la loi qui lui interdit le mariage, lui permet un quasi-mariage, un concubinage (*contubernium*), illégale et passagère union que le maître n'accorde parfois que pour de l'argent. Quant à ses enfants, ou plutôt les enfants de sa concubine (car le droit ne reconnaît pas de paternité entre esclaves), ils sont le croît d'un animal domestique, incontestable propriété du maître; on a disputé seulement sur la question de savoir s'ils appartiennent à l'usufruitier. Il est vrai que, malgré la loi qui ne reconnaît à l'esclave aucune propriété, le maître tolère qu'après bien des veilles, bien des jeûnes volontaires, biens des labeurs ajoutés aux labeurs de la maison, il garde quelque chose de l'argent qui paye son industrie; qu'il ait une sorte de propriété illégale; qu'il en dispose même par un quasi-testament, toujours sous l'approbation et le *veto* sans appel de son maître. En six ans, s'il est laborieux et sobre, et toujours si le maître le veut bien, il peut se racheter. Mais il faudra qu'il souffre et travaille, qu'au besoin il demande au vol et à la débauche l'argent que l'industrie ne lui donne pas. Il faudra qu'il

(1) Nil unquàm se domi nisi *nutu* aut *manu* significasse, vel si plura demonstranda essent, scripto usum, *ne vocem consociaret.* (Tacit., *Ann.*, XIII, 23.) — C'est l'affranchi Pallas que Tacite fait ainsi parler.

(2) Paul., sent. V, tit. XVI, § III.

(3) Florus, III, 20.

(4) Le droit romain fournirait au sujet des esclaves tout un volume de passages curieux, dans lesquels, du reste, on ne trouverait que les conséquences d'un même principe, déduit avec cette logique qui caractérise les jurisconsultes de Rome. En voici un seul :

« 210. Par le premier chef de la loi Aquilia, il est pourvu à ce que tout homme qui aura tué sans droit, soit un homme, soit un des quadrupèdes qualifiés animaux domestiques, appartenant à autrui, soit condamné à payer au maître une somme égale à la plus grande valeur de cet objet depuis un an. — 212. On ne doit pas seulement tenir compte de la valeur corporelle; mais, au contraire si la perte de l'esclave occasionne au maître un dommage plus grand que la valeur propre de l'esclave, il en faut tenir compte. Ainsi, si mon esclave a été institué héritier, et s'il est tué avant que, par mon ordre, il n'ait accepté l'hérédité, il faut encore, outre son prix, me payer la valeur de l'hérédité perdue. De même, si de deux jumeaux, de deux comédiens ou de deux musiciens on a tué l'un, on doit compter et le prix du mort et la dépréciation que sa mort a occasionnée sur la valeur du survivant. De même si d'un attelage on a tué une mule, ou d'un quadrige un cheval. — 213. Celui dont l'esclave a été tué a le choix ou de poursuivre par la voie criminelle, ou de réclamer une indemnité en vertu de la loi Aquilia. (*Caii Institut.*, III.)

renonce à sa seule consolation, aux joie de la *popina,* où, pendant que le maître prend part à un festin, ses esclaves l'attendent, jouent aux dés, médisent de lui, soupent pour deux as. Il faudra encore que, sur ce mince *pécule,* la future générosité de son maître s'achète par des présents, présents pour le jour de sa naissance, présents pour le mariage de son fils, présents pour les couches de sa fille. Après tout cela, pourvu que dans l'intervalle son maître ne l'ait pas vendu, gardant le pécule qui de droit lui appartient; pourvu que quelque clause de son achat ou du testament qui l'a légué n'interdise pas l'affranchissement; si son maître tient parole; si enfin les lois contre les affranchissements, « lois méchantes et jalouses (1), » ne parviennent pas à l'empêcher, il sera libre. Cette attente lui paraîtra-t-elle trop longue? prendra-t-il la fuite? Tout est en éveil pour l'atteindre : reprendre le fugitif est une affaire d'État. Toute la civilisation va lui courir sus. Des *fugitivaires,* dont c'est le métier, l'auront bientôt ramené à son maître, et la lettre F, marquée sur son front avec un fer rouge, avertira qu'on prenne garde à lui.

Quant au terme probable de sa vie, le vivier de Crassus, qui engraisse ses murènes d'hommes vivants, ou celui de Vedius Pollion, qui leur jette un esclave pour avoir cassé une coupe de cristal; les infâmes croix, toujours debout et les corps abandonnés auprès de la porte Esquiline, l'avertissent sérieusement de ne pas offenser l'omnipotence du maître. Si on le laisse vieillir, je vous ai dit cette île du Tibre, où l'on abandonnait à la grâce d'Esculape les esclaves malades et infirmes. D'un autre côté, le vieux Caton, un sage dont j'admire peu la sagesse, disait : « Sois bon ménager; vends ton esclave et ton cheval, quand ils sont vieux. » On le revendra pour quelques sesterces à un maître plus pauvre et par suite plus dur, jusqu'à ce qu'un jour son corps, jeté hors de son étroite cellule, soit enterré par ses compagnons d'esclavage dans quelque recoin mal famé des Esquilies.

Et l'opulent Romain, au milieu de cette multitude d'hommes qui sont à lui, de cent, de mille, quelquefois de vingt mille esclaves (2), tremble cependant pour sa vie. Les uns veillent à l'entrée de sa demeure, d'autres gardent les corridors; des *cubicularii* défendent sa chambre à coucher : mais qui le gardera contre ses propres gardes? Écoutez : le Forum est troublé; le peuple ému, presque en révolte, assiége les degrés du sénat; voyez passer une multitude de condamnés, hommes, femmes, enfants, quatre cents personnes. — Un consulaire vient d'être tué par son esclave, à cause, dit-on, d'une rivalité d'amour infâme; et selon la loi, tout ce qu'il y a d'esclaves sous le toit qu'il habitait, innocent ou coupable, est mené à la mort. Tout Romain qu'il puisse être, l'homme est toujours homme. Le peuple s'apitoie, résiste aux licteurs; dans le sénat même (Tacite s'en étonne), quelques faibles esprits reculent devant l'exécution de cette horrible loi. Mais un vieux Romain, un savant homme

(1) Libertates impedientem et quodam modo invidam. (Justinian. *Institut.*)

(2) « Démétrius, l'affranchi de Pompée, qui n'eut pas honte d'être plus riche que Pompée lui-même, se faisait apporter chaque soir, comme à un général, l'effectif de ses esclaves, lui qui aurait dû se trouver riche d'avoir deux *vicarii* et une cellule un peu plus large. » (Sénèq., *De Tranquill. animi*, 8.)

dans la science du juste et de l'injuste, le jurisconsulte Cassius, se charge de gourmander ces novateurs, et de donner force aux bonnes et saintes lois des aïeux : « Chercherons-nous des raisons, quand nos aïeux plus sages que nous ont prononcé?... Sur quatre cents esclaves (remarquez comme les sophistes de toutes les cruautés ont toujours la même dialectique à leur usage), nul n'a donc soupçonné, nul n'a donc entendu, nul n'a vu cet audacieux?.... Nul ne l'a arrêté ni trahi.... » Et puis enfin : « Il périra des innocents! dites-vous. Quand une armée a manqué de courage et qu'on la décime, les braves comme les lâches courent les chances du sort. Il y a quelque chose d'injuste dans tout grand exemple; mais l'iniquité commise envers quelques hommes est compensée par l'utilité que tous en retirent (1). » Remarquable parole, et qui contient toute l'antiquité! C'est Caïphe disant : « Il est utile qu'un homme meure pour tout le peuple. »

Voici maintenant l'histoire d'un autre esclave.

Avez-vous promené vos pas parmi les irrégulières constructions de l'Aventin? Avez-vous vu près du Tibre ces maisons entassées qui avancent sur le fleuve, et que leurs fragiles étais tiennent suspendues au-dessus des eaux, demeures précaires dont chaque inondation emporte d'un coup tout un quartier? Avez-vous monté la Suburra, cette rue tortueuse, infecte et bruyante, au milieu de l'assourdissement populaire, des clameurs des charretiers, des hurlements des chiens? Là d'énormes *insulæ*, vastes maisons de location à sept ou huit planchers, penchent au-dessus de la voie publique leurs étages inégaux et chancelants. C'est là surtout qu'habitent toutes les misères et toutes les corruptions romaines; c'est là que, dans les sales et obscures *popinæ*, un pain *plébéien*, du vin chaud et des têtes de mouton à l'ail nourrissent le mendiant du pont Sublicius, la courtisane en guenilles, le grammairien sans argent, le petit Grec (*Græculus*), hâbleur, adulateur, poëte, chevalier d'industrie; l'enfant ramassé sur la voie publique, et qui va quêter une obole, estropié par les mains et au profit d'un entrepreneur de misères humaines; en un mot, je ne dirai pas le plébéien, mais celui que l'orgueil aristocratique des parvenus romains, appellent *tenuis, ignobilis, tunicatus, tribulis*.

Il n'est pas jour encore. Cet homme vient de brosser sa vieille toge; il court à la hâte vers les hautes demeures des Carènes ou du Célius. Client de tout le monde, il va heurter à toutes les portes, fait queue dans la rue devant le seuil de tous les riches, se coudoie et se querelle avec ses camarades de servitude et d'attente, se laisse menacer par la verge de l'*ostiarius*, sollicite le *janitor*, ce misérable enchaîné dont je vous parlais tout à l'heure, entre à grand'peine dans une cour : en payant les esclaves, pénètre jusque dans l'atrium, voit passer dédaigneusement devant lui les amis de la seconde ou de la première admission (car ici l'amitié se classe, et il y a chez le riche de grandes et de petites entrées), souffle au *nomenclateur* un nom que cet esclave estropie, obtient du patron un sourire distrait, un regard à moitié endormi, un bonjour dédaigneux qui se confond avec un bâillement, et, pour prix de ses peines, emporte

(1) Tacite, *Annal.*, XIV, 42 et suiv.

un peu de saucisson dans une corbeille ou une magnifique largesse de vingt-cinq sous.

Tel est un salon romain. A des degrés divers, tous les rapports de politesse portaient à Rome ce caractère d'un hommage intéressé rendu par un inférieur. Ce sont des devoirs matinaux (*antelucana officia*), des *salutations* inquiètes et essoufflées. Un salon moderne, cette politesse d'égal à égal, facile et douce, qui veut bien s'abaisser, mais à condition qu'on le relève, et cesse dès l'instant où elle n'est plus mutuelle; cette obséquiosité qui sait, au besoin, être fière; cette liberté qui se prête à mille chose sans se compromettre jamais, tout cela entrait peu dans les notions de l'antiquité. Tout cela est féodal par son origine; c'est l'indépendance noble et courtoise du *baron*, de l'homme libre, inconnue aux anciens qui ne comprirent guère que l'indépendance de la cité, sa fierté dans le service, parce que le service est relevé par l'honneur; en un mot, cette plus grande valeur que le moyen âge a su donner à l'homme. Il y a de l'un à l'autre la distance de la servitude au vasselage. Dans les temps modernes, ni aristocratie de cour, ni aristocratie d'argent, n'ont brisé cette tradition féodale; les Pallas et les Mamurra d'aujourd'hui, en passant dans le triclinium, cèdent le pas à leur client, et s'ils le conduisent dans leur *essedum,* ils le font poliment monter le premier. Mais les maltotiers et les gens de cour d'alors, ci-devant esclaves quelquefois, faisaient marcher leurs amis à pied auprès de leur litière, les laissaient attendre à leur porte sur le trottoir; à table, par cette habitude injurieuse de classer toujours, on avait des amis inférieurs trop heureux de dîner sur des escabeaux, tandis que soi-mêmes on était couché sur un lit de pourpre, et les convives étaient surveillés par un esclave chargé de dire au maître qui avait bien applaudi, bien ri, bien mangé, bien loué l'amphitryon, et qui méritait ainsi une invitation pour le lendemain (1).

Sans doute il n'en avait pas toujours été ainsi. L'esclavage lui-même, toujours aussi inhumain en principe, avait été moins dégradant par le fait. Au temps où l'on n'avait qu'un ou deux esclaves, avec qui on travaillait côte à côte dans les champs et qu'on faisait asseoir à sa table, ces noms de *familier*, donné à l'esclave, et de *père de famille*, donné au maître, n'étaient pas, comme ils le furent depuis, une banalité dérisoire. Nous avons dit ailleurs un mot de ce qu'était autrefois la clientèle, pareille en bien des choses au vasselage féodal, noble protection du pauvre par le riche, récompensée par ces services que le nombre peut rendre à l'homme isolé; institution politique, indispensable instrument de tout succès dans le Forum; lien sacré, association de tous les intérêts, parenté légale aussi sainte que la parenté réelle, si bien que Virgile met sur la même ligne, aux enfers, celui qui a outragé son père et celui qui a trahi les intérêts de son client. Mais la tendance dégradante de l'antiquité, plus sensible dans les plus grands empires, et, à mesure que se formait l'unité politique du monde, le remplacement du patriotisme local par l'égoïsme cosmopolite, amenèrent bientôt les choses au point que nous venons de dire.

Ce furent donc, dans toute leur crudité, les rapports du riche qui donne à

(1) Sénèque, ep. 47.

manger au parasite qui mange, de la supériorité insolente à la servilité fainéante et affamée. Infatigable et perpétuel mendiant, client universel, le peuple romain vécut aux pieds de trois ou quatre mille *beati*, adorant les aumônes d'une aristocratie financière comme il avait enduré le pouvoir d'une aristocratie politique, quêtant, sollicitant, souffrant, ayant de la bassesse, ayant de l'esprit, ayant de la patience, tout, à condition de ne pas travailler. Il a ses bons et ses mauvais jours. Aujourd'hui un praticien marie sa fille, le fils d'un affranchi de César prend la toge virile; grand fête : un millier d'invités, à chacun une *sportule* extraordinaire de 14 ou 15 sous. Demain point de fête ni d'épousailles. Pauvre parasite, tu vas aller au bain, quêter parmi les riches qui s'y rassemblent, à force d'adulations et d'humbles services, une invitation à souper. Un autre jour, Agrippa ouvre gratis cent soixante-dix bains dans Rome; pendant un an (singulière magnificence !) la barbe et les cheveux du bon peuple seront coupés gratis dans les *tonstrines* d'Agrippa. Agrippa est le fils des dieux. Les riches sont-ils las de donner? Allons implorer César. Il faut que de temps à autre quelques millions de César retournent au peuple. Auguste, dans son douzième consulat, a distribué, entre trois cent vingt mille citoyens, un *congiarium* de plus de 16 millions de francs (1). César n'est pas riche aujourd'hui; s'il ne donne pas d'argent, au moins donnera-t-il du blé. D'après la loi Sempronia, quiconque est oisif et pauvre a droit à cinq boisseaux de blé par mois pour sa récompense; loi suprême de la constitution impériale et la seule qu'il puisse être dangereux de violer. Auguste nourrisait ainsi deux cent mille hommes, population mourante et menaçante qu'il avait pourtant diminuée de nombre, mais qui tendait à s'accroître de tous les gueux de l'Italie. Mais la Méditerranée est orageuse; le convoi annuel de blé n'arrive pas d'Égypte; le peuple redoute la faim; César redoute le peuple (moment d'angoisse, il y eut ainsi je ne sais quelle bourrasque qui mit Auguste sur le point de s'empoisonner!), et, debout sur la pointe de Caprée, une foule pleine d'anxiété épie avec impatience l'instant où apparaîtra le pavillon qui annonce la flotte d'Alexandrie.

La servitude romaine eut ses types à elle, inconnus de nos jours, et qui n'existent que voilés. C'est le parasite relégué au bout de la table, raillé, injurié, battu, qui gagne un repas à force d'affronts. C'est le chasseur aux héritages, aux pieds d'un sale et fantasque vieillard, louant jusqu'à sa beauté, applaudissant jusqu'à son radotage, déchirant ses ennemis, lui sacrifiant sa liberté, lui prostituant sa femme. Ces turpitudes sont proverbiales dans les mœurs romaines. Non-seulement la comédie et la satire, mais l'histoire, la philosophie, la jurisprudence, portent témoignage de cet universel appétit de testaments et de legs. Toutes les lois d'Auguste contre le célibat ne parvinrent pas à faire descendre le riche sans enfants de ce trône que la captation lui élève. C'est ce que Sénèque nomme « la royauté d'une vieillesse sans enfants (2). » Ce que, ni la tendresse, ni l'amitié ne sut jamais faire, l'*orbité* (laissez-moi don-

(1) Lapis cincyranus. — La mesure ordinaire était de 390 sest. (58 fr.). On alla une fois jusqu'à 800 (155 fr.).

(2) Dives regnum orbæ senectutis exercens. (Sénèque, *Ad Martiam*, 19.)

ner le nom romain à cet état privilégié qui n'eut de nom qu'à Rome), l'*orbité* sauva des proscrits, et Tacite parle d'un accusé sous Claude, qui, ayant échappé à la mort par le crédit des prétendants à son héritage, eut l'ingratitude de leur survivre à tous. Enfin, malgré toutes les précautions d'Auguste, il y avait tant d'avantage à ne pas être père, que des hommes, désolés de la fécondité de leurs femmes, abandonnaient leurs enfants nouveau-nés, les reniaient plus âgés, et rompaient avec eux dans le seul but d'avoir aussi leurs flatteurs et leur cour, tout comme ceux dont le ciel avait béni la couche en la rendant stérile (1).

Cette servilité universelle devenait plus dégradante encore pour la nature humaine, en devenant l'instrument et l'encouragement de la débauche. « Hideuses turpitudes que je ne puis comprendre ! s'écrie Juste Lipse commentant un intraduisible passage de Sénèque, Dieu me garde de porter la lumière dans ces ténèbres dignes du Styx ! » Mais il est trop aisé de concevoir jusqu'où allaient, grâce à un pouvoir si absolu et si général sur la créature humaine, grâce à une si entière liberté pour les fantaisies de l'homme puissant, la monstrueuse aberration des sens et ce profond avilissement de notre nature. La prostitution, chez nous l'œuvre de la faim, de la dépravation et de la misère, était, chez les Romains, affaire de bon ordre intérieur et de règlement domestique, née dans la maison, ou achetée au Forum, nourrie, instruite, formée dès l'enfance, commandée par la crainte du supplice, encouragée par l'espoir de la liberté. De là une double et effroyable dégradation, celle des misérables auxquels toute ignominie était infligée, et, plus grande encore, celle du puissant qui avait le droit d'infliger toutes les ignominies.

Sénèque, qui attaque ces désordres, les attaque parce qu'il est ou se fait puritain, et encore ne les met-il guère sur une autre ligne que les excès du luxe. Les oiseaux du Phase et les vases de myrrhe lui paraissent de tout aussi grands crimes. Et au fond, quelque imparfaite que soit cette censure, il y avait plus de rapports qu'on ne le pense entre les excès du luxe et la corruption des mœurs. Le principe des uns et des autres, c'était une satiété des choses ordinaires, une imagination ennuyée et corrompue, un dessèchement et un rapetissement de l'âme, qui, sans passion comme sans vertu, sans instinct vrai, était avide d'inventer et désespérait de jouir, parce qu'elle était vulgaire, ne trouvait rien que de vulgaire dans ce qu'aiment et admirent les hommes, et au défaut du bon, du vrai, du beau, du grand qu'elle ne sentait pas, se traînait vers l'impossible, vers l'inconnu, vers le *monstrum*, comme on disait : trait dominant de ce siècle, explication obligée de toute son histoire.

Mais au moins ceux-là seront-ils libres, que tant de serviles hommages et une telle licence ouverte à leurs caprices auront précipités dans ces dépravations extravagantes ? Au moins sera-t-il libre, le petit nombre de bienheureux autour duquel gravite cette multitude d'esclaves et de clients : ce riche, cet élégant, ce *délicat* qui s'endort au son d'une douce et lointaine symphonie, se réveille au frais murmure d'une cascade factice ; qui, après avoir dédaigneusement tendu sa main à baiser à la foule matinale de ses clients, s'avance

(1) Sénèque, *Ad Marciam*, 19.

en litière, et de là, comme d'un trône, domine les têtes serviles des clients qui le suivent et de la plèbe qui passe à ses pieds ? Si Rome l'ennuie, sans sortir de sa maison immense, il trouve toutes les joies de Rome, le bain avec ses accessoires sans nombre et sa population de serviteurs, la palestre, les *triclinium* nombreux, la piscine, le vivier, le jardin. S'il veut respirer plus à l'aise encore, il a sa villa près de la mer de Naples, sa villa sur le haut d'une montagne, sa villa dans la mer même. Il n'est pas de coin de l'Italie, où il n'ait à lui ces premières nécessités de la vie romaine : des bains, une salle de festin, et une colonie d'esclaves. Aussi sa propre satisfaction, trop facilement acquise, lui est-elle devenue quelque chose d'insuffisant et de vulgaire. Il a épuisé le bien-être, il lui faut la gloire. Le luxe n'est plus une jouissance, c'est un combat. Une maison dans les règles (*domus recta*) n'est pas assez ; il faut une maison inouïe. De l'airain ciselé, des coupes de myrrhe, luxe vulgaire! que la coupe où il boit soit d'une seule pierre et d'une pierre fine ; qu'elle soit de cristal. Le danger de la briser est un plaisir de plus (1). Que le pavé de ses salles soit semé de pierres précieuses. Qu'il aille dans les ventes enchérir pour des sommes immenses sur des airains de Corinthe, non qu'il recherche la perfection du métal, non qu'il paye si cher l'élégance du dessin, non qu'il mette un si haut prix à la réputation de l'artiste, mais parce qu'il paye et qu'il apprécie le nom des élégants possesseurs par les mains desquels ces vases ont passé. Avoir de délicats et de magnifiques poissons, ce n'est que gourmandise; mais faire nager dans un bassin de marbre des poissons que saisit la main des convives, mais les faire expirer dans des vases de cristal pour jouir des mille nuances diaphanes qui colore leur agonie, c'est là de la gloire. Des thermes, des piscines, des jardins, c'est un besoin pour quiconque veut vivre ; mais des jardins plantés sur le faîte d'une maison, et qui la couronnent de leurs arbres, agités par le vent ; mais des thermes bâtis en pleine mer, au défi des orages ; mais une piscine immense, océan d'eau chaude, dont les vagues sont poussées au vent, c'est d'autant mieux un triomphe que c'est à peine une jouissance de plus (2).

De là toutes les fantaisies du riche ennuyé : faire du jour la nuit ; quelle estime mérite la lumière du jour ? on ne la paye point (3) ; avoir, pour l'ornement de sa salle à manger, de riches bibliothèques dont on n'ouvre même pas le

(1) *Omnis rerum voluptas periculo crescit.* (Sénèque, *De Benef.*, VII, 9.)

(2) Voir Sénèque, ép. 122, 90. — Sénèque le rhéteur, *Controv.*, V, 5.

(3) *Fastidio est lumen gratuitum.*

« Pedo Albinovanus nous racontait (vous savez comme il contait bien) qu'il avait habité une maison au-dessus de celle de Sp. Papinius. Ce dernier était aussi du nombre de ces *lucifuges*. Vers la troisième heure de la nuit (neuf heures du soir), j'entends des coups de fouet. Que fait-il ? demandé-je. Il se fait rendre ses comptes. » (C'est à ce moment qu'on châtiait les esclaves.) « Vers minuit, une clameur perçante, qu'y a-t-il ? Il s'exerce à chanter. Vers deux heures du matin, quel est ce bruit de roues ? Il sort en voiture. Au lever du jour, on court, on appelle, sommelier et cuisiniers sont en mouvement. Qu'est-ce donc ? Il sort du bain, il demande du vin miellé. » (Sénèque, ep. 122.)

catalogue (1) ; quelquefois, las de richesses, essayer de la vie indigente, avoir chez soi « la cellule du pauvre (2) » où l'on va vivre un jour ou deux, où le couvert se met sur le plancher, où l'on mange dans des plats de terre un maigre repas, laissant reposer la riche vaisselle d'argent et d'or, afin, lorsqu'on retournera au luxe et à la jouissance, d'y trouver plus de goût ; l'hiver des roses, l'été de la neige ; sur le Forum, la robe du festin, ce n'est pas assez, la stole des matrones; en un mot se faire un nom. Rome est trop occupée pour qu'une folie ordinaire y fasse parler de soi. Point de ces désordres qui se perdent dans la foule. Le mérite du vice, c'est le scandale qu'il fait (3).

Heureux siècle de Néron ! Dites que la civilisation ne marche point et que le génie de l'homme est épuisé. Heureux siècle qui a répandu dans les salles de festin la douce atmosphère des tuyaux de chaleur, qui a revêtu les fenêtres de la transparente pierre spéculaire, qui, dans l'amphithéâtre, a su, par des conduits cachés, répandre sur le peuple une rosée rafraîchissante toute parfumée de safran ou de nard, qui saupoudre l'arène du cirque de succin et de poudre d'or ! N'y a-t-il pas chez le divin Néron des tapis de Babylone de 4,000,000 sest. (800,000 fr. environ (4), une coupe de myrrhe de 300 talents? Le fortuné César, pour reposer ses yeux, ne regarda-t-il pas les combats du cirque dans un miroir d'émeraude (5) ? Un consulaire n'a-t-il pas acheté pour 6000 sest. (1,200 fr.) deux petits gobelets d'un verre nouveau? La nature elle-même devient plus féconde et magnifique; elle envoie à Néron, par les mains du procurateur d'Afrique, un épi de blé qui contient trois cent soixante grains. Elle ouvre pour lui, à fleur de terre, les mines de Dalmatie, où l'or se ramasse à cinquante livres par jour. Elle renvoie de Pannonie les intendants de ses jeux chargés de masses énormes de succin. Il est vrai que des arts plus estimés autrefois se perdent aujourd'hui, que lorsque Zénodore a fait le colosse de Néron, il ne s'est pas trouvé de fondeur assez habile pour le bien couler ; il est vrai aussi que César et ses artistes ont gâté le chef-d'œuvre de Lysippe, son *Alexandre*, en voulant le dorer, afin de le rendre digne d'un siècle de parvenus pour qui rien n'est beau s'il n'est couvert d'or. Mais en revanche la peinture sur étoffe a fait des progrès magnifiques, et Néron, outre son colosse de bronze, a un colosse de cent vingt pieds peint sur lin. En revanche encore, on sait, avec une perfection merveilleuse, donner à un marbre précieux, les veines et les couleurs d'un autre. Et qu'importent ces arts frivoles que la vaine Grèce appelait beaux-arts? Le siècle est grand ; le genre humain marche, l'humanité est en progrès. Ne vient-on pas d'inventer une science de teindre et de fondre l'écaille de manière à lui donner toute l'apparence du bois? Miracle! on aura des meubles semblables à ceux du vulgaire, mais qu'on pourra se glorifier d'avoir payés mille fois davantage !

(1) Libri cœnationum ornamenta... quorum ne indices quidem legunt. (Sénèque, *De Irâ.*)

(2) *Pauperis cella.* (Sénèque, ep. 18, 100.)

(3) Sénèque, ep. 122.

(4) Sur tous ces faits, voyez Pline, *Hist. Nat.*

(5) Spectabat smaradgo. — Je ne réponds ni du fait ni de la traduction. Je laisse l'une à Pline et l'autre au dictionnaire. — Voir *Hist. Nat.*, XXXVII, 5.

Réjouis-toi donc, ô mon maître, d'être né sous le règne de Néron, le favori des dieux. Réjouis-toi, nous t'applaudissons, nous tes parasites, compagnons assidus, comme l'a dit un philosophe chagrin, de toute fortune qui penche vers sa ruine (1). Voilà le plus beau trophée de ton luxe et de ta gloire; voilà le Mazonome, le plat immense, couronné de fleurs, apporté au son des fanfares sur les épaules de tes esclaves, abrégé du monde culinaire, le plat d'Esopus où sont accumulés coquillages, poissons, oiseaux précieux, huîtres séparées de leurs écailles, mulets dépouillés de leurs arêtes, toutes les richesses de toutes les tables de l'empire. Mais c'en est trop : tu tombes épuisé; que tes serviteurs te soulèvent et t'emportent comme un héros mort au champ de bataille; ensevelis-toi dans ton triomphe au son des instruments et au chant des esclaves qui répètent derrière toi : « Il a vécu (2)! »

Il a en effet quelque chose de sérieux, cet adieu funèbre qui termine l'orgie. Tu vis sous un grand prince, ô mon maître; as-tu pris garde à ce délateur que tu redoutes trop pour ne pas l'inviter chez toi, et qui a fixé sur toi un œil pénétrant au moment où, dans l'ivresse, tu as approché l'image de César, que tu portes au doigt, d'un objet immonde et profane? Ce matin, lorsque, sorti de chez toi « pour augmenter la foule, » distrait, nonchalant, désœuvré, tu as marché, écouté, causé, répondu au hasard; sais-tu bien ce que tu as pu dire ou entendre? As-tu bien pensé qu'en ce siècle, « le travers le plus funeste est la manie d'écouter, que les secrets sont dangereux à savoir, et qu'il y a bien des choses au monde qu'il n'est sûr ni de raconter ni d'apprendre (3)? »

Va donc maintenant, choisis entre les angoisses du supplice et les turpitudes de l'adulation. Sauve ta vie; baise la main et la poitrine de César, comme tes affranchis baisent la tienne; appelle-le comme ils t'appellent : maître, roi, Dieu (et eux encore ne t'appellent pas Dieu); cours t'essouffler à ses salutations du matin, suis à pied sa litière; fais des vœux pour sa voix céleste, ou pour cette déesse née d'hier, la fille de Poppée; pauvre homme esclave de Néron, comme nous sommes tes esclaves! — Fais-toi étouffer pour aller entendre Néron au théâtre, et meurs de faim plutôt que d'en sortir. Ta fortune, tes villas, tes esclaves, toute ta gloire et ta magnificence, aie soin d'en léguer, par un testament bien public, une large part à Néron, une portion assez forte encore à Tigellin ou à d'autres, pour que Néron mécontent ne te prenne pas le tout et ta vie en même temps. — Bois ton vin de Chio, ris avec tes amis, écoute tes concerts, couronne-toi de fleurs, sois heureux, plein de joie; mais tremble pour ta vie, et prends garde de ne pas coudoyer l'affranchi de quelque délateur!

Il me reste à parler de César; mais si vous résumez en quelques mots le tableau de cet ordre social préparé par les luttes de toute l'antiquité, dont Jules-César avait déblayé la place, Auguste posé les fondements, Tibère construit

(1) Assectator comesque pereuntium patrimoniorum populus. (Sénèque, *De Tranquill. animi*, I.)

(2) Βεβίωκε. (Sénèque, ep. 12.)

(3) Teterrimum vitium auscultatio, etc. (Sénèque, *De Tranquill. animi*, 12.)

l'édifice, vous trouvez, je le répète, comme base essentielle et primitive, l'esclave obéissant au maître, à un degré plus haut le client aux pieds du patron; enfin, le sujet prosterné devant César, et par une fatale réciprocité, le maître tremble au milieu de ses esclaves, le riche ne se fait des clients parmi le peuple que pour avoir une défense contre le peuple, et César, qui opprime Rome et le monde, redoute la populace de Rome! Ainsi chacun inspire la terreur et l'éprouve. Chacun a son esclave dont il a peur, et son tyran dont il se fait redouter. Double système de tyrannie et de menace, d'oppression et de terreur!

Pardonnez-moi ces préliminaires. J'achève l'histoire de ce demi-siècle qui commence sous Auguste et finit avec Néron. Ce n'est plus la société du temps de Jules-César, ce n'est pas encore celle des empereurs bourgeois Vespasien et Titus; c'est une époque entière qui est soi, qui a son caractère et sa place, et j'ai voulu avoir la conscience nette de tout ce qui me restait à dire sur elle.

F. de Champagny.

(*La seconde partie au prochain numéro.*)

EXCURSION

DANS

LA GRÈCE ORIENTALE.

Lettre à M. le Docteur Pariset.

Athènes, janvier 1839.

J'ai à vous rendre compte, mon cher docteur, d'un voyage que je viens de faire dans la Grèce orientale. J'ai salué le champ de Marathon, le défilé des Thermopyles, le théâtre de la bataille de Platée, et le golfe de Salamine, lieux où la liberté grecque lutta contre les satrapes d'Asie et leur résista glorieusement.

Nous sommes partis d'Athènes par un temps assez beau, mais nos amis ayant consulté, au lieu du vol des oiseaux ou des entrailles des victimes, la direction des vents et les vapeurs qui couvraient les montagnes, nous présagèrent, avec regret, que notre voyage ne serait peut-être pas aussi heureux que nous pouvions le croire. Nous montâmes nos chevaux de petite taille, mais de grande énergie. Nous eûmes d'abord quelque peine à les contenir, à les empêcher de caracoler comme des chevaux de parade ; ils avaient à faire une route de quinze journées, et nous devions les ménager. Ces pauvres bêtes, ayant entendu parler français, croyaient sans doute en être quittes à meilleur marché ; car c'est malheureusement l'ordinaire des gens de notre nation qui débarquent au Pirée, de venir à Athènes, de visiter ses ruines, puis de se rendre aux bords du Céphise et de l'Illissus, ce qui est l'affaire d'un ou deux jours. On en emploie un autre à aller au mont Pentélique. Le jour suivant, on va voir les ruches de l'Hymète, et goûter leur miel. Enfin on pousse jusqu'à Éleusis, ou jusqu'au cap Sunium, et l'on s'en retourne par le paquebot. Cela s'appelle avoir vu la

Grèce. On cite un de ces *touristes* qui, parti pour le cap Sunium, n'est allé qu'à moitié chemin. Au retour, ces intrépides voyageurs écrivent de gros volumes sur la Grèce et sur les Grecs. Ils jugent des populations de l'intérieur par la population d'Athènes, qui est un ramassis de gens de toutes les nations, Anglais, Français, Italiens, Maltais, Levantins, etc. Comme il faut qu'ils parlent de la politique, ils ramassent les opinions de leurs domestiques de place, et vous les donnent comme des considérations qui méritent toute l'attention des cabinets de l'Europe.

Nous autres Français, nous ne faisons que commencer à voyager. Aussi, combien a-t-on vu de nos compatriotes arriver en Orient sans même s'être munis de la carte des contrées qu'ils allaient parcourir. Ils n'avaient certes pas oublié le manteau imperméable, le matelas à air qui se gonfle chaque soir et qu'on plie le matin; ils avaient même emporté des romans pour lire les jours de pluie; mais Hérodote, Diodore, Strabon, Thucydide, Homère! tout cela sent trop le collége et l'étude. D'ailleurs, que va-t-on chercher au loin? des impressions de voyage, et non pas de l'érudition, des sujets de paysage, et non pas des tableaux d'histoire. Il est fâcheux que notre pays, qui se croit avec raison si avancé, soit souvent si mal représenté au dehors.

Nos pauvres chevaux piaffant donc, pensant qu'ils allaient faire une promenade de santé, un voyage de trois à quatre heures, nous menèrent rondement à travers la plaine jusqu'à un village nommé Marouée. Là les nuages s'abattirent sur nous des sommets du Pentélique, et nous essuyâmes une de ces pluies fines, incessantes, qui vous percent jusqu'aux os. Nous comptions pouvoir gagner Oropo, l'ancienne Orope; mais nous fûmes heureux d'arriver à un village nommé Marco-Poulo, à deux lieues en deçà. Il était sept heures du soir; nous venions de longer un torrent qui roule au fond d'un précipice; nos guides avaient perdu la route; l'obscurité était si grande, que nous étions obligés de nous en rapporter entièrement à nos chevaux, dont le pied glissait sur l'argile détrempée. Enfin nous entendîmes des chiens aboyer, et, sans nous en être aperçus, nous nous trouvâmes au milieu d'un village. Nous frappâmes à une porte; mais on hésita longtemps avant d'ouvrir. Sans doute les braves habitants de cette maison qui, comme gardes nationaux, avaient coopéré la veille à l'arrestation de quatre bandits dont l'audace répandait la terreur dans le pays, croyaient, ou à la résurrection de deux des voleurs morts dans le combat, ou à l'apparition d'une nouvelle bande. Enfin on se décida. Nous nous fîmes indiquer la maison du dimarque (le maire), et nous allâmes nous y installer; car c'est l'usage en Grèce, pays où il n'y a pas d'hôtelleries, de voyager avec un ordre du ministre, qui met en quelque sorte l'habitant des villes et des bourgs à votre disposition. On exhibe l'ordre ministériel, et le dimarque, si vous ne trouvez pas sa maison convenable, vous fait conduire chez un de ses administrés, où l'on vous reçoit par billet de logement. Mais quel logement! grand Dieu! Figurez-vous, mon cher docteur, une cahute dont les murailles ont deux mètres de hauteur, une toiture posée sur des branchages, ce qui laisse à l'air la faculté de pénétrer par les joints qui se trouvent entre les tuiles. D'un côté de la chaumière sont les animaux, et de l'autre les hommes. Un âtre est formé au milieu de la partie réservée pour la famille. On y allume de grands

feux, et la fumée se répandant partout, car elle ne peut sortir que par les joints de la toiture, suffoque les voyageurs et leurs chevaux. On étale une natte sur la terre, voilà votre lit fait, et vous vous y précipitez sur-le-champ, car autrement la fumée vous asphyxierait. Bientôt arrive votre courrier, votre guide; il a été à la recherche des provisions, et rapporte soit un dindon, soit un agneau qu'on fait rôtir tout entier, à l'aide d'un bâton en guise de broche; cela s'appelle un rôti à *la palicare,* et ce serait très-bon si l'animal était tué au moins de la veille. Après avoir mangé, bu le café, fumé la chibouque, le voyageur n'a rien de mieux à faire que de s'envelopper dans son *caban* et de tâcher de dormir, si les insectes le lui permettent. Vous comprenez que je ne parle ici que des premiers jours, car on finit par s'habituer à tout.

Il faut convenir qu'il serait difficile de trouver des gens s'accommodant mieux que les Grecs de ce dérangement occasionné par l'arrivée des voyageurs. Il y a, en cela, un souvenir du temps des Turcs, où toute demande était appuyée par le bâton. A peine a-t-on frappé à la porte d'une maison, que le ménage s'arrache au sommeil, femmes et hommes. On écarte du foyer les coussins et les couvertures, afin de mettre la natte qu'ils recouvraient à la disposition du voyageur; on réunit le tout en un paquet, et la famille va demander asile au voisin. Cela se fait sans murmure, les yeux encore à moitié fermés. Les enfants pleurent, parce qu'ils ont été réveillés brutalement par les coups donnés à la porte, dont la chaumière a retenti, et aussi parce que cette affluence inaccoutumée leur fait peur. Les femmes les calment, les emportent, et l'on n'entend plus rien que le grognement du chien de la maison, un grand levrier, qui n'a pas suivi ses maîtres, et qui s'est tapi dans un coin, comme s'il voulait surveiller les nouveaux venus. S'il n'est pas trop tard, la mère et les filles, après avoir opéré leur déménagement, reviennent aider les domestiques à faire le souper, et pendant le repas, elles restent debout, assez éloignées du foyer, tenant à la main un morceau de bois de pin enflammé qui jette une clarté rougeâtre dans toute la chaumière. Je vous jure que bien souvent, malgré l'appétit que j'éprouvais, je n'ai pu me défendre de donner une assez longue attention à ces scènes singulières qui ont quelque chose d'antique, et dans lesquelles de pauvres paysans paraissent encore donner l'hospitalité au nom de Jupiter. Ajoutez que ces femmes ont la tête enveloppée dans une pièce d'étoffe blanche, que leurs vêtements sont blancs aussi, que parfois des ornements d'argent s'entremêlent dans leur coiffure; qu'enfin elles vous offrent des modèles assez exacts des costumes des femmes de l'antiquité.

Il y avait dans la maison où nous logeâmes le premier soir une pauvre malade pour laquelle nous fûmes consultés. La maladie paraissait s'être aggravée depuis le combat livré contre les bandits; nous eûmes ainsi quelques détails. La bande se composait de quatre hommes. Depuis plus d'un an qu'elle exerçait ses brigandages, la force armée n'avait jamais pu la rejoindre, et les paysans se bornaient à bien fermer leurs portes le soir. Un jour, cependant, les brigands s'emparent d'un vieillard qui se rendait au village, et font savoir à sa famille qu'ils ne le relâcheront que moyennant une rançon assez considérable. La famille, ne pouvant payer toute la somme exigée, demanda qu'elle fût réduite. La réponse fut que, si l'argent n'était pas compté tel jour, à telle heure,

les jours du malheureux vieillard seraient compromis. Alors le fils de la victime, poussé par le désespoir, réunit la population de Marco-Poulo. Il lui adressa une harangue pleine de chaleur. Les femmes furent émues, les hommes coururent à leurs fusils; on partit au nombre de soixante; on cerna un bois dans lequel les bandits devaient être; on marcha en convergeant; on les rencontra, prenant leur repas et ayant auprès d'eux le malheureux vieillard, pieds et poings liés. Les bandits, sommés de se rendre, répondirent par des coups de fusils; les villageois ripostèrent. Le chef de la bande fut tué, deux de ses gens furent blessés, le quatrième se rendit; on conduisit les trois prisonniers à Athènes; mais un des blessés mourut dans le trajet : il ne resta donc, pour le glaive de la justice, que deux têtes à frapper. Ce fut, comme vous le pensez bien, un jour de fête pour les habitants de Marco-Poulo, et nous dûmes à cette circonstance de trouver encore des gens levés à l'heure où nous y arrivâmes.

Le lendemain, nous partîmes pour Chalcis; mais la pluie qui continuait, et plus encore le débordement du fleuve Asopo, gonflé par les eaux tombées dans la Béotie, nous forcèrent de nous arrêter, après deux heures de marche, à ce même Oropo où nous comptions coucher la veille. Nous eûmes donc un retard de vingt-quatre heures; car ce ne fut que le surlendemain de notre départ d'Athènes, que nous pûmes arriver à Chalcis. Chalcis est Négrepont, qui a repris son nom antique, de même que toutes les villes de la Grèce reconstituée.

On est étonné, en traversant le détroit qui sépare le continent de l'île de Négrepont, de voir de combien peu il s'en est fallu que cette île ne fût une presqu'île. Le bras de mer a cinquante mètres tout au plus de largeur. La profondeur de l'eau n'est pas, à la marée haute, de plus de deux mètres, et la longueur du canal présente un développement de cent cinquante mètres environ. On peut évaluer à cinquante ou soixante mille mètres cubes les matériaux qu'il faudrait pour combler le détroit et pour en faire un isthme. Ces calculs m'ont porté à me demander si Négrepont a toujours été une île, et si, dans une antiquité très-reculée, les habitants de Chalcis n'ont pas creusé eux-mêmes la presqu'île, pour se mettre à l'abri des vexations des habitants de l'Attique ou de la Béotie; s'ils n'ont pas, en un mot, voulu créer une de ces *cortadures*, comme vous en avez vu à Cadix, et comme il y en a une à Ceuta. Chalcis, d'après Strabon, remonte à une assez haute antiquité, et Homère dit qu'elle envoya quarante vaisseaux au siége de Troie. Le détroit, ou l'Euripe, présente, comme vous le savez, le phénomène singulier d'un flux et d'un reflux très-irréguliers; mais les courants alternatifs ne se font sentir que dans le détroit; aux approches du détroit, cependant, et des deux côtés, on remarque sur les roches des altérations qui prouvent que le gonflement de la mer s'élève à deux ou trois pieds. Or il est permis de conclure de là que les marées n'ont pas creusé le canal; car il devait se passer, des deux côtés de l'isthme, ce qui se passe dans beaucoup d'autres golfes, c'est-à-dire que l'eau devait se gonfler légèrement à chaque flux, et une digue de cent cinquante mètres d'épaisseur, et d'une hauteur supérieure au plus haut degré d'élévation de la mer, était un obstacle plus que suffisant pour empêcher la communication. Mais il y a

mieux : c'est que plus on rétrécirait le passage, plus le courant serait rapide, ou, en d'autres termes, plus la force d'évasion serait grande, et cela est démontré par le fait suivant, rapporté par Thucydide, 408 ans environ avant Jésus-Christ. Les habitants de Chalcis, ayant irrité les Athéniens, devenus maîtres de la mer, prièrent les Béotiens de les aider à combler le détroit, afin de gêner le mouvement des flottes de leurs ennemis. Les Béotiens y ayant consenti, on se mit à l'œuvre, on travailla des deux côtés; mais, à mesure que le travail avançait et que la mer se trouvait plus resserrée, les courants augmentaient de vitesse; et quand le canal n'eut plus que la largeur suffisante pour qu'un vaisseau y pût passer, les marées devinrent si violentes, qu'on fut obligé de suspendre le travail, d'élever sur chacun des deux môles une tour, et de les mettre en communication au moyen d'un pont-levis.

Cet état de choses paraît avoir duré longtemps; car, au dire de Tite-Live, quand Sulpicius vint mettre le siége devant Chalcis avec une armée navale, il fut obligé de se retirer, tant à cause des vents impétueux qui se précipitaient des montagnes, qu'à cause des courants. Aujourd'hui, les courants ne présentent aucun inconvénient, soit dans le port au nord, soit dans le port au sud du détroit, et cela tient bien évidemment à ce qu'il y a une double passe et à ce que ces passes n'ont presque plus de profondeur. Les Vénitiens ont mieux compris, je crois, que les Grecs, le moyen de rendre le passage commode, les rades sûres et la défense de la ville facile. Ils ont détruit les deux môles antiques; au lieu d'un seul canal, ils en ont fait deux, en élevant une haute tour au milieu du courant. Un pont en maçonnerie joint la tour à la terre ferme, et un pont-levis permettait de passer de la tour dans l'île d'Eubée. C'était entre l'île et la tour que passaient les galères. La largeur du canal est de quatorze mètres; le second canal, entre la tour et le continent, a la même largeur. Cela fait donc une surface d'écoulement de vingt-huit mètres, tandis que, du temps des anciens, elle ne devait guère être de plus de la moitié, puisque vous venez de voir qu'il n'y avait de libre que le passage d'un vaisseau; or, si les ports sont sûrs maintenant, c'est à cette double surface d'écoulement qu'on doit nécessairement l'attribuer.

De ce qui précède, on pourrait à bon droit, je crois, tirer la conséquence que les courants n'ont pas creusé le détroit, puisque moins le détroit est large, plus les courants sont forts, car la profondeur du détroit se trouve augmentée. Or, si le courant avait commencé à creuser par en haut, il n'aurait eu, dans les premiers temps, action que sur la crête de l'isthme, et cela au plus haut de la marée, c'est-à-dire pendant un très-court espace de temps et au moment du renversement du flux, qui est l'instant où les courants ont le moins de force.

Resterait une autre cause, un soulèvement de terrain, qui aurait eu pour conséquence un affaissement du sol dans l'isthme même; mais la disposition du terrain, autant qu'une étude de quelques heures m'a permis d'en juger, n'autorise pas à faire cette supposition. Cependant Strabon, Thucydide, Hérodote, parlent de tremblements de terre qui produisirent des inondations dans le golfe de l'Eubée; 430 ans avant notre ère, une partie du territoire de la ville d'Orobes fut inondée; les îles Lycades, à une autre époque, furent en partie détruites par un phénomène analogue. Mais si quelque tremblement de terre a

eu une action sur la coupure de l'isthme, ce ne peut être qu'en refoulant les eaux avec une grande violence sur la jetée. Toujours est-il que c'est là un objet de recherche digne de fixer l'attention des voyageurs ; car, s'il est vrai, ainsi que je l'ai dit en commençant, que 60,000 mètres cubes de remblais suffiraient pour combler le détroit, 60,000 mètres cubes de déblais ont dû suffire pour le creuser, et ce ne serait pas là un travail au-dessus des forces d'une population de 6,000 âmes seulement.

Je ne chercherai pas à vous expliquer, mon cher docteur, les causes de ces flux et reflux qui ont lieu jusqu'à quatorze fois en vingt-quatre heures, à certaines époques de la lune, et qui, à d'autres époques, n'ont lieu, comme toutes les autres marées, que quatre fois. De bien plus habiles gens que moi y ont perdu leur science. S'il fallait même en croire certains auteurs, Aristote se serait noyé de désespoir dans l'Euripe, en disant à la mer : *Comprends-moi donc, puisque je ne peux te comprendre.* Cette irrégularité dans le nombre des renversements de marées au détroit de l'Euripe, avait fait comparer à ce détroit tout ce qui est sujet au changement. Ainsi, les anciens Grecs appelaient *euripistos* un homme d'une foi chancelante et inégale. Ils avaient donné le même nom à la fortune, pour marquer son inconstance; enfin, ils avaient comparé les pensées de l'homme à l'Euripe, dont les ondes sont portées tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

La ville de Chalcis n'offre rien de remarquable, si l'on excepte ses fortifications, qui portent les armes de Venise et l'ancien écusson de France. Jamais les armées de l'insurrection grecque ne s'en emparèrent. Elle a été comprise dans le royaume hellénique, de même que l'île d'Eubée, par le traité qui a constitué la Grèce, traité qui a réservé aux Turcs, habitants ou propriétaires dans l'île, le droit et la facilité de vendre leurs terres et de se retirer ensuite en Turquie. Cinq cents musulmans habitent encore Chalcis, sous la protection des lois grecques. Peut-être se décideraient-ils à rester sujets du roi Othon ; mais un spectacle qui afflige leurs regards ne leur permettra sans doute pas de suivre leur penchant, et de séjourner longtemps dans ce pays qui les a vus naître : leurs mosquées, à l'exception d'une, ont toutes été changées en églises chrétiennes; la croix domine les minarets, des cloches sont suspendues à leurs charpentes ; on lit l'Évangile là où se lisait le Coran ; des *giaours* entrent en souliers et en bottes dans le sanctuaire où le vrai croyant n'entrait qu'après avoir quitté ses babouches. C'est là quelque chose de plus poignant que de quitter la terre des aïeux ! et puis les Turcs pensent peut-être qu'ils sont punis par où ils ont péché ; car, à leur arrivée en Grèce, ils transformèrent toutes les églises en mosquées : le Dieu des chrétiens se logea ensuite comme il put. Il y a donc un contraste entre ce qui est et ce qui fut, et ce contraste, à l'avantage de la chrétienté, pousse le Turc à quitter un lieu où le reproche se manifeste incessamment.

Partis de Chalcis à neuf heures du matin, nous avons longé la mer de Négrepont dans sa partie appelée canal de Talanti, pendant cinq à six heures ; après avoir gravi un haut promontoire, nous nous sommes trouvés aux bords d'un golfe ravissant : ses rives sont couvertes d'arbres, et la verdure s'élève jusqu'aux sommets des montagnes. Notre caravane, déjà fatiguée, s'était ar-

rêtée pour prendre un peu de repos et pour partager un reste de viande et de pain. Nous étions tous rangés en cercle, lorsque des cris partirent des rochers qui pendaient, pour ainsi dire, sur notre tête; ces cris furent répétés au fond du golfe par un certain nombre de voix, et quelques points blancs apparurent, se remuant, au loin, entre les arbousiers. Nos guides armèrent leurs fusils, nous nous apprêtâmes de notre côté, et nous marchâmes assez rapidement vers le lieu où s'agitaient ces *cappes* blanches. Nous traversâmes au trot, pour y arriver, des taillis tellement épais, qu'à trois pas du sentier, on n'aurait pas aperçu un homme; au sortir du bois, nous ne trouvâmes personne, les hommes à manteaux blancs avaient disparu, et nous continuâmes notre route sans trop savoir ce que ces mouvements nous présageaient.

Il y a eu dérangement des habitudes d'ordre et de soumission pendant la révolution grecque : le vol, le pillage étaient devenus licites, comme moyen de nuire à l'ennemi. Le laboureur, d'un autre côté, avait quitté sa charrue et avait pris les armes. A la paix, beaucoup de ces héros des guerres de l'indépendance n'ont pu se résoudre à reprendre leur vie de travail et de fatigue; cédant à l'influence du climat et aux habitudes d'oisiveté, les palicares ont réclamé des pensions. Vous savez combien il se montre de héros après la paix; ce fut en Grèce comme partout. Malheureusement les officiers étaient presque en aussi grand nombre que les soldats; car, lorsque les chefs n'avaient pas d'argent pour solder leurs hommes, afin de les conserver sous leurs drapeaux, ils leurs donnaient des grades supérieurs; ainsi un lieutenant venait-il demander cent francs de solde arriérée, on le faisait capitaine, et le lieutenant acceptait, parce qu'en définitive cela valait mieux que rien, surtout pour les Grecs qui sont le peuple le plus facile à prendre par l'amour-propre. Or on fit si bien, qu'à la naissance du gouvernement royal, le payement des pensions militaires s'élevait à un dixième des dépenses de l'État, et l'on entretenait par là beaucoup de gens dans la paresse.

Pour faire cesser cet état de choses doublement fâcheux, le gouvernement s'est décidé à supprimer les pensions et à s'acquitter au moyen d'une somme une fois fixée; mais cette somme n'est pas comptée en argent. On remet à l'ayant droit une pièce qui constitue la liquidation de la créance, et, pour la somme ainsi liquidée, on donne des terres nationales à la convenance de l'officier, terres qui dès lors deviennent patrimoniales. Ces terres ainsi concédées jouissent de l'avantage de ne payer que la moitié des impôts levés sur les autres, et le gouvernement gagne de cette façon la pension annuelle du concessionnaire qu'il ne paye pas, plus la demi-contribution pour les terres concédées, plus une augmentation de production.

Quoi de plus raisonnable ! Cependant cet arrangement n'est pas du goût des palicares : beaucoup d'entre eux préféreraient vivre sans travailler, et avec une pension, quelque modique qu'elle fût. Aussi plusieurs de ces anciens héros se sont-ils mis en état de rébellion contre le gouvernement qui a cherché un moyen à la fois honorable et avantageux de payer un dévouement qui n'a peut-être pas toujours été entièrement patriotique. Des palicares insoumis sont devenus des clephtes, c'est-à-dire des bandits, et les attaques à main armée sont, en Grèce, ce qu'étaient les émeutes chez nous après 1830. Je ne vous

ferai pas l'histoire des clephtes en général. Il me suffira de vous dire que ce nom a été glorieux autrefois, parce que les Turcs qualifièrent ainsi les Grecs révoltés dès les premiers temps contre leur pouvoir. Ces vainqueurs, qui avaient établi leur domination à force de victoires et qui la maintenaient à force de barbarie, rencontrèrent dans certaines populations montagnardes des hommes qui protestèrent fièrement et les armes à la main contre la servitude. C'était une guerre de religion et de vengeance; tout musulman rencontré dans les ravins, dans les défilés, était tué. Les Turcs maudissaient l'insurgé et le qualifiaient de clephte, pensant le flétrir; mais le paysan voyait dans le clephte son vengeur, louait son courage, bénissait son nom et chantait en son honneur ces chants de montagnes, composés par des rapsodes inconnus, et dont M. Fauriel a publié une volumineuse mais incomplète collection. Un moment l'histoire des clephtes eut donc un caractère grand et chevaleresque; mais leurs chefs finirent par traiter avec les Turcs, et plus tard, sous le titre de capitaines, devinrent comme les seigneurs féodaux du pays dont les Turcs étaient les suzerains. Ces capitaines furent oppresseurs à leur tour, et il s'éleva souvent contre eux de nouveaux clephtes. L'intérêt qui s'est attaché de tout temps à ce nom sert aujourd'hui les hommes qui traitent le gouvernement royal comme les clephtes d'autrefois traitaient les Turcs, et tel bandit a dû à ces dispositions des masses l'asile où il a pu se soustraire aux poursuites de la police.

L'année dernière, deux cents voleurs, car il faut maintenant employer le mot français, qui exprime mieux que le mot grec ce que sont ces hommes; deux cents voleurs, dis-je, s'établirent près de la frontière turco-grecque, dans le gouvernement de Lamia ou de Zeitoun. Ils se divisèrent et se portèrent dans des localités favorables au vol et à la spoliation; quelques-uns d'entre eux, Spartiates avilis et dégénérés, occupèrent le défilé des Thermopyles, non pour s'y *dévouer à la patrie,* mais pour y attendre le voyageur isolé, pour le dépouiller, pour le frapper, et pour lui arracher la vie, s'il n'y avait que ce moyen de lui arracher sa bourse.

Les Turcs, dit-on, encouragèrent d'abord les bandits, leur offrirent même un asile quand ils étaient serrés de trop près, et l'on vit alors d'anciens soldats de l'insurrection contre les Turcs (car il y avait de tout dans ces bandes) se faire les serviteurs de la haine des Turcs contre la Grèce devenue indépendante. Bientôt ces bandes commirent des délits en Turquie même; c'était un moyen d'employer le temps qu'elles étaient obligées d'y passer. Alors les Turcs, punis d'avoir protégé de pareils hommes, leur firent la guerre à leur tour. Traqués des deux côtés, mais poursuivis plus vivement en Turquie, ils se jetèrent définitivement en Grèce, et y commirent toutes sortes d'excès. On organisa une colonne mobile de trois cents hommes, qui parvint à les dissoudre. Soixante-dix de ces malfaiteurs furent tués les armes à la main ou exécutés après avoir été pris vivants. Le reste s'est divisé et se montre encore de loin en loin, soit aux Thermopyles, soit du côté de Patradjic, soit en Livadie, soit aux environs de Thèbes. La police continue à les poursuivre; mais ces voleurs ont, ainsi que je vous l'ai dit, de nombreuses intelligences, et parviennent presque toujours à s'échapper. On dit que les huttes des bergers sont leurs refuges habituels.

Ces bergers, clephtes aussi par occasion, mènent une existence tout exceptionnelle; vivant au milieu des bois avec leurs moutons et leurs chiens, le passage de la plus petite caravane fait époque dans leurs souvenirs. Aussi, dès qu'une bande à cheval apparaît au détour d'une vallée, un cri perçant est jeté; ce cri se répète de proche en proche, on voit aller et venir des hommes, on entend des aboiements de chiens : c'était une de ces scènes qui avait lieu au fond du golfe que nous côtoyions.

Arrivés au bas d'un défilé, de nouveaux cris, de nouveaux aboiements se firent entendre ; les moutons restaient livrés à eux-mêmes, les hommes étaient sans doute allés en avant. On chercherait en vain en Europe, je crois, un spectacle comme celui qui s'offrait alors à nous. La route, si l'on peut appeler route une sorte de chaussée d'un mètre de largeur, pleine de trous à casser les jambes des chevaux ; la route, dis-je, tourne et retourne au moins vingt fois sur elle-même avant d'atteindre le haut de la montagne. Le ravin, complétement boisé, est d'une profondeur excessive, et n'a pas vingt-cinq mètres de largeur ; le torrent a creusé la roche et a formé un pont naturel, dont l'arche unique a au moins vingt mètres d'ouverture. Ces merveilleuses horreurs avaient absorbé toute notre attention ; nous montions à pied, à cause de la difficulté du chemin, et nous avions oublié bergers et clephtes, lorsqu'un nouveau bruit, qui venait d'en haut, nous ramena à nos premières réflexions, et nous vîmes de vigoureux Albanais, placés comme en vigie, l'œil fixé sur nous, le fusil sur l'épaule, et paraissant épier nos moindres mouvements. Que faisaient-ils là ? Était-ce la curiosité seule qui les attirait, ou bien venaient-ils compter les voyageurs, afin de juger des chances de succès que pouvait présenter une attaque de leur part?

Nous ne pûmes nous former aucune opinion à cet égard. La vie retirée du berger albanais, son ignorance des lois qui règlent les rapports des hommes entre eux, ses mœurs farouches et sauvages, les armes qu'il porte toujours et dont il n'ignore pas l'usage, laisseront dans le doute tout voyageur qui se trouvera dans une position analogue à la nôtre. Aussi nombreux que les Albanais, nous les interpellâmes avec énergie. Ils nous répondirent avec un ton d'arrogance et d'humeur, et finirent par se retirer sur notre sommation. Nous continuâmes dès lors notre chemin, et nous sortîmes sans autre événement de ce pittoresque coupe-gorge.

Le village où nous couchâmes se nommait Martini. Selon l'usage, nous descendîmes chez le dimarque. Là, le capitaine de palicares Dimitri, qui nous accompagnait, brave et excellent homme, rencontra un *frère d'armes;* c'était le fils du dimarque. Dans la révolution, ils s'étaient juré sur l'Évangile de mourir au besoin l'un pour l'autre; ces sortes d'associations étaient alors très en usage. Ne trouvez-vous pas que cela ressemble au serment des Grecs avant la bataille de Platée? Cette rencontre nous valut une réception toute particulière, et le dimarque nous pria en grâce de rester jusqu'au lendemain, afin qu'il pût nous donner une fête et nous montrer les danses du pays. Malheureusement nous étions très-pressés, et nous ne pûmes accepter son offre.

De Martini nous allâmes coucher à Talanti, et de Talanti à Neo-Chorio

(nouveau village), ainsi nommé par opposition à Paleo-Chorio (vieux village), abandonné à cause du mauvais air. Toute cette route est charmante; elle passe souvent dans des bois de pins et dans des bois de platanes.

Le village nouveau est situé en face des restes du malheureux Lycas, qu'Hercule jeta dans la mer lorsqu'il se sentit brûler par la tunique fatale. Vous savez que Lycas fut changé en rocher, et que ce rocher s'appelle encore l'île Lycade. J'ai mis la meilleure volonté à trouver à cette île l'apparence d'un corps humain; cela m'a été impossible. Il est vrai que depuis l'époque fabuleuse elle a été défigurée par des tremblements de terre. En face de nous, et tout couvert de neige, s'élevait le mont Œta, où Hercule alla se brûler sur un bûcher. L'Œta domine une grande étendue du pays; le suicide du demi-dieu pouvait donc être aperçu de loin et de beaucoup de lieux. Pour atteindre cette montagne, de l'île d'Eubée où il reçut la robe empoisonnée, Hercule avait une assez longue route à faire. Il dut traverser la mer, longer l'épine dorsale de Lycas, prendre terre à Neo-Chorio, passer le défilé des Thermopyles, longer à droite les marais du Spercus, et gravir les gigantesques degrés de l'autel où devait s'accomplir son sacrifice. Tout cela demande bien une quinzaine d'heures, encore faut-il que le vent soit bon pour traverser le golfe, et qu'on ne s'arrête pas en chemin.

Avant le mont Œta, que nous laissâmes à gauche, pour aller à Zeitoun, nous passâmes par le défilé des Thermopyles. Nous nous dirigeâmes d'abord vers les sources d'eau chaude, dont nous mesurâmes la température à la sortie du bassin qui reçoit la source principale. Cette température était de 34 degrés Réaumur, et de petits poissons s'y agitaient en grand nombre. Ces eaux sont salines; elles ont une légère odeur sulfureuse, et elles contiennent de la glairine, qui s'attache aux cailloux et flotte en longs filaments, selon le cours de l'eau.

A l'époque où la mer était moins éloignée de la montagne, la défense du passage devait être on ne peut plus facile; tel qu'il est encore maintenant, il ne serait pas aisé de le forcer. Nous aurions voulu pouvoir saluer le tombeau des trois cents Spartiates; mais nul ne sait où leurs cadavres sont ensevelis.

Nous sommes allés de Neo-Chorio à Zeitoun en six heures. Zeitoun est une ville qui n'offre rien d'intéressant au voyageur. Aussi n'y ai-je séjourné que le temps rigoureusement nécessaire pour remplir la mission qui m'y avait attiré. J'étais heureux de quitter la région des neiges pour aller me chauffer de nouveau au soleil d'Athènes. Il nous fallut traverser encore les Thermopyles; il faisait froid, il tombait de la neige; la température des eaux thermales avait baissé; les poissons ne se montrèrent pas.

Avant d'arriver à Neo-Chorio, en revenant de Zeitoun, on trouve un chemin qui conduit à Athènes sans passer par Chalcis. Nous prîmes cette route, car elle était nouvelle pour nous. On entre d'abord dans une riche vallée, ombragée par d'énormes platanes; à l'endroit où cette vallée finit, se trouve un pauvre village, dont les maisons ont des murailles en osier tressé comme une corbeille; une couche d'argile préserve l'intérieur de l'action de l'air. C'est là que nous couchâmes. Toute la nuit, la neige tomba avec une telle abondance, que, le lendemain, les guides et l'escorte refusèrent presque de se mettre en

chemin. Cependant nous exprimâmes notre volonté avec tant d'énergie, que l'on se mit en route. Nous eûmes à franchir le mont Cnémis. Il nous fallut trois heures pour atteindre le sommet de la montagne, d'où nous découvrîmes la plaine de Livadie, qui s'étend jusqu'au pied du Parnasse, plaine plus riche, plus vaste et mieux arrosée que nos vallées de la Limagne et du Grésivaudan. C'est là qu'est l'avenir agricole et manufacturier de la Grèce continentale; car il y a de l'avenir dans la Grèce, quoi qu'en disent quelques esprits chagrins. Évidemment l'agriculture est arriérée; les fumiers se perdent dans les bois où paissent les troupeaux. La charrue qu'on emploie est encore celle des anciens; les longues jachères sont en usage. Mais pourquoi renoncerait-on aux jachères, dans un pays où il y a vingt fois plus de terre qu'il n'en faut pour nourrir les habitants? Quand la Grèce sera peuplée comme certaines parties de la France, comme la Belgique, comme l'Angleterre, alors on pourra trouver quelque intérêt à ne pas laisser reposer les terres. Jusque-là, on n'aura aucun motif pour blâmer l'étendue des jachères. Si l'agriculture est arriérée en Grèce, c'est que les bras y manquent, c'est que les moyens de transport y sont nuls, c'est qu'il n'y a pas de route, c'est que le blé de l'intérieur, porté à dos d'âne dans les villes maritimes, y revient plus cher que le blé tiré d'Odessa ou de Taganrog. Le Grec ne saurait, en aucune manière, être comparé à l'Espagnol, qui semble, les bras croisés, se nourrir de son orgueil. Un Grec a-t-il un champ? il économise pour acheter deux bœufs; en attendant, il en loue. Il laboure et cultive lui-même tout ce qu'un homme aidé de sa famille peut labourer et cultiver; il fait son blé, son coton; sa femme et ses enfants filent et font la toile nécessaire au ménage. S'il est parvenu à avoir quelques brebis, il fait son beurre; autrement, il en achète des bergers qui se trouvent dans le voisinage. Il bâtit sa cabane; son mobilier consiste en quelques ustensiles de cuisine, la plupart en terre, en une lampe, en trois ou quatre nattes, en autant d'oreillers longs et durs, en deux ou trois mauvais tapis, qui servent de couverture. S'il n'a pas de four, il fait cuire son pain plat sous la cendre; mais lui et les siens changent assez fréquemment de linge. Il n'y a que le palicare qui, en souvenir de la vie qu'il a longtemps menée pendant la guerre, s'honore de sa saleté.

Livadie, située à deux lieues des ruines de Chéronée, est une de ces positions industrielles comme on en trouve peu. C'est la ville auvergnate de Thiers transportée en Grèce : même aspect, même situation sur une montagne, même abondance d'eaux limpides. Livadie pourrait devenir le Manchester du Levant.

Calculez, mon cher docteur, de combien de frais de toute nature s'augmente la valeur première du coton avant qu'il soit fabriqué en Angleterre, où l'on fait des toiles blanches qui reviennent à bien meilleur marché que les nôtres. Du coton récolte dans le haut du Mississipi doit d'abord être emballé; ensuite on l'embarque; il descend le fleuve; on le décharge à la Nouvelle-Orléans; on le met en magasin; il est acheté pour l'Europe; il est chargé de nouveau, transporté à Liverpool, déchargé, mis en magasin, vendu une seconde fois, rechargé sur les waggons des chemins de fer, déchargé et emmagasiné à Manchester. Que de frais! que de primes d'assurances! que de courtages! que de commissions différentes!

A Manchester, le coton est mis en œuvre dans des fabriques dont les terrains et la bâtisse ont coûté des sommes énormes, et dont les métiers sont mis en mouvement par la vapeur. Puis ensuite les toiles sont vendues, expédiées pour Liverpool, chargées pour le Levant, et elles doivent supporter encore de nouvelles commissions, de nouveaux frêts, de nouvelles primes d'assurances.

En Livadie rien de tout cela; le coton est cultivé et récolté dans la plaine; on pourrait le mettre immédiatement en œuvre et presque sans frais de transport; puis les toiles fabriquées dans des usines dont les terrains et la construction ne coûteraient presque rien, et où les métiers seraient mis en mouvement par l'eau, iraient en un jour au golfe de Lépante, en deux jours au Pirée, et en un jour et demi à Chalcis ! Je doute fort que l'Angleterre pût lutter avantageusement, dans le Levant, contre une pareille concurrence.

Le gouvernement grec paraît avoir compris toute l'importance de Livadie; après avoir mis le Pirée en communication facile avec Athènes, il fait faire une route pour aller de Livadie à cette dernière ville. Déjà cette route va à moitié de chemin de Thèbes, qui est à plus de moitié chemin d'Athènes à Livadie; l'année prochaine, la route ira à Thèbes même.

Après avoir visité Thèbes et Eleusis, nous sommes revenus à Athènes, ville de 25,000 âmes, bâtie en quatre ans, et qui reproduit en Europe un de ces miracles qu'on n'avait encore vus qu'aux États-Unis.

Je vous écrirai prochainement d'Égypte, et je vous donnerai des nouvelles du pays que vous aimez le plus (1).

De Ségur Dupeyron.

(1) Nous espérons donner à nos lecteurs les lettres que promet M. de Ségur Dupeyron, actuellement chargé d'une mission en Orient, dont l'objet est de rassembler des matériaux pour régler définitivement la législation des lazarets.

RECUEILLEMENTS

POÉTIQUES,

PAR M. DE LAMARTINE (1).

C'est un singulier spectacle, et qu'il deviendra tout à l'heure un lieu commun de relever, que celui des variations qu'offre ce temps-ci d'heure en heure dans les doctrines, dans les talents, dans les hommes. A mesure que chacun des grands esprits qu'on a vu débuter avec éclat s'avance dans la vie, il rompt ses unités, multiplie ses bigarrures et ses aventures : cela, chez quelques-uns, peut s'appeler progrès ; car toute chose a deux noms. Peut-être ce temps-ci n'est-il pas plus privilégié qu'un autre en variations, mais nous y sommes plus sensibles parce que nous les saisissons de plus près et plus en détail dans nos contemporains ; on se figure toujours en commençant qu'on va être tout différent de ce qui a précédé, c'est le plus beau motif d'aller en avant et l'inspiration de la jeunesse. A un certain point la poussée manque, le ressort casse ou se retourne contre nous : d'autres déjà nous suivent, qui, à leur manière, recommenceront.

L'histoire de M. de La Mennais est plus ou moins celle de chacun, de nos jours : ce qu'il résume avec fracas et non sans grandeur dans ses vicissitudes étonnantes, est assez bien le type auquel se rapportent nombre de destinées. Ce qui a choqué en lui, on se le permet plus ou moins en s'en applaudissant. Dans la sphère religieuse et philosophique, il lui est arrivé de tomber précisément, comme hier tel illustre qui le plaignait est lui-même tombé dans l'enceinte parlementaire : la seule différence est dans la hauteur des questions où chacun est tombé.

Dans l'ordre poétique, de même. Chute ou progrès, la variation est manifeste. Chez M. de Lamartine, on l'a dit déjà, il s'est passé depuis peu d'années une révolution intérieure, analogue à celle qui s'est opérée en l'abbé de La

(1) 1 vol. in-18, Société Typographique Belge, Ad. Wahlen et Compagnie.

Mennais : il n'y a qu'à tenir compte de la différence des formes et des caractères. Les *Harmonies* pour l'un, le livre des *Progrès de la Révolution* pour l'autre, les avaient poussés à des limites qu'après juillet ils ont aisément franchies. Chez l'un il y a eu revirement brusque et violent, chez l'autre le simple développement a suffi. Dans les *Harmonies*, il perce déjà beaucoup d'idées de transformation chrétienne, mais arrêtées à temps. La lettre à M. de Cazalès sur la *Politique rationnelle* était encore dans cette première mesure. Mais bientôt à voir l'exemple de M. de La Mennais, à sentir chaque matin le souffle des temps, l'émulation, sans qu'il se rendît compte peut-être, l'a gagné. Parmi ceux de sa couleur première, il se pouvait bien dire le seul avec M. de La Mennais que la révolution de juillet n'eût pas désarçonné. Oui; mais, en ne les désarçonnant pas visiblement, cette révolution, au moment du saut, du relais imprévu, les a pris pour ainsi dire, et les a portés du bond, sans qu'ils eussent le temps de s'en douter et sans qu'il y parût, sur un cheval nouveau, pareils à ces coureurs de l'antiquité (*desultores*), et ils ont couru comme fraîchement dans la carrière recommençante. La différence de direction, à partir d'alors, se prononça chez tous deux, bien moins soudaine chez M. de Lamartine. Le *Voyage en Orient* donne l'éveil; par sa préface de *Jocelyn,* l'auteur attacha un sens voulu à beaucoup de parties du poëme qui seraient, sans cette indication, demeurées vagues, je le crois, et qui auraient passé sur le compte de la licence poétique. Lui et M. de La Mennais, enfin, sont devenus expressément humanitaires. Seulement M. de Lamartine, bien qu'il n'aille pas moins à pleines voiles dans cette idée, a gardé dans la forme, dans l'application en politique, dans l'extrême tolérance pour les personnes, tout ce qui faisait de lui dès l'abord un poëte d'harmonie, d'onction et de grâce ondoyante ; il procède toujours par voie d'expansion et non d'éruption.

Ce changement, il est curieux de le remarquer, se trouve précisément l'inverse de celui qu'on a vu chez les poëtes anglais de l'école des *Lacs,* les mêmes avec qui notre poëte a plus d'une ressemblance pour le génie. Wordsworth, Southey, Coleridge, de démocrates et d'humanitaires illimités, sont devenus tories : de leur plan de *pantisocratie* et de leurs rêves dithyrambiques dont M. Chasles nous a souvent et à fond entretenus, ils ont vite passé aux doctrines pures et simples de conservation et de résistance. M. de Lamartine, au contraire, de l'ode *à M. de Bonald,* en est venu à sa pièce d'*Utopie* qui couronne ses *Recueillements.*

A tant de variations diverses, religieuses, philosophiques, politiques et poétiques, que nous notons, il en est une à ajouter encore, celle même que nous autres critiques, en les remarquant, nous subissons. Selon que nous les jugeons, en effet, ces variations, à l'âge des espérances indéfinies ou à celui déjà des méfiances croissantes, nous sommes tentés de les qualifier de noms différents. Ce que nous appelions progrès, il y a peu d'années encore, nous paraîtrait plutôt une déviation aujourd'hui, non pas peut-être qu'au dehors l'état de choses du talent ait beaucoup changé, mais parce que surtout nous le revoyons nous-même avec moins de soleil.

Rien n'est plus triste, sans doute, que cette nécessité où l'on croit être de venir mettre successivement une barre rigoureuse à chacune de ses admirations

les plus profondes, et de prononcer ce fatal : *Tu n'iras pas plus loin,* dans une louange chère au cœur et qu'on ne croyait pas pouvoir épuiser. Tout cela, d'ailleurs, est si variable, si peu certain de jugement et d'impression, qu'on a dû hésiter longtemps. A quel point, dans un talent, le développement légitime cesse-t-il et dégénère-t-il en débordement et en ravage ? Où la transformation doit-elle convenablement s'arrêter, et où la déviation véritable commence-t-elle ? Quel est l'endroit, la mesure indécise où le lac tant aimé n'est plus lui-même, et s'affaisse et se noie indéfiniment, et n'offre plus que flaque immense de poésie ? Les talents de poëtes sont, en avançant, aux prises avec des difficultés de tous genres : il faudrait rester fidèle à soi-même sans s'immobiliser, se renouveler sans se rompre. Gœthe se renouvelle, mais il se rompt l'âme à toute croyance. Manzoni reste fidèle, mais il se tait. Entre tous ces écueils et bien d'autres, M. de Lamartine du moins fait-il ce qu'il peut ?

Avec tout le respect, avec toute l'admiration bien grande qui nous reste, nos dirons quelque chose de ce qui menacerait d'être chez lui un parti pris et une méthode nouvelle. Ces belles paroles que Dante, au chant XIII de son *Paradis,* met dans la bouche de saint Thomas, ne sortiront pas de notre mémoire et nous feront assez rentrer en nous-même : « ... Que ceci te serve d'avertissement et te soit comme une semelle de plomb aux pieds, pour que tu n'ailles que bien lentement, et comme un homme déjà lassé, vers le *oui* ou vers le *non* des choses que tu n'as pas entendues du premier coup !..... Que les hommes ne jugent pas avec trop de confiance, comme celui qui compte sur les blés aux champs avant qu'ils soient mûrs ; car j'ai vu le buisson, à demi mort et tout glacé pendant l'hiver, se couronner de roses au printemps ; et j'ai vu le vaisseau qui avait traversé rapidement la mer durant tout le voyage, périr à la fin, juste à l'entrée du port... Celui-là peut se relever, celui-ci peut tomber. »

A regarder d'un coup d'œil général le talent et l'œuvre de M. de Lamartine, il semble que le plus haut point de son développement lyrique se trouve dans ses *Harmonies.* Sans doute, aux cœurs surtout tendres et discrets, les *Méditations,* et les premières, restaient les plus chères toujours : on en aimait le délicieux et imprévu mystère, l'élévation inaccoutumée et facile, la plainte si nouvelle et si douce, le roman à demi voilé auquel on avait foi, et que chaque imagination sensible ne manquait pas de clôre. Mais, du moment qu'on n'avait plus affaire au simple amant d'*Elvire,* et qu'on était décidément en face d'un poëte, force était d'aller au delà, de recommencer avec lui la vie et les chants : on eut peine à s'y résigner d'abord, et même, pour bien des cœurs épris de l'amant et qui bientôt se crurent dupés du poëte, l'idéal, dès ce moment, fut rompu. M. de Lamartine s'élevait pourtant dans le lyrique ; sa voix s'étendait et se variait, son haleine devenait plus longue et accusait plus de puissance : le talent enfin, l'*art* (si l'on peut lui appliquer ce mot), gagnait en lui, et à la fois les sentiments divers abondaient sur ses lèvres avec assez de nouveauté et de fraîcheur pour racheter ce qu'ils avaient perdu de leur première unité. Depuis les *Harmonies,* on attendait une preuve poétique qui y répondît, quand *Jocelyn* vint annoncer comme une nouvelle manière : *Jocelyn* était un début dans l'ordre des compositions ; bien que la fable n'en fût pas bien difficile à inventer, elle était touchante, elle prêtait aux plus riches qualités du poëte, et

l'induisait sans violence à des tons rajeunis. Malgré des incorrections de détail et des longueurs, l'essai était charmant; ce dut paraître un très-heureux commencement pour les poëmes à venir, comme *Hernani* avait pu paraître, dans ses hasards, un heureux prélude pour des drames futurs.

Mais la suite a-t-elle répondu? Cette suite, chez M. de Lamartine, ne se compose encore, il est vrai, que d'un seul poëme, mais qui a tout déjoué. Et comme, avant ce poëme et avant *Jocelyn*, les volumes du *Voyage en Orient* avaient été déjà, malgré d'admirables pages, une négligence trop prolongée et trop avouée, comme la préface du *Jocelyn* même contenait quelques assertions littéraires très-peu justifiables, qui avaient pu s'éclipser devant une charmante lecture, mais que la pratique d'aujourd'hui revient éclairer; comme, enfin, le volume en ce moment publié sous le nom de *Recueillements*, affiche de plus en plus ces dissipations d'un beau génie, il est temps de le dire; au troisième chant du coq, on a droit de s'écrier, et d'avertir le poëte le plus aimé qu'il renie sa gloire.

Le volume actuel est précédé d'une *lettre-préface*, dans laquelle le poëte, écrivant familièrement à l'un de ses amis, lui explique sa manière de travailler durant les courtes heures des rares saisons qu'il accorde désormais à la poésie. Ces pages sont elles-mêmes une esquisse poétique et vivante de son intérieur de Saint-Point. Il vous initie à tout, et il n'y aurait qu'à le remercier pour tant de bonne grâce et d'aimable confidence, s'il ne partait de là pour jeter, en littérature et en poésie, certaines façons de voir qu'il est impossible d'accepter par rapport à l'art en général, et par rapport à son propre talent, car ce serait une ruine. On a vu dernièrement, on a surpris la façon de travail et d'étude d'André Chénier : on a assisté aux ébauches multipliées et attentives, dans l'atelier de la muse. Combien le cabinet que nous ouvre à deux battants M. de Lamartine, et dans lequel il nous force, pour ainsi dire, de pénétrer, est différent! « .... Ma vie de poëte, écrit-il, recommence pour quelques jours. Vous savez, mieux que personne, qu'elle n'a jamais été qu'un douzième tout au plus de ma vie réelle. Le bon public, qui ne crée pas, comme Jéhovah, l'homme à son image, mais qui le défigure à sa fantaisie, croit que j'ai passé trente années de ma vie à aligner des rimes et à contempler les étoiles; je n'y ai pas employé trente mois, et la poésie n'a été pour moi que ce qu'est la prière... » Nous concevons ce qu'a d'impatientant pour le poëte, et pour tout écrivain célèbre, l'idée absolue qu'on se forme de lui, et sur laquelle, bon gré, mal gré, on veut le modeler après coup. Mais, selon cette idée que se fait le *bon* public, on n'est pas défiguré toujours, on est idéalisé quelquefois : n'en faudrait-il pas prendre son parti alors, composer avec cet idéal, et ne le pas secouer avec ce sans-façon? Le devoir d'un écrivain et de tout homme public est en raison composée de ce qu'il est et de ce qu'il a donné à croire par ses écrits et par ses paroles. On a les bénéfices de sa gloire; il faut bien avoir pour elle quelque révérence en retour. « Vous savez comment je les écris, ajoute-t-il en parlant de ses pièces de vers, vous savez combien je les apprécie à leur peu de valeur; vous savez combien je suis incapable du pénible travail de la lime et de la critique sur moi-même. Blâmez-moi, mais ne m'accusez pas... » Si ce n'étaient là que des modesties de préface, on ne les relèverait pas; mais il est à crain-

dre que le poëte ne pense en vérité ce qu'il dit de la sorte. Lui est-il donc permis de se prendre d'autant plus à la légère, que le public l'a pris davantage au sérieux?

Mais c'est comme poëte uniquement qu'il se prend à la légère ; dès que la politique est en jeu, le ton change; il semble que le trépied n'ait été qu'un marchepied : « Je sais bien qu'on me dit : Pourquoi partez-vous? ne tient-il pas à vous de vous enfermer dans votre quiétude de poëte, et de laisser le monde politique travailler pour vous? Oui, je sais qu'on me dit cela; mais je ne réponds pas, j'ai pitié de ceux qui me le disent... (*Suit un exposé de ses nobles doctrines sociales*)... Voilà, ajoute-t-il, la politique telle que nous l'entendons, vous, moi, tant d'autres, et presque toute cette jeunesse qui est née dans les tempêtes, qui grandit dans les luttes et qui semble avoir en elle l'instinct des grandes choses qui doivent graduellement et religieusement s'accomplir. Croyez-vous qu'à une pareille époque et en présence de tels problèmes, il y ait honneur et vertu à se mettre à part dans le petit troupeau des sceptiques, et à dire comme Montaigne : Que sais-je? ou comme l'égoïste : Que m'importe? »

Il y a peu de mois, lorsqu'il échappa à M. Thiers, dans la discussion de l'adresse, un mot présomptueux, qui alla atteindre M. de Lamartine sur le banc où il écoutait jusque-là en silence, le noble orateur se leva et demanda avec émotion qu'on lui laissât du moins, à lui et à ceux qui demeuraient en dehors des querelles du quart d'heure, *la dignité de ce silence.* Sans avoir aucune autorité pareille, ne serait-il donc pas permis à ceux qui ne sont, qui ne veulent être que littérateurs et poëtes, qui croient ainsi servir le monde à leur manière et y remplir leur humble rôle, qui s'y attachent d'autant plus que la vue des intrigues présentes leur donne plus fort la nausée; à ceux qui écoutent avec bonheur la voix de M. de Lamartine s'élever un moment avec pureté du milieu des récriminations, et qui regrettent qu'elle n'y soit qu'une trêve, ne leur serait-il pas permis de lui demander qu'il leur laissât au moins *la dignité de leur silence* en politique? Quoi! il n'y a pas de milieu entre viser à la chambre et se faire du troupeau des égoïstes? On ne pourrait remplir son rôle utile en s'enfermant, non pas dans sa *quiétude*, mais dans son *ministère* de poëte et d'écrivain; en gardant, pour toute tribune, sa chaire de philosophie, d'histoire ou même d'éloquence? La politique, dont M. de Lamartine renouvelle le programme dans sa préface, est belle et désirable; je me reprocherais de rien dire qui pût en décourager un seul esprit. Seulement, pour la rendre possible, il importe précisément de ne pas la croire si facile, si prochaine, si universellement agréée. Je cherche en vain cette foule d'adhérents et *presque toute cette jeunesse*, qui, loin de *grandir dans les luttes*, me semble bien plutôt aujourd'hui les déserter. M. de Lamartine finit éloquemment sa préface par un appel à Dieu, comme Scipion entraînait les Romains au Capitole; il suppose le divin juge mettant au dernier jour dans la balance, d'une part les rimes du poëte, et de l'autre ses actions sociales; on devine ce qui l'emporte. Mais il est toujours très-périlleux de faire parler Dieu; on pourrait aussi bien, et sans plus de témérité, supposer qu'il vous demandera compte du talent spécial qu'il vous aura confié; s'il y a diversité de dons parmi les hommes, il peut y avoir diversité de ministères, et cela semble sur-

tout plausible, quand le signe est aussi glorieux et aussi évident que dans le cas de M. de Lamartine.

On se méprendrait au reste sur notre pensée si l'on croyait que nous voulions en rien blâmer l'illustre poëte de sa participation aux choses politiques : nous ne faisons qu'être sur la défensive au nom de sa littérature et de sa poésie qu'il offense. L'intérêt politique même, mieux entendu, devrait, ce nous semble, lui interdire ce langage. Nous nous trompons fort, ou cette manière de traiter son talent, quand on est surtout grand par là, cette facilité de faire bon marché de sa renommée, quand elle est si haute et si légitime, est peu propre à prévenir les hommes politiques spéciaux, parmi lesquels il aurait à prendre rang. S'il y avait en eux un préjugé défavorable contre les poëtes, ce ton à l'égard de soi-même et de son public ne le dissiperait pas et l'augmenterait plutôt. C'est après tout, pourraient-ils penser, le même tour d'esprit qu'on apporte dans des sujets divers ; l'élévation s'y retrouverait sans doute, mais la négligence aussi dans le détail et dans l'emploi. Un poëte, au contraire, qui, avec les hautes facultés et le renom de M. de Lamartine, arrivant à la politique (puisqu'il faut de la politique absolument), ne donnerait que des livres plus rares, mais venus à terme, et de plus en plus mûris par le goût, ne ferait qu'apporter à tout l'ensemble de sa conduite politique, dans l'opinion, un appui véritable et solide ; il finirait, en étant de plus en plus un poëte incontestable, bien économe et jaloux de sa gloire, par triompher plus aisément sur les autres terrains, et par forcer les dernières préventions de ses collègues les plus prosaïques, même dans les questions de budget et dans le pied-à-terre des chemins vicinaux.

Nous n'aurions pas attaché tant d'importance à la préface, si le recueil la démentait absolument. Plusieurs pièces pourtant sont d'une grande beauté ; car ce n'est pas le talent du poëte qui diminue en rien, veuillez le croire : il se poursuit, dans toute la largeur du souffle, dans l'entière puissance de la veine ; mais c'est l'emploi et l'écart de ce talent qui appellent une sorte de répression. Dès qu'on n'est plus inspiré par un sentiment souverain, impétueux, unique, qui décide et apporte avec lui l'expression ; dès qu'on flotte entre plusieurs sentiments, et qu'on peut choisir ; qu'on en est à redire les choses profondes, à exhaler le superflu des émotions nouvelles, il faut que le travail, l'art, ou, pour exiger le moins possible, un certain soin quelconque aide à l'exécution, et y ajoute, y retranche à l'extérieur par le goût ce que l'âme, tout directement et du premier coup, n'a pas imprimé. Or M. de Lamartine fait craindre à ses admirateurs d'avoir de moins en moins du loisir pour ce soin, même le plus rapide, qui n'est que la toilette du matin de la pensée ; il s'en excuse, il s'y résigne plus vite que nous. Il s'ensuivrait formellement que la critique n'aurait plus rien désormais à faire avec lui ; c'est une manière complète de la récuser, de la déjouer. On avait déjà remarqué qu'un autre grand poëte l'enfermait, la pauvre critique, dans un cercle étroit, inflexible, et la sommait d'y demeurer ou d'y venir, avec menace autrement de la rejeter. M. de Lamartine, par un procédé tout inverse, à force de lui donner raison d'avance et de lui faire beau jeu, lui ôte également toute prise et l'annule. L'autre l'écrasait ; lui, il se dérobe : cela ne saurait se passer ainsi.

Une des plus jolies pièces du volume, l'épître à M. Adolphe Dumas, reprenant les idées de la préface, les redouble agréablement, et tend à consacrer tout à fait cette théorie de négligence et de laisser-aller indéfini que trop d'autres pièces confirment sans en parler. M. Adolphe Dumas, homme d'imagination généreuse et d'essor aventureux, écrivit, à ce qu'il paraît, à M. de Lamartine une épître pour le consoler du peu de succès de son *Ange :* c'était lui signifier ce peu de succès, et j'imagine que le premier mouvement dut être une légère impatience contre le consolateur malencontreux. Oh ! pourquoi M. de Lamartine n'a-t-il pas cédé à ce mouvement? Pourquoi pas un peu d'ironie dès l'abord? Cela eût relevé un peu l'éloge qui ne va pas moins, en vingt vers, qu'à comparer M. Adolphe Dumas à Horace, *ce Béranger romain !* Je ne connais pas l'épître, mais il me paraît impossible que M. Adolphe Dumas ressemble à Horace ; il a de l'élévation, du mysticisme, du socialisme, des portions hautes et rudes de talent ; comparez-le à Dante le théologien, si vous le voulez absolument, ou à l'Eschyle du *Prométhée* encore, ou à Claudien, au pire,.... mais à Horace ! Le poëte le lui redit en vingt façons ; il croyait lire *Tibur, à l'exergue de la bague* (du cachet), mais c'était *Eyrague ;* la dureté du vers l'a puni de sa pensée.

Au milieu d'un paysage délicieusement décrit, dans l'oubli de toutes choses lointaines, et au sein amoureux de la nature, le poëte reçoit donc l'épître de M. Adolphe Dumas, et lui répond que toutes ces critiques l'affectent peu, qu'il en faut prendre son parti, boire, sans murmurer, le nectar ou l'absinthe, et ne pas trop compter sur les réparations du siècle et de l'avenir :

Nous venger? l'avenir? lui, gros d'un univers !
Lui, dans ses grandes mains peser nos petits vers?...

Et ici, en beaux et grands vers que chacun a pu lire, revient l'utopie immense, trop immense, mais enfin bornée (il était temps) par une vive peinture de vie heureuse dans une bastide du Midi. Quel regret pourtant le poëte me laisse au lieu du charme ! De quelle façon il traite ses vers en nous les prodiguant ! On voudrait qu'il crût, qu'il parût croire davantage à l'avenir de sa poésie : il compte si fort sur l'avenir en toutes choses ! Je concevrais Lucrèce parlant de la sorte ; l'épicurien Hesnault, qui a fait quelque épître sur ce sujet-là, peut marier son scepticisme poétique à tous ses autres scepticismes (1). Mais M. de

(1) Ce poëte Hesnault, camarade de collége de Molière, et qui avait du talent, du feu poétique, s'endormit dans la paresse, se berça dans l'épicuréisme, et, comme bien d'autres, manqua la gloire en n'y croyant pas. Selon lui, l'avenir a bien d'autres choses à faire que de s'occuper de nous, et, même quand il s'en occupe, ce n'est qu'une fausse apparence ; car n'est-il pas certain, après tout, s'écrie-t-il,

Qu'Homère et que Virgile, autrefois si fameux,
Mourront un jour pour nous, comme ils sont morts pour eux?

Ainsi, cette prétendue immortalité, en la supposant obtenue, n'est qu'une suite de naufrages et de morts ; ni ceux qui l'obtiennent, ni ceux qui la donnent, n'en perçoivent

Lamartine n'est pas si dépourvu encore de belles illusions qu'on ne puisse lui souhaiter celle-là de plus, d'autant qu'elle tournerait tout aussitôt à notre plaisir. Il accorde tant à l'humanité en général et à je ne sais quelle apothéose de l'espèce; dans le particulier, il a l'air de croire si aisément à l'esprit horatien de ses amis, qu'il pourrait croire par là-dessus à l'immortalité des beaux vers. Tout le monde y gagnerait (1).

Et puis, quel que soit l'avenir et le prix, est-ce qu'en art comme en morale, il ne faut pas faire de son mieux? Ce n'est pas même une comparaison que j'établis là, c'est une identité que j'exprime; l'art, pour l'artiste, fait partie de sa conscience et de sa morale.

Les réflexions abondent, et je parlerai comme Job, dans l'amertume de mon cœur : cette négligence, cette prodigalité des beaux vers jetés sans aucun soin ni respect est-elle donc de la vraie humilité? et quelle est, je vous le demande, la vraie charité, ou celle qui jetterait du haut de son char une poignée de louis au nez du pauvre, ou celle qui s'approche de lui, passe et repasse deux fois, le considère et lui met dans le fond de la main un louis, un seul louis d'or, qu'elle y renferme avec étreinte, le laissant immobile et pénétré? — O pieux Virgile, ainsi tu faisais pour les vers!

Ne prenez pas Virgile au mot quand il vous parle, presque en rougissant, de son loisir sans honneur, *ignobilis oti*; ou c'est qu'en latin le mot n'a pas ce sens-là. Passe pour Malherbe (qui lui-même ne le disait que par coquetterie) de se comparer, poëte, au joueur de quilles. Pascal pensait qu'un bon poëte n'est pas plus nécessaire à l'État qu'un bon brodeur : il venait de lire un sonnet de Voiture. Mais qui donc plus que Virgile a été consolant au monde? et M. de Lamartine est de le race de Virgile, il lui appartenait, et il l'a prouvé, de compter parmi les grands, les immortels bienfaiteurs.

la durée persistante; ce n'est, en quelque sorte, qu'un bout-à-bout continuel, une rallonge précaire, qui tôt ou tard manque : autant vaut la rompre en commençant.

(1) Tout le monde n'y gagnait-il pas, lorsque, dans de beaux vers de son épître à Barthélemy, qu'il a depuis changés en les réimprimant, il s'écriait .

Car je sais que le temps est fidèle au génie,
Et mon cœur croit à l'avenir!

Tout n'était-il pas au mieux, lorsqu'aux années des divines amours, dans la plus mélodieuse élégie, il ravissait par des promesses bien d'accord avec de tels accents :

Heureuse la beauté que le poëte adore!
Heureux le nom qu'il a chanté!
Toi qu'en secret son culte honore,
Tu peux, tu peux mourir! Dans la postérité
Il lègue à ce qu'il aime une éternelle vie;
Et l'amante et l'amant, sur l'aile du génie,
Montent d'un vol égal à l'immortalité!...

Et toute cette fin idéale et passionnée qui éclate par cette note suprême :

Mais les siècles auront passé sur ta poussière,
Elvire, et tu vivras toujours!

J'ai dit que ce volume n'était pas dépourvu de hautes beautés. La nouvelle conclusion de *Jocelyn*, qui nous est donnée par manière de variante, a une ampleur et une sublimité merveilleuse : elle s'accorde dignement au souvenir de cet aimable poëme. On a loué avec raison le Cantique sur la mort de Mme de Broglie ; j'y remarque pourtant des longueurs qui nuisent à l'effet, quelques mots discordants, et surtout un manque de décision dans le sentiment religieux avec lequel il eût fallu aborder cette admirable personne, d'une foi si précise, et dont l'âme présente doit, ce semble, moins que jamais souffrir rien d'évasif à ce sujet. Au nombre des mots que j'appelle discordants on peut noter cette comparaison avec la poule qui *gratte...* : ceci tient à toute une innovation des plus contestables dans le talent de M. de Lamartine.

Jocelyn ne la laissait encore percer qu'à peine : *La Chute d'un Ange* y a donné pleine excroissance. Ici l'habitude semble prise. Le public ami du poëte en a souffert amèrement. Conçoit-on que, dans une pièce de vers inspirée par un tableau de *la Charité,* la femme soit décrite avec des traits et des mots qui semblent réservés aux alcôves de nos romans modernes ?

L'odeur de nos soupirs vous parfume les vents ;

et ce 5e vers de la 6e strophe que je ne transcrirai pas. Le mot est d'usage en Orient, dira-t-on, peu importe ! En français il offense partout, il révolte presque devant la chaste image de la Charité. Dans sa première manière, dans son plus jeune abandon, M. de Lamartine eût-il jamais proféré cela ? Il avait de tout temps ses défauts, ses inadvertances ; il faisait rimer *ciel* et *soleil,* il disait *l'une après l'une;* on ne lui demandait qu'à peine de s'en corriger ; la grammaire souffrait plus que l'esprit ; il y avait encore une certaine mesure et comme une harmonie dans ses négligences. Mais ici, c'est d'un autre ordre ; la faute crie ; il sort de ses tons ; grâce à ces mots étranges, même sans être de ceux dont parle La Bruyère et qui ont le cœur justement ouvert à la perfection d'un ouvrage, on court risque de remporter désormais un regret mortel des plus belles pages de Lamartine. Tel mot, en effet, suffit pour tout gâter, comme un mauvais son, ou plutôt comme une mauvaise odeur dans un concert. Un poëte qui a tant de choses, n'aurait-il donc par le goût ? N'aurait-il pas ce qui, dans les talents heureux, tient lieu d'ordinaire, en avançant, de la pudeur instinctive de la jeunesse ? N'aurait-il pas ce *petit parfum* dont je félicitais Fontanes et qui a été jusqu'ici le sens français ?

Le fâcheux de l'innovation n'est pas seulement aujourd'hui dans ces mots singuliers et ces crudités matérielles qui jurent pour le fond avec la région épurée du poëte spiritualiste ; le ton général est de plus changé, et la dureté de l'accent devient habituelle. Dans la pièce à M. Guillemardet,

. . . . Jeune ami dont la lèvre,
Que le fiel a *touché*, *de sourire se sèvre,*

ce vers me choque encore moins par la faute grammaticale du premier hémis-

tiche que par le rauque et le contourné du second. Un peu plus loin, l'expression est tout à fait convulsive :

> Et je sens dans mon front l'assaut de tes pensées
> *Battre l'oreiller que je mords !*

Dans la pièce sur la *Charité*, en parlant de la femme, celui qui fut le plus harmonieux des poëtes dit sans hésiter :

> Mais, si tout regard d'homme à ton visage aspire,
> Ce n'est pas seulement parce que *ton sourire*
> *Embaume sur tes dents l'air qu'il fait palpiter...*

Évidemment, une révolution s'est opérée : M. de Lamartine veut prendre, en quelque sorte, dans son rhythme le trot de Victor Hugo ; ce qui ne lui va pas. M. Hugo rachète ses duretés de détail par des beautés qui, jusqu'à un certain point, les supportent et s'en accommodent. Le vers de M. de Lamartine était comme un beau flot du golfe de Baïa : il le brise, il le saccade, il le fait trotter aujourd'hui comme un cheval bardé d'un baron du moyen age. Toute harmonie est troublée.

J'aurais beaucoup à ajouter, je pourrais poursuivre en détail dans les conceptions, comme dans le style et dans le rhythme, cette influence singulière, inattendue, ce triomphe presque complet des défauts de l'école dite matérielle sur le poëte qui en était le plus éloigné d'instinct et qui y parut longtemps le plus contraire de jugement ; triomphe d'autant plus bizarre qu'elle-même paraissait déjà comme vaincue : mais est-ce bien à moi qu'il conviendrait de tant insister ? M. Daunou, racontant les variations et les récriminations du critique La Harpe, lui souffle sagement à l'oreille ce mot de Cicéron plaidant pour Ligarius : *Nimis urgeo, ad me revertar, iisdem in armis fui* (1) !

(1) Il faut citer la page tout entière ; les variations étant fréquentes et souvent nécessaires de nos jours, nous croyons utile de mettre sous les yeux la parfaite théorie morale posée par M. Daunou en cette matière ; elle complète dignement ce que nous avons recueilli, en commençant, de la bouche de Dante : « Telle est, dit M. Daunou, la mobilité de l'esprit humain, qu'il peut également persister dans ses erreurs ou y renoncer, acquérir des lumières qu'il n'avait pas ou se livrer à des illusions nouvelles. L'homme qui se sent éclairé, ou par des méditations profondes, ou par des affections irrésistibles, n'a qu'un seul devoir à remplir, c'est d'exprimer fidèlement sa pensée et de rendre hommage à ce qu'il croit être la vérité, soit qu'il l'ait depuis longtemps connue, soit qu'elle vienne de lui apparaître. Il n'y n'a de répréhensible et de pleinement déraisonnable, dans la communication des idées, que le mensonge. Seulement on peut regretter que La Harpe ait combattu ses anciennes opinions avec encore plus d'emportement et d'aigreur qu'il n'en avait mis pendant quarante ans à les soutenir. La modération eût à la fois convenu au caractère de ses nouvelles croyances et à ce long empire qu'avaient exercé sur lui les doctrines qu'il abjurait. Il devait se dire, comme Cicéron : *Nimis urgeo*, etc., etc. » (Discours préliminaire en tête du Cours de Littérature de La Harpe, 1826.)

Restant dans le général, je dirai seulement : Quand on a une lyre, et une telle lyre, pourquoi donc à plaisir la briser, ou la défaire en la voulant étendre à l'infini? La lyre première de Lamartine avait je ne sais combien de cordes, une seule, disaient les jaloux, mais plusieurs, je le crois, mais surtout des cordes assorties; elle était bornée; elle était vague, éolienne, mais elle n'était pas indéfinie; tant mieux! Qu'a-t-il fait? Ambitieux et négligent à la fois, il a voulu y ajouter des cordes en tous sens; au lieu d'une lyre, c'est-à-dire d'un instrument chéri, à soi, qu'on serre sur son cœur, qui palpite avec vous, qu'on élève au-dessus des flots au sein du naufrage, qu'on emporte de l'incendie comme un trésor, il a fait une espèce de machine monstre qui n'est plus à lui, un corridor sans fin tendu de cordes disparates, à travers lequel passant, courant nonchalamment, et avec la baguette, avec le bras, avec le coude autant qu'avec les doigts, il peut tirer tous les sons imaginables, puissants, bronzés, cuivrés, mais sans plus d'harmonie entre eux, sans mélodie surtout. O Lac, cadre heureux, écho plaintif et modéré, chose amoureuse et close, qu'es-tu devenu?

Oh! encore une fois, quand on l'a, qu'on garde chacun sa lyre!

Dans sa pièce à M. Guillemardet, M. de Lamartine va jusqu'à accuser la sienne, celle d'autrefois, à s'en excuser :

> Ma personnalité remplissait la nature....
> Pardonnez-nous, mon Dieu! tout homme ainsi commence....

Puis, expliquant sa transformation et comment il est arrivé à *perdre sa voix dans le grand chœur,* il ajoute :

> Alors, par la vertu, la pitié m'a fait homme ;....
> *Passé, présent, futur, ont frémi sur ma fibre....*

et dans cette longue et pénible incarnation de l'humanité en lui, qu'il nous développe, il croit qu'il ne parle plus de lui, tandis que le *je* y revient sans cesse et s'y articule à chaque vers. N'admirez-vous pas l'illusion? Le lyrique a beau faire; il n'échappera pas à ses propres émotions ni à son âme ; c'est absolument comme dans la romance :

> En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
> On s'en souvient.

L'*humanitarisme* est devenu une préoccupation si chère au poëte, qn'il l'introduit partout, jusque dans le *Toast* porté au banquet des Gallois et des bas Bretons. Ce banquet est destiné précisément à fêter la vieille race, la tribu, la famille, la langue distincte, le contraire, en un mot, des dîners de l'ancienne *Revue encyclopédique* sous M. Julien. N'importe! Voilà l'Humanité en personne, le *Cosmopolitisme* qui arrive dans les chants du poëte; c'est un tiers un peu immense et qui engloutit tout.

Un grain de Voltaire manque depuis longtemps à nos poëtes lyriques, quel-

que chose comme le sentiment du rire ou du sourire. A deux pas du *toast* humanitaire où l'on pourrait craindre que le sentiment individuel ne se noyât, on rencontre une pièce qui a pour titre : *A une jeune Fille qui me demandait de mes cheveux.* Ce singulier sujet, qui ne choquera peut-être que médiocrement, me suggère une réflexion qui doit s'appliquer bien moins à l'auteur qu'à tous les poëtes de ce temps-ci.

C'est que maintenant le poëte se livre en scène de la tête aux pieds : le contraire avait lieu du temps de Racine. Alors il n'y avait qu'un homme ou plutôt un demi-dieu, Louis XIV, *le Roi,* qui fût en scène de la tête aux pieds, et il y restait, il est vrai, depuis le lever jusqu'au coucher, dans toutes les situations les plus privées, depuis la chemise que lui présentaient ses gentilshommes, jusqu'à ses amours dans les bosquets que célébraient les peintres et que roucoulaient les chanteurs. La perruque était la seule pièce, dit-on, qui tînt bon contre le déshabillé ; personne ne l'avait jamais vu sans. Racine, au contraire, c'est-à-dire le poëte d'alors, dérobait chastement tout ce qui était de sa personne et de son domestique, pour n'offrir ses sentiments mêmes et ses larmes qu'à travers des créations idéales et sous des personnages enchantés. De nos jours, le Louis XIV est descendu partout ; chaque Racine s'habille et se déshabille devant le public : et la perruque elle-même, dont ne se séparait jamais le roi, n'est plus restée au poëte, puisqu'on lui demande de ses cheveux.

La conclusion de tout ceci est triste ; un grand trouble, en achevant ce volume et en repassant mes propres impressions, m'a saisi ; on doute de soi ; les notions du beau et du vrai se confondent ; y a-t-il telle chose qu'un art, et n'est-ce pas chimère que d'y croire et de s'y dévouer ? Qui sait ? me disais-je, peut être qu'après tout le grand poëte que voici n'a pas tort, et qu'en se donnant plus de peine, elle serait perdue. Sujets, style, composition et détail, il a raison peut être de tout lâcher ainsi au courant de l'onde, satisfait de son flot puissant ; car la génération qui nous jugera n'est pas la génération qui déjà finit : ceux qui auront le dernier mot sur nos œuvres auront appris à lire dans nos fautes ; ils brouilleront un peu tout cela, et nos barbarismes mêmes entreront avec le lait dans le plus tendre de leur langue.

Mais, c'est trop douter : la conscience aussi, en pareil cas, dit non et se soulève ; je reviens à la règle sûre, déjà posée : l'art, comme la morale, comme tous les genres de vérités, existe indépendamment du succès même.

Quant au génie poétique de M. de Lamartine, qui, malgré tant de déviations récentes, n'a jamais été plus puissant dans son jet et dans sa source, c'est à lui de voir si, par ce cri d'alarme, nous signalons un naufrage ou si nous le prévenons. Dans tous les cas, en acceptant ce pénible rôle de noter les arrêts, les chutes et les déclins avant terme, de tant d'esprits que nous admirons, nous voulons qu'on sache bien qu'aucun sentiment en nous ne peut s'en applaudir. Hélas ! leur ruine (si ruine il y a) n'est-elle pas la nôtre, comme leur triomphe tant de fois prédit eût fait notre orgueil et notre joie ? La sagacité du critique se trouvait liée à leurs destinées de poëtes fidèles et d'écrivains révérés ; le meilleur de nos fonds était embarqué à bord de leurs renommées, et l'on se sent périr pour sa grande part dans leur naufrage.

SAINTE-BEUVE.

SALON

DE 1839 (1).

Le livret du Musée atteint le numéro 2, 404. — Chaque année, on voit s'augmenter le nombre des objets d'art exposés au public, et cependant à l'ouverture de chaque salon, il n'est question parmi les artistes que des rigueurs du jury. Lorsqu'on cite des disgrâces encourues par des noms illustres, qui pourrait dire le nombre des jeunes débutants qui voient s'évanouir, le 1er mars, les espérances qu'un travail de toute une année leur avait fait concevoir? — D'un autre côté, si l'on s'arrête devant quelques-uns des tableaux exposés, le moyen de soupçonner la sévérité du jury? Au contraire on est tenté de le taxer d'une excessive indulgence. Quant au reproche de partialité dans ses décisions, je ne sais s'il a été avancé, mais la composition de ce jury le rend peu vraisemblable. Si la plupart de ses membres appartiennent à une école dont on peut attaquer les principes trop exclusifs, personne n'en conclura qu'ils se montrent systématiquement ennemis des novateurs. Dans la guerre qui divise depuis quelques années les artistes français, l'école ancienne et l'Institut qui la représente, se tiennent sur la défensive, loin de provoquer leurs adversaires par des hostilités gratuites. Une grande partie de la presse soutient l'école romantique, et aujourd'hui qui oserait de gaieté de cœur s'attirer les foudres de la presse?

Je pense toutefois que le retour périodique des mêmes plaintes dénote un vice dans l'état de choses actuel, qui doit attirer l'attention sérieuse de l'administration. Mais quel remède adopter? Quel système substituer au jury? Il y a tant de peintres en France aujourd'hui, que si l'on ne fait un choix parmi les ou-

(1) Ces notes sur l'exposition actuelle nous sont communiquées par un peintre anglais à qui de fréquents voyages à Paris ont rendu notre langue familière. Le directeur de la *Revue* ne se rend point garant des jugements portés par un artiste élevé dans une école étrangère, il se borne à attester l'impartialité de l'auteur, dégagé de toutes les influences de la camaraderie.

vrages qu'ils présentent au public, la vaste galerie du Musée se trouvera insuffisante. Le Champ de Mars seul pourrait les contenir.

Si je ne me trompe fort, je me trouverai d'accord avec la majorité des artistes, en pensant qu'un choix doit être fait, et qu'il est bon de limiter la place aussi bien que le temps de l'exposition. A Londres, où l'exposition a lieu par les soins de l'Académie royale, et dans les bâtiments qui lui appartiennent, il est de règle qu'aucun artiste ne peut exposer plus de trois tableaux. A mon sentiment, cette mesure pourrait être utilement introduite à Paris. Quel est l'artiste, en effet, qui ne puisse, en trois tableaux, offrir un résumé bien complet de son talent, voire même de ses *manières,* s'il en a plus d'une.

Il est incontestable, et malheureusement les preuves ne seraient pas difficiles à alléguer, que des hommes d'un mérite éminent peuvent se tromper grossièrement et produire des ouvrages indignes d'eux, indignes même du public. Mais, pour cela, je ne pense pas que le jury doive leur faire un affront. Leur passé excuse leur présent. D'ailleurs il y a un enseignement à tirer des fautes mêmes du talent, et c'est au public seul qu'en appartient la critique. — Je voudrais donc que les portes du Musée fussent ouvertes à tout artiste qui, dans une exposition précédente aurait mérité une récompense, à tout artiste qui aurait reçu une commande de l'administration chargée d'encourager les arts. De la disposition que je propose on pourrait espérer encore cet avantage : que les médailles et les commandes seraient à l'avenir distribuées avec ménagement et d'après un mûr examen. Ce point est d'autant plus essentiel que l'on ne pense pas assez au mal que peuvent produire ces encouragements, lorsque accordés avec trop de facilité, ils lancent dans la carrière des arts un jeune homme qui n'y doit trouver dans la suite que déceptions et regrets.

Il est une troisième réforme qui me reste à proposer, et j'y tiens particulièrement. Ce tirage préparatoire des objets d'arts, cette censure préalable me semble une besogne ingrate et, disons le mot, indigne du corps éminent à qui elle est attribuée. Est-il besoin de réunir l'élite des artistes d'un pays pour leur demander leur avis sur une multitude de croûtes dont l'appréciation du premier marchand de tableaux ferait bonne justice? remarquez que ce jury, que la classe des beaux-arts de l'Institut est à la fois juge du mérite artistique des ouvrages qu'on lui soumet et juge de leur convenance. Elle peut se trouver chargée d'apprécier si un sujet est immoral ou indécent, séditieux même. Encore une une fois, pareil examen a quelque chose qui répugne, et l'on m'assure que plusieurs honorables membres de l'Institut s'en abstiennent. N'est-ce point un reproche indirect qu'ils adressent à leurs confrères, et une occasion de division dans une compagnie honorable? Voilà pour l'Institut. De leur côté, les exposants peuvent alléguer que la responsabilité des décisions se trouvant partagée entre un grand nombre de personnes, s'annule en réalité, et que l'on ne peut en appeler d'une injustice, si jamais il s'en commet, quand elle se partage entre quarante juges. Je proposerais donc qu'une seule personne exécutât le triage nécessaire. Chez nous il n'y a qu'un juge dans chaque tribunal et l'on s'en trouve bien. — Mon censeur, ou si ce nom déplaît, on lui en donnerait facilement un autre, examinerait les ouvrages envoyés à l'exposition par les artistes qui ne se trouveraient pas dans la catégorie que j'ai établie tout à l'heure. Il devrait en

même temps juger *la convenance* de tous les sujets présentés, veillant ainsi aux mœurs et au maintien des lois. En un mot ses pouvoirs seraient aussi étendus que le sont ceux de nos maîtres des cérémonies dans les bals de souscription qu'on donne à Bath ou à Cheltenham. Ils refusent l'entrée de la salle de danse aux gens en bottes. Pour eux mise décente est de rigueur. Ils interprètent à leur gré cette injonction. Pourquoi se révolterait-on contre cette espèce de dictature? Ici comme en Angleterre, un auteur ne peut faire jouer une pièce sans qu'un censeur ne l'ait au préalable revêtue de son paraphe approbateur. Je sais bien qu'à cette occasion, maint petit homme de lettres s'indigne et crie qu'on enchaîne son génie; mais les gens de sens approuvent fort la censure et comprennent qu'on ne saurait s'en passer. S'ils ont des filles de seize ans, ils la trouvent souvent trop indulgente. Or je ne sais pas pourquoi les peintres seraient autrement traités que les gens de lettres. Observez encore que le Musée est une maison royale, et que par conséquent le roi, ou pour mieux dire son délégué, a parfaitement le droit d'y admettre qui bon lui semble. En fait, celui qui aurait le malheur de déplaire au commissaire royal, ne serait pas plus reçu à se plaindre qu'il ne l'est aujourd'hui, si M. l'intendant de la liste civile ne lui achète pas ses tableaux. *De gustibus non disputandum,* cet adage reste pour la consolation des artistes malheureux. D'ailleurs, en dernière analyse, ce pouvoir discrétionnaire que je demande pour un censeur ou un maître des cérémonies, existe déjà de fait. M. le directeur des musées royaux n'a-t-il pas la charge de l'arrangement matériel de l'exposition? N'est-ce pas lui qui désigne la place que doit occuper chaque tableau? Or le Musée est si singulièrement construit, qu'en plein midi il y a des travées, où l'on ne peut lire l'heure à sa montre. On y met pourtant des tableaux. Là un chef-d'œuvre demeurerait parfaitement inconnu. Il faut croire que le fonctionnaire auquel je fais allusion est doué d'une remarquable impartialité, car ses décisions n'excitent pas assurément autant de réclamations que celles du jury.

En résumé, je ferai en toute humilité les quatre propositions suivantes:

1° Qu'une portion du Musée déterminée d'avance soit affectée aux expositions;

2° Que nul artiste ne puisse exposer plus de trois tableaux, statues ou bas-reliefs (un cadre de miniature comptera pour un tableau);

3° Que les artistes qui ont reçu des médailles, obtenu des prix, ou qui présentent un tableau commandé par le gouvernement, soient admis sans autre examen que celui qu'exigent les considérations de morale publique ou de politique;

4° Enfin, que cet examen, comme aussi l'appréciation du mérite artistique des ouvrages présentés par des débutants, soit dévolu à un commissaire royal.

J'ai dit.

Je suis anglais, j'habite Londres; mais je viens souvent à Paris; naturellement je n'ai pu suivre, aussi bien qu'un artiste français eût pu le faire, les progrès ou les modifications qui depuis quelques années se sont manifestées dans l'école française. Aussi j'ai peine à me rendre compte de la transformation remarquable qu'a subie le talent de M. Ary Scheffer. Je me souviens d'avoir vu,

il y a plusieurs années, quelques tableaux de lui, dans une manière tout à fait différente de celle qu'il paraît adopter aujourd'hui. Si ma mémoire est bonne, ses premières compositions annonçaient un homme de beaucoup d'esprit, plus poëte que peintre, habile dans le choix de ses sujets, et comptant quelquefois trop entièrement sur leur popularité pour le succès de ses ouvrages. Sa couleur était agréable, sans être puissante, quelquefois un peu monotone par l'excès des glacis roussâtres qu'il semblait affectionner, et dont il salissait uniformément et de parti pris toutes ses couleurs. C'était une espèce de sauce, qu'on me pardonne ce mot, qui déguisait tout. Il cherchait souvent des expressions pleines de naïveté et de grâce. Sous ce rapport, il paraissait prendre Greuze pour modèle. A son exemple, il faisait de la *tragédie bourgeoise* en peinture, comme les Allemands, il y a quelques années, en faisaient en littérature. Quant à son exécution, elle était ordinairement peu correcte et souvent *lâchée.* On pouvait comparer la plupart de ses ouvrages à de jolies esquisses, qui pour devenir de bons tableaux n'avaient besoin que d'un peu de lumière et d'un peu de fermeté dans le dessin.

Il est d'observation constante que, dans la carrière d'un artiste, l'exécution perd rapidement de sa précision et de sa fermeté, quelque soignée qu'elle ait été d'abord. A la minutie succède, chez les maîtres, une manière large. Ils sont alors à l'apogée de leur talent. Vient ensuite une facilité qui a son mérite, mais qui dégénère à la longue en mollesse. En un mot, tout peintre *se lâche* à mesure qu'il avance dans sa carrière. Ce terme d'atelier résume parfaitement ce que j'ai essayé d'expliquer longuement tout à l'heure. Raphaël, pour prendre un exemple frappant, a commencé par le précieux du Pérugin. Ses derniers tableaux sont largement peints, et sa mort prématurée n'a pas permis de voir si cet étonnant génie se serait soustrait à la fatalité que je viens de signaler. Dans une école bien différente, Rubens, à ses débuts, est presque aussi précis que son maître Otto Vénius; ses dernières pages offrent l'idéal du *lâché.*

D'après cette triste loi, on aurait pu prédire la décadence rapide du talent de M. Scheffer, que sa facilité devait bientôt entraîner à sa perte. Le contraire me surprend agréablement, et je ne vois rien à dire, sinon que l'exception confirme la règle.

Il paraît que M. Scheffer, guidé par une sagacité peu commune, a compris qu'il faisait fausse route. Il n'a pas voulu être un fabricant de tableaux, et c'est un éloge rare dans l'époque commerciale où nous avons le bonheur de vivre, que ce désintéressement d'artiste; car, à coup sûr, ses jolies esquisses trouvaient plus d'acheteurs que n'en auront peut-être ses tableaux. Sans se laisser éblouir par de faciles succès, il a constamment travaillé pour acquérir les qualités qui lui manquaient, et s'il ne les a pas toutes acquises, du moins ses progrès sont incontestables et annoncent qu'il ne s'arrêtera pas dans la route nouvelle qu'il vient de se tracer. Ses tableaux attestent des études sérieuses, et des réflexions justes et profondes, sur le véritable but de l'art.

Comme autrefois, c'est avant tout l'expression qu'il cherche; mais les moyens qu'il emploie aujourd'hui sont plus légitimes, et surtout plus puissants. Ce n'est point en *indiquant* une situation dramatique qu'il cherche à

produire une impression sur le spectateur, à l'imagination duquel il s'en rapporte pour suppléer au vague de l'exécution ; ce n'est plus, comme autrefois, l'esprit du peintre qui s'adresse à celui du spectateur. Maintenant M. Scheffer restreint ses compositions, mais il les complète ; il s'adresse aux yeux, comme un peintre doit le faire. Il sait rendre la forme extérieure de la pensée, et son pinceau l'explique sans rien laisser de sous-entendu. En un mot, ce ne sont plus des esquisses qu'il fait, mais bien des tableaux.

C'est un malheur pour les peintres de notre époque, et surtout pour les peintres français, que leurs rapports intimes avec les gens de lettres. Mais le moyen qu'il en soit autrement ? Maintenant qu'il n'y a plus de grands seigneurs, les gens de lettres sont, pour les artistes, des Mécènes, des juges, des conseillers. On n'en peut douter à voir la tendance toute *dramatique* de la nouvelle école. Le dramatique est ce que les gens de lettres comprennent le mieux dans les arts et le public aussi. Aujourd'hui, on appelle un sujet heureux, celui qui fait voyager l'imagination du spectateur sur toute la série des événements qui ont précédé ou qui suivent celui qu'on met sous ses yeux. C'est un drame tout entier qu'on lui raconte, non une scène détachée et complète. Dans ce système, la peinture n'est, à vrai dire, que de la littérature transformée. Ce n'était point ainsi que les maîtres l'avaient comprise. Moins recherchés et presque indifférents dans le choix de leurs sujets, ils se sont attachés, avant tout, à plaire aux yeux par l'heureuse disposition de leurs groupes, par la vérité des attitudes, la beauté des formes, le naturel des expressions. Laissant à la poésie les ressources qui lui sont propres, ils se sont contentés de celles que leur art pouvait leur offrir. J'illustrerai ces observations par un exemple. — Van-Dyk place dans sa toile Charles Ier, avec son cheval, son écuyer, sa canne, son costume ordinaire. Voilà un magnifique tableau de l'école ancienne. M. Delaroche fait un Cromwell (et je cite ce tableau de préférence, parce qu'il me semble un des meilleurs de l'école moderne) ; ce n'est pas assez pour lui de peindre sa figure, son costume, de jeter harmonieusement la lumière sur son personnage. S'emparant de la plus suspecte de toutes les anecdotes, il représente Cromwell contemplant le cadavre de Charles Ier, et *disant :* « Cet homme était bien constitué et devait vivre longtemps. » Or, je le demande à M. Delaroche, avec tout son talent peut-il exprimer ces paroles ? Cependant tout le monde s'arrête devant ce tableau, tout le monde l'admire. Oui, après avoir lu le livret, et seulement *alors* chacun se met à suivre la pensée de Cromwell ; on tente de pénétrer ce caractère indéchiffrable. On s'arrête longtemps, sans doute, mais regarde-t-on toujours le tableau ? Non, chacun regarde sa propre pensée.

Les observations qui précèdent peuvent s'appliquer jusqu'à un certain point aux tableaux que M. Scheffer a exposés cette année ; cependant, et quoique ses personnages soient plus familiers à des Allemands qu'à des Français, ils peuvent se passer d'une légende explicative. On peut admirer sa *Marguerite*, sa *Mignon*, son *Roi de Thule*, sans avoir lu Faust ou Wilhem Meister, ou les ballades de Goethe. Le peintre a été créateur aussi bien que le poëte. L'un a exprimé la pensée, l'autre la forme. Celui-là a parlé à l'esprit, celui-ci aux yeux.

Faust apercevant pour la première fois Marguerite, n° 1898, tel est le sujet de la plus grande et peut-être de la meilleure des compositions que M. Scheffer a présentées cette année. Pour comprendre ce sujet, il est inutile de se rappeler une des scènes les plus courtes et les plus accessoires du drame de Faust. Une jeune fille dont la figure respire une pureté virginale sort d'une église; un homme au front grave et passionné la regarde avec attention; ses désirs s'allument. Auprès de lui un personnage, moitié grotesque, moitié terrible, excite une passion qui ne fait que de naître. Ici M. Scheffer s'est un peu écarté du texte dont il s'est inspiré, et je suis loin de lui en faire un reproche sérieux. Dans la pièce allemande, Faust ne ressent, à la première vue de Marguerite, qu'un désir purement physique de posséder une belle fille. Il faut qu'il éprouve une résistance inattendue pour que ce caprice se change en passion. M. Scheffer a donné tout d'abord à son Faust la passion la plus profonde. Ce n'est pas le corps seulement, c'est l'âme qu'il convoite. Qu'importe, si ce sentiment est bien rendu?

Rien de plus suave, de plus candide, que cette figure de Marguerite. Le type allemand de ses traits lui donne une individualité qui me paraît un mérite de plus. On sent que cette belle fille est *possible;* on est tenté de croire que le peintre l'a vue; c'est seulement, je crois, comme Hamlet, « par l'œil de l'esprit, » qu'il l'a vue, car c'est un privilége du talent que de revêtir d'une forme appréciable à tous le rêve de sa pensée. L'ajustement de Marguerite est gracieux, et jusqu'au choix des couleurs, simples, graves et pourtant *jeunes,* si je suis m'exprimer ainsi, tout se réunit pour faire de cette charmante figure la personnification la plus complète de la jeune vierge. Les mains sont admirablement posées et d'un dessin charmant. Je trouve quelque chose à redire dans la partie inférieure du corps; on ne sent pas la démarche élastique d'une jeune fille. Les étoffes aussi sont trop vaguement rendues, et leur nature n'est pas, à mon goût, suffisamment précisée. Le *Faust* forme un contraste bien senti avec la *Marguerite*. Son front soucieux qui recèle de sombres pensées, et peut-être déjà des remords, ne fait que plus vivement ressortir la sécurité de conscience, et la candeur naïve peintes sur tous les traits de la jeune fille. J'aime moins la tête du Méphistophélès, qui me paraît en outre une réminiscence du type contestable que Retsch a rendu populaire. A mon sens, Méphistophélès ne doit point grimacer, et le diable, lorsqu'il fait tant que de déposer sa queue et ses cornes, doit prendre un visage plus humain. — On ne comprend pas bien d'abord le lieu de la scène, et généralement on trouve qu'il y a trop de figures dans cette composition; mais il était nécessaire de montrer la foule sortant de l'église; seulement, le tableau gagnerait, je crois, transporté sur une plus large toile. J'adresserai un reproche plus grave à M. Scheffer. En perfectionnant le modelé de ses figures; en les rendant plus précises et plus vraies, il a perdu quelque peu des qualités brillantes qui distinguaient sa palette. Son coloris est devenu terne, lourd, et, pour rendre ce tableau parfait à mon goût, j'y voudrais trouver un peu de cette couleur saisissante et harmonieuse qui a élevé si haut l'école flamande. Je demande beaucoup, dira-t-on, et peu de maîtres ont réuni les qualités que je voudrais voir rassemblées ici. A ce sujet, qu'il me soit permis de raconter l'historiette suivante que j'ai apprise il y

a deux jours. Un jeune homme avait fait une tragédie. Il la montre à un de ses amis qui loue le plan, approuve les caractères, admire la versification; il n'a qu'une observation à faire. — « Pourquoi n'avez-vous pas mis dans votre pièce plus de ces mots à effet qui enlèvent le public, comme le : *qu'il mourût* du vieil Horace. *Rodrigue, as-tu du cœur,* etc. » — Voilà ce que je demande aussi, mais M. Scheffer a donné le droit d'être exigeant, surtout lorsqu'on se borne à le prier, après avoir acquis des qualités nouvelles, de ne pas renoncer à celles qui lui avaient déjà marqué un rang distingué dans les arts.

La critique qui précède s'applique encore aux deux tableaux nos 1896 et 1897. *Mignon regrettant sa patrie* et *Mignon aspirant au ciel.* La couleur en est terreuse et désagréable. Le sujet demandait peut-être une couleur triste, mais non pas matte. La robe de Mignon est sale, ce qui n'est pas nécessaire. Jadis le goût du linge sale a été poussé fort loin par Greuze, qui prétendait ainsi faire ressortir la transparence des chairs. Ce n'est pas sur ce point qu'il faut l'imiter, surtout lorsqu'on n'imite pas ses suaves carnations. Les têtes, d'ailleurs, sont nobles et belles, les attitudes simples et vraies. Peut-être, dans le n° 1897, la pose de la figure laisse-t-elle quelque chose à désirer sous le rapport du naturel, ou plutôt la vérité n'est-elle pas rendue assez évidente, assez probable. Dans le n° 1896, les pieds de la Mignon sont d'un type vulgaire, d'ailleurs mal attachés aux chevilles. Il est évident que M. Scheffer n'a pas choisi son modèle. Toutes les dames à jolis pieds, et il y en a tant à Paris, se récrient devant ces chevilles osseuses. Enfin j'ajouterai que l'âge de Mignon n'est pas bien caractérisé. C'était une immense difficulté que je n'ai vu surmonter qu'une fois. Sir Thomas Lawrence a prouvé, par le portrait de Master Lambton, qu'on pouvait montrer le développement précoce et presque maladif de l'intelligence sous des formes enfantimes.

Je retrouve l'ancienne couleur de M. Scheffer, dans son *Roi de Thule* tenant dans ses mains la coupe mystérieuse à laquelle sa vie est attachée, n° 1899. Pour moi, l'expression de cette tête est aussi parfaite dans son genre que l'est celle de *Marguerite.* Il était impossible de mieux faire comprendre cet attendrissement d'un vieillard dans le cœur duquel se pressent des souvenirs d'un autre âge. Il y a dans cette noble figure quelque chose de si bon, de si tendre et de si triste, qu'il est impossible de la contempler sans une vive émotion. Dans l'extrême vieillesse, la douleur devient presque aussi *extérieure* que dans l'enfance ; mais que ces rides et que ces cheveux blancs ajoutent à l'impression qu'elle produit! On sent que toutes les peines d'une longue vie se réunissent en une seule douleur. Je dois avouer que cet excellent tableau me paraît trop également terminé dans tous ses détails, que le page dans le fond est inutile, que la barbe, touchée poil à poil, n'a pas la légèreté de la nature. Ce ne sont pas des cheveux soyeux qu'un souffle peut déranger, c'est un paquet de cordelettes blanches. Mais il faut avoir pris son parti de faire de la critique pour s'arrêter à ces remarques, en contemplant cette belle page.

Il me reste à parler d'un dernier tableau de M. Scheffer, *le Christ au jardin des Oliviers*, n° 1895. Sa couleur, moins bonne que celle du *Roi de Thule*, est préférable à celle des tableaux précédents. Comme dans la *Marguerite,* le lieu de la scène est mal indiqué, et le cadre est décidément beaucoup trop

étroit pour les figures; d'ailleurs, l'attitude du Sauveur exprime admirablement l'abattement de la nature divine enchaînée aux lois de la chair. On peut reprocher à la tête de l'ange la proéminence exagérée du front qui nuit à sa beauté, et aussi un peu de négligence dans le modelé de ses formes. Sans doute une créature céleste ne doit pas être revêtue de muscles comme un athlète, mais il est possible d'éviter la dureté des contours qui dénotent la force physique, et cependant d'accuser la molesse de ceux qui constituent la grâce. Il est juste de dire que le bras du Christ est parfaitement senti sous la draperie qui le recouvre, et que ses mains sont les plus belles qui se puissent voir.

En résumé, M. Scheffer a fait d'immenses progrès, et l'heureux résultat de ses nouvelles études fait voir qu'on peut encore attendre de lui de plus grands efforts. Qu'il nous soit permis de lui conseiller l'étude des coloristes qu'il paraît sentir, mais dont les procédés seulement ne lui sont peut-être pas assez familiers. Son dessin s'est perfectionné. Il compose mieux et plus simplement, ses expressions sont mieux rendues; pourquoi négligerait-t-il la couleur qu'il aimait autrefois? C'est surtout dans les arts qu'abondance de biens ne nuit pas.

Dans la revue des tableaux qui m'ont frappé à l'exposition de 1839, je ne suis aucun ordre, et je jette mes souvenirs sur le papier à mesure qu'ils se présentent. Peut-être eût-il été plus logique de commencer par la critique des tableaux d'histoire, puis de passer au genre, au paysage, aux portraits. En entrant à l'exposition, mon premier soin a été de découvrir les ouvrages des artistes dont la réputation m'était connue, quel que fût leur genre. M. H. Vernet, à qui un talent aussi incontestable que sa prodigieuse fécondité, a donné une renommée populaire en Europe, est un des premiers que j'aie cherchés dans cette immense collection. Trois grands tableaux, n°s 2050-51-52, et un petit, n° 2053, commandés, je crois pour le musée de Versailles, présentent en quelque sorte une relation complète du siége de Constantine. Ce brillant fait d'armes appartenait de droit au peintre militaire par excellence, et si j'en crois les journaux, M. H. Vernet n'a rien négligé pour se pénétrer de son sujet. Peu de jours après la prise de Constantine, on le voyait dessiner ces murailles encore fumantes et interroger tous les braves qui avaient pris part au combat.

Le premier de ses tableaux représente une sortie de la garnison arabe, repoussée par un bataillon que commande M. le duc de Nemours en personne; dans le second, les colonnes qui doivent donner l'assaut, reçoivent le signal de sortir de la tranchée. On les voit, dans le troisième, escalader la brèche; enfin un quatrième, mais de petite proportion, représente un des épisodes de ce siége meurtrier, l'attaque du marché où les assiégés se défendirent après la prise de leurs remparts.

Dans tous ces tableaux, ce qui frappe d'abord, c'est une connaissance parfaite des habitudes et des mœurs du soldat; on dirait que M. Vernet a fait la guerre toute sa vie. J'aime à croire que la couleur locale, je veux dire l'aspect du pays est aussi fidèlement rendu, et si je ne trouve pas là le soleil d'Afrique tel que je me le représente, je n'ai pas le droit d'en faire un reproche au peintre. En effet, à l'époque du siége, le climat de Constantine n'était rien

moins que brûlant, et la pluie et la neige paraissent avoir été des auxiliaires redoutables des Arabes. Néanmoins le coloris général est terne, il faut l'avouer, et cette fois la palette de M. Vernet, souvent si riche, ne lui a fourni que des tons lourds et sans transparence. Ce défaut devient encore plus sensible par la monotonie, résultat inévitable des uniformes militaires; capotes bleues, pantalons rouges, on ne voit que bleu et que rouge, et, en bonne foi, il n'en pouvait être autrement. Çà et là, quelques costumes orientaux et les uniformes pittoresques de certaines troupes, auxiliaires des Français, je crois, soulagent un peu l'œil découragé.

Chose étrange, les dispositions compassées et systématiques de la guerre moderne, loin d'embarrasser M. H. Vernet, n'ont fait que lui fournir l'occasion de montrer son talent à vaincre des difficultés que Vander-Meulen seul avait osé aborder avant lui. Dans le second tableau, n° 2051, les soldats rangés par pelotons, l'arme aux pieds, présentent une suite de lignes régulières, perpendiculaires à l'œil du spectateur. Cet arrangement pourtant ne choque en aucune façon et plaît même par son exactitude. Quoi de plus varié? quoi de plus vrai que toutes ces figures de soldats attendant le signal de se faire tuer, les uns avec insouciance, les autres avec cette gaieté qui caractérise le militaire français? Je suis moins content des officiers; plusieurs me semblent trop académiquement posés. Ils ont l'air d'être là pour se faire peindre, et je serais porté à croire qu'en effet la plupart sont des portraits. On s'aperçoit trop qu'ils ont donné séance, et le peintre a peut-être aussi voulu les flatter. Avec notre prosaïque manière de nous battre, on ne voit guère de ces gestes héroïques qui ne sont plus de mise depuis l'invention de la poudre. Rarement, aujourd'hui, un officier tire son sabre lorsqu'il a un long chemin à faire avant de s'en servir. Il est vrai que ces sabres nus sont à leur place dans le troisième tableau, qui représente l'assaut; mais plusieurs des braves jeunes gens qui les portent me semblent trop préoccupés des regards des belles dames de Paris. Malgré le courage si connu des officiers français, y en a-t-il beaucoup aujourd'hui qui s'écrient sur une brèche, comme les preux d'autrefois : « Ah! si ma dame me voyait? » Le hasard m'a fourni quelquefois l'occasion de voir des gens très-braves courir des dangers fort réels, et je pouvais d'autant mieux les observer que j'étais moi-même parfaitement à l'abri et spectateur tout à fait désintéressé. Toujours j'ai fait la même remarque : c'est une extrême attention, une préoccupation sérieuse qu'exprime le visage des plus intrépides. On ne manquera pas de me citer des exceptions, je le sais, et dernièrement on me montrait, dans un salon de Paris, un jeune officier qui, tout en gravissant des premiers la brèche de Constantine, boutonnait des gants glacés un peu étroits, pestant contre la marchande de la rue de la Paix. J'aimerais mieux trouver ici cette insouciance moitié comique, moitié sublime, que l'air de mélodrame de cet officier, par exemple, qui, portant une immense échelle, se retourne comme pour se faire admirer par ses compagnons moins avancés que lui. En revanche, il est juste de remarquer le naturel parfait d'une bien plus grande quantité de figures. On croit voir le mouvement de toute cette foule; on dirait qu'elle s'agite sous vos yeux. Je citerai comme un excellent épisode ce soldat qui se retourne furieux parce qu'un de ses camarades, s'accrochant à lui, va

lui faire perdre l'honneur d'arriver à un aussi bon rang qu'il le prétendait. L'homme qui s'accroche a ses raisons : une balle vient de lui traverser la tête. Jamais je n'aurais fini si je voulais rappeler ici tous les traits d'observation exquise qui fourmillent dans cette composition comme dans les trois autres. Si M. Vernet va un dimanche au Musée, il entendra des éloges bien flatteurs, parce qu'ils sont justes, de la bouche des soldats qui s'arrêtent en foule devant ses tableaux. Il est et doit être leur peintre favori. C'est lui qui fait leurs bulletins. Je dois pourtant lui communiquer la critique d'un vieux caporal basané par le soleil d'Afrique, dont je suivais avec intérêt les observations, c'est que la brèche de Constantine n'était pas si roide que cela. En effet, soit que les règles de la perspective aérienne n'aient pas été bien observées, soit que le point de vue n'ait pas été convenablement choisi, le talus ressemble à un mur presque vertical.

Une des plus grandes difficultés de nos batailles modernes, pour le peintre s'entend, c'est la distance où se trouvent les combattants les uns des autres. Impossible aujourd'hui de représenter deux armées à la fois. Dans un siége où l'on se bat de près, on se cache, et c'est à peine si l'on aperçoit son ennemi. Quelques fumées, quelques lueurs, dans les tableaux de M. Vernet, prouvent que les Arabes se défendent encore, mais on n'en voit pas disputer la brèche. Il faut que le spectateur raisonne pour se rappeler le danger. Si cette absence d'ennemis est ici un défaut, le contraire serait un mensonge, et M. Vernet a trop de goût pour sacrifier la vérité historique aux motifs heureux qu'auraient pu lui fournir les costumes pittoresques et les figures caractéristiques des Arabes. J'allais oublier l'*Attaque du Marché*. Aux qualités qu'on remarque dans les tableaux précédents, se joint un bien meilleur coloris.

Il y a beaucoup de mouvement, mais assez peu de vérité, je le crains, dans *la Chasse aux Lions* du même auteur, n° 2054. Cet Arabe renversé sous son cheval et qui ajuste froidement son pistolet, ce chameau qui semble se mettre en devoir de manger la lionne, ces chevaux qui ne montrent leur effroi qu'en ouvrant les naseaux, ne me plaisent guère, et quand je me rappelle la charmante *Chasse aux Sangliers* qu'on a admirée dans une des dernières expositions, je soupçonne que M. Vernet a vu plus de chasses aux sangliers que de chasses aux lions.

Je connaissais, par une gravure, son *Agar chassée par Abraham*, n° 2055, et, en voyant le tableau, je trouve que la gravure n'en a rendu ni la couleur brillante, ni l'effet original. La tête d'Agar est d'un beau type ; on a dit qu'elle rappelait la Judith du même artiste, mais elle lui est préférable. Son expression est sentie : c'est une esclave révoltée qui se sépare de son maître en lui lançant un regard où il y a du mépris et un indomptable courage. Ce caractère, qui n'est point celui qu'on a donné jusqu'à présent à Agar, me paraît heureusement pensé et heureusement rendu. L'enfant est un peu gras pour le fils d'un nomade, d'ailleurs bien en scène. Quant au patriarche, l'auteur n'a pas cherché, que je sache, à lui donner une expression quelconque; il a copié un beau scheyck de Bedouins, dans son costume le plus pittoresque. Pourtant il y avait, je pense, quelque parti à tirer de ce prototype des maris dociles, et j'aurais aimé à trouver sur sa physionomie quelques sentiments de

honte et de regret. Le peu que l'on voit du désert est d'un effet excellent.

Parmi les peintres de notre époque, M. Picot est l'un de ceux qui sont restés le plus longtemps fidèles aux traditions de l'école française, je veux dire celle dont David est le fondateur. Longtemps M. Picot a défendu la mythologie et l'histoire héroïque contre l'envahissement du moyen âge ; aujourd'hui, débordé de toutes parts, il paraît résigné à composer avec les novateurs, et son épisode de la *Peste de Florence*, n° 1670, peut être considéré comme une heureuse tentative de conciliation entre les deux styles. Les romantiques applaudiront en le voyant renoncer aux *académies nues* que ces messieurs ont proscrites, et qui faisaient ressortir le talent solide et sérieux de M. Picot; de leur côté, les classiques ne pourront l'accuser d'avoir sacrifié à l'idole du jour. Ses têtes d'un style élevé, ses draperies d'un caractère antique, son exécution correcte et sévère, attestent qu'il ne prétend pas abjurer les moyens qui lui ont valu le rang honorable qu'il occupe parmi les artistes contemporains.

Le sujet traité par M. Picot est un de ceux sur lesquels les peintres de tous temps se sont exercés, mais sa composition est originale et bien pensée. Une jeune fille vient de succomber à l'épidémie ; elle est parée suivant l'usage d'Italie ; où l'on porte les morts à l'église le visage découvert ; agenouillée auprès d'elle, la malheureuse mère serre contre son sein un enfant qui lui reste, et semble supplier la madone de lui conserver au moins celui-là. Sur son visage on peut lire et la douleur, et le reproche, et la supplication ; c'est bien la douleur passionnée des femmes du Midi. Cette tête et celle de l'enfant effrayé de son mouvement qu'il ne comprend pas, sont d'un beau caractère et pleines d'expression. — On ne devine pas bien, sous les draperies, la position de la mère, et la forme des plis de sa robe fait paraître trop courte sa jambe droite. Il se peut que cette disposition ait été fidèlement copiée sur la nature, mais il y a mainte occasion où les aspects qu'elle présente doivent être modifiés pour aller au-devant des objections ; la critique exige le vraisemblable encore plus que le vrai. Je n'approuve point la vieille femme en prières dans un coin du tableau ; rarement les personnages accessoires ajoutent à l'effet du groupe principal, et celui-ci était au moins inutile.

La *Esmeralda* de M. Steuben, n° 1942, est un des tableaux que le public paraît goûter le plus ; les dames surtout l'ont pris sous leur patronage, et les éloges ne tarissent pas sur la gentillesse de la chèvre et celle de sa maîtresse. On ne peut nier en effet la grâce de cette figure ; la pose en est heureuse, et la tête, bien qu'un peu grosse pour le corps, est décidément fort jolie. Toutefois, je n'y trouve pas le caractère que M. Victor Hugo a donné à son héroïne ; le modèle qu'a choisi M. Steuben est une charmante grisette, et n'a pas cette noblesse naturelle que le poëte a su toujours conserver à sa Bohémienne, même au milieu des exercices de sa profession. Chez les méridionaux, et surtout parmi cette race mystérieuse des Bohémiens, il y a une certaine grandeur qu'on trouve même sous les haillons, et qui, dans ma pensée, est inséparable de la Esmeralda. Je reprocherai encore à M. Steuben le désordre de toilette dans lequel la jeune fille se livre, innocemment, je le sais, aux regards de son grotesque amant. Dans le roman, cette scène est traitée de la manière la plus

chaste ; au contraire dans le tableau, les nudités sont arrangées avec une coquetterie qui ferait venir de coupables pensées à bien d'autres qu'à un Quasimodo. On l'a dit souvent : la *Vénus de Médicis* nue comme la main n'est point indécente ; mettez-lui une mantille ou une juppe un peu courte, et vous m'en direz des nouvelles ; or je trouve la chemise de la Esmeralda un peu bien courte. Les carnations m'ont paru manquer de transparence, bien que le ton général soit assez harmonieux ; on ne sent pas le sang sous la peau. Pour l'exécution, elle est trop uniforme dans toutes les parties du tableau, et cependant il en résulte que certains détails semblent trop minutieusement rendus, tandis que d'autres montrent un travail un peu lâché ; et ce ne sont pas peut-être les plus importants qui se trouvent dans le premier cas. — Assurément M. Hugo ne trouvera pas le Quasimodo assez laid ; c'est tout bonnement une tête sans caractère, fort commune, coiffée de cheveux du rouge le plus insolite, et collés ensembles par longues mèches, comme si le pauvre sonneur de Notre-Dame avait la *plica polonica.* C'est une perfection que M. Hugo n'a pas pensé à lui donner. Il y avait quelque parti à tirer de ce personnage, car la peinture, je pense, peut rendre mieux que la poésie la laideur terrible ; malheureusement le Quasimodo de M. Steuben n'est ni laid, ni terrible.

Depuis plusieurs années, les ouvrages de M. Eugène Delacroix sont l'objet d'une vive polémique. Point d'exposition où l'on ne débatte la question de savoir s'il est le plus grand peintre de notre époque, ou bien un fou qui perd son temps à composer d'informes barbouillages. Parmi les partisans de la première opinion, on compte surtout des gens de lettres appartenant à l'école romantique ; beaucoup de peintres, et généralement de l'école classique, soutiennent la seconde. J'ai dit plus haut ce que je pensais des jugements portés par les gens de lettres ; et, d'un autre côté, s'il est avantageux, en général, d'être jugé par ses pairs, suivant l'institution de notre grand Alfred, il doit y avoir une exception pour les artistes. Ce n'est pas toujours chez eux que se trouve l'impartialité. Pour moi, étranger aux différentes factions artistiques de Paris, je dirai avec candeur mon impression au sujet des deux tableaux exposés cette année par M. Delacroix ; mais je me hâte de déclarer que je n'ai nullement l'intention de juger l'auteur en dernier ressort. S'il fallait essayer d'apprécier son talent d'une manière plus générale, je voudrais discuter d'autres de ses ouvrages, et notamment le beau plafond qu'il a exécuté au palais Bourbon.

N° 524, une femme assise, le menton appuyé sur sa main repliée, contemple avec attention un panier rempli de figues qu'apporte un paysan espèce de satyre à la Jordaens. En apercevant un petit serpent qui rampe entre les fruits, on devine aussitôt le sujet : c'est *Cléopâtre se préparant à la mort.* Pour peu qu'on se souvienne de Plutarque, ce serpent au milieu de ces figues donne aussitôt la clef de cette composition ; mais, pour le spectateur sans mémoire, l'expression de la Cléopâtre est tellement vague, qu'il ne saura, je pense, deviner quelle pensée l'occupe. Au reste, l'expression de sa situation n'est pas facile à déterminer, ou, pour mieux dire, il y en a tant, que tout artiste serait embarrassé pour faire un choix. Comme je ne vois nulle crainte, nul dégoût sur les traits de Cléopâtre, je présume qu'à force de regarder l'aspic, elle s'est déjà familiarisée avec l'aspect de ce vilain reptile, et ne songe plus qu'à s'en

servir comme d'un instrument de destruction. Telle est, je pense, l'intention de M. Delacroix. Ainsi son expression serait l'expression du suicide. Mais en existe-t-il une? Je l'ignore, et j'avouerai qu'à mon sentiment, le suicide est plus du ressort du poëte que du peintre, car c'est une *succession* de pensées qui le détermine, et du moment qu'il y a succession d'actions ou de pensées, il n'y a plus de peinture.

Au surplus, ces observations ne s'adressent qu'au choix du sujet. Si j'arrive à en examiner l'exécution, j'avouerai que l'attitude de Cléopâtre me paraît décidément fausse. En présence d'un animal dangereux qui s'agite, personne, pas même celui qui se sert de cet animal pour se tuer, ne prendra une attitude de repos pour le contempler. Le plus déterminé suicide veut mourir par un acte de sa volonté; il ne se soucie pas d'être prévenu. Dans notre théâtre, il est de tradition que l'actrice chargée du rôle de Cléopâtre regarde l'aspic à certaine distance, les deux mains sur les bras de son fauteuil et se soulevant à demi. Cette attitude est la traduction des idées que je viens d'émettre.

Malgré un diadème fort lourd et très-bizarre qui rétrécit disgracieusement le front de Cléopâtre, le type de sa tête a de la noblesse. On peut trouver que le bas du visage est un peu trop anguleux; mais son défaut capital est, je crois, un manque d'accord entre l'expression des yeux et celle de la bouche. Ces yeux incertains, vagues, sans transparence, sans eau, sont ceux d'un cadavre. C'est d'ailleurs, pour le dire en passant, un défaut commun à tous les personnages de M. Delacroix. Leurs yeux sont ternes comme ceux d'un vampire. — Critiquer la forme osseuse des bras de Cléopâtre, les muscles incompréhensibles du paysan, ses mains de goutteux, dont les doigts sont soudés ensemble, c'est reprocher à M. Delacroix son indifférence pour le dessin, indifférence peut-être systématique chez lui, comme chez beaucoup de coloristes. Mais, au point de vue seul de la couleur, son tableau n'est pas sans reproche, et, par exemple, je m'étonne que son œil, si sensible d'ordinaire à l'harmonie, n'ait pas été choqué par l'opposition brusque et dure qu'offre l'espèce de peplum orange qui couvre le sein de Cléopâtre, avec le manteau bleu ramené sur ses genoux. Comment n'a-t-il pas retrouvé pour ses chairs les tons si brillants de sa *Médée?* La tête du paysan est d'une meilleure couleur et rappelle les ivrognes de Jordaëns. Sans doute M. Delacroix s'est inspiré de Shakespeare pour lui donner ce rire goguenard que peu de Français doivent comprendre. « Je ne suis pas si simple, dit le clown à Cléopâtre, pour croire que le diable en personne puisse avaler une femme. « Malgré mon respect pour notre prince de la scène, la bouffonnerie du clown ne me plaît guère dans cette situation, et dans le tableau ce défaut devient même plus sensible.

Est-ce une mode en France aujourd'hui de faire des figures à mi-corps? M. Scheffer, M. Delacroix, me le feraient croire. Cette disposition ne me semble pas convenir au sujet dont nous nous occupons, et, en général, je crois qu'il faut à M. Delacroix une grande toile pour qu'il puisse donner l'essor à ses qualités toutes de verve et d'imagination. Son meilleur ouvrage, le plafond du palais Bourbon, serait, au besoin, une preuve que son talent brille surtout dans la peinture monumentale.

Hamlet contemplant le crâne de Yorick, nº 525, est une jolie esquisse,

bien composée et d'une couleur agréable, qui annonce que M. Delacroix a étudié avec fruit l'école vénitienne. La mélancolie caractéristique de Hamlet est bien indiquée, et par sa pose, et par son expression. Mais pourquoi ces yeux à peine ébauchés, où l'iris semble se fondre dans la cornée. Nos paysans disent qu'on reconnaît le diable à son œil, qui n'a pas de blanc. Les figures de M. Delacroix n'ont, au contraire, que du blanc, ou plutôt du gris dans l'œil. Je critiquerai encore la main de Hamlet, ouverte et étendue comme s'il l'offrait à baiser; la couleur en est d'ailleurs excellente. Je ne m'arrêterai pas aux jambes en balustre du prince de Danemark, ni aux bras difformes du fossoyeur ; j'aime mieux louer sans réserve le ton général et l'harmonie de couleur qui règnent dans cette petite composition, dont nos graveurs ne manqueront pas sans doute de s'emparer pour leurs prochaines illustrations de Shakespeare.

Si jamais homme est né peintre et coloriste, c'est assurément M. Decamps. Chez lui, la couleur n'est point un système adopté, mais un sentiment intime. Il ne comprend pas la nature autrement. Sa manière ne tient d'aucune école; et cependant quelques effets qu'il affectionne rappelle le Giorgione, la lumière éclatante de ses ciels, ses lointains dégradés avec art, amènent une comparaison avec Claude Lorrain, la transparence de ses ombres fait penser à Terburg ou à Rembrandt. Mais il n'imite ni les Flamands, ni les Vénitiens, ni l'inimitable Claude. Doué d'une organisation qui se rapproche de celle des grands peintres que je viens de citer, il observe la nature comme eux, et comme eux, perçoit les effets remarquables qu'elle présente avec le sentiment particulier aux coloristes. Les rapports qu'offrent ses tableaux avec ceux des maîtres sont donc les rapports qui doivent exister entre les copies faites d'après le même original, et personne ne refusera cet éloge à M. Decamps, qu'il remonte toujours à la nature, au lieu d'admettre comme son équivalent une imitation, quelque exacte, quelque admirable qu'elle soit.

La séduction qu'exercent sur moi les compositions de M. Decamps, comme sur toute personne sensible à l'harmonie de la couleur, ne m'aveugle pas au point de les placer dès à présent à côté de ces chef-d'œuvre qui font l'ornement des galeries royales. Tout à l'heure j'essayerai d'en signaler les défauts ; mais ce que j'éprouve d'abord, c'est le besoin de constater la route excellente dans lequelle marche M. Decamps, et qui, s'il ne se fourvoie point, doit le mener à une renommée légitime et durable.

Quelques-unes des qualités qu'il possède ne peuvent s'acquérir ; elles sont un don de nature. Celles qui lui manquent, un travail opiniâtre peut les lui donner. — Le sentiment de la couleur dépend d'une organisation particulière, que l'exercice fortifie. L'artiste que certains aspects de la nature ne frappe point irrésistiblement essayerait en vain de les reproduire. Qu'il y renonce; il est affecté d'un myopisme pour lequel il n'y a point de lunettes. Le coloriste a besoin en outre d'une mémoire particulière; car les effets qu'il veut retracer sont la plupart fugitifs, et souvent ce n'est qu'avec des moyens fort lents qu'on parvient à les imiter. De là, je crois, l'incorrection qu'on remarque dans le dessin de la plupart des coloristes : attentifs à l'effet, ils ne saisissent pas la forme. Remarquons encore que tous ont fait une étude particulière des procédés et des ressources matérielles de leur art. C'est à quoi ceux qui veulent les

imiter ne sauraient apporter trop d'attention. Sentiment de l'harmonie, mémoire étonnante, habileté consommée dans le travail technique, M. Decamps possède tout cela. Maintenant, ses efforts doivent tendre à acquérir plus d'exactitude dans l'imitation. Il ne copie pas ou copie péniblement. *Il se souvient trop*, et se fie d'ailleurs souvent, je le crains, aux inspirations que lui fournissent des hasards heureux dans l'exécution. Il doit encore s'attacher à varier ses paysages. On y remarque trop souvent les mêmes effets de prédilection qu'il traite assez facilement aujourd'hui, pour qu'il n'éprouve pas le besoin de chercher des aspects nouveaux. Enfin il existe dans son talent une tendance trop prononcée à la caricature, qui lui fait voir et préférer le côté grotesque de de chaque chose. Je voudrais qu'il s'appliquât à choisir ses modèles, qu'il se complût davantage dans le beau. Souvent il s'amuse à nous montrer des singes habillés en hommes, rendus, d'ailleurs, avec la verve la plus comique. Qu'arrive-t-il? Ce type du singe le poursuit quand il peint des hommes, et l'on sent qu'il a grand' peine à s'en défaire. Comme bien d'autres badauds, j'ai fait *un tour* en Orient, et j'ai vu de près les personnages et les mœurs qu'il affectionne. Les grosses têtes des musulmans, leurs jambes grêles, arquées, sans mollets, leurs haillons souvent ridicules, tout cela s'est gravé parfaitement dans la mémoire de M. Decamps. Tous ces Turcs qu'il nous donne, je les ai vus : ils sont croqués d'après nature. Mais pourquoi n'a-t-il pas retenu aussi les formes herculéennes des bateliers de Constantinople ou du Caire, la tournure martiale des Arnautes, les costumes splendides des riches Asiatiques, les draperies si pittoresques des Bédouins? Malheureusement il n'est que trop commun de ne voir qu'un seul aspect de chaque chose, et il est bien difficile de réformer sa nature. Espérons toutefois. Déjà la plupart des sujets choisis par M. Decamps annoncent une tentative pour se corriger de sa tendance au grotesque. Je souhaite de tout mon cœur qu'il y renonce complétement.

Puisque j'ai parlé de singes, disons un mot d'un petit tableau n° 504, dont le succès pourra bien nuire aux conseils que m'inspire l'intérêt de son talent. Impossible de ne pas rire en voyant ces singes examiner à la loupe un paysage de Poussin, qu'ils viennent peut-être de restaurer à la manière des restaurateurs modernes, car j'aperçois dans un coin une vaste bouteille avec cette étiquette : *Vernis à retoucher*. Rien de plus drôle que leurs grimaces, leurs gestes, leurs costumes. Avec cela un intérieur admirablement éclairé, une couleur délicieuse, des détails rendus avec un fini qui ne nuit nullement à l'effet général. Tout cela me désole, car voilà du talent bien mal employé. Le succès de ces bouffonneries, qui n'auront qu'un temps, j'espère, peut vicier une imagination déjà trop portée à la caricature. Il est vrai que Garrick aimait à faire rire la galerie en s'affublant du rôle d'un apothicaire : cela ne l'empêchait pas de jouer Richard III.

Pour exhaler tout de suite la mauvaise humeur que m'ont donnée peut-être *les Singes experts*, je passerai au *Samson combattant les Philistins*, n° 499. C'est, à mon avis, le plus faible des tableaux de M. Decamps, c'est aussi le seul où se remarque une imitation évidente. Ses groupes de soldats, son paysage, sa couleur même, moins vraie qu'à l'ordinaire, accusent un pasticcio de Salvator Rosa. J'ajouterai que ses figures sont confuses et comme effacées, toutes

d'ailleurs d'une teinte verdâtre. Le ciel et les rochers présentent des tons trop uniformes. Il est juste d'ajouter que toute cette composition est pleine de mouvement ; le Samson frappe de si bon cœur, que l'on sent bien qu'à chaque coup il abat un ennemi. — Je blâme M. Decamps d'avoir placé parmi les Philistins un homme avec un arc et des flèches. Du moment qu'on a vu ces armes qui tuent sûrement et de loin, on ne peut plus croire aux prouesses que fit Samson avec l'instrument que chacun sait.

Joseph vendu par ses frères, n° 500, me paraît résumer toutes les qualités de son auteur. Le ciel et les lointains, masqués par une vapeur chaude, sont admirablement rendus. Là, je vois aussi des figures, un peu petites il est vrai, mais étudiées, mais correctes, bien drapées, d'une pantomime juste et naturelle. Et ces chameaux ! quelle vérité dans leur étrangeté ! Comme ils se détachent bien sur ce ciel étincelant de lumière. On se croirait transporté dans le désert.

Remarquons ici la répétition des mêmes accidents de terrains qu'offrent la plupart des paysages de M. Decamps. On dirait qu'il n'a vu d'autre roche que le calcaire d'eau douce à strates bien horizontales. Leur fidèle représentation peut charmer un géologue, mais il me semble que M. Decamps les affectionne par trop. Il donne souvent aux accidents de cette sorte de terrain une étendue qu'ils ont rarement dans la nature. Dans sa *Bataille des Cimbres*, ces accidents étaient ceux qu'on voit dans une carrière à ciel ouvert. Il en résultait que les figures avaient l'air de pygmées.

Le *Café de l'Asie mineure*, 503, la *Rue d'un village des États romains*, 502, le *Souvenir d'une villa*, 505, *les Bourreaux à la porte d'un cachot*, 508, *les Cavaliers turcs*, 509, offrent une telle richesse de tons, une si grande et si habile diffusion de lumière, des eaux si transparentes, une couleur si riche et si suave, une exécution si fine et si ferme, que je n'ai pas le courage d'ajouter à ces justes éloges les critiques que peuvent mériter de légères négligences.

Figurez-vous un mur couronné de créneaux, et bien garni vers le milieu de sa hauteur de grands crochets acérés, couverts d'une rouille sinistre et disposés en quinconce. Un pacha vous fait empoigner un homme qu'on laisse glisser perpendiculairement le long de ce mur abominable. Le malheureux ne tombe pas à terre ; vous devinez le reste. C'est le singulier sujet qu'a choisi M. Decamps, n° 501. Je me hâte de dire qu'il en a sauvé l'horreur en partie, en plaçant ses crochets dans un lointain suffisamment vague, qui ne permet pas de voir les détails de l'exécution. Les premiers plans sont occupés par les curieux qui, dans tous les pays du monde, se rassemblent en foule lorsqu'on fait mourir un homme pour l'instruction des autres. Personne ne possède mieux que M. Decamps l'art de représenter une immense multitude, et la vérité d'aspect de ce tableau est telle qu'à la première vue on éprouve, comme dans la nature, une certaine difficulté à s'arrêter sur un détail. Inutile de louer ici la couleur, la fidélité des costumes, l'apparence tout orientale de la scène. C'est dans ce tableau que M. Decamps a placé les plus grandes figures que je connaisse de lui. Si quelques-unes sont un peu incorrectes, en revanche il y en a beaucoup touchées à merveille, et bien que leurs physionomies soient empruntées à des types

vulgaires, elles portent toutes un caractère bien prononcé et évidemment pris sur la nature. Le groupe des gendarmes, on les appelle, s'il m'en souvient, *serdenghetcheti*, est parfaitement composé, et les allures de ces messieurs rendues avec une exactitude étonnante. Surtout ce gros joufflu qui, commodément campé sur son cheval, observe l'exécution avec l'impassibilité d'un amateur blasé, ne serait pas désavoué, je crois, par un Teniers ou un Van-Ostade.

Je me suis arrêté longtemps aux tableaux de M. Decamps; mais ils sont de ceux qu'on découvre de loin dans la galerie et dont on ne s'éloigne qu'avec peine.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA

PAPAUTÉ AU MOYEN AGE.

I. — *HISTOIRE DE GRÉGOIRE VII*,

PAR J. VOIGT.

II. — *HISTOIRE DU PAPE INNOCENT III*,

PAR F. HURTER.

N° II (1).

Le successeur d'Hildebrand, Victor III, qui ne régna qu'un an, recommanda, avant d'expirer, d'élever au saint-siége Othon, évêque d'Ostie, qu'avait désigné à son lit de mort Grégoire VII lui-même, et Othon, sitôt qu'il eut été salué pape sous le nom d'Urbain II, écrivit le lendemain de son élection à tous les évêques de la chrétienté, pour leur déclarer qu'il suivrait en tout point les errements et décrets de Grégoire VII. Pascal II, successeur d'Urbain, confirma tous les anathèmes d'Hildebrand contre Henri IV ; il soutint dans sa révolte le fils de l'Empereur contre son père ; il approuva les archevêques allemands qui couronnèrent Henri V à Mayence, et qui avaient dit au prince excommunié : *N'est-ce pas à nous qu'il appartient de détrôner les rois, quand nous les avons mal choisis ?* Il ne resta plus à Henri IV que d'implorer l'appui du roi de France en lui rappelant l'intérêt commun des princes à venger son injure. Enfin, réduit à une détresse absolue, il dut borner son ambition à demander une prébende laïque dans l'église de Spire ; n'ayant pu l'obtenir, il alla mourir à Liége. On l'avait enseveli sans pompe ; Pascal II ordonna que son corps fût déterré, et ses dépouilles restèrent pendant cinq ans privées de sépulture ; si plus tard on

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1859.

les descendit dans les caveaux de Spire, c'est que l'empereur Henri V n'était plus en bonne intelligence avec le pape. Les deux champions de l'Église et de l'Empire eurent donc le même sort ; tous deux moururent dans le malheur et dans l'exil, expiant ainsi l'éclat de leur lutte et la violence de leurs passions. Mais si Grégoire VII et Henri IV arrivaient à se ressembler par leurs malheurs, les causes qu'ils soutinrent étaient loin d'avoir la même fortune. L'Église triomphait : sa domination spirituelle, son autorité générale, s'établissaient tous les jours ; elle était reconnue de plus en plus comme le lien commun des peuples, comme l'expression une et suprême de la pensée de Dieu, du christinanisme.

La preuve de cet état nouveau de l'Europe ne se fit pas attendre ; dix ans après la mort de Grégoire VII, le mouvement des croisades éclata. Il était depuis longtemps dans la pensée de quelques hommes ; Sylvestre II, Hildebrand lui-même avaient conçu d'employer la force de tous les chrétiens pour délivrer le tombeau du Christ ; mais comment exécuter ce grand dessein? Au xe siècle, rien n'était possible ; au milieu du xie, tout n'était pas mûr. Enfin, sur la provocation de Constantinople, de l'empereur grec qui sollicite le secours des Latins, qui se plaint d'être menacé par les Turcs, qui invoque les saintes reliques, et vante en même temps la beauté des femmes grecques, on commence à s'émouvoir en Europe, non pas tant en Italie qu'en France. D'ailleurs, les malheurs de Jérusalem avaient été vus et constatés par des pèlerins. Le patriarche Siméon avait exercé une influence décisive sur un Français, nommé Pierre, qui, de retour en Europe, alla se jeter aux pieds d'Urbain II pour lui demander justice des souffrances et des opprobres de Sion, tant désormais le pape était considéré comme le juge suprême de la chrétienté ! La puissance de la religion s'affermissait aussi par de nouveaux établissements. A côté des Bénédictins dont les congrégations de Cluny, des Camaldules, de Vallombreuse et de Citeaux prospéraient, s'élevaient l'ordre des Chartreux, fondé par Bruno de Cologne, l'ordre des Antonins, celui de Grand-Mont dans le Limousin. Dans les autres pays de l'Europe où le christianisme était plus nouveau, ses progrès n'étaient pas moins sensibles. En Pologne, Casimir Ier rétablissait la foi chrétienne ; la Russie depuis Wladimir le Grand renonçait aux faux dieux ; la Suède était le théâtre de luttes sanglantes entre la cause de l'Évangile et les restes opiniâtres du paganisme ; en Danemark, Harold IV s'était mis en correspondance avec Grégoire VII et avait protégé l'Église ; Ladislas avait en Hongrie raffermi les autels catholiques. Ainsi s'organisait la chrétienté, et Rome en était reconnue pour la métropole et la maîtresse. Aussi, est-ce à la voix du pape que l'Europe se précipitera sur l'Asie : elle n'a cette force d'expansion que parce qu'elle se sent véritablement une ; et c'est l'énergie centrale de sa spiritualité qui lui permet les conquêtes et les aventures. Le 15 juillet 1099, un vendredi, à trois heures, le jour et le moment où Jésus-Christ expira, l'élite de la chevalerie européenne entra dans Jérusalem et mit un trône chrétien à côté du saint sépulcre. Ce n'était plus cette Europe tremblante de la fin du xe siècle qui courbait le front sous la crainte et l'agonie de la mort ; elle tressaillait alors d'orgueil et de foi en elle-même et en son Dieu, et elle ouvrait pour les siècles à venir les rapports de l'Orient et de l'Occident.

Cependant il s'agissait toujours, entre l'Allemagne et l'Italie, de régler la

grande affaire des investitures. Henri V avait envoyé au pape une solennelle ambassade qui échoua dans les difficultés épineuses de cette négociation; quelques années après, il passa en Italie; il y reçut l'hommage de la comtesse Mathilde, et voulut entrer dans Rome, qui fut contrainte de lui ouvrir ses portes. Il y arracha au pape un traité où Pascal II garantissait à l'Empereur le droit d'investiture, pourvu qu'il ne s'y mêlât aucune simonie. Les cardinaux, plus fidèles aux maximes de Grégoire VII, refusèrent de souscrire à ce traité et forcèrent Pascal de le déclarer nul dans un concile tenu à Latran. Henri V, qui était retourné en Allemagne, repassa les Alpes, et s'empara de la succession de Mathilde que la comtesse avait léguée au saint-siége : il se fit couronner à Rome empereur par Bourdin, archevêque de Prague; Pascal mourut à Bénévent où il s'était réfugié; son successeur Gelase ne fut pape qu'un an, et ce fut Caliste II qui, enfin, termina la querelle des investitures par le célèbre concordat de 1122. A Worms, dans une assemblée générale de l'Empereur, des princes et des États de l'Allemagne, on rédigea un écrit où le pape Caliste, parlant à Henri V, lui accordait que les élections des évêques et des abbés du royaume teutonique se fissent en sa présence, sans violence ni simonie; l'élu devait recevoir les régales par le sceptre, excepté ce qui appartenait à l'Église romaine, et en faire les devoirs qu'il doit faire de droit. Celui qui aura été sacré dans les autres parties de l'Empire devait recevoir de l'Empereur les régales dans six mois. « Je vous prêterai secours, disait le pape à l'Empereur, selon le devoir de ma charge, quand vous me le demanderez. Je vous donne une vraie paix et à tous ceux qui sont ou ont été de votre parti du temps de cette discorde (1). » De son côté, l'Empereur, dans un autre écrit, disait que, par amour de Dieu, de la sainte Église et du pape, il remettait toute investiture par l'anneau et la crosse, et accordait dans toutes les églises de son royaume et de son empire les élections canoniques et les consécrations libres. Il restituait à l'église romaine les terres et les régales de Saint-Pierre, qui lui avaient été ôtées du vivant de son père ou sous son propre règne, et qu'il possédait; il promettait d'aider fidèlement à la restitution de celles qu'il ne possédait pas (2). M. de Maistre fait très-bien ressortir l'importance de la question des investitures au moyen âge quand il dit : « Les papes ne disputaient pas aux empereurs l'investiture par le *sceptre*, mais seulement l'investiture par la crosse et l'anneau. Ce n'était rien, dira-t-on. Au contraire, c'était

(1) « Ego Callixtus, etc., concedo electiones episcoporum et abbatum Teutonici regni qui ad regnum pertinent, in præsentia tua fieri, absque simonia et absque violentia................ Electus autem regalia per sceptrum a te recipiat, et quæ ex his jure tibi debet, faciat........ Do tibi veram pacem, et omnibus qui in parte tua sunt vel fuerunt tempore hujus discordiæ. » (*Corps diplomatique du droit des gens*, tom. Ier, pag. 67.)

(2) « Ego Henricus, etc., dimitto Deo, et sanctis ejus apostolis Petro et Paulo et sanctæ catholicæ ecclesiæ omnem investituram per annulum et baculum, et concedo in omnibus ecclesiis fieri electionem et liberam consecrationem : possessiones, et regalia beati Petri, quæ a principio hujus discordiæ usque ad hodiernam diem, sive tempore patris mei, sive etiam meo ablata sunt, quæ habeo, eidem sanctæ romanæ ecclesiæ restituo : quæ autem non habeo, ut restituantur fideliter adjuvabo. » (*Ibid.*)

tout. Et comment se serait-on si fort échauffé de part et d'autre, si la question n'avait pas été importante? Les papes consentirent à l'investiture par le sceptre, c'est-à-dire qu'ils ne s'opposaient point à ce que les prélats, considérés comme vassaux, reçussent de leur seigneur suzerain, par l'investiture féodale, *ce mère et mixte empire* (pour parler le langage féodal), véritable essence de fief qui suppose, de la part du seigneur féodal, une participation à la souveraineté, payée envers le seigneur suzerain qui en est la source, par la dépendance politique et la loi militaire. Mais ils ne voulaient point d'investiture *par la crosse et par l'anneau*, de peur que le souverain temporel, ne se servant de ces deux signes religieux pour la cérémonie de l'investiture, n'eût l'air de conférer lui-même le titre et la juridiction spirituelle, en changeant ainsi le bénéfice en fief; et, sur ce point, l'Empereur se vit à la fin obligé de céder. » Ainsi les luttes furieuses de Grégoire VII et d'Henri IV aboutissaient à une transaction, et l'équilibre commençait à s'établir entre le sacerdoce et l'Empire, entre la hiérarchie ecclésiastique et la constitution féodale.

La France allait, au XIIe siècle, sortir de son obscurité, et entrer en partage de cette illustration que l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie devaient aux empereurs, à Guillaume le Conquérant et à Grégoire VII. La royauté réussissait à réduire quelques vassaux, et les communes commençaient à conquérir leurs franchises. A côté de ces résultats politiques, les luttes de la religion et de la science s'élèvent : le Breton Abailard, qui était entré à Paris la première année du XIIe siècle, explique la théologie par la dialectique, met en balance Aristote avec Jésus-Christ, et compare les trois personnes de la trinité aux divers termes d'un syllogisme, explication que de nos jours Hegel a reproduite. A trente-neuf ans, ses passions s'allument, et auprès de lui Héloïse devient le type de la femme s'approchant de la science par l'amour. En face de cet homme chez qui éclatèrent avec tant d'audace toutes les ardeurs de l'esprit et des passions, l'Église avait besoin d'un puissant défenseur; elle le trouva dans Bernard; ce moine de vingt-deux ans, doué tout ensemble d'une mysticité infinie, d'une activité politique inépuisable, prit sur l'Europe l'autorité d'un pape, tout en restant abbé de Clairvaux. Le premier écrit que composa Bernard traita des degrés de l'humilité, vertu par laquelle l'homme devient méprisable à lui-même; il rédigea aussi une exhortation aux templiers sur la demande de leur premier grand-maître, et il y disait qu'il était merveilleux d'avoir réuni le caractère du moine et du soldat. Le pape le consultait comme un oracle, et l'employait comme un ministre : il l'envoya à Salerne pour rétablir la paix entre Roger, roi de Sicile, et Rainulf, duc de la Pouille. Bernard était revenu dans sa solitude de Clairvaux, quand il reçut une dénonciation touchant les écrits et les doctrines d'Abailard : il le fit avertir, il le vit même, lui parla avec douceur; mais le philosophe, malgré une première condamnation encourue dix-huit ans auparavant au concile de Soissons, demanda à défendre lui-même ses livres au concile de Sens. Bernard s'y rendit; le roi de France était témoin; on pressa Abailard de parler, mais il en appela au pape et garda le silence. Bernard écrivit à Innocent II, il lui raconta ce qui s'était passé; il lui manda qu'Abailard relevait les philosophes et abaissait les docteurs de l'Église, qu'il cumulait les erreurs d'Arius, de Pélage et de Nestorius; enfin,

il le signalait comme étant d'accord avec Arnauld de Brescia, son disciple, pour conspirer contre le christianisme : *Magister Petrus (Abælardus), et Arnaldus, à cujus peste Italiam purgastis, adstiterunt et convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus* (1). Cependant Abailard avait pris le chemin de Rome ; il passa par Cluny ; il y apprit que le pape avait confirmé la condamnation prononcée par le concile ; il y resta, et après deux ans il y mourut, brisé par l'immense fardeau qu'il avait soulevé avec tant d'audace, mais qu'il ne suffisait pas à porter : car enfin Abailard s'était permis les plus hautes témérités. S'il faut en croire son dénonciateur, Guillaume, abbé de Saint-Thierry, il enseignait, entre autres choses, que le Saint-Esprit est l'âme du monde, que nous pouvons vouloir et faire le bien par le libre arbitre, sans le secours de la grâce, que ce n'est pas pour nous délivrer de la servitude du démon que Jésus-Christ s'est incarné et qu'il a souffert, que les suggestions du démon se font dans les hommes par les moyens physiques, qu'il n'y a de péché que dans le consentement au péché et le mépris de Dieu, qu'on ne commet aucun péché par le plaisir, le désir et l'ignorance, mais que ce sont des dispositions naturelles (2). C'était trop pour le XIIe siècle, et la pétulance de son génie avait emporté l'amant d'Héloïse dans des hardiesses trop périlleuses.

Après ces débats métaphysiques, la seconde moitié du XIIe siècle nous montre des théories politiques. L'Italie, pendant les luttes du sacerdoce et de l'Empire, avait accru sa liberté intérieure. Venise, Pise, Gènes, Naples, Amalfi, avaient un gouvernement républicain. Les villes de la Lombardie, Milan, Pavie, Crémone, Asti, Vérone, Padoue, Lodi, possédaient des consuls, une milice, jouissaient des droits régaliens de faire la paix, la guerre, de battre monnaie, et ces grandes cités voulaient attirer dans leur alliance les villes moins considérables pour s'en faire un instrument de guerre et de résistance, soit contre le pape, soit contre l'Empereur ; car la querelle de l'Église et de l'Empire partageait l'Italie comme en deux camps, et les mots de Guelfes et de Gibelins (*Welf*, *Weiblingen*), prononcés pour la première fois, en 1140, à la bataille de Winsberg, que se livrèrent, en Souabe, le duc de Bavière et l'empereur Conrad III, devinrent bientôt le cri de ralliement des champions acharnés de la suprématie de l'Église et du pouvoir impérial. Le neveu et le successeur de Conrad, Frédéric Barberousse, ne voulut pas souscrire à l'indépendance italienne qu'il traita de révolte contre l'Allemagne et les droits de l'Empire.

(1) Epistolæ S. Bernardi abbatis. (*Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tom. XV, pag. 580.)

(2) « Quod Spiritus sanctus sit anima mundi ;

» Quod libero arbitrio sine adjuvante gratia bene possumus et velle et agere ;

» Quod Christus non ideò assumpsit carnem et passus est, ut nos à jugo diaboli liberaret ;

» Quod suggestiones diabolicas per physicam dicit fieri in hominibus ;

» Quod nullum sit peccatum, nisi in consensu peccati et contemptu Dei ;

» Quod dicit concupiscentia et delectatione et ignorantia nullem peccatum committi, et hujusmodi non esse peccatum, sed naturam. » (*Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tom. XV, pag. 577.)

L'année 1154 le vit entre Plaisance et Crémone, passant son armée en revue dans les plaines de Roncalia; il se fit couronner roi de Lombardie à Pavie, et marcha sur Rome.

La ville des papes était alors dans une singulière anarchie : l'élève d'Abailard, Arnauld de Brescia, avait prêché, dans toute l'Italie, des principes nouveaux. Condamné par un concile à Latran, il s'était réfugié à Zurich, dont la position était telle, dit Jean de Muller, dans son *Histoire de la Suisse,* que chaque progrès de l'Allemagne et de l'Italie était un bonheur pour cette commerçante et religieuse cité. Arnauld de Brescia, dit encore l'historien (1), prêcha sa doctrine aux hommes de Zurich; elle fut reçue par beaucoup de citadins et de campagnards : quelques-uns soutinrent leur opinion dans les diètes, et la transmirent à leurs petits-fils, avec une foi ferme contre laquelle vint échouer l'éloquence de saint Bernard. Pendant l'exil d'Arnauld, les Romains avaient établi un gouvernement républicain. Quand il fut de retour, il voulut ressusciter les formes politiques de l'antiquité, faisant un bizarre mélange des souvenirs de la république romaine et des traditions de la primitive Église. Sa perte fut le gage d'une réconciliation entre le pape Adrien IV et Frédéric Barberousse. On le brûla vif, et ses cendres furent jetées au vent. Voici comment l'infortuné disciple d'Abailard a été dépeint par un contemporain, Otton de Freisingen, historien de Frédéric Barberousse, peu favorable aux opinions nouvelles : « C'était un homme d'un esprit assez subtil; toutefois son éloquence présentait plus de mots que d'idées. Aimant la singularité, il se précipitait avec ardeur dans les opinions nouvelles : c'était un de ces esprits merveilleusement propres à élever des hérésies, des schismes et des troubles. Quand, après avoir étudié, il repassa de France en Italie, il prit l'habit religieux pour mieux tromper la foule; il se mit à tout censurer, à tout déchirer; il n'épargna personne; il se montrait le détracteur des clercs et des évêques, le persécuteur des moines; il ne flattait que les laïques. » Et qu'enseignait cet Arnauld, si sévèrement traité par Otton? « Il disait que les clercs qui possédaient des biens, que les évêques qui avaient des droits régaliens, et que les moines qui avaient des domaines ne pouvaient, en aucune manière, espérer faire leur salut; que toutes ces choses appartenaient au prince temporel, et devaient, par un effet de sa munificence, n'être que le partage des laïques (1). » Ainsi,

(1) *Histoire de la Suisse*, livre I, chap. XIV.

(2) « Is quidem naturæ non hebetis, plus tamen verborum profluvio quam sententiarum pondere copiosus. Singularitatis amator, novitatis cupidus : cujusmodi hominum ingenia ad fabricandas hæreses schismatumque perturbationes sunt prona. Is à studiis à Galliâ in Italiam revertens, religiosum habitum, quò amplius decipere posset, induit, omnia lacerans, omnia rodens, nemini parcens : clericorum ac episcoporum derogator, monachorum persecutor, laicis tantùm adulans. Dicebat enim nec clericos proprietatem, nec episcopos regalia, nec monachos possessiones habentes aliquâ ratione salvari posse : cuncta hæc principis esse, ab ejusque beneficentiâ in usum tantùm laicorum cedere oportere. » (*De gestis Fred.*, lib. II, cap. XX.) — Jean de Muller, que nous avons déjà cité, dit aussi qu'Arnauld enseignait que le diable avait séduit le clergé par des richesses et par une gloire périssable, et qu'il se servait de la matière, en elle-même indifférente, pour détruire le règne de Dieu.

voilà un novateur qui, pour mieux lutter contre l'Église, se jette du côté des rois, au point de les déclarer dispensateurs uniques des biens de la terre. Mais il nous faut maintenant passer de cette doctrine à la théorie du pouvoir impérial, élevée par les jurisconsultes italiens.

Entre le pape et l'Empereur la mésintelligence ne tarda pas à se glisser. Frédéric avait tenu de mauvaise grâce l'étrier à Adrien ; dans une diète à Besançon, des légats avaient présenté une lettre à l'Empereur où l'Empire était désigné sous le nom de *beneficium ;* c'était en faire une dépendance féodale du saint-siége. *Eh! de qui Frédéric tient-il l'Empire, sinon du pape?* dit un des légats, que le comte palatin, Otton de Witelbasch, voulut tuer dans sa colère. Les États protestèrent contre une pareille doctrine ; Adrien fut obligé de se désister expressément de cette prétention, il promit aussi de faire disparaître le tableau de Lothaire II, qui représentait l'Empereur à genoux devant le pape Alexandre II. Frédéric passe en Italie, assiége Milan, contraint l'orgueilleuse cité de lui ouvrir ses portes et la dépouille de ses priviléges. Mais ce n'est plus assez pour lui du triomphe des armes ; il lui faut la consécration d'une doctrine qui fonde le droit de la couronne impériale. Par ses ordres, quatre jurisconsultes, élèves du célèbre Irnérius, Bulgare, Martin de Gozia, Jacques et Hugues de la Porte, recherchèrent les droits de l'Empire ; ils prononcèrent que tous les fiefs majeurs, que tout ressort et toute juridiction relevaient du trône impérial ; ils établirent que l'Empereur avait le droit de lever une capitation générale outre les tributs annuels et les impositions ordinaires ; enfin ils élevèrent le pouvoir impérial à cette formule : *La volonté de l'Empereur est le droit ; ce qui lui plaît a force de loi ; — tua voluntas jus esto ; sicuti dicitur : quidquid principi placuit legis habet vigorem.* Ainsi l'Empereur, avec le secours du droit romain, était déclaré l'égal des anciens empereurs de Rome ; on ressuscitait la dictature des Césars pour battre en ruine la théocratie de Grégoire VII ; contre le prêtre s'élevait le jurisconsulte, s'appuyant, comme lui, de l'autorité des textes, de la majesté des traditions ; mais, dans sa bouche et sous sa plume, les textes et les traditions n'étaient plus invoqués pour l'Église, mais contre elle, mais en faveur de l'Empire et de la royauté. Dans le siècle suivant, les jurisconsultes français continuèrent avec puissance l'œuvre commencée par les Italiens, et les foudres de l'Église romaine viendront souvent mourir au seuil de la grand'chambre du parlement de Paris.

Les Milanais ne pouvaient se résoudre à la soumission envers l'Empereur, et provoquèrent une nouvelle lutte où ils succombèrent dans la troisième année. Leur ville fut rasée, et Frédéric, à Pavie le jour de Pâques, se couronna lui-même encore une fois. Cette guerre si vive était, pour la liberté de l'Italie en face de l'Allemagne, un puissant aiguillon, et un pape comprit, avec un instinct vraiment politique, le nouveau rôle qu'elle lui offrait. Alexandre III, dont le pontificat, le plus long du XIIe siècle, dura vingt-deux ans, et pendant lequel quatre antipapes se succédèrent, sut imprimer une direction systématique à la résistance désespérée des Lombards. Après avoir excommunié Frédéric en s'autorisant des anathèmes de Grégoire VII contre Henri IV, il forma une vaste ligue de Rome, de Venise et des villes lombardes, et une guerre générale recommença avec plus d'acharnement. Frédéric entra un instant dans Rome,

mais la contagion se mit dans son armée ; il voulut entamer quelques négociations qui furent repoussées par le paps, et il fut obligé de repasser les monts pour tenter d'armer l'Allemagne contre l'Italie. Mais l'Allemagne fatiguée se refusait à de nouveaux efforts, et Frédéric fut condamné à une inaction de cinq ans, que mirent à profit les villes lombardes pour relever leurs affaires, leurs murailles et leurs finances. Enfin, en 1174, Frédéric put rentrer en Italie à la tête d'une formidable armée ; il brûla Suze, mais il fut obligé de s'arrêter quatre mois devant Alexandrie, ville nouvelle bâtie par les Lombards, qui l'avaient baptisée par reconnaissance du nom même du pape Alexandre III ; l'Empereur ne put la prendre. Alors quelques négociations furent nouées de part et d'autre, mais sans résultat. Une nouvelle armée vint renforcer les troupes allemandes, et à quinze milles de Milan, la bataille de Lignano, perdue par Frédéric, assura l'indépendance italienne. Cette fois les négociations furent reprises pour ne plus avorter. Le pape et l'Empereur se virent à Venise et jurèrent la paix. Frédéric n'avait pas de peine à renoncer au schisme et à ne plus soutenir les antipapes ; il n'était pas non plus difficile de rétablir la paix entre l'empire d'Occident, le roi des Deux-Siciles et l'empire d'Orient ; mais c'était un épineux problème que de définir les droits de l'Empereur et des villes lombardes. Comme sur ce point on ne pouvait s'entendre, on convint, pour ne pas empêcher la paix désirée de tous, d'une trêve de six ans, pendant laquelle les droits de part et d'autre demeureraient en suspens. Les six années écoulées, personne ne voulut recommencer la guerre, et dans une diète à Constance, en 1183, fut rédigé un traité définitif, base du droit public et témoignage écrit des libertés de l'Italie. L'Empereur y renonçait aux droits régaliens dans l'intérieur des villes ; il reconnaissait aux cités confédérées le droit de lever des armées, de s'entourer de murailles, et d'exercer dans leur enceinte la juridiction tant civile que criminelle ; mais il se réservait l'investiture des consuls, le serment de fidélité qui devait se renouveler tous les dix ans, et les appels dans les causes civiles dont l'objet surpasserait la valeur de vingt-cinq livres impériales (1). Ainsi, un siècle après la mort de Grégoire VII, les rapports de l'Allemagne et de l'Italie commençaient à devenir réguliers et pacifiques. Dans la lutte de trente ans qui amena la paix de Constance, les deux pays eurent chacun un grand homme. Alexandre III a un tout autre aspect qu'Hildebrand, il continue son œuvre par d'autres moyens ; c'est déjà aux intérêts positifs, à la liberté italienne, à l'ambition naissante de Venise, à l'indépendance lombarde qu'il demande le triomphe de l'Église. Les revers le trouvent souple et ferme à la fois, les prospérités ne le jettent pas dans le danger des prétentions excessives ; il signe avec l'Empereur une paix opportune ; pendant son exil en France, il sait se faire honorer du roi Louis, et garder toute la majesté du pontificat ; dans les démêlés si tragiques entre Thomas Becket et Henri II, dont il faut lire le récit tant dans l'*Histoire ecclésiastique,* de Fleury, que dans l'*Histoire de la Conquête d'Angleterre,* de M. Augustin

(1) On peut lire la teneur de ce traité dans les savantes recherches de Sigonius, *De regno Italiæ,* lib. XIV. (Édition de Milan, tom. II des *OEuvres complètes,* pag. 811-818.)

Thierry, Alexandre III s'attache à ménager l'archevêque et le roi; il leur donne raison tour à tour, si bien que Becket, se voyant abandonné par Rome dans sa lutte contre la royauté, peut s'écrier dans son désespoir : *Barrabas se sauve et Christ est mis à mort!* Alexandre III a déjà quelque chose de la cauteleuse prudence des papes du XVIe siècle. Entre Grégoire VII et Innocent III, il marque comme un point d'arrêt par sa modération avisée. Frédéric, au contraire, ne se meut que par d'impétueuses saillies; il a tout l'orgueil de l'Empire et toutes les passions de la race allemande; c'est bien le successeur des Othon et le vengeur d'Henri IV; il relève la couronne impériale, et la maintient du moins au niveau de la tiare, rétablissant ainsi l'image de cette république chrétienne qui devait avoir deux têtes. A une ardeur qui parfois ressemble à de la furie, il unit un mâle bon sens, et il sait transiger aussi bien que combattre : néanmoins chez lui l'héroïsme l'emporte. Aussi après avoir signé la paix de Constance, et puni la rébellion d'Henri Welf, duc de Bavière, il courut en Orient, le premier des princes chrétiens, à la nouvelle de la prise de Jérusalem par le sultan d'Égypte, entra sur les terres des Turcs, prit Iconium, traversa le mont Taurus, et se noya dans le fleuve Seleph qu'il voulut passer à cheval, terminant par une mort de soldat une vie de grand empereur.

A la fin du XIe siècle, c'était de son propre mouvement que la chrétienté s'était jetée sur l'Asie; à la fin du XIIe, elle était contrainte d'y revenir, sous peine de forfaire à l'honneur. Saladin avait repris Jérusalem; c'était un défi à toute la chevalerie de l'Europe. Aussi Frédéric Barberousse n'avait été que le précurseur des rois de France et d'Angleterre, Philippe-Auguste et Richard, tous deux avides de gloire, l'un politique plus habile, l'autre plus brillant chevalier, le premier plus grand en Europe, l'autre plus illustre en Syrie. Ptolémaïs ouvrit ses portes à l'armée des croisés qui représentait bien la chrétienté; car tous les peuples s'y étaient donné rendez-vous, l'Allemand, le Français, l'Anglais, l'Italien; le camp des chrétiens était comme une autre ville s'élevant en face de la ville infidèle, et comme une image de l'Europe.

Le XIIe siècle, qui terminait ainsi ses travaux par une sorte de décoration et de pompe militaire, nous offre de notables résultats. Les idées se débrouillent, les institutions se développent, les peuples se distinguent et les hommes s'affirment. Les rapports et les luttes de la religion et de la philosophie, ces deux points de vue d'une même vérité, s'établissent : Abailard et Bernard en ont la gloire. Le droit romain reparaît pour servir à la fois de pâture à l'esprit et d'instrument politique; l'Église commence à rédiger sa législation et son *corpus juris canonici*. Les libertés politiques s'organisent en France, en Italie, en Allemagne; les grands hommes paraissent et se multiplient; on voit luire de ces grandes figures dans lesquelles l'humanité s'exprime et se glorifie; les relations de l'Orient et de l'Occident, de l'islamisme et du christianisme, sont devenues plus intelligentes et plus utiles. Les chrétiens, en révérant Saladin, ont appris qu'il est d'autres vertus que celles inspirées par l'Évangile; et Richard est devenu, pour le sectateur du Coran, le type du chevalier chrétien. Bientôt, à la suite de la religion, le commerce et la science trouveront dans ces rapports de précieux avantages. Tel est le point où est parvenue la société européenne au moment où Innocent III monte sur le trône pontifical.

La vie d'Innocent III est un sujet bien fait pour séduire un esprit qui se croit la vocation d'écrire l'histoire. Son importance n'est inférieure à aucune des biographies les plus illustres des temps anciens et modernes ; elle offre l'apogée du moyen âge. L'auteur qui s'en est emparé, M. Frédéric Hurter, ne saurait être compté, sans doute, parmi ces hommes de premier ordre qui écrivent l'histoire avec une autorité souveraine, et qui sont la gloire d'une littérature, comme Bossuet, Gibbon, Jean de Muller; mais au-dessous de ces hauteurs inaccessibles à la foule, il est encore de belles places. Si M. Hurter n'a pas le génie de l'histoire, il en a bien le goût, l'esprit et le culte. Il y a vingt ans qu'en parcourant la collection des lettres du pape Innocent III, il conçut l'idée d'écrire son histoire. Depuis, à travers les devoirs d'une vie active, il n'a jamais négligé de rassembler les matériaux de ce grand travail. Il nous raconte lui-même qu'il ne tarda pas à comprendre que la vie d'un tel homme, centre et souvent moteur de tous les événements de son siècle, ne pouvait être séparée de ses relations multipliées avec ses contemporains. La vie d'un pape au moyen âge, dit fort bien M. Hurter, est un fragment de l'histoire universelle. D'ailleurs, la lecture attentive des écrits d'Innocent lui révéla combien la vie de ce pape s'était transformée dans celle de l'Église, et alors la figure de l'homme dont il avait entrepris d'écrire l'histoire, lui apparut dans sa lumineuse splendeur. Voilà de l'enthousiasme naïf et sincère. M. Hurter a la passion de l'impartialité historique : protestant, président du consistoire du canton de Schaffhouse, il a *historiquement*, pour le catholicisme au moyen âge une admiration profonde ; nous disons *historiquement*, car il a soin de distinguer expressément la vérité de l'histoire de la vérité du dogme. « Que la croyance qui faisait agir Innocent III, écrit M. Hurter, considérée en elle-même, soit vraie ou fausse, conforme ou non à la doctrine de l'Évangile, bien ou mal fondée sur la parole de Jésus-Christ, c'est une question d'un haut intérêt, qui appartient à la polémique théologique, mais dont l'histoire n'a pas à s'occuper. Il suffit à l'histoire de savoir que cette croyance dominait à une époque, et se liait à une institution qui exerçait une souveraine et universelle influence. » Nous ne pouvons qu'applaudir à tant de sagacité et répéter, avec l'écrivain de Schaffhouse, qu'il n'est rien de plus injuste que de répudier les plus hautes qualités de l'intelligence et du caractère, uniquement parce que nous n'approuvons pas les formes extérieures et les circonstances accidentelles avec lesquelles elles ont dû se manifester. Il n'y a donc pas trace, dans le livre de M. Hurter, des opinions et des principes du protestantisme ; il nous peint naïvement l'institution catholique dans sa puissance et son génie; il raconte, il ne critique pas; même on se surprend à trouver cette impartialité excessive, et cette absence complète d'appréciations rationnelles tourne, pour l'esprit, en une déception qui l'impatiente parfois. On ne peut écrire sur les institutions, les idées et les hommes, sans les juger et sans prendre parti. Si M. de Barante a pu appliquer à l'histoire, comme il l'a fait avec tant d'éclat, la méthode purement narrative, c'est qu'il a su choisir avec un tact exquis une époque où les événements sont tous pittoresques, où les croyances du moyen âge sont déja tombées dans le chaos, où les idées modernes ne règnent pas encore, où tout aboutit presque toujours à des voies de fait, à des guerres entre la France et

l'Angleterre, à des batailles en Flandre, à des scènes d'anarchie civile, à des jeux et à des champs-clos de chevalerie. Mais le XIII[e] siècle ne peut se contenter d'une chronique; il lui faut une histoire, parce qu'il a remué les croyances et les idées les plus profondes de l'humanité. Mais, prenons le livre de M. Hurter, tel qu'il lui a été donné de le concevoir et de l'exécuter; prenons-le avec les qualités précieuses d'une érudition tout ensemble intelligente et candide, avec des défauts dont le génie pouvait seul se préserver, et, tel qu'il est, sachons en profiter et en jouir.

Le biographe d'Innocent III commence son livre par des détails sur la jeunesse du grand pape dont il va dérouler l'histoire. L'origine des Conti, aïeux d'Innocent, remonte à une époque beaucoup plus reculée que celle indiquée par les documents écrits qui existent encore. Du jour où elle se fixa à Rome, cette famille brilla pendant six siècles du plus vif éclat. Au XII[e] siècle, un de ses rejetons, le comte Trasmondo, épousa une Romaine, nommée Claricie, de la maison des Scotti; il eut de ce mariage une fille et quatre fils dont le plus jeune vint au monde vers l'an 1160 ou 1161; son père le fit baptiser sous le nom de Lothaire : c'est Innocent III. On sait peu de chose des premières années de Lothaire, de son enfance; seulement il dut à sa noble origine, qui lui faisait compter trois cardinaux parmi ses plus proches parents, d'entrer à l'école de Saint-Jean-de-Latran. De Rome il se rendit à Paris dont la souveraineté scientifique attirait l'élite de la jeunesse européenne. Lothaire suivit de préférence les leçons de Pierre, chantre de la cathédrale, qui méritait une grande estime par la pureté de sa doctrine; il s'honora toujours d'un pareil maître, et, quand il fut élevé sur le trône pontifical, il lui conféra tour à tour l'évêché de Cambrai et l'archevêché de Sens. C'était surtout l'Écriture sainte, et son application aux discours publics destinés au clergé et au peuple, qui occupait Lothaire; néanmoins il ne négligeait pas la sagesse humaine. Le livre de Boëce, *de Consolatione philosophiæ,* ce manuel des hommes d'État et des savants au moyen âge, avait pour lui un grand attrait; l'histoire affermissait sa raison, et l'antique poésie charmait ses loisirs. C'est pendant ce séjour à Paris qu'on place un voyage en Angleterre, où il aurait été s'agenouiller sur le tombeau de Thomas Becket, martyr de la cause de l'Église. Quelles pensées s'élevèrent alors dans son âme, et le fils du noble comte ne songea-t-il pas dans sa prière à continuer l'ouvrage du fils du charpentier ?

De Paris, Lothaire alla à Bologne. Les nombreuses ordonnances, les décisions et réponses qu'il rendit quand il fut pape, attestent qu'il y étudia profondément le droit canonique. Enfin il retourna à Rome et reçut les ordres sacrés; il obtint un canonicat à Saint-Pierre. Grégoire VIII, qui ne régna que cinquante-sept jours, lui conféra le sous-diaconat; ce fut son oncle maternel, Clément III, qui remplaça Grégoire. Le nouveau pape nomma son neveu, âgé de trente ans, cardinal-diacre, et lui conféra le titre de l'église de Saint-Sergius et de Saint-Bacchus, titre qu'il avait lui-même porté. Nommé cardinal, après avoir donné ses premiers soins à son église, dont il releva les murs et orna l'intérieur, il s'occupa activement des affaires générales auxquelles l'associait sa nouvelle dignité. Ces occupations lui valurent la connaissance des personnages marquants de tous les royaumes chrétiens, et des amitiés aux-

quelles plus tard il resta fidèle. Sous le règne de Célestin III, il prit moins de part à l'administration de l'Église; depuis longtemps sa famille et celle du nouveau pape étaient ennemies. C'est à cette époque qu'il composa un livre *des Misères de la vie humaine*, déclamation lugubre sur les douleurs de l'homme et du genre humain; en voici quelques traits : « Que la vie est pénible! Voulez-vous parvenir à la sagesse, à la science; alors les veilles, les peines et le travail sont votre lot, et néanmoins à peine si vous acquérez quelques connaissances... Quelle agitation intérieure pour toute chose! Le riche et le pauvre, le maître et le valet, l'époux et le célibataire, tous sont tourmentés de diverses manières par la misère. Ainsi le célibataire par le désir de la chair, et le mari par sa femme : celle-ci veut des parures précieuses, des meubles, sans aucun égard aux revenus de son mari; si elle ne les obtient pas, elle se plaint, elle pleure, elle fait la moue et murmure toute la nuit... La vie est un service militaire, elle est environnée de tous côtés d'ennemis et de dangers; la nature humaine est de jour en jour plus corrompue; le monde et notre corps vieillissent... L'âme ne se sépare pas avec plaisir du corps; la mort et la corruption nous font frissonner d'effroi. A quoi servent alors les trésors, les festins, les honneurs, les jouissances de la vie? Voici venir le ver qui ne meurt pas, le feu qui ne s'éteint pas. Ne dites pas : La colère de Dieu ne peut être éternelle, sa miséricorde est infinie; l'homme a péché dans le temps, Dieu ne punira pas pour l'éternité. Espérance stérile, fausse présomption! Pas de délivrance possible dans l'enfer, car le mal restera comme penchant, quand même il ne pourra plus être exécuté; ils ne cesseront de blasphémer l'Éternel, et c'est ainsi que le renouvellement de la faute renouvellera le châtiment. » Quand, un siècle après, un poëte viendra écrire aux portes de l'enfer : *Ici plus d'espérance!* il ne fera que répéter cette implacable théologie d'anathème et de désespoir contre laquelle aujourd'hui l'humanité proteste victorieusement.

Célestin III tomba malade vers la fête de Noël 1197; aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, Lothaire, accompagné de quelques cardinaux, vint à l'église de Saint-Jean-de-Latran célébrer l'office des morts pour le défunt. Les cardinaux devaient, conformément aux anciens usages, s'assembler le second jour après la mort du pape pour célébrer ses funérailles et procéder, le troisième jour, à l'élection; mais ils jugèrent nécessaire de se hâter, pour prévenir toute influence extérieure qui aurait pu prévaloir au préjudice de la liberté de l'Église. Aussi, le jour même de la mort de Célestin, ils s'assemblèrent dans un couvent près du Scaurus; ils s'y crurent plus en sûreté contre les Allemands qui occupaient le pays jusqu'aux portes de Rome. Jean de Salerne obtint dix voix, d'autres cardinaux portèrent leurs suffrages sur Octavien; mais celui-ci déclara qu'il regardait le cardinal Lothaire comme plus digne que lui-même du pontificat. Son exemple entraîna Jean de Salerne, qui fit la même déclaration, et tous les cardinaux reportèrent unanimement leurs voix sur un homme de trente-sept ans qui suppléait à l'âge par l'éclat du talent; c'était bien une élection digne du Saint-Esprit. On assure que pendant la séance trois colombes voltigèrent au-dessus du couvent, et que la plus blanche des trois prit son vol à la droite de Lothaire, quand il se fut mis à la place que devait occuper l'élu. Le peuple accueillit, par des cris de joie, la nouvelle de cette élection extra-

ordinaire. Appuyé sur deux cardinaux, Lothaire se rendit à Saint-Jean-de-Latran pour prier l'Éternel, pendant que ses frères chantaient le *Te Deum*, et les cérémonies accoutumées s'accomplirent. Cependant le nouveau pape n'était encore que diacre, il fallait qu'il fût sacré prêtre et évêque avant d'être solennellement installé sur le trône du prince des apôtres : ce ne fut que six semaines après l'élection qu'il fut couronné pape, dans l'église de Saint-Pierre. « Le symbolisme de ces siècles, dit notre historien, qui donnaient une pensée profonde à tout acte de la vie, qui plaçaient dans la main gauche de l'Empereur une pomme d'or remplie de cendre, afin que l'éclat extérieur lui rappelât la splendeur du trône, et la cendre cachée, la destruction rapide de sa personne; ce symbolisme posa sur la tête du pape une couronne de plumes de paon, afin qu'il n'oubliât jamais que ses regards, comme les yeux de ces plumes, devaient être dirigés de tous côtés. Les brûlantes et abondantes larmes versées par Lothaire, qui prit le nom d'Innocent III, pendant cette imposante solennité, trahirent toute la violence de son émotion. »

Le second livre de l'histoire de M. Hurter est consacré à exposer l'état de l'Europe et de l'Orient, au moment de l'intronisation du nouveau pape. Le trône de l'Empire était vacant, et le choix de celui qui devait s'y asseoir était d'un bien haut intérêt pour l'Église romaine. En France régnait Philippe-Auguste dans tout l'éclat de la jeunesse, ayant cinq ans de moins qu'Innocent, et ne cédant pas à celui-ci en fermeté. Richard d'Angleterre, par suite de ses luttes continuelles avec la France, vivait beaucoup moins dans son île que dans ses provinces d'outre-mer. En Espagne, Alphonse de Castille, malheureux dans les combats qu'il livrait aux Maures, avait perdu Calatrava, Alarcos, et faisait aussi la guerre au roi de Léon. Les royaumes scandinaves étaient encore le théâtre de scènes sanglantes, et la protection vigilante de Rome pouvait seule empêcher que le christianisme y fût étouffé sous l'oppression de persécuteurs victorieux. En Hongrie, Bela III, roi juste et sévère, avait dans ses États départi à l'Église cette liberté que les papes s'efforcèrent de lui faire octroyer partout ailleurs; il mourut peu de temps après l'élection d'Innocent. A Constantinople, Isaac l'Ange avait été jeté du trône dans les fers par le crime de son frère Alexis; dans quelques années, l'empire grec tombera au pouvoir des Vénitiens et des Français. En Égypte et dans les pays où Saladin avait si puissamment régné, ses fils et son oncle Saffeddin se faisaient une guerre qui permettait aux chrétiens de respirer un peu. Dès la première lettre qu'il écrivit, Innocent exprima les principes sur lesquels devait reposer son administration. « Il est de notre devoir, disait-il, de faire fleurir la religion dans l'Église de Dieu, de la protéger là où elle fleurit. Nous voulons que pendant toute notre vie le christianisme soit obéi, respecté, et que les établissements religieux prospèrent de plus en plus. » Le grand âge de son prédécesseur avait apporté quelque retard dans la marche des affaires. Aussi, dès le jour de son élection, même avant d'être sacré comme chef de l'Église, il se livra avec ardeur au travail. Il s'astreignit lui-même à des habitudes modestes, ne voulut pas qu'on servît plus de trois mets sur sa table, et congédia ses pages en leur donnant les moyens de devenir chevaliers. Il ne permit plus aux cardinaux de recevoir de l'argent pour l'expédition des affaires, afin de couper court aux plaintes,

aux accusations qui s'élevaient déjà contre la vénalité romaine, comme le prouve cette exclamation d'un chroniqueur : « Réjouis-toi, ô Rome ! les portes des trésors terrestres sont ouvertes; l'argent afflue vers toi. Réjouis-toi de ce que la discorde a éclaté dans l'enfer, afin d'augmenter ton lucre ! Contente ta soif; répète ton ancien refrain ! Ce n'est pas par la religion, mais par la méchanceté des hommes, que tu as vaincu le monde. » Innocent dut aussi songer à rétablir son autorité à Rome même et dans ses provinces. Il profita de la joie du peuple à son élection pour faire disparaître, dans la personne du sénateur, la dernière trace de l'indépendance des Romains, comme il supprima, dans la personne du préfet, la dernière trace de la suzeraineté impériale. Puis il s'occupa des parties éloignées des domaines de l'Église. Il fit rentrer dans une complète obéissance la marche d'Ancône et la Romagne, malgré les entreprises de Markwal d'Anweiler, chevalier alsacien. Il soumit aussi le duché de Spolette, le comté de Bénévent et d'autres seigneuries. En Sicile, Constance, veuve de l'empereur Henri, et tutrice d'en enfant qui plus tard sera Frédéric II, cherchait sa force dans le lien féodal avec le saint-siége. Elle envoya des ambassadeurs à Innocent, avec la mission de recevoir, au lieu et nom de Frédéric, en fief du pape, le royaume de Sicile, le duché de la Pouille et la principauté de Capoue, aux mêmes conditions qui avaient existé jusqu'à ce jour entre le souverain pontife et les rois, tant le pape était alors invoqué comme le protecteur et le supérieur des princes !

Mais il est remarquable qu'Innocent III apporta beaucoup de ménagements dans l'exercice de cette suprême autorité. Ainsi, dans les affaires de l'Allemagne, il laissa l'élection d'Othon s'accomplir librement et sans aucune intervention de sa part ; il attendit que les divisions qui déchiraient l'Empire provoquassent un appel à son tribunal. Envers Philippe-Auguste, pour son divorce avec Ingelburge, il fut inflexible au fond, patient et plein de douceur dans la forme : il ne se lassa jamais de remontrer au roi que la dignité royale ne peut être au-dessus des devoirs d'un chrétien ; il lui déclara que, malgré son attachement pour la maison royale, qui dans tous les orages ne s'était jamais séparée de l'Église romaine, il serait obligé de lever contre lui sa main apostolique. Les royaumes de Léon et de Castille, celui de Portugal, érigé sous la consécration d'Alexandre III ; la Norwége, la Hongrie, l'Islande, où les ecclésiastiques furent adjurés de ne plus se livrer à l'assassinat, à l'incendie, à la débauche, et de ne plus exciter l'indignation par la multitude de leurs péchés; tous ces pays reçurent d'Innocent des conseils paternels, des remontrances sévères, des directions politiques. Pour s'en assurer, il ne faut que lire ses lettres si belles et si pleines, lettres à la rédaction desquelles, s'il ne les a pas toutes écrites lui-même, il a évidemment coopéré. C'étaient ses dépêches.

L'Europe n'absorbait pas toute sa pensée, et il n'oubliait pas l'Orient. S'il travaillait à fonder l'ordre en Italie et dans le royaume de Sicile, à terminer les dissensions de l'Allemagne, à rétablir la paix entre la France et l'Angleterre, c'est qu'il voulait armer l'Europe pour venger les chrétiens de la Palestine, c'est qu'il songeait à faire rentrer Byzance dans la grande unité catholique. Il avait dit un jour publiquement à Rome : « Jésus-Christ pleura sur Jérusalem ; aujourd'hui il ne nous reste aussi que des pleurs. Les routes de Sion sont désertes,

parce que personne ne veut se rendre à une fête : les ennemis du Christ l'emportent. » Il envoya des évêques à Pise, à Gênes, à Venise, pour exhorter les fidèles à remplir leurs devoirs envers le crucifié. Il rappela aux Vénitiens que, sous prétexte qu'ils ne vivaient que du commerce et de la navigation, il ne leur était pas permis de pourvoir les Sarrasins, par échange ou par commerce, de munitions de guerre, de fer, de chanvre, de pois, de clous, de cordes, de bois, d'armes, de galères, de vaisseaux. Déjà les intérêts positifs conspiraient contre la religion. Rien n'était plus propre à assurer le succès d'une croisade que la coopération de l'empereur grec. Innocent III employa tout pour déterminer Alexis à prendre part à la guerre contre les ennemis de la foi. Il lui envoya des légats pour négocier tant avec lui qu'avec le patriarche, au sujet de la délivrance du saint sépulcre et de la réunion des deux Églises ; mais le ton hautain des lettres du pape choqua l'empereur. « Si Jérusalem est au pouvoir des gentils, répondit-il, c'est une preuve que Dieu est toujours irrité contre les crimes des chrétiens, et que la parole du prophète : *Ils règnent pour eux et non par moi, car ils ne me connaissent pas*, s'applique aux rois. Quant à la réunion avec l'Église romaine, la meilleure union consisterait à voir chacun renoncer à sa volonté personnelle. Au surplus, si le pape veut soumettre les doctrines controversées à l'examen d'un concile, l'Église grecque s'y trouvera. » Mais rien ne décourageait Innocent dans ses projets de croisade; il continua de solliciter les puissance de l'Europe ; il peignit de nouveau au roi de France les malheurs de Jérusalem ; il lui dit qu'il devait non-seulement permettre aux croisés de partir, mais les y forcer. Il envoya des pouvoirs étendus à Foulques, curé de Neuilly, ardent missionnaire qui enflammait de son éloquence les populations de France et des Pays-Bas. Enfin, la noblesse se leva encore une fois pour la délivrance des lieux saints, et envoya demander des vaisseaux à Venise pour le transport de l'armée chrétienne en Orient. Mais ici s'ouvre une scène nouvelle qui devait former un notable contraste avec les triomphes des chrétiens à Jérusalem et à Ptolémaïs.

Parmi les trois villes d'Italie qui alors rivalisaient de puissance, Pise, Gênes et Venise, c'était la cité de saint Marc qui avait le plus de forces et d'avenir. Elle avait déjà lancé sur mer des flottes de deux cents vaisseaux; elle étendait son autorité sur toutes les côtes de la Méditerranée; elle commerçait avec Constantinople, où même les Vénitiens possédaient quelques rues spécialement habitées par eux; avec Naples, la Sicile, avec le roi d'Arménie. La foire de Venise devint bientôt la plus riche et la plus fréquentée de l'Europe; c'était le dépôt des produits de tous les pays des trois parties de la terre. Au moment où les croisés envoyèrent des députés à la république, elle nourrissait contre Constantinople d'ardents désirs de vengeance, et Dandolo, qui, à quatre-vingt-dix ans, avait toute la vivacité d'un jeune homme, épiait toujours le moment d'être l'instrument heureux des passions de son pays. On sait que les croisés ne purent tenir les conditions stipulées, et que Dandolo leur proposa de se racheter par la conquête de Zara, que le roi de Hongrie avait enlevé à la république. Ils acceptèrent cette façon militaire de payer leurs dettes, et ils emportèrent une ville chrétienne, malgré la défense du pape.

Quel changement dans les cœurs! quelle altération de la foi ! Voilà les croisés

devenus des espèces de *condottieri*, prêtant leur épée même contre des chrétiens, et n'étant plus sensibles qu'au plaisir de la guerre, sans plus songer à Jérusalem. En vain les bourgeois de Zara ont suspendu des crucifix aux murs de la ville, en vain le pape a transmis aux croisés par ses légats les plus expresses défenses, les croisés ne respectèrent pas plus l'image de Dieu que son vicaire, et ils pillèrent la ville la plus riche de la Dalmatie. « Satan vous a poussés à porter vos premières armes contre un peuple chrétien, leur écrivit Innocent quand il apprit la prise de Zara; vous avez offert au diable les prémices de votre pèlerinage. Vous n'avez dirigé votre expédition ni contre Jérusalem, ni contre l'Égypte. La vénération pour la croix que vous portez, l'estime pour le roi de Hongrie et pour son frère, l'autorité du siége apostolique, qui vous avait envoyé des ordres précis, auraient dû vous détourner d'un pareil crime. Nous vous exhortons de ne pas continuer la destruction au delà de ce qui est déjà fait, à restituer tout le butin aux envoyés du roi de Hongrie, sans quoi vous serez déclarés passibles de l'excommunication que vous avez méritée, et déchus de tous les bienfaits de la croisade qui vous sont promis. » Les princes français reconnurent leur faute, et envoyèrent à Rome le savant maître Jean de Noyon et deux chevaliers pour apaiser le pape, qui accepta leur repentir, faute de mieux. Mais d'autres déplaisirs attendaient Innocent; il apprit par son légat le traité que les croisés venaient de conclure avec Alexis pour remettre ce dernier en possession du trône de Byzance. Il se hâta de leur écrire. « Vous ne devez pas vous imaginer, leur mandait-il, qu'il vous soit permis d'attaquer l'empire grec, parce que cet empire ne reconnaît pas le siége apostolique, ou parce que l'empereur a précipité son frère du trône. Vous n'êtes pas juges de ces faits, et vous avez pris la croix pour venger, non cette injustice, mais l'injure faite au Christ. Nous vous exhortons sérieusement à renoncer à cette entreprise, et à vous diriger, sans commettre aucune violence, sur la terre sainte; sinon, nous ne pouvons vous assurer le pardon. » Vaines remontrances! l'armée chrétienne n'aspirait pas à Jérusalem, mais à Constantinople, à ses richesses, à ses plaisirs, aux émotions nouvelles que devait leur donner la ville *aux deux mers,* non moins illustre que Rome, aussi chrétienne que Jérusalem, voluptueuse comme Babylone. Il faut lire, dans M. Hurter, la description de Byzance; morceau traité par l'historien avec l'érudition la plus pittoresque. Quelle impression, remarque-t-il avec vérité, ne devait pas exercer sur les esprits des chevaliers habitués à la solitude de leurs châteaux, ou à la pauvreté des villes occidentales, cette cité impériale, qui n'était qu'une suite de palais, d'églises, de couvents, dans lesquels des milliers de religieux se consacraient au service de Dieu! Et leur surprise en contemplant les chefs-d'œuvre qui avaient orné Rome et les villes de la Grèce! Si les Latins avaient pris Constantinople malgré le pape, ce dernier ne devait pas moins chercher à tirer profit de cet événement inattendu. Il reçut d'Alexis la promesse de reconnaître le pape comme successeur du prince des apôtres, et d'employer tous ses soins à soumettre l'Église d'Orient au saint-siége. Plus tard, il s'étonne que le patriarche n'ait pas encore fait acte d'adhésion et d'obéissance à l'Église romaine en demandant le pallium. Quand Baudoin fut élevé au trône de Byzance par ses pairs, il écrivit au pape, à l'empereur d'Allemagne, à tous les évêques,

pour les engager à exciter parmi les habitants de l'Occident de tout rang et de tout sexe, parmi les nobles et les roturiers, le désir de venir prendre part aux immenses trésors temporels et spirituels que renfermait sa capitale. Il pensait que le saint-père contribuerait à sa propre gloire et à celle de l'Église universelle, en convoquant un concile à Constantinople, en l'honorant de sa présence et en réunissant la nouvelle Rome à l'ancienne. Il invita des maîtres et des disciples de Paris à se rendre en Grèce pour restaurer les sciences dans le pays qui avait été leur berceau. Outre les richesses spirituelles, leur mandait-il, les avantages temporels vous attendent en foule. Plus tard, il envoya un grand nombre de jeunes Grecs à Paris, afin de s'instruire dans les arts, les sciences et le service divin de l'Occident. Innocent répondit qu'il mettait l'empire de Baudoin sous la protection de saint Pierre, il l'engagea à ne rien négliger pour la réunion des deux Églises. « A présent, dit-il, Samarie s'adressera à Jérusalem, et personne ne cherchera plus le Seigneur à Dan ou à Bethel, mais tout le monde ira à Sion. « Un nouveau patriarche fut ordonné à Constantinople; il reçut le pallium et prêta serment d'obéissance au siége apostolique; il reçut expressément du pape le privilége de couronner les empereurs grecs. Venise était alors si puissante à Byzance, qu'elle avait arraché au patriarche la promesse de ne choisir que des Vénitiens pour chanoines à Sainte-Sophie. Le pape déclara l'engagement illicite, et ordonna qu'il ne fût pas exécuté, sous peine d'excommunication. Une ambassade solennelle fut envoyée à Rome par le patriarche, pour y porter des réclamations et y demander des conseils sur un grand nombre d'objets. Cependant l'impossibilité de conserver longtemps Constantinople, et d'en faire le centre fortifié d'où l'on devait conquérir la terre sainte, devenait toujours plus grande, si l'on ne recevait pas de l'Occident des renforts considérables. Innocent ne se lassait pas de réclamer de nouveaux secours auprès des princes de l'Europe; mais les émigrations qui se faisaient en Orient étaient plus funestes qu'utiles au nouvel empire latin. C'étaient des moines quittant leurs cellules, des troupes nombreuses d'ecclésiastiques envahissant les provinces où devait être introduit le rit catholique; et ce n'étaient pas les plus pieux et les plus purs qui arrivaient : le monde avait le triste spectacle d'une lutte sans fin entre le clergé grec et le clergé romain, entre les laïques et les prêtres, pour des possessions et des revenus. Innocent, supérieur à toutes ces convoitises, s'attachait à maintenir la justice, à faire tomber la fatale séparation entre les deux Églises, à réprimer les abus qui lui étaient dénoncés, comme les excès et l'insolence des templiers, et sa douleur était de ne pouvoir arracher à l'Europe des secours efficaces pour les chrétiens d'Orient.

En France, la lutte contre les Albigeois occupait la noblesse; l'Espagne combattait comme à l'avant-garde de l'Europe à l'ouest, et l'Angleterre était déchirée par les divisions de Jean sans Terre avec ses barons. Enfin les faibles rois de Jérusalem et de Chypre ne purent pas même rester unis contre les ennemis de la foi chrétienne. Ce n'était déjà plus pour l'Europe le temps des aventures désintéressées, et les hommes positifs du XIIIe siècle n'avaient déjà plus la foi de leurs pères. La religion seule n'était plus assez puissante pour faire traverser la mer aux chrétiens et les échauffer à la conquête d'un tombeau.

Aussi, au lieu d'aller à Jérusalem, on s'est arrêté à Constantinople; ce n'est pas la religion qui prospère, c'est le commerce; Venise devient l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe; ses flottes sillonneront la mer Noire; ses marchands s'empareront du commerce de blé, de sel, de fourrures de la Crimée; ils recevront près de la mer d'Azof les produits du midi de l'Asie; ils approvisionneront les marchés de l'Allemagne, de la France et des Pays-Bas. Cependant la science aura aussi ses profits; les trésors de l'antiquité s'épanchent sur l'Europe, qui, jusqu'alors exclusivement chrétienne, acquiert la preuve qu'avant elle il y eut tout un monde intellectuel et moral. Le Grec vient à Paris; le Parisien visite Byzance; on se mêle, on se compare, et il se trouve que c'est la religion qui a provoqué ces progrès du commerce et de la science. Ainsi, dans la continuité des siècles, tous les éléments de l'humanité viennent tour à tour demander et obtenir satisfaction, car Dieu n'a pas donné le temps aux peuples et aux hommes pour qu'ils fissent toujours la même chose.

Mais il nous faut assister à une des plus puissantes révoltes de l'esprit d'hérésie et de liberté contre l'Église catholique. En commençant son récit de la guerre contre les Albigeois, M. Hurter remarque judicieusement que plus les développements d'une institution sont brillants, plus l'esprit humain met d'activité à rechercher son côté faible; il s'attache d'autant plus à en épier les imperfections, que cette institution s'efforce de perfectionner son organisation intérieure par une hiérarchie fortement constituée. Deux espèces d'adversaires s'élevèrent au sein de l'Église. Les uns cherchaient surtout à attaquer la doctrine déclarée par l'Église la seule vraie, la seule qui unisse l'homme à Dieu: les autres dirigeaient leurs armes principalement contre les formes extérieures, en prenant pour prétexte les exagérations de quelques hommes. Les premiers se rattachent, dès les commencements de la foi évangélique, à la doctrine des deux principes du bien et du mal, doctrine devenue en Perse une croyance populaire, et que Manès voulut mêler avec le christianisme. Les manichéens se multiplièrent rapidement sans que les lois sévères des empereurs de Constantinople parvinssent à les anéantir. Au VII[e] siècle, ils reçurent le nom de *pauliciens*, soit d'un certain Paul qui renouvela l'ancienne doctrine, soit à cause de la vénération dont ils faisaient profession pour les écrits de l'apôtre Paul. Quand ils se répandirent de plus en plus de l'Euphrate vers l'Asie Mineure, les empereurs cherchèrent à les détruire; ils en déportèrent aussi beaucoup dans la Thrace, dans les vallées de l'Hémus, et c'est ainsi que le germe de leur doctrine passa en Europe. Ils entrèrent en relation avec les peuples occidentaux par les expéditions militaires ou par le commerce. Au commencement du XI[e] siècle, ils s'introduisirent en Italie, et firent, surtout à Milan, de nombreux prosélytes. De là, dit-on, leur doctrine fut apportée par une femme en France, et à Orléans quelques savants ecclésiastiques abandonnèrent la foi de l'Église. Rejetant la plupart des dogmes établis et prétendant à des connaissances plus hautes, ils prenaient volontiers le nom de *purs*, καθαροι; au surplus ils se partagèrent eux-mêmes en des sectes nombreuses. M. Hurter s'est livré, sur ces hérésies, à de curieuses recherches. Mais si l'erreur des Catharéens tombait surtout sur le dogme, il y avait une autre grande secte qui attaqua principalement l'Église au point de vue de la vie pratique. L'historien d'Innocent III

raconte comment Pierre Waldo, riche bourgeois de Lyon, et ses disciples dirigèrent leur agression contre l'Église visible. Elle a été corrompue, disaient-ils, par les possessions temporelles, tandis que chez eux, au contraire, on peut trouver la doctrine du Christ et des apôtres, en paroles et en actions. Aussitôt qu'Innocent fut élevé sur le siége apostolique, il s'occupa des sérieux dangers que courait l'Église, de l'audace avec laquelle l'hérésie levait la tête; il considérait qu'elle avait été adoptée dans le midi de la France par presque toute la noblesse, que les plus grands seigneurs lui accordaient protection, qu'elle comptait des adeptes même parmi les abbés et les chanoines, et qu'elle se propageait rapidement dans la haute Italie. Aussi voulut-il consacrer toutes les forces de l'État romain et des autres pays chrétiens à la détruire; on peut dire qu'elle avait trois capitales, la ville de Léon en Espagne, Toulouse en France, et Milan en Italie. Déjà, pour le midi de la France, le pape Alexandre III avait convoqué un synode à Albi en 1176, et, deux années plus tard, envoyé un cardinal et un abbé de l'ordre de Cîteaux à Toulouse, pour ramener les hérétiques par une discussion pacifique. Efforts inutiles! Toulouse s'entêtait de plus en plus dans l'hérésie. Les franchises municipales dont jouissait cette cité rendaient ses habitants orgueilleux et indociles aux ordonnances de l'Église. Les hérétiques avaient pour protecteurs le vicomte Raymond Roger de Beziers, seigneur de Carcassone, le vicomte de Béarn, le comte de Comminges, le comte de Foix, et le comte d'Armagnac. A la cour de chaque seigneur provençal, des troubadours se réunissaient qui répandaient leurs railleries sur les choses saintes, sur les évêques et les prêtres, sur les moines et les nonnes. Les chevaliers ne vouaient plus leurs fils à l'état religieux; presque tous les seigneurs ne présentaient aux évêques que des fils de fermier pour devenir curés, et, d'après l'ancien proverbe : J'aimerais mieux me faire juif que de faire telle ou telle chose, la noblesse disait : J'aimerais mieux me faire prêtre. Enfin, Innocent III représenta au roi de France que le temps était venu où le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel devaient coopérer ensemble pour la défense de l'Église et se prêter un mutuel appui, afin que le bras séculier écrasât ceux qui ne se laisseraient pas retirer du péché par la doctrine ecclésiastique. Il dit au roi que son devoir lui commandait de se lever, d'employer la force qui lui avait été accordée par Dieu, et, s'il ne pouvait marcher en personne contre les impies, d'envoyer son fils ou tout autre personnage puissant. Un jour il lui écrivit avec une éloquente vivacité : « Levez-vous, et jugez ma cause! Ceignez l'épée! Veillez sur l'unité entre la royauté et le sacerdoce : unité désignée par Moïse et par Pierre, et les pères des deux Testaments. Ne laissez pas l'Église faire naufrage dans ces contrées! Courez à son secours! Combattez avec l'épée les hérétiques, qui sont encore plus dangereux que les Sarrasins. »

La croisade contre les Albigeois est racontée par M. Hurter de la manière la plus détaillée; sa narration est attachante, puisée à toutes les sources contemporaines, impartiale, sympathique pour les opprimés, mais exposant avec justice la raison des choses; elle dégage Innocent III d'une responsabilité qui serait inique, si on voulait lui imputer les excès et les emportements du farouche Montfort. Nous regrettons que l'historien suisse n'ait pu profiter, dans la rédaction de son travail, d'un poëme historique récemment édité par le sa-

vant M. Fauriel (1) ; il y aurait trouvé des descriptions dont la dramatique réalité eût prêté à ses pages de nouvelles couleurs. Mais il résulte du récit de notre historien que si le pape Innocent a pris l'initiative de cette croisade, s'il a provoqué Philippe-Auguste et le terrible Montfort, il n'a jamais autorisé et a souvent ignoré les rigueurs excessives de ses légats et les cruautés de l'armée catholique. Quant au fond des choses, à l'idée d'extirper l'hérésie, elle est si naturelle, qu'on s'étonnerait qu'elle n'eût pas animé ce grand pape. Rome ne pouvait consentir à l'hérétique indépendance de Toulouse, Paris pas davantage, et dans leur entreprise combinée contre le midi de la France, Innocent III et Philippe-Auguste furent les agents légitimes et nécessaires, le premier, de la religion pour remettre de coupables dissidents sous le joug de l'unité ; le second, de la monarchie pour attirer à elle ces précieuses et belles provinces.

L'Allemagne et l'Angleterre occupèrent beaucoup Innocent pendant les dernières années de sa vie. Oubliant la persévérance avec laquelle Innocent l'avait soutenu contre les usurpations et les menaces de Philippe de Souabe, son ancien rival, l'empereur Othon s'était mis à envahir en Italie les possessions de l'Église; il reprenait toutes les prétentions de l'Empire quant au temporel, tout en reconnaissant le pape comme chef de la chrétienté dans toute l'extension de ses attributions spirituelles ; il menaçait aussi la Pouille et le royaume de Sicile, dont le jeune roi Frédéric était sous la protection du saint-siége. L'excommunication qu'Innocent prononça contre Othon fut fatale à l'Empereur ; elle releva le courage des partisans des Hohenstaufen qui voulaient le déposer pour mettre sur le trône un rejeton de cette maison. Une partie des princes allemands déclara sa déchéance et fit offrir la couronne au jeune roi de Sicile; Frédéric l'accepta, et Othon vit s'ouvrir devant lui une succession de disgrâces que termina la bataille de Bouvines, journée célèbre où la féodalité germanique, qui avait formé une vaste ligue contre la monarchie française, succomba devant sa grandeur naissante.

En Angleterre, Innocent III n'eut pas le même bonheur qu'en Allemagne ; car il fut entraîné à soutenir un prince indigne, Jean sans Terre, et à lutter contre le parti populaire des barons, réclamant le respect et l'octroi solennel des libertés nationales. Il ordonna aux barons de renoncer à la grande charte qu'ils avaient arrachée. « Renoncez, leur mandait-il, à cette convention honteuse; réparez envers le roi les dommages que vous lui avez causés, et il vous accordera alors spontanément ce qu'il pourra raisonnablement vous concéder. » Comme les barons persévérèrent, il les excommunia ; apprenant que Louis, fils de Philippe-Auguste, avait fait alliance avec eux, il écrivit au père, et au fils, et aux évêques de France, pour les exhorter à ne pas faire cause commune avec des excommuniés. Les Anglais reçurent avec indifférence l'excommunication. Pourquoi le pape, disaient-ils, se mêle-t-il des choses temporelles? Le pape veut-il être le successeur de Constantin, et non plus celui de saint Pierre? Louis passa en Angleterre, et, après avoir soumis la plus grande partie de son

(1) *Histoire de la Croisade contre les hérétiques albigeois*, écrite en vers provençaux par un poëte contemporain, traduite et publiée par M. Fauriel, 1837.

nouveau royaume, il envoya des députés l'excuser auprès d'Innocent, qui ne voulut rien entendre et l'excommunia. Quelque temps après, le pape se rendit à Pérouse, où il voulait travailler à pacifier l'Italie, toujours dans le dessein d'une croisade en Orient, quand il fut attaqué d'une fièvre tierce qui dégénéra bientôt en fièvre aiguë. Il en souffrit plusieurs jours sans soupçonner le danger de la maladie, et sans s'abstenir des oranges dont il avait l'habitude. Il s'ensuivit une paralysie, un assoupissement et la mort. Innocent mourut le 16 juillet de l'année 1216, dans la cinquante-sixième année de son âge, après avoir occupé le saint-siége pendant dix-huit ans six mois et sept jours. Un an avant sa mort, il avait convoqué un concile général à Saint-Jean-de-Latran, où furent présents les ambassadeurs de l'empereur de Constantinople, des rois de France, d'Angleterre, d'Aragon, de Hongrie, de Chypre, les représentants de beaucoup d'autres princes et de plusieurs villes. On compta jusqu'à deux mille deux cent quatre-vingt-trois personnes qui avaient le droit d'assister aux assemblées. Dans ce concile qu'il ouvrit par un sermon, Innocent III condamna toutes les hérésies, déclara déchus de toute souveraineté les princes fauteurs des hérésies, accorda les mêmes indulgences aux catholiques qui se croiseraient contre les hérétiques qu'à ceux qui iraient en terre sainte, prit sous sa protection les Grecs réunis à l'Église romaine, établit quatre patriarches à Constantinople, à Alexandrie, à Antioche, à Jérusalem, régla les élections et les ordinations pour toute l'Église, rendit la communion annuelle obligatoire pour les chrétiens, défendit d'établir de nouveaux ordres religieux, et renouvela les prescriptions contre la simonie.

M. Hurter nous représente Innocent comme étant d'une moyenne taille et d'une complexion délicate ; aussi fut-il attaqué plusieurs fois de graves maladies. Il était doué d'une grande pénétration, d'une mémoire heureuse, de courage et de prudence tout ensemble : sévère aux récalcitrants, bienveillant pour les humbles, il avait la plus haute idée de la puissance de l'Église. L'Église était à ses yeux un royaume qui n'a point de frontières, dans lequel il n'y a point de distinction de peuples, sur lequel aucun souverain ne possède de droits. Il avait si fort élevé la papauté, que dans un écrit, composé peu de temps après sa mort, on lisait que, s'il avait seulement vécu dix années de plus, il eût réduit toute la terre sous son pouvoir, et répandu chez tous les peuples une seule et même croyance. Au milieu de toutes ses affaires, Innocent n'oublia jamais qu'il devait servir de modèle à tous dans l'accomplissement des fonctions ecclésiastiques. Il attachait une grande importance à élever les esprits par la prédication des vérités de l'Évangile ; il prêchait en langue vulgaire devant le clergé et le peuple; il fit recueillir un certain nombre de ses sermons et les envoya comme présent à l'abbé Arnault de Citeaux. Il composa aussi un ouvrage sur l'instruction des princes, et des dialogues entre Dieu et un pécheur. Il aimait les sciences; on prétend qu'il fut même versé dans la médecine. Dans une lettre à l'archevêque d'Athènes, il fit un pompeux éloge de la cité de Minerve, et il eut toujours pour l'université de Paris les sentiments d'une bienveillante amitié.

Nous ne saurions nous séparer du livre de M. Hurter, sans le signaler comme une mine inépuisable de faits de toute espèce : non-seulement M. Hurter a écrit

une biographie d'Innocent III, mais son ouvrage est encore une histoire générale du moyen âge pendant le premier quart du XIIIe siècle. Sur tous les pays où a dû tomber le regard du pape, non-seulement sur ceux dont le développement historique datait déjà de plusieurs siècles, mais sur ceux dont la barbarie toute vive n'avait reçu que d'hier le baptême du christianisme, comme la Norwége, le Danemarck, la Suède, la Prusse, la Pologne, la Hongrie, la Servie, la Livonie, la Bulgarie et l'Arménie, dont il fallait ramener le culte hétérodoxe à à l'unité de l'Église latine, l'histoire de M. Hurter livre au lecteur les plus intéressants détails, et le fruit qu'on en retire est la connaissance complète des mouvements de tous les peuples à cette grande époque. La lumière, il est vrai, n'est pas également étendue sur toutes les parties de ce vaste récit, et la lecture de cette volumineuse histoire est un peu laborieuse. Toutefois on peut l'étudier avec confiance dans la traduction de MM. Saint-Cheron et Haiber; M. Hurter, après avoir pris connaissance de leur travail pour le premier volume, l'a complétement approuvé, leur a transmis pour les deux autres des communications inédites, et a protesté d'avance contre toute autre traduction qui ne pourrait avoir ce caractère de scrupuleuse exactitude. M. Saint-Cheron méritait de trouver, dans le suffrage de M. Hurter, la récompense de ses conciencieux efforts.

Maintenant, si nous nous interrogeons pour bien nous rendre compte de l'impression et de l'image qu'a laissées dans notre esprit la figure d'Innocent III, nous voyons dans ce pape un homme politique de premier ordre, croyant sincèrement à la vérité du christianisme et aux droits divins de l'Église, dont il est à la fois le serviteur et le chef, mais mettant dans la poursuite de ses desseins une raison très-positive et une modération très-habile. Quelquefois son langage est enthousiaste et sa parole violente, comme lorsqu'il s'écrie, à la nouvelle de l'expédition du fils de Philippe-Auguste en Angleterre : *Glaive, glaive, sors du fourreau ;* mais presque toujours il montra dans sa conduite beaucoup de tact et une haute justice. S'il excommunie Othon, c'est après y avoir été provoqué, tant par les agressions de l'imprudent empereur que par le mécontentement d'une grande partie de la noblesse allemande, qui veut mettre sur le trône un Hohenstaufen. Il écrit aux évêques français qu'il n'a jamais songé à diminuer la juridiction et le pouvoir du roi Philippe-Auguste. « Bien loin, dit-il, de vouloir attirer à moi la juridiction des autres, je ne suis pas en état de remplir convenablement la mienne ; *je ne m'ingère pas davantage dans les affaires des fiefs.* » Il fit tout pour empêcher la prise de Constantinople par les Latins; l'événement une fois accompli, il en tira profit pour l'unité catholique avec une grande intelligence et une incorruptible équité. Dans Grégoire VII perce toujours le moine ardent et fanatique; il y a du grand seigneur dans Innocent III; son pontificat est pour la papauté ce que fut le règne de Louis XIV pour la monarchie. Innocent éprouva des contrariétés, mais pas de véritable revers; il mourut avant de se brouiller au vif avec le roi de France, au sujet des affaires anglaises, avant d'avoir à lutter contre l'empereur Frédéric, dont il avait protégé en Sicile la royale enfance. Son règne fut long, sans l'être trop, et reste dans l'histoire comme l'expression la plus complète des prospérités catholiques.

De grandes résistances se préparaient contre la papauté, et la lutte entre le sacerdoce et l'Empire recommençait douze ans après la mort d'Innocent III. Frédéric II, qui avait reçu d'Honorius III la couronne impériale, pouvait donner à Rome par sa puissance de sérieuses inquiétudes; car il était maître de l'Allemagne, de la Lombardie, du royaume de Naples et de la Sicile. Il avait promis à Innocent III de restituer au saint-siége les terres allodiales de Mathilde, et il tint sa promesse. Il céda à son fils aîné le royaume de Naples, qui ne devait jamais, suivant une stipulation expresse, être incorporé aux domaines de l'Empire. Rome avait en outre exigé qu'il se croiserait, et il l'avait promis. Comme il différait, le pape le somma de tenir son serment. Alors Frédéric épousa la fille du roi de Jérusalem, et annonça de formidables préparatifs. Mais sur ces entrefaites une querelle s'éleva entre lui et Honorius au sujet de l'élection des évêques dans le royaume de Sicile. De leur côté, les villes lombardes renouvelèrent leur ligue, et s'engagèrent à défendre leur liberté ainsi que l'indépendance de la cour de Rome. Par un édit solennel, Frédéric les déclara ennemies de l'Empire. Cependant le moment était venu où il devait exécuter la promesse souvent réitérée d'aller en Palestine, et il se préparait à partir, quand il tomba malade à Otrante. Le successeur d'Honorius, Grégoire IX, ne veut pas croire à sa maladie et l'excommunie. L'Empereur adresse à toute l'Europe son apologie, et se plaint des usurpations du saint-siége; il rappelle les violences de Rome, qu'il nomme une marâtre, source de tous les maux. Entre le sacerdoce et l'Empire, la guerre n'a jamais été plus vive; on se croirait au temps d'Hildebrand et d'Henri IV. Grégoire IX réitère son excommunication; Frédéric la méprise et envoie des troupes ravager les États du pape : il y avait dans l'armée impériale un grand nombre de Sarrasins, sujets musulmans du roi de Sicile. Puis, par un singulier changement d'humeur, l'Empereur excommunié a le plus vif désir de partir pour la Palestine. Les rôles sont changés, car le pape lui défend de s'embarquer. Nouveau motif pour Frédéric de presser son départ. Il arrive à Ptolémaïs : on l'accueille d'abord comme un libérateur; mais deux Franciscains surviennent, qui apprennent qu'il est excommunié. Frédéric se met à négocier avec le sultan d'Égypte Melik-Kamel; les deux chefs voulaient la paix, et les deux armées, musulmane et chrétienne, la regardaient comme un sacrilége. Néanmoins elle est conclue, et Frédéric entre à Jérusalem au milieu d'un morne silence. Les prêtres avaient tendu de noir l'église du Saint-Sépulcre, et l'Empereur fut obligé de se mettre lui-même sur la tête la couronne de Jérusalem. De retour à Ptolémaïs, il y séjourna peu de temps. Il revint en Europe, se moquant de la croisade, de la Palestine, de son nouveau royaume, et disant que, si Dieu avait connu le royaume de Naples, il n'aurait pas fait de la Judée la terre promise. Et cependant Frédéric était contemporain de saint Louis!

De nouvelles luttes à soutenir contre le pape et les Lombards l'attendaient en Italie. D'abord il triomphe facilement des troupes pontificales, et Grégoire lui répond en déliant tous ses sujets du serment de fidélité. On se rapproche, on fait la paix. Tous deux avaient leurs embarras intérieurs : le pape avait à se défendre contre les Romains, qui l'expulsèrent un moment de la ville pontificale; Frédéric craignait une révolte de son fils Henri en Allemagne. D'ailleurs les

Lombards le préoccupaient toujours; il se plaignait d'eux amèrement, et surtout des Milanais. « L'Italie est mon héritage, » disait-il. Il attaqua Mantoue, Vérone, prit Vicence; mais une révolte du duc d'Autriche le rappela en Allemagne. Bientôt un nouvel incident ralluma contre lui la colère de Grégoire IX; Frédéric donna la couronne de Sardaigne à son fils naturel Enzio. Le pape, exaspéré de cet accroissement de puissance dans la maison de Hohenstaufen, lança contre l'Empereur une nouvelle excommunication plus explicite que jamais; il le dénonça comme un impie, comme un mécréant. Frédéric écrivit pour se justifier aux rois et aux princes de l'Europe. « Rois et princes, leur mandait-il, regardez l'injure qui nous est faite comme la vôtre; apportez de l'eau pour éteindre le feu allumé dans votre voisinage. Un pareil danger vous menace; on croit pouvoir abaisser facilement les autres princes, si on écrase l'Empereur, qui doit soutenir les premiers coups qu'on leur porte. » Grégoire publia un nouveau manifeste contre l'Empereur : il le signala à la haine de la chrétienté comme ayant dit que le monde avait été trompé par trois imposteurs, Jésus-Christ, Moïse et Mahomet, et qu'il n'y a que les insensés qui croient que Dieu, créateur de tout, ait pu naître d'une vierge. Il le représentait aussi comme aspirant à la monarchie universelle par la connaissance des astres, qu'il avait puisée dans le commerce des Grecs et des Arabes. Frédéric riposta par une violente diatribe; il traita le pape de grand dragon, d'antechrist et de Balaam; et, ne se bornant pas aux injures, il fit chasser de la Sicile tous les frères prêcheurs et tous les moines lombards. Le pape répandit dans toute la France sa bulle d'excommunication contre l'Empereur; il écrivit à saint Louis qu'il y avait plus de mérite à combattre Frédéric que les Sarrasins, et il offrit la couronne impériale au comte Robert, frère du roi. Cette proposition était faite à l'homme le plus juste de son siècle, qui demanda comment le pape pouvait déposer l'Empereur; saint Louis déclara que ce droit n'appartenait qu'à un concile général, en cas d'indignité flagrante; c'était l'arrêt du bon sens et de la justice. Alors Grégoire voulut convoquer un concile; mais Frédéric avec sa flotte de Sicile fit prisonniers tous les prélats qui s'étaient embarqués à Gênes pour se rendre à Rome. Cette singulière capture de concile en pleine mer égaya beaucoup le parti impérial; mais l'Empereur délivra bientôt les évêques sur la demande du roi de France. Un nouveau pape avait succédé à Grégoire IX, Innocent IV, jadis ami de Frédéric, et bientôt son adversaire acharné. Le nouveau pape, forcé de s'enfuir à Gênes par la guerre qu'il avait lui-même excitée contre l'Empereur, sollicita un asile en France du roi saint Louis, qui le lui refusa; il vint à Lyon, ville neutre, et y convoqua un concile général, après une excommunication préalable lancée contre Frédéric; il la renouvela en pleine assemblée et le déclara dépossédé de toutes ses couronnes. Quand il apprit ce nouvel anathème, Frédéric se fit apporter ses cassettes, et mit sur sa tête ses couronnes les unes après les autres. Le pape reçut alors une leçon de justice et de sagesse d'un infidèle, car Melik-Salek, auquel il avait écrit pour l'engager à rompre son alliance avec Frédéric, lui répondit : « Nous avons reçu votre envoyé; il nous a parlé au nom de Jésus-Christ, que nous connaissons mieux que vous et que nous honorons plus que vous; il y a eu paix entre notre père et Frédéric; elle est inviolable. »

Frédéric, pour rendre sa cause meilleure et condescendre à l'esprit de son siècle, voulut purger tout soupçon d'hérésie ; il se fit examiner par des théologiens et jura qu'il croyait au symbole de la foi catholique. Le pape condamna les examinateurs. En vain saint Louis exhortait Innocent IV à la douceur ; ce prêtre fougueux ne voulait rien entendre ; à la même époque, il jetait un interdit sur le Portugal et irritait les Anglais. Frédéric était au moment de se rendre à Lyon pour plaider lui-même sa cause devant le concile, quand il apprit la révolte de la ville de Parme, excitée par les partisans du pape. Il voulut la réprimer à tout prix, il fit venir un corps de Sarrasins, il reçut des secours d'Eccelino ; mais son camp fut surpris, et il fut obligé de lever le siége et de retourner dans la Pouille. Vers le même temps, saint Louis partait pour la terre sainte. Innocent IV, dont la haine ne pouvait se satisfaire, fulmina une nouvelle excommunication, et prêcha une croisade contre Frédéric. L'Empereur tomba malade. On l'avertit d'un complot formé par son médecin et par son chancelier, Pierre des Vignes, pour l'empoisonner. Le docteur fut pendu ; Pierre des Vignes aveuglé et livré aux Pisans, qui le détestaient ; mais il prévint son supplice en se brisant le front contre une colonne. Abreuvé d'amertume, trahi par des amis qu'il avait cru fidèles, affaibli par la maladie, Frédéric dicta son testament ; quelques jours après, il mourut entre les bras de son fils Manfred, et l'on grava sur sa tombe cette épitaphe : « Si un sublime courage, si la réunion de tous les biens et de toutes les vertus, si l'éclat et la gloire de la race pouvaient triompher de la puissance de la mort, Frédéric ne reposerait pas ici dans ce tombeau qui l'enferme (1). » Voilà peut-être l'homme le plus extraordinaire du moyen âge : empereur d'Allemagne, n'ayant rien d'allemand ; Italien, car il était né dans la marche d'Ancône, à Jesi, nourrissant un penchant qu'il ne pouvait maîtriser pour l'islamisme (2), se plaçant par la liberté de son esprit entre le Coran et l'Évangile, jugeant les religions dans un siècle de foi, mêlant l'enthousiasme à l'ironie ; poëte, mais savant ; comprenant le grec, le latin, l'italien, le français, l'allemand et l'arabe (3) ; ayant étudié la nature, passionné pour toutes les connaissances, il fonda l'université de Naples et protégea celle de Salerne ; il ordonna de traduire Aristote ; il fut pour la Sicile un législateur prudent et avisé. Il eut des passions vives, mais une raison capable de leur servir de contre-poids et de règle ; une grande âme et un génie dont l'originalité peut accepter sans crainte toutes les comparaisons. Avec lui descendirent dans la tombe la grandeur des Hohenstaufen et tout le poétique héroïsme de l'Allemagne du moyen âge. Encore quelques moments, et pour les temps qui suivront, ces grandes luttes du XIIe et du XIIIe siècle ne seront plus que des souvenirs épiques bons à charmer les imaginations populaires.

Vingt ans après expirait un autre représentant du moyen âge, bien différent de Frédéric, mais non moins glorieux, saint Louis. Ce roi exerçait sur l'Europe une autorité morale qui en faisait comme le grand justicier. Par son courage et par sa mort, il répandit en Orient le nom français : si les musul-

(1) *Geschichte der Hohenstaufen*, von Raumer, IV Band, S. 261-265.

(2) Voyez *Bibliographie des Croisades*, par Michaud, tom. II, pag. 350.

(3) *Geschichte der Hohenstaufen*, III Band, S. 567-578.

mans avaient vu dans Richard d'Angleterre le type du guerrier chrétien, ils révéraient dans Louis de France le modèle du juste inspiré par l'Évangile. Avec lui s'éteignit la foi du moyen âge dans toute sa grandeur et sa pureté; depuis lui, l'Europe n'eut plus de ces grands mouvements qui la poussaient à la conquête ou à la défense de Jérusalem. En vain Grégoire X, dans un concile, prêche une nouvelle croisade; personne ne bouge. Les chrétiens de Syrie semblent s'abandonner eux-mêmes, car ils s'engagent envers les infidèles à les avertir dans le cas où le pape et le roi de France voudraient tenter une croisade. Ptolémaïs était de plus en plus resserrée par le sultan du Caire. Cette ville avait dans ses murs comme une élite de représentants de la chrétienté et de l'Europe, qui semblaient vouloir oublier, au milieu des plaisirs, les dangers qui les menaçaient. La prise de Ptolémaïs par le sultan du Caire, à la fin du XIIIe siècle, ressemble bien peu à la gloire des chrétiens vers la fin des deux siècles précédents, et jusqu'ici rien n'a démenti cette parole d'un chroniqueur musulman, qui, après avoir dépeint l'entrée du sultan dans Ptolémaïs et la restauration du culte de Mahomet, ajoutait : *Les choses, s'il plaît à Dieu, resteront ainsi jusqu'au dernier jugement.*

L'Europe gravitait lentement à de nouvelles destinées ; toute l'économie du moyen âge se décomposait d'une manière insensible, mais réelle. Après la mort de Frédéric II, l'Empire fut la proie d'une anarchie qui dura vingt-deux ans, jusqu'à l'avénement de Rodolphe de Hapsbourg, avec lequel commence pour l'Allemagne une époque de travail intérieur, et, pour ainsi parler, de vie domestique. En Italie, les dénominations de Guelfes et de Gibelins perdaient peu à peu leur premier sens, et de nouveaux intérêts se formaient. Les différentes républiques de la Péninsule acquéraient de l'éclat et de l'autorité; Florence augmentait son territoire, sa population, ses finances, appuyant son organisation démocratique sur le commerce et l'industrie. Les Génois sont tout-puissants au moment où les Grecs rentrent dans Constantinople, et ils aident Paléologue à chasser les Vénitiens. La ville de saint Marc, qui prendra sa revanche contre Gênes à la fin du XIVe siècle, fortifie son institution aristocratique, et multiplie ses possessions maritimes. Les papes, dans la dernière moitié du XIIIe siècle n'eurent d'abord qu'une pensée, l'extinction complète de la maison de Souabe. Urbain IV, Clément IV, Grégoire X, appelèrent dans ce dessein Charles d'Anjou au trône de Naples; mais Nicolas III s'aperçut enfin que le prince français n'était pas moins contraire à la liberté de Rome et de l'Italie que la race des Hohenstaufen. Après Martin IV, créature et instrument de Charles d'Anjou, trois pontifes d'une affligeante médiocrité passèrent rapidement sur le trône papal jusqu'à ce qu'en 1298 vint s'y asseoir Boniface VIII, destiné a révéler par ses malheurs tout le changement qui s'était accompli dans les croyances de l'Europe.

Il y avait nécessairement pour les sociétés modernes un double travail qu'elles devaient accomplir ; elles devaient tirer d'elles-mêmes tout ce qui constituait leur propre fonds, et former leur caractère individuel ; elles devaient aussi retrouver la mémoire et la connaissance des temps et des peuples qui les avaient précédées au XIIIe siècle, ce double travail commençait pendant que l'unité catholique jetait sa plus vive et dernière splendeur. La science parvenait

à une véritable puissance. De grands docteurs à chacun desquels l'admiration contemporaine avait décerné un surnom, associaient dans leur enseignement Aristote et saint Augustin, la pensée païenne et la croyance évangélique. Le mysticisme recevait aussi des formes didactiques et enseignait à l'homme comment Dieu lui avait accordé quatre modes d'illumination, quatre degrés pour monter jusqu'à lui. La nature commençait elle même à être interrogée ; la poésie allait éclater, car vers 1298 furent jetés les premiers traits de la *Divine Comédie;* la réalité tout entière tressaillit sous l'active liberté du génie humain; la vie moderne s'épanouissait, grâce à la transfusion de la pensée antique : fait nécessaire dont la fiction qui nous montre Virgile conduisant Dante est la poétique image.

C'est ainsi que sous la surface des institutions et des croyances qui, pendant trois siècles, avaient fait la force et la foi de l'Europe, s'agitait un esprit nouveau qui, dans son ignorance de lui-même, devait s'échapper par d'étranges violences et causer de douloureuses surprises. Certes, quand sur tous les points de la chrétienté on demanda leur épée aux chevaliers du Temple, ils crurent rêver, parce qu'ils ne s'étaient pas aperçus que tout avait changé autour d'eux. Les plus grands esprits ne se sauvèrent pas de ces pénibles étonnements : en 1310, Dante, se déclarant gibelin, salue avec enthousiasme l'arrivée de l'empereur Henri VII en Italie, comme si ce prince faible eût été Frédéric Barberousse ou Frédéric II ; mais les temps ne sont plus les mêmes, car Henri VII ne peut obtenir des Génois et des Florentins ni argent, ni obéissance, et meurt empoisonné près de Sienne. Enfin la plus grande des déceptions est celle du pape Boniface VIII, qui, à peine monté sur le trône papal, frappe à tort et à travers, exaspère le roi d'Angleterre, ne veut pas reconnaître l'élection de l'empereur Albert d'Autriche, demande compte au roi Philippe le Bel de la manière dont il gouverne ses États, et se déclare préposé par Dieu pour juger souverainement tous les hommes. On connaît ses disgrâces, nous dirions volontiers sa passion. Pauvre papauté! foulée aux pieds après avoir été la maîtresse du monde, souffletée comme le Christ! Qui ne la plaindrait, et qui ne jetterait sur ses épaules le manteau de la charité? Mais cette tragique infortune n'est pas le plus grand de ses malheurs : un siècle après Innocent III, elle perd le Capitole, et se trouve réduite, dans Avignon, aux proportions, aux misères et aux ridicules d'une cour de petit prince.

Mais la gloire de la papauté durant le moyen âge est assez grande pour la consoler des revers qui vinrent après, et même de l'impuissance à laquelle la réduit l'esprit de notre siècle. Rome catholique a eu l'insigne mérite de concevoir et d'appliquer la théorie du pouvoir et du droit émanant de l'intelligence, et l'Europe, dans ses résistances contre l'autorité pontificale, n'a jamais au fond nié cette théorie; c'est au contraire, parce que l'intelligence passait progressivement de la religion dans la politique et la science, que, par un invincible instinct, les princes et les peuples s'insurgèrent contre la théocratie romaine. On ne contestait pas la vérité de la théorie, mais on en changeait l'application. Rome, en outre, a donné à l'Europe la conscience d'elle-même; au nom du christianisme, elle l'a faite une et solidaire; elle a servi de lien entre les peuples, de lieu d'asile pour tous les opprimés, de quelque part

qu'ils vinssent, pourvu que le nom du Christ sortît de leur bouche; elle s'est montrée vraiment catholique, car elle a enseigné aux nations qu'il y avait pour elles des intérêts généraux et communs. De plus, elle a été pour l'Europe une grande école politique, et la première en date. Elle a offert le premier modèle d'un pouvoir général, exemple dont ont profité en Allemagne l'Empire, en France la royauté. Elle a présenté une succession d'hommes d'État, une persévérance dans les conseils, dans les maximes et dans les vues, qui ont provoqué chez ceux qui devaient la combattre l'esprit politique et l'art de conduire les hommes et les affaires; elle instruisait ses vainqueurs à venir; elle a donc élevé les esprits et les questions, soulevé de grandes luttes, des passions énergiques, fait monter l'ambition jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au martyre, et donné à l'Europe moderne le premier spectacle de la puissance des idées à remuer le monde.

Que reste-t-il aujourd'hui de tant de travaux, de mouvements et de combats? Le prêtre dans son indépendance, l'orthodoxie catholique avec sa rigide immobilité, une grande majesté de traditions, un culte pompeux et poétique, un centre commun pour toutes les Églises qui n'ont pas brisé au XVIe siècle les liens de l'antique hiérarchie. Assurément, ces résultats sont notables et salutaires, et cependant on serait tenté de les trouver petits, si on les compare aux desseins et aux désirs de Grégoire VII et d'Innocent III. Il y a deux parts dans l'histoire humaine, celle de Dieu, celle de l'homme; celle de la raison générale par laquelle est décrété l'ordre universel, celle de la volonté particulière qui fait un mélange dramatique des vues de l'intelligence et des mouvements des passions. La comédie est donc *divine* par le nœud et par l'idée, mais elle est pleine de détails, d'incidents, d'intrigues, d'aventures, qui égayent ou ensanglantent la scène sans pouvoir s'élever à la vérité des résultats nécessaires.

LERMINIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 avril 1839.

Parlerons-nous de la vérification des pouvoirs qui se fait depuis huit jours et plus dans la chambre des députés, de ces discussions presque toujours personnelles où les principes et les choses changent à chaque moment, selon les passions des partis : triste et longue préface d'une courte session, où rien d'utile, rien de bienfaisant ne peut avoir lieu pour la France? Entrerons-nous dans le détail des tracasseries locales, et nous ferons-nous les historiens de ces mesquines luttes où les vainqueurs viennent encore s'acharner sur les vaincus? Ces débats n'auraient pas plus d'importance que les procès communaux qui se jugent à l'ombre du clocher, s'il n'en devait résulter que quelques injustes exclusions ; mais l'opposition avancée veut en faire sortir une commission d'enquête, une cour prévôtale des élections qui évoquera à elle tous les actes électoraux, et une sorte de tribunal ambulatoire qui s'arrogera le droit d'examiner toutes les archives de l'administration.

Les meilleures raisons ont déjà été alléguées à ce sujet. On a dit avec beaucoup de justesse qu'un tel tribunal se placerait à la fois au-dessus de la chambre élective et au-dessus des deux autres pouvoirs, et que, durant l'exercice de ses fonctions, le pouvoir exécutif et la chambre elle-même seraient comme suspendus. La coalition avait fait insérer dans tous ses journaux l'avis aux fonctionnaires de soutenir ses candidats, ou de s'attendre à une destitution le jour de la victoire ; aujourd'hui, elle veut réaliser sa menace. On a beau voiler sa pensée, l'enquête n'aurait pas un autre but. Encore si ce n'était là que son seul résultat, pourrions-nous renoncer à la combattre. Nous nous sommes toujours attendus à voir l'opposition faire tout ce qu'elle avait blâmé précédemment ; mais laisser suspendre le peu d'action qui reste aujourd'hui au gouvernement, laisser mettre l'interdit sur les fonctionnaires dont on ébranle déjà chaque jour les principes d'obéissance, ce serait donner les mains à la désorganisation totale du pays.

Nous avons été frappés des paroles qui ont été prononcées par M. Odilon Barrot à l'occasion de la vérification des pouvoirs, parce que ses vues sont les seules peut-être qui se soient élevées un peu plus haut que la région des répu-

gnances personnelles et des caquets électoraux. Avec sa supériorité d'esprit ordinaire, M. Odilon Barrot a élargi le cercle de la discussion, et s'est attaché à la faire remonter à un principe. Comme tous les grands théoriciens, M. Odilon Barrot n'a pas eu de peine à définir les bases sur lesquelles doit s'appuyer l'élection dans un régime de loyauté et de franchise. Il a déploré que la nature du débat sur les faits eût pris une tournure aussi irritante, et eût produit des colères si puériles ; et, pour remédier au mal, pour terminer d'un coup ce débat scandaleux, M. Odilon Barrot a proposé la formation d'une commission d'enquête, prise dans la chambre, et chargée d'aller, hors de la chambre, recueillir les témoignages, examiner les correspondances, interroger les fonctionnaires, en un mot, exercer une inquisition parlementaire dans les quatre-vingt-six départements !

En théorie, — et les pensées de gouvernement ne manquent jamais à l'illustre orateur en théorie, — M. Odilon Barrot reconnaissait que la chambre doit se garder d'envahir les attributions d'un autre pouvoir, et il ajoutait que, dans sa conviction, *l'autre pouvoir,* comme il nomme le pouvoir royal, se trouve dans une situation telle, qu'il est urgent de lui restituer toute sa puissance, « de l'enlever à cette espèce d'abdication de fait dans laquelle il s'est placé. » Nous citons les propres paroles de M. Odilon Barrot.

Voilà pour la théorie. Comme application, M. Odilon Barrot propose en conséquence de créer un comité d'enquête, c'est-à-dire de diminuer encore les autres pouvoirs en s'emparant, pour la chambre élective, d'une puissance que ne lui donne pas la constitution. Mais, dit M. Barrot en citant un mot déjà connu, « en matière de vérification de pouvoirs, la chambre est souveraine; elle ne relève, elle ne peut relever que d'elle-même ! »

Le moment est singulièrement choisi, on en conviendra, pour appuyer sur cette souveraineté de la chambre, et en exagérer l'exercice, quand on reconnaît soi-même que le pouvoir royal, qui s'efface de son gré devant la chambre, a besoin qu'on lui rende son influence et sa force ! C'est quand la chambre, qu'on a déjà grisée (qu'on nous passe le terme) de ce mot *souveraineté,* est dans l'embarras de la puissance dont elle dispose, qu'on veut étendre cette puissance hors de son sein ; c'est quand des obstacles sans nombre compliquent la situation des affaires politiques, qu'on propose à la chambre de procéder à l'œuvre la plus inextricable et la plus compliquée ! Et le tout pour restituer au pouvoir royal la puissance qu'il semble avoir un instant abdiquée, afin de laisser plus de latitude au pouvoir parlementaire ! Franchement, il y a là un trop grand contraste entre la théorie et l'application, et malgré tous nos efforts, il nous est impossible de nous joindre à ceux qui vantent les progrès que fait chaque jour M. Odilon Barrot dans les idées de gouvernement.

Nous voyons qu'il est question de porter M. Odilon Barrot à la présidence de la chambre des députés. Personne, plus que nous, ne rend justice à la loyauté de M. Odilon Barrot, à son talent, à la gravité de son caractère qui semble l'appeler aux situations élevées; mais nous ne pouvons juger des vues politiques de M. Odilon Barrot que par ses discours, et en vérité, le dernier discours qu'il a prononcé nous semble mal s'accorder avec la candidature de son auteur à la présidence de la chambre. M. Odilon Barrot veut restituer la puissance au pou-

voir royal, et en même temps il veut qu'on institue une commission d'enquête. C'est justement parce que M. Odilon Barrot et ses amis ont toujours voulu des choses incompatibles, qu'ils se sont vus écartés du pouvoir. Il se peut que la chambre nomme M. Odilon Barrot à la présidence ; mais alors, à moins que la chambre ne veuille, comme M. Odilon Barrot, des choses inconciliables, elle se déclarera en même temps pour l'enquête, et l'enquête, nous le disons à la chambre, n'est pas le moyen de rétablir l'équilibre des pouvoirs, ni surtout de restituer au pouvoir royal l'influence qu'il a abdiquée, au dire de M. Odilon Barrot.

La candidature de M. Odilon Barrot a déjà été un sujet de division entre le centre gauche et le centre droit, c'est-à-dire entre les éléments moderés de gouvernement, dont la réunion est si désirable pour arrêter les envahissements de la gauche. M. Thiers, qui mieux que personne pourrait arrêter ces envahissements de la gauche et la modérer, insistait pour la nomination de M. Odilon Barrot ; il demandait en sa faveur l'appui de tous ses nouveaux collègues, et en cela M. Thiers, on ne peut que l'en louer, se montrait délicatement fidèle, non pas à des engagements, mais à la communauté qui s'était établie entre le centre gauche et la gauche dans la dernière lutte. Cet appui forcé donné par M. Thiers à M. Barrot n'est pas, à nos yeux, une des moindres calamités qui aient résulté de la coalition. Mais il se peut qu'en outre des égards qui lui semblaient commandés pour l'un des plus éminents coalisés, M. Thiers ait pensé qu'en placant M. Barrot dans une situation aussi éminente il lui donnerait l'occasion de se livrer à ce penchant gouvernemental que ses nouveaux amis croient reconnaître en lui. A notre sens, le centre gauche commet une erreur à l'égard de M. Odilon Barrot ; et, tout en reconnaissant l'étendue de son mérite, il nous semble que l'honorable député de la gauche est d'autant moins gouvernemental qu'il croit l'être plus. A ne prendre que le dernier discours de M. Odilon Barrot, dont l'esprit offre une analogie frappante avec tous ceux qu'il a prononcés auparavant, on voit tout de suite que la pensée de M. Barrot part d'un point de vue gouvernemental pour arriver involontaiaement bien loin de là. C'est ainsi que la nécessité de rétablir l'influence du pouvoir royal le mène droit à l'enquête, et nous ne serions pas étonnés si c'était M. Barrot qui eût rêvé le premier l'alliance de la monarchie avec les institutions républicaines. Avec un langage empreint de mesure et de modération réelle, M. Odilon Barrot ne parle jamais que pour désorganiser, car c'est désorganiser que proposer des mesures contradictoires. On nous répondra que M. Dupin a dit aussi quelques paroles en faveur de l'enquête ; mais, depuis sa dernière candidature, nous ne nous chargeons plus d'expliquer les paroles de M. Dupin.

Pour M. Odilon Barrot, quelque désir que nous ayons de voir un homme aussi probe et aussi loyal se rattacher au gouvernement, nous ne serions pas sans craintes en le voyant à la tête d'une chambre où les idées de conservation ne nous semblent pas encore dominer. Qui sait où irait une assemblée vacillante avec un guide dont les théories, toujours sincères, dévient si singulièrement dans la pratique ? Le parti doctrinaire refuse, dit-on, pour la seconde fois, de porter M. Odilon Barrot à la présidence de la chambre. Nous ne savons quels sont les motifs de ce parti, puisque c'est un de ses membres, M. Piscatory, qui a fait le

premier la proposition d'une enquête ; mais quant à sa décision, nous ne pouvons la blâmer. Si M. Odilon Barrot échoue au premier tour de scrutin, le centre gauche et le centre droit, appuyés de tous les hommes modérés de la chambre, soutiendront sans doute la présidence de M. Passy, et ce sera le premier nœud d'une majorité appelée à mettre fin au désordre général des esprits. Le centre gauche, qui est de tous les partis celui qui a le plus marqué dans les élections, aura de la sorte la part qui lui revient dans la victoire, et cette victoire ne sera pas fatale aux principes de conservation. M. Thiers aura rempli, et au delà, tous ses engagements avec la gauche, et il pourra figurer dans une combinaison où l'absence de ce chef d'un parti parlementaire puissant serait au moins étrange. On ne nous persuadera jamais que l'existence politique de M. Thiers tient à celle de M. Odilon Barrot, et que les deux programmes sont les mêmes. M. Thiers lui-même le tenterait par un excès d'égards, qu'il n'y réussirait pas, et nous le tiendrions pour un esprit gouvernemental, malgré lui, et en dépit de ses velléités révolutionnaires, tout comme nous regardons M. Odilon Barrot comme un esprit uniquement révolutionnaire, malgré la modération de son caractère, et sa volonté bien prononcée de se montrer et de se faire homme de gouvernement.

En conséquence, nous faisons des vœux pour la nomination de M. Passy à la présidence de la chambre. M. Dupin a longtemps présidé la chambre avec beaucoup d'éclat, avec une impartialité remarquable, et les inégalités de ses opinions ne nous empêcheront pas de lui rendre justice. Mais la nomination de M. Dupin ne remédierait en rien aux embarras qui nous assiégent. Rien ne serait jugé entre les partis par ce vote que l'incertitude même de la situation politique de M. Dupin rendrait encore plus équivoque, et l'on se verrait forcé de remettre la répartition des voix à un autre vote, à un vote sur une question politique sans doute, ce qui ne ferait qu'irriter davantage les partis. Espérons donc que le choix du président sera d'une nature assez décisive pour terminer les incertitudes, et amener la formation immédiate d'un cabinet. On dit bien, il est vrai, que M. Dupin a déclaré que, s'il était nommé, il donnerait sa démission pour former un ministère; mais le ministère sera bien plus tôt formé, si le choix de la chambre tombe sur M. Passy, qui est de la nuance de M. Thiers, et qui paraît devoir s'entendre aussi avec M. Guizot. D'ailleurs, M. Dupin, une fois assis dans le fauteuil du président, pourrait y rester par habitude, et rien ne se trouverait terminé.

Or le temps presse, la France souffre, nos ports marchands se remplissent de navires qu'on ne songe plus à expédier, les ateliers se vident, les capitaux se cachent, et les faillites s'enregistrent chaque jour dans une effrayante progression. Au dehors, on perd toute confiance dans l'avenir de la France. Les agents étrangers, qui ne voient que la surface de l'esprit public, écrivent à leurs gouvernements respectifs que la république frappe aux portes de la monarchie. Les communications deviennent plus difficiles, et chaque jour ajouté à cette crise complique les embarras du dedans et du dehors. Il y a cependant de grands intérêts à régler. Un plus long retard dans la solution de la législation des sucres peut compromettre les produits des douanes et achever la ruine de nos colonies. Les travaux des chemins de fer sont suspendus, et des milliers de malheureux

attendent, sans pain, que la chambre s'occupe de leur donner du labeur. La question de Belgique, qui semblait terminée, se trouve subitement suspendue, et le parti de la résistance belge s'organise de nouveau, dans l'espoir qu'il trouvera de l'appui près d'un nouveau cabinet. Enfin, ici même, à propos de nous ne savons quelle décision de peu d'importance, une feuille de la coalition annonce que la chambre ne sanctionnera aucune des mesures et aucun des choix du ministère actuel, « qui est si peu responsable et qui n'est pas sérieux. »

Voyez où en sont venues les choses, et avec quelle rapidité marchent les idées de désorganisation! La coalition a attaqué le ministère du 15 avril en disant qu'il n'était pas parlementaire, quoiqu'il eût la majorité dans les deux chambres, et maintenant on attaque le ministère en disant qu'il n'est pas responsable. Or sait-on qui se trouve responsable, quand le ministère ne l'est pas? C'est le roi! Nous voilà tout à coup reportés du milieu du régime représentatif au lendemain des journées de juillet ou aux doctrines de 1792, à la responsabilité du roi, et à l'omnipotence de la chambre, à laquelle on propose de casser les actes du gouvernement!

Qu'on nous dise s'il n'est pas temps que tous les hommes d'État qui veulent sérieusement le gouvernement représentatif, se réunissent et se liguent pour arrêter le mouvement? Et nous ne craignons pas d'adjurer tous ceux qui ont le pouvoir ou la mission de former un cabinet, quels qu'ils soient, de jeter les yeux sur ce qui se passe, et de se demander si le concours de tous les hommes capables et modérés n'est pas nécessaire en cette difficile circonstance. Depuis un mois qu'on s'agite, on n'a pas fait un pas dans la voie d'une conciliation d'où dépend, à nos yeux, le repos du pays. Au contraire, depuis quelques jours, le centre gauche et le centre droit semblent plus que jamais se défier l'un de l'autre. Nous concevons que dans le centre gauche on puisse s'alarmer d'un rapprochement entre les doctrinaires et les anciens 221. Mais le centre gauche, — nous parlons de sa partie modérée, — ne serait-il pas appelé à jouer le grand rôle dans cette majorité, s'il y prenait place? Sans doute, quelques-uns des 221 refuseront de s'y joindre, et resteront à part avec quelques doctrinaires peut-être; mais M. Thiers et M. Guizot, placés dans une combinaison ministérielle, n'importe avec quelle présidence, auraient maintenant pour les soutenir leurs propres partis, et une importante fraction de l'ancienne majorité. En même temps, cette réunion offrirait des garanties et à ceux qui veulent le maintien des idées de modération, comme à ceux qui demandent à grands cris un ministère parlementaire. Qu'on y pense, c'est une forte digue qu'il faut pour arrêter le torrent; et à moins de se boucher obstinément les oreilles, il est impossible de ne pas entendre son bouillonnement qui augmente chaque jour.

Renouvellera-t-on de nouveau l'impossible et interminable mission du maréchal Soult, qui offrait, il y a quelques jours, le ministère des affaires étrangères au duc de Bassano, au refus de M. le duc de Broglie, dont on cite ces paroles: « Je ne voudrais pas faire partie d'un cabinet où je serais exposé à être protégé, à droite, par M. Guizot, et à être attaqué, à gauche, par M. Thiers? » — Mais la seule illustration du maréchal, toute grande qu'elle est, ne suffirait pas à parer aux circonstances dans lesquelles nous nous trouvons. Il ne s'agit pas ici

d'une répression militaire. L'émeute n'est pas dans les rues. Elle y a passé, il est vrai, quelques moments ; mais elle s'est hâtée de disparaître. L'émeute est dans les esprit; elle y travaille en sûreté ; c'est là qu'il faut la poursuivre. Or, l'épée du maréchal Soult est impropre à cela. M. le maréchal Soult est une grande personnalité, mais il ne représente ni un parti, ni une opinion, ni même un système ; car, après avoir refusé de soutenir le ministère du 15 avril en s'y adjoignant, il semble aujourd'hui vouloir le reconstruire. Chef d'un cabinet et médiateur entre des chefs politiques, le maréchal jouerait un grand rôle ; tout autre ne lui convient pas, et, au rebours des autres hommes politiques, son importance décroîtrait en raison du peu d'importance de ses collègues. D'ailleurs, et pour terminer en un mot, la crise a lieu dans la chambre, dans l'administration et dans la presse ; la bataille se livre à la tribune, dans les conseils généraux, tandis que le pays est matériellement tranquille. Il ne s'agit pas de vaincre les hommes, mais de ramener les esprit, et ce n'est pas l'épée, mais la plume et la parole qui peuvent accomplir une pareille mission.

LETTRES

SUR LES AFFAIRES EXTÉRIEURES.

XIII

Monsieur,

Une simple querelle de juridiction entre le gouverneur de l'état du Maine, M. Fairfield, et sir John Harvey, lieutenant-gouverneur de la colonie anglaise du Nouveau-Brunswick, vient d'ajouter aux embarras actuels de l'Angleterre dans l'Amérique du Nord, et de donner lieu à des manifestations assez belliqueuses de la part du gouvernement fédéral. Cette querelle de juridiction, qui au premier abord paraîtrait un peu futile, si dans les plus grandes affaires, la forme n'emportait souvent le fond, se rattache à une question fort importante, à une question de territoire, laissée indécise depuis le traité de 1783, entre l'Angleterre et les États-Unis. Je ne dis pas, remarquez-le bien, que le traité de 1783 ait laissé cette question indécise, car il a prétendu la résoudre, et les négociateurs qui l'ont rédigé n'ont pas eu l'intention de léguer à leurs gouvernements respectifs une discussion, que plus de cinquante ans après, lord Palmerston et M. Van-Buren dussent trouver aussi peu avancée. Mais, en fait, le traité de 1783 n'a décidé la question que sur le papier, et quand il s'est agi de transporter la décision du papier sur le terrain, on a vu que rien n'était décidé, c'est-à-dire que les deux parties intéressées ne pouvaient pas s'entendre sur l'interprétation. En diplomatie, ce n'est pas chose très-rare que la difficulté de s'entendre sur l'application et le sens des traités, et il n'y a peut-être pas eu moins de guerres pour des traités mal faits que pour des traités violés ou méconnus. Cette fois, pourtant, je ne suppose pas qu'on doive en venir à un pareil moyen d'interpréter l'article douteux. L'Angleterre et les États-Unis ont un trop grand intérêt à rester en bonne intelligence, pour recourir aux armes avant d'épuiser toutes les voies de conciliation, tous les moyens d'arrangement que le sujet comporte, et je ne doute pas que les deux gouvernements n'en

aient la sérieuse volonté. Mais à côté, souvent au-dessus de la raison des gouvernements, se dressent les passions des peuples, passions quelquefois irrésistibles, tantôt aveugles et déplorables, tantôt plus éclairées que les hommes d'État, puissants mobiles des grandes entreprises, soutiens et gages de succès des grandes témérités. Ces passions, qui peut-être n'existent pas en ce moment chez le peuple anglais, à coup sûr animent une grande partie de la population américaine, qui ne reculerait pas devant la perspective d'une guerre, pour venger ce qu'elle appelle ses droits, et pour se mettre définitivement en possession du territoire contesté. Aussi faudra-t-il, de la part des deux gouvernements, beaucoup de prudence, beaucoup de modération, beaucoup de sagacité, pour contenir ce dangereux élan et remettre à des négociations le jugement d'une question que tant de négociations antérieures n'ont pas suffi pour résoudre.

La question dont il s'agit s'appelle, aux États-Unis, « question des frontières du nord-est » entre le Maine et le Nouveau-Brunswick. L'objet en litige est un territoire de dix mille milles carrés, dont le fleuve Saint-Jean, dans sa partie supérieure, est le principal cours d'eau, pays à peu près désert, mais dont les forêts encore vierges possèdent les plus beaux bois de construction du monde; et ce sont même des déprédations commises dans ces forêts par des aventuriers américains ou anglais qui ont amené la querelle de juridiction dont j'ai parlé plus haut, entre les gouverneurs du Maine et du Nouveau-Brunswick. Il paraît, effectivement, que malgré les assertions contraires du ministre anglais à Washington, la juridiction sur le territoire en litige n'a jamais été réglée par aucune convention formelle, et que, jusqu'à présent, elle a été exercée un peu au hasard par celle des deux autorités qui se trouvait le plus à portée de le faire, d'après les circonstances locales. Cette juridiction contestée n'a guère qu'un objet, c'est la conservation des bois comme propriété publique, quel que soit d'ailleurs le propriétaire. Cependant, de part et d'autre, on accorde, avec beaucoup de réserve et moyennant certaines redevances, l'autorisation d'en extraire des quantités plus ou moins considérables, suivant les règles ordinaires en pareille matière. Or il y a peu de temps, les autorités du Maine ayant appris qu'une bande de pillards commettait de grands dégâts dans ces précieuses forêts, l'agent territorial de l'état fut envoyé à leur poursuite avec une force de simple police, suffisante pour arrêter les coupables et mettre fin à ces désordres. Mais le gouvernement du Nouveau-Brunswick prétendit que la juridiction du territoire contesté lui appartenait exclusivement, s'opposa par la force à l'accomplissement de la mission dont l'agent territorial du Maine avait été chargé, et le fit lui-même prisonnier. Quant aux maraudeurs, il déclara que, loin de les prendre sous sa protection, il allait faire instruire leur procès devant les tribunaux de la colonie.

Sur la nouvelle de cette collision, la population du Maine se souleva tout entière : le gouvernement et la législature se prononcèrent avec la même vivacité; la milice, qui est fort nombreuse, et, dit-on, fort bien organisée, fut appelée en service actif; on dirigea des troupes, des munitions, de l'artillerie sur la frontière, on vota des fonds pour soutenir la guerre au besoin; on fit acheter de la poudre dans les états voisins, et tout prit à l'instant un aspect

belliqueux. Bien plus, la législature de l'état de Massachusetts, dont le Maine est un démembrement et qui a conservé des droits utiles sur la moitié du territoire en litige, embrassa aussitôt avec ardeur la querelle de l'état voisin, adopta les résolutions les plus vigoureuses, et se mit en devoir de lui prêter mainforte, si la guerre venait à s'engager. Il y a dans ces républiques une séve qui effraye. Heureusement que de longtemps encore le désert ne lui manquera pour s'y développer à l'aise. Mais ce désert, il faut aller le chercher au loin du côté de l'ouest. L'état du Maine en voit un sous sa main ; il croit y avoir des droits ; il est prêt à tout subir, à tout braver, plutôt que de renoncer à ses prétentions, à l'espoir d'y répandre un trop plein de population qui, s'il n'existe pas encore, se fera sentir un jour, et demandera impérieusement des bois à défricher, des terres à mettre en culture, des ports à vivifier par le commerce. Voilà le spectacle imposant que présentent aujourd'hui les États-Unis, depuis l'embouchure du Mississipi jusqu'aux bords du Saint-Laurent ! Quoique moins avides d'espace, vous pensez bien que les Anglais du Nouveau-Brunswick ne se sont pas endormis en présence d'un pareil mouvement sur leurs frontières. Ils ont donc fait aussi leurs préparatifs de défense. Mais, s'il faut l'avouer, la partie, en cas de guerre, n'aurait pas été égale. Le Nouveau-Brunswick, qui n'avait pris aucune part aux troubles des deux Canadas, était dégarni de troupes régulières ; la milice n'y est pas nombreuse, la population inférieure des trois quarts à celle du Maine ; et tandis que celui-ci aurait été soutenu par l'état si riche du Massachusetts et par les ressentiments de l'état de Vermont contre les autorités britanniques du Canada, la Nouvelle-Écosse aurait pu seule secourir efficacement sir John Harvey, car c'est à peine si l'on aurait pu détacher de Quebec un ou deux régiments à son aide, sans compromettre la tranquillité si difficilement rétablie de ce côté. Mais, jusqu'à présent du moins, tout s'est passé en préparatifs d'attaque ou de défense, qui probablement n'auront pas d'autre suite.

En effet, malgré l'indépendance théorique et pratique dont jouissent individuellement les États de l'Union américaine, le gouvernement fédéral avait bien son mot à dire et son action à exercer dans cette conjoncture. D'ailleurs, le ministre d'Angleterre à Washington, M. Fox avait aussitôt saisi de la question le secrétaire d'État, M. Forsyth, par une note du 23 février, dans laquelle il invoquait l'intervention officielle du pouvoir central, pour engager le gouverneur du Maine à se désister de ses prétentions et à rappeler ses troupes. C'est dans ce document que se trouve avancée de la part de l'Angleterre une prétention un peu hasardée, je le crois, à la juridiction exclusive sur le territoire contesté en vertu d'un arrangement positif (*by explicit agreement*) entre la Grande-Bretagne et les États-Unis. Or ce droit de juridiction paraît être aussi contestable et aussi contesté que la propriété même du territoire sur lequel il devrait s'exercer. L'arrangement *explicite* allégué par M. Fox est complétement inconnu à Washington, si bien que dans l'ignorance absolue du fait, où il se dit, M. Forsyth demande des explications au diplomate anglais sur son assertion, afin de remonter jusqu'à la source d'une erreur aussi grave (1). Le

(1) Je crois qu'en ce point le gouvernement des États-Unis a parfaitement raison, car

gouvernement fédéral répondit à la note de M. Fox que les autorités du Maine, en prenant des mesures pour arrêter les mauraudeurs, étaient restées dans la limite de leur droit; que le gouverneur du Nouveau-Brunswick s'était mépris sur le caractère de l'acte à l'accomplissement duquel il avait cru devoir s'opposer par la force; qu'il ne s'agissait point d'une agression, mais d'une simple répression de délit par les voies ordinaires et légales; enfin, que les deux parties avaient le même intérêt à prévenir la détérioration et le pillage d'une propriété publique, et que les autorités du Maine se seraient immédiatement retirées après l'arrestation des coupables, si le gouverneur du Nouveau-Brunswick ne les avait traitées en ennemi. Quant aux suites de cette déplorable collision, le président espérait réussir à les neutraliser, et obtenir de l'état du Maine le renvoi des milices dans leurs foyers; mais il supposait que de part et d'autre on s'empresserait de relâcher des agents territoriaux et autres personnages revêtus d'un caractère public, qui avaient été retenus comme prisonniers; puis on demandait à M. Fox des explications sur le principe de juridiction exclusive qu'il avait si témérairement avancé, et la note se terminait par une observation fort juste, à savoir que de pareils événements rendaient plus évidente et plus pressante que jamais la nécessité de régler la question des frontières du nord-est par un arrangement définitif.

Tandis que M. Fox et le secrétaire d'État de l'Union échangeaient cette correspondance, les deux chambres du congrès consacrèrent les derniers jours de leur session à l'examen de la même affaire. Elles y apportaient presque autant d'ardeur et de passion qu'en avaient pu y mettre la législature du Maine ou celle du Massachusetts; elles approuvaient la conduite du premier de ces états et sa résistance aux prétentions de sir John Harvey; enfin elles s'y associaient, en quelque sorte, par un bill qui confère au président des États-Unis les pouvoirs les plus étendus pour soutenir l'état du Maine dans sa juste querelle, et au besoin pour entreprendre la guerre, si le gouvernement anglais persistait dans ses prétentions. Dans cette grande circonstance, les partis se sont effacés. Whigs et *jacksonmen* ont voté ensemble pour imposer à M. Van-Buren le devoir et lui donner tous les moyens de faire respecter par l'Angleterre les droits, la dignité nationale et l'intégrité de l'Union. Mais le même sentiment qui dictait à M. Forsyth la dernière observation consignée dans sa réponse au ministre anglais, portait aussi le congrès à recommander au président, par une résolution législative, l'envoi d'une ambassade spéciale en Angleterre, pour le règlement amiable de la question des frontières. Ceci est en effet la question princi-

je trouve dans une dépêche de lord Palmerston au prédécesseur de M. Fox, en date du 25 février 1833 : « Vous pouvez déclarer à M. Livingston (qui était alors secrétaire d'État) que le gouvernement de Sa Majesté est entièrement de l'avis du gouvernement des États-Unis sur le principe de continuer à s'abstenir, pendant le cours des négociations, d'étendre l'exercice de la juridiction sur le territoire contesté, *au delà des limites dans lesquelles cette juridiction a été jusqu'à présent exercée par les autorités de l'une et de l'autre partie.* Ceci ne veut assurément pas dire que l'Angleterre ait sur le territoire en litige un droit de juridiction exclusive, comme le prétendent M. Fox et le gouverneur du Nouveau-Brunswick.

pale, dont la querelle de juridiction entre le Maine et le Nouveau-Brunswick n'est qu'un accessoire épisodique. Voici donc au juste de quoi il s'agit et l'histoire des longues négociations auxquelles a donné lieu l'interprétation de l'article 2 du traité de Paris (3 septembre 1783) entre l'Angleterre et les États-Unis, qui venaient de conquérir leur liberté.

Le territoire que les deux gouvernements se disputent depuis 1783 est probablement un débris de notre ancienne grandeur coloniale. Il appartenait, selon toute apparence, à l'Acadie ou Nouvelle-Écosse, que la France avait définitivement perdue par le traité d'Utrecht. Mais, sauf ce souvenir historique, rien n'y rappelle la domination française, qui n'y avait jamais été qu'incertaine et mal établie et n'y avait pas jeté ces racines profondes qu'on retrouve encore aujourd'hui dans le bas Canada. Quand l'Angleterre a reconnu, par le traité de 1783, l'indépendance des États-Unis, la frontière nord-est de l'Union a été fixée ainsi qu'il suit :

« ..... A partir de l'angle nord-ouest de la Nouvelle-Écosse (1), c'est-à-dire l'angle qui est formé par une ligne tirée dans la direction du nord, de la source de la rivière Sainte-Croix aux hautes terres; puis, en suivant la ligne de faîte de ces hautes terres qui séparent les eaux qui s'écoulent dans la rivière Saint-Laurent de celles qui tombent dans l'océan Atlantique, jusqu'à celle des sources du Connecticut qui est située le plus au nord-ouest... » Cet article, assez clair en apparence, ne l'était pas en réalité à l'époque où le traité fut conclu, et ne l'est pas davantage aujourd'hui. La situation de l'angle nord-ouest de la Nouvelle-Écosse était problématique; on ne savait pas encore au juste quelle était la vraie rivière Sainte-Croix, et, à plus forte raison, où il fallait fixer sa source; et dès qu'on voulut mettre le traité à exécution, on vit que les deux parties contractantes ne s'entendaient pas sur le point de savoir quelles étaient ces hautes terres, qui devaient séparer le bassin du Saint-Laurent du bassin des affluents de l'Atlantique. Cependant, au milieu de ces incertitudes, chaque gouvernement se forma une opinion. Les États-Unis, en établissant leur ligne de démarcation sur la carte, à partir de la source de la Sainte-Croix, dans la direction du nord, lui firent traverser le fleuve Saint-Jean, dont le cours supérieur leur aurait ainsi appartenu, et la firent aboutir à quarante et un milles du Saint-Laurent, vers le quarante-huitième degré de latitude nord. C'était là seulement, disaient-ils, qu'on pouvait trouver les montagnes ou hautes terres voulues par le traité de 1783. Tout le pays à l'ouest de cette ligne, en suivant la crête des montagnes dans la même direction jusqu'à la source du Connecticut, aurait donc été compris dans les limites du territoire de l'Union. Mais en traversant ainsi du sud au nord presque toute l'étendue de la vaste péninsule formée par l'Océan, le golfe du Saint-Laurent et le fleuve du même nom, cette ligne de frontières aurait interrompu toute communication entre le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse d'une part, et le Canada de l'autre, entre Ha-

(1) Le pays maintenant divisé en deux provinces, la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick, était alors compris tout entier sous la première dénomination; mais, d'après la division actuelle, le territoire contesté appartiendrait exclusivement au Nouveau-Brunswick, si l'Angleterre parvenait à faire triompher ses prétentions.

lifax, une des plus grandes positions maritimes de l'Angleterre, et Quebec, sa grande forteresse dans l'Amérique du Nord, entre les riches établissements de la baie de Fundy et ce beau fleuve Saint-Laurent, qui est à lui seul toute la vie du Canada. Quoique toutes ces possessions anglaises n'eussent pas, à beaucoup près, en 1783, l'importance qu'elles ont acquise depuis, il est impossible de supposer que les négociateurs anglais du traité de Paris aient cru faire de pareils sacrifices en signant l'article 2; et comme on trouve dans les journaux secrets du congrès américain, qu'il fut jugé inutile de continuer la guerre pour obtenir la limite du Saint-Jean (qui est bien en deçà de la frontière aujourd'hui réclamée par les États-Unis), il est permis de penser que les négociateurs américains n'avaient pas non plus songé à stipuler d'aussi grands avantages pour leur pays. Cependant il faut avouer que les États-Unis ont pour eux, jusqu'à un certain point, la lettre même du traité, tandis que l'Angleterre appelle la raison et l'équité au secours de ses prétentions. Au lieu de chercher par delà le fleuve Saint-Jean les hautes terres qui doivent marquer la limite septentrionale de l'Union, l'Angleterre soutient qu'il faut rester en deçà, et indique la colline de Marshill, au nord des sources de la Sainte-Croix, comme la dernière ramification d'une ligne de hauteurs qui répondent suffisamment aux termes du traité; car leur prolongement au sud-ouest sépare les fleuves qui se jettent dans l'Atlantique, comme la Penobscot, le Kennebec et le Connecticut, de ceux qui se jettent dans le Saint-Laurent. Il est vrai que, pour établir ce système, les Anglais font abstraction du fleuve Saint-Jean et de la rivière Ristigouche, qui ont leur embouchure, l'un dans la baie de Fundy, l'autre dans la baie des Chaleurs, parce que la désignation d'océan Atlantique ne peut s'appliquer à ces deux baies, que les auteurs du traité auraient désignées par leur nom, s'ils en avaient voulu parler. Le roi des Pays-Bas a donné raison aux Anglais sur ce point, qui est de la plus grande importance pour l'interprétation du traité. Mais en dépit de sa décision, très-longuement et très-ingénieusement motivée, j'ai peine à concevoir que la baie de Fundy, formée par un des replis de l'Atlantique, ne soit pas à peu près la même chose que l'Atlantique elle-même et ne puisse être désignée sous cette dénomination générale.

Je crains bien, monsieur, que ces détails topographiques ne vous aient paru un peu arides; mais il était impossible de les omettre, car c'est au fond toute la question. Je rentre avec plaisir dans l'histoire.

Plusieurs fois, depuis 1783, l'Angleterre et les États-Unis ont essayé de fixer positivement leurs frontières, conformément au traité de Paris. Vaine tentative! On réglait péniblement quelques points secondaires; sur le point essentiel, on ne parvenait pas à s'entendre. Après la guerre de 1812, terminée par le traité de Gand, des commissaires explorateurs furent envoyés sur le terrain par les deux gouvernements. M. Joseph Bouchette, de Quebec, directeur de toutes les opérations cadastrales du Canada (*surveyor-general*), et auquel on doit le meilleur ouvrage que je connaisse sur les possessions anglaises de l'Amérique du Nord, faisait partie de cette commission. D'admirables travaux furent entrepris, quelques-uns même furent achevés; mais la question ne fut pas résolue. Les commissaires firent leurs rapports à leurs gouvernements, et l'on ne s'entendit pas plus que par le passé. La difficulté restait entière. Quel parti

prendre? On déféra le jugement de la contestation à l'arbitrage d'un souverain ami, et ce fut le roi des Pays-Bas qui se chargea de cette tâche épineuse. On lui remit de part et d'autre toutes les pièces du procès, et on lui demanda de déclarer quelles étaient, à son sens, les hautes terres dont les rédacteurs du traité de 1783 avaient entendu parler. Le roi des Pays-Bas examinait probablement la question pendant que la Belgique lui échappait, car la sentence fut rendue et communiquée aux intéressés dans les premiers jours du mois de janvier 1831.

La sentence arbitrale du roi des Pays-Bas n'a point le caractère d'une interprétation, au moins en ce qui concerne le point capital; c'est une transaction qu'il propose. Il ne dit pas : L'angle nord-ouest de la Nouvelle-Écosse est situé à tels ou tels degrés de latitude et de longitude, les hautes terres dont parle le traité sont celles-ci ou celles-là, et non autres, parce qu'elles réunissent toutes les conditions voulues; mais il dit au contraire : Vous ignorez depuis quarante-sept ans et vous cherchez inutilement à fixer la position de l'angle nord-ouest de la Nouvelle-Écosse; eh bien ! je n'en sais pas là-dessus plus que vous, car je n'ai pas sur les yeux des cartes plus complètes que celles dont vous vous êtes servis, et ce n'est ni votre faute ni la mienne si les limites de la Nouvelle-Écosse, sous la domination de la France et ensuite sous celle de l'Angleterre jusqu'en 1783, n'ont pas été tracées plus exactement. Quant aux *hautes terres*, j'en vois plusieurs lignes; mais je les trouve toutes sujettes à objection, car les rivières Saint-Jean et Ristigouche, les deux principales du pays en litige, ne sont pas des affluents du Saint-Laurent et ne se jettent point dans l'océan Atlantique, d'où il résulte que les hauteurs qui forment ce bassin au sud et au nord ne séparent point les eaux qui se jettent dans le Saint-Laurent de celles qui se jettent dans l'Atlantique. En conséquence, le plus raisonnable et le plus juste me paraît être de substituer à la démarcation imaginaire du traité de 1783 une délimitation toute nouvelle, en tenant compte, autant que possible, des convenances réciproques. — Telle est à peu près le langage du roi des Pays-Bas, et c'est sur cette base de transaction qu'il a rendu son jugement. Je suis convaincu qu'en étudiant la question, on le trouverait parfaitement équitable; il assignait aux États-Unis les trois-cinquièmes du territoire contesté; il leur donnait le partage de la souveraineté sur le cours supérieur de Saint-Jean, qui, à partir d'un certain point, devenait la limite commune : et l'Angleterre, qui aurait pu se plaindre d'un partage inégal, conservait ce qui lui est absolument nécessaire, sa ligne actuelle de communication entre Frédéricton et Quebec, par la rive gauche du Saint-Jean. Le gouvernement anglais accepta aussitôt la décision de son allié; mais il n'en fut pas de même des États-Unis, et ici commence une nouvelle série de négociations qui n'ont eu encore aucun résultat.

Le ministre des États-Unis à La Haye était alors M. Preble, de l'État du Maine, un des rédacteurs de l'exposé soumis à l'auguste arbitre en faveur des prétentions de son gouvernement et des intérêts de sa province. M. Preble, en recevant la décision du roi Guillaume, au lieu de la transmettre purement et simplement au cabinet de Jackson, s'empressa de protester contre, sans attendre des instructions ultérieures, et partit aussitôt pour New-York, d'où il se

rendit dans l'état du Maine, avant même d'aller à Washington. Il en résulta que la législature du Maine, encouragée par la protestation que M. Preble avait lancée contre la décision du roi des Pays-Bas, prit les devants sur la délibération du président ou du congrès, et déclara que l'arbitre avait dépassé la limite de ses droits, en substituant un compromis à l'interprétation qu'on lui demandait.

Les dispositions du cabinet de Washington et du président étaient cependant beaucoup plus conciliantes, et, s'ils l'avaient pu, ils auraient accepté la transaction. Mais la constitution des États-Unis voulait que le sénat fût consulté; et, dans cette assemblée, une majorité considérable se prononça pour le rejet de la décision arbitrale, se fondant sur ce que l'état du Maine, dont le consentement était nécessaire pour l'aliénation d'une partie de son territoire, réfusait d'y adhérer. M. Forsyth, aujourd'hui secrétaire d'État de l'Union, était un des huit sénateurs qui avait voté pour l'acceptation. Après cette décision du sénat, le gouvernement fédéral se vit dans l'obligation de notifier au gouvernement anglais qu'il regardait le jugement du roi des Pays-Bas comme non avenu, et, malgré qu'il en eût, de donner à l'appui de sa résolution des raisons plus ou moins justes, à la bonté desquelles il ne croyait peut-être pas. Mais en même temps il faisait espérer au cabinet de Saint-James que la difficulté constitutionnelle pourrait être levée au moyen d'un arrangement qui se négociait alors entre l'état du Maine et le pouvoir collectif de l'Union.

Arrêtons-nous ici un instant, il me semble monsieur, que cette prétention de l'état du Maine, qui a servi de base au vote du sénat, est d'une rare impertinence. C'est trancher la question par la question. En effet, de quoi s'agit-il? De savoir à qui, des États-Unis ou de l'Angleterre, doit appartenir un certain territoire. Et que fait l'état du Maine? Il dit, de sa seule autorité : « Ce territoire m'appartient, *quod erat demonstrandum*, je ne veux pas le céder, et je ne me soumettrai à aucune convention qui ne reconnaîtra pas mes prétendus droits dans toute leur étendue. » Et voilà le gouvernement des États-Unis qui se paye de cette raison, la fait valoir et s'en fait une arme contre l'Angleterre, comme si l'état du Maine ou celui de Massachusetts, dont il est né, ne tirait pas exclusivement ses droits du traité de 1783, de ce même traité qu'il est maintenant nécessaire ou d'interpréter parce qu'il est obscur, ou de rectifier parce qu'il est absurde! Et remarquez bien que la convention à intervenir aura un effet rétroactif, et qu'elle fixera l'étendue de territoire avec laquelle le Massachusetts, et à plus forte raison l'état du Maine, sont entrés dans l'Union. Je crois que ce sont là des vérités incontestables. Mais reprenons.

Le gouvernement fédéral s'était flatté d'un vain espoir, quand il avait compté sur le succès de ses négociations avec l'état du Maine pour terminer le différend à l'amiable. Il s'agissait d'en obtenir la cession du territoire contesté moyennant une indemnité pécuniaire, et, une fois que l'Union aurait été substituée aux droits de l'état du Maine, le cabinet de Washington en aurait disposé pour le plus grand bien de la république tout entière. Mais cette combinaison ne réussit pas. Le Maine avait consenti ; l'état de Massachusetts, dont il fallait obtenir l'autorisation comme propriétaire de la moitié du terrain, refusa son adhésion à l'arrangement proposé, et désormais on dut aviser à d'autres moyens.

Je crois, monsieur, que le gouvernement fédéral était alors de bonne foi, qu'il désirait sincèrement conserver la paix avec l'Angleterre, et qu'il regrettait de n'avoir pu en finir par l'acceptation de la sentence arbitrale du roi des Pays-Bas. Ce qui le prouve, c'est qu'il chercha ensuite, passez-moi le mot, à escamoter la question constitutionnelle par un singulier artifice. Il proposa à l'Angleterre d'envoyer sur les lieux une nouvelle commission mixte, dont le choix pourrait être abandonné à quelque souverain ami, ou qui serait composée des hommes les plus compétents de toute l'Europe, *mais qui pourrait chercher les hautes terres du traité à l'ouest de la ligne si obstinément suivie jusqu'alors*. Cette proposition, qui semble dérisoire, puisque selon le traité il fallait chercher les hautes terres sur le prolongement d'une ligne tracée dans la direction du nord (*due north*), fut réitérée plusieurs fois au ministre anglais par le secrétaire d'État de l'Union, le plus sérieusement du monde. Le ministre anglais avait beau faire observer qu'en s'écartant à l'ouest, on ne restait plus dans les termes sacramentels du traité de Paris; le cabinet de Washington répondait que si, par ce moyen, on rencontrait des hautes terres conformes à la définition du traité, l'état du Maine n'aurait rien à objecter, et qu'au besoin on le mettrait à la raison.

Et aujourd'hui enfin, après tant de correspondances, de notes et d'explorations, où en est cette grande affaire? Je vous le dirai en peu de mots, car j'ai hâte de finir. Le gouvernement anglais a retiré l'adhésion qu'il avait donnée à la transaction proposée par le roi des Pays-Ras, et il a consenti à l'envoi d'une nouvelle commission sur le terrain, mais à une condition, jusqu'à présent repoussée par les États-Unis : c'est que ni le fleuve Saint-Jean, ni la rivière Ristigouche, ne seraient considérés comme fleuves s'écoulant dans l'océan Atlantique. Et vraiment je ne suis pas étonné de ce que le gouvernement fédéral repousse ce principe *in limine;* car, s'il l'admettait, ce serait bataille gagnée pour l'Angleterre. Les États-Unis ont fait d'ailleurs une offre positive que l'Angleterre, à son tour, rejette hautement : c'est de fixer pour limite le cours du fleuve Saint-Jean, dont ils désirent depuis longtemps la libre navigation. Ils prendraient ainsi position sur le littoral de la baie de Fundy, et le petit sacrifice qu'ils feraient au nord serait amplement compensé par l'importance des acquisitions qu'ils feraient à l'est.

Comment tout cela finira-t-il? Évidemment, monsieur, par une transaction. Le roi des Pays-Bas avait fort bien jugé. Il faut de toute nécessité que les communications de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick avec le Canada demeurent libres et faciles; c'est une des conditions essentielles du maintien de la domination anglaise dans ces contrées, et les Anglais ne s'en départiront pas. L'absorption des colonies anglaises dans l'Union américaine est, ou sera peut-être, un fait providentiel, fatal, inévitable; mais il n'est pas mûr. Ce qui s'est passé depuis dix-huit mois dans les deux Canadas le prouve assez, et l'Angleterre me semble d'humeur à retarder le plus qu'elle pourra cet accomplissement de la destinée.

***

LES

SEPT CORDES

DE LA LYRE.

« Eugène, souvenez-vous de ce jour de soleil où nous écoutions
» le fils de la Lyre, et où nous avons surpris les sept esprits de la
» Lumière s'enlaçant dans une danse sacrée, au chant des sept
» esprits de l'Harmonie. Comme ils semblaient heureux ! »

(*Les Cœurs résignés, chant slave, traduction de Grzymala.*)

PERSONNAGES.

MAITRE ALBERTUS.
HANZ. } SES ÉLÈVES.
CARL. }
WILHELM. }
HÉLÈNE.
MÉPHISTOPHÉLÈS.
UN POÈTE.
UN PEINTRE.
UN MAITRE DE CHAPELLE.
UN CRITIQUE.
L'ESPRIT DE LA LYRE.
LES ESPRITS CÉLESTES.
THÉRÈSE, gouvernante d'Hélène.

ACTE PREMIER.

La Lyre.

SCENE PREMIERE.

Dans la chambre de maître Albertus. Il écrit. Wilhelm entre sur la pointe du pied. Il fait nuit. On entend dans le lointain le bruit d'une fête.

MAITRE ALBERTUS, WILHELM.

ALBERTUS, sans tourner la tête.

Qui est là? Est-ce vous, Hélène?

WILHELM, à part.

Hélène! Est-ce qu'elle entre quelquefois dans la chambre du philosophe à minuit? (*Haut.*) Maître, c'est moi — Wilhelm.

ALBERTUS.

Je te croyais à la fête.

WILHELM.

J'en viens. J'ai vainement essayé de me divertir. Autrefois il ne m'eût fallu que respirer l'air d'une fête pour sentir mon cœur tressaillir de jeunesse et de bonheur; aujourd'hui, c'est différent!

ALBERTUS.

Ne dirait-on pas que l'âge a glacé ton sang! C'est la mode, au reste. Tous les jeunes gens se disent blasés. Encore, s'ils quittaient les plaisirs pour l'étude! mais il n'en est rien. Leur amusement consiste, à se faire tristes et à se croire malheureux. Ah! la mode est vraiment une chose bizarre!

WILHELM.

Maître, je vous admire, vous qui n'êtes jamais ni triste ni gai; vous qui êtes toujours seul, et toujours calme! L'allégresse publique ne vous entraîne pas dans son tourbillon; elle ne vous fait pas sentir non plus l'ennui de votre isolement. Vous entendez passer les sérénades, vous voyez les façades s'illuminer, vous apercevez même d'ici le bal champêtre avec ses arcs en verres de couleurs et ses légères fusées qui retombent en pluie d'or sur le dôme verdoyant des grands marronniers, et vous voilà devisant philosophiquement peut-être sur le rapport qui peut exister entre votre paisible *subjectivité* et l'*objectivité* délirante de tous ces petits pieds qui dansent là-bas sur l'herbe! Comment! ces robes blanches qui passent et repassent comme des ombres à travers les bosquets, ne vous font pas tressaillir, et votre plume court sur le papier comme si c'était une ronde de *wachtmen* qui interrompt le silence de la nuit!

ALBERTUS.

Ce que j'éprouve à l'aspect d'une fête ne peut t'intéresser que médiocrement. Mais toi-même, qui me reproches mon indifférence, comment se fait-il que tu rentres de si bonne heure?

WILHELM.

Cher maître, je vous dirai la vérité : je m'ennuie là où je suis sûr de ne pas rencontrer Hélène.

ALBERTUS, tressaillant.

Tu l'aimes donc toujours autant?

WILHELM.

Toujours davantage. Depuis qu'elle a recouvré la raison, grâce à vos soins, elle est plus séduisante que jamais. Ses souffrances passées ont laissé une empreinte de langueur ineffable sur son front, et sa mélancolie, qui décourage Carl et qui déconcerte Hanz lui-même, est pour moi un attrait de plus. Oh! elle est charmante! Vous ne vous apercevez pas de cela, vous, maître Albertus! Vous la voyez grandir et embellir sous vos yeux, vous ne savez pas encore que c'est une jeune fille. Vous voyez toujours en elle un enfant; vous ne savez pas seulement si elle est brune ou blonde, grande ou petite.

ALBERTUS.

En vérité, je crois qu'elle n'est ni petite, ni grande, ni blonde, ni brune.

WILHELM.

Vous l'avez donc bien regardée?

ALBERTUS.

Je l'ai vue souvent sans songer à la regarder.

WILHELM.

Eh bien! que vous semble-t-elle?

ALBERTUS.

Belle comme une harmonie pure et parfaite. Si la couleur de ses yeux ne m'a pas frappé, si je n'ai pas remarqué sa stature, ce n'est pas que je sois incapable de voir et de comprendre la beauté; c'est que sa beauté est si harmonieuse, c'est qu'il y a tant d'accord entre son caractère et sa figure, tant d'ensemble dans tout son être, que j'éprouve le charme de sa présence, sans analyser les qualités de sa personne.

WILHELM, un peu troublé.

Voilà qui est admirablement bien dit pour un philosophe! et je ne vous aurais jamais cru susceptible...

ALBERTUS.

Raille, raille-moi bien, mon bon Wilhelm! c'est un animal si déplaisant et si disgracieux qu'un philosophe!

WILHELM.

Oh! mon cher maître, ne parlez pas ainsi... Moi, vous railler! oh! mon Dieu! vous le meilleur et le plus grand parmi les plus grands et les meilleurs des hommes!... Mais si vous saviez combien je suis heureux que vous n'aimiez pas les femmes!... Si, par hasard, vous alliez vous trop apercevoir des grâces d'Hélène, que deviendrais-je, moi, pauvre

écolier sans barbe et sans cervelle, en concurrence avec un homme de votre mérite?

ALBERTUS.

Cher enfant, je ne ferai jamais concurrence à toi ni à personne. Je sais trop me rendre justice, j'ai passé l'âge de plaire et celui d'aimer.

WILHELM.

Que dites-vous là, mon maître! Vous avez à peine atteint la moitié de la durée moyenne de la vie! Votre front, un peu dévasté par les veilles et l'étude, n'a pourtant pas une seule ride; et quand le feu d'un noble enthousiasme vient animer vos yeux, nous baissons les nôtres, jeunes gens que nous sommes, comme à l'aspect d'un être supérieur à nous, comme à l'éclat d'un rayon céleste!

ALBERTUS.

Ne dis pas cela, Wilhem; c'est m'affliger en vain. La grâce et le charme sont le partage exclusif de la jeunesse; la beauté de l'âge mûr est un fruit d'automne qu'on laisse gâter sur la branche, parce que les fruits de l'été ont apaisé la soif... A vrai dire, Wilhelm, je n'ai point eu de jeunesse, et le fruit desséché tombera sans avoir attiré l'œil ou la main des passants.

WILHELM.

On me l'avait dit, maître, et je ne pouvais le croire. Serait-il vrai, en effet, que vous n'eussiez jamais aimé?

ALBERTUS.

Il est trop vrai, mon ami. Mais tout regret serait vain et inutile aujourd'hui.

WILHELM.

Jamais aimé! Pauvre maître!... Mais vous avez eu tant d'autres joies sublimes dont nous n'avons pas d'idée?

ALBERTUS, brusquement.

Eh oui! sans doute, sans doute. — Wilhelm! tu veux donc épouser Hélène?

WILHELM.

Cher maître, vous savez bien que, depuis deux ans, c'est mon unique vœu.

ALBERTUS.

Et tu quitterais tes études pour prendre un métier? car enfin il te faut pouvoir élever une famille, et la philosophie n'est pas un état lucratif.

WILHELM.

Peu m'importe ce qu'il faudrait faire. Vous savez bien que lorsqu'il fut question de mon mariage avec Hélène, le vieux luthier Meinbaker, son père, avait exigé que je quittasse les bancs pour l'atelier, l'étude des sciences pour les instruments de travail, les livres d'histoire et de métaphysique pour les livres de commerce. Le bonhomme ne voulait pour gendre qu'un homme capable de manier la lime et le rabot comme le plus humble ouvrier, et de diriger sa fabrique comme lui-même. Eh bien! j'avais souscrit à tout cela : rien ne m'eût coûté pour obtenir sa fille. Déjà j'étais capable de confectionner la meilleure harpe qui fût sortie de son atelier. Pour les violons, je ne craignais aucun rival. Dieu aidant, avec mon petit talent et le mince capital que je possède, je pourrais encore acheter un fonds d'établissement, et monter un modeste magasin d'instruments de musique.

ALBERTUS.

Tu renoncerais donc sans regret, Wilhelm, à cultiver ton intelligence, à élargir le cercle de tes idées, à élever ton âme vers l'idéal?

WILHELM.

Oh! voyez-vous, maître, j'aime. Cela répond à tout. Si, au temps de sa richesse, Meinbaker, au lieu de sa charmante fille, m'eût offert son immense fortune, et avec cela les honneurs qu'on ne décerne qu'aux souverains, je n'eusse pas hésité à rester fidèle au culte de la science, et j'aurais foulé aux pieds tous ces biens terrestres, pour m'élever vers le ciel. Mais Hélène, c'est pour moi l'idéal, c'est le ciel, ou plutôt c'est l'harmonie qui régit les choses célestes. Je n'ai plus besoin d'intelligence ; il me suffit de voir Hélène pour comprendre d'emblée toutes les merveilles que l'étude patiente et les efforts du raisonnement ne m'eussent révélées qu'une à une. Cher maître, vous ne pouvez pas comprendre cela, vous! c'est tout simple. Mais moi, je crois que, par l'amour, j'arriverai plus vite à la foi, à la vertu, à la Divinité, que vous par l'étude et l'abstinence. D'ailleurs, il en serait autrement, que je serais encore résolu à perdre l'intelligence afin de vivre par le cœur...

ALBERTUS.

Peut-être te trompes-tu. Peut-être tes sens te gouvernent à ton insu, et te suggèrent ces ingénieux sophismes, que je n'ose combattre dans la crainte de te paraître infatué de l'orgueil philosophique. Cher enfant, sois heureux selon tes facultés, et cède aux élans de ta jeunesse impétueuse. Un jour viendra certainement où tu regarderas en arrière, effrayé d'avoir laissé ton intelligence s'endormir dans les délices...

WILHELM.

De même, maître, qu'après une carrière consacrée aux spéculations scientifiques, il arrive à l'homme austère de regarder dans le passé, effrayé d'avoir laissé ses passions s'éteindre dans l'abstinence.

ALBERTUS.

Tu dis trop vrai, Wilhelm! Tiens, regarde cette lyre. Sais-tu ce que c'est?

WILHELM.

C'est la fameuse lyre d'ivoire inventée et confectionnée par le célèbre luthier Adelsfreit, digne ancêtre d'Hélène Meinbaker. Il la termina, dit-on, le jour même de sa mort, il y a environ cent ans, et le bon Meinbaker la conservait comme une relique, sans permettre que sa propre fille l'effleurât même de son haleine. C'est un instrument précieux, maître, et dont l'analogue ne se retrouverait nulle part. Les ornements en sont d'un goût si exquis, et les figures d'ivoire qui l'entourent sont d'un travail si admirable, que des amateurs en ont offert des sommes immenses. Mais, quoique ruiné, Meinbaker eût mieux aimé mourir de faim que de laisser cet instrument incomparable sortir de sa maison.

ALBERTUS.

Pourtant cet instrument incomparable est muet. C'est une œuvre de patience et un objet d'art qui ne sert à rien, et dont il est impossible aujourd'hui de tirer aucun son. Ses cordes sont détendues ou rouillées, et le plus grand artiste ne pourrait les faire résonner....

WILHELM.

Où voulez-vous en venir, maître?

ALBERTUS.

A ceci : que l'âme est une lyre dont il faut faire vibrer toutes les cordes, tantôt ensemble, tantôt une à une, suivant les règles de l'harmonie et de la mélodie; mais que, si on laisse rouiller ou détendre ces cordes à la fois délicates et puissantes, en vain l'on conservera avec soin la beauté extérieure de l'instrument, en vain l'or et l'ivoire de la lyre resteront purs et brillants; la voix du ciel ne l'habite plus, et ce corps sans âme n'est plus qu'un meuble inutile.

WILHELM.

Ceci peut s'appliquer à vous et à moi, mon cher maître. Vous avez trop joué sur les cordes d'or de la lyre, et pendant que vous vous enfermiez dans votre thème favori, les cordes d'airain se sont brisées. Pour moi, ce sera le contraire. Je brise volontairement les cordes célestes que

vous avez touchées, afin de jouer avec une ivresse impétueuse sur les cordes passionnées que vous méprisez trop.

ALBERTUS.

Et tous deux nous sommes inhabiles, incomplets, aveugles. Il faudrait savoir jouer des deux mains et sur tous les modes...

WILHELM, sans l'écouter.

Maître Albertus, vous avez tant d'empire sur l'esprit d'Hélène! Voulez-vous vous charger de lui renouveler mes instances, afin qu'elle m'accepte pour mari?

ALBERTUS.

Mon enfant, je m'y emploierai de tout mon cœur et de tout mon pouvoir, car je suis persuadé qu'elle ne pourrait faire un meilleur choix.

WILHELM.

Soyez béni, et que le ciel couronne vos efforts! Bonsoir, mon bon maître. Pardonnez-moi d'être si peu philosophe. Oubliez le disciple ingrat qui vous abandonne, mais souvenez-vous de l'ami dévoué qui vous reste à jamais fidèle.

SCENE II.

ALBERTUS, *seul.*

O sublime philosophie! c'est ainsi qu'on désèrte tes autels! Avec quelle facilité on te délaisse pour la première passion qui s'empare des sens! Ton empire est donc bien nul et ton ascendant bien dérisoire? — Hélas! quelle est donc la faiblesse des liens dont tu nous enchaînes, puisqu'après des années d'immolation, après la moitié d'une vie consacrée à l'héroïque persévérance, nous ressentons encore avec tant d'amertume l'horreur de la solitude et les angoisses de l'ennui!...

Souverain esprit, source de toute lumière et de toute perfection, toi que j'ai voulu connaître, sentir et voir de plus près que ne font les autres hommes, toi qui sais que j'ai tout immolé, et moi-même plus que tout le reste, pour me rapprocher de toi, en me purifiant! puisque toi seul connais la grandeur de mes sacrifices et l'immensité de ma souffrance, d'où vient que tu ne m'assistes pas plus efficacement dans mes heures de détresse? D'où vient qu'en proie à une lente agonie, je me consume au dedans comme une lampe dont la clarté jette un plus vif éclat au moment où l'huile va manquer? D'où vient qu'au lieu d'être ce

sage, ce stoïque dont chacun admire et envie la sérénité, je suis le plus incertain, le plus dévoré, le plus misérable des hommes?

(S'approchant du balcon.)

Principe éternel, âme de l'univers, ô grand esprit, ô Dieu! toi qui resplendis dans ce firmament sublime et qui vis dans l'infini de ces soleils et de ces mondes étincelants, tu sais que ce n'est point l'amour d'une vaine gloire, ni l'orgueil d'un savoir futile qui m'ont conduit dans cette voie de renoncement aux choses terrestres. Tu sais que, si j'ai voulu m'élever au-dessus des autres hommes par la vertu, ce n'est pas pour m'estimer plus qu'eux, mais pour me rapprocher davantage de toi, source de toute lumière et de toute perfection. J'ai préféré les délices de l'âme aux jouissances de la matière périssable, et tu sais, ô toi qui lis dans les cœurs, combien le mien était pur et sincère! Pourquoi donc ces défaillances mortelles qui me saisissent? pourquoi ces doutes cruels qui me déchirent? Le chemin de la sagesse est-il donc si rude, que plus on y avance, plus on rencontre d'obstacles et de périls? Pourquoi, lorsque j'ai déjà fourni la moitié de la carrière, et lorsque j'ai passé victorieux les années les plus orageuses de la jeunesse, suis-je, dans mon âge mûr, exposé à des épreuves de plus en plus terribles? Regretterais-je donc, à présent qu'il est trop tard, ce que j'ai méprisé alors qu'il était temps encore de le posséder? Le cœur de l'homme est-il ainsi fait, que l'orgueil seul le soutienne dans sa force; et ne saurait-il accepter la douleur, si elle ne lui vient de sa propre volonté? — On dit toujours aux philosophes qu'ils sont orgueilleux!... S'il était vrai! si j'avais regardé comme une offrande agréable à la Divinité des privations qu'elle repousse ou qu'elle voit avec pitié comme les témoignages de notre faiblesse et de notre aveuglement! si j'avais vécu sans fruit et sans mérite! si javais souffert en vain! — Mon Dieu! des souffrances si obstinées, des luttes si poignantes, des nuits si désolées, des journées si longues et si lourdes à porter jusqu'au soir! — Non, c'est impossible; Dieu ne serait pas bon, Dieu ne serait pas juste, s'il ne me tenait pas compte d'un si grand labeur! Si je me suis trompé, si j'ai fait un mauvais usage de ma force, la faute en est à l'imperfection de ma nature, à la faiblesse de mon intelligence, et la noblesse de mes intentions doit m'absoudre!... M'absoudre? Quoi! rien de plus? Le même pardon que, dans sa longanimité dédaigneuse, le juge accorderait aux voluptueux et aux égoïstes!... M'absoudre! Suis-je donc un dévot, suis-je un mystique, pour croire que la Divinité n'accueille dans son sein que les ignorants et les pauvres d'esprit? Suis-je un moine, pour placer ma foi dans un maître aveugle, ami de la paresse et de l'abrutissement? — Non! la

Divinité que je sers est celle de Pythagore et de Platon, aussi bien que celle de Jésus! Il ne suffit pas d'être humble et charitable pour se la rendre propice; il faut encore être grand, il faut cultiver les hautes facultés de l'intelligence aussi bien que les doux instincts du cœur, pour entrer en commerce avec cette puissance infinie qui est la perfection même, qui conserve par la bonté, mais qui règne par la justice.... C'est à ton exemple, ô perfection sans bornes! que l'homme doit se faire juste, et il n'est point de justice sans la connaissance! — Si tu n'as pas cette connaissance, ô mon âme misérable! si tes travaux et tes efforts ne t'ont conduite qu'à l'erreur, si tu n'es pas dans la voie qui doit servir de route aux autres âmes, tu es maudite, et tu n'as qu'à te réfugier dans la patience de Dieu qui pardonne aux criminels et relève les abjects... Abject! criminel! moi, dont la vertu épouvante les cœurs tendres, et désespère les esprits envieux.... Orgueilleux! orgueilleux! Il me semble que du haut de ces étoiles, une voix éclatante me crie : Tu n'es qu'un orgueilleux!

O vous qui passez dans la joie, vous dont la vie est une fête, jeunes gens dont les voix fraîches s'appellent et se répondent du sein de ces bosquets où vous folâtrez autour des lumières, comme de légers papillons de nuit! belles filles chastes et enjouées qui préludez par d'innocentes voluptés aux joies austères de l'hyménée! artistes et poëtes qui n'avez pour règle et pour but que la recherche et la possession de tout ce qui enivre l'imagination et délecte les sens! hommes mûrs, pleins de projets et de désirs pour les jouissances positives! vous tous qui ne formez que des souhaits faciles à réaliser, et ne concevez que des joies naïves ou vulgaires, vous voilà tous contents! Et moi, seul au milieu de cette ivresse, je suis triste, parce que je n'ai pas mis mon espoir en vous, et que vous ne pouvez rien pour moi! Vous composez à vous tous une famille, dont nul ne peut s'isoler et où chacun peut être utile ou agréable à un autre. Il en est même qui sont aimés ou recherchés de tous. Il n'en est pas un seul qui n'ait dans le cœur quelque affection, quelque espérance, quelque sympathie! Et moi, je me consume dans un éternel tête-à-tête avec moi-même, avec le spectre de l'homme que j'aurais pu être et que j'ai voulu tuer! Comme un remords, comme l'ombre d'une victime, il s'acharne à me suivre, et sans cesse il me redemande la vie que je lui ai ôtée. Il raille amèrement l'autre *moi*, celui que j'ai consacré au culte de la sagesse, et quand il ne m'accable pas de son ironie, il me déchire de ses reproches! Et quelquefois il rentre en moi, il se roule dans mon sein comme un serpent, il y souffle une flamme dévorante; et quand il me quitte, il y laisse un venin mortel

qui empoisonne toutes mes pensées et glace toutes mes aspirations! O enfants de la terre, ô fils des hommes! à cette heure, aucun de vous ne pense à moi, ne s'intéresse à moi, n'espère en moi, ne souffre pour moi! et pourtant je souffre, je souffre ce qu'aucun de vous n'a jamais souffert, et ne souffrira jamais!

(La lyre rend un son plaintif. — Albertus, après quelques instants de silence.)

Qu'ai-je donc entendu? Il m'a semblé qu'une voix répondait par un soupir harmonieux au sanglot exhalé de ma poitrine. Si c'était la voix d'Hélène! Ma fille adoptive serait-elle touchée des secrètes douleurs de son vieil ami? La faible clarté de cette lampe.... Non! je suis seul! — Oh, non! Hélène dort. Peut-être qu'à cette heure elle rêve que, soutenue par le bras de Wilhelm, elle erre avec lui sur la mousse du parc, aux reflets d'azur de la lune, ou bien qu'elle danse là-bas dans le bosquet, belle à la clarté de cent flambeaux, entourée de cent jeunes étudiants qui admirent la légèreté de ses pieds et la souplesse de ses mouvements. Hélène est fière, elle est heureuse, elle est aimée.... Peut-être aime-t-elle aussi!... Elle ne saurait penser à moi. Qui pourrait penser à moi? Je suis oublié de tous, indifférent à tous. Qui sait? haï, peut-être! Haï! ce serait affreux!

(La lyre rend un son douloureux.)

Pour le coup, je ne me trompe pas; il y a ici une voix qui chante et qui pleure avec moi.... Est-ce le vent du soir qui se joue dans les jasmins de la fenêtre? est-ce une voix du ciel qui résonne dans les cordes de la lyre? — Non, cette lyre est muette, et plusieurs générations ont passé sans réveiller le souffle éteint dans ses entrailles. Tel un cœur généreux s'engourdit et se dessèche au milieu des indifférents qui l'oublient ou le méconnaissent. O lyre, image de mon âme! entre les mains d'un grand artiste, tu aurais rendu des sons divins, et telle que te voici, abandonnée, détendue, placée sur un socle pour plaire aux yeux, comme un vain ornement, tu n'es plus qu'une machine élégante, une boîte bien travaillée, un cadavre, ouvrage savant du créateur, mais où le cœur ne bat plus, et dont tout ce qui vit s'éloigne avec épouvante... Eh bien, moi! je te réveillerai de ton sommeil obstiné. Un instrument mort ne peut vibrer que sous la main d'un mort....

(Il approche du socle et prend la lyre.)

Que vais-je faire, et quelle folle préoccupation s'empare de moi? Quand même cette lyre détendue pourrait rendre quelques sons, ma main inhabile ne saurait la soumettre aux règles de l'harmonie. Dors en paix, vieille relique, chef-d'œuvre d'un art que j'ignore; je vois en toi

quelque chose de plus précieux, le legs d'une amitié à laquelle je n'ai pas manqué, et le pacte d'une adoption dont je saurai remplir tous les devoirs.

(Il replace la lyre sur le socle.)

Essayons de terminer ce travail. (*Il se remet devant sa table.— S'interrompant après quelques instants de rêverie.*) Comme Wilhelm songe à ma pupille! Quelle puissance que l'amour! O passion fatale! celui qui te brave est courageux ; celui qui te nie est insensé!... Hélène acceptera-t-elle celui qu'elle a déjà refusé?... Il me semble qu'elle préfère Hanz!... Hanz a une plus haute intelligence, mais Wilhelm a le cœur plus tendre, et les femmes ont peut-être plus de plaisir à être beaucoup aimées qu'à être bien dirigées et bien conseillées... Carl aussi est amoureux d'elle... c'est une tête légère... mais c'est un bien beau garçon... Je crois que les femmes sont elles-mêmes légères et vaines, et qu'un joli visage a plus de prix à leurs yeux qu'un grand esprit... Les femmes! Est-ce que je connais les femmes, moi?... Quel sera le choix d'Hélène?... Que m'importe? Je lui conseillerai ce qui me semblera le mieux pour son bonheur, et je la marierai, après tout, selon son goût... — Puisse cette belle et pure créature n'être pas flétrie par le souffle des passions brutales! Ah! décidément, je ne travaille pas... Ma lampe pâlit. Il faudra bien que ceci suffise pour la leçon de demain. Essayons de dormir, car dès le jour mes élèves viendront m'appeler. (*Il se couche sur son grabat.*) Hélène n'a guère d'intelligence non plus. C'est un esprit juste, une conscience droite: mais ses perceptions sont bornées, et la moindre subtilité métaphysique l'embarrasse ou la fatigue... Wilhelm lui conviendrait mieux que Hanz... Je m'occupe trop de cela. Ce n'est pas le moment.... Mon Dieu, réglez selon la raison et la justice les sentiments de mon cœur et les fonctions de mon être. Envoyez-moi le repos!...

(Il s'endort.)

SCÈNE III.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *sortant de la lampe au moment où elle s'éteint;* ALBERTUS, *endormi.*

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Quel triste et plat emploi que celui de veiller sur un philosophe! Vraiment me voici plus terne et plus obscurcis que la flamme de cette lampe au travers de laquelle je m'amusais à faire passer sur son papier la silhouette d'Hélène et de ses amoureux. Ces logiciens sont des ani-

maux méfiants. On travaille comme une araignée autour de leur froide cervelle pour les enfermer dans le réseau de la dialectique; mais il arrive qu'ils se regimbent et prennent le diable dans ses propres filets. Oui-dà! ils se servent de l'ergotage pour résister au maître qui le leur a enseigné! Celui-ci emploie la raison démonstrative pour arriver à la foi, et ce qui a perdu les autres le sauve de mes griffes. Pédant mystique, tu me donnes plus de peine que maître Faust, ton aïeul. Il faut qu'il y ait dans tes veines quelques gouttes du sang de la tendre Marguerite, car tu te mêles de vouloir comprendre avec le cœur! Mais vraiment on ne sait plus ce que devient l'humanité! Voici des philosophes qui veulent à la fois connaître et sentir. Si nous les laissions faire, l'homme nous échapperait bien vite. Holà, mes maîtres! croyez et soyez absurdes, nous y consentons; mais ne vous mêlez pas de croire et d'être sages. Cela ne sera pas, tant que le diable aura à bail cette chétive ferme qu'il vous plaît d'appeler votre monde.

Or il faudra procéder autrement avec toi, cher philosophe, qu'avec feu le docteur Faust. Celui-là ne manquait ni d'instincts violents, ni de pompeux égoïsme; et, au moment d'en être affranchi par la mort, l'insensé perdant patience, et regrettant de n'avoir pas mis la vie à profit, je sus le rajeunir et le lancer dans l'orage. Sa froide intelligence s'en allait tout droit à la vérité, si je n'eusse chauffé ses passions à temps et allumé en lui une flamme qui dévora madame la conscience en un tour de main. Mais, avec celui-ci, il est à craindre que les passions ne tournent au profit de la foi. Il a plus de conscience que l'autre; l'orgueil a peu de prise sur lui, la vanité aucune. Il a si bien terrassé la luxure, qu'il est capable de comprendre la volupté angélique et de se sauver avec sa Marguerite, au lieu de la perdre avec lui. C'est donc à ton cœur que j'ai affaire, mon cher philosophe; quand je l'aurai tué, ton cerveau fonctionnera à mon gré. Voyons, tourmentons un peu ce cœur qui se mêle d'être sympathique, et, au lieu de le rajeunir, enterrons-le sous les glaces d'une vieillesse prématurée. Il faudrait commencer par dégrader Hélène, ou l'abrutir en la mariant à un butor; mais les niais trouveraient encore moyen de poétiser ses vertus domestiques. Le mieux, c'est de l'avilir en la prostituant à tous ces apprentis philosophes qui encombrent la maison du matin au soir. En la voyant souillée, ce beau penseur prendra en horreur la jeunesse, la beauté, l'ignorance. Tout ce qui tranchera du romanesque lui semblera criminel; il deviendra franchement cuistre, c'est là que je l'attends... Allons un peu trouver la fille. J'ai là quelques bons reptiles immondes que je promènerai sur son front pendant qu'elle sommeille..... Mais il est un obstacle entre elle et

moi, et il faut le détruire. Je comptais m'en servir pour perdre le philosophe par l'enthousiasme. Si je procède par les contraires, je dois anéantir le talisman qui allumerait ici les flammes du cœur. Holà! lutins et fées! à moi, mes braves serviteurs crochus! Prenez la lyre, et mettez-la en pièces avec vos griffes, réduisez-la en cendres avec votre haleine... Eh vite!...

CHOEUR D'ESPRITS INFERNAUX.

Eh vite! eh vite! brisons la lyre! Un esprit rebelle aux arrêts de l'enfer habite son sein mystérieux. Un charme le retient enchaîné. Brisons sa prison, afin qu'il retourne à son maître, et qu'il ne puisse plus converser avec les hommes. Eh vite! eh vite! brisons la lyre!

Esprit qui fut jadis notre frère et qui te flattes maintenant d'être réhabilité par l'expiation et replacé au rang des puissances célestes, tu vas sortir d'ici. Que ton maître te reprenne et te châtie! Tu ne te purgeras pas de ta faute en travaillant au salut des hommes. Eh vite! eh vite! brisons la lyre!

LA VOIX DE LA LYRE.

Arrière, cris de l'enfer! Vous ne pouvez rien sur moi. Une main pure doit me délivrer. Maudit! c'est en vain que tu excites contre moi tes légions à la voix rauque. Une seule note céleste couvre tous les rugissements de l'enfer. Arrière et silence!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Que vois-je? mes légions épouvantées prennent la fuite! et cette puissance enchaînée est plus forte que moi dans ma liberté!

CHOEUR D'ESPRITS CÉLESTES.

Dieu te permet d'exciter au mal, mais tu ne peux l'accomplir toi-même. Tu ne peux remuer une paille dans l'univers; tu verses ton poison dans les cœurs, mais tu ne saurais faire périr un insecte. Ta semence est stérile, si l'homme ne la féconde par sa malice, et l'homme est libre de faire éclore un démon ou un ange dans son sein.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà mon homme qui s'éveille. Allons voir si je ne trouverai pas quelque mortel qui haïsse la musique autant qu'un diable, et qui m'aide à briser cette lyre.

(Il s'envole.)

ALBERTUS, s'éveillant.

J'ai entendu une musique céleste, et les merveilles de l'harmonie auxquelles je n'ai jamais été sensible viennent de m'être révélées dans un songe.... Mais qui pourrait, dans la réalité, reproduire pour moi une telle harmonie? Mon cerveau même n'en peut conserver la moindre

trace.... Il me semblait pourtant qu'à mon réveil je pourrais chanter ce que j'ai entendu..... Mais déjà tout est effacé, et je n'entends que le cri perçant des coqs qui s'éveillent. Le jour est levé. Remettons-nous au travail, car les élèves vont arriver, et je ne suis pas prêt pour la leçon.

(On frappe.)

Déjà ! Tout professeur devrait avoir chez lui une fille à marier. L'ardeur que cela donne aux élèves pour fréquenter sa maison est vraiment merveilleuse ! Je ne sais pas si la philosophie y gagne beaucoup, et si le philosophe doit en être bien fier !

(Il va ouvrir.)

SCÈNE IV.

HANZ, CARL, WILHELM, ALBERTUS.

ALBERTUS.

Soyez les bien-venus, mes chers enfants ! J'admire votre exactitude. Autrefois j'étais souvent obligé d'aller vous éveiller, et maintenant à peine me laissez-vous le temps de dormir.

HANZ.

Mon cher maître, si nous sommes venus d'aussi bonne heure sans craindre de vous réveiller, c'est qu'en passant sous vos fenêtres nous avons entendu de la musique.

ALBERTUS.

Vous raillez, mon cher Hanz. Personne dans ma maison ne connaît la musique, et vous savez que je suis un barbare sous ce rapport.

WILHELM.

C'est précisément pourquoi nous avons été fort surpris d'entendre une harmonie vraiment admirable sortir de votre appartement. Nous avons cru que vous aviez enfin consenti à faire apprendre la musique à Hélène, et qu'il y avait ici quelque habile professeur de harpe ou de piano, quoiqu'à vrai dire nous n'avons pu nous rendre compte de la nature de l'instrument qui rendait les sons enchanteurs dont nos oreilles ont été frappées.

ALBERTUS.

Parlez-vous sérieusement ? Il n'y a chez moi aucun autre instrument de musique que cette vieille lyre d'Adelsfreit, et vous savez qu'elle est en trop mauvais état pour produire un son quelconque. Cependant je vous dirai que tout à l'heure, tandis que je dormais encore, j'ai cru

aussi entendre une admirable mélodie. J'ai attribué cette audition à un songe; mais je commence à croire que quelque musicien est venu s'établir ici près.

CARL.

Peut-être Hélène cultive-t-elle la musique à votre insu. Je gagerais qu'elle cache quelque guitare sous son chevet, et qu'elle en joue pendant votre sommeil. Aussi, quelle fantaisie avez-vous, mon bon maître, de la contrarier ainsi dans ses goûts? C'était bien assez que, du vivant de son père, cette privation lui eût été imposée. Les médecins ne savent ce qu'ils disent. Comment pouvez-vous leur accorder quelque confiance?

ALBERTUS.

Les médecins ont eu raison en ceci, mon cher Carl. Toute excitation nerveuse était absolument contraire à l'état d'exaltation névralgique de cette jeune fille, et toutes mes notions sur l'hygiène psychique aboutissaient au même résultat que leurs observations sur l'hygiène physiologique. L'âme et le corps ont également besoin de calme pour recouvrer l'équilibre qui fait la santé et la vie de l'un et de l'autre. Vous voyez que mes soins ont été couronnés d'un prompt succès. Tandis qu'un régime doux et sain rétablissait la santé de cette enfant, une instruction sage et paternelle ramenait son esprit à une juste appréciation des choses. J'ai été le médecin de son âme, et j'ai eu le bonheur d'éclairer et de fortifier cette belle organisation. Celui de vous qui obtiendra la main d'Hélène doit donc voir en moi un père, et peut-être quelque chose de plus.

WILHELM.

Oui, sans doute, un ange tutélaire, un ami investi d'une mission divine. Qu'il est beau de faire de semblables miracles, mon cher maître!

CARL.

Vraiment, maître Albertus, croyez-vous qu'Hélène ait beaucoup de dispositions pour la métaphysique? Il me semble qu'elle s'éclaire par la confiance beaucoup plus que par la conviction. Elle croit en vous avec une sorte d'aveuglement qui n'est que de la piété filiale; mais si elle comprend la philosophie, et si vos leçons l'amusent, je veux bien l'aller dire à Rome.

ALBERTUS.

Vous parlez comme un enfant.

HANZ.

Excusez son langage un peu trivial. Moi, je vous dirai en d'autres termes quelque chose d'approchant. Ce n'est pas que je ne vous admire et ne vous bénisse d'avoir su, par un traitement tout moral, rendre la raison à notre chère sœur adoptive; mais permettez-moi d'engager avec vous, à propos d'elle, une discussion purement spéculative. L'heure de votre cours n'est pas encore sonnée; nous pouvons bien causer avec vous quelques instants, car votre conversation est toujours pour nous un enseignement et un bienfait.

ALBERTUS.

Mes enfants, mon temps vous appartient. Je m'instruis souvent à vous écouter plus qu'à vous répondre, car vous savez beaucoup de choses que j'ignore, ou que j'ai oubliés.

HANZ.

Eh bien! maître, je dirais presque que, lorsqu'on est fou d'une certaine manière, c'est un malheur d'en guérir. L'exaltation d'un cerveau poétique est peut-être bien préférable au calme d'un jugement froid. Ne pensez-vous pas qu'Hélène était heureuse lorsque ses yeux, animés par la fièvre, semblaient contempler les merveilles du monde invisible? Oh! oui! alors elle était plus belle encore avec son regard inspiré et l'étrange sourire qui errait sur sa bouche entr'ouverte, qu'aujourd'hui avec son regard voilé et sa pudique mélancolie! Elle est aussi devenue plus triste, ou du moins plus sérieuse, à mesure qu'elle a senti son cœur battre plus lentement. La matière peut faire un effort pour reprendre à la vie matérielle, mais l'esprit n'aime point à descendre du trône qu'il s'est bâti dans les nuées, pour venir s'éteindre ici-bas dans des luttes obscures et pénibles. Maître, qu'en pensez-vous? Croyez-vous qu'Hélène, en retrouvant la santé physique, ne sente pas son âme se refroidir et tomber dans une langueur douloureuse? croyez-vous qu'elle ne regrette pas ses extases, ses rêves, et ses danses avec Titania au lever de la lune, et ses concerts avec le roi des gnomes au coucher des étoiles? Quel est celui de nous qui ne donnerait au moins la moitié de sa grosse santé bourgeoise pour avoir à la place les visions dorées de la poésie?

ALBERTUS.

Hanz, vous ne parlez pas selon mes sympathies. Êtes-vous un poëte ou un adepte de la sagesse? Si vous êtes poëte, faites des vers et quittez mon école. Si vous êtes mon disciple, n'égarez pas l'esprit de vos frères par des paradoxes romantiques. Toutes ces inspirations de la fièvre, toutes ces métaphores délirantes constituent un état de maladie purement

physique durant lequel le cerveau de l'homme ne peut produire rien de vrai, rien d'utile, par conséquent rien de beau. Je comprends et je respecte la poésie, mais je ne l'admets que comme une forme claire et brillante, destinée à vulgariser les austères vérités de la science, de la morale, de la foi, de la philosophie en un mot. Tout artiste qui ne se propose pas un but noble, un but social, manque son œuvre. Que m'importe qu'il passe sa vie à contempler l'aile d'un papillon ou le pétale d'une rose? J'aime mieux la plus petite découverte utile aux hommes, ou même la plus naïve aspiration vers le bonheur de l'humanité. Les exaltés sont, selon vous, des sibylles inspirées, prêtes à nous révéler de célestes mystères. Il est possible que, sous l'empire d'une exaltation étrange, ils aient un sens très-étendu pour sentir la beauté extérieure des choses; mais s'ils ne trouvent une langue intelligible pour nous associer à leur enthousiasme, cette contention de l'esprit dans une pensée d'isolement ne peut être qu'un état dangereux pour eux, inutile pour les autres.

HANZ.

Eh bien! maître, il est temps que je vous le dise franchement, je suis poëte! Et pourtant je ne fais pas de vers, et pourtant, à moins que vous ne me chassiez, je ne vous quitterai point; car je suis philosophe aussi, et l'étude de la sagesse ne fait qu'exalter mon penchant à la poésie. Pourquoi suis-je ainsi? et pourquoi êtes-vous autrement? et pourquoi Hélène est-elle autrement encore? Je puis concilier les idées d'ordre et de logique avec l'enthousiasme des arts et l'amour de la rêverie. Vous, au contraire, vous proscrivez la rêverie et les arts, car l'une ne peut être convertie en une laborieuse méditation, et les autres s'inspirent souvent avec succès des désordres de la pensée et des excès de la passion. Hélène, dans sa folie, appartient encore à un autre ordre de puissance. Elle est absorbée dans une poésie si élevée, si mystérieuse, qu'elle semble être en commerce avec Dieu même et n'avoir aucun besoin de sanction dans les arrêts de la raison humaine.

ALBERTUS.

Et que voulez-vous conclure, mon enfant?

HANZ.

Maître, souffrez que le disciple récite d'abord sa leçon devant vous. Dieu nous a jetés dans cette vie comme dans un creuset où, après une existence précédente dont nous n'avons pas souvenir, nous sommes condamnés à être repétris, remaniés, retrempés par la souffrance, par la lutte, le travail, le doute, les passions, la maladie, la mort. — Nous subissons tous ces maux pour notre avantage, pour notre épuration, si

je puis parler ainsi, pour notre perfectionnement. De siècle en siècle, de race en race, nous accomplissons un progrès lent, mais certain, et dont, malgré la négation des sceptiques, les preuves sont éclatantes. Si toutes les imperfections de notre être et toutes les infortunes de notre condition tendent à nous épouvanter et à nous décourager, toutes les facultés supérieures qui nous sont accordées pour comprendre Dieu et désirer la perfection, tendent à nous sauver du désespoir, de la misère et même de la mort; car un instinct divin, de plus en plus lucide et puissant, nous fait connaître que rien ne meurt dans l'univers, et que nous disparaissons du milieu où nous avons séjourné pour reparaître dans un milieu plus favorable à notre développement éternel.

ALBERTUS.

Telle est ma foi.

HANZ.

Et la mienne aussi, maître, grâce à vous; car le souffle pernicieux du siècle, les railleries d'une fausse philosophie, l'entraînement des passions, m'avaient ébranlé, et je sentais l'instinct divin s'affaiblir et s'agiter en moi comme une flamme que le vent tourmente. Par des arguments pleins de force, par une logique pleine de clarté, par une véritable notion de l'histoire universelle des êtres, par un profond sentiment de la vérité dans l'histoire des hommes, par une conviction ardente, fondée sur les travaux de toute votre vie respectable, vous avez ramené mon esprit à la vérité. Par une vertu sans tache, une bonté sans bornes, une touchante sympathie pour tous les êtres qui vous ressemblent, soit dans le passé, soit dans le présent, par une généreuse patience envers ceux qui vous nient ou vous persécutent, vous vous êtes emparé de mon cœur et vous avez mis d'accord en moi les besoins de la raison et ceux du sentiment. Que voulez-vous de plus de moi, maître? Si vous avez un disciple plus dévoué, plus respectueux, plus affectionné, préférez-le à moi; car celui-là qui vous comprend le mieux est celui qui vous ressemble le plus, et celui-là est le meilleur d'entre nous. C'est peut-être Wilhelm, c'est peut-être Carl. Bénissez-les, mais ne me maudissez pas, car je vous aime de toute la puissance de mon être.

ALBERTUS.

Mon enfant, mon enfant, ne doute pas de ma tendresse pour toi. Doute plutôt de ma raison et de ma science. Maintenant parle... Tu as tes idées...

HANZ.

Les voici. L'humanité est un vaste instrument dont toutes les cordes vibrent sous un souffle providentiel, et, malgré la différence des tons,

elles produisent la sublime harmonie. Beaucoup de cordes sont brisées, beaucoup sont faussées ; mais la loi de l'harmonie est telle que l'hymne éternel de la civilisation s'élève incessamment de toutes parts, et que tout tend à rétablir l'accord souvent détruit par l'orage qui passe...

ALBERTUS.

Ne saurais-tu parler autrement que par métaphore ? Je ne puis m'accoutumer à ce langage.

HANZ.

J'essayerai de prendre le vôtre. Nous concourons tous à l'œuvre du progrès, chacun selon ses moyens. Chacun de nous obéit donc à une organisation particulière. Mais nous avons une telle action les uns sur les autres, que l'on ne peut supposer un individu en dehors de toute relation d'idées avec ses semblables, sans supposer un individu existant dans le vide. Nous sommes donc tous fils de tous les hommes qui nous ont précédés et tous frères de tous les hommes qui vivent avec nous. Nous sommes tous une même chair et un même esprit. Pourtant Dieu, qui a fait la loi universelle de la variété dans l'uniformité, a voulu que de même qu'il n'y eût pas deux feuilles semblables, il n'y eût pas deux hommes semblables ; et il a divisé la race humaine en diverses familles que nous appelons des types, et dont les individus diffèrent par des nuances infinies. L'une de ces familles s'appelle les savants, une autre les guerriers, une autre les mystiques, une autre les philosophes, une autre les industriels, une autre les administrateurs, etc. Toutes sont nécessaires et doivent également concourir au progrès de l'homme en bien-être, en sagesse, en vertu, en harmonie. Mais il en est encore une qui résume la grandeur et le mérite de toutes les autres, car elle s'en inspire, elle s'en nourrit, elle se les assimile, elle les transforme, pour les agrandir, les embellir, les diviniser en quelque sorte ; en un mot, elle les promulgue et les répand sur le monde entier, parce qu'elle parle la langue universelle... Cette famille est celle des artistes et des poëtes. On vit de ses œuvres et de ses actes, on les aspire par tous les sens, et l'esprit le plus froid, l'âme la plus austère, ont besoin des créations et des prestiges de l'art pour sentir que la vie est autre chose qu'une équation d'algèbre. Pourtant on traite les artistes comme les accessoires frivoles d'une civilisation raffinée. La raison les a condamnés, et, s'ils ont encore la permission de respirer, c'est parce qu'ils sont nécessaires aux sages pour les aider à supporter l'ennui et la fatigue de leur sagesse.

ALBERTUS.

Hanz, vous parlez avec amertune. Je ne vois pas que les sages d'aucune

nation traitent les artistes et les poëtes en parias; je ne vois pas que la misère ou l'obscurité soient leur partage dans la société. Une danseuse mène, dans ce siècle-ci, la vie de Cléopâtre, et le philosophe vit d'un pain amer et grossier, entre la misère et l'apostasie.

HANZ.

Oh! oui, maître, je conviens de cela. Mais je pourrais vous répondre qu'au nom de la philosophie tel ambitieux occupe les premières charges de l'État, tandis que, martyr de son génie, tel artiste vit dans la misère, entre le désespoir et la vulgarité. Ce n'est pas sous ce point de vue que j'envisage le malheur du poëte. Le poëte ambitieux peut tout dans la société, aussi bien que le philosophe ambitieux; car l'un et l'autre peuvent abjurer ou trahir la vérité. Dans l'ordre de considérations où je m'élève ici, je ne parle pas des infortunes sociales, ni des souffrances matérielles. Je regarde plus haut, et, ne m'occupant guère des individus, je considère l'ensemble du progrès que la poésie et les arts doivent accomplir. Ce progrès serait le plus certain, le plus rapide, le plus magnifique, sans l'obstination des hommes à réprimer toute entreprise hardie, à refroidir toute inspiration ardente chez les poëtes. Je dis les poëtes, cette dénomination comprend tous les vrais artistes. La génération présente tout entière s'acharne à les faire marcher à petits pas, parce que, vaine de son petit bon sens et infatuée de sa petite philosophie, elle veut qu'on ait égard à sa médiocrité, en ne lui montrant que des œuvres médiocres. Des gens qui ne comprennent que les petites actions et les petits sentiments ont créé le mot de vraisemblance pour tout ce qui répond à leur étroitesse d'intelligence et de cœur. Ils ont rangé dans l'impossible et dans l'absurde tout ce qui les dépasse. De là vient que tous les grands artistes travaillent en martyrs du présent pour l'amour de la postérité; et, s'ils n'ont une grande vertu, s'ils ne sont d'augustes fanatiques, ils se résignent à divertir leurs contemporains comme des saltimbanques et à déshériter l'avenir des fruits de leur génie.

ALBERTUS.

Eh bien! mon enfant, tu fais, sans le savoir, le procès à ces artistes avares de leur gloire, qui divorcent avec le présent pour avoir dans l'avenir une place plus distinguée. Je conçois ce genre d'ambition; c'est le plus raffiné. Mais, crois-moi, si ces génies étaient bien pénétrés de l'importance de leur mission sur la terre, s'il étaient dévorés du désir d'accomplir le progrès, ils transigeraient avec leur orgueil, et feraient, pour l'amour de l'humanité, ce qu'avec raison ils refusent de faire pour de vaines richesses et de vaines distinctions sociales. Ils ne rougiraient

pas de rétrécir ou d'abaisser leur forme, afin de parler à cette génération vulgaire un langage intelligible pour elle, et de lui inoculer les grandes vérités de l'avenir avec un levain qui puisse s'assimiler à sa grossière substance.

WILHELM.

Maître, vous oubliez que l'art est une forme, et rien autre chose. Si on l'abaisse, si on la rétrécit au gré des gens qui n'aiment pas le beau et le grand, il n'y a plus d'art, parce qu'il n'y a plus de beauté, ni de grandeur dans la forme.

ALBERTUS.

Et toi aussi, Wilhelm! Vraiment, je ne me serais pas douté que j'étais environné de jeunes artistes, et je vois dans ce fait la plus parfaite critique de ma pauvre philosophie.

HANZ.

Maître, rien n'est plus beau que la philosophie; mais il y a quelque chose d'aussi beau, c'est la poésie. La poésie est à la fois mère et fille de la sagesse.

ALBERTUS.

Fille, oui! Elle devrait se le tenir pour dit, et ne jamais faire un pas sans sa mère. Mais qu'elle soit mère à son tour, je le nie.

HANZ.

Maître, le premier homme qui conçut la pensée de Dieu ne fut ni un géomètre, ni un théologien, ni un philosophe; ce fut un poëte.

ALBERTUS.

C'est possible. Le premier homme qui conçut la pensée de Dieu était encore grossier. Son esprit ne pouvait s'élever jusqu'à la grande cause par l'abstraction. Ses sens lui révélèrent une force extérieure supérieure à la sienne. Ensuite son intelligence ratifia le jugement des sens, et ne l'invoqua plus. La poésie redevint pour toujours fille de la sagesse.

HANZ.

Maître, ce ne fut pas le jugement des sens qui révéla l'existence de Dieu à l'homme, ce fut l'instinct du cœur. Le ravissement des sens, à l'aspect de la créature, ne fut qu'accessoire à cet élan de l'âme humaine, qui, jetée sur la terre, se sentit forcée aussitôt à rêver, à désirer, à aimer l'idéal. L'esprit était encore trop peu exercé aux subtilités de la métaphysique pour se mettre en peine de prouver Dieu; mais l'âme était assez complète et assez puissante pour vouloir Dieu. Elle le devina et le sentit longtemps avant de songer à le définir. Cette révélation, cette intuition première, c'est la poésie, mère de toute religion, de toute har-

monie, de toute sagesse. Je définis donc, pour me résumer, la métaphysique, *l'idée de Dieu*, et la poésie, *le sentiment de Dieu.*

ALBERTUS.

Ton explication ne me déplaît pas, et je consens de toute mon âme, cher poëte, à ce que vous soyez mon père. Mais j'exige que vous le prouviez. Voyons, instruisez-moi; faites éclore en moi quelque idée nouvelle. Prenez votre flûte, et jouez-moi une valse. Si, pendant ce temps, il me vient une solution aux grands problèmes qui m'occupent, je serai de bonne foi, et, vous remerciant de votre prédication, je me dirai à jamais, comme au bas d'une lettre de nouvel an, votre fils soumis et reconnaissant.

HANZ.

Je ne pourrais ouvrir le ciel avec cette mauvaise flûte que vous venez de découvrir dans la poche de mon gilet. Mais si je n'ai qu'un chétif talent, si je ne possède qu'un pauvre grain de poésie, la faute en est à vous, maître, car c'est vous qui proscrivez les arts de nos études, et nous sommes obligés de jouer du violon ou de la clarinette à la dérobée dans les cabarets, bien loin de votre demeure. Sans les arrêts sévères que vous avez portés contre la musique, je serais peut-être un grand artiste, un poète, un magicien comme Adelsfreit, et dans ce moment-ci je pourrais faire un miracle et vous convertir. La chose serait importante, croyez-moi, car le grand malheur de la poésie n'est nullement d'être méconnue par les jurés et les inspecteurs des beaux-arts, c'est d'être ignorée des hommes comme vous, maître; car, de même qu'un grand poëte tient l'avenir de la philosophie dans ses mains, un grand philosophe tient dans les siennes l'avenir de la poésie. Un ministre peut faire cent bévues par jour, et une coterie cent intrigues par heure, et l'avenir de la poésie ne sera pas entravé au delà de l'existence de ce ministre ou de cette coterie. Mais si Albertus se trompe, l'avenir de la poésie peut être entravé pour des siècles. Les sots ont pour refuge l'impunité; les grands esprit n'ont pas le droit d'errer sur un seul point de la destinée humaine.

ALBERTUS.

Mais enfin, que me reproches-tu? N'ai-je pas toujours enseigné que les arts étaient de nobles et puissants moyens pour hâter l'éducation du genre humain? Si j'ai condamné les artistes modernes comme exerçant sur vous, par leur frivolité moqueuse ou leur amer scepticisme, une action fnneste, n'ai-je pas toujours salué dans l'avenir les grands poëtes qui s'attacheront à être les auxiliaires et les propagandistes de la sagesse?

WILHELM.

Vous croyez donc, maître, qu'il n'existe pas dès aujourd'hui de ces poëtes-là?

ALBERTUS.

Je ne veux rien dire des personnes; je dis seulement qu'aujourd'hui la poésie n'a pas encore trouvé le mot de sa destinée providentielle sur la terre. Il est quelques productions de l'art que j'admire, parce que je les comprends, parce que tout le monde peut les comprendre et qu'elles ont un but louable.... Vous souriez, et je sais d'avance ce que vous allez dire. Ces œuvres que vous m'avez vu approuver vous semblent vulgaires, et ceux qui les ont créées ne méritent, selon vous, ni le titre de poëtes ni celui d'artistes. D'où vient donc cela? le beau est-il relatif? est-il le résultat d'une convention, et ce qui est beau pour l'un ne l'est-il plus pour l'autre?

HANZ.

Le beau est infini; c'est l'échelle de Jacob qui se perd dans les nuées célestes; chaque degré qu'on monte vous révèle une splendeur plus éclatante au sommet. Ceux qui se tiennent tout en bas n'ont qu'une idée confuse de ce que d'autres, placés plus haut, voient clairement, mais ce que ceux-là voient, les autres ne le comprennent pas et refusent de le croire. C'est qu'il est diverses manières de gravir cet escalier sacré : les uns s'y cramponnent lentement et péniblement avec les pieds et les mains, d'autres ont des ailes et le franchissent légèrement.

ALBERTUS.

Toujours tes métaphores! Tu veux dire que vous autres artistes vous êtes des colombes, et nous, logiciens, des bêtes de somme. Eh bien! si le genre humain se compose d'êtres vulgaires, et que les poëtes, par une intuition divine, pénètrent dans le conseil de Dieu, qu'ils nous le révèlent, mais qu'ils se fassent comprendre avant tout.

HANZ.

Ils vous le disent par toutes les voix de l'art et de la poésie; mais mieux ils le disent et moins vous les comprenez, car vous fermez vos oreilles avec obstination. Ils ont gravi jusqu'au ciel, ils ont entendu et retenu les concerts des anges, ils vous les traduisent le mieux qu'ils peuvent; mais leur expression retient toujours quelque chose d'élevé qui vous semble mystérieux, parce que votre organisation se refuse à sortir des bornes de la raison démonstrative. Eh bien! modifiez cette organisation imparfaite par une attention sérieuse aux œuvres d'art, par l'étude des arts et surtout par une grande et entière adhésion au développement et au triomphe des arts et de la poésie. La philosophie y gagnera; car,

je le répète, elle est autant la fille que la mère de la poésie, et si vous n'aviez pas vu les chefs-d'œuvre de la statuaire antique, vous n'auriez jamais bien compris Platon.

ALBERTUS.

C'est que ce sont en effet des chefs-d'œuvre. Nul ne les conteste; le beau est donc appréciable pour tous.

HANZ.

Vous les avez vus sans les bien comprendre; mais, comme leur perfection était consacrée par l'admiration des siècles passés, vous ne vous êtes pas mis en garde contre l'instinct naturel qui vous révélait, à vous aussi, cette perfection. Cependant il existe, dans les siècles les moins féconds en génies, des hommes capables de succéder à Phidias; on les méconnaît et on les étouffe. C'est parce qu'on s'est contenté de jeter un coup d'œil sur les œuvres de Phidias, sans croire qu'il fût nécessaire de les étudier. Eh bien! maître, les dispensateurs de récompenses et de distinctions créés par les princes sont, par nature et par éducation, ennemis du beau. Le devoir du logicien serait de chercher partout le beau, de le découvrir, de le proclamer et de le couronner. En passant à côté de lui avec indifférence, vous faites aux hommes un aussi grand mal que si vous laissiez périr un monument de la science. Tons les hommes ont soif du beau; il faut que leur âme boive à cette source de vie ou qu'elle périsse. Les organisations humaines diffèrent: les unes aspirent à l'idéal par l'esprit, d'autres par le cœur, d'autres par les sens. Si vous voulez que les organisations humaines se perfectionnent, et qu'arrivant à un équilibre magnifique, elles conçoivent également l'idéal par l'esprit, par le cœur et par les sens, n'éteignez aucune de ces facultés; car n'espérez pas amener d'abord tous les hommes à la vérité par les mêmes moyens. A ceux chez qui la beauté idéale ne peut se manifester que par les sens, donnez, pour préservatif contre la débauche, la nudité sacrée de la Vénus de Milo. Voyez votre erreur à vous autres moralistes, qui vous détournez avec crainte de cette beauté matérielle comme d'un objet impudique et propre à troubler les sens. Si vous compreniez l'art, vous sauriez que le beau est chaste, car il est divin. L'imagination s'éloigne de la terre et remonte aux cieux en contemplant le produit d'une inspiration céleste; car ce produit, c'est l'idéal.

ALBERTUS.

Mon fils, tes idées sur ce point me paraissent dignes d'être méditées. En effet, ceux qui s'adonnent à la recherche de l'idéal doivent, par tous les moyens, travailler au perfectionnement de leur organisation.

Peut-être la grossièreté de la mienne, sous le rapport des arts, m'a-t-elle induit jusqu'ici en erreur sur beaucoup de choses. Mais l'heure de l'étude est sonnée, sans doute les élèves sont déjà dans la salle; ne les faisons pas attendre. Je reprendrai cet entretien avec plaisir. Rien ne m'est plus doux que d'être redressé par ceux à qui je voudrais pouvoir tout apprendre.

HANZ, l'embrassant et le prenant par le bras pour sortir.

Excellent maître! âme vraiment grande!

(Wilhelm et Carl les suivent.)

WILHELM.

Que de bonté et de simplicité!

CARL.

Il est parfois bien original, mais on ne peut se défendre de l'aimer de tout son cœur.

SCÈNE V.

HÉLÈNE.

Ils sont partis. Je vais ranger les livres et les papiers de mon bon maître. Oh Dieu! que vous m'avez donné un noble ami! — Pourquoi ne puis-je en être digne! Je voudrais, pour reconnaître ses soins, le contenter dans tous ses goûts et satisfaire le modeste amour-propre qu'il met à m'instruire. Son plus cher désir serait de me voir savante; mais, hélas! j'ai l'esprit si borné et la mémoire si faible, que je ne puis faire de progrès. Ah! cette longue maladie a épuisé ma pauvre tête. Quelle langueur pénible s'empare de moi quand j'ouvre ces gros livres! Rien que leur odeur de parchemin moisi me fait défaillir, et tout ces caractères alignés et pressés avec une désespérante symétrie me donnent des vertiges. Ce brave maître! sa douceur et sa patience ajoutent à ma honte et à mes remords. Je vois bien qu'il est affligé du peu d'honneur que je lui fais; mais jamais il ne témoigne le moindre mécontentement. Hier encore, j'ai pris l'objectivité pour la subjectivité, et cette nuit je me suis endormie sur la définition de l'absolu. J'ai rêvé que j'étais dans une belle prairie, et que je regardais couler un ruisseau d'eau vive. Il me semblait qu'il y avait des paroles écrites au fond de son lit transparent, et j'y lisais toutes sortes de belles choses comme dans un livre. Je me promettais de les réciter à maître Albertus, et je pensais qu'il serait bien content de moi. Mais quand je me suis éveillée, je ne me souvenais plus de rien, si ce n'est d'avoir vu le ciel bien pur et bien bleu dans

une eau bien claire et bien courante... Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous donné une intelligence si vulgaire? Maître Albertus dit tous les jours : « Ce sera mieux demain; » mais le lendemain ne vaut pas mieux que la veille.... Voyons : je veux étudier ma leçon en conscience. (*Elle s'assied à la table de maître Albertus, et ouvre un livre.*) Essayons de retenir par cœur, car je ne comprends pas du tout. — Quand il m'explique les choses lui-même, je les conçois; mais ses vieux bouquins me tuent. — Quels mots barbares !... — Ah ! le rossignol !... (*Elle court à la fenêtre.*) Non, c'est une linotte; quel frais gosier !.... Oh ! la jolie modulation ! Pauvre petite, on ne t'a rien appris à toi, tu en sais pourtant plus long que moi... (*Elle laisse tomber son livre.*) Comme le soleil est déjà chaud... Il entre ici comme un fleuve de poudre d'or... J'ai envie d'aller cueillir un beau bouquet pour orner le cabinet de maître Albertus. Il me dira : « Comment! vous avez pensé à moi, chère enfant?..... » Quoique, après tout, il n'aime bas beaucoup les fleurs, il y jette un coup d'œil, en disant : « C'est bien beau ; » mais il me trouve niaise de regarder si sérieusement un brin de muguet. — Oh ! je ne veux pas lui mettre de fleurs sous les yeux, car hier il a parlé de me donner un professeur de botanique.... Ah ciel ! s'il me fallait apprendre tous vos noms en grec et en latin, je ne vous aimerais bientôt plus, mes pauvres petites!..... Oh ! le soleil ! Que c'est bon ! Et la brise du matin !... Ah ! bonjour, hirondelle ! ne vous gênez pas, continuez votre nid à la fenêtre. Oh ! mon Dieu, si cela vous intimide, je ne vous regarderai pas travailler... Comme vos petits pieds sont jolis ! — Il faut pourtant que je ferme la fenêtre et le rideau, car maître Albertus n'aime pas beaucoup l'éclat du jour. Il a tant usé ses yeux à travailler la nuit !... C'est pourtant dommage de ne plus voir le soleil donner sur les rayons de la bibliothèque. Je vais m'amuser à regarder la lyre, mais je n'y toucherai pas. C'était la manie de mon père de se fâcher quand j'en approchais. Pauvre père !... Cela me rappelle bien des choses confusément... mais des choses tristes ! Je ne veux pas me souvenir. (*Elle essuie une larme.*)

(Méphistophélès entre sous la figure d'un vieux juif.)

SCÈNE VI.

MÉPHISTOPHÉLÈS, HÉLÈNE.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Eh vite ! tâchons de la distraire ; car, si elle touche à la lyre, elle est perdue pour nous. (*Haut.*) Pardon, ma belle demoiselle, si j'entre ici sans votre permission ; je croyais trouver maître Albertus.

HÉLÈNE, à part.

Quel vilain petit vieux!... (*Haut.*) Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service? Maître Albertus donne sa leçon.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous ne me remettez pas, ma chère demoiselle? J'ai eu l'honneur de vous voir souvent quand vous étiez toute petite; j'étais très-lié avec votre respectable père. Ne lui avez-vous pas entendu parler quelquefois de Jonathas Taer?

HÉLÈNE.

Certainement, monsieur. Il avait fait beaucoup d'affaires avec vous. Vous êtes brocanteur, je crois?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Précisément. Je vois que vous avez autant de mémoire que de grâce et de beauté.

HÉLÈNE.

Monsieur, je n'aime pas beaucoup les compliments, et je vous assure que je n'en mérite aucun sur ma mémoire.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je gage que vous vous rappelez pourtant le dernier piano que j'ai procuré à monsieur votre père?

HÉLÈNE.

Hélas, oui! monsieur. J'avais commencé à en jouer, lorsque, au bout de trois leçons, je tombai malade, et mon père le fit emporter de ma chambre et me retira mon maître de musique.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il fit bien. La musique vous aurait tuée, délicate comme vous êtes. Mais veuillez écouter le motif de ma visite aujourd'hui. J'ai une affaire à vous proposer.

HÉLÈNE.

A moi, monsieur? Veuillez revenir quand maître Albertus aura fini sa leçon; il est mon tuteur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'aime mieux en causer avec vous, car cela ne regarde que vous. Je veux vous acheter votre héritage.

HÉLÈNE.

Vous plaisantez, monsieur? Je n'ai pas d'héritage; mon pauvre père est mort ruiné. Toutes ses dettes ont été payées, et moi, il ne m'est rien resté du tout.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est bien malheureux!

HÉLÈNE.

Oh! je vous assure que cela m'est fort égal.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais moi, je n'en puis dire autant; j'ai été extrêmement frustré dans cette banqueroute.

HÉLÈNE.

Il n'y a pas eu de banqueroute, monsieur; mon père a laissé de quoi payer tout ce qu'il devait.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

En ce cas, votre tuteur voudra bien me solder une petite créance de 5,000 zwanzigs, dont j'apporte la reconnaissance. Cette dette n'a pas été acquittée.

HÉLÈNE.

Juste ciel! Et comment faire? Il ne me reste rien! Donnez-moi du temps, monsieur, je travaillerai.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous travaillerez! Et que savez-vous faire, ma belle enfant?

HÉLÈNE.

Hélas! rien; mais j'apprendrai. J'aurai du courage. Oh! maintenant je sens le prix de l'éducation!

MÉPHISTOPHÉLÈS, ricanant.

Vous apprendrez la philosophie... hein? Savez-vous ce qu'on gagne avec la philosophie? des rhumatismes et des ophthalmies.

HÉLÈNE.

Monsieur, vous êtes bien cruel!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pas tant que vous croyez, mon enfant; car je viens, comme je vous le disais, vous proposer une affaire. Vous avez un héritage, quoi que vous en disiez, outre vos beaux yeux et votre joli corsage, qui peuvent devenir un assez joli fonds de commerce...

HÉLÈNE.

Monsieur, je vous prie de m'épargner vos plaisanteries. Je ne suis pas gaie.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

De quoi vous fâchez-vous? Étant aussi jolie, vous pouvez trouver un bon parti, et vous marier avantageusement. Mais allons au fait; outre votre beauté et vos dix-sept ans, vous avez encore une lyre d'Adelsfreit; c'est un instrument précieux, quoiqu'il soit en très-mauvais état. Avec quelques réparations, je me fais fort de la vendre au moins

6,000 zwanzigs. Donnez-la-moi, et je déchire le billet de votre père, et je vous compte encore 1,000 zwanzigs pour votre toilette, qui est plus que modeste, à ce que je vois.

HÉLÈNE.

La lyre! vendre la lyre ! Oh! c'est impossible! Mon père y tenait plus qu'à sa vie. C'est la seule chose qui me reste de lui. Vous ne savez pas, monsieur, qu'il avait sur cet instrument des idées toutes particulières. Il pensait que c'était un talisman, et qu'elle lui portait bonheur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ce qui ne l'a pas empêché de se ruiner et de mourir de chagrin.

HÉLÈNE.

Et il m'a recommandé plus de cent fois de ne jamais m'en séparer, quoi qu'il arrivât.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il y tenait tant, que, lorsque vous faisiez mine d'y toucher, il entrait dans une colère épouvantable.

HÉLÈNE.

C'est la vérité.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et un jour, la curiosité l'emportant sur l'obéissance, vous osâtes y porter la main.

HÉLÈNE.

Oh! vous me rappelez un souvenir qui s'était effacé, et qui me tourmentait pourtant comme un remords. La lyre rendit un son terrible... Je crois l'entendre encore.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et votre père entra au même instant dans la chambre avec un geste menaçant et un regard furieux.

HÉLÈNE.

Je tombai évanouie, et depuis j'ai été malade bien longtemps et bien dangereusement, à ce qu'on dit.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, vous avez été folle.

HÉLÈNE.

Folle! oh! que dites-vous là? Folle! Mais c'est affreux. On ne m'a jamais dit que j'eusse été folle!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je vous demande pardon si j'ai manqué à la galanterie; mais il n'est pas étonnant que vous soyez folle : monsieur votre père était fou.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas vrai, vous êtes un méchant homme et un imposteur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Demandez à maître Albertus, à Wilhelm que vous avez refusé d'épouser, à M. Hanz qui vous fait la cour... et à M. Carl qui ne vous déplaît peut-être pas.

HÉLÈNE.

Vous êtes un insolent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ne nous fâchons pas. Votre, père était, monomane, voilà tout. Très-judicieux sur tout le reste, il extravaguait sur son aïeul Adelsfreit, qu'il croyait avoir été sorcier, et sur sa lyre qu'il croyait ensorcelée. Le fait est qu'il vous fit une si belle peur le jour où il vous surprit grattant les cordes du pauvre instrument, que vous en eûtes une fièvre cérébrale. Il est de la nature de ces maladies de recommencer avec les causes qui les ont fait naître. Voilà pourquoi maître Albertus vous a défendu de toucher à la lyre. S'il était plus prudent, il la cacherait; car vous n'avez qu'à avoir la fantaisie d'y toucher encore, et cette fois vous seriez folle pour toute votre vie. Cela serait fâcheux pour lui, car vous ne pourriez pas vous marier, et vous resteriez à sa charge. Le cher homme n'est pas riche. Il est forcé, par manque d'argent autant que par amour pour la philosophie, de porter ses habits un peu rapés, et son potage est aussi maigre que sa personne.

HÉLÈNE, s'éloignant de la lyre avec effroi.

Oh! oui, Albertus vit de privations, et moi je ne manque de rien. C'est la vérité. Comment n'ai-je pas encore songé à la dépense que je lui occasionne! Je ne pense à rien, moi! Ah! j'épouserai qui l'on voudra pour le débarrasser de moi.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Moi, je vous conseille de prendre Carl. C'est le mieux tourné, le plus riche et le moins pédant des trois. Mais cela ne me regarde pas, direz-vous. Au reste, votre tuteur vous aime tant, qu'il pourra vous épouser lui-même, quoiqu'il soit d'âge à être votre père. Il est vrai que, s'il a des enfants, il faudra qu'il demande l'aumône... Mais quand on aime, tout est bonheur et poésie, n'est-ce pas?

HÉLÈNE.

Tout ce que vous dites est amer comme du fiel. J'aimerais mieux mendier moi-même que d'augmenter la gêne de mon respectable ami.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il faudra pourtant bien qu'il se gêne encore un peu, car j'ai besoin

de mon argent. Je veux partir demain pour Venise, et il faut que j'aie achevé ce soir de rentrer dans tous mes fonds. Vous ne voulez pas me vendre la lyre?

HÉLÈNE.

Mon Dieu, mon Dieu!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous y tenez, vous avez raison. Oh! ne vous gênez pas, il y a ici de quoi me payer. Le mobilier est encore assez propre.

HÉLÈNE.

Mais rien ici n'est à moi, vous n'avez pas le droit de saisir le mobilier de mon tuteur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais j'ai le droit de vous envoyer en prison. Et comme votre tuteur ne voudra pas vous y laisser aller, et comme il n'a pas d'argent, il faudra bien qu'il laisse vendre ses meubles et ses effets. Bah! voilà un bon manteau accroché à la muraille. C'est du luxe pour un philosophe. Un philosophe ne doit pas craindre le froid. Et son lit! mais c'est un voluptueux; une paillasse doit suffire à un stoïque.

HÉLÈNE, se jetant à genoux.

Oh! ne le dépouillez pas, ne le faites pas souffrir. Il n'est plus jeune, il est souvent malade, et déjà il ne s'impose que trop de privations. Faites-moi conduire en prison! qu'il ne le sache pas!...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Quel bien cela me fera-t-il que vous soyez en prison? Je n'y vois qu'un avantage, c'est de me faire solder par votre tuteur... Allons! je vais lui dépêcher mon huissier, je n'ai pas un instant à perdre. J'ai dix affaires pareilles à finir aujourd'hui.

HÉLÈNE.

Oh! monsieur, attendez que maître Albertus revienne. Je lui dirai de vous vendre la lyre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il ne le voudra jamais. Maître Meinbaker la lui a confiée comme un dépôt. C'est toute votre fortune. Il aimera mieux vendre son lit. J'en ferais autant à sa place. Quand on a une pupille aussi jolie !...

HÉLÈNE, se relevant.

Taisez-vous, malheureux, et prenez la lyre. Elle est à vous. Rendez-moi ce billet.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un instant! je ne puis prendre la lyre moi-même; vous croiriez que je veux gagner dessus.

HÉLÈNE.

Et que m'importe? Gagnez ce que vous pourrez; puisqu'il faut que je m'en sépare, emportez-la tout de suite.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Peste soit du charme! Il m'est interdit de la toucher moi-même. Il faut que je la fasse emporter par mes dupes. (*Haut.*) Non, mademoiselle, je ne traite pas les affaires ainsi. Il y va pour moi de l'honneur, J'ai déjà brocanté la lyre, mais je veux que le marché soit conclu devant vous. Les personnes qui veulent l'acquérir sont ici à deux pas, je cours les chercher. Songez que, si vous gagnez quelque chose en retour, vous pourrez l'employer à soulager la misère de maître Albertus.

(Il sort.)

HÉLÈNE, seule.

Il a raison. Comment se fait-il qu'un homme si cupide et si grossier ait une sorte de délicatesse? Folle!... J'ai été folle! Je le suis peut-être encore! Oh! oui, c'est pour cela que je ne puis rien apprendre et que je suis simple et bornée comme un enfant. C'est pour cela aussi que je ne puis être amoureuse de personne, ni me décider à me marier. Si je suis folle au reste, je fais bien de ne pas vouloir me mettre comme une infirme à la charge d'un mari. Et je ne dois pas être mère, car la folie est héréditaire... Mais je vais donc rester à la charge de maître Albertus!... Quel fardeau pour lui!... Oh! ami trop généreux! malheureuse que je suis!... Je me tuerai... il le faut... Ah! ce méchant juif m'a éclairée sur toutes mes infortunes.

SCÈNE VII.

MÉPHISTOPHÉLÈS, LE MAITRE DE CHAPELLE, LE POÈTE, LE PEINTRE, LE CRITIQUE, HÉLÈNE.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part, en entrant.

Allons, mes gaillards, si vous ne brisez pas la lyre, si vous ne l'écorchez pas, si vous ne la jetez pas en lambeaux dans la boue, je ne me connais plus en plagiaires et en vandales. (*Haut et se courbant jusqu'à terre devant eux.*) Entrez, mes nobles seigneurs! Par ici, mes illustres maîtres! Que vos seigneuries daignent jeter les yeux sur cette merveille de l'art, sans oublier pourtant (*montrant Hélène et baissant la voix*) de jeter aussi un petit regard sur cette merveille de la nature.

HÉLÈNE, à part.

Ah! quelles figures déplaisantes! C'est dans leurs mains que va pas-

ser le trésor de mon père. Je n'assisterai point au marché. Cela me ferait trop de mal!

(Elle sort.)

LE MAESTRO.

Je tiens, avant tout, à essayer cet instrument incomparable. On le dit d'une qualité de sons si merveilleuse! Je compte l'introduire dans l'orchestre de Sa Majesté. J'ai déjà composé un solo tout exprès dans ma symphonie en *ré* majeur.

LE PEINTRE.

Quant à cela, je crains qu'on ne vous ait trompé. On m'a dit à moi que personne n'avait entendu le son de cette lyre, parce que le propriétaire ne souffre pas qu'on y touche; mais mon ami Lottenwald m'a parlé des figurines d'ivoire qui couronnent l'instrument et qui sont les plus belles statuettes de syrène qu'il ait jamais vues.

LE POÈTE.

Lottenwald s'y connaît! Quant à moi, je compte mettre en vers la légende fantastique qui se rattache à la lyre d'Adelsfreit. On dit, maître Jonathas, que vous seul connaissez la véritable version. C'est une tradition qu'on dit fort curieuse et que feu Meinbaker le luthier ne racontait à ses meilleurs amis que sous le sceau d'un secret inviolable. J'espérais, en qualité de poëte de la cour, avoir assez de droits à sa considération pour qu'il me confiât cette histoire mystérieuse; mais il ne voulut jamais s'y prêter.

LE PEINTRE.

Parce que vous comptiez la raconter au public sous le sceau d'un secret inviolable..... Moi, je me serais montré moins exigeant. J'aurais désiré copier les figurines, afin d'en orner les cadres des portraits de la famille impériale. Sa Majesté eût été sensible à cette invention; elle aime particulièrement les cadres des tableaux; on peut même dire qu'elle daigne les préférer aux tableaux mêmes. Aussi c'est ce que je soigne le plus dans le choix des peintures dont elle me charge de composer sa galerie.

LE MAESTRO.

Mauvais plaisant, taisez-vous; qu'importe que Sa Majesté comprenne les arts, pourvu qu'elle les protége?

MÉPHISTOPHÉLÈS, leur montrant la lyre sur le piédestal.

Voilà, messieurs, cet admirable instrument. On ne vous a pas trompés, comme vous voyez : son pareil n'existe pas dans le monde.

LE MAESTRO.

Ah! c'est cela? Je m'attendais à autre chose.

LE PEINTRE.

Je vous demande mille pardons, monsieur Jonathas, mais je me connais un peu à ces sortes d'instruments : ceci n'est point un Adelsfreit.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comment! monsieur, daignez seulement jeter les yeux sur la table d'harmonie, vous y pouvez lire en toutes lettres le nom du fameux luthier, et la date... la date authentique, le jour de sa mort.

LE PEINTRE.

Et la devise dont on m'avait parlé?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La voici incrustée en argent sur l'ébène de la table.

LE MAESTRO.

Ce sont des caractères imperceptibles.

LE CRITIQUE.

Ah bon! je les lirai d'emblée, j'ai la vue d'un lynx. Écoutez, écoutez!

A qui vierge me gardera
La richesse.
A qui bien parler me fera
La sagesse.
A quiconque me violera
La folie ;
Et s'il me brise, il le paiera
De sa vie.

LE POÈTE.

Baste! ce n'est pas fort!

LE PEINTRE.

Hé! hé! il y a de la couleur locale dans ces vers-là. Mais, franchement, que vous semble des figures sculptées?

LE POÈTE.

Admirables! sublimes!

LE MAESTRO.

Et les ornements! quel goût exquis! quelle délicatesse dans ces guirlandes de fleurs! quels feuillages élégants! quelles arabesques coquettes et déliées! C'est un bijou.

LE PEINTRE.

Eh bien! je suis fâché de ne pas partager votre enthousiasme. Tout cela est mesquin, maniéré, de mauvais goût ; c'est du rococo tout pur! Nous faisons mieux que cela aujourd'hui.

LE CRITIQUE.

J'en doute. Aujourd'hui l'on ne fait rien qui vaille, et ceci est un chef-d'œuvre.

LE PEINTRE.

En admirant ceci, vous vous sentez à l'aise. On n'est pas jaloux des morts.

LE POÈTE.

Ah! mon cher, on ne saurait nier que votre art soit en pleine décadence...

LE PEINTRE.

Ma foi, je n'ai pas lu, depuis dix ans, une seule strophe qui valût celle-ci.

LE MAESTRO.

La strophe n'est pas mauvaise, je la mettrai en musique; mais je me garderai bien de la faire accompagner sur un instrument de ce genre. Il est d'une construction détestable, et la musique aujourd'hui est trop savante, trop étendue, trop compliquée, pour être exécutée sur de pareils chaudrons.

LE CRITIQUE.

La musique, la peinture et la poésie sont ensevelies dans le même cercueil, mes chers amis. Il n'y a plus qu'une puissance, la critique.

LE PEINTRE.

Et à quoi sert-elle? Que gouverne-t-elle, cette puissance? S'il n'y a plus d'art, il n'y a plus rien à critiquer, et la critique peut se coucher tout de son long sur notre tombe, comme un chien sur la dépouille de son maître. Voyons, franchement à quoi sert-elle?

LE CRITIQUE.

Elle sert à tracer des épitaphes.

LE PEINTRE.

C'est-à-dire que vous faites un métier de croque-mort. Peu m'importe, mon bon ami. Jette à ton aise des fleurs sur mon tombeau; j'ai toujours ouï dire que les arrêts de la critique portaient bonheur aux artistes. En attendant, fais-moi l'amitié de tenir un peu la lyre... comme cela... bien! je vais me hâter de faire un croquis des figurines, pendant que vous débattrez le prix avec maître Jonathas; car pour moi, je n'achète pas.

LE CRITIQUE.

Vous voulez les copier, toutes mauvaises qu'elles sont? Vraiment, les modernes sont bien bons d'emprunter aux anciens, lorsqu'ils sont tellement supérieurs à ce genre mesquin et *rococo!*

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Je ne me presserai pas d'entrer en marché; il est bon de les laisser un peu s'échauffer dans la conversation. Avant dix minutes ils vont se disputer. S'ils pouvaient briser la lyre sans sortir d'ici, ce serait le plus prompt et le plus sûr.

LE PEINTRE.

Tiens toujours... Un peu plus droite, bon... j'y suis.

LE CRITIQUE.

Cette tête de muse, qui est au sommet et vers laquelle les deux syrènes se courbent avec tant de grâce, est digne de l'antiquité.

LE MAESTRO.

C'est Polymnie ou sainte Cécile?

LE POÈTE.

C'est Érato. La lyre est bien plus l'emblème de la poésie que celui de la musique.

LE MAESTRO.

Voilà une singulière prétention! Essayez donc de faire résonner l'instrument en récitant des vers! Vous ne feriez même pas vibrer une guimbarde avec tous vos sonnets, mon cher ami.

LE POÈTE.

La lyre n'était, chez les anciens, qu'un accessoire, un accompagnement de la déclamation, un moyen de soutenir la voix et de scander le vers sur une certaine mesure... Par exemple, tenez...

LE MAESTRO, riant.

Ah! bon! vous aller jouer de la lyre à présent?

LE POÈTE.

Pourquoi non? Il ne s'agit que de connaître la gamme sur les cordes et de suivre le rhythme poétique. Écoutez!

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

O lyre, voici ta fin!

(Le poete déclame des vers en touchant les cordes de la lyre qui reste muette.)

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Peste soit de l'esprit rebelle qui n'a pas voulu parler!

LE CRITIQUE, bas au peintre.

Voilà les plus mauvais qu'il ait encore faits.

LE POÈTE.

Eh bien! que dites-vous de cela?

LE MAESTRO.

Les vers sont beaux.

LE POÈTE.

Mais l'accompagnement! vous ne m'auriez pas cru capable d'accompagner ainsi?

LE MAESTRO.

Comment, l'accompagnement?

LE PEINTRE.

Vous avez remué les doigts avec beaucoup de grâce!

LE MAESTRO, au critique.

Est-ce que vous avez entendu un accompagnement?

LE CRITIQUE.

Monsieur s'est accompagné de beaux gestes, de poses très-nobles et d'une expression de visage vraiment remarquable.

LE POÈTE.

Monsieur, vous cherchez en vain à me rendre ridicule. Je ne suis pas musicien; ma profession est plus relevée. Si j'ai tiré de cette lyre des sons harmonieux, tout l'honneur en revient à l'ouvrier habile qui l'a fabriquée.

LE MAESTRO.

Mais, mon ami, c'est vous qui voulez vous amuser à nos dépens! Je vous donne ma parole d'honneur que vous n'avez tiré aucune espèce de son de cet instrument.

LE POÈTE.

Je vous trouve plaisant, vous aussi! Un maître de chapelle sourd! Cela nous explique vos symphonies!

LE CRITIQUE, au maestro.

Ne contrariez pas monsieur : c'est un des plus beaux priviléges de la poésie de voir et d'entendre dans les ténèbres et dans le silence.

LE PEINTRE, esquissant toujours.

Quant à moi, j'ai été tellement ravi et absorbé par les vers de monsieur, que je n'ai pas bien saisi l'accompagnement.

LE POÈTE.

Je ne vous demande pas d'éloges; je tiens seulement à vous faire constater la beauté des sons que j'ai tirés de cette lyre. Tenez! est-il rien de plus pur et de plus puissant que cet accord?

(Il touche la lyre qui reste muette.)

LE MAESTRO.

Eh bien?

LE PEINTRE.

Vous avez entendu quelque chose?

LE CRITIQUE.

Rien du tout.

LE POÈTE.

Allons, vous êtes de mauvais plaisants! Je suis bien fou de m'y laisser prendre! Je jouerai pour moi seul. (*Il joue en parlant.*) Quelle sonorité! quelle harmonie céleste! — Eh! mais, cela est étrange! les sons se produisent d'eux-mêmes, et viennent, comme par miracle, vibrer sous mes doigts! Écoutez, quelle pureté dans mon jeu, qu'elle légèreté dans ces arpéges, quelle puissance dans ces accords sublimes! O poésie, reine de l'univers, c'est à toi que je dois un talent que j'ignorais, que je regardais comme secondaire, et qui, par la puissance de mon génie, s'élève jusqu'au ciel! — Vous restez muets, vous autres, étonnés, atterés, foudroyés par mon jeu! Misérables ouvriers, il vous faudrait dix ans d'études pour arriver à jouer médiocrement sur un chalumeau. Et moi, sans avoir jamais appris la musique, sans connaître ni les règles de l'art, ni le mécanisme d'aucun instrument, je déploie ici sans effort, sans soin, sans méditation, les trésors de mon âme; je fais ruisseler presque involontairement des torrents d'harmonie; je vois tout s'animer autour de moi : ces colonnes se balancent, ces fresques se tordent, et la voûte s'entr'ouvre pour laisser monter jusqu'à l'empyrée l'hymne glorieux qui s'exhale de moi!...

(La lyre est restée muette.)

LE MAESTRO.

Quel dommage! notre pauvre ami est devenu fou! Qui me fera mes libretti maintenant?

LE CRITIQUE, avec ironie.

Je ne trouve pas monsieur plus fou que de coutume.

LE PEINTRE, riant aux éclats et se renversant sur sa chaise.

Je mœurs, j'étouffe; je n'ai jamais rien vu de si divertissant!

LE POÈTE.

C'est vous qui excitez mon ironie et ma pitié! Votre jalousie perce enfin, et je vois qu'au moment où ma force éclate, votre haine à tous ne peut plus se contenir. Vous avez toujours été mes ennemis, je le sais, allez! et si j'écoutais avec patience vos flatteries, c'est que mon mépris vous préservait de mon indignation; mais il est temps que je sorte de cette asmosphère impure; je me sépare de vous, je vais remplir le monde de ma gloire, et, comme le divin Orphée, porter aux hommes les bienfaits de la civilisation dans la langue sacrée, dont j'ai dérobé le secret aux dieux!

(Il s'enfuit à travers le jardin son chapeau à la main.)

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Malédiction sur toi, cervelle de singe! Voilà qu'il prend son chapeau pour la lyre! Laissons un peu ceux-ci se chamailler.

(Il se retire à l'écart.)

LE PEINTRE, riant toujours aux éclats.

Regardez-le, regardez-le donc! Quelle démarche théâtrale! quelles contorsions! Les cheveux épars, le manteau flottant dans la nuée orageuse, le chapeau dans les mains comme si c'était la harpe d'Ossian! Parfait! parfait! L'excellente caricature!

LE MAESTRO.

Vous en riez! mais il est fou! réellement fou! C'est un accès de fièvre cérébrale.

LE PEINTRE.

Bah! ce n'est qu'un accès de vanité délirante. Il est habitué à cette maladie; il n'en mourra pas.

LE MAESTRO.

Mais il fait des extravagances! Voyez-le donc saluer et bénir autour de lui, comme s'il voyait une population prosternée! Le voilà qui monte sur une caisse d'oranger, et qui se pose en statue comme sur un piédestal.

LE CRITIQUE.

En Apollon! C'est très-bien. Le chapeau représente admirablement la lyre. Je gage qu'il prend la queue de sa perruque pour celle d'une comète.

LE MAESTRO.

Je ne trouve point cela risible. Cette lyre est ensorcelée.

« A quiconque me violera
La folie. »

Voilà une prédiction réalisée.

LE CRITIQUE.

Il ne faut pas beaucoup de sorcellerie pour prédire qu'un fou fera des folies, et je vous jure que toutes les machinations de l'enfer ne pouvaient rien ajouter à l'extravagance d'un homme aussi content de lui-même.

LE PEINTRE.

N'importe! Il faut que je me dépêche d'achever ce croquis. Maudit fou, qui m'a dérangé!

LE MAESTRO.

Pendant que le juif n'y fait pas attention, j'ai envie de démonter la

lyre pour en connaître le mécanisme intérieur : cela me dispenserait de l'acheter.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Oui, oui, à ton aise! je ne demande pas mieux.

(Le maestro veut prendre la lyre.)

LE PEINTRE.

Ah! de grâce, un instant!...

LE MAESTRO.

Mais à quoi vous amusez-vous donc là, mon cher peintre? Ne perdez pas le temps à faire autre chose.

LE PEINTRE.

Qu'est-ce que vous dites? Vous ne voyez pas mes deux syrènes? il me semble que j'ai saisi la courbe avec le sentiment de la chose.

LE CRITIQUE.

Facétieux! Vos deux satyres ne sont pas mal; mais j'aime mieux les syrènes. Pourquoi, d'ailleurs, des satyres sur un pareil instrument?

LE PEINTRE.

Voilà la véritable manière du critique. On lui donne à juger un poëme héroïque, et quand il désespère d'y trouver à mordre, il taille sa plume, et il écrit : « En tant que poëme, celui-ci renferme certainement quelques beautés, mais si nous le considérons (comme nous devons et comme nous voulons le considérer) sous le rapport de la géométrie et des sciences naturelles, nous sommes forcé de le classer au-dessous de tout ce qu'il y a de plus médiocre en ce genre, etc., etc. » (*Au maestro.*) C'est cela, n'est-ce pas?

LE MAESTRO.

De quoi parlez-vous, de la critique ou de votre dessin?

LE PEINTRE.

Laissons la critique, je m'en moque. — Mes syrènes, ha!...

LE MAESTRO.

Vos satyres?

LE PEINTRE.

Vous aussi? Bien! courage! C'est égal, elles sont parfaites.

LE CRITIQUE.

Vous avez la fantaisie de faire des satyres au lieu de syrènes : il ne faut jamais discuter sur la fantaisie de l'artiste; mais à quoi bon regarder cette lyre, comme si vous faisiez semblant de copier? Vous n'imitez pas seulement la pose.

LE MAESTRO.

Sans doute. Au lieu de ces deux figures si souples et penchées l'une vers l'autre avec tant de grâce, vous tordez en arrière deux troncs grotesques, et vous les disposez dans un plan tout à fait inverse du modèle. Il est possible que cela soit original; mais je n'y vois aucun rapport avec la lyre d'Adelsfreit.

LE PEINTRE.

Cher maestro, vous êtes trop lourd pour faire de l'esprit; contentez-vous de piller les grands maîtres et de nous donner pour les inspirations de votre muse des vols infâmes mal déguisés sous une broderie de mauvais goût; laissez l'ironie légère à monsieur, qui s'en sert si bien, comme chacun sait, et dont les anathèmes sont, pour les hommes comme moi, des brevets d'immortalité. (*Au critique.*) Oui, monsieur, je vous brave et vous méprise; vous le savez bien. En voyant cette simple esquisse empreinte d'une grandeur à laquelle vous ne sauriez atteindre, vous pâlissez de rage, et, ne pouvant comprendre ni la beauté, ni la grâce, vous affectez de voir des sujets grotesques dans ces emblèmes charmants de la séduction...

LE CRITIQUE, au maestro.

Emblèmes de la séduction! deux satyres hideux, pris de vin et se renversant avec un rire obscène!

LE MAESTRO, au peintre.

Sur l'honneur! mon maître, vous avez la vue troublée ou l'esprit égaré. Ces deux hommes à pieds de bouc sont une composition indigne de vous. Remettez-vous, je vous prie; ouvrez les yeux, et ne prenez point en mauvaise part l'avis, que je vous donne dans votre intérêt, de les anéantir.

LE CRITIQUE.

C'est mon avis aussi.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Allons donc! battez-vous!

LE PEINTRE, en colère.

Oui, vous voudriez bien qu'il en fût ainsi. Mes bon amis, je vous connais. Vous m'avez trahi tant de fois, que j'ai appris à faire de vos conseils le cas qu'ils méritent. En qualité de misérables plagiaires, vous voyez avec désespoir grandir les talents d'autrui; toute supériorité vous écrase, et, habitués que vous êtes à copier servilement, vous criez à la bizarrerie et à l'exagération lorsque, dans l'imitation d'une œuvre d'art, vous voyez le génie de l'artiste surpasser son modèle. Eh bien! vous avez raison! mes deux syrènes ne ressemblent point à celles de la

lyre, pas plus que vos ouvrages, à l'un et à l'autre, ne ressemblent aux ouvrages que vous avez imités; mais avec cette différence, que vous gâtez grossièrement tout ce que vous touchez, tandis que j'ai donné un cachet sublime à la copie d'un sujet assez médiocre. Les syrènes de cette lyre sont deux jolies filles, les miennes sont deux déesses, et vos efforts seront vains : l'univers les jugera et confondra votre plate jalousie ou votre stupide aveuglement.

(Il sort emportant son album.)

LE MAESTRO.

Ceci est de plus en plus étrange. Lui aussi, pris de vertige et devenu fou pour avoir seulement regardé cette lyre! Oui, la prédiction se réalise; le délire de la vanité s'empare des talents médiocres qui violent la virginité du talisman. O lyre magique! je reconnais la puissance surnaturelle qui réside en toi, et, puisque tu promets la sagesse et la prospérité à celui qui te fera parler dignement, je m'approche de toi avec une confiance respectueuse, et je me flatte de tirer de toi des harmonies telles, que toutes les puissances du ciel ou de l'enfer qui ont présidé à ta formation viendront se soumettre à moi et m'obéir comme au grand Adelsfreit lui-même.

LE CRITIQUE.

Prenez garde : ce qui s'est passé sous nos yeux tient en effet du prodige et doit vous servir d'enseignement....

LE MAESTRO.

Vous doutez de ma puissance?

LE CRITIQUE.

Oui, j'en doute, permettez-moi de vous le dire. Je vous ai assez loué en public, je vous ai rendu assez de services pour que vous ayez en moi un peu de confiance. Contentez-vous des couronnes que ma bienveillance vous a décernées; contentez-vous de la renommée que ma plume vous a acquise. Vous avez abusé les hommes; ne vous jouez point aux esprits d'un autre ordre....

LE MAESTRO.

Je ne sais ce que vous voulez dire, et je crains que, pour avoir porté une main profane sur la lyre, vous aussi vous n'ayez perdu l'esprit. Je ne dois ma renommée qu'à mes chefs-d'œuvre, et ce n'est point la plume vénale d'un folliculaire qui peut décerner des couronnes. Le génie se couronne lui-même; il cueille ses lauriers de ses propres mains, et il méprise les conseils intéressés des flatteurs qui voudraient le faire douter de sa force, afin de se donner de l'importance.

LE CRITIQUE, lui tendant la lyre.

Vous le voulez ! Soit : que votre témérité insensée porte ses fruits et que votre destinée s'accomplisse.

LE MAESTRO.

Tombez à genoux, valet !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah ! cette fois, lyre, tu es perdue.

LE MAESTRO ; il prend la lyre et en tire des sons aigres et discordants.

Voilà qui est étrange. Muette! muette pour moi comme pour le poëte!

LE CRITIQUE.

Vous appelez cela muette! Plût au ciel! Vous m'avez fait saigner les oreilles!

LE PEINTRE, rentrant avec le poëte.

Quelle épouvantable cacophonie! Ah! c'est vous, cher maestro, qui nous donnez ce concert diabolique? Je ne suis plus étonné de ce que je viens de souffrir.

LE POÈTE, tenant l'album du peintre entr'ouvert.

Je n'ai jamais éprouvé rien de si désagréable que d'entendre ce grincement affreux, si ce n'est de voir ces monstrueux satyres faisant la nique au masque ignoblement bouffon du Silène placé là entre les deux, au lieu de la ravissante tête de muse qui surmonte la lyre.

LE PEINTRE.

Et en disant cela, mon bon ami, vous contemplez avec amour la cocarde de votre chapeau, que vous persistez à prendre pour la lyre d'Orphée.

LE MAESTRO.

Les puissances infernales me sont contraires. Je vous invoque, ô esprits du ciel ! venez rendre la vie à cette harmonie captive; faites qu'elle se ranime sous mes doigts, et qu'au souffle créateur de mon intelligence elle se répande en sons divins.

(Il touche la lyre ; elle répand des sons de plus en plus discordants et insupportables qu'il n'entend pas.)

LE PEINTRE.

Pour l'amour de Dieu, finissez; vous nous faites grincer les dents.

LE POÈTE.

Quels abominables sifflements! On dirait d'un combat de chats sur les toits ou d'un sabbat de sorcières sur leurs manches à balais.

LE MAESTRO.

Votre folie continue; j'en suis fâché pour vous. Quant à moi, je puis

dire que, si je n'ai pas fait parler la lyre, du moins je ne l'ai pas violée; car le délire ne s'est pas emparé de moi, et je ne me suis pas imaginé entendre une musique céleste émaner d'un instrument muet.

LE POÈTE.

Comment! vous n'entendez pas crier, grincer et rugir sous vos doigts ces cordes aigres et fausses? Si vous n'êtes pas devenu fou, du moins vous êtes devenu sourd. Je vous le disais bien. Vous n'entendez pas mes divins accords, et vous n'entendez pas non plus l'épouvantable vacarme que vous faites.

LE PEINTRE.

Tenez, tenez; la leçon du professeur Albertus en est interrompue. Voyez là-bas! Les élèves se regardent avec effroi, et les voisins cherchent de tous côtés d'où peut partir un si détestable tintamarre. Faut-il leur annoncer que c'est le début de votre nouvelle symphonie?

LE MAESTRO.

Je ne réponds pas aux insultes d'un fou. Mais je suis fou moi-même d'avoir cru que cet instrument vermoulu renfermait une puissance magique. Je vois bien qu'il n'a rien de merveilleux, qu'il ne résonne pas parce que la table est fendue et les cordes rouillées. Il n'y a rien ici que de très-naturel. Le plus grand génie du monde ne saurait faire parler un morceau de bois, et aux gens perdus de vanité la plus légitime contradiction suffit pour détraquer le cerveau : voilà pourquoi la lyre est muette, et voilà pourquoi vous êtes tous fous.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Je commence à croire que le diable lui-même peut le devenir. A quoi avais-je l'esprit, quand j'ai compté que ces idiots me seraient bons à quelque chose? L'esprit de la Lyre se moque d'eux.

LE CRITIQUE.

Veuillez faire une exception pour moi, monsieur. J'ai vu avec la sérénité d'un jugement impartial les diverses tentatives que vous avez faites pour retrouver sur cette lyre quelque trace du génie éteint de nos pères. J'ai vu ici un poëte s'évertuer à toucher des cordes muettes et se persuader qu'il nous versait des torrents d'harmonie : ceci est le fait de l'impuissance jointe à un orgueil démesuré. J'ai vu un peintre s'efforcer de saisir du moins la forme de l'art, et, au lieu d'une étude consciencieuse et patiente, produire une fantaisie monstrueuse qu'il croyait empreinte d'une grâce ineffable : ceci est encore le fait de l'impuissance jointe à la vanité aveugle. Enfin, j'ai vu un compositeur qui produisait au hasard des sons bruyants et d'une insupportable dissonance. Habitué

qu'il est à mépriser le chant et à surprendre les sens par une confusion d'instruments dont il prend le bruit pour de l'harmonie, il a perdu jusqu'au sens de l'ouïe, et ne se fait plus souffrir lui-même de ses exécrables aberrations : ceci est toujours le fait d'une impuissance sans remède jointe à une confiance grossière. C'est un spectacle bien triste pour celui qui d'une main assurée tient la balance de la critique, de voir tant d'avortements misérables et de honteuses défections. Cette douloureuse expérience nous confirme dans la conviction pénible, mais irrévocable, que l'inspiration n'existe plus, et que nos pères ont emporté dans la tombe tous les secrets du génie. Il ne nous reste plus que l'étude laborieuse et l'examen austère et persévérant des moyens par lesquels ils ont revêtu de formes irreprochables les créations de leur intelligence féconde. Travaillez donc, ô artistes ! travaillez sans relâche, et, au lieu de tourmenter inutilement vos imaginations déréglées pour leur faire produire des monstres, appliquez-vous à encadrer, de moins, dans des lignes pures et régulières, les types éternels de beauté et de vérité qu'il n'appartient pas aux générations de changer. Depuis Homère, toute tentative d'invention n'a servi qu'à signaler le progrès incessant et fatal d'une décadence inévitable. O vous qui voulez manier le cistre et la lyre, étudiez le rhythme et renfermez-vous dans le style. Le style est tout, et l'invention n'est rien, parce qu'il n'y a plus d'invention possible.

LE PEINTRE.

Voilà un discours magnifique.

Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.

LE POËTE.

Vous qui nous insultez lâchement, vous, impuissant par système parce que vous l'êtes par nature, vous qui nous accusez d'impuissance parce que vous espérez nous décourager et nous faire descendre à votre niveau, prouvez donc que vous êtes capable de produire quelque chose, quoi que ce soit. Faites seulement un vers passable, pour prouver que vous avez étudié la forme. Je vous en défie.

LE PEINTRE.

Tracez seulement une ligne avec ce crayon.

LE MAESTRO.

Faites seulement un accord avec cette lyre; c'est là que je vous attends.

LE CRITIQUE.

Les vaines fumées de la gloire sont pour moi sans parfum. Réfugié sur les sommets d'une immuable équité, nourri de joies sérieuses et durables, j'ai méprisé les jouets futiles que vous appelez vos sceptres et vos couronnes : je vous les ai laissé ramasser. Si j'avais voulu, moi aussi, j'aurais joui d'une gloire éphémère et brillé d'un éclat frivole. J'ai préféré être votre conseil, votre appui, votre maître à tous! Disciples indociles, prenez gardez; si vous n'écoutez pas mes leçons, je saurai vous démasquer et vous empêcher d'égarer le siècle.

LE PEINTRE.

Une leçon, une petite leçon de peinture, je vous en prie. Tenez, voilà mon crayon. Faites une main, un pied, un nez, ce que vous voudrez enfin.

LE POÈTE.

Improvisez une strophe, allons! que nous voyions ce que vous savez faire.

LE MAESTRO.

Non, non, qu'il joue de la lyre, et, s'il la fait parler, rendons-lui hommage.

LE PEINTRE et LE POÈTE.

J'y consens, allons!

LE CRITIQUE prend la lyre.

Et moi aussi, je consens à vous montrer que je sais mieux que vous les arts que vous professez. Je vais vous chanter, en vers alexandrins, une dissertation sur la peinture, et je m'accompagnerai de la lyre sur le mode ionique.

LE PEINTRE.

Ce sera superbe et vraiment neuf. Voyons!

LES DEUX AUTRES.

Voyons, commencez!

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Allons! toi, tu es celui sur lequel j'ai le plus compté.

(Le critique pose les doigts sur la lyre, et les retire avec un cri douloureux.)

LES AUTRES.

Qu'est-ce que c'est? que vous arrive-t-il?

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Esprit de la lyre, tu triomphes!

LE CRITIQUE.

Infâmes! vous ne m'aviez pas dit que ces cordes étaient tranchantes comme des lames de poignard. Je me suis coupé jusqu'aux os. Ah! mon

sang coule par torrents, et une douleur cuisante se communique à tous mes membres. Je succombe. Secourez-moi!

LE MAESTRO.

Il pâlit; sa blessure saigne horriblement. C'est un châtiment céleste.

LE POÈTE.

Il va mourir. La justice divine se montre enfin, et confond la rage de l'envieux.

LE PEINTRE.

Puisse la source de son sang impur être à jamais tarie et ne pas donner la vie à une nouvelle race de polypes!

LE CRITIQUE, avec fureur.

Détestables scélérats! ceci est une trahison. Vous m'avez tendu ce piége pour vous délivrer de moi, votre juge et votre maître. Mais vous ne jouirez pas longtemps de votre triomphe. Avant de mourir, je briserai votre lyre, et nul après moi ne s'en servira.

(Il prend la lyre et veut la briser. — Hanz entre précipitamment, et lui arrache la lyre.)

HANZ.

Arrêtez! vous êtes des hôtes de mauvaise foi, et vous mériteriez d'être chassés d'ici. Vous savez le prix inestimable que maître Albertus attache à cet instrument, et, non contents d'y toucher sans sa permission, vous voulez encore l'anéantir. Retirez-vous, misérables insensés, ou j'attirerai sur vous le ressentiment de maître Albertus et de toute son école. Tenez, les voilà tous qui viennent! Partez vite ou je ne réponds de rien.

(Le critique, le maestro, le peintre et le poëte se retirent.)

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Méchant écolier! je te ferai payer cher ton beau zèle. Disparaissons, car la figure du juif Jonathas ne serait pas vue de bon œil par tous ces marauds d'étudiants.

(Il s'envole par la fenêtre.)

SCENE VIII.

HANZ, ALBERTUS, HÉLÈNE, CARL, WILHELM.

ALBERTUS.

Est-ce vous, Hanz, qui interrompez la leçon par ce charivari?

HANZ.

Dieu m'en garde! mon tympan en est encore affecté.

CARL.

Jamais, au mardi gras, je n'ai entendu de cornets plus grotesques.

WILHELM.

Dites plutôt que c'était la trompette du jugement dernier.

ALBERTUS.

Mais qui donc s'est permis, chez moi, cette mauvaise plaisanterie? Est-ce que c'est la lyre d'Aldelsfreit qui rend de pareils sons?

HÉLÈNE, dans une sorte d'égarement.

La lyre a été violée, et la lyre s'est vengée. Elle a puni les profanateurs. La première partie de la prédiction de mon aïeul Adelsfreit est accomplie. Le temps est venu, et une force invincible me précipite vers l'abîme où je dois me briser. (*Elle prend la lyre des mains de Hanz.*) N'y touchez plus jamais, Hanz. C'est mon héritage. On appelle cela *la folie.*

ALBERTUS.

Mon Dieu! Hélène a de nouveau perdu l'esprit.

HÉLÈNE, dans une sorte d'extase, tenant la lyre.

La lyre! voici donc la lyre! O lyre! que je t'aime!

CARL.

Que dit-elle? Voyez donc comme sa figure change!

HANZ.

Son visage blanchit comme l'aube, et ses yeux se noient dans une béatitude céleste.

ALBERTUS.

Jeune fille, qu'as-tu? Une auréole lumineuse t'environne!

HÉLÈNE, parlant à la lyre.

Oh! qu'il y a longtemps que je désirais te tenir ainsi! Tu sais pourtant que je t'ai respectée comme une hostie sainte, placée entre le ciel et moi!

CARL.

Quelles paroles étranges!

HANZ.

Quel langage sublime!

ALBERTUS.

Hélène, Hélène, prends garde! Tu as juré à ton père mourant de ne jamais toucher à cette lyre qu'il croyait enchantée. Les fantaisies des mourants doivent être sacrées comme les arrêts de la sagesse. Ma fille, craignez l'effet des sons sur votre cerveau débile!

CARL.

Chère Helène, vous n'êtes pas bien. Je ne sais ce que tout cela signifie, mais écoutez maître Albertus; c'est un homme sage et qui vous aime.

HÉLÈNE, parlant à la lyre.

Je ne t'ai point profanée, et mes mains sont pures, tu le sais bien. J'ai tant désiré te connaître et m'unir à toi! Ne veux-tu pas me parler? Ne suis-je pas ta fille? (*A Albertus et à Carl qui veulent lui ôter la lyre.*) Laissez-moi, hommes! je n'ai rien de commun avec vous. Je ne suis plus de votre monde. (*A la lyre.*) Je t'appartiens. Veux-tu enfin de moi?

HANZ, à Albertus.

O maître! laissez-la, respectez son extase. Voyez! comme elle est belle ainsi, pliée jusqu'à terre sur un de ses genoux! Voyez! comme elle appuie avec grâce la lyre sur son autre genoux, et comme ses bras d'albâtre entourent la lyre avec amour!

ALBERTUS.

Jeune enthousiaste, vous ne savez pas à quel péril elle s'abandonne! Craignez pour sa raison, pour sa vie, qui déjà ont été compromises par le son de cette lyre!

HANZ.

Voyez, maître! ceci tient du prodige : les rubans de sa coiffure se brisent et tombent à ses pieds; sa belle chevelure semble s'animer comme si un souffle magique la dégageait de ses liens brillants, pour la séparer sur son front et la répandre en flots d'or sur ses épaules de neige. Oui, voilà ses cheveux qui se roulent en anneaux libres et puissants comme ceux d'un jeune enfant qui court au vent du matin. Ils rayonnent, ils flamboient, ils ruissellent sur son beau corps comme une cascade embrasée des feux du soleil. O Hélène! que vous êtes belle ainsi! Mais vous ne m'entendez pas!

ALBERTUS.

Hanz, mon fils! ne la regardez pas trop. Il y a dans la vie humaine des mystères que nous n'avons pas encore abordés, et que je ne soupçonnais pas, il y a un instant. (*A part.*) Oh! moi aussi, je me sens troublé, je voudrais ne pas voir cette sibylle!

HÉLÈNE, soutenant la lyre d'une main et levant l'autre vers le ciel.

Voici! le mystère s'accomplit. La vie est courte, mais elle est pleine! L'homme n'a qu'un jour, mais ce jour est l'aurore de l'éternité!

(La lyre résonne magnifiquement.)

HANZ.

O muse! ô belle inspirée!

CARL.

Quelle mélodie céleste! quel hymne admirable! Mes oreilles n'ont jamais entendu rien de pareil, et moi, insensible d'ordinaire à la musique, je sens mes yeux se remplir de larmes, et mon esprit aborder des régions inconnues.

ALBERTUS, baissant la voix.

Taisez-vous, parlez bas du moins. Observez le prodige. Il y a ici beaucoup à apprendre. Ne voyez-vous pas que ses mains ne sont pas posées sur la lyre? Son bras gauche seul soutient l'instrument, appuyé sur son sein, et comme si les pulsations de son cœur brûlant, comme si un souffle divin émané d'elle suffisaient à faire vibrer les cordes, sans le secours d'aucun art humain, la lyre chante sur un mode inconnu quelque chose d'étrange!

HANZ.

Oh! oui, je vois le miracle! Je savais bien que cette créature appartenait à un monde supérieur! Laissez-moi l'écouter, maître, elle n'a pas fini. Dieu! dans quel ravissement elle plonge tout mon être! Oh! oui, maître, l'âme est immortelle, et après cette vie l'infini s'ouvrira devant nous!

CHOEUR DES ESPRITS DE L'HARMONIE, pendant qu'Hélène fait chanter la lyre et qu'Albertus s'entretient à voix basse par intervalles avec ses deux élèves.

Le moment est venu pour toi, esprit notre frère, qu'un pouvoir magique retient captif au sein de cette lyre. Nous avons entendu ta voix mélodieuse, et nous viendrons voltiger autour de ta prison d'ivoire, jusqu'à ce que la main de cette vierge ait été assez puissante pour rompre le charme et te rendre à la liberté. Déjà tu n'es plus condamné au silence; un souffle pur t'a ranimé. Espère : l'homme ne peut rien fixer, et ce qui a été ravi au ciel doit y retourner.

L'ESPRIT DE LA LYRE.

O mes frères, ô esprits bien-aimés, approchez-vous, descendez vers moi. Tendez la main. Arrachez-moi de cette prison, afin que j'aille voltiger avec vous dans l'air pur, au-dessus de la région stérile où végètent les hommes. O mes frères, ne m'abandonnez pas. Je soupire, je tremble, je souffre; écoutez mes plaintes, écoutez mes pleurs timides, emportez-moi sur vos ailes de feu!

LES ESPRITS DE L'HARMONIE.

La magicien t'a lié avec sept cordes de métal. Pour que tu sortes de la lyre, il faut qu'une main vierge de toute souillure ait rompu les sept cordes une à une; mais il faut que ce soit la main d'une créature humaine.

Nous ne pouvons que charmer ta douleur pas nos chants et ranimer ton espoir par notre présence.

L'ESPRIT DE LA LYRE.

Oh! plaignez-moi, consolez-moi; parlez-moi; car je suis captif, et je soupire, je tremble, je souffre, je pleure!

ALBERTUS.

Le son de cette lyre est douloureux, et ce chant est d'une tristesse mortelle. O Hélène! que se passe-t-il dans ton âme, pour que ton inspiration soit si déchirante?

WILHELM.

Tout à l'heure le rhythme était plus large, les sons plus puissants, l'inspiration plus triomphante. On eût dit d'un hymne, et maintenant on dirait d'une prière.

CARL.

Je n'y comprends rien, moi, mais je souffre, et pourtant je ne puis m'arracher d'ici.

LES ESPRITS DE L'HARMONIE.

Frère, nous te parlerons de ta patrie, et tu seras consolé. Nous venons du blanc soleil, que les hommes, tes compagnons de misère, appellent Wega, et qu'ils ont consacré à la lyre. Ton soleil, ô jeune frère, est aussi pur, aussi brillant, aussi serein que le jour où un pouvoir magique t'en fit descendre pour habiter parmi les hommes. Il est toujours régi par le même son. C'est toujours le rayon blanc du prisme infini qui chante la vie de cet astre.

(Les voisins, attirés par la musique, pénètrent dans le jardin et se pressent à la porte du cabinet d'Albertus.)

UN AMATEUR.

Voilà un instrument peu usité, mais d'une qualité et d'une étendue de sons incomparables; c'est sans doute un ouvrage de M. Meinbaker.

UN AUTRE AMATEUR.

Probablement. Mais n'êtes-vous pas stupéfait du talent de sa fille? Je ne crois pas qu'il y ait une pareille virtuose au monde. Et elle prétendait ne pas connaître la musique!

UN BOURGEOIS.

Messieurs, vous êtes placés derrière nous. Vous ne voyez pas. Avancez-vous un peu, et expliquez-nous, vous qui êtes des connaisseurs, comment Mlle Meinbaker peut jouer de cet instrument, sans toucher les cordes.

L'AMATEUR, lorgnant.

Ah! c'est bizarre, en effet! Je n'avais pas remarqué.

UNE BOURGEOISE.

Ceci sent par trop la sorcellerie. J'ai envie de m'en aller. J'avais toujours soupçonné ce vieux sournois de Meinbaker de s'adonner à la cabale. Il n'allait jamais à l'église, et il était beaucoup trop lié avec maître Albertus, qui lui-même est un...

L'AMATEUR.

Rassurez-vous, madame, il n'y a rien de moins sorcier que cette manière de jouer. Cette lyre est une espèce d'orgue qui est montée comme une horloge, et qui jouera, sans qu'on y touche, tant que la chaîne n'aura pas terminé un certain nombre de tours sur un pivot.

UNE JEUNE FILLE.

Je vous assure, monsieur, qu'Hélène joue avec ses yeux. Tenez, elle pâlit, elle rougit, son œil brille ou s'éteint, et la musique devient lente ou rapide, douce ou bruyante, selon sa volonté. Je crains bien que la pauvre Hélène ne soit ensorcelée.

L'AUTRE AMATEUR.

Comment! mademoiselle, vous ne voyez pas que ce que vous prenez pour votre amie Hélène est un automate auquel on a donné sa ressemblance? On dirait d'Hélène, en effet, mais c'est tout simplement une machine, et vous allez la voir s'arrêter. Les yeux sont d'émail et tournent au moyen d'un ressort. La respiration est produite par un soufflet placé dans le corps du mannequin...

LES ESPRITS.

Nous t'avons assez parlé. Maintenant, occupe-toi de ta libératrice, songe qu'elle seule peut briser le charme; c'est à toi de l'instruire et de te révéler à elle, si son intelligence peut s'élever jusqu'à toi.

L'ESPRIT DE LA LYRE.

Eh quoi! mes frères, déjà! Que voulez-vous que je devienne sans vous dans mon cercueil d'ivoire? Que puis-je dire à une fille des hommes? elle n'entendra pas mon langage. Oh! je tremble, je souffre, je pleure!

HÉLÈNE, s'interrompant et se levant avec énergie.

Tu as parlé? Tu as dit: *Je souffre, je pleure?* Qui donc es-tu?

LA JEUNE FILLE, à l'amateur.

Voyez si c'est un automate!

ALBERTUS.

Hélène, c'est assez; la lyre a bien parlé, ne poussez pas l'épreuve plus loin. Le son de cet instrument est trop puissant pour des oreilles humaines, il trouble les idées et peut égarer la raison.

(Il lui ôte la lyre.)

HÉLÈNE.

Que faites-vous? Laissez, laissez-la-moi.

(Elle tombe évanouie.)

HANZ.

O maître! pourquoi lui ôter la lyre? vous allez la tuer. Maître, elle semble morte, en vérité.

ALBERTUS.

N'aie pas peur, ce n'est rien. La commotion électrique de la lyre en vibration devait produire cette crise. Carl, Wilhelm, emportez-la, je vous prie. Vite! place! place! qu'on la mette à l'air!

HÉLÈNE, se ranimant, repousse Wilhelm.

Ne me touche pas, Wilhelm; je ne suis pas ta fiancée. Je ne serai jamais à toi. Je ne t'aime pas. Tu es un étranger pour moi. J'appartiens à un monde où tu ne saurais pénétrer sans mourir ou sans te damner?

WILHELM.

O mon Dieu! que dit-elle? Elle ne m'aime pas!

CARL.

Hanz l'avait bien dit.

ALBERTUS.

Ma fille, vous parlez sans raison, et vous penserez autrement demain. Donnez-moi votre bras, que je vous reconduise à votre chambre.

HÉLÈNE.

Non, maître Albertus, s'il vous plaît, je n'irai pas. Je sortirai dans la campagne. J'irai voir le lever de la lune sur le lac.

THÉRÈSE.

Vous ne parlez pas à notre maître avec le respect que vous lui devez. Revenez à vous, Hélène. Toute la ville vous entend et vous voit.

HÉLÈNE.

Je ne vois et n'entends personne. Rien n'existe plus pour moi. Je suis seule pour toujours.

ALBERTUS.

Hélas! la crise a été trop forte! sa raison est perdue.... Hélène, Hélène, obéissez-moi! je suis votre père. Rentrez chez vous.

HÉLÈNE.

Je n'ai point de père. Je suis la fille de la Lyre, et je ne vous connais pas. Il y a longtemps que vous me faites souffrir en me condamnant à des travaux d'esprit qui sont contraires à mes facultés. Mais vos grands mots et vos grands raisonnements ne sont pas faits pour moi.

Le temps de vivre est venu, je suis un être libre, je veux vivre libre, adieu!...

(Elle s'enfuit à travers le jardin.)

ALBERTUS.

Hanz, Wilhelm, suivez-la, et veillez sur ses jours. (*Aux autres élèves.*) Mes amis, excusez-moi, ce malheur imprévu m'ôte la force de reprendre la leçon.

(Tous sortent.)

MÉPHISTOPHÉLÈS, LA LYRE.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Esprit opiniâtre, qui pourrais recevoir de moi en un instant la liberté et la vie, puisque tu préfères passer par les sept épreuves et sortir lentement de ta prison, au gré d'un homme, attends-toi à souffrir. J'ai assez de pouvoir sur tout ce qui appartient à la terre pour augmenter tes douleurs et prolonger ton agonie. Tu méprises mon secours. Au lieu de venir avec moi habiter les régions de révolte et de haine, ces régions que l'homme tremble d'aborder et qui versent sur lui la coupe du malheur, tu préfères retourner à un Dieu injuste qui te livre pour la moindre faute au caprice et au joug de l'homme. Je mettrai de telles pensées dans le cœur d'Hélène, que tu te repentiras de m'avoir repoussé.

L'ESPRIT DE LA LYRE.

Hélène ne t'appartient pas.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais Albertus m'appartiendra!

L'ESPRIT.

Que Dieu le protége!

ACTE SECOND.

Les Cordes d'or.

SCENE PREMIERE.

(Une terrasse chez Albertus.)

HÉLÈNE, *étendue sur des coussins, dort en plein air;* ALBERTUS *s'approche avec précaution.*

ALBERTUS.

Voici l'heure où elle exhale son hymne au soleil levant... Elle repose

encore..... Caché là, sous ces lauriers-rose, je pourrai la voir et l'entendre à mon aise..... Quand elle se croit seule, elle tire de sa lyre des mélodies plus étranges...... O femme inexplicable ! créature sans égale, ou du moins sans analogue sur la terre! quel lien mystérieux unit donc ta destinée à celle de cet instrument de musique? Pourquoi le tiens-tu ainsi embrassé pendant ton sommeil, comme une mère craignant qu'on ne lui ravisse son enfant? Que tu es belle ainsi, ignorante de ta beauté ! Hélène ! Hélène ! je ne profane point ton chaste sommeil par des regards de convoitise ! Ta forme est belle, à ce que disent les autres; mais je n'en sais rien. Si j'admire ton front, et tes yeux, et ta longue chevelure, c'est parce qu'à travers ces signes extérieurs, qu'on appelle la beauté physique, je contemple ta beauté intellectuelle, ton âme immaculée. C'est ton esprit que j'aime, ô vierge mélancolique! c'est lui seul que je veux connaître et posséder. C'est pour m'unir intimement avec lui que je veux pénétrer la langue inconnue par laquelle il se manifeste... La voici qui s'éveille. Elle redresse sa lyre; elle l'appuie contre son sein... Ses mains languissantes ne touchent point les cordes... et pourtant les cordes s'émeuvent, la lyre résonne... Prodige qui échappe à toutes mes recherches!...

(Il se cache. — La lyre résonne magnifiquement.)

L'ESPRIT DE LA LYRE.

Éveille-toi, fille des hommes, voici ton soleil qui sort de l'horizon terrestre. Prosterne ton esprit devant cette parcelle de la lumière infinie. Ce soleil n'est point Dieu, mais il est divin. Il est un des innombrables diamants dont est semé le vêtement de Dieu. La création est le corps ou le vêtement de Dieu ; elle est infinie comme l'esprit de Dieu. La création est divine; l'esprit est Dieu!

Fille des hommes, je suis une parcelle de l'esprit de Dieu. Cette lyre est mon corps; le son est divin, l'harmonie est Dieu. Fille des hommes, ton être est divin, ton amour est Dieu.

Dieu est dans toi comme un rayon qui te pénètre; mais tu ne peux voir le foyer d'où ce rayon émane, car ce soleil de l'intelligence et de l'amour nage dans l'infini. Comme un des atomes d'or que tu vois étinceler et monter dans ce rayon de l'orient, ô vierge! il faut briller et monter vers le soleil qui ne se couche jamais pour les purs esprits appelés à le contempler.

Fille des hommes, épure ton cœur, façonne-le comme le lapidaire épure un cristal de roche en le taillant, afin d'y faire jouer l'éclat du prisme. Fais de toi-même une surface si limpide, que le rayon de l'infini te traverse et t'embrase, et réduise ton être en poussière, afin de

t'assimiler à lui et de te répandre en fluide divin dans son sein brûlant, toujours dévorant, toujours fécond.

(La lyre se tait.)

CHOEUR DES ESPRITS CÉLESTES.

Écoute, écoute, ô fille de la Lyre! les divins accords de la lyre universelle. Tout cet infini qui pèse sur ton être, et qui l'écrase de son immensité, peut s'ouvrir devant toi, et te laisser monter comme une flamme pure, comme un esprit subtil! Que tes oreilles entendent et que tes yeux voient! Tout est harmonie, le son et la couleur. Sept tons et sept couleurs s'enlacent et se meuvent autour de toi dans un éternel hyménée. Il n'est point de couleur muette. L'univers est une lyre. Il n'est point de son invisible. L'univers est un prisme. L'arc-en-ciel est le reflet d'une goutte d'eau. L'arc-en-ciel est le reflet de l'infini; il élève dans les cieux sept voix éclatantes qui chantent incessamment la gloire et la beauté de l'Éternel. Répète l'hymne, ô fille de la Lyre! unis ta voix à celle du soleil. Chaque grain de poussière d'or qui se balance dans le rayon solaire chante la gloire et la beauté de l'Éternel; chaque goutte de rosée qui brille sur chaque brin d'herbe chante la gloire et la beauté de l'Éternel; chaque flot du rivage, chaque roche, chaque brin de mousse, chaque insecte chante la gloire et la beauté de l'Éternel!

Et le soleil de la terre, et la lune pâle, et les vastes planètes, et tous les soleils de l'infini avec les mondes innombrables qu'ils éclairent, et les splendeurs de l'éther étincelant, et les abîmes incommensurables de l'empyrée, entendent la voix du grain de sable qui roule sur la pente de la montagne, la voix que l'insecte produit en dépliant son aile diaprée, la voix de la fleur qui sèche et éclate en laissant tomber sa graine, la voix de la mousse qui fleurit, la voix de la feuille qui se dilate en buvant la goutte de rosée; et l'Éternel entend toutes les voix de la lyre universelle. Il entend ta voix, ô fille des hommes! aussi bien que celle des constellations; car rien n'est petit pour celui devant lequel rien n'est grand, et rien n'est méprisable pour celui qui a tout créé!

La couleur est la manifestation de la beauté; le son est la manifestation de la gloire. La beauté est chantée incessamment sur toutes les cordes de la lyre infinie; l'harmonie est incessamment vivifiée par tous les rayons du soleil infini. Toutes les voix et tous les rayons de l'infini tressaillent et vibrent incessamment devant la gloire et la beauté de l'Éternel!

ALBERTUS.

D'où vient donc qu'Hélène semble écouter des sons inappréciables à

mon oreille? La lyre est muette, et cependant Hélène est ravie en extase, comme si quelque chose planait sur elle en lui parlant... La voici qui reprend la lyre, comme pressée de répondre. Qu'a-t-elle donc entendu?

(La lyre résonne.)

L'ESPRIT DE LA LYRE.

O mes frères! parlez à la fille des hommes! Aidez-moi à l'instruire, afin qu'elle me connaisse, qu'elle m'aime et qu'elle me délivre. Faites-lui comprendre les mystères de l'infini, et la grandeur et l'immortalité de l'homme, cet atome divin que le souffle de Dieu aspire sans cesse pour nourrir et peupler un autre abîme de l'infini.

(La lyre se tait.)

CHOEUR DES ESPRITS.

O esprit enchaîné! tu dois passer par plusieurs épreuves; lié par la conjuration des sept cordes, tu ne peux être délié que par la souffrance. Tel est le destin de tout ce qui réside dans l'humanité. Cette terre est une terre de douleurs. On n'y descend que pour l'expiation, on n'en sort que par l'expiation.

(La lyre résonne.)

L'ESPRIT DE LA LYRE.

O purgatoire! ô attente! ô effroi! Perdrai-je donc le sentiment de l'infini? Faudra-t-il que je nage dans le doute et dans l'ignorance, comme les hommes? Faudra-t-il que j'erre dans les ténèbres, privé de la lumière divine?... Fille des hommes, faudra-t-il que j'habite ton âme, prison plus sombre et plus froide que la lyre?...

(Hélène porte ses mains sur les cordes de la lyre, et les fait vibrer fortement.)

ALBERTUS.

Qu'entends-je! Quelle harmonie nouvelle! Quels sons puissants et doux à la fois! Ceci est une musique moins savante et plus suave... Il me semble que je vais la comprendre... Mais que vois-je?... Hélène touche les cordes, c'est son âme qui parle...

L'ESPRIT D'HÉLÈNE, tandis qu'Hélène joue de la lyre.

Que crains-tu de moi, esprit ingrat et rebelle? Tu n'es point Dieu, comme tu t'en vantes; tu es fils des hommes, toi aussi, fils de la science et de l'orgueil! regarde-moi, et vois si je ne suis point aussi pur que le plus pur cristal. Vois si je ne suis pas inondé du rayon de l'infini, embrasé par le regard de Dieu! Ne me dédaigne point, parce que j'habite le sein d'une vierge mortelle : cette vierge est une hostie sans tache; un amour céleste peut lui inspirer de s'offrir pour toi en holocauste, et d'assumer sur elle l'expiation à laquelle tu es condamné.

(Hélène cesse de jouer. La lyre résonne d'elle-même.)

L'ESPRIT DE LA LYRE.

Je t'ai entendue, je t'ai vue, ô vierge immaculée ! Tu me comprends, tu me parles, ton être s'est révélé à moi ! Dieu l'a permis. Tu m'aimes ! et moi aussi je t'aime, car je te vois, et tu me sembles la plus belle des étoiles. Oh! qu'un hymen céleste nous rassemble, et, pour jamais fondues l'une dans l'autre, nos flammes iront habiter l'infini des mondes !

HÉLÈNE, laissant tomber la lyre sur les coussins.

Assez, laisse-moi. Ton embrassement me consume, je succombe...

(Elle tombe évanouie.)

ALBERTUS.

Voici la crise cataleptique où elle tombe tous les jours, à la même heure, après avoir fait résonner la lyre... Ce sommeil qui ressemble à la mort, cet accablement qui m'effrayait tant les premières fois ne me cause plus de trouble. Il répare ses forces et semble une fonction naturelle de cette organisation particulière. Je vais appeler sa gouvernante et me livrer en secret à l'examen de la lyre.

SCENE II.

(Dans le cabinet de maître Albertus.)

ALBERTUS, HANZ.

(Albertus est assis devant sa table, la lyre est posée devant lui, parmi des livres et des papiers épars.)

ALBERTUS.

La musique est une combinaison algébrique des divers tons de la gamme, propre à égayer l'esprit d'une manière indirecte, en chatouillant agréablement les muscles auditifs; chatouillement qui réagit sur le système nerveux tout entier. D'où il résulte que le cerveau peut entrer dans une sorte d'exaltation fébrile, ainsi qu'on l'observe chez les dilettanti.

HANZ.

O maître! la musique est toute chose, croyez-moi.

ALBERTUS.

La musique peut exprimer des sentiments... mais rendre des idées... mais seulement peindre des objets... c'est impossible ! A moins qu'elle ne soit une magie, comme plusieurs le prétendent. Cependant voici des notes, des clefs, des portées, des signes pour marquer le mesure, d'autres signes pour hausser ou baisser l'intonation... Ce ne sont point

là des signes cabalistiques. Ils tombent sous le sens le plus vulgaire et sont soumis à une logique invariable.

HANZ.

Ce sont les éléments simples et connus dont la combinaison devient un mystère, une magie, si vous voulez. La langue de l'infini!

ALBERTUS.

Mais le langage de cette lyre est, dites-vous, un fait exceptionnel, unique, complétement en dehors de la science des musiciens : je n'en sais rien, je n'y crois pas; n'importe! j'accepte l'hypothèse, et je dis que la musique n'est qu'une récréation, ce qu'on appelle avec raison un art d'agrément.

HANZ.

Le prétendu magicien qui a créé ce talisman se serait donc servi des sons, comme d'autres magiciens se sont servis de mots arabes ou des signes astronomiques, tout cela dans le même but, qui est de marquer, par des formules quelconques, les mystérieuses évolutions de la science des nombres, science qui, selon eux, présiderait aux lois de l'univers sous l'action providentielle d'une force intelligente?... Maître, vous croiriez à la magie plutôt qu'à la musique.

ALBERTUS.

Hélas! j'ai creusé laborieusement cette mine obscure et profonde qu'on appelle la cabale, espérant y trouver quelques vérités cachées sous un fatras de mensonges et d'aberrations... Je n'ai rien trouvé que l'imposture et l'ignorance des temps grossiers, éléments fatals de l'humanité qui, à chaque instant, posent des bornes au progrès de l'esprit... Aujourd'hui même, n'essaye-t-on pas de faire revivre la sorcellerie, la puissance des charmes et l'empire des charlatans, sous le nom de magnétisme? C'est la magie des temps modernes.

Et pourtant, l'esprit du sage s'arrête devant des faits d'un ordre nouveau et qui détruisent tout l'ordre des lois connues. Que doit-il conclure en présence de prodiges auxquels ses sens ne peuvent refuser de se soumettre? En théorie, il doit à la postérité de ne rien rejeter comme impossible. En fait, il doit à lui-même de se méfier du témoignage de ses sens jusqu'a ce que sa raison se soit mise d'accord avec l'expérience.

HANZ.

Mon Dieu! mon Dieu! serait-il possible que l'homme eût végété jusqu'ici sur cette terre infortunée, sans oser lever le voile épais qui le tient abruti, tandis qu'il ne faudrait à tous que ce qui a été départi à quelques esprits supérieurs, la force et la confiance d'arracher ce ban-

deau et de percer ces ténèbres! Eh quoi! au sein des générations aveugles qui se sont traînées sur la face du globe, sans autre espoir que les promesses fallacieuses des prêtres, sans autre consolation que le rêve vague et flottant d'une autre vie, sans autre morale qu'une jouissance brutale ou un renoncement absurde... des saints, des astrologues, des magiciens, des sibylles, enfin, — de quelque nom qu'on les appelle, — des hommes *illuminés*, auraient, dans tous les temps, vécu en commerce avec les purs esprits du monde invisible, sans pouvoir associer leurs semblables à la connaissance de vérités consolantes et sublimes! Quoi! ils auraient vu face à face Dieu, ou ses anges, ou les esprits ses ministres, sans réussir à promulguer une foi basée sur la certitude, sur le témoignage des sens joint à celui de l'esprit! Clouée sur le seuil d'une vie amère et désolée, l'humanité aurait vu quelques élus franchir ces portiques du monde idéal, et, pour se venger de leur bonheur, elle les aurait condamnés au gibet, au bûcher, à l'infamie, au ridicule, au martyre sous toutes les formes!

ALBERTUS.

Oh! s'il en était ainsi, que notre philosophie serait ridicule et méprisable! C'est nous autres qu'il faudrait fouetter sur les places publiques et mettre au pilori comme faussaires et blasphémateurs!

HANZ.

Maître, est-ce vers les sorciers, est-ce vers les philosophes que vous penchez en cet instant?

ALBERTUS.

Que t'en semble à toi-même, apprenti philosophe? Attends-tu de ma réponse la solution du grand problème de ta croyance? Si tu doutes de ma conviction en cet instant, c'est que tu n'es pas bien sûr de la tienne propre, et s'il faut tout te dire, mon cher Hanz, je te soupçonne fort depuis quelque temps de te perdre un peu dans les nuages de l'illuminisme. Ne serais-tu point affilié à quelque société secrète?

HANZ.

Depuis quelque temps vous me raillez, mon bon maître, pour détourner, mes questions. Je me réjouirais de vous voir en si joyeuse humeur si je ne savais que, chez les esprits sérieux, l'ironie n'est pas l'indice du calme et du contentement intérieur. Vous professez toujours avec un talent admirable; mais, s'il faut tout vous dire, vos leçons ne me semblent plus aussi claires, ni vos conclusions aussi victorieuses. Il semble qu'une nouvelle série d'idées encore confuses et impossibles à formuler soit venue interrompre l'unité de votre doctrine. Vous parais-

sez gêné avec vous-même, et je suis certain d'une chose; c'est qu'avant peu vous fermerez votre cours sans l'achever, parce que le doute s'empare de vous relativement à votre passé, et peut-être qu'une grande lumière se lève sur vous pour vous révéler votre avenir.

ALBERTUS.

J'entends! Mes élèves doutent de ma loyauté; ils se demandent si j'ai transigé avec quelque puissance, et ils attendent dans un silence railleur que je leur révèle peu à peu mon apostasie...

HANZ.

O mon maître! pour parler ainsi, il faut que vous ayez perdu la noble sérénité de votre âme. Nous vous aimons, nous vous respectons, et nul d'entre nous ne vous accuse. Seulement, nous voyons qu'une secrète inquiétude vous ronge, et nous en souffrons, parce que nous étions habitués à trouver dans vos enseignements des espérances et des consolations que nous n'y trouvons plus : que deviennent les passagers quand le pilote a perdu sa route parmi les écueils?

ALBERTUS.

Mon ami, nous reprendrons cet entretien; maintenant laisse-moi seul. Je suis agité en effet, et je ferais peut-être bien de suspendre mon cours. Un monde nouveau s'est ouvert devant moi; je n'ose encore y pénétrer qu'en tremblant : c'est que je ne peux point y entrer tout seul. Je sais que j'entraînerai à ma suite les esprits qui ont mis leur confiance en moi, et je ne veux point disposer à la légère du dépôt sacré des consciences.

HANZ.

C'est un scrupule digne de vous. Je vous laisse, maître; puissiez-vous retrouver la paix de l'âme!

SCÈNE III.

ALBERTUS.

Qu'il me tardait de me voir seul! Ah! celui qui prend sur soi la responsabilité des croyances et des principes d'autrui, celui qui ose se mêler d'enseigner et de diriger d'autres hommes, ne sait pas de quel fardeau il écrase sa vie! Celui qui fait de la sagesse une profession est bien fou et bien malheureux, quand il n'est pas un vil imposteur! Au moment où il croit posséder la vérité, au moment où il monte en chaire pour la proclamer, ses yeux se troublent, les ténèbres descendent au-

tour de lui, des lueurs confuses s'agitent dans un lointain obscur, et sa bouche prononce des mots qui n'ont plus de sens pour son esprit. Tout n'est qu'orgueil et mensonge dans la vaine science de l'homme. Il ne sera peut-être pardonné là-haut qu'à celui qui aura su douter et se taire! (*Prenant la lyre.*) Pourtant il n'y a pas d'effet sans cause; ceci n'est point une vielle organisée, un accordéon, comme je le laisse croire. Je l'ai démontée pièce à pièce; j'en ai examiné attentivement toutes les parties, et les sons magnifiques que cet instrument produit ne sont dus qu'aux proportions savantes et au rapport parfait de ses parties diverses. J'en fais vibrer les cordes sonores, et sans doute ma main ne les profane pas, car leur vibration ne porte pas le trouble dans mon être; mais il me serait impossible d'en tirer d'autre harmonie que les simples accords qu'une faible notion de la musique me permet de former. Mes doigts les cherchent et les trouvent, mon oreille les écoute et les juge; mais jamais ma pensée ne pourrait éveiller un son sur ces cordes, et pourtant la pensée d'Hélène les émeut et en fait distiller des chants sublimes, sans le secours de l'art, sans l'aide du toucher... L'effet est bien constaté, je dois en chercher la cause. Négliger de la trouver serait le fait d'une lâche paresse ou d'un orgueil imbécile... D'où vient pourtant que je tremble en abordant ce sujet?..... Il y a là, devant moi, comme un fleuve de feu, d'où s'élèvent des tourbillons de fumée.... Il me semble que, comme les astrologues du moyen âge, je vais quitter l'air pur des cieux et la lumière du soleil pour les ténèbres de l'enfer et les prestiges de Satan.... Je saurai pourtant vaincre ces frivoles terreurs... Il n'y a désormais pour l'imagination de l'homme ni Tartare, ni démons; il y a le doute... il y a le néant.... Soutiens-moi, espérance divine, fruit de mes longs travaux et de ma pénible austérité!

SCENE IV.

ALBERTUS, MÉPHISTOPHÉLÈS, *sous la figure du juif.*

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Dans cette disposition-là, tu me plais fort; je vais enfoncer quelques aiguillons de curiosité dans ta cervelle paresseuse. (*Haut.*) Je m'incline jusqu'à terre devant votre Stoïcisme.

ALBERTUS.

Je suis votre serviteur. Que me voulez-vous?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Votre Infaillibilité ne me fait pas l'honneur de me remettre?

ALBERTUS.

A moins que je ne vous aie vu dans un hôpital de fous.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Votre Austérité plaisante, je suis le bon Israélite Jonathas Taër.

ALBERTUS.

En effet, je vous reconnais maintenant; mais, comme le bruit de votre mort a couru ici, mon esprit ne se prêtait pas à cette reconnaissance.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'ai été fort malade à Hambourg. Tous les médecins m'avaient condamné; mais, au moment où l'on prétendait qu'il fallait me porter en terre, je me suis trouvé sur pieds, grâce à un topique que m'apporta une tireuse de cartes. Je crois bien que, pour n'en avoir pas le démenti, ces messieurs ont fait enterrer une bûche à ma place. Ma guérison eût ruiné leur réputation.

ALBERTUS.

Et pourquoi? Vous eussiez pu avoir raison tous. Votre maladie était mortelle; mais les juifs ont la vie si dure! Voyons, que désirez-vous? Pas de compliments inutiles, je vous prie. Mon temps ne m'appartient pas toujours.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Faquin! qui sait mieux que moi le temps que tu perds à caresser des lubies? (*Haut.*) Mon cher maître, je viens vous proposer une affaire.

ALBERTUS.

Oh? c'était votre refrain avec mon pauvre ami Meinbaker. Mais avec moi, quelle affaire pourriez-vous avoir? Je n'ai rien, et ne désire que ce que j'ai.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh! j'ai là; dans ma poche, des papiers qui, j'en suis sûr, vous tenteront.

ALBERTUS.

Des papiers?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un manuscrit précieux.

ALBERTUS.

Voyons-le... Mais non, vous ne faites rien pour rien, et je ne pourrais vous payer. Ne me tentez pas. Gardez-le.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh! la vue n'en coûte rien. Ce sont des parchemins qui m'échurent

en payement dans la vente qu'on fit après la mort de maître Meinbaker. J'étais un de ses créanciers, et, comme tant d'autres, je fus ruiné!

ALBERTUS.

Quand un juif se plaint, c'est signe qu'il est content. De qui donc est ce manuscrit?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

De quel autre pourrait-il être que du grand luthier, poète, compositeur, instrumentiste et magicien, Tobias Adelsfreit?

ALBERTUS.

Ah! j'ai vu beaucoup de son écriture.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'en suis bien aise, vous pourrez constater l'authenticité de celle-ci.

(Il étale de vieux cahiers sur la table.)

ALBERTUS.

En effet, elle me paraît incontestable. Voilà son seing et son cachet... Contrats de vente de divers instruments... inventaires de magasin, à diverses époques, avec la date de la confection des instruments..... Tout cela est sans importance... Mais ce livre, couvert de figures bizarres à demi effacées par le temps... c'est encore son écriture... Voyons donc, sont-ce des vers?... Non... Voici des essais de composition musicale, pensées lyriques d'une grande valeur sans doute pour les curieux, ou d'un grand mérite pour les artistes... Que vois-je ici? des mots sans suite... des phrases tronquées, jetées là pour *memento*, et dont il serait oiseux ou impossible de reconstruire le sens..... (*Se parlant à lui-même et oubliant la présence de Méphistophélès.*) Ah! maintenant, des signes cabalistiques, de la magie! J'en étais sûr! nos pères ne pouvaient sortir de leurs grossières perceptions que pour tomber dans des superstitions plus grossières encore. Dois-je m'en étonner? moi qui vis dans un siècle plus éclairé et qui juge froidement les erreurs du passé, j'ai pourtant dix fois par jour la tentation de croire à ces absurdités! C'est une conséquence du besoin impérieux que l'homme éprouve de sortir du positif par une porte ou par une autre, fût-ce par celle qui conduit à la folie!

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Tu seras content. Cette porte est large, et tu y passeras sans te gêner. (*Haut.*) Maître, il ne faut pas que votre Érudition méprise ces caractères de nécromancie. Nos pères exprimaient souvent dans cette langue barbare des idées aussi sages et aussi philosophiques que vous pourriez les émettre aujourd'hui; et lors même que ces idées vous sem-

bleraient vagues et mystérieuses, elles auraient toujours une certaine profondeur qui vous donnerait à penser, si vous pouviez les lire.

ALBERTUS.

Vous vantez votre marchandise avec beaucoup d'esprit, maître Jonathas; mais je vous dirai que cela me tente peu. Adelsfreit a écrit de bonnes poésies ; mais je n'en vois point dans ces recueils. La musique et la magie sont aussi peu de mon ressort l'une que l'autre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et si cette prétendue magie n'était qu'une forme mystérieuse pour exprimer librement des idées plus avancées que la barbarie du siècle n'eût voulu les admettre? Si vous alliez, en cherchant bien, y découvrir une source d'aperçus nouveaux et de révélations inattendues? Par exemple, si je vous traduisais littéralement ce passage-ci... (*Il prend un des parchemins et lit.*) « Un temps viendra où les hommes auront tous l'intelligence et le sentiment de l'infini, et alors ils parleront tous la langue de l'infini : la parole ne sera plus que la langue des sens; l'autre sera celle de l'esprit. »

ALBERTUS.

Qu'entend-il par l'autre?... La musique?

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Ah! nous commençons à dresser l'oreille. (*Haut, et continuant de lire.*) « Tout être intelligent sera une lyre, et cette lyre ne chantera que pour Dieu. La langue des rhéteurs et des dialecticiens sera la langue vulgaire.

» Et les êtres intelligents entendront les chants du monde supérieur. Comme l'œil saisira le spectacle magnifique des cieux et surprendra les merveilles cachées de l'ordre infini, l'oreille saisira le concert sublime des astres et surprendra les mystères de l'harmonie infinie.

» Ceci ne sera pas une conquête des sens, mais une conquête de l'esprit. C'est l'esprit qui verra le mouvement des astres; c'est l'esprit qui entendra la voix des astres. L'esprit aura des sens, comme le corps a des sens. Il se transportera dans les mondes de l'infini et franchira les abîmes de l'infini. Cette œuvre est commencée sur la terre. L'homme s'élève, par chaque siècle, de cent mille et de cent millions de coudées au-dessus du limon dont il est sorti. Il y a loin des corybantes que le choc des boucliers d'airain mettait en fureur, aux chrétiens qui se prosternent en écoutant les soupirs de l'orgue.

» L'homme comprendra enfin que si le métal a une voix, si le bois, si les viscères et le larynx des animaux, si le vent, si la foudre, si l'onde

ont une voix, si lui-même a dans ses organes matériels une puissante voix, son âme et l'univers, qui est la patrie de son âme, ont des voix pour s'appeler et se répondre. Il comprendra que la puissance de l'harmonie n'est pas dans le son produit par le bois ou le métal, encore moins dans le puéril exercice des doigts ou de la glotte, pas plus que le mouvement perpétuel n'est dans les machines de bois ou de métal que peut créer une main industrieuse. Les sens ne sont que les serviteurs de l'esprit, et ce que l'esprit ne comprend pas, la main ne peut le créer.

» Je créerai une lyre qui n'aura pas d'égale. L'ivoire le plus solide, l'or le plus pur, le bois le plus sonore, y seront employés. J'y déploierai toute la science du musicien, tout l'art du luthier. Les mains les plus habiles et les plus exercées n'en tireront pourtant que des chants vulgaires, si l'esprit ne les dirige, et si le souffle divin n'embrase l'esprit.

» O lyre! l'esprit est en toi comme il est dans l'univers; mais tu seras muette si l'esprit ne te parle!.... »

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh bien! maître, commencez-vous à comprendre?

ALBERTUS.

Certainement, tout ceci a un sens poétique, d'un ordre assez élevé peut-être, mais pour moi excessivement vague.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ne vous rebutez pas. Cherchez longtemps ce sens mystérieux. Il serait possible qu'Adelsfreit ne l'eût pas entrevu clairement lui-même. Les hommes les plus doués du sentiment de l'idéal n'ont encore que des lueurs. Une idée est l'œuvre à laquelle travaillent plusieurs générations d'hommes supérieurs : à eux tous, ils la complètent; mais chacun d'eux l'a formulée imparfaitement à sa manière, et il vous faut combiner ensemble ces divers éléments dans l'alambic de votre cerveau pour en tirer la quintessence.

ALBERTUS.

Vous parlez trop bien pour un simple brocanteur, maître Jonathas. Je vous soupçonne de faire ce métier pour la forme et d'être au fond adonné à des études que vous ne voulez pas laisser paraître. Voyons, qu'êtes vous? philosophe ou nécroman?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

L'un et l'autre, monsieur!

ALBERTUS.

Comme au moyen âge? cela ne se voit plus. Vous êtes le dernier de cette race.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis de mon siècle, beaucoup plus que vous-même, mon respectable maître. Je suis à la fois adepte de la raison pure et partisan du magnétisme; je suis spiritualiste-spinosiste; je ne rejette rien, j'examine tout, je choisis ce qui m'est le plus facile à pratiquer. Je vois les choses de haut, car je suis un peu sceptique. Je suis d'ailleurs très-sympathique à toutes les idées nouvelles et à toutes les anciennes. En un mot, je suis éclectique, c'est-à-dire que je crois à tout, à force de ne croire à rien.

ALBERTUS.

Si vous plaisantez, du moins vous vous moquez de vous-même avec beaucoup d'esprit.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous me trouvez un peu fou, mon bon monsieur. Prenez garde, vous, d'être un peu trop sage. J'ai beaucoup suivi vos cours depuis quelque temps, quoique, perdu dans la foule, je n'aie jamais cherché à attirer vos regards; je suis peut-être le seul homme qui vous ait compris et qui vous connaisse bien.

ALBERTUS.

Vous, monsieur!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Sans doute. Je sais que vous êtes précisément le contraire de moi. Vous ne croyez à rien, à force de croire à tout. Allons! je ne veux pas vous déranger plus longtemps, je vous laisse ces papiers, je présume que vous les lirez avec plaisir : vous connaissez le caractère arabe, et plus vous examinerez ces choses, plus vous y prendrez goût.

ALBERTUS.

Mais je ne puis vous les acheter...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je vous les prête; je serai toujours à temps de m'en défaire. Je ne vous demande pour payement que la faveur de venir causer quelquefois avec vous. Oh! vous n'en serez pas fâché! Je m'entends un peu à tout, même à la musique, et, si vous voulez, nous ferons ensemble un ouvrage pour expliquer le phénomène harmonico-magnétique qui fait jouer cette lyre toute seule entre les bras d'Hélène.

ALBERTUS.

Hélène! que savez-vous d'Hélène?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh! votre belle pupille n'est pas tellement cachée dans votre maison, que le bruit de sa folie miraculeuse ne se soit répandu dans la ville.

D'ailleurs, je me suis souvent tenu ici près pendant qu'elle magnétisait sa lyre, et j'ai reconnu, aux sons qu'elle en tirait, la nature de l'instrument aussi bien que celle de la catalepsie.

ALBERTUS.

Monsieur, vous parlez là d'une chose qui m'intéresse beaucoup, et si vous avez quelques notions sur ce phénomène, je vous prie, au nom de la science et au nom de la vérité, de me les communiquer.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui-dà! vous n'êtes pas dégoûté, monsieur le philosophe! mais vous auriez trop de raison pour comprendre ce que je me hasarderais à vous expliquer.

ALBERTUS.

Peut-être, au contraire, n'en aurais-je pas assez. Pourtant je m'efforcerai de me dégager de tout orgueil philosophique.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non, vous avez trop de préjugés!... La raison, c'est-à-dire l'amour obstiné de l'évidence, est la plus opiniâtre des idées fausses.

ALBERTUS.

Hélas! monsieur, vous ne savez pas à qui vous parlez, et peut-être étiez-vous plus près de la vérité que vous ne le pensiez, en me disant tout à l'heure qu'à force de croire à tout, je ne croyais à rien.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah! prenez garde de vous amender jusqu'au blasphème, mon pauvre ami. Il faut pourtant croire à quelque chose, ne fût-ce qu'à sa propre ignorance.

ALBERTUS.

Je suis payé pour croire à la mienne. Depuis deux mois que je vois se répéter tous les jours sous mes yeux le phénomène dont nous parlions tout à l'heure, il m'est encore impossible d'établir, à cet égard, une théorie qui me satisfasse le moins du monde.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Attends! attends, je vais embrouiller toutes tes grandes idées avec des mots! (*Haut.*) Je le crois bien, mon cher monsieur; vous ignorez une foule de choses que vous méprisez et qui vous ouvriraient pourtant les portes d'un monde inconnu. Par exemple, je parie que vous n'avez jamais entendu parler des harpes magnétiques?

ALBERTUS.

J'ai entendu parler des harpes éoliennes que le vent fait vibrer.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et vous ne regardez pas la chose comme impossible?

ALBERTUS.

Non certainement.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous admettez que l'air peut jouer de la harpe, et vous n'admettez pas que le souffle humain, mû par la volonté, par la pensée, par l'inspiration, puisse produire des effets semblables?

ALBERTUS.

Il faudrait supposer à de tels instruments une incroyable délicatesse d'impressions, si l'on peut parler ainsi.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Supposez encore plus. Supposez qu'il existe un rapport sympathique entre l'artiste et l'instrument!

ALBERTUS.

Voilà ce que je ne puis admettre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

A votre aise! ne supposez rien, n'admettez rien; mais, pour être logique, il vous faut encore nier le phénomène que vous voyez s'accomplir tous les jours sous vos yeux.

ALBERTUS.

J'admettrai tout ce que vous me prouverez.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voyons, voulez-vous sincèrement connaître le secret de la lyre magnétique?

ALBERTUS.

Je le veux.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

N'apporterez-vous pas à cette étude votre orgueil de savant et votre entêtement de logicien?

ALBERTUS.

Je vous promets d'écouter avec la naïveté d'un enfant qui apprend à lire.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh bien! apprenez à lire en effet. Étudiez ces parchemins, et puis après, vous examinerez attentivement cet instrument.

ALBERTUS, souriant.

Et c'est là tout?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je reviendrai vous expliquer le reste, quand vous aurez étudié votre leçon.

ALBERTUS.

Soit.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Laissons-le à lui-même. Ma présence l'intimiderait et l'empêcherait de se livrer à la curiosité puérile qui le dévore. Sa gravité philosophique l'embarrasse avec moi. Seul avec lui-même, il va tourmenter la lyre comme un enfant qui arrache les plumes de l'aile à un oiseau, pour voir comment il s'y prend pour voler. Esprit qui m'as bravé, tu te crois sauvé par Hélène : je viens de te susciter un ennemi terrible, la froide curiosité d'un logicien! (*A Albertus qui rêve.*) Je suis forcé de vous quitter, je reviendrai bientôt. Travaillez en m'attendant, soyez sûr qu'il n'est pas de prodige qu'un esprit persévérant et consciencieux ne puisse comprendre.

ALBERTUS.

Je le crois aussi. Dieu vous garde!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et vous aussi, à moins que le diable ne soit le plus fort ou le plus malin.

(Il disparaît.)

ALBERTUS, seul.

Voilà un homme bizarre, un charlatan sans doute, un escroc peut-être! Il m'allèche par ses contes, afin de me vendre chèrement ses parchemins; n'importe : la vue n'en coûte rien, a-t-il dit. (*Il lit les parchemins.*) Eh! mais voici quelque chose qui ne me paraît pas dépourvu de sens :

« Esprit qui m'anime, et qui veux remonter vers Dieu, je saurai te lier à la lyre. La trace du génie de l'homme est immortelle comme le génie lui-même; elle est la semence qui doit féconder le génie des autres hommes, jusqu'à ce que, absorbée et tranformée par lui, elle s'efface en apparence. Mais c'est alors qu'elle remonte vers le ciel comme un sillon de flamme, après avoir embrasé le champ destiné à alimenter le feu sacré. »

Ne pourrait-on pas traduire ainsi ce passage : Toute puissance émanée de Dieu, et versée dans le sein de l'homme, doit accomplir une mission sur la terre. La vie de l'homme qui en a été investi ne suffit pas pour la développer; c'est pourquoi le pouvoir lui est donné de la fixer ici-bas, en la matérialisant dans une œuvre quelconque. Cette œuvre, qui survit

à l'homme, ce n'est plus l'homme lui-même, c'est l'inspiration qu'il avait reçue, c'est l'esprit qui l'avait possédé durant sa vie. Cet esprit doit retourner à Dieu, car rien de ce qui émane de Dieu ne s'égare ou ne se perd. Mais, avant de remonter à son principe, cette parcelle de la Divinité doit embraser de nouvelles âmes et contracter une sorte d'hyménée céleste avec elles. C'est alors seulement que sa destinée est accomplie, et que l'esprit créateur peut retourner à Dieu avec l'esprit engendré : de leur hyménée est sorti un esprit nouveau, qui, à son tour, accomplit une destinée semblable parmi les hommes. C'est ainsi que le génie est immortel sur la terre, comme l'esprit est immortel dans le sein de Dieu...

Oui, sans doute, telle était la pensée d'Adelsfreit, et je vois que le juif avait raison en disant que cette prétendue magie cache de grandes vérités. Je suis satisfait maintenant d'avoir étudié autrefois la langue cabalistique. Je suis sûr que je trouverai beaucoup de choses intéressantes dans ce livre.

(Il lit encore.)

« Sept cordes présideront à ta formation, ô lyre magique! Deux cordes du plus précieux métal chanteront le mystère de l'infini. — La première des deux est consacrée à célébrer l'idéal, la seconde à chanter la foi : l'une dira le ravissement de l'intelligence, l'autre l'ardeur de l'âme. Éclairée par ce spectacle de l'infini... » (*Il laisse tomber le livre.*) Il me semble que ceci rentre dans la nécromancie pure... Et pourtant, si l'on remonte à l'origine de la lyre, emblème de la poésie chez les anciens, on voit chaque corde ajoutée à l'instrument marquer un progrès dans le génie et dans la grandeur morale de l'homme. Chez les Chinois, les dieux mêmes se chargent de révéler aux premiers législateurs le mystère important d'une nouvelle corde ajoutée à la lyre, emblème de la civilisation chez ce peuple laborieux et positif... Qui fera l'histoire de la musique? Qui nous expliquera le pouvoir fabuleux que l'histoire poétique lui attribue sur les éléments, sur les peuples barbares, sur les animaux féroces?... Un simple effet de sensation eût-il pu produire des résultats aussi puissants, quelque naturels qu'on les suppose, dépouillés de l'allégorie? — D'où vient donc que je ne comprends pas cette langue musicale? J'ai étudié les règles de la musique avec ardeur depuis deux mois, et cela n'a point éclairci le mystère que je cherche. J'ai trouvé là une arithmétique, rien de plus... Voyons! la lyre d'Adelsfreit a en effet des cordes de divers métaux : en voici deux en or pur... L'infini!... la foi!... l'intelligence et l'amour!... Voilà les mots dont Hanz et Wilhelm se servent pour exprimer le sens de l'hymne qui s'exhale

chaque matin de cette lyre, lorsque Hélène la fait résonner!... Eh bien!... il est un moyen de s'en assurer,... c'est de retrancher ces deux cordes; et si l'harmonie qu'elle rendra désormais change de nature, si on lui trouve un autre sens, je commencerai à croire qu'il existe une certaine relation entre les sons et les idées... (*Il essaye de démonter les deux cordes d'or de la lyre.*) Qu'importe à Hélène que la lyre ait sept cordes ou qu'elle n'en ait que cinq? Ses doigts n'y touchent que rarement... O Adelsfreit! Hélène est-elle l'âme que ton esprit, matérialisé dans cette œuvre de la lyre, doit féconder? Hélène est une pure et belle improvisatrice; mais ce n'est point une intelligence supérieure. Elle ignore tout ce qui fait la science de l'homme; son âme est engourdie dans une sorte d'aliénation douce et permanente; son improvisation lyrique est un phénomène jusqu'ici inobservé de cet état cataleptique qu'on appelle aujourd'hui magnétique, mot nouveau, obscur et indéfini, comme l'état qu'il désigne... Mais enfin Hélène n'a pu, dans l'inaction où dorment ses facultés, s'élever vers les sommets de la métaphysique, tandis que moi, qui travaille depuis trente ans à agrandir mon intelligence, je ne puis percer le mystère de cette algèbre inconnue... Maudite corde qui se casse! Quelle horrible plainte est sortie de la lyre!... Tout mon sang s'est glacé dans mes veines. Ah! mon pauvre esprit est fatigué, et je ne suis pas éloigné peut-être d'avoir des hallucinations... Le cerveau s'épuise plus en une heure à s'abandonner à des chimères, qu'il ne ferait en un an à suivre le fil conducteur de la logique.... Aussi, pourquoi vouloir bâtir dans le vide? Quoi! la parole humaine, cet attribut divin qui distingue l'homme de la brute, et qui sert à déterminer, à préciser, à classer les idées les plus abstraites, à rendre les propositions les plus ardues aussi claires que la lumière du jour, serait une langue vulgaire, et la cadence du rossignol serait la langue de l'infini! Maudits paradoxes des artistes et des poëtes, vous ne servez qu'à égarer le jugement! (*La seconde corde d'or se brise dans les mains d'Albertus.*) Encore! Cette plainte amère me déchire l'âme! Quelle puissance les émotions nerveuses peuvent exercer sur le cerveau! Puissance fatale et dangereuse, le sage doit se tenir en garde contre toi... Les arts devraient être proscrits de la république idéale... Non! non, des sons ne sont pas des idées.... la musique peut tout au plus rendre des sensations.... et encore sera-ce d'une manière très-vague et très-imparfaite....

THÉRÈSE, accourant.

Maître Albertus, Hélène est réveillée; elle cherche sa lyre avec inquiétude.

ALBERTUS.

Je vais la lui porter. (*A part.*) C'est la seule joie de cette pauvre créature.... Je lui rendrai la lyre et ne l'écouterai plus. (*A Wilhelm, Hanz et Carl, qui s'avancent d'un autre côté.*) Mes enfants, la logique gouverne l'univers, et ce qui ne peut être démontré par elle ne peut passer en nous à l'état de certitude. — Préparez tout pour la leçon; je suis à vous dans l'instant.

(Il sort.)

HANZ.

Il me paraît que son bon génie a pris le dessus.

CARL.

C'est possible; mais sa figure est bien altérée. Croyez-moi, il est amoureux d'Hélène : on ne peut être amoureux et philosophe en même temps.

WILHELM.

Ne parlons pas légèrement de cet homme. Il souffre; mais son âme ne peut que grandir dans les épreuves.

(Ils sortent.)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Très-bien! Je les lui ferai telles qu'elle n'y résistera pas. Puisque Hélène ne m'appartient plus, puisque l'esprit triomphe, ma haine retombera tout entière sur le philosophe, et son âme est la lyre que je saurai briser.

GEORGE SAND.

(*La seconde partie au prochain numéro.*)

MUSICIENS FRANÇAIS.

LETTRE D'UN VIENNOIS.

M. AUBER.

Voici bien longtemps que j'entends dire qu'il n'y a pas de musique en France. La musique est partout ; il s'agit simplement de savoir la trouver. Dieu n'a pas dépouillé les uns de ses trésors les plus doux pour en combler les autres sans mesure. Attribuer à ceux-ci seulement le droit d'exprimer leurs tristesses en plaintes mélodieuses est un insigne mensonge; autant vaudrait dire que tel peuple a seul le don des larmes sur la terre. La musique est partout; Dieu l'a mise dans l'air, dans les vives eaux, dans les grandes forêts, et chacun ensuite la recueille et la traite selon sa fantaisie. Les Allemands rêvent, les Italiens chantent, les Français jasent; vos femmes n'ont-elles donc pas, comme les nôtres, de belles voix de soprano, au timbre d'or et de cristal? La musique vient là où des voix harmonieuses l'appellent, car la musique est aux voix ce que le parfum est à la fleur. J'avoue qu'un Français ne saurait guère avoir composé la symphonie en *ut* mineur ou le second acte de *Fidelio*. Beethoven nous appartient tout entier avec son énergie austère et puissante, ses emportements irrésistibles, ses sublimes divagations; nous ne cédons rien aux autres peuples de ce soleil, ni sa lumière éblouissante, ni même les sonores brouillards dont il voile parfois sa face auguste. Pour Mozart, c'est différent; les Italiens réclament une part de sa gloire et citent à l'appui de leurs prétentions Zerline, Chérubin, et tant d'autres créations adorables où la vie éclate en gerbes de feu, où les chaudes passions du Midi se font jour par mille échappées

de lumière. A ce compte, les Italiens pourraient bien avoir raison; mais, après tout, ce n'est point là un fait qui se discute; on ne va pas fouiller dans l'œuvre d'un homme comme dans un tas de pièces d'or pour y trouver la monnaie marquée au coin de son pays. Et c'est justement cette variété rayonnante qui fait de Mozart un musicien hors de ligne et l'isole dans sa gloire. Tous le réclament et tous ont des droits égaux à le réclamer, car il n'est Allemand, Italien, ni Français; il est divin. Qu'on y prenne garde, Mozart ne fonde pas d'école, il marche seul dans l'indépendance de son inspiration; il n'a rien de ces tours familiers que tout grand maître affectionne et reproduit à certaines heures de lassitude; il n'a rien de ces formules habiles par où l'élève s'attache à ressembler au maître. A mon sens, c'est une incontestable supériorité que Mozart gardera toujours sur Beethoven, de n'avoir point à répondre dans son Élysée des stupides égarements d'un troupeau d'imitateurs. Il n'appartient pas à tel individu de dire qu'il a recueilli l'héritage du génie, attendu que cet héritage revient à l'humanité. Or c'est déjà une tache pour le modèle que l'imitation; car elle prouve au moins que le maître a mêlé à son œuvre des éléments dont la médiocrité peut s'emparer. Tous les conservatoires du monde regorgent aujourd'hui d'imitateurs de Beethoven. Qu'on dise si pareille chose est jamais arrivée pour Mozart.

A nous Beethoven! c'est-à-dire l'expression mystérieuse des vagues pensées de l'âme, le développement de l'orchestre aux dépens de la voix, la force, l'abondance, quelquefois aussi la diffusion. Les Italiens ont Cimarosa et Rossini; la mélodie heureuse et vive qui s'épanche du cœur et roule des larmes dans ses flots, le rhythme fougueux et vainqueur à qui rien ne résiste. Ici la rêverie et les sombres contemplations, les pressentiments et toutes les voix plaintives et désolées de la conscience qui s'éveillent pour chanter en chœur; là, le rire furieux ou mélancolique : de quelque côté qu'on se tourne, une sensation énervante vous attend. A vous la musique inoffensive, la grâce ingénieuse, le don charmant de combiner les notes à souhait pour un plaisir sans travail ni fatigue. Les Allemands en veulent à mon esprit, les Italiens à mes sens; la musique française n'a point des prétentions si hautes, elle fredonne, elle cause, elle babille comme un oiseau sur sa branche. J'ignore, quand je l'écoute, si c'est mon âme qui se réjouit ou mon corps; tout ce que je sais, c'est que je passe un moment agréable et que je n'en demande pas plus.

Vous autres Français, vous avez inventé l'opéra-comique, et gardons-nous de le dire en souriant, ce genre qui vous appartient en vaut bien un autre. D'ailleurs, il faut bien qu'il ait quelque vie en soi pour résister à toute cette grêle de petits sarcasmes dont les feuilletons désœuvrés trouvent bon de l'assaillir à certains jours. Depuis que vous dites, en France, que l'opéra comique se meurt, combien de sublimes théories n'avons-nous pas vu s'évanouir en fumée! Lui, cependant, fait sa petite chanson, et, çà et là, comme le rossignol son compère, trouve dans l'année des heures de printemps et de soleil. Je ne discute pas ici le mérite du genre, seulement je soutiens que c'est là un arbre, ou, si on l'aime mieux, un arbrisseau fort à sa place dans votre pays. Le sol léger de la France contient des sels excellents dont ses racines s'alimentent. L'opéra-comique chôme en France quelquefois, mais n'y meurt jamais; le suc-

cès est toujours au fond du genre : pour l'appeler à la surface, il s'agit d'avoir de l'esprit et du talent et de vouloir s'en donner la peine. Alors le public se souvient, et s'empresse avec autant d'ardeur que par le passé.

La musique d'une nation est tout entière dans ses instincts privés, dans ses goûts familiers, dans ses habitudes du cœur ou de l'esprit. On a beau dire ; les arts s'enchaînent tous, ce sont là les branches mélodieuses, les rameaux trempés de sons et de lumière, d'une tige vivace qui tient au sol par ses racines : la même séve y féconde tout ; qu'on l'appelle amour, rêverie, esprit, grâce, verve ironique, peu importe. Cependant il n'en est pas tout à fait de la musique comme de la poésie. Le poëte descend par intervalle des sommets de son inspiration pour se mêler d'affaires et de sciences ; il touche aux réalités de la vie politique ; s'il exprime son pays, il résume aussi son époque. La musique, au contraire, s'exhale du sol natal comme une de ces chaudes bouffées de la moisson, et monte vers le ciel plus vague, plus libre, plus indépendante des idées du jour, plus dégagée de ces mille préoccupations du moment que certains esprits, curieux de détails, recherchent avant tout dans l'œuvre des grands poëtes, pour les faire servir à leurs commentaires, et qui pour les vrais amants de la Muse sont le signe terrestre et fatal dont la Divinité semble l'avoir marquée au front. La musique exprime en son essence les principaux traits qui caractérisent un peuple. Le musicien est à la fois de son pays et de tous les temps ; le poëte, au contraire, tout en conservant sa nationalité inaliénable, n'est que de son époque. Entre tous les grandes poëtes, Shakspeare me semble le seul qui se soit élevé au-dessus de la question du temps, et, certes, à ce compte, Shakspeare peut passer pour un sublime musicien. Pour la musique, tout se réduit donc simplement à une question de lieu. Pourvu que Beethoven chante en Allemagne, Cimarosa en Italie, qu'importe le siècle où ces divines voix s'élèvent ? Or, franchement, qui oserait dire pareille chose d'Alighieri ou de Gœthe, ces sombres génies sur qui pèse d'avance le travail de l'humanité, que le pressentiment de l'avenir entraîne et pousse comme la main de Dieu ?

La musique est une blonde déesse trouvée un jour dans le calice de la fleur du sentiment ; le souffle brûlant des révolutions ne l'atteint pas, elle, la fille de l'air insaisissable. Aucune influence humaine n'altère ses charmes immaculés, son innocence fait toute son immortalité, et c'est par ce sentiment, dont la critique n'étouffera jamais le dernier germe dans les choses de l'imagination, que la poésie et la musique d'un même pays se confondent. Dites-moi si la mélodie heureuse et pure, si la phrase trempée de mélancolie et d'amour qui s'exhale des lèvres de Cimarosa, ne semble pas faite pour emporter vers le ciel la rime incomparable de l'amant de Laure, et si l'inspiration aérienne de Weber n'est pas sœur de la fantaisie harmonieuse d'Hoffmann ou de Novalis ? Et maintenant, si nous venons en France, dites-moi si les noms de Dalayrac, de Boïeldieu et d'Auber ne sont pas autant de charmantes étoiles d'où jaillit par étincelles tout cet esprit que vous avez ?

D'ailleurs, pourquoi demander toujours à l'art les mêmes conditions ? et la variété, cette loi de vie et de jeunesse qui est écrite partout dans la nature, que deviendrait-elle, à ce compte ? Les uns ont l'esprit élégant et vif, l'esprit qui sait fredonner à table de joyeuses chansons, et siffler de jolis airs au clair de

lune ; les autres, le génie austère et puissant, la grande voix de l'âme qui cherche les solitudes et les hauteurs escarpées, et ne chante qu'au bord du précipice ou du torrent, — la nuit, lorsque la tempête gronde et que tous les éléments soulevés accompagnent sa plainte comme un orchestre immense. Le rossignol ne chante pas comme le cygne, et cependant qui de nous n'a tressailli, au mois de mai, quand cette voix des nuits mélodieuses s'éveille tout à coup un beau soir, dans les acacias baignés de lumière? Quelle sonore vibration! quel timbre! quelle vive chanson qui se renouvelle sans cesse! Le rossignol, c'est la verve inépuisable, c'est l'esprit qui ne tarit jamais. Certes le cygne a dans la voix un accent ineffable de mélancolie et d'amour, une inspiration sans pareille, une note divine et dont la nature entière s'émeut; mais cette note ne s'exhale qu'une fois, sans retour, et passe avant que vous ayez pu vous recueillir pour l'entendre. Je crains bien que Beethoven n'ait été notre cygne. Le rossignol, au contraire, recommence chaque nuit, aux mêmes heures, dans le même feuillage, et tout le printemps fait chanson qui dure. En fait d'art comme en toute chose, il est important d'éviter la confusion et de ne vouloir provoquer chacun que selon sa mesure. Demander aux Français, qui causent avec tant d'esprit, une musique élevée et sublime, où les grandes voix de la nature trouvent çà et là leurs échos, une expression puissante qui tende sans relâche aux régions de l'épopée et s'y maintienne, la rêverie dans le bois qui se dépouille, l'amour mélancolique, le sentiment de l'infini, autant vaudrait demander, aux frais arbustes où mille oiseaux s'éveillent dans la rosée du matin, les sombres frémissements et les prophétiques rumeurs de nos grands chênes druidiques. Vous dites qu'il n'y a pas de musique en France; qu'entendez-vous par là? Il s'agit cependant de s'expliquer sur ce point, et de savoir à quelle nation vous attribuez certaines œuvres qui valent bien qu'on y prende garde. Hier on a joué *Zampa* à Kartner-Thor, aujourd'hui c'est *la Dame Blanche;* demain ce sera *la Muette* ou *le Philtre;* et nous autres Allemands, nous appelons cela tout simplement de la musique française.

M. Auber appartient à cette école française qui, pour servir de risée, par intervalles, à certains esprits turbulents que leur impuissance dévore, n'en est pas moins fort bien prise au sérieux partout, car elle a, elle aussi, nous pouvons le dire, son caractère distinctif, son individualité propre, peu tranchée sans nul doute, plutôt nuance que couleur, mais qu'on ne peut méconnaître, à moins d'être aveuglé par l'ivresse d'un enthousiasme de novice ou les préventions d'un envieux. L'envie est sœur de l'enthousiasme, comme on sait; tous les deux naissent du succès. Quoi qu'il en soit, M. Auber appartient à l'école française, il ne le cache pas; ses opéras le disent assez haut à qui veut l'entendre, et là peut-être est tout le secret de leur adoption unanime. En effet, il y a dans l'art certaines époques d'invasion étrangère, où, pour devenir original entre tous, il suffit de faire la chose la plus simple, d'être de son pays, par exemple. Aujourd'hui qu'on ne trouve plus en France que des Allemands et des Italiens, qu'on ne rencontre çà et là que des gens qui passent leur vie à parodier d'une risible façon Beethoven et Rossini, rester soi le plus qu'on peut, et se tenir loin de la mascarade, c'est, certes, un infaillible moyen de succès. Nous savons que c'est là chez M. Auber tout simplement une affaire de vocation

pure et de goût naturel; mais l'auteur de *la Muette* et de *Gustave* agirait-il de la sorte par spéculation et parti pris, l'expédient serait des plus ingénieux. Tandis que toute espèce d'entreprises fantastiques avortent sans retour, lui continue son œuvre plus modeste, chante à sa fantaisie, selon son inspiration, et ne se préoccupe ni de Beethoven, ni de Weber, ni des autres, ce qui ne l'empêche pas d'écrire, çà et là, *la Muette*, le troisième acte de *Gustave*, et le quatrième du *Lac des Fées*. Il est vrai que M. Auber apporte trop souvent dans ses compositions une indifférence blâmable. Ainsi, pour céder à je ne sais quel besoin de produire qui le travaille sans relâche, il lui arrive, la plupart du temps, de donner cours à tout ce qui se présente, et de forcer ses idées à venir avant leur terme. Alors, sa musique, d'ordinaire si vive, si ingénieuse, perd toute sa grâce et sa fraîcheur, et la clarté qui lui reste ne sert plus qu'à faire voir la nudité du fond. C'est le propre du génie d'exagérer ses qualités à ses heures d'épuisement; or des qualités qui s'exagèrent ressemblent bien à des défauts. Ainsi, les cerveaux profonds ont le tort de n'être plus compréhensibles, les autres de le devenir trop. A tout prendre, j'aime mieux M. Auber; au moins avec lui, je n'ai pas besoin de suer sang et eau pour savoir qu'il n'a rien à me dire, d'autant plus que le cas est assez rare. Il en est de certaines imaginations heureuses comme de ces mines de diamants des contes orientaux : on a beau prendre au hasard, on trouve toujours quelque chose qui rayonne. Du reste, cette musique aimable, qui n'affiche point à tout propos d'arrogantes prétentions au sublime, n'aurait pas en elle tant de qualités charmantes, qu'elle réussirait aujourd'hui par contraste. Au milieu des divagations furieuses où se livrent quelques esprits qui se débattent dans le bruit contre l'indifférence publique, les grâces mélodieuses, même un peu relâchées, ne peuvent manquer de plaire à tous. En ce débordement des grands fleuves de l'Allemagne, on aime à suivre, çà et là, le petit ruisseau de Grétry et de Dalayrac.

De nos jours, l'école française a trois noms illustres qu'elle peut mettre en avant avec orgueil, Boïeldieu, Hérold, M. Auber. Cependant, de ces trois hommes éminents, un seul me semble avoir atteint le but, non que les autres l'aient manqué; mais, si vous aviez à nommer le maître en qui se résume l'école française de ce temps, à coup sûr vous ne citeriez ni Boïeldieu, ni Hérold : la gloire du premier s'est laissé absorber par une gloire plus vive, celle de l'autre n'a pas eu le temps de se faire. L'un a trouvé Bellini sur son chemin; l'autre, la mort. Boïeldieu manquait de vie originale et de force; talent agréable et doué, par moments, d'une certaine expression mélancolique, le centre de sa pensée n'était pas en France. Ainsi de Bellini : le vague instinct qui entraînait vers l'Italie l'auteur de *la Dame Blanche*, éveillait, dans le cœur du chantre de *Norma*, le sentiment du génie du Nord. Chacun subissait de la sorte une influence étrangère; chacun faisait un pas hors de ses limites naturelles, celui-ci vers l'Italie, celui-là vers la France, et dans cette espèce de clair-obscur mélodieux, de crépuscule charmant, où ces deux gloires se sont rencontrées, la plus pâle a dû se fondre en l'autre. Pour Hérold, la mort l'a surpris dans la fleur de l'âge et la plénitude du talent, à l'heure où, libre enfin de l'imitation, dont il faut toujours que la veine s'épanche dans la jeunesse, il allait donner cours à cette inspiration généreuse et féconde dont *Zampa* et *le Pré aux*

Clercs portent les nobles marques. On le voit donc, M. Auber est le seul représentant légitime de l'école française, bien légitime en vérité; car, outre que son œuvre est achevée et complète, le génie étranger s'y laisse moins sentir que partout ailleurs, et l'on peut dire de lui qu'il tient de son pays comme de la nature ses qualités et ses défauts. Nous ne prétendons pas ici que M. Auber ait trouvé dans son cerveau les mille trésors dont il dispose; l'auteur de *la Muette* et du *Lac des Fées* a subi, comme tous les maîtres de ce temps, l'irrésistible influence du magnifique et glorieux génie qui a donné le rhythme à notre siècle, mais à un moins haut degré peut-être, et sans négliger de faire ses réserves. Du reste, il faut avouer que, si l'Italie est pour quelque chose dans la gloire de M. Auber, l'Allemagne n'y est pour rien. Et voilà, sans doute, la raison pour laquelle nous l'aimons tant. A Vienne, à Berlin, à Munich, à Dresde, à Weymar, on ne chante, on n'aime, on n'applaudit que *la Muette, la Fiancée, Fra Diavolo, le Dieu et la Bayadère.* Admirable réponse à vos cerveaux creux, dont toute imagination agréable, mélodieuse et facile, irrite la susceptibilité maladive, et qui, à force de se complaire dans les ténèbres et le chaos, ont fini par vouloir être plus Allemands qu'on ne l'est en Allemagne!

Personne n'ignore quelle profusion vraiment inouïe de partitions charmantes M. Auber a mise au jour. Tout le secret de son génie est dans ces motifs qu'il trouve à tout propos si heureusement, et sans que la source en soit jamais tarie. Avec lui, les choses ne se combinent point pour une œuvre; son inspiration s'éparpille au hasard; toute idée est motif, et les artifices de l'instrumentation dont il dispose avec tant de finesse et d'esprit ne lui servent guère qu'après coup, et lorsqu'il sent le besoin de donner à ses idées cette filiation naturelle qui leur manque. Les grandes lignes font défaut, mais les détails curieux abondent, et vous avez devant vous une jolie mosaïque, faite avec toute sorte de petits morceaux d'or et de fragments de pierres précieuses. On dit que M. Auber s'inspire, en général, fort peu de ses sujets. Ses motifs lui viennent, la plupart du temps, sans qu'il y pense, lorsqu'il se promène à cheval dans le bois. Il rentre chez lui, les note sur un bout de papier, et tout cela trouve sa place un jour dans quelque partition. M. Auber est musicien comme tant d'autres sont botanistes; il a pour ces petites fleurs écloses au soleil, à la pluie, au vent de l'aurore ou du soir, un herbier au fond duquel il les dépose et les conserve jusqu'au jour où, pour les produire devant le public, il leur donne, à force d'art, une vie nouvelle et factice. Singulier procédé, qui, du reste, peut s'excuser à merveille avec un art aussi vague, aussi indéterminé que celui-là! En effet, la musique ne sait exprimer que les grandes affections de l'âme. Vous avez beau faire, ce n'est jamais que l'amour, jamais que la mélancolie ou le désespoir; le fond reste le même, le détail seul varie. Et croyez-vous qu'un musicien qui se sent au cœur la vie mélodieuse, ait besoin, pour chanter la joie ou la tristesse, d'avoir sous les yeux quatre pauvres vers mal rimés, et qu'il n'y ait pas dans un rayon de soleil, dans un ciel d'automne, dans certaines dispositions de l'âme, plus de musique et d'inspiration que dans toutes les fantaisies des poëtes de l'opéra? Au contraire, bien loin de blâmer cette méthode, on ne saurait trop l'encourager, car elle aurait pour résultat de con-

sacrer l'initiative du maître. La musique exhalée du seul sentiment prendrait forme et se développerait en toute liberté; les paroles viendraient ensuite se soumettre au rhythme, au lieu de l'imposer. Si la musique de M. Auber a tant de légèreté, de grâce, d'allure pétulante et vive, c'est à ce procédé qu'elle le doit. M. Auber trouve ses motifs au coin de la rue ou du bois, peu importe; puis les met en œuvre à ses heures de loisir. Par motif, j'entends cette petite phrase, leste, aimable, ingénieuse, qu'on retient sans peine, et qui, depuis *la Bergère châtelaine* jusqu'au *Lac des Fées*, se reproduit sans cesse, changeant d'air et de ton selon les exigences du goût dominant. Le motif, c'est le sang, la vie et l'âme de cette musique; elle n'existe qu'à la condition qu'il y circule, il va de la voix à l'orchestre et remonte de l'orchestre à la voix. Qui saurait dire combien il en a produit de ces phrases que tout le monde apprend, et qu'on chante partout? A coup sûr M. Auber a tout autant inventé de petits motifs que Rossini de grandes mélodies. Entre ces deux maîtres, il n'y a pas, je le sais, de comparaison sérieuse possible; l'un chante et l'autre fredonne. Mais n'importe : leur fécondité les rapproche; le talent dans sa sphère est aussi prodigue de ses richesses que le génie peut l'être dans la sienne de ses glorieux trésors. C'est là ce qui, à mon sens, constitue l'originalité de M. Auber, et fait, qu'on me passe le mot, son caractère national. Le motif qu'il affectionne tant, et dont il abuse parfois, qu'est-ce donc, sinon cette pointe d'esprit dont on relève toute chose en France, — sinon le trait du dialogue de Beaumarchais?

M. Auber a tant écrit de partitions, qu'il devient presque impossible de les compter. Ce qui vous frappe surtout dans son talent, c'est cette faculté singulière qu'il a de se reproduire sans jamais rien perdre de ses avantages. Il ne se transforme pas, il varie, il chante toujours les mêmes choses sur d'autres airs, et voilà tantôt vingt ans que cela dure, et que le public trouve cela fort de son goût. Quoi qu'il fasse, c'est toujours M. Auber avec son imagination heureuse, sa verve, son esprit, son orchestre élégant et riche, mais sans profusion, où les motifs circulent et se croisent dans la transparence de l'harmonie la plus limpide. Je ne sais pas au monde de talent qui demeure plus égal à lui-même; s'il ne s'élève jamais bien haut, il ne tombe guère, et j'avoue que j'aurais grand' peine à choisir entre ses opéras. Vos critiques les jugent d'ordinaire d'après le succès; ceux qui réussissent sont les chefs-d'œuvre, des autres on n'en tient pas compte, et cependant j'en pourrais citer de charmants dans ce nombre et qui méritaient mieux, entre autres *les Chaperons blancs*, aimable partition pleine de verve bouffe et mélodieuse, et qu'un malencontreux poëme entraîna dans sa chute. J'avoue que je ne comprends rien à ces gens qui se prennent de belle admiration pour *la Muette* ou *Gustave* et ne veulent pas qu'on leur parle du *Domino noir*, d'*Actéon*, ou du *Lac des Fées*, comme si tout cela n'était pas au fond de la même nature. Les qualités qui vous charmaient dans *la Fiancée* et *Lestocq*, vous les retrouvez dans *l'Ambassadrice* et *le Domino noir*. Si cette fois elles ne vous peuvent divertir, c'est à votre humeur qu'il faut s'en prendre. Quant à M. Auber, il ne change pas; c'est toujours M. Auber ni plus ni moins. Ce que je dis là, je le soutiendrais même à propos de *la Muette*, qui n'est peut-être le chef-d'œuvre de M. Auber que

parce que le succès l'a voulu. Si, au lieu de *la Muette*, la popularité eût adopté *Gustave*, *Gustave* serait le chef-d'œuvre de M. Auber. Savez-vous que cette partition renferme, au troisième acte surtout, des beautés mélodieuses dont il faut tenir compte? Je le répète, les grandes passions de l'art n'ont que faire ici; l'enthousiasme serait pour le moins aussi ridicule que la colère. Vous aimez cette musique, ou vous ne l'aimez pas : de toute façon, pourquoi ne pas le dire franchement aujourd'hui comme hier? pourquoi, si *le Domino noir* vous plaisait tant, *le Lac des Fées* vous déplaît-il? Il ne peut être ici question de progrès ou de décadence; toutes ces partitions se valent entre elles. Avec *la Muette* mettez *la Fiancée, Fra Diavolo, le Dieu et la Bayadère; —* avec *Gustave, Lestocq, le Philtre, le Serment; —* l'*Ambassadrice* et *le Domino noir* avec *le Lac des Fées;* puis, dans ces trois lots prenez au hasard, vous aurez toujours quelque chef-d'œuvre de M. Auber.

Nous nous disions tout à l'heure que M. Auber n'imite pas les Allemands, et certes il n'a guère de mérite à le faire; il ne les comprend pas. Le génie grandiose et magnifique de Beethoven l'épouvante; il craindrait que le vertige ne le prît, s'il cherchait seulement à plonger du regard dans les combinaisons mobiles et profondes de cet orchestre orageux. M. Auber ne se sent, pour cette musique, ni enthousiasme ni dédain; il aime mieux n'en pas parler. L'auteur de *la Muette* est un peu, à l'égard de Beethoven et de Weber, comme ces esprits faibles qui ne veulent ni croire ni douter, et qui trouvent plus simple de ne pas avoir d'opinion sur certaines choses que de s'en faire une qui pourrait dans la suite contrarier leurs goûts et leurs prédilections. Pour les Italiens, c'est différent. M. Auber a pu aller vers eux tout en restant fidèle à ses habitudes superficielles. Il leur a pris le bruit, cette écume sonore qui monte à la surface, et dont on s'empare sans avoir besoin de plonger au fond des flots, où se cache la perle mystérieuse de Beethoven et de Weber. Du reste, M. Auber n'imite guère l'école italienne que dans ses cavatines, qui ressemblent à toutes les cavatines de Bellini et de Donizetti, avec cette différence pourtant, qu'elles ont moins d'ampleur mélodieuse et vocale, et plus de soin et de recherche dans l'instrumentation. Quand M. Auber veut donner libre cours à son génie, il compose quelque grande scène. Les scènes de folie surtout lui réussissent. Là son personnage se retrouve tout entier; ces idées d'amour, de mélancolie, de désespoir, qui lui passent par le cerveau dans son délire, conviennent à merveille à tous ces gracieux motifs, venus comme elles sans succession. Il faut dire aussi que M. Auber a des secrets inouïs pour trouver entre les phrases qu'il invente les rapports pour où elles peuvent se joindre et se grouper, et qu'à force de ménager avec art les transitions, il finit toujours par donner quelque semblant d'harmonie et de spontanéité à cette sorte de composition ultérieure. C'est en attachant ainsi les uns aux autres des fragments de motifs qu'il a fait la scène de Mazaniello au cinquième acte de *la Muette,* et d'Albert au quatrième du *Lac des Fées*, c'est-à-dire deux chefs-d'œuvre de mélodie et d'expression dramatique. Donizetti a suivi cette méthode dans la belle scène d'*Anna Bolena.* D'après cela, on voit que M. Auber a rendu aux Italiens ce qu'il a pu leur emprunter. L'auteur de *la Muette* est quitte avec eux.

Ce qui caractérise surtout M. Auber, ce sont les petits chœurs, les chansons,

les airs de danse ; là son imagination se donne libre cours, sa verve se répand, la variété de sa fantaisie éclate. C'est dans ces milles choses de la musique, qui vivent d'un souffle ou d'un motif, qu'il faut chercher l'originalité de ce talent, qui n'a que des facettes. Les chœurs ont fait le succès de *la Muette*, les airs de danse celui de *Gustave*. Et cependant qui peut dire qu'il n'y ait dans *Gustave* que des airs de danse? Vous vous souvenez du trio chez la sorcière, du duo entre Amélie et Gustave au troisième acte, du trio qui suit lorsque le drame se complique par l'arrivée d'Ankastroem. Eh bien ! dites-moi, que souhaitez-vous de plus à ces morceaux, la mélodie ou l'expression? De laquelle des qualités qui font la grave et sérieuse musique, trouvez-vous donc qu'ils manquent? On respire dans le troisième acte de *Gustave* un vague sentiment impossible à décrire, on se laisse aller à cette musique comme à la mélancolie ; elle est si douce, si tendre, si mollement élégiaque ; elle convient si bien à l'ardeur inquiète de cette femme amoureuse et parjure, à l'ivresse de ce roi qui va mourir dans une fête, à la désolation du lieu sauvage où s'accomplissent ces amours pleines de sombres voluptés et de mornes pressentiments !

En général, M. Auber ne semble pas traiter les caractères avec une grande importance, et ne pense guère à donner à chacun de ses personnages une individualité prononcée et bien distincte. Cependant on peut dire qu'il a fait çà et là, sans doute par hasard, des rencontres charmantes. Ainsi Fenella dans *la Muette*. N'aimez-vous pas cette pauvre jeune fille dont un motif exprime chaque sensation, et que la mélodie accompagne partout dans ses infortunes et ses misères? M. Auber aime la danse avec prédilection, il n'arrive à l'Opéra qu'au moment où les Elssler entrent en scène, se retire à la dernière mesure de leur pas, et je lui ai vingt fois entendu dire qu'il voulait finir sa carrière musicale par un ballet. Il est à souhaiter que M. Auber diffère encore longtemps ; mais si jamais son vœu se réalise, vous aurez à coup sûr le chef-d'œuvre du genre. Il y a, en effet, dans la musique de ballet des nuances délicates et fugitives qui, dans un opéra, passent inaperçues, et que cet auteur excelle à rendre. Les créations de Fenella dans *la Muette*, de Zoloë dans *le Dieu et la Bayadère*, en témoignent assez. Pour la couleur locale, M. Auber la traite au moins avec autant d'indifférence que les caractères, ce qui ne l'empêche pas de réussir dans l'occasion. Comparez *la Muette* à *Gustave*; quoi de plus opposé, par la couleur, que ces deux partitions dont chacune, du reste, a son mérite et sa propre valeur? L'une est vive, brillante, splendidement éclairée, riche de lumière et de sons ; l'autre respire toute la mélancolie des climats du Nord. Ici vous sentez la chaleur du Midi, le soleil de Naples, l'air du Vésuve ; là vous vous prenez à tressaillir de froid, à rêver sous le ciel pâle de Stockholm. Que veux dire ceci chez un maître qui se préoccupe aussi peu de la couleur locale? C'est qu'au fond, en musique, il en est des pays comme des passions, qu'il y a deux ou trois grands effets de contraste qui reviennent sans cesse, et que tous les esprits élevés trouvent en eux par le seul mystère du sentiment. Mais qu'on y prenne garde : il faut s'en tenir là ; car rien n'est plus ridicule que de vouloir pousser les choses à leurs extrêmes conséquences. Je n'ai que faire de savoir si M. Auber a lu Swedenborg avant d'écrire *Gustave*.

Je doute que *le Lac des Fées* réussisse à l'égal de *la Muette* ou de *Gustave*,

et cependant cette partition renferme toutes les qualités qui distinguent le talent de M. Auber. Sans parler de ces motifs élégants et variés qui abondent là, comme partout, je dirai que l'instrumentation est traitée cette fois avec un soin exquis ; les plus ingénieux dessins naissent à tout instant dans l'orchestre, et s'y développent au milieu de la plus heureuse et de la plus limpide harmonie. Les grands morceaux non plus ne font pas faute. L'air du comte Rodolphe, au second acte, est une excellente inspiration. Quelle intelligence des instruments de cuivre ! que ces fanfares sonnent vaillamment! comme cette phrase deux fois reprises : *A moi la plaine entière*, se détache, large et puissante, du chœur qui la soutient ! C'est là un morceau d'un tour original, d'une mélodie ample et comme on n'en avait plus écrit depuis Weber. Le duo entre Albert et Zéïla, au troisième acte, ne manque ni de grâce dans les premières mesures, ni de force dramatique et de belle expression dans ses développements. Le chœur des fées, qui survient au milieu, est surtout d'un effet ravissant. M. Auber a presque toujours, dans ses opéras, quelque idée qu'il affectionne et ramène souvent. Ainsi, le motif de Fenella dans *la Muette*, l'air du bal dans *Gustave*, le chœur des fées dans la partition nouvelle. Ces idées mélodieuses servent d'enchaînement aux situations dramatiques ; un acte les transmet à l'autre, et la monotonie ne se laisse jamais sentir, grâce à la variété vraiment curieuse avec laquelle elles se reproduisent. Dans la scène de folie, au quatrième acte, on rencontre de magnifiques élans, les transitions se succèdent, et chacune amène quelque phrase véhémente, joyeuse, mélancolique ; le hurra de malédiction qu'Albert jette à la face des seigneurs ivres qui insultent à sa démence, est d'une expression admirable, et qui touche de bien près au sublime.

Maintenant, si vous me demandez pourquoi cette musique, où se rencontrent des beautés incontestables, vous laisse dans une telle indifférence, je vous dirai tout simplement qu'elle n'est pas à sa place. Sa *réalité* ne saurait convenir à cette imagination éthérée et merveilleuse venue d'Allemagne, vous le savez. Il y a des sujets auxquels la poésie seule peut toucher. Or la poésie n'est guère le fait de M. Auber. La pièce se joue dans les nuages, dans *le bleu*, comme nous disons, et la musique, hélas! rase la terre. La fée qui a vraiment perdu son voile dans cet opéra, c'est la Musique, car la musique a, de même que Zéïla, un voile merveilleux par lequel elle se transfigure et qu'on appelle la poésie. Quand Mozart, Beethowen, Weber ou Rossini lui posent ce voile sur le front, elle monte glorieuse et d'un libre essor vers le ciel ; mais aussi, quand M. Auber l'en dépouille, elle devient femme, d'immortelle qu'elle était, et ne sait plus que sourire avec grâce et fredonner quelque charmant refrain. N'oublions pas que c'est avec une semblable idée que Weber a fait *Oberon*, ce chef-d'œuvre d'imagination vaporeuse, cette révélation inouïe de la musique des elfes et des ondines. M. Auber se garde bien, lui, de vouloir approfondir de pareils secrets. Ses fées sont d'agréables personnes qui portent des voiles lamés d'or et d'argent, chantent de frais motifs et n'ont rien à nous dire de l'air et des étoiles. Zéïla pourrait tout aussi bien s'appeler Angèle comme dans *le Domino noir*, Henriette comme dans *l'Ambassadrice* ou *la Fiancée*, ou Thérésine comme dans *le Philtre*. Rien ne la distingue des autres créations du maître,

elle vit de la même vie réelle, et n'a pas dans ses veines une goutte de sang éthéré. Le fantastique, si quelque poésie ne le relève pas en l'attachant aux grands mystères de la nature, n'est qu'un badinage puéril et mesquin fait pour servir de prétexte à l'art des machinistes, et de pâture à la curiosité des gens désœuvrés. Nos musiciens allemands, du reste, l'ont compris à merveille; aussi le sentiment de la nature animée, qu'on me passe le mot, le panthéisme déborde de leurs œuvres. Quoi qu'on fasse, le monde des esprits nous appartient, nous seuls savons les évoquer du sein des ténèbres, du sein de la lumière ou des eaux. Gaspard, Oberon, Titania, sont à nous. M. Auber, avec tout son esprit, ou, pour mieux dire, à cause de son esprit, ne comprend rien à tout cela. Il y a entre *Oberon* et *le Lac des Fées* toute la différence qui sépare un conte bleu de Perrault d'une fantaisie d'Hoffman ou de Novalis. L'auteur de *la Muette* n'a jamais entendu parler des salamandres, des sylphes, des ondines :

« Salamander soll glühen,
Undene sich winden,
Silphe verschwinden. »

Des êtres surnaturels, M. Auber ne connaît que les fées. Un soir, j'étais assis auprès de M. Auber, pendant qu'on chantait à l'Opéra le cinquième acte de *Don Juan*. M. Auber avait oublié, cette fois, de s'en aller après le pas de Mlle Elssler, et s'était égaré dans la musique de Mozart, qu'il écoutait, du reste, avec assez d'attention. Tout à coup, au milieu de la scène de la statue, il se retourne et me dit avec un sourire et dans le plus vif transport de son enthousiasme : « Il y a du revenant dans cette musique. » Tout M. Auber est dans ce mot. L'effet prodigieux de cette scène, le plain-chant sublime du commandeur, l'effrayante sonnerie des cuivres qui soutiennent cette voix de marbre, n'avaient pas su l'émouvoir autrement. M. Auber ne prenait pas cette musique plus au sérieux qu'il ne l'eût fait d'un conte de bonne femme; il ne voyait dans la création épique de Mozart qu'un de ces revenants qui traînent à minuit leur linceul et leurs chaînes dans les châteaux abandonnés. Ce qui manque à l'auteur du *Lac des Fées*, c'est la faculté d'admirer dignement les œuvres de cette trempe; il est vrai que, s'il l'avait, il ne serait peut-être plus M. Auber, ce talent fécond, insouciant, frivole, toujours en humeur de chanter, qu'on prend comme il se donne, sans travail, ni fatigue. Beethoven en veut à votre enthousiasme; il vous remue violemment, il vous transforme pour vous élever à l'exaltation. Mais l'exaltation a ses heures, le cœur humain n'est pas une argile toujours disposée à se laisser pétrir. La musique de M. Auber, au contraire, vous prend comme elle vous trouve; loin de s'imposer à vous par la force, elle subit l'influence de votre humeur. Dans les arts, où rien n'est complet, certaines qualités ne s'achètent que par certains défauts. L'esprit exclut souvent l'élévation; s'ensuit-il de là que l'on doive exclure l'esprit? J'ignore si l'art y gagnerait beaucoup; mais à coup sûr nos plaisirs y perdraient.

H. W.

SALON

DE 1839.

SECOND ARTICLE.

Depuis la fin du mois dernier, l'arrangement des tableaux a été changé en partie, surtout dans le grand salon carré. Le but de ces mutations, qui ont lieu tous les ans, est, je crois, de faire jouir, à tour de rôle, un certain nombre d'artistes du peu de bonnes places dont il soit possible de disposer. Ce que les peintres demandent surtout, c'est du jour, et le jour est rare dans le musée du Louvre. Comme je m'en étonnais, un de mes amis m'a dit que l'architecte des musées royaux définissait un musée : un monument *orné* de tableaux. J'ai compris que le mal était sans remède.

En rentrant au salon, après ces changements de places, il m'a semblé voir quantité d'ouvrages nouveaux. On m'assure qu'ils étaient tous exposé depuis le 1er mars, et pourtant jusqu'ici ils m'avaient échappé, bien que je sois un des plus assidus visiteurs de l'exposition. Aujourd'hui plusieurs me semblent remarquables, si bien que, pour mon honneur, j'aime à croire qu'ils étaient parfaitement cachés. Qui sait si, en furetant dans les travées les plus sombres, on n'y découvrirait pas quelque chef-d'œuvre? — Ce n'est pas, au reste, de mes découvertes personnelles que je vais rendre compte; et malgré la longueur de mon premier article, je n'ai pas encore signalé la moitié des ouvrages qui attirent généralement l'attention.

Lorsqu'un système nouveau s'est fait jour, et qu'il est parvenu à obtenir la faveur du public, il est rare qu'elle ne lui soit pas disputée par une opposition qui suit la route diamétralement contraire. Quelquefois cette opposition est la

protestation d'un talent original et convaincu qui se révolte contre l'aveuglement de son époque ; plus souvent, c'est le calcul d'un esprit ami du paradoxe, qui comprend que pour se faire remarquer dans les arts, il est bon de s'isoler. Dans ma lettre précédente, j'ai signalé la tendance au *dramatique* de l'école moderne ; aujourd'hui, je vais examiner les ouvrages de deux artistes qui, par le choix de leurs sujets et l'apparente simplicité de leurs moyens, ont voulu se séparer du plus grand nombre, et qui plantent chacun une bannière nouvelle. J'ai choisi M. Ziegler et M. Flandrin, comme les chefs de cette opposition ; ce sont aussi les plus sages et les plus habiles. J'en pourrais citer d'autres, tels que M. Doussaut, qui, poussant jusqu'à l'exagération la haine du goût moderne, prétendraient faire rétrograder la peinture jusqu'au XIIIe siècle. C'est une tentative nécessairement malheureuse et qui doit être bientôt abandonnée.

Le sujet traité par M. Ziegler est *la Vision de saint Luc,* no 2140, à qui la Vierge apparaît lorsqu'il travaille dans son atelier. En ma qualité de luthérien, je connais peu la légende ; j'ignore si le portrait était commandé, si la Vierge donna séance, ou si elle se contenta d'inspirer mystérieusement son peintre officiel. Occupons-nous seulement du tableau de M. Ziegler. Le saint, vu de profil, et revêtu d'une longue robe brune, peint avec une extrême attention, tandis que dans le haut de la toile la Vierge tient dans ses bras l'enfant Jésus ; elle est portée sur un nuage. Toute la disposition est grave, calme et bien appropriée au sujet. Le saint Luc est d'un bon modèle, d'une couleur ferme, et sa draperie forme un repoussoir convenable, qui met les autres figures à leur plan. A mon avis, sa tête manque de noblesse, son expression étant celle d'un ouvrier plutôt que d'un artiste. Il semble moins préoccupé de son céleste modèle que de la touche qui va poser. Si cette observation est une critique, elle porte sur l'intention de l'auteur et non sur l'exécution ; car c'est à dessein, je n'en doute pas, qu'il n'a pas donné à son saint un air inspiré. Probablement, il a voulu imiter la naïveté des anciens maîtres, mais cette naïveté n'est plus de notre temps, et aujourd'hui elle ressemble presque à une affectation. L'attitude du saint manque peut-être d'aplomb, et je doute qu'aucun peintre travaille ainsi dans son atelier. Son pied gauche est d'une forme ignoble ; c'est une faute qui frappe tout le monde. Quant à la Vierge, outre qu'elle rappelle par trop la Madone de M. Ingres dans son admirable tableau du *Vœu de Louis XIII,* la couleur en est molle, la forme indécise ; ce n'est pas une lumière divine qui l'entoure, c'est un brouillard blanchâtre peu diaphane. Peindre une apparition n'est pas chose facile, mais j'admets, avec toutes les autorités en pareille matière, que l'on ne doit pas donner à une figure idéale la précision et la solidité d'une créature terrestre. C'est par des artifices de couleur bien ménagés, par des oppositions, et surtout par la légèreté du faire, qu'on peut se tirer, je crois, de la difficulté. Ici la Vierge n'est que voilée par l'interposition d'une vapeur blanchâtre ; mais c'est bien une créature de chair et d'os, de formes même trop humaines à mon goût.

Il n'est pas besoin de lire le mot ROME, après le nom de M. Flandrin, au bas de son tableau qui représente *Jésus-Christ et les petits enfants,* no 754, pour s'apercevoir qu'il l'a fait en Italie. Ses figures, ses draperies, toute l'ordon-

nance de sa composition, indiquent un artiste qui travaille entouré des chefs-d'œuvre de l'école italienne. Voilà certainement un ouvrage qui a, comme l'on dit, beaucoup de caractère ; mais est-ce un caractère original? Nullement ; je ne vois là que des souvenirs bien choisis, mais point d'invention; la série des gravures de Marc-Antoine nous montrerait les originaux de la plupart des figures groupées sur cette toile. A force d'étudier les maîtres, je crains que M. Flandrin n'ait un peu négligé la nature; il ne la cherche que de seconde main, dans des copies excellentes à la vérité, et il oublie qu'il faut s'inspirer des grands artistes, mais non pas calquer leurs ouvrages. C'est toujours à la nature qu'il faut en revenir, et c'est avec ses yeux à soi et non avec les lunettes des maîtres qu'on doit l'observer. — Parlerai-je de la couleur de M. Flandrin? Systématiquement sans doute, il fait tout terne et sale; il semble avoir horreur de la lumière ; il n'y a pas de blanc sur sa palette. Dans son tableau, les chairs mêmes se détachent à peine en clair sur des draperies de tons rompus et terreux. M. Flandrin a-t-il voulu obtenir tout de suite la teinte que le temps a donnée à certains tableaux dont les couleurs mal préparées ont poussé au noir? ou bien, le ton conventionnel des fresques qu'il admire a-t-il faussé sa vue au point de lui faire renoncer aux ressources particulières à la peinture à l'huile? M. Flandrin a un talent véritable ; on voit qu'il a beaucoup travaillé et dans une bonne direction, mais il veut rester toujours écolier. Pourquoi, maintenant, après ses fortes études, ne cherche-t-il pas à se créer une manière originale? Il me fait penser à nos jeunes gradués d'Oxford, qui, après s'être nourris pendant plusieurs années des classiques grecs et latins, prennent les moyens de l'art pour son but et ne veulent faire toute leur vie que des traductions.

Voici encore une traduction, mais d'une autre langue. *La vision de Godefroy de Bouillon*, n° 1456, par M. F. de Madrazo, est l'ouvrage d'un artiste qui s'est proposé Murillo pour modèle. On en pourrait choisir de plus mauvais. Si l'on juge d'après son nom, M. de Madrazo est Espagnol ; il prouve que l'affreuse guerre qui désole son pays n'y a pas détruit le sentiment des arts. Ses anges sont d'une couleur suave, quoique un peu faible, et l'élégance de leurs formes contraste heureusement avec la taille athlétique du héros chrétien. D'ailleurs, l'imitation est flagrante et dans le type des figures et dans l'exécution. Vous retrouvez ici, dans le fond sur lequel se détachent les anges, cette gloire d'un jaune foncé dont Murillo a fait le fond banal de toutes ses compositions ascétiques. La couleur de M. de Madrazo est agréable, mais n'a ni la force ni la transparence de son modèle; ses draperies sont de papier. Il devrait étudier les procédés matériels de l'école espagnole qui ne sont pas à dédaigner, et qui seconderaient puissamment sans doute le sentiment inné en lui qui le porte vers la couleur. J'ai dit ce que je pensais des pastiches, si M. de Madrazo persiste à copier Murillo, au lieu de s'attacher à sa dernière manière, éblouissante, il est vrai, de grâce et de facilité, mais parfois lâchée et dépourvue de caractère, je voudrais qu'il étudiât ce grand maître à l'époque où son pinceau conservait encore une touche ferme et accentuée. Un des chefs-d'œuvre qui font le mieux connaître cette manière, c'est le portrait de Murillo peint par lui-même et qu'on voit dans la galerie espagnole nouvellement formée.

M. Ribera, autre artiste espagnol, je crois, qui porte un nom de bon augure dans les arts, a exposé une composition remarquable, mais empreinte encore du péché d'imitation que je reproche à son compatriote. Le sujet, tiré de l'histoire d'Espagne, est la marche au supplice d'un ministre, don Rodrigo Calderon, nº 1775, décapité vers 1621. A cette époque, on perdait la tête en même temps que son portefeuille; les mœurs se sont heureusement adoucies. — Les figures sont bien en scène, et il n'y a pas une physionomie qui ne soit vraiment espagnole. Quoique le ton général soit triste et froid, la couleur ne manque pas de force et me rappelle les ouvrages de Zurbaran. Je me trompe fort, ou M. Ribera les étudie avec assiduité. — On sent de l'inexpérience dans l'arrangement des groupes, et malgré la précaution qu'il a eue de placer des moines vêtus de couleur claire auprès de son personnage principal, il n'attire point assez irrésistiblement l'attention des spectateurs.

Il est honorable pour la France de voir accourir à ses expositions tant d'artistes étrangers, et je suis un peu honteux pour l'Angleterre de ne pas la voir représentée à ce congrès de la peinture. M. Wiertz, qu'à son nom et aussi à sa couleur, je suis tenté de regarder comme un Flamand, a envoyé à Paris une immense page dans le pur style classique. On y voit *le corps de Patrocle disputé par les Grecs et les Troyens*, nº 2125. Il y a là des enchevêtrements de jambes et de bras si extraordinaires, qu'il faut étudier quelque temps pour donner à chaque héros les membres qui lui appartiennent. Un de ceux qui tiraillent Patrocle, a sur ses épaules deux têtes, entre lesquelles je n'ai pu encore découvrir la véritable. Tout cela est d'une couleur assez brillante, mais où prédominent abusivement les tons jaunes, surtout dans les carnations. Rubens en faisait grand usage, mais ses chairs sont admirables de fraîcheur, et les héros de M. Wiertz ont la jaunisse. Passe encore pour ce coloris de convention, mais pourquoi imiter les défauts de son maître en lui empruntant ces muscles exagérés qui scandalisent les anatomistes? — Pourtant il y a dans ce tableau un sentiment de grandeur qu'on ne peut méconnaître et qui annonce de l'étude et un talent réel, mais à mon sens mal employé.

Je reviens à l'école française. M. Biard est célèbre depuis quelques années pour ses compositions grotesques, devant lesquelles il y a toujours une foule nombreuse. Ce n'est pas chose aisée que de voir *la Sortie d'un Bal masqué*, nº 170, et ceux qui l'ont vue s'en ressentent encore, car c'est l'endroit de Paris où l'on vous marche le plus sur les pieds. On m'assure que le préfet de police y tient un agent en permanence pour empêcher les filoux de dévaliser les curieux. — Au sortir du bal, un gros homme, déguisé en femme, s'est pris de querelle avec les sergents de ville et les boxe très-scientifiquement. Autour de lui se pressent toutes les figures de carnaval, les plus ridicules qui se puissent imaginer, depuis le bon gendarme jusqu'au nain affublé d'une tête énorme qui faisait sensation dans le ballet de Gustave, vers l'an de grâce 1836. En voyant ces bouffonneries, j'ai ri comme tout le monde, mais je n'y retournerai pas, quand même la foule les aurait désertées. On n'y sent pas assez la verve et beaucoup trop la prétention; tout est uniformément soigné et léché, pour me servir de ce terme vulgaire, mais énergique. La scène, d'ailleurs, n'est point prise sur la nature. J'ai toujours vu sortir du bal des masques ennuyés, accablés de fatigue,

avviliti, comme disent les Italiens; querelleurs en entrant, ils n'ont plus assez d'énergie pour la dispute quand le jour paraît. M. Biard peint plus agréablement, peut-être mieux que notre Hogarth, mais il n'a ni son talent d'observation, ni son naturel exquis. Il dépasse le comique pour tomber dans *la charge,* qui n'est pas du ressort de la peinture, car une charge ne veut pas être terminée. On doit avoir honte d'y passer trop de temps. Une charge soigneusement peinte comme celle-là, c'est un calembour travaillé.

Mêmes défauts dans *la Poste aux Lettres,* n° 169. Où M. Biard a-t-il vu des femmes de chambre entr'ouvrir publiquement les lettres de leurs maîtresses? des amantes serrer sur leur cœur les billets de l'ami absent, et tout cela dans la rue? Je passe rapidement devant un troisième tableau du même genre, *le Diner interrompu,* n° 166, où il y a pourtant de biens drôles d'abbés qui, conviés par un collègue, perdent l'appétit à la vue d'une souris qu'on retire de la soupière. J'ai hâte d'arriver à des œuvres plus sérieuses de M. Biard, et sur lesquelles on puisse juger son talent. *L'Exorcisme de Charles VI,* n° 165, est conçu d'une manière trop théâtrale. Sans doute il y a de l'expression dans les traits du malheureux roi, mais cette expression est la grimace d'un acteur de mélodrame, et non l'hallucination d'un fou. Je voudrais moins de contorsions et plus de maladie sur son visage. Les têtes des deux moines sont meilleures et bien colorées. — Si j'avais l'honneur d'être antiquaire, je louerais l'exactitude des accessoires et de tous les détails de l'ameublement; mais, trop précieusement touchés, finis à l'excès, ils prennent une importance qui nuit à l'effet des figures principales. Un peintre doit savoir souvent sacrifier les détails qu'il a le mieux rendus, afin de faire valoir les parties capitales de son tableau.

Peut-être m'a-t-on trouvé sévère à l'égard d'un artiste chéri du public. Je ne serai que juste en donnant de grands éloges à une scène de naufrage dans les mers du Nord, où M. Biard a représenté des *Pêcheurs attaqués par des ours blancs,* n° 167. Le mouvement du jeune mousse, qui d'une main écarte son père déjà blessé, tandis que de l'autre il plonge son couteau dans la gueule d'un de ces terribles animaux, me paraît d'une énergie et d'une vérité admirables. N'y eût-il dans un tableau que la tête de cet enfant à citer, elle suffirait à le rendre remarquable. Mais ici, il n'y a pas un personnage, les ours compris, qui ne soit parfaitement en scène. Jamais je n'ai vu mieux rendre la physionomie, la tournure, le caractère des matelots. On dirait que l'auteur a vécu parmi des baleiniers, et qu'il s'est trouvé à ces terribles rencontres qui nous font frémir quand nous lisons des voyages aux régions arctiques. Les eaux, le ciel, les glaces sont d'une vérité parfaite, et j'ajouterai, d'une bonne couleur, qui n'est point cherchée. Je me permettrai seulement de critiquer l'homme qui, les deux jambes démesurément écartées, s'apprête à frapper un ours de sa lance. Sans doute l'attitude est vraie en soi, car le premier soin d'un matelot qui combat dans une embarcation, c'est de se bien *caler,* pour assurer son coup et empêcher son canot de chavirer; mais l'artiste a mal rendu cette position, et ses raccourcis sont tout à fait défectueux. Je demanderai encore à M. Biard en quels parages se trouvent des ours blancs aussi nombreux que des lapins dans une garenne. Le capitaine Parry n'en voyait jamais qu'un ou deux à la fois, et une seule de ces vilaines bêtes donnait assez d'affaires à plusieurs chasseurs

armés de fusils. Mais la peinture a ses licences, et d'ailleurs tous ces ours sont irréprochables ; je veux dire qu'ils ont l'air horriblement affamé et féroce.

Cette mer, peuplée d'ours blancs, me servira de transition pour passer aux marines, très-nombreuses cette année. Les exploits récents des escadres françaises ayant remis l'armée navale en faveur auprès du public, que l'armée de terre préoccupait seule autrefois, la peinture s'est ressentie de ce nouvel enthousiasme aussi bien que la littérature. — Pour les marines, cette année comme les précédentes, M. Gudin tient toujours le premier rang. Il est aussi le plus fécond des peintres de ce genre, car il ne compte pas moins de douze tableaux au salon. Parler de la transparence et du mouvement de ses eaux, de l'élegance de ses bâtiments, de l'exactitude de leurs manœuvres, c'est un éloge banal sur lequel M. Gudin doit être blasé. Je lui reprocherai aujourd'hui la trop grande facilité de son exécution, quelquefois même complétement lâchée. Je le soupçonne de peindre trop vite et trop comme un homme dont la réputation est faite. Toutefois ces critiques ne s'appliquent pas à toutes ses compositions, et je retrouve dans plusieurs d'entre elles la verve et la précision à laquelle il nous avait habitués. Je citerai comme ses meilleurs ouvrages de cette année deux *Vues du Tréport*, 965 et 966 ; un *Combat du chevalier de Forbin*, 960, remarquable par un effet d'incendie qui se reflète en même temps que la pâle lumière de la lune sur une mer agitée ; *la Prise du château de Saint-Jean d'Ulloa*, 963, où l'on voit un magnifique coucher de soleil ; enfin *le Combat de Doel*, 964, dont le ciel d'hiver et le paysage flamand sont d'une couleur admirablement vraie. Pour que ce dernier tableau fût complet, j'aurais voulu que les tirailleurs du premier plan fussent retouchés par M. Vernet.

Dans *la Bataille du Texel*, 1053, par M. Eugène Isabey, il y a une multitude de vaisseaux fort bien gréés, fort bien dessinés, mais peut-être un peu trop entassés les uns sur les autres. Il est fâcheux que la mer, qu'il a voulu rendre clapoteuse, ne ressemble qu'à une bouillie remuée. La couleur de ce tableau est d'ailleurs riche et agréable.

On se rappelle peut-être un étrange tableau de M. Gudin, qui, pour connaître sans doute tout ce qu'il pouvait oser avec le bon public, lui avait présenté, dans un cadre magnifique, une vague toute seule, sans bâtiments, sans côtes, sans un bout de débris ; rien que de l'eau et du ciel. L'idée n'a point été perdue pour M. Tanneur qui l'a reproduite, ajoutant seulement à sa mer, et à mon avis avec raison, quelques roches et un tout petit naufragé s'accrochant à un tronçon de mât, N° 1953. Le ciel et la mer ont une couleur chaude et transparente, mais cette vague et celle de M. Gudin ne sont que des études que ces deux artistes auraient dû garder pour eux. Un autre tableau de M. Tanneur, *un Vaisseau de commerce rencontrant une escadre*, n° 1954, offre un tout autre intérêt et montre plus de talent sans charlatanisme.

Aux expositions précédentes, j'avais remarqué avec un vif plaisir les paysages de M. Marilhat. Je lui trouvais une qualité bien rare, c'est qu'il savait faire le portrait d'un arbre, et dans ses compositions je ne voyais rien de convenu, rien qui ne portât le caractère de la vérité. Aujourd'hui, trop confiant peut-être dans ses fortes études, il se livre à son imagination et recherche *le style*, quelquefois peut-être aux dépens de la vérité. Pour les paysagistes, les com-

positions *historiques*, comme ils les appellent, présentent un écueil redoutable, car il faut inventer un site, c'est-à-dire le composer avec des souvenirs divers; et quelque bien meublée que soit la mémoire, elle vous abandonne parfois, et d'ailleurs ne peut guère suivre l'allure rapide de l'invention. *Les Jardins d'Armide* de M. Marilhat, nº 1455, montrent un effet de soleil couchant assez juste de ton, mais dépourvu de transparence. Les arbres, et surtout ceux du second plan, sont d'une teinte trop uniforme, et manquent de cette *physionomie* originale, si je puis m'exprimer ainsi, que M. Marilhat savait si bien leur donner autrefois. Au-dessus du palais d'Armide s'élèvent des nuages brillants, mais qui, peints en pleine pâte, n'ont nulle légèreté : on les prendrait presque pour des montagnes; quant aux figures, elles sont décidément trop peu terminées, surtout pour se trouver au premier plan.

C'est dans *le Delta* du même auteur, nº 1457, qu'on retrouve l'ancienne exactitude de son pinceau. Là, tout est étudié, rien n'est laissé à la manière. Ces grands végétaux des tropiques dont les formes sont rendues avec tant de précision, se retrouvent dans *les Jardins d'Armide*, mais leur vérité même fait ressortir davantage ce qu'il y a de *convenu* dans le reste du tableau. C'est comme une rose naturelle au milieu d'un bouquet de fleurs artificielles.

On peut adresser les mêmes reproches, et peut-être avec plus de justice encore, au tableau de M. Aligny, *la Madeleine dans le désert*, nº 16. Un feuillage d'un vert glauque monotone, des arbres dont on ne saurait dire l'espèce, des figures sans élégance et péniblement touchées, voilà les défauts qui frappent d'abord et que ne peuvent racheter entièrement, ni la disposition assurément grandiose du paysage, ni l'effet bien observé d'un soleil couchant qui pénètre au milieu d'une épaisse forêt. M. Aligny me paraît faire peu de cas de la couleur qui offre tant de ressources au paysagiste. Ses teintes sont lourdes, opaques, pâteuses. Au vague de ses premiers plans, on s'aperçoit qu'il a négligé de s'entourer d'études exactes. Les détails les plus en évidence sentent la manière, et, de plus, dénotent une précipitation dans l'exécution que le spectateur ne pardonne jamais. Par exemple, dans le gazon au-dessus duquel paraissent les deux anges, on compte tous les coups de pinceau, et si on compare la grandeur des brins d'herbe à celle des figures, il faudra supposer qu'elles se trouvent au milieu d'une plantation de salade.

Les Carrières de la Cervara, nº 153, dans la campagne de Rome, par M. Bertin, offrent un site caractérisé, et suivant toute apparence, très-fidèlement rendu. Si ce tableau manque un peu de couleur ou plutôt d'effet, de parti pris, le dessin en est correct et pur. Peut-être est-il trop accentué dans les lointains; mais la transparence de l'atmosphère des régions méridionales donne aux objets, même très-éloignés, une netteté que nous avons peine à concevoir dans nos pays de brouillards. J'ai entendu reprocher à l'auteur son arbre mutilé et l'apparence chétive et misérable de ses végétaux; pour moi, ce n'est point une faute; cette nature est celle du site que M. Bertin a choisi et marque bien la tristesse particulière empreinte à tous les lieux d'où l'homme s'est retiré. Toutefois il me semble que les proportions du seul arbre qu'il ait introduit dans son tableau, rapetissent les rochers et tout le paysage. De même, l'excavation du premier plan dont on ne voit qu'une partie, fait paraître trop petites les

grottes du fond auxquelles celle-ci sert involontairement de mesure. Rien de plus essentiel et en même temps de plus difficile que de donner une échelle au spectateur qui lui fasse comprendre à l'instant l'étendue de la scène placée devant ses yeux. Plusieurs sites célèbres perdent de leur grandeur faute de cette échelle qui n'existe pas toujours dans la nature. Pour cette raison, la cataracte du Niagara, par exemple, ne frappe point d'abord par son immensité.

M. Calame s'attache plutôt à copier exactement qu'à composer. A sa *Vue de la Handeck,* n° 274, on pourrait reprocher de la minutie, surtout dans sa forêt de sapins. Ses arbres sont trop finis, d'un travail trop uniforme, et l'on en voit les détails au lieu d'en saisir les masses générales. Les bords du torrent, où le granit a été mis à nu, ont un air de vérité qui n'échappe à personne. On sent que ces roches déchirées ont été étudiées scrupuleusement; ce sont de ces accidents que les paysagistes négligent d'ordinaire, mais dont l'exactitude se remarque. En somme, si la lumière était distribuée avec plus d'art sur ce paysage, ce serait un des meilleurs de l'exposition.

Je ne dois point oublier un *Site de Norwége* par M. Achenbach, n° 3, qui se recommande par une apparence de vérité très-originale. Contre l'ordinaire des paysagistes qui recherchent une végétation luxuriante, l'artiste a représenté une nature toujours pauvre et stérile, qui vient d'être frappée par les premières atteintes de l'hiver. Il y a beaucoup d'observation dans ces végétaux flétris par la gelée, et si la lumière blafarde du soleil perçant le brouillard, n'offre point un effet bien pittoresque, du moins il a le mérite de caractériser parfaitement l'hiver. On a froid devant ce tableau.

Un autre artiste allemand, M. Wickenberg, a choisi également une scène des climats du Nord. Son *Pêcheur assis devant un trou fait sur la glace*, n° 2117, est un tableau de petite proportion, mais étudié et terminé dans toutes ses parties avec un soin extraordinaire. Si cette comparaison ne paraît point un sacrilége aux vieux amateurs, je dirai que les deux enfants et le chien groupés auprès du pêcheur approchent de bien près de la finesse et de la naïveté de Téniers. Me trompé-je? mais la glace, dans le fond du tableau, ressemble trop à de l'eau fluide; au reste, naturellement très-ennemi du froid, je n'ai jamais étudié ces sortes d'effets avec assez de curiosité pour oser affirmer que M. Wickenberg les ait mal rendus.

On distingue de loin les paysages de M. Dupré, par leur couleur éclatante. Je le soupçonne d'avoir étudié beaucoup la manière de notre Constable et celle de M. Decamps. Au premier il a pris des ciels et des terrains, au second ses arbres empâtés et se détachant en vigueur sur une vive lumière. De près, dans ses tableaux, on ne voit qu'une masse confuse, mais à la distance convenable on distingue un effet puissant et harmonieux. Après les paysages de M. Decamps, je n'en connais point de plus lumineux que ceux de M. Dupré, et ce qu'il n'a pris à personne, c'est un sentiment très-vif de la couleur. En voyant son *Site du bas Limousin*, n° 648, et son *Gué*, n° 652, personne ne lui contestera, j'imagine, cette qualité précieuse. Il est à regretter qu'il n'ait pas plus de finesse dans la touche, et qu'il ne varie pas assez ses moyens. Je voudrais aussi qu'il étudiât davantage ses figures d'hommes et d'animaux dont l'incorrection est souvent évidente malgré leur très-petite proportion.

Il est un reproche qu'on peut adresser à presque tous les paysagistes français, c'est de négliger leurs premiers plans, faute de pouvoir y placer des détails exacts et pris sur nature. Si l'on n'indique point par une exécution variée les différents plans d'un paysage, il en résultera une confusion inévitable. On peut s'en convaincre en examinant la jolie *Vue du Château Saint-Ange,* n° 1067, par M. Jadin. La couleur en est riche, les lointains bien rendus, mais les fabriques les plus rapprochées du spectateur ne sont pas plus terminées que celles du fond. Ses *Caccine* de Florence, n° 1068, me paraissent préférables, parce qu'elles sont plus étudiées, mais point encore assez, surtout pour un tableau destiné à être vu d'assez près.

Les marines et les paysages m'ont entraîné bien loin; et aussi prolixe que le vieillard d'Hernani, « j'en passe et des meilleurs. » Cependant, j'ai oublié quantité d'autres tableaux dont je voulais entretenir mon lecteur. Je l'ai prévenu; il ne doit point chercher ici d'ordre logique; je rends compte de mes impressions à mesure que je les éprouve, et si j'avais voulu établir une classification systématique entre les deux mille tableaux du salon, il eût été fermé avant que j'eusse pu arranger régulièrement ma table des matières.

Il y aurait de l'injustice à refuser à M. Brune une couleur puissante et un certain caractère de grandeur qui fait penser aux Carraches. Son allégorie de *l'Envie,* n° 250, est une œuvre remarquable, malgré ses défauts, qui frappent les yeux les moins exercés. A côté d'une exagération de muscles bizarres, d'oppositions heurtées d'ombre et de lumière, on distingue avec plaisir des nus bien étudiés et des chairs fermes et vivantes. — Je sais que dans une allégorie on n'a guère le droit de critiquer le costume; mais ce rideau de damas à fleurs, qui semble acheté à la friperie, a une réalité trop moderne, qui me fait voir, au lieu d'un être idéal, un modèle posant dans un atelier. — L'expression est contestable. M. Brune a plutôt rendu l'abattement de la bassesse que la rage de l'envie.

J'ai reproché à plusieurs artistes d'avoir placé dans un cadre trop étroit des scènes qui exigeaient de l'espace. Le reproche contraire s'adresse à M. Jouy, auteur de l'*Amende honorable d'Urbain Grandier,* n° 1116. A mon avis, ce sujet ne devait pas être traité sur cette toile immense; il aurait gagné, je crois, à se resserrer dans les dimensions ordinaires d'un tableau de genre. Il y a d'ailleurs du talent dans cette composition. Bien que reléguée au second plan, la figure d'Urbain Grandier est habilement disposée pour fixer d'abord les regards du spectateur, et l'expression de ses yeux hagards et démesurément ouverts, est de celles qui ne s'oublient pas. La foule qui se presse aux abords de l'église est confuse, et la perspective aérienne y est mal observée. C'est le premier ouvrage que je vois de M. Jouy, et il me paraît annoncer d'heureuses dispositions.

On trouve au Musée un nombre prodigieux de batailles, d'entrées triomphales, de traits d'héroïsme, etc., destinés à augmenter l'immense collection de Versailles. On ne voit que feu et fumée, ou bien que lances et armures de fer, suivant que le combat est antérieur ou postérieur à l'invention de la poudre. C'est le désespoir de la peinture que ces sujets-là. M. H. Vernet surmonte les difficultés des batailles modernes; après lui, je ne vois que des imitateurs qui

le suivent de loin. Quant aux batailles anciennes, je ne sache personne qui s'en soit bien tiré. Nos guerriers d'aujourd'hui, qu'on les habille de bleu ou de rouge, qu'on leur donne même des bonnets à poils ou des chapeaux à trois cornes, ce sont encore des hommes; mais ces armures bizarres, ces casques à visières, comment deviner là-dessous des êtres humains? C'est à peine si l'on a la ressource de la couleur, car, éclairées par le ciel, les cuirasses prennent une teinte grise uniforme, qui fait ressembler de loin une armée en bataille à la boutique d'un potier d'étain. On n'a donc que le poil des chevaux dont la teinte ne soit pas commandée; encore bien souvent les antiquaires exigent qu'ils soient bardés de fer. « Au diable ces *homards!* » disait le brave lord Uxbridge, désespérant d'enfoncer les cuirassiers français à Waterloo. Qui n'en dirait de même en voyant toutes ces statues de fer?

En vérité, je n'ai pas le courage d'adresser des critiques aux artistes qui ont accepté ces insurmontables difficultés, et je demanderai la permission de ne pas dire un mot des batailles. J'excepterai seulement celle de Denain, par M. Alaux, n° 10, où il y a du mouvement et de la couleur. On trouve un air de famille à tous ses personnages; mais, avec des perruques et des tricornes, le moyen qu'il en soit autrement? Qui n'a fait la remarque que tous les seigneurs du siècle de Louis XIV ressemblaient à leur auguste maître. Tous les nègres se ressemblent pour nous, par une raison analogue.

Malgré ma répugnance pour les armures, je dois encore citer le *Massacre de Nesle*, n° 1595, par M. E. Odier. Le mouvement de Charles le Téméraire, frappé de stupeur sous la malédiction de l'évêque, me paraît heureusement exprimé; mais l'évêque est placé dans un tel éloignement et d'ailleurs tellement dans l'ombre, qu'on n'aperçoit point d'abord cette figure qui pourtant donne l'explication du tableau. — Je dois louer le désordre de la scène, le pêle-mêle du pillage, le mouvement des soldats qui envahissent l'église. Le cheval de Charles, qui hésite à s'avancer au milieu des corps étendus sous ses pieds, fait faire de tristes comparaisons entre les hommes et leurs alliés quadrupèdes. Je trouve que M. Odier n'a pas jeté assez de lumière sur la femme qui étend les bras vers le duc de Bourgogne; son dos nu ne me semble pas assez franchement coloré.

Gilbert mourant à l'Hôtel-Dieu, n° 1535, tel est le sujet qu'a traité M. Monvoisin, sans reculer devant aucune des difficultés qu'il présentait. Tous les détails vulgaires et presque ignobles d'un hôpital, les bonnets de nuit, les rideaux de serge, les couvertures sales, tout cela a été abordé hardiment, et pour moi, le résultat est un succès. Ce tableau est profondément triste comme la scène qu'il reproduit, et, de même que dans la nature, la présence de la mort y ennoblit tout. Malgré la figure très-commune du poëte, exigée sans doute par la vérité historique, l'inspiration y brille et l'on peut oublier sa laideur. Assise auprès de lui, une jeune sœur de la Charité le contemple avec un mélange de pitié et de terreur. Son expression est parfaitement sentie. Toute cette scène de douleur porte un accent de vérité qui désarme la critique, car ce que gagnerait la composition à devenir plus pittoresque, ce ne serait qu'au prix de nombreux mensonges, et alors disparaîtrait son principal mérite. Ce serait comme un drame bourgeois mis en vers. On peut cependant reprocher à

M. Monvoisin l'uniformité de son faire, toujours un peu précieux, et que j'aurais voulu plus ferme, tel que le sujet semblait le commander.

M. Monvoisin fait aussi des charges aussi grotesques et peut-être plus vraies que celles de M. Biard. Voyez *les Moutards, le Pion,* etc. Ce n'est pas de la peinture, mais on en ferait un cahier de lithographies fort amusantes à feuilleter pour les gens attaqués du spleen.

Parmi les découvertes que je dois à mes récentes explorations dans le Musée, je citerai un petit tableau de M. de Vaines, malheureusement faible de couleur et un peu lâché dans l'exécution; mais le sujet me paraît l'un des plus heureux qu'un peintre pût choisir. C'est *un Marché d'esclaves dans une ville romaine,* n° 2000. Un gros sénateur, c'est Crassus, Apicius, Pollion, appuyé sur le jeune esclave qu'il a *in deliciis,* marchande à un Juif une famille de Bretons. Autour de lui, quantité d'esclaves de toutes nations présentent une variété de types dont on pouvait, je crois, tirer un plus grand parti. La scène d'ailleurs est habilement disposée, et le sujet s'explique clairement. Mon patriotisme s'est indigné en voyant la tête un peu trop barbare, pour ne pas dire stupide, du chef breton; mais il y a de la sensibilité dans son mouvement qui lui fait rapprocher de lui tous les êtres qui lui sont chers. Un antiquaire de mes amis, qui a écrit un in-4° sur l'enseigne d'un cabaret de Pompéï, a critiqué le latin de celle du Juif; peu importe! il m'est prouvé que M. de Vaines a étudié la société romaine, et il la présente sous un aspect nouveau, vraisemblable et original. Son tableau prouve que les peintres, même de genre, pourraient rajeunir heureusement les sujets antiques et y trouver des motifs au moins aussi pittoresques que dans leur moyen âge dont ils se lasseront bientôt.

Je n'ai pas encore parlé des portraits dont le nombre est grand cette année. Et qu'on ne s'en étonne pas; les mœurs constitutionnelles, ou, pour parler plus exactement, l'abolition de l'aristocratie en France tend à multiplier les peintres de portrait. Aujourd'hui, c'est en peignant les banquiers et les notaires qu'un artiste arrive à la fortune. Le gouvernement, presque seul acheteur de tableaux d'histoire, ne peut les payer fort cher. Puis, outre la difficulté d'en être agréé, on rencontre encore celle des sujets qu'il commande et contre lesquels tout le talent possible a bien de la peine à se débattre. Voyez le Musée de Versailles.

J'entends dire qu'en France on considère le portrait comme un genre inférieur; l'on a tort. M. Northcote, dans sa *Vie de sir Joshua Reynolds,* attribue cette opinion, moins répandue chez nous cependant, à la quantité de mauvais ouvrages de ce genre dont on a sans cesse la vue fatiguée. Lorsqu'un portrait rappelle les traits d'une personne illustre ou chérie, le peintre fût-il médiocre, son œuvre se conserve avec soin; tandis que les mauvais tableaux d'histoire disparaissent bientôt, on ne sait comment. « Un bon portrait, c'est toujours M. Northcote qui parle, c'est un caractère; il y a autant de difficulté à le deviner et à le rendre qu'à représenter une figure idéale. » Personne ne niera que Molière, par exemple, en écrivant le rôle du Bourgeois gentilhomme, n'ait produit une œuvre aussi belle que Racine en traçant celui d'Achille ou d'Agamemnon.

Il faut, en effet, une sagacité toute particulière pour peindre le portrait, et

l'on remarquera en passant, que tous les maîtres en ce genre ont été hommes d'esprit et aimés de la bonne compagnie, non-seulement pour leur talent, mais encore pour leur mérite personnel : Holbein, Titien, Van-Dyck, Velasquez, sir Joshua, sir Thomas Lawrence... Je pourrais encore citer bien des noms si ceux-là ne rendaient pas d'autres exemples inutiles.

Veut-on une preuve de cette sagacité indispensable au peintre de portraits? Lorsque sir Thomas Lawrence exposa le portrait de Curran, la surprise fut grande de voir une figure aussi laide, transformée par son art au point de devenir agréable, et cela sans que la ressemblance fût le moins du monde altérée. Il faut savoir qu'après plusieurs séances, sir Thomas n'avait pu parvenir à tirer le moindre parti de ces traits ingrats et presque ignobles, lorsque le hasard le fit assister, avec Curran, à un dîner politique. On vint à parler de l'Irlande. Curran, froid jusqu'alors, s'anime soudain ; il tonne contre les oppresseurs de sa patrie ; ses yeux brillent du feu de l'éloquence ; et son âme sublime s'y peint tout entière. Cependant sir Thomas le contemplait en silence, et ses yeux ne se détachaient pas de ceux du tribun irlandais. « Je vous ai bien mal peint, dit-il, mais je crois maintenant vous tenir. Donnez-moi encore une séance. » Curran y consentit ; sir Thomas le remit sur l'Irlande, l'échauffa de nouveau, retrouva l'inspiration de la veille, et parvint à lui donner l'expression du génie qui efface toute laideur. — C'était un talent de ce grand artiste d'amuser son modèle, de l'intéresser par sa conversation. Il déclamait admirablement, et je sais bien des beaux yeux qu'il a fait briller en récitant des tirades de *Roméo et Juliette.* — Une fois, c'est une époque mémorable pour moi, car je montrais à sir Thomas mon premier portrait dont l'original était un alderman grand gastronome, figure commune s'il en fut ; je ne l'avais pas flatté. « Parlez-lui soupe à la tortue et venaison, me dit sir Thomas, vous le réveillerez. » Puis quittant la plaisanterie : « Il n'y a personne, dit-il, qui soit toujours laid ou toujours beau. Ce qu'il importe de rendre, ce n'est pas seulement le modelé du visage, mais son expression, et l'art du peintre c'est de saisir la meilleure expression de son modèle. Tâchez donc qu'il oublie qu'il pose, faites en sorte que ses pensées se portent sur le sujet qui l'intéresse, et alors que toute votre attention, toutes les facultés de votre mémoire soient à l'œuvre pour exprimer les mouvements fugitifs des muscles qui constituent la physionomie: Après quelques années d'études, tout homme peut copier un œil : Titien peint un regard. »

Que le lecteur veuille bien me pardonner cette longue digression sur un homme dont le souvenir me sera toujours cher ; elle a d'ailleurs pour but de prouver combien il est difficile de faire un bon portrait, et combien plus difficile de faire celui d'un roi ; car le pauvre artiste n'a pas alors la ressource d'essayer avec son auguste modèle tous les sujets de conversation, pour trouver celui qui donne à la physionomie cette animation qu'il faut pour ainsi dire saisir au vol. D'où je conclus que l'on doit excuser M. Winterhalter, si ses portraits officiels ont un peu de froideur. Celui du roi est assurément bien composé et d'une grande ressemblance, mais dépourvu d'expression. Toutes les personnes qui ont vu Sa Majesté, même dans les réceptions purement officielles, lorsqu'elle s'entretient avec quelqu'un des personnages éminents de ce

pays, ont pu remarquer l'animation de sa physionomie. Je ne la retrouve pas dans ce portrait. La couleur de M. Winterhalter a peu de ressort, et la tête de Sa Majesté ne se détache pas du fond. Ce fond d'ailleurs est froid et d'un effet peu agréable.

La tête de M. le duc de Nemours a plus de vie, mais tous ses traits me paraissent grossis, et, si j'ose le dire, *vulgarisés.* J'ai entendu un tailleur de Londres, qui fait son tour de continent, critiquer l'habit du prince et avec raison. On s'aperçoit trop qu'il a été copié sur le mannequin.

M. Winterhalter a été plus heureux dans le portrait de Mme la duchesse d'Orléans, et cependant il n'a pu lui donner complétement ni l'expression fine et spirituelle, ni l'air parfaitement grande dame qui la caractérise. A ce qu'il me semble, il choisit mal ses fonds. Son rideau cramoisi est d'une lourdeur singulière et ne se trouve pas à son plan. Par contre, le coussin de velours rouge et la console sur laquelle s'appuie la princesse, ont une vivacité et un éclat qui attirent trop l'œil et nuisent aux carnations. L'artiste s'est assez bien tiré de la longue robe blanche de son altesse royale. Lorsqu'il se présente un de ces accidents désagréables par leur monotonie, il est permis de tricher un peu en y jetant des ombres ou des reflets. — L'enfant est d'une jolie couleur, peut-être pas assez *enfant :* tout le monde remarque à quel point il ressemble au roi.

Il est rare, pour un peintre, de rencontrer des modèles comme son altesse royale la princesse Clémentine. Je ne sais si M. Winterhalter lui a rendu pleine justice. A coup sûr, l'éclat de son teint et la noblesse de sa taille ne se retrouvent point dans ce portrait. La pose du corps est même tout à fait manquée. On a peine à concevoir la possibilité d'une attitude qui est complétement hors d'aplomb. Le bras appuyé sur la carne d'un cippe, la princesse l'étend comme elle le présenterait à un chirurgien pour une saignée. Le pied est mal chaussé, et encore plus mal dessiné. Il paraît que son altesse royale n'a posé que pour la tête. Sir Thomas Lawrence n'aurait jamais fait un portrait en pied sans demander à son modèle une séance au moins pour bien saisir l'habitude du corps. On sait le temps que lui coûta la jambe de Sa Majesté George IV. — Quant au fond, c'est le meilleur, à mon avis, de M. Winterhalter; il a de la transparence et de la légèreté, mais sa teinte n'est peut-être pas celle qui eût fait le mieux ressortir une figure de jeune personne.

Dans le portrait de Mme la comtesse de P....., M. Winterhalter a reproduit un effet qu'il affectionne, et qui consiste à faire glisser la lumière sur les contours d'une tête placée dans l'ombre. Cet artifice a sa coquetterie; mais l'exécution en est pénible. La lumière est matte et blafarde, et dessine un peu durement les contours du visage. Il serait imprudent, je pense, de hasarder un semblable effet avec un modèle qui n'aurait pas la grâce de Mme la comtesse de P....

Si j'ai peut-être montré quelque sévérité à l'égard de M. Winterhalter, c'est que ce jeune artiste donne trop d'espérances pour que ses défauts n'affligent pas toute personne qui s'intéresse à son talent. On peut lui dire la vérité avec d'autant plus de hardiesse, que ses progrès ont été plus rapides, et qu'il approche davantage de la perfection.

M. Champmartin est coloriste; son pinceau a de la vigueur, unie, comme il

semble, à une rare facilité, qui peut-être même l'entraîne quelquefois trop loin. A mon sentiment, son meilleur portrait est celui de M[lle] Fanny Elssler, n° 321. Il est bien disposé; l'attitude est naturelle et gracieuse. Pour ceux qui n'ont vu cette charmante actrice qu'à la scène, le sérieux de sa physionomie a quelque chose qui surprend. Son regard est, je crois, trop fixe, et manque de vivacité.

Il y a plus d'animation, plus de *physionomie,* dans le portrait de M[me] la comtesse de F..., n° 320. Mais on peut y reprendre un bras et une main d'une incorrection fâcheuse. — En voulant éviter d'accuser les contours avec dureté, ce qui est, en général, le défaut de l'école française, M. Champmartin tombe parfois dans l'excès contraire. Alors son modelé a de l'incertitude, et la lumière ne s'arrête pas assez franchement sur les parties saillantes. J'ai entendu remarquer ce défaut par une dame, qui disait que « les têtes de M. Champmartin semblaient frottées de *cold cream.* » Ce luisant tient, je crois, à l'indécision de la lumière, et ce défaut se remarque surtout dans ses deux portraits d'homme, n[os] 318 et 319.

En général, cet artiste ne rend pas bien les cheveux, plutôt, je crois, par faute de bons procédés matériels que par négligence. Il est certain qu'ils n'ont ni la légèreté de la nature, ni cette transparence dans les ombres, qui, lorsqu'on parvient à la saisir, donne un ressort singulier aux carnations.

Outre ses portraits, M. Champmartin a exposé une figure allégorique de *la Charité,* n° 317. C'est une femme entourée d'un grand nombre d'enfants nus, qu'elle rassemble autour d'elle. Bien vêtue elle-même, elle ne paraît pas disposée à leur sacrifier, comme saint Martin, une partie de son manteau. Ses traits, gracieux d'ailleurs, ne conviennent peut-être pas trop à une vertu théologale. — La couleur est harmonieuse, et je n'y trouve à reprendre qu'une opposition un peu heurtée entre les chairs et les tons froids et rompus du ciel, du terrain, et du manteau de la Charité. Plusieurs des enfants sont d'un charmant coloris. Je dois dire que le plus jeune m'a paru une réminiscence d'un *Enfant Jésus* de Rubens, qu'on admirait, il y a quelques années, chez M. Boursault.

Comme M. Champmartin, M. Decaisne a fait une *Charité,* n° 496. La sienne est plus canonique, plus grave, plus idéale. On la voit secourir des pauvres, allaiter un enfant; en un mot, elle est bien symbolisée, comme dirait un Allemand. On peut reprocher à ce tableau un peu de mollesse dans l'exécution; et si par les couleurs rompues de toutes les draperies, l'artiste arrive à un résultat harmonieux, doux à l'œil, on n'en regrette pas moins un effet plus puissant et plus fort. M. Decaisne me semble redouter les tons francs et purs : en étudiant les coloristes, il verra tout le parti qu'ils en ont tiré. — *Le Giotto dessinant ses moutons,* n° 497, est une bonne étude, et le visage du jeune berger a de la grâce et de l'originalité.

Le portrait de M. de Lamartine, n° 498, confirme la remarque de Goldsmith, que tout poëte aime les chiens. Deux jolies levrettes, fort bien dessinées, se jouent autour de l'auteur des *Méditations.* Ce portrait, agréable de coloris, manque un peu de vigueur, comme le tableau de *la Charité.* Je regrette de ne pouvoir juger de la ressemblance, mais le talent de M. Decaisne en garantit

l'exactitude. On trouve de la roideur dans la pose de M. de Lamartine, et son regard sévère et fixe a une expression de commandement bien différente de celle que lui supposeraient ceux qui, comme moi, ne le connaissent que par ses ouvrages. Probablement, cette expression est la plus ordinaire à M. de Lamartine. Devait-on le représenter ainsi, ou bien dans l'attitude de la méditation; en un mot, comme un gentilhomme qui se repose dans son parc, ou bien comme un poëte qui compose? Cette dernière donnée choquerait peut-être ses contemporains; mais, pour la génération qui viendra, M. de Lamartine ne sera que le *symbole* de ses ouvrages. Elle demandera le poëte. Comme c'est une question fort grave et de solution difficile, M. Decaisne a probablement bien fait de se décider pour le parti de la réalité.

Quelques qualités portées au plus haut degré, absence totale de quelques autres, tel est le mélange singulier de bien et de mal que présente le portrait d'une jeune personne habillée de rose, n° 20, peint par M. Amaury Duval. On conçoit difficilement un dessin plus correct, plus scrupuleux, une exécution plus fine et plus consciencieuse; mais le parti qu'il a adopté, son système de peinture, je ne puis le comprendre. Je ne parlerai de la pose que pour faire remarquer que probablement il eût été plus avantageux, pour le modèle, d'être vu moins de face. Cette critique est peu de chose. — M. A. Duval, non content de jeter sur toute la figure une vive lumière, lui donne encore un fond blanc tout uni. — Le teint de son modèle est très-beau, et il en détruit l'éclat à plaisir en lui opposant une étoffe d'un rose éblouissant. Cela ressemble à une peinture chinoise, tant les contours sont secs et découpés, tant les couleurs se heurtent et se le disputent de vivacité. On ne peut disconvenir que la tête, bien que toute dans le clair, ne soit parfaitement modelée. Oui, elle semble sortir de la toile, et si bien que les épaules s'y enfoncent. En revanche la robe rose vient en avant, en raison de son éclat, en sorte que la jeune personne qui a posé pour M. Duval, semble tendre le cou et avancer le corps. Tout cela est une conséquence forcée du parti pris par l'auteur. Qu'il n'aime pas la couleur, cela tient à son organisation; qu'il ne la cherche pas, il a peut-être raison, car ce serait sans doute un soin inutile; mais on a peine à concevoir qu'il aille s'imposer exprès des combinaisons de difficultés que ni Raphaël, ni Léonard de Vinci, ni Holbein, n'ont jamais abordées. Je ne cite, à dessein, que des maîtres chéris sans doute de M. A. Duval, et je me garde de lui opposer l'exemple des Titien et des Velasquez, autorités peut-être encore moins récusables en matière de portrait. Ces grands hommes comprenaient la portée de l'art, et savaient qu'il n'a pas trop de toutes ses ressources pour arriver à l'imitation de la nature.

En résumé, il y a un talent extraordinaire dans ce portrait de M. A. Duval, talent qui n'est égalé que par son audace. S'il eût pu réussir, quelle gloire, en dernière analyse, eût-il recueillie de tous ses efforts? Celle d'avoir surmonté des difficultés inutiles et qu'il s'était créées lui-même. Lorsqu'on est aussi heureusement doué que l'est M. A. Duval, on devrait employer son talent à toute autre œuvre qu'à ces jeux bizarres que les grands artistes ont toujours dédaignés.

***

REVUE LITTÉRAIRE.

MARIANNA (1),

PAR M. JULES SANDEAU.

Le nouveau roman de M. Jules Sandeau a pleinement réalisé toutes les espérances que nous avions conçues en lisant *Madame de Sommerville*. Nous sommes heureux d'avoir à constater le succès populaire et légitime de *Marianna*. Il y a dans ce livre, publié le mois dernier, et que déjà bien des femmes ont lu et relu, toute la grâce qui distinguait *Madame de Sommerville*, et cette qualité si précieuse n'est pas la seule que nous ayons à louer, car plusieurs parties de *Marianna* révèlent une grande maturité de pensée et une science littéraire très-remarquable. Le sujet choisi par M. Jules Sandeau est empreint d'une profonde tristesse, mais l'auteur l'a traité avec une vérité si attachante, il a développé avec un soin si scrupuleux les moindres épisodes de son récit, il a si habilement idéalisé la réalité qu'il avait sans doute connue par lui-même, il a usé si ingénieusement de sa mémoire et de son imagination, que la tristesse de la donnée disparaît sous le charme des développements. Si les passions n'étaient pas éternelles, si l'homme n'était pas amoureux du trouble et de l'inquiétude, nous dirions que *Marianna* est une leçon éloquente, et nous insisterions sur le mérite moral de cette œuvre, nous la recommanderions comme un excellent conseil. Mais pénétré, comme nous le sommes, de la nécessité, de l'éternité des passions, nous nous contenterons d'appeler l'attention et la sympathie sur les personnages, la fable et le style de ce livre.

Louons d'abord, et sans réserve, le caractère substantiel de *Marianna*. Il

(1) Société Typographique Belge, Ad. Wahlen et compagnie.

est évident que le temps n'a manqué ni à la conception, ni à l'exécution de ce récit. On voit dès les premières pages que l'auteur a thésaurisé avant de se mettre en dépense. Il a lentement amassé, il a trié avec un soin sévère les pensées qu'il nous offre aujourd'hui. Cette méthode que nous ne saurions recommander trop hautement, exige une patience aujourd'hui bien rare; c'est la seule qui permette d'accomplir des œuvres durables; M. Sandeau n'a donc pas seulement fait un livre plein d'élégance et d'intérêt, il a donné un bon exemple.

Les personnages du roman sont peu nombreux, mais dessinés avec une remarquable précision. Dès qu'ils entrent en scène, dès qu'ils parlent, chacun croit les reconnaître et les accueille comme d'anciens amis. Marianna et Noëmi, M. de Belnave et M. Valtone, George et Henri, sont conçus très-simplement, et agissent de façon à ne jamais violer les lois de la vraisemblance. Le portrait des deux sœurs, Marianna et Noëmi, fait le plus grand honneur à l'imagination de M. Sandeau. Il y a dans ces deux figures une suavité qui rappelle les meilleures pages de miss Edgeworth. Je ne sais si le portrait de ces deux sœurs a été tracé d'après nature; mais, réel ou idéal, il révèle une grande finesse d'observation. Tous les secrets de ces deux jeunes cœurs, toutes leurs espérances, toutes leurs ambitions, tous leurs rêves sont racontés avec une délicatesse que nous sommes habitués à ne rencontrer que chez les femmes. L'auteur explique et analyse, comme un souvenir de la veille, toutes les puérilités angéliques, tous les divins enfantillages dont se compose la vie d'une jeune fille. Lors même qu'il invente, il a l'air de transcrire, tant il met de naturel et de vivacité dans les tableaux qu'il nous présente. Il croit à ses personnages, il les a vus, il les a écoutés, et sa foi entraîne la nôtre. Il a plus que notre attention, il a notre sympathie. Marianna et Noëmi, unies ensemble d'une étroite amitié, mais diversement douées, nous intéressent sans jamais nous étonner. Noëmi est née pour la paix et le bonheur; elle est pleine de courage et de raison; elle s'applique avec une constance infatigable à réaliser le rêve des moralistes les plus sévères, à chercher la joie dans le devoir. Elle ordonne sa vie en vue du bien, et soumet à cette règle austère tous les mouvements de sa pensée. Elle s'interdit comme insensés, comme criminels, tous les désirs qui dépassent le cercle de la famille. Aussi les vœux de Noëmi sont-ils récompensés par un bonheur sans mélange. Une fois éclairée sur la nature des espérances qu'il lui est permis de former, elle s'attache à régler sa volonté sur sa puissance, et chacun de ses jours s'embellit à la fois du souvenir de la veille et de l'espérance du lendemain. Quoique Noëmi offre le type d'une vertu irréprochable, quoique chacune de ses actions soit courageuse et sainte, nous devons dire que le personnage de Noëmi ne cesse pas un seul instant d'intéresser.

Marianna constraste heureusement avec Noëmi. Curieuse, ardente, amoureuse d'émotion, elle comprend les devoirs de la famille, mais ne peut se résigner au bonheur des jours calmes et pareils. L'affection la plus sainte, le dévouement le plus complet ne suffit pas à la contenter, car elle ne veut pas seulement se sentir aimée; elle veut être émue, et, pour satisfaire cette soif impérieuse d'émotion, elle ira tête baissée au-devant du danger. Elle abandonnera sans regret le bonheur qu'elle a sous la main. Son imagination ne parle

pas moins haut que son cœur. L'étonnement et l'inquiétude lui sont aussi nécessaires que l'amour. Ce caractère n'a certainement rien de nouveau. Bien des femmes y liront le secret de leur destinée. M. Sandeau a su rajeunir le type de Marianna par des détails pleins de fraîcheur. Sans s'écarter jamais de la vérité, il a idéalisé tantôt avec adresse, tantôt hardiment, les données que lui fournissait l'expérience. Aussi Marianna, quoique unie par une étroite parenté à bien des modèles qui ont passé devant nos yeux, est une véritable création. Sa candeur et sa crédulité nous charment et nous émeuvent, et s'il nous est arrivé de voir et d'étudier des types du même genre, nous trouvons dans Marianna la transformation harmonieuse de nos souvenirs.

M. de Belnave et M. Valtone, conçus aussi simplement que Noëmi et Marianna, ne sont pas dessinés avec une moindre habileté. M. de Belnave, en épousant Marianna, croit que tous ses devoirs se réduisent à l'aimer. Sûr de l'affection qu'il a pour elle, convaincu qu'elle ne peut douter de lui, il ne songe pas à lui prouver les sentiments qui règlent toute sa conduite. Excellent, loyal, mais d'une nature peu expansive, il considère l'empressement et la flatterie comme des enfantillages dignes de pitié, et il croirait insulter sa femme en cherchant à deviner ses caprices. S'il surprend sur le visage de Marianna un nuage de tristesse, il ne l'interroge pas, il n'essaye pas de la consoler, car il a fait pour elle tout ce qu'il peut faire; il le sait, il ne l'oublie pas un seul instant, et le témoignage de sa conscience le dispense de toute curiosité. Le personnage de M. de Belnave n'est pas moins vrai que le personnage de Marianna. Bien des maris, fermement convaincus de n'avoir rien à se reprocher, et cependant abandonnés, contre toutes leurs prévisions, se reconnaîtront dans M. de Belnave. Ils comprendront, en l'étudiant, qu'il ne suffit pas d'aimer pour être aimé, qu'il faut pour exciter, pour nourrir l'affection, un dévouement ingénieux et qui sache se résigner tour à tour à la vigilance et à l'expansion.

M. Valtone, moins paisible que M. de Belnave, n'est pas moins réservé dans l'expression de sa tendresse. Mais il trouve dans Noëmi une docilité, une résignation, qui ne lui permettent pas d'apercevoir ce qui lui manque pour récompenser dignement l'amour de sa femme. Sous sa rudesse militaire, il cache un cœur excellent; et prêt à sacrifier sa vie pour Noëmi, récompensé, encouragé chaque jour par un sourire de bonheur, il ne lui arrive jamais de se demander s'il comprend, s'il contente tous les désirs de sa femme.

George et Henri, qui complètent la liste des personnages, sont comme Marianna et Noëmi, comme M. de Belnave et M. Valtone, dessinés d'après des types que chacun de nous peut retrouver dans ses souvenirs. George, arrivé à trente ans, éprouvé par les passions, vieilli par tous les serments qu'il a prêtés et reçus, résume très-bien l'égoïsme impitoyable auquel conduit le développement exclusif de la sensibilité. Il a souffert et il trouve juste et naturel de se venger de la douleur qu'il a subie par la douleur qu'il inflige. Il y a dans la peinture de ce caractère une fidélité, une âpreté, qui révolteront peut-être les cœurs ignorants, mais que nous croyons pouvoir louer sans réserve; car l'amour est assurément de toutes les passions la plus égoïste, la plus cruelle, et le personnage de George Bussy exprime très-bien cette triste vérité. Quant à Henri Felquères, sa crédulité, sa candeur, le préparent admirablement à l'épreuve

qu'il appelle de tous ses vœux. Étonné, indigné de la franchise brutale avec laquelle George Bussy brise les liens qui ne veulent pas se dénouer ; effrayé de la cruauté qu'il ne comprend pas, presque aussi honteux qu'affligé de la rupture qui s'accomplit sous ses yeux, il tente le malheur comme la cime des chênes tente la foudre.

Avec ces personnages, M. Sandeau a composé un roman qui a toute la réalité d'un souvenir personnel, et en même temps tout le mouvement d'un drame. La tristesse et l'inquiétude de Marianna aux prises avec le mari qu'elle aime, dont elle connaît, dont elle a éprouvé l'affection, offrent un tableau plein de simplicité. Il n'est guère possible de présenter sous une forme plus nette et plus précise les souffrances d'un cœur poussé à la colère par la sécurité. M. Sandeau a trouvé, pour peindre cette révolte invisible de chaque jour, des traits pleins de finesse et que ne désavoueraient pas des écrivains consommés. Il a très-bien montré comment le cœur, une fois résolu à faire de la curiosité, de l'émotion, de l'ingratitude, la loi suprême de la vie entière, se détache du bonheur et du devoir, et se précipite au-devant de la douleur comme au-devant d'un hôte longtemps attendu. Il a retracé avec une grande délicatesse la lutte de l'indulgence et de la rêverie, de la raison et de l'imagination, lutte engagée dans bien des ménages, et qui finit trop souvent par l'abandon et le désespoir. Marianna, humiliée de la sécurité que lui a faite M. de Belnave, honteusse du bonheur paisible qui remplit toutes ses journées, voit, dans l'indulgence avec laquelle il traite sa tristesse, une preuve d'indifférence, un témoignage de son indigence intellectuelle. La colère, la résistance, la ramèneraient peut-être au sentiment du bonheur et du devoir ; l'indulgence l'exaspère et la pousse à la révolte ; la pitié silencieuse de M. de Belnave pour des souffrances qu'il ne comprend pas et qu'il dédaigne d'étudier, semble à Marianna plus voisine de l'injure que du pardon. Si une parole d'encouragement, une parole inquiète et curieuse appelait sur ses lèvres l'aveu d'une faute imaginaire, elle renoncerait sans doute au roman qu'elle a rêvé. Mais le silence de M. de Belnave l'aigrit au lieu de la calmer. et quand elle s'est bien démontré qu'elle n'est pas comprise, elle se décide à jouer son bonheur sur un coup de dé. Tout cela est raconté dans le livre de M. Sandeau avec une précision merveilleuse, et l'infidélité de Marianna est si bien préparée, que M. de Belnave a perdu le cœur de sa femme avant qu'elle ait rencontré l'homme qu'elle va aimer. Quand il se décide à quitter Blanfort pour essayer de la distraire, pour étourdir, pour dérouter sa rêverie, le mal est déjà profond et irréparable. M. de Belnave commence à entrevoir l'abîme creusé sous ses pieds, mais il n'est plus en son pouvoir de le franchir ou de le combler. Lorsque Marianna rencontre George Bussy aux eaux de Bagnères, elle n'est plus assez clairvoyante, assez maîtresse d'elle-même pour l'interroger, pour l'éprouver avant de le suivre. Elle ne s'appartient plus, elle ne se connaît plus, elle appartient au premier homme qui saura mentir et flatter son orgueilleuse rêverie.

L'aveuglement, la confiance, la jalousie et le désespoir de M. de Belnave, lorsqu'il comprend qu'il a perdu le cœur de sa femme, sont racontés par M. Sandeau avec une vérité qui s'élève souvent jusqu'à l'éloquence. L'adresse ingénieuse avec laquelle Noëmi défend sa sœur contre un ennemi que Marianna

ne lui a pas nommé, lui a fourni le sujet de plusieurs pages très-fines. Le chapitre où M. de Belnave découvre, sans le chercher, le secret de Marianna, l'entrevue de Noëmi et de George, sont traités avec une vérité, une énergie, qui ne laissent rien à désirer. Le mensonge imaginé par Noëmi pour sauver l'honneur de Marianna complique l'action sans la ralentir. Mais je ne saurais approuver la conversation belliqueuse de M. Valtone avec le capitaine Gérard. Cet épisode est, à mon avis, un véritable hors-d'œuvre, et je le verrais disparaître avec plaisir. Étant données les habitudes militaires que l'auteur lui prête, M. Valtone, pour provoquer George Bussy, n'a pas besoin de s'enivrer avec le capitaine Gérard ; il lui suffit d'avoir été tourné en ridicule. Puisqu'il désire venger son ami, il n'a pas besoin de s'exalter par le récit de ses exploits de garnison. Pour dire toute ma pensée, je crois qu'il eût mieux valu ne pas mettre aux prises M. Valtone et George Bussy. Marianna renonçant hardiment à suivre son mari sans avoir rien à craindre pour les jours de l'homme qu'elle aime, refusant de se réhabiliter par un mensonge, imposant silence à Noëmi, m'eût semblé plus poétique, plus grande que Marianna se résignant à l'obéissance après avoir abandonné son mari, et rendue à la franchise par la frayeur. La lutte de M. de Belnave et de Marianna se trouverait réduite à ses éléments nécessaires, et, au lieu d'une scène qui manque de simplicité, nous aurions une scène rapide et hardie. Le caractère de M. de Belnave ne perdrait rien de sa grandeur devant l'aveu spontané de Marianna. Puisqu'il se résigne et pardonne, puisqu'il ne cherche pas dans la vengeance une compensation impuissante, la franchise de Marianna n'eût fait que placer la générosité de M. de Belnave dans un jour plus éclatant.

Je crois pouvoir louer sans réserve la lutte de Marianna et de George Bussy. Tous les traits de ce tableau sont d'une irréprochable vérité. Il n'y a pas une page de ce rapide récit qui n'émeuve profondément, car chaque page respire la colère et le désespoir. Ce rêve commencé dans le paradis et achevé dans l'enfer est raconté avec une précision quelquefois effrayante, et qui pourtant ne franchit jamais les limites de l'émotion poétique. Toutes les scènes de ce drame lamentable sont retracées avec une simplicité poignante, et attestent, chez M. Sandeau, une connaissance profonde du sujet qu'il a choisi. La fuite de Marianna et ses longues rêveries au bord de la mer composent un tableau d'une mélancolie touchante.

L'amour de Henri Felquères pour Marianna, facile à pressentir dès les premières pages, a fourni à M. Sandeau plusieurs chapitres pleins de grâce et d'élégance. Henri commence par pleurer sur le malheur de Marianna, par mêler ses larmes aux siennes. Il lui parle de l'absent, il s'attendrit avec elle sur la perte irréparable ; il croit à l'éternité de la douleur et il partage son désespoir. Mais qui ne sait comme les larmes mènent aux baisers ? C'est une vérité vieille comme le monde, et que M. Sandeau a su rajeunir par le charme et la nouveauté des détails. Les mutuelles confidences de Henri et de Marianna remplissent l'âme d'une émotion douce et font presque oublier la cruelle prophétie prononcée par George Bussy. En voyant cet amour si pur, si ardent, si crédule ; en écoutant les promesses échangées par cet enfant et cette femme que le malheur n'a pas instruite, on a peine à croire que Marianna va se venger sur

Henri comme George s'est vengé sur Marianna. Pour détourner ainsi l'attention du lecteur du dénoûment annoncé par George Bussy, M. Sandeau a fait une grande dépense d'habileté. Mais il a l'air si convaincu de ce qu'il nous raconte, il paraît ajouter aux serments qu'il transcrit une foi si complète, que nous partageons l'erreur de Henri et de Marianna. Nous oublions avec eux la prophétie de George Bussy, et nous les écoutons comme si leur erreur devait durer, comme s'ils ne devaient pas se réveiller dans les larmes. L'amour de Marianna pour Henri est si naturel, si bien préparé, je dirais volontiers si nécessaire, que M. Sandeau eût bien fait de ne pas prêter à Henri une tentative de suicide. Pour triompher de la résistance de Marianna, Henri n'a pas besoin de l'effrayer. Il lui suffit de pleurer avec elle et de lui parler de son amour. Un jour viendra où elle ne songera plus à se défendre, où son vœu le plus ardent sera d'être vaincue, où elle se glorifiera dans sa défaite. D'ailleurs une tentative de suicide réussit difficilement à émouvoir une femme. L'amour ne se prescrit pas, et le cœur le plus généreux peut très-bien ne pas se rendre à cet argument. Je voudrais donc voir disparaître du roman de M. Sandeau le chapitre où Marianna surprend Henri un pistolet à la main.

M. Sandeau était condamné, par la nature du sujet qu'il avait choisi, à faire de la seconde partie de son livre une contre-épreuve de la première. Il n'a pas cherché à éluder cette nécessité, et nous pensons qu'il a bien fait. Il s'est soumis résolument à la condition qu'il avait posée lui-même, et il a trouvé, dans cette obéissance volontaire et prévoyante, l'occasion d'un éclatant triomphe. Marianna se détachant de Henri n'est pas moins vraie que George se détachant de Marianna. Des deux parts c'est la même colère, la même franchise, la même cruauté. La victime se fait bourreau avec une joie féroce. Mais je crois devoir blâmer d'une façon absolue les menaces de mort proférées par Henri, lorsque Marianna se décide à le quitter. Une pareille menace, loin d'ajouter à l'émotion, diminue la pitié qu'inspirait Henri. Si Marianna était infidèle, si Henri se voyait trahi, le meurtre se comprendrait; mais répondre à l'abandon par une menace de mort, c'est une extravagance qui n'a rien d'attendrissant.

L'intervention de George Bussy à l'heure où Marianna, désabusée, hésite encore à quitter Henri, ne me paraît pas pouvoir être avouée par le goût. Je trouve dans cette intervention un double inconvénient. En premier lieu, cette prophétie vivante, qui arrive à point nommé pour que les acteurs obéissent au programme, donne au récit quelque chose d'artificiel et rappelle maladroitement la phrase qui termine toutes les fables d'Ésope. Marianna, pour devenir cruelle, n'a pas besoin des conseils de George. L'amour qu'elle subit sans pouvoir y répondre parle assez haut pour la décider. En second lieu, il ne convient pas de placer Marianna entre ses deux amants. Un pareil rapprochement n'est pas invraisemblable, mais il ne peut manquer de blesser le lecteur le moins prude. Si le monde offre de tels rapprochements, s'il y a des femmes assez adroites pour peupler leur salon des oublis de leur cœur, la poésie doit omettre cette face de la réalité.

Le départ de Marianna, ses courses furtives dans les environs de Blanfort, son entrevue avec Noëmi, et la scène où M. de Belnave lui pardonne sans

s'humilier, et lui permet de rester près de lui sans la rappeler, forment assurément les plus belles pages du livre. Il y a dans ces derniers chapitres une fermeté de style, un enchaînement d'idées qui ne permettent pas à l'attention de broncher un seul instant. L'auteur a su associer habilement à l'analyse des sentiments qui agitent Marianna la peinture du paysage. L'action réciproque de l'âme sur la nature et de la nature sur l'âme a fourni à M. Sandeau plusieurs traits d'une véritable éloquence. Tantôt le paysage encadre la pensée, tantôt la pensée éclaire le paysage, et cette alliance du monde intérieur et du monde extérieur n'a jamais rien d'artificiel. Privée de Marianna, la campagne décrite par M. Sandeau n'aurait plus le même sens, et Marianna, autrement encadrée, ne produirait pas la même émotion. L'auteur a très-bien rendu l'humilité fière de Marianna et la dignité indulgente de M. de Belnave. J'accepte sans répugnance le suicide de Henri, qui sert de dénoûment, car il fallait que Marianna eût un remords en même temps qu'un repentir; il fallait qu'elle regrettât le bonheur que lui avait offert M. de Belnave et qu'elle avait méconnu, et qu'elle eût à se reprocher le malheur et la perte de Henri. Mais je voudrais que Henri, une fois résolu à ne pas chercher dans un nouvel amour une consolation passagère, terminât sa vie loin de Marianna. Un suicide dans le parc de Blanfort a quelque chose de théâtral, et ne s'accorde pas avec la simplicité générale du livre.

Il me reste deux reproches à formuler, et j'hésite d'autant moins à le faire, que j'ai pu louer sincèrement la plus grande partie de *Marianna*. M. Sandeau a interposé dans la trame de son récit des idylles et des élégies qui sont quelquefois bonnes en elles-mêmes, mais qui pourraient disparaître sans laisser aucun regret. Ces morceaux, traités généralement avec une grande délicatesse, distraient l'attention, et troubleraient l'unité du poëme, si l'auteur n'avait pris le soin de placer les idylles en forme de description, et les élégies en forme d'exorde. Mais quelle que soit l'habileté avec laquelle ces morceaux sont placés, je ne balance pas à les blâmer; car ils ralentissent le récit, et paraissent entamer la réalité des personnages. En voyant l'auteur se détourner pour chanter une idylle, s'arrêter pour soupirer une élégie, on est tenté de se demander s'il croit encore aux acteurs qu'il abandonne si facilement, s'il a vraiment assisté aux souffrances qu'il raconte. Or la croyance, une fois ébranlée, a grand'peine à se raffermir; une fois conquise, on ne saurait l'entretenir avec trop de vigilance.

Quant au style de *Marianna*, il se distingue généralement par l'élégance et la pureté. Outre la correction littérale qui relève de la grammaire, il possède presque toujours une correction plus rare qui relève de l'analogie. Mais M. Sandeau, justement préoccupé de l'importance de l'analogie, s'est quelquefois laissé aller au plaisir de montrer qu'il sait tout ce qu'elle vaut. Quand il s'empare d'une image, il ne la quitte pas toujours à temps. Après l'avoir employée utilement à l'explication de sa pensée, il lui arrive de la garder quand elle ne peut plus lui rendre aucun service. C'est ce que j'appellerai le côté puéril de l'analogie; car, si la violation de l'analogie obscurcit la pensée, s'il est nécessaire de suivre les contours et les faces diverses d'une image aussi soigneusement que les faces diverses d'une vérité mathématique, l'image devient inutile, dès

que la pensée est complétement éclairée. La retenir et lui prescrire de nouvelles évolutions lorsqu'elle a rempli sa tâche, c'est diminuer la valeur de la pensée en exagérant la valeur des mots. Le style, ainsi conçu, ne sert plus de vêtement à l'idée; c'est une étoffe qui attend une main savante et qui ne dessine rien.

Malgré ces réserves, *Marianna* est un beau livre plein d'intérêt et de vérité, dont le succès, déjà populaire, ne peut manquer de grandir encore; et si j'en ai discuté la valeur, c'est que je crois à sa durée.

GUSTAVE PLANCHE.

THÉATRE-FRANÇAIS.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE,

COMÉDIE,

PAR M. ALEX. DUMAS.

Entre tant de gens de talent qui se fourvoient, et qui semblent, à chacune de leurs œuvres nouvelles, vouloir réaliser sur eux-mêmes la décadence dont parle le vieux Nestor à l'égard des générations successives, c'est un vrai plaisir qu'un succès soudain, brillant, facile, qui, pour l'un d'eux, remet toutes choses sur le bon pied, et montre qu'une veine heureuse n'est point du tout tarie. M. Alexandre Dumas est un auteur aimé du public, et l'on a applaudi de bon cœur sa spirituelle et vive comédie. On a retrouvé de prime saut l'auteur de *Henri III,* d'*Antony,* même d'*Angèle :* de la rapidité, du trait, du mouvement, un entrain animé, impétueux, habile, qui laisse peu de trêve aux objections, qui amuse avant tout et enlève, qui touche quelquefois. La vocation dramatique de M. Dumas est si nettement décidée, qu'il y a lieu de s'étonner qu'il s'en détourne jamais pour des écrits dont l'intérêt unique est encore un reflet de ce talent de scène qui lui a été donné. Dans ses pièces mêmes de théâtre, il a, une ou deux fois, essayé d'un certain genre qui passe, avec raison, pour plus noble, plus sérieux et plus profond. Quoique de tels efforts, s'ils étaient suivis avec constance, soient de ceux qu'il y a presque obligation à favoriser, et quoique l'auteur de *Christine* ait paru un moment vouloir les poursuivre, nous croyons que c'est au théâtre surtout que l'effort ne doit point paraître trop prolongé. Si l'on a une vraie veine, l'important est de la développer et de la pousser un peu haut sans doute, mais avant tout de la reconnaître et de la

suivre. M. Dumas qui, en un ou deux moments, avait pu sembler forcer la sienne, a bien plutôt, le reste du temps, donné à regretter qu'il en abusât en sens contraire par son trop de facilité à la répandre et à l'égarer dans des collaborations peu dignes de lui. Aujourd'hui il se retrouve lui seul et lui-même tout entier, à son vrai point naturel; il ressaisit le genre de son talent dans la direction la plus ouverte et la plus sûre. Qu'il y demeure et qu'il y marche : sans beaucoup de fatigue et avec autant de bonheur, il peut faire souvent ainsi (1).

Le sujet, inventé ou non, se rapporte à cette bienheureuse époque du XVIIIe siècle, qui est devenue, depuis près de dix années, la mine la plus commode et la plus féconde de drames et de romans. J'ai ouï dire à quelques vieillards qu'à leur sens, l'époque où il aurait été le plus doux et le plus amusant de vivre, eût été à partir de 1715 environ, dans toute la longueur du siècle, et en ayant bien soin de mourir à la veille de 89. Je ne sais si nous en sommes venus à penser comme ces vieillards; mais, à fréquenter nos théâtres et à lire nos nouvelles, on le dirait quelquefois. Sous la restauration, l'idéal, c'est-à-dire ce qu'on n'avait pas, se reportait à la gloire de l'empire et aux luttes de la révolution; depuis 1830, c'est-à-dire depuis que nous sommes devenus vainqueurs et glorieux apparemment, notre idéal se repose et semble être aux délices de Capoue, à ce bon XVIIIe siècle d'avant la révolution, que, dès Louis XIV jusqu'après Pompadour, nous confondons volontiers sous le nom de *Régence*. Nous remontons sans doute au moyen âge aussi; mais c'est là, surtout au théâtre, une fièvre chaude, un peu factice, et qu'il est difficile de faire partager au grand nombre : au lieu qu'avec le XVIIIe siècle, nous ne nous sentons pas tellement éloignés que cela ne rentre aisément dans nos goûts au fond et dans nos mœurs, sauf un certain ton, un certain vernis convenu qu'on jette sur les personnages, un peu de poudre et de mouches qui dépayse et rend le tout plus piquant. Jusqu'à quel point est-on fidèle dans cette prétendue reproduction de belles mœurs à notre usage? Je ne l'oserai dire, et peu de gens d'ailleurs s'en soucient. Depuis les Mémoires de Saint-Simon, qui ne s'attendait guère, le noble duc, à ces ovations finales de vaudeville (s'il l'avait su, de colère il en aurait suffoqué), jusqu'à ce qu'on appelle les Mémoires du duc de Richelieu et contre lesquels s'élevait si moralement Champfort, plus que rongé pourtant des mêmes vices; dans toutes ces pages on taille aujourd'hui à plaisir, on découpe des sujets romanesques ou galants, on prend le fait, on invente le dialogue : ici serait l'écueil si le théâtre n'avait pas ses franchises à part, si ceux qui écoutent étaient les mêmes tant soit peu que ceux qui ont vécu alors ou qui ont vu ce monde finissant. Mais nos parterres, ni même nos orchestres, ne sont pas tout à fait composés de Talleyrands : le dialogue paraît donc suffisamment vrai; s'il étonnait par moments, on se dirait : *C'était comme cela alors.* Le genre

(1) L'échec de *l'Alchimiste* au théâtre de la Renaissance vient trop à point confirmer notre remarque. Entre ces drames à grande prétention poétique et les mélodrames où il n'y en a plus du tout, n'est-il donc pas un juste-milieu de carrière et comme une portée naturelle de talent? Le succès de *Mademoiselle de Belle-Isle* semble assez l'indiquer à M. Dumas. Qu'il s'accoutume à pointer de ce côté, entre l'empyrée et le boulevard : *ni si haut, ni si bas.*

Régence couvre tout. Le Louis XIV même s'y confond; pas tant de nuances; les finesses de ton seraient perdues; l'optique de la scène grossit. Que l'ensemble remue et vive et amuse, c'est bien assez.

Quoi qu'il en soit, ce genre en vogue, qui contribue à défrayer bien des théâtres, ne s'était pas élevé jusqu'ici à une certaine hauteur, et on n'avait souvenir d'aucune pièce saillante. Les feuilletons de M. Janin qui y avait poussé plus que personne par ses réhabilitations sémillantes de Marivaux, de Crébillon fils, et qui ne perdait aucune occasion d'en rafraîchir l'idéal, étaient encore ce qu'on en retenait le plus. Le genre régnait; on ne savait où le prendre. M. Dumas vient de le porter tout d'un coup, de l'élever au niveau du Théâtre-Français, de l'y lancer avec verve et largeur : cela a passé sans faire un pli.

Le genre a fait son entrée dans la personne de son héros le plus légitime et le plus brillant, le maréchal de Richelieu. Nous venons trop tard pour une analyse que toutes les plumes spirituelles ont épuisée : nous n'en toucherons ici que ce qui est nécessaire à nos remarques. L'ouverture de la scène est heureuse et vivement enlevée. La marquise de Prie occupée à brûler les billets galants dont on l'assiége, et plaignant ce bon duc de Richelieu qui arrive sur le fait et lui rend à son tour la moitié de sa pièce : tout cela est engagé à merveille. Il ne s'agissait pas de broncher au début. Le succès de l'air tout entier dépendait de la manière dont on prendrait l'intonation. L'auteur s'est conduit bravement, il est entré *in medias res,* comme on dit; il s'est jeté là comme son héros à Port-Mahon. Il y a du coup de tête heureux dans M. Dumas. Une fois le ton pris et accepté et applaudi, le reste passe; le sujet a beau être scabreux, graveleux même : peu importe! on a ri dès l'abord, on est aguerri. Molière, d'ailleurs, en son temps, n'était pas si chaste. Il y a telle pièce où il ne fait que retourner d'un bout à l'autre l'éternelle plaisanterie, vieille comme le monde. Aujourd'hui, on ne supporterait plus le mot si franc, si gros; la chose passe toujours, et d'autant mieux, avec quelque ragoût rajeuni.

Il faut bien se l'avouer, le théâtre comique n'est une école de mœurs qu'en ce sens que, lorsqu'il est bon, il apprend comment elles sont faites, comment ici-bas cela se pratique et se joue. M. de Maistre, qui, dans d'admirables pages sur l'art chrétien, s'est pris à regretter que Molière, avec sa veine, n'ait pas eu la moralité de Destouches, est tombé, contre son ordinaire, dans une inadvertance; il a demandé là une chose impossible et contradictoire. Qui dit moralité en ce sens, dit peu de rire. Une comédie pourtant qui ne roulerait au fond que sur une certaine plaisanterie physiologique et sur une aventure matérielle, serait classée par là même; en amusant beaucoup, elle ne passerait jamais un étage secondaire; un conte de La Fontaine reste un conte, et Sganarelle, bien que né d'un même père, n'est en rien cousin-germain du *Misanthrope*.

M. Dumas l'a senti; sa pièce courait risque de n'être pas cela. Le duc de Richelieu et la marquise de Prie rompent en éclatant de rire au nez l'un de l'autre. Le duc, par suite d'un pari, se trouve tenu d'être, la nuit prochaine, à minuit, dans la chambre à coucher de Mlle de Belle-Isle; la marquise tient contre : y sera-t-il ou n'y sera-t-il pas? et, lorsqu'il y est, lorsqu'au lieu de Mlle de Belle-Isle, il ne rencontre à tâtons que la marquise, s'en apercevra-t-il ou ne s'en apercevra-t-il pas? Voilà les questions qui s'agitent, voilà le fond et

le nœud, si M. Dumas n'avait aussitôt paré à cette sorte de médiocrité de son sujet en y ajoutant, en y substituant, pour le relever, le pathétique développé des deux rôles de Mlle de Belle-Isle et de son chevalier. C'est un drame accollé à une comédie. L'endroit de la soudure est à la fin du second acte et au commencement du troisième. L'auteur a été habile, il a fait accepter au public sa substitution, dirai-je sa rallonge dramatique : on a pris le change, il a donc eu raison. La réflexion pourtant a droit de faire ses réserves.

Quelques-uns l'ont déjà dit : naturellement et dans la réalité, il est impossible que le duc de Richelieu, lorsqu'à la fin du second acte il se dirige à tâtons vers sa tendre proie, ne s'aperçoive pas presque aussitôt de la méprise et de la ruse. La personne de l'actrice, dans le cas présent, semble choisie exprès pour doubler l'invraisemblance. Mais même, taille à part, les objections ne manqueraient pas. J'en demande bien pardon, mais il y a là une véritable question physiologique au fond de la question littéraire (*anguis in herbis*) et qui ne fait qu'un avec elle. Il ne laisse pas d'être singulier qu'on en soit venu, sans s'en douter, à ce point que, pour juger de la vraisemblance d'une œuvre dramatique, il faille presque approfondir un cas de médecine légale : je saute dessus; le public a fait de même. M. Dumas ouvre le troisième acte en nous entraînant.

Si l'invraisemblance n'avait pas eu lieu, si le duc de Richelieu avait reconnu, dès le second pas dans l'ombre, qu'il était mystifié, le troisième acte devenait tout différent, ou plutôt il n'y avait plus de troisième acte, mais seulement une dernière scène comique, un changement de tableau. Le chevalier d'Aubigny arrivait furieux, on lui riait au visage; Mme de Prie se frottait les mains; Mlle de Belle-Isle, survenant, ne comprenait rien, et d'Aubigny, rassuré, se gardait bien de l'instruire : il emmenait vite sa fiancée. La pièce, dans ces termes-là, n'était plus qu'une spirituelle petite comédie anecdotique, un peu supérieure de proportions et de qualité à l'agréable vaudeville *Dieu vous bénisse,* du Palais-Royal. M. Dumas n'a pas voulu qu'il en fût ainsi. D'Aubigny arrive; Mlle de Belle-Isle ignore tout; ils parlent longtemps sans s'entendre, et, lorsqu'il a expliqué enfin sa colère, elle ne peut l'éclairer d'un mot à cause de ce fatal serment que Mme de Prie lui a fait prêter devant nous dans une formule si rigoureuse. La scène où le duc arrive à son tour et parle sans se douter que le chevalier écoute, est très-amusante et parfaite de jeu, quoiqu'elle ramène et promène trop à plaisir l'imagination sur les impossibles erreurs de la nuit. Il part; le chevalier, sorti de sa cachette, renouvelle les plaintes, les reproches, les instances : mais toujours le fatal serment est là. N'admirez-vous pas l'importance du serment à la scène et le merveilleux ressort qu'il fournit à nos auteurs qui ne craignent pas de faire peser toute une pièce là-dessus? Dans la vie, c'est autre chose : on est entre soi, deux mots expliquent tout. « Vous êtes in-
» quiet, dirait Mlle de Belle-Isle au chevalier; allons donc; sachez (mais ne le
» dites pas) que je n'ai point passé la nuit ici; j'ai promis de ne pas dire où je
» suis allée; j'ai donné ma parole à Mme de Prie; ne me pressez pas trop, car
» je vous dirai tout. — Vous insistez, vous paraissez douter : Raoul, je suis
» allée, cette nuit, à la Bastille.... Faites que je ne vous ai rien dit. » Mais toute la force du serment s'est réfugiée de nos jours à la scène. Les prédicateurs eux-

mêmes ont d'ordinaire enseigné qu'on n'était pas obligé de tenir les serments téméraires : qu'importe? un serment est toujours sacré dans ce monde théâtral, même de la régence ; on l'observe judaïquement. A mesure que le serment politique perd de sa valeur, le serment dramatique gagne en inviolabilité ; c'est ainsi que la littérature exprime souvent la société, par le revers : on fait des bergeries au siècle de Fontenelle ; on immole sur le théâtre son bonheur à la lettre d'un serment, dans le siècle où la parole d'honneur court les rues et où on lève la main sans rien croire.

L'habileté de M. Dumas n'en est que plus grande d'avoir fait marcher son drame, sans coup férir, à travers ces invraisemblances, et d'avoir tenu constamment en haleine le spectateur sans lui laisser le temps de regimber. Les scènes se suivent, s'enchaînent, en promettent d'autres : on veut aller, on est curieux de savoir, on ne s'attarde pas à chicaner en arrière. Le quatrième acte est très-heureusement rempli. Le personnage du duc de Richelieu, si bien joué par Firmin, y a tous les honneurs. Les deux meilleurs caractères de la pièce, les plus vrais d'un bout à l'autre, me semblent Richelieu et la marquise. Ce que celle-ci ne prend guère la peine de dissimuler en air cru, dur et matériel, peut bien n'être pas très-élevé et très-idéal, mais ne sort pas de la comédie et rentre tout à fait dans la vérité. Le moment où, écrivant au roi pour son compte, elle laisse reconnaître au duc son écriture, et répond à ses étonnements, sans cesser d'écrire, par ce brusque : *Vous ne devinez pas!* ce moment et cette parole achèvent le caractère. Quant au chevalier, c'est un frère d'Antony et de tous ces sombres héros modernes de la scène et du roman ; il a dès l'abord une vraie mine funèbre, un langage d'après Werther ; le duc de Richelieu et lui ne sont pas du tout contemporains. On s'en aperçoit bien, dans la scène du défi, à la surprise du duc, quand l'étrange proposition lui est faite de jouer sa vie sur un coup de dé. J'ai dit que la pièce de M. Dumas était un drame moderne accolé à une comédie de la régence : le drame et la comédie sont en vis-à-vis dans cette scène, la comédie et le duc de Richelieu y ont le dessus heureusement.

Le rôle de Mlle de Belle-Isle a du touchant ; il en aurait davantage sans cette réticence invraisemblable dont on lui sait mauvais gré. Sans dire même où elle a passé la nuit, il lui suffisait tout d'abord de protester qu'elle ne l'avait point passée dans l'appartement, pour tranquilliser le chevalier. Il y a dans le rôle de très-beaux moments, dont Mlle Mars tire le parti qu'elle sait toujours tirer et quelquefois créer : je ne fais que rappeler le *Vous mentez!* le *Et vous avez raison!* L'accent de la grande actrice ne sauve pas toujours certaines ingénuités un peu maniérées dans le langage. En un mot, on applaudit ce rôle pathétique, mais on n'y pleure pas un seul instant.

Le drame moderne reprend sa revanche et domine au cinquième acte : la lutte, encore une fois violente, entre Mlle de Belle-Isle dégagée de son serment, et le chevalier qui se croit éclairé trop tard, n'est adoucie que par l'approche du dénoûment bien prévu, et par l'idée qu'il est impossible que la catastrophe ait lieu désormais. Le duc accourt à temps pour relever le chevalier de sa parole ; celui-ci ne dément pas son caractère solennel et achève de se poser dans ce dernier mot : « *Mlle de Belle-Isle, ma femme! — M. de Richelieu, mon*

meilleur ami ! » Le duc, tout ému qu'il est lui-même en ce moment, a dû sourire à ce brevet de meilleur ami qui lui tombe dans une bénédiction nuptiale; peut-être y aurait-il un petit acte purement comique à ajouter au drame : *Deux Ans après*.

Quoi qu'il en soit de toutes ces remarques du lendemain, la soirée de *Mlle de Belle-Isle* a été brillante; succès facile, amusant et mérité d'un talent spirituel et chaleureux, qui a d'heureux coups de main à la scène, qui égale quelquefois ses imprudences par ses ressources, et qui, dans ses quinzaines bigarrées, s'il compromet aisément un triomphe par des échecs, peut réparer ceux-ci non moins lestement par des revanches. Faisons comme Richelieu dans cette partie de dés qu'il joue avec d'Aubigny; ne nous souvenons que du coup que l'aventureux joueur a gagné.

Voilà dix ans à peu près qu'*Henri III* a paru, et que les premières promesses du drame moderne ont brillamment et bruyamment éclaté. A entendre nos espérances d'alors, il semblait que, pour l'entier triomphe d'un genre plus vrai et des jeunes talents qui s'y sentaient appelés, il ne manquât qu'un peu de liberté à la scène et de laisser-faire. Le laisser-faire est venu : après dix années, non plus de tâtonnements et d'essais, mais d'excès en tous sens et de débordements, on est trop heureux de retrouver quelque chose qui rappelle le premier jour, et qui délasse un peu à tout prix. Oh! que le rôle serait beau pour un auteur dramatique qui le comprendrait et qui aurait en lui la veine! Le public est si las; il serait si reconnaissant d'être tant soit peu amusé ou touché; il donnerait si volontiers les mains à son plaisir!

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 avril 1839.

Nous voudrions pouvoir annoncer qu'une de ces mille combinaisons que chaque jour voit naître et mourir, a mis fin, de guerre lasse, aux tristes incertitudes qui n'ont déjà que trop fatigué le pays; mais nous n'avons encore à constater que la répétition, sous une forme nouvelle, de ces prétendues impossibilités qui seraient souverainement ridicules, s'il s'agissait de choses moins sérieuses que l'avenir de la France et celui du gouvernement représentatif. Maintenant c'est M. Dupin qui, nommé garde des sceaux et appelé à présider les réunions du conseil par le rang de son ministère dans la hiérarchie des portefeuilles, ne *peut* plus accepter la présidence à ce seul titre, et veut un président du conseil pour tout de bon, comme l'aurait été le maréchal Soult, si le maréchal Soult n'avait pas eu, lui aussi, trois ou quatre impossibilités de la même force à mettre en avant. Passe encore si M. Dupin, au premier mot qu'on lui aurait touché de cette présidence d'étiquette dont il ne veut plus, avait déclaré ne pouvoir aller plus loin et ne vouloir pas entrer dans le ministère centre gauche à pareille condition. Mais sans doute il avait accepté la veille, puisque les journaux qui sont dans le secret de ces négociations avaient annoncé que le cabinet centre gauche était complet, que le roi n'avait qu'un mot à dire, une signature à donner, et que tout serait fini. D'où vient donc ce brusque changement? M. Dupin reçoit-il aussi de mauvais conseils, et daigne-t-il les écouter? Lui aurait-on persuadé que s'il se laissait nommer président du conseil seulement à titre de garde des sceaux, sa bouffonne comparaison du palmier ne lui serait plus applicable? Aurait-il craint de ne pas donner assez d'ombrage à ses collègues, ou se serait-il assez défié de lui-même pour croire qu'il ne défendrait pas aussi bien contre la prérogative royale son droit de présidence réelle? Mais non, ce n'est rien de tout cela; c'est un manque de cœur au moment décisif, ou même un pur caprice. Tout le monde a eu des caprices dans cette longue crise; pourquoi M. Dupin n'aurait-il pas les siens? Ce sera le pendant du singulier programme qu'il a communiqué à la chambre des députés, et dans lequel il condamne les ministres qui donnent des places à leurs frères, à leurs parents, à leurs amis. On voit que M. Charles Dupin a

fort bien fait de prendre ses sûretés avant que son illustre aîné ne fût élevé au ministère.

Mais quittons un instant M. Dupin, et voyons combien les autres candidats au ministère avaient subi ou prononcé d'exclusions, exercé de veto, élevé d'impossibilités du même genre. D'abord c'est M. Odilon Barrot, qui, à l'époque où M. Guizot le portait, sans faire d'objection, à la présidence de la chambre, ne veut pas que M. Guizot soit ministre de l'intérieur. En vain M. Thiers s'efforça-t-il de concilier cette première dissidence entre les chefs de la coalition victorieuse. Tous ses efforts échouèrent contre l'obstination de l'un à ne vouloir entrer dans le nouveau cabinet que comme ministre de l'intérieur, et contre celle de l'autre à ne concéder aux doctrinaires rien de plus que les finances et le ministère de l'instruction publique. Puis, M. Odilon Barrot se ravise : il fait à M. Guizot la concession d'abord refusée; mais la situation était changée, la brèche s'était élargie. Déjà M. Guizot, moins fier de sa victoire, moins sûr de son avenir personnel, cherchait timidement à regagner la confiance du parti conservateur : il fallait lui sacrifier la présidence de M. Odilon Barrot. M. Guizot, accepté alors comme ministre de l'intérieur par le chef de la gauche dynastique, ne voulut plus faire de la présidence de M. Barrot une question de cabinet, lui qui, dans la discussion de l'adresse, avait solennellement amnistié son éloquent adversaire, devenu son allié. Ce n'est pas tout. Pendant quelques jours, le maréchal Soult a positivement exclu M. Thiers, déclaré qu'il ne pourrait siéger avec lui dans le même cabinet, et travaillé néanmoins à composer un ministère de coalition, dont n'aurait pas fait partie l'homme le plus important de la coalition, celui qui en était le centre, et sans lequel la coalition ne se serait pas organisée. Plus tard, le maréchal Soult, qui avait accepté ou formé lui-même un ministère centre gauche pur, a exigé M. Guizot et M. Duchâtel. Celui-ci n'a pas voulu entrer sans M. Guizot dans la dernière combinaison, celle qui a été rompue par un caprice de M. Dupin, et son exemple a été suivi par M. Cunin-Gridaine, homme du centre gauche rallié à M. Molé, qui aurait signé des deux mains le programme de M. Thiers, mais qui n'a pas voulu concourir à son exécution et répondre à l'idée conciliatrice qui l'avait fait appeler au partage du pouvoir. Enfin M. Teste a cru que ses relations avec le maréchal Soult ne lui permettaient pas de s'associer à un cabinet dont le maréchal avait refusé la présidence.

Quelques-uns de ces refus s'expliquent sans doute par des scrupules honorables, et puisqu'il s'agit d'hommes sérieux, tous ont des motifs sérieux, nous aimons à le croire. Cependant si l'on réfléchit que la situation est très-grave, que la reconstitution d'une majorité du gouvernement est très-difficile, qu'auprès une secousse aussi rude il faut réunir au lieu de diviser, on trouvera peut-être que les hommes politiques appelés à terminer la crise n'y ont pas mis toute l'abnégation d'intérêt personnel ou d'amour-propre que réclamaient les circonstances. Nous ne saurions donc approuver la résolution prise par M. Duchâtel et par M. Cunin-Gridaine de ne point entrer dans le ministère centre gauche, dont les chefs ne leur demandaient pas une défection, mais leur offraient comme à des gens d'honneur l'occasion de rendre au pays un grand service, en rassurant par leur accession ceux des hommes d'ordre qui auraient pu trop fa-

cilement s'alarmer. Nous ne concevons rien à la tactique pessimiste. Nous ne voyons pas ce que l'on aurait gagné à forcer le ministère centre gauche à s'appuyer exclusivement, pour vivre, sur des alliés plus avancés que lui, tandis qu'il eût été si facile de lui assurer tout d'abord un certain nombre d'adhésions honorables sur les bancs du centre droit, par l'association d'un ou deux hommes appartenant à cette fraction de la chambre. Encourager ces hommes à se tenir en dehors, c'est, quoi qu'on en dise, multiplier les embarras d'une situation qui en est hérissée; et c'est surtout ce que ne devraient pas faire les journaux essentiellement monarchiques, au milieu des préventions injustes dont l'esprit public est assiégé, préventions qui survivent à toutes les explications de la tribune, et entretenues par les interminables lenteurs de l'enfantement ministériel.

N'est-ce pas M. Guizot qui a dit que l'on ne construisait pas les villes à coups de canon? Il doit voir maintenant que les coalitions aussi détruisent et ne fondent pas. C'est ce que nous n'avons cessé de répéter depuis quelques mois. Aujourd'hui la leçon est complète. La coalition qui a renversé le ministère du 15 avril, après avoir vainement essayé de se partager le prix de la victoire, s'est divisée avec autant d'éclat qu'elle s'était formée, et désormais ce n'est pas elle qui paraît destinée à constituer le ministère, puisque ni M. Thiers ni M. Guizot, dit-on, n'entreraient dans le cabinet dont on s'occupe aujourd'hui.

A voir les frayeurs inconcevables qu'avait inspirées à certains esprits la seule annonce d'une discussion parlementaire sur la crise ministérielle, on ne croirait vraiment pas que la France est depuis vingt-cinq ans en possession du régime constitutionnel, c'est-à-dire d'un gouvernement qui repose tout entier sur la libre discussion des grands intérêts de l'État, soit à la tribune, soit dans la presse. Mais, heureusement pour l'honneur de nos institutions, dont ces crises si fréquentes et si longues affaiblissent un peu le crédit, cette discussion si délicate a été calme, digne et modérée. Chacun est venu expliquer sans aigreur, sans injustice pour ses adversaires, sans récriminations compromettantes, les motifs de sa conduite, ce qu'il avait fait, ce qu'il avait voulu, ce qu'il persistait à vouloir, et pourquoi il y persistait. Nous regrettons que ce bon exemple n'ait pas profité davantage à une partie de la presse, qui aurait pu y trouver des leçons de convenance et d'équité envers tout le monde. M. Thiers en particulier y a montré comment il fallait parler de la couronne et comment un homme politique pouvait maintenir ses droits à l'égard de la royauté, sans méconnaître ses devoirs. L'homme d'opposition n'y a pas effacé l'homme de gouvernement; l'orateur libéral n'y a pas rendu le ministre impossible; le présent n'y a pas rompu avec le passé. On a vu qu'il n'abjurait aucun de ses principes, qu'il ne reniait aucun de ses actes antérieurs, qu'en accordant à la gauche une satisfaction de personnes, il ne lui promettait aucune concession de choses. En un mot, on a retrouvé en lui le président du conseil du 22 février, cherchant à clore un passé irritant, et convaincu de ceci, que ce serait rendre à la dynastie de juillet un immense service, si l'on élargissait insensiblement la base du système gouvernemental, et si, au lieu d'étendre les limites de l'opposition, on parvenait, au contraire, à les resserrer. N'est-ce

pas là, en effet, le but suprême que doit se proposer le gouvernement de la révolution de juillet? L'opposition, représentée par les 193 voix qui ont porté M. Odilon Barrot à la présidence contre M. Passy, est trop forte de moitié. Il est de toute nécessité que le centre gauche et la partie de la gauche qui en est le plus près cessent d'y figurer, et passent désormais sous une bannière ministérielle. Il ne peut être dans l'intérêt d'aucun pouvoir que le nombre de ses ennemis soit si grand; et c'est pour cela que nous regardons comme très-hasardeuse la combinaison tentée il y a quelques jours et maintenant reprise, qui réunirait les doctrinaires, les 221, le maréchal Soult et M. Passy avec les siens. Nous craignons que l'opposition ne demeure trop puissante contre un ministère ainsi composé. La présence des doctrinaires, qui certainement y joueront un grand rôle, en aura bientôt détaché quelques-uns des hommes du centre gauche que M. Molé avait habilement ralliés au ministère du 15 avril, et cette administration sans homogénéité sera à la merci du premier accident. D'ailleurs, le fait qui dominera tout, c'est l'éloignement et l'opposition forcée de M. Thiers; et ce qui nous confond, c'est qu'avec l'expérience des trois dernières années sous les yeux, on n'ait pas mieux compris partout de quelle importance il est pour le gouvernement actuel que M. Thiers n'en soit pas déclaré l'adversaire par une opiniâtre et éternelle exclusion.

On ne saurait se le dissimuler : depuis que la couronne, en dissentiment avec M. Thiers sur la question d'Espagne, a pris le parti de se priver de ses services, la situation a été pénible et a toujours paru précaire. Les fautes commises sous le 6 septembre, fautes qu'il a été nécessaire de réparer par le sacrifice de M. Guizot, ont reporté l'attention générale sur le président du conseil du 22 février. Le programme de politique que, dans les premiers jours du 15 avril, il a opposé avec succès à un des plus beaux discours de M. Guizot, l'a encore élevé plus haut dans l'opinion publique, et cela en fortifiant le ministère de M. Molé contre les sourdes défiances du centre droit. Nous n'approuvons pas indistinctement tout ce que M. Thiers a fait depuis cette époque. Par exemple, il aurait pu, et nous avons regretté qu'il ne l'ait pas voulu, il aurait pu changer en triomphe la défaite essuyée par le ministère, en 1838, sur la question des chemins de fer. Son opinion n'était pas douteuse. Amis et ennemis savaient qu'à ses yeux l'État pouvait seul exécuter bien et sûrement ces grands travaux, dont il comprenait parfaitement le caractère politique. Il aurait donc pu, en cette circonstance, prêter son appui au cabinet du 15 avril, au lieu de prendre sa part dans ce déplorable résultat négatif auquel est venue aboutir la prolixe et fastidieuse dissertation de M. Arago, combinée avec la douteuse éloquence de M. Berryer. Nous avons alors blâmé M. Thiers de ne pas avoir senti qu'il y avait là, pour l'homme d'État qui avait fait voter à la chambre des députés cent millions de travaux publics, un beau rôle à jouer, et une gloire certaine à recueillir, bien préférable à la satisfaction d'humilier un cabinet. Mais quand bien même on pourrait encore, sans être accusé d'injustice, reprocher d'autres fautes à M. Thiers, il n'en serait pas moins vrai que son opposition, chaque jour plus vive, était, de l'aveu de tout le monde, un fait de la plus haute gravité; que ce fait constituait dans la situation un embarras considérable, et qu'au milieu d'une prospérité réelle, d'une tranquillité profonde, il apparaissait aux

esprits éclairés et prévoyants comme le plus grand danger pour l'avenir. Cependant nous sommes prêts à reconnaître que ce sentiment, très-généralement répandu, ne produisait pas sur tout le monde le même effet, ne se résolvait pas dans la même conséquence. Si les uns y voyaient une raison de regretter l'éloignement de M. Thiers du pouvoir, et une nécessité plus ou moins prochaine de l'y rappeler, les autres se révoltaient contre cette puissance d'un simple citoyen, et ne cherchaient qu'à échapper, pour ainsi dire à tout prix, aux conclusions qu'il semblait si naturel d'en tirer.

Au reste, rien ne nous semble plus impolitique que cette révolte contre les individualités puissantes et nécessaires, dans un système de gouvernement où la royauté n'agit que par des intermédiaires, faible quand ils sont faibles, forte quand ils sont forts, intéressée autant que le pays même à ce qu'ils soient les meilleurs, les plus intelligents, les plus capables. Les amateurs d'anecdotes savent ou cherchent à savoir quel était, à tel moment donné, le degré d'affection de George III pour l'illustre Pitt : l'histoire et le monde ne connaissent qu'un glorieux règne et un grand ministre. C'est une forme de gouvernement qui n'est incommode que si on ne veut pas la comprendre et si on ne sait pas la manier. Chose remarquable, Guillaume IV est resté dans le cœur des Anglais le roi populaire de la réforme, bien qu'il ait un jour renvoyé, sans trop de cérémonie, son ministère réformiste pour appeler aux affaires M. Peel et le duc de Wellington. Mais quelques mois après, il reprenait, aux applaudissements de l'Angleterre, lord John Russell et ses collègues, qui avaient mis M. Peel en minorité de sept voix dans une chambre des communes renouvelée. Guillaume IV est mort très-populaire. D'ailleurs on n'use que les hommes médiocres ; les autres survivent. Un homme vraiment puissant tire sa force de lui seul. Souvent même il se rend nécessaire dans une monarchie absolue, témoin le cardinal de Richelieu ; à combien plus forte raison sous un régime constitutionnel qui a besoin du libre concours de tant de volontés, et qui donne à un si grand nombre de personnes une importance quelquefois exagérée !

A Dieu ne plaise que nous méconnaissions la valeur et l'importance réelle du maréchal Soult ! mais au moins il nous sera permis de regretter que, dans cette crise, le duc de Dalmatie soit resté au-dessous de sa haute mission. Dans la position que lui avaient faite la confiance des chefs du centre gauche, au mois d'avril 1837, et l'ambassade extraordinaire de Londres, il était tout simple de s'adresser d'abord à lui pour la composition du ministère dont il devait avoir la présidence; on pouvait espérer, au début de ces négociations, qu'il les conduirait promptement et sans peine à bonne fin. Nous laissons à d'autres le mérite de la sagacité après coup, et nous avouons que, dans le premier moment, il nous a paru convenable de confier cette mission au maréchal Soult; mais ensuite ses fausses démarches, son peu de connaissance du terrain parlementaire, sa facilité pour certaines manœuvres qu'il fallait déjouer du premier coup, ont prouvé qu'il jugeait mal l'ensemble et les nécessités de la situation. Il n'a jamais vu assez clairement à quel prix tels hommes étaient possibles, quelles conditions ou quelles circonstances rendaient tels autres impossibles ; excluant, pour reprendre ensuite de mauvaise grâce, et accueillant,

sans pouvoir les conserver, des éléments incompatibles, entre lesquels il fallait savoir choisir. Ainsi, pour ne parler que d'un fait récent, comment expliquer et comment qualifier, lors d'une tentative de rapprochement entre M. Thiers et le maréchal Soult, cette offre du ministère des finances ou de l'intérieur, faite sérieusement de la part du maréchal à celui de ses futurs collègues qui, depuis le commencement de la crise, avait été invariablement destiné au ministère des affaires étrangères? Qu'aurait pensé le maréchal Soult si M. Thiers, à titre de transaction, avait demandé qu'il renonçât à la présidence du conseil ou prît la marine au lieu de la guerre?

Cependant on assure que le maréchal Soult est mis à une dernière épreuve. M. Passy ayant résigné avec une précipitation qui nous étonne les pouvoirs que le roi lui avait confiés, le maréchal Soult a repris sa mission suspendue. Quelles sont les chances de succès de cette nouvelle tentative? Nous l'ignorons. M. Passy est un de ces hommes de qui dépend le plus, à cette heure, la solution des difficultés qu'il a contribué pour sa part à faire naître. En effet, si M. Passy, qui a déjà été ministre sous la présidence de M. Thiers, n'avait pas déclaré que cette fois il ne s'y soumettrait pas, peut-être M. Thiers aurait-il pu hier revenir sur le refus qu'il avait opposé aux offres du roi, de prendre pour lui-même la présidence du cabinet centre gauche. Maintenant, que va faire M. Passy? Quand les difficultés ne viennent pas de M. Thiers, consentira-t-il demain à ce qu'il repoussait il y a quinze jours, à entrer dans un cabinet dont M. Thiers ne serait pas?

P. S. Encore une conversation parlementaire! Les interpellations des 22 et 23 avril ont eu aujourd'hui une sorte d'appendice; mais cette fois c'est M. Dupin, qui, pour nous servir de ses propres paroles, est venu offrir à la chambre des explications sur la dernière rupture. Ces explications, loin de justifier le procureur général de la cour de cassation, ont été, pour sa réputation d'homme politique, d'un effet déplorable. Elles l'ont montré changeant du jour au lendemain de résolution, acceptant le dimanche une position personnelle et une formation de cabinet dans lesquelles le lundi il devait apercevoir les plus graves inconvénients. Il faut lui rendre sans doute cette justice, qu'il n'a pas craint d'assumer sur lui, sur le compte de son *originalité,* toute la responsabilité de son changement, et qu'il a rendu, comme il le devait, cet éclatant témoignage à la couronne, qu'elle n'avait suggéré aucune objection, et qu'elle n'était intervenue dans tout ceci que pour donner son consentement et sa signature. Cette fois M. Dupin a pris trop de licences pour satisfaire son individualité, et ce qu'il appelle sa liberté d'homme politique. Sans doute, comme il le dit, *n'est ministre qui ne veut,* et apparemment on ne veut faire accepter à personne un portefeuille le pistolet sur la gorge; mais aussi il est un moment où on n'est plus libre de ne pas tenir des engagements qu'on était libre de ne pas contracter. C'est ce que lui a répondu M. Dufaure avec une fermeté qui a su toutefois respecter les convenances parlementaires, et avec une lucidité parfaite. L'honorable député de la Gironde s'est d'ailleurs trouvé complétement d'accord avec M. Cunin-Gridaine, qui a pris aussi la parole sur toutes les négociations relatives à son entrée dans le cabinet centre gauche. Il ressort des

explications échangées aujourd'hui à la tribune, entre ces personnages, que le cabinet centre gauche était constitué, que le refus d'y entrer, fait par M. Cunin-Gridaine, n'était pas une déclaration d'hostilité anticipée de la part de l'ancienne majorité, mais une sage réserve qui devait permettre aux 221 de garder toute leur indépendance et leur impartialité, pour juger les actes du nouveau ministère; qu'enfin c'est M. Dupin qui, seul, est la cause de cette nouvelle rupture, de ce nouvel avortement. En répondant quelques mots à M. Dufaure, M. Dupin s'est écrié que, pour prouver son entière abnégation, il était prêt à donner même sa démission de procureur général. Qu'il s'en garde bien! Jurisconsulte et magistrat, M. Dupin ne mérite que des éloges; à la chambre même, quand il se renferme dans le rôle d'orateur consultatif, il sert avec éclat l'intérêt public et sa propre renommée. Mais qu'il renonce pour toujours à jouer un rôle dans un ministère quelconque; il est évidemment frappé d'impuissance gouvernementale; il ne sait pas vouloir, ni surtout continuer de vouloir. M. Mauguin a présenté, sans le développer, un projet d'adresse au roi, qui doit être distribué dans les bureaux. La chambre n'a pas de plus vif désir que de voir la formation d'un ministère prévenir une discussion qu'elle estime inconvenante et inutile.

— En dépit des sinistres prédictions que l'on ne nous a pas épargnées sur la Belgique, voilà cependant que cette formidable question du traité des 24 articles est terminée à la satisfaction générale. Le plénipotentiaire belge a signé, puis les deux envoyés de Belgique et le ministre des Pays-Bas à Londres se sont amicalement donné la main. Aucun symptôme de résistance ne se manifeste chez les populations rattachées à la Hollande; les troupes rassemblées par le gouvernement du roi Léopold regagnent sans bruit leurs cantonnements et leurs foyers; bientôt l'armée belge pourra être, sans danger, réduite des trois quarts; des bras inutilement chargés d'un fusil qui leur pèse seront rendus à l'industrie, à l'agriculture, au commerce, à la marine marchande; la prospérité de la Belgique indépendante et libre, un moment arrêtée dans ses progrès, va reprendre son essor. Le nouveau royaume, que la modération et la sagesse des grandes puissances ont empêché de se perdre, achèvera rapidement cette ligne de chemins de fer, depuis Anvers et Ostende jusqu'à la frontière de l'Allemagne, qui devrait nous humilier; il y ajoutera, chaque année, un embranchement de plus; il en étendra le réseau dans toutes les directions; il en poussera une maille jusqu'aux portes de Lille, et, au premier jour peut-être, fatigué de notre inaction, il nous offrira généreusement d'en construire le prolongement sur notre territoire jusqu'à Paris. Alors, si, par un hasard en dehors de toute vraisemblance, l'ancien président de la chambre des députés se trouvait à la tête du ministère, il accepterait sans doute l'offre de nos voisins, lui qui ne veut ni que l'État fasse des chemins de fer à ses frais, ni que les compagnies particulières, impuissantes à accomplir seules ces grandes entreprises, soient aidées d'une manière quelconque par les ressources du trésor! Personne plus que M. Thiers, nous le disons bien sincèrement, ne devrait se féliciter, s'il arrivait aux affaires, de ce que la question belge ait reçu une solution pacifique et conforme à ces nécessités européennes qu'il avait toujours si

habilement reconnues et si courageusement proclamées, soit qu'il défendît le système de Casimir Périer, soit que, ministre du 11 octobre, il complétât, par une éloquence entraînante, la raison un peu froide du duc de Broglie, soit que, président du 22 février, il suffît, pendant une session difficile, à tout contre tous. Nous n'avons pas oublié que, dans la discussion de l'adresse, M. Thiers, sans attaquer de front l'adhésion définitive du ministère au traité des 24 articles, avait émis des doutes sur sa décision et sa fermeté dans cette affaire, avait demandé si l'on n'aurait pas pu obtenir davantage en faveur de la Belgique, ou réclamer au moins de nouveaux ajournements. Non, nous ne l'avons pas oublié, nous qui alors consacrions tous nos efforts à démontrer qu'il était impossible de revenir sur les engagements solennels de 1831, et qui avons constamment soutenu cette opinion dans l'intérêt même de la Belgique, nous qui croyons avoir eu raison et sur le fait et sur le droit. Mais nous sommes convaincus que les partisans de la résistance au traité, en Belgique comme en France, se faisaient alors illusion sur le véritable état des choses, n'avaient pas bien étudié toutes les phases de la question, prenaient pour un changement de politique ce qui était l'inévitable conséquence de tous les engagements contractés, de toutes les négociations suivies, de toutes les mesures adoptées depuis sept ans; et nous maintenons que prendre la citadelle d'Anvers pour la remettre à la Belgique, et faire rendre Venloo au roi des Pays-Bas, ça été une seule et même chose, les deux termes indispensables d'une même opération, la double et complète application d'un même principe. Aussi bien nous n'hésitons pas à croire que M. Thiers, ministre des affaires étrangères à la place de M. Molé, n'aurait fait ni plus ni moins que lui, et qu'il aurait subi, à regret sans doute, comme M. Molé, une grande et fatale nécessité, créée, indépendamment de l'un et de l'autre, par des événements plus forts qu'eux, des traités antérieurs à eux, des relations politiques et internationales sur lesquelles ils ne pouvaient rien. Je me trompe : ils y pouvaient quelque chose, mais à une condition, c'était de renoncer à leurs antécédents et à leur caractère. M. Molé ne l'a pas fait. Nous croyons que M. Thiers ne l'eût pas fait non plus, car nous ne sachions pas qu'il soit allé s'asseoir entre M. Arago et M. Garnier-Pagès au banquet des prétendus députés du congrès belge. Au reste, M. Thiers trouvera bientôt, il a peut-être déjà trouvé l'occasion de s'entretenir sur les données réelles de la question belge, qui sont tout autres que celles du journalisme de l'opposition, avec l'ambassadeur de France à Londres, M. le général Sébastiani, dont l'opinion ne lui sera pas sans doute indifférente. Nous nous en remettons avec une entière confiance à ce que lui dira M. Sébastiani sur les dernières négociations de la conférence, et particulièrement sur les dispositions de l'Angleterre, auxquelles M. Thiers, partisan si décidé de l'alliance anglaise, ne peut manquer d'attacher la plus grande importance.

Storia della Pittura italiana esposta coi Monumenti. — *Histoire de la peinture en Italie exposée par les Monuments*, par G. Rosini. — Introduction. — Pise, 1838.

« Mon plan est de réunir et de présenter en un seul tableau, siècle par siècle, et non pas école par école, les vicissitudes de la peinture italienne; de montrer comment elle naquit supérieure aux grossiers enseignements des maîtres byzantins; quels furent ses premiers pas, comment elle grandit, comment elle se revêtit d'une beauté de plus en plus merveilleuse; comment, après une décadence prononcée, elle sut se relever et reparaître grande encore; je voudrais la présenter dans toute sa lumière, au milieu de l'immense variété des caractères, des qualités personnelles, des vertus et des vices de tant d'artistes qui en ont propagé les leçons; enfin, je me propose de mettre en regard, des notions biographiques sur les plus illustres d'entre eux, la gravure d'un ou de plusieurs de leurs ouvrages choisis parmi ceux qui ont contribué davantage à signaler dans la peinture italienne ses glorieuses époques. »

Nous n'avons pas cru possible de donner une idée plus juste et plus complète de l'ouvrage que nous annonçons, qu'en transcrivant les paroles de l'écrivain qui a conçu ce vaste plan, et qui en poursuit avec ardeur l'exécution. Il existe sans doute de nombreux et même d'excellents matériaux pour une histoire de la peinture en Italie; mais cette histoire n'existe point encore, et celle de Lanzi, justement estimée, très-répandue même faute de mieux, n'est après tout qu'une compilation exacte de notices biographiques sur les séries d'artistes qui composent chaque école prise à part, compilation dont le mérite littéraire ne s'élève pas au-dessus de la correction grammaticale, et dont la critique, généralement saine, est cependant si molle, si dépourvue de gradations et de couleur, qu'il n'y a guère, dans les formules employées par l'écrivain, de disproportion entre le mérite d'un Carlo Maratta et celui d'un Raphaël.

Le modèle que M. le professeur Rosini paraît s'être proposé dans le plan de son ouvrage est l'*Histoire de la sculpture,* du comte Léopold Cicognara. Il était impossible, en effet, d'adopter un cadre plus ample et plus simple tout à la fois, et dans lequel les documents recueillis de toutes parts allassent se fondre dans un enseignement plus sérieux, dans un tableau plus fidèle et plus brillant. Le grave défaut qu'on est fondé à reprocher à l'ouvrage du comte Cicognara, n'est point à craindre dans celui du professeur Rosini. L'illustre Ferrarais s'est montré injuste pour la sculpture *étrangère*, c'est-à-dire non italienne, dont cependant son titre et ses promesses l'obligeaient à rendre un compte exact. En se renfermant dans le champ déjà si vaste de la peinture italienne, l'historien de celle-ci n'aura point à traiter les questions que des rivalités nationales rendent fort délicates, et pour lesquelles je doute qu'il existe en Europe de tribunal absolument compétent.

Nous n'insisterons pas sur la beauté du sujet que M. Rosini se voue maintenant à traiter. De toutes les manifestations de l'intelligence humaine, aucune n'est plus variée, plus expressive et plus touchante que l'art, tel que les Italiens l'ont conçu dès le XIIIe siècle : c'était la poésie des formes, la musique des cou-

leurs, plus colorée que l'une, plus définie que l'autre; il fallait, pour bien exercer et même pour bien sentir l'art parvenu à ce point de noblesse, une organisation tout à la fois énergique et délicate. L'abrégé des conceptions les plus hautes, les mieux faites « pour enlever notre intelligence de la terre vers le ciel, » se reproduisait chaque jour sous le pinceau des grands maîtres. C'est une tâche assurément difficile de retracer de tels succès, d'en suivre l'idée dominante à travers une si prodigieuse variété de développements et d'applications; mais nous ne croyons pas le professeur Rosini au-dessous de cette emprise. Pour juger de son instruction en matière d'art, de l'éloquence mâle et passionnée avec laquelle il sait l'exprimer, de la critique judicieuse avec laquelle, dans son appréciation large et *compréhensive* du beau, il sait en distinguer les degrés et en classer les qualités inégales; pour pressentir, en un mot, ce que, renfermé dans un tel sujet, il est capable d'en tirer, on peut se borner à lire quelques chapitres de deux ouvrages qui ont obtenu un grand succès en Italie, et par lesquels M. Rosini a préludé à ses travaux actuels : la *Monaca di Monza* et surtout la *Luisa Strozzi*. L'introduction que nous avons sous les yeux suffirait, d'ailleurs, pour donner la plus haute idée des connaissances amassées par l'auteur, et de son talent pour les mettre en œuvre.

C'est généralement à Cimabuë qu'on attribue l'honneur d'avoir ressuscité la peinture en Italie. Autant faudrait faire commencer la poésie toscane à Brunetto Latini. La peinture date de Giotto, comme la poésie date de Dante : dans l'un et dans l'autre on vit paraître, pour la première fois, « le dessin et la grâce, » sans lesquels il n'y a point d'art. Mais si l'on reconnaît, avec Ennius Quirinus Visconti, que, « la sculpture est la maîtresse de la peinture, sa règle, son guide, » alors c'est à Nicolas de Pise qu'il faut remonter pour trouver le germe de la résurrection artistique de l'Italie, c'est à ce noble génie qu'il faut attribuer l'honneur d'avoir remis l'art dans la voie de la vérité antique, c'est-à-dire du naturel et de la beauté. Un pas de plus nous conduit à Giotto, né moins d'un siècle après Nicolas de Pise. *L'Ange debout devant l'Éternel,* copié sur une des fresques les plus précieuses, mais les plus mutilées, du *Campo Santo*, et dont la gravure au trait a été placée par M. Rosini dans son introduction, prouverait à lui seul que l'inspiration la plus véritablement divine était descendue sur la peinture florentine dès les premiers jours de sa naissance. Giotto voyagea beaucoup, comme s'il eût voulu semer par toute l'Italie les étincelles de ce feu sacré, et chacun de ses pas voyait éclore une école de peinture. Le caractère religieux, que les temps et la piété des premiers artistes concoururent à faire dominer dans la peinture italienne, atteignit son parfait développement dans l'atelier (j'allais dire l'oratoire) du bienheureux de Fiésole. A la douceur, à l'ardente affection qui respirent dans toutes ses compositions, il sait joindre quelquefois le grandiose et l'énergie. L'étude des formes exactes de la nature et des expressions habituelles des hommes de toutes classes, la science du clair-obscur, celle de la perspective, l'arrangement des draperies et des accessoires en général, parties méconnues ou négligées par le religieux de Fiésole, furent portés par Masaccio à un point qui semble prodigieux, si l'on compare les rares productions de ce maître à celles de ses prédécesseurs immédiats. Massaccio devint le modèle et l'oracle de tout ce qui le suivit, jusqu'à ce

que ses derniers disciples, Michel-Ange, Raphaël, Léonard, Fra Bartolomeo Andrea del Sarto, fussent devenus, et pour toujours, les maîtres de l'art.

Cependant de beaux génies naissaient de toutes parts en Italie, et comme les teintes variées d'un même faisceau lumineux, se reflétaient sur les écoles diverses qui s'éloignaient peu à peu de leur type commun. L'Ombrie possédait dans Gentile de Fabbriano l'émule du bienheureux Angelico. Mantegna rivalisait à Mantoue avec Masaccio, Giovanni Bellino donnait à Venise plus qu'un égal de Mantegna; Lippo Dalmassio aplanissait à Bologne les routes devant Francia. Quand celui-ci parut, une ère nouvelle venait de naître. Vannucci l'inaugurait à Pérouse; Léonard de Vinci maintenait à Florence l'antique supériorité de ce berceau de la peinture, puis il portait à Milan les enseignements qui transformèrent l'école lombarde et la firent arriver à l'apogée de sa puissance. Un autre génie, qui seul pouvait l'emporter en grandeur sur Léonard, Michel-Ange Buonarotti, apparaît avec éclat sur l'horizon qu'il doit illuminer pendant soixante années; et comme l'unique consécration de la véritable grandeur se trouve dans la compétition d'un antagoniste formidable, la destinée de l'art mit à la fois dans l'arène Michel-Ange et Raphaël. Pénétré du sublime de Buonarotti, M. Rosini ne peut cependant se défendre d'une sympathie d'admiration plus tendre pour le peintre du Vatican. Pour la faire partager plus sûrement à ses lecteurs, il leur présente, en regard de ses pages les plus éloquentes, une esquisse gracieuse et fidèle de la *Madonna del Pesce.*

Mais, dans cette incomparable *saison* de l'art italien, la fécondité du sol semblait croître avec la multitude des chefs-d'œuvre qui surgissaient de toutes parts : Corrége, Titien, Andrea, furent les contemporains de Michel-Ange, de Raphaël, et presque de Léonard. Fra Bartolomeo sait encore s'ouvrir une route à part, dans laquelle il marche à peu près l'égal de semblables rivaux. Et ce qu'on n'avait pas encore vu depuis la renaissance de l'art, ce que l'antiquité semble n'avoir pas connu, chacune de ces écoles produit des élèves capables de s'assimiler, non-seulement la méthode, mais encore l'inspiration de leurs maîtres : ainsi l'on voit Albertinelli, Pontormo, Luino, Bonifazio, Penni, Daniel de Volterre, créer des tableaux qu'on prend avec admiration pour des ouvrages du Frate, d'Andrea, de Léonard, de Titien, de Raphaël, de Michel-Ange. Raphaël surtout semble envoyer après lui dans toute l'Italie, et même au delà de ses limites, les missionnaires d'un art parvenu désormais à sa perfection. Perino del Vaga s'établit à Gênes, Polidore de Caravage à Naples, Peruzzi à Sienne, Garofalo à Ferrare, Jules Romain à Mantoue; Séville et Valence deviennent, sous l'influence de cette même école, le double berceau de la peinture espagnole, dont les grandes destinées ne devaient commencer qu'au siècle suivant. Gaudenzio Ferrari à Milan, Razzi (le *Soddoma*) à Sienne, prolongent les clartés de cette journée incomparable dans les fastes de l'art. Mais enfin elle touche à son terme; et la tâche de l'écrivain devient pénible quand il est forcé de suivre dans ses rapides progrès cette décadence générale et pourtant variée, chaque école ayant décliné par l'abus des qualités auxquelles elle avait dû son éclat.

Venise céda la dernière; et quels noms n'a-t-elle pas à citer, quand déjà la gloire des autres siéges de l'art était presque éclipsée! Pordenone, Tintoret,

Palma, Paul Véronèse ! La décadence même de Rome fut illustrée par les défauts presque aussi séduisants que de véritables beautés, les défauts gracieux et spirituels du Barroccio ; en même temps, à Florence, Allori conserva dans la mauvaise voie où toute son école était entrée, des qualités éminentes qui rachètent ses nombreuses erreurs.

L'âge suivant assista dans Bologne au grand travail de réformation commencée par Lodovico Carracci. L'art s'était perdu par l'abus de la science et par la substitution des formes conventionnelles aux enseignements de la nature ; il se releva par la profondeur des études et la comparaison des chefs-d'œuvre : l'inspiration lui revint par des voies plus doctes, mais détournées. Bologne eut son école de géants. Guido, Zampieri (*Dominiquin*), Annibal et Augustin Carracci rendirent à l'Italie, je ne dirai pas le midi, mais au moins le soir brillant et doré de cette grande journée des arts, dont l'extinction des traditions raphaëlesques semblait avoir annoncé la nuit. Michel-Ange de Caravage, avec des défauts violents et des qualités énergiques, s'ouvre une autre route, dans laquelle il est égalé par Ribera. Poussin vient à Rome s'échauffer au flambeau de la peinture ranimée. Lodovico Cardi (le *Cigoli*) et l'*Empoli*, aidés du plus jeune des Allori, rendent à Florence la vérité du dessin, la dignité du style, le naturel des poses et du coloris. Cependant le temps recommence à marcher : nouvelle décadence, mais adoucie, retardée, voilée en quelque sorte par les travaux à peu près simultanés du fécond Lanfranco, du correct Pesarese, du studieux Cignani, de Schedone, qui touche de plus près au Corrége par la grâce de son pinceau, du hardi et vigoureux Strozzi (le *Cappucino Genovese*), de l'abondant Pietro da Cortona, de Salvator enfin, également poëte dans ses tableaux et peintre dans sa poésie, Salvator, à qui ses compositions historiques, très-rares et mal connues, devraient valoir le nom du *Lucain* de la peinture moderne.

Obligé à descendre ensuite les degrés d'une nouvelle et plus entière décadence, l'auteur ne se décourage pas. Il expose le motif de chaque pas rétrograde ; il s'arrête avec complaisance sur sa route chaque fois qu'il peut y indiquer quelque trait brillant qui tempère l'obscurité environnante ; il rend pleine mais simple justice aux efforts de Mengs, de Batoni ; il caractérise brièvement le genre de mérite d'Angélique Kauffmann ; il revendique pour l'Italie l'inspiration et les préceptes auxquels nous devons notre illustre Joseph Vernet, cette protestation vivante contre le goût d'un siècle aveuglé ; il parle de Louis David avec admiration, et place à ses côtés deux génies fort divers dont l'école lombarde s'enrichit à la fin du dernier siècle : Appiani, célèbre surtout par ses compositions grandioses en clair-obscur, et Bossi, « qui portait, comme Mengs, » une grande philosophie dans l'exercice de l'art, mais qui était privé du don » de sentir ou d'imiter le coloris de la nature. » Là, placé sur le seuil d'une nouvelle réforme et d'une nouvelle méthode, parvenu aux artistes nos contemporains, l'auteur s'arrête, après avoir parcouru, sans trahir la moindre fatigue, l'espace de cinq siècles entiers, entre lesquels il en est un que, pour l'histoire de l'art, on pourrait appeler à lui seul tout un monde.

M. Rosini a divisé son travail en quatre parties qui correspondent aux quatre grandes époques entre lesquelles il partage l'histoire de la peinture italienne :

son origine, de Giotto à Masaccio; ses progrès, de Filippo Lippi à Raphaël; sa décadence, de Jules Romain à Barrocio; sa renaissance dans l'école des Carraches, et les temps modernes jusqu'à Appiani. Chacune de ces parties aura deux volumes, excepté la première, qui se trouvera resserrée dans un seul. Des gravures au trait serviront d'illustrations à chaque époque. Leur nombre total doit s'élever à cent cinquante-quatre, sans compter seize à vingt de petites dimensions, qui seront unies au texte des volumes. Nous avons sous les yeux plusieurs de ces gravures, qui ont été confiées aux artistes les plus habiles de l'Italie, et dont l'exécution répond au soin judicieux qui a présidé au choix des sujets. Peu d'entreprises méritent à un égal degré la sympathie active du public éclairé de tous les pays. Sans vouloir adopter les prétentions exclusives de la Toscane à la gloire d'avoir rallumé dans l'Europe le flambeau des arts, aucune nation ne disconvient aujourd'hui des obligations immenses que, dans cette branche magnifique de notre civilisation, le Nord et l'Occident doivent à l'Italie. La langue de Michel-Ange et de Salvator Rosa est plus qu'aucune autre consacrée aux arts : elle possède, pour en rendre les leçons intelligibles, la description brillante, des ressources qu'on chercherait en vain ailleurs; et la connaissance de l'idiome toscan est maintenant si généralement répandue, surtout en France, que la popularité de l'ouvrage dont nous venons de parler ne saurait, au nord des Alpes, rien perdre au vêtement méridional sous lequel il se présente parmi nous.

M. Rosini a dédié son histoire de la peinture au roi des Français. Nous nous réjouissons de cet hommage rendu par un étranger au monarque qui a restauré Fontainebleau et créé Versailles. A toutes les époques, l'art italien a trouvé sur le trône de France des protecteurs éclairés; nous aimons à voir cette tradition glorieuse se continuer.

POËTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

LE COMTE XAVIER DE MAISTRE (1).

Nous avons eu occasion déjà, dans cette série d'écrivains français, d'en introduire plus d'un qui n'était pas né en France, et d'étonner ainsi le lecteur par notre louange prolongée autour de quelque nom nouveau. Celui-ci, du moins, est bien connu de tous, et il n'y a pas besoin de précaution pour l'aborder. Le comte Xavier de Maistre n'était jamais venu à Paris avant cet hiver; il n'avait qu'à peine traversé autrefois un petit angle de la France, lorsque, vers 1825, il revenait de Russie dans sa patrie, en Savoie, et se rendait de Strasbourg à Genève, par Besançon. Ayant passé depuis lors de longues années à Naples, sur cette terre de soleil et d'oubli, il ne s'était pas douté qu'il devenait, durant ce temps-là, ici, un de nos auteurs les plus connus et les mieux aimés. A son arrivée dans sa vraie patrie littéraire, sa surprise fut grande, comme sa reconnaissance : il s'était cru étranger, et chacun lui parlait de la Sibérienne, du Lépreux, des mêmes vieux amis.

Sans doute (et c'est lui plaire que de le dire) la renommée de son illustre

(1) OEuvres complètes du comte Xavier de Maistre, magnifique édition illustrée, publiée par la Société Typographique Belge, Ad. Wahlen et compagnie, 1 fort volume grand in-8°.

frère est pour beaucoup dans cette espèce de popularité charmante qui s'en détache avec tant de contraste. Les paradoxes éloquents, la verve étincelante et les magnifiques anathèmes de son glorieux aîné ont provoqué autour de cette haute figure une foule d'admirateurs ou de contradicteurs, une espèce d'émeute passionnée, émerveillée ou révoltée, une quantité de regards enfin, dont a profité tout à côté, sans le savoir, la douce étoile modeste qui les reposait des rayons caniculaires de l'astre parfois offensant. Quelle que fût l'inégalité des deux lumières, l'apparence en était si peu la même, que la plus forte n'a pas éteint l'autre, et n'a servi bien plutôt qu'à la faire ressortir. Heureuse et pieuse destinée! la vocation littéraire du comte Xavier est tout entière soumise à l'ascendant du comte Joseph. Il écrit par hasard, il lui communique, il lui abandonne son manuscrit; il lui laisse le soin d'en faire ce qu'il jugera à propos; il se soumet d'avance, et les yeux fermés, à sa décision, à ses censures, et il se trouve un matin avoir acquis, à côté de son frère, une humble gloire tout à fait distincte, qui rejaillit à son tour sur celle même du grand aîné, et qui semble (ô récompense!) en atténuer par un coin l'éclatante rigueur, en lui communiquant quelque chose de son charme. Ç'a toujours été un rôle embarrassant que d'arriver le cadet d'un grand écrivain et de tout homme célèbre, ou simplement à la mode, qui vous prime, qu'on soit un vicomte de Mirabeau, un Ségur *sans cérémonies* (1), ou le second des Corneille. Pour trancher la difficulté, l'esprit seul ne suffit pas toujours; le plus simple est que le cœur s'en mêle. Frédéric Cuvier mourant, il y a près d'un an, a demandé qu'on inscrivît, pour toute épitaphe, sur la pierre de son tombeau : *Frédéric Cuvier, frère de George*. Le comte Xavier dirait volontiers ainsi dans sa filiale piété fraternelle. Mais, pour lui, il ne s'est jamais posé le rôle, il ne s'est jamais dit que c'était embarrassant; il a senti que c'était doux, près de soi, d'avoir un haut abri dans ses pensées, et cependant il s'en est tiré mieux que tous les cadets de grands hommes en littérature : il a trouvé sa place par le naïf, le sensible et le charmant (2).

Quelque part, à bon droit, qu'on fasse à la vocation singulière et déclarée des talents, ce n'est pas sans une certaine préparation générale et une certaine prédisposition du terroir natal lui-même, qu'à titre d'écrivains français si éminents, on a pu voir sortir de Genève Jean-Jacques, Benjamin Constant de Lausanne, et les de Maistre de Savoie, ceux-ci surtout, qui n'en sont sortis que

(1) Le vicomte de Ségur, pour se distinguer de son frère, lorsque celui-ci fut devenu maître des cérémonies sous Napoléon, et pour s'en railler un peu, s'écrivait volontiers chez ses amis : *Ségur sans cérémonies*.

(2) Depuis longtemps une étude sur le comte Joseph avait été annoncée dans cette *Revue*, et j'ai semblé reculer toujours En face d'un tel athlète, quelque crainte est bien permise sans trop de déshonneur. Et puis, je ne l'ai pas toujours évité; ailleurs, dans un cours sur Port-Royal, et comme dans le champ clos du monastère, j'ai rencontré le grand adversaire, et il m'a fallu, bon gré, mal gré, croiser le fer avec lui, pour le soutien de mes chers solitaires par trop insultés. En attendant que peut-être je détache ce travail en le complétant, je me suis pris ici au nom de l'aimable frère par manière de prélude et comme à de faciles et gracieuses prémices d'un plus grave sujet.

pour aller vivre tout autre part qu'en France. La Savoie, en effet, appartient étroitement et par ses anciennes origines à la culture littéraire française; laissée de côté et comme oubliée sur la lisière, elle est de même formation. Sans remonter jusqu'au moyen âge, jusqu'à l'époque chevaleresque où fleurissait bien brillamment, sous une suite de vaillants comtes, la tige de l'antique maison souveraine de ce pays, mais où, sauf plus ample information, la trace littéraire est moins évidente; sans se reporter tout à fait jusqu'au temps du bon Froissart, qui se louait très-fort pourtant de leur munificence :

> Amé, le comte de Savoie (1),
> . . . .
> Une bonne cote hardie
> Me donna de vingt florins d'or;
> Il m'en souvient moult bien encor;

en s'en tenant aux âges plus rapprochés et après que le français proprement dit se fut entièrement dégagé du roman, dès l'aurore du XVI[e] siècle, on trouve quelques points saillants : dans les premiers livres français imprimés (mystères, romans de chevalerie ou autres), un bon nombre le fut à Chambéry; on rencontre archevêque à Turin Claude de Seyssel, l'historien de Louis XII et l'infatigable traducteur : il était né à Aix en Savoie. Procédant d'Amyot en style bien plus que de Seyssel, le délicieux écrivain François de Sales, né au château de son nom, résidait à Annecy; avec son ami le président Antoine Favre, jurisconsulte célèbre et père de l'académicien Vaugelas, il fondait, trente ans juste avant l'Académie française, une académie dite *florimontane*, où la théologie, les sciences et aussi les lettres étaient représentées : leur voisin Honoré d'Urfé en faisait partie (2). On avait pris pour riant emblème, et sans doute d'après le choix de l'aimable saint (car cela lui ressemble), un oranger portant fruits et fleurs, avec cette devise : *flores fructusque perennes*. Mais le vent des Alpes souffla; l'oranger fleurit peu et bientôt mourut. Pourtant cette seule pensée indique tout un fonds préexistant de culture. Vaugelas, le premier de nos grammairiens corrects et polis, était venu de Savoie en France : Saint-Réal en était et y retourna, écrivain concis, et pour quelques traits profonds, précurseur de Montesquieu. Il n'y eut jamais interruption bien longue dans cette suite littéraire notable, et Ducis se vantait tout haut à Versailles de son sang allobroge; quand déjà, de par delà les monts, la voix de Joseph de Maistre allait éclater.

En ce qui est du comte Xavier, le naturel décida tout; le travail du style fut pour lui peu de chose; il avait lu nos bons auteurs, mais il ne songea guère aux difficultés de la situation d'écrivain à l'étranger. Il se trouva un conteur gracieux, délicat et touchant, sans y avoir visé; il sut garder et cultiver discrètement sous tous les cieux sa bouture d'olivier ou d'oranger, sans croire que ce fût un arbuste si rare.

(1) En 1368, Amé ou Amédée VI.

(2) *Essai sur l'Universalité de la Langue française*, par M. Allou.

Heureux homme, et à envier, dont l'arbuste attique a fleuri, sans avoir besoin en aucun temps de l'engrais des boues de Lutèce ! Loin de nous, en Savoie, en Russie, au ciel de Naples, il semblait s'être conservé exprès pour nous venir offrir, dans sa trop courte visite, à l'âge de près de soixante-seize ans, l'homme le plus moralement semblable à ses ouvrages qui se puisse voir, le seul de nos jours peut-être tout à fait semblable et fidèle par l'âme à son passé, naïf, étonné, doucement malin et souriant, bon surtout, reconnaissant et sensible jusqu'aux larmes comme dans la première fraîcheur, un auteur enfin qui ressemble d'autant plus à son livre, qu'il n'a jamais songé à être un auteur.

Il est né à Chambéry, en octobre 1763, d'une très-noble famille et nombreuse; il avait plusieurs frères, outre celui que nous connaissons. Tandis que le comte Joseph, dans de fortes études qui semblaient tenir tout d'une pièce à l'époque d'Antoine Favre et du XVIe siècle, suivait en magistrat gentilhomme la carrière parlementaire et sénatoriale, le comte Xavier entra au service militaire; sa jeunesse se passa un peu au hasard dans diverses garnisons du Piémont. Les goûts littéraires dominaient-ils en lui et remplissaient-ils tous ses loisirs? — « Je dois à la vérité d'avouer, répondait-il un jour en souriant à quelques-unes de mes questions d'*origines*, que dans cet espace de temps j'ai fait consciencieusement la vie de garnison sans songer à écrire et assez rarement à lire; il est probable que vous n'auriez jamais entendu parler de moi sans la circonstance indiquée dans mon *Voyage autour de ma Chambre*, et qui me fit garder les arrêts pendant quelque temps (1). » Avant ce voyage ingénieux, il en avait fait un autre plus hardi et moins enfermé, un voyage aéronautique; il partit d'une campagne près de Chambéry, en ballon, et alla s'abattre à deux ou trois lieues de là. Des arrêts pour un duel, un voyage à la Montgolfier, voilà de grandes vivacités de jeunesse. Il avait vingt-six ou vingt-sept ans, et était officier au régiment de marine en garnison à Alexandrie, lorsqu'il écrivit le *Voyage autour de ma Chambre;* quelques allusions pourtant se rapportent à une date postérieure; il le garda quelques années dans son tiroir et y ajoutait un chapitre de temps en temps. Dans une visite qu'il fit à son frère Joseph, à Lausanne, vers 94 ou 95, il lui porta le manuscrit : « Mon frère, dit-il, était mon parrain et mon protecteur; il me loua de la nouvelle occupation que je m'étais donnée et garda le brouillon qu'il mit en ordre après mon départ. J'en reçus bientôt un exemplaire imprimé, et j'eus la surprise qu'éprouverait un père en revoyant adulte un enfant laissé en nourrice. J'en fus très-satisfait, et je commençai aussitôt l'*Expédition nocturne;* mais mon frère, à qui je fis part de mon dessein, m'en détourna : il m'écrivit que je détruirais tout le prix que pouvait avoir cette bluette, en la continuant; il me parla d'un proverbe espagnol qui dit que toutes les secondes parties sont mauvaises, et me conseilla de chercher quelque autre sujet : je n'y pensai plus. »

En relisant cet agréable *Voyage,* on apprend à en connaître l'auteur mieux que s'il se confessait à nous directement : c'est une manière de confession d'ailleurs, sous air de demi-raillerie. Une douce *humeur* y domine, moins marquée

(1) Au chapitre III, où il donne la *logique* du duel.

que dans Sterne, que plusieurs chapitres rappellent toutefois (1); mais j'y verrais plutôt en général la grâce souriante et sensible de Charles Lamb. On surprend les lectures, les goûts du jeune officier, son âme candide, naturelle, mobile, ouverte à un rayon du matin, quelques rimes légères (nous en citerons plus tard), quelque pastel non moins léger, sa passion de *peindre* et même au besoin de disserter là-dessus : « C'est le *dada* de mon oncle Tobie, se dit-il. » Dante peignait déjà comme on le pouvait faire en son temps; André Chénier peignait aussi : quoi de plus naturel qu'on tienne les deux pinceaux? M. de Maistre a beaucoup plus peut-être réfléchi et raisonné sur celui des deux arts auquel il ne doit pas sa gloire : il manie l'autre sans tant d'étude et d'analyse des couleurs. Mais même pour la peinture, et malgré l'air de dissertation dont il se pique au chapitre XXIV du *Voyage*, ç'a été surtout un moyen pour lui de fixer en tout temps des traits chéris, un site heureux, une vallée alpeste, quelque moulin égayant l'horizon, quelque chemin tournant près de Naples, le banc de pierre où il s'est assis, où il ne s'asseyera plus, toute réminiscence aimable enfin des lieux divers qui lui furent une patrie.

La douce malice du *Voyage* se répand et se suit dans toutes les distractions de *l'autre*, comme il appelle *la bête* par opposition à *l'âme*; l'observation du moraliste, sous air d'étonnement et de découverte, s'y produit en une foule de traits que la naïveté du tour ne fait qu'aiguiser. Qu'on se rappelle ce portrait de Mme Hautcastel (chap. XV), qui, comme tous les portraits, et peut-être, hélas! comme tous les modèles, sourit à la fois à chacun de ceux qui regardent et a l'air de ne sourire qu'à un seul : pauvre amant qui se croit uniquement regardé! Et cette rose sèche (chap. XXXV), cherchée, cueillie autrefois si fraîche dans la serre un jour de carnaval, avec tant d'émotion, offerte à Mme Hautcastel à l'heure du bal, et qu'elle ne regarde même pas! car il est tard, la toilette s'achève; elle en est aux dernières épingles; il faut qu'on lui tienne un second miroir : « Je tins quelque temps un second miroir derrière elle, pour lui faire mieux juger de sa parure; et, sa physionomie se répétant d'un miroir à l'autre, je vis alors une perspective de coquettes, dont aucune ne faisait attention à moi. Enfin, l'avouerai-je? nous faisions, ma rose et moi, une fort triste figure... Au moment où la parure commence, l'amant n'est plus qu'un mari, et le bal seul devient l'amant. »

Dans ce charmant chapitre, je relèverai une des taches si rares du gracieux opuscule; redoublant sa dernière pensée, l'auteur ajoute que, si l'on vous voit au bal ce soir-là avec plaisir, c'est parce que vous faites partie du bal même, et que vous êtes par conséquent une fraction de la nouvelle conquête : vous êtes une *décimale* d'amant. Cette *décimale*, on en conviendra, est maniérée; il y a très-peu de ces fautes de goût chez M. Xavier de Maistre; son frère, dans sa manière supérieure, s'en permet souvent, et laisse sentir la recherche. Lui, d'ordinaire, il est la simplicité même. Ce qui le distingue entre les étrangers écrivant en français et non venus à Paris, c'est précisément le goût simple. Par

(1) Le chapitre XIX, où tombe cette larme de repentir, pour avoir brusqué *Joannetti*, et le chapitre XXVIII, où tombe une autre larme, pour avoir brusqué le pauvre Jacques, sont tout à fait dans la manière de Sterne.

là il ressemble à Mme de Charrière : on n'en avait pas d'exemple jusqu'à eux. Hamilton, tout Irlandais qu'il était, avait du moins passé sa jeunesse à la cour de France, ou, ce qui revient presque au même, à celle de Charles II.

Et qu'on ne s'étonne pas si j'allie ainsi l'idée de la simplicité du goût avec celle du centre le plus raffiné. C'est un fait; M. Xavier de Maistre l'a lui-même remarqué à propos de sa jeune Sibérienne : « L'étude approfondie du monde, dit-il, ramène toujours ceux qui l'ont faite avec fruit, à paraître simples et sans prétentions, en sorte que l'on travaille quelquefois longtemps pour arriver au point par où l'on devrait commencer. » Ainsi Hamilton est aisé et simple de goût, comme l'est Voltaire. Le comte Xavier s'en est plutôt tenu, lui, à cette simplicité par où l'on commence, tout en comprenant celle par où l'on finit (1).

Revenons au *Voyage :* les divorces, querelles et raccommodements de l'âme et de *l'autre* fournissent à l'aimable *humouriste* une quantité de réflexions philosophiques aussi fines et aussi profondes (2) que le fauteuil psychologique en a jamais pu inspirer dans tout son méthodique appareil aux analyseurs de profession. L'élévation et la sensibilité s'y joignent bientôt et y mêlent un sérieux attendri : qu'on relise le touchant chapitre XXI sur la mort d'un ami et sur la certitude de l'immortalité. « Depuis longtemps, dit-il en continuant, le chapitre que je viens d'écrire se présentait sous ma plume, et je l'avais toujours rejeté. Je m'étais promis de ne laisser voir dans ce livre que la face riante de mon âme; mais ce projet m'a échappé comme tant d'autres. » Chez M. de Maistre, en effet, la mélancolie n'est pas en dehors, elle ne fait par moments que se trahir. Né au cœur d'un pays austère, il n'en eut visiblement aucun reflet nuageux; on ne pourrait dire de lui ce que M. de Lamartine a dit de M. de Vignet dans une des pièces du dernier recueil, dans celle peut-être où l'on reconnaît encore le plus sûrement l'oiseau du ciel à bien des notes, et où l'on aime à retrouver l'écho le moins altéré des anciens jours :

Il était né dans des jours sombres,
Dans une vallée au couchant,
Où la montagne aux grands ombres
Verse la nuit en se penchant.

(1) Les légères fautes d'incorrection sont presque aussi rares chez M. de Maistre que celles de goût. J'en note, pour acquit de conscience, quelques petites, sans être très-sûr moi-même de ne pas me tromper. Ainsi, par exemple, quand il nettoie machinalement le portrait, et que son âme, durant ce temps, s'envole au soleil, tout d'un coup elle en est rappelée par la vue de ces cheveux blonds : « Mon âme, *depuis* le soleil où elle s'était transportée, sentit un léger frémissement de plaisir;... » *en imposer* pour *imposer ; sortir* de sa poche un paquet de papiers... Mais c'est assez : je tombai l'autre jour sur une épigramme du spirituel poëte épicurien Lainez, compatriote du gai Froissart et contemporain de Chapelle qu'il égalait au moins en saillies; il se réveille un matin en se disant :

Je sens que je deviens puriste;
Je plante au cordeau chaque mot;
Je suis les Dangeaux à la piste :
Je pourrais bien n'être qu'un sot.

(2) *Voyez* chapitre X.

Les pins sonores de Savoie
Avaient secoué sur son front
Leur murmure, sa triste joie,
Et les ténèbres de leur tronc.

. . . .

Des lacs déserts de sa patrie,
Son pas distrait cherchait les bords,
Et sa plaintive rêverie
Trouvait sa voix dans leurs accords.

Chez le comte Xavier, cela se voit moins et seulement se devine. Sa bonhomie cache sa sensibilité et un fonds sérieux et mélancolique. En général, ses qualités sont voilées et à demi dérobées par cette bonhomie et modestie. On pourrait être longtemps avec lui dans un salon sans s'en douter; il prend peu de part aux questions générales, et ne se met en avant sur rien; il aime les conversations à deux : on croit sentir qu'il a longtemps joui d'un cher oracle, et qu'il a longtemps écouté. L'esprit français se retrouve sous son léger accent de Savoie et s'en pénètre agréablement : « L'accent du pays où l'on est né, a dit La Rochefoucauld, demeure dans l'esprit et dans le cœur, comme dans le langage. » La pensée semble parfois plus savoureuse sous cet accent, comme le pain des montagnes sous son goût de sel ou de noix.

Lorsque la Savoie fut réunie à la France, le comte Xavier, qui servait en Piémont, crut devoir renoncer à sa patrie, dont une moitié, dit-il, l'avait elle-même abandonné. Nos guerres en Italie l'en chassèrent. Il émigra en Russie, n'emportant qu'un très-léger bagage littéraire, les premiers chapitres de l'*Expédition nocturne* peut-être, mais non pas assurément *la Prisonnière de Pignerol,* ni même *le poëme en vingt-quatre chants,* dont il est question au chapitre XI de l'*Expédition;* car il n'avait rien écrit de tel et n'en parlait que par plaisanterie. Arrivé dans le Nord, sa première idée fut qu'il n'avait pour ressource que son pinceau, et, comme tant d'honorables émigrés, il se préparait à en vivre; mais la fortune changea : il put garder l'épée, et, au service de la Russie, il parvint graduellement au rang de général. Sa destinée avec son cœur acheva de s'y fixer, lorsqu'il eut épousé une personne douée selon l'âme et portant au front le grand type de beauté slave ; il avait trouvé le bonheur.

Vingt ans s'étaient passés depuis qu'il avait écrit le *Voyage autour de ma Chambre;* un jour, en 1810, à Saint-Pétersbourg, dans une réunion où se trouvait aussi son frère, la conversation tomba sur la lèpre des Hébreux; quelqu'un dit que cette maladie n'existait plus; ce fut une occasion pour le comte Xavier de parler du lépreux de la Cité d'Aoste qu'il avait connu. Il le fit avec assez de chaleur pour intéresser ses auditeurs et pour s'intéresser lui-même à cette histoire, dont il n'avait jusque-là rien dit à personne. La pensée lui vint de l'écrire; son frère l'y encouragea et approuva le premier essai qui lui en fut montré, conseillant seulement de le raccourcir. Ce fut son frère encore qui prit soin de le faire imprimer à Saint-Pétersbourg (1811), en y joignant le *Voyage :* mais *Lépreux* et *Voyage* ne furent guère connus en France avant 1817, ou même plus tard.

L'histoire du *Lépreux* est donc véritable comme l'est celle de *la jeune Sibérienne,* que l'auteur avait apprise en partie d'elle-même, et comme le sont et l'auraient été en général tous les récits du comte Xavier, s'il les avait multipliés. Je lui ai entendu raconter ainsi la touchante histoire d'un officier français émigré, vivant à l'île de Wight, qu'il n'a pas écrite encore. S'il appartient à la France par le langage, on peut dire qu'il tient déjà à l'Italie par la manière de conter. Tout est *de vrai* chez lui; rien du roman; il copie avec une exacte ressemblance la réalité dans l'anecdote. L'idéal est dans le choix, dans la délicatesse du trait et dans un certain ton humain et pieux qui s'y répand doucement. En France, nous avons très-peu de tels *conteurs* et auteurs de *nouvelles* proprement dites, sans romanesque et sans fantaisie. On ne s'attend guère à ce que je compare M. Xavier de Maistre à M. Mérimée : ce sont les deux plus parfaits pourtant que nous ayons, les deux plus habiles, l'un à copier le vrai, l'autre à le figurer. L'auteur du *Lépreux,* de *la jeune Sibérienne* et des *Prisonniers du Caucase* a, sans doute, bien moins de couleur, de relief et de burin, bien moins d'art, en un mot, que l'auteur de *la Prise d'une Redoute* ou de *Matteo Falcone;* mais il est également parfait en son genre, il a surtout du naïf et de l'humain.

Ce pauvre lépreux, avant d'être à la Cité d'Aoste, vivait à Oneille. Quand les Français, après avoir pris la Savoie et le comté de Nice, firent une incursion jusqu'à Oneille où était ce malheureux, il s'effraya, il se crut menacé; il eut la prétention d'émigrer comme les autres. Un jour il arriva à pied devant Turin : la sentinelle l'arrêta à la porte, et, sur la vue de son visage, on le fit conduire entre deux fusiliers chez le gouverneur qui l'envoya à l'hôpital; de là on prit le parti de le diriger sur la Cité d'Aoste où il résida par ordre. M. de Maistre l'y voyait souvent. Le bonhomme lépreux avait, comme on peut croire, un cercle assez peu étendu d'idées ; en lui donnant toutes celles qui dérivaient de sa situation même, l'historien n'a pas voulu lui en prêter un trop grand nombre. Son habitation était parfaitement solitaire : un jeune officier (celui de M[me] Haut-castel peut-être) donnait volontiers alors, à la dame qu'il aimait, des rendez-vous dans ce jardin qui cachait des roses : ils étaient sûrs de n'y pas être troublés. Deux amants se ménageant des rencontres de bonheur à l'ombre de cette redoutable charmille du lépreux, n'est-ce pas touchant? L'extrême félicilité à peine séparée par une feuille tremblante de l'extrême désespoir, n'est-ce pas la vie?

On relit *le Lépreux,* on ne l'analyse pas; on verse une larme, on ne raisonne pas dessus. Tout le monde pourtant n'a pas pensé ainsi : on a essayé de refaire *le Lépreux.* Le comte Xavier était si peu connu en France, même après cette publication, qu'on l'attribua à son frère Joseph, et, comme celui-ci était venu à mourir, une dame d'esprit se crut libre carrière pour retoucher l'opuscule à sa guise. J'ai sous les yeux *le Lépreux de la Cité d'Aoste, par M.* JOSEPH *de Maistre, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée par madame O. C.* (1). « La lecture du *Lépreux* m'avait touchée, dit M[me] Olympe » Cottu dans sa préface ; j'en parlai à un ami auquel une longue et douce habi-

(1) Paris, Gosselin, 1824, in-8°.

» tude me porte à confier toutes mes émotions ; je l'engageai à le lire. Il n'en fut
» pas aussi satisfait que moi : la douleur aride et quelquefois rebelle du Lépreux
» lui paraissait, me dit-il, *comme une autre lèpre qui desséchait son âme ;*
» cet infortuné (ajoutait-il), révolté contre le sort, n'offrait guère à l'esprit
» que l'idée de la souffrance physique, et ne pouvait exciter que l'espèce de
» pitié vulgaire qui s'attache aux infirmités humaines. Il aurait souhaité voir
» cette pitié ennoblie par un sentiment plus doux et plus élevé, et la résigna-
» tion chrétienne du Lépreux l'eût mille fois plus attendri que son désespoir. »
— Ce discours dans la bouche de l'ami prendra de la valeur et deviendra plus curieux à remarquer, si l'on y croit reconnaître un écrivain bien illustre lui-même et qu'on a été accoutumé longtemps à considérer comme l'émule et presque l'égal du comte Joseph plutôt que comme le critique et le correcteur du comte Xavier. Quoi qu'il en soit, c'était faire preuve d'un esprit bien subtil ou bien inquiet que de voir dans la simple histoire de ce bon Lépreux, à côté de passages reconnus pour touchants, *beaucoup d'autres où respire une sorte d'aigreur farouche :* voilà des expressions tout d'un coup extrêmes. Quelque délicats, quelque élevés que puissent sembler certains traits ajoutés, l'idée seule de rien ajouter est malheureuse. Tout ce qu'on a introduit dans cette édition du *Lépreux* perfectionné se trouve compris, par manière d'indication, entre *crochets,* absolument comme dans les histoires de l'excellent Tillemont, qui craint tout au contraire de confondre rien de lui (le scrupuleux véridique) avec la pureté des textes originaux. Or, dans le délicieux récit qu'on gâte, imaginez comment l'intérêt ému circule aisément à travers ces perpétuels crochets. Si j'étais professeur de rhétorique, je voudrais, au chapitre des *narrations,* comparer, confronter page à page les deux versions du *Lépreux,* et démontrer presque à chaque fois l'infériorité de l'esprit cherché et du raisonnement en peine qui ne parvient qu'à surcharger le naïf et le simple. Les auteurs du *Lépreux* corrigé ont méconnu l'une des plus précieuses qualités du récit original, qui est dans l'absence de toute réflexion commune ou prétentieuse. Peut-être, lors de la rédaction première, s'était-il glissé quelque réflexion superflue dans ce que le comte Joseph a conseillé à son frère de raccourcir, et il a bien fait. A quoi bon ces raisonnements dans la bouche de l'humble souffrant? Pourquoi lui faire dire en termes exprès par manière d'enseignement au lecteur : « Tout le secret de ma patience est dans cette unique pensée : *Dieu le veut.* De ce point obscur et imperceptible où il m'a fixé, je concours à sa gloire, *puisque j'y suis dans l'ordre.* Cette réflexion est bien douce ! elle agit sur moi avec tant d'empire, que je suis porté à croire que cet *amour de l'ordre* fait partie de notre essence... » Peu s'en fallait, si l'ami s'en était mêlé davantage, que *le Lépreux* ne fût devenu un *Vicaire savoyard* catholique et, non moins que l'autre, éloquent. Ah ! laissez, laissez le lecteur conclure sur la simple histoire ; il tirera la moralité lui-même plus sûrement, si on ne la lui affiche pas ; laissez-le se dire tout seul à demi-voix que ce Lépreux, dans sa résignation si chèrement achetée, est plus réellement heureux peut-être que bien des heureux du monde : mais que tout ceci ressorte par une persuasion insensible ; faites, avec le conteur fidèle, que cet humble infortuné nous émeuve et nous élève par son exemple sans trop se rendre compte à lui-même ni par-devant nous.

A cet endroit du dialogue : « Quoi? le sommeil même vous abandonne! » le Lépreux, chez M de Maistre, s'écrie bien naturellement : « Ah ! monsieur, les insomnies! les insomnies ! Vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit, etc.... » Au lieu de ce cri de nature, la version corrigée lui fait dire : « Oui, je passe bien des nuits sans fermer l'œil et dans de violentes agitations. Je souffre beaucoup alors ; mais la bonté divine est partout... » Suit une longue page d'analyse qui finit par une vision.

Hofman (des *Débats*) s'est beaucoup moqué, dans le temps, de cette retouche; il en voulait surtout à un certain clair de lune introduit au moment de la mort de la sœur, et dans lequel l'astre des nuits, éclairant une nature immobile, était comparé au *soleil éteint.* Je n'aurais pas tant insisté sur ce singulier petit essai, s'il n'y avait une leçon directe de goût à en tirer, si l'on n'y trouvait surtout les traces avouées d'un conseil supérieur et des traits partout ailleurs remarquables, comme celui-ci : « Quant à la vie, pour ainsi dire déserte, à laquelle je suis condamné, elle s'écoule bien plus rapidement qu'on ne l'imaginerait; et cela c'est beaucoup, continua le Lépreux avec un léger soupir, car je suis de ceux qui ne voyagent que pour arriver. Ma vie est sans variété, mes jours sont sans nuances; et cette monotonie fait paraître le temps court, de même que la nudité d'un terrain le fait paraître moins étendu. »

Le simple et doux *Lépreux* fit son chemin dans le monde sans tant de façons et sans qu'on lui demandât rien davantage; il prit place bientôt dans tous les cœurs, et procura à chacun de ceux qui le lurent une de ces pures émotions voisines de la prière, une de ces rares demi-heures qui bénissent une journée. Littérairement, on pourrait presque dire qu'il fit école : on citerait toute une série de petits romans (dont *le Mutilé,* je crois, est le dernier) où l'intérêt se tire d'une affliction physique contrastant avec les sentiments de l'âme; mais ce sont des romans, et *le Lépreux* n'en est pas un. Dans cette postérité, plus ou moins directe, je me permets à quelques égards de ranger, et je distingue la trop sensible *Ourika,* chez qui la lèpre n'est du moins que dans cette couleur fatale d'où naissent ses malheurs. Parmi les ancêtres du Lépreux, en remontant vers le moyen âge, je ne rappellerai que le touchant fabliau allemand du *Pauvre Henry :* c'est le nom d'un noble chevalier tout d'un coup atteint de lèpre. Le plus savant des docteurs de Salerne lui a dit qu'il ne pourrait être guéri que par le sang d'une jeune vierge librement offert, et l'amour le lui fait trouver (1).

(1) On lira avec plaisir cette histoire, traduite par M. Buchon, et insérée dans le *Magasin Pittoresque* (septembre 1836). — Dans ses voyages du Nord (*Lettres sur l'Islande*), M. Marmier a rencontré une classe de lépreux particulière à ces contrées, et qu'au lieu de l'effroi, la compassion publique environne. Cette maladie provient là, en effet, bien moins d'aucun vice que de la pauvreté et des misères de la vie, de la nourriture corrompue, de l'humidité prolongée, des travaux de pêche auxquels on est assujetti durant l'hiver : elle afflige souvent ceux qui le méritent le moins; elle n'est pas contagieuse, elle n'est même pas décidément héréditaire. Aussi y est-on très-hospitalier aux lépreux ; on les accueille, on sent qu'on peut être demain comme eux ; l'idée de l'antique malédiction a disparu, et M. Marmier a remarqué avec sensibilité

Un peu plus étendues que *le Lépreux* et aussi excellentes à leur manière, les deux autres anecdotes, *les Prisonniers du Caucase* et *la jeune Sibérienne*, furent écrites vers 1820, à la demande de quelques amis auxquels l'auteur en avait promis la propriété et qui les firent publier à Paris. La perfection des deux nouveaux opuscules prouve que, chez lui, le bonheur du récit n'était pas un accident, mais un don, et combien il l'aurait pu appliquer diversement, s'il avait voulu. *La jeune Sibérienne* est surtout délicieuse par le pathétique vrai, suivi, profond de source, modéré de ton, entremêlé d'une observation fine et doucement malicieuse de la nature humaine que le sobre auteur discerne encore même à travers une larme. Ici un nouveau point de comparaison, une nouvelle occasion de triomphe lui a été ménagée, et, je suis fâché de le dire, sur une dame encore. Mme Cottin, dans *Élisabeth ou les Exilés de Sibérie*, a fait un roman de ce que M. de Maistre a simplement raconté. Chez elle, on a une jeune fille rêveuse, sentimentale, *la fille de l'exilé de la cabane du lac*; elle a un noble et bel amant, le jeune Smoloff; c'est lui qu'elle souhaiterait pour guide dans son pèlerinage, mais on juge plus convenable de lui donner un missionnaire; elle finit par épouser son amant. La simple, la réelle, la pieuse et vaillante jeune fille, Prascovie, périt tout à fait dans cette sentimentalité de Mme Cottin, plus encore que le Lépreux de tout à l'heure dans la spiritualité de Mme Cottu. C'est le cas de dire avec Prascovie elle-même, lorsqu'après son succès inespéré, étant un jour conduite au palais de *l'Ermitage,* et y voyant un grand tableau de Silène soutenu par des Bacchantes, elle s'écrie avec son droit sens étonné : « Tout cela n'est donc pas vrai? voilà des hommes avec des pieds de chèvre. *Quelle folie de peindre des choses qui n'ont jamais existé, comme s'il en manquait de véritables!* » — Mais, pour saisir ces choses *véritables,* comme M. de Maistre l'a fait dans son récit, pour n'en pas suivre un seul côté seulement, celui de la foi fervente qui se confie et de l'héroïsme ingénu qui s'ignore, pour y joindre, chemin faisant et sans disparate, quelques traits plus égayés ou aussi la vue de la nature maligne et des petitesses du cœur, pour ne rien oublier, pour tout fondre, pour tout offrir dans une émotion bienfaisante, il faut un talent bien particulier, un art d'autant plus exquis qu'il est plus caché, et qu'on ne sait en définitive si, lui aussi, il ne s'ignore pas lui-même.

Les Prisonniers du Caucase, par la singularité des mœurs et des caractères si vivement exprimés, semblent déceler, dans ce talent d'ordinaire tout gracieux et doux, une faculté d'audace qui ne recule au besoin devant aucun trait de la réalité et de la nature, même la plus sauvage. M. Mérimée pourrait envier ce personnage d'Ivan, de ce brave domestique du major, à la fois si fidèle et si féroce, et qui donne si lestement son coup de hache à qui le gêne, en sifflant l'air : *hai luli, hai luli!*

Ces opuscules avaient été envoyés de Russie par l'auteur; il ne tarda pas à les suivre et à revoir des cieux depuis trop longtemps quittés. M. de Lamartine,

que, si le Lépreux de M. de Maistre était venu dans le Nord, il y aurait retrouvé une sœur.

dans l'une de ses *Harmonies,* a célébré avec attendrissement ce retour de M. de Maistre, à qui, durant l'absence, une alliance de famille l'avait uni :

Salut au nom des cieux, des monts et des rivages
Où s'écoulèrent tes beaux jours,
Voyageur fatigué qui reviens sur nos plages
Demander à tes champs leurs antiques ombrages,
A ton cœur ses premiers amours !

Que de jours ont passé sur ces chères empreintes !
Que d'adieux éternels ! que de rêves déçus !
Que de liens brisés ! que d'amitiés éteintes !
Que d'échos assoupis qui ne répondent plus !
Moins de flots ont roulé sur les sables de Laisse (1),
Moins de rides d'azur ont sillonné son sein,
Et des arbres vieillis qui couvraient ta jeunesse,
Moins de feuilles d'automne ont jonché le chemin !
. . . .

O sensible exilé ! tu les as retrouvées
Ces images, de loin toujours, toujours rêvées,
Et ces débris vivants de tes jours de bonheur :
Tes yeux ont contemplé tes montagnes si chères,
Et ton berceau champêtre, et le toit de tes pères ;
Et des flots de tristesse ont monté dans ton cœur !...

M. de Maistre a lui-même composé beaucoup de vers; mais, malgré les insinuations complaisantes, il a toujours résisté à les produire au jour, se disant que la mode avait changé. Il a traduit ou imité en vers des fables du poëte russe Kriloff : on trouve une de ces imitations imprimée dans l'Anthologie russe qu'a publiée M. Dupré de Saint-Maure. J'ai entre les mains une ode manuscrite de lui, de 1817 ; c'est un regret de ne pouvoir atteindre au but sublime, et le sentiment exprimé de la lutte inégale avec le génie :

Et glorieux encor d'un combat téméraire,
Je garde dans mes vers quelques traits de lumière
Du Dieu qui m'a vaincu.

Il a fait des épigrammes spirituelles. Quelques personnes ont copie de son *épitaphe,* qui rappelle un peu celle de La Fontaine (1). Mais il suffira de donner

(1) Nom d'un torrent de Savoie.
(2) En voici les premiers vers :

Ci gît sous cette pierre grise
Xavier, qui de tout s'étonnait,
Demandant d'où venait la bise
Et pourquoi Jupiter tonnait...

ici sa jolie pièce du *Papillon*, qui, pour la grâce et l'émotion, ne dépare pas le souvenir de ses autres écrits. Un prisonnier lui avait raconté qu'un papillon était un jour entré dans sa prison en Sibérie :

LE PAPILLON.

Colon de la plaine éthérée,
Aimable et brillant papillon,
Comment de cet affreux donjon
As-tu su découvrir l'entrée?
A peine entre ces noirs créneaux
Un faible rayon de lumière
Jusqu'à mon cachot solitaire
Pénètre à travers les barreaux.

As-tu reçu de la nature
Un cœur sensible à l'amitié ?
Viens-tu, conduit par la pitié,
Partager les maux que j'endure?
Ah ! ton aspect de ma douleur
Suspend et calme la puissance ;
Tu me ramènes l'espérance
Prête à s'éteindre dans mon cœur.

Doux ornement de la nature,
Viens me retracer sa beauté;
Parle-moi de la liberté,
Des eaux, des fleurs, de la verdure ;
Parle-moi du bruit des torrents,
Des lacs profonds, des frais ombrages
Et du murmure des feuillages
Qu'agite l'haleine des vents.

As-tu vu les roses éclore,
As-tu rencontré des amants ?
Dis-moi l'histoire du printemps
Et des nouvelles de l'aurore ;
Dis-moi si dans le fond des bois
Le rossignol, à ton passage,
Quand tu traversais le bocage,
Faisait ouïr sa douce voix ?

Le long de la muraille obscure
Tu cherches vainement des fleurs :
Chaque captif de ses malheurs
Y trace la vive peinture.

Loin du soleil et des zéphyrs,
Entre ces voûtes souterraines
Tu voltigeras sur des chaînes
Et n'entendras que des soupirs.

Léger enfant de la prairie,
Sors de ma lugubre prison;
Tu n'existes qu'une saison,
Hâte-toi d'employer la vie.
Fuis! Tu n'auras hors de ces lieux,
Où l'existence est un supplice,
D'autres liens que ton caprice,
Ni d'autre prison que les cieux.

Peut-être un jour dans la campagne,
Conduit par tes goûts inconstants,
Tu rencontreras deux enfants
Qu'une mère triste accompagne:
Vole aussitôt la consoler;
Dis-lui que son amant respire,
Que pour elle seule il soupire;
Mais, hélas!... tu ne peux parler.

Étale ta riche parure
Aux yeux de mes jeunes enfants;
Témoin de leurs jeux innocents,
Plane autour d'eux sur la verdure.
Bientôt vivement poursuivi,
Feins de vouloir te laisser prendre,
De fleurs en fleurs va les attendre
Pour les conduire jusqu'ici.

Leur mère les suivra sans doute,
Triste compagne de leurs jeux:
Vole alors gaîment devant eux
Pour les distraire de la route.
D'un infortuné prisonnier
Ils sont la dernière espérance:
Les douces larmes de l'enfance
Pourront attendrir mon geôlier.

A l'épouse la plus fidèle
On rendra le plus tendre époux;
Les portes d'airain, les verroux,
S'ouvriront bientôt devant elle;

Mais, ah ! ciel ! le bruit de mes fers
Détruit l'erreur qui me console :
Hélas ! le papillon s'envole....
Le voilà perdu dans les airs !

Maintenant en route vers la Russie, où des affaires l'ont rappelé et où l'accompagnent nos vœux, M. de Maistre a laissé ici, au passage, des souvenirs bien durables chez tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. On prendrait plaisir et profit à plus d'un de ses jugements naïfs et fins. Il a peu lu nos auteurs modernes; en arrivant, il ne les connaissait guère que de nom, même le très-petit nombre de ceux qui mériteraient de lui agréer. En parcourant les ouvrages à la mode, il s'est effrayé d'abord, il s'est demandé si notre langue n'avait pas changé durant ce long espace de temps qu'il avait vécu à l'étranger : « Pourtant ce qui me tranquillise un peu, ajoutait-il, c'est que, si l'on écrit tout autrement, la plupart des personnes que je rencontre parlent encore la même langue que moi. » En assistant à quelque séance de nos chambres, il s'est trouvé bien dérouté de tant de paroles; au sortir du silence des villas et du calme des monarchies absolues, il comprenait peu l'utilité de tout ce bruit, et l'on aurait eu peine, je l'avoue, à la lui démontrer pour le moment. Il était tombé aussi dans un quart d'heure trop désagréable pour la forme représentative ; que ne prenait-il un instant plus flatteur? La chambre des députés, chaque fois qu'il passait devant, lui rappelait involontairement le Vésuve, disait-il. — Oui, pour la fumée au moins, sinon pour le péril de l'explosion; mais, lui, il croyait même au péril. Il n'aimait guère mieux le *quai Voltaire* (antipathie de famille), et y passait le plus rapidement qu'il pouvait, baissant la tête, disait-il, et détournant ses regards vers la Seine. Il admire, comme on le peut penser, les ouvrages de son illustre frère, et, en toute tolérance, sans ombre de dogmatisme, il semble les adopter naturellement comme l'ordre d'idées le plus simple du monde; il trouve que le plus beau livre du comte Joseph est celui de *l'Église gallicane*. Ce qu'il paraissait le plus désirer, le plus regretter chez nos grands littérateurs, c'est l'unité dans la vie. Il l'a dans la sienne : simplicité, pureté, modestie, honneur; bel exemple des antiques mœurs jusqu'au bout conservées dans un esprit gracieux et une âme sensible ! — Il aimait à parler avec éloges d'un écrivain genevois spirituel qui est un peu de son école pour le genre d'émotion et pour *l'humour*. Quand on lui demandait s'il n'avait pas quelque dernier opuscule en portefeuille, il répondait en désignant *le Presbytère, l'Héritage, la Bibliothèque de mon Oncle, la Traversée, le Col d'Anterne, le Lac de Gers*, un choix enfin des meilleurs écrits de M. Topffer, et en désirant qu'on les fît connaître en France. On aurait l'agrément de l'auteur pour ôter çà et là deux ou trois taches, car il y en a quelques-unes de diction et de ton. Si cette petite contrefaçon à l'amiable a bientôt lieu, on la lui devra.

En même temps que le comte Xavier de Maistre s'est offert à nous comme un de ces hommes dont la rencontre console de bien des mécomptes en littérature et réconcilie doucement avec la nature humaine, il y a, dans la publicité insensible et croissante de ses ouvrages, un mouvement remarquable qui peut encore, ce semble, rassurer le goût. On l'a peu affiché, on l'a peu vanté dans

les journaux ; aucun des grands moyens en usage n'a été employé pour pousser à un succès ; eh bien ! du 14 décembre dernier au 19 avril, c'est-à-dire en quatre mois (et quels mois de disette, de détresse, on le sait, pour la librairie !) il s'est vendu mille neuf cent quarante-huit exemplaires de ses œuvres. Le chiffre est authentique, et je le donne comme consolant. Le culte du touchant et du simple conserve donc encore et sait rallier à petit bruit ses fidèles.

SAINTE-BEUVE.

ILLUSTRATIONS

SCIENTIFIQUES

DE LA FRANCE

ET

DES PAYS ÉTRANGERS.

BROUSSAIS (1).

I. — DES RÉFORMATIONS DANS LA SCIENCE MÉDICALE.

Depuis son entrée à la faculté de médecine, en 1831, on peut dire que M. Broussais était allé s'éteignant toujours. Sa position officielle avait ôté à sa prédication médicale l'intérêt que lui avait donné pendant vingt ans la lutte la plus opiniâtre, et la cruelle affection qui a terminé ses jours, avait dès long-temps tari en lui la source de l'intelligence scientifique, comme celle de la vie. Si les derniers éclats de ses déclamations phrénologiques attirèrent encore la foule, ce fut seulement par la curiosité qui s'attachait toujours à sa parole originale; mais il ne descendait plus de sa chaire aucun enseignement : on allait au spectacle, on n'allait pas à l'école.

(1) L'importance de M. Broussais, comme médecin et comme philosophe, nous a fait diviser ce travail en deux parties. La première, que nous donnons aujourd'hui, est consacrée au médecin; la seconde comprendra le philosophe et le phrénologiste.

Et pourtant, au premier bruit de sa mort, le monde médical a senti que quelque chose de grand venait de disparaître de son sein ; et, à ses funérailles, ce long cortége des étudiants et des médecins de la capitale, cette représentation imposante de tous les ordres auxquels il appartenait à tant de titres, ces discours que l'on se disputait l'honneur de prononcer sur sa tombe, tout cela témoignait que la France venait de perdre un savant illustre. Cet homme, à qui l'on ne songeait plus, dont les dernières années s'étaient écoulées tristement dans les souffrances d'un horrible mal et dans les efforts d'un travail stérile, cet homme s'était relevé soudain de toute la force et de toute la puissance de sa vie passée. Tout ce qu'il avait fait ou n'avait pas fait depuis 1830 s'était effacé de notre souvenir, et nos regard s'étaient aussitôt portés vers les époques bruyantes de sa vie médicale, depuis 1805 jusqu'à 1829.

Qu'est-ce donc que cette vie? Quel est le secret de cette renommée? Quels enseignements y a-t-il à en tirer pour ceux qui sont engagés dans la même carrière et pour le public? Quelle qu'ait été son influence sur l'humanité contemporaine, quel bien laissera-t-elle, et laissera-t-elle quelque bien à l'humanité future? Tout incompétent qu'il est en matière scientifique, le monde, ce nous semble, aime à voir poser et résoudre devant lui de pareilles questions : tel est le motif qui nous a engagé à offrir ce travail aux lecteurs de la *Revue*. De toutes les sciences, d'ailleurs, la médecine est celle qui présente le plus haut intérêt social ; et Descartes a dit vrai en proclamant que toutes les réformes sociales de l'avenir se feront par elle, ou du moins qu'aucune ne se fera sans elle.

Pour bien apprécier la révolution opérée dans le monde médical par M. Broussais, nous avons besoin de reprendre la question d'un peu plus haut ; nous sommes obligé de rappeler des principes trop généralement méconnus aujourd'hui.

La médecine n'est pas une science qui soit née hier ou qui doive naître demain ; ce n'est pas une science qui marche au hasard, ou qui soit livrée au caprice d'un homme, quel que soit cet homme. Elle date du jour où l'homme souffrant a été placé au sein de la nature, avec la faculté de connaître ce qui se passe en lui et hors de lui. — Il y a, disait Hippocrate avec le bon sens de l'antiquité, des choses utiles et des choses nuisibles que l'homme peut connaître, rechercher ou éviter : donc il y a une médecine. — Que des hommes orgueilleux ne veuillent croire en toute chose qu'à eux-mêmes, et nient tout ce qu'ils n'ont pas vu les premiers, c'est un phénomène qui en effet s'observe de nos jours, comme au temps des plus grandes folies humaines ; que des hommes incapables de voir ne veuillent jamais voir, et disent avec une sorte de satisfaction : « Nous déclarons qu'il n'y a à l'horizon médical aucun point lumineux ! » on ne saurait qu'y faire. Toujours est-il qu'il y a des choses utiles et des choses nuisibles ; que, s'il y en a aujourd'hui, il y en a eu de tous les temps ; que, si l'homme est capable de les connaître aujourd'hui, il a toujours été capable de les connaître. Toujours est-il qu'il ne peut pas être et qu'il n'est pas indifférent pour l'homme possédé d'une fièvre ardente de rester en repos dans un lit bien chaud, ou de se jeter dans un fleuve glacé ; ni pour l'homme qui a une épine dans le pied, que cette épine y reste ou qu'elle n'y reste pas ; et, s'il existe des

circonstances qui facilitent la sortie de cette épine, et d'autres qui s'y opposent, il est impossible que l'ami qui regarde souffrir son ami, et qui désire le soulager, ne distingue pas ces deux ordres de circonstances. En outre, à mesure que les hommes observent depuis plus longtemps, ils doivent reconnaître un plus grand nombre de choses utiles et de choses nuisibles, et distinguer mieux celles qui le sont un peu et celles qui le sont beaucoup; celles qui le sont certainement et incontestablement, bien qu'on ne s'y fût pas attendu tout d'abord et celles qui le sont d'une manière douteuse, quoique tout d'abord aussi on eût pu instinctivement penser le contraire. En un mot, jamais on ne nous fera comprendre que nous ne puissions pas, que nous ne devions pas, en montant sur les épaules de nos ancêtres, découvrir un horizon plus étendu que le leur.

Ceci fait que la vraie médecine, celle qui s'applique utilement à l'homme, a dû exister dès l'origine, dès que l'homme a souffert et qu'il a observé; ceci fait encore qu'elle a dû se perfectionner dans la marche des siècles.

On a fort ingénieusement comparé la médecine et l'astronomie dans leur origine, leur marche et leurs progrès; on a vu que ces deux sciences devaient remonter à la plus haute antiquité, puisque toutes deux s'adressaient à des phénomènes faciles à observer, possibles à prévoir, et très-utiles à connaître. Les mouvements vitaux, comme les mouvements célestes, ont en effet frappé les premiers hommes par leur enchaînement, leur harmonie, leurs retours périodiques et leurs correspondances avec d'autres phénomènes naturels. Du jour qu'un homme a souffert, avons-nous dit, il y a eu une médecine; du jour qu'il y a eu un ciel pur et découvert, et des hommes passant les nuits à garder les troupeaux et à explorer les mers, il y a eu une astronomie. Tout comme on a pu voir l'organisme passant par les différentes phases de la fièvre, sous l'influence de causes placées ou en dedans ou en dehors de l'homme, de même on a pu observer que tel astre apparaissait à telle heure de la nuit, à telle époque de l'année, et était, dans son apparition, précédé ou suivi de tel autre astre. Tout comme encore on a pu voir que sur l'homme malade un certain ensemble de phénomènes déterminés avait un certain point de départ et affectait une certaine tendance, et qu'on a pu former ainsi des groupes nosographiques, de même on a pu observer que les astres avaient entre eux des rapports constants, et formaient ensemble des groupes qui se succédaient dans un ordre constant : de là les pronostics de la médecine, de là les prévisions de l'astronomie, les dernières plus sûres que les premiers, parce qu'il y a plus de constance ici que là; mais les uns et les autres fondés sur le même caractère des phénomènes naturels, la constance. La médecine et l'astronomie étaient donc toutes deux des sciences d'observation, mais aussi toutes deux dominées par la grande idée d'harmonie, de loi, qui a été jetée dans la nature pour que l'homme l'y trouvât, et toutes deux, à ce titre, faisant partie de la science des sages, de la sagesse antique.

Nous ne parlons point ici des progrès ultérieurs, des découvertes de détail : nous ne demandons point quel parti la science tirera des lois de la circulation du sang, ou de celles de la gravitation, ou de l'invention de la boussole. Nous établissons l'existence et l'origine antique de la science : nous remontons au

principe des découvertes primitives, et nous disons, comme l'histoire le dit, que l'homme ouvrant les yeux a vu, et que son intelligence venant tout de suite en aide à ses yeux, ou même dirigeant ses yeux, il a aperçu des lois. Nous disons que la médecine ne doit pas plus recommencer avec chaque médecin, que l'astronomie avec chaque astronome. Il est clair que l'astronomie a le droit de produire dans la suite des âges Newton, Kepler, Huyghens, qu'elle multipliera ses instruments, qu'elle disposera ses observatoires, qu'elle se servira de toutes les sciences physiques et mécaniques pour étendre ses découvertes, qu'elle établira des relations faciles entre tous les savants du monde, quand elle le pourra, pour assurer l'exactitude de ses observations. Oui, cela est vrai, personne ne le conteste, ni ne peut le contester; mais nous défendons à Newton, à Kepler, à Huyghens, d'aller garder les troupeaux dans les plaines de la Chaldée, pour observer les astres pendant les nuits. *L'humanité,* a dit Pascal, *est un homme qui apprend toujours.* Eh bien! ce qui est vrai de l'astronomie l'est de la médecine. La médecine multipliera ses moyens de recherches pour pénétrer dans la profondeur du corps humain; *elle débrouillera,* pour me servir d'une expression de Broussais, *avec une analyse de plus en plus savante, les cris confus des organes souffrants;* elle précisera ses observations, ses vérifications; elle constatera les exceptions, les incidents, les accidents; elle connaîtra de mieux en mieux les substances que la nature met à sa disposition pour soulager l'homme; elle produira, avec le temps, Sydenham, Hoffmann, Stoll, etc. Mais elle ne changera pas de route à chaque pas de sa carrière, elle ne détruira pas incessamment, dans la suite des âges, ce qu'elle a vu, observé, découvert, établi dans les époques précédentes! Nous lui défendons de faire table rase, et, déclarant qu'elle ne sait rien, de quêter, comme autrefois, les conseils populaires à la porte des temples et dans les carrefours.

Tant que l'esprit humain et la vie humaine ne changeront pas, la médecine, qui n'est autre chose que l'esprit humain appliqué à l'étude de la vie humaine, ne changera pas fondamentalement sa manière de procéder. En prenant l'ensemble de la tradition médicale, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, comment méconnaître que c'est là une grande, une forte et inébranlable chose? Comment ne pas voir que ses principes fondamentaux sont universels et perpétuels? Or l'universalité et la perpétuité sont deux incontestables caractères de la vérité, dans tout ordre d'idées possible.

Nous ne saurions nous empêcher de rendre ici un éclatant hommage aux *Leçons de Physiologie*, dans lesquelles M. le professeur Lordat de Montpellier a développé cette idée de la pérennité de la science médicale, cherchant à démêler, et démêlant avec un admirable bonheur, ce qu'il y a de constant et d'inattaquable dans la tradition médicale de ce qu'il y a en elle d'hypothétique et de conjectural; ce qui a fait loi dans l'esprit de tous les bons observateurs, et ce qui fait nécessairement loi chaque jour dans l'esprit de chaque homme réfléchi et de chaque praticien expérimenté, de ce qui n'a été ou qui n'est que l'opinion ou le jeu de l'imagination de quelques-uns; établissant ainsi avec une grande force et une parfaite lucidité un certain nombre de propositions principales, mères elles-mêmes d'un grand nombre d'autres plus secondaires et par

là même plus variables. Disons-le : nous nous sommes réjoui de cette lumière jetée sur le monde médical, dans un moment où tant d'esprits sont obscurcis, où l'amour indéfini du curieux et la manie insatiable d'une expérimentation sans règle et sans frein compromettent incessamment l'honneur de la science aux yeux de ceux qui entreprennent de l'étudier, comme aux yeux du public.

Il semblera peut-être à plusieurs personnes qu'il est superflu d'énoncer des principes d'une telle évidence, et que nous nous mettons trop en frais pour prononcer de beaux *truismes*. Ces personnes se trompent : le mépris de l'antiquité et de toute tradition scientifique, bien qu'il ait perdu du terrain depuis quelques années, est encore une plaie de la science de nos jours. — Combien, parmi nos contemporains, font dater d'hier la science médicale ! Les chimistes, qui ne veulent voir l'homme que du point de vue chimique, et encore du point de vue chimique le plus moderne ; — les anatomistes, qui ne veulent voir l'homme que du point de vue anatomique, et qui déclarent cependant que l'anatomie est dans l'enfance ; — beaucoup d'esprits minutieux dont il faut louer la patience, mais dont il faut flétrir l'étroitesse, qui, à force de détails accumulés, morcellent l'observation et rendent méconnaissables les faits observés, tels sont les hommes qui font dater d'hier la science médicale. Comment les anciens (c'est-à-dire tout ce qui précède le XIXe siècle !) pourraient-ils mériter quelque confiance, eux qui n'observaient les phénomènes que dans leur généralité, qui étaient incapables d'en embrasser les détails par leurs moyens d'exploration, qui, ne pouvant sonder dans toute sa profondeur la fibre organique de l'homme, se bornaient à considérer son expression vitale ? Voilà, nous le disons avec peine, ce qui court encore les rues du monde médical. Vers la fin du siècle dernier, Bordeu, le grand Bordeu, s'élevait déjà avec force contre les prétentions de la chimie, qui cherchait, disait-il, à s'emparer de la médecine : il démontrait comment tous les mouvements organiques qui se passent dans l'homme, ce flux et reflux de nos humeurs dont le cours est si bien déterminé, cette action continuelle de nos solides les uns sur les autres, leurs sympathies ou leurs antipathies voulues pour tel ou tel modificateur qui leur est présenté ; comment ces compositions, décompositions et recompositions de nos tissus toujours les mêmes dans leurs formes et leurs mouvements, et jamais les mêmes dans leur matière ; comment ces alternatives singulières de température, d'électricité, de sensibilité, etc., échappaient à la chimie la plus subtile, la plus hardie, la plus savante ; comment ce quelque chose de mobile, de sensible, de vivant, de pensant, qui est dans l'homme, est au delà de toutes les tentatives de la chimie ! Et pourtant Bordeu étudiait avec Rouelle qu'il suivait avec un ardent enthousiasme, Rouelle, le Paracelse de ces temps ! Et il s'écriait : « Que l'examen chimique du lait, du sang, de l'urine, et des autres parties et liqueurs animales, puisse conduire les artistes à un grand nombre de découvertes, je me donnerais bien garde de le nier, et qu'ils soient dans le cas d'expliquer, par leurs ingénieuses manœuvres, bien des vérités susceptibles même de démonstration, et qui puissent faire le fonds d'excellentes dissertations physiques et académiques, le fait est établi par mille épreuves. Mais que cette analyse des humeurs mortes et soumises à des changements dont la vie animale les met à l'abri plutôt que de les y exposer, puisse

donner la clef des phénomènes de la vie animale, et fournir les meilleures indications pour arriver à la résolution de divers problèmes à proposer sur l'animalité, c'est ce que je crois impossible : c'est au moins ce à quoi les chimistes ne sont pas parvenus jusqu'ici. » — Stahl, le plus grand chimiste de son temps, avait dit de la chimie la même chose que Bordeu, et aujourd'hui la même chose se peut dire que du temps de Bordeu. « J'ai vu, dit encore Bordeu, le lait s'épaissir dans une nourrice qui vit tomber son enfant; le lait reprit son cours et sa consistance dès que l'enfant reprit le téton; et la mère, agitée par deux ou trois passions différentes, sentait la chaleur, la souplesse et le remontage du lait, à proportion que l'enfant donnait des signes de force et de santé. » Toute la question de la vitalité et de la chimie, et de la nécessaire subordination de la seconde à la première, est dans ce fait et dans les faits de ce genre qui foisonnent.

Quant à l'anatomie, qui, aujourd'hui comme à d'autres époques, voudrait aussi s'emparer de la médecine, et rejeter dans le chaos toutes les observations anciennes, sa prétention n'est pas plus légitime. L'anatomie n'explique pas la nature humaine : elle nous montre le mécanisme du corps de l'homme, elle ne nous donne pas le secret de la vie. Quand les connaissances anatomiques étaient bornées ou difficiles à acquérir, on a pu s'en exagérer la portée : aujourd'hui que chacun peut étudier l'anatomie à son aise, et en dresser un exact inventaire, il est bien facile de déterminer ce qu'elle nous apprend et ce qu'elle ne nous apprend pas sur la nature des maladies, conséquemment sur les indications que peut présenter leur cure. L'homme, selon la notion que s'en formait l'antiquité et que l'on doit s'en former, est composé, 1° de parties contenantes, 2° de parties contenues, 3° de causes de mouvements; autrement, de solides, de liquides et de forces. L'anatomie nous a beaucoup appris, nous apprend beaucoup encore chaque jour sur le contenant et le contenu de l'agrégat humain; mais sur les forces de la vie, sur les facultés de l'organisme considéré dans son ensemble, sur celles des différents organes, que peut-elle nous dire? Il est d'une haute importance de pouvoir apprécier le siége des maladies, de déterminer le degré d'altération auquel un organe est arrivé, quels nouveaux degrés il peut parcourir, et quels autres organes il peut entraîner dans son mal. Cela est utile, cela est important, cela est beau à savoir, toutes les fois que cela se peut; et c'est la gloire de l'anatomie moderne de nous avoir, sous ce rapport, ouvert un vaste champ de découvertes. Mais il est encore plus utile et plus beau de savoir, d'après ce qui s'est passé dans un malade et d'après ce qu'on a sous les yeux, comment chaque point du corps intéresse le système entier, comment le système entier intéresse chaque point du corps; quelle force de résistance un organisme a ou n'a pas; quelle harmonie ou quelle désharmonie doit se produire en lui; quel est le but de ses efforts de réaction, salutaire ou funeste; quelle voie de solution il présente au mal; — et toutes les considérations de cette nature.

Or ce n'est pas l'anatomie qui nous fait lire dans ce livre de vie : c'est l'intelligence de l'homme appliquée à suivre l'ordre de filiation des phénomènes, leur génération mutuelle et successive, leurs rapports de toute sorte; et cette intelligence, nos pères ont pu l'avoir, nos pères l'ont eue. Il y a plus : on a

soutenu, et on en a eu le droit, que leur esprit, moins embarrassé de détails secondaires que le nôtre, voyait de plus haut, plus loin et mieux. On a pu soutenir, et on en a eu le droit, que ne pouvant, comme nous, disséquer les cadavres fibre à fibre, ni soumettre les solides et les liquides du corps humain à l'analyse chimique, ils ont porté une attention d'autant plus sévère et d'autant plus continuelle à tout ce qui n'était pas du ressort de l'anatomie et de la chimie, à tout ce qui était la vie. Pour nous, ce nous est, en vérité, une grande pitié que de voir tant de savants, qui se croient forts parce qu'ils ont la faculté de se perdre dans le changement de coloration ou de consistance d'un faisceau de fibres ou d'une membrane, et parce qu'ils ont pu constater ici ou là des altérations chimiques dont ils ignorent le sens, et sur lesquelles ils ne sont pas d'accord, de voir, disons-nous, tant de savants poursuivre de leur mépris et de leurs sarcasmes ces *pères* de l'art, qui ont laissé après eux des traces si lumineuses, qui ont travaillé avec tant de patience et de génie à établir des lois aussi durables que la nature humaine elle-même ! Qu'on analyse, qu'on expérimente, que l'on multiplie les instruments de l'observation, car tout ce qui peut servir est bon ; mais, pour Dieu ! qu'on garde la pensée et la réflexion. C'est avec son intelligence que l'homme voit l'homme ; ce n'est ni avec la loupe, ni avec la pile, ni avec la balance, ni avec le thermomètre. Servez-vous du microscope, de la pile, de l'arithmétique, de la géométrie, j'y consens ; mais quand vous vous apercevez que ces instruments, au lieu de vous éclairer, vous aveuglent, au lieu de vous servir vous nuisent, au lieu de vous montrer dans un jour plus vif l'homme que vous devez soulager vous le cachent, de grâce, jetez vos instruments. Vous qui raillez l'antiquité et qui ricanez si agréablement sur des livres que vous n'ouvrez pas, ignorez-vous avec quel respect ces hommes écoutaient la respiration des patients, contemplaient leur visage, et s'attachaient aux moindres signes de l'expression de la vie ou de l'intelligence, pour vous les transmettre, et vous dire là où vous auriez à craindre, là où vous auriez à espérer? Avez-vous réfléchi avec quelle patience ils attendaient une crise pour vous dire que dans telle circonstance elle viendrait de ce côté, dans telle autre circonstance de tel autre côté? Non par l'anatomie, non par la chimie, mais par l'observation et la méditation, et par un désir ardent de soulager les maux qu'ils voyaient, ils vous ont dit ce qu'était l'homme, ou en santé ou en maladie, suivant ses climats, suivant ses âges, ses tempéraments, ses dispositions particulières (acquises ou innées), selon que des affections douces règlent son existence ou que les passions l'agitent, selon que le vent du midi souffle sur lui ou le vent du nord. — Ils ont, dites-vous, laissé des lacunes sur tous les points, ils en ont laissé d'immenses. — C'est vrai : eux-mêmes l'ont déclaré, et ils vous ont averti, après des siècles d'expérience, que la nature humaine était si changeante, et tout si changeant autour d'elle, qu'il ne fallait jamais s'y fier absolument ; et de ce principe sanctionné par leur science et leur bonne foi, ils ont déduit un code de prudence devant lequel il faut s'incliner. Rappelez-vous ce que vous étiez le premier jour que vous avez été mis en présence d'un homme malade, et dites-moi sincèrement si c'est pour l'avoir *trouvé* ou pour l'avoir *appris* que vous savez aujourd'hui que telle affection peut marcher ainsi huit, dix, quinze jours sans dan-

ger, et que même il y aurait du danger à l'empêcher de marcher ; que celle-ci a commencé comme un mal qui doit tuer au premier moment, ou comme un mal qui doit renouveler l'individu et s'épuiser de lui-même ; qu'il y a des causes de maladie dont il ne faut pas tenir compte, d'autres dont il faut tenir le principal compte, des causes qui ne sont que l'occasion du mal et d'autres qui sont tout le mal ; que tel mal local, si réfractaire, ne disparaîtra que quand vous aurez renouvelé la substance de tout le système; que tel mal général, au contraire, ne disparaîtra que quand le mal local aura disparu. Si vous aviez eu à faire à vous seul votre éducation seulement sur ces points, m'est-il permis de demander où vous en seriez?... Vos pères vous font pitié! Mais vous qui déclarez qu'il faut refaire toute la science, qu'il faut reprendre l'œuvre par la base, et qui prononcez avec Bacon ce mot sacrilége ou inepte : *Ars instauranda ab imis*; vous qui croyez qu'on ne pourra parler sur le sort des vivants que quand on aura disséqué jusqu'à la dernière fibre des milliers de cadavres ; vous qui dites orgueilleusement que jusqu'à vous il n'y a pas eu de faits, et que nous entrons dans le siècle non pas des lumières, mais des faits, et que pour porter un jugement quelconque il vous en faut une infinité d'infinités, *sylva sylvarum*, dit encore Bacon; vous qui ne savez pas ce que c'est qu'un fait valable, et qui, au train dont vous allez, le saurez de moins en moins ; vous qui ne pouvez vous entendre avec vous-mêmes, — dites-moi pourquoi vous donnez à boire chaud ou froid, pourquoi vous placez votre malade dans une atmosphère de quinze degrés au-dessus de zéro plutôt qu'au-dessous, pourquoi vous donnez de l'eau plutôt que de l'éther, ou de l'éther plutôt que de l'eau? Vous comptez absolument pour rien ceux qui ont labouré avant vous le champ fécond de la science! Répondez-moi donc : y a-t-il dans la nature des aliments et des poisons? y a-t-il des substances qui font vomir, d'autres qui provoquent chez l'homme, placé dans de certaines circonstances, une sueur soulageante ; d'autres qui calment instantanément d'atroces douleurs ; d'autres qui rendent sa force, sa rutilance, sa vie à un sang appauvri ; d'autres qui redonnent son aspect naturel et ses fonctions à une peau couverte d'humeurs fétides et d'ulcères douloureux ; d'autres qui arrêtent dans l'organisation humaine une consomption commencée, etc., etc.? Est-ce une chimère que d'avoir fait sortir du sein de la nature toutes ces forces cachées qui vont ranimer dans l'homme le foyer de la vie, que d'avoir déterminé quand, comment, en quelles proportions, la vertu de toutes ces choses peut lui être distribuée? Non, ce n'est pas une chimère : malgré vous, parce qu'il le faut, vous agissez d'après l'expérience acquise avant vous; car la tradition médicale vous déborde, elle pèse sur vous.

Le domaine des faits durables acquis à la médecine est donc très-réel et très-grand; quiconque voudra réfléchir avec l'attention et la bonne foi nécessaires, et distinguer les faits généraux, les faits principes, les faits qui font loi et qui sont la règle de tous les autres, des notions hypothétiques et conjecturales qui s'y mêlent dans la pratique de chaque médecin, celui-là prendra de la science médicale une idée digne et grande : il la reconnaîtra pour une science antique, une science perpétuée, ayant ses dogmes fondamentaux, ses méthodes, ses procédés, ses moyens de progrès. *Medecina non humani ingenii partus, sed temporis filia.*

Maintenant, qu'est-ce, en médecine, que ces hommes qui, au lieu de continuer la science, font effort pour l'arrêter et la recommencer, qui, au lieu d'en être les *pères,* en sont les *réformateurs,* les *novateurs,* les *révolutionnaires?* Ce sont ceux qui ne se contentent point d'observer les faits dans leur simplicité, d'en rechercher et d'en constater l'enchaînement naturel, et d'en tirer des inductions légitimes. Que font ces hommes? Possédés d'une ardeur de systématisation absolue, ils s'attachent ou à un ordre de faits partiels auxquels ils veulent rallier tous les phénomènes de la vie, ou à une hypothèse créée par leur esprit, répondant plus ou moins mal à ce qui se passe dans la nature, et qu'ils donnent pour explication à tous les faits vitaux. Reconnaissons-le d'abord, ce besoin d'explications, d'hypothèses, de conjectures, s'il se tient dans de certains termes, a son utilité; et il doit en être ainsi, puisque c'est un invincible besoin de notre esprit, puisque les intelligences les plus clairvoyantes et les plus sages, en cherchant à faire rentrer les faits particuliers dans des faits plus généraux, ne sont exemptes ni de conjectures aventureuses, ni d'hypothèses illusoires. Mais cette utilité devient danger, devient erreur, dès que l'hypothèse ou la conjecture ne se reconnaît plus pour hypothèse ou pour conjecture, dès qu'elle se personnifie et se substantialise, dès qu'elle se fait centre de tout, qu'elle se pose comme cause réelle et unique de tous les phénomènes. Nous allons facilement nous faire comprendre. Prenons pour exemple le système des *mécaniciens* et celui des *chimistes :* les premiers ne voient dans le corps humain que des phénomènes mécaniques, et trouvent dans l'arrangement mécanique de ce corps une raison suffisante de tous les mouvements vitaux ; les seconds expliquent tout par les affinités chimiques. Il y a dans ces systèmes une partie de vérité, puisque plusieurs des phénomènes de la vie peuvent en effet s'expliquer par les simples lois physiques et par les affinités chimiques; mais c'est pousser la conjecture bien au delà de ses conséquences légitimes, que de vouloir que les faits si nombreux qui sont en opposition manifeste avec ces deux ordres de lois rentrent dans la physique et dans la chimie. Plusieurs états maladifs s'expliquent naturellement et directement par l'altération de nos humeurs; mais c'est entrer dans un système d'hypothèses inadmissibles, que de catégoriser ces altérations d'humeurs sur des états maladifs qu'on ne sait pas expliquer autrement, et encore bien plus que d'imaginer des humeurs que personne n'a jamais vues. Ce que nous disons de l'*humorisme*, c'est-à-dire de la médecine fondée exclusivement sur les altérations des humeurs, nous le pouvons dire de l'inflammation et du spasme, qui sont des faits vitaux bien caractérisés, mais auxquels ne peuvent se rapporter tous les faits observés sur l'homme malade. On ne saurait croire à quelle extrémité peuvent conduire ces vues partielles de l'esprit, quand on veut leur donner l'omnipotence que la nature leur refuse. Van-Helmont, frappé apparemment des inconvénients qu'avait eus pour plusieurs enfants le lait maternel, n'était-il pas arrivé à ce point, de regarder le lait comme un aliment contre nature pour l'enfant? Et, partant de ses idées hypothétiques sur la nécessité des ferments pour l'entretien de la vie, n'avait-il pas imaginé que la nourriture la plus naturelle et la plus vraie pour les nouveau-nés était une bouillie composée avec un levain de bière?

Autre malheur. L'esprit aventureux des réformateurs systématiques les pousse bien souvent (voyez depuis Thémison jusqu'à Brown et au delà) à établir leur théorie, c'est-à-dire leur application générale des faits physiologiques et pathologiques, sur ce qui se passe ou doit se passer dans la profondeur des tissus organiques. Or c'est là dénaturer l'observation médicale. Si le caractère des maladies n'est pas pris des circonstances qui tombent sous les sens, telles que les causes manifestes, les symptômes extérieurs et la coordination de ces phénomènes, la science est perdue; elle n'a plus de frein, elle devient ce qu'elle peut. Que le fondement de votre théorie soit le relâchement plus ou moins grand des pores intérieurs des organes, ou l'incitation plus ou moins accumulée sur la fibre organique, ou un souffle, un *pneuma*, chaud, froid, humide, etc., qui régit les mouvements vitaux, peu m'importe : dès que vous êtes entré dans ce monde imaginaire, je ne vous suis plus que par curiosité. Que dirait-on d'un astronome qui, au lieu d'observer purement et simplement la marche des astres, entreprendrait, avant tout, de connaître la nature intime de ces corps lumineux et des espaces qu'ils parcourent? ou d'un agriculteur qui ne voudrait semer son grain qu'après avoir chimiquement analysé et miscroscopiquement considéré les différentes couches de son terrain? Nous ne saurions trop le répéter, l'astronomie, l'agriculture, la médecine, sont des sciences analogues, des sciences d'observation directe, indépendantes des spéculations plus ou moins réelles, plus ou moins imaginaires, qui se peuvent faire sur la nature intime de leurs phénomènes.

Toutefois, après avoir compris le mal que ces réformateurs systématiques feront à la science, on doit concevoir quels services ils pourront lui rendre, lorsqu'une idée vraie, quelque partielle qu'elle soit, tombera dans une tête de génie. On est sûr alors, en effet, de deux choses : d'abord que tout système faux, opposé à celui du réformateur, sera vivement et fortement attaqué, et que tout ce qui lui est antérieur sera soumis à l'épreuve d'une critique puissante; ensuite, que tout ce qu'il y a à tirer du point de vue, vrai, mais partiel, qui préoccupe le réformateur, en sera tiré. Le génie du réformateur sera d'autant plus fort sur un point, qu'il sera plus faible sur les autres, et entourera *son fait* d'une lumière d'autant plus vive, qu'il laissera les autres faits enveloppés d'une plus grande obscurité.

C'est ainsi que les chimistes ont montré jusqu'à quel point les altérations chimiques de nos humeurs pouvaient constituer des classes de maladies tout entières et tarir dans l'homme les sources de la vie, et jusqu'à quel point certaines substances chimiques, introduites dans notre économie, pouvaient modifier avantageusement nos organes et relever notre vie abattue. C'est ainsi que les partisans de Stahl, courbés sur cette idée de la force providentielle et conservatrice qui se trouve dans l'homme, ont étudié avec un très-grand soin et un religieux respect les maladies abandonnées à elles-mêmes, et ont dévoilé à nos yeux le tableau des prodiges de la nature médicatrice. Nous avouerons même que les réformateurs les plus extravagants, lorsque la volonté et le génie se sont trouvés en eux, ont fait sortir de leurs travaux des éclairs de vérité qui ont traversé les siècles. Qui ne connaît le célèbre alchimiste du XVIe siècle, le grand Paracelse, *le roi des chimistes, le monarque des arcanes?* Cet homme

de feu, sous la main duquel le corps humain devint une manière de volcan, qui passa sa vie dans la débauche et dans des déclamations furibondes, qui tourmentait les métaux et toutes les substances de la nature pour en tirer la *quintessence* et la *panacée,* c'est-à-dire la partie active et médicamenteuse, — cet homme a imprimé à la chimie une très-grande impulsion et rendu à la médecine de très-grand services. Laissons là son alchimie et ses influences sidérales; laissons là son mépris pour l'antiquité, qui lui faisait dire, dans les fumées du vin, que son bonnet en savait plus long que Galien et qu'Avicenne; ne prenons, si je puis dire, que la *quintessence* de son idée, et nous pourrons dire de lui ce qu'en dit M. le professeur Dumas, dans ses admirables vues sur l'histoire de la chimie : « Dirigé par ce principe que, dans tous les objets de la nature, il devait y avoir une matière essentielle, une quintessence, Paracelse, qui avait toujours en vue de l'obtenir, s'efforçait donc d'élaguer des mélanges naturels les corps les moins actifs, et d'en retirer les substances les plus énergiques. Ces idées, après tout, le guidaient d'une manière juste, car c'est comme s'il avait dit, par exemple : L'opium, la ciguë, renferment en petite quantité des composés très-actifs auxquels ces médicaments doivent leur puissance ; il faut les isoler; si on y parvient, ils représentent, à dose très-faible, les propriétés d'une quantité considérable de la matière d'où ils proviennent. C'est comme s'il avait dit : Pour les métaux, certains dissolvants peuvent exalter leurs propriétés en ouvrant la maison, d'autres les affaiblissent en la fermant. Peu importent les théories, si on arrive à comprendre qu'il y a des préparations métalliques qui peuvent devenir très-actives. »

Les réformateurs sont donc utiles en ceci, qu'ils mettent dans un grand jour la portion de vérité mêlée à leur erreur. Et dans ce sens, nous ne nous plaignons point qu'il y ait eu ni qu'il y ait encore des réformateurs ; nous nous en consolons en disant : *Oportet hæreses esse,* et en cherchant dans leurs travaux la portion substantielle et vraie. Quant aux attaques que les hommes dirigent contre la science antique et perpétuée, la science est assez forte pour les soutenir ; et puis, elle a constamment ce bonheur, qu'une réaction se fait en sa faveur, lorsqu'une fois est tombée la fièvre de réforme, car (chose remarquable !) l'esprit de l'homme. qui est fait pour la vérité, mais qui est faible et borné, n'arrive au vrai point qu'après le nombre nécessaire d'oscillations faites en deçà et au delà.

II. — BROWN ET BROUSSAIS. — VIE DE BROUSSAIS ; SA DOCTRINE.

Vers la fin du siècle dernier, un médecin écossais fit grand bruit; ce médecin s'appelait Brown. Brown était un esprit cultivé, ayant étudié dans sa jeunesse les humanités et la théologie avec la plus grande distinction, et parlant latin aussi facilement que le patois de son village. Mais de bonne heure il se fit remarquer par la roideur de son pédantisme et l'intolérance de son caractère. Il étudia la médecine à Édimbourg sous le célèbre Cullen, qui, après l'avoir eu pour élève privilégié, l'abandonna, sans que les motifs de cette séparation aient jamais été bien connus. C'est alors que Brown s'éleva avec violence contre Cullen et contre tous les professeurs de la faculté d'Édimbourg, et qu'il fonda

sa nouvelle doctrine médicale. Il publia ses *Éléments de Médecine*, et les éloges que lui prodiguèrent ses amis l'engagèrent à professer sa doctrine dans un cours public. Là Brown déclara ouvertement la guerre à tous les professeurs, qu'il poursuivit de ses sarcasmes et de ses outrages. Son auditoire était peu nombreux; mais l'enthousiasme qu'il suscita fut tel que ses élèves formèrent une véritable secte sous le nom de *Browniens*, et que la Société royale d'Edimbourg se crut obligée d'exclure de son sein quiconque se battrait en duel pour ou contre le brownisme. Lorsqu'il se fit recevoir docteur, ses élèves l'accompagnèrent en triomphe, et la théorie qu'il donna des propriétés de l'opium fut si merveilleuse, qu'une statue lui fut érigée, avec ces mots sur le piédestal: *Opium, mehercle, non sedat!* (en vérité, l'opium ne calme pas!); car Brown s'élevait avec colère contre la vertu sédative de l'opium, rangeait ce médicament parmi les excitants, et, pour preuve, en avalait des doses énormes à ses leçons; toutes les fois que sa pensée languissait ou que sa parole devenait monotone. Mis en prison pour dettes, il n'en continuait pas moins ses prédications exaltées, et ses élèves venaient l'écouter avec la même ardeur que dans son amphithéâtre. Avec tout cela, Brown ne fit point fortune; il passa d'Édimbourg à Londres, où il n'eut pas le temps d'accomplir les grands projets qu'il méditait. Agé seulement de cinquante-deux ans, mais fatigué par la vie la plus irrégulière et la plus licencieuse, dévoré de chagrins et d'ambition, il mourut frappé d'apoplexie, après avoir bu, suivant son ancienne coutume, un gros de laudanum en se couchant.

Mais ce fut après sa mort que la renommée de Brown (je ne veux pas dire sa gloire) prit surtout une immense extension. Non-seulement il changea de fond en comble les idées et la pratique des médecins anglais, mais encore il bouleversa la médecine de toute l'Europe. En Allemagne et en Italie, plusieurs doctrines médicales se fondèrent, qui toutes avaient pour point de départ le brownisme, ou étaient des transformations du brownisme. La plus célèbre de ces doctrines est celle du contre-stimulisme du fameux Rasori, qui va avoir, ou qui a déjà peut-être, sa statue sur la place publique de Milan.

Si on veut du bruit, en voilà!

Aujourd'hui Brown a dans l'histoire de la médecine la place qui lui convient. Homme de quelque génie, mais d'une imagination exaltée, homme de logique, mais de peu d'instruction pratique, il aperçut très-bien quelques faits de la vitalité, — tels que ceux de l'unité organique, des diathèses, des affections asthéniques cachées sous un masque d'inflammation. — Malheureusement, en voulant y réduire toute la médecine, il leur donna une portée abusive. Doué de beaucoup de passion et d'une ardente conviction, il eut pour ses découvertes, qu'il comparait toujours à celles de Newton, un enthousiasme qu'il sut faire partager à un auditoire fanatique. Comme sa doctrine réduisait la science médicale à une grande simplicité, on conçoit qu'elle se soit propagée avec fureur, tout comme on conçoit qu'étant pleine de contradictions et d'ignorances, le temps en ait fait justice.

Brown n'est point un de ces hommes que chaque médecin a dans sa bibliothèque; il n'est guère lu que par curiosité, et il n'y a pas trente ans que, partout en Europe, on ne jurait que par lui!

On a souvent comparé Brown et Broussais. Il y a, en effet, entre ces deux hommes plusieurs rapports assez frappants, bien que chacun d'eux ait son genre de supériorité qui n'est pas celui de l'autre. Tous deux se sont élevés avec la même colère contre tout le passé de la science, et ont eu pour les anciens le même mépris : si Broussais a fait l'*Examen des Doctrines*, Brown a publié ses *Observations sur les anciens systèmes de médecine.* — Tous deux ont eu le don de transporter et d'enthousiasmer leur auditoire par la critique la plus amère, le plus mordante, la plus railleuse, la plus originale de leurs adversaires, et si Broussais lança tant de traits contre Pinel, qui avait été son maître, Brown n'en fit pas moins contre son ancien maître Cullen : il paraît même qu'ils avaient le même genre d'éloquence, éloquence attachante et entraînante par l'accentuation de certains mots et la saillie de certaines idées, plutôt que par le charme même de la parole. Brown, dit-on, avait la voix comme croassante, et tout le monde se rappelle les éclats de la voix de Broussais, qui tantôt tombait, languissait, se traînait, pour se relever, l'instant d'après, ferme, forte, sonore, et entraîner le rire ou l'applaudissement unanime des auditeurs. — Tous deux, bien entendu (puisque tous deux étaient des réformateurs systématiques), eurent une grande puissance de généralisation et de systématisation, et ne pouvaient prendre la parole ou la plume sans embrasser la médecine tout entière, sans que les questions qu'ils agitaient fussent ou devinssent des questions capitales, des questions mères : de là encore l'attrait qui s'attachait à eux, car toujours les hommes s'attacheront de préférence à ceux qui débattront devant eux des questions importantes et vitales. — Toux deux avaient pour principal élément de leur talent, le désir ardent et la faculté d'éclairer les questions de médecine par le raisonnement et la logique, et tous deux, en effet, étaient partis d'études littéraires très-bien faites : Brown avait étudié avec beaucoup de distinction les humanités dans sa jeunesse, il cherchait avec affectation à imiter Cicéron dans ses dissertations latines; et, malgré ce qu'on peut avoir dit sur sa première éducation, nous savons que Broussais avait fait au collége de Dinan les meilleures études, et que, vers la fin de sa vie il aimait souvent à répéter de longues tirades de Virgile et d'Horace. — Enfin, on sait la manie de philosophie qui prit malheureusement Broussais dans ses dix dernières années, et avec quelle ardeur il s'attachait à mettre la philosophie et la morale dans la physiologie et dans la médecine. Ne mourut-il pas en corrigeant les épreuves d'un traité philosophique? Brown, au moment où il fut surpris par la mort à cinquante deux ans, avait conçu le projet de faire un traité de morale et de philosophie ; et, comme il avait établi son système médical dans un livre intitulé *Éléments de Médecine* (*Elementa Medicinæ*), il voulait établir son système philosophique et moral dans un ouvrage intitulé *Éléments de Morale* (*Elementa Morum*). Tous deux, fondant la médecine pratique sur l'état d'excitation ou d'irritation de la fibre organique, et n'y voyant jamais que du plus ou du moins (Brown presque toujours du moins, Broussais presque toujours du plus), réduisirent par là la médecine à une très-grande simplicité. Selon Brown, en arrivant près d'un malade, il n'y a que trois choses à déterminer, 1° si la maladie est générale ou locale; 2° si elle est sthénique ou asthénique; 3° quelle en est la mesure, la quantité. Mais il a éta-

bli, d'ailleurs, qu'à peu près constamment la maladie est générale, qu'à peu près constamment elle est asthénique; ainsi, il n'y a qu'à savoir quelle dose de toniques le malade peut supporter. Broussais a encore plus simplifié, mais dans le sens contraire; selon lui, il y a à déterminer :

1° Quel est l'organe malade;

2° Quelle est la nature du mal; mais elle est à peu près constamment inflammatoire;

3° Quelle en est la mesure, c'est-à-dire quels antiphlogistiques le malade peut supporter.

L'un et l'autre ont ainsi tiré des effets très-remarquables, ou très-bons ou très-mauvais, de leur médication privilégiée, celui-là de l'opium et du quinquina, celui-ci des saignées; et tous deux par conséquent nous ont appris des choses fort importantes sur la valeur, bonne et mauvaise, sur l'influence salutaire et funeste de ces deux médications.

Tous deux ont eu une grande renommée.

Nous croyons que, si nous poussions le parallèle jusque dans la postérité, l'analogie serait la même, et nous verrions que tous deux ont été des hommes de passage.

Voyons à présent comment Broussais est entré dans la carrière, et comment il l'a parcourue.

François-Joseph-Victor Broussais naquit à Saint-Malo le 17 décembre 1772, d'un père médecin. A douze ans, il entra au collége de Dinan, où il resta jusqu'à vingt : il s'y distingua par son application et sa facilité, fit de bonnes humanités, et contracta pour les classiques latins un goût qu'il garda toujours. En 1792, il partit comme volontaire, et devint sergent en très-peu de temps; mais une maladie l'ayant forcé à revenir dans sa famille, il entra dans le service de santé de l'hôpital de Saint-Malo. Bientôt il passa à Brest, où il apprit l'anatomie sous MM. Billard et Duret. C'est là que se décida sa vocation médicale; il travailla avec ardeur, se fit recevoir officier de santé, et, après un voyage de courte durée dans la marine marchande, il fut nommé chirurgien de deuxième classe.

En 1795, il se maria, ce qui ne l'empêcha pas de prendre du service dans la marine militaire en qualité de chirurgien. De retour à Saint-Malo, il fut pendant quelque temps attaché à l'hôpital, où les principales maladies qu'il eut à observer furent des typhus et des affections scorbutiques.

En 1799, il vint à Paris. Quelque simple et laborieuse que fût alors sa vie, il fut obligé de contracter des dettes qu'il ne paya que plusieurs années après, lorsqu'il vendit, à vil prix cependant, sa célèbre *Histoire des phlegmasies chroniques*. C'est à cette époque que Broussais fit la connaissance de Bichat, dont il cultiva l'amitié jusqu'à la mort de celui-ci, en 1802. Bichat, Pinel, Cabanis, tels étaient les hommes qui remplissaient alors le monde médical de leurs productions et de leur nom. Pinel avait publié en 1798 sa *Nosographie philosophique*; Bichat, son *Traité des membranes* en 1800, et son *Anatomie générale* en 1801; Cabanis, ses *Rapports du physique et du moral* en 1802.

Le 5 frimaire an XI, Broussais se fit recevoir docteur, et prit pour sujet de thèse : *La fièvre hectique considérée comme dépendante d'une lésion d'ac-*

tion des différents systèmes sans vice organique. Deux ans après, sur la recommandation de M. Desgenettes, il prit du service dans l'armée, et parcourut successivement, en qualité de médecin militaire, la Belgique, la Hollande, l'Autriche, l'Italie.

En 1808, il revint à Paris en congé, et publia son *Histoire des phlegmasies chroniques.* Il fit la compagne d'Espagne en qualité de médecin principal; et jusqu'en 1815, malgré quelques mémoires de physiologie publiés par lui, l'activité du service militaire et la multiplicité des événements le tinrent en quelque sorte en réserve. — En 1815, M. Desgenettes, premier professeur du Val-de-Grâce, fit nommer Broussais second professeur. Nous avons plus d'une fois entendu le médecin de l'armée d'Égypte se glorifier d'avoir pressenti le génie de Broussais, et d'avoir ouvert la carrière au *médecin du Val-de-Grâce!* Outre sa clinique du Val-de-Grâce, Broussais institua, rue du Foin, des cours qui furent le prélude des célèbres cours de la rue des Grés. De bonne heure, l'affluence fut grande à ses leçons, tant à cause de la nouveauté des vues du professeur, que de l'originalité de son talent et de la manière audacieuse et violente dont il se posait en face de la Faculté. En 1816, il publia son volume de l'*Examen des doctrines médicales,* qui fut un coup de foudre, et qui est, sans contredit et sans comparaison, sa plus belle œuvre.

Broussais continua la guerre par ses leçons, par des éditions nouvelles de ses ouvrages, et par ses *Annales de la médecine physiologique,* créées en 1822.

En 1828, le monde médical et philosophique retentit tout à coup d'une étontante nouvelle. Le docteur Broussais, dans un livre intitulé *de l'Irritation et de la folie,* venait de reprendre la question des rapports du physique et du moral laissée par Cabanis, et de relever l'étendard du matérialisme depuis longtemps abattu. La verve insultante avec laquelle l'auteur traitait les chefs de l'école philosophique dominante fixa l'attention sur ce livre, qui, comme œuvre scientifique, était incapable de la fixer.

La révolution de 1830, usant du même droit que la restauration en 1823, réorganisa la faculté de médecine. Plusieurs professeurs, dépossédés en 1823, MM. Desgenettes, Déyeux, Leroux, reprirent leurs fonctions. En même temps, une chaire de pathologie et de thérapeutique générales fut créée, et Broussais désigné pour remplir cette chaire. L'enthousiasme fut bien loin d'être celui d'autrefois : le nouveau cours de pathologie et de thérapeutique générales fut peu suivi et fait irrégulièrement. Les idées du professeur, au lieu de piquer par leur nouveauté, étaient vieilles, décréditées, mortes dans la plupart des esprits. Cela inspira bien encore un peu de colère à Broussais, mais non pas cette superbe humeur triomphante du Val-de-Grâce qui était sûre de son auditoire. En 1836, Broussais, nouvellement engoué des doctrines phrénologiques, s'en fit un instant le prophète et le missionnaire à la Faculté; l'affluence des auditeurs fut si considérable, que par prudence on fit suspendre le cours. Ces leçons, qui ne furent pas très-nombreuses, se continuèrent dans une maison de la rue du Bac, toujours avec grande affluence, et firent bientôt après le sujet d'une publication nouvelle.

En 1832, Broussais avait été appelé à l'Académie des sciences morales et politiques, où il lut un mémoire peu de jours avant sa mort.

Il a succombé à sa maison de campagne de Vitry, près de Paris, à la suite d'une affection cancéreuse du rectum, qui, depuis plusieurs années, l'avait abreuvé de souffrances et de dégoûts. Il a observé jusqu'au dernier jour, avec une scrupuleuse exactitude, les progrès de son mal, et en a tenu un journal détaillé; mais il s'est toujours abusé sur la nature de sa maladie.

Un des secrétaires de Broussais, qui a vécu longtemps dans son intimité, a publié dans une *Notice* biographique un grand nombre de détails sur la personne et sur la manière de vivre de ce célèbre médecin. Cette notice a été écrite évidemment sous l'influence d'une admiration presque superstitieuse pour *l'auteur de la Médecine physiologique ;* admiration comme il était possible d'en avoir il y a quinze ou vingt ans, mais comme il n'est plus permis d'en avoir aujourd'hui. Il serait trop long de transcrire ici tous ces détails biographiques, et nous laissons de côté la passion de Broussais pour les poules, l'heure à laquelle il se faisait la barbe et celle où il se faisait lire le journal, tout comme l'époque de sa vie pendant laquelle il prit de l'embonpoint, et l'eau qu'il buvait à ses repas, *lentement, à l'aide d'un tuyau de paille.*

Broussais était d'une grande vigueur de corps et d'une grande activité physique et intellectuelle, quoique sujet à des moments d'un assoupissement profond pendant le jour; sa tête était d'une très-heureuse conformation, et sa physionomie, quoique grippée comme celle d'un homme passionné, exprimait une intelligence vive et hardie; ses habitudes étaient régulières et sévères : il se levait tous les jours à six heures en hiver, à cinq en été, et ne se couchait pas généralement avant minuit. Le soir était le temps de son travail.

Sa manière de travailler, à ce qu'il paraît, était celle-ci : pour les œuvres de polémique journalière, il écrivait rapidement, corrigeait, raturait, produisait avec une difficulté réelle; quant aux ouvrages de longue haleine, jamais il ne les écrivait qu'après avoir beaucoup lu, beaucoup pris de notes, et longtemps réfléchi sur ses lectures et sur ses notes; mais ce travail d'incubation et de maturation une fois achevé, il écrivait vite, sans grande correction ni rature.

Il avait du goût pour la littérature et une heureuse mémoire; il se plaisait souvent à répéter des morceaux d'Horace, ainsi que des passages tout entiers de Sydenham, nous dit-on. Pourquoi donc alors le mépris que, dans ses ouvrages, il voue à Sydenham, ce grand homme qui a été appelé avec raison *l'Hippocrate anglais?*

Quelque passionné et quelque acrimonieux qu'il fût dans sa polémique scientifique, quelque intolérant et impitoyable qu'il se montrât pour les idées médicales qui n'étaient pas les siennes, il paraît que, dans les relations habituelles de la vie, Broussais était d'une grande bienveillance et d'une gaieté intarissable. Il chantait souvent, et il avait dans la tête un répertoire de chansons, bien choisi, je ne sais, mais au moins fort nombreux : il portait là la verve qui faisait le fonds de son caractère; — du reste, insouciant des choses de la vie, et ne formant pas d'autre vœu que celui de pouvoir toujours travailler pour vivre.

Broussais a laissé trois héritiers de son nom : MM. Casimir et François Broussais, tous deux occupant un poste honorable dans la médecine militaire; et

M. Émile Broussais, avocat, livré à des études mystiques encore peu connues, et qu'on dit singulières.

Les ouvrages sortis de la plume de Broussais sont nombreux (1) et ont joui d'une grande popularité. La facilité et la fécondité faisaient partie de son talent, comme elles font partie, en général, de tous les grands et vrais talents. Il y a toujours dans chaque science spéciale, ainsi que dans les lettres et dans la politique, quelques hommes dont les paroles sont toutes attendues et recueillies avec avidité par le public : Broussais était un de ces hommes. Même aux temps de sa décadence, même lorsque sa doctrine n'avait plus cours, ni parmi les médecins, ni parmi les étudiants, ceux de ses ouvrages qui attirèrent le plus sur lui la sévérité de la critique, étaient lus et commentés dès leur apparition. On doit dire pourtant, sans vouloir rien ôter à son talent d'écrivain, que cette disposition du public tenait en grande partie à sa manière personnelle d'attaquer les questions. Son style, en effet, comme celui des deux plus grands prosateurs de notre époque, ses deux compatriotes, Châteaubriand et La Mennais, son style est personnel et guerroyant. Tout comme on a appelé La Mennais l'abbé guerroyant (*the warlike abbot*), on pourrait appeler Broussais le médecin guerroyant (*the warlike physician*). Chaque ouvrage nouveau, chaque brochure nouvelle était, à la lettre, une déclaration de guerre ou une nouvelle entrée en campagne. Ce n'était point un médecin apportant au public le fruit de ses observations et de ses méditations, ayant envisagé sous toutes ses faces un point de doctrine ou un point de pratique, voyant avec pénétration et sincérité le fort et le faible de l'idée qu'il apporte, comprenant et faisant comprendre avec calme les indications et les contre-indications d'une méthode de traitement; ce n'était point non plus un de ces observateurs qui vous peignent tellement au vrai ce qui a passé sous leurs yeux, que les conséquences en sortent en quelque façon d'elles-mêmes, de ces hommes qui vous disent : « Voilà ce que j'ai vu, voyez! » Ce n'était ni Van-Swieten, ni Sydenham ; non, mais un homme ayant saisi à l'amphithéâtre, au lit du malade, ou dans son cabinet, une idée, un fait, et ne concevant plus dès lors

(1) *Thèse sur la fièvre hectique* (1805); — *Histoire des Phlegmasies chroniques* (1808), réimprimée quatre fois ; — *Examen de la doctrine médicale généralement adoptée*, 1re édition en 1816, 2e édition en 1821, sous le titre d'*Examen des systèmes de Nosologie, précédé de propositions renfermant la substance de la médecine physiologique*, 3e édition en 4 vol. (1829-1834) ; — *Traité de Physiologie appliquée à la Pathologie* (1821), 2e édition en 1834 ; — *De l'Irritation et de la Folie* (1828) ; — *Commentaires des propositions de Pathologie consignées dans l'Examen* (1829), 2 vol. in-8o; — *Cours de Pathologie et de Thérapeutique générales*, 3 vol. in-8o (1835) ; — *Mémoires sur la Philosophie de la médecine et sur l'Influence des médecins physiologistes* (1832) ; — *Du Choléra-Morbus épidémique* (1832) ; — *De la Théorie médicale dite Pathologique*, contre un ouvrage de M. Prus (1826) ; — *Réponse* aux critiques de l'ouvrage sur *l'Irritation et la Folie* (1829) ; — *Mémoire sur l'association du physique et du moral*, lu à l'Académie des sciences morales et politiques en 1834 ; — *Cours de Phrénologie* (1826).

Outre ces ouvrages et ces mémoires, Broussais a écrit un grand nombre d'articles de clinique, de physiologie et de polémique médicale, dans les *Annales de la Médecine physiologique*, journal qu'il fonda en 1822, et qui cessa de paraître en 1834.

qu'il y ait autre chose que cette idée, que ce fait ; voyant le sort de la *triste humanité* compromis, si tout ne cède à sa parole. Donc il attaque, donc il renverse tout ce qui ce trouve devant lui. Il ne sait pas tout d'abord où il va ; mais quand il voit jusqu'où il a été, il juge qu'il a dû aller jusque-là, qu'il n'avait qu'une voie à suivre, et qu'une fois dans cette voie, il a dû marcher. Aussi, un de ses grands mérites, comme aussi une de ses grandes faiblesses, c'est de ne reculer devant aucune conséquence ; — il l'a malheureusement prouvé ; — ce qui dans la polémique lui donne une force singulière contre ceux qui lui ont fait une concession dont il puisse tirer parti, ou qui véritablement lui prêtent le flanc.

Ce qui frappe dans le style de Broussais, c'est l'accent de conviction. S'il prend la plume, c'est qu'il y a de par le monde des *browniens*, des *ontologistes*, qui répandent de funestes doctrines : il faut les faire taire, il faut les livrer au mépris des contemporains et de la postérité. Vers la fin de ses jours, il crut devoir s'occuper de philosophie, bien que cette science fût en dehors de ses études habituelles, parce qu'il remarquait que la jeunesse française était séduite par les ridicules doctrines du kanto platonisme. On a quelquefois accusé Broussais de mauvaise foi, parce qu'il ne voulait pas reconnaître des faits qui devaient lui sauter aux yeux, parce qu'il persistait dans certaines idées pratiques évidemment nuisibles. Cette accusation était fausse : c'était mal connaître un esprit tel que le sien. S'il ne reconnaissait pas des faits d'un certain ordre, c'est qu'il était tout entier plongé dans les faits d'un ordre différent ; il était, si je puis dire, de mauvaise foi sans le savoir et comme malgré lui. On lui a reproché de ne pas être impartial : il s'en serait bien gardé ! Il ne le voulait pas, la vérité en aurait souffert ! « Je n'ai point cru, dit-il quelque part, devoir adoucir ma critique par des éloges accordés à la célébrité ; j'aurais manqué mon but en inspirant trop de confiance pour des ouvrages qui ne sauraient être lus sans danger par ceux qui n'ont pas été prémunis contre les erreurs qu'ils contiennent. Je ne dis pas qu'il ne s'y trouve rien de bon, et je désire qu'on en profite ; mais le ton d'arrogance de leurs auteurs, et l'obstination qu'ils mettent à s'opposer à la recherche de la vérité, méritaient qu'on les fît sérieusement rentrer en eux-mêmes ; un jour ils seront appréciés, et l'histoire, en les mettant à leur place, applaudira peut-être à ma résolution. »

Son style, du reste, est animé, plein de couleur, de mouvement et de vie ; sa principale prétention est celle de la clarté : à chaque page, à chaque phrase presque, il demande hardiment si ce qu'il dit n'est pas clair, n'est pas plus clair que ce que disent ses adversaires, ses *ennemis*, que ce que disent les *rêveurs*, les *philosophes*, et il retourne cet argument avec une verve et un esprit qui mettent presque toujours les rieurs de son côté, ne fût-ce que pour un instant. Il résulte de cet amour de la guerre médicale, de cette ardeur de conviction, de cette impatience de toute contradiction, de cette passion ironique, que l'invective tient chez lui une large place, et qu'on a souvent comparé ses écrits à des diatribes. Ne pourrait-on pas dire que cette manière d'invective est un élément de popularité, et que tout homme qui se moque des autres avec une grande hardiesse et un talent incontestable est par là même populaire, c'est-à-dire toujours écouté par la foule ? Cette observation paraîtra encore plus

vraie, si l'écrivain ou l'orateur flatte les passions de la foule; Broussais prétendait être le continuateur de la philosophie du XVIII[e] siècle et de la réforme, l'homme de la révolution médicale qui venait après les hommes de la révolution sociale, et il parlait dans un temps et dans des lieux où les passions politiques étaient fort exaltées. Il proclamait qu'il était aussi absurde de combattre ses idées que de combattre les idées des philosophes du XVIII[e] siècle, et, lors de sa nomination à la Faculté en 1831, il déclara qu'il avait fallu la révolution de juillet pour le faire entrer à l'École.

Outre la simplicité à laquelle il avait réduit la pratique médicale, voilà, selon nous, l'explication de la popularité de Broussais. Mais de plus, il faut le dire, comme style médical, son style a, en effet, de très-belles et de très-grandes qualités : la clarté, la force, et une allure à la fois logique et passionnée qui entraîne (1) le lecteur, et qui, si elle ne le persuade pas toujours, le fait au moins toujours réfléchir aux choses les plus importantes. Broussais avait beaucoup voyagé, beaucoup ouvert de cadavres dans les amphithéâtres, beaucoup vu de malades dans les hôpitaux et dans des pays fort différents; son éloquence s'animait à propos de tous ces souvenirs qu'il savait rendre vivants, et ces observations comparées répandaient toujours beaucoup d'intérêt sur les questions qu'il agitait. Il se faisait honneur de son titre de médecin militaire, et disait souvent que les médecins d'armées étaient ceux qui, par leur position, avaient l'expérience la plus étendue et la plus variée, conséquemment ceux qui devaient avoir les idées les plus justes et les plus complètes sur la nature des maladies. Sans vouloir ôter rien à des hommes tels que Pringle, Desgenettes et Broussais, les médecins civils ont toujours réclamé contre cette prétention des médecins militaires, et ont apporté pour preuve en leur faveur la variété infinie de nuances pathologiques que présentent les grands centres de civilisation où se pressent tous les âges, tous les sexes, toutes les passions, toutes les professions, toutes les fortunes et toutes les misères. Après tout, à quoi aboutissent toutes ces prétentions? Cos, la patrie d'Hippocrate, était une ville de deux mille âmes! Et qu'était-ce que Leyde, avant que Boerhaave l'eût rendue célèbre, et eût, de son vivant, augmenté de moitié l'étendue et la population de cette ville?

Le médecin du Val-de-Grâce avait peu d'érudition médicale, du moins la lecture de ses ouvrages nous le donne à penser par la manière légère et superficielle dont il traite les hommes et les idées les plus considérables. Mais ne les recherchant que de son point de vue, ne les étudiant que pour savoir en quoi ils sont favorables ou contraires à sa doctrine, ayant d'ailleurs la faculté de saisir avec rapidité les idées qu'il passe en revue, ils les attire avec art dans son domaine, sur le terrain de sa critique, il fait ainsi de peu beaucoup; il a, si l'on peut s'exprimer de la sorte, une érudition d'intuition; avec quelques lignes d'un homme, il connaît un homme, et porte toujours un jugement à effet. Le jugement est faux, mais l'effet est produit sur l'esprit du lecteur, et c'est tout ce qu'il demande.

(1) . . . . . In medias res
Lectorem rapit.

Telle est la nature du talent de Broussais, tel est son caractère d'écrivain. Qu'a-t-il fait de ce talent? — Ainsi que tous les fondateurs de doctrine, il a renversé avant de bâtir ; il a donc sa partie *critique* et sa partie *dogmatique :* c'est sous ce double point de vue que nous devons le considérer.

Nous sommes de ceux qui le reconnaissent, cet écrivain a une capacité d'intelligence et de logique médicales qui ne nous paraît exister à un aussi haut degré dans aucun des hommes d'aujourd'hui ni dans aucun de ceux qu'il a eus à combattre et que la médecine a perdus. Il sait où sont les bases de la science, et il les sonde avec audace ; il conçoit l'art médical dans toute sa généralité, en homme fait pour être médecin et pour reculer les bornes de la médecine ; il veut à cet art des lois, et il comprend à merveille que toute espèce de lois ne lui vont pas, et souvent il démontre fort bien que les lois qu'ont essayé de tracer ceux qu'il appelle ironiquement les *législateurs* sont mauvaises. C'est là, dans une haute généralité (quelquefois dans le détail, mais beaucoup moins), que sa logique est juste, belle, puissante. Oh! alors, tant qu'il est dans ce cercle, donnez-lui un adversaire qui ait bien tort, un homme qui ait fondé sa théorie sur des données bien illégitimes, ou qui ait divisé et classifié les maladies bien arbitrairement, quelque fort ou quelque spécieux que soit cet homme, Boerhaave ou Pinel, vous verrez se déployer le talent de *critique* de M. Broussais avec toute sa verve ; vous le suivrez avec un attrait que nul autre ne vous inspire ; vous crierez qu'il a raison, qu'il verse la lumière à pleines mains. Aussi quels triomphes n'a-t-il pas remportés sur les empiriques et les sceptiques de nos jours, sur les médecins qui ramassent avec une minutie extrême, et pêle-mêle, tous les détails les plus minimes, sans essayer d'y mettre l'ordre et l'harmonie, qui réduisent les phénomènes de la vie à la plus grande sécheresse possible, qui les privent de leur langage, de leur signification, qui croient avoir analysé un fait lorsqu'ils l'ont émietté au point de le rendre méconnaissable, *qui ne se plaisent,* comme le dit Broussais, *que dans la dissociation, et qui sont nés pour embrouiller toutes les questions!* Les faits naturels sont composés d'éléments qui, par leur combinaison et leur association, présentent à notre esprit des mots, des phrases, ou, si l'on veut, des figures et des tableaux. Or celui-là n'est pas savant, n'est pas médecin, n'est pas artiste, qui, ayant sous ses yeux ces éléments, n'y découvre ni phrases, ni tableaux : il ne sait pas lire le livre de la nature.

Broussais, comme Bordeu et comme Bichat, était vitaliste. L'esprit du vitalisme s'est toujours répandu dans ses écrits, et a donné une grande puissance à sa critique, à une époque où la médecine se plongeait tête baissée dans l'anatomie pathologique. Dans son *Traité de Physiologie appliquée à la Pathologie,* il s'exprime ainsi : « La puissance qui préside à la formation, au développement et à la conservation, est celle qui opère l'assimilation des substances nutritives, qui en tire de la gélatine, de l'albumine, de la fibrine, qui donne à ces formes de la matière animale la propriété contractile, qui règle la forme, la consistance, le volume, la durée de nos organes, qui les rétablit dans les conditions nécessaires à l'état de vie et de santé, lorsqu'ils en ont été écartés par une cause morbifique. Or, je le demande maintenant, est-ce la contractilité qui produirait tous ces effets? Il vaudrait autant dire que la con-

tractilité se produit elle-même, puisque nous avons vu qu'elle tient essentiellement à la forme de la matière animale, que la puissance vitale est seule capable de créer. La contractilité ne saurait donc jamais être considérée que comme un des ouvrages de la force vitale, comme un moyen qu'elle emploie pour exécuter les mouvements qui doivent concourir à l'entretien des fonctions.

» La force ou puissance vitale préexiste donc nécessairement aux propriétés, ou, pour mieux dire, à la propriété fondamentale des tissus, elle commence par la créer, ensuite elle s'en sert comme d'instrument pour se procurer les matériaux avec lesquels elle travaille continuellement à la composition du corps vivant. La contractilité, la sensibilité de relation, quoique ne marchant pas exactement sur la même ligne, sont donc des témoignages, des preuves évidentes de l'existence de la force vitale; mais elles ne sauraient être la force vitale.

» Cette force vitale est assurément inconnue dans son essence, car c'est une cause première; mais elle se manifeste à nos sens par des changements de forme dans la matière. Ces changements consistent dans une modification spéciale des affinités moléculaires qui président à la chimie des corps inanimés, c'est-à-dire qu'elle se fait connaître par des phénomènes chimiques, mais d'une chimie propre à chacun des corps vivants. Or cette chimie vivante est le phénomène le plus reculé qui frappe nos sens; elle n'est pas sans doute la force vitale proprement dite, mais elle en est le premier instrument, l'instrument invisible, immatériel, que nous ne connaissons que par la voie du raisonnement. En un mot, c'est l'instrument par lequel la force vitale, en agissant sur la matière, produit les instruments secondaires, purement matériels, perceptibles à nos sens, et où nous pouvons découvrir ce que nous appelons les *propriétés vitales de tissus.*»

Celui qui a écrit ces propositions devait écrire la suivante : « Toute maladie est vitale dans son commencement, » et en suivre toutes les conséquences. Aussi combien ne s'emporte-t-il pas contre cette médecine qu'on a appelée *médecine des lésions*, *médecine organique!* Avec quelle verve éloquente il s'indigne de l'habitude qu'ont prise les médecins de nos jours de voir toute la maladie sur le cadavre, et de se laisser détourner, par les inspections nécroscopiques, de l'observation et de l'appréciation des causes de maladie, des phénomènes, directs ou sympathiques, de réaction de l'organisme contre les agents modificateurs, enfin de l'action des moyens thérapeutiques! Je le répète, quand Broussais se tient dans ces généralités, les trois quarts du temps on ne saurait mieux penser et mieux dire qu'il ne fait. Ceux qui, comme nous, attachent l'importance première dans les maladies aux faits vitaux, aux phénomènes de la réaction vitale, qui croient que toute la médecine est là, et que le plus souvent l'anatomie pathologique vient pour compléter l'histoire de la maladie plutôt que pour en éclairer le diagnostic et le traitement, ceux-là ne trouveront-ils pas pleines de sagesse les paroles que nous allons citer sur la funeste tendance imprimée aux études médicales par l'anatomo-pathologisme contemporain? « Cette méthode d'instruction médicale est fréquemment suivie de nos jours. Le jeune élève, chargé d'ouvrir et non de traiter, de constater les altérations des organes et non de les prévenir, commence par s'exercer à prévoir

les désordres qui vont apparaître à l'ouverture de chaque malade qui s'achemine vers la mort. L'anatomie pathologique se place ainsi en premier ordre dans son esprit.

» La médecine s'étudie donc aujourd'hui par une méthode tout opposée à celle que l'on suivait autrefois : on étudiait les groupes de symptômes, et l'on allait ensuite les comparer avec l'état des organes, lorsque la chose était possible, ce qui arrivait bien rarement. Aujourd'hui que toutes les études commencent par l'anatomie, on débute par remarquer les différences qui existent entre l'état normal et l'état anomal, et l'on fait toutes sortes d'efforts pour soumettre les groupes des symptômes aux altérations matérielles, telles qu'on les rencontre dans les cadavres, c'est-à-dire pour trouver l'explication des symptômes dans les altérations matérielles des organes. De là résulte un profond mépris pour les phénomènes de vitalité considérés en eux-mêmes, ou pour la physiologie pathologique, et le défaut de notions exactes sur la manière dont l'aberration de ces mêmes phénomènes arrive définitivement à la production des altérations organiques. »

Assurément ici, Broussais est plus vitaliste et plus médecin que Bayle et Laennec, qui se prétendaient vitalistes et hippocratistes. Je sais que plus tard, dans le détail, sur un grand nombre de points, lorsqu'il voudra expliquer par l'inflammation les lésions les plus éloignées du type inflammatoire, il aura tort contre eux; mais dans cette partie supérieure de sa critique il a mille fois et admirablement raison, et c'est une belle et grande chose que l'intelligence du médecin ainsi en lutte avec un organisme souffrant et altéré dans sa substance, en appelant toujours aux ressources de la vitalité troublée, allant jusqu'à refuser d'admettre les faits irrévocablement accomplis dans l'économie, plutôt que de désespérer du malade. Le malheur, en tout ceci, est que Broussais ne reconnaît qu'un mode de vitalité morbide, l'irritation inflammatoire, ou l'inflammation.

La principale idée qui ait présidé à la critique de Broussais, celle qu'il a retournée sous toutes les faces, c'est le reproche d'*ontologie* qu'il fait aux auteurs. Il entendait par là que, au lieu de fixer son attention sur des phénomènes réels et observables, sur l'état des viscères et la réaction des organes, on avait substantialisé des abstractions de l'esprit, on avait créé des *êtres* qu'on s'était ensuite mis à combattre. Ainsi Brown, qui ne voyait que *faiblesse* dans toutes les maladies, avait fait de *la faiblesse* un *être* indépendant de l'état des organes; il n'avait pas vu qu'en faisant cesser un certain état des organes, il faisait cesser la faiblesse, que conséquemment la faiblesse n'avait pas d'existence propre et essentielle : ainsi les nosologistes, tels que Sauvage et Pinel, qui avaient groupé ensemble un certain nombre de phénomènes extérieurs, de symptômes, pour leur imposer le nom d'une maladie, avaient fait de ces abstractions de leur esprit des *êtres* qu'ils avaient décorés d'un nom; ils n'avaient pas vu que ces caractérisations extérieures des maladies ne sont pas la maladie, et peuvent appartenir à des affections très-différentes par leur nature. Tout cela était ontologie et rien qu'ontologie ! A notre sens, c'était là un principe très-juste, une idée féconde jetée dans le champ de la critique médicale : il est très-vrai que quelques différences extérieures ne constituent pas des différences

essentielles entre les maladies ; que, pour la cure des maladies, nous devons chercher à connaître leur nature, autant que cela nous est possible ; que cette nature des maladies nous est manifestée par des circonstances *caractéristiques* qui sont autre chose que de simples symptômes. Ainsi les fièvres exanthématiques, les fièvres intermittentes peuvent donner lieu à des *symptômes* très-différents sans changer de *nature ;* une phlegmasie, une névralgie, font naître des phénomène extérieurs qui varient suivant leur siége, sans pour cela que la nature ait changé. Quelques erreurs que Broussais ait pu ensuite commettre lui-même sur la nature des maladies, à quelques écarts ontologiques qu'il ait pu se laisser aller, cette critique était très-fondée ; elle a fait beaucoup réfléchir sur ce qu'il y avait d'arbitraire, d'imaginaire dans un grand nombre de définitions et de classifications en usage ; elle a rendu de grands services à la science ; et il faut encore souvent admirer Broussais dans la poursuite qu'il fait de tous ces êtres imaginaires qui peuplaient le monde médical, lorsqu'il représente les médecins tremblants devant ces fantômes, et n'osant pas, dit-il, verser une goutte de sang, lorsqu'il nous montre ces pauvres gens croyant toujours voir l'*ataxie* et l'*adynamie* cachées derrière les rideaux du malade et leur tendant des piéges avec une infernale malice. Quand ces reproches tombent juste, comme quand il s'agit de Brown et même de Pinel, la polémique de Broussais est d'une puissance extraordinaire et saisit merveilleusement l'esprit : c'est une vivacité, un bon sens, une logique, une verve sans pareils, et il est impossible de ne pas dire : Il a raison. Broussais tenait beaucoup à ce qu'il appelait la découverte de l'ontologie médicale, et la considérait comme un de ses principaux titres de gloire ; voici ses paroles à ce sujet : « La découverte de cette ontologie médicale, qui s'opposait, depuis le commencement des siècles, à ce que la médecine figurât au rang des sciences, est ma propriété ; je n'en ai trouvé le germe dans aucun ouvrage. »

Malheureusement (car, après avoir eu raison, il faut toujours qu'il ait tort), Broussais abusa de sa *propriété*. Bientôt il ne vit plus qu'*ontologie* partout ; il ne fut pas possible d'exprimer une seule pensée, de dire un seul mot, sans être ontologiste. Lui vitaliste, lui philosophe, il ne voulut plus qu'on parlât de force vitale, ni de nature, ni de principe quelconque. Lui qui avait admis par le raisonnement l'existence de quelque chose d'immatériel et d'invisible qui faisait agir les organes, qui les formait et les développait, il en vint à demander en ricanant ce que c'était que cet *être* appelé *nature*, appelé *force vitale*, appelé *nature médicatrice*. Il s'était enivré *d'anti-ontologie ;* il ne comprenait plus qu'on pût, sans se livrer à des hypothèses chimériques, donner une expression générale et abstraite d'un fait général comme celui de l'unité vitale et de ses modifications diverses ; il crut, quand on parlait d'un fait, qu'on assignait une *cause substantielle* à ce fait. Ce fut là une grande erreur ; ce fut celle qui présida à toute sa critique des anciens ; il confondit dans un anathème commun les plus purs comme les plus impurs, les systématiques les plus extravagants comme les observateurs les plus sages ; il les poursuivit tous avec une égale colère, Hippocrate, Galien, Arétée, comme Thémison ; Stahl, Sydenham, Baglivi, Boerhaave, comme Paracelse.

Rappelons en peu de mots la médecine de ces hommes qu'on appelle de nos

jours les *anciens* (sans doute parce que leur manière d'observer se rapporte à la méthode antique), et nous verrons si Broussais est en droit de leur jeter au visage, comme il le fait, ces épithètes : *Folie, fatalisme, ontologisme !*

Une idée fort vieille dans la science médicale, et qui s'est toujours, partout et de tout temps conservée parmi les médecins observateurs, est celle de l'unité vitale. Cette idée consiste en ce que, dans l'état de santé comme dans l'état de maladie, toutes les parties du système agissent de concert ; qu'elles *concourent,* qu'elles *consentent,* qu'elles *conspirent* au même but, suivant l'expression d'Hippocrate. Lorsqu'une fonction s'exerce, c'est avec un ordre et une harmonie voulus, c'est avec un ensemble de circonstances auquel s'accommodent toutes les autres fonctions. Chaque point du corps intéresse le système entier, et le système entier intéresse chaque point du corps, suivant une hiérarchie admirablement coordonnée et prévue, et dont les lois se peuvent observer et déterminer. — Quelle est la cause de cette unité d'action vitale dans l'homme ? Cette cause est inconnue. On ne peut dire qu'elle soit le résultat du jeu des organes, puisque c'est sous son influence que se développent les organes, lorsque l'homme est à l'état de germe ou de matière informe, ni qu'elle soit un effet de la chaleur, de l'humidité, de l'électricité, ou des autres agents physiques, puisqu'elle règle la distribution de ces éléments dans tout corps vivant (1) ; mais, quelle que soit cette cause dans son essence, elle existe : elle existe partout dans l'homme chez qui elle n'a aucun siége particulier.

Eh bien ! ce sont les lois de cette *unité vitale,* de cette *nature vivante,* que les bons observateurs de tout temps et de tout pays se sont attachés à étudier et à constater ; c'est l'expression générale de ce fait général de la vie qu'ils se sont appliqués à saisir sur l'homme vivant. Pour nous faire entendre par une comparaison que nous croyons juste, ils ont d'abord cherché le *caractère* vital de l'homme malade, ainsi que le moraliste et le philosophe cherchent le *caractère* moral de l'homme social, et comme ces derniers mettent sur un deuxième plan les détails et les effets secondaires du caractère, de même les médecins ont mis sur le deuxième plan les détails et les effets secondaires de la vie de l'homme. Ils ont donc fixé leur première et principale attention sur les grandes réactions générales de l'organisme, sur ces états organiques qui paraissaient être l'altération de la vie elle-même, ou sur des phénomènes qui, quoique particuliers, étaient tellement caractéristiques, qu'ils semblaient bien plutôt dépendre de la manière d'être de tout *l'individu,* de l'état de sa substance tout entière, que de circonstances locales ou accidentelles. C'est ainsi qu'observant la fièvre, ce trouble violent de tout l'organisme, ils la distinguaient

(1) « Le principe vital, qui soutient la vie et la chaleur organique au même degré sous des températures si différentes ; le principe vital, qui maintient l'électricité organique chez la torpille, au milieu des eaux de la mer, qui devraient la lui enlever ; le principe vital, qui soutient l'électricité organique sous le climat des Antilles, dans le temps même où les machines électriques ne peuvent fournir d'électricité physique ; la lumière vitale qui rend l'insecte *lumineux* dans l'obscurité la plus profonde ; le principe vital, dis-je, n'est ni la lumière physique, ni le calorique, ni l'électrique, qu'il met en œuvre, et dont il se joue également sur les organes auxquels il prête sa puissance vitale. » (Récamier, *Notes du Traité sur le Cancer.*)

et la caractérisaient suivant qu'elle se continuait sans interruption pendant des semaines entières, ou qu'elle ne durait que quelques heures, pour revenir à des périodes fixes ; suivant qu'elle était accompagnée d'un grand développement de chaleur, ou qu'elle glaçait le corps, qu'elle minait peu à peu les forces du malade et était *consomptive,* ou qu'elle le rendait à la santé au bout de quelques jours, après avoir exercé sur lui une action dépuratoire ; suivant encore que, dans sa marche, elle mettait en mouvement quelque grand appareil, comme celui du sang, de la bile, etc., et qu'elle affectait par là des tendances plus particulières. Cette manière d'observer et de suivre la vie de l'homme malade dans son expression la plus générale, la plus caractéristique et la plus directe, — que nous croyons ne pas devoir être la seule, mais que nous regardons comme incomparablement la plus importante ; — cette manière de prendre l'homme, dans sa totalité et dans sa substance, a fait reconnaître et distinguer de grandes classes de maladies ou de dispositions morbides, auxquelles on a donné le nom de maladies générales, d'affections morbides, de dispositions morbides ou de diathèses, de cachexies ou d'altérations de la substance organique et des humeurs vivantes. On a pu porter ces distinctions jusqu'à l'abus ; on a pu en faire de fausses, ce n'est pas la question ; nous disons pour le moment que la méthode était bonne, que le principe était vrai, et qu'ils ont déposé dans la tradition médicale, pour qui sait y lire, les plus précieuses données. Une des vérités les plus pratiques qu'ait touchées cette observation directe et naïve de la nature, c'est qu'un certain ordre de maladies sort de la règle ordinaire. Les pères de l'art, en effet, depuis Hippocrate jusqu'à Sydenham, ont reconnu que certaines maladies, telles que les épidémies, même lorsqu'elles présentent les mêmes phénomènes extérieurs, les mêmes symptômes, n'ont pas les mêmes voies de solution, et surtout ne guérissent pas par les mêmes moyens que les maladies ordinaires. De là, ce qu'ils appelaient le *génie* des maladies.

On comprend à quelles méthodes de traitement devaient mener de pareilles vues sur les maladies. D'abord, un grand nombre de maladies ayant d'elles-mêmes une marche régulière et une terminaison favorable, le médecin dut souvent ne faire qu'observer, qu'écarter les obstacles, que favoriser les efforts médicateurs de la nature ; et c'était une grande science ! En deuxième lieu, dans les maladies générales, le traitement dut consister, ou à introduire dans l'économie des médicaments qui en changeassent toute la substance et en modifiassent toute la vitalité, ou à soulever les sympathies générales de l'organisme dans un sens différent de celui de la maladie, soit qu'on cherchât à provoquer des mouvements favorables observés d'autres fois, soit qu'on imprimât, dans une certaine mesure pourtant, une secousse dont on ne prévoyait pas bien l'issue, et dont on confiait les effets à la puissance vitale. — De là les idées de la médecine active, de la médecine altérante, de la médecine imitatrice, de la médecine perturbatrice. En troisième lieu, ce je ne sais quoi des maladies, qu'on appelait leur *génie,* forçait souvent de se livrer à l'expérience pure et simple, et d'adopter des remèdes dont la vertu ne s'expliquait pas bien, mais qui semblaient avoir un *génie* spécifique à opposer au *génie* malfaisant de certaines maladies. De là les méthodes *empiriques.*

Voilà la doctrine que Broussais signale comme un monstrueux mélange de *fatalisme* et d'*ontologisme*. Newton eût été un *fataliste* et un *ontologiste*, car il constatait une loi et il invoquait une force. Les anciens médecins faisaient-ils autre chose que ce que fit Newton?

Broussais n'avait pas compris ou n'avait pas voulu comprendre que les hippocratistes et les historiens d'épidémies s'étaient placés tout à fait en dehors de la métaphysique, et que simplement ils avaient raconté ce qu'ils voyaient, donnant le nom de *force vitale*, de *nature*, à la puissance, quelle qu'elle fût dans son principe et dans son essence, dont les effets leur étaient manifestés, et assignant pareillement des caractères *particuliers* et une dénomination *particulière* à un ensemble de phénomènes qui, par leur origine, leur marche, leur mode de propagation, leur terminaison, leur façon de guérir, différaient beaucoup des maladies ordinaires. Que quelques-uns eussent été au delà des faits sur les ailes de leur imagination, et se fussent jetés dans de subtiles hypothèses, c'est à ceux-là qu'il fallait s'en prendre, et non à la méthode. Que quelques autres eussent mis de la négligence à rédiger leurs pensées touchant les opérations de la nature, et eussent, sous le coup de leur impression, employé des paroles peu mesurées, tantôt métaphoriques, tantôt hyperboliques, ce n'était pas chose à conséquence, cela n'engageait pas le fonds des pensées.

Broussais a donc prodigieusement abusé de sa haine, si louable et si légitime dans le principe, pour les abstractions et les hypothèses. Nous verrons plus tard jusqu'où l'a mené cette haine, lorsqu'elle le portera à repousser un ordre de faits tout entiers, sous prétexte d'hypothèses, d'abstractions, d'*ontologie*.

Mais il est temps que nous arrivions à l'exposé de la doctrine que Broussais a substituée à celle qu'il a cru renverser, et que nous disions maintenant ce qu'est la *médecine physiologique*, cette médecine qui a eu un si grand retentissement, qui a envoyé des adeptes dans toutes les parties du monde, et au nom de laquelle il s'est versé et il se verse encore tant de flots de sang.

Le premier ouvrage où M. Broussais déposa le germe des idées qu'il développa plus tard, est son *Histoire des Phlegmasies ou inflammations chroniques*. Cette histoire n'était qu'une application des idées de Bichat à l'anatomie pathologique et à la clinique; ce n'était que la continuation de ce que Pinel avait fait dans sa *Nosographie philosophique*. Bichat, dans son *Anatomie générale*, avait étudié séparément les divers tissus qui composent la structure organique de l'homme, et avait déterminé quels étaient les caractères anatomiques et physiologiques généraux de ces tissus appartenant à des organes différents : ainsi le tissu cellulaire, le tissu muqueux, le tissu osseux, etc. De plus, il avait cherché à déterminer quelles sympathies liaient entre eux les différents tissus. Bien qu'il soit reconnu à présent que la gloire de Bichat ait été portée trop haut par ses contemporains, il est impossible de ne pas reconnaître dans ce célèbre physiologiste les vues de détail les plus ingénieuses, l'imagination scientifique la plus belle, et le style le plus attrayant. Si l'on considère que Bichat avait peu d'instruction et est mort à trente-deux ans, on reconnaîtra en lui un des plus merveilleux talents qu'aient produits la science et notre pays; quant à la portée de ses idées médicales, le temps démontrera de plus en plus qu'elle a été fort exagérée.

L'*Histoire des Phlegmasies chroniques* était donc la continuation de Bichat. M. Broussais faisait pour la pathologie ce que Bichat avait fait pour l'anatomie et la physiologie. Il faisait connaître les caractères de l'inflammation dans les différents tissus de l'organisme, caractères anatomiques et caractères physiologiques. L'auteur en tirait déjà des conclusions, et faisait pressentir un système d'idées tout nouveau. Ces conclusions étaient :

1° Que sur un grand nombre de malades morts d'affections réputées générales, et appelées *fièvres*, on trouvait des traces d'inflammation dans plusieurs organes;

2° Que très-souvent ces inflammations s'observaient dans les organes digestifs et leurs dépendances;

3° Que le traitement tonique et excitant, généralement opposé à ces fièvres, leur était essentiellement contraire et devait être remplacé par le traitement antiphlogistique : les saignées générales et les saignées locales, les émollients et les adoucissants.

Disons tout de suite que, par ce travail, M. Broussais a rendu de grands et incontestables services à la science, qu'il a fixé l'attention des médecins sur les inflammations d'organes qui compliquent un grand nombre de maladies, ou qui sont le point de départ de beaucoup de fièvres; qu'il a donné l'éveil sur l'abus des toniques que l'on faisait alors d'après les idées de Brown; qu'il a montré, dans les cas de ce genre, la vertu du bon emploi du traitement antiphlogistique soit général, soit local. Il a de plus démontré, avec la sagacité d'un bon observateur, les sympathies variées que peut susciter dans toute l'économie l'affection particulière d'un organe, et jusqu'à quel point ces sympathies, éveillées loin du siége primitif du mal, peuvent masquer le mal lui-même; il a fait voir que la faiblesse que Brown regardait comme l'élément essentiel de presque toutes les maladies, et combattait avec tant d'ardeur par les toniques, était souvent l'effet de l'inflammation qui, concentrant sur un point toutes les forces de l'organisme, les faisait disparaître des autres points; en conséquence qu'il fallait distinguer avec grand soin la vraie faiblesse de la fausse, et qu'il y avait là pour le malade une question de vie ou de mort, puisque l'une demandait un traitement tonique, tandis que l'autre demandait des saignées et des délayants. L'auteur appelait en témoignage de ces idées l'ouverture des cadavres et l'observation clinique.

Voilà les vrais titres de gloire de M. Broussais, voilà la partie vraie de ses idées. Malheureusement il avait déjà aperçu le principe *absolu* de la localisation des maladies, vers lequel il devait se précipiter, *præceps agebatur,* et l'épigraphe de son nouveau livre fut cette parole de Bichat : *Qu'est l'observation, si on ignore là où siége le mal?* Il avait vu des maladies générales, des fièvres, dont le point de départ était local, c'est-à-dire, résidait dans un organe particulier; il n'y eut plus pour lui de maladie générale sans point de départ local organique; tout trouble général fut une réaction contre un mal local. Il posa et défendit à outrance le principe de la *localisation* de *toutes* les maladies.

Nous ne pouvons ni ne devons développer ici toutes les raisons et tous les faits qui sont venus protester contre la localisation absolue des maladies. Nous

dirons seulement ce que le bon sens médical, avant et après M. Broussais, a dit contre cette idée qu'il regardait comme sa plus belle conquête ; c'est que très-souvent les maladies les mieux caractérisées n'ont pas de siége particulier, ou ont un siége inconnu , ou ont un siége dont la considération est tout à fait indifférente pour le traitement. Une douleur névralgique excessive est calmée comme par enchantement au moyen des stupéfiants , quel que soit son siége ; nous ne connaissons pas le siége de la fièvre intermittente que nous sommes sûrs de guérir sous les formes les plus terribles avec le quinquina, et nous connaîtrions son siége que nous ne la guérrions pas mieux ; nous avons une action spécifique très-évidente sur plusieurs cachexies dont nous ignorons le siége, dont nous ne constatons même l'existence que par des données matérielles assez fugitives. Les eaux minérales, ce grand moyen thérapeutique offert à l'homme par la nature, agit sur diverses affections , quel qu'en soit le siége. « La question de Bichat : *qu'est une maladie, si on en ignore le siége?* me parait, dit M. Lordat de Montpellier, tout à fait semblable à celle-ci : Comment peut-on espérer de corriger les vices d'un enfant si l'on ne sait pas quels sonts les points du cerveau qui sont les organes de ces vices , conformément à la doctrine de Gall ? On est généralement persuadé que Fénelon a contribué au changement avantageux du caractère de son élève, quoiqu'il ait ignoré le siége réel ou prétendu du mal ; et il me semble que l'on n'a pas encore renoncé à des moyens moraux d'éducation qui n'ont aucun rapport avec la supposition d'une maladie locale. »

La connaissance du siége des maladies a son utilité relative ; mais il est absurde de dire que , sans elle , il n'y a pas d'observation médicale. L'idée de la localisation de toutes les maladies, dont quelques modernes se sont engoués, est donc une idée fausse, capable de rétrécir beaucoup le champ de la science. Tout comme Broussais, après avoir vu sur le cadavre beaucoup d'altérations organiques, était devenu *localisateur* absolu, ainsi, après avoir vu beaucoup d'inflammations, il ne vit plus que l'inflammation. Non-seulement l'inflammation locale joua le principal rôle dans les maladies, mais elle joua le seul rôle. Selon le bon sens universel des médecins, il y avait toujours eu différentes *natures* de maladies : tantôt, en effet, à la suite de l'action produite sur nos organes par un agent morbifique , il se développait une série de phénomènes réactionnaires, comme nous en voyons un exemple manifeste dans le travail morbide qui se fait sur nos tissus blessés , déchirés, brûlés, etc. ; tantôt sans qu'on pût assigner de cause générale visible, il se faisait ou dans un organe , ou dans un appareil, ou dans l'organisme tout entier, une corruption, une dépravation des solides et des liquides, et toute la substance humaine devenait malade; le jeu des fonctions était altéré, les tissus changeaient d'aspect et de mode de vitalité, les humeurs changeaient de qualités chimiques (*cachexies, cacochymies, altérations de nutrition*) , et un grand nombre de maladies diverses étaient ainsi caractérisées par une physionomie particulière de corruption ; — quelquefois ces *états* de l'économie avaient une tendance de plus en plus marquée à la décomposition des parties et à l'épuisement de l'individu; quelquefois, à raison de circonstances particulières , ils offraient des symptômes de retour à la santé ; des efforts médicateurs étaient suscités par la nature, des crises s'o-

péraient, le malade était renouvelé. Dans ce sens, que d'observations précieuses n'avait-on pas faites sur les maladies chroniques, depuis Arétée jusqu'à Bordeu ! Voilà donc, selon l'idée commune, de grandes classes de maladies *différentes par leur nature*. Il est inutile d'entrer dans de plus grands détails; nous croyons que ceci suffit pour faire entendre comment le monde médical avait conçu que les maladies *différaient* par leur matière comme par leur mouvement vital. De ce point de vue, Hippocrate avait prononcé l'aphorisme sublime, qui a retenti dans les âges comme l'écho de la plus pure vérité : *Les guérisons des maladies indiquent leur nature* (1), aphorisme qui confondra toujours les méthodes médicales fondées sur l'observation étroite d'un seul phénomène pathologique, car, puisqu'il y a des moyens de guérison essentiellement différents et opposés, il y a donc des maladies de natures essentiellement différentes et opposées. C'est contre ces idées, consacrées par le bon sens des peuples et l'expérience des médecins, que Broussais est venu protester et poser la phlegmasie, l'inflammation. Or de quelle base était-il parti pour poser ainsi l'inflammation comme point de départ de tout trouble organique, local ou général? Il le dit lui-même : « Il fallait partir de quelques bases pour étudier les maladies internes. Eh bien ! ces bases. je les ai puisées dans la chirurgie. L'inflammation doit être à l'intérieur du corps ce qu'elle est à l'extérieur. » Cela est clair à présent : Broussais expliquait tout par l'inflammation, et de plus par l'inflammation la plus simple dans son mode d'origine, dans sa marche et sa terminaison, par l'inflammation chirurgicale : comme si l'inflammation réactive, résultat d'une impression violente extérieure, survenant chez un sujet jouissant de tous les attributs de la santé, avait quelque rapport avec l'inflammation spontanée provenant d'une affection de l'organisme entier ! Ce fut donc là une nouvelle et grande erreur de Broussais, la plus pernicieuse de toutes ! Il ne comprit pas l'inflammation interne, et toutes ses vues thérapeutiques furent empoisonnées de cette erreur. La médecine fut alors ramenée à une grande simplicité; elle se réduisit, comme on l'a dit fort ingénieusement, au *pansement des organes :* un malade fut un blessé. De là, les saignées, les sangsues, les cataplasmes, et un liquide doux et sédatif comme la gomme, qui n'était qu'un cataplasme plus liquide destiné à parcourir les surfaces surirritées et enflammées.

Il fallait à M. Broussais un appareil d'organes qui fût le support de son irritation et de son inflammation, le siége habituel du mal local qui, dans sa pensée, était le point de départ de toute affection générale il prit l'estomac et les organes digestifs ; toutes les maladies si variées de ces organes qui, par le fait, sont souvent en souffrance, ne furent plus que des inflammations, depuis le malaise épigastrique de l'hypocondriaque jusqu'aux dépravations de goût de la jeune fille chlorotique. De plus, toutes les maladies qu'on ne sut à quel mal local rattacher furent des inflammations de l'estomac et des intestins ; tous les phénomènes anomaux qui se produisaient dans les autres appareils ne furent que des phénomènes sympathiques de la phlegmasie de l'estomac et du canal intestinal. De là, le règne de la *gastrite* et de la *gastro-entérite,* et la médication appropriée, le *pansement* forcé.

(1) *Naturam morborum ostendunt curationes.*

Telle est la série des idées par lesquelles a passé successivement Broussais, pour fonder sa pathologie : localisation primitive de toutes les maladies, nature inflammatoire de *presque* toutes les maladies, substitution de l'inflammation des organes digestifs à un très-grand nombre de maladies jusque-là autrement caractérisées. Quelque compliquée que soit une maladie, c'est à cela qu'il la ramène : il ne voit jamais que ces phénomènes-là, ou leurs effets ; c'est là toute sa médecine pratique.

Mais un esprit comme celui de Broussais avait besoin de pénétrer plus profondément encore dans la nature des maladies, de systématiser avec plus de précision, de présenter des formules plus rigoureuses. C'est ce qu'il fit. En quoi consiste le fond de cette doctrine? Nous allons le dire en peu de mots, non pas tant à cause de l'étendue de ce travail déjà peut-être un peu long, que parce que cela peut en effet se dire brièvement.

L'idée-mère de Broussais ne diffère en rien de celle de Brown : il professe avec Brown que la vie ne s'entretient que par l'*excitation*. L'homme vivant est un être *excité* par ce qui l'entoure à un certain degré ; au-dessus comme au-dessous de ce degré, l'homme est malade. Mais Broussais déclare abandonner Brown aussitôt, parce que Brown, *dit-il*, prend la voie de l'abstraction en dissertant sur l'excitation considérée en elle-même, tandis que lui, Broussais, aime mieux étudier ce phénomène dans les organes et les tissus excités. Il est vrai que Brown se perdra dans les abstractions, comme M. Broussais s'y perdra lui-même, — chacun à sa manière. — Mais Brown comprenant en principe qu'il faut observer l'unité organique, l'état général de l'organisme, avant d'étudier les organes ou les tissus en détail, puis déduisant de cette observation sa doctrine des *diathèses* (ou dispositions morbides), Brown disons-nous, nous paraît avoir une conception plus grande que celle de M. Broussais.

Quoi qu'il en soit, le premier et principal instrument de l'*excitation*, suivant Broussais, c'est la *contractilité*, c'est-à-dire la condensation, le raccourcissement de la fibre animale sous ses trois formes fondamentales, qui sont la *fibrine*, la *gélatine*, l'*albumine*.

C'est ce phénomène de la contraction de la matière animale qui est pour M. Broussais le point de départ de tous les phénomènes physiologiques et pathologiques. S'il y a excès de contraction, nous avons l'*irritation* (qui est elle-même le premier degré de l'*inflammation*) et ses conséquences ; s'il y a défaut de contraction, nous avons l'*abirritation*, ou le relâchement des tissus, l'atonie, la passivité, et toutes ses conséquences : donc, deux ordres de maladies :

Les unes par défaut d'excitation, maladies *abirritatives ;*

Les autres par excès d'excitation, maladies *irritatives*.

Maintenant, en fait, M. Broussais n'admet presque que des maladies irritatives, et sa grande guerre contre Brown consiste justement en ce que celui-ci, qui admet également les maladies *irritatives*, ne voit presque jamais, en fait, que des maladies *abirritatives*. — M. Broussais développe fort longuement dans tous ses écrits comment le défaut d'excitation produit les maladies irritatives : selon lui, l'organe qui manque de son excitation normale, qui, par défaut d'excitants, se trouve dans la langueur et la débilité, cet organe est par là même plus susceptible d'irritation ; il se fait en lui une réaction qui peut

passer facilement par tous les degrés de l'excitation, de l'irritation, de l'inflammation. Donc, un grand nombre de maladies, quoique primitivement abirritatives, sont réellement irritatives, puisqu'elles ne peuvent guère rester abirritatives. *Presque* toutes les maladies sont donc irritatives, les unes primitivement (c'est le plus grand nombre), les autres consécutivement. Presque toute la médecine revient donc à étudier les lois de l'irritation, ses divers modes de propagation dans l'économie d'un point à l'autre, l'état des organes et des tissus qu'elle attaque et leurs dégénérescences variées, etc.

Si on nous demande à présent comment il se fait que M. Broussais qui a passé toute sa vie en protestations éloquentes et en déclamations passionnées contre les abstractions, qui répète partout, à chaque page, qu'il ne faut croire que ce qu'on voit, qu'il n'y a que l'observation par les sens et ses inductions directes qui doivent entraîner l'adhésion de notre esprit; si on nous demande comment M. Broussais consent à descendre ainsi dans les profondeurs de l'organisme, non pas avec les yeux de la foi, mais avec les yeux de l'imagination; comment il peut suivre toutes ces transformations de l'*abirritation* en *irritation,* tous ces voyages de l'irritation d'un organe sur un autre, tous ces effets merveilleux de la contractilité; — comment il a pu, avec des données si imaginaires, faire couler tant de sang et se railler avec tant de conviction de tous ceux qui ne voulaient pas partager ces sublimes idées; — nous ne saurons rien dire, si ce n'est que l'esprit humain, quand il s'engage dans des voies d'erreur, n'a pas la faculté de s'arrêter, et qu'alors même plus il est puissant, plus il est faible! Quiconque voudra fonder la médecine sur des affinités moléculaires, sur des phénomènes si profondément cachés, si difficilement observables, si contestables et si contestés, arrivera à des résultats du même genre. Il aura de grandes parties dans l'esprit; on admirera sa logique, tout en la suivant avec pitié; on sera ravi de l'imagination et de l'éloquence avec lesquelles il parera ses idées; — et puis on rejettera loin de soi son *pneuma*, son *strictum* et son *laxum*, ses *esprits animaux*, son *électricité*, sa *polarité*, son *irritation!*

Pourquoi l'auteur a-t-il donné le nom de *physiologique* à cette doctrine? pourquoi allait-il partout se glorifiant de la belle invention de la *médecine physiologique,* et opposant avec orgueil sa clarté et sa simplicité aux complications et aux ténèbres de la médecine ontologique? C'est que l'irritation et l'inflammation n'étaient que l'exagération, l'exaltation du mode de vitalité normale des organes; — un peu plus d'irritabilité dans les tissus, un peu plus de sang dans les vaisseaux, un peu plus de sensibilité dans les nerfs, voilà tout; les phénomènes *sympathiques*, suscités par l'affection du point en *phlegmasie*, ne sont que l'exagération de ceux que suscite l'*action* du même organe en *fonction*. Il y a seulement à admettre un ordre de sympathies morbides, dont la loi fondamentale, du reste, ne diffère pas de celle des sympathies physiologiques. N'est pas là une doctrine simple, claire, logique, naturelle? — Mais la nature n'a pas cette simplicité; la vie n'est pas l'irritabilité, car on ne soutient pas un homme vivant avec des irritants, comme l'éther ou l'alcool; les phénomènes morbides ne sont pas toujours des phénomènes sympathiques, car on ne fait pas passer une inflammation d'un organe sur un autre, et l'on n'a aucune

action sur un cancer de la mamelle en mettant un vésicatoire à quelque distance de là. — La pathologie n'est pas dans la physiologie : elle a son observation comme la physiologie a la sienne, et la physiologie broussaisienne n'est pas la vraie physiologie.

Autant donc il a été juste d'admirer M. Broussais dans sa critique, et de lire avec attrait les pages, tantôt étincelantes, tantôt romanesques, de sa physiologie pathologique, autant il est permis de trouver faible et insoutenable la conception de son système de médecine pratique. On a dit récemment avec sévérité, mais avec vérité que de tous les systèmes faits en médecine, c'était peut-être le plus faible, celui qui soutenait le moins l'examen et l'épreuve de la pratique. L'influence de ce système a été grande et elle dure encore ; cette influence, nous l'avons déjà dit, a été due au talent personnel de son auteur et au caractère particulier de son talent ; mais l'abus où cette doctrine a été poussée dans la pratique, les malheurs qu'elle a produits, et la série de maladies chroniques qu'elle a fait naître, ont donné l'éveil aux observateurs. On est revenu sur les observations cliniques et anatomiques de Broussais, on les a trouvées superficielles, hâtives, passionnées, et, tout en en prenant le vrai, on en a rejeté le faux, le systématique, le dangereux. Quoique cette doctrine ait laissé encore un grand nombre de praticiens dans une préoccupation fâcheuse qui leur ôte de la liberté au lit du malade, quoique nos campagnes soient encore peuplées de petits médecins qui trouvent plus commode d'avoir des idées faites en descendant de cheval que de réfléchir, et qui aiment mieux panser des organes que de contempler les actes de la nature vivante pour en saisir les lois ; — malgré cela, disons-nous, la médecine physiologique a fait son temps. Les esprits, désabusés d'un système si éloigné d'avoir tenu ses promesses, comprennent qu'il y a lieu de remonter plus haut que M. Broussais pour trouver les bases de la médecine. La préoccupation s'est dissipée, la science peut aujourd'hui reprendre son cours.

H. Gouraud.

EXPÉDITION

DE LA RECHERCHE

AU SPITZBERG[1].

VIII.

KARESUANDO.

Dans la carte du baron suédois Hermelin, publiée en 1792, Karesuando n'est indiqué que comme un point secondaire. Il appartenait alors au pastorat d'Enontekis. Depuis la réunion de la Finlande à la Russie, l'église d'Enontekis a été transportée à Palajokki, et Karesuando est devenu un chef-lieu de paroisse. Il n'y a là que six habitations grossièrement construites, pauvres et délabrées. Elles sont occupées par des Finlandais qui n'ont pour toute ressource que le produit de leur pêche et de leurs bestiaux. Le sol qui les entoure est coupé par le fleuve Muonio, traversé par plusieurs lacs et souvent inondé d'eau. On ne peut ni le cultiver, ni l'ensemencer, et lorsque l'été est assez chaud pour que le foin puisse sécher, c'est une heureuse année. La demeure du prêtre est, comme celle des paysans, composée de plusieurs cabanes en bois tombant en ruine. Il y a un jardin où il est parvenu à faire croître des navets, et une ferme qu'il exploite lui-même, car ses revenus sont si modiques, qu'il pourrait à peine subsister, s'il ne vivait de la vie de paysan, s'il n'avait comme eux sa récolte de foin et son troupeau. L'État lui donne 75 francs par an. Il en reçoit 40 du fonds ecclésiastique, et vingt-huit tonnes de grain, évaluées à peu près à 600 francs. Le Lapon qui possède trente rennes doit lui en donner un demi chaque année, plus deux paires de gants et un fromage. Le colon finlandais ou

(1) *Voyez* la livraison du 15 mars 1859.

nybyggare lui donne une livre de poisson, deux paires de gants, et une livre de beurre. Son casuel est très-précaire et très-minime. D'après la taxe générale, il doit percevoir 30 sous pour un enterrement, 30 pour un mariage, autant pour un baptême; mais la plupart de ses paroissiens sont si pauvres, que souvent ils ne peuvent lui payer ce léger tribut. Dans une habitation isolée comme celle-ci, où tout ce qui sert aux besoins de la vie journalière doit être apporté de loin et payé fort cher, avec ces fractions de dîme, ces tonnes d'orge, ces casuels mal assurés, le prêtre ne parvient qu'avec une rigide économie à pourvoir à l'entretien de sa famille. Le jour où nous entrâmes chez lui, et où nous déposâmes sur sa table un de nos flacons de voyage : — Voilà la première fois, nous dit-il, qu'on boit du vin dans cette maison. — Comme les paysans, il ne boit ordinairement que du lait, il ne mange que du pain d'orge, du poisson et de temps à autre de la chair de renne.

Nous aurions eu pitié de cette existence de prêtre dans cette triste et froide habitation, si nous n'avions vu la veille celle du missionnaire. Cet homme, qui a fait comme le prêtre des études universitaires et qui doit au besoin le remplacer, reçoit chaque année vingt-cinq tonnes de grain, rien de plus. Il voyage tout l'hiver dans les montagnes pour surveiller les *catéchistes* (1), examiner l'instruction qu'ils donnent aux Lapons, et les aider de ses encouragements, de ses conseils. Il va d'une tente à l'autre par le froid, par la neige, couche au milieu de la fumée, et partage la misérable existence de la famille nomade. Nous entrâmes dans une chambre étroite, l'unique chambre de la maison. Nous trouvâmes là un homme jeune encore, mais faible et maladif, déjà chauve et aveugle à demi; c'était le missionnaire. Il avait devant lui une tasse de lait, une galette d'orge, et un livre qu'il lisait comme un ermite des anciens temps, en prenant son frugal repas. Près de son lit étaient placés quelques rayons de bibliothèque, où nous aperçûmes des classiques latins et suédois, les poésies de Tegner, de Franzen, et l'histoire de Suède, de Geiier. Il n'avait pu acheter ces ouvrages que par de nombreuses privations; mais c'était là son cercle d'amis, sa consolation, sa joie. Il nous montra avec un sentiment d'affection chacun de ces livres qu'il avait souvent lus et relus d'un bout à l'autre. Il nous raconta ses pèlerinages d'hiver, ses haltes dans les tentes laponnes, et quand nous lui demandâmes si cette vie ne lui semblait pas bien pénible : — Oh! non, répondit-il, j'y suis habitué, et je l'aime. Je suis, il est vrai, privé de toutes les jouissances du luxe, mais mes vingt-cinq tonnes de grain me suffisent, et je me sens heureux. — Heureux! me disais-je en le quittant; est-ce donc toujours parmi les parents du pauvre Babouk qu'il faudra aller chercher le bonheur.

La paroisse de Karesuando s'étend à une longue distance. On n'y compte cependant que huit cents habitants, dont six cents Lapons, le reste Finlandais, et pas un seul Suédois. L'été, l'église est peu fréquentée : les Lapons errent alors sur les côtes de Norwége; mais l'hiver ils se rassemblent dans les en-

(1) Tout ce qui a rapport aux fonctions des missionnaires et à celles des catéchistes sera expliqué plus en détail dans un article que nous publierons prochainement sur l'instruction du peuple en Laponie.

virons du hameau, et viennent assez régulièrement le dimanche assister au sermon du prêtre. Il y a là, au mois de février, à l'époque du *thing* (1), une foire considérable. Les Lapons y viennent de plus de quarante lieues à la ronde. Ils apportent sur leurs petits traîneaux de la chair de renne, des fromages, des fourrures, et prennent, en échange, du tabac, de l'eau-de-vie, de la farine.

Le 10 septembre au matin nous quittâmes Karesuando pour descendre le fleuve Muonio. On nous amena quatre barques longues et étroites, recourbées aux deux bouts, et glissant sur l'eau comme des coquilles de noix. Deux personnes seulement peuvent s'asseoir dans ces bateaux, deux rameurs se tiennent sur l'avant, et le pilote est debout à l'arrière avec une lourde rame qui lui sert de gouvernail. Le fleuve est large, imposant, et coupé par un grand nombre de cascades. C'est une chose curieuse à voir. C'est un écueil parfois dangereux, mais beaucoup moins dangereux et moins effrayant que certains voyageurs ne l'ont représenté. La pente de la cascade est adoucie par sa longue étendue. Quelquefois on peut à peine la remarquer; mais souvent les larges vagues qui tombent tout à coup de leur niveau grondent, bouillonnent, écument, se brisent contre des quartiers de roc, puis soudain s'arrêtent contre un espace d'eau calme et rebondissent sur elles-mêmes. Le bateau descend ces cascades avec la rapidité d'une flèche, et si le pilote n'est pas assez habile pour le gouverner, ni les rameurs assez forts pour résister au choc violent des flots, on court risque de se briser contre les rocs dont les pointes apparaissent à la surface de l'eau.

Le peuple, avec son instinct poétique, a symbolisé toutes ces chutes d'eau. Dans ses récits traditionnels, la cascade porte ordinairement un nom d'homme. Elle a des yeux et des oreilles; elle chante, elle sourit, elle s'emporte. Elle voit venir le pêcheur qui veut la maîtriser et le lance avec fureur d'une vague à l'autre pour le punir de sa témérité. Elle voit venir la jeune fille des champs, défiante et craintive, et la berce mollement sur ses flots assouplis. L'imagination du peuple a aussi poétisé les bancs de roc qui rendent le passage de la cascade si difficile. Ceux-ci ont été apportés par les géants, qui voulaient en faire un pont pour aller d'une rive à l'autre; ceux-là, par les sorciers, qui voulaient entraver les voyages du pêcheur, et tout cela forme une poésie féconde, variée, non écrite, mais vivant dans la mémoire de tous les paysans de la côte, et se perpétuant dans tous les contes du soir.

Depuis 1809, le fleuve Muonio sert de limite aux deux nations. La partie droite appartient à la Suède, la partie gauche à la Russie. Les habitants de l'une et de l'autre rive sont tous Finlandais. Ils ont vécu autrefois ensemble dans des relations journalières; ils appartenaient à la même communauté, ils avaient les mêmes lois et les mêmes intérêts. Maintenant la politique a divisé cette vieille tribu, et le fleuve, qui réunissait autrefois les hommes d'une même race, est devenu pour eux, une barrière, une ligne de démarcation. Mais les habitudes du passé et les liens du cœur l'emportent sur les contrats de la diplomatie. Le traité de 1809, conclu par la force du sabre, écrit avec la pointe d'une

(1) Assemblée générale où le *foged* perçoit les impôts et juge les procès.

baïonnette, ce traité n'a pu anéantir en un jour tant de souvenirs enracinés dans le cœur de la nation finlandaise, tant d'affections particulières, tant d'alliances de famille. Les colons des deux rives du Muonio vivent ensemble comme par le passé. Ils parlent la même langue, se servent de la même monnaie, et partagent les mêmes affections. La Russie a suivi, à l'égard de la Finlande, la politique dont la Prusse lui avait donné l'exemple à l'égard des provinces rhénanes. Elle lui a laissé une partie de ses lois et de ses institutions. Cependant elle s'efforce, par tous les moyens possibles, d'effacer peu à peu dans ce pays les souvenirs suédois, et d'y introduire un nouvel esprit et une nouvelle prépondérance. Ainsi, elle a commencé par transférer à Helsingfors l'université d'Abo, qui, par son voisinage de la Suède, par ses traditions, devait subir l'influence de Stockholm plus que celle de Saint-Pétersbourg. Elle a créé dans cette université une chaire de littérature russe, et dès maintenant tous les Finlandais qui aspirent à exercer une fonction publique, doivent présenter un certificat constatant qu'ils savent la langue russe. Elle a essayé de se faire aimer en diminuant les impôts, en accordant au peuple une constitution semi-libérale et semi-despotique. Enfin, elle a placé à la tête de cette contrée, enclavée aujourd'hui dans l'empire sous le titre de *grande principauté de Finlande*, un gouverneur général et un sénat, dont tous les membres, nommés par l'empereur (1), tendent sans cesse à consolider la domination russe.

Sous le point de vue purement financier, la possession de la Finlande ne présente certes aucun avantage à la Russie. On peut même dire sans exagération et démontrer par des chiffres qu'elle lui coûte plus qu'elle ne lui rapporte. Mais, sous le rapport politique, c'est une conquête inappréciable. Elle arrondit ses frontières, elle lui livre le golfe de Bothnie, et lui ouvre l'entrée des royaumes scandinaves. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour voir combien il importait à la Russie de s'adjoindre cette vaste province, et de quel intérêt il était pour la Suède de la conserver. Aussi, pendant près de huit siècles, ces deux puissances n'ont cessé de se la disputer. L'une et l'autre la regardaient comme un rempart nécessaire pour se préserver de tout envahissement. Le rempart est maintenant du côté de la Russie, et les Suédois ne prononcent encore qu'avec un amer ressentiment le nom de leur malheureux Gustave IV, qui, par sa folle témérité, leur fit perdre cette province, à laquelle ils étaient unis par les liens de l'intérêt politique et de l'affection. Plusieurs fois déjà quelques-uns de ces hommes qui se passionnent pour un rêve ont exprimé le désir chevaleresque de voir Charles XIV convoquer le ban et l'arrière-ban de ses armées pour anéantir le traité de 1809 et reprendre cette province, que la Suède appelle encore sa sœur. Leur projet de conquête, leur plan de campagne n'est qu'une utopie. La Suède n'est pas assez forte pour entreprendre une guerre pareille, et la Finlande, qui a combattu si opiniâtrément autrefois pour repousser la domination russe, ne ferait vraisemblablement aucun effort aujourd'hui pour s'en affranchir. Il est bien vrai que les Finlandais conservent encore une profonde sympathie pour le royaume dont ils ont longtemps partagé la

(1) *Reglemente fœr Regerings-Conseilen i Finland.*

bonne et la mauvaise fortune; mais, comme l'a très-bien fait observer un publiciste suédois, l'intérêt du présent, l'espoir de l'avenir, neutralisent déjà dans leur cœur les souvenirs du passé (1). Les principaux habitants du pays ont été ralliés au parti russe par des places et des décorations, d'autres par un allégement dans les redevances des biens seigneuriaux, tous par l'attrait d'une constitution. La Finlande a d'ailleurs éprouvé, dans ses longs moments de crise, que la Suède pouvait à peine la défendre. Livrée pendant plusieurs siècles au pillage des Russes, elle a transigé avec ses haines nationales, et, pour conserver son bien-être matériel, elle s'abandonne maintenant à la protection de ceux qui l'envahissaient autrefois.

Nous ne faisons ici que toucher en passant une question importante, qui, par ses ramifications, tient au système politique du Nord entier. Nous y reviendrons plus tard d'une manière toute spéciale.

De Drontheim au cap Nord, nous avions vu la végétation décroître graduellement, s'affaisser, disparaître. En descendant le Muonio, nous la vîmes renaître et grandir. Les deux bords du fleuve sont plats comme les plaines de Hollande et couverts de verdure. D'abord on entre dans les régions des bouleaux, puis, à quelques milles de distance, on voit surgir des pins à la tête arrondie, à la tige légère, comme ceux que l'on rencontre après avoir traversé le Dovre. Un peu plus loin, on aperçoit des sapins élancés, menus, portant des branches courtes, pareils aux perches de houblon qui entourent les collines de Bamberg. Dans certains endroits, ces sapins sont mêlés aux bouleaux dont le feuillage commence à jaunir, et ces longues tiges, debout au milieu des branches mobiles qui flottent à tous les vents, présentent un joli coup d'œil. Mais bientôt la végétation des bouleaux diminue, s'efface, et là où elle s'arrête, là s'arrête aussi la Laponie. Dès ce moment toute la côte, jusqu'aux environs d'Umea, n'est connue que sous le nom de Nordbothnie, et l'on ne retrouve la vraie vie laponne qu'à une assez longue distance de la mer.

A mesure que la végétation augmente, les habitations reparaissent plus grandes et plus nombreuses. De distance en distance, on distingue sur le rivage la ferme finlandaise avec les petites cabanes qui l'entourent. Les hommes travaillent dans les champs, et les femmes s'en vont, le râteau sur l'épaule, recueillir le foin qu'ils ont fauché le matin. A moitié chemin, nous entrons dans une de ces fermes. Tous ceux qui l'habitent sont loin, mais la porte est ouverte. Le feu brûle dans la cheminée, et les jattes de lait frais sont posées sur la table. Le vol est si rare parmi les habitants de ce pays, qu'ils ne le redoutent pas, et, lorsqu'ils sortent, ils laissent leur maison ouverte, comme si, même pendant leur absence, ils ne voulaient pas se priver du plaisir d'offrir un asile à l'étranger qui passe.

Après ces habitations éparses, nous rencontrons trois grands hameaux : celui de Kœttisuvando, placé dans une situation pittoresque au bord du fleuve; celui d'Œfver-Muonio, et celui de Muonioniska, chef-lieu d'un pastorat considérable, appartenant à la Russie. Il y a là un paysan qui, d'après certaines conventions faites avec l'autorité du canton, est tenu de loger les voyageurs et de les

(1) *Om Allians-Tractaten emellan Sverige och Ryssland ar* 1812.

héberger. Le *hœrradshœfding* a oublié de lui prescrire les précautions qu'il devrait prendre pour que les malheureux étrangers qui lui arrivent n'eussent pas du moins à regretter l'abri des bois, et l'aubergiste, en homme de conscience, s'en est tenu aux termes du traité. Il n'y a rien à attendre ni de sa cave ni de son armoire ; mais à quelque heure du jour qu'on vienne le surprendre, on est à peu près sûr de trouver chez lui une couche de paille, du pain noir et du lait caillé en abondance.

Dans ce hameau et dans les hameaux voisins situés sur l'autre rive, les paysans ne se contentent plus de récolter du foin, d'élever des bestiaux. Ils veulent semer de l'orge, et cette ambition agricole les plonge souvent dans la misère. Souvent la moisson, surprise par le froid, ne peut pas mûrir. Ils récoltent leur orge à moitié verte. Ils la portent dans une espèce de four et la font sécher à un feu ardent, puis ils la battent et la pétrissent avec la paille. On nous a montré le pain qu'ils mangent la plupart du temps : c'est une galette de paille jaune où il n'entre guère qu'un quart de farine. Un autre malheur, dans leurs années de disette, c'est que ces épis avortés dont ils parviennent si difficilement à faire du pain, ne peuvent leur donner de semence pour l'année suivante. Ils sont obligés de l'acheter, et ils la payent cher.

Plusieurs fois les hommes intelligents du pays leur ont représenté combien il vaudrait mieux renoncer à cette funeste culture, mettre leurs champs en prairies et se livrer à l'éducation des bestiaux qui les enrichit presque toujours; mais toutes ces remontrances sont inutiles. Le paysan répond qu'il veut faire comme ses pères ont fait. Jeune, il s'est réjoui de conduire la charrue à travers les sillons; vieux, il veut la conduire encore. Il a pour le sol qui lui appartient une sorte d'affection enfantine, et pour ses travaux de laboureur une préférence que nulle déception ne peut affaiblir. L'aspect des pâturages ne lui cause qu'une faible joie; mais l'aspect d'un champ d'orge où les épis se développent et commencent à jaunir, lui fait battre le cœur et l'enorgueillit; car c'est là le fruit de ses travaux, de sa patience, de son habileté. Que si alors on tente de lui représenter ses vrais intérêts, il se retranche dans ses souvenirs de jeunesse, dans l'attachement naïf qu'il a pour ses sillons. — Oh ! voyez, disait un jour un paysan finlandais à un prêtre qui cherchait à le détourner de ses fausses spéculations de laboureur; voyez, la terre est noire. Il me semble qu'elle est couverte d'un voile de deuil, qu'elle souffre, qu'elle a faim. C'est elle qui nous a nourris, mon père et moi. Comment voulez-vous que je l'abandonne, que je la laisse languir quand je peux, avec un sac de semence, la rendre si riante et si belle?

Ainsi, le pauvre paysan de Nordbothnie continue à suivre le même système. Son champ est pour lui comme une loterie à laquelle il porte chaque année avec un nouvel espoir et une nouvelle résignation le fruit de ses sueurs et de ses épargnes. Souvent il s'endette pour entretenir ce lot rongeur auquel il ne veut pas renoncer. Les années de disette l'accablent; mais une récolte féconde lui rend toute sa joie et toute son audace. Quand nous arrivâmes à Muonioniska, nous fûmes témoins d'une de ces heureuses émotions. C'était la première fois depuis sept ans que l'orge était vraiment mûre. Cette fois on ne la portait plus au four pour la faire sécher, on la dressait gaiement par faisceaux sur

des perches, comme du lin sur des quenouilles. Dans les familles, on commençait à pétrir du pain plus pur, et le laboureur, en comptant ses belles gerbes, regardait d'un air malicieux le marchand qui, cette année, ne pourrait pas bénéficier sur le prix de la semence.

La ressource la plus assurée du Finlandais de Nordbothnie est le produit de ses bestiaux. Quand le paysan est parvenu à amasser quelques centaines de livres de beurre, il les porte en Norwége, où on les paye mieux qu'en Suède. Il voyage avec ses chevaux le long du fleuve qui se couvre de glace au mois d'octobre, et ne dégèle ordinairement que vers le milieu de mai. Au pied des montagnes, il trouve des rennes, des *ackia* (traîneaux), et des Lapons. Pour cinq francs, il a un attelage qui le conduit jusqu'en Finmark. Il vend son beurre à Alten, à Talvig, à Kaafiord, prend en échange les diverses denrées dont il a besoin et s'en revient. Chaque *lispund* de beurre vaut à peu près dix francs. Quand le paysan a payé ses frais de voyage, fait sa provision d'eau-de-vie, de tabac, il lui reste encore de quoi acquitter ses impôts, et porter le dimanche quelques skellings à l'offrande. De temps à autre, il peut vendre aussi des peaux, de la viande fumée et du poisson.

Du reste, il mène une vie sobre et économe. Il ne boit que du lait mêlé avec de l'eau, parfois un peu d'eau-de-vie, et ne mange que du pain noir. S'il a quelque aisance, il tue au commencement de l'hiver une génisse qu'il sale, et le dimanche sa femme en fait bouillir un morceau. Le jour de Noël est le seul où il sorte de son abstinence habituelle. Ce jour-là, on brasse dans sa maison de la bière, qui est, comme dans toute la Suède, connue sous le nom de bière de Noël (*Julœl*); on pétrit des gâteaux, on découpe un quartier de génisse, et toute la communauté, parents, enfants, voisins et domestiques, s'asseoit à la même table, et se réjouit comme les bergers de Bethléem de la venue du Sauveur.

Un grand jour aussi pour lui est celui où l'un de ses enfants se marie. La cérémonie nuptiale a lieu ordinairement en hiver, car alors les paysans sont plus libres et les voyages plus faciles. Une semaine avant le jour solennel, deux ou trois messagers s'en vont par différentes routes inviter à la noce les propriétaires et les domestiques de tous les *gaard* du voisinage. Puis l'heure de la réunion arrive. La chambre des fiançailles est tapissée de rameaux verts; les pièces de bœuf rôtissent au foyer, et les flacons d'eau-de-vie brillent sur la table. La bonne mère de famille a préparé, pour cette grave circonstance, son linge le plus fin et sa vaisselle la moins ébréchée. Les voisins sont venus à son secours, et tout ce qu'il y a d'assiettes de faïence et de cuillers d'argent à plusieurs lieues à la ronde est réuni ce jour-là dans la demeure des fiancés. Bientôt on entend le galop des chevaux qui amènent les convives. Les légers traîneaux glissent dans la cour de la ferme. On court au-devant des nouveaux venus; on leur serre la main, on les fait asseoir près du feu, on leur sert de la bière et de l'eau-de-vie. Puis, un instant après, le son des grelots recommence, les étrangers abordent de tous côtés, et dans l'espace de quelques heures, deux à trois cents personnes se trouvent rassemblées dans la même enceinte. Après le déjeuner, les fiancés s'avancent conduits par leurs parents. Le jeune homme porte un habit de fin vadmel, un gilet à boutons brillants, et la jeune fille, une

ceinture d'argent et une couronne dorée. Tous deux s'asseoient au milieu de la salle sur des siéges recouverts d'un manteau de soie. Le prêtre les bénit; puis, lorsque les prières sont achevées, il va se mettre devant une table sur laquelle un domestique vient de poser un large plateau. Il adresse une allocution aux convives, et leur recommande le jeune couple qui va entrer en ménage. Chacun connaît d'avance le dernier mot de cette charitable harangue, et chacun tire sa bourse. D'abord viennent les parents qui déposent dans le plateau de beaux écus neufs recueillis exprès pour cette solennité, puis les riches voisins qui y portent parfois jusqu'à 15 ou 20 francs, et les domestiques qui apportent aussi leur offrande; après quoi, on se met à table, on boit, on danse, on fait une ample consommation de bière et d'eau-de-vie. Les convives restent là deux ou trois jours, couchent dans la grange, et viennent tour à tour s'asseoir à la même table. Mais, en comptant leurs recettes, il est rare que les nouveaux mariés n'aient pas un ample bénéfice sur les frais de leur hospitalité.

Cette race finlandaise, que je voyais pour la première fois dans son propre pays, m'intéressait beaucoup. J'aimais à étudier sa physionomie, à la suivre dans les habitudes de sa vie. Les femmes sont blanches, fraîches, bien faites. Nous en avons vu une à Kilangi qu'on aurait pu citer partout comme une beauté remarquable. Quand elle était jeune fille, elle attira souvent l'attention des voyageurs, et beaucoup de riches étrangers, nous dit notre guide, tentèrent de la séduire; mais ni les douces paroles ni les promesses brillantes ne purent l'émouvoir : elle resta dans l'humble demeure où elle était née, et devint une bonne et heureuse femme de paysan.

Les hommes sont généralement grands et forts. Sur leur figure pâle, et dans leurs yeux bleus, on remarque une expression de calme qui ressemble parfois à de la mélancolie. Mais l'espèce de résignation passive dans laquelle ils vivent habituellement, ne fait que masquer l'énergique trempe de leur caractère. Ils sont fermes et tenaces dans leurs résolutions, inflexibles dans leurs sentiments de haine, admirables dans leur dévouement. On m'a cité deux anecdotes qui peignent assez bien les traits distinctifs de leur caractère dans deux situations opposées. Un Finlandais qui avait à se plaindre de son maître, conçut le projet de le tuer et nourrit pendant cinq ans cette fatale pensée. Il n'attendait qu'une occasion favorable pour exécuter son crime. Dès qu'elle se présenta, il la saisit avec empressement. Traduit devant les juges, il avoua le meurtre qu'il venait de commettre, et comme on l'engageait à se repentir et à demander pardon à Dieu avant d'aller paraître devant lui, il joignit les mains, fit sa prière et dit qu'il mourait avec la joie d'avoir lui-même enlevé la vie à un misérable.

L'autre anecdote que l'on me racontait dans le pays, est un exemple de générosité d'âme presque fabuleux. Deux officiers firent naufrage en allant de Stockholm à Abo, et se sauvèrent avec leur domestique et un Finlandais sur quelques planches à demi brisées du navire. Ce radeau improvisé était trop faible pour les soutenir tous quatre. L'un des officiers se prit à pleurer en parlant de sa femme et de ses enfants. — Vous les reverrez, dit le Finlandais qui l'avait écouté avec une profonde émotion; adieu, vivez heureux. Au

même instant il se précipite dans les vagues, et la nacelle allégée continue sa route.

Les maisons finlandaises sont remarquables par leur adroite distribution et leur propreté. Chaque ferme se compose, comme je l'ai dit, de plusieurs corps de logis, et chaque corps de logis, chaque chambre même a un nom particulier. Ordinairement on entre dans une grande cour carrée, fermée par quatre édifices. Le plus large, le plus élevé, est l'habitation du paysan. Là est la *kammare*, la chambre où l'on garde les larges seaux de lait, et où couche le chef de famille; à côté est la *pœrte*, vaste salle chauffée par le feu de la cuisine et du four, où l'on fait cuire tous les deux jours les galettes d'orge. C'est là que les habitants de la ferme se reposent après leurs travaux, c'est là qu'ils couchent sur le plancher, ou sur un banc. Vis-à-vis est la chambre où les femmes filent et tissent la laine. A côté de ce premier édifice, est la petite maison réservée aux voyageurs, en face la grange, plus loin l'écurie. En sortant de cette enceinte, on trouve les *stabur*, ou magasins en bois pareils à de grands coffres, où la famille enferme une partie de ses vêtements et de ses provisions. Près de là est la cabane où l'on fait cuire pendant l'hiver, dans une grande chaudière, les plantes marécageuses et les branches d'arbres qui servent de nourriture aux bestiaux; puis le *seano* ou maison de bains. Ce dernier bâtiment, que l'on retrouve dans toute la Finlande et dans toutes les provinces où les Finlandais ont établi une colonie, ne renferme qu'une grande salle carrée, qui se ferme hermétiquement de tous les côtés. Au fond, de larges bancs sont élevés contre la muraille à quelques pieds du sol. Au milieu est le foyer. Trois fois par semaine, pendant la saison du travail, et chaque samedi, pendant l'hiver, les habitants de la ferme se réunissent là le soir, hommes et femmes, dans un état complet de nudité. On fait chauffer des dalles au feu; puis on jette sur ces dalles de l'eau bouillante, ce qui produit en quelques instants une vapeur épaisse et une chaleur concentrée qui s'élève souvent jusqu'au delà de quarante degrés. Pendant ce temps, les baigneurs se tiennent debout sur leur banc; et lorsque la sueur ruisselle de tous leurs membres, ils se frappent avec des verges pour s'exciter encore. Après avoir passé une demi-heure dans cette température, dont l'idée seule effraye celui qui n'en a pas, comme eux, contracté l'habitude, ils sortent tout nus, et vont tranquillement s'habiller dans leur chambre.

Ces *gaard* renferment tout ce qui est nécessaire à l'exploitation d'une ferme : on y trouve une forge, un atelier de menuiserie. Les Finlandais fabriquent eux-mêmes leurs instruments d'agriculture; les femmes tissent, cousent les vêtements, et le soir donnent des leçons à leurs enfants. Il n'y a point d'écoles dans les campagnes de Finlande, mais on trouve dans chaque maison une bible, un livre de psaumes, un catéchisme, et tout le monde sait lire.

A un demi-mille de Muonioniska est la cascade d'*Eyanpaïkka*, la plus forte et la plus redoutée de toutes celles que l'on rencontre sur ce grand fleuve; son nom en finlandais signifie *demeure du vieux*. C'est là qu'habite le vieux Neck entre les rochers; lorsqu'un pilote maladroit s'approche trop près de sa grotte, il se lève avec colère, il agite sa baguette magique, les vagues s'enflent, et le torrent vengeur emporte dans l'abîme la barque téméraire.

Cette cascade a près d'un quart de lieue de long; des rocs nus la bordent de chaque côté, comme un rempart; des sapins échevelés la dominent; des troncs d'arbres déracinés roulent dans ses flots; l'horizon est de tous côtés fermé par des rochers et des bois; la forêt est silencieuse et déserte; on n'entend que le craquement d'une tige vieillie qui se brise sous l'effort du vent, ou le fracas des flots qui se précipitent contre les pierres. C'est un magnifique océan de désolation, un poëme dans la solitude, un tableau sublime dans le désert.

Ordinairement les voyageurs descendent sur le rivage, en arrivant auprès de cette cascade, et vont par terre, au delà de l'endroit redouté, attendre leur bateau. Les pêcheurs et les paysans de la côte, habitués à la franchir chaque jour, n'osent pas même la franchir sans un pilote. Il y avait autrefois ici quatre pilotes; deux d'entre eux sont morts après de pénibles fatigues, le troisième s'est noyé l'été dernier. « Il voulait jouer, me dit un de nos rameurs, avec les diables blancs (les vagues) de l'Eyanpaïkka, mais ils se sont élancés vers lui, et il n'a pas résisté longtemps. En deux tours de main, voyez : la barque s'en allait par morceaux, comme un vieux poisson sec, et le pilote avait plus d'eau dans le gosier qu'il n'est permis à un chrétien d'en boire. »

Le quatrième pilote est un jeune homme au regard expressif, à la figure mâle et hardie. Il porte de grands cheveux blonds flottant sur ses épaules, une jaquette verte, comme celle des chasseurs du Tyrol, et des pantalons en cuir. Son nom est aussi romantique que le métier qu'il exerce : il s'appelle Carl Regina. C'est lui maintenant qui guide tous les bateaux de paysans et de voyageurs dans ce passage difficile; on lui paye un *riksdaler,* 30 sous, pour jouer ainsi sa vie.

Les habitants de Muonioniska n'avaient pas manqué de nous raconter les nombreux accidents arrivés sur cette cascade; mais leur récit ne faisait que nous donner, à M. Gaimard et à moi, un plus grand désir de la descendre. On nous disait d'ailleurs que quelques jours auparavant deux voyageurs anglais avaient reculé d'effroi en la voyant, et s'étaient hâtés de prendre le chemin de terre. Nous tenions à nous montrer plus courageux que les Anglais.

Bientôt nous entendons le bruissement du torrent, nous voyons les flots d'écume qui jaillissent dans l'air. La cascade apparaît sombre et fougueuse, secouant sa tête échevelée entre ses rideaux de sapins. « Le vieux Neck est en colère! s'écrie l'un des matelots; il n'aime pas les étrangers. » Mais nous sommes décidés à voir de près le vieux Neck, et nous restons dans le bateau. Le pilote est debout, le gouvernail à la main, l'œil attentif, les cheveux au vent. Les deux rameurs serrent avec force leurs avirons et tiennent le regard fixé sur leur guide pour obéir à son moindre signe, à sa parole, à son mouvement. En nous penchant sur le bord de la barque, nous voyons les rochers dont la cascade est hérissée; les uns dressent leur cime aiguë à la surface de l'eau; d'autres sont cachés sous une nappe d'écume, et le bateau tourne, serpente, glisse entre les écueils, et bondit comme un coursier sans frein sur le dos des vagues. Tantôt le flot, repoussé par les rocs, heurte avec violence notre barque fragile; tantôt il se dresse dans l'air et rejaillit sur nous comme une pluie d'orage. Puis nous tombons d'un degré de la cascade à l'autre. La lame se creuse et s'affaisse sous nous, et le fond de l'eau ressemble à un lit de soie

bleue, et les bandes d'écume qui nous entourent à des franges d'argent. Mais la cascade gronde de nouveau, s'irrite, nous poursuit, et nous lance de vague en vague, d'écueil en écueil. Tout ce mouvement de l'eau, cette force du torrent, cette variété d'aspects, nous donnent une foule d'émotions saisissantes et rapides comme un rêve. En un clin d'œil le rêve est fini. En trois minutes l'espace orageux est parcouru, et l'on rentre dans le lit paisible du Muonio. Mais nous avions été si heureux de faire cette première course, que nous voulûmes la recommencer, à la grande surprise de nos rameurs, qui n'avaient pas l'habitude de voir les voyageurs entreprendre deux fois de suite ce trajet redouté sur toute la côte.

A partir de là, le paysage est plus large et plus varié, les forêts sont plus hautes et les maisons plus nombreuses. Les gîtes où nous nous arrêtons ne sont pas élégants, mais propres, spacieux, et la politesse affectueuse avec laquelle on nous reçoit nous fait oublier toutes les privations matérielles que nous devons y subir. Deux jours après avoir traversé l'Eyanpaïkka, nous nous reposâmes de nos heures de fatigue et de nos heures d'abstinence dans la riante habitation de Kengisbruk. C'est une forge qui date de plus de deux siècles, la forge la plus septentrionale de la Suède. Lorsque nous y arrivâmes, elle venait d'être vendue, et les anciens maîtres l'avaient déjà quittée pour faire place aux nouveaux. Il n'y avait dans la maison du directeur de l'établissement qu'une jeune fille qui nous reçut avec une grâce parfaite. Nous trouvâmes là des livres, des journaux, et tout ce qui était pour nous, depuis quelque temps, un luxe inusité : des rideaux de mousseline aux fenêtres, des chaises couvertes en toile de Perse, et un plancher parqueté. Le lendemain nous dîmes adieu à regret à la jeune fille qui nous était apparue comme une fée dans cette demeure abandonnée des hommes. Une forêt de bouleaux s'étendait devant nous, un torrent grondait à nos pieds. Les lueurs argentées d'un beau matin d'automne scintillaient sur les flots et à travers les arbres. Les pointes d'herbes revêtues d'une légère gelée brillaient aux premiers rayons du soleil comme des perles. La mésange de Sibérie (*parus Sibericus*) au plumage gris, le pinson des Ardennes (*montifringilla*) aux ailes noires, à la poitrine jaune, au collier brun, et la linotte à la tête tachetée de rouge, gazouillaient leur prière sur les rameaux verts, agités par un vent frais. La fumée montait avec des étincelles de feu au-dessus des fourneaux, et la cloche appelait les ouvriers au travail. Nous nous en allions à pas lents, regardant de tous côtés ce paysage pittoresque, tantôt nous retournant pour voir encore la cime des forges cachées dans le vallon, tantôt nous arrêtant au bord de l'eau. Dans ce moment, cette belle et fraîche matinée du Nord avait une teinte méridionale. Je la contemplais avec un vague sentiment de joie, et je la saluais avec une douce mélancolie; car tous ces lieux que j'aimais, j'allais bientôt les quitter, et déjà j'essayais de transporter l'émotion du moment dans la rêverie du souvenir :

Sur les coteaux le jour se lève
Frais et riant comme un beau rêve.
Parmi les bouleaux argentés,
Et sur les champs que l'on moissonne,

Les doux rayons d'un ciel d'automne
Répandent de molles clartés.

Ici, sous un voile de brume,
La cascade bruyante écume.
Là le fleuve paisible et pur
Dans la plaine s'enfuit, s'efface,
Et sur la rive qu'il embrasse
Jette un soupir, un flot d'azur.

Et loin du bruit, et loin du monde,
Gaîment je m'élance sur l'onde,
Heureux de voir dans le lointain
Se dérouler le paysage,
De songer à mon grand voyage,
De respirer l'air du matin.

Lorsque l'oiseau sous la bruyère
S'élève et chante sa prière,
Je prie aussi, je dis : Mon Dieu !
Laisse-moi demeurer encore
Dans cet abri que l'on ignore,
Sous ton regard, sous ton ciel bleu.

Que la nature soit le temple
Où mon œil ému te contemple !
Que la grande voix du désert,
Le bruit des eaux sur le rivage,
Le chant caché dans le feuillage,
Soient mon cantique et mon concert !

Ces souvenirs des jours tranquilles,
Dans la vaine rumeur des villes,
Un jour je les emporterai.
Si le destin cruel m'oppresse,
Ils me suivront dans ma tristesse,
Et souvent je les bénirai.

Nous étions au confluent des deux fleuves. Le Tornea (1) bondissant, mugissant, courait se précipiter dans le Muonio. A côté, un petit ruisseau, sorti d'une source voisine, suivait paisiblement la même route. En les voyant descendre tous deux dans le même lit, il me semblait voir une image de la vie, et je me disais : C'est ainsi que s'en vont les destinées humaines, les unes hardies et im-

(1) On prononce Torneo, ainsi que Umeo, Piteo, etc. C'est la dernière lettre *a* qui signifie, comme en Islande, *fleuve*. En Islande, elle est surmontée d'un accent grave, en Suède, d'un petit o.

posantes, les autres obscures et timides. Mais qu'importe le bassin de granit d'où elles s'échappent, ou l'humble sillon qu'elles se creusent? elles s'en vont toutes vers le même but, elles descendent toutes dans le grand fleuve de l'éternité.

A Kengisbruk, le Muonio perd son nom. Le Tornea, qui vient d'arriver, lui impose le sien. C'est une de ces injustices qui s'exerce parmi les fleuves comme parmi les hommes. Le Tornea entraîne à sa suite son puissant rival, et tous deux se déroulent dans l'espace, élargissent leur couche, s'arrondissent autour d'une île, ou s'étendent en face de la côte, comme les eaux d'un lac.

Vers midi, nous arrivâmes dans une maison plus élégante encore que celle de Kengis. Elle appartient à M. Ekstrœm, paysan riche et intelligent, qui a lui-même fait son éducation et celle de sa famille. Il était absent lorsque nous nous présentâmes pour le voir; mais sa femme vint au-devant de nous, et nous fit entrer dans un joli salon, où nous aperçûmes des gravures choisies, des livres, des cahiers de musique et un piano. C'était le premier que nous voyions depuis longtemps. Sous les fenêtres s'étendait un jardin potager, parsemé de quelques tiges de fleurs, et d'un autre côté était la ferme avec une plantation d'arbres. Pendant que nous observions tous les embellissements de ce domaine champêtre, deux jeunes filles, habillées avec autant de simplicité que de bon goût, entrèrent dans le salon et nous saluèrent avec le sourire de la bienveillance sur les lèvres. Nous les priâmes de chanter. Elles s'assirent devant le piano, et chantèrent des mélodies de Suède et de Norwége et des poésies finlandaises, dont nous aurions voulu emporter avec nous les tons suaves et mélancoliques; puis elles se levèrent et nous offrirent l'une après l'autre du vin de Porto, des biscuits, du café. Leur mère était là qui les encourageait à nous servir, et qui nous apportait elle-même la tasse et le flacon. Au moment où nous allions quitter cette bonne et honnête famille, pour rejoindre notre bateau, nous nous aperçûmes que les deux jeunes filles n'avaient parlé suédois avec nous que par modestie, car elles comprenaient et parlaient facilement le français. Nous leur demandâmes qui leur avait appris cette langue, et elles nous dirent que c'était leur père. Qui leur avait appris la musique? C'était leur père. Nous inscrivîmes avec un sentiment de respect sur notre album de voyageur le nom de cet excellent homme et celui de ses deux filles, pareilles à deux violettes cachées dans la solitude et le silence des bois.

Le soir, nous franchissions le cercle polaire, et le lendemain, nous arrivions à Œfver Tornea En face, sur la côte suédoise, est le village de Mattarengi, qui se compose d'une vingtaine d'habitations dispersées le long d'une colline peu élevée. Au pied s'étend une île tellement exposée aux inondations, qu'elle ne peut être habitée. On y a seulement construit des *stabur* destinés à renfermer la récolte de foin. De l'autre côté du fleuve est la montagne d'Avasaxa, couverte de sapins. Elle n'a guère plus de cinq cents pieds de haut, et son aspect n'est rien moins qu'imposant; mais elle a été illustrée par les observations de Maupertuis, et le 25 juin de chaque année elle est visitée par une foule de curieux. Au soixante-sixième degré de latitude, ce jour-là n'est interrompu ni par la nuit, ni par le crépuscule. Du haut d'Avasaxa, on voit à minuit le soleil s'incliner à l'horizon, puis se relever aussitôt et poursuivre sa route. Les

Anglais accourent surtout en grand nombre pour contempler ce phénomène. Il en vint un, il y a quelques années, de Brighton qui avait entrepris ce long voyage dans l'unique but de monter le soir au sommet de l'Avasaxa, de saluer le soleil de minuit et de s'en retourner immédiatement en Angleterre. Il était arrivé le 22 juin, et attendait avec impatience l'heure solennelle où son guide viendrait le chercher pour le conduire au sommet de la montagne. Le 25 juin apparaît enfin, l'horizon est pur, le ciel bleu. Vers le soir l'Anglais se met en route, le cœur agité par de douces émotions ; mais voilà qu'au moment où le phénomène boréal doit surprendre tous les regards, des nuages épais s'amoncèlent au-dessus du fleuve, montent dans les airs, et cachent le soleil de minuit. Le malheureux ne put résister à une telle calamité. Il rentra chez lui et se pendit.

Mattarengi nous offrait peu de sujets d'étude. Le village est habité par des Finlandais semblables à ceux que nous avions déjà rencontrés le long de notre route. Il n'y a ni d'école publique dans tout le pastorat, ni de société de lecture. Les parents apprennent eux-mêmes à lire à leurs enfants ; le prêtre va les voir une fois par an, et cet examen de quelques heures est, pour eux, un puissant encouragement.

L'orge ne mûrit guère mieux ici qu'à Muonioniska ; mais les habitants de cette côte trouvent une grande ressource dans la pêche du saumon, qui est presque toujours fort abondante. Ils fabriquent aussi du goudron, et ils commencent à faire de la potasse avec des feuilles de bouleaux.

Nous visitâmes le prêtre et l'organiste, qui, depuis quarante ans, a fait sans interruption des observations météorologiques ; puis nous nous remîmes en route. Nous traversâmes avec un pilote les deux longues cascades de Vuoiena et de Makakoski, et quelques heures après nous arrivâmes à Haparanda.

IX.

HAPARANDA.

Un jeune écrivain suédois, qui a publié un livre intéressant sur les provinces voisines du golfe de Bothnie, fait un triste tableau des environs de Haparanda. Dans un voyage, l'émotion du moment n'est souvent que le résultat d'une émotion précédente. La corde intérieure que l'on entend vibrer a déjà été ébranlée auparavant, et le son qu'elle rend est tout à la fois l'écho d'une sensation passée et la mélodie d'une sensation actuelle. Quand M. Engstrœm visita Haparanda, il venait du sud, et nous, nous arrivions du nord. Notre point de comparaison n'était plus le même. Il y avait longtemps que nous ne voyions plus que des habitations éparses ou des hameaux avec une pauvre église en bois, et tout à coup nous apercevons les quatre clochers de Tornea, suivis de cinq moulins à vent. Il y avait longtemps que nous ne voyions rien que des bouleaux chétifs, ou des tiges de sapins, et sur le bord du fleuve nous

trouvons des massifs d'arbres tout verts encore et des sorbiers chargés de grappes rouges.

Haparanda est, d'ailleurs, une jolie ville située au bord d'une large baie, une ville peu étendue, il est vrai, mais qui, chaque année, s'agrandit et tend sans cesse à s'agrandir davantage. Dans l'espace de six mois, sa population a presque doublé, et son commerce a pris un développement considérable. C'est de là qu'on envoie à Stockholm des navires chargés de beurre, de peaux, de goudron, et c'est là qu'on apporte un grand nombre de denrées qui doivent ensuite se répandre dans les provinces les plus reculées. Il y a là un bureau de poste important qui sert de communication entre le sud et le nord. Les lettres arrivent deux fois par semaine à Haparanda, et partent tous les quinze jours pour les limites septentrionales de la Nordbothnie, tous les mois pour les paroisses laponnes et le Finmark. En 1835, le gouvernement a fondé dans cette ville une école élémentaire où l'on enseigne la géographie, l'histoire, le français, l'allemand. On y compte une trentaine d'élèves.

En face de Haparanda est la vieille cité de Tornea, bâtie sur une île, séparée de la terre suédoise, ici par les eaux de la baie, là par un étroit ruisseau qui souvent se dessèche en été. D'après les règles adoptées pour la délimitation des deux pays, en 1809, Tornea devait appartenir à la Suède, car cette ville est plus près de la rive droite du fleuve que de la rive gauche. D'un côté la force ou la supercherie, de l'autre la faiblesse, en ont fait une ville russe, et cette transaction causera sa ruine. Au moment même où Tornea fut réunie à la Russie, ses plus riches négociants partirent avec leurs marchandises. Il n'y reste plus aujourd'hui que des négociants de second ordre, dont les opérations commerciales sont, comme par le passé, toutes concentrées en Suède, mais qui, en leur qualité de Russes, ne peuvent les continuer sans payer des droits considérables. Ainsi la lutte n'est plus égale. Haparanda, favorisée par sa situation, soutenue par ses priviléges de ville suédoise, se développe, s'enrichit, et Tornea décline. Déjà cette ville n'est plus que le simulacre de ce qu'elle a été. Ses places publiques sont mornes et silencieuses; ses maisons, dépeuplées, tombent en ruine, et l'herbe croît dans ses rues. Il y a pourtant ici cinq cent cinquante habitants. Il n'y en a guère que trois cents à Haparanda. Il y a à Tornea une église finlandaise, une église suédoise et une église russe, quatorze marchands et une garnison de vingt Cosaques. Il n'y a à Haparanda qu'une seule église et neuf marchands, et l'aspect de ces deux villes diffère complétement. L'une est muette et sombre, l'autre riante et animée. L'une est comme le tombeau d'une vieille génération, l'autre comme le point central d'une race jeune et active.

Le 17 septembre, nous nous remîmes en route. Nous avions en vain cherché une voiture à Tornea, nous en trouvâmes une très-commode à Haparanda. Le chemin qui conduit à Umea est ferme et sablé comme une allée de parc. On voyage le long d'un côte plate, et le paysage est large, varié, plein d'attraits. Ici s'élèvent les forêts de bouleaux dont l'automne commence à jaunir le feuillage, là les sapins aux tiges élancées, aux longues branches tombant comme des palmes. Tantôt, au détour de la route, la mer apparaît dans le lointain, riante et bleue, berçant sur sa vague assouplie une barque de pê-

cheur avec sa voile blanche; tantôt c'est l'un des grands fleuves du Nord qui se déroule dans la plaine et s'éloigne majestueusement. Puis on traverse des champs féconds où les gerbes d'orge nouvellement récoltées sèchent au soleil, posées sur des pieux, ou étendues sur de longues perches, et de tous côtés les habitations se multiplient. Les fermes avec leurs granges, leurs étables, leurs staburs, ressemblent de loin à des hameaux. Les auberges ont une apparence de luxe que nous n'avions pas encore rencontrée. Partout du linge fin, de l'argenterie, de grandes salles bien meublées et des lits ornés de couvertures en soie. Partout une race d'habitants remarquable par sa forte constitution, des femmes blanches et belles comme ces anciennes femmes du Nord dont parlent les sagas.

Le soir, toute cette contrée si riante, si animée pendant le jour, a un caractère de mélancolie qui séduit le regard et la pensée. Le temps des belles nuits lumineuses qui enchantent pendant l'été les régions septentrionales est déjà loin. L'ombre enveloppe de bonne heure la forêt et la vallée. Les pâles clartés d'un crépuscule d'automne percent à peine à travers le feuillage épais du bois, et tout est endormi dans les fermes, tout se tait dans les campagnes, et le bêlement de la brebis, et le grelot de la génisse. Mais le long du fleuve on aperçoit, dans l'obscurité, des lumières étincelantes. C'est l'habitant de la cité qui va faire sa pêche de nuit. Le poisson, surpris par cette clarté subite, sort de sa retraite profonde, monte à la surface de l'eau, s'approche de la barque, et, au moment où il reste immobile et comme fasciné par la lumière, le pêcheur le saisit avec un trident de fer. Tous ces fleuves qui arrosent la Nordbothnie, le Muonio, le Torne, le Pite, le Lule, le Skellefte, abondent en poissons. C'est pour les paysans de la contrée une nourriture excellente; c'est encore un de leurs principaux articles de commerce et d'exportation.

Après avoir passé par les habitations éparses, nous retrouvons les villages et les villes. C'est Calix et Runea, pareilles à nos grandes cités de commerce; Skellefiea, vaste paroisse qui compte près de douze mille habitants, et Pitea, chef-lieu de la province, jolie petite ville régulièrement bâtie. Autour de l'église de Calix et de Lulea, on aperçoit une longue rue composée de maisons en bois silencieuses et inhabitées. A la voir, on dirait d'une rue ravagée par la peste, ou plongée dans un sommeil magique par les mauvais génies. Ces maisons ont été bâties par les paysans de la paroisse, qui demeurent à dix ou quinze lieues de distance. Ils viennent là le samedi, ils y passent le dimanche, puis, le lundi matin, ferment la porte et s'en retournent.

En voyant ces maisons dispersées à travers champs, ces hameaux, ces villages, ces villes qui se succèdent sans interruption, on pourrait croire que nulle partie de la Suède n'est plus peuplée que celle-ci; mais ces habitations nombreuses ne se trouvent que sur la côte. A vingt ou trente lieues d'ici, la végétation cesse, la ville et le village disparaissent, et le pauvre Lapon conduit son troupeau de rennes dans la plaine déserte. Ici la population est aussi agglomérée que dans les provinces du Sud. En la calculant, non point d'après ce district privilégié, mais d'après l'étendue de la Nordbothnie, on ne compte pas plus de quarante-quatre habitants par mille carré.

Après quatre jours de marche, nous arrivâmes à Umea. C'est une ville de quatorze cents âmes, située à trois lieues de la mer, au bord du fleuve qui porte son nom. On y trouve plusieurs grandes rues coupées régulièrement, des maisons bien bâties, une école latine et une librairie, la première que nous ayons rencontrée dans tout le Nord depuis Drontheim. Le libraire reçoit tous les ouvrages d'histoire et de littérature en commission. Il n'achète que des livres de prières qu'il relie lui-même et transporte dans les différentes foires des environs.

Cette ville est la résidence du gouverneur, le chef-lieu de la Vestrobothnie, vaste province qui ressemble beaucoup à celle que nous venions de parcourir. Le long de la côte, le sol est plat, bien cultivé et fécond; mais, à l'ouest, on retrouve les plaines marécageuses et les pâturages arides de la Laponie. La population est plus nombreuse que dans la Nordbothnie. Elle s'élève à peu près à cinquante habitants par mille carré.

Il y avait près d'Umea un écrivain dont je connaissais les œuvres et que je désirais voir. C'était M. Gravstrœm, le poëte le plus septentrional qui existe probablement en Suède. Je le trouvai chez le gouverneur, qui, sans s'effrayer de notre triste accoutrement de voyageur, avait bien voulu nous inviter à dîner. C'est un homme jeune encore, qui, après avoir occupé pendant quelques années une chaire de professeur à l'école royale de Carlsberg, est devenu pasteur d'Umea, et pour compléter sa vie poétique, a épousé la fille d'un excellent poëte, la fille de Franzen. Il habite un presbytère de campagne, à une lieue de la ville. Après le dîner, il me proposa de m'y conduire, et j'acceptai avec joie. Nous traversâmes, dans une voiture légère, une grande forêt de sapins, une plaine qui venait d'abandonner ses gerbes d'orge aux moissonneurs, puis nous aperçûmes à l'entrée d'un hameau une belle et large maison entourée d'un enclos; c'était la sienne. Cette demeure est dans une charmante situation : elle est posée au bord d'une colline d'où le regard plane sur un vaste espace. Près de là est l'église, au milieu d'un cimetière, une église gothique du xve siècle, remarquable par sa structure simple et élégante. La colline est partagée par un ravin profond que la fonte des neiges a creusé. Au bas est le fleuve dont les grandes lames descendent majestueusement vers la mer. On voit que ce fleuve s'étendait autrefois sur la côte; mais, comme me le disait M. Gravstrœm, les fleuves du Nord ressemblent aux vieillards dont le corps s'affaisse sous le poids des années. Celui-ci a quitté son ancienne couche et s'en est fait une nouvelle au pied de la vallée. De l'autre côté est une montagne dont les flancs nus et la cime revêtue de sapins sombres forment un contraste frappant avec les verts enclos et les champs féconds qui entourent le presbytère. Dans le lointain, on apercevait les dernières maisons d'Umea et les mâts des navires. C'était le soir. L'ombre commençait à descendre, mais une lumière argentée imprégnait encore tout le paysage, et il y avait tant de calme dans la campagne, tant de recueillement autour de la vieille église, qu'on se sentait arrêté là par une de ces vagues et mystérieuses influences dont on ignore la cause et dont on subit le charme.

Lorsque nous rentrâmes au presbytère, la fille de Franzen avait déjà posé sur la table la nappe blanche et les tasses de porcelaine. On nous servit du thé

et, ce qui était plus rare, du melon mûri par un beau rayon de soleil sur cette terre boréale. La chambre où nous étions réunis était ornée de gravures et de tableaux. Dans une chambre voisine, j'avais trouvé une collection nombreuse d'ouvrages de littérature et quelques-uns de ces bons recueils de poésies dont la vue seule rappelle de douces heures de méditations; toute cette demeure, retirée à l'écart, loin du bruit et du monde, cette heureuse vie de famille consacrée par les muses, éclairée par l'amour, soutenue par la foi, était elle-même une charmante poésie.

Le lendemain au matin, nous nous embarquions sur le bateau à vapeur *le Norrland*. Le ciel était d'un bleu limpide; le fleuve avait une clarté transparente. Une longue ligne de brouillards argentés flottait sur la plaine, se découpait au souffle de la brise et s'enfuyait en légères banderoles. Le soleil projetait sur les maisons d'Umea un rayon de pourpre; les oiseaux chantaient dans les sillons, et, dans le moment où nous descendions sur le rivage, les rameaux d'arbres, balancés par le vent, laissaient tomber à nos pieds les perles de la rosée. Le bateau allait nous mener vers le sud, et cette nature septentrionale m'apparaissait, au dernier moment, plus belle et plus attrayante que jamais; on eût dit qu'elle s'était parée ce jour-là pour les voyageurs, ainsi qu'une femme chérie qui, à l'heure où on la quitte, nous laisse voir en elle plus de grâce et de tendresse, comme pour imprimer dans l'âme un dernier désir et un dernier regret. Quand le bateau vira de bord, quand le canon donna le signal du départ, je me retournai vers cette terre du Nord que j'avais été si heureux de parcourir. Je lui dis adieu avec des larmes dans le cœur, et quand elle disparut à mes yeux, quand je me trouvai seul sur la pleine mer, il me sembla que je venais d'ensevelir encore un des rêves dorés de ma jeunesse.

X. Marmier.

LES

SEPT CORDES

DE LA LYRE (1).

ACTE TROISIÈME.

Les Cordes d'argent.

SCENE PREMIÈRE.

(Au bord de l'eau.)

ALBERTUS, HANZ, CARL, WILHELM, HÉLÈNE, *assise sur la marge du ruisseau, un peu à l'écart.*

ALBERTUS.

Le soleil est couché, le frais commence à se faire sentir. Il serait temps pour Hélène de rentrer. Il est prudent de ne pas trop prolonger sa première promenade.

WILHELM.

Encore quelques instants, mon cher maître. La soirée est si belle! Le ciel est encore embrasé des feux du couchant. Hélène semble goûter un bien-être qu'à votre place je n'oserais pas troubler.

CARL.

Il est certain que depuis deux ans je ne l'ai pas vue aussi bien portante que ce soir. Son teint est calme, ses yeux doucement voilés. Elle

(1) *Voyez* page 120 de ce volume.

ne répond pas encore à nos questions; mais elle les écoute et les entend. Je suis sûr qu'elle guérira, et que bientôt elle pourra nous raconter les belles visions qu'elle a eues. — Hanz, tu le crois aussi, n'est-ce pas? Tu as remarqué comme toute la journée elle a été moins distraite que de coutume? On dirait qu'elle fait un grand effort intérieur pour reprendre à la vie réelle.

ALBERTUS.

J'ai essayé hier de calmer son esprit en l'élevant vers la pensée de Dieu. Elle m'a écouté attentivement, et ses regards, ses courtes réponses, me prouvaient que j'étais compris. Mais quand j'ai eu fini de parler, elle m'a dit : — Je savais tout cela; vous eussiez pu l'exprimer d'un mot.

HANZ.

Et quel était ce mot? Vous l'a-t-elle dit?

ALBERTUS.

Amour.

WILHELM.

O maître! Hélène n'est point folie! Elle est inspirée.

ALBERTUS.

Oui, elle est poëte; c'est une sorte de folie, — folie sublime, et que je voudrais avoir un instant, pour la connaître, et pour savoir au juste où finit l'inspiration et où commence la maladie.

HANZ.

Mon bon maître, nos longues discussions à ce sujet n'ont donc rien modifié à vos idées? Vous m'aviez pourtant promis d'y réfléchir sérieusement.

ALBERTUS.

J'y ai réfléchi; mais, avant tout, il faudrait comprendre la musique. J'observe Hélène, j'écoute la lyre. Je cherche à me rendre compte des impressions que j'en reçois. Elles me paraissent si différentes des vôtres, que je n'ose rien décider. J'essaye de saisir le sens de ces mélodies savantes; mais j'avoue que je n'ai rien compris jusqu'ici qui m'éclairât suffisamment.

HANZ.

Quoi! maître, rien senti non plus?

ALBERTUS.

J'ai senti une émotion étrange, mais que je ne pouvais pas plus analyser et définir que la musique qui l'avait causée.

HANZ.

Ne vous semblait-il pas que cette musique exprimait des idées, des images et des sentiments?

ALBERTUS.

Plutôt des sentiments que des idées, plutôt des images que des sentiments.

HANZ.

Mais quelles images?

ALBERTUS.

Les images vagues d'une splendeur infinie, insaisissable.

CARL.

Qu'avez-vous, chère Hélène? Que cherchez-vous avec inquiétude?

WILHELM.

N'espère pas qu'elle te réponde; elle ne t'entend même pas.

ALBERTUS.

Peut-être m'entendra-t-elle aujourd'hui. — Hélène, que désirez-vous?

HÉLÈNE.

Qui me parle? Vous!

ALBERTUS.

Moi, votre frère.

HÉLÈNE.

Mon frère n'est pas de ce monde.

ALBERTUS.

Votre père.

HÉLÈNE.

Mon père n'est plus.

ALBERTUS.

Votre ami.

HÉLÈNE.

Ah! mon ami le philosophe! Écoutez ici. Vous êtes un homme savant; vous connaissez les secrets de la nature. Parlez à ce ruisseau.

ALBERTUS.

Que lui dirai-je?

HÉLÈNE.

Dites-lui de se taire, afin que j'entende la musique de là-haut....

ALBERTUS.

Quelle musique?

HÉLÈNE.

Je ne puis vous le dire. Mais vous pouvez dire au ruisseau de s'arrêter. Cette cascade chante trop haut.

ALBERTUS.

Je commanderais en vain à l'onde de suspendre son cours : Dieu seul peut commander aux éléments.

HÉLÈNE.

Ne savez-vous pas un seul mot de la langue de Dieu?

ALBERTUS.

Étrange fille! Son délire est plein d'une poésie inconnue.

HANZ.

La lyre est suspendue aux branches de ce saule. Voulez-vous, Hélène, que je vous la présente?

HÉLÈNE.

Hâte-toi : le ruisseau se moque du philosophe; il élève la voix de plus en plus.

(Hanz lui donne la lyre.)

ALBERTUS, à part.

Elle ne s'aperçoit pas de l'absence des deux cordes.

HÉLÈNE.

Écoute, ruisseau, et soumets-toi!

(Elle touche la lyre. Au premier accord, le ruisseau s'arrête.)

ALBERTUS.

Quel est ce nouveau prodige? Voyez-vous? la cascade reste immobile et suspendue au rocher comme une frange de cristal.

HÉLÈNE.

Coule, beau ruisseau, mais chante à demi-voix.

WILHELM.

Le ruisseau reprend son cours, mais avec précaution, comme s'il craignait d'éveiller les fleurs endormies sur ses rives.

(Hélène joue de la lyre.)

L'ESPRIT DE LA LYRE.

Maintenant, la terre recueillie attend avec respect la voix de la lune, qui vient regarder sa face assombrie. Écoute bien, fille de la lyre, apprends les secrets des planètes. Du fond de l'horizon, à travers les buissons noirs, voici venir une voix faible, mais d'une incroyable pureté, qui monte doucement dans l'air sonore. Elle monte, elle grandit; les notes sont distinctes, le disque d'argent sort du linceul de la terre; la terre vibre, l'espace se remplit d'harmonie, les feuilles frémissent à la cime des arbres. La lueur blanche pénètre dans toutes les fentes du taillis, dans les mille et mille clairières du feuillage : voici des gammes de soupirs harmonieux qui fuient sur la mousse argentée; voici des flots de larmes mélodieuses qui tombent dans le calice des fleurs entr'ou-

vertes. Silence, oiseaux des bois! Silence, insectes des longues herbes; repliez vos ailes métalliques! Silence, ruisseau jaseur; ne heurte pas ainsi en cadence les cailloux de ton lit! Silence, roseaux frissonnants; dépliez sans bruit vos lourds pétales, lotus du rivage! Alcyons pétulants, ne ridez pas ainsi le miroir où la lune veut se regarder. Écoutez ce qu'elle vous chante, et vous lui répondrez quand elle vous aura pénétrés et remplis de sa voix et de sa lumière. Enivrez-vous en silence de sa plainte mélancolique; buvez à longs traits son reflet humide; courbez-vous avec crainte, avec amour, sous le vol des anges blancs qui nagent dans le rayon oblique. Attendez, pour vous relever, qu'ils vous aient effleuré du bout de leurs ailes embaumées, et qu'ils aient confié tout bas à chaque oiseau, à chaque insecte, à chaque flot, à chaque branche, à chaque fleur, à chaque brin d'herbe, le thème de la grande symphonie que cette nuit la terre doit chanter aux astres.

HANZ.

Eh bien! maître, cette musique ne parle-t-elle pas à votre âme?

ALBERTUS.

Elle ne saurait parler à ma raison. Elle émeut en moi je ne sais quels instincts de contemplation; mais par quels moyens, je l'ignore. Je ne saurais traduire ni ce que j'entends, ni ce que j'éprouve; et pourtant je prête toute mon attention.

WILHELM.

Écoutez, maintenant! le rhythme change.

L'ESPRIT DE LA LYRE.

Et maintenant, elle est levée, elle règne, elle brille! elle se baigne dans l'éther, comme une perle immaculée au sein de l'immense Océan. Les pâles couleurs du prisme lunaire dansent en cercle autour d'elle. Ses froides mers, ses vastes lacs, ses monts d'albâtre, ses crêtes neigeuses, se découpent et se dessinent sur ses flancs glacés. Miroir limpide, création incompréhensible de la pensée infinie, paisible flambeau enchaîné au flanc de la terre ta souveraine! pourquoi répands-tu dans les abîmes du ciel cette plainte éternelle, pourquoi verses-tu sur les habitants de la terre une influence si douce et si triste à la fois? Es-tu un monde fini ou une création inachevée? Pleures-tu sur une race éteinte, ou es-tu en proie aux douleurs de l'enfantement? Es-tu la veuve répudiée, ou la fiancée pudique du soleil? Ta langueur est-elle l'épuisement d'une production consommée? est-elle le pressentiment d'une conception fatale? Redemandes-tu tes enfants couchés sur ton sein dans la poussière du sépulcre? Prophétises-tu les malheurs de ceux que tu portes

dans tes entrailles? O lune! lune si triste et si belle! es-tu vierge, es-tu mère? es-tu le séjour de la mort, es-tu le berceau de la vie? Ton chant si pur évoque-t-il les spectres de ceux qui ne sont plus ou de ceux qui ne sont pas encore? Quelles ombres livides voltigent sur tes cimes éthérées? sont-elles dans le repos ou dans l'attente? sont-ce des esprits célestes qui planent sur ta tête triomphante? sont-ce des esprits terrestres qui fermentent dans ton flanc et qui s'exhalent de tes volcans refroidis?

HÉLÈNE.

Pourquoi interroger l'astre, toi qui connais tous les secrets de l'infini? Si le charme te lie à mes côtés, ne peux-tu par la mémoire te reporter aux lieux qu'autrefois tu habitais par la pensée?

L'ESPRIT DE LA LYRE.

Ma mémoire s'éteint, ô fille des hommes! Depuis que je t'aime, je perds le souvenir de tout ce qui est au delà des confins de la terre. Interroge avec moi l'univers, car je ne puis plus rien t'apprendre que ce qui existe ici-bas. Ne sens-tu pas toi-même une langueur délicieuse s'emparer de ton être? N'éprouves-tu pas qu'il est doux d'ignorer, et que sans l'ignorance l'amour ne serait rien sur la terre? Aimons-nous, et renonçons à connaître. Dieu est avec nous, car il est partout; mais sa face nous est voilée, et nous sommes désormais l'un à l'autre l'image de Dieu.

HÉLÈNE.

J'espérais que tu me révélerais toutes choses. Tu me l'avais promis, et déjà nous avions pris ensemble notre vol vers les sphères étoilées. Pourquoi renonces-tu déjà à m'initier? Ne saurais-tu me conduire dans cette étoile qui brille là-haut, à cent mille abîmes au-dessus de la lune? C'est là que je voudrais aller. Mais tu ne veux même pas me conduire dans la plus voisine des planètes!

L'ESPRIT.

Je ne le puis. Je suis lié par les cordes de la lyre, et par l'amour que j'ai conçu pour toi. Fille des hommes, ne me reproche pas la chaîne dont tu m'as chargé. Je ne suis plus un esprit céleste; je ne sais même plus s'il existe un autre ciel que celui qu'on aperçoit de cette rive, à travers la cime des arbres. Ton sein est mon univers; uni à toi, je comprends et je goûte les beautés du monde que tu habites. Vois comme cette nuit est sereine, comme les voix de ce monde sont harmonieuses, comme elles se marient au concert des astres, et comme, sans savoir le sens mystérieux de l'hymne qu'elles chantent, elles s'unissent dans un accord sublime à la voix de l'infini.

HÉLÈNE.

Que parles-tu de l'infini? Tu ne sais plus la langue de l'infini. Tu ne chantes pas mieux maintenant que l'insecte caché dans l'herbe, ou le roseau balancé par les ondes.

L'ESPRIT.

Hélène, Hélène! tu promettais de m'aimer, et tu voulais t'anéantir pour me délivrer. Mais tu es bien une fille des hommes! A mesure que l'esprit se soumet et se livre à toi, tu veux pénétrer plus avant dans les mystères de l'esprit, et tu le tortures par les étreintes d'une implacable curiosité. O esprits mes frères! venez vers moi; venez vers la fille de la lyre; instruisez-la, ou rendez-moi la mémoire. Montrez-lui, Dieu ou rendez-moi le prisme qui me servait à le contempler. Secourez-moi. L'hymne funèbre de la lune a engourdi ma flamme. Les cordes de la lyre se sont détendues à l'humidité de la nuit. Les soleils de l'infini brillent là-haut de leur splendeur éternelle, et je les vois à peine à travers les voiles dont la terre est accablée.

LES ESPRITS CÉLESTES.

Résigne-toi, esprit frère! il faut que ta destinée s'accomplisse. Une main fatale a commencé à briser tes liens; mais il faut que toi-même tu sois brisé sur la terre avant de retourner aux cieux, et ta délivrance doit s'opérer par la douleur, l'effroi, l'ignorance, l'oubli, la faiblesse. Telle est la loi éternelle. La terre est un aimant, et ceux qui sont nés d'elle ne peuvent la quitter qu'avec désespoir. La terre est le temple de l'expiation.

L'ESPRIT DE LA LYRE.

Eh bien! je t'aime, ô terre, fille de l'amour et de la douleur! Je sens en effet s'exhaler de ton sein une attraction brûlante. Je voudrais, languissant, t'étreindre dans un immense baiser, et m'endormir sur ton flanc tiède, sans savoir dans quel monde je m'éveillerai.

HÉLÈNE.

Oui, la nuit est belle, et la terre est enchantée. Les rayons de la lune la caressent doucement, et son chant se marie délicieusement au chant des étoiles. Chante encore, ô belle création d'amour et de douleur; chante par tes mille voix. Éveillez-vous, créatures embrasées de la soif de l'infini. Esprits terrestres, beaux sphinx aux ailes de pourpre et d'azur, ouvrez vos yeux ardents et plongez-les dans le sein des fleurs enivrées. Allons, datura paresseux, chante l'hymne aux étoiles; déjà le phalène qui t'aime danse en rond autour de ta corolle endormie. Et toi, pervenche, relève ta tête appesantie, et n'attends pas que la brise te secoue rudement pour chanter avec elle. Commence ton poëme, ô rossi-

gnol inspiré! ne souffre pas que les sanglots de la chouette te devancent. Allons, ruisseau, élance-toi parmi les rochers, et que tes marges fleuries répètent ta fanfare sur tous les tons de la joie, du désir, de l'amour, et de l'inquiétude. O mon âme, que tu souffres! Que les étoiles sont loin! que leur voix est faible! O terre, je t'aime! Quand mourrai-je, ô mon Dieu! O mon Dieu, où es-tu? Quand briseras-tu la lyre? Esprit, esprit de la lyre, quand te verrai-je? quand serons-nous délivrés?

L'ESPRIT.

Fille des hommes, tu ne m'aimes pas. Tu ne songes qu'à Dieu; tu n'aspires qu'à l'infini. Vois comme la terre est belle, et comme il est doux de vivre sur son sein dans l'oubli de l'avenir, dans la contemplation du présent, dans les voluptés de la paresse, dans les larmes de l'amour. Aime, aime ce qui t'appartient. Dieu ne t'aime peut-être pas; Dieu ne t'appartiendra peut-être jamais.

HANZ.

Les mains d'Hélène cherchent encore les cordes. Remarquez-vous, maître, qu'aujourd'hui elle joue davantage, et qu'elle semble établir un dialogue avec cette puissance invisible qui fait chanter la lyre?

ALBERTUS.

Aujourd'hui il me semble que je suis sur la trace d'une explication naturelle du prodige. Cette lyre serait une sorte d'écho. Sa construction ingénieuse la rendrait propre à reproduire les sons déjà produits par la main qui en ébranle les cordes.

WILHELM.

O maître! vous n'écoutez donc pas? Les sons produits par la main d'Hélène et ceux qui se produisent ensuite d'eux-mêmes n'ont rien de commun. Ce sont des mélodies toutes différentes; mais comme elles ne changent ni de ton, ni de mouvement, vous n'appréciez pas la différence continuelle des phrases.

ALBERTUS.

Décidément, je suis un barbare.

HÉLÈNE, jouant de la lyre.

« Peut-être jamais! » Que ces mots sont effrayants! Est-il possible qu'on les prononce sans mourir! Ah! si l'homme pouvait dire avec certitude *jamais!* aussitôt il cesserait de vivre. *Peut-être!* voilà donc le thème mélancolique que tu redis incessamment, ô terre infortunée! Dans tes plus beaux jours de soleil comme dans tes plus douces nuits étoilées, ton chant est une continuelle aspiration vers des biens inconnus. Aussi Dieu a fait bien courte l'existence des êtres que tu engen-

dres; car le désir est impérieux, et si la vie de l'homme se prolongeait au delà d'un jour, le désespoir s'emparerait de son âme, et consumerait sa puissance d'immortalité. O lune! à ton aspect la face de la terre se couvre de larmes, et son sein n'exhale que des plaintes; car ton spectre livide et ta destinée mystérieuse semblent remplir la voûte céleste d'un cri de souffrance et de crainte : *Peut-être ! jamais !*

HANZ, à Albertus.

Maître, vous devenez triste? Ce chant vous émeut enfin?

ALBERTUS.

Il me fait mal, j'ignore pourquoi.

WILHELM.

Et moi, il me déchire.

L'ESPRIT DE LA LYRE.

Hélène, Hélène, reviens à toi; chasse ces terreurs inutiles. La nature est belle, la Providence est bonne. Pourquoi toujours aspirer à un monde inaccessible? Que t'importe demain, si aujourd'hui peut donner le bonheur? Si tu veux entrer dans la vie immatérielle, apprends la première faculté que tu dois acquérir, la résignation.

L'orgueil de l'homme ne veut jamais se plier à la sainte ignorance où végètent tant d'êtres paisibles dont son univers est peuplé. Vois, fille de la lyre, comme les fleurs sont belles; écoute comme le chant des oiseaux est mélodieux; respire toutes ces suaves émanations, entends toutes ces pures harmonies de la terre. Quel que soit l'auteur et le maître de ces choses, une pensée d'amour a présidé à leur création, puisqu'elle leur a départi la beauté et l'harmonie. Il y a bien assez de bonheur à les contempler. L'homme est ingrat quand il ferme ses sens à tant de chastes délices.

Ah! plutôt que de chercher sans cesse à déchirer le voile qui te sépare de l'idéal, pourquoi ne pas jouir de la réalité? Viens avec moi, ma sœur; viens : mes ailes t'enlaceront et te porteront sur les cimes des montagnes. Nous raserons d'un vol rapide les nappes de fleurs variées que la brise fait onduler sur les prairies. Nous franchirons les torrents, en nous jouant dans le prisme écumant des cataractes; nous mouillerons nos robes argentées à la crête des vagues du lac, et nous courrons sur le sable fin des rivages, sans y laisser l'empreinte de nos pas. Nous nous suspendrons aux branches des saules, et je sèmerai tes blondes tresses des insectes d'azur, vivants saphirs que distillent leurs rameaux éplorés. Je te ferai une couronne de fleurs d'iris et de lotus. Nous les irons chercher sur ces roches glissantes que les pieds de l'homme n'ont jamais

touchées, au milieu de ces abîmes tournoyants d'où les barques s'éloignent avec effroi. Et puis nous traverserons les jeunes blés, et nous marcherons sur leurs têtes blondes sans les courber; nous gravirons les collines, plus rapides que l'élan et le chamois; nous franchirons ces grandes bruyères où le francolin et le lagopède cachent leurs nids dans des retraites inaccessibles; nous voltigerons, comme les grands aigles, sur ces pics de marbre où l'arc et la fronde ne peuvent les atteindre; nous les dépasserons; nous irons nous asseoir sur ces aiguilles de glace où l'hirondelle même n'ose poser ses pieds délicats; et de là nous verrons scintiller les étoiles dans une atmospère plus pure, et nous embrasserons d'un coup d'œil l'immensité des constellations célestes. Et alors, abaissant les regards sur cette terre si belle, d'où montent sans cesse de si touchantes harmonies, et les reportant sur le firmament, qui lui répond par des chants d'espérance si faibles, mais si doux, tu sentiras ton âme se fondre et tes pleurs couler; car tu comprendras que si Dieu a mis des bornes à la connaissance de l'homme, il a donné en revanche à sa pensée le sens du beau, et à ce sens l'aliment inépuisable d'une création sublime à contempler.

HÉLÈNE.

Oui, la contemplation est la plus grande jouissance de l'homme! et je te salue, je t'admire, et je t'aime, ô terre! œuvre magnifique de la Providence! Aime-moi aussi, ô ma mère féconde; aime tous tes enfants; pardonne-leur l'ennui qui les ronge et l'impatience de te quitter qui les dévore. Tes enfants sont tristes, ô mère patiente! Tu les combles de tes dons, et ils en abusent; tu leur crées mille délices, et ils les méprisent. Tu les engendres et tu les nourris de ton sein; mais leur unique plainte est celle-ci : « O mère impitoyable, tu m'as donné la vie, et je te demandais le repos. Maintenant, à peine ai-je joui de la vie, et tu ouvres ton sein avide pour m'y replonger dans un affreux sommeil. O marâtre, puisque tu m'as fait vivre, pourquoi veux-tu me faire mourir? »

L'ESPRIT.

Écoute! rien ne meurt, tout se transforme et se renouvelle. Et quand même ta pensée ne remonterait pas vers ces hauteurs sublimes d'où tu la crois émanée, il y aurait encore pour toi des rêves délicieux au delà de la tombe. Quand même ton essence enchaînée pour jamais à celle de la terre se mêlerait à ses éléments, il y aurait encore une destinée pour toi. Qu'oserais-tu mépriser dans la nature, ô fille de la lyre? Si tu comprends la beauté de tous les êtres qui la remplissent, quelle transformation peut t'effrayer ou te déplaire? N'as-tu jamais envié les ailes

soyeuses de l'hespérie, ou le plumage du cygne? Quoi de plus beau que la rose? quoi de plus pur que les lis? N'est-ce rien que la vie d'une fleur? Celle de l'homme est-elle aussi douce, aussi résignée, aussi touchante? Y a-t-il une seule grâce oubliée ou perdue dans ce tableau immense? y a-t-il une seule note isolée ou étouffée dans ce vaste concert? La Providence n'a-t-elle pas une caresse pour le moindre brin d'herbe qui fleurit, aussi bien que pour le plus grand homme qui pense? Écoute, écoute; tu t'es trompée. Ce thème que tu as cru entendre, ce n'est point un chant de doute et d'angoisse.... Écoute mieux, le ciel dit : « Espoir! » Et la terre lui répond : « Confiance!... »

(Hélène dépose la lyre et s'agenouille.)

HANZ.

Qu'avez-vous, chère sœur? Pourquoi vos larmes coulent-elles ainsi sur vos belles mains jointes?

WILHELM.

Laisse-la prier Dieu. Elle ne t'entend pas.

ALBERTUS, à Hélène qui se relève.

Êtes-vous mieux, mon enfant?

HÉLÈNE.

Je me sens bien.

ALBERTUS, à ses élèves.

Il est temps qu'elle rentre. La soirée devient froide; emmenez-la, mes amis, et recommandez à sa gouvernante de la faire coucher tout de suite.

WILHELM.

Ne venez-vous pas avec nous, maître?

ALBERTUS.

Non, j'ai besoin de marcher encore. Je vous rejoindrai bientôt.

CARL.

N'oublions pas la lyre.

ALBERTUS.

Laissez-la-moi. J'en aurai soin. Prenez soin de votre sœur.

WILHELM.

Hélène, appuie-toi sur mon bras.

HÉLÈNE, prenant le bras de Wilhelm.

La vie n'a qu'un jour.

CARL.

Hélène, laisse-moi t'entourer de mon manteau.

HÉLÈNE, mettant le manteau sur ses épaules.

Et ce jour résume l'éternité.

HANZ.

Hélène, ne saurais-tu nous dire à quoi tu pensais tout à l'heure en jouant de la lyre?

HÉLÈNE.

Je le sais, mais je ne pourrais pas vous l'expliquer.

CARL.

Mais ne saurais-tu donner à cette improvisation un nom qui nous en révèle le sens?

HÉLÈNE.

Appelez-la, si vous voulez, *les cœurs résignés.*

ALBERTUS.

Et celle d'hier?

HÉLÈNE, effrayée.

Hier! hier!.... c'était.... *les cœurs heureux;* mais je n'ai pu la retrouver aujourd'hui, je ne m'en souviens plus.

SCENE II.

ALBERTUS, *seul.*

Il n'y a plus à en douter, cette lyre est enchantée. Elle commande aux éléments; elle commande aussi à la pensée humaine, car mon âme est brisée de tristesse, et, sans comprendre le sens mystérieux de son chant, je viens d'en subir l'émotion douloureuse et profonde.... *Enchantée!*.... Est-ce donc moi dont la bouche prononce et dont l'esprit accepte un pareil mot? Il me semble que mon être s'anéantit. Oui, ma force intellectuelle est sur son déclin; et, au lieu de lutter par la raison contre une évidence peut-être menteuse, je l'accepte sans examen, comme un fait accompli.... Peut-être le meunier du moulin, que j'aperçois là-bas parmi les peupliers, pourrait m'expliquer fort naturellement le prodige des eaux suspendues dans leur cours. Il n'a fallu qu'une coïncidence fortuite entre le moment où Hélène, dans sa folie, commandait au ruisseau de s'arrêter, et celui où le garçon du moulin fermait la pelle de l'écluse.... Il y a peu de temps, je n'aurais pas hésité un seul instant à chercher l'explication grossière de ce fait en apparence surnaturel; aujourd'hui je me complais dans le doute, et je crains d'éclaircir le mystère. Est-ce qu'à force de contempler la face auguste de la vérité, l'esprit mobile et frivole de l'homme s'en lasserait! Ah? sans doute, quand ce moment arrive pour un esprit méditatif, il doit s'épouvanter; car ce moment marque sa décadence et son épuisement.

SCENE III.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *sortant des saules*, ALBERTUS.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si le meunier avait baissé la pelle de l'écluse au moment où Hélène prononçait les paroles sacramentelles, la coïncidence fortuite serait un prodige beaucoup plus étonnant que le fait naturel dont vous avez été témoin.

ALBERTUS.

Encore ce juif! Il me suit comme mon ombre; que le soleil se couche ou que la lune se lève, il est sur mes talons.... Maître Jonathas, vous prenez beaucoup d'intérêt, ce me semble, aux perplexités de mon esprit?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Maître Albertus, je m'intéresse à toutes choses et ne m'étonne d'aucune.

ALBERTUS.

Vous êtes plus avancé que moi.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Beaucoup plus avancé, sans aucun doute; car vous ne l'êtes guère. Vous n'avez donc jamais ouï constater par les savants le rapport qui existe entre le son et le mouvement de certains corps? Vous n'avez point assisté aux cours d'un savant qui tout dernièrement a placé devant nous un vase rempli d'eau incliné sur un récipient? En calculant la masse d'eau coulante sur la force du son d'un violon, il modifiait la direction, le bouillonnement et la rapidité de l'irrigation au gré de l'archet promené sur les cordes. La théorie de cette action sympathique sera longtemps discutée peut-être, mais le fait est avéré. Peut-être en trouveriez-vous une explication satisfaisante dans les manuscrits que je vous ai remis ce matin.

ALBERTUS.

Plût au ciel que je n'eusse pas jeté les yeux sur ce maudit grimoire! Les extravagances dont il est rempli ont troublé mon cerveau toute la journée.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pourtant, mon maître, vous avez fait une expérience qui n'a pas mal réussi. En retranchant deux cordes de la lyre, vous avez tellement changé la nature des inspirations d'Hélène, que pour la première fois de votre vie vous avez failli comprendre la musique.

ALBERTUS, à part.

Ses railleries m'irritent, et pourtant cet homme semble lire en moi. Il sait évidemment beaucoup de choses que j'ignore. Pourquoi ne lui ouvrirais-je pas mon âme? Son scepticisme ne peut être contagieux pour moi, et sa science peut me tirer du labyrinthe où je m'égare. (*Haut.*) Maître Jonathas, vous étiez donc là pendant qu'Hélène jouait de la lyre? Vous avez compris son chant?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Très-bien. Elle a chanté la création terrestre, la nature, comme on disait au XVIIIe siècle, en langue philosophique. La première corde d'argent est consacrée à la contemplation de la nature; la seconde à la Providence.... Oh! je sais par cœur le manuscrit d'Adelsfreit!..... Aujourd'hui vous avez retranché les cordes d'or, l'infini et la foi. Il faut bien que la pauvre inspirée se rejette sur l'espérance et sur la contemplation.

ALBERTUS.

Et sur le doute et la mélancolie, car voilà ce que j'ai compris dans son chant. Et voilà l'impression douloureuse qui m'en est restée, à moi!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il ne faut pas que cela vous inquiète. Si vous retranchiez les deux cordes d'argent, vous verriez bien autre chose.

ALBERTUS.

Et si je retirais ces deux cordes d'acier?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La lyre chanterait tout différemment, et vous commenceriez à lire dans la musique et dans la poésie comme vous lisez dans le dictionnaire de Bayle.

ALBERTUS.

Vous le croyez?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'en suis sûr. Consultez le manuscrit en rentrant chez vous.

ALBERTUS.

Eh bien! j'essayerai encore cela. Mais je tâcherai de ne pas briser les cordes, comme j'ai brisé, sans le vouloir, les deux premières.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Sans doute! La lyre est enchantée, et cela peut porter malheur! Ne vous sentez-vous pas la fièvre depuis tantôt?

ALBERTUS.

Quel plaisir pouvez-vous prendre à railler un esprit sincère qui s'abandonne à vous?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne raille pas. N'avez-vous jamais entendu raconter à maître Meinbaker, père de votre Hélène et descendant en ligne directe du fameux Adelsfreit, que ce magicien, le jour de sa mort, ayant mis la dernière main à la lyre, se prit d'un tel amour pour ce chef-d'œuvre, qu'il demanda à monseigneur de là-haut, le pape des étoiles...

ALBERTUS.

Quelles folies me racontez-vous là? Meinbaker avait la tête pleine de contes de fées. Il prétendait qu'Adelsfreit avait demandé à Dieu de mettre son âme dans cette lyre, et que Dieu, pour le punir d'avoir ainsi joué avec son héritage céleste, l'avait condamné à vivre enfermé dans cet instrument jusqu'à ce qu'une main vierge de tout péché l'en délivrât.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et à l'instant même où il eut prononcé ce vœu téméraire, il mourut subitement.

ALBERTUS.

Son esprit était égaré depuis quelque temps; il se donna la mort volontairement.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tout ceci renferme une charmante allégorie.

ALBERTUS.

Laquelle?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est que le savant, comme l'artiste, se doit à la postérité. Le jour où l'amour de l'art et de la science devient une satisfaction égoïste, l'homme qui sacrifie l'avantage des autres hommes à son plaisir est puni dans son œuvre même. Elle reste enfouie, oubliée, inutile, pendant des siècles; sa gloire se perd dans les nuages dont la superstition l'environne; et pour avoir dédaigné de se révéler à ses contemporains, il est condamné à n'être tiré de la poussière que par un esprit simple qui profite de ses découvertes et usurpe sa renommée.

ALBERTUS.

J'aime cette interprétation; je savais bien que vous étiez un homme plus sérieux que vous ne voulez le paraître.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Puisque vous me faites tant d'honneur, profitez, maître Albertus, d'un conseil très-sérieux : ne négligez pas de pénétrer le mystère qui vous paraît encore envelopper les propriétés de cette lyre magnétique. Soyez sûr qu'il y a entre elle et la folie de votre pupille Hélène un rapport qu'il est de votre devoir d'éclaircir et de faire connaître. Autrement

le public imbécile s'emparera d'un fait naturel pour accréditer ses superstitions. On dira qu'il s'est passé dans votre maison des choses diaboliques, et votre silence sera une sanction des contes absurdes qu'on débite déjà. La magie était passée de mode; mais le peuple n'en a pas perdu le goût, et des esprits distingués aiment à ressusciter ces vieilles croyances sous d'autres noms, croyant faire du neuf et sortir de la routine philosophique.

ALBERTUS.

Vous avez raison. Mes meilleurs élèves sont les premiers à accepter toutes ces extravagances. Je poursuivrai l'expérience; et pour commencer,... je vais ôter les deux cordes d'argent, mais avec précaution, afin de voir, en les remettant plus tard, si Hélène recommence le chant de ce soir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tournez les chevilles tout doucement.

(Albertus touche la première corde d'argent, qui se brise aussitôt qu'il y porte la main.)

ALBERTUS.

Oh ciel! déjà brisée! Il semble que mon intention suffise sans le secours de ma main!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je vous avais prévenu. Cet instrument est d'une délicatesse extrême. La sympathie le gouverne.

ALBERTUS.

Comme tout à coup le ciel est devenu sombre!..... Voyez donc, maître Jonathas, la lune est cachée sous les nuages, et l'orage s'amoncelle sur nos têtes.

MÉPHISTOPHÉLÈS, riant.

C'est sûrement l'effet de cette corde cassée. Je ne vous conseille pas de toucher à l'autre.

ALBERTUS.

Vous me prenez pour un enfant.... Je tournerai cette cheville avec tant de lenteur....

(Il y touche, et elle se brise.)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous l'avez tournée à rebours. Décidément, vous êtes adroit comme un philosophe!

ALBERTUS.

Quel cri lamentable est parti du sein des ondes! Ne l'avez-vous pas entendu, maître Jonathas?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le grincement de cette corde cassée agace les nerfs du courli endormi dans les roseaux.

ALBERTUS.

Quel terrible coup de vent! Les peupliers se plient comme des jones!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il va faire de l'orage. Bonsoir, maître Albertus.

ALBERTUS.

Vous me quittez! Ne m'expliquerez-vous pas ce que j'éprouve en cet instant? Une terreur invincible s'empare de moi. La sueur coule de mon front. Ah! ne riez pas de ma détresse! Je consens à souffrir, je consens même à être humilié, pourvu que mon esprit s'éclaire et que je fasse, à mes dépens, un pas vers la connaissance de la vérité.

MÉPHISTOPHÉLÈS, éclatant de rire.

La vérité, c'est que vous êtes un grand philosophe, et que vous avez peur du diable.

(Il se montre sous sa véritable forme. Albertus fait un cri et tombe évanoui.)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Maintenant, privé de toutes les cordes qui chantent la gloire ou la bonté de son maître, cet Esprit doit être en ma puissance. Tâchons de briser la lyre. Hélène mourra, et Albertus deviendra fou.

(Il veut briser la lyre.)

CHOEUR DES ESPRITS CÉLESTES.

Arrête, maudit! Tu ne peux rien sur elle. Dieu protége ce que tu persécutes. En faisant souffrir les justes, tu les rapproches de la perfection.

(Méphistophélès s'envole et disparait dans la brume de la rivière.)

SCENE IV.

ALBERTUS, *se ranimant peu à peu.*

Quelle affreuse vision! Ne l'avez-vous pas vue, maître Jonathas; C'était un spectre hideux. Toutes les souffrances de la perversité semblaient avoir creusé ses joues livides. Un rire amer, triomphe d'une haine implacable, entr'ouvrait ses lèvres glacées; et dans son regard j'ai vu toutes les fureurs de l'injustice, toutes les ruses de la lâcheté, toute la rage impitoyable d'un désespoir sans ressources! Quel est cet être infortuné dont l'aspect foudroie et dont le regard déchire? Dites, Jonathas, le connaissez-vous?....... Mais où donc est le vieux juif? Je suis seul, seul

dans les ténèbres?... Mes cheveux sont encore dressés sur ma tête!... Ah! quelle faiblesse s'est donc emparée de moi? Quelle douleur est tombée sur ma poitrine et l'a brisée, comme un marteau brise le verre?... (*Voyant la lyre à ses pieds.*) Ah! je me souviens! J'ai porté encore une fois ma main impie sur cette relique sacrée, dépôt d'un ami mourant, héritage d'une fille pieuse. J'ai voulu détruire ce chef-d'œuvre d'un artiste, cet instrument source des seules joies qu'éprouve la triste Hélène. Il y avait dans cette lyre un mystère que j'aurais dû respecter. Mais mon orgueil, jaloux de ne pas comprendre son langage, et les perfides conseils de ce juif malicieux m'ont égaré... Pauvre Hélène! que te restera-t-il, si tu ne peux chanter ni la force ni la douceur du Tout-Puissant? Mon crime porte avec lui son châtiment. Les mêmes cordes que j'ai brisées à cette lyre se sont brisées au fond de mon âme. Depuis hier, l'idée de l'infini s'est voilée en moi : le doute amer a contristé toutes mes pensées, et depuis un instant ma confiance en Dieu s'est évanouie comme ma foi. Il me semblait, pendant qu'Hélène improvisait en regardant la lune, que je pourrais bientôt comprendre les secrets de sa poésie étrange. La nature s'embellissait à mes yeux, et, en même temps qu'une mélancolie profonde s'emparait de moi, j'éprouvais un charme inconnu à savourer ces langueurs d'une contemplation à la fois chaste et voluptueuse auxquelles je n'avais jamais osé me livrer. Oui, je comprenais ce qu'il y a de religieux dans le doute et ce qu'il y a de divin dans la rêverie..... Et maintenant ce monde poétique s'est déjà écroulé. Une voix aigre a jeté un cri de malédiction sur la terre épouvantée. La lune ne répand plus sa molle clarté sur les gazons, et les insectes cachés sous l'herbe ne sèment plus leurs petites notes mystérieuses dans le silence solennel de la nuit. La chouette glapit et s'envole vers le cimetière; le ruisseau traîne de longs sanglots, comme si sa naïade déchirait ses membres délicats sur les cailloux tranchants; le vent froisse les feuilles avec colère, et sème les fleurs sur le gravier; les reptiles sifflent, et les ronces se dressent sous mes pieds. Tout pleure, rien ne chante plus; et il me semble que c'est moi qui ai troublé la paix de cette nuit sereine, en évoquant le désespoir par je ne sais quel maléfice!... O mon Dieu! pourquoi ai-je sacrifié à une vaine sagesse les plus douces impressions de ma vie? Pourquoi cette âpre résistance, quand une destinée nouvelle pouvait s'ouvrir devant moi? Que n'ai-je cédé au penchant qui m'entraînait vers la jeunesse, vers la beauté, vers l'amour? Hélène m'eût aimé peut-être, si, au lieu d'égarer son esprit dans le dédale du raisonnement, je l'eusse laissée s'élever en liberté vers les régions fantastiques où son essor l'entraînait! Peut-être y avait-il autant de logique dans sa poésie

qu'il y en avait dans ma science. Elle m'eût révélé une nouvelle face de la Divinité; elle m'eût montré l'idéal sous un jour plus brillant... Dieu ne s'est communiqué à moi jusqu'ici qu'à travers le travail, la privation et la douleur; je l'eusse possédé dans l'extase de la joie... Ils le disent, du moins; ils le disent tous! ils se prétendent heureux, tous ces poëtes, et leurs larmes sont encore du bonheur, car elles sont versées dans l'ivresse. Notre sérénité leur offre l'image de la mort, et notre existence est à leurs yeux le néant!..... Qui donc m'a persuadé que j'étais dans la seule voie agréable au Seigneur? N'avais-je pas, moi aussi, des facultés pour la poésie? Pourquoi les ai-je refoulées dans mon sein comme des aspirations dangereuses?..... Et moi aussi, j'eusse pu être homme.... Et moi aussi, j'eusse pu aimer.......

SCÈNE V.

HANZ, ALBERTUS.

HANZ.

Nous sommes inquiets de vous, mon cher maître, la pluie commence, et l'orage va éclater. Veuillez prendre mon bras, car l'obscurité est profonde et le sentier est escarpé.

ALBERTUS.

Hanz! dis-moi, mon fils, es-tu heureux?

HANZ.

Quelquefois, mon bon maître, et jamais bien malheureux.

ALBERTUS.

Et ton bonheur, il te vient... de la sagesse? de l'étude?

HANZ.

En partie; mais il me vient aussi de la poésie, et encore plus de l'amour.

ALBERTUS.

Tu es aimé?

HANZ.

Non, mon maître. Hélène ne m'aime pas; mais je l'aime, moi, et cela me rend heureux, quoique cela me fasse souffrir.

ALBERTUS.

Explique-moi ce mystère.

HANZ.

Maître, l'amour me rend meilleur; il élève mon âme, il l'embrase, et

je me sens plus près de Dieu quand je me sens amoureux et poëte..... Mais rentrons, mon cher maître, la pluie augmente et le chemin sera difficile. Vous semblez plus fatigué que de coutume.

ALBERTUS.

Hanz, je me sens faible... Je crois que je suis découragé!...

ACTE QUATRIÈME.

Les Cordes d'acier.

SCENE PREMIERE.

(Sur la grande tour de la cathédrale.)

ALBERTUS, HÉLÈNE.

ALBERTUS.

Arrêtons-nous sur cette terrasse, mon enfant; cette rapide montée a dû épuiser tes forces.

HÉLÈNE.

Non; je veux monter plus haut, toujours plus haut.

ALBERTUS.

Tu ne peux monter sur la flèche de la cathédrale. L'escalier est dangereux, et l'air vif qui souffle ici est déjà assez excitant pour toi.

HÉLÈNE.

Je veux monter, monter toujours, monter jusqu'à ce que je retrouve la lyre. Un méchant esprit l'a enlevée et l'a portée sur la pointe de la flèche. Il l'a déposée dans les bras de l'archange d'or qui brille au soleil. Mais j'irai la chercher, je ne crains rien. La lyre m'appelle.

(Elle veut s'élancer sur l'escalier de la flèche.)

ALBERTUS, la retenant.

Arrête, ma chère Hélène! Ton délire t'abuse. La lyre n'a point été enlevée. C'est moi qui, pour t'empêcher d'en jouer, l'ai ôtée de dessous ton chevet. Mais reviens à la maison, et je te la rendrai.

HÉLÈNE.

Non! non! vous me trompez. Vous vous entendez avec le juif Jonathas pour tourmenter la lyre et me donner la mort. Le juif l'a portée là-haut. J'irai la reprendre; suivez-moi, si vous l'osez.

(Elle commence à gravir l'escalier.)

ALBERTUS, lui montrant la lyre, qu'il tenait sous son manteau.

Hélène! Hélène! la voici, regarde-la! Reviens, au nom du ciel! Je t'en laisserai jouer tant que tu voudras. Mais redescends ces marches, ou tu vas périr.

HÉLÈNE, s'arrêtant.

Donnez-moi la lyre, et ne craignez rien.

ALBERTUS.

Non; je te la donnerai ici. Reviens. Oh ciel! je n'ose m'élancer après elle. Je crains qu'en se hâtant, ou en cherchant à se débattre, elle ne se précipite en bas de la tour.

HÉLÈNE.

Maître, étendez le bras et donnez-moi la lyre, ou je ne redescendrai jamais cet escalier.

ALBERTUS, lui tendant la lyre.

Tiens, tiens, Hélène, prends-la. Et maintenant, appuie-toi sur mon bras, descends avec précaution.

(Hélène saisit la lyre, et monte rapidement l'escalier jusqu'au sommet de la flèche.)

ALBERTUS, la suivant.

O ciel! ô ciel! elle est perdue, elle va tomber! O malheureux! à quoi ont servi tes précautions? elles n'ont servi qu'à hâter sa perte. (*A Hanz et à Wilhelm, qui arrivent sur la terrasse.*) O mes amis! ô mes enfants! voyez à quel péril elle est exposée....

HÉLÈNE.

Laissez-moi! Si un de vous met le pied sur ces marches, je me précipite.

WILHELM.

Le plus sage est de la laisser contenter sa fantaisie. En voulant la secourir, on ne peut que déterminer sa mort.

HANZ.

N'ayez pas peur, maître, il y a en elle un esprit qui la possède. Elle agit par une impulsion surnaturelle. Laissez-la, ne lui dites rien. Je vais monter, sans qu'elle me voie, par l'escalier opposé. Je me cacherai derrière l'archange de bronze, et, si elle veut se précipiter, alors je me

jetterai sur elle et la retiendrai de force. Ayez l'air de ne pas vous inquiéter d'elle.

(Il passe derrière la flèche, et monte l'escalier opposé à celui qu'Hélène a franchi. Albertus et Wilhelm s'appuient contre la balustrade de la tour. Hélène, au haut de la flèche, s'assied sur la dernière marche, aux pieds de la statue de l'archange.)

ALBERTUS.

Quel effrayant spectacle ! Suspendue ainsi dans les airs, sans appui, sans balustrade, sur cette base étroite, pourra-t-elle résister au vertige ? O misérable que je suis ! C'est moi qui serai cause de sa mort !

WILHELM.

Maître, son délire même la rend inaccessible au vertige. Elle échappera au danger, parce qu'elle n'en a pas conscience. D'ailleurs, voyez ! Hanz est déjà auprès d'elle, derrière la statue. Hanz est vigoureux et intrépide ; il est calme dans les grandes occasions ; il la préservera. Prenez courage, et surtout montrez-vous tranquille.

(Hélène accorde la lyre.)

ALBERTUS, à part.

Si elle s'aperçoit de la soustraction des deux cordes, qui sait à quel acte de désespoir elle peut se porter ? Mais non !... elle ne s'en aperçoit pas.... Elle rêve, elle s'inspire du spectacle déployé sous ses pieds !

L'ESPRIT DE LA LYRE.

O fille des hommes ! vois ce spectacle éblouissant ! Écoute ces harmonies puissantes !

HÉLÈNE.

Je ne vois rien qu'une mer de poussière embrasée que percent çà et là des masses de toits couleur de plomb et des dômes de cuivre rouge où le soleil darde ses rayons brûlants ! Je n'entends rien qu'une clameur confuse, comme le bourdonnement d'une ruche immense entrecoupé par instants de cris aigus et de plaintes lugubres !

L'ESPRIT.

Ce que tu vois, c'est l'empire de l'homme ; ce que tu entends, c'est le bruissement de la race humaine.

HÉLÈNE.

Maintenant, je vois et j'entends mieux ! Mes yeux percent ces nuages mouvants et distinguent les mouvements et les actions des hommes. Mes oreilles s'habituent à cette sourde rumeur, et saisissent les discours et les bruits que fait la race humaine.

L'ESPRIT.

N'est-ce pas un tableau magique et un concert imposant ? Vois quelle

est la grandeur et la puissance de l'homme! Admire ses richesses si chèrement conquises, et les merveilles de son infatigable industrie! Vois ces temples majestueux qui dressent, comme des géants, leurs têtes superbes sur ces masses innombrables de demeures élégantes ou modestes, accroupies à leurs pieds! Vois ces coupoles resplendissantes, semblables à des miroirs ardents, ces obélisques effilés, ces sveltes colonnades, ces palais de marbre, où le soleil allume dans chaque vitre de cristal un diamant aux mille facettes! Regarde ce fleuve qui se roule comme un serpent d'or et d'azur autour des flancs de la grande cité, tandis que des ponts de fer et de granit, ici bordés de blanches statues qui se mirent dans les ondes, là suspendus comme par magie à d'invisibles cordons de métal, s'élancent d'une rive à l'autre, tantôt en arcades de pierre fortes et massives, tantôt en réseaux de fer transparents et déliés, et tantôt en élastiques passerelles qui plient sans rompre sous le poids des chariots et des cavaliers! Vois ces arcs de triomphe où le jaspe et le porphyre travaillés par les mains les plus habiles servent de piédestal aux statues des grands hommes ou aux trophées de la guerre! Vois de toutes parts ces symboles de la puissance et du génie! ces frontons chargés d'emblèmes, ces victoires aux ailes éployées, ces coursiers de bronze qui semblent bondir sous la main des conquérants! Vois ces fontaines jaillissantes, ces édifices où la science accomplit ses prodiges; ces musées où l'art entasse ses chefs-d'œuvre; ces théâtres où l'imagination voit réaliser chaque jour ses plus beaux rêves! Vois aussi cette rade immense où les bannières de toutes les nations flottent sur une forêt de mâts, et où des extrémités de la terre le commerce vient échanger ses richesses! Porte tes regards plus loin, vois ces rivages fertiles, ces campagnes fécondes semées de villas magnifiques, et coupées dans tous les sens de larges voies plantées d'arbres, où les chars volent dans la poussière, et où le pavé brûle sous le pied des coursiers rapides! Vois des merveilles plus grandes encore : sur ces chemins étroits, rayés de fer, qui tantôt s'élèvent sur les collines et tantôt s'enfoncent et se perdent dans le sein de la terre, vois rouler, avec la rapidité de la foudre, ces lourds chariots enchaînés à la file, qui portent des populations entières d'une frontière à l'autre, dans l'espace d'un jour, et qui n'ont pour moteur qu'une colonne de noire fumée! Ne dirait-on pas du char de Vulcain roulé par la main formidable des invisibles cyclopes? Vois aussi sur les flots la puissance de cette vapeur qui sillonne le flanc de la mer avec des roues brûlantes, et la rend docile comme la plaine au tranchant de la charrue! — Et maintenant, écoute! Ces myriades d'harmonies terribles ou sublimes qui se confondent en un seul rugisse-

ment plus puissant mille fois que celui de la tempête, c'est la voix de l'industrie, le bruit des machines, le sifflement de la vapeur, le choc des marteaux, le roulement des tambours, les fanfares des phalanges guerrières, la déclamation des orateurs, les mélodies de mille instruments divers, les cris de la joie, de la guerre et du travail, l'hymne du triomphe et de la force. Écoute, et réjouis-toi ; car ce monde est riche, et cette race ingénieuse est puissante !

WILHELM.

Oh ! mon maître ! l'heure et le lieu inspirent Hélène ! Jamais la lyre n'a été plus sonore, jamais le chant n'a été plus mâle, et l'harmonie plus large ou plus savante.

ALBERTUS.

Oui, maintenant enfin, je comprends le langage de la lyre. La vie circule dans mon sang et embrase mon cerveau du feu de l'enthousiasme. Il m'a semblé que je voyais au delà des bornes de l'horizon, et que j'entendais la voix de tous les peuples se marier à une voix éloquente émanée de mon propre sein.

WILHELM.

Maintenant, Hélène touche la lyre, notre émotion sans doute va changer de nature ; écoutez bien !

HÉLÈNE, jouant de la lyre.

O Esprit ! où m'as-tu conduite ? Pourquoi m'as-tu enchaînée à cette place, pour me forcer à voir et à entendre ce qui remplit mes yeux de pleurs et mon cœur d'amertume ? Je ne vois au-dessous de moi que les abîmes incommensurables du désespoir, je n'entends que les hurlements d'une douleur sans ressource et sans fin ! Ce monde est une mare de sang, un océan de larmes ! Ce n'est pas une ville que je vois; j'en vois dix, j'en vois cent, j'en vois mille, je vois toutes les cités de la terre. Ce n'est pas une seule province, c'est une contrée, c'est un continent, c'est un monde, c'est la terre tout entière que je vois souffrir et que j'entends sangloter ! Partout des cadavres et autour d'eux des sanglots. Mon Dieu, que de cadavres ! mon Dieu, que de sanglots !...

Oh ! que de moribonds livides couchés sur une paille infecte ! Oh ! que de criminels et d'innocents agonisants pêle-mêle sur la pierre humide des cachots ! Oh ! que d'infortunés brisés sous des fardeaux pesants ou courbés sur un travail ingrat ! Je vois des enfants qui naissent dans la fange, des femmes qui rient et qui dansent dans la fange, des lits somptueux, des tables splendides couvertes de fange, des hommes en manteaux de pourpre et d'hermine tout souillés de fange, des peuples

entiers couchés dans la fange! La terre n'est qu'une masse de fange labourée par des fleuves de sang. Je vois des champs de bataille tout couverts de cadavres fumants et de membres épars qui palpitent encore; j'en vois d'autres où s'élancent des bataillons poudreux, au son des fanfares guerrières. Je vois bien les armes reluire au soleil, j'entends bien les chants de l'espoir et du triomphe; mais j'entends aussi les gémissements des blessés, les derniers soupirs des mourants que brisent les pieds des chevaux; j'entends aussi le cri des vautours et des corbeaux qui marchent derrière les armées, et l'air est obscurci de leur vol sinistre : eux seuls seront les vainqueurs! eux seuls entonneront ce soir l'hymne du triomphe, en enfonçant leurs ongles ensanglantés dans la chair des victimes!

Je vois des palais, des armées, des fêtes, un grand luxe, une joie bruyante, en effet! je vois et j'entends ruisseler l'or sur les tables et dans les coffres! Ce sont les larmes du pauvre, la sueur de l'ouvrier, le sang du soldat, qui coulent sur ces tables, et qu'on serre dans ces coffres!..... Chacune des pièces de cette monnaie devrait être frappée à l'effigie d'un homme du peuple, car il n'est pas une de ces pièces de métal qui n'ait coûté la santé, l'honneur ou la vie à un homme du peuple!

Je vois des monarques assis sur des trônes élevés, autour desquels les nations se prosternent, et que garde le triple rempart d'airain des armées. Mais j'entends aussi le peuple qui menace et qui pleure aux portes du palais; j'entends les arbres des jardins royaux qui tombent sous la cognée, et les pavés qui s'entassent avec les cadavres pour fermer la marche aux soldats sanguinaires; j'entends les cris de l'émeute, l'hymne généreux de la délivrance, le bruit des canons, le craquement des édifices qui s'écroulent sur les vaincus et sur les vainqueurs; j'entends le tocsin terrible qui ébranle les vieilles tours et qui sonne d'une voix haletante la victoire et les funérailles!

J'entends aussi la parole sonore des nombreux orateurs; j'entends le mensonge et le blasphème étouffer la parole du juste; j'entends les applaudissements effrénés de la foule qui porte en triomphe les délateurs et les faussaires!

Je vois de majestueuses assemblées, et j'entends ce qu'on y discute. Quelques-uns disent qu'il s'agit de soulager la misère du peuple; tous répondent que le peuple est trop riche, trop heureux, trop puissant; et j'entends la masse immense des pharisiens qui se lève lentement en disant d'un air sombre : « Qu'il périsse! » et je vois les puissances de la terre qui se parfument les mains en disant, le sourire sur les lèvres : « Qu'il périsse!... »

ALBERTUS.

Le rhythme est lugubre et la mélodie déchirante! Voyez comme Hélène souffre, comme son visage est pâle et comme ses bras se tordent avec désespoir autour de la lyre! O malheureuse prêtresse! J'ai voulu être initié par toi à la poésie de la civilisation. Pythonisse enchaînée au trépied, tu expies dans les tortures ma coupable curiosité! O Hélène! cesse tes chants, reviens vers nous!...

WILHELM.

Maître, Hanz nous fait signe de ne pas l'appeler. Ravie dans une douloureuse extase, elle oublie que nous l'écoutons. Craignez qu'elle ne s'éveille et que le vertige ne la surprenne.

L'ESPRIT DE LA LYRE.

Fille des hommes, pourquoi te désespérer ainsi? As-tu donc oublié la Providence? N'est-ce pas elle qui permet ces choses pour amener, par une dure expérience et une lente expiation, tous les hommes à la connaissance de la vérité et à l'amour de la justice? Regarde! il est déjà des hommes pieux et des cœurs vraiment purs. Le crime des uns ne fait-il pas la vertu des autres? L'iniquité des tyrans ne fait-elle pas ressortir la patience ou l'audace des opprimés? Vois! que de dévouements sublimes, que d'efforts courageux, que de résignations évangéliques! Vois ces mains fermes et patientes qui s'arment pour la délivrance, tandis que, pour les encourager, les captifs étouffent leurs sanglots derrière les barreaux de la prison! Vois ces amis qui s'embrassent; comprends-tu la dernière étreinte de celui qui accompagne l'autre jusqu'au pied de l'échafaud? Comprends-tu le dernier regard de celui qui place en souriant sa tête sous la hache?

HÉLÈNE.

Je vois des vierges qu'on profane, et des enfants qu'on égorge; je vois des vieillards que l'on suspend au gibet; je vois une femme que des courtisans traînent dans le lit d'un prince! et qui expire de honte et de désespoir dans ses bras; je vois l'époux de cette femme qui reçoit de l'or et des honneurs pour garder le silence, et qui baise la main du prince; je vois une jeune fille que des soldats frappent à coups de verges sur la place publique, pour avoir chanté : *Non, la patrie n'est pas perdue!* et qui devient folle; je vois des enfants qu'on sépare de leur mère, qu'on isole de leur famille, et à qui l'on veut apprendre à maudire le nom de leur père, et à renier l'héroïsme de leur sang! Je vois des héros qu'on proscrit, des libérateurs dont la tête est mise à prix; je vois de jeunes martyrs qu'on traîne hors de la prison parce qu'ils n'expirent pas assez vite, et qu'on mène sous les glaces du pôle

de peur que leurs derniers soupirs ne percent les murs du cachot et n'arrivent à l'oreille de leurs frères; je vois des paysans dont on déchire la chair avec des hameçons de fer, parce qu'ils ont oublié de couper leur barbe et d'endosser la livrée du vainqueur; je vois une nation qu'on veut rayer de la face du globe, comme si elle n'avait jamais existé. On lui ôte ses chefs, ses libérateurs, ses prêtres, ses institutions, ses biens, son costume et jusqu'à son nom pour qu'elle périsse, et l'univers regarde en disant : « Qu'elle périsse ! »

L'ESPRIT DE LA LYRE.

Tu vois le mal qui se montre, tu ne vois pas le bien qui se cache. Ne peux-tu lire au fond des âmes généreuses qui préparent le jour de la justice ! N'entends-tu pas la prière des exilés, et ces chants de la patrie absente qui appellent la colère céleste sur les injustes, la miséricorde sur les faibles, la protection sur les forts ? Fille de la lyre ! au lieu de te lamenter sur les forfaits et les infortunes de l'homme, agenouille-toi et invoque le secours d'en-haut. Prions ensemble, unissons nos larmes et nos prières. Que notre amour nous donne l'espoir et la ferveur ! Prions ! tenons-nous embrassés et prosternés aux pieds de celui.....

HÉLÈNE.

Tais-toi ! ne nomme pas ce qui n'existe pas. Si une puissance fatale préside aux destins de l'humanité, c'est le génie du mal, car l'impunité protége le crime ! Que parles-tu de Providence? que parles-tu d'amour? La Providence est muette, elle est sourde, elle est impotente pour les victimes, elle est ingénieuse et active pour servir les desseins de la perversité. Sois maudite, ô Providence ! Et toi, Esprit, ne me parle plus. Tu m'as révélé des maux que j'ignorais : sois puni de tes enseignements cruels par mon silence; cherche l'amour dans un cœur que tu n'auras pas brisé; demande ton salut à une âme qui pourra encore aimer et croire !

(Elle se lève. — Albertus fait un cri.)

WILHELM.

Non, non ! elle ne veut pas attenter à sa vie. Voyez ! elle jette la lyre dans l'abîme, et redescend vers nous légère comme l'hirondelle qui cache son nid au sommet des vieilles tours. Oh ! qu'elle est belle avec ses cheveux épars et sa robe blanche que le vent fait ondoyer !

HÉLÈNE, se jetant dans les bras d'Albertus.

Mon père, emmenez-moi, cachez-moi ! Descendez aux entrailles de la terre; je ne veux plus voir le soleil, je ne veux plus entendre aucun bruit humain. Que personne ne me parle plus... Je veux arracher mes

yeux, je veux être enfouie comme la taupe, endormie comme la chrysalide.

ALBERTUS.

Hélène, éloigne-toi de moi, accable-moi de ta haine, je suis l'auteur de tous tes maux... J'ai voulu ôter à la lyre.....

HÉLÈNE.

Ne parlez plus de lyre, la lyre est brisée. Je l'ai jetée au vent... Vous ne la reverrez plus.... Hanz, mon frère, emmenez-moi... Cet endroit me donne le vertige du désespoir.

ALBERTUS.

Emmenez-la bien vite, mes enfants, je vous suis.

SCÈNE II.

(Sur la place publique.)

GROUPE DE BOURGEOIS.

UN BOURGEOIS.

La musique a cessé! Vraiment c'est une chose merveilleuse, et de mémoire d'homme il ne s'est vu rien de pareil.

SECOND BOURGEOIS.

Qu'avez-vous donc à vous récrier ainsi, voisin? Est-ce que le sucre a encore baissé?

UNE VIEILLE DAME.

Un miracle, monsieur! un miracle véritable!

SECOND BOURGEOIS.

Le café ne paye plus les droits?

LA DAME.

Non, monsieur, l'archange de la cathédrale a joué de la trompette.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Quel archange? quelle trompette?

LE PREMIER BOURGEOIS.

Parbleu! compère, l'archange de cuivre qui est là-haut, là-haut, et qui souffle dans sa trompette depuis le temps du roi Dagobert sans en faire sortir le plus petit bruit. Eh bien! tout à l'heure il a joué des airs charmants pendant plus de vingt minutes; je l'ai entendu comme.....

LE SECOND BOURGEOIS.

Comme vous m'entendez causer quand je ne dis rien. A d'autres, maître Spiegendorf!

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

Vous avez eu une lubie, ma bonne dame. Les oreilles vous ont tinté.

LA DAME.

Monsieur, je ne suis pas faite pour en imposer.

LE SECOND BOURGEOIS.

Si vous n'avez que cela à nous dire, c'était bien la peine que je me dérange de mon comptoir.

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

Et moi donc! qui voyais tous ces badauds rassemblés là sur le milieu de la place, regardant en l'air le bout de leur nez, qu'ils prenaient pour la flèche de la cathédrale. J'espérais..... c'est-à-dire je croyais qu'il était tombé quelqu'un du haut des tours, et je venais voir bien vite.

LE SECOND BOURGEOIS.

Ils auront entendu l'organiste de la cathédrale qui étudie l'air de *Marie trempe ton pain,* pour nous le jouer dimanche à la grand'messe.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Ah! au fait, c'était peut-être cela.

LA DAME.

Je connais très-bien le son de l'orgue. D'ailleurs l'église est fermée, on ne l'entendrait pas d'ici. Et puis, l'ange n'a pas du tout joué des airs d'église; c'est même singulier comme c'était peu religieux.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Ah! c'était pourtant joli, très-joli!

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

Ils ont peut-être inventé quelque machine à musique qu'ils ont fourrée dans le corps de la statue pour qu'elle ait l'air de jouer de la trompette. Je parie que cela va sonner à toutes les heures, comme l'horloge de Jean de Nivelle.

LE SECOND BOURGEOIS.

Ou bien seulement au coup de midi... Quelle heure est-il?

LE PREMIER BOURGEOIS.

Il est certain qu'il y avait quelque chose de blanc aux pieds de la statue.

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

C'est cela! c'était un cadran!

LE PREMIER BOURGEOIS.

C'est égal, je vais voir ce qu'il en est. Je connais le concierge des tours; il me laissera monter.

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

Eh bien! j'y vais aussi.

(Ils s'éloignent tous deux.)

LA DAME.

Moi, je vais raconter à toute la ville ce que j'ai entendu.

(Elle s'éloigne.)

LE SECOND BOURGEOIS, d'un air capable croisant ses bras sur son tablier.

Croirait-on qu'au jour d'aujourd'hui il y a encore tant de gens superstitieux?... Ah! voilà maître Albertus qui vient par ici. C'est un homme que je n'aime pas à rencontrer. Il vous regarde d'une drôle de manière, et il se passe dans sa maison des choses auxquelles le diable ne comprend goutte. Oh! le juif Jonathas Taër qui vient derrière lui!..... Pour le coup, je m'en vais à la maison. Je n'aime pas du tout les gens qui courent les rues après leur mort.

(Il s'enfuit.)

SCENE III.

ALBERTUS, MÉPHISTOPHÉLÈS.

MÉPHISTOPHÉLÈS, suivant Albertus, qui ne le voit pas.

Où courez-vous si empressé et si agité, mon respectable maître? Vous n'avez pas un regard, pas un simple signe de tête pour votre meilleur ami, ce matin?

ALBERTUS.

Toujours ce juif! Il me suit comme un remords... Laissez-moi, monsieur, de grâce! Je n'ai pas l'honneur d'être votre ami, et je n'ai pas de temps à perdre.

MÉPHISTOPHÉLÈS, le suivant toujours et se plaçant près de lui.

Je conçois votre inquiétude; l'état d'Hélène vous afflige. Mais rassurez-vous, elle ne s'est jamais mieux portée.

ALBERTUS, haussant les épaules.

Qu'en savez-vous?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous ne pouvez pas douter que j'en sache plus long que vous sur bien des choses.

ALBERTUS.

Gardez votre science maudite; elle ne m'a causé que trouble et désespoir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je m'étonne qu'un aussi grand philosophe se décourage pour un peu de souffrance. N'enseignez-vous pas tous les jours en chaire qu'il faut beaucoup souffrir pour arriver à la vérité? qu'on ne saurait payer trop cher la conquête de la vérité? que la vérité ne s'achète qu'au prix de nos sueurs, de nos larmes, de notre sang même?...

ALBERTUS.

J'ai déjà beaucoup souffert depuis que je vous écoute, et, loin d'être arrivé à la vérité, il me semble que j'en suis plus éloigné que jamais. Le délire d'Hélène augmente, et rien ne m'explique les propriétés sympathiques de la lyre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Permettez. D'abord le délire d'Hélène n'augmente pas. Hier, toute la journée, après sa promenade au bord de l'eau, elle a été pleine de raison.

ALBERTUS.

Il est vrai que son délire n'a commencé qu'au moment où je lui ai refusé la lyre. Alors elle s'est enfuie de la maison, et je n'ai pu la rejoindre qu'au sommet de la grande tour.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Aussi pourquoi vouliez-vous l'empêcher de faire résonner la lyre?

ALBERTUS.

Je craignais ce qui est arrivé. En la voyant si sensée et suivant avec tant de clarté une leçon assez abstraite que je venais de lui donner, je me flattais de la voir guérie, et j'aurais voulu que la lyre fût anéantie; car, n'en doutez pas, tout son délire vient de cet instrument.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Sans aucun doute. Vous avez toujours pris pour un conte, pour une rêverie du vieux Meinbaker, un fait très-certain. Le premier accès de folie d'Hélène et la longue maladie qui en fut la suite n'eurent pas d'autre cause qu'un attouchement à la lyre.

ALBERTUS.

Le fait est bien constaté pour moi aujourd'hui. Mais qu'il reste à l'état de prodige! je ne m'en tourmenterai plus. Hélène pouvait périr victime de ma curiosité. Dieu merci! elle a échappé aujourd'hui à son dernier danger : la lyre est anéantie. Elle l'a jetée du haut de la flèche sur le marbre du parvis.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ce qui n'empêche pas qu'elle soit intacte. Vous la retrouverez sur

son socle dans votre cabinet. Il n'y manque pas d'autres cordes que celles ôtées par vous-même, et la table n'est pas seulement fêlée. Ses figures n'ont perdu ni bras ni jambes dans la bataille, et je suis sûr que l'accord n'est pas seulement dérangé.

ALBERTUS.

Ce que vous dites est impossible. Vous me raillez, mais je vous avertis que je suis las de vos discours.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ne m'adressez jamais la parole si la lyre n'est pas telle que je vous dis, et où je vous dis. Elle est tombée à mes pieds, comme j'écoutais Hélène au bas de la grande tour; et, en ce moment, j'ai vu passer votre gouvernante Thérèse, à qui j'ai dit de la ramasser et de l'emporter.

ALBERTUS.

Je saurai bien tout à l'heure à quoi m'en tenir. Mais comment pouviez-vous entendre la lyre à une aussi grande distance?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le son de la lyre a cela de particulier que, quelle qu'en soit la douceur, on en distingue les moindres notes d'un bout de la ville à l'autre. Tout le quartier l'a entendue aujourd'hui; et quant à moi, dont l'ouïe est très-fine, je pourrais vous raconter mot à mot ce que la lyre et Hélène se sont dit l'une à l'autre au sommet de la grande aiguille du clocher.

ALBERTUS.

Vous comprenez donc parfaitement le sens de la musique?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Très-bien. N'a-t-elle pas chanté aujourd'hui les merveilles et les misères de la civilisation? Tandis que la lyre disait la grandeur et le génie de l'homme, Hélène ne disait-elle pas ses crimes et ses malheurs?

ALBERTUS

Oui, j'ai compris cela aussi, — très-bien cette fois, — à ma grande surprise! Le manuscrit d'Adelsfreit me l'avait prédit.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

« *Sur trois cordes, la mélodie sera forte et limpide. Tous la comprendront, car les deux cordes d'acier traitent de l'homme, de ses inventions, de ses lois et de ses mœurs.* » Vous voyez que je sais mon Adelsfreit sur le bout du doigt. Quant à la corde d'airain, la dernière de toutes..... « *celui qui la fera vibrer connaîtra le mystère de la lyre.* »

ALBERTUS.

Eh bien! je ne le connaîtrai pas. J'y renonce. Je briserai la lyre en rentrant à la maison.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Présomptueux! Croyez-vous que cela soit en votre pouvoir? La lyre est tombée tout à l'heure du ciel en terre sans recevoir le plus léger dommage. Votre main se briserait en essayant de la détruire.

ALBERTUS.

D'où vient donc que je brise sans le vouloir, et par le plus léger attouchement, ses cordes délicates?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tout cela tient au mystère que vous ne voulez pas connaître. N'avez-vous jamais ouï dire qu'une âme poétique et tendre résiste avec constance aux plus grands revers de la fortune, tandis qu'elle se contriste, se resserre et se brise au moindre échec dans ses affections? Vous-même, vous souriez quand l'autorité brutale ferme votre cours et arrête vos publications. Pourtant, si Hélène est malade, ou si un de vos disciples commet un acte d'ingratitude envers vous, votre force est vaincue, et vous versez des pleurs comme un enfant. Le mystère de la lyre n'est pas plus inexplicable que cela.

ALBERTUS.

Vous vous tirez de tout par des comparaisons et des symboles.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tout est symbole, dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre matériel; ces deux ordres obéissent à des lois analogues, et accomplissent des phénomènes analogues. En partant de ce raisonnement, et en brisant encore deux cordes de la lyre, vous vous emparerez du secret.

ALBERTUS.

Je ne le ferai pas. Dieu sait quelle crise Hélène aurait à subir cette fois-ci!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est un noble sacrifice, et je vous approuve. Cependant je suis fâché que tout ceci ait fait tant de bruit, et que le pays tout entier soit bouleversé par les contes de sorciers et de revenants auxquels la folie d'Hélène et le son étrange de la lyre ont donné lieu. Vous passez maintenant pour un magicien, et moi aussi par contre-coup. Vous savez que je ris volontiers de toutes les choses qui me concernent; mais quant à vous, je suis vraiment affligé de vous voir perdre toute votre salutaire

influence, et je prévois que vos excellentes doctrines, loin de porter leurs fruits, vont tomber dans un discrédit complet.

ALBERTUS.

N'espérez pas me prendre par la vanité, je suis au-dessus de ce que les hommes diront de moi.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il n'est pas question de cela. Vous aviez une mission à remplir auprès des hommes, et vous les abandonnez à l'ignorance et à l'erreur...

ALBERTUS.

Je n'aime pas assez l'humanité pour lui sacrifier Hélène; Hélène est une âme pure, un être céleste. Les hommes sont tous des despotes, des traîtres et des brutes.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je vois que la musique a fait son effet : c'est le propre de la lyre d'imposer à ceux qui l'écoutent les émotions de celui qui la fait parler. Il serait bien malheureux pour vous que vous restassiez sous cette impression fâcheuse; le monde y perdrait beaucoup, et vous en auriez un jour de grands remords.

ALBERTUS.

N'est-ce pas vous qui m'avez engagé à détruire les cordes qui eussent pu, par leur mélodie, élever et embraser mon âme? Il vous sied bien de me reprocher l'effet de vos conseils!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous me remercierez de mes conseils quand vous aurez accompli votre tâche, c'est-à-dire quand vous aurez fait de la lyre un instrument monocorde. Concevez encore ceci sous la forme symbolique. Pour élever votre âme vers l'idéal comme vous êtes parvenu à le faire, n'avez-vous pas, durant de longues années, travaillé à briser dans votre propre sein les fibres qui tressaillaient pour des joies terrestres? N'avez-vous pas détruit tout ce qui eût pu vous distraire de votre but, et n'avez-vous pas concentré toutes vos pensées, tous vos sentiments, tous vos instincts sur un seul objet?

ALBERTUS.

C'est vrai, mais ici je travaille dans le sens inverse. J'ai commencé par détruire dans la lyre la poésie de l'infini, et je suis arrivé à la poésie des choses terrestres, tandis que dans mon travail philosophique sur moi-même j'ai procédé au rebours.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est un tort que vous avez eu. Ce qu'on étouffe avant qu'il soit né

n'est jamais bien mort. Les besoins refoulés avant leur développement redemandent la vie impérieusement. C'est ce qui vous est arrivé. Votre vertu vous rendait l'homme le plus malheureux du monde, et, à l'heure qu'il est, en prêchant tous les jours la certitude, vous ne la possédez sur aucun point.

ALBERTUS, à part.

Je suis épouvanté de voir cet homme lire en moi de la sorte!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si vous en restez là, vous êtes perdu, mon bon ami. Il faut que vous retourniez à la foi par une forte réaction. Il faut que vous connaissiez les passions, leurs angoisses, leurs périls, leurs fureurs mêmes. Il faut, en un mot, que vous passiez par l'épreuve du feu; ensuite vous rendrez témoignage de votre foi, car vous aurez connu la vie, et vous ne vous tromperez plus.

ALBERTUS.

Vous me donnez un odieux conseil. Croyez-vous donc que l'âme humaine soit assez forte pour résister à une telle épreuve? C'est tenter Dieu que de s'abandonner au mal de gaieté de cœur. Quiconque essayera ses forces de la sorte le payera cher, et perdra, dans l'exercice des mauvais instincts, le sentiment et le désir de l'idéal.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qui vous parle de faire le mal et de cultiver les instincts grossiers? Vous oubliez que je suis philosophe aussi bien que vous, quoique je ne sois pas patenté. Je ne vous conseille pas de vous avilir, mais de vous retremper. Il est une seule passion, grande dans ses puérilités, généreuse dans ses emportements, sublime dans ses délires : c'est l'amour. Vous vous êtes trompé quand vous avez cru que votre idéal pouvait absorber toute la flamme déposée dans votre sein. Cette flamme est de deux natures : l'une est pour le ciel, l'autre pour la terre; et l'une ne peut pas plus dévorer l'autre, que la volonté humaine ne peut étouffer l'une des deux. (*Posant sa main sur le bras d'Albertus.*) Qui le sait mieux que vous, mon cher philosophe? Cette flamme terrestre vous consume, et rien n'a pu encore l'éteindre en vous!

ALBERTUS, tressaillant et se parlant à lui-même.

Ses paroles embrasent mon sang, et pourtant sa main me glace, comme si elle était de marbre!

MÉPHISTOPHÉLÈS, lui tenant toujours le bras.

Donnez un aliment à cette flamme, et, quand elle aura brûlé le temps nécessaire, elle s'éteindra d'elle-même; car, étant de nature terrestre,

elle doit périr. L'autre, qui est céleste, lui survivra et vous possédera tout entier.

ALBERTUS.

Mais, pour aimer, il faut pouvoir être aimé.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous l'êtes peut-être déjà sans vous en douter?

ALBERTUS.

Moi!... Qui pourrait donc m'aimer?... (*Brusquement.*) Maître Jonathas, ne la nommez pas!... je vous le défends.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous pensez que son nom serait profané dans ma bouche? Vous êtes déjà bien amoureux, maître Albertus?

ALBERTUS, troublé.

Mai elle ne m'aime pas; elle ne m'aimera jamais....

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle vous aimera quand vous voudrez, et cet amour lui rendra la raison, la santé et la vie!

ALBERTUS.

Et que faut-il donc faire pour qu'elle m'aime?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il faut briser encore deux cordes à la lyre; et quand vous serez las d'aimer, ou effrayé de la force de votre amour, il ne tiendra qu'à vous d'en guérir sur-le-champ.

ALBERTUS.

Comment cela?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

En épousant Hélène et en brisant la dernière corde de la lyre! (*à part.*) Il est à moi!

(Il disparait.)

ALBERTUS, dans une sorte d'égarement.

Dieu! que l'empreinte de sa main est froide!.... Ma vue est troublée.... J'ai peine à retrouver mon chemin... Serait-il possible que la lyre ne fût pas brisée?...

ACTE CINQUIÈME.

La Corde d'airain.

SCENE PREMIERE.

ALBERTUS, *dans son cabinet, contemplant la lyre.* MÉPHISTOPHÉLÈS, *invisible pour lui, assis dans un coin.*

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

C'est cela! contemple ta besogne, gémis, effraye-toi, frappe-toi la poitrine; cela ne raccommodera rien, et tu peux jouer à ton aise maintenant sur la seule corde qui te reste : ce sera une belle musique, mais, par malheur, elle ne durera pas longtemps!

ALBERTUS.

Je n'ai pu y résister!... Quelle est donc cette tentation infernale? Ce juif maudit, avec ses manuscrits et ses conseils, a fait de moi un enfant. Il a bouleversé ma raison, en me promettant un secret que je ne saurai jamais sans doute!... En vain je cherche dans ces papiers quel chant est consacré par la septième corde; Adelsfreit ne s'est point expliqué à cet égard, et je suis forcé de m'en rapporter à Jonathas. Prédictions incompréhensibles! vous vous êtes pourtant réalisées avec une justesse dont une science plus grande que la mienne serait épouvantée. Mais plus le mystère paraît impénétrable, plus ma conscience doit en chercher l'explication; je la dois aux hommes, je me la dois à moi-même, cette solution, sans laquelle leur esprit et le mien peuvent rester à jamais trompés... Les hommes!... ma conscience!... Est-ce donc pour eux, est-ce donc pour elle que j'ai tenté l'expérience?... Est-ce l'amour de la vérité qui m'a guidé en tout ceci? est-ce lui qui me dévore en cet instant? Ah! malheureux, avoue qu'en brisant ces deux dernières cordes, un amour insensé de la vie, une soif ardente des passions t'a seule entraîné!... Oh! comme ma main tremblait, comme ma poitrine était en feu, lorsque j'ai suivi le conseil du juif! Je m'attendais encore à voir le

ciel s'obscurcir, la terre trembler, et ma maison s'écrouler sur moi. Rien de tout cela n'est arrivé, et même je n'ai point entendu les cordes d'acier rendre un son plaintif comme celles que j'avais déjà brisées. Cette fois la lyre a été muette! Peut-être que c'est ma conscience qui est devenue sourde!... Quel est donc mon crime, cependant? Si l'action est utile en elle-même, qu'importe qu'une mauvaise intention se soit glissée malgré moi parmi les bonnes? Je devais poursuivre ici la vérité à travers les épreuves; et quand même la paix de mon âme en serait à jamais troublée, c'est encore un sacrifice que je dois à mon œuvre.

MÉPHISTOPHÉLÈS, se montrant sous la figure du juif.

Mille pardons si je surprends sans façon le secret de vos pensées. Les grands esprits ont la mauvaise habitude de causer tout haut avec eux-mêmes. Cela ne vous arriverait pas, si vous connaissiez la musique; mais vous ne tarderez pas à la savoir, car je vous trouve dans de meilleures idées. Il me semble que vous commencez à ouvrir les yeux et à reconnaître que vous devez tâter le pouls à la vie, si vous voulez être le vrai médecin de l'humanité.

ALBERTUS, à part.

Cet homme me déplaît; je me méfie de lui, et pourtant il me mène où il veut! D'où vient que sa visite m'est agréable en cet instant? Serait-ce que j'ai besoin d'une plus mauvaise conscience que la mienne pour m'encourager dans le mal?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ne seriez-vous pas moine, par hasard?

ALBERTUS.

Rien ne peut me déplaire davantage que cette plaisanterie. Que voulez-vous dire?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est que vous appelez crime tout ce qui est en dehors de votre morale personnelle.

ALBERTUS.

S'il en est ainsi, n'ai-je pas raison pour moi du moins? Tout est relatif.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je m'exprime mal. Je devrais dire : vœux insensés, orgueil téméraire.

ALBERTUS.

Ce reproche est un lieu commun. Vous qui prétendez lire au dedans de moi, vous devriez savoir que mon renoncement aux choses humaines est une résolution naïve et consciencieuse.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comme il vous plaira; j'aimerais mieux passer pour un orgueilleux que pour un niais.

ALBERTUS.

Le mépris et l'ironie ne me touchent point.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela veut dire que vous êtes blessé. Allons! ne nous fâchons pas. Depuis vingt-cinq ans vous êtes la victime d'une erreur, voilà tout. Il est temps de vous en affranchir. Vous avez pensé qu'un philosophe devait être un saint; et, au lieu de chercher la sainteté dans l'emploi bien dirigé de vos facultés, vous avez suivi la vieille routine des dévots en tâchant d'éteindre ces facultés mêmes. Ce qui doit vous amener à reconnaître votre illusion, c'est que vous devez vous souvenir des doutes qui ont torturé votre âme depuis le jour où vous êtes entré dans cette carrière jusqu'à celui-ci; c'est aussi que vos facultés n'ont fait que grandir et réclamer toujours plus impérieusement leur emploi. Le maître que vous invoquez, et avec lequel vous vous croyez en rapport direct, serait bien ingrat et bien fou de ne point vous secourir, si, en vous immolant ainsi, vous aviez rempli ses intentions. Apprenez donc à reconnaître, dans la révolte des besoins de votre cœur, la légitimité de ces besoins, ou doutez de cette puissance céleste que vous appelez toujours en témoignage et à qui vous offrez tous vos sacrifices. Voyons, de quelle mission vous croyez-vous investi en ce monde? Est-ce de faire votre salut comme un chartreux, ou de chercher la sagesse afin de l'enseigner aux hommes comme un philosophe? Si c'est le dernier cas, apprenez qu'on n'enseigne pas ce qu'on ignore. La sagesse que vous pratiquez est un état exceptionnel qui pourra former tout au plus deux ou trois adeptes placés, comme vous, dans une voie d'exception; c'est une vertu de fantaisie qui rentre dans la série des essais artistiques; et vous, qui demandez toujours compte aux poëtes de la moralité et de l'utilité de leurs travaux, vous seriez fort embarrassé de prouver en quoi votre cénobitisme peut être profitable à la société.

ALBERTUS.

Vous ne sauriez nier pourtant que j'aie enseigné des vérités utiles, et je vous répondrai que je n'eusse pas eu le loisir de découvrir et d'enseigner ces vérités, si j'eusse livré ma vie au caprice des passions.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qui vous parle de caprices? qui vous parle de passions? Ne pouviez-vous cultiver dans le sanctuaire de votre âme, comme vous dites, un amour pur, une amitié conjugale, durable, légitime? Ne pouviez-vous

pas vous marier, être père? Alors vous eussiez enseigné avec autorité les devoirs de la famille dont vous parlez si souvent à vos élèves, à peu près comme un aveugle parle des couleurs.

ALBERTUS.

J'y ai souvent songé, mais j'ai senti dans mon âme le germe de passions si violentes, que je n'eusse pu faire de l'hyménée un lien aussi paisible, aussi noble, aussi durable que ma raison le conçoit et que ma conviction le prêche aux autres.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et pourquoi, s'il vous plaît, le germe de vos passions est-il devenu si brûlant et si dangereux? C'est que vous l'avez trop longtemps comprimé. Ainsi, avec toute votre vertu, vous êtes inférieur au dernier bourgeois de votre ville.

ALBERTUS.

J'en suis trop convaincu! mais le mal est fait. Plus j'ai tardé, plus il est certain que je ne dois pas entrer dans cette carrière. Il est peut-être de certaines erreurs dans lesquelles la sagesse nous ordonne de persévérer en apparence, ou du moins dont elle nous condamne à porter la peine jusqu'au bout.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà le plus beau sophisme qui soit jamais sorti de la bouche d'un sage; mais ce n'en est pas moins un sophisme bien conditionné. Dites tout bonnement que ce qui vous arrête aujourd'hui, c'est la timidité. D'une part, la crainte de ne pas savoir plaire à une femme; de l'autre, la peur de paraître ridicule à vos élèves.

ALBERTUS.

Je puis jurer devant Dieu et devant les hommes que vous vous trompez. Si je croyais devenir meilleur et plus utile à la société en me mariant, je le ferais tout de suite, avec simplicité, avec franchise. J'augure assez bien des femmes pour croire qu'il s'en trouverait au moins une qui serait touchée de ma candeur, et je connais assez mes élèves pour être sûr qu'ils apprécieraient ma bonne foi; mais je suis certain que l'amour serait désormais un poison pour mon âme. Je serais porté à m'absorber tellement dans l'amour d'une créature semblable à moi, que je perdrais le sentiment de l'infini et la contemplation assidue de la Divinité. La jalousie dévorerait mes entrailles, et détruirait peu à peu toutes mes idées de justice, de patience et d'abnégation. Pour quelques enfants de plus que je donnerais à la patrie, je lui retirerais ma doctrine, qui, certes, lui est plus nécessaire; car les bras manqueront toujours moins que les intelligences. N'est-ce pas votre avis?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ainsi, vous êtes bien décidé à rester moine? C'est votre dernier mot?

ALBERTUS.

Si c'est ainsi qu'il vous plaît de me qualifier, soit! C'est ma dernière résolution.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

En ce cas, dites-moi donc, maître Albertus, pourquoi vous avez réduit la lyre à cette seule corde d'airain?

ALBERTUS, troublé.

Qu'ont de commun le son de cette lyre et les expériences physiques dont elle est l'objet pour moi avec les principes de ma conduite et les sentiments de mon âme?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Sans doute; qu'a de commun la poésie avec l'amour? Jamais cela n'est tombé sous le sens d'un philosophe!

ALBERTUS.

C'est assez! vos railleries me fatiguent, et tout ce que je viens de vous dire est assez triste pour mériter, de votre part, autre chose qu'un froid dédain. Vous êtes un homme sans entrailles; laissez-moi!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous m'accusez, ingrat, quand je vous sers malgré vous! Dupe de vos propres sophismes, vous aviez mis entre vous et le bonheur des obstacles invincibles, la contrainte et la gaucherie d'un philosophe! Je vous ai fait connaître et modifier les propriétés magiques de cette lyre. Grâce à moi, vous avez dans les mains un talisman avec lequel vous pouvez toucher le cœur d'Hélène, et lui apparaître plus jeune et plus beau que le plus jeune et le plus beau de vos élèves... Et vous le dédaignez, pour vous renfermer dans votre sot orgueil ou dans votre prudence couarde! Eh bien! que votre destinée s'accomplisse! Maintenant, la mélodie de la lyre est tellement simplifiée, que vous pourriez en jouer aussi bien qu'Hélène, et agir sur elle comme jusqu'ici elle a agi sur vous... Le tendre Wilhelm, ou le passionné Hanz, ou le beau Carl, en joueront à votre place; et Hélène, à jamais guérie de sa folie, sera l'heureuse et chaste amante de celui des trois qui sera le mieux inspiré!... Bonsoir, maître, je vous souhaite une bonne nuit et de longs jours sur la terre!

ALBERTUS.

Attendez : que dites-vous?... Hélène guérie? Hélène heureuse?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ma société vous fatigue.... Adieu!...

ALBERTUS.

Encore un mot! Vous avez une telle foi dans la puissance incompréhensible de ce talisman, que vous oseriez me promettre de semblables résultats!.... Le manuscrit d'Adelsfreit s'arrête à la corde d'acier....

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Depuis quand ajoutez-vous foi à la sorcellerie? Ne voyez-vous pas que tout ceci est un jeu? Quand vous avez cru qu'Hélène jouait de la lyre avec sa pensée, vous aviez une taie sur les yeux, qui vous empêchait de distinguer ses mains; quand le ruisseau s'est arrêté à son commandement, le meunier fermait l'écluse; quand la lyre est tombée du haut de la cathédrale sur le pavé, un corbeau l'a saisie au vol et l'a déposée tout doucement par terre. Tout s'explique par des faits naturels. Je ne conçois pas qu'on se rompe la tête à chercher le mot d'une énigme, quand la première explication venue est aussi bonne que toutes les autres. Bonsoir, maître, pour la dernière fois!

(Il redevient invisible pour Albertus, et reste auprès de lui, appuyé sur le dos de son fauteuil).

ALBERTUS.

Non! tout ceci n'était pas explicable par le hasard. Les prodiges accomplis par la lyre peuvent s'accomplir encore, et tous les jours nous recevons du ciel des bienfaits qui dépassent la portée de notre intelligence; celui-ci peut-être m'était réservé, de donner le bonheur et de le recevoir en empruntant à la lyre une éloquence inconnue et une puissance sympathique..... Oh! rendre la raison à Hélène, et en retour être aimé d'elle! (*Saisissant la lyre.*) O lyre! est-il possible que tu puisses opérer un tel miracle, et que ta dernière corde, docile enfin à mes doigts inhabiles, me révèle la poésie, la grâce, l'enthousiasme, et toutes les puissances de la séduction! Lorsque tu vibreras sous ma main, une flamme descendra-t-elle d'en haut pour illuminer mon front et me révéler cette langue de l'infini qu'Hélène parle et que je comprends à peine? Oui, sans doute, poëte et musicien, investi de cette magie sans laquelle le monde est froid et sombre, je saurai me faire aimer... Je ne serai plus le triste philosophe dont l'aspect n'inspire que la crainte, et la parole que l'ennui! Maussade enveloppe, disgracieuse gravité, je vais te dépouiller comme un vêtement d'hiver aux rayons du printemps.... Oh! je suis vaincu!... L'espérance d'être heureux m'a rendu l'espérance d'être bon! Oui, je saurai aimer avec justice, avec douceur, avec confiance, car je saurai que je puis être aimé de même; et mes amis seront

heureux de mon bonheur, car je leur en parlerai naïvement, et ils verront que mon âme est sincère dans la joie comme dans la souffrance.

SCENE II.

HÉLÈNE, ALBERTUS, MÉPHISTOPHÉLÈS, *invisible.*

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Oui! oui! compte sur eux, compte sur elle, compte sur toi-même! c'est là que je t'attends! Il me semble que, malgré ses forfanteries, l'Esprit de la lyre va enfin être chassé d'ici. Alors Hélène me revient de droit, et nous verrons comment monsieur le philosophe prendra l'amour conjugal avec la veuve d'un ange devenue maîtresse du diable.

ALBERTUS, regardant Hélène qui est assise avec préoccupation sur le bord de la fenêtre sans faire attention à lui.

Comme elle est pâle et triste! Ah! son dernier chant l'a brisée! — (*S'approchant d'elle.*) Hélène! êtes-vous plus malade, mon enfant? — Elle ne m'entend pas, ou ne veut pas me répondre. — Chère Hélène, si vous m'entendez, répondez-moi, ne fût-ce que par un regard. Votre silence m'inquiète, votre indifférence m'afflige.

(Hélène la regarde avec étonnement, et reporte les yeux sur la campagne.)

ALBERTUS.

Elle m'entend cependant, mais il semble que mes paroles n'aient aucun sens pour elle. Peut-être si je lui montrais la lyre, retrouverait-elle la mémoire.

(Il prend la lyre, et la pose sur la fenêtre. Hélène la regarde avec indifférence.)

ALBERTUS.

Allons! sa raison est entièrement perdue, il faut un miracle pour la ressusciter. Si je suis dupe d'une grossière imposture, pardonnez-moi, ô vérité! ô Dieu!... Pour la première fois je vais avoir recours à autre chose que la certitude.

(Il essaye la lyre, qui reste muette.)

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Malédiction sur toi, pédagogue incurable! Tu ne peux pas seulement faire résonner la corde de l'amour! Qui donc brisera la lyre! Allons chercher Hans ou Wilhelm. Peut-être seront-ils moins encroûtés. Que m'importe, au reste, qui ce soit? La pureté d'Hélène ne peut résister au charme de la corde d'airain, et qu'elle soit souillée par le philosophe ou par toute la ville, il faudra bien que l'Esprit de la lyre s'humilie, et que le philosophe se damne!

(Il disparaît.)

SCENE III.

HÉLÈNE, ALBERTUS.

ALBERTUS, consterné.

Tous mes efforts sont vains! Elle est muette pour moi, muette comme Hélène, muette comme moi-même! Et pourtant mon âme est pleine d'ardeur et de conviction! D'où vient donc que depuis si longtemps mes lèvres sont closes et ma langue enchaînée comme la voix au sein de cet instrument? Pourquoi n'ai-je encore jamais osé dire à Hélène que je l'aimais!... Ah! le juif m'a trompé, il m'a dit que ce talisman me donnerait l'éloquence de l'amour, et le talisman est sans vertu entre mes mains! Dieu me punit d'avoir cru à la puissance des chimères, en m'enlevant ma dernière illusion, et en me replongeant dans l'horreur du désespoir! O solitude, je suis donc à jamais ta proie! O désir, vautour insatiable dont mon cœur est l'indestructible aliment!...

(Il croise ses bras sur sa poitrine, et regarde Hélène avec douleur. La lyre tombe et rend un son puissant. Hélène tressaille et se lève.)

HÉLÈNE.

C'est ta voix!... Où donc es-tu?

(Elle cherche autour d'elle avec inquiétude, et après quelques efforts pour retrouver la mémoire, elle aperçoit la lyre et la saisit avec transport. La lyre résonne aussitôt avec force.)

ALBERTUS.

Quels sons graves et terribles!... Je ne croyais plus à la puissance du talisman. Pourtant cette voix me remplit de trouble et d'épouvante!

L'ESPRIT DE LA LYRE.

L'heure est venue, ô fille des hommes! C'est maintenant que tous mes liens avec le ciel sont brisés. C'est maintenant que j'appartiens à la terre; c'est maintenant que je suis à toi. Aime-moi, ô fille de la lyre; ouvre-moi ton cœur afin que je l'habite et que je cesse d'habiter la lyre!

L'ESPRIT D'HÉLÈNE, pendant qu'Hélène touche la corde d'airain.

Être inconnu qui me parles depuis longtemps, et qui jamais ne t'es montré à moi, il me semble que je t'aime, car je ne puis rien aimer sur la terre. Mais mon amour est triste, et la crainte le glace; car je sens que ta nature est supérieure à la mienne, et j'ai peur d'être sacrilége en osant aimer un ange.

L'ESPRIT DE LA LYRE.

Si tu veux m'aimer, ô Hélène! si tu oses me prendre, et m'enfermer

dans ton intelligence, je consens à m'y perdre, à m'y absorber à jamais. Alors, nous serons liés par un indissoluble hyménée, et ton esprit me verra face à face. O Hélène, aime-moi comme je t'aime! L'amour est puissant, l'amour est immense, l'amour est tout : c'est l'amour qui est Dieu; car l'amour est la seule chose qui puisse être infinie dans le cœur de l'homme.

L'ESPRIT D'HÉLÈNE.

Si l'amour est Dieu, il est éternel. Notre hyménée sera donc éternel, et ma mort n'en brisera pas les liens. Parle-moi ainsi, si tu veux que je t'aime, car la soif de l'infini me dévore et je ne puis concevoir l'amour sans l'éternité!

CHOEUR DES ESPRITS CÉLESTES.

Approchons-nous, entourons-les, planons sur leurs têtes! Que la grâce et la puissance de Dieu soient ici avec nous. L'heure fatale approche, l'heure décisive pour notre jeune frère captif au sein de la lyre! Doux esprit de l'harmonie, que ne peux-tu nous voir et nous entendre! Mais tes liens avec nous sont brisés, les cordes d'or et d'argent ne nous évoquent plus; l'amour seul nous ramène près de toi. Mais l'amour terrestre t'a envahi, et t'a ravi la mémoire. Tu ne nous connais plus; ta douloureuse épreuve s'accomplit; ton sort est dans les mains d'une fille des hommes. Puisse-t-elle rester fidèle aux instincts divins qui l'ont préservée jusqu'ici de l'amour terrestre! O puissances du ciel, réunissons-nous, embrasons l'air du battement mélodieux de nos ailes!

ALBERTUS.

La voilà encore ravie en extase, comme si elle entendait dans le silence un langage divin. Oh! qu'elle est belle ainsi! Oui, son âme est ouverte aux inspirations du ciel, et sa folie apparente n'est que l'absence des instincts grossiers de la vie. O créature charmante! combien je t'ai calomniée autrefois, lorsque j'ai douté de ton intelligence! combien j'ai été fou moi-même de me défendre de l'émotion que ta beauté m'inspirait! C'était une pensée sacrilége que de ne pas croire l'existence d'une telle beauté extérieure liée à celle d'une beauté intellectuelle aussi parfaite! Hélène, les sons puissants que tu viens de me faire entendre ont ouvert mon âme aux harmonies du monde supérieur. Je sens que tu célèbres les feux d'un amour divin, et cet amour pénètre mon sein d'une espérance délicieuse. Écoute-moi, Hélène, je veux te dire que je t'aime, que je te comprends, et que mon amour est enfin digne de toi! Écoute-moi, car l'âme est une lyre, et comme tu as fait

vibrer celle-ci par ton souffle, tu as éveillé par ton regard une harmonie cachée au fond de mon être...

(Il s'agenouille auprès d'Hélène, qui le regarde avec surprise.)

L'ESPRIT DE LA LYRE.

Hélène! Hélène! un esprit puissant te parle, un esprit lié encore à la vie humaine, mais dont l'essor mesure déjà le ciel! un esprit de méditation, d'analyse et de connaissance..... Hélène! Hélène, ne l'écoute pas, car il n'est pas, comme toi, enfant de la lyre!.... Il est grand, il est juste, il est dans la lumière et dans l'espérance; mais il n'a pas encore vécu dans l'amour que célèbre la corde d'airain. Il a trop aimé les hommes, ses frères, pour s'absorber en toi. Hélène! Hélène! ne l'écoute pas! crains le langage de la sagesse. Tu n'as pas besoin de sagesse, ô fille de la lyre! tu n'as besoin que d'amour. Écoute la voix qui chante l'amour, et non pas la voix qui l'explique.

ALBERTUS.

Écoute, écoute, ô Hélène! Quoique fille de la poésie, tu dois entendre ma voix; car ma voix vient du fond de mon cœur, et l'amour vrai ne peut manquer de poésie, quelque austère que soit son langage. Laisse-moi te dire, ô jeune fille! que mon cœur te désire, et que mon intelligence a besoin de la tienne. L'homme seul est incomplet. Il n'est vraiment homme que lorsque sa pensée a fécondé une âme en communion avec la sienne. N'aie plus peur de ton maître, ô ma chère Hélène! Le maître veut devenir ton disciple, et apprendre de toi les secrets du ciel. Les desseins de Dieu sont profonds, et l'homme n'y peut être initié que par l'amour. Toi qui chantais hier d'une voix si déchirante les crimes et les infortunes de l'humanité, tu sais que l'humanité aveugle et déréglée erre sur le limon de la terre comme un troupeau sans pasteur; tu sais qu'elle a perdu le respect de son ancienne loi; tu sais qu'elle a méconnu l'amour et souillé l'hyménée, tu sais qu'elle demande à grands cris une loi nouvelle, un amour plus pur, des liens plus larges et plus forts. Viens à mon aide, et prête-moi ta lumière, ô toi qu'un rayon du ciel a traversée! Unis dans une sainte affection, nous proclamerons par notre bonheur et par nos vertus la volonté de Dieu sur la terre. Sois ma compagne, ma sœur et mon épouse, ô chère fille inspirée! Révèle-moi la pensée céleste que tu chantes sur ta lyre. Appuyés l'un sur l'autre, nous serons assez forts pour terrasser toutes les erreurs et tous les mensonges des faux prophètes. Nous serons les apôtres de la vérité; nous enseignerons à nos frères corrompus et désespérés les joies de l'amour fidèle et les devoirs de la famille.

HÉLÈNE, jouant de la lyre.

Écoute, ô esprit de la lyre! ceci est un chant sacré, c'est une belle et noble harmonie; mais je la comprends à peine, car c'est une voix de la terre, et depuis longtemps mes oreilles sont fermées aux harmonies de la terre. Les cordes d'argent ne chantent plus; les cordes d'acier sont devenues muettes. Explique-moi l'hymne de la sagesse, toi qui du ciel es descendu parmi les hommes.

L'ESPRIT DE LA LYRE.

Je ne puis plus rien t'expliquer, ô fille de la lyre! je ne puis que te chanter l'amour. J'ai perdu la science, je l'ai perdue avec joie; car l'amour est plus grand que la science, et ton âme est l'univers où je veux vivre, l'infini où je veux me plonger. La sagesse te parle de travaux et de devoirs; la sagesse te parle de la sagesse; tu n'as pas besoin de sagesse, si tu as l'amour. O Hélène! l'amour est la suprême sagesse; la vertu est dans l'amour, et le cœur le plus vertueux est celui qui aime le plus. Fille de la lyre, n'écoute que moi; je suis une mélodie vivante, je suis un feu dévorant. Chantons et brûlons ensemble; soyons un autel où la flamme alimente la flamme; et, sans nous mêler aux feux impurs que les hommes allument sur l'autel des faux dieux, nourrissons-nous l'un de l'autre, et consumons-nous lentement jusqu'à ce que, épuisés de bonheur, nous mêlions nos cendres embrasées dans le rayon de soleil qui fait fleurir les roses et chanter les colombes.

ALBERTUS, à Hélène.

Hélas! tu me réponds par un chant sublime qui allume en moi un désir toujours plus vaste; mais la sympathie ne met pas ton chant en rapport avec ma prière. Quitte la lyre, ô Hélène! tu n'as pas besoin de mélodie; ta pensée est un chant plus harmonieux que toutes les cordes de la lyre, et la vertu est la plus pure harmonie que l'homme puisse exhaler vers Dieu.

HÉLÈNE, touchant la lyre.

Réponds-moi, ô Esprit! ô toi que j'aime et qui parles la langue de mon esprit! Notre amour sera-t-il éternel, et la mort ne rompra-t-elle point notre hyménée! Ce n'est pas dans le rayon du soleil, ce n'est pas dans le calice des roses, ni dans le sein des colombes, que je puis éteindre l'amour qui me consume; je le sens monter vers l'infini avec une ardeur dévorante. Je ne puis t'aimer que dans l'infini; parle-moi de l'infini et de l'éternité, si tu ne veux que la dernière corde de mon âme se brise.

LES ESPRITS CÉLESTES.

Bonté infinie, amour éternel, protége la fille de la lyre! Ne laisse

pas l'étincelle de ce feu divin s'éteindre dans les douleurs de l'agonie! Miséricorde céleste, abrége l'épreuve de l'Esprit notre frère qui languit et qui brûle sur la corde d'airain! Ouvre ton sein aux enfants de la lyre, laisse tomber la couronne sur le front des martyrs de l'amour!

L'ESPRIT DE LA LYRE, à Hélène.

Que t'importe de posséder l'infini? Qu'as-tu besoin d'être assurée de l'éternité, si pendant un jour, si pendant une heure de ta vie, tu as compris et rêvé l'un et l'autre? L'amour seul peut te donner cette heure d'extase. Profites-en, ô Hélène, et que l'ambition d'un avenir idéal ne te fasse pas négliger le seul instant où l'idéal te soit présent. N'est-ce pas assez que cet instant, et l'amour ne peut-il résumer en une minute toutes les joies de l'éternité? Oh! Hélène! pour obtenir cet instant, j'ai vu briser avec transport toutes les cordes qui me liaient au ciel par la foi et l'espérance. Il ne m'a été laissé que l'amour, et l'amour me suffit. Donne-moi cet instant, ô Hélène, et si je suis éternel, je consens à faire le sacrifice de mon éternité. Je consens à m'éteindre dans ton âme, pourvu que ton âme consente à recevoir la mienne, et qu'elle oublie un seul instant l'infini et l'éternité.

ALBERTUS.

Tu es muette pour moi, ô ma pauvre Hélène! Les sons terribles de la lyre t'entraînent de plus en plus vers la région des pensées inconnues où je ne puis te suivre. Prends pitié de moi, prends pitié de toi-même, ô jeune Pythie! Crains ce délire sacré, trop puissant pour la nature humaine. Reviens à des pensées plus douces, à une foi plus humble, à un amour plus méritoire et plus bienfaisant.

LES ESPRITS CÉLESTES.

O trois fois saint, ô mille fois bon et miséricordieux! protége la fille de la lyre, prends pitié de l'esprit de la lyre!

HÉLÈNE, jouant de la lyre avec une impétuosité toujours croissante.

C'en est fait, il faut que j'aime. Le ciel et l'enfer ont allumé en moi des flammes inextinguibles. Mon âme est un trépied rempli de braise et de parfums. Je voudrais t'aimer, ô sage infortuné, martyr patient de la vertu et de la charité! Je voudrais t'aimer, ô esprit de la lyre, mélodie enivrante, flamme subtile, rêve d'harmonie et de beauté! Mais tous deux vous me parlez des choses finies, et le sentiment de l'infini me dévore! L'un veut que j'aime pour servir d'exemple et d'enseignement aux habitants de la terre; l'autre veut que j'aime pour satisfaire les désirs de mon cœur et goûter le bonheur sur la terre. O Dieu! ô toi dont la vie n'a ni commencement ni fin, toi dont l'amour n'a pas de

bornes, c'est toi seul que je puis aimer! Reprends mon âme tout de suite, ou laisse-la languir ici-bas dans une agonie aussi longue que l'existence de la terre; je ne veux pas perdre le sentiment de l'infini. O mon Dieu! aie pitié, car je souffre; aime-moi, car je t'aime; donne-moi ta vie, car je....

(La corde d'airain se brise avec un bruit terrible. Hélène tombe morte, et Albertus évanoui.)

LES ESPRITS CÉLESTES.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes dont le cœur est pur! Esprit notre frère, ton épreuve est finie; fille de la lyre, ta foi est récompensée. Venez à nous, ô enfants de l'amour! qu'un céleste hyménée vous unisse pour l'éternité! Gloire à Dieu au plus haut des cieux!

L'ESPRIT DE LA LYRE.

Où suis-je et que vois-je? Je me réveille dans les cieux, et ma vue embrasse l'infini! La lumière céleste et l'amour impérissable me sont rendus. O fille de la lyre, ta foi m'a sauvé; viens partager la liberté infinie et l'éternelle joie! Gloire à Dieu au plus haut des cieux!

(Hélène s'envole vers les cieux avec l'esprit de la lyre et les esprits célestes.)

ALBERTUS, se relevant, ramasse la lyre et court avec égarement autour de la chambre.

La lyre brisée, Hélène morte, morte! Hélène! Hélène! où es-tu? Je suis ton assassin! Hélène, Hélène! je veux me tuer!... Laissez-moi me tuer!...

MÉPHISTOPHÉLÈS, se montrant devant lui sous sa véritable forme.

Ne se tue pas qui veut, mon maître; il vous faut bien expier cette petite faute. Vous vivrez, s'il vous plaît, mais en société avec moi, en compagnie avec le désespoir.

ALBERTUS.

Ah! encore cette horrible apparition! Qui es-tu, esprit de ténèbres, image de la perversité, de l'athéisme et de la douleur? Je ne puis soutenir ta vue. Mon Dieu, délivrez-moi de cette vision; mon esprit s'égare!

MÉPHISTOPHÉLÈS, s'approchant pour le saisir.

Il faudra pourtant bien t'y accoutumer; la lyre est brisée, et j'ai tout pouvoir sur toi!

LE SPECTRE D'HÉLÈNE apparaît à Albertus avec l'esprit de la lyre sous la forme de deux anges.

Homme vertueux, ne crains rien des artifices du démon! nous veillons sur toi; la mort ne détruit rien, elle resserre les liens de la vie immatérielle. Nous serons toujours avec toi, ta pensée pourra nous

évoquer à toute heure ; nous t'aiderons à chasser les terreurs du doute et à supporter les épreuves de la vie.

(Albertus tombe à genoux.)

CHOEUR DES ESPRITS CÉLESTES.

Arrête, Satan ! tu ne peux rien sur celui qui tire sa sagesse de la foi et de la charité ; sa main a brisé les six cordes de la lyre, mais sa main était pure et le chant de la septième corde l'a sauvé. Désormais son âme sera une lyre dont toutes les cordes résonneront à la fois, et dont le cantique montera vers Dieu sur les ailes de l'espérance et de la joie. Gloire à Dieu dans les cieux.

L'ESPRIT D'HÉLÈNE.

Et paix sur la terre aux hommes d'un cœur pur !

(Méphistophélès s'envole en rasant la terre ; les esprits célestes disparaissent dans les cieux.)

SCÈNE IV.

ALBERTUS, WILHELM, HANZ, CARL.

HANZ.

Maître, l'heure de la leçon est sonnée ; on vous attend.

WILHELM, avec inquiétude.

Je croyais trouver Hélène avec vous ?

ALBERTUS.

Hélène est partie.

HANZ.

Partie ? En proie à un nouvel accès de démence ?

WILHELM.

Que vois-je ?.... La lyre brisée ?.... Oh ! mon Dieu ! Où donc est Hélène.

ALBERTUS.

Hélène est guérie !

CARL.

Par quel miracle ?

ALBERTUS.

Par la justice et la bonté de Dieu !

WILHELM.

O maître ! Que voulez-vous dire ? que s'est-il passé ? Nous avons entendu un bruit terrible, comme celui de la foudre qui éclate ; nous

voyons la lyre privée de toutes ses cordes, et votre visage est inondé de larmes.

ALBERTUS.

Mes enfants, l'orage a éclaté, mais le temps est serein; mes pleurs ont coulé, mais mon front est calme; la lyre est brisée, mais l'harmonie a passé dans mon âme. Allons travailler!

George Sand.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mai 1839.

Nous sommes loin de vouloir que l'opposition soit interdite ou trouvée coupable dans un gouvernement constitutionnel ; mais l'opposition, telle qu'elle a été faite sous le ministère du 15 avril, était bien propre, nous l'avons dit souvent, à encourager les factieux. L'émeute a pris au sérieux les récriminations de la presse, et nous voyons maintenant la presse gémir sur ces tristes résultats. Dieu nous garde d'accuser personne ; nous savons que la plupart de ceux dont les paroles et les écrits ont donné tant d'audace aux ennemis du gouvernement de juillet, et de tout gouvernement, on peut dire, eussent été les premiers à défendre les institutions et toute la société menacées. Que ce funeste événement leur serve au moins de leçon ; ils savent maintenant quelles sanglantes passions ils excitent lorsqu'ils se livrent à leurs inimitiés et à leurs déclamations.

Dans les journées de juin et dans toutes les circonstances où ils n'ont été soutenus que par le parti des clubs et des associations républicaines, les factieux avaient appris que leurs forces étaient insuffisantes ; et le complot qui vient d'échouer par le courage et le dévouement de l'armée et de la garde nationale, n'eût certainement pas été conçu sans les tristes circonstances où nous vivons depuis un an. Depuis un an, en effet, chaque jour on a vu des opinions diverses se réunir pour tout arrêter dans le gouvernement, l'affaiblir en l'accusant de manquer de force, parler, écrire contre l'extension de la prérogative royale, et nécessiter des élections pendant lesquelles ces accusations ont retenti sur tous les points de la France. Combien de fois n'avons-nous pas combattu cette exagération du gouvernement représentatif, qui tendait à écarter entièrement la couronne des conseils où se traitent les affaires de l'État, à faire de la chambre des députés l'élément unique du gouvernement, et à mettre les deux autres pouvoirs dans un état complet d'impuissance ! Eh bien ! ces vues ont été accomplies. Depuis deux mois, la chambre a été mise en possession du gouvernement, tout s'est à peu près effacé devant elle, même la prérogative de la couronne, qui consiste à faire choix des ministres. Qu'avons-nous vu ? Les partis se sont mis en quelque sorte eux-mêmes hors de cause, et les factions, voyant cette longue crise, ont espéré que tous ces partis mécontents les lais-

seraient faire. Heureusement, les factieux ne calculent pas toujours bien. A Strasbourg, les bonapartistes, déguisés en républicains, avaient compté et mal compté sur quelques mauvais pamphlets répandus dans une armée loyale et fidèle. A Paris, les républicains, peut-être travestis en bonapartistes, avaient sans doute compté sur l'effet des déclamations des journaux depuis un an; ils s'étaient dit que, puisque la monarchie de juillet était blâmée et abandonnée par un si grand nombre de ses anciens partisans, elle se trouverait livrée à ses ennemis sans défenseurs. La révolte a encore mal compté; elle a pu se convaincre que la guerre entre les partis, sur laquelle elle basait ses espérances, n'était pas sérieuse, et que la monarchie de juillet retrouve aussitôt tous ses soutiens dès qu'elle est menacée d'un danger réel. Mais n'est-ce donc rien que d'avoir donné lieu, même involontairement, à d'affreux excès, et les partis, ainsi que leurs organes, ne seraient-ils pas bien coupables, s'ils ne changeaient la nature d'une opposition qui nous a fait passer par tant de misères depuis six mois?

Nous en avons l'espoir, puisque chacun des partis qui ont donné lieu au désordre des esprits et des choses, en accusant le pouvoir d'empiétements et d'usurpations, compte quelques-uns de ses représentants dans le nouveau ministère. Nous ne voulons pas aujourd'hui porter de jugement sur quelques-uns des membres qui le composent. Leurs actes mêmes, s'ils en faisaient, devraient être jugés à cette heure avec indulgence. L'inquiétude est encore dans tous les esprits; la paix publique veut une prompte et sévère répression, et ce n'est pas le moment d'affaiblir le pouvoir, qui a besoin, au contraire, que chaque bon citoyen lui prête des forces. Silence donc sur la conduite des partis et sur les hommes qu'ils ont fait surgir. Le ministère qui vient de se constituer est né de la circonstance; des opinions opposées y figurent : c'est le résultat forcé de la coalition; et c'est un résultat que nous avons nous-mêmes approuvé d'avance, quand nous avons vu la coalition l'emporter dans les élections. Les chefs des partis coalisés sont écartés, il est vrai, et restent en dehors des affaires. Nous aurions voulu les voir placés dans le gouvernement, pour ajouter à la sécurité du gouvernement même, et pour ne plus voir se renouveler ces déplorables luttes où toutes les passions et toutes les médiocrités politiques sont venues se grouper derrière quelques capacités. Les immenses difficultés qui se sont élevées depuis un an devant le dernier ministère, les attaques habiles et passionnées dont il avait été l'objet, et que nous avons repoussées sans relâche, justifiaient nos alarmes. Il en a été décidé autrement. Nous souhaitons qu'il ne se fasse pas de nouvelle scission dans les partis, déjà si divisés, et que l'élévation des vues, la noblesse du caractère de ceux qu'on a écartés, les empêchent de s'opposer à la formation d'une majorité si nécessaire en ce moment. Le ministère du 12 mai est présidé par le maréchal Soult, qu'on souhaitait, avec raison, voir au ministère de la guerre. Dès que l'émeute s'est montrée dans nos rues, l'incertitude qui régnait sur la présidence à venir de M. le duc de Dalmatie a dû cesser. Une feuille périodique demandait, il y a quelques jours, si l'épée seule du maréchal suffisait dans une combinaison politique, quand on était en paix avec l'Europe et les factions. Les factions se sont chargées de répondre, elles ont rendu l'épée du maréchal Soult indispensable; et d'ailleurs, on ne peut nier

que le cabinet nouveau ne renferme des hommes de talent. Mais, encore une fois, le présent exige que nous ne nous occupions pas du passé, et les hommes modérés qui ont appuyé le gouvernement dans des moments moins difficiles que celui-ci, doivent tous se faire, comme nous, un devoir d'attendre avec bienveillance les actes du nouveau cabinet.

Nous connaissons trop les partis politiques pour espérer de voir cette pensée accueillie par toute l'opposition qui a combattu le ministère du 15 avril, et surtout par la partie exagérée de cette opposition qui s'est jetée, par un reste d'habitude, sur le cabinet intérimaire qui vient de se retirer. Déjà un des organes de cette opposition s'écrie que le ministère de M. Molé lui semble préférable à celui qui vient de se former. Notre intention n'est pas de le contredire; mais on peut trouver une telle pensée étrange de la part de ceux qui ne professaient pas la même opinion que nous sur le ministère de M. Molé. A leurs yeux, le cabinet du 15 avril était, s'il nous en souvient, corrupteur, corrompu et incapable. C'étaient les trois épithètes honorables qu'on jetait alors à un ministère qui a donné à la France deux ans de sécurité et de prospérité qu'elle serait bien heureuse de retrouver aujourd'hui! Et voilà maintenant qu'avant toute autre manifestation qu'un simple discours de M. le maréchal Soult, le ministère actuel, composé d'hommes portés naguères avec enthousiasme par la gauche, se trouve dans l'estime des organes de ce côté de la chambre, au-dessous du ministère du 15 avril! En vérité, la coalition justifie toutes nos prophéties beaucoup plus tôt que nous ne l'aurions voulu, et quand nous annoncions que l'époque des vérités dures ne tarderait pas à arriver pour ses différents membres, nous ne pensions pas qu'ils s'adresseraient si prochainement un langage encore plus dur que celui de la vérité.

Nous qui n'avons jamais reproché aux membres actuels de l'administration que d'avoir donné, par leur adhésion, des forces à une coalition que nous avons toujours regardée comme funeste au pays d'abord, puis à ceux-là même qui en faisaient partie, notre impartialité nous permettra des jugements plus justes. Nous avons défendu les ministres du 15 avril contre les attaques de ceux qui les accusaient de n'être que des instruments serviles dans les mains du roi. C'est par de pareilles accusations, c'est en soutenant que le ministère du 15 avril ne couvrait pas assez la couronne de sa responsabilité, c'est en se plaçant entre le roi et les conseillers de sa couronne, qu'on a faussé l'opinion publique et renversé ce ministère. Il n'y a que vingt-quatre heures que le nouveau ministère existe, et déjà on déclare qu'il n'est qu'un vain simulacre placé en face de l'opinion pour cacher un gouvernement qui est ailleurs. Nous n'avons pas attendu longtemps, on le voit, pour retomber dans les accusations portées contre le cabinet du 15 avril; mais on nous croira quand nous dirons que nous en éprouvons plus d'affliction que de contentement, et les bons esprits qui nous ont appuyés de leur approbation dans notre longue lutte contre la coalition, nous comprendront sans peine. A nos yeux comme aux leurs, sans doute, le salut du gouvernement de juillet, en butte à tant d'ennemis, dépend d'une administration qui ait tous les moyens de se défendre et d'imposer à ses adversaires par son périence, par l'influence que peut donner sur l'armée une grande réputa n militaire, par l'éloquence à la tribune, enfin par tout ce qui

fait la force dans une organisation telle que la nôtre. Mais, dès sa naissance, voilà le ministère en butte aux attaques qui ont paralysé le cabinet de M. Molé. Or il se trouvait aussi des hommes de talent et des hommes d'affaires dans le ministère du 15 avril, et parmi eux, il n'en était pas qui eussent accusé leurs prédécesseurs de n'être que des simulacres de gouvernement! Cependant le ministère de l'amnistie a succombé sous ces attaques!

Au temps du ministère du 15 avril, nous avons toujours traité ces accusations de calomnies d'abord, car nous étions sûrs de la vérité de nos paroles; nous ajoutions ce qu'il nous est permis d'ajouter aujourd'hui: c'est que les doctrines professées dans les partis coalisés sur la responsabilité des ministres et l'influence de la couronne sont une exagération du gouvernement représentatif. On conviendra que ce n'est pas le moment de discuter bien au long cette éternelle thèse; mais ce n'est pas non plus le moment de l'abandonner et de céder sur ce point à nos anciens adversaires, qu'ils soient restés dans l'opposition, ou qu'ils aient passé dans d'autres rangs. C'est sur ce terrain que se sont réunis tous les partis qui ont combattu le gouvernement depuis un an, et l'émeute est venue les y rejoindre. Assurément ils ne lui avaient pas donné ce rendez-vous; mais quelle thèse était plus favorable que celle-là à ceux qui veulent changer la forme même du gouvernement? Les uns veulent, il est vrai, contenir la couronne en lui donnant des ministres de leur choix; mais les autres croient aller plus droit au remède du prétendu mal en supprimant la couronne. Tandis que les partis parlementaires persuadaient à la chambre qu'il fallait changer de ministres, les factieux tâchaient de persuader plus bas que le changement devait être plus complet. C'est ainsi que se traduisaient en passions violentes les opinions que nous avons vu s'élever si subitement sur le ministère du 15 avril; et après ce qui s'est passé depuis trois jours, il ne peut rester de doute aux esprits modérés sur les dangers de cette polémique.

Les meilleurs esprits semblent avoir oublié que nous avons adopté une forme de gouvernement qui fut donnée, il y a quelques siècles, à l'Angleterre, par la plus puissante des aristocraties, laquelle, s'appuyant sur le peuple, dont elle disposait, entoura la couronne de liens, et lui laissa à peine la simple connaissance des affaires de l'État. Et c'est dans un pays où la classe moyenne est récemment en possession du pouvoir, dans une organisation chancelante, nouvelle, où cette classe dominante a contre elle l'aristocratie, écartée des affaires, privée de son influence, et les classes inférieures, qu'on excite chaque jour à la désobéissance et à la destruction, c'est dans un tel état de choses qu'on veut réduire à rien l'influence de la couronne, et faire une fiction de celui qui la porte! La classe moyenne ne se trouve-t-elle pas déjà assez isolée? veut-elle vivre seule dans l'État et détruire toutes les autres forces? La situation du pouvoir est telle, en France, qu'il est besoin qu'on ne le prive des lumières de personne, pas même de celles du roi, surtout quand ce roi est plein d'expérience et d'habileté. Nous croyons qu'il faut un ministère responsable, un cabinet parlementaire, c'est-à-dire répondant aux vues de la majorité; mais nous croyons que toutes ces choses existent dès que le roi choisit ses ministres dans les chambres, et dès que les chambres les ont acceptés en votant pour eux. Ce que nous espérons, c'est que désormais, quand des ministres rempliront ces

deux conditions, on les regardera comme des ministres sérieux, et qu'on discutera leurs actes sous leur responsabilité, et non en la cherchant ou en la demandant ailleurs. Nous avons vu quels sont les fruits de semblables discussions : l'impossibilité de trouver des ministres d'abord, et de là des crises sans fin, d'où résultent les affreux désordres dont nos rues portent encore les sanglants vestiges. Il est bien convenu que nous n'entendons pas blâmer les discussions et l'examen de la capacité des ministres. A nos yeux, les ministres qui n'offriraient pas une responsabilité suffisante seraient ceux qui seraient étrangers par leur vie et leurs travaux aux départements qu'ils dirigeraient; mais l'opinion publique fait toujours justice de tels ministres, et il n'est pas nécessaire de porter les yeux au-dessus d'eux pour les remettre dans leur véritable situation.

Nous nous arrêtons sur les inconvénients de cette polémique, parce que c'est en l'employant qu'on a faussé toutes les idées, et qu'on a produit cet étrange pêle-mêle d'opinions du milieu duquel, après une crise longue et désastreuse, on a eu tant de peine à faire sortir un ministère. Nous en déplorons les résultats, parce qu'elle a semé l'irritation dans les partis au point d'amener des exclusions bien regrettables à nos yeux, parce qu'elle a séparé M. Thiers des hommes qui partageaient ses opinions, et auxquels il eût apporté une force qui pourra quelque jour leur manquer. La séance de la chambre d'aujourd'hui ajoute à nos regrets. En écartant M. Thiers de la présidence de la chambre, la majorité nous semble avoir cédé à une fâcheuse influence, et avoir oublié à la fois la haute réputation, les talents de M. Thiers, comme les services qu'il a rendus en d'autres temps au pays. Dans la situation nouvelle que lui ont faite les événements, et, disons-le, la mémoire oublieuse des partis, M. Thiers aura besoin de la modération dont il a souvent fait preuve, et qui, nous l'espérons, ne l'abandonnera pas. Les hommes tels que M. Thiers ont toujours leur place marquée dans les affaires, et leur éloignement ne saurait être de longue durée, quelles que soient les apparences. Mais, nous ne craignons pas de le dire, ce n'est pas dans les rangs de ceux qui semblent aujourd'hui séparés de M. Thiers que sont ses véritables ennemis, et ceux qui travaillent chaque jour à l'éloigner du gouvernement. Il doit les chercher plutôt parmi certains organes de la presse qui se sont mis en tête de lui vouer leurs fâcheux services, et de le défendre en attaquant toutes les opinions modérées qui ont sympathisé en tout temps avec celles de M. Thiers.

LETTRES

SUR LES AFFAIRES EXTÉRIEURES.

XIV

MONSIEUR,

C'est avec raison que l'on a attaché une grande importance au voyage que M. de Zéa Bermudez et M. Marliani viennent de faire en Allemagne. Pour n'avoir pas réussi, leur mission n'en était pas moins sérieuse, et elle méritait assurément plus de succès qu'elle n'en a eu. Les circonstances au milieu desquelles ils se sont présentés à Berlin et à Vienne n'étaient pas défavorables, et si leurs efforts n'ont pas eu le résultat qu'on pouvait s'en promettre, c'est que sans doute le moment n'est pas encore arrivé de faire entendre raison sur la question d'Espagne aux cabinets qui n'ont pas reconnu la reine Isabelle II. Il est, du reste, à remarquer qu'au moins ces cabinets suspendent leur jugement, et que tout en manifestant leurs sympathies, ils n'engagent pas irrévocablement leur politique. Ils attendent que les événements aient prononcé ou pris une tournure qui ne laisse plus de doutes sur l'issue de la lutte actuelle, car ils n'accordent pas de caractère officiel aux agents de don Carlos qu'ils tolèrent auprès d'eux; et si, comme je l'espère, la cause de la reine prend le dessus d'une manière marquée, les gouvernements d'Autriche et de Prusse se souviendront peut-être alors de la mission de M. de Zéa qui, dès à présent, a dû faire sur eux quelque impression.

M. de Zéa, vous le savez, a été, à plusieurs reprises, ministre de Ferdinand VII; il a exercé hors de l'Espagne des fonctions diplomatiques de l'ordre le plus élevé; chef du cabinet de Madrid à l'époque de la mort du roi, il avait préparé le paisible avénement de la jeune reine et il présida aux premiers actes du nouveau règne. Le premier établissement de la succession féminine s'accomplit à Madrid et dans tout le reste de l'Espagne, sauf quelques bourgades des

provinces du Nord, sans grandes difficultés; la plupart des chefs de l'armée saluèrent de leurs acclamations la fille de leur souverain; les grands corps de l'État n'hésitèrent point à se compromettre dans le même sens; les passions populaires furent contenues et désarmées partout où elles semblaient à craindre pour le nouveau gouvernement, et bien que la Navarre ait commencé à remuer quatre jours après la mort de Ferdinand VII, à voir le prétendant se traîner à la suite de don Miguel vaincu et sur le point d'être chassé du Portugal, on n'aurait guère pensé alors que la fortune de don Carlos dût en peu de temps balancer celle de la royauté qui s'élevait à Madrid. Si M. de *Zéa* eût été mieux secondé par tous ses collègues, peut-être le mouvement de la Navarre et des provinces basques n'aurait-il pris aucune consistance. Mais cet homme habile, intelligent, modéré, plein de courage, qui s'était dévoué à servir contre don Carlos la fille et la veuve de Ferdinand VII, et qui aurait pu faire tant de bien à l'Espagne, vit tout d'un coup son action paralysée, ses intentions méconnues, ses services oubliés, sa vie publique calomniée par des haines furieuses et aveugles. Après avoir quelque temps essayé de tenir tête à l'orage, il fut enfin obligé de céder, et bientôt il disparut de la scène politique. Il pressentit tous les malheurs qui allaient fondre sur l'Espagne, et comprit que désormais, au moins pendant un certain nombre d'années, il devait se tenir à l'écart. Mais en quittant sa patrie, il demeura fidèle à la cause qu'il avait embrassée avec tant d'ardeur. Ceux qui ne le connaissaient pas crurent qu'il chercherait à faire sa paix avec le prétendant, qui s'estimerait heureux de montrer à l'Europe un homme de tant de modération et de lumières enrôlé sous ses drapeaux. Il n'en était rien. M. de *Zéa* eut, au contraire, grand soin d'établir sa position comme ancien ministre, constant serviteur et partisan dévoué de la reine. Il vécut obscurément dans un coin de l'Allemagne, sans se mêler d'aucune intrigue, et de plus en plus étranger aux affaires de son pays, que les révolutions ministérielles, parlementaires ou militaires, livraient à des partis chaque fois plus éloignés de ses principes et de ses affections.

Tel est l'homme qui, dans ces derniers temps, a consenti à faire auprès des cabinets de Berlin et de Vienne, en faveur du gouvernement constitutionnel de l'Espagne, une tentative dont personne mieux que lui ne pouvait assurer le succès, si le succès avait été possible. Il fut secondé et accompagné dans cette mission par M. Marliani, proscrit politique italien, qui, depuis le commencement de la guerre civile, a mis au service de la reine et de la cause libérale son caractère entreprenant et résolu, son intelligence vive et féconde en ressources, son expérience des révolutions et son activité d'homme d'affaires. Le seul fait de cette association entre deux hommes d'origines et de tendances si différentes est par lui-même un curieux symptôme de l'état actuel des esprits en Espagne. Il prouve que la prolongation de la guerre civile, l'épuisement matériel et moral du pays, l'impuissance aujourd'hui bien constatée des opinions les plus bruyantes et les plus orgueilleuses, ont fait tomber bien des barrières entre les diverses fractions du parti de la reine. Assurément, quand M. Marliani, dans le premier enivrement de la déplorable révolution de la Granja, venait à Paris, en septembre 1836, faire reconnaître le ministère Calatrava, il ne s'attendait guère, après la chute rapide de ses amis, à ce qu'au bout de

deux ans, les événements le rapprochassent de M. de Zéa pour l'accomplissement d'une mission commune. M. de Zéa, profondément enseveli alors dans sa retraite de Carlsruhe et oublié de tous, avait été la première victime du mouvement libéral qui, avec quelques intermittences dans sa marche, venait d'aboutir au renversement de M. Isturitz, au lâche assassinat de Quesada, à la proclamation violente de la constitution de 1812, et à la restauration de M. Mendizabal. Aux yeux de M. de Zéa, c'était sans doute un malheur de plus ajouté à tous ceux qui, depuis son éloignement des affaires, avaient frappé l'Espagne. Aux yeux de M. Marliani, c'était la victoire définitive du principe libéral et par conséquent, malgré les apparences, de la cause de la reine, identifiée avec ce principe. Eh bien! ces deux hommes qui jugeaient alors si différemment la révolution de la Granja, devaient s'entendre deux ans plus tard et se *coaliser* honorablement, sans faiblesse, sans capitulation de principes, sans abjuration de leur passé. C'est que M. Marliani et M. de Zéa, sont, avant tout, des esprits pratiques. On avait d'abord mal jugé ici le premier. Chargé de faire reconnaître ou de faire pardonner au gouvernement français une révolution opérée par des soldats ivres, et qui se présentait sous un jour si odieux, on avait craint de trouver en lui un ardent tribun, formé dans les clubs de Madrid, ou l'agent de coupables intrigues. J'ai tout lieu de croire que l'on n'a pas tardé à reconnaître qu'on s'était trompé. M. Marliani s'est bientôt fait apprécier comme un esprit éminemment politique, c'est-à-dire raisonnable et modéré, qui ne ferme pas obstinément les yeux et les oreilles à ce qui contrarie ses opinions ou ses désirs, pour qui la leçon des événements n'est pas perdue, et qui est capable de transiger sur les moyens, pourvu que le but ne soit pas sacrifié. Je ne connais M. Marliani que par ses actes. Je vous avouerai que j'ai partagé contre lui les préventions communes; mais j'en suis revenu, grâce à un examen plus attentif et à des renseignements plus exacts. La démarche à laquelle il vient de s'associer lui fait, j'ose le dire, le plus grand honneur, en ce qu'elle le montre supérieur aux stupides préjugés qui rendent en tout pays les partis et les hommes exclusifs si peu propres aux affaires.

La mission de M. Zéa en Allemagne n'est pas le fait du gouvernement espagnol. Ce n'est donc pas l'Espagne constitutionnelle qui a échoué dans une tentative officielle et patente de rapprochement auprès des cabinets de Vienne et de Berlin; ce sont deux particuliers, citoyens espagnols, l'un par sa naissance, l'autre par son libre dévouement à une patrie d'adoption, qui ont tenté, à leurs risques et périls, et sous la responsabilité exclusive de leur nom, les premières démarches, celles qui s'adressaient au gouvernement prussien; mais ils étaient sûrs d'un auguste assentiment, car, si je puis compter sur l'exactitude de mes informations, puisées à une source excellente, M. Marliani avait reçu directement de Madrid, quoique par des voies mystérieuses, deux lettres autographes de la reine, la première pour lui-même, la seconde pour M. de Zéa, qu'il devait aller chercher à Carlsruhe, lesquelles lettres auraient déterminé leur honorable entreprise. Ils se rendirent d'abord à Berlin, en donnant pour motif à leur voyage une négociation étrangère à la question politique, et dont le but était d'engager les puissances du Nord à faire cesser, par une intervention efficace auprès de don Carlos, ces horribles massacres de prison-

niers qui remontaient principalement à la déplorable initiative de Cabrera. MM. de Zéa et Marliani reçurent personnellement à Berlin un accueil très-favorable. M. de Zéa plaisait; son nom était une garantie d'ordre; il personnifiait en lui, pour ainsi dire, le système politique de l'administration prussienne, ce *despotisme éclairé,* qu'il avait regardé comme le système de gouvernement le plus propre à régénérer l'Espagne, et dont il faut convenir que la Prusse offre avec succès la plus habile application. Quant à M. Marliani, il ne déplut pas, et ce fut assez. Quoique l'on soit à Berlin plus tolérant sur le chapitre de la religion que sur celui de la politique, on n'y ressent pas contre les hommes et les principes libéraux cette animosité dont plusieurs autres cabinets se montrent trop souvent susceptibles. D'ailleurs, le nom de M. de Zéa protégeait celui qu'une pensée prévoyante lui avait habilement associé pour rassurer sur cette mission l'opinion libérale en Espagne, en Angleterre et en France. L'accueil de M. de Werther, auquel on suppose cependant une inclination bien prononcée pour don Carlos, à cause de leurs anciens rapports d'amitié en Espagne, ayant encouragé les deux diplomates, ils essayèrent d'aborder la question politique, et voici comment ils comprirent leur mission. Ils n'ignoraient pas que le principe de légitimité, allégué par les partisans de don Carlos et par les cabinets du Nord en faveur de ce prince, n'était guère autre chose qu'un prétexte pour ne pas reconnaître la reine Isabelle II; ils savaient que la question du gouvernement intérieur de l'Espagne avait une importance bien plus réelle aux yeux de l'empereur Nicolas, de M. de Metternich et de M. de Werther; enfin ils ne se dissimulaient pas que, dans une autre ordre d'intérêts, c'était surtout l'alliée de l'Angleterre et de la France que la Prusse, l'Autriche et la Russie craignaient de voir s'établir solidement sur le trône d'Espagne. Mais ils pensèrent néanmoins que s'ils parvenaient, sans entrer dans la question d'institutions, à démontrer que le principe de la légitimité, comme on l'entend à Vienne et à Berlin, était positivement en faveur de la jeune reine, ils rendraient à sa cause un grand service; qu'ils éveilleraient peut-être des scrupules dans certains esprits; qu'à tout hasard ils enlèveraient à la mauvaise foi un prétexte commode, en ne laissant aux cabinets qui se refusent à reconnaître Isabelle II d'autre raison à invoquer que la raison d'État, raison plus variable, et, après tout, moins respectable que le principe de légitimité.

C'est ce qu'a fait M. de Zéa dans un mémoire historique fort curieux, que je crois peu susceptible d'une réfutation sérieuse, et qui est aujourd'hui assez répandu pour que je ne vous y arrête pas longtemps. Nous y reviendrons tout à l'heure. Poursuivons le récit de la mission qui, vous ai-je dit, semblait, à son début, permettre quelque espérance. M. Marliani, voyant M. de Zéa favorablement écouté à Berlin, sentit alors le besoin d'un appui extérieur qui donnât plus de force à son langage. Ici, monsieur, j'ai un aveu pénible à vous faire. Ce n'est pas à la France que les deux envoyés espagnols crurent pouvoir demander cet appui avec quelque chance de succès. Malgré la chute des hommes de la Granja, la France a gardé, depuis quelques années, envers l'Espagne, une attitude d'observation bienveillante, mais si peu caractérisée par des actes, qu'on a pu la croire fermement résolue à laisser la cause de la reine lutter et triompher toute seule. D'ailleurs, le gouvernement français, au milieu de ses

embarras intérieurs, aurait peut-être accueilli avec trop d'indifférence les ouvertures qu'on lui aurait faites dans un moment si mal choisi. J'aimerais mieux cependant m'expliquer, par un autre motif dont je parlerai plus tard, le peu d'empressement que manifestèrent MM. de Zéa et Marliani à solliciter l'appui officiel de la France en faveur de leur essai de négociation. Quoi qu'il en soit, M. Marliani ayant laissé M. de Zéa continuer, à Berlin, son entreprise de conversion sur M. de Werther, se rendit à Londres, fut très-bien reçu de lord Palmerston, lui communiqua le mémoire de son collégue qui obtint l'entière approbation du ministre anglais, le fit imprimer, et réussit tellement à intéresser lord Palmerston à l'objet de leur mission, que celui-ci recommanda officiellement à lord William Russell, ministre d'Angleterre en Prusse, d'appuyer de tout son pouvoir les efforts de M. de Zéa pour faire reconnaître la reine d'Espagne par le gouvernement prussien. M. Marliani retourna ensuite à Berlin, fort content du résultat de son voyage en Angleterre. Effectivement, lord Palmerston lui avait tenu parole, et dans sa dépêche à lord William Russell, il développait avec chaleur les raisons qui devaient déterminer le cabinet de Berlin à se prononcer ouvertement contre don Carlos, et à fortifier, par sa reconnaissance, la cause que désormais il pouvait, en toute sûreté, considérer comme la seule légitime. Ajouterai-je, monsieur, que, malheureusement, lord Palmerston ne s'arrêtait pas à ce genre d'arguments, et qu'il invoquait encore d'autres considérations, celle-ci par exemple : le gouvernement prussien, aurait dit lord Palmerston, doit sentir qu'à tout prendre, le triomphe de don Carlos est bien incertain, bien peu probable; que la guerre civile, en se prolongeant quelques années encore au grand détriment de l'Espagne, laissera la France parfaitement tranquille de ce côté, à cause de l'épuisement de la Péninsule; qu'il serait donc dans l'intérêt de la Prusse que le gouvernement de la reine, en faveur duquel sont aujourd'hui les plus grandes chances de succès définitif, se constituât maintenant avec force; que la Prusse pourrait contribuer à ce résultat et s'en donner le mérite, en abandonnant ouvertement don Carlos, et qu'elle acquerrait par là sur le cabinet de Madrid une influence dont elle pourrait tirer parti, le jour où la France, toujours inquiète (c'est lord Palmerston qui parle), toujours rêvant sa frontière du Rhin, menacerait les provinces rhénanes! Eh bien! monsieur, quoique l'on m'ait rapporté presque textuellement, et en fort bon lieu, ce raisonnement de lord Palmerston, je ne puis croire qu'il ait engagé lord W. Russell à faire valoir de tels arguments auprès de M. de Werther. Non pas que je ne les trouve bons; tout au contraire, Mais l'alliance anglaise, que deviendrait-elle, que serait-elle, je vous le demande, si en pleine paix l'Angleterre notre alliée, l'Angleterre des whigs, l'Angleterre libérale, se préoccupait ainsi des écarts possibles de notre ambition et cherchait de si loin à se prémunir contre un esprit de conquêtes, qui ne s'est pas, que je sache, manifesté une seule fois depuis la révolution de juillet? Par respect pour l'alliance anglaise, je n'admets donc pas que lord Palmerston ait tenu ni autorisé ce langage. Mais une politique anglaise, plus soupçonneuse que ne doit l'être celle des whigs, pourrait sans doute recourir à de pareils moyens, nourrir de pareilles inquiétudes, et chercher à les faire partager soit à la Prusse, soit à l'Autriche; et j'en tire cette conclusion : c'est que la ques-

tion d'Espagne est avant tout une question française, qu'il ne faut en abandonner la solution à aucune autre puissance, amie ou ennemie, et que la France doit à son propre avenir de ne pas rester éternellement indifférente à celui de la cause constitutionnelle au delà des Pyrénées.

Cependant, la mission des deux envoyés espagnols n'a pas eu à Berlin, malgré l'appui de l'Angleterre, d'autre succès que celui d'un accueil bienveillant pour leurs personnes. Je ne crois pas même que le ministère prussien ait consenti à discuter avec M. de Zéa le fond de la question, c'est-à-dire le plus ou le moins de légitimité de la jeune reine. Ce n'est pas que l'on soit, à Berlin, fort enthousiaste de l'inquisition, des moines et des confesseurs de don Carlos, surtout depuis la rupture avec le saint-siége. Mais il y a parti pris d'attendre, et habitude de sympathie pour le prétendant; on y ressent un faible pour le despotisme, un éloignement instinctif pour les institutions libérales que l'on ne sépare plus de la cause de la reine, et en dépit des calculs que pourrait faire une politique plus hardie, une répugnance secrète à embrasser la même cause que l'Angleterre et la France. J'ignore si M. Antonini, ministre de Naples, a exercé en cette occasion quelque influence sur la résolution de M. de Werther. On peut en douter, bien que la présence de ce diplomate à Berlin n'y ait pas été inutile au parti carliste. Or voici quels sont les antécédents de M. Antonini. Ce personnage, qui s'était élevé au poste de ministre plénipotentiaire de Naples à Madrid, en passant par les rangs les plus obscurs de la police sicilienne, avait, comme ambassadeur de famille, le plus facile accès dans l'intérieur du palais. Il s'était, ainsi que son gouvernement, prononcé avec le plus grand éclat contre la pragmatique sanction du 29 mars 1830, par laquelle était promulguée la loi rendue par Charles IV, en 1789, pour rétablir l'ancienne législation espagnole sur la succession au trône, et abroger celle que Philippe V lui avait substituée en 1713. Ce fut lui que le parti apostolique choisit au mois de septembre 1832 pour instrument de ses projets. Il s'agissait d'arracher au roi mourant la révocation de l'acte solennel de 1830, rendu par le souverain en pleine liberté et dans la parfaite jouissance de toutes ses facultés, sept mois avant la naissance de la reine Isabelle. M. Antonini s'en chargea : il obséda la reine Christine jusqu'au chevet du mourant avec un acharnement impitoyable, il fit dresser l'acte de révocation par ce même Calomarde, qui, après avoir trahi don Carlos, avait suggéré au roi la pragmatique sanction du 29 mars, pour échapper à l'implacable ressentiment du parti apostolique, et qui acheta ensuite, par une trahison nouvelle, le pardon de ce parti; enfin il extorqua à Ferdinand VII à l'agonie une signature en caractères illisibles. Mais le roi n'était pas mort : rendu à la vie et à la santé, contre toute espérance, il revint aussitôt à ses premières intentions, chassa Calomarde et tous les fauteurs de cette coupable intrigue, annula le décret qu'on avait surpris à son intelligence éteinte, et par une déclaration nouvelle, en date du 31 décembre 1832, confirma la pragmatique du 29 mars en faveur de sa fille, qui, le 22 juin de l'année suivante, fut solennellement reconnue comme l'héritière du trône, et reçut en cette qualité les serments et l'hommage des députés de la nation, réunis en cortès. « Tout le corps diplomatique, disent les auteurs du mémoire, assista à cette cérémonie, *moins l'envoyé de Naples* » C'est ce M. Antonini que M. de Zéa Bermudez

a retrouvé à Berlin, toujours aussi passionné, et admirateur aussi fanatique du roi de Hanovre que de don Carlos. Il serait fâcheux que M. de Werther se mît à la suite d'un pareil homme.

Après avoir vu que leur séjour se prolongerait inutilement à Berlin, MM. de Zéa et Marliani partirent pour Vienne ; mais ils y furent moins heureux encore. M. Marliani, réfugié politique italien, ne pouvait y être vu avec bienveillance. La considération méritée dont M. de Zéa jouit en Allemagne ne changea point les dispositions de M. de Metternich à l'égard de la cause que venait plaider auprès de lui l'ancien ministre de Ferdinand VII. Le prince déclara fort sèchement à M. de Zéa que la question d'Espagne n'était pas, à ses yeux, une question de légitimité ni une affaire de succession, mais une question purement politique ; qu'il ne pouvait la discuter avec lui, et qu'il n'avait ni proposition à entendre, ni communication d'aucune espèce à recevoir, et qu'en conséquence il ne lui permettait pas de séjourner à Vienne plus de quarante-huit heures. M. de Zéa tenait-il en réserve, pour ébranler le cabinet de Vienne, ce projet de mariage entre la jeune reine et l'un des archiducs dont les journaux parlaient alors ? M. de Metternich a-t-il, vis-à-vis de la France, le mérite de n'avoir pas même voulu écouter une proposition qu'il aurait était si pénible au gouvernement français de voir faire par l'Espagne et accueillir par l'Autriche ? Je ne le crois pas. Il me semble que c'eût été, de la part de M. de Zéa, une maladresse. Le cabinet de Madrid accuse peut-être la France d'un peu de froideur ; mais il n'en est pas venu à la vouloir offenser, quand il a un si grand besoin de son appui.

Au reste, je ne suis pas étonné que les cabinets de Vienne et de Berlin n'aient pas accepté la discussion sur la question de légitimité de la jeune reine, car je ne sais trop comment ils auraient répondu à l'argumentation contenue dans le passage suivant, le seul que je veuille citer du mémoire de M. de Zéa.

« Nous nous résumons. Comme nous avons cherché à être le plus concis et le plus clair possible dans cette grave question, nous disons : Veut-on invoquer les lois anciennes, la coutume immémoriale de la monarchie ? La légitimité d'Isabelle II se trouve consacrée par une législation nationale de huit siècles de coutume non interrompue, et par les nombreux exemples de reines qui ont porté la couronne d'Espagne. La seule déviation qui se présente à nous, est l'*Auto Acordado* de 1713, dont l'illégalité est manifeste et qui fut annulé en 1789, sans avoir jamais été suivi d'aucun effet.

» Pour nous servir du dilemme posé par les illustres prélats, dans leur déclaration du 7 octobre 1789, nous disons encore : invoque-t-on l'*Auto Acordado* de 1713 ? Veut-on lui accorder force de loi ? C'est, à vrai dire, l'omnipotence souveraine du monarque dérogeant aux lois les plus anciennes et à la coutume immémoriale. Eh bien ! nous accordons pour un moment cette proposition exorbitante. Mais alors on ne saurait nous refuser la continuité inaltérable de cette omnipotence, sous peine de contradiction et de mauvaise foi manifeste. Les droits de Charles IV en 1789, ceux de Ferdinand VII en 1830, étant les mêmes que ceux de Philippe V en 1713, les effets doivent être les mêmes. Ces deux rois ont pu défaire ce que leur aïeul avait fait, et au même titre, avec cette différence que Charles IV et son fils Ferdinand VII ont procédé avec la

plus rigoureuse légalité et la plus grande solennité, se trouvant d'accord avec la nation assemblée en cortès, avec l'esprit et la lettre des lois, et la coutume immémoriale, tandis que Philippe V viola le fond et foula aux pieds les formes.

» Si par contre on veut entacher d'arbitraire les actes de 1789 et de 1830, et les frapper de nullité, nous y accédons encore par hypothèse. Alors la même accusation d'arbitraire, la même nullité, retombent, à plus forte raison, sur l'acte de 1713; et, mettant le tout à néant, nous nous trouvons face à face avec la loi ancienne, la seule vraie, la seule légitime par une consécration de huit siècles d'existence, la seule qu'il soit permis d'invoquer, et celle-ci appelle au trône des rois catholiques, comme reine et légitime souveraine des Espagnes, Isabelle II, fille de Ferdinand VII. »

Tout cela, comme raisonnement, me semble irréprochable et tout à fait concluant. Le droit est clairement établi. Mais le droit sans la force, n'est-ce pas un peu la vertu sans argent? Que la cause constitutionnelle se montre plus forte, qu'elle soit plus heureuse, qu'elle triomphe plus souvent dans les combats, qu'elle s'organise et se discipline avec plus de puissance, et toutes les répugnances des cabinets du Nord pour l'ordre de choses actuel, toutes leurs sympathies pour don Carlos, reculeront devant un fait, céderont à la fortune. Je voudrais pouvoir ajouter que ce moment n'est pas éloigné; je voudrais pouvoir signaler, dans l'état matériel et moral de l'Espagne, ces symptômes d'amélioration qui annoncent qu'un peuple se relève et se régénère : mais si depuis quelque temps on n'a pas de grands désastres à déplorer, on n'a pas non plus à se féliciter d'aucun progrès réel, soit dans la sphère politique, soit dans l'ordre des événement militaires. Toujours la même impuissance, toujours la même pauvreté, toujours la même absence d'hommes capables et d'énergie dans les populations. Espartero dans les provinces du Nord, le baron de Meer en Catalogne, le chef de l'armée du centre en Aragon, hier Van-Halen, aujourd'hui Nogueras, sont chacun souverains absolus à la tête de leurs troupes et sur tout le territoire qu'ils occupent. Espartero est, de plus que les deux autres, en possession d'une influence toute-puissante sur le gouvernement de Madrid, influence qui fait et défait les ministères, mais qui n'imprime pas aux affaires une marche plus énergique et plus décidée. Voilà, en effet, qu'au bout de quatre ou cinq mois, l'administration nominalement dirigée par M. Perez de Castro s'est dissoute d'elle-même, par la faiblesse de l'ensemble et la désunion des membres. Ce ne sont pas les cortès qui ont embarrassé sa marche, puisque les cortès sont prorogées; ce n'est pas la levée inexplicable du siége de Segura par Van-Halen qui a frappé de mort le cabinet, puisque cet événement, si fâcheux et humiliant qu'il soit, n'est pas, après tout, une catastrophe comparable au revers essuyé par Oraa devant Morella. Qu'est-ce donc? Probablement une intrigue, une rivalité d'influences personnelles, un dissentiment puéril entre le général Alaix et le ministre des finances, M. Pita Pizarro; mais à coup sûr, ce n'est ni la lutte de deux grands principes politiques, ni l'opposition de deux systèmes de gouvernement. Cependant le comte de Luchana, qui est au moins un homme prudent, vient d'obtenir en Biscaye un faible succès sur Maroto. Ce serait bien pour un début de campagne, s'il était probable que ce succès dût être poussé plus loin. Malheureusement il n'en sera rien, soit par

la faute de l'armée, soit par la faute du général. Espartero, de son côté, et Maroto du sien, se trouvent trop bien de la dictature dont ils jouissent pour la compromettre par quelque entreprise hardie dans la guerre ou dans la politique. Aussi voyez-vous qu'ils ne se hasardent guère, et que, malgré tous les bruits de transaction dont on parle, la question non-seulement n'avance pas, mais n'est pas même abordée avec la volonté sérieuse d'en finir. Et pourtant, si je ne me trompe, cette transaction est aujourd'hui possible, sur la base de la reconnaissance des *fueros* et de la garantie des intérêts personnels. Je n'en veux pas d'autre preuve que l'indulgence avec laquelle on a jugé les sanglantes exécutions d'Estella : c'est que l'on a regardé Maroto, à tort ou à raison, comme capable de sacrifier don Carlos à la pacification de l'Espagne, lui qui n'avait pas craint de l'humilier sans pitié à la face de toute l'Europe, dans le seul intérêt de sa propre puissance. Mon idée là-dessus, et je crois vous l'avoir déjà exprimée, c'est que toute transaction entre la cause constitutionnelle et la cause carliste, praticable quant au fond des choses, ne peut avoir lieu sans une médiation et une garantie étrangère. Le temps de l'intervention par les armes est passé. Celui de l'intervention par la politique est arrivé, si l'Espagne libérale, qui, malgré sa ridicule impuissance, a presque découragé nos sympathies par le plus niais orgueil, consent à se mettre pour quelque temps sous la tutelle intelligente d'un pays allié; car il faudrait tout refaire chez elle et pour ainsi dire sans elle, réorganiser ses finances, son administration, son armée, et lui donner pour cela des généraux, des administrateurs et des financiers. Mais le moyen de faire entendre pareille chose à la nation espagnole tant qu'elle se croira la première du monde, parce qu'elle a le siége de Sarragosse, le *dos de mayo* (journée du 2 mai 1808) qu'elle devrait bien ne plus célébrer, et je ne sais quelle victoire sur les armées françaises, avec l'aide du duc de de Wellington et de soixante mille Anglais. En vérité la pauvre Espagne a si peu gagné à toute cette gloire, si gloire il y a, qu'il serait de bon goût à elle d'en faire moins du bruit. Les *afrancesados* lui auraient épargné les réactions absolutistes et libérales, ou prétendues telles, qui ne lui ont valu ni ordre ni liberté, ni prospérité matérielle ni grandeur morale, et qui, en la ballottant d'un extrême à l'autre, l'ont réduite au degré d'abaissement et d'impuissance dont il serait bien temps qu'elle cherchât enfin à se relever.

***

LE PRINCE

DE TALLEYRAND.

Il y a bientôt un an que le dernier grand représentant du XVIIIe siècle, l'homme d'esprit qui s'était entretenu avec Voltaire, le constituant célèbre qui avait pris une part si considérable aux actes de la première révolution, l'ami de Sieyes, l'exécuteur testamentaire de Mirabeau, le conseiller de Napoléon pendant les huit premières années de sa puissance, l'auteur de la restauration, qui s'est sitôt éloigné d'elle, le diplomate consommé qui avait participé si souvent à la distribution des États, est mort à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

J'ai à retracer aujourd'hui sa vie, si étroitement mêlée à l'histoire de notre époque ; à apprécier ses œuvres dont la plupart se confondent avec les événements contemporains eux-mêmes. C'est une tâche bien vaste pour être resserrée dans les bornes étroites d'un discours, et bien difficile à remplir dans un temps encore si rapproché des actes que j'ai à rappeler. Je m'efforcerai d'y suffire ; j'essayerai de ne rien omettre d'important, de ne rien dire que de vrai. Tout en accordant ce que je dois au corps devant lequel je parle (1), aux souvenirs personnels qui me restent, je me croirai devant l'histoire. Mais, si je remplis dans cette enceinte les devoirs de l'historien, j'espère que j'y trouverai les sentiments de l'équitable postérité.

Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord naquit à Paris, le 13 février 1754. Il appartenait à une ancienne et grande famille. Il était l'aîné de sa branche, et, quoiqu'il fût dès lors destiné à en devenir le chef, les soins de la prévoyance comme ceux de l'affection manquèrent à ses premières années. Il fut abandonné dans un des faubourgs de Paris à la négligence d'une nourrice. Une chute qu'il fit à l'âge d'un an le rendit infirme pour toujours et donna un autre

(1) M. Mignet a lu cette notice devant l'Académie des sciences morales et politiques, dans la séance du 11 mai.

cours à sa vie. Ses parents ignorèrent d'abord ce malheureux accident, et, lorsqu'ils l'apprirent, il devint une cause de disgrâce pour lui. A cette époque, on assignait d'avance aux enfants des grandes familles la place qu'ils devaient occuper dans la vie; il y avait pour eux une sorte de prédestination sociale. L'aîné était voué aux armes, les cadets à l'Église. L'un était chargé de continuer la famille, les autres étaient condamnés à s'éteindre dans une stérilité profitable à sa splendeur.

M. de Talleyrand, qui était appelé à se mettre à la tête de la sienne par droit d'aînesse, fut destiné à la carrière des cadets par son infirmité. Ses parents disposèrent de lui sans égard pour ses goûts. L'Église devint son partage. Il passa des mains mercenaires auxquelles il avait été confié, au collége d'Harcourt, et de là à Saint-Sulpice et à la Sorbonne, sans avoir couché une seule fois depuis sa naissance sous le toit paternel. Livré à lui-même pendant son enfance et sa jeunesse, il se forma seul. Il réfléchit de bonne heure, et apprit à concentrer des sentiments qu'il ne pouvait pas exprimer et répandre. M. de Talleyrand était né avec des qualités rares. L'éducation qu'il reçut à Saint-Sulpice et à la Sorbonne en ajoutèrent d'autres à celles qn'il tenait de la nature et dont quelques-unes prirent même une autre direction. Il était intelligent, il devint instruit; il était hardi, il devint réservé; il était ardent, il devint contenu; il était fort, il devint adroit. L'ambition qu'il aurait eue partout, et qui, inséparable de ses grandes facultés, n'était en quelque sorte que leur exercice, emprunta aux habitudes de l'Église sa lenteur et ses moyens. Témoin, depuis qu'elle existe, de tant d'arrangements mobiles et de tant d'idées passagères, l'Église a mis sa politique dans sa patience; se croyant l'éternité, elle a su toujours supporter le temps et attendre en toutes choses le moment propice pour elle. C'est à cette grande école que M. de Talleyrand s'instruisit dans l'art de pénétrer les hommes, de juger les circonstances, de saisir les à-propos, de s'aider du temps sans le devancer, de se servir des volontés sans les contraindre.

Lorsqu'il eut achevé ses études théologiques, il entra dans le monde sous le nom d'abbé de Périgord. Contrarié dans ses goûts, il y entra en mécontent, prêt à y agir en révolutionnaire. Il y obtint, dès l'abord, la réputation d'un homme avec lequel il fallait compter, et qui, ayant un beau nom, un grand calme, infiniment d'esprit, quelque chose de gracieux qui captivait, de malicieux qui effrayait, beaucoup d'ardeur contenue par une prudence suffisante et conduite par une extrême adresse, devait nécessairement réussir.

Ses parents, qui l'avaient tenu longtemps au séminaire pour l'entretenir dans leurs vues, le conduisirent au sacre de Louis XVI. Ils pensèrent que le jeune sulpicien serait ébloui par ces magnifiques pompes de l'Église, et que l'ambition viendrait en aide à la vocation. Mais l'expérience ne réussit que jusqu'à un certain point, et, deux années après, Voltaire ayant quitté Ferney pour revoir la France avant de mourir, l'abbé de Périgord montra pour lui un empressement plus volontaire. Pendant ce voyage où le célèbre vieillard jouit de sa domination alors acceptée comme son génie, où il bénit le fils de Francklin au nom de Dieu et de la liberté, et où il expira des fatigues de sa gloire, M. de Talleyrand lui fut présenté et le vit deux fois. Voltaire fut la première

puissance devant laquelle il s'inclina. Il conserva de ces entrevues, dans lesquelles l'esprit ne manquait certainement d'aucune part, des souvenirs ineffaçables. Il aimait à en parler jusque dans les derniers temps de sa vie, et la vivacité de son admiration pour Voltaire ne s'affaiblit jamais. On le conçoit d'autant plus qu'il y avait entre eux quelque chose d'analogue : M. de Talleyrand, par la grâce de son esprit, la simplicité de son bon sens, et le naturel exquis de son langage, était de la famille même de Voltaire.

Ses admirations assez peu orthodoxes ne l'empêchèrent pas de devenir deux ans après, en 1780, agent général du clergé de France. Ces fonctions, qu'il exerça pendant huit ans, étaient très-importantes. L'Église de France avait alors de vastes propriétés, des revenus considérables, des assemblées régulières, se gouvernait et s'imposait elle-même. Son agent général était son ministre. C'est là que M. de Talleyrand apprit les affaires. Il avait la réputation d'un homme spirituel; il acquit celle d'un homme capable. Le haut clergé n'était point alors séparé du monde et ne demeurait pas étranger à ce qui s'y passait, et je citerai à ce sujet un fait qui montrera jusqu'à quel point il s'en mêlait. La guerre d'Amérique excitait un intérêt universel; l'abbé de Périgord, agent général du clergé de France, de concert avec son ami le comte de Choiseul-Gouffier, arma un corsaire contre les Anglais. Le maréchal de Castries, ministre de la marine, leur fournit les canons. L'armement d'un corsaire par un abbé peint ce temps singulier où le pape Benoît XIV avait reçu de Voltaire la dédicace de *Mahomet,* et où la cour allait applaudir aux saillies de Beaumarchais contre la noblesse.

L'esprit était le vrai souverain de l'époque. Il avait tout effacé sans rien détruire encore. Il avait rendu l'autorité plus douce, le clergé plus tolérant, la noblesse plus familière. Il avait rapproché les personnes sans confondre les classes. Il avait introduit une fleur de politesse et un charme de savoir-vivre dans cette vieille société qui semblait avoir perdu ses passions pour ne conserver que des manières. On était heureux et confiant, car on l'est toujours dans les moments où les révolutions ne s'opèrent encore que dans les intelligences, où l'on ne change que les idées, où les croyances qui succombent ne font encore souffrir personne, où l'action qui s'exerce est purement morale, et où l'enthousiasme de ce qu'on espère ne permet pas de regretter ce qu'on perd. C'est au milieu de ce temps et de ce monde que vécut M. de Talleyrand, appartenant à l'école qui avait Voltaire pour maître, des souverains et des grand seigneurs pour disciples, les droits de l'esprit pour croyance et les progrès de l'humanité pour dessein.

Le moment de la révolution, annoncé par les nouvelles idées, approchait. M. de Talleyrand, nommé évêque d'Autun en 1788, fit partie de l'assemblée des notables réunis bien plus pour constater les besoins publics que pour y satisfaire. Lorsque les états généraux, seuls capables d'opérer les réformes, eurent été convoqués, M. de Talleyrand prononça, devant le clergé des quatre bailliages de son diocèse qui le choisit pour son député, un discours dans lequel, grand seigneur, il aspirait à l'égalité des classes et à la communauté des droits; évêque, il réclamait la liberté des intelligences. C'est avec ces engagements qu'il entra dans les états généraux, où il devint un des coopérateurs les plus

zélés de la révolution populaire. Il mit au service de cette grande cause son habileté, comme Sieyes y mit sa pensée, Mirabeau son éloquence, Bailly sa vertu, Lafayette son caractère chevaleresque, et tant d'excellents hommes leur esprit et leur dévouement.

A peine M. de Talleyrand fut-il introduit dans l'assemblée constituante, qu'il y prit sa place naturelle, celle qui lui était assignée par son mérite supérieur et son expérience précoce. Après la réunion des ordres, le point le plus important était la liberté des votes que ne permettaient point les mandats impératifs, imposés aux députés par les bailliages. M. de Talleyrand fit une motion contre eux. Il prouva très-bien l'inopportunité de ces mandats qui réduisaient les députés à être de simples messagers des bailliages. Conformément à son vœu, l'assemblée, qui s'était délivrée de l'opposition des ordres, se débarrassa des entraves des mandats, et il ne lui resta plus qu'à triompher de la force pour marcher librement vers son grand avenir.

C'est ce qui lui arriva, à l'aide du peuple, le 14 juillet. Dans la soirée de ce jour mémorable, le comité de constitution qui devait consacrer les résultats de la victoire populaire fut nommé. Il se composait de huit membres. M. de Talleyrand fut élu le second entre Mounier et Sieyes. Associé aux hommes qui avaient le plus médité sur l'organisation des sociétés, il contribua avec eux au remaniement complet de la France. Mais outre la part qu'il prit à ce travail général, le plus extraordinaire et le plus étendu auquel on se soit jamais livré, il fut chargé de présenter un plan d'instruction publique qui préparât les générations futures à leurs destinées nouvelles.

L'éducation parut à l'assemblée constituante le meilleur moyen de compléter son œuvre et d'assurer la durée de ses autres changements en les opérant dans les intelligences elles-mêmes. Aussi le système qui fut alors projeté en son nom et qui s'est réalisé plus tard avec des modifications, avait-il pour principal caractère de séculariser l'enseignement en le fondant, comme tout le reste, sur une base civile et en le faisant donner par l'État et non par l'Église. Le vaste et beau rapport que M. de Talleyrand présenta à l'assemblée obtint et a conservé une grande célébrité. Il y considérait l'instruction dans sa source, dans son objet, dans son organisation et dans ses méthodes. C'est le premier travail de cette nature conçu d'une manière philosophique et approprié, par son ensemble, à l'usage d'une grande nation. L'éducation y est offerte à tous les degrés, destinée à tous les âges, proportionnée à toutes les conditions. Elle ne s'adresse pas seulement à l'intelligence qu'elle développe dans la mesure de sa capacité et de ses besoins, mais à l'âme qu'elle cultive dans ses meilleurs sentiments, au corps dont elle exerce l'adresse, et dont elle soigne la force. Sans négliger les belles connaissances et les savants idiomes qui placent les peuples modernes dans l'intimité des anciens peuples et qui conservent l'union spirituelle du genre humain, elle a surtout pour objet d'apprendre ce qu'il est aujourd'hui nécessaire de bien savoir pour bien agir.

Des écoles primaires, établies dans chaque canton, doivent apprendre à l'enfance tous les principes des choses qu'elle a besoin de connaître, sans qu'il lui soit utile de les approfondir. Des écoles secondaires, placées au chef-lieu du district, sont appelées à préparer la jeunesse, par des notions plus éten-

dues, à tous les états qu'elle embrassera plus tard dans la société. Des écoles spéciales de département ont pour but, en enseignant le droit, la médecine, la théologie, l'art militaire, de former l'adolescence à certaines professions publiques qui réclament, pour être exercées, une instruction particulière. Enfin, un institut national, à la fois corps enseignant qui professe ce qui se sait de plus haut, corps académique qui perfectionne ce qui se sait le moins bien, a la grande mission de centraliser l'esprit de la nation, comme l'assemblée législative en centralise la volonté.

Dans ce système d'éducation nationale les études étaient bien définies, mais le professorat était faiblement organisé. D'un autre côté, quoique les principes moraux y fussent l'objet d'une forte sollicitude et d'un enseignement suivi, on cherchait trop leur certitude dans le raisonnement et leur sanction dans l'utilité. Les sentiments que l'esprit ni ne donne, ni ne démontre, y prenaient la forme d'idées; la morale y reposait sur l'intérêt qui peut bien la servir, mais non la fonder; l'honnêteté y était professée comme une science, et la vertu recommandée comme un calcul. Telle était, du reste, la disposition du temps, qui, entraîné par une confiance sans bornes dans les forces de l'intelligence humaine, n'admettait que ses conceptions et préférait ce qui se prouve à ce qui se sent.

Pendant cette période rénovatrice, M. de Talleyrand se livra aux travaux les plus étendus et les plus variés. Il proposa l'adoption de l'unité des poids et mesures, afin que le peuple qui se donnait les mêmes lois et qui introduisait l'uniformité dans l'État pût se servir d'une règle commune dans ses transactions privées. Il rechercha l'élément invariable de cette unité dans une division du degré terrestre ou dans la longueur du pendule simple à secondes par une latitude déterminée. C'était le principe de la révolution appliqué à l'évaluation matérielle des choses. Il s'éleva contre le maintien des loteries en exposant l'énorme inégalité de leur chances comme jeu, et l'immoralité de leurs produits comme impôt. Il concourut à la déclaration des droits et il provoqua l'abolition des dîmes d'après le principe équitable du rachat. Membre du comité des contributions, il coopéra au savant et ingénieux mécanisme qui, appliquant le dogme de l'égalité aux biens comme aux personnes, fonda le système actuel des impôts publics. Dans ce système dont j'ai déjà eu occasion de parler avec quelque étendue, en retraçant la vie d'un autre membre de cette Académie (1), toutes les richesses étaient atteintes d'une manière prévoyante et mesurée. M. de Talleyrand eut la mission d'organiser la partie du revenu public assise sur les actes de la vie civile et économique; il présenta la loi de l'enregistrement qui subsiste dans ses principales bases depuis bientôt un demi-siècle à peu près telle que la décréta l'assemblée constituante, et qui a été l'une des ressources les plus fécondes de l'État, et dès lors l'un de ses plus sûrs moyens de grandeur.

Mais M. de Talleyrand se distingua pour le moins autant comme financier que comme l'un des fondateurs de la constitution et l'un des auteurs du système d'impôts. Il s'était formé aux idées les plus élevées et les plus pratiques sur ces

(1) *Voyez* tome I[er], page 85 de la *Revue*, 1838 : article *Rœderer*.

difficiles matières dans le commerce intime de M. Panchaud, l'un des profonds financiers du temps, le fondateur de la caisse d'escompte et de la caisse d'amortissement, cet habile opérateur qui, dans un moment de pénurie, procura six cent millions au trésor public, *le seul homme en France*, j'emprunte les paroles fortement colorées de Mirabeau, *qui sût faire pondre la poule aux œufs d'or sans l'éventrer.*

Le désordre des finances avait provoqué la révolution, qui était peu propre à le réparer. Placée entre ses théories politiques et ses besoins pécuniaires, l'assemblée constituante ne pouvait pas réaliser les unes sans aggraver les autres. Tout ce qu'elle accordait à ses idées dérangeait encore plus ses finances, puisque le bouleversement économique qui était la suite des réformes paralysait momentanément la richesse publique. M. de Talleyrand appuya les divers emprunts qui furent proposés par M. Necker. Il recommanda fortement la fidélité envers les créanciers de l'État. Il essaya, dans des discours beaux et savants, de fonder le crédit de la nation, qui offrait, selon son heureuse expression, *la plus belle hypothèque de l'univers,* sur une caisse d'amortissement qui le facilitât et sur le bon ordre qui le rassurât. Cependant, s'il s'était borné à proposer ces moyens des gouvernements réguliers, dans un moment de crise sociale où les imaginations ont peu de confiance et les pouvoirs peu de conduite, il aurait faiblement pourvu aux besoins publics; mais il alla plus loin, et, par un expédient hardi, aussi conforme à l'esprit de la révolution qu'aux principes de la science économique, il mit deux milliards à la disposition du trésor.

On voit que je veux parler de la célèbre motion par laquelle M. de Talleyrand provoqua la vente des propriétés ecclésiastiques. Il s'attacha à prouver que ces biens étaient une propriété nationale, qu'ils avaient été donnés, non dans l'intérêt des personnes, mais pour le service des fonctions, et que l'État pouvait en disposer, s'il assurait l'exercice du culte et le traitement des ecclésiastiques. Il proposa en même temps d'améliorer le sort du clergé inférieur. L'assemblée adopta sa motion, mais ne suivit pas le plan équitable et habile qu'il indiqua pour acquitter l'État envers ses créanciers. Cette masse de propriétés servit, malgré lui, d'hypothèque à une masse équivalente d'assignats dont le cours fut forcé, et dont il prédit l'histoire avec une savante précision. Aussi qu'arriva-t-il? Cette grande opération retarda la ruine des finances sans l'empêcher. Mais, la crise passée, elle eut pour effet d'augmenter la richesse en déplaçant et en divisant une propriété jusque-là frappée de main-morte, de détruire le régime particulier du clergé comme corps en changeant les revenus de ses biens en traitements pour ses fonctions, et en le faisant rentrer dans l'État par le budget.

M. de Talleyrand n'offrit pas les biens de son ordre en holocauste aux besoins publics sans encourir son animadversion. Mais cet acte, l'un des plus radicaux qui aient été accomplis à cette époque, ne fut pas le dernier témoignage de son concours à la révolution. Ce fut sur la proposition de M. de Talleyrand que l'assemblée constituante fixa le 14 juillet, anniversaire de la prise de la Bastille et berceau de la liberté publique, pour rassembler à Paris, dans une patriotique fédération, les députés de la France entière. Ce jour solennel, l'évê-

que le plus dévoué à la cause populaire célébra le grand accord qui devait unir la nation nouvelle et le pouvoir nouveau sous la même loi, par le même serment. A la vue de trois cent mille spectateurs enivrés d'enthousiasme, au milieu des fédérés de tous les départements animés des mêmes désirs que Paris, en présence de la famille royale et de l'assemblée nationale un moment confondues dans les mêmes sentiments, il monta sur l'autel élevé dans le Champ de Mars pour inaugurer en quelque sorte les destinées futures de la France.

Après avoir consacré la révolution à laquelle il avait offert un système d'éducation publique et rendu la disposition d'une partie jusque-là immobilisée de son territoire, M. de Talleyrand s'associa à une mesure destinée à placer encore plus le clergé dans la dépendance de l'État, en le soumettant à une constitution civile. Cette constitution ne portait pas atteinte à la croyance, mais aux usages de l'Église; elle était moins un empiètement religieux qu'une faute politique. M. de Talleyrand, sans avoir été au nombre de ceux qui la provoquèrent, lui donna toutefois son assentiment. Il se prononça néanmoins avec force pour que les membres du clergé, qui n'obéiraient pas à la loi, jouissent de sa protection et pratiquassent librement le culte catholique. Presque tous les anciens évêques ayant refusé de prêter le serment exigé d'eux; les électeurs nommèrent leurs successeurs auxquels l'évêque d'Autun et l'évêque de Lida donnèrent l'institution canonique. Alors M. de Talleyrand, qu'on avait mis dans l'Église malgré lui, brouillé avec le clergé de son diocèse, menacé d'excommunication par le pape, refusa d'être nommé archevêque de Paris, donna sa démission de l'évêché d'Autun et rentra dans la vie civile.

Peu de temps après, M. de Talleyrand, qui, avant la révolution, avait reçu la première confidence de Sieyes sur la fameuse brochure *Qu'est-ce que le tiers état?* recueillit les dernières pensées de Mirabeau. Leur liaison, longtemps étroite, avait cessé depuis le jour où Mirabeau avait vendu et publié les lettres secrètes sur la cour de Berlin, écrites au moment de la mort du grand Frédéric et dans une mission qu'il devait surtout à l'entremise de M. de Talleyrand. Mais lorsqu'il fut frappé de la maladie soudaine qui plongea tout Paris dans la stupeur et qui l'enleva sitôt à l'admiration publique, M. de Talleyrand se réconcilia avec lui. Mirabeau ayant exprimé le désir de le voir, il fut conduit le 1er avril au chevet de son lit; « Une moitié de Paris, lui dit-il, reste en permanence à votre porte; j'y suis venu, comme l'autre moitié, trois fois par jour, pour avoir de vos nouvelles, en regrettant amèrement, chaque fois, de ne pas pouvoir la franchir. » Il demeura deux heures seul avec le glorieux mourant que toucha ce retour d'amitié et qui lui remit son discours sur la loi des successions en ligne directe pour le lire à l'assemblée. Aussi, le lendemain, quelques heures après la mort de Mirabeau, M. de Talleyrand étant monté à la tribune pour accomplir ce devoir, l'émotion de l'assemblée fut inexprimable, lorsqu'il dit: « M. Mirabeau n'est plus; je vous apporte son dernier ouvrage, et telle était la réunion de son sentiment et de sa pensée également voués à la chose publique, qu'en l'écoutant vous assistez presque à son dernier soupir. »

Avant de terminer cette importante époque de la vie de M. de Talleyrand, je

ne dois pas oublier de dire que l'assemblée constituante lui avait confié la tâche de justifier, dans une adresse à la nation, son œuvre, attaquée par les partis. Dans cette adresse, M. de Talleyrand prête à l'assemblée un noble et spirituel langage. Au reproche d'avoir tout détruit, elle répond qu'il fallait tout reconstruire; au reproche d'avoir agi avec trop de précipitation, elle répond qu'on ne parvient à se délivrer des abus qu'en les attaquant tous à la fois; au reproche d'aspirer à une perfection chimérique, elle répond que les idées utiles au genre humain ne lui ont pas paru destinées à orner seulement les livres, et que Dieu, en donnant à l'homme la perfectibilité, ne lui a pas défendu de l'appliquer à l'ordre social. « Élevés au rang de citoyens, dit-elle aux Français, admissibles à tous les emplois, censeurs éclairés de l'administration quand vous n'en serez pas les dépositaires, sûrs que tout se fait et par vous et pour vous, égaux devant la loi, libres d'agir, de parler ou d'écrire, ne devant jamais compte aux hommes, toujours à la volonté commune, quelle plus belle condition ! Pourrait-il être un seul citoyen vraiment digne de ce nom qui osât tourner ses regards en arrière, qui voulût relever les débris dont nous sommes environnés, pour recomposer l'ancien édifice ? »

M. de Talleyrand eut bientôt l'occasion d'entrer dans la carrière où il devait acquérir sa principale renommée et se placer au rang des plus grands négociateurs. Nommé membre du directoire du département de la Seine avec Sieyes, le duc de La Rochefoucault, Rœderer, etc., il fut chargé, sous l'assemblée législative, d'une importante mission en Angleterre. L'interdiction des fonctions exécutives que s'étaient imposée les députés de la constituante ne permit pas de lui conférer le titre d'ambassadeur, dont M. de Chauvelin avait été revêtu; mais il fut spécialement accrédité auprès du gouvernement anglais, dès le printemps de 1792, pour établir une *alliance nationale,* en opposition à *l'alliance de famille,* que les agents de la cour resserraient sur le continent, avec les maisons d'Autriche et de Bourbon.

L'état précaire de la révolution et le désaccord violent des partis disposaient peu le gouvernement anglais à s'engager dans une union étroite avec la France; mais, à défaut d'alliance, M. de Talleyrand obtint une déclaration de neutralité qui était presque aussi utile, et qui désespéra les partisans de la coalition européenne, dont le désir était de presser la révolution entre les armées continentales et les flottes britanniques. Telle fut la première négociation de M. de Talleyrand, qui commençait sa carrière diplomatique par où il l'a finie, poursuivant, à quarante ans de distance, le même but, dans le même pays.

Revenu à Paris peu de temps avant le 10 août, il fut témoin de la chute du trône. Cette catastrophe et ses terribles suites lui inspirèrent le désir de retourner promptement à Londres. Quoiqu'il n'y fût chargé d'aucunes fonctions, voulant être encore utile à la cause de la révolution, sinon par ses actes, du moins par ses conseils, il lui adressa des règles de conduite extérieure, empreintes d'une modération prévoyante. Il dit à la nouvelle république qu'elle devait se montrer désintéressée en devenant victorieuse; que le territoire de la France suffisait à sa grandeur et au développement futur de son industrie et de sa richesse; qu'il était de son utilité comme de son honneur de ne rien y ajouter par la conquête; que toute incorporation de pays serait une cause de péril

pour elle, en excitant de plus nombreuses inimitiés, et une atteinte à sa gloire, en démentant les déclarations solennelles faites au commencement de la révolution, et que sa politique serait plus habile en se fondant, non sur l'acquisition des territoires, mais sur l'émancipation des peuples.

Peu de temps après la communication de ses vues, dont les passions ne pouvaient permettre d'aucune part l'accomplissement, la révolution devint plus violente et l'Angleterre cessa d'être neutre. Aussi, M. de Talleyrand fut-il décrété d'accusation par le parti de Robespierre et reçut-il de M. Pitt l'ordre de quitter Londres en vingt-quatre heures. L'Europe lui était entièrement fermée, et il se rendit en Amérique avec M. de Beaumetz, son collègue à la constituante. Il y vécut plus de deux ans. Fatigué de son exil et de son inaction, il était près de s'embarquer sur un navire qu'il avait frété pour les grandes Indes, lorsqu'il apprit qu'un décret de la convention, devenue indépendante et modérée, le rappelait en France. Ce décret, provoqué par Chénier qui le demanda au nom des services que M. de Talleyrand avait rendus à la révolution, lui ouvrit, en même temps que le chemin de la patrie, les portes de l'Institut et bientôt l'accès des affaires.

L'Institut national avait été fondé vers cette époque, et, quoique encore absent, M. de Talleyrand en avait été nommé membre. Cet hommage était dû à celui qui, dès l'assemblée consituante, avait proposé l'établissement de ce grand corps et lui avait donné d'avance le nom que tant de travaux et tant d'hommes illustres ont rendu immortel. Appelé à faire partie de la classe des sciences morales et politiques, il y siégea à son arrivée et il en devint secrétaire. Il paya le tribut de ses observations et de ses pensées en y lisant deux mémoires tout à fait supérieurs sur les *Relations commerciales des États-Unis avec l'Angleterre*, et sur les *avantages à retirer des colonies nouvelles après les révolutions*. Le premier de ces mémoires était un tableau complet de l'Amérique du Nord dont M. de Talleyrand jugeait l'état politique avec le sens ferme d'un homme formé dans les révolutions, exposait les relations commerciales en économiste savant, retraçait les mœurs en observateur que tout frappe, et reproduisait l'aspect avec les couleurs naturelles qui peignent d'autant mieux les objets qu'elles les reproduisent dans toute leur simplicité. Le second contenait des vues élevées sur l'établissement de colonies destinées à réparer la perte des anciennes et à faciliter la fin et l'oubli des révolutions. M. de Talleyrand y proposait d'ouvrir de nouvelles routes à *tant d'hommes agités qui avaient besoin de projets, à tant d'hommes malheureux qui avaient besoin d'espérances*.

Avec sa haute capacité, M. de Talleyrand ne pouvait pas rester longtemps étranger au gouvernement de son pays. Les circonstances lui étaient favorables, car il fallait à la révolution des politiques habiles qui achevassent l'œuvre de ses irrésistibles soldats. L'Europe, pénétrée d'un effroi respectueux, s'empressait de la reconnaître pour l'arrêter. Déjà les rois d'Espagne et de Prusse avait traité avec elle à Bâle, et le roi de Sardaigne lui avait fait sa soumission à Cherasque, lorsque M. de Talleyrand devint ministre des relations extérieures sous le Directoire. Ce fut alors que se réalisèrent les idées qu'il avait émises en 1792 sur l'extension du principe démocratique par la guerre

et sa consolidation par la paix. D'une part, les républiques ligurienne, cisalpine, romaine, helvétique, batave, se fondèrent sur le modèle français; de l'autre, la paix de Campo-Formio, conclue avec la maison d'Autriche par le puissant négociateur qui l'avait vaincue, les conférences de Rastadt avec l'empire d'Allemagne et les pourparlers de Lille avec l'Angleterre, semblaient annoncer la résignation universelle de l'Europe à notre liberté et à notre grandeur.

Malgré les éclatants triomphes de la révolution, le Directoire était trop faible pour que M. de Talleyrand crût à sa durée. Il le servait sans illusion, et son regard, plus perçant que celui de tout le monde, avait déjà vu poindre sur l'horizon de l'Italie son infaillible successeur. Il savait que l'imagination humaine a besoin d'enthousiasme, et que l'imagination française surtout ne saurait s'en passer longtemps. A un peuple qui ne veut pas rester dans l'indifférence, il faut la foi en quelque chose ou en quelqu'un. Comme on ne croyait plus aux idées, M. de Talleyrand comprit qu'on allait croire aux personnes. Il reconnut l'objet du culte nouveau dans ce jeune général, déjà tout environné de l'auréole de feu des batailles, formé à cette école de la guerre d'où sortent les plus grands hommes, qui y apprennent à penser vite, à agir avec précision, à disposer des hommes, à traiter avec les gouvernements, à décider du sort des empires, et à se posséder au milieu des plus terribles extrémités. Aussi, lorsque le vainqueur d'Italie revint à Paris après avoir gagné cinq grandes batailles, détruit quatre armées ennemies, fait cent cinquante mille prisonniers, pris cent soixante-dix drapeaux et plus de six mille pièces de canon, forcé les gouvernements italiens à la soumission et la maison impériale d'Autriche à la paix, les espérances comme les admirations commencèrent à se tourner vers lui. On ne l'appelait que le jeune héros, et dans l'ovation qui lui fut préparée au Luxembourg, lorsqu'il alla porter au Directoire, au milieu des drapeaux qu'il avait conquis et du bruit presque royal du canon, le traité de Campo-Formio, M. de Talleyrand, qui le présenta au Directoire comme ministre des relations extérieures, annonça hautement ses destinées prochaines. Il ne craignit pas de dire : — « Loin de redouter ce qu'on voudrait appeler son ambition, je sens qu'il nous faudra peut-être un jour la solliciter. »

Aussi, après le retour d'Égypte, M. de Talleyrand, qui depuis six mois avait cessé d'être ministre du Directoire, s'entendit avec le général Bonaparte et le directeur Sieyes pour opérer le 18 brumaire. Ayant participé à l'entreprise qui venait de fonder un gouvernement, il s'associa au système qui restaura l'ordre social. Nommé de nouveau ministre des relations extérieures, il eut une assez grande influence sur la politique du premier consul par la vivacité de son admiration, la prudence de ses avis et la conformité de leurs pensées. Il savait à la fois le flatter et le conseiller. Il le quittait rarement, et lorsqu'il fut obligé, dans l'été de 1801, d'aller aux eaux de Bourbon-l'Archambaud, il lui écrivit : « Je pars avec le regret de m'éloigner de vous, car mon dévouement aux grandes vues qui vous animent n'est pas inutile à leur accomplissement. » — « Du reste, ajoutait-il, quand ce que vous pensez, ce que vous méditez et ce que je vous vois faire ne serait qu'un spectacle, je sens que l'absence que je vais faire serait pour moi la plus sensible des privations. »

Associé aux divers projets du premier consul, il l'aida à accomplir la pacification religieuse par la négociation du concordat. Ce fut alors que, par un bref particulier, M. de Talleyrand reçut du pape l'autorisation, qu'il s'était donnée tout seul dix années auparavant, de rentrer dans la vie civile.

La pacification intérieure fut suivie d'une pacification générale, que facilitèrent les victoires de Marengo et d'Hohenlinden. M. de Talleyrand en fut le négociateur. Le traité de Lunéville, qui étendit en Allemagne l'esprit de la révolution en sécularisant les principautés ecclésiastiques; le traité d'Amiens, qui fit reconnaître par l'Angleterre les conquêtes de la France et les œuvres de la révolution sur le continent; la consulte de Lyon, qui constitua la république cisalpine, furent les grandes transactions politiques auxquelles M. de Talleyrand eut à cette époque la principale part.

Mais la guerre ayant recommencé un peu plus tard avec l'Angleterre, les complots de l'émigration suivirent de près le retour des hostilités. Le premier consul, qui, en 1802, avait miraculeusement échappé à l'explosion de la machine infernale, se voyant en butte à de semblables périls, voulut faire trembler ceux qui voulaient le faire tuer. Excité par l'indignation et entraîné par les apparences, il porta sa terrible main sur le plus jeune et le plus chevaleresque des princes de la maison de Bourbon, qui, placé à une marche de la frontière du Rhin, attendait, par ordre du conseil privé d'Angleterre, ce qui allait éclater en France, sans y tremper, et même, à ce qu'il paraît, sans le savoir. Le duc d'Enghien, amené le soir au château de Vincennes, y fut jugé dans la nuit, et y reçut la mort comme complice de ceux qui avaient projeté celle du premier consul. M. de Talleyrand fut-il mis dans le secret de ces meurtrières représailles, ou concourut-il seulement à l'arrestation du duc d'Enghien sans connaître le sort qui lui était réservé? Rien n'indique qu'il ait été consulté sur cet acte sanglant, qui d'ailleurs était contraire à sa douceur et à sa modération naturelles. Mais, il faut le dire, M. de Talleyrand a coopéré, en exécution des ordres du premier consul, à l'enlèvement du duc d'Enghien sur un territoire étranger, et, ministre des relations extérieures, il a consenti à la violation d'un principe sacré du droit des gens. Si, dans la fougue de son ressentiment et pour la sûreté de sa personne, le premier consul ne tenait aucun compte de la seule sauvegarde des États faibles, celui qui en était le conservateur obligé ne devait pas au moins la méconnaître.

Le premier consul sut tirer parti des dangers qu'il avait courus; il se fit empereur. Il voulut monter plus haut pour que les complots pussent moins facilement l'y atteindre, et rendre son pouvoir héréditaire, afin que sa vie devînt plus sûre. Mais la fondation de l'empire entraînait au dehors un changement de système à l'égard des républiques confédérées qui devait conduire à la guerre. La première république érigée en royaume fut la Cisalpine. L'Autriche, qui n'attendait qu'un prétexte; la Russie, qui ne demandait qu'une avant-garde, se déclarèrent sur-le-champ; et, sans la rapidité des coups que leur porta l'empereur, la Prusse, qui hésitait, se serait jointe à elles. Lorsque Napoléon partit pour cette immortelle campagne, M. de Talleyrand se rapprocha des bivouacs, afin que l'homme de la paix fût toujours près de l'homme de la victoire. Il était à Strasbourg, quand il apprit que, par une savante

marche, l'empereur venait de faire mettre bas les armes dans Ulm à toute une armée autrichienne. C'est alors que, regardant le succès comme infaillible, il adressa à l'empereur un plan de traité avec l'Autriche, et lui proposa un vaste arrangement de l'Europe. Ce plan, entièrement écrit de sa main, et jusqu'à ce jour inconnu, mérite de fixer l'attention de l'histoire. Je dois donc m'y arrêter.

« Il ne m'appartient point, disait M. de Talleyrand à l'empereur, de rechercher quel était le meilleur système de guerre : Votre Majesté le révèle en ce moment à ses ennemis et à l'Europe étonnée. Mais, voulant lui offrir un tribut de mon zèle, j'ai médité sur la paix future, objet qui, étant dans l'ordre de mes fonctions, a de plus un attrait particulier pour moi, puisqu'il se lie plus étroitement au bonheur de Votre Majesté. » Lui exposant alors ses vues, il ajoutait qu'il y avait en Europe quatre grandes puissances, la France, l'Autriche, l'Angleterre, la Russie, — la Prusse n'ayant été placée un instant sur la même ligne que par le génie de Frédéric II; que la France était *la seule puissance parfaite* (ce sont ses expressions), parce que seule elle réunissait dans une juste proportion les deux éléments de grandeur qui étaient inégalement répartis entre les autres, les richesses et les hommes; que l'Autriche et l'Angleterre étaient alors les ennemies naturelles de la France, et la Russie son ennemie indirecte par la sollicitation des deux autres et par ses projets sur l'empire ottoman; que l'Autriche, tant qu'elle ne serait pas en rivalité avec la Russie, et la Russie, tant qu'elle resterait en contact avec la Porte, seraient facilement unies par l'Angleterre dans une alliance commune; que du maintien d'un tel système de rapports entre les grands États de l'Europe naîtraient des causes permanentes de guerre; que les paix ne seraient que des trêves, et que l'effusion du sang humain ne serait jamais que suspendue.

Il se demandait dès lors quel était le nouveau système de rapports qui, supprimant tout principe de mésintelligence entre la France et l'Autriche, séparerait les intérêts de l'Autriche de ceux de l'Angleterre, les mettrait en opposition avec ceux de la Russie, et par cette opposition garantirait l'empire ottoman et fonderait un nouvel équilibre européen. Telle était la position du problème. Voici quelle en était la solution. Il proposait d'éloigner l'Autriche de l'Italie en lui ôtant l'État vénitien, de la Suisse en lui ôtant le Tyrol, de l'Allemagne méridionale en lui ôtant ses possessions de Souabe. De cette manière, elle cessait d'être en contact avec les États fondés ou protégés par la France, et elle ne restait plus en hostilité naturelle avec elle. Pour surcroît de précaution, l'État vénitien ne devait pas être incorporé au royaume d'Italie, mais être interposé comme État républicain et indépendant, entre ce royaume et l'Autriche. Après avoir dépouillé celle-ci sur un point, il l'agrandissait sur un autre, et lui donnait des compensations territoriales proportionnées à ses pertes, afin que, n'éprouvant aucun regret, elle ne fît aucune tentative pour recouvrer ce qui lui aurait été enlevé. Où étaient placées ces compensations? Dans la vallée même du Danube, qui est le grand fleuve autrichien. Elles consistaient dans la Valachie, la Moldavie, la Bessarabie, et la partie la plus septentrionale de la Bulgarie.

Par là, disait-il en concluant, les Allemands seraient pour toujours exclus

de l'Italie, et les guerres, que leurs prétentions sur ce beau pays avaient entretenues pendant tant de siècles, se trouveraient à jamais éteintes; l'Autriche, possédant tout le cours du Danube et une partie des côtes de la mer Noire, serait voisine de la Russie et dès lors sa rivale, serait éloignée de la France et dès lors son alliée; l'empire ottoman achèterait, par le sacrifice utile de provinces que les Russes avaient déjà envahies, sa sûreté et un long avenir; l'Angleterre ne trouverait plus d'alliés sur le continent, ou n'en trouverait que d'inutiles; les Russes, comprimés dans leurs déserts, porteraient leur inquiétude et leurs efforts vers le midi de l'Asie, et le cours des événements les mettrait en présence des Anglais, transformant en futurs adversaires ces confédérés d'aujourd'hui.

Ce beau projet, M. de Talleyrand ne se contenta pas de le soumettre à l'empereur après le succès d'Ulm. Le jour même où il reçut, à Vienne, la grande nouvelle de la victoire d'Austerlitz, il écrivit à l'empereur : « Votre Majesté peut, maintenant, briser la monarchie autrichienne ou la relever. L'existence de cette monarchie, dans sa masse, est indispensable au salut futur des nations civilisées....... Je supplie Votre Majesté de relire le projet que j'eus l'honneur de lui adresser de Strasbourg. J'ose, aujourd'hui plus que jamais, le regarder comme le meilleur et le plus salutaire. Vos victoires le rendent facile, et je serai heureux si vous m'autorisez à faire un arrangement qui, j'en ai la conviction, assurerait la paix du continent pour plus d'un siècle. »

Ce plan, exécutable à une époque ou rien n'était impossible, aurait sans doute préparé un autre avenir à l'Europe, en donnant à l'Autriche un vaste territoire, du côté même où il importait le plus de la jeter et de l'agrandir; en la rendant homogène, ce qu'elle n'était pas; en l'intéressant à la civilisation du monde, au lieu de la laisser immobile dans un passé qu'elle s'usait à défendre. Ce plan aurait fondé une paix durable par des combinaisons nouvelles et sur des intérêts satisfaits. Mais il ne fut point agréé par l'empereur. Napoléon procéda comme il l'avait fait jusqu'alors, sans gagner le vaincu et sans le détruire. Il se contenta de se renforcer et de l'affaiblir. Il abolit le saint-empire romain, qui existait depuis Charlemagne, et il forma la confédération du Rhin, dont il se fit le protecteur. Il agrandit les États secondaires de l'Allemagne, qui se trouvaient dans son alliance naturelle, et en érigea plusieurs en royaumes. Il y étendit le principe de la révolution, en y supprimant les souverainetés féodales de la noblesse immédiate, comme il y avait supprimé, trois ans auparavant, les souverainetés ecclésiastiques. Il réduisit l'Autriche, à laquelle il ôta ce qu'elle possédait encore en Italie, sans lui accorder ce qui pouvait la dédommager sur le Danube, et il l'abattit sans la dompter. Tels furent les résultats de la bataille d'Austerlitz et du traité de Presbourg. L'empereur, en adoptant un système politique fondé sur de simples affaiblissements de territoire, ne fit que créer des mécontents; il se condamnait à toujours combattre ceux qu'il ne pourrait pas toujours soumettre. Les trêves qu'il signa ne furent, en quelque sorte, que les haltes d'un conquérant en Europe, et marquèrent les étapes de sa grande armée.

Le désaccord des vues sur ce point entre Napoléon et M. de Talleyrand n'empêcha pas celui-ci de rester son ministre jusqu'après le traité de Tilsitt, qui,

conclu à la suite des victoires d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, amoindrit la Prusse, soumit la Russie, étendit la confédération du Rhin du midi au nord de l'Allemagne, et porta à son comble la grandeur de l'empire et la gloire de l'empereur. Mais à cette éblouissante époque, et au moment de ses prospérités les plus inouïes, M. de Talleyrand cessa volontairement de diriger la diplomatie de Napoléon. Était-il fatigué d'un rôle où sa modération était quelquefois condamnée à des sacrifices, et pensait-il que le déclin devait commencer au point où avait été atteinte la plus extrême hauteur? Ou bien préférait-il le titre de vice-grand électeur qui lui fut donné, à la conduite des plus importantes affaires? Peut-être y avait-il à la fois le vague instinct de l'avenir, et le vain empressement pour une dignité qui n'était qu'une apparence, dans la résolution qu'il prit le 9 août 1807, en déposant le portefeuille des relations extérieures entre les mains du duc de Cadore, pour devenir grand dignitaire de l'empire, étant déjà grand chambellan et prince de Bénévent.

Son éloignement fut regrettable pour l'empereur. Le grand esprit de Napoléon et le bon sens de M. de Talleyrand semblaient faits l'un pour l'autre. Ce qu'il y avait d'inventif, de fécond, de hardi, d'impétueux dans le premier avait besoin de ce qu'il y avait de net, de froid, d'avisé, de sûr, dans le second. L'un avait le génie de l'action, l'autre celui du conseil. L'un projetait tout ce qu'il y avait de grand, l'autre évitait tout ce qu'il y avait de dangereux, et la fougue créatrice de l'un pouvait être heureusement tempérée par la lenteur circonspecte de l'autre. M. de Talleyrand savait faire perdre du temps à l'empereur lorsque sa colère ou sa passion l'auraient poussé à des mesures précipitées, et lui donnait le moyen de se montrer plus habile en devenant plus calme. Aussi disait-il avec une exagération spirituelle dans la forme, mais non sans vérité, « l'empereur a été compromis le jour où il a pu faire un quart d'heure plus tôt ce que j'obtenais qu'il fît un quart d'heure plus tard. » La perte d'un pareil conseiller dut être un malheur pour lui en attendant qu'elle devînt un danger.

Toutefois, ils se séparèrent sans se brouiller encore; et même, un an après, lors de cette fameuse entrevue d'Erfurt entre l'empereur Napoléon et l'empereur Alexandre, dans laquelle celui-ci abandonna l'Espagne à l'autre qui lui céda en retour la Moldavie et la Valachie, et où tous deux convinrent de combattre en commun l'Angleterre, si elle ne consentait pas à la paix, et l'Autriche, si elle ne demeurait pas soumise, ce fut M. de Talleyrand qui, en qualité de grand chambellan, fit les honneurs de la cour impériale au peuple de rois et de princes souverains qui formaient la suite des deux arbitres du monde. Au milieu de ces fêtes splendides qui couvraient de si importantes négociations, l'empereur ne consulta pas sans utilité son ancien ministre et lui dit un jour avec regret : « Nous n'aurions pas dû nous quitter. » Ce fut entre eux le dernier témoignage d'accord.

L'empereur continua le cours de ses entreprises. Jusque-là il avait affaibli les autres pour se défendre lui-même; mais alors il alla plus loin : emporté par sa position, il n'attendit plus d'être attaqué pour conquérir. Par l'invasion de l'Espagne, il souleva contre lui tout un peuple; par l'enlèvement du pape, il encourut la redoutable hostilité du vieux et puissant principe avec lequel il avait cru devoir transiger au début de sa domination. M. de Talleyrand en

aperçut le danger. Quel qu'ait été le moment où il désapprouva l'entreprise d'Espagne, il est certain qu'en 1809 il cacha si peu son blâme, que l'empereur irrité lui ôta, à son retour de la Péninsule, le titre de grand chambellan. Il s'était séparé des affaires, l'empereur l'éloigna de sa personne. Ainsi fut brisé le dernier lien qui rapprochait encore ces deux hommes, dont l'un pouvait tout tant que duraient les succès, et dont l'autre pourrait beaucoup si jamais commençaient les revers. Dès ce moment M. de Talleyrand devint plus frondeur, et l'empereur plus défiant. Dans des sorties peu mesurées Napoléon le blessa, et il eut le tort de le rendre mécontent sans le rendre impuissant.

C'est ainsi que se passèrent pour M. de Talleyrand les cinq dernières années de l'empire, dont il prévit et calcula la chute dès 1812. En effet, lorsque Napoléon porta ses armes en Russie, attaquant une puissance presque inaccessible, tandis qu'il avait à résister aux attaques de l'Angleterre qui depuis dix ans ne lui avait laissé aucun repos, à comprimer l'insurrection de l'Espagne qu'il avait appelée lui-même un 14 juillet contre sa conquête, à ranimer la lassitude de l'Allemagne dont la patience était à bout, à craindre le soulèvement de la Prusse amoindrie et humiliée, à surveiller l'opiniâtre ressentiment de l'Autriche dont les mariages ne changeaient pas les maximes, et qui aspirait à recouvrer les huit millions d'habitants qu'elle avait successivement perdus par les traités imposés à ses défaites, M. de Talleyrand considéra sa fin comme très-prochaine.

Ayant à examiner ici comment M. de Talleyrand fut conduit à jouer le rôle extraordinaire qui lui échut ou qu'il prit en 1814, il est nécessaire de signaler les dernières ouvertures de paix faites par l'Europe à l'empereur. Napoléon eut deux moments où il lui fut permis de traiter avec honneur, à Prague avant le désastre de Leipzig, à Francfort avant l'entrée des coalisés en France. A Prague, il aurait obtenu le maintien d'une partie de ses établissements européens; à Francfort, il aurait conservé les limites naturelles de la France. Les propositions de Francfort, faites par M. de Metternich au nom de l'Autriche, lord Aberdeen au nom de l'Angleterre, M. de Nesselrode au nom de la Russie, se portant fort pour M. de Hardenberg au nom de la Prusse, furent les dernières propositions raisonnables que l'Europe coalisée et victorieuse offrit, le 10 novembre 1813, à Napoléon isolé, vaincu, mais encore puissant.

D'après ces propositions à jamais regrettables, les souverains alliés *étaient unanimement d'accord* (c'était leur propre langage) *sur la puissance et la prépondérance que la France devait conserver dans son intégrité, en se renfermant dans ses limites naturelles, qui étaient le Rhin, les Alpes et les Pyrénées.* Ils assuraient donc vouloir fonder sur l'indépendance continentale et maritime de toutes les nations la paix et l'équilibre du monde. Équitable et habile projet, bien différent de celui qui fut exécuté quelques mois plus tard! Aucun grand intérêt n'était sacrifié, et il n'y avait pas un État du premier ordre opprimé par tous les autres, abusant à leur tour de la victoire envers lui comme il en avait abusé envers eux. L'arrangement des territoires aurait été conçu avec prévoyance, réglé d'après les frontières naturelles, et fondé sur le besoin réciproque d'indépendance.

Napoléon accepta les bases de Francfort, mais pas assez nettement et pas

assez vite. Il aurait dû prendre son parti et consommer le sacrifice en vingt-quatre heures. La fortune était depuis deux ans contre lui, et dès lors le temps aussi. Mais, si l'empereur perdit quelques moments avant de renoncer d'une manière générale aux territoires qu'il avait acquis, et d'abandonner les princes qu'il avait créés, de leur côté les souverains se repentirent de leur modération. Ils retardèrent l'ouverture des négociations, franchirent le Rhin, pénétrèrent sur notre territoire, et lorsqu'ils envoyèrent leurs plénipotentiaires à Chatillon, au lieu de la France indépendante, appuyée à ses barrières de montagnes, retranchée derrière ses grandes lignes d'eau, qu'ils avaient voulue à Francfort, ils voulurent une France réduite à ses anciennes dimensions, ouverte aux entreprises des autres États sur une frontière de cent cinquante lieues, et perdant même la puissance relative qu'elle avait en 1792, car depuis lors tous les États principaux s'étaient agrandis. Ce fut sur ces nouvelles bases que les souverains alliés, excités par leurs succès à d'immodérées représailles, proposèrent de traiter à Chatillon-sur-Seine.

Ici il faut admirer l'empereur. En recevant ce nouvel ultimatum, il fut saisi d'une noble et patriotique colère. Il écrivit de ses bivouacs, entre Seine-et-Marne, à son plénipotentiaire, le duc de Vicence, une lettre que je suis heureux de faire connaître : « J'ai reçu, lui disait-il, les propositions qui vous ont été remises. Il n'y a pas un Français dont elles ne fassent bouillir le sang d'indignation. La France, pour être aussi forte qu'elle l'était en 1788, doit avoir ses limites naturelles en compensation du partage de la Pologne, de la destruction du clergé d'Allemagne, et des grandes acquisitions faites par l'Angleterre en Asie. Je suis si ému de cette infâme proposition, que je me crois déshonoré rien que de m'être mis dans le cas qu'on me l'ait faite. Je crois que j'aurais mieux aimé perdre Paris que de voir faire de telles propositions au peuple français, et je préférerais voir les Bourbons en France avec des conditions raisonnables. »

Il refusa donc. S'enfermer dans la France de 1792, lui qui l'avait trouvée portée jusqu'aux Alpes et jusqu'au Rhin par la république, et qui avait prêté serment de maintenir l'intégrité de son territoire, c'était au-dessus de sa volonté et même de sa position. Le soldat devenu empereur n'était plus rien s'il n'était grand. Humilié par la défaite et perdant son prestige par un pareil traité, il restait incapable de commander. Il n'avait pas, comme les vieilles familles qui gouvernaient les États de l'Europe, l'appui du temps. Celles-ci pouvaient beaucoup céder dans un moment de détresse. Leur puissance territoriale était diminuée, mais leur autorité politique n'était pas compromise. Elle reposait sur l'habitude et non sur la victoire. La victoire était l'origine, le principe, la base du gouvernement impérial. Il perdait sa légitimité en perdant sa grandeur. Napoléon le sentait. Il aurait pu s'arrêter en montant, il ne le pouvait pas en descendant; car on modère ses progrès et non sa chute.

Aussi avait-il écrit à son plénipotentiaire dès le 19 janvier, avant d'entrer en campagne : — « *Si l'on propose les anciennes limites, j'ai trois partis à prendre, ou combattre et vaincre, ou combattre et mourir glorieusement, ou enfin, si la nation ne me soutient pas, abdiquer. Le système de ramener la France à ses anciennes frontières est inséparable du rétablissement*

des Bourbons. » Ce qu'il avait annoncé, il l'exécuta. Il entreprit cette immortelle campagne, faite, non comme celle d'Italie dans la jeunesse, en pays ennemi, en temps de succès, avec espérance, contre un seul ennemi, mais dans les fatigues de l'âge, sur le territoire de la patrie, au milieu des revers et des défections, contre toute l'Europe et sans illusion. Jamais son activité ne fut plus infatigable, sa volonté plus forte, son âme plus fière, son génie plus grand, ses victoires plus inutiles, mais plus admirables. L'astre, avant de disparaître, jeta de magnifiques lueurs.

Ayant vaincu sans réussir, s'étant exposé sans être tué, Napoléon exécuta la troisième partie de son plan : il abdiqua.

C'est dans ce dénoûment du drame impérial que M. de Talleyrand reparaît sur la scène et joue le principal rôle. Des ouvertures lui avaient été faites en 1813 pour qu'il reprît le portefeuille des relations extérieures; mais il n'avait pu s'entendre avec l'empereur. Membre de la régence en qualité de vice-grand électeur, il ne s'était point rendu avec elle à Blois, la garde nationale l'ayant arrêté avec l'architrésorier Lebrun à la barrière du Maine sans que cette violence apparente le contrariât et même le surprît. Resté dans Paris, il y était le plus important personnage et le seul grand fonctionnaire au moment où le sort des armes y fit entrer les étrangers victorieux.

Quand on n'a eu qu'une opinion, quand on n'a été l'homme que d'une seule cause, le jour où cette cause succombe, on se tient à l'écart et on s'enveloppe dans son deuil; mais lorsqu'ayant traversé de nombreuses révolutions, on considère les gouvernements comme des formes éphémères d'autorité, lorsqu'on a pris l'habitude de ne les admettre qu'autant qu'ils savent se conserver, on se jette au milieu des événements pour en tirer le meilleur parti. M. de Talleyrand n'était pas assez dévoué au régime impérial et il était trop accoutumé à se diriger d'après les circonstances pour hésiter. Il y avait, dans ce triste moment, trois chose à faire : un gouvernement à établir, des institutions à fonder, un traité à conclure.

M. de Talleyrand reçut dans son hôtel l'empereur Alexandre, et il devint auprès de lui et des autres souverains coalisés le négociateur de la situation. Il s'agissait d'abord de savoir quel serait le gouvernement de la France. L'empereur Alexandre hésitait entre l'établissement d'une régence et la restauration des Bourbons. M. de Talleyrand pensa que l'empire venant de succomber avec son fondateur, un enfant serait hors d'état de se maintenir sur un trône où n'avait pu s'affermir un grand homme; que sans la puissance du génie, le secours de l'âge, la ressource de la gloire, il ne saurait résister aux idées nouvelles qui allaient reprendre leur cours, ni contenir la parti royaliste, qui recommencerait ses tentatives en reprenant ses espérances, et il se déclara hautement pour le retour des Bourbons, dont il voulut toutefois limiter l'ancien pouvoir par l'exercice des droits nationaux et la consécration des libertés publiques.

Ce changement, après l'avoir fait accepter, par qui l'accomplir? On n'a jamais opéré de révolution en France sans qu'elle fût préparée par les événements et légalisée par le principal corps de l'État. Il faut à la fois le sentiment de la nécessité et la décision du droit. L'invasion avait malheureusement donné

l'un, le sénat donna l'autre. C'est à l'aide de ce corps, qui avait été le premier sous l'empire, et dans le sein duquel, malgré sa dépendance, s'étaient conservées, par les hommes de la révolution, les idées de 1789, que M. de Talleyrand fit prononcer la déchéance de Napoléon, former un gouvernement provisoire dont il fut le chef, et rappeler les Bourbons, sous la condition expresse qu'ils reconnaîtraient tous les intérêts nouveaux en acceptant la constitution du sénat.

M. de Talleyrand, appuyé sur les restes du vieux parti de la révolution, n'ayant pu imposer cette constitution à Louis XVIII, finit du moins par en exiger la charte. Ce ne fut qu'à la suite des engagements formels du nouveau roi que le sénat, qui avait refusé d'aller le complimenter à Compiègne avant qu'il les eût pris, se rendit auprès de lui à Saint-Ouen. M. de Talleyrand était à sa tête et demanda en son nom une charte constitutionnelle. La déclaration de Saint-Ouen promit cette charte qui devait consacrer toutes les garanties contenues dans la constitution du sénat, et être soumise à la fois à son approbation et à celle du corps législatif. C'est ce qui eut lieu, et la charte, quoique octroyée en apparence, fut imposée en réalité. Nécessité des circonstances, prix du trône, il est juste de dire qu'on la doit en grande partie à M. de Talleyrand, qui essaya d'en faire le contrat d'union entre la famille ancienne et le pays nouveau.

Outre cette transaction politique de la nation avec les Bourbons, il négocia la transaction territoriale de la France avec l'Europe. Les étrangers, qui n'avaient pas voulu accorder à Napoléon après les victoires de Champaubert, de Château-Thierry, de Montmirail et de Montereau, au delà des limites de 1792, traitèrent alors sur la même base; et M. de Talleyrand obtint d'eux la conservation d'Avignon et du comtat venaissin, le comté de Montbelliard : le département du Mont-Blanc composé d'une partie de la Savoie, et des annexes considérables aux départements de l'Ain, du Bas-Rhin, des Ardennes et de la Moselle. Il fit respecter ces monuments des arts qui étaient les derniers fruits de nos conquêtes; il crut avoir opéré une transaction habile et générale, en signant pour l'Europe la paix, pour la France l'évacuation et l'indépendance de son territoire, pour les amis des Bourbons le rétablissement de leur royauté, pour les défenseurs de l'empire la conservation de leurs intérêts, et pour les partisans de la révolution le maintien de ses résultats et le retour de ses idées.

Nommé alors ministre des affaires étrangères, M. de Talleyrand se rendit comme plénipotentiaire de la France au congrès de Vienne où devait se régler l'arrangement territorial du reste de l'Europe. Il y arriva des derniers. Il y trouva les quatre grandes puissances décidées à prononcer seules sur la distribution des États, et à garder ce qui leur plaisait dans les dépouilles impériales en vertu du droit de leur force et de la règle de leurs convenances. Représentant d'un pays abattu et d'un gouvernement faible, M. de Talleyrand semblait peu en état de déranger leur accord et de donner à la France dans le congrès une place que paraissaient lui refuser ses désastres. La force qu'il ne reçut point de son gouvernement, il la puisa en lui-même.

A l'exemple de tous les politiques, selon les occasions, il variait ses moyens; mais, venu dans un temps où l'on raisonnait beaucoup, il avait pris l'habitude

d'ériger ses moyens en principes. Il faisait donc une théorie pour chaque circonstance. Cette théorie lui servait de direction. Il inventa alors la théorie de la légitimité. C'est avec elle qu'il se présenta à Vienne. Il espéra s'en aider pour faire cesser, en Europe, le régime de la force que voulaient y maintenir les vainqueurs. Dans le partage du territoire, il dit qu'il apportait un principe à ceux qui n'étaient réunis que par des intérêts, et que seul il pouvait donner la sanction du droit à ce qui ne reposait que sur la conquête.

Il s'introduisit de haute lutte dans le comité dirigeant, d'abord uniquement composé des quatre puissances auxquelles il fit associer, outre la France, l'Espagne, le Portugal et la Suède. En possession d'un influence conquise, que fit-il de son vote et quels furent les résultats de son habileté? Les divers arrangements étaient sur le point d'être conclus en grande partie d'après les bases convenues au traité de Paris. L'Allemagne devait être réorganisée en corps fédératif indépendant. La Suisse devait reprendre son ancienne forme et sa neutralité, la Belgique être réunie à la Hollande, pour constituer, sous le prince d'Orange, le royaume des Pays-Bays; l'Autriche, obtenir la possession de l'Italie du Nord, et s'étendre, par ses archiducs et archiduchesses, dans l'Italie du centre; la Sardaigne, recevoir Gênes; la Suède, acquérir la Norwége; l'Angleterre, conserver, dans les diverses parties du monde, les points maritimes qui convenaient le mieux à son commerce ou à sa puissance.

Il restait seulement quelque incertitude sur la possession du royaume de Saxe et du grand-duché de Varsovie. La Prusse, qui obtenait des compensations sur les deux rives du Rhin, voulait s'arroger le premier; et la Russie, qui n'avait pas cessé de s'agrandir sous la révolution et sous l'empire, prétendait garder en entier le second, dont la population s'élevait presque à quatre millions d'âmes, et que l'empereur Alexandre destinait à former un royaume de Pologne avec une constitution indépendante. L'Autriche cédait, sans hésiter, la Pologne, mais avec quelques scrupules sur le sacrifice entier de la Saxe, tandis que l'Angleterre abandonnait volontiers la Saxe et la Prusse, mais craignait d'agrandir la Russie de ce reste de la Pologne.

M. de Talleyrand changea les hésitations de l'Autriche et de l'Angleterre en refus et fit surgir de ces refus des inimitiés entre les quatre grandes puissances qui s'étaient unies par la crainte et qu'il divisa par l'intérêt. Arrivé à Vienne avec le principe de la légitimité au nom duquel il devait chercher à rétablir Ferdinand Ier sur le trône de Naples, il avait l'ordre et l'intention d'en couvrir le roi de Saxe, le seul prince de l'Allemagne qui, agrandi par Napoléon, fût resté jusqu'au bout fidèle à la France, et que les liens du sang unissaient d'ailleurs à la maison de Bourbon. M. de Talleyrand dit qu'il ne consentirait jamais à ce que le roi de Saxe fût dépouillé de tous ses États par la Prusse; à ce que la Russie, possédant tout le grand-duché de Varsovie, avançât ses frontières jusqu'à l'Oder et pesât de toute sa masse sur l'Europe. Il fit sentir à l'Autriche le danger du voisinage de la Prusse, à l'Angleterre celui de l'agrandissement de la Russie. L'empereur Alexandre essaya vainement de le ramener à ses vues en rappelant ce qu'il venait de faire en France et en menaçant de ce qu'il pouvait faire en Europe. N'ayant pas pu vaincre sa résistance, il dit avec humeur: « Talleyrand fait ici le ministre de Louis XIV. »

En effet, l'influence exercée par M. de Talleyrand fut telle, que la Prusse, pour garder la Saxe, offrit de céder à son roi tout le territoire situé entre la Sarre, la Meuse, la Moselle et la rive gauche du Rhin, qui devait lui servir de compensation à elle-même et qui éloignait trop de ce côté ses frontières de son centre. M. de Talleyrand refusa cette proposition de la Prusse. Ce fut une faute, et une faute grave. Gêné par ses instructions, il préféra le maintien du roi de Saxe dans son royaume amoindri, à son établissement sur la rive gauche du Rhin. Tandis que le roi des Pays-Bas occupait la Belgique, que la Bavière était à Spandau, que la confédération germanique possédait Mayence et Luxembourg, ne valait-il pas mieux placer entre la Sarre et le Rhin, à quelques marches de notre capitale, un petit État qu'un grand, un souverain nécessairement inoffensif qu'une puissance du premier ordre qui servait alors d'avant-garde à l'Europe? Ne valait-il pas mieux la Prusse sur les flancs de la Bohême que sur la frontière de la France? Ne valait-il pas mieux augmenter sa rivalité avec l'Autriche en Allemagne en multipliant leurs points de contact et rendre ses futurs rapports avec la France plus faciles en l'éloignant de son territoire?

Il est vrai, et c'était un des résultats de sa dextérité, que M. de Talleyrand était parvenu à diviser les puissances; qu'il avait décidé l'Autriche et l'Angleterre à repousser les prétentions absolues de la Russie et de la Prusse, même par les armes; qu'il avait signé avec lord Castlereagh et le prince de Metternich, le 5 janvier 1815, un traité secret d'union et même de guerre éventuelle; qu'il avait contraint, par la persévérance de ses efforts, la Prusse à se contenter d'un tiers de la Saxe et la Russie à se dessaisir d'une partie du grand-duché de Varsovie.

M. de Talleyrand croyait avoir formé une alliance dans l'alliance, il croyait avoir séparé pour longtemps l'Autriche et l'Angleterre de la Prusse et de la Russie; il croyait avoir divisé l'Europe, relevé la politique de la France, lorsqu'un événement inattendu, mais provoqué par les fautes des Bourbons, vint déjouer son habileté, de telle sorte que la Prusse resta sur la Sarre et que la coalition européenne fut renouée. Napoléon quitta l'île étroite où avait été enfermée sa souveraineté, et vint montrer à l'armée son général, à la France son empereur. En le sachant débarqué sur les côtes de Provence, les souverains et les négociateurs réunis à Vienne, tout émus par cette prodigieuse hardiesse, ne s'étaient pas mépris sur son résultat. Le retour du danger suspendit toutes les divisions. Le traité de Chaumont fut renouvelé, et Napoléon fut mis au ban de l'Europe.

Ces mesures, auxquelles M. Talleyrand participa, auraient probablement été prises sans lui; mais il n'en est pas moins à déplorer, pour un Français, d'y avoir coopéré, puisqu'elles amenèrent une invasion de la France. Il y a des sentiments qui doivent être au-dessus de tout; il y a des principes qui sont supérieurs à tous les droits, et plus vrais que tous les systèmes. Le sentiment qui fait aimer son pays, le principe qui défend de provoquer contre lui les armes étrangères, sont de ce nombre. L'indépendance de la patrie doit l'emporter sur la forme des gouvernements et sur les intérêts des partis. Ni les douleurs de l'exil, ni l'ardeur des convictions, ni la force des attachements, ni la violence des haines, ne justifient de méconnaître ce premier des devoirs. Sé-

parer son pays du gouvernement qui le régit, dire qu'on attaque l'un pour délivrer l'autre, n'excusent pas davantage. Ces distinctions subtiles conduiraient à la ruine des États. Un pays qui n'a pas le droit de choisir son gouvernement n'a plus d'indépendance. D'ailleurs, est-on toujours sûr que la guerre dirigée contre le gouvernement d'une nation ne sera pas fatale à son territoire, et qu'après avoir attenté à son choix, on n'attentera pas à sa grandeur? Ces plaies qu'on fait à sa patrie sont profondes, et nul ne sait d'avance si elles ne seront pas mortelles.

La guerre recommença entre Napoléon et tout le monde. Le grand homme qui avait tant de génie dans le succès, et dont la contradiction faisait chanceler la volonté, ne retrouvant plus la France aussi obéissante qu'il l'avait laissée, ayant en face de lui toute l'Europe, derrière lui le parti royaliste qui s'était formé depuis 1814, et qui, pas assez fort pour défendre son propre gouvernement, l'était assez pour en inquiéter un autre; à côté de lui le parti libéral, qui discutait ses droits dans un moment où il n'aurait dû songer qu'à l'indépendance du pays, et à faire un dictateur au lieu d'une constitution; le grand homme lutta avec découragement et fut vaincu. La France perdit la bataille de Waterloo, et l'Europe rétablit une seconde fois les Bourbons sur leur trône, autour duquel elle se proposa de faire camper ses armées pour lui servir d'appui et de garde.

M. de Talleyrand s'attacha alors à réparer ce grand désastre. Il croyait que la victoire étrangère se bornerait à la chute d'un gouvernement et au retour d'un autre. Il voulait qu'une liberté plus grande la dédommageât de ce nouveau revers. Déjà de Vienne il avait écrit à Louis XVIII toutes les fautes qu'on reprochait à son gouvernement en 1814 : l'abandon de la cocarde tricolore, qui n'aurait jamais dû être quittée; les restrictions apportées aux garanties établies par la charte; l'éloignement dans lequel le parti constitutionnel avait été tenu des emplois publics, presque uniquement accordés à d'anciens royalistes; l'ignorance et la maladresse avec laquelle on avait donné la France à régir à des hommes nourris dans l'émigration, étrangers aux idées et aux sentiments de la nation nouvelle, qui avaient alarmé ses intérêts et soulevé ses haines, et l'absence d'un ministère homogène, formant un conseil responsable, dirigé par un président, et capable de gouverner.

A son retour auprès de Louis XVIII, il réalisa ce qu'il avait conseillé. Il dicta la proclamation de Cambrai, qui avouait les fautes de 1814 et promettait de les réparer. Il inspira l'ordonnance datée du même jour et du même lieu, qui était un commentaire plus libéral de la charte, abaissait l'âge de la députation de quarante à vingt-cinq ans, augmentait le nombre des députés de deux cent soixante-deux à trois cent quatre-vingt-quinze, permettait l'initiative des lois aux chambres, admettait les légionnaires dans les colléges électoraux, fixait l'âge des électeurs à vingt-un ans, et ne confiait plus la direction des intérêts nouveaux aux générations anciennes. Ces révisions de la charte, tout avantageuses qu'elles fussent, n'étaient point un coup d'État libéral, et devaient être soumises au pouvoir législatif. En même temps qu'il constituait plus démocratiquement la chambre élective, il demanda l'hérédité de la pairie pour mieux assurer son indépendance, et à composer un cabinet dont il fût le président.

Mais ce retour aux idées de la révolution dura peu. A peine Louis XVIII fut-il de nouveau assis sur son trône, que les emportements du parti de l'émigration éclatèrent et que les étrangers notifièrent leurs exigences. Ces derniers, après avoir dépouillé notre musée, demandèrent, par une note du 20 septembre, que les territoires cédés à la France, en 1814, lui fussent repris; que le roi des Pays-Bas rentrât en possession des districts qui avaient anciennement appartenu à la Belgique; que le roi de Sardaigne occupât la totalité de la Savoie; que les places de Condé, de Philippeville, de Marienbourg, de Givet, de Charleroy, de Sarrelouis, de Landau, fussent comprises dans les cessions demandées à la France; que les fortifications d'Huningue fussent démolies; que la France payât une contribution de huit cent millions, dont deux cents devaient être consacrés à la construction de nouvelles places fortes dans les pays limitrophes de ses frontières; qu'elle indemnisât en outre, par une somme de sept cent trente-cinq millions, les pertes qui avaient été causées par ses propres invasions en Europe; enfin qu'une armée de cent cinquante mille hommes, commandée par un général étranger et entretenue aux frais de la France, occupât pendant sept ans la partie septentrionale de son territoire.

M. de Talleyrand repoussa ces propositions accablantes et humiliantes, qui n'étaient qu'un indigne abus de la force, qu'une violation éclatante des promesses faites et des engagements pris, qu'un acte d'oppression envers la France, qu'un acte de colère et d'imprévoyance de l'Europe. Dans sa note du 21 septembre, il établit qu'on ne pouvait imposer de pareilles conditions qu'en vertu du droit de conquête, et qu'ici ce droit n'existait point. « Pour qu'il y ait conquête, disait-il, il faut que la guerre ait été faite au possesseur du territoire, c'est-à-dire au souverain, droit de possession et souveraineté étant identiques. Mais lorsque la guerre est faite contre le détenteur illégitime du pays et pour son légitime possesseur, il ne saurait y avoir conquête; il n'y a que recouvrement de territoire. Or les hautes puissances ont considéré l'entreprise de Bonaparte comme un acte d'usurpation, et Louis XVIII comme souverain réel de la France; elles ont agi en faveur de ses droits, elles ont donc dû les respecter. C'est l'engagement qu'elles ont pris dans la déclaration du 13 et dans le traité du 25 mars, où elles ont admis Louis XVIII comme allié contre l'ennemi commun. Si l'on ne peut pas conquérir contre un ami, à plus forte raison ne le peut-on point contre un allié. »

« Nous vivons dans un temps, ajoutait-il, où plus qu'en aucun autre il importe d'affermir la confiance dans la parole des rois. Les cessions exigées de S. M. Très-Chrétienne produiraient un effet tout contraire après la déclaration où les puissances ont annoncé qu'elles ne s'armaient que contre Bonaparte et ses adhérents, après le traité où elles se sont engagées à *maintenir contre toute atteinte l'intégrité des stipulations du traité du* 30 *mai* 1814, qui ne peut être maintenue si celle de la France ne l'est pas, après les proclamations de leurs généraux en chef où les mêmes assurances sont données. »

Il les invita à considérer que la France conserverait le désir de recouvrer ce qu'elle ne croirait jamais avoir justement perdu; qu'elle imputerait à crime à Louis XVIII ces cessions comme étant le prix de l'assistance étrangère; qu'elles seraient un obstacle perpétuel à l'affermissement du gouvernement royal;

qu'elles altéreraient en outre un équilibre établi avec tant d'efforts en diminuant l'étendue que la France devait avoir et qui était nécessaire aujourd'hui, puisqu'elle avait été jugée nécessaire un an auparavant.

Mais cette invocation du droit public, cet appel aux engagements contractés, ces hautes raisons de bonne foi, de sûreté, de prévoyance, ne prévalurent point contre des passions haineuses et des volontés inexorables. M. de Talleyrand n'était plus soutenu, comme en 1814, par l'empereur Alexandre, dont il avait contrarié les desseins à Vienne, et qui ne lui pardonnait pas le traité secret du 3 janvier, signé par l'Autriche, l'Angleterre et la France, contre la Russie et la Prusse. Quatre jours après la remise de la note des puissances, trois jours après l'envoi de sa réponse, M. de Talleyrand quitta le ministère. Il le quitta devant les excès du dedans et les volontés du dehors; il le quitta parce qu'au lieu d'une extension des libertés publiques, il y avait un débordement d'excès révolutionnaires, parce qu'au lieu de l'intégrité et de la délivrance du territoire, on opérait son démembrement et l'on y établissait une garnison européenne. Il le quitta pour ne pas assister aux violences du parti dominant, et ne pas signer l'humiliation de la France. Il le quitta le 24 septembre, deux mois avant le désastreux traité qui coûta deux milliards à la France, et lui enleva plus que les annexes dont son territoire avait été agrandi en 1814.

Dès ce jour M. de Talleyrand ne fut plus pour rien dans les conseils et dans les affaires de la restauration. Il se sépara d'elle politiquement, dix-huit mois après l'avoir fondée, et quatre mois après l'avoir rétablie. Il resta quatorze ans avec une dignité de cour, mais sans aucun pouvoir et sans aucune influence. Il fit partie de l'opposition libérale. Il mit à son service, dans les salons, tout son esprit, et, dans la chambre des pairs, toute l'autorité qui s'attachait à son nom et à son expérience. Il ne ménagea point les entreprises du parti dont la domination, un moment renversée par l'ordonnance du 5 septembre, s'était rétablie en 1821, et qui conduisit la restauration à sa perte. Il défendit la liberté de la presse contre la censure, et, la regardant comme l'instrument principal du gouvernement représentatif, il dit que, désirée par tous les grands esprits du siècle précédent, établie par la constituante, promise par la charte, elle avait le caractère d'une nécessité, et que la retirer, c'était compromettre la bonne foi royale. Il ajoutait à ce propos la phrase qui est restée dans tous les souvenirs : « De nos jours il n'est pas facile de tromper longtemps. Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, plus d'esprit que Bonaparte, plus d'esprit que chacun des directeurs, que chacun des ministres passés, présents et à venir : c'est tout le monde. » Il se prononça pour le maintien du jury dans les délits de la presse, et, s'autorisant de ce que son opinion avait été celle de Malesherbes, il dit : « Je vote, avec M. de Malesherbes, le rejet de la loi. » Mais il fit entendre des paroles plus solennelles et plus sévères lorsque, rappelant son âge, son expérience, les services qu'il avait rendus à la maison de Bourbon, il condamna l'invasion contre-révolutionnaire de l'Espagne en 1823, déclara que le renouvellement d'alliance accompli par ses soins, entre cette maison et la France, était compromis par les passions folles et téméraires d'un parti, et qu'il sembla annoncer au monde la fin prochaine de la restauration.

Ce moment arriva pour achever l'œuvre de la grande révolution commencée

en 1789. Cette révolution n'était pas terminée parce qu'elle n'était pas entièrement accomplie et admise. Il était nécessaire qu'il se fondât un régime dont les régimes précédents n'étaient que les essais, qui s'appropriât leurs divers principes et se préservât de leurs passions, qui empruntât à 1789 la liberté et l'égalité sans l'anarchie, à 1800 l'ordre sans l'arbitraire, à 1814 la paix, mais la paix sans la crainte, au passé une dynastie en lui donnant la consécration nationale, au présent ses idées en leur imprimant une direction habile. Tels devaient être le but, la condition, la règle et la force de l'établissement de 1830.

M. de Talleyrand s'associa au régime nouveau. Dans ce grave moment où il s'agissait de savoir si la cause populaire pourrait triompher en France, et même s'étendre en Europe sans ramener la guerre, M. de Talleyrand, regardant la paix comme utile aux progrès réguliers de la liberté renaissante, aida puissamment à son maintien. Nommé ambassadeur en Angleterre, il alla reprendre, pour ainsi dire les grands desseins qui l'y avaient conduit en 1792. Mais, plus heureux à la fin de sa carrière qu'à son début, il contribua à lier étroitement deux nations que la rivalité de puissance avait longtemps séparées, et que des institutions analogues et des intérêts extérieurs communs devaient alors plus que jamais réunir. Les cabinets de l'Europe, voyant ce vieux et profond politique dont ils connaissaient la sagacité de plus en plus expérimentée et la constante modération, venir représenter auprès d'eux la révolution, crurent encore plus à la force de celle-ci, et se trouvèrent mieux disposés à traiter avec elle. A la tête de la conférence de Londres, par l'ascendant de sa renommée et de son esprit, M. de Talleyrand négocia avec succès la destruction du royaume des Pays-Bas par les puissances mêmes qui l'avaient formé en 1814 contre la France, et fit consacrer diplomatiquement la révolution et l'indépendance de la Belgique, qui devait désormais couvrir notre frontière du Nord au lieu de la menacer. Cet utile résultat obtenu, M. de Talleyrand acheva sa mission et consomma son œuvre en signant le traité de la quadruple alliance qui lia la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal, en faveur de la civilisation péninsulaire, et opposa l'union de l'Occident à celle du Nord dans l'intérêt de la grande cause constitutionnelle sur le continent.

C'est alors qu'il se retira pour toujours de la scène du monde. Il mit un intervalle entre les affaires et la mort. Le seul événement qui marqua cette dernière période de sa vie fut l'éloge historique si spirituel et si simple qu'il prononça au milieu de vous, du savant et modeste comte Reinhard, qu'il avait depuis longtemps rencontré dans la carrière diplomatique et qui le précéda de bien peu dans la mort. Il mit du prix à finir dans le paisible sanctuaire de la science une existence remplie d'événements et agitée par les révolutions.

Quelque avancé que fût son âge, en voyant en lui tant de force, en lui retrouvant toujours tant d'esprit, on était loin de prévoir que sa fin serait si prochaine. Deux mois après cette mémorable séance, M. de Talleyrand sentit les atteintes soudaines du mal qui devait l'emporter en quelques jours. Soumis à de douloureuses opérations, en proie à de cruelles souffrances, il les supporta avec le calme courageux qui ne l'avait jamais abandonné. Pendant qu'au milieu de sa famille éplorée il luttait avec simplicité, sans attendrissement et sans

faiblesse contre les douloureux progrès de la mort, il fut honoré d'une royale visite et d'augustes adieux. Peu de temps après, il rendit le dernier soupir à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dont plus de cinquante s'étaient passés dans les grandes affaires.

Avec lui disparut une intelligence forte, l'un des restes les plus brillants de l'ancien esprit français, la dernière grande renommée de la révolution. M. de Talleyrand devait quelque chose à son origine, mais encore plus à lui-même. Introduit de bonne heure dans la carrière des honneurs par le crédit de sa famille, il ne put s'y maintenir longtemps que par sa propre habileté; car dans notre époque d'extrême agitation et de vaste concurrence, ce n'était pas à l'aide des souvenirs et des ancêtres qu'on s'élevait, se soutenait, se relevait, après avoir été renversé. Dès sa jeunesse, l'ambition lui ayant été offerte comme perspective et laissée comme ressource, il s'habitua à subordonner la règle morale à l'utilité politique. Il se dirigea surtout d'après les calculs de son esprit. Il devint accommodant à l'égard des désirs dominants, facile envers les circonstances impérieuses. Il aima la force, non par le besoin qu'en a la faiblesse, mais par le goût qu'elle inspire à l'habileté qui sait la comprendre et s'en servir. Il s'associa aux divers pouvoirs, mais il ne s'attacha point à eux; les servit, mais sans se dévouer. Il se retira avec la bonne fortune, qui n'est pas autre chose pour les gouvernements que la bonne conduite. Se mettant alors à l'écart, son grand mérite fut de prévoir un peu plus tôt ce que tout le monde devait vouloir un peu plus tard, et d'agir avec résolution après avoir attendu avec patience. Comme il se possédait entièrement et qu'il était sûr de se résoudre à propos, il aimait à perdre du temps pour mieux saisir les occasions, croyant que le cours naturel des choses en offre de meilleures que l'esprit n'en saurait trouver, ni la volonté faire naître. Il avait dans ces moments l'activité et l'ascendant des hommes supérieurs, et il retombait ensuite dans la nonchalance des hommes ordinaires.

Pendant le cours de si nombreuses révolutions et de prospérités si diverses il ne fit de mal a personne. Il ne sévit contre ses adversaires que par des bons mots. Il éprouva et il inspira de longues amitiés, et tous ceux qui l'entouraient ou qui l'approchaient étaient attirés par sa grâce, attachés par sa bonté. Il jugeait tout avec un sens exquis; il aimait à raconter, et ses récits avaient autant d'agréments que ses mots ont eu de célébrité. Ce visage que les événements n'avaient pas ému, ce regard que la fortune n'avait pas troublé, s'animaient lorsqu'il parlait des beaux jours du XVIIIe siècle et des grands travaux de l'assemblée constituante. M. de Talleyrand, comme la grande génération à laquelle il appartenait, aimait sincèrement sa patrie et a toujours conservé de l'attachement pour les idées de sa jeunesse et les principes de 1789, qui ont survécu chez lui à toutes les vicissitudes des événements et de la fortune. Il s'entretenait sans aucune gêne des gouvernements qu'il avait servis et quittés. Il disait que ce n'étaient pas les gouvernements qu'il servait, mais le pays, sous la forme politique qui, dans le moment, lui semblait convenir le mieux, et qu'il n'avait jamais voulu sacrifier l'intérêt de la France à l'intérêt d'un pouvoir.

Telle était l'explication qu'il donnait à ses changements. Toutefois, quels

que soient les services qu'on puisse rendre à son pays en conformant toujours sa conduite aux circonstances, il vaut mieux n'avoir qu'une seule cause dans une longue révolution et un seul rôle noblement rempli dans l'histoire.

MIGNET.

MAHMOUD

ET

MÉHÉMET-ALI.

Mahmoud avait vingt-trois ans, lorsqu'au mois de mai 1808, une révolution sanglante lui ouvrit le chemin du trône. Le fameux Baraïctar-Pacha, le serviteur dévoué et l'ami de Sélim, avait pris les armes pour arracher son maître des prisons du sérail, et le replacer sur le trône d'où, l'année précédente, les janissaires l'avaient précipité en haine de la nouvelle milice. Le Baraïctar touchait au but de ses efforts ; il avait vaincu les janissaires, il entourait le sérail, menaçant d'en briser les portes si on ne lui rendait Sélim ; les portes s'ouvrirent enfin, mais au lieu de son maître on ne lui livra que son cadavre. Pressé par la révolte et l'esprit de vengeance, espérant sans doute conserver le trône en détruisant son rival, Mustapha, que les janissaires avaient couronné à la place de Sélim, avait donné l'ordre de le faire mourir. Mais sa cruauté ne lui profita point. Le Baraïctar, trop compromis pour le laisser ressaisir une couronne qu'il avait voulu lui arracher, tira de l'obscurité du sérail son jeune frère Mahmoud et le proclama sultan.

Comme tous les princes du sang impérial, que la jalousie des souverains relègue au fond du sérail lorsqu'elle consent à leur laisser la vie, Mahmoud avait passé sa première jeunesse dans les mains des eunuques et des femmes, n'ayant d'autres distractions que l'étude des littératures turque et persane qu'il possède, dit-on, d'une manière supérieure. Plus heureux que les autres princes de sa race, il lui était réservé de recevoir, quelque temps avant son élévation, des leçons d'un souverain qui avait passé par toutes les épreuves de la vie et du trône. Devenu le compagnon de captivité de son jeune cousin, Sélim l'avait pris en affection, lui avait révélé la cause de ses malheurs, l'avait, sans doute, initié à sa haine contre les janissaires ainsi qu'à ses projets de réforme, et avait

déposé dans l'esprit de son élève des germes que le temps devait mûrir et développer.

La nature avait donné à Mahmoud une âme plus fortement trempée que celle de Sélim, et l'on put facilement juger, au début de son règne, que le nouveau sultan avait une volonté ardente et impétueuse que n'arrêteraient ni les difficultés, ni les périls, ni même au besoin la crainte de verser le sang. Lorsqu'il fut mis sur le trône par le Baraïctar, l'empire se trouvait dans une des crises les plus affreuses qu'il ait traversées depuis sa fondation. L'autorité du souverain était comme anéantie. La plupart des pachas, abusant de la faiblesse de Sélim et des embarras où l'avaient jeté ses guerres avec la France et la Russie, étaient parvenus, les uns ouvertement, les autres avec plus de ruse et de mystère, à se rendre à peu près indépendants de la Porte. Dans une grande partie de l'Asie Mineure, des familles riches et puissantes, fortes d'un patronage immense, s'étaient saisies du gouvernement des provinces. Le pouvoir féodal, dans tout son lustre et ses abus, s'était comme réfugié dans ces contrées. Les Tschapa-Oglou et les Carasman-Oglou étaient de hauts et puissants seigneurs exerçant dans leurs vastes domaines un pouvoir à peu près sans limites, levant des troupes, rendant la justice, et ne remplissant leurs devoirs de sujets que par les tributs annuels qu'ils envoyaient à la Porte. Sur les frontières de la Perse, les pachas d'Orfa, de Dierbekir, de Merdin et de Mossoul, en lutte perpétuelle avec les Kurdes et les Turcomans, obligés, pour leur résister, de tenir constamment des troupes sur pied, protégés d'ailleurs par la distance, étaient, dans leurs gouvernements, de véritables souverains de fait. Il en était de même des pachas de la Caramanie, du Beylan, ainsi que des pachas d'Acre, de Seyde et de Damas en Syrie. Ceux de Bagdad et de Bassora possédaient des richesses immenses qui leur donnaient les moyens d'entretenir de véritables armées. En Égypte, Méhémet-Ali commençait à jeter les bases de sa puissance. L'autorité de la Porte n'était pas mieux respectée en Europe. Le tyran de l'Épire, le fameux Ali, pacha de Janina, commandait en maître, par lui-même ou par ses enfants, à tous les pays situés sur les mers Adriatique et Ionienne. La Servie, gouvernée par le prince Milosch, et soumise à l'influence de la Russie, n'appartenait plus à l'empire que par le faible tribut qu'elle lui payait. L'état d'insurrection semblait la condition normale des turbulents Bosniaques. La Moldavie, la Valachie et la Bulgarie étaient la proie des armées qui venaient s'y combattre, et la Turquie, toujours battue dans la lutte inégale qu'elle soutenait contre la Russie, semblait à la merci d'une armée assez audacieuse pour franchir les Balkans. A Constantinople, les janissaires, par leurs perpétuels soulèvements, paralysaient l'action du pouvoir. Aussi incapables de défendre l'empire que de se soumettre à la discipline, ils avaient comme resserré dans les limites du sérail l'autorité des sultans. Toutes les ressources étaient épuisées, le trésor vide, les armées décimées, les populations des provinces danubiennes foulées et ruinées; enfin, pour mettre le comble à tant de misères, la corruption rongeait le cœur de l'État. L'or et les intrigues des Russes et des Anglais avaient acheté presque toutes les voix du divan et la plupart des chefs de l'armée. L'abattement et la peur faisaient le reste. L'empire présentait donc sur presque tous les points, à la circonférence comme au centre, les

symptômes d'une sorte de décomposition ; il menaçait ruine de toutes parts. Dès que Mahmoud put faire acte d'autorité, il s'appliqua tout entier à remédier aux maux de l'État. Recouvrer sur les Russes les provinces qu'ils avaient conquises, et recomposer le faisceau brisé de l'unité souveraine, telle fut la double tâche à laquelle il dévoua les premières années de son règne. Il déploya, dans la poursuite de ces grands buts, une puissance de volonté extraordinaire; mais il ne put les atteindre tous les deux également : il échoua dans ses efforts contre les Russes. En vain eut-il recours à tous les moyens que lui donnait son pouvoir politique et sacerdotal, pour exciter le fanatisme de son peuple, et le pousser à la défense des frontières et de l'islamisme. Ses hordes asiatiques répondirent à son appel, elles accoururent sur le Bosphore; mais leur fougue indisciplinée alla se briser contre le courage froid et régulier des Russes. Des revers accablants et continuels détruisirent ses armées, démoralisèrent ses peuples, épuisèrent ses dernières ressources; et lorsqu'en 1812, l'empereur Napoléon lui proposa de marcher à la tête de cent mille hommes sur la Bessarabie, tandis que lui-même s'avançait sur le Niémen avec la grande armée, le malheureux sultan pouvait à peine disposer de quinze mille hommes. Mahmoud cependant, comme nous l'avons dit ailleurs (1), ambitionnait personnellement notre alliance ; mais tout ce qui l'entourait, ministres, membres du divan, chefs des janissaires et de l'armée, demandait la paix, fût-ce une paix honteuse, parce que tous étaient vendus ou découragés. Il céda et signa la paix de Bucharest (mai 1812), qui lui enleva une partie de la Moldavie, quand il lui eût été si facile de conserver l'intégrité de son territoire. Ce fut là sa première faute. La corruption ou la lâcheté du divan ne le justifient point. Une volonté forte et intelligente sait triompher de pareils obstacles. Son caractère, que l'âge et les malheurs n'avaient point encore altéré, avait alors une énergie tellement indomptable, qu'on ne peut expliquer son consentement au traité de Bucharest que par l'ignorance de la véritable situation de son empire à l'égard de l'Europe. Trop souvent nous aurons l'occasion de remarquer que, chez lui, les lumières de l'intelligence ne sont point au niveau de la volonté.

Mahmoud fut plus heureux dans ses efforts pour ressaisir sur tous les points de l'empire une autorité que les faibles mains de Sélim s'étaient laissé ravir. Il s'appliqua successivement à soumettre les pachas, les grands feudataires d'Asie, les janissaires, les chefs de la loi et de la religion : tentative hardie, mais qui s'explique toutefois par la mort de son frère Mustapha, que lui-même avait ordonnée au milieu d'une révolte de janissaires, et qui le laissait l'unique rejeton de la race d'Othman. Il n'attaqua pas tous ses ennemis avec les mêmes armes, ni dans le même temps. Avec les uns, il employa la ruse, les caresses d'abord, puis le fatal cordon; avec d'autres, la force ouverte et toujours la confiscation, l'exil ou la mort. Plus d'une fois enfin, il arma les uns contre les autres des pachas rivaux, et, les détruisant l'un par l'autre, parvint à recouvrer des provinces qui étaient sur le point de lui échapper. En général, tous les pachas qui eurent le malheur d'être assez puissants pour lui donner de

(1) *Voyez* tome II, page 191 de la *Revue,* année 1838 : *Histoire politique des cours d'Europe*, etc.

l'ombrage, mais qui ne le furent point assez pour défendre, contre son pouvoir, leurs richesses et leur tête, trouvèrent en lui un maître inexorable. Presque tous ils succombèrent et furent remplacés par des hommes dévoués. Là où sa main ne s'appesantit point, c'est qu'elle ne put y atteindre. Sans traiter aussi cruellement les grands feudataires d'Asie, il les déposséda peu à peu de leurs gouvernements et leur enleva ainsi toute influence politique.

En 1821, Mahmoud avait accompli une partie de sa tâche. Partout, dans ses provinces d'Europe comme d'Asie, il avait châtié la plupart des rébellions, et rétabli son autorité où elle était méconnue. En Égypte cependant Méhémet-Ali, en Albanie Ali-Pacha conservaient, sous des formes plus ou moins respectueuses, une véritable indépendance de fait. Mais tandis que le premier assemblait et mettait en œuvre les éléments de sa grandeur future, il s'étudiait à ne fournir à son souverain aucun motif de mécontentement; il désarmait ses soupçons à force de respects; jamais le payement de son tribut n'éprouvait le moindre retard; jamais il ne manquait d'envoyer chaque année, au Grand Seigneur et à ses visirs, les présents accoutumés. Aussi donnait-il des inquiétudes à la Porte, non par l'usage qu'il faisait actuellement de sa puissance, mais par l'abus qu'il pouvait en faire un jour. Prudent, soumis et fort tout ensemble, il enleva à Mahmoud le prétexte et le pouvoir de le détruire. Il n'en fut point ainsi d'Ali, pacha de Janina. L'Épire, l'Albanie, la Livadie, une partie de la Thessalie et de la Morée, gémissaient sous sa tyrannie et celle de ses enfants. Sa puissance était redoutée même de la Porte. Dix mille Albanais composaient sa garde personnelle, il pouvait armer, en cas de guerre, vingt-cinq mille hommes; il avait une marine disciplinée et un revenu net de dix millions de francs. Ce vieillard cruel et violent n'apportait, dans ses rapports avec son souverain, aucun des égards et des ménagements qu'y mettait l'habile pacha d'Égypte. Arrogant, présomptueux, toujours prêt à la rébellion, il s'était attiré la haine du sultan et celle des membres du divan qu'il n'avait point achetés. Depuis longtemps, Mahmoud méditait sa ruine; mais la guerre avec la Russie et ses efforts pour raffermir son autorité en Asie l'avaient forcé à ajourner ses vengeances. Le moment vint enfin où il rassembla toutes ses forces pour écraser cet odieux vassal; il lui fit, en 1821, une guerre acharnée. Parvenu à l'âge de soixante-dix-huit ans, le terrible Ali avait conservé l'énergie et l'opiniâtreté de sa jeunesse, et il fallut deux années d'efforts et de nombreuses armées pour l'abattre. Il succomba enfin; mais, en tombant, il fit à l'empire une plaie bien profonde : il lui légua la révolution grecque.

Plusieurs causes, sans doute, ont concouru à ce grand soulèvement. Les intrigues ourdies par la Russie depuis le règne de Catherine II l'avaient préparé. Le libéralisme de l'Occident et la société de l'*Hétairie*, dont le principe et le but étaient l'affranchissement de la Grèce, l'avaient, en quelque sorte, amené à maturité; il ne fallait plus qu'une occasion pour le faire éclater. Ce fut Ali-Pacha qui donna l'impulsion décisive. C'est lui qui, en excitant les Grecs et en leur offrant dans sa révolte un point d'appui redoutable, leur a donné le signal de l'indépendance.

L'héroïsme de ce peuple qui comptait à peine sept cent mille âmes, luttant, pendant six années, contre toutes les forces de l'empire ottoman, de-

meurera éternellement dans la mémoire des hommes, comme un sublime exemple de ce que peut sur une population enthousiaste et courageuse l'amour de l'indépendance nationale excitée et nourrie par la magie des souvenirs antiques.

Pour le sultan Mahmoud, l'insurrection grecque a été une affreuse calamité et le commencement de toutes les misères qui depuis ont affligé son règne. Elle l'a violemment arrêté dans ses efforts pour recomposer l'unité de l'empire ; elle a dévoré ses plus belles armées, désorganisé ses flottes, épuisé ses finances, usé, sans profit ni gloire, le fanatisme religieux de son peuple, qu'il eût été si précieux de tenir en réserve pour une guerre extérieure ; elle l'a forcé, pour vaincre, à emprunter la flotte et les armées de Méhémet-Ali, en sorte qu'en même temps qu'il donnait la mesure de sa propre faiblesse, il révélait à son vassal le secret de sa force, et lui montrait qu'il pourrait désormais tout ce que son ambition voudrait. Elle a été pour tous les rayas sujets de l'empire un funeste exemple et a commencé le mouvement d'affranchissement qui doit tôt ou tard arracher les races conquises au joug de l'islamisme ; elle a soulevé dans toute l'Europe une admiration et des sympathies tellement profondes en faveur des Grecs, que, sur cette question, toutes les intelligences se sont trouvées comme obscurcies, toutes les traditions bouleversées et confondues, et que l'intérêt politique est allé en quelque sorte se perdre dans l'intérêt d'humanité.

Cette lutte fatale durait encore lorsque le sultan résolut d'accomplir un projet qui n'avait cessé, depuis son avénement au trône, de préoccuper sa pensée, la destruction des janissaires. Ce grand dessein qui, exécuté dans des circonstances plus heureuses, aurait pu faire le salut de la Turquie, combiné, comme il le fut, avec toutes les complications nées de la question grecque, devint une cause de ruine pour l'empire.

Parmi les faits européens qui, dans l'histoire du dernier siècle, dominent tous les autres, l'un des plus graves assurément est la décadence progressive de la puissance ottomane. Chacune de ses guerres, en effet, a été pour elle une occasion nouvelle de désastres ; toutes ont été marqués par d'humiliantes défaites, couronnées elles-mêmes par des traités plus honteux encore. Tant de faiblesse et de malheurs était le résultat de la mauvaise constitution politique de la Turquie, de son ignorance des arts de l'Europe, surtout de l'état arriéré de ses institutions militaires, et du défaut absolu d'armées régulières. En effet, tandis que tout autour d'elle avait marché, que des États, incultes encore à tant d'égards, avaient su emprunter à la civilisation toutes ses découvertes, et à la science militaire toutes ses armes, la Turquie seule demeurait stationnaire ; seule, elle fermait les yeux à la lumière, et fidèle aux vieilles traditions, s'obstinant à n'employer sur les champs de bataille comme partout que des instruments barbares, elle n'opposait aux armées de l'Europe que ses janissaires indisciplinés et ses hordes asiatiques. Sélim comprit la nécessité d'une réforme : il créa le *nizzam djeddi* ou nouvelle milice. Les janissaires sentirent aussitôt qu'il y allait de leur existence comme corps privilégié ; la lutte s'engagea, et Sélim succomba. Les janissaires triomphants mirent sur le trône sultan Mustapha, qui, moins d'un an après, en fut précipité, comme nous

l'avons vu, par le Baraïctar et remplacé par son frère Mahmoud. Ainsi ce prince, devant son élévation au parti réformateur, se fût trouvé, par la force des choses, l'ennemi déclaré des janissaires, lors même que les leçons de Sélim ne lui eussent point appris à les haïr. Deux partis étaient en présence : d'un côté se trouvaient l'intrépide sultan, tous les membres éclairés du divan et la plupart des pachas; de l'autre, les janissaires et les ulémas. Les ulémas, interprètes du Coran, qui est tout à la fois le code civil, politique et religieux des musulmans, réunissent dans leurs mains le double pouvoir du sacerdoce et de la justice, pouvoir immense qui a pour base le caractère profondément religieux des Turcs et de grandes richesses, et qui dominerait tout, le trône comme les sujets, si le sultan, héritier de la puissance des califes, n'était vénéré et obéi comme souverain et comme pontife suprême de la religion musulmane. Ainsi que tous les corps politiques ou religieux qui tendent sans cesse à grandir leur sphère d'influence et d'action, les ulémas ont trouvé dans le janissarisme un instrument docile, et ils s'en sont emparés. Les janissaires, troupe ignorante et fanatique, subirent naturellement l'action des chefs de la loi et de la religion; une union intime se forma entre eux, et, se fortifiant l'un par l'autre, ils rendirent leur cause solidaire : l'un donnait l'impulsion morale, l'autre agissait; le premier était la tête, le second le bras. Le janissarisme détruit, l'uléma restait isolé, puissant encore par son ascendant religieux et judiciaire, mais comme désarmé de sa milice. Ce premier coup une fois porté aux vieilles institutions, à quelles limites s'arrêterait la réforme! Dépositaire des maximes antiques, intéressé à défendre un ordre de choses qui en faisait le premier corps de l'État, dominé par son fanatisme et par ses préjugés de caste, tout le poussait à combattre le parti novateur et à soutenir les janissaires. Les dix-huit premières années du règne de Mahmoud ne furent qu'une longue et opiniâtre lutte qu'il soutint avec des chances diverses contre les janissaires et les ulémas. Des deux côtés on s'était deviné, et on avait le sentiment de sa position et de ses dangers. On les voit s'attaquer tour à tour avec les armes qui leur sont familières : les janissaires, employer l'incendie, la révolte, et dans leurs jours de triomphe et d'audace demander au sultan la tête de ses visirs; Mahmoud, saisir toutes les occasions d'affaiblir ses ennemis, soit en les décimant par les supplices, soit en gagnant leurs chefs, prodigue envers ces derniers des trésors du sérail, impitoyable envers la milice tant qu'il pouvait frapper sans exposer sa couronne; toujours assez maître de lui pour s'arrêter à temps; alliant la dissimulation la plus profonde aux plus cruelles violences, et scellant plus d'une fois du sang de ses favoris ses feintes réconciliations avec ses ennemis. C'est ainsi qu'il leur livra en holocauste Halet-Effendi, si longtemps son conseiller fidèle et son ami. Le jour vint enfin où il put expier dans le sang des janissaires de cruelles sentences, qui, bien que dictées par la révolte armée, étaient presque des crimes. Les victoires remportées en Morée par les troupes disciplinées d'Ibrahim eurent sans doute aussi une influence décisive sur la résolution du sultan.

Mais le moment de frapper un si grand coup était-il bien choisi? Le corps des janissaires était alors la seule force militaire organisée. Il se divisait en deux classes, les janissaires soldés et les janissaires non soldés. Comme il y avait

honneur et profit à en faire partie, le nombre en était considérable; ils couvraient tout l'empire, et composaient une milice nationale. Formant la partie la plus saine du peuple, ils en étaient l'expression fidèle ; mais, comme le peuple, ils étaient ignorants et fanatiques; comme lui, ils repoussaient avec une stupide horreur les arts et la civilisation de l'Europe chrétienne; comme lui enfin, ils avaient conservé toute l'ardeur de la foi musulmane. Dans les mains d'un pouvoir habile, ils pouvaient être, contre un ennemi extérieur, un levier formidable. Le corps des janissaires était donc autre chose qu'une troupe de prétoriens avides et indisciplinés. Il tenait au peuple par la composition de ses éléments, aux ulémas par son esprit religieux et fanatique; il était la principale base de toute l'organisation militaire de l'empire. Sa destruction allait produire une perturbation et un vide immenses dans le corps politique et social, et laisser pendant longtemps l'empire sans défense. Rien n'était préparé pour l'établissement du nouveau système. L'organisation d'une grande armée régulière, disciplinée et instruite, était une tâche longue et laborieuse qui devait avoir ses phases marquées dans le temps. L'état militaire de l'Europe est un des produits de sa haute civilisation; il fait corps avec elle; il puise sa force et son éclat dans les découvertes les plus élevées de la science, et, comme la civilisation elle-même, il ne s'est développé que progressivement. Un tel système ne s'improvise point par la volonté d'un homme, quelque énergique qu'elle soit; il lui faut la sanction des années et l'éducation des esprits. Si la Turquie s'était trouvée placée dans des conditions de paix et de sécurité profonde à l'intérieur comme à l'extérieur, elle aurait pu se jeter hardiment dans les voies d'une grande réforme militaire. Mais telle n'était point sa situation. La guerre de Grèce durait encore, et le moment approchait où toutes les relations de la Porte avec les cabinets de l'Europe allaient être troublées, où trois grandes puissances allaient s'interposer dans sa lutte avec ses sujets révoltés et lui demander, non plus seulement d'arrêter le cours de ses vengeances contre eux, mais encore de reconnaître leur indépendance. En 1826, la cause des Grecs était devenue celle de toute la population intellectuelle et lettrée de l'Europe. Partout on avait applaudi avec transport au réveil de ce peuple courageux, admiré et célébré les exploits de ses héros modernes; maintenant ses misères arrachaient à l'Europe des cris de compassion : au récit des massacres de Scio et d'Ipsara, des cruautés qui désolaient la Morée, des succès d'Ibrahim qui menaçait d'exterminer jusqu'au dernier des Grecs, toutes les âmes se troublaient, et imploraient le terme de tant de fureurs. Les gouvernements ne pouvaient plus rester sourds aux vœux de l'opinion ; les froids calculs de la politique étaient obligés de céder aux cris de l'humanité; la question grecque était devenue une question européenne. Ainsi s'approchait le moment d'une crise terrible pour la Porte; et c'est en présence de pareils dangers que Mahmoud allait en quelque sorte désarmer son empire en détruisant le janissarisme, et attaquer la force morale de son peuple en abaissant les ulémas ! Il semble que la prudence lui conseillait d'ajourner l'exécution de son dessein après la solution des graves difficultés qui se préparaient. Mais ce prince était à bout de résignation, et, prenant conseil de sa haine bien plus que d'une politique prévoyante, il prononça l'arrêt des janissaires. Les 16 et 17 juin 1826, il exter-

mina par le fer et le feu cette milice redoutable. Le coup une fois porté, il brisa avec toutes les traditions de ses prédécesseurs, changea le costume, dépouilla le turban, organisa une véritable conscription, et forma des régiments sur le type européen, présidant lui-même aux manœuvres, et voulant ainsi prouver qu'après avoir eu l'énergie de détruire, il aurait celle de fonder. Mais le temps, si précieux, si nécessaire, pour conduire à terme ses projets, le temps devait lui manquer.

La question grecque en renfermait deux parfaitement distinctes, une question d'humanité et de civilisation, et une question politique. S'il était donné à la première d'éveiller dans toute l'Europe des sympathies également vives et profondes, il n'en était pas de même de la question politique. Celle-ci, composée d'intérêts positifs, rentrait dans la sphère exclusive des gouvernements.

L'insurrection de la Grèce était, dans les destinées de la Turquie, un événement d'une portée incalculable. Elle était comme le signal d'une ère d'émancipation pour toutes les populations chrétiennes de l'empire, un appel fait à tous les Grecs ensemble, une commotion qui menaçait de s'étendre à la Thrace, à la Macédoine, à la Bulgarie, à la Servie, à la Moldavie et à la Valachie. La Porte avait mesuré toute la portée d'un tel événement; elle comprenait que, si elle laissait se détruire sur un point le prestige de sa force, le lien du faisceau se briserait et l'œuvre de la conquête serait anéantie. Voilà ce qui explique ses fureurs implacables contre les Grecs, ses prodigieux efforts pour les replacer sous le joug, et plus tard enfin l'opiniâtreté de ses refus de reconnaître leur indépendance.

Considérée de ce point de vue, la question grecque sortait de son étroite sphère et acquérait les proportions immenses de la question d'Orient. On conçoit dès lors les graves discussions qu'elle devait soulever dans les conseils des grandes puissances de l'Europe, et combien il était difficile qu'elles s'accordassent sur les moyens de la résoudre. La divergence de leurs intérêts en Orient devait naturellement se reproduire dans toutes leurs délibérations sur les affaires de Grèce. Comment, en effet, la Russie qui a un intérêt si grand à l'affaiblissement de la Turquie, l'Autriche et l'Angleterre qui en ont un plus grand encore à sa conservation, la France et la Prusse que les vicissitudes de cet empire ne sauraient atteindre que par le côté des intérêts généraux de l'équilibre européen, auraient-elles contemplé du même œil une crise qui tendait à la dissolution de la Turquie, et accordé leurs vues sur les moyens de la terminer? Le problème semblait insoluble.

L'insurrection grecque avait mis en présence la Russie d'une part, l'Autriche et l'Angleterre de l'autre : la Russie, cause première et active de cette révolution, disposée à lui prêter l'appui de sa diplomatie et de ses armes; l'Autriche et l'Angleterre alarmées de ces tendances et s'épuisant en efforts pour empêcher une collision nouvelle entre les Russes et les Turcs. De là, entre les trois puissances, une lutte diplomatique qui ne finit qu'à la mort d'Alexandre, et dans laquelle tous les avantages restèrent aux cours de Vienne et de Londres. Alexandre usa l'activité de ses dernières années à comprimer les élans de sa nature religieuse et mystique qui l'entraînait vers les Grecs, et l'ambition de son cabinet et de sa noblesse qui le poussaient sur le Bosphore. Il se laissa gar-

rotter par les mains habiles du prince de Metternich dans les liens de son propre système. La sainte-alliance était fondée sur le maintien du *statu quo* européen et sur la compression des idées libérales de l'Occident. La Russie, en débordant sur l'Orient, bouleversait la *statu quo*. La Turquie avait été mise, il est vrai, en dehors des stipulations conservatrices de la sainte-alliance; mais l'empereur Alexandre savait bien qu'en usant de son droit, il eût violé l'esprit, sinon la lettre du système, et mis en péril l'équilibre et la paix de l'Europe. Il eût de même été forcé d'abandonner la direction morale du continent. Que pouvait-il répondre à M. de Metternich, lorsque ce ministre lui montrait le libéralisme de l'Occident enchaîné avec tant de peine par la sainte-alliance, comprimé en France, vaincu à Naples, à Turin, à Cadix, en Allemagne, mais encore plein de séve et d'espoir dans ses défaites, et épiant l'occasion de briser ses entraves et de se déchaîner de nouveau sur l'Europe? C'est ainsi que l'empereur Alexandre, vaincu par ses propres armes, fut réduit à subir, dans ses conséquences même les plus éloignées, le système qu'il avait fondé. Il lui fallut assister l'arme au bras, pendant six années, au massacre de ses frères en religion, de ces Grecs que la main de son aïeule et la sienne sans doute avaient secrètement poussés à la révolte. Sa mort mit enfin un terme à cette lutte douloureuse. Aucune révélation n'a encore éclairci les circonstances mystérieuses qui ont enveloppé sa fin prématurée; mais ce qui a saisi non moins vivement toute l'Europe, c'est la découverte de cette trame militaire qui, dans son réseau immense, enveloppa l'élite de l'armée russe. Tous les esprits doués du sens politique virent dans ce vaste complot le symptôme évident d'une irritation générale de la noblesse et de l'armée russes contre le système suivi à l'égard des Grecs par le fondateur de la sainte-alliance. Partout il n'y eut plus qu'une même conviction, c'est que le nouveau czar allait sortir des errements de son frère et satisfaire les passions de son peuple en le précipitant sur la Turquie et en embrassant hautement la défense des Grecs.

Une ère nouvelle allait donc s'ouvrir pour la politique de l'Europe. Ce n'était plus au nom du *statu quo* européen, en évoquant le fantôme des révolutions, qu'il était possible aux cours de Vienne et de Londres de contenir la Russie; il fallait des moyens plus tranchés, un frein plus puissant : d'abord les conseils, les prières, puis les menaces, enfin peut-être la force. Une première question dut les préoccuper. Les Grecs étaient à bout d'énergie. Après six années d'une lutte héroïque, ils succombaient enfin, et ils succombaient sous les coups mieux dirigés d'Ibrahim. L'humanité et la civilisation élevaient une voix suppliante pour qu'on sauvât les restes de ce malheureux peuple, et la Russie allait être la première à embrasser une cause dont elle ne pouvait plus ajourner la défense. Quel parti allaient prendre dans cette crise les puissances de l'Occident? Permettraient-elles à la Russie d'intervenir seule? Mais c'était lui livrer la Turquie. S'y opposeraient-elles? Mais c'était tout à la fois compromettre la paix générale et faire une chose inhumaine; c'était blesser le sens moral de toutes les populations chrétiennes et civilisées. Des deux côtés, il y avait difficultés et graves périls. Entre ces deux partis extrêmes il s'en présentait un autre, c'était de concourir avec la Russie à la pacification de l'Orient, et de l'enchaîner dans les liens d'une commune intervention. C'est à ce parti que s'arrêta l'Angleterre.

Des négociations s'ouvrirent au commencement de l'année 1826, par l'intermédiaire du duc de Wellington, entre les cours de Londres et de Saint-Pétersbourg, dans le but de convenir des bases d'une médiation pacifique dans le Levant. La Russie vit aussitôt le piége qui lui était tendu et fit au duc de Wellington cette déclaration connue de toute l'Europe : « Elle ne demandait pas mieux de renoncer à la direction exclusive des affaires de Grèce et à la perspective du protectorat qui en résulterait pour elle; mais il n'en pouvait être ainsi de ses différends directs avec la Porte. L'empereur Nicolas n'entendrait jamais traiter comme question européenne une affaire entre lui et cette puissance, et touchant à la foi des traités et à l'honneur de sa couronne. » Il faut le reconnaître, cette déclaration avait un double mérite; elle était habile et franche : habile, car, d'une part, en séparant la question grecque de la question d'Orient proprement dite, la Russie se réservait toute la liberté de ses mouvements contre la Turquie, et de l'autre, bien loin de se laisser entraîner dans la cause des puissances de l'Occident, c'était elle au contraire qui allait les compromettre dans sa propre cause vis-à-vis de la Porte; franche, puisqu'elle ne prenait pas même la peine de déguiser ses projets hostiles contre la Turquie. Après un langage aussi net, les cours de Vienne, de Londres et de Paris, ne pouvaient plus rester dans le doute; elles devaient savoir ce qui leur restait à faire.

Le protocole du 4 avril 1826 consacra, pour la première fois, le principe d'une intervention de la Russie et de l'Angleterre dans les affaires de Grèce. La France y donna son adhésion, et enfin de ce protocole et des négociations qui s'y rattachèrent sortit ce fameux traité du 6 juillet 1827, qui posa les bases de l'indépendance de la Grèce sous la suzeraineté nominale du Grand Seigneur. L'Autriche fut invitée à fortifier, par son concours, la triple alliance : elle s'y refusa. On lui a reproché sa conduite comme un abandon des véritables intérêts de l'Occident. On a dit que si elle avait joint ses menaces à celles des trois cours, la Porte n'eût jamais osé résister à une ligue aussi formidable, et eût échappé, en acceptant le traité du 6 juillet, au désastre de Navarin. Ce reproche peut être fondé; cependant, lorsqu'on mesure les fautes qui depuis furent commises par les puissances médiatrices, on ne s'explique que trop bien ces refus, et, quant à nous, nous ne nous sentons pas le courage d'en accuser le cabinet de Vienne.

Tout le monde a présents à la mémoires les événements qui suivirent le traité du 6 juillet, les premiers refus de Mahmoud, bientôt après la bataille de Navarin, l'obstination du sultan, enfin son divorce éclatant avec les puissances médiatrices, et le funeste isolement dans lequel il se plongea volontairement. Les fautes qu'il commit alors furent d'une gravité déplorable; on peut dire qu'il n'eut pas un moment l'intelligence de sa situation; toutes les nuances lui échappèrent : amis et ennemis, tout fut confondu à ses yeux. Il ne fut saisi que par le côté matériel des faits, et n'en découvrit point l'esprit. Poussé par un orgueil indomptable, marqué pour ainsi dire du sceau de la fatalité, il courut se jeter en aveugle dans un abîme sans fond, où il se perdit. Mais le sultan Mahmoud n'est point le seul qui ait commis des fautes peut-être irréparables dans cette crise de l'Orient.

Le salut des Grecs et leur affranchissement n'étaient point le principal but qu'avait poursuivi l'Angleterre en signant le traité du 6 juillet; elle voulait, avant tout, enlever à la Russie un prétexte pour intervenir seule dans les affaires d'Orient; c'était la Porte qu'elle voulait protéger, qu'elle voulait sauver. Toute médiation armée, exercée de bonne foi, suppose le recours à la force pour réduire celle des parties belligérantes qui refuse d'adhérer aux bases de la médiation. Dans le cas actuel, la résistance ne pouvait venir des Grecs décimés et vaincus, mais de la Porte dont les derniers succès d'Ibrahim avaient exalté l'orgueil. Un conflit entre les couronnes médiatrices et la Porte entrait donc dans les éventualités probables de la médiation. Mais la Porte était précisément la puissance qui excitait toutes les sollicitudes du cabinet de Londres; c'était pour la garantir des coups de la Russie qu'il intervenait activement dans la crise du Levant. Le système dont le traité du 6 juillet était le point de départ ne pouvait donc pas se passer de son complément nécessaire, c'est-à-dire d'un ensemble de combinaisons calculées à la fois pour affranchir la Grèce et protéger la Porte. Il fallait que l'Angleterre et la France arrachassent d'une main les Grecs à une destruction certaine, et que de l'autre elles offrissent au sultan l'appui de leur alliance. Si, après leur avoir demandé son consentement au traité du 6 juillet, elles lui avaient dit : « La Russie vous menace, elle veut votre ruine; c'est pour lui ôter le droit de vous faire la guerre que nous intervenons dans votre lutte contre la Grèce : nous voulons protéger l'œuvre régénératrice que vous avez entreprise, vous donner le temps de vous créer une armée; acceptez le traité, et nous vous assurons l'appui de nos trésors, de nos armées et de nos flottes, » Mahmoud, si obstiné qu'il fût, eût sans doute compris ce langage; à côté d'un grand sacrifice, il eût vu un bienfait, et il se fût résigné au premier pour obtenir le second. S'il avait persévéré dans sa résistance, c'eût été encore un devoir pour les cours médiatrices de le sauver en dépit de lui-même, et, après l'avoir châtié à Navarin, de protéger sa faiblesse contre les Russes. De cette manière seulement, la politique et l'humanité pouvaient être conciliées. Mais, pour qu'une telle conduite fût adoptée, une condition première était indispensable, c'était que la France s'y associât sans réserve, qu'elle fût résolue à l'épuiser en quelque sorte dans toutes ses conséquences, qu'elle tendît au même but que son alliée : la garantie, dans son intégrité, de l'empire ottoman. Partageait-elle à cet égard toutes les idées du cabinet de Londres? Quelles étaient précisément ses vues? De quel côté l'entraînaient ses sympathies secrètes? Était-elle, en un mot, pour le Nord ou pour l'Occident? Toutes ces questions étaient fort graves; le bon sens le plus vulgaire conseillait à M. Canning de les éclaircir avant d'intervenir en Grèce. Se précipiter dans les éventualités d'une pareille médiation, sans avoir le dernier mot de la France, c'était commettre un acte d'insigne légèreté.

M. de Villèle était alors à la tête des affaires en France; personnellement, il préférait l'alliance anglaise à celle de la Russie, dans une crise du Levant. Si la première ouvrait au pays peu de chances de grandeur et de gloire, elle était du moins une garantie de paix générale, et un frein salutaire à l'ambition de la Russie. Mais ce système, indépendant d'ailleurs de la politique suivie au dedans, ne dominait pas exclusivement le cabinet français. Parmi les hommes dévoués

à la restauration, il en était qui voulaient avec la même passion le développement de nos libertés et celui de notre grandeur au dehors, qui gémissaient avec la nation de l'état d'abaissement où nous avaient précipités les traités de 1815. Entre tous ces hommes d'élite, qui eussent sauvé la branche aînée, si elle avait voulu être sauvée, se distinguait le comte de La Ferronnays, notre ambassadeur à la cour de Saint-Pétersbourg Il pensait que la restauration ne parviendrait à se nationaliser, ne vivrait forte et puissante que lorsqu'elle se serait retrempée dans la gloire. Il croyait aussi que la France ne remonterait à son rang, ne ressaisirait, avec sa prééminence dans l'Occident, ses limites naturelles qu'en s'appuyant sur une alliance du Nord, et cette alliance ne lui semblait nullement incompatible avec les formes de notre gouvernement. Continuateur en quelque sorte, dans une situation bien différente, des traditions de Tilsitt et de la mission du duc de Vicence, il avait voué toutes ses sympathies à l'alliance de la Russie. Il est impossible de méconnaître les traces de cette influence dans les tendances de Charles X vers les cours du Nord. Mais ce prince, au lieu de voir dans une alliance russe un moyen de grandeur pour la France, n'y cherchait qu'un point d'appui pour ses intérêts dynastiques. Ce n'étaient point des sympathies nationales, mais des sympathies de monarque absolu, qui l'entraînaient vers le czar. Deux systèmes étaient donc en présence dans le cabinet français et s'en disputaient la direction au moment où se conclut le traité du 6 juillet : le système anglais, représenté par M. de Villèle; le système russe, qui n'avait point de représentants officiels, mais seulement d'éloquents interprètes, comme M. de La Ferronnays, et un appui secret, le roi.

Telle était la situation, lorsque M. de Villèle et son parti rétrograde succombèrent dans la grande lutte électorale de novembre 1827, quatre mois après la conclusion du traité d'intervention. L'arrivée aux affaires de M. de Martignac changeait de fond en comble la politique intérieure de la France. En serait-il de même de sa politique extérieure? Grave question dont bien peu d'esprits furent alors préoccupés. Évidemment, le parti national qui venait de renverser M. de Villèle n'avait nullement songé à détruire le système d'où étaient sortis la triple intervention dans les affaires du Levant, le traité du 6 juillet, et la bataille de Navarin. Ses tendances le portaient au contraire plutôt vers l'Angleterre, pays de liberté, que vers les cours absolues du Nord. Le roi, maîtrisé dans sa politique intérieure, conservait ainsi, dans ses relations avec l'Europe, la liberté entière de ses mouvements, pouvant, selon sa volonté, incliner vers l'Angleterre ou vers la Russie. Il exprima ses préférences par le choix qu'il fit de M. de La Ferronnays comme ministre des affaires étrangères. Admettre dans l'administration nouvelle l'homme qui était l'organe le plus habile du système russe et l'y admettre au milieu de la crise d'Orient, c'était déserter l'alliance anglaise et embrasser la cause du Nord.

Tout prospérait donc d'une manière merveilleuse au gré de la Russie, et la fortune semblait réellement complice de son ambition. Par le traité du 6 juillet, elle avait isolé la Porte de tous ses appuis naturels; elle avait traîné l'Angleterre et la France à Navarin; elle les avait mises aux prises avec les Turcs, et s'était donné l'étrange spectacle d'un amiral anglais rivalisant d'ardeur avec un amiral russe pour abîmer la marine ottomane; par cette bataille, elle avait jeté

la Porte dans des résolutions désespérées, amené une rupture diplomatique entre elle et les trois puissances médiatrices. En Angleterre, la mort avait frappé Canning; en France, une crise intérieure avait écarté des affaires M. de Villèle. Ainsi tout le système dont le traité du 6 juillet était l'expression était détruit : hommes et choses, tout avait disparu, et c'était la Russie qui recueillait le fruit de ces changements. Secondée par les fautes du sultan, elle avait renversé tous les obstacles, brisé toutes les entraves, isolé sa proie : il ne lui restait plus qu'à fondre sur elle, et elle était trop habile pour la laisser échapper.

Elle s'était, comme nous l'avons dit, réservé le droit de régler ses différends personnels avec la Porte, sans permettre à aucune puissance de l'Europe de s'y ingérer. Ces différends étaient relatifs, d'une part, aux priviléges de la Servie, de la Moldavie et de la Valachie, dont elle s'était porté garante par le traité de Bucharest, qu'elle accusait les Turcs de violer ouvertement, et dont elle exigeait le maintien; de l'autre, à la restitution réclamée par la Porte de diverses forteresses situées au pied du Caucase, dont la Russie s'était emparée dans la dernière guerre, et qu'elle s'était formellement engagée à rendre par le même traité de Bucharest. Depuis longtemps ces différends étaient réglés. La convention d'Ackermann (7 octobre 1826) les avait résolus tous, et les avait résolus au profit de la Russie, qui n'avait pas manqué d'abuser des embarras actuels de la Turquie pour lui faire la loi sur tous les points. Le cabinet de Saint-Pétersbourg n'avait plus de motifs pour légitimer aux yeux de l'Europe une attaque directe contre l'empire ottoman, lorsqu'au mois de décembre 1827, le sultan Mahmoud, comme s'il eût voulu braver le sort et pris un cruel plaisir à creuser l'abîme ouvert sous ses pas, adressa aux pachas de son empire une lettre par laquelle il faisait appel au patriotisme des Turcs, leur montrait la Russie prête à leur déclarer la guerre, et les engageait tous, comme souverain et chef de la religion, à s'armer pour la défense de l'empire et de l'islamisme. Ce *fetwa* n'était après tout que la révélation des véritables projets de la Russie, mais révélation intempestive et impolitique au plus haut degré. Si l'empereur Nicolas avait été animé de dispositions réellement pacifiques, il eût jugé cet acte comme il le méritait, il eût pris en pitié la colère et l'effroi du sultan, et il l'eût calmé en lui prodiguant des assurances de paix; mais il voulait la guerre, et il ne cherchait qu'un prétexte pour la déclarer. Il se saisit du fetwa, le produisit au monde comme un insolent défi fait à sa puissance, et, au mois d'avril 1828, il précipita ses armées sur la Bulgarie.

Ainsi ce grand conflit tant redouté à Vienne et à Londres, la Russie par son habileté, la Porte par ses fautes, les événements par leur cours forcé, la fortune, enfin, par le jeu de ses caprices, l'avaient fait éclater. La guerre était allumée entre la Russie et l'empire ottoman.

Quelle attitude allaient prendre dans cette crise solennelle l'Angleterre, l'Autriche et la France? Les dispositions des deux premières ne pouvaient être douteuses : intérêts de commerce, de sûreté territoriale, de prépondérance maritime et coloniale, tout leur rendait précieuse, nécessaire, l'existence de la Turquie, et, dans une lutte où cette existence pouvait être mise en question, tout les poussait à la couvrir de leur protection. Mais, pour qu'elles pussent

s'interposer entre les deux empires avec l'autorité maîtrisante d'une médiation armée, il leur fallait le concours de la France. La situation compliquée de l'Autriche lui enlève toute liberté de mouvement contre la Russie dans une crise d'Orient ; ses décisions restent subordonnées à celles de la France. Pour qu'elle puisse protéger efficacement la Turquie, il faut qu'elle soit dégagée de toute inquiétude du côté de l'Italie, il faut que la France lui assure de ce côté toutes les garanties qu'elle est en droit d'exiger. Or, en fait de garanties de notre part, il n'en est qu'une seule qui puisse la satisfaire : c'est une coopération sincère de notre politique à ses projets. D'un autre côté, l'Angleterre, privée du concours de l'Autriche, est impuissante pour sauver la Turquie. De là, pour les cours de Vienne et de Londres, la nécessité d'obtenir, dans une guerre décisive d'Orient, l'alliance de la France. En 1828, pouvaient-elles compter sur cet appui? La France se trouvait bien réellement arbitre dans le grand litige de l'Orient ; elle tenait dans ses mains le sort de l'empire ottoman et la fortune de la Russie. En se prononçant, elle emportait la balance de son côté, elle entraînait tout. Deux partis s'offraient à elle, l'alliance de l'Occident et celle du Nord. En embrassant le premier, elle conservait la triste position que lui ont faite les traités de 1815, mais le *statu quo* devenait la loi commune pour tous; la Russie était maîtrisée, la Turquie garantie, et toutes les questions ajournées. Ce n'était point là, nous le répétons, une politique grande ni glorieuse, mais c'était une politique qui allait à la taille du roi, dont l'âme n'était point trempée pour les grands et audacieux desseins; c'était d'ailleurs une politique de conservation qui laissait l'avenir intact. Tel était le système anglo-autrichien, système à vrai dire incomplet et bâtard, que M. de Villèle s'était attaché à faire prévaloir.

L'alliance du Nord nous ouvrait les plus vastes perspectives. Elle ne tendait à rien moins qu'à une reconstruction de tout l'édifice européen et au redressement des iniquités du traité de Vienne. A la Russie le Nord et l'Orient, à nous le Midi et l'Occident. C'était la grande pensée de Tilsitt adaptée à l'état actuel de l'Europe : unis de pensée et d'action avec la cour de Saint-Péterbourg, nous dictions la loi au monde, nous enchaînions la Prusse dans notre système ; nous lui faisions une belle part d'indemnités pour les territoires qu'elle nous eût cédés sur la rive gauche du Rhin ; nous tenions en échec et paralysions l'Autriche en Orient ; par l'Autriche, nous maîtrisions l'Angleterre, et la Turquie était livrée aux chances des combats. Le cercle redoutable dans lequel nous ont jetés les traités de 1815 était pour jamais brisé. Nous rentrions en possession de nos limites naturelles. Paris cessait d'être à découvert à quarante-cinq lieues de la Prusse, et nous ressaisissions, dans le midi de l'Europe, le rang et l'influence dont nos désastres nous ont dépossédés. Ce grand système était celui de M. La Ferronnays. Entre l'alliance du Nord et celle de l'Occident, il semble qu'il n'y avait point de place possible pour un troisième système. Il s'en trouva un cependant, ce fut d'être Russe par les sympathies, et de n'oser l'être par les actions, d'embrasser dans les cours de l'Europe la cause du czar, et de n'avoir pas assez d'audace pour en saisir le prix, de le grandir, lui déjà si grand, et de nous laisser affaiblis, mutilés, de lui livrer enfin la Turquie en enchaînant le zèle des puissances qui voulaient la sauver, et, par là, d'achever la destruction

de tout équilibre en Europe. Telle est la conduite, mélange inouï d'imprévoyance et de timidité, qui fut suivie par le cabinet français ou plutôt par le roi pendant toute la durée de la guerre de Turquie, en 1828 et 1829. « Je veux, dit Charles X, en s'expliquant sur le projet de M. de Metternich qui, dans l'hiver de 1829, voulait arrêter les Russes par le frein d'une médiation de toutes les grandes puissances de l'Occident, je veux rester uni à la Russie : si l'empereur Nicolas attaque l'Autriche, je me tiendrai en mesure et me réglerai selon les circonstances; mais si l'Autriche l'attaque, je ferai marcher immédiatement contre elle. Peut-être qu'une guerre contre la cour de Vienne me sera utile, parce qu'elle fera cesser les dissensions intérieures, et occupera la nation en grand, comme elle le désire. » Ainsi Charles X, en adaptant à sa faiblesse les grandes et généreuses idées de son ministre, les a viciées dans leur application. Au lieu de tourner à la gloire de la France, elles ont tourné au préjudice de l'Europe; elles ont activé la ruine de la Turquie, appelé sur elle toutes les misères et porté à l'équilibre général la plus profonde atteinte.

De toutes les guerres que la Turquie a eu à soutenir contre les Russes, il n'en est pas qui ait porté à sa puissance un coup plus terrible que celle de 1828. Cette guerre produisit, au sein de la nation musulmane, une crise d'abattement et de stupeur qu'elle n'avait jamais connue. En apprenant la chute de Varna, le passage des Balkans par Diébitsch et son entrée dans les murs d'Andrinople, l'orgueil jusqu'alors indomptable des Turcs fléchit enfin; mais ils perdirent en même temps cette confiance en eux-mêmes qui, combinée avec le fanatisme religieux, était le principe de leur force. Que l'on compare leur attitude dans les guerres précédentes et dans la lutte contre les Grecs avec celle qu'ils montrèrent dans la campagne désastreuse de 1829. Là, quelle énergie, quel entraînement! ici, au contraire, que de découragement et de tiédeur! Mahmoud lui-même ne put se tenir ferme ni debout au milieu de tant de malheurs, et l'adversité entama dans le vif cette âme que l'on eût dit trempée dans le bronze. Supérieur à son peuple à beaucoup d'égards, ce prince lui ressemblait par un orgueil immense que ne justifiaient ni l'état débile de son empire, ni la mesure de son génie personnel. La campagne de 1829 l'humilia profondément, et en l'humiliant elle le brisa. La nouvelle de l'entrée des Russes dans Andrinople le surprit dans son camp de Ramish-Tifflick et le jeta dans un morne abattement. Il crut que c'en était fait de son empire, de son trône, de sa vie. Tout fut perdu à ses yeux, et cet homme, si beau d'énergie dans les premières années de son règne, resta pendant quelques jours comme frappé d'anéantissement. Il fallut l'intervention tardive, mais efficace, des ambassadeurs d'Angleterre et de France, qui suspendit la marche des Russes, pour faire cesser ses terreurs et lui rendre la conscience de lui-même. Cependant, comme situation militaire, sa cause était loin d'être désespérée. Le mouvement de Diébitsch était d'une extrême témérité. Il avait à peine avec lui vingt mille hommes. La famine et la peste l'avaient comme poussé sur la crête des Balkans. C'était autant pour faire vivre son armée dans un pays sain et abondant que pour aller dicter une paix glorieuse qu'il était venu déborder dans les plaines de la Roumélie. Si Mahmoud avait mieux compris sa situation militaire, il eût fait repentir Diébitsch de son audace et mis en grand péril sa faible armée. En 1827, il avait

tout compromis par excès d'orgueil; en 1829, il se résigna, par excès d'abattement, à des sacrifices qu'avec une fermeté plus éclairée il aurait évités. Il n'y eut point de gradation dans ses concessions. Le même homme qui avait joué sa marine à Navarin contre les trois plus grandes puissances de l'Europe, plutôt que de consentir à n'être que le suzerain de la Grèce, souscrivit sans condition à son indépendance absolue. Il signa la paix d'Andrinople (2 septembre 1829), qui le frappa sur tous les points, en Europe et en Asie, dans le présent et dans l'avenir. Ce traité, résultat de ses fautes et de celles du roi de France, formera une triste page dans l'histoire de la décadence de la Turquie. Par cet acte, la Russie s'est fait céder les îles situées à l'embouchure du Danube, ce qui la met en mesure de commander toute la navigation de ce fleuve. Elle a exigé que les Turcs abandonnassent la rive droite à la distance de six lieues; elle ne leur a laissé qu'un droit de suzeraineté sur la Moldavie et la Valachie; elle a présidé à l'établissement du gouvernement de ses provinces et les a soustraites de fait à l'autorité de la Porte, pour les placer dans sa propre sphère d'action et d'influence. Aussi est-il juste de dire que sa ligne de frontières n'est plus sur le Pruth, mais sur le Danube. En Asie, elle a conquis Anapa, Poti, une partie du pachalick d'Akhiska et deux cents lieues de côtes de la mer Noire. Par cet agrandissement, elle a isolé les populations belliqueuses du Caucase de la Turquie, fermé les ports par lesquels elles pouvaient recevoir des secours, et préparé la soumission du pays montagneux compris entre la mer Noire et la mer Caspienne, qui la coupait de la Géorgie et protégeait si efficacement, de ce côté, la Perse et la Turquie d'Asie. Enfin, elle est parvenue à distraire de l'Arménie une multitude de familles chrétiennes et à les fixer sur son territoire. La Russie s'est donc jouée de sa parole et de la crédulité de ses alliés, puisque, malgré ses déclarations réitérées tant de fois qu'elle respecterait l'intégrité du territoire ottoman, elle l'a si fortement entamée. Mais, quelque importants qu'aient été pour elle ces agrandissements, il est évident que ce ne fut pas l'esprit de conquête immédiate qui lui mit, en 1828, les armes à la main. Elle se jeta dans cette guerre sous l'empire d'une tout autre préoccupation. En détruisant les janissaires, Mahmoud avait ouvert à son peuple la voie des réformes. Ses premiers essais militaires avaient répondu à son attente. Quarante mille hommes disciplinés à l'européenne composaient déjà, en 1828, le fonds de sa nouvelle armée. Les soldats étaient d'une extrême jeunesse, les officiers inexpérimentés, sans connaissance des moindres éléments de la guerre : ce n'était là encore qu'une ébauche informe de nos armées régulières, et cependant ces conscrits imberbes et si mal commandés disputèrent pied à pied et avec un admirable courage les champs de bataille de la Bulgarie aux armées russes. Ils rivalisèrent avec elles de valeur et de fermeté; ils se firent tous tuer au pied des Balkans plutôt que de céder. C'est afin de détruire cette armée naissante, de mettre pour longtemps le sultan dans l'impossibilité de s'en créer une autre, de tâcher ainsi d'étouffer dans son germe la réforme militaire des Turcs, que la Russie a entrepris la guerre de 1828. Cette pensée se résume dans l'article du traité d'Andrinople par lequel elle a imposé à la Porte l'énorme tribut de guerre de 110 millions de francs, remboursable en dix ans. Comme garantie du remboursement, elle devait occuper la Moldavie, la Valachie et la place de

Silistrie. Elle savait que, dans l'état d'épuisement où était tombé l'empire, les ressources du sultan ne pourraient suffire pour satisfaire à la fois à ses engagements et recréer une nouvelle armée. Les faits ont prouvé qu'elle n'avait que trop bien calculé. Arrêté dans son premier élan de réformes, épuisé d'argent et abattu, Mahmoud se trouva hors d'état de réparer ses malheurs; il ne put retrouver son ancienne énergie; une sorte de résignation apathique succéda à son ancienne ardeur, et lorsque Méhémet-Ali envahit la Syrie en 1832, il le trouva désarmé. Ici s'ouvre pour le sultan une nouvelle série d'infortunes plus grandes encore que toutes les autres.

La vie politique de Méhémet-Ali se divise en trois phases bien distinctes : dans la première, il jette les fondements de sa puissance; dans la seconde, il l'organise; la troisième, qui n'est point encore accomplie, a pour but l'indépendance légale et l'hérédité.

Ce prince est né à la Cavale, petite ville de la Roumélie en 1769; son père Ibrahim-Aga commandait la garde chargée de la sûreté des routes; il le perdit encore enfant, et il fut recueilli et élevé par le gouverneur de la Cavale. Des fonctions militaires obscures et des spéculations de commerce remplirent sa première jeunesse. La Porte ayant ordonné des levées de troupes en Macédoine pour aller combattre les Français qui occupaient l'Égypte, le commandement de trois cents hommes échut à Méhémet-Ali. Ce fut là le point de départ de sa fortune. L'Égypte était alors la proie d'une épouvantable anarchie. Les Français, les mameluks, les Turcs, les pachas, les Albanais, se la disputaient avec fureur, et la population, foulée par tous ces partis, gémissait sous d'affreuses exactions. A peine Méhémet eut-il mis le pied sur cette terre désolée, qu'il comprit qu'au milieu de cette anarchie, il y avait, pour une ambition habile et patiente, une grande place à conquérir. L'Égypte était sans maître; il résolut de le devenir : pensée d'une audace extrême, car il n'était qu'un pauvre officier obscur, à peine obéi d'une poignée de soldats, sans le moindre crédit à Constantinople, ni dans le pays. Mais il avait une âme forte et hardie, une ambition vaste et sachant toutefois s'imposer des limites, une volonté opiniâtre et en même une sagacité merveilleuse pour mesurer les moyens au but et n'entreprendre jamais que ce qui était possible, de l'ardeur dans la poursuite du but et une grande indifférence sur le choix des moyens; incapable de verser le sang inutilement, il ne l'était pas moins de reculer devant un crime nécessaire; enfin, sans être un grand capitaine, il savait la guerre, avantage incomparable dans ces contrées, où l'individualisme est tout. Ses premiers soins eurent pour objet de se créer une force militaire qui lui fût dévouée. L'armée des pachas était un assemblage informe de hordes pillardes et indisciplinées qui portaient partout la ruine et la dévastation. Les Albanais se distinguaient entre tous par leur naturel belliqueux et indépendant; ce corps pouvait devenir dans des mains habiles un admirable instrument de domination. Méhémet s'empara peu à peu du cœur de ces hommes; il les subjugua par son adresse et son courage, et en fit en quelque sorte sa garde personnelle. Mais ce n'était là qu'une force matérielle : il jugea non moins utile de se créer un parti au sein même du pays; il mit en œuvre tout ce que la nature lui a

déparli de ruses et de séductions pour se concilier les hommes de la loi et de la religion. Lorsque les Français eurent évacué l'Égypte, la lutte s'engagea entre les pachas nommés par la Porte et les mameluks, lutte dont le prix devait être pour les vainqueurs la domination du pays. Méhémet se jeta dans la lice, non pour servir l'un des deux partis, mais pour les détruire l'un par l'autre et s'élever sur leurs ruines. Rien n'égale la souplesse infinie, le génie d'intrigue et en même temps l'audace qu'il déploya. Cromwel ne fut pas plus habile pour se soumettre le long parlement et s'emparer de la dictature. C'est un curieux spectacle que celui de ce chef d'Albanais renfermé en apparence dans les limites d'un pouvoir subalterne, et toutefois présidant à toutes les révolutions du Caire, servant la cause des pachas lorsqu'il fallait humilier les mameluks, puis s'unissant à ceux-ci contre ses alliés de la veille pour les abaisser à leur tour; ruinant ainsi successivement Mohammed-Pacha Kousrouf, Ali-Pacha Gesaïrly, et enfin Kourchid-Pacha, et parmi les chefs de mameluks, le bey l'Elfy, Ibrahim-Bey et Osman-Bey Bardissy; puis enfin, après avoir renversé tous ces pouvoirs rivaux, se faisant imposer avec une feinte violence, par les cheiks et les chefs de troupes, la vice-royauté de l'Égypte. Cependant il ne lui suffisait pas d'avoir conquis cette haute position; il lui restait à obtenir la confirmation de la Porte et à soumettre les mameluks. Des émissaires, organes officieux des vœux de la population et chargés de présents, lui assurèrent la protection du divan. Quant aux mameluks, il leur fit pendant longtemps une guerre sans relâche, espérant les fatiguer et les réduire à force de victoires. Mais la configuration du pays éternisait la lutte : vaincus, les mameluks se retiraient dans la haute Égypte et la Nubie, formaient des alliances avec les tribus du désert, et revenaient, escortés d'une nuée d'Arabes, ravager la basse Égypte. Entre le pacha et cette milice puissante, c'était une lutte à mort; il fallait que l'un des deux succombât. Ne pouvant les abattre par les armes, Méhémet-Ali eut recours à la ruse; il feignit de se réconcilier avec eux, les attira au Caire, et les fit tous massacrer dans la citadelle. Au point de vue de la morale, cet acte est horrible; politiquement parlant, on peut dire, pour atténuer le crime du vice-roi, qu'il y était comme poussé par une affreuse nécessité aussi bien que par l'intérêt de sa conservation, car les mameluks n'étaient pas des ennemis plus généreux que lui : désespérant de le vaincre par les armes, ils méditaient aussi de le détruire par un assassinat.

Le massacre des mameluks ferme la première période de la vie de Méhémet-Ali. Cet acte consommé, l'Égypte lui appartint tout entière, et de ce jour son règne véritable commence.

Une fois parvenu au gouvernement de l'Égypte, un ambitieux vulgaire se serait endormi dans le calme et la sécurité. Les vues d'Ali s'étendaient bien au delà du présent. Il connaissait les jalousies ombrageuses de la Porte, le sort fatal que Mahmoud réservait aux pachas trop puissants, et il n'était pas homme à lui abandonner un pouvoir qui lui avait tant coûté, bien moins encore à lui livrer sa tête, si les esclaves du sérail venaient la lui demander. De là, chez lui, la résolution de placer son autorité sous la garantie d'une force assez imposante pour se faire respecter par la Porte; mais les premiers éléments de cette force qu'il ambitionnait semblaient lui manquer. L'Égypte avait

été si longtemps dévastée par toutes les armées qui étaient venues s'y combattre, que ses ressources étaient comme anéanties. La population, n'osant plus compter sur ses récoltes, ne travaillait plus que pour fournir à ses stricts besoins. Un climat brûlant favorisait sa paresse et son incurie, et le pays le plus fertile de la terre ne donnait que de faibles produits. Les impôts ordinaires pouvaient à peine suffire au payement du tribut annuel, et quant à ceux indispensables pour entretenir une armée permanente, ils manquaient tout à fait. Cependant Méhémet-Ali était impatient d'être fort. Le moyen dont il se servit pour se créer des ressources inconnues aux gouvernements qui l'avaient précédé est une des conceptions les plus hardies et les plus violentes que nous ait offertes l'histoire. Il s'empara de toutes les terres de l'Égypte : succession des mameluks, mosquées, particuliers, il dépouilla tous les propriétaires sans distinction, et se mit à leur place. Maître absolu du sol, il en modifia la culture : elle ne produisait guère autrefois que des céréales; dans l'ordre des productions, il donna le premier rang au coton, et il en couvrit toute l'Égypte. Au monopole des terres il joignit ceux de l'industrie et du commerce ; de vastes établissements industriels furent élevés à grands frais. Toutes les forces matérielles du pays, terres et hommes, devinrent sa propriété, ses instruments de travail : tout fut organisé, mis en valeur, avec un génie de fiscalité véritablement incomparable. La terre des Pharaons et des Ptolémées, tombée aux mains d'un soldat de fortune, se trouva tout à coup transformée en un immense atelier de culture et de fabrication, mu par une seule volonté, exploité au profit d'une seule ambition. Disposant de la vie et des forces des habitants comme d'une chose qui lui appartenait, Ali a enrégimenté les uns, employé les autres aux travaux de ses manufactures ou dans ses chantiers, condamné le reste à cultiver le sol comme il l'ordonnait, et à lui livrer à vil prix des produits qu'il revend ensuite aux malheureux fellahs à un taux plus élevé.

Devenu ainsi l'unique propriétaire foncier, l'unique manufacturier, l'unique marchand de l'Égypte, Méhémet-Ali réalisa bientôt d'immenses bénéfices, et ces richesses lui donnèrent les moyens de se créer une armée et une marine hors de toute proportion avec les ressources normales du pays. Mais là encore se présentaient de graves difficultés. Il avait appris à connaître les dangers auxquels des armées permanentes, lorsqu'elles ne sont point soumises au frein de la discipline, exposent le pouvoir en Orient comme partout. Il sut vaincre cet obstacle. La grande réforme militaire qui avait coûté la vie à Sélim, que Mahmoud méditait d'accomplir, peu d'années lui suffirent pour la réaliser dans sa vice-royauté, et c'est à un Français, à un de ces hommes intrépides formés à l'école de Napoléon, au major Selves enfin, qu'il confia cette tâche difficile. Habile, courageux, patient, Selves réussit. Il dompta le naturel à la fois paresseux et ardent des Arabes, et les soumit au joug de la règle et de la tactique.

Les dernières guerres avaient diminué la population de l'Égypte; la culture de la terre réclamait l'emploi de tous ses bras. Le pacha sentit la nécessité d'accroître ses ressources; il remonta le Nil, envahit la Nubie et le Sennaar, réunit ces provinces à son gouvernement, et élargit ainsi la base de son système.

Son génie naturel, à défaut d'instruction, lui révéla l'immense influence que les arts et les sciences pouvaient exercer sur le développement de ses forces; il demanda à l'Europe des instruments civilisateurs, des ingénieurs pour sa marine, des officiers pour instruire ses troupes, des négociants et des chimistes, pour organiser ses établissements d'industrie, des savants enfin pour fonder des écoles. C'est ainsi qu'il fut conduit, par les nécessités de son ambition, à déposer en Égypte les premières semences d'une civilisation matérielle.

Tandis qu'il organisait les éléments de sa grandeur future, il s'étudiait, dans ses relations avec la Porte, à ne lui fournir aucun prétexte, même le plus léger, d'irritation ni de mécontentement, montrant une ardeur empressée à exécuter tous ses ordres, prodigue de présents pour les membres du divan, conservant vis-à-vis du souverain l'attitude du vassal le plus soumis et le plus respectueux. Ainsi, au début de sa carrière, lorsque son autorité était encore chancelante et qu'il avait à combattre les mameluks, nous le voyons, docile aux ordres du Grand Seigneur, marcher contre les Véhabites, compromettre ses ressources naissantes dans une entreprise pleine de périls, triompher enfin d'une secte redoutable, et mériter l'estime de tous les musulmans par la délivrance des lieux saints, Médine et la Mecque. Ainsi encore, dans cette guerre de Grèce qui, pour une ambition moins patiente, eût été une occasion si belle de lever le masque, sa fidélité, mise aux plus rudes épreuves, ne se démentit pas un moment. Ses troupes disciplinées, sa marine, son fils Ibrahim, il mit tout aux ordres de la Porte. Quelle amère douleur ne dut-il pas ressentir lorsqu'il apprit que les flammes avaient détruit à Navarin ses beaux vaisseaux qui faisaient son orgueil, et qu'il avait construits à si grands frais!

Tant d'obéissance et de respect ne parvint pas cependant à désarmer la jalousie de la Porte. Plus d'une fois il lui fallut échapper aux embûches des esclaves du sérail chargés par leur maître d'un message de mort. Toutefois il atteignit son but, qui était de se faire craindre du divan, et d'éviter, en ménageant son orgueil, tout conflit qui aurait arrêté le développement de sa puissance.

C'est dans la guerre de 1828 qu'il révéla pour la première fois ses projets d'indépendance. La Porte lui ayant demandé le concours de sa marine et de son armée, le vice-roi éluda, sous divers prétextes, l'exécution de ses ordres. Le moment était venu où il pouvait désobéir impunément. Tandis que la Russie détruisait les premiers essais de troupes régulières en Turquie, le pacha conservait intacte sa jeune armée. L'occasion d'utiliser son courage et de dicter des lois à la Porte, au lieu d'en recevoir, arriva enfin. En 1831, de malheureux fellahs, fuyant l'administration oppressive du vice-roi, s'étaient réfugiés sur les terres d'Abdullah, pacha de Saint-Jean-d'Acre. Méhémet-Ali les réclama comme lui appartenant à titre de sujets. Abdullah refusa de les lui livrer, disant que les Égyptiens n'étaient point sujets du vice-roi, mais du sultan Mahmoud, leur maître à tous. Évidemment, la prétention seule du pacha était une révolte ouverte contre l'autorité du Grand Seigneur. En donnant la qualité de sujet à des hommes qui n'étaient que ses administrés, il faisait acte de souveraineté, il proclamait son indépendance. Cinq ans plus tôt, il eût reconnu la

suprématie de Mahmoud ; aujourd'hui sa puissance était consolidée, son armée nombreuse, aguerrie, bien commandée par son fils Ibrahim, l'héritier de sa puissance. L'occasion de frapper un grand coup était bien choisie; la Porte n'avait point d'armées dignes de ce nom. Des corps levés à la hâte, mal équipés, mal disciplinés, commandés par des chefs braves, mais incapables, tels étaient les éléments de défense qu'offrait alors la Turquie dans une lutte contre le vice-roi. Elle devait être et elle fut vaincue.

La marche d'Ibrahim ne fut qu'une suite de triomphes. La prise de Saint-Jean-d'Acre (8 juillet 1832), celle de Damas (14 juin), les batailles de Homs et de Huna (9 et 11 juillet), le mirent en possession de la Syrie; celle de Bylan lui assura les défilés du Taurus; enfin, la journée de Koniah (21 décembre 1832), dans laquelle la Porte perdit sa dernière armée, lui livra toute l'Anatolie et lui ouvrit le chemin de Constantinople.

Cette guerre entraîna pour le sultan des effets non moins désastreux que celle de 1828. Sa puissance d'opinion y succomba tout entière. Les habitants de l'Anatolie, parmi lesquels le janissarisme avait conservé de nombreux partisans, assistèrent aux désastres des armées ottomanes avec une sorte de satisfaction, regardant Ibrahim comme l'instrument de la colère céleste et le vengeur des dernières humiliations infligées au croissant. Il fut évident alors que Mahmoud avait perdu la confiance publique, et que, s'il n'avait pas trouvé dans une force étrangère une protection pour sauver son trône et sa tête, il eût été perdu : le peuple l'eût vu tomber sans rien tenter pour le défendre. Aussi, que d'anxiétés et d'incertitudes dans l'esprit de ce malheureux prince ! Cet homme, naguère d'une obstination si inflexible, ne sait plus aujourd'hui où se fixer; il s'adresse d'abord à l'Angleterre, qui lui refuse ses secours; il se tourne alors vers la Russie, qui épiait l'occasion de l'écraser de sa protection. Humilié d'avoir recours à un pareil appui, il veut rétracter sa demande, mais le péril croît, il approche; Ibrahim n'est plus séparé de Scutari que par quelques journées de marche; la crainte l'emporte, Mahmoud revient à la Russie qu'il hait, mais qui peut seule le sauver. Nous ne reconnaissons plus à ces fluctuations mêlées de terreur le prince audacieux qui, en décembre 1827, osait jeter le gant à son puissant ennemi. Mahmoud sortit de cette crise affreuse en signant les traités de Koniah et d'Unkiar-Skelessi (avril et juillet 1832). Par le premier, il abandonna au pacha d'Égypte l'investiture de la Syrie; par le second, il consacra l'intervention de la Russie dans les affaires intérieures de son empire, et plaça les Dardanelles sous l'action immédiate de sa politique. De tous les côtés honte et sacrifices; ici, abandon d'une de ses plus belles provinces; là, véritable aliénation de son indépendance.

Pour Méhémet-Ali, la conquête de la Syrie lui a valu d'inappréciables avantages; on peut dire qu'elle a complété sa puissance. L'Égypte, qui n'a point de forêts, ne pouvait lui fournir les bois nécessaires à sa marine; il était obligé de les acheter et de les faire venir à grands frais à Alexandrie. C'était là, dans sa situation, un véritable point de faiblesse qui n'existe plus; les forêts séculaires du Liban lui offrent maintenant d'immenses ressources. Réduit à l'Égypte, il n'était nullement protégé contre les agressions de la Porte : le voisinage de la Syrie était pour lui un danger toujours imminent; maîtresse des

fortes positions militaires de cette province, la Porte pouvait agir contre lui tout à la fois et par ses armées de terre et par ses flottes; aujourd'hui la Syrie, au lieu d'être un danger pour lui, est devenue son boulevard. De plus, en s'emparant du district d'Adana, c'est lui qui met en échec la puissance du sultan; des défilés du Taurus, il plonge sur toute l'Asie Mineure; il menace Smyrne et Scutari, position redoutable, et dont l'attention de l'Europe ne saurait trop se préoccuper.

Cet état de choses, jugé au point de vue des puissances qui ont un intérêt manifeste à la paix du Levant et au maintien de la Turquie, est un grand malheur, et l'on ne peut comprendre comment l'Angleterre ne s'est point opposée à son développement. Elle prévoyait sans doute que tôt ou tard Méhémet-Ali romprait avec l'autorité du sultan. Dans l'état d'impuissance où l'avaient jetée les désastres de 1829 et le traité d'Andrinople, la Porte était vulnérable aux coups du plus faible ennemi, à plus forte raison d'un ennemi tel que Méhémet-Ali. La politique de l'Angleterre lui était indiquée par tous ses intérêts; tout lui commandait de couvrir la débilité actuelle de la Turquie, d'écarter d'elle de nouveaux périls, de lui donner les moyens et le temps, en garantissant sa sécurité, de réorganiser sa puissance. Dès qu'elle eut connaissance des prétentions du vice-roi, elle aurait dû se jeter entre les deux rivaux, protéger l'un et contenir l'autre. Méhémet-Ali eût subi l'ascendant d'une volonté qui avait à ses ordres la première marine du monde. Au fond, il a encore plus de prudence que d'audace, et il n'entreprend jamais que ce qu'il peut accomplir. Certes, il n'eût jamais osé braver une puissance qui pouvait si facilement abîmer sa flotte et incendier ses chantiers; il n'ignore pas que, s'il a les sympathies de la France, il n'en est pas de même de l'Angleterre, qui voit avec déplaisir le développement de ses forces. Si donc la Grande-Bretagne avait menacé à propos Méhémet-Ali, les troupes de ce dernier n'eussent point dépassé Saint-Jean-d'Acre; la Turquie eût conservé la Syrie, et elle n'eût point subi les flétrissures des traités de Koniah et d'Unkiar-Skelessi. L'Angleterre a manqué dans cette occasion de prévision ou de courage; elle s'est laissé déborder par les événements. Lorsque Mahmoud désespéré, ne pouvant plus se sauver lui-même, implora son secours, il n'était plus temps, le moment d'agir pour elle était passé; ce n'était pas lorsque les Égyptiens débordaient victorieux des flancs du Taurus dans les plaines de l'Asie Mineure, que sa voix pouvait être entendue au Caire; si puissante qu'elle soit, elle a contre elle, dans les crises du Levant, les inconvénients de la distance. Il faut, si elle veut exercer une influence prépondérante dans ces contrées, qu'elle sache prévoir les événements de loin et se mette en mesure de les dominer; sinon, elle se condamne à l'impuissance et laisse le champ libre à la Russie. Les nécessités de notre position nous enchaînaient alors à son système; bien que nous soyons favorables à la puissance égyptienne, il ne pouvait entrer dans nos combinaisons de favoriser dans le vice-roi un projet dont l'effet inévitable devait être d'augmenter les embarras de la Turquie et l'influence russe sur le Bosphore. On a dit que l'Angleterre et la France, bien loin de comprimer l'ambition du pacha d'Égypte, auraient dû lui donner tout son essor, le pousser hardiment sur Constantinople, lui mettre en quelque sorte entre les mains le sceptre de la famille d'Oth-

man, et lui confier à lui et à son fils la mission de réorganiser l'empire. C'est là une pensée brillante, mais qui porte sur des bases fragiles. La Russie avait fait la guerre à la Turquie en 1828 pour arrêter la réforme militaire; comment admettre qu'elle fût restée passive en présence d'une révolution qui aurait eu pour but de relever cet empire ottoman qu'elle travaille depuis plus d'un siècle à détruire, révolution accomplie sous l'influence de l'Occident et dirigée contre elle? Elle se fût hautement prononcée contre Méhémet-Ali et eût poussé les choses à l'extrême. Si l'Angleterre et la France avaient embrassé à leur tour la cause du vice-roi, la guerre générale, qu'elles s'efforçaient avec tant de peine de prévenir dans l'Occident, fût sortie inévitablement de la question d'Orient, et, en éclatant, elle eût pris aussitôt le caractère d'une guerre de principes. La joie de la Russie eût été sans mélange, car elle ne peut être réellement maîtrisée en Orient que par les armées de l'Autriche, et l'État convulsif de l'Europe en 1833 n'eût pas permis au cabinet de Vienne d'embrasser la cause de l'Occident.

Ainsi, la France et l'Angleterre ont eu chacune une déplorable part aux malheurs qui ont accablé Mahmoud. La première, en empêchant, en 1829, les cours de Vienne et de Londres de le secourir, l'a livré désarmé aux coups de la Russie; la seconde, en le laissant accabler, en 1833, par un rival qu'elle pouvait si facilement maîtriser, l'a jeté dans les bras du czar. La France a rendu en quelque sorte inévitable le traité d'Andrinople, l'Angleterre celui d'Unkiar-Skelessi.

Depuis que Méhémet-Ali a levé le masque et s'est emparé de la Syrie, de nouveaux intérêts se sont développés et sont venus ajouter leurs exigences aux complications de la question d'Orient. L'empire ottoman est comme brisé dans son milieu; la race arabe tout entière s'en est séparée; elle forme aujourd'hui à elle seule un État compact qui se dresse en rival de la Porte, et dont la dépendance nominale n'est plus qu'une dérision.

Le vice-roi n'a point achevé son œuvre. Il a l'ambition de la couronner en lui donnant la sanction de l'indépendance légale et de l'hérédité. Le traité de Koniah l'a fait entrer dans la troisième phase de sa vie politique. Il veut tout à la fois posséder avec sécurité le pouvoir qu'il a fondé et le léguer intact à son fils. C'est là le but où tendront désormais tous ses efforts. Tant qu'il ne l'aura pas atteint, son ambition ne sera point satisfaite; il refusera de détendre les ressorts de son système, et il continuera d'entretenir une armée et une marine qui écrasent son pays et dévorent toutes ses ressources. De son côté, la Porte a aussi des passions à contenter; elle a d'humiliantes défaites à venger, le traité de Koniah a déchirer, la Syrie à recouvrer; elle aussi ne désarmera que lorsqu'elle aura assouvi ses haines, ressaisi ses provinces perdues, et renversé l'œuvre du vice-roi.

Divisées sur la question turque, les grandes cours de l'Europe ne s'accordent pas davantage sur la question égyptienne.

La Russie a un intérêt évident à empêcher que les deux rivaux ne se réconcilient, à réveiller leur haine, si elle tend à s'assoupir. Leurs combats font sa joie, parce qu'ils achèvent d'épuiser la Turquie et la distraient des dangers bien autrement sérieux qu'elle lui prépare au nord.

Tous les intérêts, comme toutes les sympathies de la France, l'entraînent vers l'Égypte. Il est impossible de calculer les richesses et la prospérité que lui procurerait ce pays, si, à défaut de sa possession matérielle, il lui appartenait par le triple lien d'une intimité commerciale, politique et maritime. La plupart des productions des tropiques, le coton, l'indigo, la canne à sucre, le café, l'encens, croissent sur les bords du Nil à côté des plantes de l'Europe. Tous les éléments d'un grand commerce, basé sur une véritable réciprocité, existent entre les deux pays. Ils peuvent devenir l'un pour l'autre un vaste et riche marché. L'Égypte nous vendrait ses produits naturels et recevrait en échange les ouvrages infinis dans leurs variétés de notre industrie. Comme point d'appui politique et maritime, elle pourrait nous rendre d'immenses services, soit que nous voulussions étendre nos possessions d'Afrique, soit comme moyen d'influence en Orient et dans la Méditerranée. Grandissant en civilisation sous notre protectorat, subissant l'influence de nos arts et de nos conseils, elle nous vaudrait tous les avantages de la plus belle colonie ; nous en aurions tous les profits sans en avoir le fardeau. Par l'Égypte, nous agirions sur l'Afrique entière. Ce serait tout un monde ouvert à notre civilisation. C'est cette grande pensée qui conduisit, il y a quarante ans, aux pieds des Pyramides, le jeune vainqueur de Rivoli. Le germe civilisateur porté par Napoléon sur la terre des Pharaons n'a point été perdu. Un homme d'un génie inculte, mais puissant, s'en est emparé et l'a fécondé. Méhémet-Ali a recomposé, sans le vouloir peut-être, le faisceau d'un empire arabe. Voilà ce qu'il est de notre intérêt de protéger, de défendre. Autant que l'Autriche et plus que l'Angleterre, nous souffrons de son système fiscal et déprédateur. Nous devons faire des vœux et des efforts pour qu'il renonce à des rigueurs qui écrasent et déciment son peuple et nuisent à notre commerce ; mais nous ne devons point permettre que la puissance qu'il a fondée soit sacrifiée aux vengeances de la Porte. Nous sommes en Europe ses alliés naturels.

Tandis que nos intérêts nous attirent vers Méhémet-Ali, ceux de l'Angleterre l'en éloignent. C'est la Turquie dont l'existence incessamment compromise excite toutes ses angoisses, dont la faiblesse fait son désespoir, et dont elle voudrait à tout prix retremper la puissance et assurer l'avenir. Sous ce rapport, elle s'alarme et s'irrite de la rivalité qui pousse l'un contre l'autre Mahmoud et Méhémet-Ali. Elle doit chercher à réparer ses fautes, à simplifier la position de la Porte, à ramener son attention et ses forces du Taurus où elles se concentrent, sur le Danube qu'elle semble perdre de vue, et où sont ses vrais dangers. Une réconciliation sincère et durable entre le sultan et le vice-roi, sans être impossible, est tout au moins fort difficile en ce moment : la haine, l'orgueil ulcéré, l'ambition de recouvrer la Syrie, dominent dans l'esprit de Mahmoud toutes autres considérations, et il ne se livrera qu'au bras qui voudra le venger. La Russie qui flatte ses passions, qui va sans doute jusqu'à lui promettre son appui contre des revers possibles, la Russie touche, impressionne, subjugue. Pour lutter avec avantage contre de telles influences, l'Angleterre se voit forcée d'employer les mêmes séductions. Voilà ce qui explique comment, dans son impatience d'enlever la Porte à la Russie, elle ne se montre que trop disposée à lui sacrifier le vice-roi. En embrassant d'ailleurs la cause de la Porte

contre l'Égypte, elle n'obéit pas seulement aux nécessités du moment : elle ne fait que suivre la pente où l'entraînent ses intérêts à venir. Elle doit désirer ardemment de renouer les communications qui liaient autrefois l'Inde à l'Europe par la mer Rouge et la vallée du Nil, et que cette révolution dans les voies du commerce de l'Asie s'accomplisse sous son influence et à son profit. L'Égypte deviendrait alors en Orient le vaste entrepôt de ses marchandises de toute nature et de toute origine. Elle régnerait sans concurrence sur tous les marchés de l'Afrique, de l'Arabie, de la Perse, de la Syrie et de la Grèce. Mais pour que ce grand changement s'opérât, il faudrait que son influence dominât exclusivement au Caire, que l'Égypte lui livrât ses destinées, que l'édifice élevé par Méhémet-Ali fût renversé du faîte jusqu'à la base. Dans les mains du vice-roi, le sol égyptien a changé de nature, et cette terre fournit aujourd'hui en quantité considérable la plupart des denrées de l'Inde. C'est par là surtout que l'œuvre de Méhémet-Ali mérite notre protection, de même que celle de l'Autriche dont les provinces méridionales font un commerce considérable avec l'Égypte. Mais, pour l'Angleterre, cette transformation de culture n'est point un titre à ses préférences. Maîtresse de territoires immenses dans les deux Indes, elle possède en abondance les produits coloniaux qui sont les premiers éléments de son industrie. L'Égypte ne saurait être pour elle, comme terre de productions coloniales, d'une importance capitale. Les conditions d'un bon système d'échange entre les deux pays manquent absolument. Si l'ouvrage de Méhémet-Ali s'écroulait, et qu'à la faveur du désordre qui suivrait ce bouleversement, l'Angleterre parvînt à prendre pied sur le Nil, sinon par ses armées, du moins par son influence politique et ses comptoirs, toutes les améliorations récentes disparaîtraient ; la population retomberait dans sa paresse et son incurie ; les cultures du coton, de l'indigo et du sucre seraient abandonnées pour celles des céréales, qui demandent moins de peines ; dès lors le pays perdrait à nos yeux tous ses avantages commerciaux et sortirait de notre système pour tomber dans celui de l'Angleterre.

Il ne faut donc pas se le dissimuler, le renversement du pouvoir de Méhémet-Ali pourrait offrir à l'Angleterre une occasion d'agrandir sa sphère d'opérations politiques et commerciales en Orient. De là le traité qu'elle a conclu, le 16 août 1838, avec la Porte sur l'abolition des monopoles dans toute l'étendue de l'empire ottoman, y compris l'Égypte et la Syrie. Toute la force du vice-roi repose sur le monopole. Lui demander qu'il y renonce, c'est lui demander sa ruine, c'est jeter le désordre et la confusion dans son gouvernement, c'est le désarmer de sa marine et de ses troupes. La Porte n'a pas eu d'autre pensée lorsqu'elle a négocié le traité. Sans y porter, bien entendu, les mêmes passions, nous croyons que le cabinet de Londres n'a pas voulu seulement protéger son commerce du Levant, mais ébranler dans ses bases le pouvoir du pacha, peut-être même l'immoler à la haine du sultan. L'occupation récente par les Anglais de la position d'Aden qui commande l'entrée de la mer Rouge, rapprochée du traité sur l'abolition des monopoles, n'est-elle pas une révélation lumineuse de leurs vues ultérieures sur l'Égypte ? La France a donné aussi son adhésion au traité du 16 août, mais elle n'a pu voir dans cet acte qu'un moyen de garantir les intérêts de son commerce et de faire comprendre au pacha que le moment

était venu enfin d'adoucir les rigueurs de son système fiscal et de substituer d'autres combinaisons à celles dont il a si cruellement abusé jusqu'ici.

Les intérêts des grandes puissances de l'Europe sont donc tout à fait dissemblables sur la question égyptienne, comme ils le sont sur la question de Turquie, et ces différences ont eu une part immense aux malheurs qui ont accablé la Porte depuis trente ans. L'Orient se trouverait-il donc soustrait par la force des choses à l'influence conservatrice des cours de Vienne, de Londres et de Paris, et ces puissances seraient-elles condamnées à assister à ses révolutions futures sans pouvoir les maîtriser ? Quant à nous, nous sommes convaincu que le jour où elles voudront sérieusement concerter leurs pensées et leurs efforts pour assurer la sécurité du Levant, le problème sera résolu. Elles semblent, du reste, en ce moment, vouloir sortir de leur attitude apathique et disputer la Turquie à l'omnipotence russe. Le traité du 16 août 1838 avec la Turquie ; la convention du 3 juillet de la même année par laquelle l'Angleterre et l'Autriche se sont garanti la libre navigation du Danube et la sécurité de leur commerce dans la mer Noire, évidemment menacées par les établissements russes aux embouchures du fleuve; l'attitude du gouvernement de la Compagnie dans l'Inde ; tous ces faits sont autant de symptômes d'une vive et soudaine réaction de l'Occident contre le Nord. Il ne faut pas cependant se faire illusion sur le caractère et la portée de cette réaction. La Porte, nous ne saurions trop le redire, ne trouvera une véritable sécurité que sous le protectorat d'une grande alliance occidentale qui admettrait dans ses développements et ses prévisions toutes les chances, toutes les éventualités, qui garantirait le présent et l'avenir tout ensemble. La formation de cette alliance serait sans doute une œuvre laborieuse, délicate, mais d'une exécution prompte et certaine, si l'Autriche, l'Angleterre et la France y apportaient un véritable esprit de conciliation, si elles se dépouillaient des jalousies ombrageuses, des ambitions exclusives qui, en les divisant, ont jusqu'ici annihilé leur influence dans le Levant, et livré la Porte à l'action désorganisatrice de la Russie. Un accord sérieux et durable entre elles n'est possible qu'à une condition, c'est qu'elles lui donneront pour base le principe des concessions mutuelles. Ainsi l'Autriche et l'Angleterre ont un intérêt immense à la conservation de l'empire ottoman, car, si cet état succombait et que les Russes prissent possession du Bosphore, elles se trouveraient compromises et frappées l'une et l'autre dans leurs plus chers intérêts.

La France, au contraire, ne saurait être touchée vivement du sort de la Turquie que sous le point de vue des intérêts généraux et de l'équilibre européen ; mais elle doit couvrir de toutes ses sollicitudes la puissance qui s'élève sur les bords du Nil. En outre, elle éprouve un désir ardent de sortir des conditions territoriales que lui ont imposées la conquête et les traités de 1815. Cette diversité d'intérêts entre les trois cours ne leur offre-t-elle pas tous les éléments d'un échange réciproque de concessions? Garantie et protection à la Turquie et à l'Égypte tout à la fois, redressement de notre ligne de frontières au nord et à l'est, tels devraient être, dans notre pensée, les premiers fondements d'une solide et harmonieuse alliance entre les cours de Vienne, de Londres et de Paris, dans les crises inévitables et prochaines du Levant. Une autre combinaison se présenterait encore, et nous ne désespérons pas qu'elle se réalise un jour,

malgré l'attitude de plus en plus hostile qu'ont prise l'un contre l'autre Mahmoud et Méhémet-Ali. Cette combinaison serait, non pas seulement une réconciliation, mais une véritable alliance entre la Porte et l'Égypte, qui deviendrait la seconde ligne de défense et comme l'arrière-garde de la Turquie contre les envahissements de la Russie.

Si la Porte se sentait soutenue, protégée par une confédération qui, dans son vaste réseau, envelopperait l'Autriche, l'Angleterre, la France et l'Égypte, son attitude, son langage, changeraient tout à coup. On peut dire qu'elle reprendrait possession d'elle-même. Sa confiance en ses forces renaîtrait. Elle poursuivrait en paix le cours de ses réformes, réorganiserait son administration et finirait par trouver dans ses propres ressources des garanties de conservation. Tant que cette grande alliance ne sera point conclue, toutes les autres combinaisons seront précaires et insuffisantes. Ne sachant sur quelles bases se fixer, n'obtenant point de l'Occident un appui véritable, le sultan se rejettera vers le Nord. Ce prince, il faut bien s'en convaincre, est incapable, livré à lui-même, de maîtriser les événements.

Sans doute, le jeune souverain qui, sans expérience des hommes ni des choses, a su, en peu d'années, reformer l'unité de l'empire devenu la proie des pachas, contenir pendant dix-huit ans les janissaires et puis les anéantir, fonder un nouveau système militaire, organiser des armés régulières et comprendre que son empire ne pouvait être sauvé qu'en se dépouillant de ses préjugés, de son ignorance, en s'éclairant des lumières de l'Europe, en lui empruntant quelques-uns des éléments de sa civilisation; le prince qui a fait toutes ces choses n'est pas assurément un homme ordinaire. Quiconque voudra le juger impartialement devra tenir compte, avant tout, des circonstances au milieu desquelles s'est développé son règne. L'histoire présente peu de souverains placés dans des conditions plus malheureuses. D'abord la chute de Napoléon, seul capable de contenir la Russie; puis la sainte-alliance qui livre au czar les rênes du continent, qui exclut la Turquie de ses dispositions conservatrices et l'isole de tous ses appuis naturels; bientôt après le soulèvement de la Grèce, ralliant à sa cause le despotisme du Nord et le libéralisme lettré de l'Occident; le développement de l'ambition et des forces de Méhémet-Ali; tous ces faits, sortis du fond même des choses, composent comme un cercle fatal dans lequel la fortune semble avoir pris plaisir à enfermer le sultan Mahmoud. Quelle sagacité, que de ressources dans l'esprit, quel art pour deviner quand il fallait agir ou attendre, lever la tête ou fléchir, que de génie enfin n'aurait-il pas fallu à ce prince pour triompher de tant de difficultés! Mahmoud ne s'est point trouvé à la hauteur des événements. La nature lui a donné deux nobles qualités qu'elle ne dispense qu'aux âmes d'élite, un esprit porté aux grandes choses et une volonté puissante. Malheureusement elle ne lui a pas départi au même degré les lumières du génie. A un caractère de cette trempe, il eût fallu une intelligence vaste, pénétrante, lumineuse. Il n'y a que la réunion des deux puissances morales, la pensée et la volonté, qui fasse les grands hommes. Mahmoud est évidemment dépourvu de cette sagacité fine et étendue qui embrasse toutes les faces d'une question et saisit le vrai à travers les voiles qui l'enveloppent. La paix de Bucharest, la destruction intempestive des janissaires, sa rupture avec

les puissances signataires du traité du 6 juillet, le téméraire défi jeté à la Russie à la fin de 1827, ce sont là de ces fautes comme la Providence en suggère aux princes qu'elle choisit pour servir d'instruments à la ruine des empires. L'attitude du sultan, dans les deux crises les plus périlleuses de son règne, après la prise d'Andrinople et la bataille de Koniah, prouve qu'il n'a pas non plus la fécondité qui trouve des ressources là où le vulgaire croit tout perdu. Enfin il n'a pas non plus les sublimes inspirations d'un génie vraiment grand et civilisateur. Il a réformé de vieux abus, mais il ne s'est point élevé au rôle de législateur. Énergique pour renverser, il s'est montré impuissant à fonder.

Ici se présente une bien haute question. Quels peuvent être le sens précis et la portée de ces mots réforme et civilisation, appliqués à l'empire ottoman. Les opinions de l'Europe nous semblent à cet égard vagues et confuses. Si, par ces mots, l'on entend une réforme complète, qui s'étendrait aux intelligences comme aux choses matérielles, qui irait jusqu'à renouveler toutes les destinées du peuple musulman, à changer ses idées, ses mœurs et ses lois, et à les assimiler à celles de l'Europe chrétienne, nous nous hâtons de le déclarer, cette manière de comprendre une réforme en Turquie nous semble complétement erronée. Considéré dans son vaste ensemble, l'empire ottoman est peut-être l'État du globe qui se trouve naturellement placé dans les plus merveilleuses conditions de force et de puissance. S'il était habité par une population industrieuse, éclairée et compacte, gouverné par un pouvoir habile et civilisé, il serait le premier de la terre; mais il lui manque la première de toutes les conditions pour être fort, l'unité. Sa population, en n'y comprenant point la race arabe, soumise en ce moment au sceptre de Méhémet-Ali, se partage en deux grandes masses, d'une part les Turcs, de l'autre les Grecs et les Slaves. Les premiers sont les maîtres; ils ont conservé intacts les droits que leur ont donnés, il y a trois siècles, la victoire et la conquête; ils règnent. Les seconds sont les vaincus; ils portent encore au front tous les signes de leur défaite et de leur servitude. La loi du vainqueur les tient courbés et humiliés, les rejette en dehors de la loi commune, ne les appelle ni au gouvernement, ni à la défense du pays. Politiquement ils appartiennent à la race victorieuse, et administrativement ils sont la proie des pachas. Ces peuples ne sont point agglomérés sur un point obscur de l'empire; ils couvrent un vaste territoire; ils sont le fonds de la population de la Turquie d'Europe. Or, si l'on vient à scruter dans ses profondeurs la question d'une réforme générale en Turquie, une première difficulté se présente. Quelle sera la condition des rayas au milieu de ce mouvement régénérateur? On ne peut supposer qu'ils resteraient plongés dans l'état d'abjection politique où les a jetés la conquête. Ils ne sauraient rester en dehors d'une révolution qui renouvellerait la face de l'Orient. Le premier degré d'amélioration, pour les races chrétiennes, serait naturellement d'être relevées de leur dégradation présente, et placées, au point de vue social, sur la même ligne que les vainqueurs. Mais cette émancipation pourrait-elle s'accomplir sans renverser l'œuvre de la conquête, sans briser le lien du faisceau qui tient réunies tant de races diverses sous le sceptre des descendants d'Othman? Les peuples ne s'arrêtent point dans la voie du progrès. Les populations chrétiennes

auraient-elles obtenu leur affranchissement, elles ne seraient point satisfaites; elles ambitionneraient davantage; elles aspireraient à l'indépendance politique; elles voudraient, en un mot, redevenir nations. Dans notre conviction, il ne saurait exister pour les rayas de condition transitoire entre leur infériorité présente et l'indépendance; ils sont condamnés à subir le joug ou à le briser. De son côté, la Porte, si elle ne veut pas se détruire elle-même, doit conserver aux Turcs leur suprématie politique et sociale sur les rayas. S'il est dans ses destinées de voir l'édifice élevé par les mains de Mahomet II s'abîmer sous l'action d'une civilisation progressive, ce n'est pas à ses successeurs à le renverser de leurs propres mains. Mahmoud avait rendu un firman, en 1826, qui autorisait les rayas à porter le même costume que les Turcs; c'était faire un premier pas vers l'égalité des races. La guerre de Grèce durait encore, et il espérait, par cet acte de conciliation, amener un rapprochement entre les populations chrétiennes et musulmanes. Il a compris plus tard la portée d'une semblable mesure, et, en 1836, il l'a révoquée.

Une réforme en Turquie ne saurait donc avoir cette large extension, cette portée civilisatrice qui fut le caractère des réformes introduites, il y a un siècle, en Russie, par Pierre le Grand. Il est dans sa destinée d'être presque exclusivement militaire et administrative, de tendre plutôt à l'amélioration matérielle des peuples, à la destruction d'abus monstrueux, qu'à une prompte et complète initiation aux lumières de l'Europe. Renfermée dans ce cercle d'intérêts, la réforme a encore un vaste champ à parcourir.

Une des causes les plus actives de la décadence de l'empire, c'est son administration, plaie honteuse et dévorante, obstacle absolu à toute amélioration. Dans cette sphère d'intrigues et de corruption, tout s'achète à prix d'or, le crédit, les promesses et les places. La vénalité des charges publiques, admise et pratiquée à tous les degrés de la hiérarchie gouvernementale, est le principe démoralisateur de tout le système. Esclaves la plupart de naissance, élevés dans le sein du sérail, n'ayant souvent exercé que les emplois les plus vils, les hauts dignitaires de l'empire ne doivent, en général, leur élevation qu'à de honteuses faveurs ou au caprice du maître. De là la ruine de l'empire, ses misères et sa dépopulation croissante Les janissaires étaient un frein à la tyrannie des pachas et au despotisme capricieux des sultans. Organes des douleurs du peuple, et organes toujours redoutés, parce qu'ils étaient une portion du peuple armé, ils lui servaient de garantie, et ils formaient dans l'État un véritable pouvoir de contrepoids. Les peuples trouvaient aussi protection dans ces puissantes familles d'Asie, qui avaient intérêt à les ménager pour s'en faire un point d'appui contre la Porte. Mahmoud, en abattant le janissarisme, les grands feudataires de l'Asie et les pachas trop puissants, renversait, il est vrai, des obstacles peut-être insurmontables à une réforme militaire et administrative; mais il laissait ses peuples sans défense contre la tyrannie des gouverneurs : il causait dans l'ordre politique comme dans l'ordre militaire un vide effrayant et qu'il fallait combler. Si la nature lui avait donné un génie organisateur, comme elle lui avait donné la force du caractère, il eût assis toutes ses réformes sur celle de son administration. Après le grand coup porté contre les janissaires, il pouvait tout. Sa force d'opinion, ainsi que son énergie, étaient

encore intactes. De grands désastres et de honteux traités n'avaient point altéré le respect des peuples pour sa personne, ni porté dans son âme le découragement. Il aurait dû profiter du moment pour abolir la vénalité des charges, séparer d'une main forte le pouvoir politique du pouvoir judiciaire, fonder un bon système de finances, empêcher l'altération des monnaies, un des abus les plus funestes que les sultans aient fait de leur autorité. Au lieu d'accomplir cette révolution administrative, il a épuisé son énergie à changer des coutumes qui étaient chères à son peuple. Il a décrété une foule de lois qui prouvent sans doute un esprit élevé et de bonnes intentions, mais qui la plupart ne sont point exécutées, parce qu'elles sont en opposition avec le personnel et tout le système de l'administration. Enfin, en autorisant et en pratiquant lui-même l'usage du vin et des liqueurs fortes, il a violé ouvertement le Coran et froissé la rigidité des mœurs musulmanes. La moitié de l'énergie qu'il lui a fallu déployer pour opérer ces changements lui aurait suffi pour réorganiser son gouvernement.

Cependant l'année 1838 a été marquée par une grave décision. Un firman a déclaré abolie la vénalité des charges publiques et décidé que tous les fonctionnaires de l'État seraient désormais payés par le gouvernement. Décrétée dix ans plus tôt, cette grande mesure aurait pu être appliquée, et elle eût suffi pour changer toute la face des choses en Turquie; mais la situation présente de l'empire, l'ascendant funeste que la Russie a pris sur le divan en corrompant une partie de ses membres, laissent peu d'espoir qu'une réforme si importante reçoive son exécution. Sur ce point, comme sur tous les autres, l'avenir de la Turquie dépend moins d'elle-même que du degré de protection que voudront bien lui accorder les grandes cours de l'Occident.

Une circonstance bien malheureuse dans la vie de Mahmoud a été son inaptitude militaire. La plupart des grands hommes qui ont fondé ou régénéré des empires, n'y sont parvenus que par la guerre. Alexandre, César, et, dans les temps modernes, Charlemagne, Mahomet, Pierre le Grand, Frédéric et Napoléon, tous se sont servis du glaive pour réaliser les conceptions de leur génie; tous ont été à la fois grands capitaines et grands politiques. Aussi a-t-on pu dire qu'en de certaines mains la guerre était le plus puissant levier de la civilisation. En Orient surtout, où la vie intellectuelle, telle que nous la comprenons, n'existe point, les qualités militaires sont indispensables à tout homme qui veut prendre sur ses semblables un ascendant dominateur. Si, comme son heureux rival, le pacha d'Égypte, Mahmoud avait été le fils de ses œuvres; si, au lieu de languir pendant ses premières années dans l'oisiveté du sérail, il eût été endurci à la vie des camps, il eût échappé à la plupart des infortunes de son règne; il eût apporté dans la réforme militaire l'expérience d'un praticien et le zèle d'un fondateur. Il aurait eu la conscience de son œuvre, il en aurait mesuré toutes les difficultés. La connaissance minutieuse de ses ressources eût souvent tempéré son audace, ralenti sa fougue; souvent aussi elle eût soutenu son énergie, encouragé sa résistance, et dans ses projets il aurait toujours su proportionner les moyens au but. Il n'eût point, en 1812, signé la honteuse paix de Bucharest. Il eût conduit en personne la guerre de Grèce, et ses coups eussent été plus sûrs, plus décisifs. Peut-être n'eût-il pas été réduit à l'horrible extrémité de détruire par le fer et le feu les janissaires. Il eût appliqué l'énergie

de sa volonté à modifier leur esprit turbulent. Si l'habileté de sa diplomatie n'avait pu lui éviter les embarras d'une guerre avec la Russie, il eût du moins créé à son ennemi de grands périls, et mis hors de question l'existence de son empire. Le Bosphore, les Dardanelles et les Balkans, boulevards dont la nature a entouré sa capitale, fussent devenus par ses soins des positions inexpugnables, et Diébitsch ne serait point venu lui dicter des lois dans les murs d'Andrinople. Il n'eût point laissé la puissance égyptienne grandir, ni se développer; il eût étouffé lui-même dans son berceau cet ennemi naissant. Enfin sa puissance militaire lui eût été d'un merveilleux secours pour réformer son administration. En face d'un souverain qui au sceptre de la religion et de la politique eût joint la force du glaive, toutes les résistances eussent fléchi, tous les intérêts, tous les préjugés ligués contre lui eussent été vaincus. Mais ni la nature ni l'éducation ne l'avaient préparé à faire ces grandes choses; il a succombé sous la violence des événements. On peut dire que, dans le cours de ses trente années de règne, la Turquie a parcouru le cercle de toutes les infortunes possibles; aucune ne lui a manqué. La guerre civile et la guerre étrangère, travaillant en commun à son démembrement, lui enlevant en Europe une partie de la Moldavie, la Grèce et les îles qui commandent l'embouchure du Danube, en Asie le territoire confinant à l'Imiret et à la Géorgie, la Syrie et le district d'Adana, en Afrique l'Égypte; ses vieilles institutions militaires détruites par la main de son souverain, et les nouvelles arrêtées dans leurs développements par les armes de la Russie; le sultan réduit à placer sa couronne et sa tête sous la protection de douze mille Moscovites; toutes ses ressources épuisées; l'opinion du peuple altérée, sa foi dans les vieilles croyances ébranlée, l'influence de la mosquée attaquée à sa source; toutes les forces organisées du pays, forces morales et matérielles, détruites ou affaissées : tel est en quelques traits le tableau des misères qui, depuis un quart de siècle, sont venues fondre sur la Turquie et l'ont conduite au bord de l'abîme. Mahmoud lui-même n'a pu traverser tant d'épreuves cruelles sans y laisser une partie de son énergie morale. Depuis la paix d'Andrinople, il n'est plus qu'un débris de lui-même; ce qui lui restait de force est allé se perdre dans les voluptés du sérail : semblable à ces hommes qui, rongés de chagrins ou d'ennuis, cherchent dans les distractions de la débauche l'oubli de leurs tourments, il s'est plongé tout entier dans les plaisirs grossiers. Le vin, les femmes, les folles prodigalités, la manie des constructions, toutes les jouissances d'un égoïsme matériel se disputent maintenant une vie qui semblait autrefois vouée tout entière aux soins des affaires et à la noble mission de civiliser un grand empire. Une seule passion politique a survécu en lui à toutes les autres, sa haine contre le pacha d'Égypte.

Quant à Méhémet-Ali, il a été jugé fort diversement, comme la plupart des hommes qui sortent de la ligne commune. Les uns l'admirent sans réserve, comme un des génies les plus vastes et les plus élevés qui aient brillé dans l'histoire. Il leur répugne d'expliquer sa haute fortune par le simple développement d'une ambition habile et patiente. Régénérer la race arabe et la reconstituer en un corps de nation, la rendre digne de ses nouvelles destinées en la retrempant par le travail, rappeler sur les bords du Nil les arts et les lumières de la civilisation, faire de l'Égypte le centre et le foyer lumineux d'un vaste système

politique, commercial et industriel, qui rayonnerait en Afrique et en Asie; rester néanmoins fidèle à toutes les croyances de l'islamisme, et, si la Turquie venait à se dissoudre, offrir aux populations musulmanes un centre de ralliement : telles sont les hautes pensées, les mobiles supérieurs par lesquels les admirateurs enthousiastes du vice-roi expliquent tout son règne. Ses détracteurs, à leur tour, lui contestent non-seulement les hautes conceptions du génie, mais les qualités les plus vulgaires de l'homme d'État. Méhémet-Ali n'est à leurs yeux qu'un audacieux aventurier qui a conquis le pouvoir par la ruse et le crime, et qui le conserve par la violence. Son système leur semble l'attentat le plus monstrueux à la dignité et à l'indépendance humaine, dont l'histoire ait fourni l'exemple. Frappés de la dépopulation croissante de l'Égypte, des misères qui accablent et déciment les fellahs, ils ne voient en lui qu'un ambitieux égoïste et cupide, pour lequel le pouvoir n'est qu'un moyen d'exaction, et le peuple un instrument de fortune.

Ces deux opinions sont également fausses, parce qu'elles sont l'une et l'autre exagérées. S'emparer du gouvernement de l'Égypte, le conserver, le rendre héréditaire, telle a été, comme nous l'avons dit, dans ses trois phases progressives, la pensée de toute la vie politique de Méhémet-Ali, et cette pensée n'est pas celle d'un ambitieux vulgaire. Son but était grand, les moyens de l'atteindre insuffisants. Alors il fit une chose inouïe dans les fastes modernes : il s'appropria le pays tout entier, changea ses cultures, et acquit d'immenses richesses. Avec ces richesses, il organisa une armée et une marine redoutables qui lui assurèrent la souveraineté de fait de l'Égypte et de la Syrie. Il a appelé nos arts et nos sciences à concourir à son œuvre; mais ils n'ont jamais été pour lui que des moyens d'arriver plus sûrement et plus promptement à son but, qui était de fonder sa grandeur personnelle et celle de sa famille. Avec les idées que les hommes se font du pouvoir en Orient, pressé d'ailleurs par les exigences de son ambition, il était bien difficile qu'il n'abusât point de sa puissance. Il en a abusé en effet, et, à cet égard, il a dépassé toutes mesures. Le tableau des misères auxquelles il a condamné ses sujets est une terrible réponse aux éloges emphatiques de ses partisans. Il s'est conduit comme ces hommes qui, avec une grande fortune, ont des besoins plus vastes encore. Ses revenus, quoique immenses, ne lui suffisant point, il a dévoré une partie de son capital; il a contraint l'Égypte à lui livrer toute la substance de ses forces; il a écrasé sous le poids de ses exactions les malheureux fellahs, traité cette race infortunée comme un troupeau d'esclaves dont il pouvait disposer selon ses caprices. Le résultat d'un système aussi oppressif a été la dépopulation croissante du pays. L'Égypte comptait, il y a trente ans, deux millions cinq cent mille âmes; elle en possède à peine aujourd'hui un million neuf cent mille. Au lieu de préparer aux Arabes de meilleures destinées, d'élever leur intelligence, de leur payer en améliorations de tous genres les sacrifices énormes qu'il était obligé de leur demander pour satisfaire aux nécessités de sa lutte contre la Porte, il les a traités comme une race conquise et inférieure; il a réservé toutes ses faveurs, tous les grands commandements militaires et civils pour les Turcs et les étrangers, et il n'a laissé aux Arabes que les emplois obscurs et sans influence. La solidarité d'impôts et de travail qu'il a imposée à tous les

fellahs est une des combinaisons les plus iniques qu'ait inventées la tyrannie.

Ses établissements scientifiques et industriels portent tous le cachet de sa pensée égoïste; tous ils révèlent bien plutôt le désir de perfectionner des instruments de travail et de production, que de répandre sur son pays les bienfaits de la civilisation. En tout, il a voulu faire vite plutôt que bien, parce qu'il était pressé de jouir. La plupart de ces créations n'ont point d'avenir, les unes parce que le climat les repousse, les autres parce qu'elles sont composées de mauvais éléments et mal dirigés, ou bien, enfin, parce que le peuple, au milieu duquel elles ont été improvisées est trop ignorant et trop apathique pour en comprendre les avantages. Dans les œuvres de l'homme comme dans celles de la nature, il faut des gradations, sinon le fruit se gâte avant d'avoir atteint sa maturité. En abusant comme il l'a fait des forces et de la patience de son peuple, le vice-roi a créé un état de choses trop violent pour être durable; s'il s'opiniâtrait à tendre aussi fortement les ressorts de son système, il finirait infailliblement par le briser; une réaction terrible s'opérerait tôt ou tard contre son gouvernement, son édifice s'écroulerait, et l'Égypte retomberait dans la confusion et l'anarchie dont sa main puissante a su la tirer.

Nous avons suivi dans leurs phases successives les deux hommes qui, depuis trente ans, se partagent sur le théâtre du Levant l'attention du monde. Cette étude nous a conduit à embrasser dans son ensemble la question d'Orient, et à préciser le point où elle est aujourd'hui parvenue. Une guerre nouvelle, sans être imminente, menace d'éclater tôt ou tard entre le sultan et le vice-roi : à moins que l'Europe ne se jette entre les deux rivaux pour les désarmer, il nous semble comme impossible d'empêcher un choc entre eux. La crise actuelle est en quelque sorte l'héritage de toutes les fautes qui ont été commises depuis vingt ans par les cours d'Occident. Ce n'est pas seulement la paix de l'Orient, c'est la paix générale qu'elle remet en question; car la guerre, une fois commencée, comment lui tracer son cours et ses limites? L'issue de cette guerre, quelle qu'elle soit, affectera les intérêts de quelques-unes des grandes puissances de l'Occident. Si Méhémet-Ali est vaincu et son ouvrage détruit, la France perd un allié précieux et se trouve atteinte dans son commerce futur en Orient, ainsi que dans son influence méditerranéenne. Si la fortune, au contraire, réserve aux armes de la Porte d'aussi cruels revers qu'en 1832, les mêmes périls l'obligeront à recourir aux mêmes moyens de salut. Il lui faudra subir, comme il y a six ans, la protection des Russes et l'humiliation d'un nouveau traité d'Unkiar-Skelessi : elle perdra jusqu'à l'ombre d'indépendance qu'elle conserve encore, et l'Angleterre et l'Autriche, intéressées à ce qu'elle soit forte et libre, se trouveront frappées dans son abaissement.

Le moment d'agir est donc venu pour les cours d'Occident. Les événements se pressent. Attendront-elles, pour intervenir, que la flotte de Sébastopol vienne mouiller une seconde fois à la pointe du sérail? En 1833, les Russes sont venus reconnaître les côtes qui regardent Bysance. Si l'Europe leur permet d'y reprendre pied, est-elle bien sûre qu'ils les abandonneront cette fois; et, si elle veut les en chasser, en aura-t-elle le pouvoir?

ARMAND LEFEBVRE.

DE L'IRLANDE.

SECONDE PARTIE (1).

On aime à suivre dans l'histoire d'un peuple longtemps opprimé la pensée à laquelle se rattachera sa délivrance. Humble d'abord et timide, elle se produit comme une supplication dédaignée des vainqueurs, puis s'affermit à mesure que ceux-ci se divisent, ou qu'ils souffrent eux-mêmes de la désolation qu'ils ont faite. S'essayant à son début dans des manœuvres clandestines, cette pensée ose bientôt des tentatives plus hardies. Celles-ci échouent d'ordinaire faute de concert et d'ensemble; mais le sang qui coule n'affaiblit pas les causes nationales : à ce prix seul elles achètent l'expérience qui remplace les élans de la précipitation individuelle par des efforts mieux combinés. Au lieu d'agir isolément, on accepte donc une direction commune; on devient d'autant plus mesuré qu'on est plus ferme dans sa marche, et qu'on perçoit plus distinctement son but. Si un homme s'élève alors d'une trempe assez forte pour faire vibrer toutes les cordes populaires en même temps que pour dominer, par le calme de sa pensée, cette tempête de passions; s'il sait être prudent jusque dans ses agressions les plus audacieuses, et s'assurer le bénéfice de la force matérielle, sans cesser jamais de s'appuyer sur celle du droit, cet homme devient comme un Machabée pacifique, et son histoire se confond avec celle de la nationalité dont il résume en lui toutes les puissances.

Ainsi furent marquées les phases principales de cette émancipation irlandaise dont le principe se révéla dans le courant du dernier siècle, et qui s'est développée à travers les vicissitudes les plus imprévues et les plus saisissantes. Le joug légal imposé aux catholiques de ce pays par les princes hanovriens avait atteint, sous un certain rapport, le but qu'on s'était proposé en les retranchant

(1) *Voyez* tome V, page 295, de la *Revue*.

de la société civile. Cette flétrissure avait profondément altéré leur caractère ; et, pendant que la rigueur des lois entretenait dans les populations rurales des habitudes criminelles, elle abaissait graduellement les classes élevées au niveau du sort que ces lois leur avaient fait.

Ce qui avait survécu de noblesse indigène aux massacres de Cromwell et aux guerres de Guillaume III, vivait appauvri d'esprit ainsi que de fortune, n'osant plus regarder l'Irlande comme une patrie, et cherchant refuge et service à l'étranger. Là, les descendants des vieux princes milésiens recevaient l'épaulette de sous-lieutenant, et gagnaient, après trente années, la croix de Saint-Louis avec pension de six cents livres. Cette aristocratie dépossédée perdit toute influence sur les populations des campagnes, et celles-ci s'engagèrent, moitié par haine, moitié par nécessité, dans ces formidables ligues qui furent et sont encore la terreur de l'Irlande.

Cependant une autre classe grandissait malgré l'oppression, et à certains égards par l'effet de cette oppression même. La propriété territoriale avait passé à peu près tout entière aux mains des protestants, et, au XVIIe siècle, l'Europe avait vu reparaître le droit de conquête avec ses plus inexorables conséquences. Constituée ainsi en aristocratie terrienne et légale, les membres de cette secte ne purent manquer de contracter les vices inséparables de tout état de choses qui proclame la force comme son principe. L'insolence et la paresse leur créèrent des embarras contre lesquels ils eurent bientôt à lutter, et l'on vit se produire, entre protestants et catholiques, quelque chose d'analogue à ce qui s'était passé au moyen âge entre juifs et chrétiens. L'industrie des proscrits devint indispensable aux proscripteurs, et souvent les seconds se trouvèrent à la merci des premiers.

Presque toute la bourgeoisie catholique, à laquelle les professions libérales étaient alors inaccessibles, se jeta dans le négoce : les vaincus se firent marchands; le trafic devint la seule pensée, la seule passion de leur vie; ils l'embrassèrent avec ardeur, presque comme une vengeance, et suppléèrent par la ruse, souvent par la rapacité, à la protection de la loi qui leur était si cruellement refusée. Ces dispositions d'esprit ne sont pas contestées par les écrivains irlandais. Pourquoi le seraient-elles en effet, et lequel doit rougir, de l'esclave qui se défend par l'astuce, ou de l'oppresseur qui l'a rendue nécessaire et comme légitime?

Moins de soixante années s'étaient écoulées depuis les persécutions de la reine Anne, et ces causes combinées avaient déjà préparé une situation dont les conséquences nouvelles se développent aujourd'hui dans toute leur force. En face d'une aristocratie hostile, par sa foi et par le titre même de sa possession, au peuple qu'elle avait exhérédé, et qui lui est restée aussi étrangère en Irlande que dans la Grande-Bretagne l'aristocratie anglaise s'est identifiée avec lui, on vit s'élever progressivement une bourgeoisie commerciale, riche et nombreuse, en sympathie avec les masses dont elle partage les croyances et les profonds ressentiments, et auxquelles la supériorité de ses lumières et ses habitudes d'activité ne pouvaient manquer de l'appeler à fournir des chefs et des défenseurs. Donner à ce corps le sentiment de sa force, le lier étroitement aux populations urbaines et à celles des campagnes surtout, si tristement in-

disciplinées; assurer enfin à la classe moyenne l'initiative et la direction de la lutte contre l'Église et les propriétaires protestants : tel était le secret de la délivrance, secret qui n'a été trouvé que de notre temps, après des tentatives sans nombre autant que sans résultat.

Mais d'honorables essais ont précédé le triomphe de la sainte cause du droit; de patriotiques renommées se sont élevées dans ces épreuves laborieuses. Nous ne pouvons songer à en retracer l'histoire; il est nécessaire cependant de montrer pourquoi ces tentatives restèrent vaines, afin de faire comprendre tout ce que l'Irlande doit de reconnaissance aux hommes qui, depuis le commencement du XIXe siècle, ont si habilement conduit l'œuvre de la délivrance, en n'empruntant à leurs devanciers que la pureté de leurs intentions et l'expérience si chèrement payée de leurs fautes.

Ce coup d'œil nous permettra d'embrasser la nationalité irlandaise sous ses principaux points de vue, et le passé fera pressentir l'avenir.

La première tentative pour grouper la population catholique et agir sur l'opinion par la publicité remonte au milieu du XVIIIe siècle. Elle fut faite par quelques hommes d'élite, dont les écrits, également empreints de patriotisme et de science, exercèrent une action heureuse sur leurs contemporains. Au premier rang, il faut compter O'Connor, Wyse et le docteur Curry. Il y a quelque chose de dramatique et d'émouvant dans la circonstance où se révéla à ce dernier sa patriotique mission. Passant un jour sur une des places publiques de Dublin, il vit, à l'issue d'un sermon où se pressait la foule, sortir une toute jeune fille, l'œil enflammé, les bras tordus par la rage, et prête à frapper du poignard de Judith l'un de ces sanguinaires papistes dont on venait, dans une chaire chrétienne, de lui présenter un effroyable tableau. Pendant que le peuple s'ameutait autour de la jeune enthousiaste, le docteur Curry rentra chez lui tout plein d'une triste pensée et tout entier à un grand devoir. Il prit avec lui-même l'engagement de faire pénétrer enfin dans l'intelligence obscurcie de ses compatriotes quelques notions historiques, et dans leur âme quelques sentiments de justice. De là cette histoire des guerres civiles d'Irlande (1), qu'on remarquerait comme un travail de sagacité et d'érudition, si elle n'était avant tout une œuvre de courage et une première protestation contre la fortune.

O'Connor de Ballenagar, chef d'une puissante famille, et né lui-même dans une chaumière, l'un des hommes de son siècle les plus profondément versés dans les antiquités nationales, embrassa avec ardeur cette même pensée. A ceux-ci se joignit un troisième travailleur, M. Wyse, d'un tempérament plus ardent, d'un esprit plus résolu, et dont la vie comme la mort furent empreintes de ce cachet de tristesse, apanage de quiconque emporte dans la tombe une espérance ferme, mais inaccomplie. « Ses jours, dit M. Wyse le jeune, l'auteur de l'*Histoire de l'Association catholique*, furent assombris et mis en danger par toutes les applications d'un code terrible. Après avoir vécu sous le coup de persécutions perpétuelles, entouré d'espions et de dénonciateurs, il mourut le cœur brisé, prescrivant à ses enfants, dans l'acte de ses dernières volontés,

(1) *Historical and critical review of the civil wars in Ireland from the reign of queen Elisabeth to the settlement of king Will. III.*

de vendre le peu qui leur restait encore des propriétés paternelles, pour aller attendre de meilleurs jours sur une terre où ils pourraient adorer Dieu comme les autres hommes, et suivre en plein jour et à la face du ciel la religion de leur cœur et les prescriptions de leur conscience. »

Ces trois hommes ne bornèrent pas leur mission à des travaux isolés. Ils conçurent l'idée d'un premier appel à la noblesse et au clergé catholiques, et les convièrent à s'unir pour résister à leurs communs oppresseurs. Mais ni l'un ni l'autre de ces deux corps ne répondit alors à leurs voix généreuses ; épuisés, pour ainsi dire, par le sang qu'ils avaient perdu, dénués de toute ressource financière, le malheur pesait encore trop durement sur eux.

On s'adressa avec plus de succès à la bourgeoisie commerciale, dont l'importance s'étendait chaque jour, parce que l'industrie augmentait sa richesse sans que le luxe la diminuât. Une première association fut formée par les marchands de Dublin et des environs, à l'avénement de George III, pour défendre les intérêts catholiques et se consulter sur les mesures à prendre, afin d'obtenir l'allégement des lois pénales. Un plan fut débattu en assemblée générale, et l'on décida que des délégués des diverses provinces se réuniraient en comité permanent pour représenter le corps des catholiques romains en Irlande. Mais l'instant était encore éloigné où une telle manifestation pouvait être efficace. Les réunions furent peu nombreuses, les efforts mal concertés, et la jalousie, ce mal inhérent à toutes les combinaisons humaines, et qu'un sentiment exalté peut seul contenir, vint étouffer ce premier germe. La noblesse catholique avait repoussé les ouvertures qu'on avait commencé par lui adresser ; mais inquiète bientôt de démonstrations qui tendaient à l'isoler au sein de son propre parti, elle résolut de s'organiser de son côté, en dehors des influences démocratiques qui dominaient au sein d'une association formée par la bourgeoisie des villes commerçantes et maritimes. Dirigée par lord Trimleston, elle résolut de traiter séparément avec la couronne ; la scission devint de plus en plus profonde, et l'on dut dès lors renoncer à l'espoir d'organiser un parti, qui ne pouvait être imposant que par son union et sa bonne discipline. Le peuple des campagnes, d'ailleurs, était resté complétement en dehors de cette tentative prématurée, et cette population devint pour l'association un obstacle formidable, qui arrêta tous ses progrès et amena bientôt sa chute.

Continuant à se faire justice à lui-même par des procédés sauvages, le paysan répandit l'épouvante d'un bout de l'Irlande à l'autre. A cette époque (1) remonte, en effet, la première insurrection des *white-boys* ou niveleurs (*levellers*), qu'on vit parcourir le pays en bandes nombreuses, abattant les clôtures, déracinant arbres et vergers, s'en prenant surtout aux bestiaux, qu'ils égorgeaient avec un acharnement impitoyable ; système analogue à celui des *terry alts* de 1832, qu'on a vus récemment bouleverser le sol des prairies pour contraindre leurs propriétaires à les transformer en terres arables, dans l'espoir d'en louer quelques parcelles à plus bas prix, afin d'y cultiver la pomme de terre, cette unique et dernière ressource de l'Irlande affamée.

L'universelle terreur répandue par ces manœuvres arrêta l'essor que com-

(1) 1762.

mençait à prendre l'association. Celle-ci dut succomber, en 1763, sous le coup des rivalités dont nous venons d'indiquer le principe, et par la solidarité que contractent toutes les causes, à raison même des événements qu'elles sont le plus impuissantes à empêcher.

Mais ce réveil d'une grande opinion jusqu'alors écrasée, ce premier appel à la conscience publique contre l'iniquité des lois, avaient porté des fruits qui ne tardèrent pas à mûrir. Au sein même du parlement anglican de Dublin, on vit se former une minorité d'hommes courageux, qui osa s'élever contre un code monstrueux et en réclamer l'abrogation. Les uns firent appel au grand principe de la liberté religieuse depuis si longtemps méconnu ; les autres s'attachèrent à réveiller le sentiment national comprimé depuis plus d'un siècle. Alors s'organisa sur des bases entièrement nouvelles, et sans distinction de croyances, un parti purement irlandais contre la domination de l'Angleterre. Le patriotisme, qui, au XVIe siècle, avait une première fois réuni les vieux colons catholiques aux indigènes pour résister aux innovations politiques et religieuses introduites par la couronne, produisit, sous George III, et a continué de déterminer de nos jours, des conséquences analogues. Un certain nombre de protestants, l'universalité des presbytériens surtout, également abaissés par la suprématie anglicane, dominés d'ailleurs par les idées nouvelles que l'air du siècle répandait sur l'Europe, tendirent aux catholiques une main bienveillante, et pendant que ceux-ci obtenaient des allégements successifs à la triste condition que le code anglican leur avait imposée, ceux-là conquéraient pour l'Irlande tout entière des prérogatives constitutionnelles et de précieuses garanties législatives.

L'attitude du parti patriotique au sein du parlement et de la nation, l'audace si nouvelle des catholiques, leur persévérance à affronter les condamnations judiciaires, à s'entr'aider du conseil et de la bourse pour en supporter les effets, la vie soudainement répandue dans tout le pays, et qui se manifestait par des symptômes chaque jour plus éclatants, tant de signes précurseurs d'un mouvement irrésistible, amenèrent l'Angleterre, malgré les clameurs du parti orangiste, à des concessions graduelles. Adoptant un système qu'elle s'est trouvée depuis dans le cas d'appliquer d'une manière plus étendue, elle n'hésita pas à céder à la prudence ce qu'elle avait si longtemps refusé à la justice. Des actes successifs concédèrent aux catholiques le droit de prêter de l'argent sur hypothèque, celui de prendre des terres à long bail, avec la faculté plus précieuse de posséder des propriétés territoriales, sans craindre que l'apostasie d'un fils ne vînt les arracher à son père. La formule du serment d'allégeance fut, après deux siècles de tyrannie exercée sur la conscience humaine, rendue compatible avec leur foi religieuse, et l'accès leur fut ouvert vers certaines professions civiles dont ils avaient été repoussés jusqu'alors.

Pendant que ces redressements partiels étaient accordés à la portion opprimée du peuple irlandais, le pays obtenait des conquêtes plus générales, et celles-ci ne pouvaient laisser aucun doute sur la nationalité du mouvement auquel cédait alors l'Angleterre, conduite par une administration habile. L'entière indépendance de sa législature se trouva proclamée, et le célèbre statut de Drogheda, qui, ainsi qu'on l'a vu dans la première partie de ce travail,

consacrait la subordination du parlement de Dublin à celui de la Grande-Bretagne, et, si l'on peut le dire, la minorité éternelle de l'Irlande, fut rapporté après trois siècles.

Comment n'en aurait-il pas été ainsi ? La révolution d'Amérique n'apportait-elle pas d'au delà des mers de redoutables enseignements aux rois et aux nations? L'Irlande ne pouvait rester esclave le jour où, sur un immense continent, une population inférieure à la sienne humiliait l'orgueil de l'Angleterre, et lui dictait des conditions de paix. L'exemple avait été contagieux, et les modernes idées républicaines vinrent prêter force aux antipathies religieuses et aux longs ressouvenirs du passé. Au sein de la partie protestante de l'Irlande, un corps redoutable, celui des *volontaires,* se forma, et, dans plusieurs comtés, il en vint bientôt à présenter ses pétitions à la pointe de ses baïonnettes. Pendant que le nord du royaume, soumis aux influences presbytériennes, s'engageait dans les voies républicaines, la population catholique s'organisait de son côté; et afin de donner quelque ensemble à ces influences isolées, on s'efforça de former une nouvelle association sur des bases plus larges et dans des intérêts plus nationaux.

On était loin cependant du jour où une telle union deviendrait intime, il fallait encore plus d'une épreuve avant de rallier autour d'une même pensée le peuple, les classes moyennes et les antiques familles, en leur faisant accepter une organisation commune. Aux élections pour le comité catholique, plusieurs membres de la *gentry* furent choisis pour représenter leurs coreligionnaires : ils parurent avec un certain empressement aux premiers *meetings;* mais les pairs et les baronnets catholiques ne s'y rendirent point, blessés qu'ils furent des empiétements et des prétentions des classes moyennes; il se tinrent à distance, dans une hésitation inquiète qu'on put prendre pour une sorte de réserve hautaine (1). La bourgeoisie commerciale, dirigée par un homme énergique sorti de ses rangs, John Keogh, forma donc à peu près seule cette seconde association, qui dut aux circonstances plus qu'à sa force intrinsèque des succès garants d'un meilleur avenir.

La crise qui se préparait en France, la guerre que cette crise allait inévitablement allumer, rendirent le parti catholique et le parti patriote plus hardis dans leurs demandes, plus menaçants dans leurs exigences. L'Angleterre dut céder devant la révolution française, comme elle avait cédé devant la révolution d'Amérique, et tandis que parmi nous la terreur ouvrait les prisons aux confesseurs du culte catholique, et dressait des échafauds pour ses nombreux martyrs, le contre-coup de cette catastrophe amenait, en Irlande, la chute d'un édifice élevé par une autre tyrannie et marquait pour tout un peuple l'ère de la liberté religieuse. Ainsi va le monde, ainsi les événements s'enchaînent les uns aux autres en dehors de nos prévisions, et conduits par une logique divine.

En 1792, les catholiques virent lever l'empêchement qui leur interdisait

(1) *Wyse's Hist. of the cathol. association.* — On lira avec fruit, sur les événements dont nous ne présentons ici qu'une rapide analyse, une substantielle brochure intitulée *Ireland and O'Connell*, etc.: Edinburgh, 1835.

l'enseignement domestique, ils furent admis au barreau et aux diverses professions libérales aussi bien qu'à certaines fonctions publiques; concessions qui furent le prélude de conquêtes plus décisives. En 1793, au moment même où l'Angleterre commençait contre la France sa guerre d'un quart de siècle, elle n'hésita pas à conjurer, par un grand changement dans sa politique envers l'Irlande, l'orage grossissant de plus en plus de ce côté. Alors passa ce célèbre *relief-bill* qui investit les catholiques irlandais du droit de voter aux élections pour les membres du parlement, droit qui devait plus tard, et après une lutte sans exemple, leur en ouvrir enfin les portes.

On peut croire, et des actes nombreux y autorisent, que le cabinet anglais ne repoussait pas à cette époque la perspective de cette émancipation, et que, dans l'intérêt de sa politique et de la sûreté de l'empire britannique, il l'aurait bientôt imposée au parti orangiste, malgré ses cris de fureur et les anathèmes de l'Église. On sait comment une rébellion formidable vint arrêter soudain les progrès de ces conquêtes légales, et donner un autre cours aux événements et aux idées, en rendant à l'Angleterre une force qu'elle avait perdue. Cet événement amena l'anéantissement politique de l'Irlande, et recula de plus de trente années le jour de sa délivrance; il constata le vice radical de l'organisation donnée jusqu'alors à des intérêts également hostiles, il est vrai, à la domination britannique, mais d'une nature essentiellement différente. C'est au contraste de la lutte de cette époque avec celle qui dure encore, et qui, depuis quinze ans, a fait marcher l'Irlande de victoire en victoire, que le publiciste et l'historien doivent s'attacher, celui-ci pour faire comprendre les faits, celui-là pour descendre dans les entrailles mêmes de la question actuelle.

L'insurrection de 1798 fut une de ces inspirations factices qui ne jaillissent pas du cœur même des peuples. Les catholiques s'y associèrent parce qu'ils virent flotter un drapeau hostile à l'Angleterre, mais ils restèrent complétement étrangers et à l'esprit de cette insurrection et à la direction de ce mouvement. Ses chefs principaux et le corps des Irlandais-unis presque tout entier, qui faisait la force de cette association, songeait beaucoup moins à rendre l'Irlande indépendante qu'à la rendre républicaine, et ce complot ne fut rien moins qu'un complot papiste, quoique la force des choses dût y engager la population catholique.

Les dissidents presbytériens, le cœur plein des passions démocratiques inséparables de leurs doctrines religieuses, avaient réchauffé les croyances politiques de leurs pères à l'ardent foyer allumé par la révolution française. Le parti catholique suivit d'abord cette impulsion, mais sans chaleur, comme on s'associe à une cause qui n'est pas la sienne. On coalisa ses haines en séparant ses espérances, et ce fut bien moins aux victoires du général Lake, qu'à ce défaut d'unité et au caractère de plus en plus démagogique imprimé au mouvement, que le gouvernement britannique dut la facile soumission de l'Irlande. Les tempêtes et la fortune de l'Angleterre firent le reste.

De ce jour, se prépara pour cette grande cause une ère nouvelle. L'expérience ne fut pas répudiée, et l'Irlande sut puiser de hautes et puissante leçons dans son abaissement même. La France républicaine lui avait manqué;

elle sépara dans l'avenir sa cause de la sienne. Comprenant, quoique trop tard, qu'un peuple tout entier est plus puissant qu'une armée étrangère, que sa volonté, exprimée avec le calme de la force et du droit, est plus redoutable à ses oppresseurs qu'une insurrection même heureuse, les hommes éminents de l'Irlande se vouèrent désormais à une seule pensée. D'une part, rattacher toutes les classes de la population catholique à un centre commun, en y faisant adhérer également le peuple et le clergé, la noblesse et la bourgeoisie, jusqu'alors incompatibles; de l'autre formuler une idée assez large pour être également acceptée par les papistes et les dissidents; marcher enfin en bataillon serré à l'assaut de la suprématie anglicane : telle fut l'idée qui devait prévaloir dans les luttes de l'avenir.

L'union législative conquise par l'Angleterre comme le prix de sa victoire ne devait pas retarder pour bien longtemps le triomphe de la cause nationale. M. Pitt se trompa s'il crut que la suppression de sa législature locale ôterait à l'Irlande la faculté de se faire craindre. Le parlement de Dublin avait obtenu depuis trop peu d'années son émancipation de la tutelle britannique, pour que sa clôture dût vivement impressionner l'opinion. Les souvenirs amers que l'histoire de cette législature rappelait à la masse de la nation n'avaient pas disparu, d'ailleurs, devant les efforts récents de quelques hommes généreux; et le passé pesait encore de tout son poids sur une institution solidaire, en quelque sorte, des attentats de Cromwell, comme des violences de la primitive conquête. Ce corps n'avait été, dans aucune circonstance, et ne serait probablement jamais devenu la véritable expression de l'opinion nationale, le centre de sa vie et l'instrument de sa force. La perte de son parlement fut bien plus un événement pour Dublin que pour l'Irlande; elle enleva à cette ville ses allures de capitale, mais sans atteindre le génie national au cœur, ainsi qu'on paraissait s'en flatter. La puissance de l'Irlande gisait depuis des siècles en dehors de son gouvernement, d'une part dans l'énergie des masses stimulée par la misère, de l'autre dans l'activité d'une riche bourgeoisie humiliée de son exhérédation politique. Donner à ces sentiments un cours réglé, substituer la puissance du droit à celle de la force matérielle, enseigner à l'Irlande la patience qui, en ajournant le succès, sait le rendre plus sûr, lui infuser enfin le double esprit d'association et de légalité, là était la leçon qu'avait préparée pour elle l'école de l'expérience et du malheur. Le transfert de la législature irlandaise à Londres affecta donc des intérêts individuels plus que des intérêts nationaux; et pour qui embrasse l'avenir avec le passé, il devient évident par les faits consommés, aussi bien que par ceux qui se préparent, que l'union, nonobstant laquelle s'est opérée l'émancipation irlandaise, hâtera beaucoup en Angleterre le mouvement démocratique qui emporte le pays vers des destinées nouvelles; il est manifeste, en un mot, que les résultats de cette mesure ont été beaucoup moins importants pour l'Irlande qu'ils ne le seront un jour pour la Grande-Bretagne.

Les promesses prodiguées par M. Pitt pour obtenir le vote d'union adoucirent des regrets qui tenaient bien moins aux sympathies plus qu'équivoques de l'Irlande pour son propre parlement, qu'à sa haine contre l'Angleterre; observation d'un grand poids pour l'appréciation et l'intelligence de ce qui se passe

en ce moment, où l'on croit pouvoir faire du rapport de l'union un mot d'ordre national et un moyen d'agitation politique.

En permettant que des espérances d'émancipation prochaine circulassent alors sous son nom, M. Pitt était sincère, on doit le croire, et l'histoire n'a pas faire peser sur sa politique d'odieux soupçons de duplicité. Les invincibles résistances du vieux monarque arrêtèrent seules son ministre, et les événements qui se précipitaient prévalurent contre des assurances que ce pays, sous le coup de sa défaite, n'était pas en mesure d'appuyer encore par des démonstrations imposantes.

L'Irlande ne cessa pas cependant, même au plus fort de la crise européenne, de réclamer la liberté politique et religieuse pour prix du sang qu'elle prodiguait sur toutes les mers et sur tous les champs de bataille, en maintenant avec loyauté l'honneur britannique; mais les ressources extraordinaires créées par l'état de guerre au profit de sa population malheureuse, les encouragements abondants prodigués à son agriculture, continrent pendant quelque temps des idées auxquelles la paix allait bientôt donner un plus rapide essor.

Chaque année, le parti catholique essayait de se constituer, soit en formant dans la capitale un comité central, soit en provoquant des *meetings* dans les provinces. Au mois de mai 1809, dans l'*exhibition-room* à Dublin, des résolutions furent arrêtées, empreintes d'une prévoyance qui ne les avait pas caractérisées jusqu'alors, en même temps qu'exprimées avec une audace de paroles que les catholiques semblaient avoir oubliée. Dans cette nombreuse et bruyante réunion, il s'agissait d'établir un comité général pour la direction des intérêts communs. Aucune loi ne s'opposait à une telle mesure; mais un statut existait, annexé au *relief-bill* de 1793, pour interdire aux citoyens de faire acte public par l'intermédiaire de délégués auxquels serait attribué un caractère représentatif : statut demeuré sans application jusqu'alors; mais qui restait aux mains du pouvoir comme une arme dangereuse. N'était-il pas prudent de l'émousser? N'était-il pas convenable de s'assurer le bénéfice de la loi, au lieu de se mettre en contradiction avec elle? L'assemblée le pensa cette fois, et on la vit, après s'être élevée dans le préambule de ses résolutions aux mouvements les plus passionnés, rentrer pour l'énonciation de ces résolutions mêmes dans les termes les plus rigoureux, les prescriptions les plus minutieuses de la loi écrite. Aussi, en constituant une commission de quarante-deux personnes pour agir dans l'intérêt catholique et adresser des pétitions au parlement, se hâta-t-elle de déclarer expressément que « ces *gentlemen* ne représentaient en aucune manière le corps catholique, non plus qu'une partie quelconque dudit corps. »

Un orateur contribua plus que tout autre à la rédaction de ces résolutions dont on ne tarda pas à pénétrer toute la sagesse. Celui qui débutait ainsi au *meeting* de William-Street était âgé de trente-trois ans, et déjà connu comme l'un des avocats les plus savants de Dublin. De ce jour, il n'y eut pas une réunion dont cet homme ne fût l'âme, pas une rivalité qui ne s'abaissât devant lui, pas une résolution vigoureuse qu'il n'inspirât, pas une témérité qu'il ne sût contenir. Palpitante sous ses paroles enflammées, l'antique Érin vit toutes ses douleurs et toutes ses gloires se refléter dans ses harangues, tantôt graves

et tristes comme le passé d'un grand peuple, tantôt rudes et âpres, agressives et insolentes. Un rire amer semblait passer dans les discours de l'orateur à mesure qu'il descendait des choses aux personnes, stéréotypant ses adversaires par d'ineffaçables ridicules, ou les attachant sans pitié au poteau d'infamie; puis, lorsque ces audacieuses attaques semblaient prêtes à dépasser toutes les bornes, au moment où l'on croyait entendre un appel aux armes et un long cri d'insurrection sortir de cette ardente poitrine, le tribun disparaissait derrière le légiste. Alors tout ce qu'il y a de plus subtil dans les arguties procédurières, toutes les ressources que le génie de la chicanes déterre dans les poudreuses régions des vieux statuts, venaient, à la voix de l'avocat, protéger, en les régularisant, les décisions les plus hardies; et, superbe d'ironie et de calme, il plaçait comme un bouclier entre l'Irlande et l'Angleterre la loi même que celle-ci avait forgée contre elle.

Nous vivons en un siècle où les idées ont détrôné les hommes, et dans lequel l'énergie individuelle ne trouve plus guère à s'exercer, primée qu'elle est par une force supérieure. Ce n'est qu'à de rares intervalles et presque toujours pour peu de temps que les partis consentent à s'incarner dans un homme, en lui communiquant la vie puissante qui gît en eux. Au commencement de la révolution française, Mirabeau fut un moment l'expression de cette grande pensée qui plus tard prit corps en Napoléon. Ce que ceux-ci ont été pour le principe démocratique aux phases diverses de son développement, un homme, un seul homme en ce monde, l'est aujourd'hui pour une nationalité tout entière.

Trente années se sont écoulées depuis l'époque où Daniel O'Connell parut pour la première fois à l'*exhibition-room*, et depuis ce jour il n'a pas cessé d'identifier sa vie avec celle de l'Irlande, à ce point qu'elles se confondent dans une inséparable unité. Cet homme a saisi sa patrie par toutes ses anses. Ayant des deux côtés dans les veines le plus vieux sang de l'Irlande, son origine l'y associe aux plus grandes races historiques, en même temps que sa profession d'avocat et les habitudes d'une vie modeste autant qu'active l'ont mis en rapport d'intimité avec les classes moyennes. D'un autre côté, nourri, durant sa jeunesse, à Saint-Omer et à Louvain, dans les pratiques d'une vie presque cléricale, il doit à la sincérité de ses convictions et à l'austérité de ses pratiques religieuses le dévouement d'un clergé qui le salue comme l'envoyé du ciel; enfin, son éloquence le fait peuple, plus que celle d'aucun orateur de l'antiquité. Ne dirait-on pas qu'il sort, en effet, du pur sang populaire, à entendre cette parole déréglée rouler au milieu des masses frémissantes, à voir cette rouge et ronde figure ruisselante de sueur, ce bras robuste qui semble lancer la menace, et cette vaste et vulgaire corpulence au-dessus de laquelle planent cependant, comme une auréole, l'éclat de ses yeux bleus et la noble douceur de son sourire?

L'Irlande ne possède pas, en Daniel O'Connell, un grand orateur dans le sens littéraire du mot. Il est douteux qu'il pût jamais donner à ses harangues une valeur artistique quelque peu durable, les recomposât-il après coup, comme Cicéron. Mais ce que ce pays possède, plus qu'aucune autre contrée du monde, c'est un homme doué, à un degré qui ne s'était peut-être pas encore

rencontré, des qualités qui semblent le plus constamment s'exclure. Descendant des princes du Connelloe et taillé sur le patron populaire, l'homme que les plus hautes classes acceptent comme leur égal, que les classes inférieures comprennent et applaudissent avec transport, se trouve en même temps, par le bonheur de son existence, un simple avocat vivant de sa clientèle. A quatre heures du matin, à genoux devant son crucifix, vous le trouvez tout le jour perdu dans la poussière des dossiers, arpentant les cours de justice en compagnie de ses clients et de ses confrères ; puis, vers le soir, vous le voyez à table, la tête libre et la parole enflammée, portant de patriotiques toasts au sein de réunions où se pressent devant lui le clergé qui l'aime comme un homme de foi, la noblesse qui le présente avec orgueil comme l'un des siens, la bourgeoisie à laquelle il a demandé une glorieuse adoption, le peuple enfin, le peuple surtout, dont il connaît toutes les pensées, et dont il sait parler la langue.

Les essais tentés avant cette époque pour organiser le grand corps catholique avaient tous échoué, on vient de le voir, par l'effet de dissidences personnelles. O'Connell fut le centre autour duquel se groupèrent pour la première fois des forces étrangères et jusque-là presque hostiles les unes aux autres. Cette union, qu'il poursuit encore, a été la pensée principale de sa vie; il la conçut et la réalisa dans les circonstances mêmes où elle semblait le plus difficile à atteindre.

L'isolement dans lequel l'aristocratie catholique persistait à se tenir, la scission introduite entre elle et la bourgeoisie, ces faits déjà si graves, l'étaient devenus bien plus encore par suite d'une circonstance nouvelle.

Une notable partie des catholiques romains d'Irlande s'était montrée disposée à traiter avec le gouvernement britannique, en sacrifiant une portion importante de leurs libertés religieuses. Ils ne repoussaient pas, pour prix de l'émancipation politique, la concession d'un *veto* à exercer par la couronne sur la nomination des évêques et des dignitaires ecclésiastiques. Grattan, d'abord autorisé à soumettre ces termes d'arrangement tant au parlement qu'au cabinet, fut le généreux intermédiaire d'une transaction à laquelle il renonça sans hésitation, et non sans regret, du moment où les résistances du clergé catholique lui firent craindre qu'elle ne suscitât des scrupules dans la conscience de ses compatriotes.

Ce projet, accueilli avec faveur par la noblesse et des notabilités de toutes les classes, avait rencontré peu d'appui dans la masse de la nation. Pendant que ce schisme divisait le parti catholique, celui-ci trouvait des obstacles sans cesse croissants dans les associations secrètes des campagnes, et les crimes chaque jour plus multipliés du *white-boysme*. Telles étaient les difficultés qui s'offraient à O'Connell lorsqu'il osa concevoir le plan d'une association dont la formation a été, pour le royaume-uni, le plus grand événement du siècle.

Ce fut en 1823 que treize personnes, réunies dans l'étroite boutique d'un libraire, à Dublin, jetèrent les bases d'une société qui, deux ans après, devait compter dans son sein des millions d'hommes, fixer l'attention de tous les peuples, et recevoir des tributs de l'Amérique et des Indes ; corps prodigieux qui, marchant toujours appuyé sur la loi, lors même qu'il apprêtait ses armes,

parvint à se substituer au gouvernement de son pays, sut organiser en dehors de lui une police et une administration admirables, et qui, par ses ramifications gigantesques et son système d'impassible résistance, brisa, chose inouïe! toute la puissance de l'Angleterre, en lui interdisant tout prétexte d'engager le combat pour en appeler à la force.

Un double objet préoccupa d'abord les chefs de la nouvelle association. Il s'agissait d'une part d'y rattacher étroitement le peuple, en lui suggérant des habitudes de subordination et de discipline, de l'autre, de discréditer le gouvernement, et de l'acculer à l'impuissance en constituant un pouvoir mieux obéi que le sien.

La population irlandaise, dans le cours de sa longue et triste histoire, n'avait connu le pouvoir que comme un joug; elle ne lui avait jamais demandé ni protection ni appui; de leur côté, les comités antérieurs ne s'étaient point occupés du peuple, et celui-ci avait maintenu dans toute sa barbarie le système sanglant des représailles individuelles. La nouvelle association s'occupa d'une manière toute spéciale de ces masses si longtemps livrées à leurs instincts brutaux et à leur aveugle imprévoyance. Elle parvint, en leur offrant des secours contre la rigueur des lois, en leur montrant en perspective le redressement de tant de griefs, à contenir, si ce n'est à changer, les habitudes les plus invétérées. Un magistrat se rendait-il coupable de quelque acte d'oppression, un collecteur de dîmes ajoutait-il à l'iniquité de cet impôt d'odieux procédés de recouvrement, un catholique était-il insulté par l'une de ces sauvages processions orangistes si communes dans le nord de l'Irlande, ces faits étaient aussitôt soumis au plus minutieux examen; des avocats et des jurisconsultes étaient chargés de prendre la défense du plaignant, de faire valoir, aux frais de tous, ses titres et ses droits devant la cour de justice; puis une presse spécialement fondée par l'association saisissait l'Irlande et l'Angleterre de ces attentats jusqu'alors ignorés, et leurs auteurs tremblaient en les entendant dénoncer pour la première fois à l'indignation du monde.

Cette active surveillance exercée sur tous les détails de la vie privée, cette main protectrice qui, de Dublin, s'étendait au dernier laboureur du Connaught, cette générale et paternelle tutelle se combinait avec des vues politiques et de hautes pensées d'avenir. Des pétitions élaborées au comité central se couvraient de signatures dans tout le royaume: chaque matin, des pamphlets et des journaux, soumis à une direction commune, attaquaient avec ensemble le système judiciaire et l'établissement religieux dans ce qu'il avait d'inique et d'oppresseur; chaque soir, ces attaques étaient répétées dans des réunions accessibles à tous, assemblées enivrantes où l'on sentait, sous sa main, battre le cœur de tout un peuple, et dans lesquelles les saillies et le gros rire de la place publique se mêlaient aux éclats d'une indignation plus sérieuse.

O'Connell avait conçu une haute pensée en fondant la rente catholique. Prélever un penny par mois sur le dernier des cultivateurs irlandais, c'était d'abord ajouter aux ressources que l'association avait su s'assurer déjà par des souscriptions abondantes, c'était surtout attacher le paysan et l'homme du peuple au système pour lequel ils consentaient à prélever ainsi un impôt sur

leur misère. Ainsi l'Irlandais catholique sortait, après des siècles d'anarchie, d'une sorte d'état sauvage. Il s'accoutumait à reconnaître un pouvoir, à accepter une organisation; il s'adressait à d'autres qu'à lui-même pour obtenir allégement et justice. Ainsi se refaisait en dehors du gouvernement, et par d'autres mains que les siennes, la trame même de la société. Une organisation habilement entendue vint mettre ce nouveau gouvernement à la portée de tous, en étendant ses ramifications jusqu'aux extrémités de l'île. Des *meetings* par comtés et par paroisses se tinrent à époques périodiques; leurs décisions furent régulièrement transmises au comité central où aboutissaient tous les renseignements, et duquel émanaient tous les ordres. A chaque *meeting* provincial fut attaché un inspecteur autorisé à désigner lui-même cinq assistants par comté, en divisant chaque comté en cinq districts ou paroisses. Dans chacune de ces circonscriptions, un fonctionnaire fut également nommé sous l'autorité immédiate du curé : il fut chargé, avec lui, de percevoir la rente et de surveiller tout ce qui se rapportait aux intérêts paroissiaux, spécialement en ce qui concernait l'enseignement communal; les dîmes, l'impôt d'entretien pour les édifices anglicans; il sut, conjointement avec l'ecclésiastqiue, employer toute son influence pour détruire les associations secrètes en s'opposant à la prestation de tout serment contraire aux lois, à tout acte de vengeance et à tout attentat individuel. Chaque dimanche, ce fonctionnaire recueillait la rente catholique à la porte de l'église paroissiale; chaque mois, il adressait son rapport à l'inspecteur provincial; et ces innombrables rouages fonctionnaient avec une rapidité, se mouvaient avec une harmonie qu'un gouvernement constitué réclamerait vainement de ses agents officiels. Le comité catholique était à la fois pouvoir et faction : il participait de l'énergie de l'une et de l'autorité de l'autre.

Le clergé s'était tenu presque toujours en dehors des tentatives essayées jusqu'à cette époque, et l'on avait attribué à un relâchement du patriotisme ce qui pouvait avoir été une inspiration de la prudence. Son instinct lui fit, cette fois, pressentir l'heure de la délivrance : il comprit qu'il était appelé à en devenir le principal instrument, et se précipita avec ardeur dans la voie ouverte devant lui. De ce jour aussi, la noblesse catholique cessa de faire bande à part. Un des premiers soins d'O'Connell avait été de constituer, pour présenter une pétition à la couronne, un comité composé des pairs, des baronnets et de tous les fils de ceux-ci; et l'un des hommes les plus respectés de l'aristocratie irlandaise, lord Killeen, vint prêter à l'association, dont il accepta la présidence, avec l'autorité de son nom le concours d'une dignité sans orgueil et d'une modération sans faiblesse. Enfin, les protestants favorables à l'émancipation politique furent conviés à prendre part aux travaux d'une société désormais nationale; et ce fut dans les rangs des dissidents que la suprématie épiscopale rencontra ses ennemis les plus implacables, et la cause catholique ses défenseurs les plus dévoués.

Ainsi toutes les forces du pays s'étaient groupées en un seul faisceau; un pouvoir s'était enfin organisé qui parlait à toutes les consciences, puisait dans toutes les bourses, et se trouvait assez fort pour armer des millions d'hommes, et en même temps pour les contenir. Un calme soudain avait interrompu le cours des désordres habituels; à la voix de l'association, les populations rurales

elles-mêmes avaient sursis à leur effroyable justice; les esprits, tous à une seule pensée, ne vivaient plus que par elle, et la plus indisciplinée des nations prêtait à ses chefs une obéissance aveugle et presque fanatique. En face de ce grand mouvement le gouvernement anglais, avec ses juges de paix, ses sheriffs et ses constables, était comme bloqué en Irlande; le bénéfice des siècles, comme celui de la force, semblait également perdu pour lui.

Nous n'avons pas à retracer ici les phases d'une lutte qui a passionné le monde pendant six années : en exposant comment se forma l'association catholique, notre but a bien moins été d'écrire l'histoire si connue du passé que de faire comprendre la situation que pourrait reprendre l'Irlande en face de circonstances analogues. Pour apprécier la portée des questions pendantes aujourd'hui entre le torysme et ce pays, pour savoir de quelles ressources disposerait celui-ci, à quels souvenirs il aurait à faire appel si des intérêts semblables rendaient une même énergie à ses passions, une même unité à ses actes, il a fallu le montrer dans un de ces moments suprêmes où les peuples n'ont de secrets ni pour les autres, ni pour eux-mêmes.

Nous ne ferons point assister nos lecteurs à ces grandes scènes religieuses et populaires où s'unissent dans une inspiration commune le génie du moyen âge et celui des temps modernes, où Pierre l'Ermite et Mirabeau semblent renaître dans un même homme : saisissante vision aujourd'hui évanouie, mais dont la mémoire suffira seule pour assurer à l'Irlande les dernières conséquences de sa conquête, et faire reculer l'orangisme, s'il ose jouer les destinées de la Grande-Bretagne dans une lutte qui serait la dernière.

Du jour où l'association avait pu déterminer les *freeholders* à quarante shellings à voter publiquement contre les candidats de leurs propriétaires, du moment où les fermiers catholiques envisageaient de sang-froid le résultat d'un acte qui les vouait à la misère, et que leur héroïque abnégation eut triomphé à Waterford, à Louth et enfin à la grande élection de Clare, l'aristocratie anglicane comprit qu'elle était perdue, et l'orangisme ne protesta plus que par les cris d'une rage impuissante. En face d'un pouvoir qui disposait ainsi de la force sans en user, qui imposait de tels sacrifices aux consciences et une telle harmonie à de longues rivalités, il n'y avait plus qu'un parti à prendre. Les plus constants ennemis de l'Irlande s'inclinèrent devant une inflexible nécessité, et le bill d'émancipation traversa enfin toutes ses épreuves parlementaires.

Ici commence, dans les affaires d'Irlande, une période nouvelle moins éclatante et surtout moins connue, période importante toutefois pour l'avenir de ce pays non moins que pour celui de l'Angleterre, dont la fortune se trouve plus étroitement enlacée chaque jour à celle de son implacable ennemi.

Nous l'avons dit dans nos études précédentes, l'émancipation de 1829 (1), loin d'exercer sur l'état intérieur de l'Irlande la pacifique influence qu'on semblait en attendre, coïncida avec une recrudescence d'agitation populaire et un déchaînement soudain de toutes les passions. Jusqu'à la mise en vigueur de l'acte de coercition de 1833, chaque jour vit s'élever d'une manière effrayante

(1) *Voyez* la *Revue*, 1838, tome IV, page 376 : *De l'Angleterre*, 2e partie.

le thermomètre de l'agitation, et avec lui le chiffre des meurtres, des incendies, des attaques nocturnes, et de tous les méfaits auxquels la population des campagnes avait fait trève sous une impulsion qui fut un instant plus forte que sa haine.

L'association catholique, après avoir, pendant six années, tenu lieu de gouvernement à l'Irlande, s'était dissoute pour se conformer aux injonctions de la loi et aux engagements formellement pris par ses chefs. Après une excitation sans exemple, ce pays se trouvait donc livré sans direction à son propre entraînement.

Or, quoique l'enceinte de Saint-Étienne se fût enfin ouverte pour les députés catholiques, la situation de l'Irlande n'en restait pas moins affreuse. Sa population devait naturellement mesurer la portée d'une pareille victoire aux changements introduits dans sa propre condition, et l'émancipation, ainsi qu'il avait été trop facile de le prévoir, ne s'était traduite pour elle en aucune de ces améliorations pratiques que les masses comprennent parce qu'elles les sentent. La famine ne la décimait pas moins sur la paille de ses cabanes immondes. Les dîmes, les *vestry-cesses*, les *country-rates*, des fermages surtout hors de tout rapport avec le produit de terres subdivisées à l'infini, continuaient d'écraser un peuple réduit aux seules ressources de la plus petite culture. Dans les villes, les corporations protestantes étaient debout, gardant le monopole des propriétés communales et des élections parlementaires, et l'orangisme se vengeait de ses défaites politiques par ces mille vexations locales qui blessent d'autant plus qu'elles sont plus immédiates et plus personnelles. Quels que fussent les efforts des députés irlandais groupés autour de leur chef, quelle que fût la bienveillance du cabinet whig envers l'Irlande, il était des maux dont la guérison échappait à l'omnipotence parlementaire, et le temps seul pouvait guérir les blessures que le temps avait faites ; il en était d'autres où l'autorité législative pouvait exercer une intervention efficace.

Les questions spéciales à l'Irlande, dont le parlement britannique a été saisi depuis l'émancipation, et sur plusieurs desquelles il continue à délibérer, peuvent se classer sous trois chefs principaux : la réforme de l'Église épiscopale, celle des corporations électives, enfin les mesures prises pour améliorer la condition du peuple, telles que la taxe des pauvres, et un système de travaux publics aux frais de l'État.

De ces grands problèmes, celui qui se rapporte à l'Église anglicane d'Irlande est le plus sérieux par les puissants intérêts qu'il froisse et les populaires passions qu'il soulève. Avant de l'aborder avec les développements qu'elle comporte, nous nous arrêterons un instant aux deux autres questions, qui, à des degrés différents, touchent également à la condition politique et sociale de l'Irlande.

Les abus qui s'étaient révélés en Angleterre lors de la discussion relative aux corporations municipales ne purent manquer de se présenter avec un caractère plus odieux encore, lorsqu'une discussion approfondie s'ouvrit au sein du parlement sur les corporations irlandaises. Ici, à l'usurpation historique s'étaient jointes la tyrannie de secte et la suprématie d'une caste sur une autre ; c'étaient elles qu'il s'agissait de briser en donnant à la population non conformiste, dans

la conduite des intérêts municipaux, une part proportionnée à son importance et à son chiffre numérique. Le ministère affirmait avec raison avoir atteint ce but en proposant d'appliquer à cette partie des domaines britanniques, si longtemps placée en dehors du droit commun, les principes consacrés pour l'Angleterre et l'Écosse par le *corporation-act*, statut dont nous avons analysé ailleurs les dispositions fondamentales. D'après le projet du cabinet, le droit électoral était conféré à tout citoyen, sous condition d'un cens fort abaissé. Ce fut sur le chiffre du cens que s'engagea l'une des plus longues discussions dont les annales parlementaires aient consacré le souvenir : le party tory, n'osant contester l'urgence d'une réforme depuis les honteuses révélations de l'enquête, ne s'attacha qu'à la rendre inefficace, en maintenant en dehors de la jouissance des droits municipaux la masse de la population catholique et dissidente. Les amendements de sir Robert Peel trouvèrent à la session de 1838, dans la chambre des lords, la majorité qui leur avait manqué de bien peu dans celle des communes, et lord Lyndhurst refit pièce à pièce l'œuvre de lord Russell.

Mais, quelle que soit la gravité de cette question, elle n'est pourtant que d'un intérêt secondaire pour l'Irlande en regard de plusieurs autres. C'est par sa bourgeoisie, tout opprimée qu'elle ait été, que le génie national de ce peuple est parvenu à se montrer redoutable ; c'est à sa classe moyenne que l'Irlande doit sa délivrance ; c'est à elle qu'est confiée l'influence prépondérante sur son avenir comme sur celui de l'Angleterre, que l'union législative a commis en quelque sorte à la discrétion du peuple vaincu. On doit donc tenir pour certain que, quelle que soit l'issue définitive de la réforme municipale, l'ascendant ne manquera point dans les villes irlandaises à l'esprit de la bourgeoisie libérale ; cet esprit se produira dans toutes les élections, et les membres irlandais le porteront au sein du parlement où ils sont appelés à faire, durant de longues années, l'appoint de toutes les majorités.

L'intérêt bourgeois ne périclite donc point en Irlande; ce n'est pas là qu'est la plaie, ce n'est pas là que doit être appliqué le remède : la population rurale, avec ses mœurs sauvages et ses besoins qui excusent presque ses crimes, telle est, telle doit être la préoccupation constante d'un gouvernement qui met son honneur à rendre à la paix et à la civilisation l'une des plus intéressantes contrées du globe.

Nous attendons peu des plans nombreux d'éducation nationale présentés au parlement ou déjà essayés par lui. L'ignorance est moins grande en Irlande que dans beaucoup d'autres pays qui lui sont fort supérieurs en bien-être et en tranquillité; on peut même dire que l'éducation populaire y est relativement avancée. Ce qui manque à ce peuple, ce n'est ni l'instruction, ni la pureté des mœurs, ni la foi, ni tous les instincts honnêtes et bons par lesquels les nations prospèrent ; ce qu'il réclame, c'est du travail ; ce qu'il faut lui donner, c'est du pain. Trouver un moyen d'assurer au paysan irlandais une alternative quelconque entre la possession du sol et le dénûment absolu ; lui créer une ressource pour sa vie lorsqu'il ne peut obtenir la location de quelques arpents, et l'empêcher de s'attacher en désespéré à son petit champ de pommes de terre en lui montrant ailleurs un moyen de sustentation, tel est le secret d'où dépend l'existence de tout un peuple, secret formidable pour la Grande Bretagne de-

puis qu'elle comprend la solidarité de ses destinées avec celles de cette terre malheureuse.

Le parlement a pensé que le moyen le plus efficace d'améliorer le sort du peuple des campagnes, et de le sauver des périls et des excitations inséparables d'un tel état de choses, était de fonder une provision légale pour les pauvres, et dans ce but la législation sur le paupérisme, modifiée par le statut de 1834, a été, en 1838, étendue à l'Irlande dans toutes ses dispositions.

L'avenir seul décidera d'une innovation sur la portée de laquelle il y aurait une sorte de témérité de la part d'un étranger à se prononcer aujourd'hui. Il est facile de répéter les objections adressées avec tant de fondement au système anglais et d'établir que mieux vaut prévenir la pauvreté que de la soulager, en lui créant comme un fonds permanent d'encouragement aux dépens de la société tout entière. Nous avons montré, dans une autre partie de ce travail, comment, en garantissant un peuple contre les conséquences du vice, de l'imprévoyance et de la paresse, il devient par là même vicieux, imprévoyant et paresseux. Mais en ce qui se rapporte à l'Irlande, il faut tenir compte, ce semble, de considérations particulières et toutes locales de nature à infirmer jusqu'à un certain point les théories générales présentées par Malthus, Chalmers et presque tous les économistes, contre la taxe légale.

Peut-être l'établissement de secours pour les pauvres, dans les conditions nouvelles et plus sévères où la législation vient de les établir, est-elle jusqu'à présent le seul moyen de créer pour ce malheureux peuple cette alternative qui lui manque aujourd'hui entre la possession de la terre arable et la mort par famine. Lorsque le paysan irlandais, chassé de sa chaumière, et dans l'impuissance de sous-louer à prix d'or quelques lambeaux de terre, saura qu'il est un lieu où il recevra de quoi vivre; tout désolé que soit ce lieu, toute sombre qu'en soit l'entrée; il ira y manger son pain d'amertume, et ne recourra plus à la menace, à l'incendie et à l'assassinat, comme à son unique secours. Ce qui importe avant tout, c'est de rendre le *white-boysme* odieux en le laissant sans excuse; et s'il y a de grands inconvénients à donner à un peuple enclin à la paresse trop de sécurité sur l'avenir, n'est-il pas plus dangereux encore de lui montrer dans cet avenir des souffrances sans espoir et une mort inévitable? Il est assurément très-fâcheux de créer à des pauvres une condition qui les dispense de s'inquiéter du temps qui devra suivre; mais il est plus fâcheux, sans nul doute, de leur montrer ce temps qui approche, avec un cortége de douleurs si cuisantes, qu'ils ont recours pour s'y dérober aux moyens les plus criminels, et qu'au jugement de leur conscience, le crime se transforme en devenant comme une terrible nécessité.

Si l'introduction en Irlande des lois sur le paupérisme avait pour résultat de placer les choses en ce pays sur le pied où elles étaient en Angleterre avant le *Poor-law amendment act*, un tel essai serait à la fois immoral et funeste : distribuer à tous les nécessiteux et prétendus tels des secours abondants à domicile, alimenter la pauvreté par la paresse, et la paresse par la pauvreté, ce serait imposer à la propriété une charge sous laquelle elle succomberait en bien peu d'années, aussi n'est-ce pas là ce qu'a fait le gouvernement britannique. En Irlande comme en Angleterre, aucun secours ne sera donné aux indigents

que dans les maisons de travail, et la privation de la liberté sera le prix de cette aumône temporaire. L'effet de cette loi ne fût-il que de mettre en construction sur tous les points de l'île un nombre infini de *workhouses*, et d'assurer ainsi des ressources extraordinaires à une population complétement dénuée de moyens de travail, ses conséquences seraient déjà très-salutaires. En ce sens, on peut dire que le système de travaux publics aux frais de l'État, proposé par le cabinet, et partiellement adopté par la législature, contient la seule solution possible de ce triste problème. Lorsqu'un grand ensemble de chemins de fer sera en cours d'exécution, et que de vastes terrassements nourriront tant de bouches affamées, ce peuple cessera une guerre implacable contre une société qui, pour la première fois, aura bien voulu se souvenir qu'il existe : des communications nouvelles et plus rapides permettront à l'une des contrées les plus fertiles de l'Europe d'augmenter la masse de ses richesses, en ouvrant à leur exportation des voies plus rapides ; enfin, un capital nouveau aura été créé par l'industrie aux mains de la population rurale, et ce capital pourra devenir pour elle l'instrument précieux de son aisance matérielle, aussi bien que de son perfectionnement moral. Le parlement anglais ne s'engage, sous ce rapport, qu'avec une hésitation et une répugnance visibles dans des voies toutes contraires à celles où il a marché jusqu'à présent en fait de travaux publics ; mais, pour lui, l'avenir est destiné à faire fléchir bien des théories, et l'Irlande est placée, d'ailleurs, dans des conditions tellement exceptionnelles, que la libre concurrence et l'industrie particulière, principes qui suffisent à tous les besoins en Angleterre, resteraient évidemment sans application dans l'île voisine.

L'Irlande, protégée par un pouvoir local qui la gouverne dans le sens de ses intérêts, comprenant qu'il est temps de substituer la confiance à la haine, soutenue dans ses vœux de réformes administratives et judiciaires par un cabinet dévoué à son bien-être, secondée par la libéralité du parlement dans ses tentatives industrielles, s'avance à grands pas vers un meilleur sort. Mais, personne ne l'ignore, une grave question reste à résoudre, question qui touche à la fois à l'ordre moral, à l'ordre politique et à l'ordre matériel, et dans laquelle viennent se résumer toutes les difficultés, se concentrer tous les souvenirs et se réchauffer toutes les passions; celle-là, le cabinet whig ne s'est pas senti assez fort pour la trancher après avoir pris une sorte d'engagement de la résoudre. Il a essayé des réformes sans résultat en ce qu'elles sont insuffisantes ; et, dans l'instant le plus favorable, il s'est reposé sur l'avenir sans savoir que cet avenir allait lui manquer.

Le ministère de lord Grey avait compris qu'il était impossible d'imposer à l'Irlande l'acte de coercition, avec la suspension du jury et le régime des cours martiales, sans donner à l'opinion publique une satisfaction éclatante. L'Église épiscopale était nécessairement appelée à la payer, et des engagements formels avaient été pris à cet égard comme condition d'un vote auquel résistaient les vieux scrupules constitutionnels du parti whig. Ce fut pour remplir cette promesse, et rendre moins violente l'opposition des membres irlandais, que lord Althorp présenta, au nom du cabinet (1), un projet de réforme dont,

(1) Chambre des communes, 12 février 1833.

après des concessions nombreuses faites à l'intérêt tory dans la chambre des lords, les bases furent converties en statut définitif.

L'effet le plus senti, le seul populaire, il faut le dire, de cette mesure si incomplète, fut l'abolition des contributions ecclésiastiques connues sous le nom de *church-cesses*. On sait que ces contributions se prélevaient, au profit de l'établissement épiscopal, sur les catholiques et les dissidents, qui, à la charge de sustenter leur propre Église et de nourrir le clergé anglican du produit de leurs dîmes, voyaient se joindre l'humiliation de payer les frais d'un culte dont le triomphe était lié à de si cruels souvenirs. A cet impôt fut substitué un fonds prélevé sur l'universalité des bénéfices ecclésiastiques à titre de taxe proportionnelle (1). L'établissement de cette taxe eut un double but : l'entretien et la construction des édifices servant au culte anglican, et les subventions à donner aux petites cures (*small livings*), les titulaires de ces cures se trouvant placés dans une situation de plus en plus critique par les refus de dîmes devenus à peu près universels en Irlande.

A ces dispositions destinées à recevoir une application immédiate, ce statut en ajouta d'autres qui ne devaient avoir leur effet qu'après la mort des titulaires et bénéficiers alors en possession. Ainsi, les immenses revenus du primat d'Irlande furent frappés, pour l'avenir, d'une réduction de quelques mille livres sterling. La suppression des bénéfices sans charge d'âmes fut arrêtée pour recevoir son exécution au fur et à mesure des décès. Enfin une disposition plus grave vint frapper dans ses sommités le personnel de l'Église établie. Le nombre des évêchés fut abaissé de vingt-deux à dix ; disposition contre laquelle s'éleva avec force le banc ecclésiastique, comme constituant un empiétement sur la juridiction spirituelle, mais que le cabinet parvint à faire triompher en s'appuyant sur des précédents historiques, et en développant une subtile distinction entre la *suppression* et la *réduction* des siéges.

Mais la question principale était, nul ne l'ignore, celle des propriétés appartenant à l'établissement ecclésiastique ; c'était là que l'opinion publique attendait le cabinet, et ce fut sur cette question qu'il resta fort en deçà des limites qu'une fermeté prudente lui aurait probablement permis d'atteindre à une époque où le parti tory, tout meurtri de sa récente défaite, n'avait pas encore retrouvé une confiance aujourd'hui pleinement justifiée. La seule chose qu'osa lord Althorp fut une motion tendant à appliquer aux besoins de l'État, non pas une partie des propriétés ecclésiastiques, mais l'excédant de valeur que ces propriétés pouvaient acquérir à raison de nouvelles dispositions législatives. Il proposa d'autoriser les évêques à concéder à leurs tenanciers des baux perpétuels au lieu de baux à courte échéance ; faculté toute nouvelle, qui créait un capital nouveau sur lequel l'Église n'avait pas pu compter jusqu'alors, et dont

(1) Tous les bénéfices au-dessous de 200 liv. sterl. restent exempts de la taxe. De 200 à 500, la taxe est de 5 pour 100 ; de 500 à 700, 6 p. 100 : de 700 à 800, 8 p. 100 ; de 800 à 1,000, 10 p. 100 ; de 1,000 à 1,200, 12 p. 100, et de 15 p. 100 au-dessus de cette somme. Des bases analogues, quoique plus favorables que pour les simples bénéfices, ont été adoptées pour la part contributive des évêques. Ceux-ci payent 5 p. 100 sur les revenus au-dessus de 4,000 liv. sterl. (100,000 fr.).

il était légitime de faire profiter la société civile. Ceux-là même qui déniaient au pouvoir politique toute action sur la propriété de l'Église devaient reconnaître, selon le chancelier de l'échiquier, que tous les produits additionnels obtenus en vertu de ce nouveau système pouvaient être employés par l'État selon le mode que le parlement estimerait convenable. Quelque interprétation que lui donnât le cabinet, ce projet impliquait manifestement un principe que l'opinion libérale devait accueillir avec faveur ; mais dans un moment où la fièvre de la réforme travaillait encore l'Angleterre, lorsqu'à ces ardentes excitations l'Irlande joignait celles de ses souffrances séculaires, et que les attentats s'y multipliaient chaque jour, il était impossible qu'une proposition plus logique et plus hardie ne partît pas de l'assemblée nationale. Si un riche établissement épiscopal était pour l'Angleterre un instrument politique en rapport avec le principe de son gouvernement, il n'était pour l'Irlande qu'une insulte à la conscience et au bon sens, qu'un obstacle éternel à la paix publique et à l'union avec la Grande-Bretagne. Aussi, dans la session suivante l'Église irlandaise fut-elle l'objet d'une motion qui, allant droit au fond des choses, proclamait un principe dont le triomphe, infaillible dans l'avenir, coûtera cependant autant de peine, et peut-être autant d'années, que celui de la réforme parlementaire. Dans un discours que devait clore une proposition restée célèbre (1), M. Ward exposa l'étrange situation de cette Église campée au sein d'une population qui la repousse.

Selon l'honorable représentant de Saint-Albans, le système des dîmes était la source de tous les désordres qui affligeaient ce pays. La résistance à leur perception était, depuis trois années, devenue à peu près universelle dans le nord aussi bien que dans le midi. Elle embrassait les protestants comme les catholiques, et menaçait de susciter une opposition générale à toutes les dettes légales. En vain l'Angleterre entretenait-elle en Irlande une force égale à celle que réclame son vaste empire des Indes; en vain les tribunaux rendaient-ils des arrêts qui recevaient trop souvent une exécution sanglante. Un rapport récent constatait que dans les cinq années précédentes dix-sept mille neuf cent quatre-vingt-une causes, pour faits relatifs aux dîmes, avaient été débattues dans les sessions trimestrielles : masse effrayante de poursuites qui, loin de briser les résistances, les avait rendues plus compactes et plus énergiques. M. Ward établissait qu'un million sterling était consacré chaque année aux besoins d'un établissement religieux qui, selon lui, ne correspondait pas aux croyances de plus de la quatorzième partie de la population, c'est-à-dire à celles de six cent mille personnes environ. De cette disproportion entre les richesses et les besoins, entre le personnel ecclésiastique et le nombre des fidèles, avait surgi un abus arrivé à l'état de scandale public, la non-résidence. Aux termes d'un rapport présenté en 1815 sur la situation de l'Église établie en Irlande, on y comptait six cent soixante-quatre ministres résidents, et cinq cent quarante-trois non résidents, et cette proportion s'était maintenue depuis cette époque. Parmi les ministres dévoués à leurs devoirs, un assez grand nombre remplissaient leurs fonctions pour un modeste salaire, dont la moyenne ne dépassait pas 70 livres sterling par an; les vingt-cinq millions de francs auxquels

(1) Chambre des communes, 27 mai 1834.

M. Ward estimait les revenus de toute nature de l'Église anglicane en Irlande, passaient donc en presque totalité aux mains de quelques privilégiés et de sinécuristes, fait immoral dont l'orateur, au nom de la religion elle-même, réclamait le prompt redressement. Il proposait, en conséquence, de fixer un maximum pour chaque bénéfice à raison de son importance, en affectant aux besoins de l'État l'excédant constaté des propriétés ecclésiastiques.

Cette proposition continue depuis cinq années d'être débattue dans la chambre et dans la presse avec cette gravité patiente que les Anglais savent apporter dans la discussion des grands problèmes politiques. D'une part, on invoque les maximes du droit civil sur la subordination des intérêts individuels à l'intérêt général (1), et des précédents historiques dont les actes de la réformation ne sont pas le moins formidable; de l'autre, on s'écrie que l'autorité séculière ne peut toucher à la fortune de l'Église sans violer un droit sacré, sans porter un coup mortel à l'union des deux puissances, dont l'harmonie constitue la force sociale.

C'est raisonner juste dans deux ordres d'idées très-différents. Que l'Église anglicane soit dans la position la moins favorable pour repousser le principe d'omnipotence politique sur lequel elle est elle-même assise, cela n'a pas besoin de démonstration; mais ce qui n'en réclame pas davantage, c'est que la prétention d'administrer les revenus ecclésiastiques et de disposer de leur excédant, lorsque ce droit aura été reconnu par le parlement britannique, sera non plus le prélude d'un prochain changement, mais le gage d'une immense révolution irrévocablement consommée. De ce jour l'État aura absorbé l'Église dans son existence politique. En place de l'édifice à l'ombre duquel tant de générations ont passé, on verra s'élever une société nouvelle, toute-puissante en ce qui se rapporte aux intérêts matériels, mais déclinant toute compétence en ce qui touche à l'ordre religieux. Dans son sein s'agiteront, en vivant de leur vie indépendante et propre, ces diverses associations intellectuelles qu'une même foi rallie seule sous une hiérarchie librement acceptée. Il est douteux que l'Église épiscopale puisse survivre, même en Angleterre, à cette épreuve décisive; mais ce que personne ne saurait contester en ce qui concerne l'Irlande, c'est que cette crise n'y doive devenir pour l'anglicanisme le signal d'une dissolution inévitable.

Quoique accueillie cette année par la chambre des communes, la proposition désormais historique de M. Ward a échoué, comme cela devait être, devant l'impassible résistance des lords. Profitant, dans la session de 1838, de l'ascendant progressif du parti conservateur au sein des communes, la pairie a obtenu du cabinet de lord Melbourne le sacrifice d'une clause au succès de laquelle il avait d'abord lié son existence. Par une de ces transactions que comportent les mœurs parlementaires de nos voisins, et dont les nôtres sont incapables, il fut convenu que, pour prix de l'abandon au moins temporaire du

(1) Au nombre des travaux importants provoqués par la discussion de cette grande affaire, on peut consulter, comme le manifeste du parti whig, une brochure publiée au retour de sir Robert Peel aux affaires en 1835 : *On the national property and the prospects of the present administration and of their successors.*

principe d'expropriation, la chambre haute donnerait son vote à trois mesures capitales pour l'Irlande : l'une concernant les dîmes, l'autre ayant pour but la réforme des corporations municipales, la troisième enfin se rapportant à l'établissement d'une taxe des pauvres.

L'Angleterre avait appliqué à ses propres dîmes le principe de la commutation; ce fut par lui que le gouvernement britannique tenta d'arracher l'Irlande au danger d'une perception qui provoquait chaque jour des scènes désastreuses. Qu'on se figure quelle devait être la difficulté de faire rentrer un impôt qui pesait sur un ombre infini de têtes, et dont le taux moyen par individu variait selon les comtés d'un shelling à un farthing! Un très-grand nombre de tenanciers subissaient des poursuites judiciaires avec les frais qui en sont inséparables, pour une dette de quelques *pence* que leur conscience répugnait à acquitter.

Pour faire cesser un état de choses aussi préjudiciable à l'Église établie qu'à l'ordre public, le gouvernement proposa aux communes, dans la session de 1834, de remplacer la dîme par un impôt foncier, payable à la couronne pour être réparti par elle entre les ayants droit. Cet impôt était rachetable à des conditions favorables au débiteur, et le prix de rachat était compté au propriétaire de la dîme, qui se trouvait ainsi désintéressé.

Les membres irlandais, et à leur tête O'Connell et Sheil, repoussèrent d'abord ce plan avec violence. C'était, disaient-ils, insulter au bon sens que de proposer à l'Irlande un changement dans les mots, alors qu'elle réclamait avec tant d'énergie un changement dans les choses. Mais, devenus hommes politiques après avoir été si longtemps hommes de parti, ces membres eurent la sagesse de subir les conditions inséparables de leur situation nouvelle; ils comprirent qu'il était impossible de porter dans les conquêtes parlementaires cet entraînement de logique et de passion qui avait signalé leurs glorieuses luttes populaires; ils transigèrent donc sur le principe de la dîme, tout en déclarant dans leurs manifestes et leurs journaux qu'ils étaient résolus à en exiger la suppression, et qu'ils avaient l'espoir de l'obtenir.

Le cabinet whig, débordé en Irlande par l'irritation populaire, comme en Angleterre par la recrudescence du torysme, était réduit à ne signaler ses bonnes intentions que par des demi-mesures qui, violemment attaquées par l'orangisme au sein de la chambre haute, acceptées faute de mieux par le parti irlandais de la chambre des communes, venaient se briser en Irlande ou contre de violentes résistances, ou contre une impassibilité plus dangereuse encore. Il resta démontré par les faits que toute tentative de redressement qui ne procéderait pas par la suppression pure et simple d'un tribut odieux à tant de titres, n'aurait aucune sorte de portée. La mesure dont on avait attendu une amélioration dans le sort de ce pays, n'avait levé aucun des obstacles qui rendaient désormais comme impossible la perception de la dîme; aussi le clergé anglican se trouvait-il dans une situation très-difficile. Tout ce que put, en 1838, le ministère Melbourne pour conjurer les embarras dont un parti faisait si injustement retomber le poids sur sa tête, ce fut de présenter un bill dont le résultat définitif était de mettre à la charge de l'échiquier de la Grande-Bretagne les arrérages des dîmes irlandaises, en stipulant un droit de recours visible-

ment illusoire. O'Connell et ses amis accordèrent une superbe et ironique approbation à une mesure qui était la plus éclatante sanction de leurs paroles et de leur conduite. L'Église anglicane était, d'après eux, un établissement imposé à l'Irlande, et qui lui était pour ainsi dire étranger : dès lors, si l'Angleterre prétendait le maintenir pour la convenance de sa politique ou la satisfaction de quelques consciences épiscopales, il était très-simple qu'elle en fît les frais; ce plaisir pieux valait bien un million sterling, et les membres irlandais le votèrent par un motif tout opposé à celui qui inspirait sir Robert Peel et les révérends prélats de la chambre haute.

Des esprits politiques ne pouvaient manquer d'apercevoir tout ce que de telles mesures impliquaient de funeste pour l'avenir de l'établissement protestant en Irlande ; mais, dans ce pays, les masses les jugèrent moins selon leurs tendances que selon leur portée immédiate, et s'alarmèrent en voyant leurs représentants sanctionner par des concessions ce qu'elles repoussaient avec la double énergie de la conscience et de la colère. Les transactions auxquelles dut se prêter O'Connell, par cela même qu'il soutenait contre le torysme une administration favorable à ses compatriotes, et qui faisait de l'amélioration du sort de l'Irlande sa principale, peut-être pourrait-on dire son unique étude, furent signalées par des passions ignorantes ou jalouses comme des déviations de sa politique naturelle; et l'on affecta de marquer deux ères différentes dans sa vie, alors qu'il suivait avec une admirable persévérance son unique pensée, et qu'il ne changeait de moyens que pour rester plus conséquent avec lui-même.

Ces impressions étaient entretenues par le parti démagogique, dont O'Connell se séparait de plus en plus à mesure qu'il pénétrait plus clairement la vanité de ses rêves et l'ardeur de ses espérances désordonnées. Elles n'étaient pas repoussées par les masses, que la croisade pour l'émancipation religieuse avait accoutumées aux éclatantes conquêtes arrachées par une parole qui semblait alors un glaive tranchant; elles allaient enfin au tempérament et aux mœurs du clergé catholique, centre puissant de la vie populaire.

Ce grand corps avait contribué plus que tout autre à entretenir le sentiment national; il l'avait réchauffé à l'ombre des autels aux temps des persécutions, il lui avait donné le principe d'organisation auquel était dû son récent triomphe. Cependant le clergé catholique était, depuis la grande lutte de l'émancipation, il est encore, et pour longtemps peut-être, un obstacle aux progrès réguliers, mais lents, obtenus par les voies constitutionnelles. Impatient dans ses vœux, violent dans leur expression, on le dirait plus enclin à user de la force dont il dispose qu'à la contenir. « Examinons, dit un de ses membres (1), la conduite des ecclésiastiques dans ces derniers temps, relativement à l'instruction du peuple. Lui ont-ils inculqué les principes de la religion catholique? Ne se sont-ils pas trop souvent établis en hostilité ouverte contre la loi et les autorités constitués? N'ont-ils pas toléré la sédition et l'insubordination la plus complète? N'ont-ils pas paru mettre l'anarchie à l'ordre du jour? Ont-ils inspiré aux fidèles des sentiments de modération et de paix, ainsi qu'ils l'auraient dû faire, comme ministres de l'Évangile et prêtres de l'Église romaine? C'est le

(1) M. Croly, prêtre catholique d'Ovens et Aglis.

titre de gloire de cette Église d'enseigner à tous ses enfants le respect du pouvoir et des magistrats, et de ne contrevenir jamais à la paix publique et à la sécurité individuelle. Les ecclésiastiques irlandais n'ont peut-être pas été précisément les mobiles des désordres populaires, mais quelques-uns d'entre eux y ont joué un rôle trop éclatant, et comment méconnaître que l'impression générale dans le pays ne soit qu'ils donnent à ces désordres un assentiment absolu, quoique secret? Ils ont suivi la multitude, au lieu de la guider, et ont laissé dénaturer entre leurs mains le dépôt sacré de la foi. »

Remontant au principe de ce désordre introduit dans l'Église catholique d'Irlande, le même ecclésiastique l'explique avec justice et raison par d'amers ressouvenirs et une haine trop légitime contre l'oppression civile et religieuse. « Mais comment ne pas voir, ajoute-t-il, que la dépendance où vit le clergé pour tous ses besoins, que sa soumission forcée aux volontés d'un peuple passionné, sont les causes principales de l'altération qui a atteint le caractère du clergé? La multitude seule tient les cordons de la bourse cléricale, elle peut ôter son pain au prêtre et le réduire à la mendicité; et malheur, en effet, à celui qui ose lui résister en face! Dans les moments de crise, le cri universel, parmi les populations des campagnes, est qu'elles ne souffriront pas au milieu d'elles des prêtres qui contrarieraient leurs projets, et l'on pourrait citer des exemples de la réalisation de cette menace. Un trop juste effroi de la misère a contribué à ôter toute indépendance au clergé catholique dans l'exercice de sa sainte mission, et la situation de l'Irlande restera toujours désastreuse tant que cet état de choses ne sera pas changé. »

Il faut en effet que l'Église de l'immense majorité soit délivrée de cette dépendance, qui la constitue en état de complaisance devant des passions que sa mission est de contenir. Cela importe à la dignité de la religion, et plus encore peut-être à la paix publique. Une provision annuelle pour le clergé catholique serait à la fois une mesure d'équité et de haute politique; elle deviendrait un lien précieux entre ce corps indépendant et la société civile; elle seule permettrait de conserver à l'établissement épiscopal une partie de son immense fortune. Une somme de 600,000 livres sterling atteindrait largement ce but, et la réconciliation de l'Angleterre et de l'Irlande est à ce prix.

Rien n'indique cependant que cette importante innovation doive être prochainement essayée; aucune proposition n'a été débattue jusqu'à ce jour au parlement relativement au salaire du clergé romain. Tous les hommes sensés estiment unanimement que cette mesure est nécessaire, qu'il ne peut y être suppléé par aucun expédient; toutefois nul n'ose en assumer la responsabilité, et dévouer sa tête aux imprécations qu'une telle proposition ne manquerait pas de susciter. Le torysme la rejette avec horreur comme impliquant une sorte de sacrilége social; c'est, à ses yeux, la consécration de l'indifférence religieuse, l'abomination de la désolation introduite au sein des trois royaumes; et il le dispute de logique et d'indignation à l'école de M. l'abbé de La Mennais, stigmatisant, en 1822, le salaire de tous les cultes sanctionné par la charte athée. Le radicalisme démagogique, qui tient pour le système purement volontaire en matière de religion, ne verrait pas non plus avec faveur une telle innovation, car celle-ci tendrait à établir une plus étroite association d'intérêts entre le pouvoir

et le clergé catholique d'Irlande, et le dégagerait de l'atmosphère révolutionnaire où le retient aujourd'hui sa condition dépendante.

Le salaire du clergé est donc une idée essentiellement gouvernementale, qui a contre elle toutes les passions, tous les mauvais instincts, et ne peut se défendre que par de sévères considérations politiques. Il appartiendrait à O'Connell d'arborer ce drapeau de sagesse et de conciliation, et de le tenir de sa main forte et haute, nonobstant les clameurs qui partiraient peut-être de son propre camp. Ce qui, à la seconde période de sa vie politique, fait l'honneur de cet homme éminent, ce qui lui assure une place éclatante au-dessus des renommées contemporaines, c'est qu'il a été tour à tour, et pour ainsi dire en même temps, homme de gouvernement et homme de faction, ne se servant de la puissance révolutionnaire que pour atteindre un but légitime, et puis, ce résultat obtenu, trouvant en lui-même assez de force pour contenir celle qu'il empruntait aux passions du dehors ; toujours maître de son instrument, comme le conducteur d'une machine l'est de la vapeur qu'il condense, toujours tendant aux mêmes fins, et sachant continuer dans les luttes régulières de Westminster les tentatives commencées au sein de réunions tumultueuses. L'homme politique qui soutient le ministère Melbourne contre les assauts réitérés de l'orangisme en Irlande et du torysme en Angleterre, ne sera pas moins grand devant la postérité que le redoutable agitateur soulevant, à l'élection de Clare, les tenanciers contre leurs seigneurs ; et, quoi qu'en puisse penser et dire le vulgaire, il y a une gloire aussi solide à recueillir dans ces nuits sans repos de la chambre des communes, dans ces combats de chaque jour où le cabinet whig triomphe à peine de quelques voix, que dans des processions enivrantes faites à la face du ciel, sous l'escorte d'un peuple tout entier. Le ministère whig n'a pas fait sans doute pour sa patrie tout ce que réclame O'Connell et tout ce qu'exige la justice, mais les intentions de ses membres sont bienveillantes et droites; il a été presque toujours jusqu'aux limites qu'il ne pouvait franchir sans se briser, et sans faire tomber avec lui la dernière espérance d'un gouvernement libéral pour la Grande-Bretagne. N'est-il point noble et moral de lui tenir compte de ses efforts, n'est-il pas habile de demander à l'esprit de transaction ce que l'Irlande aurait peine à conquérir par la force, ce qu'elle n'arracherait, dans tous les cas, qu'au prix des plus grands sacrifices? Que les whigs se maintiennent aux affaires sous l'influence croissante du nouveau parti radical, et les membres irlandais, restant les dispensateurs obligés de la majorité au sein des communes, seront en mesure de stipuler le prix de leur concours en concessions annuelles pour leur patrie. En maintenant le présent, ils garantissent donc l'avenir, ils écartent la seule chance, sinon fatale, du moins incertaine pour l'Irlande, celle d'une lutte à mort avec le torysme disposant de nouveau de toutes les forces de l'empire britannique, et les mettant au service de ses haines inextinguibles. Ce rôle de ministériel est plus terne que celui de tribun, mais il est à la fois plus honnête et plus sûr; il ne laisse aux événements que ce que la prudence ne peut leur ôter, et il suffira pour légitimer à l'avance, si jamais les circonstances l'exigent, le recours à des ressources dont on aura consciencieusement différé le dangereux emploi. Mais si cette marche est la plus politique, elle est aussi la plus difficile; car, pour la suivre, il faut faire tête également

et à ses adversaires et à ses amis : si les uns repoussent tout, les autres exigent tout à la fois, et le pénible courage de vos temporisations vous est imputé comme un pacte avec l'ennemi.

O'Connell a dû, plus que tout autre, subir ces injustices de l'opinion, et le parti démagogique dans les trois royaumes est heureux de les exploiter contre un homme qui accepte le titre d'agitateur, mais repousse celui de révolutionnaire. Lorsque la popularité est devenue une longue habitude, il faut, pour en répudier les douceurs, un courage qui dépasse, à bien dire, la mesure des forces humaines. Aussi ce courage a-t-il parfois manqué au libérateur de sa patrie, et depuis la fin de la session dernière surtout, c'est au bonheur de sa destinée plutôt qu'à la sagesse de ses conseils qu'il doit le maintien de sa souveraine influence en Irlande et de sa prépondérance au sein du parlement britannique. Pressé de répondre par une démarche éclatante aux mauvais vouloirs de la pairie, plus pressé encore de justifier aux yeux de ses concitoyens impatients un système de concessions inutiles, inquiet peut-être de ce titre d'homme du pouvoir, où les gens nourris au sein des luttes politiques ont tant de peine à ne pas soupçonner une injure, le représentant de Dublin s'était avancé jusqu'au point de déclarer que, si la chambre des pairs refusait encore, à la session prochaine, sa sanction à toutes les mesures de justice réclamées pour l'Irlande, le rappel de l'union serait la conséquence immédiate de cette résistance. C'était là désormais l'idée qu'il prétendait devoir exploiter; c'était vers ce but qu'il déclarait diriger tous ses efforts; c'était pour le préparer qu'exhumant les formidables souvenirs de l'association catholique, il fondait, à la fin de 1838, la société *Précurseur*.

Se réduire gratuitement à une telle extrémité était une démarche assurément imprudente. D'une part, il était évident que la pairie ne céderait pas à la fois sur toutes les questions; de l'autre, il était manifeste qu'O'Connell comprenait l'impossibilité de rétablir la législature de Dublin, et qu'il ne désirait pas au fond de l'âme une mesure dont les résultats, de l'avis de tous les esprits sérieux, seraient au moins problématiques pour sa patrie.

Comment méconnaître que si le rappel de l'union n'avait pour effet que de replacer ce pays sur le pied où il était avant 1800, ce résultat n'était pas proportionné à la peine qu'il faudrait prendre pour l'atteindre? L'association avec l'Angleterre avait été depuis cette époque pour la pauvre Irlande l'origine d'améliorations incontestées : sa population avait reçu de la Grande-Bretagne d'énormes secours en numéraire, son agriculture avait fait des progrès immenses, et les souffrances de la classe agricole ne tenaient en rien à l'influence actuelle de l'Angleterre; son commerce et son industrie avaient trouvé sur le sol britannique des débouchés faciles et des ressources innombrables, avantages que ne compensait aucun sacrifice vraiment sérieux : et l'absentéisme était une plaie fort antérieure à l'union, mal incurable, car il tient à la constitution même de cette société, et le parlement irlandais avait en vain, dans le cours du dernier siècle, épuisé contre lui toutes les mesures pénales ou préventives (1). A quel but conduira dès lors l'établissement d'une législature séparée en Irlande?

(1) *Swift' Letters, and Short wiew of the state of Ireland*, 1727. — *Voyez* aussi les travaux d'Arthur Young, et Adam Smith, *Richesse des Nations*, liv. V, ch. xi.

Que si, en provoquant au rappel du bill de Pitt, on prétendait séparer totalement ce pays de la Grande-Bretagne au point de le constituer en État indépendant, il n'est personne qui ne frémisse aux conséquences d'une telle tentative. Qu'on suppose même l'Angleterre vaincue et réduite à concéder aux Irlandais, ses voisins, ce qu'elle a si longtemps refusé à ses sujets séparés d'elle par l'Atlantique, et qu'on dise de quel prix se payerait une telle victoire! Veut-on raisonner dans l'hypothèse la moins désastreuse pour l'Irlande? Qu'on se demande quelle serait sa position si l'Angleterre se bornait à fermer ses ports aux produits de son agriculture, sa seule richesse, si le pavillon irlandais n'était plus admis dans les colonies britanniques, si elle était enfin contrainte d'entretenir avec ses seules ressources une armée, une marine, et tout ce que réclament la conquête de l'indépendance et le maintien de cette indépendance elle-même?

Celui dont la vie s'associe d'une manière aussi étroite à la délivrance de sa patrie, ne songe pas à lui faire courir de telles chances, et l'homme qui exerce depuis dix ans une prépondérance chaque jour plus marquée sur les destinées de l'immense empire britannique, et par conséquent sur celles du monde, ne désire pas, on peut le croire, échanger la retentissante enceinte de Saint-Étienne pour une salle obscure de Dublin. Le rapport de l'union n'a donc jamais été pour O'Connell chose vraiment sérieuse. En le présentant, l'année dernière, comme mesure comminatoire, il courait risque ou de manquer à ses engagements, ou de se laisser emporter en dehors de ses véritables projets, double danger auquel ne s'expose jamais un homme d'État. La fausseté de cette situation n'échappa pas à ses compatriotes. Malgré la juste irritation que leur faisaient éprouver les retards apportés par la pairie à l'adoption des mesures proposées par le cabinet, ils hésitaient visiblement à hasarder un tel enjeu pour des questions graves sans doute, mais secondaires auprès de celles qui avaient été naguère résolues. La première condition de succès pour une pensée populaire, c'est sa spontanéité, et celle qui servait de base à la formation de la société *Précurseur* parut d'abord en manquer complétement.

Aujourd'hui les circonstances ont changé; des faits nouveaux ont donné raison au grand agitateur, soit qu'il les prevît dès l'année dernière, ou qu'ils se soient rencontrés à point comme pour opérer le miracle d'une popularité maintenue sans interruption d'un bout à l'autre d'une vie humaine. La pairie ne se borne plus à refuser à l'Irlande le complément des lois destinées à faire disparaître les dernières traces de l'inégalité politique entre les deux parties du Royaume-Uni; elle semble menacer les conquêtes déjà faites, elle attaque au moins l'Irlande dans ce qu'elle possède de plus précieux, l'administration paternelle qui la régit depuis l'avénement des whigs aux affaires. Une motion impertinente autant qu'absurde (1) voudrait insinuer qu'un mode de gouvernement équitable et national est moins favorable à la tranquillité publique qu'un pouvoir de secte et de faction, et que mieux valent, pour la dispensation de la justice locale, des tribunaux repoussés par la conscience des populations que

(1) Motion de lord Roden à la chambre des pairs, tendant à provoquer une enquête sur les crimes et délits commis en Irlande sous l'administration de lord Normanby.

des magistrats que celles-ci acceptent et qu'elles honorent. A voir les tories reprocher ses désordres à l'Irlande, on croit entendre un conducteur de nègres insulter ses esclaves, parce qu'ils ont le dos courbé et le visage sillonné sous les coups dont il les lacère. Le torysme a opéré de grandes choses en matière de gouvernement : il a donné à l'Angleterre une puissance, sinon une félicité inconnue jusqu'alors parmi les nations de la terre, mais il ne devrait jamais par pudeur contraindre l'Europe à tourner les yeux vers l'Irlande; et lorsqu'il se croit redevenu assez fort pour briser un ministère faible, mais honnête, choisir un tel terrain pour lui livrer combat, c'est à la fois, de la part des impatients du parti, une faute contre la politique et contre la morale : on ouvre ainsi devant ses adversaires le champ sans bornes des récriminations, et l'on arme d'avance contre soi la conscience de tous les peuples.

L'audace d'une telle agression a suffi pour rendre aux démarches d'OConnell l'à-propos qui leur avait manqué d'abord, et à sa voix si connue les *précurseurs* se lèvent en foule sur le sol de l'Irlande menacée. La majorité conservée par le ministère Melbourne au sein des communes, et qu'une réélection générale l'exposerait seule à perdre, laisse espérer que rien d'irremédiable ne sortira de ce conflit si témérairement soulevé, et que le cabinet pourra reprendre le cours des redressements depuis longtemps commencés par lui (1). Quelles que soient les chances de l'avenir, la position des membres irlandais au sein du parlement reste simple, s'ils continuent d'allier jusqu'au bout la modération au courage. En face d'un ministère whig, concours sincère et demande de concessions progressives; en face d'un cabinet conservateur modéré, si un tel pouvoir parvient à supplanter l'administration actuelle, exigences plus vives pour prix d'une neutralité armée, avec menace en cas de refus de passer à l'état d'hostilité; en face d'un torysme intolérant et sauvage, s'il reconquérait jamais son antique puissance, guerre immédiate, guerre implacable, par la parole et par les armes, par toutes les voies ouvertes aux nations pour échapper à la servitude. De ces alternatives, la première est la plus heureuse, et la seconde la plus probable : puisse le ciel détourner l'autre dans le double intérêt de l'Angleterre et de l'Irlande!

LOUIS DE CARNÉ.

(1) Ce travail était terminé avant la discussion du bill de la Jamaïque et la démission offerte par lord Melbourne et ses collègues. Nous le donnons sans aucun changement, parce que ses conclusions reposent tout entières sur la prévision d'un événement dont la probabilité n'échappait en Angleterre à aucun esprit politique. L'auteur prend l'engagement de compléter ces études en caractérisant bientôt la crise ministérielle anglaise, et en envisageant ses conséquences en ce qui touche spécialement l'Irlande.

LA VALACHIE

EN 1839 (1).

A partir de Belgrade, commence sur la côte servienne une chaîne de belles collines dont les flancs sont couverts de troupeaux, et dont les bases, arrosées par le fleuve, doivent être d'une admirable fertilité ; mais c'est à peine si l'on y distingue quelques sillons. Un magnat hongrois, qui a plusieurs fois visité la principauté de Milosch Obrénowitch, m'assurait que l'agriculture y est encore dans sa première enfance ; les récoltes du sol suffisent à peine aux besoins des consommateurs ; toute l'industrie des Serviens se porte vers l'éducation de leurs bestiaux, qui, en général, sont de bonne qualité.

La première ville turque que l'on rencontre après Belgrade est Semandria. Cette forteresse, bâtie en 1433 par George Brankowitch, a conservé un aspect imposant ; elle forme un beau carré flanqué de vingt-sept tours baignées par le Danube. Les musulmans occupent Semandria ; mais nous n'aperçûmes pas même une sentinelle sur les murailles. On a souvent comparé les villes turques à de vastes cimetières ; il est impossible de ne point être frappé de la justesse de cette comparaison, à la vue de ce château fort silencieux resté debout, comme un souvenir du passé, malgré les atteintes des hommes et des flots. De Neu-Moldava, petit village habité par une compagnie du régiment *frontière Illyrie-Valaque*, jusqu'à Orsova, le paysage présente une succession de sites variés et tous admirables. Le Danube entre dans la plus belle partie de son cours ; avant de se resserrer dans le passage de Columbacz, il s'étend, à perte de vue, jusqu'aux Balkans, dont les derniers mamelons forment la rive turque. Aux approches du défilé, le courant devient plus rapide, et les flots se brisent contre le rescif de *Babakaï*, dont la pointe aiguë et décharnée s'élève à trente pieds au-dessus de l'eau. Le nom que porte ce rocher menaçant lui a été donné en mémoire du fait suivant qu'a conservé la tradi-

(1) *Voyez*, le tome V de la *Revue*, l'article sur *la Hongrie*.

tion. Un pacha vieux et jaloux, suspectant la fidélité d'une de ses esclaves, la fit monter dans une barque et la conduisit au pied de l'écueil ; alors, sur un signe de leur maître, des muets enlevèrent la malheureuse et l'enchaînèrent sur le roc isolé pour l'y laisser mourir de douleur et de faim. Insensible aux cris de la jeune femme, le pacha lui jeta pour adieu cette parole vengeresse que le peuple a retenue : *Babakaï*, fais pénitence. Ce drame est-il véritable ? qui peut le savoir ? mais les lieux sauvages où on le place sont dignes de lui avoir servi de théâtre.

Le défilé de Columbacz se présente enfin dans toute sa grandeur ; le Danube, qui, dix brasses plus haut, se développait à l'aise, est tout à coup encaissé dans une gorge étroite formée par des roches gigantesques. Sur la crête de l'une d'elles, on aperçoit les ruines d'un ancien château, restes encore imposants de cette ligne de fortifications qui, de Rama au pont d'Apollidore, traçaient les menaçantes frontières de l'empire de Trajan. Après l'invasion des barbares, des moines avaient fait de la forteresse un couvent que les Turcs, à leur tour, sont venus saccager et détruire. Deux bastions lézardés et quelques pans de murailles indiquent assez bien l'étendue et le plan des anciennes constructions. Les rochers de la rive gauche sont crevassés de larges cavernes que le fleuve a creusées dans ses jours de colère. A côté de l'histoire, on trouve la légende : les paysans croient sérieusement que saint George tua le fameux dragon dans une de ces cavernes, et que c'est du cadavre putréfié du monstre que s'échappent les nuées d'insectes qui désolent le pays vers le mois de juillet.

A quelque distance de ce lieu, la scène change encore ; le paysage devient plus riant, et les belles collines de la Servie reparaissent avec leurs nombreux troupeaux et les jolies cabanes des pasteurs, dont les toitures rouges tranchent sur le vert tendre des sapins.

Le Zrinyi s'arrête à Drenkova, village qui n'est, pour ainsi dire, que projeté, car il ne se compose encore que de trois maisons. Les rescifs et les brisants ne permettent point aux pyroscaphes de continuer leur marche. En 1832, *l'Argo*, qui fait le trajet de Skéla à Galatz, affronta les rochers des *Islas* et de la *Porte de Fer ;* mais on ne fut point tenté de recommencer l'épreuve. — Un officier du cordon sanitaire occupe avec sa famille une des trois maisons du hameau. L'unique distraction de cette petite colonie est de venir, toutes les semaines, à bord du bateau à vapeur, échanger quelques mots avec les passagers ; cette perpétuelle succession de connaissances fugitives est la seule chose qui empêche ces exilés de trouver trop d'amertume à leur isolement.

A deux heures, nous étions prêts à repartir ; nous montâmes dans une espèce de *tartane*, nommée, sans doute par dérision, *la Bella*, mais en revanche conduite par des rameurs excellents. Il serait du devoir de la Compagnie d'améliorer cette partie du service et de ne point confondre ainsi pêle-mêle, dans une méchante barque, les voyageurs et les paquets. Au milieu du tumulte, je fus heureux de pouvoir trouver, sur l'avant, un ballot de marchandises qui me servit de siége ; car les retardataires, entassés dans la cabine, durent croire, sur notre parole, à la beauté des sites du Danube.

Les deux rives sont largement découpées, mais celle de Servie a quelque chose de plus sévère encore que celle du Bannat. Les rocs dont elle est hérissée

sont d'une hauteur tellement égale, que, dans certaines parties, on les prendrait pour des remparts infranchissables. L'aspect de ces rocs est fort pittoresque : les uns sont dentelés comme des créneaux, ou taillés en forme de grosses tours; les autres, minés par les eaux, avancent au-dessus du fleuve des voûtes immenses à l'abri desquelles les pêcheurs amarrent leurs frêles embarcations. D'autres rochers encore affectent les formes les plus bizarres : il en est deux qui, surmontés de plusieurs pics, ressemblent de loin à de majestueuses cathédrales; ils paraissent se toucher et fermer le passage au Danube, qui coule aussi paisible qu'un lac ; mais on approche, les masses de granit se séparent, et l'on découvre un nouveau site borné par un amphithéâtre de montagnes. Quelquefois le lit du fleuve s'élargit, les côtes s'abaissent, et l'œil étonné des merveilles qu'il vient de voir se repose avec plaisir sur quelque hameau assis au pied d'une colline où des filets d'eau vive serpentent en tous sens. Tel est le joli village de Milanova, dans lequel les églises grecques dressent leurs clochers à côté des élégants minarets des mosquées.

A cette scène gracieuse succède bientôt une scène terrible. Un sourd mugissement annonce les *Islas;* après la *Porte de Fer,* c'est la plus redoutable des cinq cataractes du Danube. Le fleuve est presque entièrement barré par cette ligne de brisants dont les flocons d'écume indiquent la longueur; mais, vers le mois de mai, les eaux sont rarement assez basses pour qu'on puisse apercevoir l'écueil à nu.

Le long de la côte servienne, on suit parfaitement les traces d'une voie taillée dans le roc par les soldats romains, et une inscription à demi effacée par le feu des pêcheurs, mais où l'on distingue encore gravés au-dessous de l'aigle victorieuse ces mots : *Imperatoris Cæsaris divi Nerva filius Nerva Trajanus pontifex maximus...*, demeurera, pendant des siècles encore, comme un monument des succès de Trajan et de l'énergique patience de ses légionnaires. La rive gauche a ses souvenirs aussi. Pendant les guerres du XVIIIe siècle, lorsque l'Autriche, non contente d'avoir refoulé les Turcs au delà de ses limites, tenta des envahissements à son tour, les bords du Danube furent le théâtre de nombreux exploits ; chaque mont escarpé se transforma, pour ainsi dire, en une citadelle prise et reprise cent fois. On n'a point oublié dans le pays la belle défense de Védran, qui, soutenu par quelques braves, résista à des milliers de Turcs. On appelle encore *Caverne de Védran* l'excavation qui servit de refuge à cette poignée de héros. En regard même de la voie de Trajan, les soldats illyriens-valaques construisent une seconde route, digne de son aînée. Souvent, vers la fin de l'été, les eaux trop peu profondes gênent la navigation ; et comme les travaux que nécessiterait un canal ne sauraient être opérés sans la participation des Turcs, la compagnie du Danube, afin de ne pas interrompre son service, a fait commencer, avec l'aide du gouvernement, une route qui doit aller de Drenkova à Orsova. Les travaux les plus difficiles ont été achevés en 1837, sous la direction de M. le comte de Zéchényi. Cette voie, qui peut rivaliser avec les grandes créations des Romains, a été conquise en partie sur le roc vif, en partie sur le fleuve.

Le spectacle qu'offre le Danube dans cet endroit a vraiment un caractère sublime. Majesté des souvenirs, grandeur de la nature, œuvres des hommes,

tout ici semble concourir pour parler à la fois au cœur, aux yeux et à l'esprit. Le jour décroissait au moment où nous dépassions le village de Kasan, et les teintes éclatantes et bigarrées du couchant rehaussaient encore la magnificence du paysage. Lorsque nous débarquâmes à Orsova, le soleil avait quitté l'horizon; de grands feux étaient allumés dans les rues du bourg; danses au son de la cornemuse, cris, jeux de toute espèce et disputes animées, la fête semblait complète. Une musique militaire dominait le tumulte, et quel air exécutait-elle? Le galop de *Gustave!* A six cents lieues de France, la musique nous apportait un souvenir de la patrie; nous ne tardâmes pas à expier ce bonheur, que ceux qui l'ont goûté peuvent seuls comprendre. Orsova est le quartier général de trois bataillons du regiment *frontière Illyrie-Valaque*, et tous les soldats campagnards s'y étaient réunis pour l'époque des manœuvres. L'unique auberge du lieu, et quelle auberge! était envahie par les officiers, et le frère de l'hospodar de Valachie, sorti du lazaret le matin même, occupait les meilleures chambres. Par grâce spéciale cependant, nous pûmes obtenir, pour cinq que nous étions, une salle assez petite et fort mal avoisinée. L'heure du repas était passée depuis longtemps; aussi notre souper fut-il digne de notre logement. Nous étions assis autour d'une table boiteuse, déployant nos serviettes avec une légitime défiance, lorsque nous vîmes des marmitons nous apporter avec cérémonie un potage sans nom dans les fastes culinaires, des pommes de terre à peine bouillies et quatre têtes d'agneaux. Ce splendide repas terminé, la fatigue nous conviait au sommeil; mais nous avions beau mesurer l'espace que chacun de nous devait strictement occuper sur le plancher, il n'y avait point place pour cinq. Le chef du bureau des bateaux à vapeur vint heureusement nous avertir que *l'Argo* ne partant que dans deux jours, nous aurions le temps de visiter les bains de Méhadia. Touché de notre embarras, il eut l'obligeance de nous offrir chez lui deux paillasses, sur l'une desquelles, pour ma part, je passai une nuit excellente. Un triste réveil m'attendait. J'avais traversé tout l'empire sans avoir eu la moindre altercation avec la police, et je me proposais, à mon retour, de réhabiliter les commissaires et les estafiers autrichiens; mais le major d'Orsova se chargea de dissiper mon illusion. Notre voiture était prête, et nous allions quitter le *caravanserai* pour nous rendre à Méhadia, lorsque le major *nous fit prier* de nous présenter chez lui avec nos passe-ports. J'avais mis imprudemment le mien dans un livre, et je l'y cherchai en vain lorsque mon tour fut venu de l'exhiber. Mes compagnons prirent fort chaudement ma défense; je montrai un second passe-port signé du ministre des affaires étrangères, je traduisis même en mauvais allemand la phrase sacramentelle : *Prions les autorités civiles et militaires*, etc.; à nos longues tirades mon officier répondait, avec un laconisme désespérant : *Je comprends à merveille, mais où est le visa du maréchal?* On proclama dans le village ma mésaventure au bruit du tambour et des trompettes; chacun chercha la maudite feuille sans la trouver. La frontière était à deux portées de fusil, mais songer à la gagner était folie. J'implorai comme une faveur la permission de débarquer sur la rive turque. Prières, serments, tout fut inutile; le terrible major ne connaissait que sa consigne. Il me fallut donc obéir, quitter mon compagnon, retourner à Semlin, en un mot faire cent lieues, le tout pour obtenir un visa!

A la vérité le major se montra désolé de mon malheur ; il me reconduisit jusqu'à sa porte, et d'un ton larmoyant me souhaita un heureux retour.

La barque qui nous avait amenés était retournée à Drenkova ; mais comme *le Zrinyi* ne devait repartir que le lendemain dans la journée, j'avais tout le temps de le rejoindre par terre. Une mauvaise charrette en osier, assez mal assise sur deux roues, fut l'équipage dans lequel je franchis une quinzaine de lieues sans suivre un chemin tracé. Nous allions par monts et par vaux, ici traversant une prairie, là sautant une barrière, plus loin nous embourbant dans un marais. Le pays que je parcourus ainsi est occupé par le régiment *frontière Illyrie-Valaque.* Les colonies militaires ont été fondées par Marie-Thérèse ; on a vu dans cette institution un moyen efficace de couvrir les flancs de l'empire, sans en augmenter les dépenses ordinaires. Chaque colon possède huit arpents de terre environ, sous la seule obligation d'assister aux manœuvres trimestrielles, et de faire certaines corvées qui, en définitive, tournent à son avantage, puisqu'elles ont pour objet d'entretenir les chaussées. Les filles des soldats, pour hériter des petits fiefs de leurs pères, doivent se marier dès qu'elles ont atteint l'âge nubile, et c'est ordinairement le colonel qui leur désigne un époux. Les officiers sont à la fois chefs militaires, administrateurs et juges de la colonie ; aussi, dans la crainte de fonder une féodalité qui aurait pu devenir fort puissante, on ne leur permet point de posséder, à titre héréditaire, la plus petite partie du territoire ; ils reçoivent une solde en argent. En cas de guerre, tous les colons doivent servir ; mais alors ils sont traités sur le même pied que les autres troupes de ligne. M. le duc de Raguse a donné sur l'organisation de ces colonies militaires des détails étendus et pleins d'intérêt, mais il a tracé de leur situation présente un tableau que je trouve un peu flatté : *On ne peut,* dit-il, *qu'admirer les effets salutaires produits par ce régime, quand on voit à quel degré de prospérité et de bien-être sont arrivées les populations qui y sont soumises.* Cette phrase semble résumer d'une manière générale la pensée du maréchal sur les progrès auxquels sont arrivés les établissements militaires de Marie-Thérèse. M. le duc de Raguse est un homme d'un trop grand poids, il apporte dans ses observations trop de justesse et de mesure, pour que j'ose me permettre de douter de la sincérité des éloges qu'il donne au district de Karansébés ; mais j'ai parcouru celui d'Orsova, et j'y ai rencontré partout la misère la plus profonde. Les habitations ne sont que des huttes de boue et d'osier, où nos cultivateurs ne voudraient point placer leurs bestiaux ; ces tristes asiles de la pauvreté sont entourés de mares infectes, où barbottent ensemble enfants, canards et pourceaux. Les hommes portent des haillons qui rappellent ceux des paysans magyars ; le costume des femmes se compose simplement d'une longue chemise de toile serrée par une ceinture de laine bariolée, et d'une chaussure de cordes qui ressemble assez aux *spartilles* espagnoles. J'ai vu de ces malheureuses, attelées à des charrues, remuer péniblement le champ de la famille. Si, vaincues par la fatigue, elles suspendent un instant ce labeur qui dépasse leurs forces, ce n'est point pour se livrer à l'oisiveté, au repos, mais pour filer leurs fuseaux. Les terres m'ont paru fertiles, mais mal cultivées ; leurs propriétaires, en effet, sont sans argent, et privés de bons instruments aratoires. Singulier bien-être ! étrange prospérité !

Un système au moyen duquel on peut, en vingt-quatre heures, hérisser la côte de cent mille baïonnettes est une excellente institution militaire, personne ne lui conteste ce mérite; il renferme même, je le crois, les germes d'une amélioration sociale que l'avenir développera; sous ce point de vue, il y a des espérances bien fondées à concevoir; mais, pour le présent, il n'y a pas d'éloges à donner.

A la nuit tombante, je repris ma place dans la cabine du *Zrinyi*. Le lendemain, mes oreilles furent agréablement frappées par des paroles françaises. Trois hommes causaient entre eux, et le plus jeune, en s'adressant aux deux autres, les qualifiait d'excellences. Quelles pouvaient être ces excellences? Je me trouvais sur le bateau avec MM. Constantin Ghika et Blaramberg, le premier frère et le second beau-frère du prince Aleko Ghika, hospodar régnant de Valachie, deux hommles aimabes et spirituels dont je garderai le souvenir.

Dès mon arrivée à Semlin, je courus chez le maréchal-lieutenant, et j'attendrais encore son visa, si un honnête limier de la police la plus tracassière et la plus vénale de l'Europe ne se fût chargé de terminer mon affaire. De retour à Orsova, et ma visite faite au major, qui m'apprit d'un air tout joyeux que, cinq minutes après mon départ, on avait retrouvé mon passe-port, j'eus la faculté, dont j'usai sur l'heure, de quitter le village; mais, avant d'entrer en Valachie, je voulus pousser jusqu'à Méhadia.

La route qui mène à ce célèbre établissement thermal est délicieuse; une chaussée bien entretenue côtoie la rivière limpide de la Czerna, qui roule avec bruit dans une des plus charmantes vallées des Karpathes. Un pont de fer d'une structure élégante, jeté sur le torrent, débouche dans le village de Méhadia, qui ne se compose que d'une seule rue parfaitement bâtie. Les eaux minérales de Méhadia étaient connues et fréquentées par les anciens; on voit encore, dans la grotte où coule la principale source, un Hercule armé de sa massue. Cette figure, grossièrement sculptée, est sans doute l'ouvrage des légionnaires romains; les hussards hongrois ont orné le visage du dieu d'une énorme paire de moustaches. L'empereur François et l'impératrice visitèrent Méhadia en 1817, et y firent construire une maison qui a l'apparence d'un palais. Ce voyage mit les bains en réputation, et les malades de l'Autriche et de l'Allemagne viennent, avec les paysans de la Transylvanie et du Bannat, chercher la santé aux neuf sources de Méhadia. Ce village renferme plusieurs établissements où l'on se procure, à un prix modéré, cabinet de bains, logement et bonne table. De grands bassins destinés aux pauvres ont été creusés par les soins du gouvernement autrichien, plus occupé des classes inférieures qu'on ne le pense chez nous. Les invalides de la campagne trouvent, dans deux immenses pavillons partagés en un grand nombre de cellules, un bon gîte qu'ils payent la modique somme de quatre sous par jour; mais il en est peu cependant qui se permettent cette dépense. Tous les malades d'un village se réunissent et partent en caravane, vers le mois de mai, pour venir camper dans une plaine qui s'étend derrière l'église de Méhadia. Les paysans polonais enveloppés dans leurs capuces brunes, les Valaques couverts de peaux de moutons, et les Zingares presque nus, vivent, les uns sous des tentes, les autres dans leurs chariots, plusieurs au

grand air. Cette espèce de halte de barbares offre un spectacle plus triste encore que pittoresque.

A côté de cette misère, on rencontre l'aisance. Quand je vins à Méhadia, la première saison des bains commençait, et déjà une société de jolies femmes, de jeunes officiers hongrois et italiens, et quelques souffreteux charitablement laissés de côté, y étaient arrivés pour réparer les fatigues de l'hiver; on valse tant à Vienne! Là, au milieu des Karpathes, dans un pays que bien peu de Français connaissent, j'ai entendu parler de Paris, de nos modes, de nos romans, et de M. de Talleyrand qui se mourait alors. Je me croyais à Baguères de Bigorre. Les sites les plus pittoresques fournissent aux malades (c'est le mot de convention) des buts de promenades aussi efficaces que les eaux. La course que l'on fait d'abord est celle des grottes d'Hercule. On appelle ainsi cinq excavations unies entre elles et formées par la nature, qui a su trouver dans ses jeux des ogives et des arcades presque aussi parfaites que celles de nos vieilles églises. Les grottes d'Hercule exercent toutes les imaginations poétiques du lieu; on se réunit sous leur sombre voûte à la tombée de la nuit, pour se raconter des histoires de voleurs et de sorciers. Les autres points d'excursion n'ont pas moins d'attraits. Des chemins ombragés et bien tracés sillonnent les flancs des montagnes, où brillent, à travers des bouquets de mélèzes, les dômes de zinc de nombreux kiosques; tout annonce chez les autorités locales un zèle que récompense chaque année un accroissement de visiteurs. — Les eaux de Méhadia sont sulfureuses, mais elles renferment quelques principes alcalins qui leur donnent un goût assez agréable; la plus forte des neuf sources atteint une température de 55 degrés.

Méhadia est un de ces lieux dont on s'éloigne avec le désir de les revoir un jour. Je quittai à regret ce charmant hameau pour retourner à Orsova. Je n'avais plus rien, cette fois, à démêler avec la police, mais je devais m'adjoindre un agent du lazaret et un douanier, en l'absence desquels je n'aurais pu passer la frontière. Le régiment *Illyrie-Valaque* était rangé en bataille dans la plaine; j'admirai son excellente tenue et la précision avec laquelle il exécutait les manœuvres; à l'exception des fantassins hongrois, l'Autriche n'a pas de plus belles troupes que ses colons militaires.

A peu de distance d'Orsova, dans une île du Danube, s'élève la forteresse de Neu-Orsova. Cette place, comme Belgrade, n'appartient plus aux Turcs que par tolérance, et ils ne la conservent que par amour-propre. Sur le flanc de la haute montagne qui domine entièrement la côte occidentale de l'île, on distingue une tourelle, reste du fort Sainte-Élisabeth, et d'où l'on pourrait foudroyer Neu-Moldava.

Le petit torrent de la Bacha sépare le bannat de Témesvar de la Valachie; l'agent du lazaret voulait à toute force me laisser sur la rive droite du ruisseau et m'obliger à le traverser mon bagage sur l'épaule; un serrement de main, rendu significatif par quelques swanzigers, triompha de ses scrupules, et la cariole me conduisit à l'autre rive où me reçut un sergent valaque.

M. Constantin Ghika, spathar, c'est-à-dire généralissime de Valachie, avait eu la bonté de me munir de quelques lettres de recommandation. Celle dont j'usai d'abord était adressée au commandant du chétif village de Wurtschérova

pour le prier de me fournir un moyen de transport jusqu'à Skéla. Cet officier ne put que me donner le choix entre un cheval sauvage et une petite barque presque pourrie; comme je tenais à voir la *Porte de Fer*, je me décidai pour la barque, qu'il fallut d'abord remettre à flot. Je partis enfin avec un soldat qu'on me dit être le meilleur rameur de sa compagnie. Après une demi-heure de fatigue et de peine, nous approchâmes des brisants. Le Danube, alors dans toute la crue de ses eaux, roulait des vagues énormes; aussi, de tous les rochers qui s'étendent sans interruption d'une rive à l'autre, un seul, d'une forme singulière, se montrait au-dessus de l'écume jaunâtre que, comme un monstre marin, il paraissait vomir. Tout entier au spectacle que j'avais devant les yeux, je laissais ma rame aller à la dérive; je m'aperçus bientôt que le soldat valaque en faisait autant, et que la nacelle était entraînée vers l'écueil; nous voulûmes tenter de le tourner, mais nous étions infailliblement perdus, si, mettant de côté tout amour-propre déplacé, mon pilote n'eût préféré regagner le bord. Là nous trouvâmes, couché à l'ombre d'un taillis, un malheureux déguenillé qui, après quelques paroles échangées avec mon guide, sauta dans la barque en m'invitant à le suivre. Il prit la rame, se signa trois fois, et passa la Porte de Fer, comme s'il se fût joué des flots qui grondaient autour de nous. La physionomie de cet homme avait un beau caractère que je retrouvai fréquemment chez les paysans de l'ancienne Dacie. Une longue chevelure noire, un regard fier, le nez aquilin, tout, dans sa tête expressive, semblait annoncer cette origine romaine dont s'enorgueillissent tant les Valaques.

A Skéla, je me procurai facilement un chariot pour me rendre à Czernetz, où je reçus chez M. Glogovéano, administrateur du district, l'hospitalité la plus amicale. Czernetz eut beaucoup à souffrir pendant la guerre de 1828. Des partisans turcs traversaient chaque jour le Danube pour piller les habitations riveraines, et, lorsqu'ils étaient en force, ils venaient jusqu'à la ville. Le calme règne enfin à Czernetz depuis six ans; mais comme le voisinage du fleuve, loin d'être dangereux, devient aujourd'hui un gage de prospérité, on a pris le parti fort sage d'abandonner l'ancien emplacement, qui était humide et malsain, pour élever une cité nouvelle sur la rive du Danube. Le gouvernement a fait des concessions de terrain, et le taux modéré qu'il y a mis est un véritable encouragement donné aux entrepreneurs; les premières places, celles qui avoisinent le Danube, n'ont été vendues qu'à raison de douze sous la toise. Le lazaret est terminé, la maison commune et quelques bâtiments particuliers sont en construction, et dans peu d'années la moderne Czernetz aura plus d'importance que l'ancienne. Elle doit devenir, en effet, le comptoir où la Servie et la Valachie, continuant à marcher dans la voie qui s'ouvre devant elles, échangeront leurs produits. Une vieille tour apparaît comme l'ombre du passé non loin des travaux de la génération présente, et au milieu des ruines de Séverin. C'est un débris du système de fortifications que les Romains avaient adopté sur les deux rives du Danube. Entre Drenkova et Skéla, on remarque, de temps à autre, des restes de tourelles et de bastions dont plusieurs ont été restaurés pour servir d'abri aux vedettes du cordon sanitaire. La tour de Séverin s'élève à côté des derniers vestiges du fameux pont que Trajan avait

fait construire par Apollidore de Damas pour passer en Dacie, et que son successeur jugea prudent de renverser, parce que les Barbares, à leur tour, s'en servaient pour envahir le territoire romain. Lorsque les eaux sont basses, on aperçoit encore quelques piles de ce pont, qui fut remarquable parmi les œuvres hardies et gigantesques dont les anciens maîtres du monde ont couvert leur empire.

C'est à Czernetz qu'éclata, en 1821, à la nouvelle de la mort de l'hospodar Alexandre Soutzo, l'insurrection populaire de Théodore Wladimiresco. Cet homme, sorti de la classe opprimée, parla tout à coup de la liberté à ses frères abrutis, désigna les boyards comme des sangsues publiques, et marcha sur Boukarest à la tête d'une troupe nombreuse. On prit la fuite à son approche, et la capitale lui fut livrée. A la même époque, les Ypsilanty commençaient en Moldavie leur folle tentative; Wladimiresco traita avec eux, mais il vit bientôt que, si le succès couronnait l'entreprise commune, il n'en recueillerait pas les fruits les plus abondants. L'orgueil alors tourna la tête de ce nouveau Mazanielo, et il n'eut pas honte de vendre aux Turcs les secret ses des alliés. Non content de cette trahison, il unit ses armes à celles des oppresseurs de sa patrie. Mais un jour que, séparé de sa bande, il reposait dans une cabane, George Ypsilanty le surprit et lui fit couper la tête. On trouva dans ses vêtements une valeur de cinq mille ducats en or et en pierreries.

Dans l'attente de l'heure de mon départ, que j'aurais voulu pouvoir retarder, je causais de ces événements avec mon hôte, lorsque j'entendis un cri perçant et sauvage; c'était mon postillon qui m'annonçait ainsi son arrivée. La vue de l'équipage dans lequel je devais parcourir une route de plus de soixante lieues me déconcerta complétement. Une espèce de claie, fixée tant bien que mal par des liens d'osier, sur un train dont les différentes portions semblaient près de se séparer, voilà pour la voiture; quant à l'attelage, il était composé de quatre petits chevaux de race à peine retenus par des longes de corde; près des chevaux se tenait fièrement un grand drôle accoutré d'un large caleçon de flanelle et d'une chemise sans manches : c'était le *souroudjou*. En nous voyant, il ôta brusquement son gros bonnet fourré, et une chevelure, vierge du peigne et des ciseaux, couvrit ses épaules. M. Glogovéano eut l'obligeance de me dicter quelques phrases pour me mettre en état de me faire comprendre, le carnet à la main. A peine étais-je installé dans le *caroutche,* que le souroudjou jeta un second cri et partit à toute bride. A deux lieues environ de Czernetz, la voiture heurta si violemment contre une pierre, que le timon fut brisé. L'infatigable coureur s'arrêta, et lorsque je me demandais ce que j'avais de mieux à faire, je le vis descendre de cheval, prendre une faucille qu'il portait en sautoir, couper quelques branches à un buisson voisin, et réparer le dommage en homme habitué à de pareils accidents. Je profitai de ce temps de repos pour lui faire entendre qu'un galop continuel ne me plaisait nullement : — « *Bine, bine, domnoule,* bien, monsieur, » et il n'était pas remonté à cheval, qu'il avait oublié ma prière. Bientôt heureusement le relai fut franchi, et je repris haleine à la maison de poste. J'exhibai mon ordre au *logothète* (c'est le nom que l'on donne en Valachie à tous les buralistes, depuis le ministre de l'intérieur jusqu'au dernier commis) pour qu'il me fît préparer des chevaux et un nouveau

caroutche, car on change d'équipage à chaque poste. Malgré notre accident, nous avions fait quatre lieues en une heure un quart; le souroudjou vint à moi d'un air si content de lui, que, suivant ce que l'on m'avait dit, je crus devoir trancher du grand seigneur à bon marché en lui donnent une pièce de dix sous. Le pauvre homme la reçut avec une joie que ne témoignerait pas un postillon français à la vue d'un pour-boire de vingt francs.

A six lieues de Czernetz, le pays devient montagneux; de magnifiques collines disposées de la manière la plus pittoresque, des arbres d'une élévation prodigieuse, de belles eaux, tout cela, malgré les cahots de la voiture, rendit cette partie de ma route fort agréable. L'ardeur du souroudjou était d'ailleurs calmée par les courbures continuelles du terrain et par les longues côtes qu'il lui fallut gravir sans galoper.

Le sol de la Valachie ne demande qu'à produire, mais on ne rencontre qu'à de bien longs intervalles quelques champs de maïs ou de blé. Les villages, fort distants les uns des autres, ne sont, pour la plupart, que des amas de cabanes. J'arrivai, à la sortie de la messe, dans un endroit plus populeux et moins pauvre que les autres, à ce qu'il me parut. Tous les paysans étaient réunis sur la place de l'église que, sans la croix qui la surmontait, j'aurais confondue avec les autres habitations. Les femmes portaient leurs haillons avec assez de coquetterie; quelques-unes étaient parées de colliers composés de piastres et d'autres pièces de monnaie enfilées; presque toutes avaient tressé dans leurs cheveux des couronnes de fleurs. Le costume des hommes ne différait guère de celui de mes postillons. Un groupe de villageois sautait aux accords peu mélodieux d'une cornemuse, mais la foule se pressait surtout autour de deux bohémiens qui faisaient prendre mille postures différentes à un gros ours brun. Je rencontrai souvent, dans la suite de mon voyage, des familles de ce peuple paria, appelé chez nous *bohémien,* et *zingare* en Valachie, émigrant avec tout leur avoir sur un immense chariot traîné par des buffles. Ces familles forment chacune, pour ainsi dire, une colonie complète; les hommes sont charrons ou serruriers les jours ordinaires, saltimbanques le dimanche; les femmes tirent les cartes, vendent des philtres d'amour, et ne laissent jamais souffrir ceux qui trouvent des charmes à leur beauté africaine.

Après avoir passé le Schyl sur un pont chancelant, nous retrouvâmes la plaine pour ne plus la quitter. Le Schyl est une des plus grandes rivières de la Valachie; quelques travaux le rendraient facilement navigable jusqu'au Danube, et il servirait ainsi de débouché aux belles campagnes qu'il arrose. C'est sur ses bords et dans le bannat de Crayova que se passèrent les scènes les plus cruelles de la dernière guerre; aussi le pays est-il inculte, bien que le sol soit d'une admirable fertilité. Le chanvre, le lin et d'autres plantes y croissent naturellement avec une abondance extraordinaire; mais les habitants ont fui dans les montagnes, et six années de paix ne les ont point encore ramenés sur ce sol qui doit devenir un jour, pour eux, une féconde source de bien-être.

J'arrivai vers le soir à Crayova, où l'aimable accueil de M. le major Falkojano me fit oublier toutes les fatigues de la journée. Le lendemain, je visitai la ville, qui occupe le second rang parmi celles de la principauté. Crayova fut longtemps le siége d'un bannat indépendant, et même, depuis sa réunion à la

Valachie, elle a conservé quelques priviléges. C'est dans son sein que résident les boyards assez sages pour ne point aller gaspiller leur fortune à Boukarest. L'aisance y est générale; la principale rue est occupée par des boutiques qui ne sont, en réalité, que des échoppes solidement construites; on dirait un vaste bazar. L'Allemagne fournit à Crayova la plupart de ses marchandises, qui consistent surtout en quincaillerie et en mercerie. Les Valaques ont la passion des spiritueux, et les liquoristes forment au moins le cinquième des négociants établis dans cette ville. Les maisons des particuliers, éparpillées sans aucun ordre, sont vastes et pour la plupart entourées de jardins. Une espèce de pont, construit en madriers de chêne et d'un entretien difficile et coûteux, remplace, dans les rues, le pavage ordinaire.

Crayova possède depuis peu de temps une école centrale bien organisée. Les cours y sont partagés en quatre classes : la première est destinée aux enfants des pauvres et des paysans, qui y apprennent à lire, à écrire et à calculer. Les individus qui veulent se livrer au commerce trouvent, dans la seconde classe, l'instruction nécessaire; les deux autres ne sont suivies que par les jeunes gens qui désirent faire des études plus sérieuses.

Je quittai M. Falkojano le soir, espérant parcourir de nuit une bonne partie du vaste désert qui sépare Crayova de Boukarest; mais nous n'avions point franchi la moitié du premier relai, que mon *caroutche*, dans lequel, il est vrai, je m'agitais comme un damné, tomba brisé en quatre morceaux. Le souroudjou, sans s'émouvoir le moins du monde, me laissa sur le rebord d'un fossé, et retourna chercher un nouvel épuipage. Lorsque nous arrivâmes devant la rivère de l'Olta, il était trop tard pour passer le bac; je m'endormis alors philosophiquement jusqu'au jour. Des rives de l'Olta à Boukarest, le pays est nu : c'est une plaine de trente lieues dévastée par la guerre, et qui est depuis ce temps restée sans culture, comme si, dans l'opinion des Valaques, elle devait encore bientôt servir de champ de bataille. Les bois qui la couvraient ont été rasés et brûlés, il n'en reste que quelques taillis chétifs; mais pas un village, pas une terre labourée : la nature brute a reconquis tous ses droits; seulement, à de longs intervalles, deux ou trois cabanes élèvent à peine au-dessus du sol leurs toits de chaume. Dans ces huttes souterraines végètent des êtres tellement dégradés par la misère, qu'ils semblent ne plus appartenir à l'humanité. L'abrutissement que nous signalons est heureusement exceptionnel; les habitants de la plaine ont été refoulés vers les montagnes, et il y a de l'aisance dans les vallées des Karpathes, notamment du côté de Tergowist.

Mes postillons dévoraient l'espace; penchés sur leurs petits chevaux, ils les excitaient par un hourra continuel. Dès notre arrivée à la maison de poste, des palefreniers couraient à la prairie où les chevaux restent nuit et jour, et, de gré ou de force, en amenaient quatre pour l'attelage. Les relais se succédaient promptement, et vers le soir j'arrivai à Boukarest.

Si Boukarest est bien fournie en caravanserais pour les campagnards et les gens du pays, en revanche les étrangers n'y trouvent point une auberge. Un Grec, fort honnête homme, — le fait est assez rare pour qu'on le remarque, — y a seulement fondé depuis peu un café-casino où deux chambres sont à la disposition des voyageurs. Le lendemain, encore tout meurtri du supplice du

caroutche, je commençai mes courses. Ma première visite fut pour le consul de France, M. de Châteaugiron, qui me reçut avec cette politesse gracieuse et prévenante dont nos agents diplomatiques possèdent presque tous le secret. J'avais aussi quelques lettres à remettre, et je pus dès l'abord apprécier tout ce qu'il y a d'aimable et d'hospitalier dans le caractère des Valaques. Un Français est fêté à Boukarest comme un ami, comme un compatriote, et souvent, en effet, dans un salon où la conversation se fait dans notre langue, où l'on parle de nous, de notre littérature, de Paris, ce grand foyer de lumière qui rayonne sur l'Europe, on se demande si vraiment la Valachie en est séparée par tant de pays où les mœurs et les idées françaises exercent moins d'influence. De retour au casino, le maître du logis me demanda si je ne voulais point aller au théâtre. — Quoi! vous avez un théâtre ici? — Oui, monsieur, et le mois dernier des acteurs français y jouaient *le Mariage de raison* et d'autres vaudevilles. Ce soir, il y a concert, et voici le programme. — Je pris le papier qui m'était présenté, et je lus, au-dessous d'une lyre portée par un génie : *Théâtre de Boukarest. Paolo Cervati, ténor de l'Opéra Italien, de passage en cette ville, et se rendant à Milan pour les fêtes du couronnement, a l'honneur de prévenir la haute noblesse et les amateurs de musique*, etc., etc. *Commencement à sept heures.* La citation est textuelle. Et que devait chanter *il signor* Cervati? Des cavatines *del Pirato, del Furioso*, et des grands airs de l'opéra *il Themistocle.* A sept heures donc, je me fis conduire au théâtre; le bâtiment n'est qu'une grande barraque construite en bois, mais on a ménagé dans l'intérieur une salle assez bien distribuée. L'assemblée était au grand complet; les femmes, vêtues selon la dernière mode, portaient leurs brillantes parures avec grâce; les hommes, à de bien rares exceptions près, ont aussi adopté nos costumes. Les officiers, en grand uniforme, tout couverts de torsades et de broderies, paradaient devant les dames, comme les *beaux* de garnison dans nos villes militaires. Le parterre offrait le plus singulier mélange de Grecs, d'Arméniens et de Bulgares. Le prince Aleko Ghika prit enfin place dans sa loge tapissée de damas rouge, et la toile se leva. Paolo Cervati, petit Lombard fort replet, et Mme Wis, Allemande de même encolure, attaquèrent avec un incroyable aplomb les morceaux les plus difficiles de Donizetti et de Bellini; leur succès fut bruyant. Pendant les intermèdes, le mérite des deux artistes fournit le sujet de nombreuses controverses; je remarquai que presque toutes ces conversations avaient lieu en français. A onze heures, chacun se retira satisfait de sa soirée.

L'aspect général de Boukarest est singulier. Cette ville, qui n'est pas très-ancienne, a été construite sans ordre, et rien ne serait difficile comme d'en tracer le plan avec exactitude : c'est une étrange confusion de cabanes, d'échoppes de foire, et d'hôtels qui ne dépareraient point les beaux quartiers de Paris. Les rues, assez larges, sont mal pavées, et en général même elles ne le sont pas du tout; par un temps sec, et pour peu que le vent souffle, des tourbillons de poussière obscurcissent la vue des passants, et cinq minutes de pluie rendent ces rues impraticables aux piétons. Il existe, à peu de distance de Boukarest, des mines abondantes de goudron fossile; mais, au lieu de songer à profiter de cette richesse pour faire un dallage en asphalte, on l'abandonne aux paysans

qui ne s'en servent que pour graisser les roues de leurs chariots. Les voitures sont donc à Boukarest une chose de première nécessité; on y trouve un grand nombre de *drouski* de louage, et tous les boyards possèdent plusieurs voitures. Le soir, dans la belle saison, la principale rue de la ville, dite *Pogodomochoi*, est remplie d'équipages. Il s'établit malheureusement entre les riches une lutte d'amour-propre dont les effets sont funestes : le luxe, qui dans certains pays alimente l'industrie nationale, est toujours une cause de ruine dans les contrées neuves et dépourvues de fabriques; aussi arrive-t-il que les plus grandes fortunes s'obèrent en peu de temps. Les revenus des boyards passent à l'étranger, et leurs terres demeurent incultes. Quelques nobles cependant se sont arrachés à la vie énervante et dissipée de la capitale; les résultats extraordinaires qu'ils ont obtenus du jour où ils ont songé à retirer leurs propriétés des mains d'intendants avides et fripons, commencent à ouvrir les yeux de la foule. Le commerce d'exportation, depuis 1832, a pris de l'accroissement; les denrées de la Valachie s'écoulent par le Danube, et les propriétaires s'occupent un peu de ces fermes immenses qu'ils ne daignaient pas même, à une autre époque, visiter une fois dans leur vie.

Boukarest n'a pas de monuments; il est impossible de décorer de ce nom les églises nombreuses que la superstition et le remords bien plus que la piété ont fondées dans le siècle dernier. Statues informes, peintures à fresque, où des sujets religieux et profanes se trouvent confondus de la façon la plus bouffonne, tout offre un parfait modèle de mauvais goût. L'autel est, selon le rit grec, séparé du reste du temple par un voile, qui n'est levé qu'à certains moments de l'office; des rideaux de diverses couleurs donnent au jour des reflets changeants et bizarres. Cet appareil peut éblouir les yeux, frapper l'imagination, mais il n'atteint pas d'autre but; il ne parle nullement au cœur.

Passons maintenant aux hôpitaux et aux prisons, ces deux réceptacles des misères humaines. Boukarest renferme de nombreuses maisons de charité; il en est deux, entre autres, qui méritent des éloges. La première, fondée en 1835, d'après le testament du prince George Brankovano, offre un asile à soixante malades des deux sexes; la seconde est un hôpital militaire organisé par les Russes. Cet établissement, surveillé par des médecins allemands, peut soutenir la comparaison avec tous ceux du même genre. — La prison pourrait être mieux tenue ; cependant, il faut bien en faire l'humble et triste aveu, elle offre un aspect moins pénible que la plupart des nôtres. Il y a pour cet établissement quelques espérances d'amélioration à concevoir. M. Charesco, l'aga actuel, s'occupe beaucoup de la réforme du système pénitentiaire, et j'ai vu avec un vif plaisir que ce magistrat avait médité sur le beau livre de MM. A. de Tocqueville et de Beaumont. La mort a disparu du code criminel. *La peine de mort, celle de couper les mains, la torture et la confiscation sont abolies comme contraires aux lois anciennes et aux mœurs du pays*, tel est l'article textuel du nouveau règlement qui proclame cette mesure. Le sang ne coulera plus sur la place publique : c'est un grand pas de fait. Mais il existe dans la pénalité valaque une tache à effacer; je veux parler de la condamnation aux mines. Les malheureux qui en sont frappés, enfouis dans les entrailles des salines, disent au jour un adieu éternel, et parfois sans doute il leur arrive de

regretter le glaive du bourreau. M. Cheresco m'a assuré qu'il était le premier à blâmer cette peine barbare comme elle le mérite, et qu'on cherchait activement, tout en protégeant les droits de la société outragée, les moyens de ne point blesser ceux de l'humanité.

Cet exposé a déjà suffi pour faire voir qu'en Valachie le bien et le mal, la barbarie et la civilisation se balancent. Faisons d'abord une remarque : c'est que l'œuvre civilisatrice est plus complexe en Valachie qu'en Servie. Dans ce dernier pays, en effet, point de castes privilégiées, point de noblesse. L'indépendance naquit un jour de la révolte, et tous ceux qu'un même esclavage avait nivelés se retrouvèrent encore ensemble, mais égaux et libres. Les Serviens, sobres, laborieux et braves, marchent tous du même pas sous la conduite d'un homme de génie. En Valachie, le sultan pesait sur le prince, le prince sur les boyards, et les boyards sur les serfs. Il existait une tyrannie hiérarchique dont la tête seule a été détruite. Quelle que soit la position du paysan, en comparaison de celle qu'il occupait autrefois, il n'y en a pas moins un abîme entre le noble et lui. Le boyard est façonné à nos mœurs, à nos idées ; le paysan sort de l'état sauvage. Il s'agit donc de combiner dans une juste proportion les droits et les devoirs des deux classes, de faciliter la marche de la seconde sans entraver celle de la première, de laisser entre les mains des grands un patronage indispensable, mais d'abolir en même temps la servitude des petits et d'en rendre le retour impossible.

Quel espoir y a-t-il à fonder sur l'état des choses ? Un boyard, dévoué sincèrement aux intérêts de sa patrie, me disait : « Que deviendra ce malheureux pays ? Dieu seul le sait ! L'indépendance est notre rêve, ou si vous aimez mieux, notre chimère favorite. La Russie et l'Autriche cependant nous pressent de toutes parts, et, au lieu de garder entre elles un petit État dont la neutralité loyalement reconnue devrait les préserver d'un choc funeste, ces deux puissances, par un traité secret, se sont peut-être déjà partagé la Valachie. Les cabinets ne songent point à nous sauver, et notre nom n'éveille aucune sympathie chez les peuples. Les voyageurs, qui depuis l'organisation des bateaux du Danube daignent promener huit jours leur désœuvrement à Boukarest, payent, à peu d'exceptions près, l'hospitalité qu'ils y reçoivent par des plaisanteries sur nos femmes, nos modes et nos tentatives de réforme. On juge notre présent ; mais on oublie trop le passé qui l'excuse. »

Il y a du vrai dans ces paroles, car nul pays, dans notre Europe si souvent bouleversée, n'a subi plus de vicissitudes que le territoire aujourd'hui connu sous le nom de principautés du Danube. Guerres intestines, invasions, gouvernements avides et corrupteurs, tous ces fléaux s'y sont succédé, sans interruption, jusqu'à ces dernières années. De ce chaos de faits engendrés par la force brutale ne ressort aucune idée grande et féconde, aucun enseignement nouveau. Je ne sais quel arrêt fatal semble avoir condamné l'une des plus belles contrées de la terre à offrir une arène sans cesse ouverte à toutes les mauvaises passions des hommes. C'est dire assez que l'histoire de la Valachie et de la Moldavie, remplie de drames sanglants, est dépourvue de tout intérêt philosophique. Elle est d'ailleurs mêlée, comme accessoire, au récit des graves événements qui se sont passés en Russie, en Autriche et en

Turquie; aussi ne fait-elle que rarement l'objet d'une étude particulière.

Chacun sait que le pays aujourd'hui connu sous le nom de Valachie faisait partie de l'ancienne Dacie, qui, après la mort de Décébale, fut incorporée à l'empire romain. Les soldats de Trajan reçurent en partage les terres qu'ils avaient conquises, et formèrent bientôt une colonie puissante. Cette première occupation ne dura qu'un siècle et demi, mais elle a laissé des traces profondes. Sur les bords du Danube, et même sur les flancs escarpés des Karpathes, on rencontre des vestiges de voies militaires; une de ces routes aboutissait à Bender. Des médailles, des tombeaux, des meubles, ont été découverts récemment dans les fouilles opérées sous la surveillance de M. Michel Ghika, frère de l'hospodar. Les voitures des paysans ont conservé la forme élégante des chars antiques. Je ne parlerai pas de la législation civile, qui cependant est empruntée aux compilations de Justinien et aux Basiliques, parce que, malgré l'opinion de plusieurs écrivains, je pense que ces corps de lois n'ont été introduits en Valachie que par les princes phanariotes; mais la preuve irrécusable de l'influence de la conquête romaine, cette preuve que quinze siècles n'ont pu effacer, c'est la langue valaque, qui, douce et harmonieuse comme l'italien, tire, ainsi que cette dernière langue, son origine du latin. N'est-il pas étrange de trouver dans une contrée si lointaine une petite nation qui, pour ainsi dire, égarée au milieu des Slaves et des musulmans, n'a cependant adopté qu'un nombre assez borné de mots des idiomes de ces peuples; une colonie romaine qui a conservé son cachet, deux millions d'hommes, enfants perdus de la famille dont, avec les Espagnols et les Italiens, nous sommes les membres plus heureux?

Nous ne retracerons pas ici le tableau des guerres qui ont agité la Valachie depuis l'occupation romaine. Ce sujet a déjà été traité dans la *Revue*, et nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer le lecteur (1). Mais avant de passer à l'examen de l'état actuel des provinces valaques, nous croyons nécessaire de remonter à la fin du dernier siècle, époque où la marche envahissante de la Russie mérite de fixer l'attention. On ne saurait bien comprendre l'organisation des principautés, telle qu'elle existe aujourd'hui, sans avoir quelques notions sur les événements qui l'ont précédée.

Vers la fin du XVIIIe siècle, la Valachie avait atteint le dernier période de l'épuisement. L'Allemagne occupait alors l'Autriche; l'Angleterre et la France jouissaient, en Turquie, des priviléges commerciaux les plus étendus; la Russie seule était disposée à la guerre. L'ambitieuse Catherine pensait au rétablissement de l'empire grec; et comme son intérêt l'invitait à prendre en main la cause des peuples, elle leur parla de leurs droits et de leur antique liberté. Cet appel fut entendu, les hostilités commencèrent, et la Valachie fournit à l'armée russe des vivres et des hommes. Le 21 juillet 1774, le traité de Kutchuk-Kainardji termina la guerre, et les dispositions dont voici la substance furent insérées dans l'article 16 de cette convention.

1° L'empire russe restitue à la sublime Porte la Valachie et la Moldavie,

(1) *Voyez*, dans la *Revue des Deux Mondes*, du 31 janvier 1837, *la Moldavie et la Valachie.*

et le sultan les reçoit aux conditions suivantes, qu'il promet d'observer fidèlement :

2° Amnistie complète sera accordée à tous les sujets valaques qui ont agi contre les intérêts de la Turquie ;

3° On n'opposera plus la moindre entrave à l'exercice de la religion chrétienne;

4° Les monastères recouvreront toutes les terres qui leur ont été enlevées, contre toute justice, depuis 1739, et le clergé sera respecté ;

5° La Porte accordera aux familles qui voudront émigrer la faculté de le faire facilement et d'emporter leurs biens avec elles ;

6° Elle n'exigera aucun impôt pour la guerre, ni même pendant deux années, à compter de l'échange du présent traité ;

7° La sublime Porte enfin permet à Sa Majesté l'impératrice d'établir des consuls en Moldavie et en Valachie ; elle permet en outre, aux ministres russes accrédités auprès d'elle, de lui faire des représentations en faveur de ces deux pays.

La Russie se posa dès lors en protectrice zélée de la Valachie ; les ressources qu'elle avait tirées de cette province pendant la guerre lui avaient démontré que, sans sa coopération, elle ne pouvait point entreprendre une campagne de longue durée. La Valachie, de son côté, vit dans l'alliance russe un contre-poids à la tyrannie turque; elle se confia donc sans réserve aux promesses intéressées qui lui étaient faites. La religion vint en aide à la politique; les évêques comparèrent la czarine aux saintes femmes des Écritures, et ses favoris, Potemkin et Romanzow, devinrent des Machabées envoyés de Dieu pour la délivrance d'Israël. Le cabinet de Saint-Pétersbourg avait trop conscience de ses forces pour vouloir sincèrement le maintien de la *paix éternelle,* et la possession de Constantinople devint son rêve favori. La grande-duchesse, mère d'Alexandre, accoucha d'un second fils ; on le nomma Constantin. Catherine parcourut son vaste empire, et pour entrer dans ces villes, qu'une baguette magique semblait avoir fait sortir de terre, elle passait sous des arcs de triomphe où se lisaient ces mots : *C'est ici le chemin de Byzance.* En 1787, la guerre fut franchement déclarée; la Valachie se réveilla de nouveau, et, à la paix de Jassy (janvier 1792), elle reçut quelques avantages en échange de son concours. Le second traité disait textuellement, dans son article 3, que *le Dniester serait pour toujours la ligne de démarcation des deux empires,* et l'acte de Boukarest, du 28 mai 1812, étendit jusqu'au Pruth les frontières de la Russie, qui se trouva maîtresse d'une partie de la Moldavie, et à portée d'agir sur le reste. Mais les grands événements qui se préparaient appelèrent ailleurs son attention; la Turquie reprit une funeste prépondérance sur la rive gauche du Danube.

Les années 1821 et suivantes virent l'insurrection d'Ipsylanti, du pacha de Janina et des Hellènes. Sans prendre d'abord ouvertement le parti des révoltés, la Russie les soutint de ses trésors et les excita par ses intrigues. En 1827, elle jeta le masque à Navarin, et bientôt après, ses soldats furent reçus en Valachie comme des libérateurs.

L'occupation russe dura cinq années. L'article du traité signé à Saint-Pé-

tersbourg, le 29 janvier 1834, est ainsi conçu : « Par l'acte d'Andrinople, la sublime Porte s'est engagée à sanctionner les règlements administratifs faits, pendant que les Russes occupaient la Moldavie et la Valachie, par les principaux habitants de ces deux provinces. La sublime Porte, ne trouvant rien dans les articles de cette constitution qui puisse attenter à ses droits de cour souveraine, consent à reconnaître ladite constitution; et comme une indemnité est due, en toute justice, pour les avantages que le sultan accorde, par faveur, aux Valaques et aux Moldaves, il est convenu et arrêté que le tribut annuel que les deux provinces doivent lui payer d'après les traités, est fixé désormais à 3 millions de piastres (700,000 francs). »

Le général Kisselew réunit à Boukarest, en 1829, un comité chargé de préparer la nouvelle constitution qui devait régir les principautés. Ce comité était formé de deux sections, l'une valaque et l'autre moldave. Chaque section fit un travail séparé, qui fut ensuite envoyé à Saint-Pétersbourg. Là, le conseil d'État impérial, assisté de deux commissaires, dont l'un était M. Michel Stourdza, hospodar actuel de Moldavie, examina le règlement projeté, le modifia souvent avec raison, quelquefois à tort, et en arrêta la rédaction définitive, qui fut faite en *français*, et traduite de cette langue en valaque. C'est ce dernier travail qui fut proposé aux assemblées nationales et adopté par elles. Nous allons l'examiner rapidement.

Le principe représentatif a été largement introduit dans toutes les branches de l'administration publique. Le chef de l'État lui-même doit être élu par une assemblée composée de cinquante boyards de la première classe et de soixante-dix de la deuxième, des évêques, de trente-six députés des districts et de vingt-cinq délégués des corporations des villes. Le prince régnant, Aleko Ghika, a été nommé directement par la Russie et la Porte; mais l'article du traité de 1834 qui autorise cette dérogation à la règle la considère formellement *comme un cas tout particulier*, sans influence sur l'avenir.

L'hospodar ne peut gouverner que sous la surveillance de l'assemblée nationale, qui a le droit de contrôler les comptes des recettes et dépenses des caisses de l'État. Cette assemblée est composée : 1° du métropolitain président et des trois évêques diocésains; 2° de vingt boyards, grands propriétaires fonciers élus par leur ordre; 3° des dix-huit députés des districts, et des représentants de la ville de Crayova. Les ministres ne sont ni éligibles ni électeurs.

Les mandataires de la nation veillent à la conservation des propriétés publiques, à l'encouragement de l'agriculture; ils règlent de concert avec l'hospodar tout ce qui est relatif aux progrès de l'industrie et du commerce, à l'entretien des routes, etc. Ils ont, s'il m'est permis de faire ce rapprochement, des attributions analogues à celles de nos conseils généraux; mais les affaires politiques ne sont point de leur ressort, car nulle modification ne peut être apportée au règlement sans l'approbation préalable des deux puissances souveraines. Nos journaux ont parlé de la vive répugnance que les Valaques ont témoignée lorsqu'il s'est agi d'insérer dans leur constitution l'article qui la leur rend inviolable. Je me trouvais à Boukarest à cette époque, et tout le monde attendait avec impatience la fin des débats. Les députés obéirent à la force, et l'article en question ne fut adopté que sur l'ordre formel du sultan. La conduite mal-

adroite et violente que la Russie a tenue en cette circonstance a blessé l'opinion, et si elle a prouvé clairement aux cabinets de l'Europe que la volonté de Mahmoud est subordonnée, en ce qui concerne les deux principautés, aux exigences politiques de Saint-Pétersbourg, elle a fait voir aussi que, tout faible que soit un peuple, il y a chez lui des sentiments de dignité et d'orgueil national qu'il est imprudent de ne point respecter. Quant aux Valaques, ils se sont, ce me semble, exagéré outre mesure les conséquences de la nouvelle disposition réglementaire. Le soin de leurs intérêts matériels, la mise en œuvre de leurs nombreux éléments de prospérité, doivent, avant toute autre chose, occuper leur attention; qu'ils se résignent au sort de tous les petits États : pas plus que la Saxe et la Bavière en Allemagne, ils ne peuvent traiter, en toute liberté, les questions politiques; mais ce qu'ils ne doivent pas perdre de vue, c'est que les rapports que le commerce introduira entre eux et l'Europe, les faisant participer au mouvement occidental, les sauveront seuls de l'ambition de leurs protecteurs; et ces rapports, comment les établir ? Par le maintien de la paix d'abord, et par le travail. La Valachie n'a pas aujourd'hui d'ennemis plus dangereux que les intrigants qui se donnent pour les plus chauds amis de ses droits et de sa liberté.

La salle où se réunit l'assemblée nationale est fort petite : au fond s'élève le siége du président; les grands boyards prennent place sur des bancs à sa droite, et les députés des districts à sa gauche. Les orateurs ne montent point à une tribune pour exposer leurs avis, de sorte qu'il s'établit entre eux plutôt une conversation familière qu'une discussion solennelle. J'ai assisté à une séance assez curieuse par les propositions que vint y faire M. Aristarki, commissaire du sultan. Il demandait le remboursement de 9000 piastres envoyées à une dame par le capitan-pacha, une pension de 200 piastres par mois pour un musicien dont le violon faisait les délices du sultan, et enfin, de la part du prince Ghika, 140,000 piastres destinées à l'achat d'un présent pour la fille de Mahmoud. Il fut répondu par l'assemblée : 1° que le capitan-pacha pouvait, de ses deniers privés, témoigner sa reconnaissance à ses anciennes maîtresses; 2° que puisque Mahmoud aimait les violons, il était de toute justice qu'il les payât; 3° que si l'hospodar voulait faire une galanterie, il avait une liste civile de 800,000 piastres à sa disposition.

La Valachie est divisée en dix-huit districts à la tête de chacun desquels se trouve un magistrat nommé par le prince, qui doit choisir entre deux candidats élus par les notables. Chaque ville a un conseil municipal par lequel elle se gouverne, s'impose et s'administre elle-même, sous la seule obligation de soumettre son budget aux ministres. Les habitants chrétiens, nobles ou roturiers, propriétaires d'un immeuble de 700 francs, se réunissent, tous les trois ans, dans leur paroisse, et nomment des députés chargés à leur tour d'élire parmi les citoyens possesseurs d'un immeuble de 2,800 francs les quatre membres qui forment le corps municipal. Je n'ai pas besoin de faire remarquer tout ce que ces dispositions ont de sage et de libéral; elles sont pour le pays des gages certains de prospérité et d'avenir.

Pour juger, comme elle mérite de l'être, la partie de la constitution qui est relative aux campagnes, il faut se rappeler ce que sont les paysans valaques,

c'est-à-dire des individus qui, sortis tout récemment de la barbarie la plus complète, ont besoin non-seulement d'un frein légal, mais encore d'une tutelle renfermée dans de justes limites. La loi proclame hautement l'abolition du servage; la propriété du sol est dans les droits de chacun, et la noblesse elle-même est accessible au dernier des citoyens, s'il se rend digne de la mériter.

Les grands boyards sont obligés de fournir aux paysans une quantité de terres variable selon leurs besoins et ceux de leurs familles, à charge, par ces tenanciers, de payer la dîme, et de fournir dix-huit jours de travail qu'il leur est permis de racheter à un taux fixé par l'assemblée nationale. Les paysans sont soumis à une capitation annuelle de trente piastres (10 fr. 50 c.); mais l'impôt du sang qui, dans notre système actuel de recrutement, ne pèse en réalité que sur les pauvres, sans le moindre dédommagement, est en Valachie compté pour quelque chose. Les pères dont les enfants ont été appelés au service militaire, sont de droit exempts de la capitation.

Chaque village a ses archives, sa maison commune, ses percepteurs nommés par les contribuables, et un médecin sans cesse en tournée dans le district pour inoculer les enfants. On avait aussi institué dans les campagnes une sorte de magistrature qu'il a fallu suspendre parce que les populations n'étaient pas assez éclairées pour la comprendre dignement. Dans le but de diminuer autant que possible les frais des procès, et d'éviter des déplacements toujours coûteux et difficiles, on avait décidé que les paysans choisiraient parmi eux un certain nombre d'arbitres chargés de statuer sur toutes les contestations. Qu'arriva-t-il? c'est que dans chaque localité, les élus devinrent des maîtres insupportables; ils jetaient en prison, faisaient battre et rançonnaient leurs administrés, tant et si bien, que ces derniers, comme les animaux de la fable, implorèrent avec instance le rappel de leurs tyrans. Ce fait prouve deux choses, d'abord que les boyards sont décidés à émanciper leurs paysans dès qu'ils le pourront, et ensuite, qu'avant de se livrer à des ridicules déclamations sur l'esclavage des habitants de ces contrées si différentes de la nôtre, il faut examiner un peu quelle est leur aptitude à la liberté. Mais, puisque je viens de prononcer ici le mot d'esclavage, je dois dire que cet abus monstrueux que nous n'avons pas encore pu proscrire de nos possessions d'outre-mer, existe en Valachie, où il pèse sur les Zingares. Un de ces malheureux, s'il est cultivateur, se vend 100 francs; les forgerons et les ouvriers ne valent que 70 francs; une famille entière est livrée pour 500 francs au plus! Des essais commencent à être tentés dans le but d'améliorer le sort de cette classe infortunée; quelques boyards déjà ont concédé des terres à des Zingares, et ils les traitent sur le même pied que leurs autres tenanciers; espérons que cet exemple trouvera des imitateurs. Pour revenir aux paysans, je dirai que, s'ils parviennent à surmonter leur apathie, à vaincre cet esprit de défiance qu'une longue oppression leur a inspiré, et à semer, avec la certitude de recueillir les fruits de leurs peines, ils ne tarderont pas à se trouver propriétaires de ces campagnes dont ils n'ont aujourd'hui que l'usage. Ils possèdent tous dans leurs bras les moyens de s'enrichir et de devenir libres.

Le clergé occupe, en Valachie, une place importante. Malheureusement la corruption et l'ignorance règnent parmi ses membres. Les lois qui le régissent

devraient être soumises à une révision complète ; mais cette réforme ne pourra s'opérer que par le progrès des mœurs. On a cependant établi dans le nouveau règlement deux dispositions qui, trop récentes pour avoir beaucoup influé sur l'état des choses, porteront des fruits dans l'avenir. La première de ces mesures, opérée en 1836, est la fondation de quatre séminaires; celui de Boukarest, le seul terminé, reçoit déjà quarante jeunes gens. La seconde consiste dans l'obligation imposée aux grands propriétaires de fournir aux curés un nombre d'arpents de terre qui, les plaçant au-dessus du besoin, les mettent en état de se consacrer aux devoirs religieux. Un métropolitain et trois évêques, ceux de Rimnik, de Bouséo et d'Argis, sont à la tête du clergé valaque. Les titulaires actuels ont peu de droits à la considération publique; mais, comme c'est à l'assemblée nationale qu'il appartient de choisir les évêques, elle possède le moyen de chasser un jour la corruption et l'intrigue des siéges épiscopaux.

Les couvents de la Valachie sont demeurés ce qu'ils étaient, c'est-à-dire le séjour de la paresse et de la superstition; ils ont perdu le seul avantage qu'ils offraient sous le gouvernement turc, celui d'être un refuge contre la tyrannie. Treize couvents d'hommes et cinq maisons de retraite destinées aux femmes, treize monastères rouméliotes, six couvents sous la dépendance du patriarche de Jérusalem, et trois autres relevant du mont Sinaï, détiennent à eux tous le cinquième environ des terres cultivables. Les moines sont les agents les plus zélés de la politique russe; des tableaux religieux, des reliques, des ornements d'église, des cadeaux de toute espèce envoyés de Saint-Pétersbourg et répandus avec discernement, les conservent dans d'excellentes dispositions pour le czar, qu'ils regardent comme le véritable chef de la religion grecque.

La magistrature, cet autre sacerdoce qui exerce sur les peuples une action si continue, si importante, a gardé le cachet de l'administration phanariote. La législation civile proprement dite est une mine que juges et avocats exploitent avec une rare impudeur. La réforme n'a pas encore percé les ténèbres de la chicane; nous n'entrerons donc pas ici dans l'examen fastidieux de l'organisation judiciaire.

L'instruction publique a fait d'immenses progrès; il est curieux de lire l'exposé des motifs des nouvelles lois relatives à cette partie de la constitution, en songeant qu'il a été rédigé dans les bureaux de la chancellerie russe. Je l'extrais *textuellement* du manuscrit français snr lequel a été faite la traduction valaque. « L'éducation est *le premier besoin d'un peuple ;* elle est la base et la garantie de toutes les institutions publiques ; *c'est un devoir pour tout gouvernement* d'offrir à la jeunesse le moyen de développer ses facultés intellectuelles et morales, et de lui donner une direction salutaire.... Dieu a d'abord placé le devoir de l'éducation des enfants dans le cœur des parents ; mais il est peu de personnes qui, par leurs connaissances ou leur position, soient en état de satisfaire à cette importante obligation... Les unes ne sont pas assez éclairées ; les autres sont occupées d'un travail assidu ; d'autres enfin sont *assez malheureuses* pour ne pas savoir apprécier les avantages qui doivent résulter de l'accomplissement de ce *devoir sacré :* il est donc d'une *absolue nécessité* d'organiser des écoles publiques. »

L'instruction primaire est répandue sur une grande échelle; mais, laissant de côté ce que je n'ai pu apprendre que par les autres, je préfère donner quelques détails sur le collége de Saint-Savain à Boukarest. Ce vaste établissement, dirigé par M. Poyénar, qu'un long séjour en France a rendu l'homme le plus capable de donner ses soins à une pareille administration, est parfaitement tenu. Cinq cents jeunes gens environ reçoivent l'éducation à ce collége. Les études sont divisées en quatre classes, graduées de telle sorte, que chaque élève, sans distinction de naissance ou de fortune, car les cours sont gratuits, peut acquérir les connaissances nécessaires à son avenir. Ces quatre classes sont elles-mêmes partagées chacune en plusieurs sections. J'ai visité ces différentes classes avec beaucoup d'intérêt; les enfants qui furent examinés devant moi et à l'improviste m'ont paru répondre avec intelligence à quelques questions de géométrie et d'arithmétique; je n'ai pu juger du reste que par analogie. Quatre autres écoles dans Boukarest, et vingt dans les districts, sont ouvertes gratuitement à tous ceux qui veulent les suivre. L'instruction primaire et l'organisation communale auront, dans vingt ans, il faut l'espérer, changé la face de la Valachie.

Le programme des *humanités,* que je transcris tel qu'il a été arrêté pour 1838, mérite surtout de fixer l'attention :

1re *classe.* — *Éléments de français.* — grammaire valaque.
2e *classe.* — *Langue française,* — géographie, — dessin.
3e *classe.* — Essais de composition en *français.*
4e *classe.* — Histoire ancienne, — langue grecque, — *français,* — dessin.
5e *classe.* — Histoire moderne, — *français,* — grec et latin.
6e *classe.* — Philosophie.

Ce programme est curieux; il prouve d'une manière incontestable l'empire exercé par les mœurs sur la politique. Si quelque chose, en effet, pouvait favoriser l'influence russe, c'était l'introduction de la langue slave dans les principautés; eh bien! non-seulement cette langue n'y est enseignée dans aucun cours public, mais le gouvernement russe a été forcé d'*adopter le français comme base de l'instruction.* Cette mesure nous donne une grande force morale; nos idées se font jour avec notre langue; les boyards lisent peu, mais ils n'ouvrent guère que des livres français. Tous les riches prennent pour leurs enfants un instituteur français; et si, parmi nos compatriotes établis à Boukarest, il est des hommes peu honorables et dangereux, j'y ai rencontré des jeunes gens de talent et de cœur, pénétrés de l'importance de leurs devoirs et bien dignes de toutes nos sympathies. — La dernière classe du collége de Saint-Savain est consacrée *aux études complémentaires;* elle se divise en deux sections : dans la première, on enseigne l'algèbre et la géométrie transcendante; dans la seconde, la trigonométrie et le droit. Ces cours sont peu suivis; les boyards préfèrent envoyer leurs fils dans les universités étrangères. Ces jeunes gens ne revinrent d'abord à Boukarest, comme on le leur a spirituellement reproché, qu'avec *des habits bien faits;* mais aujourd'hui la jeune génération sent mieux sa dignité, et parmi les trente Valaques environ qui

suivent les cours de l'université de Paris, on en pourrait citer plusieurs qui seront bientôt utiles à leur pays. Je dois dire aussi que plusieurs boyards ont ouvert des écoles dans leurs propriétés, et que M. Campignano, l'un des plus nobles caractères de la Valachie, a fondé un établissement qui, dirigé par un Français, peut servir de modèle aux autres du même genre.

Pour finir cette exposition de l'état des personnes et des institutions en Valachie, j'ajouterai deux mots sur l'organisation militaire. Les traités fixent à cinq mille hommes le maximum des troupes que doit entretenir la Valachie; quels qu'aient été les motifs de cette disposition, on ne peut qu'y applaudir. Il n'est si petit prince, qui n'ait la manie de faire parader ses sujets, et les revenus d'un État sont gaspillés à satisfaire l'humeur belliqueuse du souverain. Les troupes valaques se composent d'une brigade d'infanterie et d'un régiment de cavalerie. La durée du service du soldat est de six ans pendant lesquels sa famille est franche d'impôts. On tâche de se servir du recrutement comme d'un moyen de répandre les lumières dans les masses, mais jusqu'à présent le rapport des soldats qui savent lire à ceux qui en sont incapables n'est que de un à quarante. — Une institution qui se rattache indirectement à l'armée est celle des quarantaines; on doit y voir moins encore un but sanitaire qu'un but politique. Les Russes ont voulu séparer les principautés aussi complétement que possible de la Turquie; la quarantaine du Pruth une fois levée, et elle est tellement réduite, qu'on peut regarder sa suppression comme arrêtée, la Moldavie se trouvera en quelque sorte comme incorporée à l'empire russe; le cordon valaque est gardé par deux cent dix-sept postes composés chacun de deux soldats et de six paysans; les derniers sont requis à tour de rôle dans toute la population riveraine qui acquiert ainsi l'habitude du service militaire.

On vient de voir quelles sont les innovations introduites en Valachie par les Russes. Il ne m'appartient pas d'examiner si le maintien de quelques articles des derniers traités ne soumet point de fait les principautés à la tutelle trop absolue de Saint-Pétersbourg; j'envisage seulement ici la question sociale, et je dois reconnaître que la Russie, 1° a soustrait les deux provinces à l'oppression brutale des sultans; 2° qu'elle leur a donné des institutions qui, à part sans doute des imperfections de détail, sont bien supérieures à celles qui les régissaient, et qu'enfin elle a considérablement amélioré le sort des habitants des campagnes. On pourrait croire d'après cela que les Russes possèdent en Valachie, outre l'influence que donne la force, celle qui trouve son point d'appui dans les sentiments des masses; il n'en est rien cependant : les Valaques les redoutent et n'éprouvent pour eux que de bien faibles sympathies. Sous le protecteur ils voient percer le maître; l'occupation a eu d'ailleurs deux époques bien distinctes : pendant la première, soit que la Russie ait songé à conserver les deux provinces, soit qu'elle n'ait pas cru au prompt développement de leur prospérité, soit enfin, comme on l'a prétendu, que le général Kisselew ait eu l'espoir de travailler pour lui-même, toujours est-il que les actes de l'administration ont été faits dans un esprit de justice et de bienveillance. Dans la seconde période, au contraire, on sembla vouloir détruire ce qu'on avait édifié et contrarier la marche de la Valachie dans la route qu'on lui avait ouverte; on laissa de plus échapper des paroles imprudentes, indices à la fois d'un

désappointement et d'une espérance : — *Croyez-vous donc que l'on vous eût mis ici pour gouverner en votre nom ?* — dit un jour à l'hospodar le général Kisselew. En 1834, enfin, le jour où les troupes impériales repassèrent le Pruth fut salué comme un heureux événement, et les essais de suprématie tentés depuis par la Russie ont prouvé que l'esprit public ne lui est point favorable.

Il nous reste, pour compléter autant que possible l'esquisse rapide que nous venons de tracer, à donner une idée sommaire des ressources matérielles de la Valachie (1).

On n'a point, sur la population de cette province, des renseignements précis. Avant l'occupation, on la portait à huit cent mille âmes ; les Russes procédèrent à un recensement dont les résultats furent si différents des données reçues, qu'ils évitèrent d'en publier les documents officiels ; on peut toutefois supposer que le nombre des habitants s'élève au moins à deux millions sur une surface de quatre mille huit cent dix lieues carrées. Le climat de la Valachie est doux et fort sain dans le voisinage des Karpathes ; mais les forêts qui occupent le quart du territoire et les eaux stagnantes qui baignent les plaines entretiennent dans certaines parties une humidité dangereuse. Le sol est riche, fertile, et propre à tous les genres de culture qui réussissent chez nous : le maïs, l'orge et d'autres grains y croissent à merveille ; le froment, sans être égal à celui d'Odessa, est de bonne qualité ; les vignes très-abondantes fournissent des vins légers, recherchés en Russie, où l'on en importe pour une valeur assez considérable ; cette branche de commerce prendra nécessairement encore une plus grande importance, lorsque les procédés de fabrication auront été améliorés. Les fruits secs et le tabac en feuilles entrent aussi pour une forte part dans les produits à exporter.

La Valachie possède d'immenses troupeaux de moutons qui donnent une grande quantité de belles laines ; la race des chevaux, quoique petite, est assez bonne pour que l'Autriche l'admette dans ses haras de remonte. D'innombrables essaims d'abeilles fournissent une cire excellente ; l'Oltau, le Schyl, le Sheret, le Danube surtout, abondent en poissons de toute espèce, dont la salaison pourrait devenir avantageuse.

Le règne minéral enfin ne le cède point aux deux autres ; mais le manque de capitaux et de connaissances nécessaires, et, plus que cela, la crainte d'éveiller la cupidité des Turcs, ont retardé jusqu'à présent l'exploitation de cette source de richesses. Les Russes, pendant leur séjour, ont fait lever la carte géologique des Karpathes en ayant soin de ne pas ébruiter leurs découvertes. Les Valaques eux-mêmes, tout en soupçonnant l'abondance et la variété des trésors que recèlent leurs montagnes, ne possèdent sur ce point aucune donnée exacte. Je suis parvenu à me procurer quelques notions authentiques. Je donne ici ces renseignements qui sont publiés pour la première fois. Les ingénieurs du général Kisselew ont reconnu l'existence de mines de fer ordinaire et de fer magnétique-pyriteux, de cuivre notamment à *Krasne,* de vif-argent à *Pitechti,* de charbon de terre à *Gesseni*, de soufre, d'ambre jaune, à la mon-

(1) On peut consulter sur ce sujet l'excellent *Tableau de la Moldavie et de la Valachie*, de Wilkinson.

tagne *Déal de Roche,* de poix minérale, d'or, à *Korbéni,* d'asphalte, et enfin de salpêtre, à *Poutchessa,* où se trouvent aussi des eaux sulfureuses.

Les produits des salines forment presque à eux seuls le tiers des revenus de l'État qui dépassent la somme de quinze millions de piastres.

Les abus du gouvernement phanariote et les extorsions des Turcs avaient paralysé le commerce des Valaques; il a repris quelque activité dans ces derniers temps. En 1832, le chiffre des exportations était de 32,640,291 piastres; il a monté, en 1836, à 41,384,318, et, quoique je n'aie pu m'assurer du mouvement exact des deux années suivantes, je sais du moins qu'il a été plus considérable encore.

Dans chaque ménage valaque, la femme tisse elle-même une toile grossière, dont elle fait ensuite des vêtements à son mari et à ses enfants; mais on peut dire qu'il n'existe point de fabriques en Valachie; tous les objets manufacturés se tirent de l'étranger.

Les importations s'élevaient, en 1832, à 27,733.000 piastres et à 32,001.275, en 1836; le simple rapprochement de ces deux chiffres indique une augmentation assez notable dans la prospérité générale. L'Allemagne et la Turquie se partagèrent le monopole des importations jusqu'à l'occupation russe; depuis 1832, la balance du commerce entre Brailow et Constantinople établit une différence en faveur de la principauté. L'Allemagne a conservé tous ses priviléges; mais la franchise accordée au port de Brailow, et les avantages que l'on trouve à expédier les marchandises par mer vont nécessairement appeler sur ce point une concurrence active.

Nous désirâmes examiner la ville qui est appelée à jouer le rôle principal dans le commerce de la Valachie, et au lieu d'aller chercher le bateau à vapeur à Guirgévo, nous nous décidâmes à nous rendre à Brailow par terre. Dégoûtés de la poste valaque, nous louâmes un pesant fourgon qui nous conduisit à Brailow en deux jours. Dans un rayon de dix lieues autour de Boukarest, on rencontre quelques villages, attirés par le voisinage de la capitale; ils me parurent en général plus populeux que ceux que j'avais traversés entre Czernetz et Crayova; l'un d'eux même, celui de Tzichiamé, nous frappa par son air d'aisance et de propreté. Mais bientôt on entre dans une solitude immense, qui se prolonge jusqu'à Brailow. Le sol de cette contrée semble avoir retrouvé dans un long repos une virginité nouvelle; rien ne peut donner l'idée de la force végétative des différentes plantes dont il est couvert; les prairies sont émaillées d'une innombrable quantité de fleurs charmantes, telles que l'anémone et l'amaranthe. Cette vue, qui finit par devenir monotone, est ravissante au premier aspect. On a peine à comprendre comment les hommes se refusent à profiter des richesses que la nature étale devant eux avec tant de profusion.

Dans la soirée du second jour, nous arrivâmes à Brailow, et, pour la première fois, nous couchâmes dans un *kan.* On nous donna une chambre fort étroite, où lits, tables et chaises étaient remplacés par une espèce de dressoir recouvert d'une simple natte de joncs; ce fut sur ce moelleux divan que, sans songer à souper, il nous fallut coucher, c'est-à-dire nous livrer à une légion dévorante d'insectes. Après une terrible nuit, passée tout entière à regretter le bateau à vapeur, nous nous présentâmes chez M. Slatiniano, à qui nous

étions recommandés. Il ne voulut pas que nous restassions une minute de plus au caravanserai, et nous offrit avec une grâce parfaite une hospitalité que nous ne pourrons jamais oublier. M. Slatiniano eut la bonté de diriger lui-même nos courses dans la ville et aux environs, et personne ne le pouvait mieux que lui; car il a pour sa part contribué à jeter les bases de la prospérité future de Brailow. Les Russes, en 1829, après un siége long et sanglant, s'étaient emparés de cette ville; le général Kisselew ordonna de raser les murailles, et, croyant la place bonne pour l'établissement d'un entrepôt commercial, il chargea M. Slatiniano de faire commencer les travaux nécessaires. Trois cents malheureux habitaient alors les décombres de la forteresse; aujourd'hui Brailow est une ville de huit mille âmes! Beaucoup d'étrangers sont venus s'y établir, et tous ont la faculté d'y trafiquer en gros et en détail. Les Turcs seuls, malgré leurs droits de souveraineté, ne peuvent y demeurer, s'ils n'ont déclaré à la police les motifs et la durée de leur séjour; le commerce de détail leur est interdit; on leur refuse également l'exercice de leur culte; enfin, et ce fait est plus caractéristique encore, un musulman ne peut obtenir la sépulture en Valachie.

Le plan de Brailow est arrêté; on juge déjà de l'étendue de la ville future et de ses bonnes dispositions par les palissades de bois qui indiquent les rues, et qui, de jour en jour, sont remplacées par des constructions. Le port commence à être fréquenté; en 1831, on avait eu de la peine à trouver assez de blé dans le pays pour charger deux bâtiments, et en 1837, plus de trois cents navires venaient y chercher leurs cargaisons. Les paysans ne pouvaient oublier les rapines dont ils ont souffert si longtemps; voyant le fruit de leur labeur passer dans des mains étrangères, ils avaient pris le parti de ne pas étendre leur culture au delà des besoins de leur famille. Ils reprennent enfin confiance, et les villages du district entrent dans une ère de prospérité. Outre la capitation, leurs habitants ont consenti sans peine à fournir, par famille, trois piastres destinées à l'achat d'instruments de labour, de bons étalons, et à des réparations locales.

Ces détails suffiront pour donner une idée de l'importance commerciale de Brailow. Les étrangers n'ignorent pas les ressources de la ville nouvelle. Les Autrichiens, dont les progrès, en matière d'industrie, sont plus rapides que notre indifférence ne le soupçonne, et les Anglais, ces spéculateurs infatigables, entretiennent avec Brailow des relations fort suivies, et sans doute avantageuses. Les Turcs, les Napolitains et les Grecs y viennent aussi chercher des blés et des denrées de première nécessité. Sur les sept cents bâtiments qui, chaque année, depuis 1832, séjournent dans les ports de Brailow et de Galatz, combien en avons-nous fourni pour notre part? Un en 1833, et six en 1838; ce résultat n'est-il pas déplorable? Dans les pages précédentes, nous avons dit quelle influence morale la France exerce à Boukarest; la position géographique de la Valachie, par rapport à notre pays, ne nous permet pas de profiter bien activement de cet avantage, au point de vue politique; mais notre commerce ne peut-il en tirer parti? Nous faisons peu d'affaires avec l'Orient; sous Louis XIV et Louis XV, au contraire, nous exercions presque un monopole dans ces contrées; les Anglais nous ont remplacés; les Autrichiens, depuis la

guerre de Grèce, leur font concurrence; voici, pour nous, une occasion de reparaître sur la scène, la laisserons-nous échapper?

Sans vouloir énumérer ici toutes les causes qui ont amené la décadence de notre commerce en Orient, il n'est peut-être pas inutile de rappeler ces principes vulgaires, que le crédit est l'âme du commerce, et la bonne foi celle du crédit. On se plaint du peu de considération qu'en général on accorde chez nous aux fortunes industrielles; cependant le motif de cette fâcheuse disposition des esprits est bien facile à saisir. Le négociant enrichi tâche souvent, et ses héritiers tâchent toujours de couvrir d'un voile l'origine de leur opulence; au lieu d'être fiers d'une position conquise par de longs labeurs, la plupart cherchent à déguiser sous un titre d'emprunt un nom qui a longtemps fait l'honneur d'une raison sociale. Personne, en France, ne fonde plus un comptoir avec le dessein bien arrêté de le transmettre à des héritiers jaloux eux-mêmes de le perpétuer; le commerce n'est plus un état, mais un moyen d'arriver à la fortune, seul et unique but de chacun. Qu'en résulte-t-il? C'est que le spéculateur, n'ayant en vue que l'affaire qu'il traite, la trouve bonne dès qu'elle est fructueuse. Un armateur, pour prendre un exemple qui n'est malheureusement pas une hypothèse, mais un fait constaté, envoie aux États-Unis une cargaison de soieries avariées et d'un aunage inexact; les consommateurs étrangers se plaignent, accusent non pas l'expéditeur inconnu, mais le commerce français en général, et peu à peu nos produits tombent dans un complet discrédit. Il existe une liaison si intime entre l'ordre politique et les intérêts matériels sur lesquels le commerce d'exportation exerce tant d'influence, que l'on ne saurait trop appeler l'attention du gouvernement sur cet objet. C'est à lui d'ouvrir des débouchés, de faire jaillir des traités et des alliances des sources de richesses pour nos fabricants; mais il a le droit imprescriptible, le devoir même de réprimer l'amour du gain dans ses écarts, et d'empêcher que la liberté du commerce ne dégénère en abus. La Valachie nous est ouverte; les produits de son sol, qui tendent toujours à s'améliorer, sont déjà d'une bonne qualité, ses minerais abondants fourniront un jour un nouvel objet d'exportation, ses laines sont estimées en Allemagne : montrons-nous donc aussi comme acheteurs sur les marchés de Brailow, et nous y serons vendeurs à notre tour. Nos draps, nos mérinos surtout, si supérieurs à ceux des Anglais et moins chers cependant, trouveront là un débouché nouveau. Mais hâtons-nous, ou les étrangers, plus actifs et plus entreprenants, prendront pied avant nous. Le gouvernement a appelé l'attention de Marseille sur Brailow, mais ne devrait-il pas au moins placer un vice-consul dans cette dernière ville? L'Angleterre, la Russie, l'Autriche, les Deux-Siciles et le Piémont lui-même ont des agents à Brailow; c'est celui de l'Angleterre qui est chargé des affaires de France sous la surveillance du consul de Boukarest! Les fonctions fort importantes de ce consul sont surtout diplomatiques; c'est à Brailow que doit résider notre agent commercial; c'est là seulement que l'on peut étudier les ressources de la Valachie, instruire nos ports de la Méditerranée des variations des mercuriales, et indiquer aux chambres de commerce ceux de nos produits dont l'écoulement serait le plus certain, toutes choses qu'un vice-consul anglais, si loyal qu'on doive le supposer, ne pourra jamais faire. Que des relations s'établissent entre la France et

la Valachie, et les sympathies bien réelles que les Valaques éprouvent pour nous deviendront plus vives encore. Si nos commerçants s'élèvent de l'intérêt particulier à l'intérêt national, s'ils apportent dans leurs actes cette bonne foi, cet orgueil de bien faire, qui les distinguaient jadis, les services qu'ils peuvent rendre à notre pays sont immenses. De pareilles entreprises doivent enrichir d'abord ceux qui les feront; elles seront, en outre, utiles à la France sous plus d'un rapport, et à la Valachie dont elles favoriseront l'élan progressif. Ainsi entendu, le commerce n'est plus seulement un moyen de fortune, un trafic; c'est une des plus honorables professions que l'homme puisse embrasser.

ÉDOUARD THOUVENEL.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mai 1839.

Les événements ne semblent pas devoir laisser longtemps le nouveau ministère dans une situation indécise. En ce qui est de l'extérieur, les dernières nouvelles de l'Orient, tout en laissant encore l'espoir du maintien du *statu quo* entre le sultan et le pacha d'Égypte, ont donné une impulsion à laquelle il est impossible de se soustraire. L'Angleterre augmente déjà ses forces dans les mers du Levant, de grands mouvements de troupes se font dans l'empire de Russie. D'un autre côté, des ordres d'armement et de départ ont été expédiés dans nos ports, et le ministère vient de demander à la chambre un crédit de dix millions pour subvenir aux nouveaux besoins de notre marine.

Quelques lignes insérées dans un journal, le 25 de ce mois, ont tout à coup jeté l'alarme dans tous les esprits, comme si la marche d'un événement prévu depuis longtemps les avait pris au dépourvu. La nouvelle était conçue en ce peu de mots : « On annonce que des hostilités ont éclaté, en Syrie, entre l'armée turque et l'armée égyptienne. » — Sur quel point de la Syrie? Quelle était la nature de ces hostilités et leur importance? Qui avait été l'agresseur? Le sultan ou le pacha, le suzerain ou le vassal? C'étaient là d'importantes questions auxquelles les hommes les plus haut placés et les mieux informés par devoir ne pouvaient nullement répondre. Enfin, une lettre d'Artin-Bey, premier secrétaire du vice-roi d'Égypte, au ministre du pacha Boghos-Bey, est venue dissiper quelques inquiétudes, sinon les appréhensions causées dans ce moment difficile par un événement qui n'eût pas dû paraître inattendu. D'après cette lettre, l'armée turque aurait pris l'initiative, et se serait portée sur Bylégik ou Byr, et y aurait fait quelques fortifications. Byr est toutefois, comme le faisait observer l'ambassadeur de Turquie à Paris, sur le territoire du Grand Seigneur, et l'occupation de cette ville par les troupes ottomanes, ainsi que le passage de l'Euphrate qui a dû avoir lieu en pareil cas, ne constitueraient pas encore une agression de la part du sultan Mahmoud.

De son côté, le vice-roi, voulant aussi repousser tout reproche d'agression, déclarait avoir défendu à son généralissime de faire aucun mouvement avant d'être sûr du mouvement des troupes du Grand Seigneur. L'armée turque qui

se présente au revers de la Syrie, est forte de 50,000 hommes environ, divisée en trois corps. C'est le second corps de cette armée, composé de 20,000 hommes, qui aurait passé l'Euphrate à Byr, tandis que le premier, appuyé à la rive gauche, attendrait les renforts que doit amener le pacha de Bagdad, et que le troisième, de 15,000 hommes comme le premier, garderait les défilés des monts, dont la possession assure la communication avec Constantinople. Selon les mêmes nouvelles, le vice-roi aurait encore la moitié de ses forces en Syrie, à peu près 100,000 hommes, dont 71,200 infanterie, et 27,900 de cavalerie. Dans ce nombre figurent 4,900 hommes formant trois régiments d'artillerie. Ces troupes sont mieux exercées, mieux commandées que celles des Turcs, et l'on voit, par les chiffres, que l'issue de cette lutte ne serait guère douteuse. Tandis que les troupes turques prennent ainsi position sur la limite du pachalik de Diarbekir, Ibrahim-Pacha occupe celui d'Alep avec 30,000 hommes réunis dans un camp de manœuvres près de la ville de ce nom, prêt à marcher vers l'est, et à envoyer Soliman-Pacha dans l'Anatolie, avec un corps de 35,000 hommes. D'un autre côté, Kurschid-Pacha opère déjà dans l'Arabie, et s'est emparé, dit-on, d'une île du golfe Persique, non loin du Schattel-Arab. La guerre se trouverait ainsi portée dans deux directions, et amènerait une complication nouvelle, car l'Angleterre, mécontente de la Turquie, mécontente du pacha qui a refusé au colonel Campbell, consul général d'Angleterre, l'autorisation de laisser passer 6,000 hommes de troupes anglaises sur le territoire égyptien; l'Angleterre proteste contre la marche de Kurschid-Pacha dans l'Arabie, et menace de regarder tout progrès ultérieur comme une déclaration de guerre.

Tout ceux qui ont examiné avec quelque suite la marche des affaires politiques en Orient, ont remarqué la direction adoptée par le cabinet anglais depuis quelques années. Plus frappée des progrès de la Russie en Perse et dans les petits khanâts de l'Orient, que satisfaite des améliorations apportées dans la navigation à vapeur, et de la rapidité, presque double en vitesse, avec laquelle elle peut porter ses troupes et ses dépêches vers ses possessions des Indes orientales, l'Angleterre cherche à s'ouvrir une autre route. Cette route est l'Égypte, l'ancienne voie commerciale du moyen âge. Tant que l'Angleterre s'est regardée comme maîtresse incontestée de l'Inde, n'ayant à y lutter qu'avec les Birmans, les Mahrattes et les autres nations indigènes, elle s'est contentée de cette seule voie de communication qui s'ouvrait à elle, en affrontant les tempêtes du cap de Bonne-Espérance et du canal de Mozambique; aujourd'hui il lui faut une voie plus prompte et plus facile. La ligne d'opérations qu'elle projette, ligne à la fois commerciale et militaire, doit s'étendre d'abord de la côte maritime de l'Égypte à la mer Rouge; et c'est pour obéir à la fois à cette double pensée, que le gouvernement britannique a fait deux tentatives qui ont également échoué près du pacha : la demande d'un passage de 6,000 hommes de troupes anglaises, et le projet d'établissement d'un chemin de fer de la capitale de l'Égypte à Suez, aux frais du gouvernement anglais. On sait que chaque nation fait elle-même les frais du transport de ses dépêches en Orient, et cette dernière proposition se trouvait ainsi motivée par l'importance de la correspondance entre l'Angleterre et les provinces voisines de la mer

Rouge. Mais le vice-roi pensa, avec raison, qu'une route commerciale aussi solidement établie pourrait devenir une route militaire, et il refusa l'autorisation. L'Angleterre ne s'est pas moins assurée d'une des extrémités de la ligne qu'elle projetait, en s'emparant d'Aden, port admirable, position inexpugnable à l'entrée de la mer Rouge, marché sûr et accessible, dont les Anglais peuvent faire le centre du commerce de l'Afrique et de l'Arabie. L'autre tête de cette ligne est Alexandrie, dont la possession permettrait à l'Angleterre de percer jusqu'à Suez en prenant pour route le Nil, de Rosette au Caire, ou en pratiquant un chemin de fer, comme en même temps d'atteindre l'Euphrate en traversant la Syrie jusqu'à ce Byr où a lieu en ce moment la collision des Turcs et des Égyptiens, et en partant de l'Euphrate, pour étendre ses communications jusqu'à Khareck, dont elle vient également de s'emparer, dans le golfe Persique. Ce n'est donc pas sans raison que nous avons fait observer combien la question d'Orient se trouve compliquée par les vues actuelles de l'Angleterre.

Quelles que soient les nouvelles plus récentes du théâtre des événements, elles ne sauraient diminuer le danger qu'offre cette complication nouvelle. Il est évident, d'après la teneur des lettres reçues des deux parties de l'Orient, que ni le sultan ni le pacha ne veulent prendre sur eux la responsabilité de l'initiative d'une guerre, et qu'ils cherchent à se donner réciproquement le caractère d'agresseur. En effet, les lettres de Constantinople du 7 annoncent que l'armée du Kurdistan a quitté, il est vrai, Malatia pour se porter en avant sur Sémirat, ce qui la met à la frontière du pachalik d'Alep et à très-peu de distance de Byr; mais Nouri-Effendi se hâte de déclarer que des raisons hygiéniques ont seules déterminé ce mouvement. Malatia est, il est vrai, une position faible sous le rapport stratégique; mais Malatia est aussi malsaine, et, avant tout, le Grand Seigneur a dû s'occuper de la santé de ses troupes. Sémirat, situé entre les montagnes du Diarbekir et celles de Marrasch, n'offre peut-être pas beaucoup de conditions de salubrité, et si le besoin d'un air plus pur forçait les troupes turques à descendre dans les plaines d'Alep, elles ne pourraient accomplir les prescriptions des médecins de l'armée qu'en livrant une bataille rangée aux soldats d'Ibrahim-Pacha. Les mêmes lettres annoncent la sortie de la flotte ottomane, qui irait s'échelonner dans le Bosphore. Apprendrons-nous plus tard que la santé des équipages exige les eaux de l'Archipel ou de la mer de Candie?

Les lettres d'Alexandrie de la même date présentent la marche des troupes turques sous un tout autre aspect. La marche de ces troupes est regardée comme un commencement d'hostilités. On annonce qu'elles sont établies sur le territoire de Syrie, et non sur les terres qui relèvent directement du Grand Seigneur. Toutefois le vice-roi ne croit pas pouvoir prendre trop de précautions pour éviter de se constituer agresseur, et il répond à son fils, qui lui demande de nouvelles instructions, par ces paroles, qu'il entend donner à l'Europe comme l'expression officielle de sa pensée : « Continuer à ne rien faire qui puisse être considéré comme une provocation au combat, même dans la situation nouvelle faite par l'armée ennemie. » Mais comment ne pas croire à l'imminence des hostilités, quand le pacha fait annoncer que les troupes turques sont venues camper sur le territoire de la Syrie? Sait-on bien toute la

valeur de ce mot Syrie dans la bouche du pacha, et toute l'importance de la dénégation de l'ambassadeur turc à Paris, qui se hâte de déclarer ici à tout le corps diplomatique et au ministre des affaires étrangères, que les troupes du Grand Seigneur sont à Byr. sur l'Euphrate il est vrai, mais sur le territoire turc, à quelques pas du pays de Cham ou de Syrie, il en convient, mais non pas en Syrie? Toute la question d'Orient est là pour l'heure; il s'agit uniquement de savoir si, par des raisons hygiéniques ou autres, les troupes du sultan sont en Syrie ou si elles n'y sont pas.

Pour ce qui est de la Syrie elle-même, on sait que cette contrée a toujours été ou l'objet des discordes qui ont eu lieu entre le sultan et son vassal, ou le but où tendait celui-ci en prenant les armes soit pour, soit contre son suzerain. La première investiture de la Syrie qui eut lieu en faveur de Méhémet-Ali, fut la récompense de sa guerre contre les Wahabites, sur lesquels il reprit la Mecque et Médine, les villes saintes, dont la perte affaiblissait l'autorité du Grand Seigneur, comme khalif ou chef des croyants. Mais bientôt la Syrie fut reprise à Méhémet-Ali, et elle ne lui fut rendue qu'à l'époque de la guerre de Grèce, en remercîment de la flotte que le pacha équipa à ses frais et envoya au Grand Seigneur. Toutefois, ce don fut encore accompagné de quelques restrictions, et Méhémet-Ali fut obligé de lutter, pour la possession de la Syrie, contre le pacha d'Acre, soutenu par la Porte. On sait le résultat de cette dernière guerre. Ibrahim-Pacha s'avança le long de la mer jusqu'aux provinces les plus rapprochées de la capitale, et la Porte fut forcée de rendre la Syrie à son père, après avoir achevé d'aliéner l'indépendance de l'empire ottoman, en demandant le secours des Russes. Qu'on juge de l'irritation que doit causer aujourd'hui au pacha ce qu'il regarde comme une tentative pour prendre la Syrie à revers, et la lui arracher une quatrième fois! Ses appréhensions ont dû se changer en certitude, s'il faut ajouter foi aux nouvelles apportées le 10 à Syra, par un bateau à vapeur, frété, dit-on, par le consul général de Russie à Alexandrie, d'après lesquelles l'armée turque aurait réellement pénétré sur le territoire syrien.

L'incertitude qui règne sur toutes ces nouvelles ne permet encore d'asseoir aucune opinion; mais, à nos yeux, les événements peuvent prendre une face toute diverse, selon la nature de la collision qui vient de s'engager, ou qui est sur le point d'avoir lieu. Ils peuvent se présenter d'une manière plus ou moins défavorable, selon que l'agression sera venue du pacha ou de la Porte. Sans doute les intérêts des puissances comme leurs rivalités seront les mêmes; mais le droit d'agir changera; et sans connaître les événements, la France comme l'Angleterre doivent déjà avoir réglé leur conduite, de manière à n'avoir plus qu'à appliquer les principes, dès que les faits seront connus.

Depuis la révolution grecque, la Turquie a été poussée, de plus en plus, dans la voie où elle était entraînée longtemps avant. A cette époque, et dans une note présentée par l'envoyé russe, la Russie mit en question l'existence même de l'empire turc, car c'était la mettre en question que de déclarer qu'elle voyait, dans la conservation du gouvernement turc, un moyen de plus de consolider la paix en Europe. L'empire turc n'était plus ainsi un principe en Europe, mais une affaire de convenance, un avantage dont il fallait profiter. Des

événements terribles pour la Turquie donnèrent une grande force aux termes de cette note, et depuis le traité d'Andrinople jusqu'au traité d'Unkiar-Skelessi, la décadence de cet État fut bien rapide. Toutefois le traité d'Andrinople était encore un acte de puissance à puissance. La force donnait à la faiblesse dont elle triomphait les raisons de ses actes. La Russie s'emparait de la rive gauche du Danube; mais c'était, disait-elle, dans un intérêt tout européen, pour former des établissements sanitaires et limiter les ravages de la peste. Si elle exigeait la remise des forteresses de Circassie, ce n'était que pour mettre un terme au commerce des esclaves. Deux cents lieues de côtes garnies de forteresses, l'interception de la route commerciale intérieure de l'Europe vers la mer Noire, la séparation presque totale des principautés et de la Porte, la prépondérance de la Russie dans ces provinces, des avantages commerciaux, des frais de guerre, tels étaient les beaux résultats de ce traité. Il faut néanmoins savoir toujours gré à ceux qui imposent des conditions, quand ils emploient des formes modérées et justifient leurs prétentions par des principes, car ces formes et ce langage montrent qu'on se croit obligé de ménager ceux qu'on a réduits, et en politique, c'est une preuve incontestable qu'on leur reconnaît encore quelque force. Les termes du traité d'Andrinople, quelque sévères qu'en fussent les articles, prouveraient ainsi que la Turquie existait encore comme puissance aux yeux de la Russie; et, en effet, il a fallu de nouveaux événements, plus malheureux encore que les premiers, pour changer les conditions d'existence de l'empire ottoman.

Ces événements eurent lieu entre le traité d'Andrinople et celui d'Unkiar-Skelessi, qui fut le résultat du refus que fit l'Angleterre de secourir la Porte contre son vassal, et, disons-le, du peu d'appui donné à notre ambassadeur, qui sentait toute l'importance du rôle que pouvait jouer la France en Orient. L'appui que la Porte avait cherché vainement près de la France et de l'Angleterre, elle dut le recevoir de la Russie, tout en voyant ce que lui coûterait la protection d'une puissance si voisine. Grâce à l'Angleterre et à la France, la Russie préserva réellement l'empire turc, ou du moins la capitale de cet empire. Elle avait pénétré dans le Bosphore, elle eut la modération ou plutôt l'habileté de le quitter; mais, en signant le traité d'Unkiar-Skelessi, la Russie emporta la clef du poste important qu'elle évacuait, et elle se réserva d'en interdire l'occupation à toute autre puissance. Tel est l'état où sont les choses aujourd'hui.

On a parlé d'une double note échangée entre le gouvernement français et le gouvernement russe, où le premier de ces deux cabinets déclarait que le traité d'Unkiar-Skelessi lui semblait non avenu en ce qui concerne la France. Nous avons trop souvent plaidé en faveur de la force des traités pour reconnaître une grande force à cette assertion. C'était à la France, c'était à l'Angleterre d'empêcher la conclusion de ce traité, contre lequel personne n'a protesté hautement. Maintenant, s'il y a lieu de le faire rompre, il ne faut pas se le dissimuler, ce sera la guerre; et ce n'est pas là une des moindres complications de la question d'Orient.

Toutefois, il semble qu'en ce moment le gouvernement turc veuille donner par ses fautes même, à la Russie et à l'Angleterre, les moyens de maintenir

pour l'heure la paix en Orient. Par le traité du 8 juillet, la Russie s'est faite la protectrice de la Turquie, protection chèrement achetée sans doute, qui coûtera plus cher encore, mais qui a été acceptée par la Porte quand elle s'est engagée à fermer les Dardanelles aux autres puissances, et la Russie à défendre le sultan contre toute agression du côté de l'Égypte. Ainsi la moindre tentative hostile faite par le pacha pourrait donner lieu à une occupation de Constantinople par les Russes; mais rien de ce genre n'a été stipulé dans le cas d'une agression de la part du Grand Seigneur contre le vice-roi d'Égypte, et dans ce cas, le gouvernement turc n'est pas plus engagé à recourir à la protection des Russes qu'à celle de l'Angleterre et de la France. Il est libre de se défendre sans la tutelle de la Russie. Voilà un vaste champ ouvert aux négociations; et, dans cette circonstance, la France et l'Angleterre pourront déployer à leur aise ce qu'elles ont d'habileté et de force.

Dans l'état d'égalité où l'agression du Grand Seigneur placerait ces trois puissances, il leur sera moins difficile de s'entendre, si le *statu quo* convient à leurs intérêts. La Russie ne pouvant, en principe, se prévaloir, dans cette circonstance, du droit de protection que lui donne le traité du 8 juillet, en cas d'attaque de la part du pacha d'Égypte, il n'y aurait pas lieu à débattre le plus ou moins de valeur de ce traité aux yeux de la France et de l'Angleterre, et ce serait un grand pas de fait dans la voie des conciliations. Par les correspondances d'Odessa, de la même date que les premières nouvelles d'Orient, nous voyons, il est vrai, que le commandant en chef des forces de la mer Noire a quitté la rade d'Odessa à la tête de cinq vaisseaux de haut bord, de trois frégates, de trois corvettes, d'un brick et de deux bateaux à vapeur, pour prendre la direction des Dardanelles, et que ses instructions lui prescrivent de donner secours et protection à la Turquie. Mais nous savons aussi que la Turquie n'invoquera la protection des armées et des flottes russes qu'autant qu'elle s'y trouvera contrainte par les traités; et, encore une fois, le sultan a le droit de n'être pas *protégé* par la Russie, s'il prend l'initiative des hostilités. Et comme il n'y a pas de traité du 8 juillet entre la France et le pacha d'Égypte, ni entre le pacha et l'Angleterre, aucun des contendants n'ayant à subir la protection d'une grande puissance, il se peut que la collision soit contenue dans le cercle étroit d'un pachalik ou deux, et arrêtée enfin par l'union des trois puissances.

Un publiciste distingué a fait une remarque qui est plus qu'ingénieuse, car elle est juste et profonde. Il a dit que la question d'Orient, telle qu'elle se présente aujourd'hui, est toute de prépondérance pour l'Angleterre et la Russie, et qu'elle ne changera de nature que si de fatales circonstances le veulent ainsi. Il y a longtemps que nous avions émis cette pensée. L'écrivain que nous mentionnons reconnaît que l'Angleterre, en plusieurs occasions, a témoigné peu de bienveillance au vice-roi d'Égypte; il avoue qu'il serait facile, en rassemblant tous les faits, de supposer à l'Angleterre des projets ambitieux sur l'Égypte; mais il ne croit pas que l'Angleterre cherche à s'emparer de l'Égypte. Nous avions émis dès longtemps, au sujet de la Russie, des pensées sinon aussi heureusement exprimées, du moins semblables. Sans doute l'Angleterre veut aujourd'hui beaucoup de choses en Égypte; elle y veut ouvertement une route

commerciale, presque aussi ouvertement une route militaire; elle veut aller aux Indes par l'Euphrate et par la mer Rouge; elle veut la prépondérance en Égypte, mais elle ne veut pas l'Égypte, car même, pour le moment, l'Angleterre a déjà assez à démêler avec l'Europe, et elle est assez sensée pour ne s'attacher qu'aux avantages réels d'une position, en mettant de côté le vain orgueil du titre de la possession. Nous n'affirmerions même pas qu'en dépit de certaines apparences, l'Angleterre ne fît encore assez état de la France pour reculer devant la conquête de l'Égypte, en songeant que nous ne pourrions pas voir avec indifférence un semblable établissement. La Russie est dans une situation un peu semblable à l'égard de la Turquie. La Russie a de grands projets d'ambition, sans doute; mais son plan, quelque vaste qu'il soit, ne s'exécute que trop promptement depuis quelques années, et nous ne serions pas étonnés si elle désirait s'arrêter quelque temps sur cette pente trop rapide. Ce serait donc aussi la prépondérance qui serait le but de ses efforts. La Russie a fait plus en Turquie que l'Angleterre en Égypte. Elle s'est ouvert toutes les routes qui mènent à Constantinople; elle est occupée en ce moment à vaincre les obstacles qui s'opposent à sa prise de possession de toute une rive de la mer Noire, la côte d'Abasie; ses arsenaux de Sébastopol, de Nikolajew et de Cherson ressemblent à trois batteries braquées sur Constantinople; un traité plus puissant que les pièces de canon des Dardanelles ferme l'entrée du détroit aux escadres de la France et de l'Angleterre; les frontières turques sont découvertes, et la Russie s'est assurée, dans le Laristan, jusqu'à un petit district montagneux qui avait gêné les mouvements de son armée dans la dernière guerre. Tout est donc prêt pour *secourir* le sultan; mais la Russie a un commerce étendu avec l'Orient; les intérêts de ce commerce s'accroissent dans une proportion rapide. Ira-t-elle risquer une guerre générale pour s'assurer d'avantages matériels que lui donne la paix? Nous en doutons, car ce serait confier à des hasards ce que le temps lui réserve plus sûrement; et la Russie s'est montrée jusqu'à ce jour au moins aussi intelligente de ses intérêts que peut l'être l'Angleterre.

Il est cependant des résultats que toutes les sagesses humaines ne peuvent éviter ni prévoir. Il y a bien loin de Byr et de Malatia à Constantinople, et même, en suivant sa première route, Ibrahim-Pacha ne franchira pas les pachaliks d'Alep, d'Adana, la Taurus, la Karamanie et l'Anatolie, avant que les puissances européennes n'aient eu le temps de prendre leurs mesures; mais ce qu'on a l'espoir d'éviter aujourd'hui arrivera peut-être un jour. La Russie sera peut-être obligée ce jour-là de protéger Constantinople, c'est-à-dire d'occuper le Bosphore, et l'Angleterre se trouverait peut-être disposée, en pareil cas, à protéger aussi, à sa manière, le sultan, en s'emparant des États de son ennemi et en s'établissant dans la basse Égypte, cette plage commode qui s'étend de la Méditerranée à la mer Rouge. Que ferait alors la France?

Nous nous plaisons à croire que cette question a déjà été faite dans les conseils de la France, et qu'une détermination a été prise. La France ne peut errer en Orient sans plan et sans politique entre la Russie et l'Angleterre; et dans le cas d'une démonstration décisive de la part d'une de ces puissances ou de toutes les deux, il y a, sans doute, une ligne à suivre, un principe à adopter

d'avance. Ce principe doit être tout français. Sous la restauration, le rôle de la France eût été bien simple. Dans le cas de l'occupation de Constantinople, la France eût occupé l'Égypte. L'Égypte est un point important pour la France, et elle doit aussi y pratiquer un système de prépondérance ; mais l'alliance de l'Angleterre nous commande aujourd'hui plus de réserve, car l'alliance anglaise est, depuis neuf ans, la sauvegarde de la liberté en Europe : or n'eût-elle eu que ce seul résultat, la France aurait un intérêt vital à maintenir cette alliance. On ne doit pas perdre de vue cependant que l'Angleterre a un intérêt égal à conserver des rapports étroits avec la France. Agissons donc sur le pied d'égalité avec l'Angleterre, et que cette alliance ne soit pas un marché de dupes qui nous soumettrait à une enquête minutieuse de tous nos actes, à une surveillance jalouse, qui nous interdirait le droit de veiller partout nous-mêmes à nos intérêts, d'étendre nos rapports où bon nous semble, et qui irait jusqu'au contrôle du choix de nos agents, comme l'Angleterre s'est permis plus d'une fois de le faire ! L'accord parfait de la France et de l'Angleterre dans la question d'Orient sera d'un poids immense tant qu'il s'agira de faire face à la Russie ; mais l'Angleterre doit aussi s'imposer le devoir de ne pas faire dominer ses vues sur celles de la France en Égypte ; ou en pareil cas, la France doit faire ses réserves. Nous entendons sans cesse parler des frontières du Rhin comme du dédommagement qui attendrait la France. Les frontières du Rhin n'appartiennent ni à la Russie ni à l'Angleterre ; c'est une question qui intéresse à un haut degré l'Autriche, la Prusse et la confédération germanique ; et si, une fois l'Orient occupé par la Russie et l'Angleterre, on traitait cette question dans un congrès, l'Angleterre, qui s'est opposée depuis neuf ans à notre établissement à Anvers et dans les ports de la Belgique, ne nous laisserait pas donner le Rhin pour frontière. Le *statu quo* en Orient ou un pied assuré en Égypte, telle doit être la politique de la France. C'est donc une double tâche que la France se trouve avoir à remplir, et deux influences qu'elle doit limiter, celle de la Russie au Bosphore, et celle de l'Angleterre aux bouches du Nil.

De telles vues ne peuvent affaiblir l'alliance de la France et de l'Angleterre, qui est basée sur des intérêts communs. Quelques esprits par trop prévoyants s'inquiètent d'un ministère tory et d'une alliance anglo-russe. Une telle union est impossible ; elle se romprait aussitôt qu'elle serait conclue, dans chaque port, dans chaque bazar, dans chaque comptoir de l'Orient. La France, au contraire, en se montrant avec dignité l'alliée et non le satellite de l'Angleterre, jouira de toute sa force et de l'influence que donne un désintéressement non contesté. La France seule peut désirer, sans arrière-pensée, que Constantinople et Alexandrie, que la Turquie et l'Égypte, se conservent comme États indépendants, avec cette hiérarchie nominale que la suzeraineté établit entre eux. Voilà donc une politique toute faite, dont toutes les conséquences peuvent être prévues d'avance, et qui ne doit laisser d'incertitude dans aucune des circonstances qui vont se présenter.

Un fait moral doit surtout frapper tous les hommes intelligents : c'est que, dans cette question d'Orient, la France ne peut être regardée, même par les esprits les plus prévenus contre elle, comme un instrument de désordre en Europe. Elle se présente, au contraire, tout naturellement, dans cette circon-

stance, comme défendant les intérêts de l'ordre européen. Elle n'a là aucun intérêt révolutionnaire. Elle est plus intéressée à la paix du monde qu'aucune puissance, et elle plaide à la fois à Constantinople pour l'Autriche, pour la Prusse, pour l'Allemagne, en défendant le système d'équilibre général où figurent ces États. C'est là ce qui doit faire la force de la France, et l'encourager à parler haut. Personne, en un mot, n'est plus intéressé que la France à faire triompher, en Orient, ce principe : *maintenir*. Mais si ce principe succombait, si toutes les puissances qui se sont agrandis sans relâche depuis 1815, tandis que la France, diminuée alors, est restée stationnaire, si toutes ces puissances voulaient encore s'étendre, la France manquerait alors à tout ce qu'elle se doit, si elle ne s'assurait une poste avancé vers l'Orient, et ce poste, nous l'avons dit, c'est le pays où nous avons laissé de si beaux souvenirs.

Mais il faut que l'autorité du gouvernement s'affermisse en France pour que nous soyons influents ailleurs. Nous pourrions demander si le ministère actuel est dans les conditions nécessaires pour donner au pouvoir cette force de cohésion dont il a tant besoin, car jamais les affaires extérieures n'ont nécessité une direction plus ferme et plus expérimentée. Là-dessus, les dernière nouvelles d'Orient ne peuvent laisser aucun doute. Les déclarations du gouvernement, dans la discussion des fonds secrets, révèlent aussi de sérieuses difficultés intérieures. Elles prouvent que les associations politiques ont conservé toute leur organisation, et qu'il faut les combattre plus vigoureusement que jamais. Que voyons-nous cependant? C'est à qui se refusera à imprimer une direction à ce cabinet. M. Passy annonce que les principes sont les mêmes, et que quelques préventions qui subsistaient encore s'effacent chaque jour. N'est-ce pas déjà beaucoup trop, dans une situation aussi difficile, qu'il y ait des préventions à effacer entre les membres d'un même cabinet? Assurément, ce n'est pas pour affaiblir le ministère que nous parlons de sa faiblesse. C'est une tactique qui ne nous convient pas; mais il est impossible, en jetant un coup d'œil sur la situation intérieure et extérieure du pays, de ne pas être frappé des embarras qui se manifestent dans le ministère du 12 mai. La politique adoptée par ce cabinet, s'il est vrai qu'elle soit fixée, est, nous dit-on, celle du centre gauche, qui n'y occupe cependant que les postes secondaires. Le centre gauche imposerait donc ses idées, sans avoir le droit de les mettre à exécution dans les départements où ces mesures doivent être pratiqués, et sans pouvoir s'assurer si cette exécution est possible. Ainsi M. Duchâtel, qui représente le parti doctrinaire, serait, à l'intérieur, l'exécuteur des idées du centre gauche, dont il ne peut être le partisan. Chaque ministre, dans le cabinet actuel, se trouve donc appelé à faire autre chose que ce que son aptitude et sa capacité voudraient qu'il fît, et peut-être chacun d'eux appelé à la tribune pour y parler du département qu'il n'administre pas, le défendrait-il avec succès contre l'opposition, tandis que les uns gardent le silence, et que les autres parlent faiblement quand il s'agit des affaires qu'ils dirigent.

Encore une fois, nous voudrions donner au pouvoir toute la force qui lui manque, et venir en aide à ce cabinet composé d'éléments si divers; mais la presse qui a défendu l'ordre et qui veut le défendre encore, est bien embar-

rassée de son rôle, et elle se voit souvent réduite à se demander à qui elle a à faire. Que répondre, par exemple, à ceux qui reprochent à quelques-uns des ministres actuels de n'être ni les sommités de parti qu'ils réclamaient eux-mêmes quand ils étaient dans la coalition, ni les spécialités qu'ils voulaient voir aux affaires, ni ces politiques résolus qui devaient établir leur système, et le faire dominer? Enfin, quand on se demande quels principes les ministres ont apportés au pouvoir, on est encore embarrassé de répondre, car jusqu'à présent le ministère s'est contenté de demander le budget, les fonds secrets, le crédit de 10 millions, et il s'est abstenu d'exposer son système. Nous voyons, il est vrai, qu'on tient, si peu que l'on parle, le langage du centre gauche; mais il nous semble aussi qu'on ne s'écarte pas de la politique des 221, et ceci, nous le disons en l'honneur du ministère. Mais alors qu'y a-t-il de changé en France, à quelques hommes de talent et de cœur, à quelques spécialités près, qui ont quitté les affaires? Il suffirait donc qu'un ministère eût deux années de date pour qu'il devînt nécessaire de le remplacer par un autre, et ce serait là tout le secret du bruit que faisait la coalition. A la bonne heure! Le mal alors ne serait pas aussi grand que nous le pensions.

Le ministère du 12 mai sera donc destiné à essuyer toutes les attaques dont le ministère du 15 avril a été l'objet; nous désirons qu'il les mérite également par son ardeur à défendre l'ordre et à pratiquer les principes de modération qui avaient rendu le calme à la France. Déjà nous avons entendu, dans la discussion des fonds secrets, les adversaires du cabinet actuel regretter les ministres du 15 avril, et déclarer que ces derniers étaient plus indépendants, plus parlementaires que les membres du nouveau ministère. Nous avons vu avec plaisir que les anciens ministres du 15 avril présents dans la chambre n'acceptaient pas cette manière de revenir sur les attaques dont il avaient été l'objet, qu'ils ont repoussé, par la bouche de M. de Salvandy, ces éloges dont la source leur paraissait un peu suspecte. M. de Salvandy s'est montré en cela fidèle à son caractère honorable, et il a accompli la promesse qu'il avait faite, au nom de ses collègues, de ne pas imiter la coalition, et de ne pas retourner sur leurs bancs de députés ou de pairs pour susciter systématiquement des embarras au pouvoir. Toutefois, l'acte de générosité et de loyauté de M. de Salvandy ne donnera pas au cabinet actuel la force qu'il n'a pas, et que nous lui souhaitons. Les membres de la coalition qui y figurent peuvent profiter de ce bon exemple, donné par un ancien ministre; mais ce bon procédé n'affaiblira pas le souvenir des actes de la coalition. C'est ainsi que les meilleures intentions se trouvent déjouées par l'effet de la position du pouvoir actuel, et que ceux qui le traitent avec le plus de bienveillance ne parviennent pas à le servir en réalité.

Sachons gré néanmoins à M. de Salvandy d'avoir établi, par son témoignage, que la méthode adoptée par le ministère actuel pour la tenue des conseils a été pratiquée par d'autres ministères. Il est de notoriété que des conseils avaient lieu sans cesse pour les affaires courantes, hors de la présence du roi, et que dans ces conseil se traitaient tous les intérêts publics. C'est en répétant chaque jour le contraire qu'on est parvenu à fausser l'opinion, et l'ancien ministre de l'instruction publique a eu raison de reconnaître le danger qu'il y a de n'op-

poser que le silence à de fausses assertions. Toutefois, nous n'avons jamais cessé de combattre celle-ci, et d'affirmer que de grandes affaires politiques, celles de Suisse par exemple, avaient été traitées en l'absence du chef de l'État. Mais les feuilles de la coalition répétaient chaque jour que le ministère n'était ni responsable ni parlementaire; et, en pareil cas, c'est trop souvent la persévérance du plus grand nombre qui l'emporte sur la vérité.

Des paroles telles que celles qui ont été prononcées dans la chambre par M. de Salvandy, à l'occasion des fonds secrets, ne peuvent que ramener les partis aux idées de justice et de convenance dont ils ne se sont que trop écartés depuis un an. L'impression favorable que nous avons reçue de ce discours est trop vive et trop entière pour nous permettre d'approuver la guerre qui se fait en ce moment, au nom des principes d'ordre et de modération, à l'un des hommes les plus éminents du centre gauche, resté hors du pouvoir. Nous parlons de M. Thiers. C'est au nom même de l'habileté et du dévouement au trône dont a fait si souvent preuve la feuille qui le combat si vivement, que nous désapprouvons cette guerre. M. Thiers, et la feuille dont nous parlons, lui rend cette justice, M. Thiers a, outre sa brillante éloquence et la supériorité incontestable de son esprit, le don de comprendre mieux que personne les nécessités du gouvernement. Il sait, il l'a montré souvent, à la fois l'organiser dans un moment d'anarchie et le défendre avec vigueur dans un moment de péril. La vivacité de l'esprit a ses inconvénients comme ses avantages : celle de M. Thiers l'a placé aux premiers rangs dans la coalition. Tout en ne suivant que de très-loin les principes avancés de quelques-uns de ses coalisés, il a exigé certaines conditions de gouvernement qui n'étaient pas entièrement celles du 15 avril, et il a eu du moins le mérite de rester fidèle à sa pensée. Si M. Thiers s'est trompé, à coup sûr il s'est trompé de bonne foi, et il en a donné la meilleure preuve qui soit au monde en restant en dehors du gouvernement. Pourquoi donc l'en éloigner davantage en l'attaquant avec tant d'ardeur? Le pouvoir est-il donc si fort en France, qu'on sacrifie ainsi, de propos délibéré, un de ses meilleurs, un de ses plus vaillants soutiens! Eh quoi! ôter à la fois un soutien à la monarchie de juillet, et l'envoyer peut-être, à force de dégoûts, au milieu des adversaires de ce régime, est-ce là de l'habileté? On nous dira peut-être qu'un homme d'État qui ne tient pas, malgré tout, et quelles que soient les circonstances, au parti qu'il a embrassé, n'est pas un sujet regrettable. Mais n'avons-nous pas vu tout récemment les hommes d'État les plus sérieux et les plus graves mettre, par un mouvement d'humeur, le pouvoir à deux doigts de sa ruine, et le combattre par les actes les plus violents dans la chambre, dans la presse et dans les élections? Après ce que nous avons vu de la coalition, nul de ceux qui y ont figuré n'a droit d'être sévère pour les faiblesses et les revirements de la conscience d'autrui; et, en fait de changements de ce genre, ce n'est pas encore à M. Thiers que les récriminateurs pourraient s'adresser. Nous espérons, nous croyons fermement qu'il ne succombera pas à des faiblesses et à des tentations du genre de celles qu'il peut observer dans ses anciens alliés, mais nous voudrions plus de mesure dans ses adversaires actuels, à qui nous ne supposons d'ailleurs que de bonnes intentions.

L'habileté politique, l'intérêt du roi et du pays, veulent qu'on n'écarte pas,

à force de poursuites et de tracasseries, les hommes de talent et de ressources qui se trouvent momentanément en dissidence avec le gouvernement. Ils sont trop rares pour qu'on doive exposer la royauté à se priver de leurs services, et ce serait un manque de prévoyance que les sacrifier. M. Thiers et ses amis, ou ses amis seuls, combattent le gouvernement à cette heure; ils l'attaquent avec aigreur. Soit. C'est un grand mal sans doute, mais faut-il le rendre plus grand? Il y a quelques mois, M. Passy et M. Dufaure n'étaient-ils pas bien plus loin du gouvernement et bien plus aigris contre le pouvoir royal et le pouvoir ministériel, que M. Thiers ne l'est à cette heure? Où sont-ils et que sont-ils maintenant?

GOETHE.

FAUST,

DER TRAGÖDIE ZWEITER THEIL.

I.

Il y a des œuvres généreuses et fécondes entre toutes, mais que du premier coup on juge inaccessibles, tant ce luxe d'imagination qui en défend l'entrée épouvante dès le premier abord les intelligences paresseuses et les force à reculer, parce qu'en effet toutes les idées, toutes les formes s'y croisent pêle-mêle et flottent incessamment dans une vapeur lumineuse qu'on ne peut cependant appeler le jour. Tantôt c'est le symbole qui balance au vent du soir sa fleur de lotus à demi close, tantôt l'ode qui chante en ouvrant dans l'azur des cieux ses ailes d'aigle ; tantôt, enfin, la satire qui siffle sous vos pieds comme un serpent. Toutes les choses de l'esprit, tous les trésors dont il dispose, se trouvent entassés comme par miracle dans ces mondes de la pensée. Ainsi de la seconde partie de *Faust*. Quiconque ouvrira ce livre, unique peut-être dans le domaine de la poésie, hésitera d'abord, et sans nul doute, — à moins d'avoir en soi cette espèce de spontanéité excentrique qui fait que l'on peut suppléer par sa propre intelligence à l'obscurité d'un passage et jeter une lumière instantanée et vive sur un endroit ténébreux, de manière à ce que l'esprit puisse continuer sa marche sans obstacle, à moins d'avoir en outre un grand fonds de persévérance, — renoncera bientôt et pour jamais au chef-d'œuvre. En effet, les difficultés abondent et se multiplient à l'infini : la tentative gigantesque de cet homme qui rassemble dans la même épopée Hélène et Faust, Pâris et

Wagner, les kabires et les vulcanistes modernes, les *idées* de Platon et les *matrices* de Paracelse; l'attitude puissante de cet empereur singulier qui tient d'une main le monde antique et de l'autre ce monde nouveau, et tantôt les pèse gravement, tantôt s'amuse à les entre-choquer, jouant encore, dans sa fantaisie, avec les mille étincelles sonores qui peuvent en jaillir; il y a dans tout cela quelque chose qui vous étonne et qui vous épouvante. Par quel secret du génie tant d'éléments divers peuvent-ils se combiner harmonieusement? Quelle musique doit résulter de tant de passions contraires qui se trouvent en présence pour la première fois? Une musique étrange en vérité, qui vous surprend avant de vous ravir. Il en est de ce livre comme d'un temple antique au fond d'un bois sacré : des bruits éclatants s'en échappent, les cymbales vibrent, les clairons sonnent, la voix des prêtresses en délire domine le chœur; l'étranger égaré, qui ne sait rien des mystères qu'on y célèbre, se trouble à ces accents inaccoutumés, pâlit et veut s'enfuir, tandis que l'initié, immobile et debout, écoute avec recueillement, le front appuyé contre le marbre du portique. — N'importe : commencez toujours à lire ce grand livre avec la ferme résolution de ne point reculer devant les premiers obstacles; laissez-vous distraire, comme un enfant curieux, par les mille détails qui se rencontrent; prenez-les pour ce qu'ils sont : tantôt des perles au bord de l'Océan, tantôt des grains de sable sur le chemin. A travers le jour ou le crépuscule arrivez jusqu'au bout. Une fois là, essuyez la sueur de vos tempes, reprenez haleine un moment, puis mettez-vous au travail de nouveau et recommencez. Suivez alors tous les petits sentiers déjà battus, explorez les profondeurs ignorées; allez ainsi jusqu'à ce que l'œuvre se révèle à vous dans son imposante grandeur et sa magnifique unité. La tâche est rude, je le sais; mais, après tout, le chaos de Goethe, si toutefois il est permis d'appeler ainsi l'une des plus vastes compositions qui existent, le chaos de Goethe vaut bien qu'on s'y prenne à deux fois pour le débrouiller. D'ailleurs il y a, sinon de la gloire, du moins un certain contentement qui réjouit l'âme, à courir à la découverte des belles pensées que le monde ignore, et qui sont comme des îles vertes dans la création du génie.

Pour en revenir à la gravité d'une pareille entreprise, on ne saurait la révoquer en doute. Aux difficultés de langue, qui sont immenses (nulle part le style de Goethe ne subit plus immédiatement l'action de sa volonté despotique, nulle part il n'affecte plus de science dans les périodes, de précision dans le dialogue, de variété dans les rhythmes), viennent se joindre les embarras de toute sorte qui ne manquent jamais de naître pour l'interprétation de l'allégorie et du symbole. Sitôt que vous avez vaincu la lettre, l'esprit se dresse et vous résiste. Goethe enveloppe d'une double écorce de granit le diamant de sa pensée, sans doute pour le rendre impérissable : c'est à l'intelligence de faire vaillamment son métier de lapidaire.

Il me semble que ce doit être pour le génie une auguste volupté que de donner ainsi libre carrière à toute son inspiration, et d'en arriver un jour à ne plus compter avec lui-même, à ne plus choisir, à ne plus émonder avec la faucille de la raison l'arbre touffu de ses idées. La critique qui refuse avec obstination, à des hommes de la trempe de Goethe et de Beethoven, le droit de divaguer un jour à leur manière, est évidemment pédante et ridicule. Qu'im-

portent les proportions d'une œuvre, si le maître a le souffle assez grand pour l'animer? si sa poitrine contient assez de flamme pour y répandre la lumière et la vie? Au reste, de pareilles entreprises ne se font guère que dans la maturité de l'âge et du cerveau; à vingt ans elles sont folles : que signifie de vouloir aborder l'infini avant d'avoir pris possession de la terre où l'on vient de naître? Goethe, que la pensée de Faust n'a cessé de poursuivre un seul instant, lorsqu'il écrivait à son début les pages brûlantes de *Werther*, roulait déjà peut-être dans sa tête ces combinaisons sublimes; mais il était loin de les vouloir exécuter encore : il réservait cette tâche à l'expérience de sa vieillesse; il sentait que, pour qu'une œuvre semblable fût durable et ne pérît pas dans la confusion, il fallait, avant d'y mettre la main, avoir acquis la conscience des moindres mystères de la forme et surtout cette force de tempérance et de modération qui supplée à toute règle, vertu qui finit par s'installer chez lui au point qu'on la distinguait à peine de ses qualités innées.

Il faut, en général, bien se garder de cette espèce de fascination que les grands sujets exercent sur les esprits nouveaux; dans cette fièvre chaude qui vous prend aux premiers jours de la séve poétique, on s'exagère ses forces, ou plutôt on ne pense pas même à les mesurer; l'esprit, emporté par une ambition généreuse, il est vrai, mais insensée, ne songe pas seulement à mettre en cause ses facultés. Cependant il y a pour le génie, comme pour toutes les choses d'ici-bas, certaines conditions de temps auxquelles il ne peut se soustraire, quoi qu'il fasse. On conçoit bien que cette spontanéité tienne lieu de l'expérience, lorsqu'il s'agit de quelque improvisation sublime qui s'alimente au besoin d'un enthousiasme prophétique propre à toutes les organisations inspirées; mais qui soutiendra qu'il en puisse être ainsi à propos d'une épopée où se résument les idées et le travail de tout un âge de l'humanité? Il est une époque heureuse et charmante où les idées s'échappent du cœur une à une, sans ordre, sans suite, presque sans ressemblance; on reconnaît la source d'où elles sortent, ainsi que leur aimable parenté, à la grâce naïve qui les décore; elles s'ouvrent au soleil de côté et d'autre, et fleurissent isolées : époque d'illusions ineffables et de bonheur, printemps de la vie des poëtes. Plus tard le raisonnement s'allie à la sensation, le cerveau se marie au cœur, dès lors tout se rassemble, se recherche et se coordonne, mais aussi adieu cette riante liberté, adieu ce facile abandon! L'homme de génie est celui chez lequel cette succession s'accomplit paisiblement tout entière : Goethe, par exemple. Dès que l'œil de l'intelligence se repose sur lui, le sentiment de l'harmonie vous pénètre jusque dans la moelle des os; vous êtes devant son œuvre comme devant quelque merveille de la nature; rien ne manque, rien ne se laisse souhaiter, tout est bien à sa place, tout s'y révèle selon la loi du temps; toujours le calme et l'impassibilité du génie. C'est merveille comme dans l'espace immense de cette carrière tout se développe et grandit avec aisance et liberté. En face d'une si puissante manifestation de l'intelligence, on ne sait que penser. C'est au point qu'à moins d'avoir le cœur rongé par le ver de la critique et de porter sur toute chose sa vue inquiète et chagrine; lorsque de pareils hommes ont reçu la consécration de la mort, et que les misères de l'existence ne sont plus là pour démentir à toute heure les beaux rêves de l'imagination, on se demande

s'ils ont bien pu vivre parmi nous, et si ceux que la nature a doués ainsi de toutes les forces essentielles à la création n'appartiennent pas plutôt à cette race de mortels sublimes que les anciens célèbrent sous le nom épique de demi-dieux.

Cependant on rencontre çà et là, dans le jardin de la poésie, de blondes et pâles figures qui, — pour ne s'être jamais élevées jusqu'au vaste travail d'une composition épique, pour s'être arrêtées à ce point de la vie où les facultés, au lieu de s'évaporer en l'air et de se disperser, se condensent en quelque sorte et se ramassent, où les idées, au lieu de s'effiler une à une, se rassemblent dans un tissu plus solide, — n'en garderont pas moins autour de leurs tempes mélancoliques un aimable rayon de gloire. Ainsi Novalis n'a jamais fait une œuvre : le livre que nous avons de lui n'est guère qu'une suite de fragments suaves et purs que l'amour seul relie entre eux; Novalis n'a point laissé de composition achevée, la mort l'a surpris doucement comme il effeuillait, sur le bord du ruisseau d'Ophélie, la pâle fleur de ses sensations, et pourtant quel poëte! quelle nature choisie et destinée à vivre toujours dans les intelligences pures et délicates! Ce n'est pas le génie, c'est son ombre. Au lieu de s'abandonner à ces premières émotions, si Novalis eût voulu, dès le premier jour, écrire quelque grand poëme tout rempli de théories sociales, qu'en serait-il advenu? D'abord le souffle lui aurait manqué; les détails merveilleux dont sa poésie abonde, perdus dans des dimensions trop vastes, n'auraient pu racheter l'inégalité de l'ensemble; le chef-d'œuvre serait oublié aujourd'hui, et l'auteur de *Henry d'Ofterdingen* eût renoncé à ce que l'art des vers a de plus doux, à cette naïve et fraîche inspiration de la nature, qui est comme la première coupe de la poésie.

Il existe, entre le sujet et celui qui le traite, certaines conditions relatives, nécessaires à l'enfantement de l'œuvre. Le vrai poëte ne se prend guère à ces apparences sublimes qui trompent si facilement les imaginations simplement exaltées. Ce n'est pas lui qui laisse à l'occasion le soin de disposer de ses facultés de produire; son inspiration même, si libre qu'elle semble d'abord, ne cesse point de se mouvoir dans un espace déterminé. Aussi rien ne l'épouvante, il peut toucher à tout sans crainte; il est grand, il est fort parce qu'il sait attendre. Le génie est patient comme l'éternité, il n'y a pas de sujet au-dessus de ses forces; si quelque chose lui manque, il attend en repos et ne se désiste jamais. Quelle que soit l'étoile qu'il a choisie, qu'elle resplendisse au firmament d'Homère ou tremble au septième ciel de saint Paul, il faut tôt ou tard qu'elle descende dans son œuvre. Aspiration sublime qui ne se lasse pas! Du moment où le génie a fixé sur lui son œil d'aigle, le sujet se détache de la place qu'il occupait jadis dans le royaume des choses incréées, dans le vaste ὕλη dont parle Herder (1), et tombe en sa puissance comme l'oiseau fasciné dans la gueule du serpent éveillé sous l'herbe.

C'est cette impassibilité du génie qui fait sa force et sa grandeur. Il ne se laisse distraire ni par les bruits de la multitude qui varie à toute heure, ni par les sollicitations de sa vanité qui l'invite sans cesse à produire. Sûr de son len-

(1) Herder, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* (Funftes Buch.).

demain, il ne se hâte pas ; avec lui, chaque chose a son temps; il laisse l'idée passer à loisir par toutes ses transformations. Tel m'apparaît Goethe. Son indifférence à l'égard de toutes les passions de la vie, ce calme inaltérable qu'il apportait dans ses rapports avec ces êtres charmants que le hasard jetait tremblants sur son chemin, cette attitude imposante, mais froide, cet air de grandeur et de sérénité qui ne s'est pas démenti même vis-à-vis de la mort, tout cela me semble autant de signes certains de son élection entre les hommes. Je cherche en vain, dans cette carrière immense, des heures d'égoïsme et de dévouement, comme il s'en trouve partout ailleurs ; je n'y vois qu'une logique immuable, inflexible. Goethe n'obéit pas plus à l'amour de sa personne qu'aux exigences de sa renommée, pas plus aux caprices de son ambition qu'aux lois impérieuses d'un sensualisme grossier ; il obéit à son génie. Sitôt qu'il a eu conscience de sa force surnaturelle, et de la grandeur de l'œuvre qui lui était imposée, il a repoussé indifféremment les peines, les plaisirs, les amours, les devoirs et toutes les nécessités de l'existence, et on peut dire que cette révélation lui est venue de bonne heure, en face de la terre en fleurs peut-être, ou plutôt en face de ce soleil auquel il offrait, tout enfant, des sacrifices (1). Du jour où Goethe a senti la divinité de son cerveau, il s'est résigné à ne vivre que par lui et pour lui. Une fois ce parti pris, rien ne devait l'en écarter ; il devait subir jusqu'au bout la destinée fatale qui pesait sur ses épaules. Pour se vouer ainsi, sans relâche jusqu'à la tombe, au seul culte de son génie, pour lui donner à dévorer sa jeunesse, ses loisirs, ses amours et toutes les plus pures félicités d'ici-bas, quelle foi profonde il faut avoir en lui ! de quel invincible courage il faut être doué ! Combien de jeunes gens que la Muse avait choisis de bonne heure, et marqués pareillement d'un signe glorieux, ont reculé devant une si rude tâche, et, faute de croyance en leurs propres forces et de conviction sincère, se sont jetés à corps perdu dans le monde des sensations, trop irrésolus sur la réalité finale pour lui sacrifier la plénitude de leur existence, et préférant aux mystérieuses voluptés de l'œuvre la joie qui vous vient au cœur d'un baiser pris sur des lèvres roses, sans arrière-pensée et sans remords.

Il faut bien se garder de s'approcher de Goethe sans avoir réfléchi à ces conditions inexorables où il s'est placé délibérément. On rencontre çà et là, dans sa vie, certains actes d'un egoïsme brutal qui vous révoltent, si vous n'en avez d'avance trouvé la raison, peut-être même, hélas ! l'excuse, dans cette espèce de sacerdoce qu'il pratique à l'égard de sa pensée (2). En général la société a tort de vouloir juger de pareils hommes avec la critique ordinaire ; elle les blâme sans avoir soulevé le voile qui couvre les mystères de leur conscience, et ne s'aperçoit pas que, tout en se dérobant aux lois qu'elle impose, ils en subissaient de plus rigoureuses peut-être. Toutes ces concessions que la société

(1) *Dichtung und Wahrheit.*

(2) Goethe dit quelque part, dans ses mémoires, qu'il se sentit d'abord une assez vive inclination pour la petite Frédérique, mais qu'il eut garde d'y mettre bon ordre ; et le poëte se félicite à ce propos d'avoir éteint dans son germe un sentiment pareil, qui aurait bien pu, d'après ce qu'il calcule, lui faire perdre deux années de son temps. (*Dichtung und Wahrheit aus meinem Leben.*)

demande, ils les ont faites à leur cerveau, dont ils n'ont pas un instant cessé d'être les esclaves. Certes, c'est un bonheur lorsque l'organe qui se développe ainsi par l'absorption, accomplit quelque fonction divine, et qu'une nature choisie, ainsi passée à l'alambic, donne pour dernière essence les idées. Chaque jour on voit dans des sphères inférieures des exemples d'une absorption qui, pour être mesquine et souvent ridicule, n'en a pas moins un certain air de ressemblance avec celle dont nous parlons. Il n'est pas rare de rencontrer des chanteurs qui, à force d'honorer l'organe sur lequel ils fondent leur renommée et leur fortune, à force de se soumettre à ses moindres caprices, finissent par s'identifier avec lui au point qu'ils cessent tôt ou tard d'être des hommes pour devenir une voix. Qui pourrait donc trouver étrange qu'un mortel de la trempe de Goethe ait porté tout son amour, tout son dévouement, toute sa religion du côté de son cerveau, de cette âme qui pense, comme dit Platon?

Goethe se soumet toute chose par l'analyse et la contemplation; les passions ne sont guère pour lui que des phénomènes qu'il observe à loisir et dont son intelligence avide se repaît; ensuite il les enferme dans sa mémoire, au fond de laquelle il les ordonne et les classe comme il fait des plantes de son herbier. Il attire à lui, non pas comme les autres hommes pour rendre plus tard dans l'effusion du cœur, mais comme le soleil pour transformer. Des larmes les plus ternes il fait, par son art merveilleux, d'incomparables gouttes de rosée; mais ces larmes jamais ne retournent aux paupières où il les a puisées, il les répand dans son champ de poésie qu'elles fécondent. Qu'on se figure après cela quel sort attendait les douces jeunes filles qui s'abandonnaient en lui, Aenchen, Marguerite, Lucinde. Dans l'extase qui les fascinait, ces pauvres créatures ont pu se laisser tromper un instant et prendre pour les apparences de l'amour l'impassible sérénité de ce vaste front qui s'inclinait sur leur gorge palpitante comme pour en suivre les suaves ondulations; mais ce rêve n'a pas été de longue durée. Demander à Goethe une sympathie avouée et franche, et cette loyauté de tendresse qui fait que dans une liaison on ne rejette pas froidement sur l'autre la part qui vous revient de douleurs et d'angoisses, c'était là une idée qui ne pouvait naître que dans des têtes de seize ans, ivres d'illusions. Autant vaudrait que le lis du matin demandât de l'amour à l'abeille; le lis prodigue sa vie et meurt épuisé, l'abeille en compose son miel; puis l'homme vient et s'en nourrit. Étrange loi de la nature, mystère de la vie et de la mort qu'on retrouve à chaque pas sur la terre et toujours plus impénétrable! Lorsque la vie d'une jeune fille ou d'une pauvre fleur s'est transformée ainsi par mille successions invisibles, est-ce que celui auquel il échoit un jour de profiter du sacrifice ne contracte pas avec son auteur une alliance immatérielle, presque divine, qu'il retrouvera plus tard dans le ciel? ou bien est-ce que ces sacrifices, accomplis d'une part sans qu'on en ait conscience, et reçus de l'autre sans gratitude, ne seraient tout simplement qu'un fait de l'organisation, une enveloppe que dépouille la chrysalide en travail de transformation, et puis qui flotte dans l'air, semblable à ces fils de la Vierge, présages de bonheur, venus on ne sait d'où, et qui dansent au soleil vers les premiers jours du printemps?

Cependant, au milieu de cette troupe désolée, parmi ces pâles ombres qu'on

ose à peine nommer les maîtresses de Goethe, il s'est un jour rencontré une femme vive, ardente, dévouée entre toutes, nature portée à l'enthousiasme, à la mélancolie, au désespoir, à tout enfin ce qui ronge l'existence et la dévaste; celle-là se livra dans toute l'innocence de son âme et s'oublia sans penser à l'avenir, sans savoir si, lorsqu'on aimait seule, on pouvait, non pas vivre heureuse, mais vivre. Lorsque Frédérique eut donné à Goethe sa jeunesse, sa vie et son âme dans un baiser de feu, ses lèvres devinrent pâles; elle attendit que son maître lui rendît l'existence, mais Goethe n'en fit rien et garda pour lui, sans le rendre jamais, le baiser de Frédérique. De l'étincelle divine ravie au cœur de la jeune fille, ce Pygmalion étrange anima les beaux marbres de son jardin, Claire, Marguerite, Adélaïde, Mignon. Frédérique, se voyant ainsi cruellement trompée, blasphéma la poésie, son atroce rivale, et mourut. Pauvre Frédérique, qui vins te briser le front contre cet égoïsme d'airain et demandas au génie les conditions de l'humanité! D'ailleurs, qui jamais a lu dans le sein de Goethe? Qui oserait porter un jugement irrévocable sur certains actes de cette vie si calme et si profonde? Chez de pareils hommes, tout est mystère, à moins qu'on ne se place au point de vue du travail qu'ils devaient accomplir; alors seulement un peu de lumière vous arrive, et les doutes commencent à s'éclaircir. Après cela, vouloir excommunier Goethe à cause de ce que l'on est convenu aujourd'hui en Allemagne d'appeler son égoïsme, prétendre dénoncer à l'indignation de la postérité l'auteur de *Faust*, parce qu'il s'est enfermé dans le culte de sa pensée, la trouvant sans doute plus sacrée que tous les bruits qui se croisaient autour de lui, ce n'est là ni un crime de lèse-majesté, ni un sacrilége, mais tout simplement une révolte d'enfants contre l'autorité du plus beau nom poétique de notre âge, une boutade d'étudiants ivres, faite pour dérider une dernière fois dans la tombe cette bouche où l'ironie avait creusé un si indélébile sillon.

Je le répète, de tels hommes arrangent leur vie entière sur la tâche qu'ils s'imposent : sacrifice énorme, assez continu, assez lent, assez difficile, pour que la société ne leur en demande pas d'autres. Ils ne se préoccupent guère des affections qui les entourent, je le sais; ils oublient indifféremment le bien et le mal qu'on peut leur faire, et ne permettent point aux influences extérieures d'altérer un seul moment la sérenité de leur âme. Mais, après tout, ils ne relèvent que de leur conscience, et si la conscience de Goethe est plus large que celle des autres hommes, il faut s'en prendre à la nature qui l'a taillée sur le patron de son cerveau. Et qui vous dit ensuite qu'il ne lui en a pas coûté bien cher de subir ainsi jusqu'au bout la règle austère du génie, qui, tout en le dispensant à ses yeux de certaines rudes nécessités de l'existence commune, lui en interdisait les plus douces joies? Qui vous dit que cette indifférence impassible, cette monotone égalité d'humeur, cette froide réserve qu'il affectait envers tous, n'ont pas été autant d'âpres concessions faites à la fatalité de sa destinée. Il y a dans le cinquième acte du second *Faust* un vers énergique et beau qui, bien que le vieux docteur le prononce, m'a toujours semblé sortir de la bouche même de Goethe, tant ce vers exprime d'une admirable façon le cri d'une âme éternellement comprimée et dont le sombre désespoir se fait jour un moment. Faust, arrivé au terme de sa longue et misérable car-

rière, épuisé par tant de voluptés adultères qui n'ont fait qu'enfanter les désirs et les appétits insatiables, las de toutes ces sensations achetées à force de science et de crimes, et dont il ne reste plus que cendres dans son cœur, se trouve tout à coup en face de la mort qui se présente à lui sous quatre formes hideuses, et s'écrie dans un mouvement d'ineffable tristesse : « O nature ! que ne suis-je un homme devant toi, rien qu'un homme ! cela vaudrait la peine alors d'être homme ! »

Stünd' ich, Natur! vor dir ein Mann allein!
Da wär's der Mühe werth ein Mensch zu seyn.

Voilà un vers qui a dû s'éveiller plus d'une fois dans la conscience de Goethe, un vers qu'il s'est dit peut-être à lui-même dans certaines occasions solennelles, le jour sans doute où Frédérique se mourait de cet amour dévorant qu'il ne pouvait partager. S'il en a été ainsi, s'il a vraiment senti dans son âme toute l'amertume que cette pensée exprime, qu'il soit à jamais absous ; Frédérique, du fond de sa tombe, lui a pardonné, car il a souffert autant qu'elle. Vous qui êtes si prompts lorsqu'il s'agit d'accuser le génie, avez-vous réfléchi seulement aux angoisses de sa destinée ? Un jeune homme plein d'enthousiasme et de vigueur est assis entre deux démons qui se disputent son existence. Là-bas sont les amours de vingt ans, les doux loisirs, toutes les roses de la terre. Son imagination travaille, son sang bout, sa chaude nature l'emporte ; il va pour courir où les verres s'entre-choquent, où les mains s'étreignent, où les lèvres amoureuses se rencontrent ; alors son génie inexorable le retient et l'enferme dans une chambre étroite, au milieu de volumes jaunis et poudreux, et tandis que les étudiants, ses frères, boivent joyeusement sous les grands ormes ou se dispersent dans les sentiers en fleurs pour causer avec leurs maîtresses, tandis que tous les anges de la vie passent sous sa fenêtre et l'appellent par son nom, lui seul, inquiet, altéré de science et d'avenir, poursuit péniblement son étude à travers des sacrifices sans cesse renaissants. « O nature ! que ne suis-je donc un homme devant toi ! rien qu'un homme ! alors cela vaudrait la peine d'être homme ! » A vingt ans surtout, n'est-ce pas, Goethe ? Oui, cette pensée a dû lui venir à cet âge et sortir tout à coup de son jeune cœur, comme une flamme du volcan ; mais nul n'en a jamais rien su. Son orgueil la refoulait sans doute dans les profondeurs de sa conscience ; la veille de sa mort seulement il s'en est déchargé dans le sein de Faust, ce personnage singulier qui le suivait pas à pas dans son chemin, le seul peut-être auquel le grand poëte se soit confessé jamais.

Une fois ces conditions de caractère admises comme les nécessités inévitables du génie, les défauts que l'on reproche à l'homme s'effacent et vous apparaissent comme les éminentes qualités d'un grand artiste. Que sera-ce si vous laissez la personne pour étudier l'œuvre ? si de la cause, dont le côté qui regarde la vie privée reste toujours un peu taché d'ombre, vous passez à l'effet, tout entier dans la lumière ? Quelle symétrie admirable ! quel respect pour la forme ! quelle réalité dans la poésie ! quelle plasticité ! comme toutes ces passions agissent sans se confondre ! quelle logique ! La logique gouverne seule ;

c'est elle qui dispose des combinaisons dramatiques. Depuis *la Fiancée de Corinthe*, où le monde antique et le monde chrétien se rencontrent pour la première fois dans l'étroit espace d'une ballade, jusqu'à cet immense poëme de *Faust*, où ces deux éléments se heurtent dans l'infini, je défie que l'on cite un endroit dans lequel il se soit passionné pour un sujet quelconque plus qu'il ne convient à la sérénité olympienne de son caractère. Cependant, comme il faut toujours que la critique se montre et que le plus beau soleil ait son ombre, je dirai que ces qualités de tempérance, si admirables et si rares, surtout lorsqu'il s'agit d'une œuvre dramatique, me paraissent beaucoup moins convenir à la nature du roman. En effet, la forme du roman, plus intime pour ainsi dire et plus réelle, exige certaine force de sympathie et d'intervention que ne comporte guère le système d'immuable impassibilité. C'est pourquoi je préférerai toujours, quant à moi, *Goetz de Berlichingen*, *Egmont*, *Iphigénie*, le poëme de *Faust*, enfin toutes les œuvres dramatiques de Goethe, aux *Affinités électives* et même à *Wilhelm Meister*, malgré le merveilleux caractère de Mignon. Quelles que soient les richesses de style qui vous éblouissent à chaque page dans ces livres, elles ne rachètent pas, à mon avis, l'absence complète de toute sensibilité naïve et l'air desséchant qui s'en exhale. On y voit trop le parti pris de ne point entrer dans les émotions de ses personnages, et, sauf Mignon, que je viens de citer, de les tenir à distance de son cœur. Goethe est peut-être le seul grand poëte que l'inspiration n'ait jamais pu ravir à son gré; il y a chez Goethe une force qui domine l'inspiration; nommez-la raison pure, égoïsme, sens commun, peu importe; il n'en est pas moins vrai qu'elle existe. La fée immortelle a trouvé au-dessus d'elle une loi humaine qui la modère et la dirige. Or c'est ici que nous pouvons à juste titre réclamer la part que nous avons dans le génie de Goethe. Je ne prétends pas dire que la France ait autant contribué que l'Allemagne à former cet homme étonnant, et que sans nous ce nom si splendide manquerait au monde; mais quand on voit Goethe entretenir durant toute sa vie un commerce incessant avec les grands esprits du XVIIe siècle, si doués de ces nobles qualités de raison pure dont je veux parler, et que depuis les temps antiques on ne rencontre nulle part dans une aussi prodigieuse manifestation, il est bien permis de croire que la France ait eu quelque influence sur le développement de ce vaste cerveau, et de revendiquer pour notre patrie la part qui lui revient dans cette gloire immense. Goethe a pris à la France ce qu'il savait bien que l'Allemagne ne lui donnerait jamais. De cette raison calme et droite, de cet esprit critique, de cet admirable sens commun que nous avons au plus haut degré, — comme aussi d'un sentiment inné de la couleur, de l'image, de la forme, — d'une aspiration insatiable vers toutes les choses idéales et divines que nous n'avons jamais eus, résulte la poésie de Goethe dans sa plus imposante harmonie.

Schiller est plus Allemand : nature exaltée et féconde, ouverte à toutes les émotions sincères et généreuses, les idées l'emportent, il ne sait pas leur résister. Schiller chante une hymne sans fin, pendant laquelle toutes ses sensations prennent forme presque sans qu'il s'aperçoive du travail de la création. Voici Thécla, Piccolomini, Guillaume Tell, Carlos, la Vierge d'Orleans,

toutes ses idées d'amour, de liberté, de gloire ; quoi qu'il fasse, vous retrouvez toujours le bel étudiant inspiré ; ce sont les larmes de Schiller qui tremblent aux paupières de Thécla ; c'est la voix de Schiller qui sort de la poitrine de Jeanne d'Arc en extase, ou de Carlos amoureux. A force de lyrisme, la vérité manque, les caractères de Schiller sont tous faits à sa propre image ; quand vous les contemplez, ne vous semble-t-il pas qu'ils ont conservé quelque chose de son profil mélancolique et doux, et de ses cheveux blonds ? L'amour déborde de son cœur ainsi que d'un vase trop plein, un besoin incessant d'expansion le travaille et l'agite ; il est comme l'aiglon qui bat des ailes en face du soleil. Toutes les choses grandes et pures se l'attirent ; la spontanéité de son noble cœur le dirige au point, qu'il semble craindre parfois que la réflexion ne vienne altérer la sérénité de son enthousiasme ; c'est l'honnête homme, enfin, dans son expression la plus idéale. Dans Schiller, en effet, l'homme domine l'artiste. Goethe, au contraire, laisse son cerveau régner seul sur le lac immobile et silencieux de sa conscience. Schiller n'abdique rien de son humanité ; il vit en époux, en poëte, en citoyen ; tantôt perdu dans le ciel des idées, tantôt sur la terre, environné d'affections et de réalités heureuses, il n'a pas, comme le Jupiter de Weimar, posé le pied sur un granit inaccessible. Il aime, il chante, il prie, il se passionne imprudemment ; il arrive souvent que, dans la fièvre de l'inspiration, il cesse tout à coup d'être un poëte vis-à-vis de son œuvre pour devenir un homme en présence de la société ; parmi les caractères dont il s'entoure, il n'affectionne et ne relève que ceux dont la nature exaltée et loyale convient à sa propre nature, oubliant les autres qu'il laisse à tort dans l'ombre. De là dans Schiller un enthousiasme constant qui l'entraîne souvent loin des sentiers de l'observation véritable, une sorte de subjectivité qui le soumet sans cesse à des influences personnelles. Goethe se retire sur les hauteurs de son génie pour contempler de là l'humanité ; Schiller, au contraire, demeure parmi les hommes, soit par un sentiment de divine faiblesse, soit que son illuminisme recule devant la responsabilité d'un pareil acte. Quelque sympathie qu'on ait pour l'illustre auteur de *Wallenstein* et de *la Vierge d'Orléans*, il est impossible de ne pas rendre hommage à l'incontestable supériorité de Goethe. L'un subit les lois du sujet, l'autre le domine ; l'un se débat sous les fils embrouillés qui l'enveloppent ; l'autre, assis sur son escabeau d'airain, les dévide à loisir entre ses doigts puissants. On peut dire de Schiller qu'il est dans l'œuvre tout entier, de Goethe, qu'il en est dehors, au-dessus. Autant qu'on peut comparer les images périssables des hommes avec les types éternels, Goethe, dans cette impassibilité sublime qui ne se dément pas un seul instant, crée à l'exemple du Dieu de la Genèse. Quant à l'idée du poëte qui dépose dans son œuvre l'essence la plus pure de son cœur, puis s'endort laissant un livre tout embaumé des plus suaves parfums de son âme, c'est là une idée éclose du panthéisme. Le panthéisme, en confondant ainsi, par orgueil humain peut-être, le sujet et l'objet dans la même pensée, me semble amoindrir singulièrement l'œuvre de Dieu dans la création.

Ainsi que nous l'avons dit, Goethe ne pouvait abandonner l'idée de Faust ; c'était une fatalité qui pesait sur lui et dont il ne se rendit peut-être jamais compte, de ne pouvoir se séparer de cette idée et d'avoir incessamment à la

nourrir de sa propre substance. Qu'on se figure l'incertitude étrange et le sentiment de regret qui dut s'emparer de Goethe, lorsqu'après avoir terminé les premiers fragments de *Faust* à vingt-trois ans, il se vit tout à coup au moment d'en avoir fini avec le sujet de son affection. Vivre sans Faust, c'était vivre dans le désœuvrement et l'ennui. Que faire? renouer cette idée à quelque composition immense et telle, qu'il lui faudrait sa vie entière pour l'exécuter? Mais Faust est mort. Qu'importe? sa destinée est loin d'être accomplie. D'ailleurs, en pareille occasion, Goethe serait homme à duper le diable; laissez-le faire, et vous verrez qu'il trouvera dans ce pacte quelque point litigieux, quelque clause douteuse qu'il ne manquera pas d'interpréter à son gré, de manière à ressaisir sa créature tombée au pouvoir de la mort et de l'enfer.

La première partie nous montre Faust dans le tumulte de son activité; il désire, il aime, il éclate en transports furieux; les circonstances où il se trouve ne peuvent rien sur lui. Dans la seconde partie, c'est tout le contraire qui arrive. Voici toute une suite d'apparitions nouvelles : la cour, l'État, la politique, la guerre, l'antiquité la plus reculée; dès ce moment, le domaine infini de la fantaisie poétique s'ouvre et s'étend sous vos yeux à perte de vue. La tragédie ne pouvait se terminer avec l'épisode de Marguerite, car à tout prendre, aux dernières scènes du premier *Faust*, Méphistophélès n'a gagné ni perdu son parti; l'âme qui se voue à l'ivresse des sens a bien d'autres épreuves plus dangereuses à subir encore, et le monde qui l'attire irrésistiblement est loin de lui avoir révélé toutes ses jouissances.

En ce qui est de la grandeur du style et de l'abondance des idées, la seconde partie de *Faust* me paraît l'emporter de beaucoup sur la première. Là Goethe règne seul et dirige selon ses volontés le sujet de sa fantaisie; selon qu'il lui convient, il monte dans les étoiles, visite Pharsale, ou plonge au sein de l'Océan, toujours calme, toujours impassible, toujours maître absolu de lui-même et des objets qui l'environnent. L'observation des phénomènes de la nature et de la vie humaine remplace la chaleureuse effusion du cœur. Comme on le voit, le génie de Goethe est dans son élément le plus pur; mais ce que l'on ne peut dire et qui vous frappe du commencement à la fin de cette œuvre, à mesure que l'on y descend plus profondément, c'est dans la pénétration du sujet, dans l'ordonnance de certaines parties de l'épisode grec, dans la disposition de la langue et du vers antique, une grandeur, une plasticité, une richesse sans exemple. Tous les trésors de la science roulent à vos pieds, la métaphysique réfléchit les étoiles, les images et les couleurs pour la première fois dans son miroir glacé; les idées les plus abstraites se couronnent de poésie, et viennent à vous le sourire de l'amour sur les lèvres : vous les interrogez, non plus avec terreur comme de mornes sphinx, mais joyeux et du ton familier d'Alcibiade au banquet de Socrate. La nature et l'histoire ont concouru également à cette révélation du génie, et il serait difficile de dire ce que l'on doit admirer le plus dans ce livre de la profondeur symbolique du naturalisme ou de la vaste intelligence des faits historiques. Le style, constamment grave et solennel, a dépouillé les formules bourgeoises que les exigences de la vérité dramatique commandaient dans la première partie. Cependant il me semble qu'on pourrait lui reprocher à certains endroits d'abonder trop en proverbes,

comme aussi en allusions, toujours ingénieuses et fines, il est vrai, mais d'où l'obscurité résulte. Ce luxe de proverbes et cette force d'observation dont je parle, sont les seuls signes qui trahissent le vieillard dans cette œuvre prodigieuse.

L'auteur de *Faust* n'admet pas que la forme, si rigoureuse qu'elle soit, puisse exclure la pensée. Chez lui, tout s'accomplit naturellement et sans travail. Plus la forme est étroite et solide, plus l'idée apparaît au fond, vive, lumineuse, concentrée et saisissable à l'intelligence. On dirait alors que la pensée subit dans son cerveau une transformation première, et se répand en essence pour venir tout entière dans le moule qu'il lui destine. Jamais vous ne rencontrez chez Goethe de ces aspérités qui proviennent de jointures mal faites, et vous choquent si souvent ailleurs. La pensée entre dans la forme sans rien abandonner de son allure indépendante, et de son côté jamais la forme ne se rétrécit ou ne se dilate. On a beaucoup reproché à Goethe son indifférence touchant les points de religion. Pour moi, cette indifférence me semble l'avoir servi merveilleusement dans son entreprise. Si Goethe eût été catholique de profession ou païen, adorateur borné de Jupiter, comme on a voulu si plaisamment nous le faire croire, Goethe, soyez-en sûrs, n'eût pas écrit les deux parties de *Faust*, ce livre du moyen âge et de l'antiquité, ce monument qui tient de la cathédrale et du Parthénon. Pour les grandes conceptions de l'esprit humain, la croyance à l'art supplée à toutes les autres croyances.

La tragédie de *Faust* est comme un triple miroir où se réfléchit, dans les trois époques solennelles de sa vie, la grande figure de Goethe. Il y a le Faust de sa jeunesse, le Faust de son âge mûr, le Faust de sa vieillesse. Sa pensée est là, d'abord amoureuse et naïve, plus tard mélancolique et sombre, enfin calme et sereine comme aux premiers jours, dépouillant toute rancune, et secouant, pour remonter aux cieux, le souvenir des misères terrestres. Tout ce que Goethe a senti d'amour, d'ironie amère, de poignante douleur, il l'a mis dans son poëme de *Faust*. C'est bien là son œuvre. Quoi qu'il fasse, il ne peut se soustraire à la fascination de ce sujet tout-puissant (1). S'il le quitte un moment, c'est pour le reprendre bientôt; s'il sort du cercle fatal, s'est pour y rentrer tôt ou tard. Je ne dis pas ici que Goethe n'ait été toute sa vie occupé que de *Faust* : Goetz de Berlichingen, Werther, Egmont, Claire, Adélaïde et Franz, et vingt autres caractères sont là pour témoigner contre cette opinion; mais une chose incontestable, c'est qu'entre toutes ses créations, *Faust* est la seule qu'il affectionne du fond de l'âme, et pour laquelle il professe une fidélité, non de poëte, mais d'amant. Les caractères qu'il conçoit dans les intervalles, on sent qu'il ne les aime qu'à l'heure de la création; il les contemple un instant, puis il leur donne le baiser d'adieu et les congédie pour ne les plus revoir. De *Faust* il n'en est pas ainsi. Chaque fois qu'une larme vient à germer dans ses paupières arides, il cherche Marguerite autour de lui, pour répandre cette larme avec elle; il ne discute volontiers qu'avec le vieux docteur, et pour verser à loisir sa bile sur le monde, il lui faut son Méphistophélès. La question

(1) *Voyez* la lettre qu'il écrivait quelques jours avant sa mort à W. de Humboldt, 17 mars 1832.

d'art mise de côté, ses autres créations lui sont indifférentes, presque étrangères ; il n'a jamais vécu dans leur compagnie ; les seules qu'il aime, pour lesquelles il se passionne, et dont, en quelque sorte, il ait revêtu l'humanité, ce sont, croyez-le bien, Henry Faust, Méphistophélès, et peut-être aussi Marguerite.

Il a souvent été question de l'avortement nécessaire de toute tentative épique dans notre siècle ; on n'a pas manqué de faire valoir à ce propos toute sorte de considérations de climat et de lieu, comme si depuis que les jeunes gens ne vont plus par les places publiques les tempes ceintes de myrte et de laurier, le beau idéal s'était retiré de la terre : idées bonnes tout au plus à gonfler de vent certaines imprécations prophétiques dont personne ne se soucie! Le beau ne périt pas, il se transforme. Aujourd'hui, par exemple, le beau pourrait bien être l'utile. Puisque nous parlons d'épopée, en voilà une sublime, la seconde partie de *Faust!* Quelle condition du genre manque donc à cette œuvre? Est-ce la magnificence de la forme? *Faust,* pour la grandeur de la composition, ne le cède pas même à l'*Iliade* d'Homère. Est-ce la variété? Toutes les théories, tous les systèmes enseignés dans les écoles d'Athènes et d'Alexandrie, tout ce que les hommes isolés ou réunis ont pensé depuis le fond de l'antiquité jusqu'à ce jour, tout cela murmure, s'agite et tourbillonne dans cet univers. Est-ce enfin cette force de vitalité qu'une œuvre synthétique emprunte aux faits contemporains? Prenez dans l'allégorie ; derrière Méphistophélès et l'empereur, voyez Law et la révolution de juillet, *geld aristocratie,* Nicolaï et ses disciples, les ambitions politiques et les extravagances littéraires. Il semble qu'on s'imagine qu'un poëme ne devienne une épopée que lorsque deux mille ans ont passé sur lui. A ce compte, *Faust,* éclos d'hier, tiède encore de l'inspiration qui l'a conçu, ne peut être une épopée en aucune façon. D'ailleurs, s'il a jamais existé une intelligence faite pour se soustraire à ces théories que l'on se plaît à développer sur la nécessité de certaines époques à la venue au monde de telle œuvre d'art ou de telle autre, c'était Goethe : avec cette force d'objectivité qu'il tenait de sa nature invincible, toute entreprise poétique devait lui réussir dans tous les temps. L'homme qui a reproduit l'Orient et l'antiquité homérique, s'il eût voulu s'y appliquer dix ans de sa vie, aurait composé un poëme indien aussi vaste, aussi merveilleux que le *Baghawad.* Étrange chose, notre siècle a vu naître le second *Faust,* et l'Allemangne se doute à peine de cette épopée. Le tort de Goethe c'est d'avoir fait *Iphigénie en Tauride, Egmont, Goetz, Werther,* et cent autres chefs-d'œuvre. S'il avait voulu s'en tenir à *Faust,* cette poésie titanique, s'il n'eût jamais écrit que *Faust,* son poëme aurait déjà conquis sa place entre l'*Iliade* d'Homère et la *Divine Comédie* de Dante. Le vase de l'admiration une fois rempli, il n'est pas de force au monde qui puisse y faire entrer une goutte de plus. On adopte celui-ci pour ses œuvres dramatiques, celui-là pour son épopée. La société ne veut pas croire qu'il y ait des hommes tellement élevés par l'inspiration au-dessus de leurs semblables, qu'ils puissent écrire *Egmont* et *Faust.* Elle défend au génie d'être deux fois immortel.

Goethe avait à peine vingt-deux ans lorsqu'il publia les premiers fragments de *Faust,* un petit volume qui contenait l'introduction moins quelques pages

et presque toutes les scènes de Marguerite. Il y a là toute cette passion si naïve, si pure, si allemande, si pleine de grâce et de volupté : la rencontre dans la rue, la promenade dans le jardin et les marguerites effeuillées, tout le caractère de la jeune fille, le seul peut-être auquel il n'ait jamais touché depuis, et cela se conçoit ; Goethe, lorsqu'il écrivit les premiers fragments de *Faust*, s'il ne pouvait encore que pressentir les grandes figures du docteur et de Méphistophélès, était plus que jamais dans l'âge de produire Marguerite, création toute de jeunesse et de sentiment, presque lyrique.

Plus tard, lorsque l'amertume lui fut venue au cœur, qu'il eut touché du doigt les misères de la vie et les vanités de la science, il ajouta à son œuvre la scène désespérante de l'écolier, la scène de la sorcière, celle des joyeux compagnons dans la taverne d'Auerbach à Leipzig, et d'autres. Alors, dans la composition du drame et dans ses moindres détails, on vit se reproduire une idée fondamentale, l'idée qui domine le poëte, de démontrer combien, dans les rapports de la vie les plus divers et les plus variés, une sorte d'oubli graduel de l'état véritable et originel de l'homme finit par conduire à l'exagération la plus fatale, et cela par les sentiers les plus opposés. Je m'explique. — Si, chez Faust, qui représente l'abus le plus grand et le plus noble, après tout, qui se puisse faire des qualités de l'homme, cette exagération éclate par cette incessante volonté qu'il a de convertir la destinée individuelle de l'homme en une destinée universelle où toute chose vienne s'absorber, on peut se convaincre, — en lisant les scènes de la taverne, du jardin chez Marthe, de Lise au puits, les jactances de Valentin à propos de la beauté de sa sœur, — de cette vérité, que l'état originel de l'homme est, d'autre part, non moins foulé aux pieds dans l'ivresse d'une sensualité grossière et d'un désir commun. Sur sa vieillesse, Goethe écrivit le second *Faust*, conception que lui seul au monde pouvait réaliser. L'unité du premier *Faust* pesait à sa pensée, il était à l'étroit dans ces dimensions qui nous semblent à nous si vastes ; sa fantaisie inépuisable demandait l'infini, tentative sublime et des plus glorieuses qui se soient faites. Ici plus d'action dramatique, plus de scènes, mais la simple logique des faits substituée au caprice du poëte, la pensée humaine dans sa plus haute et sa plus solennelle manifestation. L'Allemagne du moyen âge ne lui suffisait pas, à cet homme ; il manquait d'air sur la cime du Brocken. Cette fois il traverse l'Océan, pose le pied sur la terre de Grèce, et s'empare du Pénéïos. Il y a tout dans cette œuvre, ou plutôt dans ce monde, les syrènes et les salamandres, les néréides et les ondines. En sortant du laboratoire de Wagner, vous entrez dans le champ de bataille de Pharsale, où la Thessalienne Érichto chante dans l'ombre. Le petit homme (Homunculus) que Wagner crée, à force de mélanges, dans une fiole de cristal, prend tout à coup sa course à travers l'espace, et, tout en flottant sur le rivage de la mer Égée, s'entretient avec Anaxagoras et Thalès touchant les principes de l'univers. Une chose à remarquer surtout, c'est le soin curieux avec lequel Goethe a traité les moindres détails de cette œuvre. Jamais, en effet, le grand maître de la forme n'est descendu plus avant dans les profondeurs mystérieuses de son art. Comme il chante sur tous les modes, comme cette riche langue allemande devient souple entre ses mains, et prend, lorsqu'il le veut, le rhythme, la clarté, l'harmonie et le nombre de la langue ho-

mérique ! Mais tout cela n'est rien. Pour avoir une idée de son art inconcevable, il faut l'étudier dans ses moindres caprices, lorsqu'il verse en se jouant le métal de sa pensée dans le moule étroit et rigoureux qu'il s'est choisi, et lutte avec les difficultés du rhythme le plus sévère. Il assemble les mots en groupes sonores et combine ses petits vers dans la strophe comme les fils merveilleux d'un tissu d'or. Je ne sais rien au monde de plus frais et de plus doux que le chœur des sylphes au premier acte; et les paroles d'Ariel, quelle musique! cela murmure, cela gazouille, cela siffle et s'exhale; c'est un parfum de lis dans l'air, c'est le vent dans le feuillage, c'est la poésie allemande dans son évaporation la plus suave.

Dans la première partie, Faust est d'abord en proie au doute de la science, et plus tard à toutes les ardeurs de la poésie. On le voit lutter avec les exigences superbes d'un esprit hautain et sans repos, qui prétend approfondir tous les mystères et ravir à la terre ses plus divines voluptés. Cette lutte finit avec le pacte qu'il signe à Méphistophélès, auquel Faust appartiendra dans l'autre vie, si son désir est satisfait ici-bas. Dès lors l'action commence. Les rapports inquiets et fatals qu'il se crée avec la nature et l'humanité, la transfiguration de Faust, son amour pour Marguerite, le Blocksberg et ses vingt illusions, sont autant de tentatives pour apaiser cette âme insatiable. Toutes échouent; le bonheur et le désespoir, comme deux vents contraires, soulèvent à chaque instant les océans de sa conscience; il tombe des hauteurs de la foi dans les abîmes du doute, va d'épreuve en épreuve, cueille les plus doux fruits de l'arbre de la vie et les plus amers; mais, dans ce tumulte, aucun repos, aucune jouissance. Et comment pourrait-il en être autrement, aussi longtemps qu'une étincelle divine tremblera parmi les cendres tièdes de son cœur, aussi longtemps que l'esprit de négation ne sera pas le maître absolu de son être? A chaque pas qu'il fait dans la vie, il se heurte contre une pierre, il trébuche; il cherche la vérité, la force, l'unité, et ne trouve que les contraires. Il ouvre les bras dans l'espace, invoquant de toutes ses forces une créature qui le soutienne et le console, et lorsqu'il croit l'avoir trouvée, il sent, le malheureux! qu'il n'étreint que le vide. Il en est de son bonheur comme de ses peines. Au milieu de ses plus franches exaltations, lorsque l'ivresse l'emporte au delà des soucis du moment, au delà de la crainte de voir se dissiper tout à coup les voluptés dont il s'entoure, de mystérieux désirs s'éveillent en lui, le souvenir de la Divinité tombe comme un rayon du ciel dans son âme pour en éclairer les ruines, et dès lors, pâle, triste, éperdu, il regrette amèrement la durée éternelle et la consécration sereine que le bien seul donne aux choses. Aussi ce n'est que par contrainte qu'à la fin de la première partie il obéit au terrible : *Her zu mir!* de Méphistophélès. Le démon n'a gagné son pari en aucune manière, pas plus vis-à-vis du poëte que de l'homme.

A la fin de la première partie, nous avons laissé Faust dans les angoisses d'une lutte qui ne pouvait se prolonger, et voici que nous le retrouvons au sein de la plus féconde nature, étendu sur l'herbe nouvelle, entouré de sylphes qui chantent, de ruisseaux qui murmurent. Les génies de l'air, les cascades, l'arc-en-ciel, quelle compagnie que celle-là pour une âme marquée partout des empreintes fatales de la réalité! La baguette d'or de la fantaisie a frappé la source;

des eaux vives et bruyantes jaillissent par torrents. L'esprit s'enivre de lumière, de parfum et d'amour. Sa joie est d'autant plus franche et plus sereine, que son abattement et sa tristesse étaient plus mornes. En sortant de cette prison humide, froide et sombre, où vient de mourir Marguerite, on se sent frémir d'aise au grand soleil dont l'explosion rappelle Faust à l'existence. Le contraste est admirable, en poésie comme en musique, les effets les plus simples et les plus grands sont dans les contrastes ; et qui jamais a mieux compris cet art que Goethe et Weber? Je cite ici ces deux noms à dessein, parce qu'ils se conviennent à merveille. La musique de Weber affectionne les contrastes, de même que la poésie de Goethe ; en certains endroits, *Freyschütz* et *Faust* sont des œuvres de même nature ; plus on les examine, plus on découvre en elles de mystérieux rapports. Il y a dans la partition des motifs qui semblent écrits tout exprès pour le drame ; un vers éveille une mélodie ; et l'esprit qui reçoit rarement les impressions telles que le poëte les lui donne, qui, soit caprice, soit confiance, se plaît à les modifier à sa manière, l'esprit confond ensemble les deux éléments, et se compose une comédie de poésie et de musique, d'autant plus curieuse qu'il en jouit tout seul. On dira, je le sais, que les rapports nombreux qui peuvent exister entre les deux chefs-d'œuvre viennent de l'idée première, qui, au fond, est la même, autant toutefois que les conditions respectives des deux arts le permettent. De part et d'autre, il s'agit de fatalité combattue avec l'aide des puissances surnaturelles. Franchement, est-ce là un motif pour que le musicien et le poëte recherchent de préférence certaines combinaisons qu'ils mettent en usage dans les moindres détails? Deux génies, s'ils n'ont apporté en naissant une parenté divine, auront beau se rencontrer sur le même sujet, ne croyez pas que leurs œuvres jamais se ressemblent. Le sujet est un monde, ou plutôt l'argile donnée au poëte pour créer un monde; chacun pétrit cette argile à sa manière, et l'œuvre en résulte pareille ou dissemblable. Si des rapports de sujet unissaient ainsi deux œuvres, il s'ensuivrait que toutes les partitions de *Faust*, dont l'Allemagne abonde, auraient de meilleurs droits que le *Freyschütz* à faire valoir à la parenté de Goethe, ce qui ne peut être admis en aucune façon. Rien ne ressemble moins à l'œuvre de Goethe que toutes les conceptions musicales écrites sur le même sujet ; je n'en excepte pas même le *Faust* de Spohr, où la grande figure de Méphistophélès n'apparaît qu'un moment, pendant le menuet du second acte. — Il y a dans Weber un effet tout pareil à celui dont nous parlons. Le musicien passe tout à coup de l'agitation à la quiétude, de l'odeur du soufre au parfum des blés, des évocations infernales de Gaspard à la douce prière d'Agathe. C'est là un moyen bien simple et qui produit une sensation rare. Après les terreurs de la nuit, après les ouragans dont les éclats ont occupé le finale, ce rideau qui se lève sur une scène si pure de mélancolie et d'innocence envoie, en se ployant, un air de bénédiction dans la salle. Vous oubliez le carrefour maudit, le torrent plein de visions, le pacte signé à la lueur des éclairs, pour cette hymne qui monte au milieu des vapeurs du matin, et va tout racheter. C'est un rayon de soleil après la pluie, un cri d'oiseau après l'orage ; votre front s'épanouit, votre pensée redevient heureuse et sereine.

Faust se trouve ensuite porté au milieu de la cour de l'Empereur, où Mé-

phistophélès remplit l'office de bouffon. Tout va de mal en pis ; l'argent manque, le peuple menace de se révolter. On consulte Méphistophélès, qui ne voit d'autre moyen de se tirer d'affaire que de créer sur-le-champ une énorme quantité de papier-monnaie. L'Empereur, dont Méphistophélès a séduit le caractère faible par je ne sais quel grand projet de lui soumettre les éléments et de rendre l'eau, l'air, le feu et la terre, tributaires de sa couronne, ne tarde pas à consentir, et bientôt après le chancelier proclame ces paroles : « On fait savoir à qui le désire que les billets émis valent chacun mille couronnes ; il est donné pour caution un trésor immense enfoui dans le sol de l'Empire. » Grâce à cet expédient habile, l'inquiétude cesse, on oublie les préoccupations sérieuses, on chante, on boit, on s'abandonne à l'ivresse du moment ; le carnaval, suspendu tout à l'heure, recommence de plus belle. Les figures que Goethe évoque dans le carnaval poétique sont, pour ainsi dire, autant de vivantes allusions. Ce beau jeune homme qui conduit un char, comme Apollon, représente la poésie, etc. Voyez passer tour à tour les faunes, les satyres, les gnomes, la nature agreste et la nature souterraine, les arbres et les métaux. Survient Pan, qui plonge trop avant dans la chaudière où l'or bout ; sa barbe prend feu, un incendie général en résulte. L'Empereur lui-même court grand risque, lorsque Plutus, étendant son bâton, conjure les nuages et la pluie et met fin à l'intermède. Cependant Faust ne fait que grandir en crédit ; l'Empereur, émerveillé de sa puissance, exige de lui une évocation d'esprits (*eine Geisterscene*). Le maître du monde prétend qu'on lui montre Hélène et Pâris. Méphistophelès hésite, cet ordre l'effraye ; il peut bien évoquer des spectres et des sorcières, mais les héroïnes et les demi-dieux des temps antiques échappent à sa domination.

Méphistophélès. — Le peuple païen ne me regarde pas ; il habite son enfer particulier... Cependant j'entrevois un moyen.

Faust. — Parle ! parle ! j'écoute.

Méphistophélès. — C'est à regret que je te révèle le mystère sublime. Il y a des déesses augustes qui règnent dans la solitude : autour d'elles ni lieu ni temps. Le trouble vous saisit quand on parle d'elles. Ce sont les mères (1).

(1) Ici l'énigme semble se compliquer à dessein. Que Méphistophélès, création de la légende catholique, perde tous ses droits sur les héros de l'antiquité païenne, cela se conçoit aisément ; mais que veulent dire ces *mères* qui habitent dans la profondeur ? Il est évident que le poëte n'entend pas faire allusion au Tartare des Grecs ; car les êtres qui s'y trouvent ont aussi vécu jadis dans le temps et l'espace ; ni l'Élysée, ni le Tartare, n'éveillent le sentiment de morne solitude dont il parle. — Faust veut évoquer des formes de la fable et de la poésie antique ; où les trouver ces formes, sinon dans le royaume des idées ? Écoutez Platon : « Les idées, types éternels des choses, ne passent jamais dans l'existence variable ; elles ne se transforment pas, elles ne sont pas. Du fond de leur patrie, l'éternelle unité, le sein de Dieu, elles reflètent leurs images dans toutes les créations de la nature et de l'esprit humain. » On peut citer un passage du *Timée* où ce nom de mères est donné à la nature absorbante : ὑποδοχὴ, οἷον τιθήνη προσεικάσαι πρέπει τὸ μὲν δεχόμενον μητρὶ τὸ δὲ ὅθεν πατρί. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la théorie des alchimistes, ce mot de *mères* sert

Faust, *épouvanté*. — Les mères!

Méphistophélès. — Est-ce que tu trembles?

Faust. — Les mères! les mères! Cela tinte d'une façon si étrange.

Méphistophélès. — Et cela est. Déesses inconnues à vous, mortels, et que nous autres ne nommons guère volontiers! tu vas chercher leur demeure dans les profondeurs. Toi seul es cause que nous avons besoin d'elles.

Faust. — Le chemin.

Méphistophélès. — Aucun chemin; à travers des sentiers qui n'ont point été foulés et ne le seront pas; un chemin vers l'inaccessible et l'impénétrable. Es-tu prêt? Il n'y a point de serrures à forcer, point de verrous; tu seras poussé par les solitudes. As-tu l'idée du vide et de la solitude?

Faust. — Tu pourrais t'épargner, je pense, de semblables discours; cela sent le bouge de la sorcière, cela sent un temps qui n'est plus. N'a-t-il pas fallu avoir commerce avec le monde, apprendre le vide, en instruire à mon tour les autres. Si je parlais raison selon qu'il me semblait, la contradiction éclatait deux fois plus haut. J'ai dû contre ces coups rebutants chercher un refuge dans la solitude et le désert, et, pour ne pas vivre complétement oublié, tout seul, me donner enfin au diable.

Méphistophélès. — Si tu traverses l'Océan, si tu te trouves perdu dans l'infini, là du moins tu verras la vague venir à toi sur la vague. A l'instant même où l'épouvante te saisira en face de l'abîme entr'ouvert, tu verras quelque chose. Dans les vertes profondeurs de la mer paisible, tu verras les dauphins qui glissent, les nuages qui filent, le soleil, la lune et les étoiles; mais, dans le lointain éternel du vide, tu ne verras plus rien, tu n'entendras plus le bruit des pas que tu feras, et tu ne trouveras rien de solide où te reposer.

Faust. — Tu parles comme le premier des mystagogues qui ait jamais trompé un fidèle néophyte. Au rebours seulement. Tu m'envoies dans le vide pour que mon art et ma force s'augmentent. Tu me traites un peu comme le chat, afin que je te tire les marrons du feu. N'importe, nous voulons approfondir ceci; dans ton néant, j'espère, moi, trouver mon tout.

Méphistophélès. — Que je te félicite avant de nous séparer! Je vois maintenant que tu connais ton diable. Prends-moi cette clef.

Faust. — Quoi, cela!

Méphistophélès. — Prends-la d'abord, et garde-toi d'en méconnaître la puissance.

aussi à désigner les principes des métaux et des corps (*elementa sunt matrices*). Le corps conçoit l'existence et la forme par l'intervention de trois puissances : le mercure, le soufre, le sel. (Théophraste Paracelse, *Paramirum*. livre I, pag. 584, 585.) *Matrices rerum omnium id est elementa*. (Mart. Rulandi, *Lex. Alchem.*) Pour ceux qui n'ignorent pas avec quelle ardeur Goethe se livrait dans sa jeunesse à l'étude des sciences occultes (voyez *Dichtung und Wahrheit*, 2 Theil, S. 200), il est clair que ce nom de mères (*Mütter*) lui vient des alchimistes du moyen âge. Au premier moment, Faust s'en épouvante; perdu comme il est dans le royaume des sens, toute spéculation divine lui répugne. Peut-être aussi le nom de mère éveille-t-il en lui le souvenir de la grossesse de Marguerite. Pour Méphistophélès, il ne veut rien avoir à faire avec les mères : il ne s'attache qu'aux choses solides et qui ont un corps. Voilà pourquoi Faust, une fois qu'il s'est élevé au point de vue de l'esprit, espère, en son exaltation sublime, trouver son tout, *das all*, dans le néant de Méphistophélès; car c'est dans le royaume des idées seulement qu'il puisera cette satisfaction qu'il cherche en vain partout dans l'univers. D'ailleurs, la beauté pure n'y séjourne-t-elle pas?

Faust. — O prodige ! elle grandit entre mes mains, elle s'enflamme, des éclairs en jaillissent !

Méphistophélès. — Commences-tu à t'apercevoir de ce que tu possèdes en elle ? Cette clef te flairera la place. Suis-la, elle va te guider près des mères.

Faust, *frémissant*. — Des mères ! Le mot pénètre toujours en moi comme un coup de foudre. Qu'est-ce donc que ce mot que je ne puis entendre ?

Méphistophélès. — Es-tu borné, qu'un mot nouveau te trouble ? Veux-tu n'entendre jamais que ce que tu as entendu déjà ? Quel que soit le son étrange d'une parole, tu as assez vu de prodiges pour ne pas t'émouvoir.

Faust. — Je ne cherche pas mon salut dans l'indifférence ; ce qui fait tressaillir l'homme est sa meilleure partie. Si cher que le monde fasse payer à l'homme le sentiment, ému, il sent à fond l'immensité.

Méphistophélès. — Descends donc ! je pourrais aussi bien dire : Monte ; c'est tout un. Échappe à ce qui est. Lance-toi dans les espaces vides des images. Va te réjouir au spectacle de ce qui n'existe plus depuis longtemps. La roue tourne comme les nuages. Agite ta clef dans l'air et tiens-la à distance de toi.

Faust, *transporté*. — Bien ! à mesure que je la serre, je sens naître en moi une force nouvelle, ma poitrine s'élargit pour le grand œuvre.

Méphistophélès. — Un trépied ardent te fera connaître, enfin, que tu es arrivé à la profondeur des profondeurs. A ces clartés tu verras les mères. Les unes sont assises, les autres sont debout et marchent, comme cela se trouve. Forme, transformation ! éternel entretien du sens éternel ! Entouré des images de toutes les créatures, elles ne te verront pas, car elles ne voient que les ébauches. Courage alors ! le danger sera grand. Va droit au trépied et touche-le de ta clef. (*Faust élève sa clef d'or dans une attitude décidée et souveraine*). C'est bien. Le trépied s'attache à toi, il te suit comme un fidèle satellite. Tu remontes avec calme, le bonheur t'élève, et avant qu'elles aient pu s'en apercevoir, te voilà de retour avec ta conquête. Une fois le trépied déposé ici, tu évoques, du sein des ténèbres, le héros et l'héroïne. Le premier qui se soit jamais avisé de cette action !... L'action est faite, et c'est toi qui l'as accomplie. Ensuite, et par l'opération magique, les vapeurs de l'encens seront transformées en dieux.

Faust. — Et maintenant.

Méphistophélès. — Maintenant, que ton être tende à son but souterrain. Descends en trépignant, en trépignant tu remonteras. (*Faust trépigne et disparait.*) Que la clef lui réussisse ; je suis curieux de voir s'il reviendra.

Faust s'abîme dans le gouffre sans nom. En attendant qu'il revienne, la cour s'empresse autour de Méphistophélès ; on l'accable de questions. Les chambellans, les marquises, les pages se le disputent. Le pauvre diable, assailli de toutes parts, ne sait à qui répondre.

Une blonde, *à Méphistophélès*. — Un mot, seigneur. J'ai le visage assez clair, vous voyez ; cependant il s'en faut de beaucoup qu'il demeure ainsi quand vient l'été fâcheux ; alors cent vilaines taches rouges bourgeonnent et couvrent la blancheur de ma peau : c'est affreux, Quel remède ?

Méphistophélès. — Sur ma foi, je vous plains ; un si joli trésor tacheté au mois de mai comme une peau de panthère ! Prenez-moi du frai de grenouilles, des langues de crapauds, distillez tout cela fort soigneusement lorsque la lune sera pleine ;

sitôt qu'elle commencera à décroître, appliquez ce collyre proprement : vienne le printemps, et les taches auront disparu.

Une brune. — La foule vient à vous de tous côtés ; souffrez que je vous consulte à mon tour. Ce pied gelé m'empêche de courir et de danser; je suis même maladroite à faire la révérence.

Méphistophélès. — Laissez un peu que j'appuie mon pied sur votre pied malade.

La brune. — Soit, cela se fait bien entre amoureux.

Méphistophélès. — Le pied, mon enfant, a bien d'autres vertus : *similia similibus;* c'est le remède à tous les maux, le pied guérit le pied, ainsi des autres membres. Approchez, attention ! vous ne me le rendrez pas.

La brune, *poussant les hauts cris.* — Aïe, aïe, cela brûle ! Quel rude coup ! c'est comme un sabot de cheval.

Méphistophélès. — Oui, mais vous êtes guérie. Tu peux maintenant danser tant qu'il te plaira, et jouer du pied sous la table avec ton amoureux.

Une dame, *traversant la foule.* — Laissez-moi, de grâce, arriver jusqu'à lui ; je n'y tiens plus, je sens le mal bouillonner dans le fond de mon cœur ; hier encore il cherchait le bonheur de sa vie dans un regard de mes yeux, et le voilà aujourd'hui qui lui parle, et me tourne le dos.

Méphistophélès. — Hélas ! c'est grave en effet, mais écoute-moi ; approche-toi de lui, sur la pointe du pied, prends ce charbon, trace une raie avec sur ses manches, son manteau, ses épaules, et l'infidèle sentira comme tu le souhaites, il sentira le repentir le piquer au cœur. Quant à toi, il te faudra avaler ce charbon sur-le-champ, et cela sans te mouiller les lèvres d'une goutte d'eau ou de vin ; suis mes conseils, et ce soir même tu l'entendras soupirer devant ta porte.

La dame. — Ce n'est pas du poison, au moins ?

Méphistophélès, *indigné.* — Respect à qui de droit ! Vous iriez loin avant de trouver un charbon pareil. Il provient d'un bûcher que nous attisions jadis avec le plus grand zèle.

Un page. — Je suis amoureux, monseigneur, et l'on me traite en enfant.

Méphistophélès, *à part.* — Je ne sais plus à qui entendre. (*Au page.*) Ne t'adresse pas aux plus jeunes, les matrones sauront bien t'apprécier. (*D'autres se pressent autour de lui.*) Encore de nouvelles, quel rude besogne ! j'aurai recours à la vérité ; le moyen est désespéré, mais le danger est grand : ô mères, mères, lâchez Faust.

. . . .

L'astrologue. — Je vous annonce en vêtements sacerdotaux, le front couronné, un homme merveilleux qui vient accomplir maintenant ce qu'il a courageusement entrepris. Un trépied monte avec lui du sein de l'abîme creux. Déjà je pressens les bouffées d'encens qui s'exhalent du vase. Il se prépare à bénir le grand œuvre ; de tout cela il ne peut que résulter quelque chose d'heureux.

Faust, *d'un ton solennel.* — Je vous adjure, ô mères qui trônez dans l'infini, solitaires, sociables pourtant, la tête ceinte des images de la vie active, mais sans vie. Ce qui jadis était se meut là dans son apparence et sa splendeur, car les désirs de l'éternité travaillent ; et vous, vous savez répartir tout cela, ô puissances suprêmes, pour la tente du jour et la voûte des nuits. La vie agréable entraîne les unes dans son cours, le magicien hardi s'empare des autres et prodigue à chacun les miracles qu'ils souhaitent.

L'astrologue. — A peine l'ardente clef a touché le bassin du trépied, que déjà un vague brouillard emplit l'espace, il pénètre insensiblement et flotte à la manière des nuages; il se dilate, se roule en flocons, s'engraine, se disperse, se ramasse. Et maintenant, attention à l'intermède des esprits! un chef-d'œuvre! écoutez, la musique accompagne leurs pas, de ces sons aériens s'exhale un je ne sais quoi; en filant, ces sons deviennent mélodie. La colonnade résonne, le triglyphe aussi; on dirait que le temple chante tout entirer; le brouillard s'abaisse; du sein de la vapeur transparente un beau jeune homme s'avance en mesure. Ici s'arrête mon emploi. Que sert de le nommer, qui ne reconnaît en lui le gracieux Pâris.

Première dame. — Oh! quelle brillante fleur de jeunesse et de santé!

Seconde dame. — Comme une pêche! frais et plein de séve!

Troisième dame. — Comme ces lèvres finement dessinées s'arrondissent avec volupté!

Quatrième dame. — Tu boirais volontiers à pareille coupe!

Cinquième dame. — Charmant, en vérité! Sur le chapitre de l'élégance, il y aurait bien quelque chose à redire.

Sixième dame. — Un peu plus de souplesse dans les membres ne nuirait pas.

Un chevalier. — J'ai beau le contempler, je n'aperçois en lui que le pâtre. Rien qui rappelle le prince ou les manières de la cour.

Un autre. — A moitié nu, c'est un beau jeune homme, j'en conviens; mais qu'il essaye un peu de revêtir une armure, et l'on verra.

Une dame. — Il s'assied avec mollesse. Délicieux!

Un chevalier. — Vous seriez à votre aise sur ces genoux.

Une autre dame. — Il pose avec tant de grâce son beau bras sur sa tête!

Un chambellan. — Le rustre! Voilà qui me paraît de la dernière inconvenanance!

La dame. — Vous autres hommes, il faut que vous trouviez toujours à critiquer.

Le chambellan. — En présence de l'Empereur s'étendre de la sorte! fi donc!

La dame. — Ce n'est qu'une pose! Il se croit seul!

Le chambellan. — Qu'importe? Le théâtre, même ici, doit se conformer à l'étiquette.

La dame. — Un doux sommeil vient d'assoupir le tout aimable!

Le chambellan. — Bon! Maintenant le voilà qui ronfle! Oh! c'est naturel! parfait!

Une jeune dame, *dans le ravissement*. — Quelle senteur trempée de rose et d'encens porte ainsi la fraîcheur jusque dans le plus profond de mon âme!

Une dame plus agée. — Oui, vraiment, un souffle embaumé pénètre dans les cœurs; le souffle vient de lui.

Une vieille. — C'est la fleur de croissance, fleur d'ambroisie, qui s'ouvre dans son sein juvénile, et parfume l'atmosphère autour de lui.

(Hélène paraît.)

Méphistophélès. — C'est donc elle! Ma foi! devant celle-là je ne craindrais rien pour mon repos! Elle est jolie, mais ne me dit pas grand'chose.

L'astrologue — Quant à moi, cette fois, je n'ai plus rien à faire, et, comme homme d'honneur, je l'avoue et le confesse. La déesse s'avance, et quand j'aurais des langues de flamme..... — On a de tout temps beaucoup célébré la beauté. Celui à qui elle apparaît est ravi, hors de lui; celui à qui elle appartint fut trop heureux.

Faust. — Ai-je donc bien mes yeux encore? N'est-ce pas la source de la pure beauté qui s'épanche à torrent dans l'intérieur de mon être. Prix fortuné de ma course terrible! Néant du monde avant cette révélation! combien ne s'est-il pas transformé depuis ce sacerdoce que je viens d'accomplir! Pour la première fois le

monde m'apparaît désirable, solide, plein de durée. Que le souffle de la vie s'éteigne en moi si jamais je puis m'acclimater loin de ta présence! La douce figure qui jadis me ravit, et dont le reflet magique m'enchanta, n'était que l'ombre d'une telle beauté. C'est à toi que je voue toute force active, toute passion; à toi sympathie, amour, adoration, délire!

Méphistophélès, *du fond de son trou* (1). — Contenez-vous et ne sortez pas de votre rôle.

Une dame agée. Grande, bien faite, la tête un peu petite seulement.

Une dame plus jeune. — Mais voyez donc le pied; comment ferait-il pour être plus lourd ?

Un diplomate. — J'ai vu des princesses qui lui ressemblaient; pour moi, je la trouve belle de la tête aux pieds.

Un courtisan. — Elle s'approche du jeune homme endormi, d'un air malin et doux.

Une dame. — Qu'elle est affreuse à côté de cette image si pure de jeunesse !

Un poëte. — Elle l'éclaire de sa beauté !

Une dame. — Endymion et la lune ! un vrai tableau !

Le poëte. — Très-bien, la déesse semble descendre; elle se penche sur lui pour boire son haleine; ô moment digne d'envie ! — un baiser! — la mesure est comblée.

Une duègne. — Devant tout le monde ! cela devient par trop extravagant !

Faust. — Faveur formidable à l'adolescent !

Méphistophélès. — Paix donc! silence! laisse le spectre faire comme il lui plaît.

Le courtisan. — Elle s'éloigne sur la pointe du pied; il s'éveille.

Une dame. — Elle regarde autour d'elle, je l'avais bien pensé.

Le courtisan. — Il s'étonne! ce qui lui arrive est un prodige.

Une dame. — Pour elle, ce qu'elle voit n'a rien qui l'étonne, je vous assure.

Le courtisan. — Elle retourne à lui avec bienséance.

La dame. — Je remarque qu'elle lui fait la leçon; en pareille occasion, les hommes sont tous des sots; il croit être le premier.

Un chevalier. — Oh! de grâce! souffrez que je l'admire. — Élégante avec majesté !

La dame. — La drôlesse! voilà qui passe toutes les convenances!

Un page. — Je voudrais bien être à la place du jeune homme !

Le courtisan. — Qui ne serait pris en de pareils filets !

Une dame. — Le bijou a passé par tant de mains, que l'or en a souffert un peu.

Une autre dame. — Dès l'âge de dix ans elle n'a plus rien valu.

Un chevalier. — Chacun prend à loisir ce qu'il trouve de mieux; pour moi, je me contenterais de ces beaux restes.

Un philologue. — Je la vois clairement devant mes yeux; cependant j'ose douter encore de son authenticité. La réalité mène à l'extraordinaire. Avant tout, je m'en tiens à ce qui est écrit. Je lis donc qu'elle a réellement tourné la tête à toutes les barbes grises de Troie. Et, toute réflexion faite, ceci s'accommode assez bien à la circonstance. Je ne suis pas jeune, et pourtant elle me plaît.

(1) Dès le commencement de la scène, Méphistophélès s'est tapi dans le trou du souffleur, et c'est de là qu'il prend part à l'intermède. Le diable n'a que faire de tous ces artifices du beau langage dont un avocat tire profit; il veut tenter, et non persuader. C'est un serpent qui s'insinue par l'oreille dans le cœur. A ce compte, que lui serviraient tous ces grands mouvements oratoires et ces grands gestes de tribune? Il ne professe pas le mal, il le souffle. Qu'on se rappelle la magnifique scène de l'église dans la première partie de *Faust*.

L'astrologue.—Ce n'est plus un adulte, mais un hardi héros. Il l'étreint; à peine peut-elle se défendre; il la charge sur son bras puissant. Va-t-il donc l'enlever?

Faust. — Téméraire! insensé! tu l'oses, tu ne m'entends pas! arrête, c'en est trop!

Méphistophélès. — C'est cependant toi-même qui produis la fantasmagorie.

L'astrologue. — Un seul mot. D'après ce qui s'est passé, j'appelle l'intermède, l'enlèvement d'Hélène.

Faust. — Qu'est-ce, enlèvement? Ne suis-je donc pour rien à cette place? Ne l'ai-je pas dans la main cette clef qui m'a conduit à travers l'épouvante, et la vague et le flot des solitudes, sur ce sol ferme? Ici j'ai pris pied, ici sont les réalités, d'ici l'esprit peut combattre les esprits et se préparer la conquête du double royaume. De si loin qu'elle était, comment aurait-elle donc pu venir plus près? Je la sauve; elle est deux fois à moi! Courage donc, ô mères! mères, vous devez m'exaucer! Celui qui la connaît ne peut plus vivre sans elle.

L'astrologue. — Faust! ô Faust! que fais-tu? Il l'étreint avec force; déjà la vision se brouille! Il marche avec sa clef sur le jeune homme! il le touche! Malheur à nous! malheur! là, là!

(Explosion. Faust tombe roide sur le sol; les esprits se fondent en vapeur.)

Méphistophélès. (*Il prend Faust sur ses épaules.*) — Voilà ce que c'est que de se charger d'un fou! vous vous en trouvez mal, seriez-vous le diable.

(Ténèbres, tumulte.)

Au second acte, nous retrouvons Méphistophélès dans le gothique laboratoire où nous l'avons vu jadis pour la première fois. Faust, épuisé par tant d'émotions, repose sur le lit de ses pères, et tandis que l'amant inquiet d'Hélène poursuit à travers les campagnes du rêve les insaisissables voluptés où son cœur aspire sans relâche, le vieux diable endosse la robe de docteur et vient jeter un coup d'œil sur les lieux témoins du célèbre contrat.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'ai beau regarder en haut, en bas, partout, rien n'est changé; seulement les vitraux sont moins clairs, il me semble, et les toiles d'araignées plus nombreuses; je trouve l'encre figée et le papier jauni; cependant tout est bien demeuré en place. Voilà encore la plume avec laquelle Faust a signé son pacte avec moi, et dans le tuyau tremble encore la goutte de sang que je lui ai tirée. Une pièce unique, en vérité, et que je souhaite de grand cœur au prince des antiquaires!

Survient l'écolier de la première partie. Le jeune héros a fait bien du chemin depuis, le voilà bachelier maintenant, et comme il faut toujours que la faiblesse humaine trouve son compte, même dans les moindres sujets, il a monté tout à coup son orgueil au niveau du grade qu'il occupe désormais dans l'université : autant il était humble, timide et simple autrefois, autant il se montre aujourd'hui arrogant et superbe. Philosophe absolutiste, infatué de son mérite, le monde commence avec lui. Ici Méphistophélès cède sa place à Goethe, et la personnalité susceptible du vieillard s'empare de la scène; c'est toujours la même ironie, le même dédaigneux sang-froid, le même ton de sarcasme et de mépris; seulement, à travers cet air d'impassibilité qu'il affecte de prendre, un

sentiment de tristesse profonde se fait jour : la mélancolie de ce visage auguste perce par les trous du masque de pierre qui le recouvre. Dans la première partie de *Faust*, l'ironie de cette scène a quelque chose en soi de plaisant et de sympathique, parce qu'elle s'exerce de plus haut ; cette manière aisée et familière de traiter le pauvre diable qui se sent pour toutes les carrières une égale vocation, et de le placer au beau milieu des sciences qui se le renvoient comme une balle, sans qu'il puisse savoir à laquelle se fixer, tient du persiflage plus encore que de l'ironie. Ici, au contraire, rien de tout cela. Quand l'ironie éclate dans le second *Faust*, elle est sombre, chagrine, maussade, pleine d'amertume et de fiel. Peut-être la cause de cette différence est elle tout entière dans la question de temps. La première de ces deux scènes fut écrite à vingt ans, les yeux fixés sur l'avenir où le soleil resplendit toujours, quoi qu'on dise, et l'autre à soixante-dix, les regards tournés vers les ombres du passé ; à cet âge où l'on a acquis toute expérience des hommes et des choses, où l'on sait ce que le fruit de la pensée peut donner de suc généreux et fécond sous la main puissante qui l'exprime ; à cette heure à jamais funeste et déplorable où l'homme de génie voit les rangs s'éclaircir autour de lui, où les défections commencent, où l'on sent que l'on tarde à mourir et que l'on s'isole de jour en jour dans le linceul de sa gloire. L'ironie des jeunes gens tient du persiflage, celle des vieillards du désespoir ; l'une, toute superficielle, rôde à l'entour des lèvres, semblable aux zéphyrs des soirs d'avril, qui ébouriffent les roses sur leurs tiges sans les flétrir ; l'autre s'exhale comme un vent maudit des abîmes desséchés du cœur humain, et souffle partout sur son passage la désolation et la mort. — Méphistophélès vis-à-vis du bachelier, c'est tout simplement Goethe en face de la jeunesse d'aujourd'hui, de cette jeunesse active, impétueuse, à la fois dévouée et rebelle, qui se donne corps et biens à la première gloire qui l'éblouit, ne peut vivre dans le cercle étroit d'une admiration immuable, et qui, tôt ou tard, s'impatiente du joug de l'autorité ; qui n'a sous le ciel d'amour, d'enthousiasme et de culte que pour les idées, et lorsqu'il se rencontre sur son chemin un mortel digne de les représenter, fait station autour de lui, le proclame glorieux et l'aide autant qu'il est en elle à remuer le monde, mais spontanément, sans arrière-pensée ni pacte conclu ; trop fière pour jamais engager son indépendance dans l'avenir, et toujours prête à se disperser dès qu'elle croit voir les belles étoiles de la terre filer vers d'autres régions (1).

(1) Cette humeur inquiète qui venait à Goethe de la mélancolie qui s'attache aux vieillesses glorieuses, et les accompagne jusqu'à la tombe, se révélait surtout dans l'intimité de sa conversation, où l'ont surprise ceux qui l'abordaient dans les dernières années de sa vie. Voici ce qu'il disait à Falk dans un de ces accès : « Il en est aujourd'hui de la république des lettres en Allemagne absolument comme de l'empire romain à l'époque de la décadence, lorsque chacun voulait gouverner et qu'on ne savait plus quel était l'empereur. Les grands hommes vivent tous exilés, et le premier aventurier qui se rencontre, pour peu qu'il compte sur les soldats et sur l'armée, se proclame aussitôt empereur. Au point où nous en sommes, on ne regarde plus au nombre ; quelques-uns de plus ou de moins, peu importe. L'empire romain n'a-t-il pas eu trente empereurs à la fois ? Wieland et Schiller sont déchus de leur trône. Combien de temps

Nulle part le fiel de cette scène ne se laisse plus amèrement sentir que dans un vers qui est, pour ainsi dire, l'essence du venin fatal que le grand poëte y distille. Le bachelier s'abandonne sans réflexion à son enthousiasme immodéré; dans les dispositions fougueuses où le mettent sa jeunesse et la chaleur du sang qui bouillonne dans ses veines, chaque parole qu'il dit est comme un flot de vin vieux qui lui monte au cerveau; son ivresse s'alimente d'elle-même, son œil s'enflamme, ses narines se gonflent, les artères de ses tempes battent à coups précipités; une fois lancé, rien ne l'arrête. Il faut le voir trancher du

vais-je garder encore sur mon dos mon antique pourpre impériale? Qui le sait? A coup sûr, ce n'est pas moi. Quoi qu'il en puisse advenir, je veux montrer au monde que cette royauté ne me tient point à cœur, et supporter ma déchéance avec le calme et la résignation qu'une âme forte oppose aux coups de la destinée. Çà! de quoi parlions-nous donc? Ah! des empereurs! C'est bien! Novalis ne l'était pas encore; mais avec le temps il ne pouvait manquer de le devenir. Quel dommage qu'il soit mort si jeune, d'autant plus qu'il avait devancé son temps en se faisant catholique! N'a-t-on pas vu, s'il faut en croire les gazettes, de jeunes filles et des étudiants se rendre en pèlerinage à son tombeau et le joncher de fleurs? J'appelle cela un début glorieux et qui donnait dans l'avenir de grandes espérances. Pour moi, comme je lis fort peu les gazettes, je supplie mes amis, toutes les fois qu'il y aura quelque canonisation de cette espèce, de ne pas négliger de m'en faire part. Tieck aussi fut empereur quelques jours; mais cela ne dura guère : il eut bientôt perdu son sceptre et sa couronne. On lui reprocha sa douceur, sa clémence, ses mœurs de Titus. Le gouvernement exige plus que jamais aujourd'hui une main ferme et puissante, et, je n'hésite pas à le dire, une sorte de grandeur barbare. Ensuite vint le tour des Schlegel, Auguste Schlegel, premier du nom, et Frédéric Schlegel II. Tous les deux régnèrent avec autorité, en monarques absolus et despotes. Chaque matin, des proscriptions nouvelles ou des exécutions; les listes se couvraient de noms, les échafauds se dressaient. C'était merveille! De temps immémorial, le peuple aime fort toutes ces choses-là. Dernièrement, un jeune homme, à son premier début dans la carrière, appelait quelque part Frédéric Schlegel un Hercule allemand qui parcourt le pays sa massue à la main, et va terrassant tout sur son passage. Aussitôt le magnanime empereur d'envoyer des lettres de noblesse au jeune écrivain, qu'il appelle à son tour un héros de la littérature allemande! Le diplôme est fait et parfait, vous pouvez m'en croire; je l'ai vu de mes propres yeux. Puis viennent, pour dotations et domaines, les gazettes qu'on exploite au profit de ses partisans et de ses amis, tandis qu'on a bien soin de passer les autres sous silence. Admirable expédient, fait pour réussir avec ce digne public allemand, qui ne lit jamais un livre avant que la gazette en ait parlé! Comme vous le voyez, cette manière de jouer à l'empereur ne manque pas de charmes, et a sur l'autre l'avantage qu'avec elle du moins on ne court aucun risque. Ainsi, un beau soir, vous vous couchez heureux et dispos, et vous vous endormez empereur dans votre lit; le lendemain, à votre réveil, vous cherchez votre couronne et ne la trouvez plus. C'est cruel, je l'avoue; mais au moins votre tête, en tant que l'empereur en avait une, votre tête est encore à sa place, et c'est, à mon sens, un grand point. Quelle différence avec les empereurs antiques, massacrés par douzaines dans l'histoire, et jetés ensuite dans le Tibre! Pour en revenir à nos consécrations, il est mort récemment, à Iéna, un autre jeune poëte, trop tôt, on peut le dire. Celui-là, on ne l'aurait pas fait empereur, mais au moins vicaire de l'empire, *major domûs*, ou quelque chose de ce genre. Dans quel rang glorieux de la littérature allemande le jeune héros n'aurait-il pas trouvé sa place! On dit qu'il est question de

maître, résoudre en un moment les plus hautes questions de philosophie et de morale, et courir effaré par les mille sentiers du champ de la science, coupant sans façon, du bout de sa cravache, la tète aux plus nobles pavots. C'est un coursier indomptable qui obéit aux provocations de sa nature ardente : il va, il vient, bondit ou se roule dans l'herbe, lance des ruades au hasard, et, dans ses ambitieuses fureurs et sa folle jactance, franchit toutes les limites, au risque de se rompre le cou.

fonder une chambre des pairs de l'intelligence. L'idée me paraît excellente. Si le poëte d'Iéna eût vécu quelques années de plus, il devenait pair du royaume sans s'en douter. Mais, comme je l'ai dit, il est mort trop tôt ; de toute façon, il s'est trop pressé. Du train dont vont les choses aujourd'hui dans notre litérature nouvelle, il faut aller à la renommée le plus vite possible, mais à la mort le plus lentement. Là est tout le secret. Il ne suffit pas, pour être un grand homme, d'avoir publié quelques sonnets et deux ou trois almanachs. Les amis du jeune poëte nous ont assuré, dans les feuilles publiques, que ses sonnets vivraient longtemps dans la postérité. J'avoue que jusqu'à présent je n'ai pas pris soin d'éclaircir l'affaire, et par conséquent ne saurais dire si leur prédiction s'est accomplie. — J'ai bien des fois, dans ma jeunesse, ouï dire à des hommes graves qu'il arrive souvent que tout un siècle travaille à produire un poëte, un peintre de génie. Mais, à ce qu'il paraît, nos jeunes gens y ont mis bon ordre ; c'est un plaisir de voir comme ils traitent leur siècle. On ne sort plus de son siècle aujourd'hui, comme naturellement cela devrait être ; mais on prétend l'absorber en soi tout entier ; et si tout ne se passe pas selon leur fantaisie, ils se prennent de beau dépit envers le monde, méprisent la multitude et raillent le public. Dernièrement, j'eus la visite d'un étudiant de Heidelberg qui pouvait avoir dix-neuf ans ; il m'assura, du plus grand sang-froid, qu'il avait approfondi toute science, et que, sachant parfaitement à quoi s'en tenir désormais, il comptait s'abstenir de toute lecture, et ne voulait plus que développer à loisir ses théories sur l'univers, sans jamais s'embarrasser à l'avenir des langues étrangères, des livres, des classifications et des systèmes. Voilà certainement un sublime début ! Si chacun recommence à sortir du néant, quels admirables progrès nous allons faire avant peu ! » (*Goethe aus näherm persönlichem Umgange dargestellt.* — Joh. Falk, S. 103.).

Cet étudiant de Heidelberg nous a bien l'air d'avoir posé devant Goethe pour la scène du bachelier dont il est question plus bas. Le lecteur appréciera ces paroles de l'auteur de *Faust*. Quant à nous, nous ne saurions approuver cette ironie qu'il affecte à l'égard de Novalis. Il sied mal à sa vieillesse puissante de poursuivre jusque dans la mort cette nature inoffensive et douce. Chez Novalis, Goethe en veut encore plus au catholique qu'au poëte, nous aimons à le croire : ainsi, du moins, toute arrière-pensée de fausse jalousie s'efface. Nous ne connaissons rien du jeune poëte d'Iéna ; mais le persiflage que Goethe exerce à son égard ne nous semble guère généreux. La mort est une consécration qui commande aux vieillards le respect de la jeunesse. Ce n'est point à Goethe, respectable à tant de titres, d'y manquer. La manière brutale dont il s'attaque à lui concilie à ce pauvre jeune homme un peu de cette sympathie qu'on donne si volontiers à Frédérique. Du reste, ce que dit Goethe de la république des lettres en Allemagne ne pourrait-il pas s'appliquer à nous ? L'allusion naît d'elle-même. Si l'on excepte quelques nobles esprits que soutient la conscience de leur dignité, que voyons-nous, sinon des individualités jalouses, inquiètes, militant pour les seuls intérêts de leur fortune, des rois d'un jour, dépossédés le lendemain ?

LE BACHELIER.

O jeunesse, ô transports, vocation sublime,
Avant nous, avant moi, le monde n'était pas;
J'ai tiré le soleil du milieu de l'abîme
Et dirigé la lune au bout de mon compas.
Le jour en me voyant s'est fait beau sur mes pas,
La terre de verdure et de fleurs s'est parée;
Et des étoiles d'or la légion sacrée,
Dans la première nuit, au signe de ma main,
Splendide s'est levée au firmament divin.
Si ce n'est moi, qui donc a brisé la barrière
Des misérables lois qui pesaient sur la terre?
Pour moi, libre, je vais où me pousse mon cœur,
Je poursuis tout joyeux le verbe intérieur,
Et marche à l'avenir hardiment, la lumière
En avant devant moi, les ténèbres derrière.

D'abord Goethe laisse le fier étalon prendre carrière librement et battre à loisir la campagne; puis tout à coup, au détour d'un sentier, il le saisit par la crinière, saute dessus et l'arrête en sa course insensée par le seul frein de cette parole : « Et qui donc peut avoir une idée bonne ou mauvaise que le passé n'ait point eue avant lui? » Voilà une parole affreuse qui n'étonnerait personne dans la bouche de Méphistophélès, et que Goethe prononce avec un sourire glacé d'ironie et de contentement. Avoir parcouru cette carrière immense, écrit *Faust* et *Werther*, du fond d'un petit duché d'Allemagne emplir le monde du bruit de son intelligence, être Goethe, et tout cela pour en arriver à proclamer de plus haut cette sentence de désespoir et de mort :

Wer kann was dummes wer was kluges denken
Das nicht die Vorwelt schon gedacht!

C'est là peut-être un des plus atroces blasphèmes qui soit jamais sorti des entrailles de cet homme qui en a tant poussé. Vraiment il me semble qu'il était moins coupable lorsqu'il laissait mourir Frédérique et Marguerite; alors au moins il avait pour excuse la foi dans l'avenir de son génie. Comme il marchait les yeux fixés sur les étoiles du firmament, il pouvait, après tout, briser sous ses pieds, sans le vouloir, les pauvres fleurs du chemin; mais blasphémer les idées comme il avait blasphémé l'amour, renier sur le bord de la tombe les immortelles patronnes de toute gloire humaine! Telle est la personnalité inquiète et misérable de cet homme, qu'il ne veut pas que la puissance existe à la fois en lui et hors de lui; il aime mieux s'anéantir à jamais que de reconnaître les idées hors de son sein. Comment concilier cette parole avec le culte qu'il n'a cessé d'avoir pour son œuvre? Comment cet homme, si rempli d'orgueil et de méfiance, aurait-il pu considérer comme sa pensée, et l'adorer soixante ans comme telle, une monnaie marquée aux coins de toutes les intelligences? Non, Goethe, tout n'a point été pensé; non, il reste encore de belles fleurs à cueillir

dans le champ de l'intelligence; chaque âge a ses moissons à faire, et pour preuve je ne veux citer qu'un exemple que je prends dans ton œuvre : l'idée de Faust.... Mais j'oubliais qu'une telle parole dans la bouche d'un homme de génie est un blasphème, et par conséquent un acte trop indépendant de toute logique humaine pour qu'on doive chercher à l'expliquer.

Cependant Wagner, enfermé seul dans son laboratoire, poursuit sans relâche le rêve de l'alchimie; le vieux serviteur de Faust, après avoir recueilli l'héritage du maître, a imaginé de créer un homme par les mélanges et le feu. L'heure de la réalisation approche, et le voilà penché sur ses fourneaux, haletant, la face barbouillée de fumée et de sueur, qui attend dans les dernières et les plus vives angoisses le fruit de tant de veilles et de travaux.

WAGNER. — Déjà des ténèbres s'éclairent, déjà au fond de la fiole quelque chose reluit (1) comme un charbon vivant, non...., comme une escarboucle splendide d'où s'échappent mille jets de flamme dans l'obscurité. Une lumière pure et blanche paraît! Pourvu que cette fois je n'aille pas la perdre. Oh Dieu! maintenant quel fracas à la porte!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *entrant.* — Salut! je viens en ami.

WAGNER, *avec anxiété.* — Salut! à l'étoile du moment! (*Bas.*) Au moins retenez bien dans votre bouche vos paroles et votre souffle. Un grand œuvre est sur le point de s'accomplir!

MEPHISTOPHÉLÈS, *plus bas.* — Qu'y a-t-il donc?

WAGNER, *plus bas.* — Un homme va se faire!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Un homme? Et quel couple amoureux avez-vous donc enfermé dans la cheminée?

WAGNER. — Dieu me garde! l'ancienne mode d'engendrer était une véritable faribole, nous l'avons reconnu. Le tendre point d'où jaillissait la vie, la douce force qui s'exhalait de l'intérieur, et prenait et donnait, destinée à se former d'elle-même, à s'alimenter des substances voisines d'abord, puis des substances étrangères; tout cela est bien déchu maintenant de sa dignité; si l'animal y trouve encore son plaisir, il convient à l'homme doué de nobles qualités d'avoir une origine plus pure et plus haute. (*Il se tourne vers le foyer.*) Cela brille! voyez! Désormais vraiment nous pouvons espérer que si de cent matières et par le mélange, car tout dépend du mélange, nous parvenons à composer aisément la matière humaine, à l'emprisonner dans un alambic, à la cohober, distiller comme il faut, l'œuvre s'accomplira dans le silence. (*Se tournant de nouveau vers le foyer.*) Cela se fait! la masse s'agite plus lumineuse, et ma conviction s'affermit à chaque instant. Nous tentons d'expérimenter judicieusement sur ce qu'on appelait les mystères de la nature, et ce qu'elle produisait jadis organisé, nous autres, nous le faisons cristalliser.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — L'expérience vient avec l'âge; pour quiconque a beaucoup vécu, rien de nouveau n'arrive sur la terre; et quant à moi, je me souviens d'avoir rencontré souvent dans mes voyages bien des gens cristallisés.

WAGNER, *couvant de l'œil sa fiole.* — Cela monte, cela brille, cela bouillonne; en un moment, l'œuvre sera consommé : un grand projet paraît d'abord insensé; cependant désormais nous voulons braver le hasard, et de la sorte un penseur ne pourra manquer à l'avenir de faire un cerveau bien pensant. (*Contemplant la*

(1) Cette idée d'enclore des esprits dans le cristal est assez familière à la sorcellerie du moyen âge. Le pape Benoît IX en tenait conjurés sept dans un sucrier.

fiole avec ravissement.) Le verre tinte et vibre ; une force charmante l'émeut (1). Cela se trouble, cela se clarifie ; les choses vont leur train. Je vois dans sa forme élégante un gentil petit homme qui gesticule. Que voulons-nous de plus ? Qu'est-ce que le monde maintenant peut vouloir encore ? Voilà le mystère qui se dévoile au grand jour ; prêtez l'oreille : ce tintement devient la voix ! elle parle !

HOMUNCULUS, *dans la fiole de Wagner.* — Bonjour, papa. Eh bien ! c'était donc vrai ? Viens, presse-moi sur ton sein avec tendresse, mais pas trop fort pourtant, de crainte que le verre n'éclate. C'est la propriété des choses ; à ce qui est naturel, l'univers suffit à peine ; ce qui est artificiel, au contraire, réclame un espace borné. (*A Méphistophélès.*) Te voilà ici, drôle ! maître cousin, le moment est bon, et je te rends grâce ; un heureux destin te conduit vers nous. Puisque je suis au monde, je veux agir et sur-le-champ me préparer à l'œuvre ; tu es assez habile pour m'abréger les chemins.

Cependant, tandis que le vieux Wagner demeure absorbé dans la stupeur où le plonge l'idée du miracle qu'il vient de faire, le pygmée, le petit être, sans corps, sans pesanteur, sans sexe (2), Homunculus s'échappe de ses mains, vient

(1) Cette musique du cristal, nous l'avons entendue déjà autrefois dans la cuisine de la sorcière. On se souvient de tous les ustensiles fantastiques qui s'entre-choquent au moment où commence l'ébullition du merveilleux breuvage. — Goethe ne laisse pas échapper l'occasion de faire sentir au lecteur l'unité de son œuvre au milieu des mille apparitions qui peuvent l'en distraire, et de lui rappeler que ce monde où, comme Virgile et Dante, ils voyagent ensemble tous les deux pour s'élargir toujours, ne change pas. — Ces petits sons cristallins, indifférents d'abord, contribuent aussi, à leur manière, à ramener le motif glorieux de la symphonie. — Cette sonorité du verre, du cristal, des métaux, charme toutes les imaginations poétiques en Allemagne. Partout sur cette terre de vapeurs, la Poésie cherche la Musique, pour s'unir avec elle, et ce gracieux hyménée ne manque jamais de s'accomplir dans l'azur du firmament ou des eaux, sous la feuillée des bois, au cœur du métal ou du verre. — Voyez Novalis, Hoffmann, Jean-Paul, Rückert, tous enfin ; Uhland lui-même, malgré son réalisme manifeste, subit cette influence musicale du pays de Mozart, de Beethoven et de Weber.

(2) THALÈS.

« Il me paraît encore sujet à la critique sous un autre point de vue. Je le soupçonne d'être hermaphrodite. » (*Faust*, seconde partie, pag. 168.)

Comme on le voit, cet Homunculus est un peu cousin des *Mères*. Produit de l'art et de l'abstraction, il participe de la nature démoniaque des esprits élémentaires, et se rattache à la famille de ceux que l'alchimie appelle *Vulcanales*. Un homme dont le nom seul éveille toute idée de magie, de nécromancie et d'anthropomancie, le contemporain illustre de Faust et de Wagner, qui, sans le vouloir, a tant fait pour la science, et trouvé les secrets sans nombre de la médecine au fond du creuset où il se consumait à chercher l'or potable, la pierre des sages, l'*anodinum summum*, et toutes les chimères de l'alchimie, Théophraste Paracelse, ce fou sublime, énumère, au troisième chapitre du *Paramirum*, les formules sur lesquelles on doit se régler pour créer un *homuncule*. « Il faut bien se garder, dit-il, de négliger en quoi que ce soit la génération des *homuncules ;* car il y a quelque chose dans ce mot, quoique un épais mystère l'enveloppe. Ainsi donc, à la philosophie antique, qui demande s'il est possible de créer un homme en dehors du sein de la femme, je répondrai que oui, mais seulement par les secrets de l'art spagirique. Or voici comment il faut s'y prendre pour réussir. » Ici

voltiger au-dessus de la couche où Faust repose, et prélude à sa vie nouvelle par toute sorte de fantaisies charmantes et d'imaginations curieuses. L'antiquité est le premier champ où bourdonne cette petite abeille de lumière. Quels frémissements singuliers, quel bruit de cristal, quelles vibrations lascives dans l'air trempé de mélodie et de sonorité! Écoutez, Homunculus improvise : — Léda au bain, le cygne à ses pieds, tous les rêves intérieurs de Faust, de cette âme insatiable que le pressentiment de la beauté pure et régulière possède désormais.

HOMUNCULUS, *ravi.*

O spectacle! ô merveille! harmonieuse cour!
Sous des arbres touffus, loin des ardeurs du jour,
Une eau limpide. — Au bord, dénouant leurs ceintures,
Des femmes, des beautés, — charmantes créatures!
Une entre elles, — fort bien, toujours de mieux en mieux, —
Porte plus haut son front tout couronné de grâce;

je m'arrête dans la traduction, car je n'oserais m'aventurer plus avant à travers le fumier bizarre que l'alchimiste amoncelle au soleil pour son œuvre. Je renvoie les lecteurs curieux de faire un homme d'après le procédé de Paracelse au chapitre III du *Paramirum*, page 586, où la recette se trouve exposée en détail. « *Spagiria, sive ars spagirica est, quæ purum ab impuro segregare docet ut rejectis fæcibus virtus remanens operetur.* » (Ruland, *Lex. Alch.*, pag. 439.) — Plus loin, Théophraste analyse avec complaisance les facultés miraculeuses de ces créatures étranges, formées *ex contrario et incongruo.* « De même, ce qui est un secret pour les hommes naturels, ne l'est pas pour les esprits des forêts et les nymphes. Les énigmes que l'humanité ne peut résoudre, se révèlent à eux de toute éternité. Lorsque les *homuncules* sont parvenus à leur virilité, ils engendrent les *mandragores* et toute sorte de démons semblables, qui deviennent, dans certains entreprises, des auxiliaires puissants et des instruments indispensables, triomphent de leurs ennemis, et savent à fond des choses que l'homme ignorerait toujours sans eux. C'est de l'art seul qu'ils reçoivent la vie, le corps, la chair, le sang. Aussi l'art est inné, incorporé en eux; ils ne l'apprennent de personne; ils sont enfants de la nature, comme les roses et les fleurs. » On remarquera facilement que l'art dont parle ici Théophraste n'est autre chose que la contemplation profonde de la nature, l'alchimie.

Dans le poëme de Goethe, Homunculus a la science innée, *infuse.* A peine au monde, il aspire déjà vers la réalité, la forme, et cherche son chemin à travers le naturalisme de l'antiquité. Esprit de feu, il entre dans le cercle des éléments; phosphore, il se marie à l'eau. Ce n'est pas que ce petit être n'ait aussi son côté satirique. La nature ne livre pas ses secrets aux froides spéculations de la science, et les efforts qu'on tente sur elle n'aboutissent qu'à l'avortement. Nous avons vu, dans la première partie, Faust se convaincre de cette vérité fatale. Or, maintenant, voilà que Wagner, cette ombre ridicule d'un si grand corps, ce Leporello du don Juan de la pensée, s'est mis en tête de continuer l'œuvre du docteur. Quelle fin donner aux tentatives d'un cerveau si vulgaire? Les chemins qui ont conduit Faust au désespoir mènent Wagner à la quiétude. Le sot croit avoir réussi à merveille, et ne demande plus rien, dès qu'il voit ses travaux de trente ans se résumer dans Homunculus, un pygmée, une petite lumière tremblottante dans une fiole de cristal. Risible apparition! Homunculus, c'est l'ironie de Goethe qui voltige et qui plane au-dessus de son œuvre.

Une femme du sang des héros et des dieux!
Elle pose son pied sur l'humide surface,
Et de son noble corps le sacré feu vital
Se rafraîchit dans l'eau flexible du cristal.
Mais, silence! Écoutez, quel bruit d'ailes émues!
Quel battement subit au sein du frais miroir!
Quelle étrange rumeur? — Les vierges, demi-nues,
S'échappent au hasard sous les branches touffues.
La reine reste seule, et se penche pour voir
Avec l'œil d'une femme, un œil calme et superbe,
Le beau cygne royal qui palpite dans l'herbe.
Il s'approche à la fois mélancolique et doux,
Il flatte, il s'insinue, il rampe à ses genoux,
Voyez son œil reluire, et se tendre sa plume.
Oiseau luxurieux, il ose, il s'accoutume....
Hélas! adieu le cygne, et la vierge, et son sein!
Une épaisse vapeur qui monte du bassin,
Remplit l'air embaumé de ses tièdes haleines,
Et voile à mes regards la plus douce des scènes.

Le manteau magique se déploie dans l'air; Faust et Méphistophélès s'enveloppent de ses plis nuageux; et comme le vent du nord les pousse à travers l'espace, Homunculus file devant en éclaireur, et sa lanterne, qui tremblotte, illumine le chemin (1). Wagner voudrait bien être du voyage, mais le pauvre homme ne le peut. La médiocrité de sa nature, fermée, dès le premier jour, aux angoisses de la science, à ces sensations à la fois désastreuses et fécondes qui sont comme les ailes de feu sur lesquelles Faust s'élève par moment aux régions supérieures, la médiocrité de sa nature le cloue au sol. Le ver obscur continuera, comme par le passé, à ramper oisivement dans la poussière des livres, il rongera jusqu'à la fin les fades racines de la fleur, sans pouvoir s'élever jamais au calice pour y boire cette rosée du ciel et de l'enfer, que la science y distille, ce breuvage de la vie et de la mort, doux et fatal, qui porte le délire dans le cerveau, les désirs insatiables dans les sens, et dont l'intelligence seule aime à s'enivrer. « Reste, lui dit, en se dégageant de ses mains débiles, le malicieux phosphore. Reste, ton œuvre à toi, maître, est bien autrement importante; songe que tu dois feuilleter les vieux parchemins, rassembler en bon ordre les éléments de la vie, et les classer avec circonspection. Ne manque pas de méditer la cause, de méditer plus encore le moyen. Pendant ce temps, moi, je vais parcourir le monde et tâcher de découvrir le point sur l'I. »

(1) Qu'on se rappelle, à propos des évolutions aériennes et lumineuses de la fiole d'Homunculus, le feu follet qui, dans la première partie, éclaire Faust et Méphistophélès, et fait route avec eux à travers les rudes sentiers du Brocken.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Va droit, au nom du diable, ou j'éteins d'un souffle l'étincelle de ta vie.
(*Faust*, première partie, 144.)

Une admirable qualité de Goethe, celle qui, sans nul doute, le distingue le plus entre tous les grands poëtes, c'est cette inflexible logique qu'il apporte toujours dans la composition de ses caractères, cette loi de déduction qui ne varie jamais. Voyez Wagner; est-ce là un caractère qui se dément? Le monde où il se meut a été bouleversé de fond en comble, les montagnes s'élèvent là où les fleuves coulaient, le cours des astres a changé : lui cependant est resté stationnaire. Indifférent à toutes les révolutions qui s'accomplissent au dehors, il s'enferme entre quatre murailles, et s'occupe d'y mener à fin son œuvre, une idée féconde et puissante que Faust a laissée au fond de ses alambics et de ses cornues, et qui, grâce aux efforts inouïs du bonhomme, a pour réalisation cet embryon d'Homunculus. Au peu de consistance du petit être, à la fragilité de son existence, on reconnaît le misérable souffle des poumons étiques de Wagner. En face d'un avortement pareil de sa pensée, Faust serait mort de honte; le désespoir l'aurait anéanti au seul spectacle de cette essence lumineuse emprisonnée dans une fiole de cristal, qui va dans l'air clopin clopant, sans se rattacher à rien dans la nature, et semble faite pour servir de risée aux éléments. Wagner, au contraire, se glorifie et se pavane, et ne s'aperçoit pas que Méphistophélès le raille et s'amuse depuis une heure à ses dépens. Homunculus, à son tour, refuse d'accepter l'héritage d'un pareil pharmacien. L'idée a comme le pressentiment d'une origine plus noble; l'aiglon, une fois sorti de l'œuf, prend le large, et laisse glousser dans la basse-cour la poule couarde qui l'a couvé. Je ne puis penser à ce Wagner sans me rappeler le frère Laurence de Roméo. Celui-là aussi vit dans la solitude et l'indifférence des bruits du monde; mais avec quel enthousiasme sacré il aime la nature, avec quelle foi charmante il écoute les révélations des astres, quelle sereine confiance il a dans les baumes que lui donnent ses plantes pour assoupir les souffrances des mortels! Il ne s'agit plus ici de science, mais de pur sentiment. La spéculation qui force la nature exige une main énergique et puissante; l'amour, au contraire, se satisfait dans le loisir, car il ne demande que ce qu'on veut bien lui donner. Laurence n'a pas la prétention de convertir les lois de la création; il les aime comme Dieu les a faites, et c'est pour les admirer plus à son aise qu'il se retire dans son champ. Wagner a tout le dogmatisme du métier; formé à l'imitation du maître, il veut continuer son entreprise, il veut créer. Il prend l'œuvre de Faust tout juste au point où l'amant de Marguerite et d'Hélène trouve qu'il est bon de l'interrompre pour aller courir le monde, se mêler à l'action de ses semblables et prendre aussi sa part d'humanité. Du reste, la médiocrité ne manque jamais d'en agir de la sorte; l'à-propos n'est guère son fait d'habitude. Comme elle n'a pas les ongles de l'aigle pour creuser son nid dans le roc, elle attend que l'oiseau royal quitte son aire pour s'y installer. Je le répète, Wagner n'a pas fait un pas; tel on l'a vu jadis, tel on le retrouve aujourd'hui. Qu'on se souvienne de la scène de la promenade, dans la première partie. Faust, en proie aux misères de son existence, traverse la ville un soir d'été, et partout sur ses pas la foule se découvre en signe de respect et d'admiration. Or Wagner, qui l'accompagne, ne manque pas d'être ému jusqu'aux larmes par ces témoignages glorieux, et le voilà qui se prend aussitôt d'enthousiasme pour la science, qui doit être une fort belle chose, puisqu'elle commande à la mul-

titude une vénération pareille. Cependant Faust, absorbé par la vie intérieure, s'aperçoit à peine de l'accueil qu'on lui fait, et, tandis que le vieux Philistin radote à son aise en cheminant à ses côtés, lui, rêveur, s'abandonne à quelque fantaisie sublime qui l'emporte vers les régions empourprées du soleil couchant. Il en est de même ici; Homunculus s'envole et part, et Wagner reste à terre, comme toujours. Wagner a commencé par balayer le laboratoire de Faust; peu à peu il a monté dans la hiérarchie, les grades lui sont venus avec les années; ses entretiens familiers avec le docteur, la poussière des livres qu'il respire, l'air qui s'exhale des fourneaux, tout cela finit par troubler sa pauvre cervelle, au point qu'un beau jour il s'empare de l'attirail de Faust et se met à travailler pour son propre compte, mais sans but, sans vocation, sans idée. Entre Wagner et les êtres fantastiques dont il s'entoure, il ne peut exister d'alliance durable; chaque fois que le bonhomme lève le nez en l'air, c'est pour voir quelqu'un des siens qui lui échappe par toute sorte de transformations auxquelles son ingrate nature refuse de se prêter. Cependant il ne se décourage pas; au contraire, vous le trouvez toujours heureux, épanoui, satisfait de lui-même, et c'est par ce côté surtout que ce caractère est admirable. La sérénité pure est en Dieu seul, qui crée sans souffrance ni travail, par le seul acte de sa volonté éternelle, et se repose aussitôt dans son œuvre; le génie humain crée aussi, mais dans la tristesse et les angoisses, et la béatitude ou le calme céleste ne se réfléchit au monde qu'au sein de la médiocrité. On dirait que Dieu donne aux uns la pensée, aux autres la quiétude, sans vouloir jamais rassembler en un seul la pensée et la quiétude, comme s'il craignait de voir trop près de lui le mortel doué de ces deux facultés faites pour se développer et s'agrandir l'une par l'autre. Je ne sais, mais il me semble qu'il y a là tout le secret de la chute. Lucifer, c'est la pensée dans la béatitude et s'exerçant sous l'influence de l'orgueil. Wagner, dans toute sa vie, n'a pas un seul instant de tristesse ou de déception; si l'œuvre où il met toutes ses espérances avorte un beau soir, il en prend bravement son parti, dort sur les deux oreilles, et le lendemain recommence de plus belle. Misérable condition, que Faust n'a pas tort de prendre en pitié! Qu'est-ce donc en effet que le calme de l'existence, s'il faut l'acheter au prix de l'infirmité de sa nature? N'y a-t-il pas, au-dessus de ces biens relatifs et dont on jouit sans avoir conscience, quelque volupté absolue où tendent les ambitions généreuses au risque d'être foudroyées; et ne vaut-il pas mieux être Faust debout sur le Brocken, en butte à toutes les tempêtes qui soufflent sur l'âme humaine du ciel et de la terre, que ce misérable Wagner, qui vit soixante ans heureux, mais bafoué, et ne s'aperçoit pas qu'il sert de jouet ridicule à la destinée?

Ensuite les trois compagnons se mettent en route pour aller assister à la nuit classique de Walpürgis. Le premier besoin d'Homunculus, c'est d'exister: il faut qu'il puisse se mouvoir dans le libre espace des cieux; il faut que l'esprit élémentaire se retrempe aux sources fécondes du naturalisme antique, qu'il s'arrête un moment sur les rocs de la mer Égée et s'entretienne avec Anaxagore et Thalès touchant les causes premières. Nous le verrons plus tard esprit de feu, phosphore, plonger dans l'eau sans mourir et former alliance avec l'élément de l'école d'Ionie. Pour Faust, il n'a pas renoncé à sa course aventureuse. Fatigué

de chercher dans le présent de quoi satisfaire le désir immodéré qui le consume, il se tourne vers le passé. Il faut que cette activité sans bornes, que les voluptés de la contemplation n'absorbent plus désormais, se rue ailleurs et se dépense. De pareilles natures ne s'arrêtent plus une fois qu'elles ont mis le pied dans la débauche de l'esprit et des sens. Faust a commencé par sonder les abîmes de l'avenir, puis il s'est promené dans le jardin du présent, dont il a ravagé les plus douces fleurs, et maintenant le voilà qui fouille dans le passé. De tels êtres rentreraient dans l'existence ordinaire s'ils pouvaient savoir ce que c'est que la lassitude. Le sentiment de paix et de satisfaction que donne le repos qui suit l'œuvre, est peut-être la seule volupté qu'ils ignorent, eux qui boivent à toutes les coupes de la volupté. Rien ne rebute Faust; il faut qu'il s'agite et qu'il souffre. Il va, il ira partout et toujours, tant qu'il y aura dans l'espace et dans le temps des mondes et de l'air. A mesure que ses illusions tombent, il les remplace par des illusions qu'il se crée, illusions d'un autre âge et d'un autre ciel. On dirait un arbre immense qui ne se dépouille jamais, ou plutôt qui renouvelle sans cesse son feuillage et ses fleurs, grâce à l'abondance d'une séve mystérieuse qui fournit seule à la végétation surnaturelle. Voyez-le dans sa fureur insensée; il quitte Marguerite pour prendre Hélène, il abolit l'amour dans le présent pour relever son autel dans le passé. Il renonce aux illusions de Roméo pour se faire les illusions de Pâris. Les imaginations lascives dont il vient d'être bercé durant son court sommeil, éveillent en lui d'irrésistibles fantaisies; les brises qui frémissaient tout à l'heure dans ses cheveux, lui ont apporté quelque chose des grèves de Sunium et des roses de Tempé. Il s'éveille les bras étendus vers la beauté plastique, appelant la Grèce de tous ses vœux. D'ailleurs n'est-ce point là, sous ce ciel enchanté, dans ce pays des fleuves et des bois sacrés, des nymphes et des dryades, que respire entourée du chœur des vierges troyennes l'épouse de Ménélas, Hélène, l'objet de son culte idéal, la maîtresse de sa pensée, comme Marguerite le fut jadis de son cœur. Quant à Méphistophélès, il fera le voyage en vrai touriste, en vieux diable qui n'est pas fâché de s'instruire et de voir du pays. A parler franchement, le monde antique, tout peuplé de dieux et de héros inconnus, ne le séduit guère au premier abord. Cet enfer, gouverné par un dieu impassible et qui ne connaît ni la haine, ni les désespoirs de l'orgueil enchaîné, lui semble misérable, à lui l'ange déchu, l'esprit du mal, le diable de la hiérarchie catholique. Cependant il finit par céder au vent du destin qui le pousse, et se rendre aux instances d'Homunculus, dont le cristal sonore illumine le chemin de splendeurs phosphorescentes. Après tout, là aussi Méphistophélès pourra bien se trouver en pays de connaissance. Si les gnomes et les salamandres lui manquent, il aura les griffons et les kabires, et, comme Œdipe, il causera sur les ruines de Thèbes avec les sphinx, ces divinités monstrueuses qui rampent comme des lézards sur les pans croulés des murs cyclopéens; il pourra soulever leurs mamelles pendantes et leur dire en face, en les quittant, le grand mot de l'énigme antique qu'il sait à coup sûr mieux que personne. D'ailleurs la nature n'a-t-elle pas mis au fond des choses des fils mystérieux par lesquels se rattachent entre elles les idées éternelles de l'humanité, et ces fils qui servent à guider les intelligences humaines à travers le ténébreux la-

byrinthe du temps, le diable ne peut-il donc les saisir comme un simple mortel? Ici éclate la sollicitude de Goethe pour son personnage de prédilection. Cette sollicitude, en pareille circonstance, est tout simplement un trait de génie. Grâce à l'effort prodigieux du poëte, Méphistophélès entre seul dans le monde antique sans presque se dépayser; il est là comme il était sur le Brocken, entouré des siens et de sa famille.

La mythologie païenne a de secrets abîmes qu'on ignore : bien loin de cet olympe de lumière et d'azur où se meuvent, dans leur adorable jeunesse et leur pure beauté, les créations divines des poëtes, s'étend comme un chaos immense où flottent pêle-mêle, dans le vide et la nuit, les esprits issus des éléments que la science livre à peine ébauchés à la poésie, et c'est à cette source inconnue et profonde que Goethe ira prendre son imagination; c'est par la Thessalie que le grand poëte romantique des temps modernes mettra le pied sur la terre classique de Grèce pour la conquérir. Il se contente de prendre Hélène et le chœur à l'antiquité homérique; pour le reste, il obéit à sa fantaisie accoutumée. Goethe, ce n'est pas l'imagination qui puise aux sources de la poésie, mais la poésie qui puise aux divines sources de la science humaine. Là repose, selon moi, tout le mystère de son œuvre. A mesure que son œil se fixe quelque part, le sol se creuse si bien, que dans cette antiquité, où tant de beaux génies n'ont su trouver que des marbres inanimés, lui découvre la vie et tout un monde, le monde de la science qui se transforme et prend dans son cerveau les splendides couleurs de l'imagination. L'aigle olympien voit du haut des cieux la cuve immense du panthéisme bouillonner dans les entrailles de cette terre généreuse, et voilà qu'il descend aussitôt, se plonge dans les flots de cette lave incandescente et remonte vers son empyrée, emportant sa proie avec lui, les idées, Ganymèdes de ce Jupiter. Goethe n'a que faire de la tradition épique d'Homère et d'Eschyle. Il ne tiendrait qu'à lui de lutter de nombre et de magnificence avec l'*Iliade*, et *les Suppliantes*, comme il l'a fait dans sa tragédie d'*Iphigénie en Tauride*. L'auteur de *Faust* est de taille à se mesurer avec les plus vaillants et les plus forts; mais il lui convient mieux d'évoquer d'autres apparitions. L'antiquité a sa légende comme le moyen âge. Livrez l'antiquité à cet Allemand, venu des bords du Rhin pour donner, après deux mille ans, l'air et l'espace au merveilleux que la Grèce adorait presque sans le connaître; laissez-le réunir dans son poëme immense tout ce qui tinte dans le cristal, roule dans les eaux, souffle dans l'air, frémit dans le feuillage, et rassembler dans une symphonie éternelle toutes ces âmes éparses de la nature, dont les anciens avaient à certains jours la divination sacrée, mais qu'ils ne pouvaient évoquer, car Spinosa n'avait pas couvé l'œuf d'Ionie, car la science du panthéisme n'était pas faite. Goethe ne prend à l'antiquité ni ses héros, ni ses dieux; les héros et les dieux de l'antiquité ont leur olympe et les poëmes d'Homère. Ce qu'il veut, lui, ce sont les *kabires* (1), les *telchines*, les *psylles*,

(1) Les kabires, divinités mystérieuses, ou plutôt démons, qui, chez les Grecs, éveillent toujours l'idée de l'antiquité la plus reculée. Les kabires avaient à Memphis un temple et des statues que les prêtres seuls visitaient; ce fut sur ces images de formes grotesques que Cambyse accomplit, lors de sa conquête de l'Égypte, le fameux sacri-

les *gorgones,* les *phorkiades*, les *lamies*, et tous ces fantômes venus de Thrace, et qui erraient depuis des siècles au nord-ouest de la Thessalie et de Lemnos, sans que nul eût osé les recueillir ; le romantisme enfin de l'antiquité classique. Je laisse à penser au lecteur si Méphistophélès se trouve bien en pareille compagnie. Il interroge çà et là, il cause, il argumente, et, sauf quelques expressions qui l'embarrassent un peu, finit par se dire que tout cela se ressemble beaucoup et qu'il n'y a guère que les noms de changés. Un moment il est là comme sur la terre, il donne la main à chacun, et se croirait volontiers dans son royaume, parmi ses familiers et ses sujets. Le vieux diable a trop d'esprit et de sens pour se laisser prendre aux différences. Aussi ne tarde-t-il pas à s'apercevoir que tout cet appareil dont il se faisait un monstre, c'est tout simplement l'éternelle émanation de la grande nature, modifiée à l'infini par des conditions de climat, de temps et de langage. Insensiblement il marche avec plus d'aisance, prend pied sur cette Grèce, et au besoin il s'arrangerait pour y vivre. La Thessalie vaut le Brocken ; entre la pythie de Délos et la sorcière du Harzberg, ce n'est guère qu'une question de monture, un trépied au lieu d'un balai ; voilà tout.

Faust rencontre Chiron sur le rivage du Peneïos, et lui demande aussitôt des nouvelles d'Hélène. Le centaure, haletant, l'invite à monter sur son dos, et l'emporte à travers le fleuve, « du côté de la plaine où Rome et la Grèce se heurtèrent en un choc terrible, » le champ de Cynocéphale où Quintus Flaminius battit Philippe. Chemin faisant, le fils de Kronos et de Philyra cause avec son cavalier et lui parle d'Hercule, son élève, avec enthousiasme.

Chiron. — Un royal jeune homme, harmonieux à voir, soumis à ses frères aînés, soumis aussi aux tout aimables femmes ! son pareil, Gea ne l'enfantera point, Hébé ne le conduira jamais dans l'Olympe. Vainement les hymnes s'exercent, vainement on tourmente la pierre.

Faust. — Les statuaires ont eu beau tourmenter le marbre, jamais il ne s'est produit à la vue aussi majestueux ; tu m'as parlé du plus beau entre les hommes, maintenant parle-moi aussi de la plus belle entre les femmes.

Chiron. — Qu'est-ce?... La beauté des femmes ne veut rien dire : ce n'est, le plus souvent, qu'une image glacée ; pour moi, je ne fais cas que d'un être heureux de vivre. La beauté est là pour elle-même ; la grâce seul rend irrésistible, comme Hélène, quand je la portais.

Faust. — Tu l'as portée, elle ?

Chiron. — Oui, sur ce dos.

lége dont parle Hérodote, liv. III, pag. 37. Les kabires étaient surtout fêtés en Samothrace, où se célébraient des orgies et des bacchanales en leur honneur. Hérodote fait venir ce culte des Pélasges. C'est d'ailleurs toujours le dogme de la fécondation de la terre et du principe génératif dans la nature. Une tragédie d'Eschyle, dont quelques vers seulement sont venus jusqu'à nous, était intitulée *les Kabires.* On confond souvent les kabires avec les telchines, les curètes, les coribantes, et surtout avec les dactyles du mont Ida. L'antiquité représente les kabires sous la forme de nains à gros ventre, de cruches, etc. (Voyez *la Symbolique* de Creuzer.)

Faust. — Mon égarement va-t-il encore s'accroître ? O joie ! m'asseoir à la même place !

Chiron. — Elle me tenait ainsi par la chevelure, comme tu fais.

Faust. — O délire ! ma tête se perd : raconte-moi comment.... Elle est mon seul désir. Où l'avais-tu prise ? où la conduisais-tu? Ah ! parle...

Chiron. — On peut répondre à la question sans peine. Les Dioscures avaient de ce temps délivré la petite des mains de ses ravisseurs ; mais ceux-ci, peu habitués à se laisser vaincre, s'enhardirent et se précipitèrent à leur poursuite. Les marais d'Eleusis arrêtaient les frères dans leur course rapide, ils se débattaient dans la fange ; je traversai à la nage. Hélène se détacha du groupe, et, caressant ma crinière humide, me remercia avec grâce, avec coquetterie. Qu'elle était charmante ! jeune ! délices du vieillard !

Faust. — Sept ans à peine...

Chiron. — Prends garde aux philologues, dupes d'eux-mêmes ! C'est une chose à part que la femme mythologique. Le poëte la produit selon qu'il lui convient; jamais elle n'est majeure, elle n'est jamais vieille ; toujours d'une forme appétissante ; on l'enlève jeune, vieille on la convoite. En un mot, le poëte ne tient pas compte du temps.

Faust. — Ah ! qu'elle aussi ne soit point soumise au temps ! Achille la rencontra bien à Phère en dehors de tout temps : étrange bonheur, amour conquis malgré la destinée ! ne pourrai-je donc, par la seule force de mon désir, attirer à la vie la forme unique ! Créature éternelle du rang des dieux, aussi grande que tendre, auguste et digne d'être aimée, tu l'as vue jadis ; aujourd'hui moi, je l'ai vue aussi belle qu'attrayante, aussi belle que désirée ; tous mes sens, tout mon être, en sont désormais possédés ; je ne vis plus, si je ne puis l'atteindre.

A ces paroles prononcées avec les gestes et l'accent d'un enthousiasme effréné, Chiron ne doute plus de la démence qui règne dans le cerveau de Faust. En sa qualité de centaure, initié aux mystères des plantes et des eaux, il juge sur-le-champ qu'il est de toute nécessité de remédier au mal ; et, comme en sa course intrépide, il ne peut entreprendre lui-même la cure, il dépose son cavalier sur le seuil de la devineresse Manto, puis disparaît et continue à battre la campagne sonore de son pied infatigable. Il s'agit de guérir Faust de son amour insensé pour Hélène. A défaut du centaure médecin, la fille d'Esculape se charge de l'affaire et le conduit dans l'antre de Perséphone. — Les syrènes se baignent en chantant dans les flots du Peneïos, l'onde s'émeut, la terre tremble, — allusion à l'origine de Delos. Les griffons gardent les trésors enfouis dans la terre, les pygmées et les imses se disputent les royaumes souterrains, les dactyles forgent les métaux. Cependant Méphistophélès se perd dans les groupes de larves et de lamies. Au premier abord, le vieux diable est séduit par la beauté des formes qui s'offrent à lui ; les apparences tentent sa luxure : peu à peu il s'humanise, il ose, il devient familier. Par malheur, il oublie qu'il est dans la nuit de Walpurgis ; il prend des illusions pour des réalités, et les illusions qui dansent à ses côtés se dissipent au premier attouchement de ses mains, ou plutôt se transforment en figures hideuses, qui, bien loin d'exciter sa concupiscence, ne soulèvent que son dégoût.

Les Lamies, *attirant Méphistophélès*. — Vite, plus vite, toujours plus loin !

puis en hésitant, en causant, en jasant... Il est si doux d'attirer le vieux pêcheur derrière nous. Il vient d'un pied lourd, clopin clopant, à la rude punition ; il traîne la jambe derrière nous, tandis que nous fuyons.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *s'arrêtant.* — Destin maudit ! hommes trompés ! dupes éternelles depuis Adam ! On devient vieux; mais qui devient sage ? N'étais-tu donc pas assez fou déjà ? On sait qu'elle ne vaut rien au fond, cette engeance au corps lacé, au visage enduit de fard. Elles n'ont rien de sain à vous rendre ; là où vous les touchez, pourries dans tous les membres ; on le sait, on le voit, on peut le sentir, et cependant, les carognes ! elles n'ont qu'à dire : Venez ! pour qu'on vienne !

LES LAMIES, *s'arrêtant.* — Halte ! Il réfléchit, il se parle, il reste immobile. Allez au-devant de lui, de peur qu'il ne vous échappe.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *continuant son chemin.* — En avant ! et ne nous laissons pas prendre au filet du doute ; car, après tout, s'il n'y avait pas de sorcières, qui diable voudrait être diable ?

LES LAMIES, *d'un ton caressant.* — Dansons en rond autour de ce héros; l'amour va dans son cœur se révéler sûrement pour une de nous.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Vraiment, à la clarté douteuse, vous me semblez de gentilles femmes, et je ne veux pas vous maltraiter.

ENPOUSE (1). — Ni moi ! Comme telle, souffrez que je me mêle à votre suite.

LES LAMIES. — Elle est de trop dans notre cercle, et ne fait jamais que déranger notre jeu.

ENPOUSE, *à Méphistophélès.* — Reçois le salut de l'Enpouse, ta cousine, de la commère au pied d'âne. Tu n'as, toi, qu'un pied de cheval, et cependant, maître cousin, salut !

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Je ne soupçonnais ici que des êtres inconnus, et je trouve, hélas ! de proches parents. C'est un vieux livre à feuilleter. Du Harz à l'Hellénie, toujours des cousins !

ENPOUSE. — Je suis prompte à l'action, et je pourrais me transformer de cent manières ; mais, en l'honneur de vous, aujourd'hui j'ai pris la petite tête d'âne.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Je remarque que ces gens-là tiennent beaucoup à la parenté. Peu importe, quoi qu'il arrive, je désavouerais volontiers la tête d'âne.

LES LAMIES. — Laisse cette hideuse ; elle épouvante tout ce qui vous semble beau et aimable ; à son approche, la grâce et la beauté se dissipent.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Les petites cousines, charmantes, effilées, me sont toutes suspectes, et sous les roses de ces joues, je crains quelques métamorphoses.

LES LAMIES. — Essaye toujours. Nous sommes en nombre. Prends, et si tu as du bonheur au jeu, attrape le meilleur lot. Pourquoi ces soupirs langoureux ? Tu n'es qu'un misérable galant; tu te pavanes, tu fais le beau !... Il se mêle à notre groupe. Maintenant, ôtez vos masques l'une après l'autre et montrez-vous telles que vous êtes.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Je me suis choisi la plus belle. (*L'embrassant.*) Oh ! malheur à moi ! Quel aride balai ! (*Il en prend une autre.*) Et celle-ci !.... Infâme visage !

(1) Εμπους, déesse au pied d'âne, envoyée d'Hécate, que plusieurs tiennent pour Hécate elle-même. Elle se montre aux voyageurs sous toute sorte d'apparences, tour à tour vache, plante, mouche, serpent. Méphistophélès, qui ne se soucie pas de cette parenté avec le pied d'âne, feint de ne pas comprendre, et se redresse sur son pied de cheval avec une suffisance tout aristocratique.

Les Lamies. — Mérites-tu mieux? Je ne le crois pas.

Méphistophélès. — Je veux m'emparer de la petite ; son bras est un lézard qui me glisse des mains, et sa tresse lisse m'échappe comme une couleuvre. En revanche, je saisis la grande;..... un tyrse avec une pomme de pin pour tête.... A quoi tout cela va-t-il aboutir?... Encore une grasse, avec qui je me consolerai peut-être. Je risque l'entreprise une dernière fois! soit!... Dodue, appétissante, les Orientaux payent d'un grand prix ces trésors... Ah! le champignon tombe en morceaux.

Les Lamies. — Brisez vos rangs; sur la terre, dans l'air, tournez, flottez; entourez de vos essaims ténébreux l'importun fils des sorcières!... cercle incertain, affreux! chauve-souris aux ailes taciturnes!... Il s'en tire encore à trop bon marché.

Méphistophélès, *se secouant.* — Je ne suis guère devenu plus sage, à ce qu'il me semble. Ici, comme dans le Nord, ce qui se passe est absurde; ici, comme là-bas, les spectres sont hideux, le peuple et les poëtes insipides! La mascarade, comme partout le sabbat des sens! J'ai pris au hasard parmi des masques gracieux, et mes mains ont saisi des êtres qui m'ont fait horreur! Encore je me tromperais volontiers pour peu que cela durât plus longtemps! (*Il s'égare au milieu des rochers.*) Où suis-je donc? où vais-je? C'était un sentier, et maintenant c'est un abîme; j'ai passé pour venir par un chemin uni, et maintenant voilà qu'à cette heure je me perds dans des décombres. En vain je grimpe et redescends. Où retrouverai-je mes sphynx? Oh! oh! je n'aurais jamais imaginé rien de si prodigieux!... Une montagne pareille dans la nuit, j'appelle cela une joyeuse cavalcade de sorcières qui portent leur Blocksberg avec elles.

Oréas (1), *roc de nature.* — Viens ici. Ma montagne est vieille et se tient dans sa forme originelle. Visite les sentiers escarpés qui serpentent dans le roc, derniers rameaux du Pinde. Ainsi je me tenais debout, inébranlable, lorsque Pompée courut fugitif sur mon dos. Auprès de moi, l'œuvre de la fantaisie s'abîme au chant du coq. J'ai vu souvent de pareils contes naître et soudain s'évanouir.

Méphistophélès. — Honneur à toi, tête vénérable que la force des chênes couronne! Le plus pur clair de lune ne pénètre pas dans tes ténèbres; mais le long des buissons perce une lumière dont l'étincelle tremblotte. Comme on se rencontre! Je ne me trompe pas, c'est Homunculus. Où vas-tu, mon petit camarade? . . . .

. . . .

Ici les esprits de l'antique nature commencent à s'émouvoir en tous sens, les eaux du Peneïos s'enflent et bouillonnent, les feuillages sacrés ondulent, et des bruits inouïs roulent dans les airs sur les ailes du vent. Les idées antiques et les idées modernes se rencontrent et se donnent la main dans ce Josaphat poétique. Tant que dure l'intermède, on se sent comme enveloppé d'une vapeur mélodieuse; il semble qu'on entend planer dans l'air, au-dessus de la voix des sphinx, des syrènes et des dactyles, une harmonie âpre et sauvage dont on écoute avec ravissement les divagations infinies, sans essayer de remonter à leur source. On ignore qui soulève ainsi dans l'espace cette grande voix éplorée et confuse, si c'est le passé qui chante ou le présent. Cela peut

(1) Oréas est opposé ici à la montagne que Seismos, dans la nuit de Walpürgis, fait sortir du sein de la terre pour la peupler d'êtres fantastiques, et qui disparaît aussitôt après.

venir d'Orphée errant dans les bois de la Thrace, ou de Weber conduisant à travers les brouillards sonores la meute fantastique de Samiel. Tout s'anime, frissonne et palpite : on dirait une forêt enchantée du moyen âge; le marbre de Paros lui-même élève la voix et parle comme la statue du commandeur. Sabbat prodigieux où défilent l'une après l'autre, sous l'évocation puissante de Gœthe, les pâles et mystérieuses figures que l'œil de l'initié peut seul entrevoir dans les ténèbres du paganisme; car l'antiquité, elle aussi, a ses terreurs, terreurs sombres et mornes, dont le vulgaire ne se rend pas compte et que le pontife exploite à son profit.

On ne cesse de se répandre en beaux discours sur l'instinct merveilleux qui poussa les Grecs vers les choses pures et sereines de l'art, et de vanter avec amour l'immuable sourire de leurs divinités de marbre. Mais sait-on, après tout, si cette persévérance à ne jamais produire que les grâces de la nature ne leur vient pas plutôt de la nécessité d'obéir à la loi religieuse qui garde le dogme au fond du sanctuaire et défend au ciseau d'entamer le symbole? On ne peut certes attribuer à l'imagination de Goethe les figures sans nombre qui s'agitent dans le cercle immense de cet intermède; ce sont là des figures antiques d'aussi bonne race que les héros de l'*Iliade*, des *Perses*, ou d'*OEdipe roi*, et cependant vous ne les trouvez ni dans Homère, ni dans Eschyle, ni dans Sophocle. Non pas que ces grands maîtres aient vécu dans l'ignorance de ces créations mystérieuses que Goethe a produites à la vie de l'air et du soleil; mais ils ne les abordent jamais qu'avec une réserve extrême, et s'éloignent d'elles sitôt après les avoir nommées, sans chercher à les dégager du symbole qui les enveloppe. Pour voir surgir le romantisme de l'antiquité, il faut attendre le mouvement alexandrin. C'est là, dans la débâcle universelle qu'amène l'invasion du christianisme, qu'apparaissent pour la première fois ces myriades de dieux inconnus. La confusion s'empare du monde, le Serapeum croule, et Julien, dans les efforts désespérés qu'il tente pour relever l'édifice mythologique du passé à jamais aboli, renverse toute hiérarchie, si bien que le symbole, si longtemps retenu dans les ténèbres du sanctuaire impénétrable, finit par remplacer au grand jour les dieux de marbre tombés en poudre sous le marteau des chrétiens. Et c'est pourquoi Goethe, après deux mille ans, voulant accomplir au profit de la poésie l'œuvre que Julien avait tentée en vain dans un but politique, Goethe devait prendre à l'antiquité, non la forme périssable tant de fois épuisée par des mains glorieuses, mais le dogme, mais l'idée où la vie se perpétue, et qui était le seul point de contact par où notre siècle pût entrer en rapport avec l'antiquité.

HENRI BLAZE.

(La seconde partie au prochain n°.)

DU

TRAVAIL INTELLECTUEL

EN FRANCE

DEPUIS 1815 JUSQU'EN 1837,

PAR M. A. DUQUESNEL.

On ne nous aurait pas informé que l'auteur de ce livre vit en province, dans la retraite, sans contact avec les choses et les hommes, que nous eussions pu le deviner à la naïveté du titre et du contenu. Pour entreprendre de juger souverainement le travail intellectuel qui s'accomplit en France, il faut tout savoir ou tout ignorer, se trouver à l'apogée ou à l'entrée de la carrière, avoir la science d'un critique consommé, ou la candeur d'un écrivain tout neuf. Si M. Duquesnel eût pensé quelque temps à son livre avant de l'écrire, s'il eût quitté sa solitude pour explorer un peu la réalité, nous croyons qu'il eût renoncé au dessein de critiquer son siècle. Après avoir reconnu, et cet aveu n'eût rien coûté à sa modestie, que pour cette tâche il n'avait pas qualité, il eût vu que l'œuvre elle-même n'était, en ce moment, ni possible, ni utile, et qu'on ne saurait prendre à parti un siècle qui a fourni à peine le tiers de sa carrière, pour lui faire son procès et lui prononcer son arrêt. La bizarre idée de vouloir juger le travail intellectuel en France, depuis 1815 jusqu'en 1837! Pourquoi ces dates et pourquoi pas d'autres? On ne peut ainsi scinder le développement moral d'un pays par tranches arbitraires, comme s'il s'agissait d'une statistique appliquée à des objets matériels. Un sage de l'antiquité, Solon, si je ne me trompe, disait qu'on ne pouvait juger du bonheur d'un homme qu'après sa

mort : il faut dire la même chose du mérite et du caractère d'un siècle. Laissons donc vivre le nôtre, laissons-le, dans son originalité, traverser ses vicissitudes et ses destinées, et malgré la manie qui nous pousse à tâter le pouls tous les matins au genre humain pour savoir s'il est mort ou vivant, consentons à léguer à nos descendants le soin de juger le XIXe siècle.

Nous sommes dans la mêlée; nous nous agitons dans une confusion turbulente; les opinions et les hommes se heurtent violemment, et la vie sociale est une lutte ardente. Il n'est donc donné à personne de juger souverainement les combattants, tous sont soldats, tour à tour frappants et blessés; on s'accuse, on s'injurie; on se répand en apologies ou en diatribes; mais la critique, si on la prend dans sa plus haute acception, c'est-à-dire le jugement souverain sur les choses et sur les hommes, n'existe pas. Pour prononcer un jugement, il faut pouvoir appliquer une loi reconnue de tous; or quelle est l'idée philosophique, politique ou littéraire qui ne soit pas l'objet d'une contestation passionnée? Si dans la sphère légale on a pour maxime que tout arrêt contient toute vérité, *res judicata pro veritate habetur,* c'est que la loi elle-même qui est la base du jugement est au-dessus de toute discussion.

La grandeur de notre siècle est réelle, mais singulière, car elle repose sur une contradiction. La foi et le scepticisme se partagent notre époque; vous les voyez régner ensemble chez les mêmes hommes et s'appliquer aux mêmes objets. La foi s'attache au fond des choses; le scepticisme tombe sur les formes et les moyens. Ainsi, dans l'ordre politique, les sociétés croient à leur avenir et à leur force; la conscience qu'elles ont acquise d'elles-mêmes les préserve de la crainte de périr violemment ou de s'éteindre de langueur. Mais dès qu'il s'agit d'apprécier quelles sont les meilleures formes sociales pour exprimer cette vie indestructible, alors le scepticisme commence. Il semble qu'à force d'avoir vu se succéder devant nous d'inépuisables séries de caractères individuels et de combinaisons sociales, nous ne pouvons plus croire aux hommes et aux institutions; sans confiance nous les regardons agir et se développer, comme sans surprise nous les voyons tomber.

Il faut aussi remarquer que nous sommes d'accord entre nous sur des faits fondamentaux, et fort divisés sur les conséquences qui doivent en être déduites. Qui conteste que la société française soit démocratique? Quel écrivain, quel publiciste n'a pas reconnu, proclamé la démocratie comme le plus saillant des faits au milieu desquels nous vivons? Mais cette démocratie, comment agir avec elle? Faut-il précipiter sa marche, ou la modérer? Ne faut-il pas régler son avénement progressif sur le développement de son esprit, et mesurer son pouvoir à la somme de ses connaissances et de ses lumières? Ou doit-on la pousser violemment au trône et commencer son éducation par la soudaine conquête de la toute-puissance? Sur toutes ces questions de temps, de forme, d'opportunité, de voies et de moyens, nous sommes d'autant plus divisés que, sur le fond, nous avons les mêmes convictions. Nos dissentiments semblent d'autant plus vifs qu'ils s'exercent sur de moindres différences, et souvent nos passions sont d'autant plus ardentes que les questions sont plus petites, les nuances plus fugitives. Cependant il est des moments où l'esprit, reprenant ce calme qui est la condition nécessaire de la compréhension du vrai, reconnait

l'inanité de ces aigreurs et de ces colères : il comprend que la marche des sociétés, comme celle de la nature, a des lois dont on ne peut précipiter le cours, soit en arrière, soit en avant, et que l'activité humaine, si puissante et si noble quand elle conspire avec ses lois, perd sa force et sa dignité quand elle s'égare jusqu'à vouloir lutter contre elles.

Il est encore une raison qui, au spectacle de nos débats et de nos agitations politiques, amène quelquefois sur les lèvres des hommes qui réfléchissent un sourire de scepticisme et d'incrédulité touchant l'intérêt de ces débats et de ces agitations : c'est la conscience même des progrès qui attendent l'humanité dans l'exercice de sa force matérielle et physique, progrès dont l'accomplissement successif doit apporter aux difficultés morales qui nous tourmentent, des solutions triomphantes. Quand on songe que dans l'avenir les distances qui séparent tant les différentes parties d'un même État que les peuples entre eux et les deux hémisphères, diminueront dans des proportions dont la grandeur est incalculable, qu'ainsi les conditions connues du temps et de l'espace seront changées, que ces métamorphoses permettront à la population et à la production d'augmenter dans des rapports parallèles toujours croissants, on se prend à considérer le présent comme un passage qu'il faut franchir, pour une transition dont il y a bien nécessité d'accepter les accidents, mais pour laquelle, au fond, il est permis de se passionner peu. Sans doute il faut combattre ces dispositions de l'esprit et disputer son activité à ces causes d'indifférence et d'inertie; mais nous ne pouvons les empêcher d'exister et d'assiéger, en dépit de nous, notre sensibilité et notre intelligence.

Aussi, c'est à la raison de se frayer aujourd'hui une route entre l'indifférence et le fanatisme, entre le découragement et l'exaltation. La science, une large compréhension tant du passé que des éléments qui constituent les sociétés, un vif pressentiment des grandeurs à venir du genre humain, peuvent inspirer, pour les questions du présent, un dédain injuste contre lequel il faut se roidir. L'homme n'est pas né pour se dérober aux préoccupations de son siècle, pour esquiver les soucis et les affaires. D'un autre côté, l'ignorance, des notions mal digérées, des idées fausses doivent produire des irritations passionnées qu'on ne peut dissiper qu'en dissipant l'ignorance même, en redressant les idées, en augmentant pour la foule la somme des connaissances. L'indifférence en matière politique doit donc être combattue par l'exercice de la raison même, et il faut dire à ceux qui savent qu'ils doivent aussi vouloir; à ceux qui ignorent, il faut beaucoup apprendre, et le fanatisme politique veut être confondu par la lumière.

On ne doit pas s'étonner ni gémir outre mesure si, dans les rangs populaires où l'instruction n'a pas encore assez pénétré, on entend des accusations injustes contre certaines institutions sociales, contre certaines formes de gouvernement. Le peuple accuse parce qu'il ne sait pas assez ; instruisez-le davantage, et sa justice commencera. Éclairez sa raison, apprenez-lui, d'une manière simple et claire, ce qui, dans la vie de l'homme et des sociétés, est nécessaire, ce qui est possible; faites-lui toucher au doigt que de tel établissement politique ne dépend pas son heur ou son malheur ; que les conditions du travail, le bien-être des travailleurs, les richesses des nations, se règlent par des principes

supérieurs aux colères de partis, et qu'il sera plus heureux par les paisibles progrès de la société que par ses déchirements et sa ruine. Dans l'entraînement qui pousse le monde à soumettre tout aux discussions de la raison, il ne faut pas prendre de demi-mesures, ni tenter des haltes impossibles. Puisqu'on a commencé de s'adresser à l'intelligence du peuple, il faut traiter dignement cette intelligence, croire qu'elle peut tout comprendre, non-seulement les faits grossiers, mais même des vérités délicates, moins palpables aux sens, pourvu qu'elles soient claires au fond. Croit-on, pour donner un exemple, qu'il soit bien difficile de faire comprendre à des esprits encore peu cultivés, mais droits, jusqu'où vont la force et la portée de certaines formes politiques, mais où commence leur impuissance, ce qu'on peut légitimement attendre d'elles, ce qu'elles sont incapables de donner. Si l'on niait que ces distinctions et ces nuances puissent être saisies par la raison populaire, on condamnerait la science politique à la stérilité; puis, par une conséquence funeste, mais forcée, on nous menerait à conclure qu'il vaudrait mieux que le peuple ne sût rien que de savoir à demi, et qu'il est dans les destinées du genre humain d'aboutir à l'absurde.

Il n'en saurait être ainsi, et la science doit triompher du fanatisme politique comme elle a triomphé du fanatisme religieux. Comment a procédé l'esprit humain pour relever l'autorité de la raison dans la sphère des idées et des passions religieuses? Quand la foi chrétienne eut pour ainsi dire allaité les nations modernes, et qu'elle leur eut donné les premiers rudiments de la vie morale, elle fut quelque temps en possession d'un empire absolu : c'était à la fois la conséquence et le prix de ses bienfaits qu'on l'acceptât comme la source unique et sacrée des affections et des pensées possibles du genre humain. Peu à peu, cependant, on retrouva des témoignages d'une vie antérieure, des vestiges d'une histoire qui ne portait pas l'empreinte du type évangélique, des fragments dont la beauté échappait à toute ressemblance avec l'effigie chrétienne. En même temps des opinions nouvelles se levèrent dans l'esprit de quelques hommes, et l'originalité de la pensée moderne s'enfantait elle-même au moment où la majesté séculaire de l'antiquité commençait à reparaître. On ne vit d'abord, ni le lien commun, ni la portée particulière de ces deux mouvements; mais ils allaient toujours, c'était l'essentiel. Enfin, plus tard on se mit à conclure, des travaux de la philosophie moderne et de l'érudition, que la pensée ne dépendait pas de la foi chrétienne, et que la vérité, tant métaphysique que morale, qui est le fondement de la vie de l'homme et des peuples, existe par elle-même.

Bien des combats ont été rendus pour nous mettre en possession de ce résultat élémentaire; mais enfin nous en jouissons, et nous sommes délivrés, en France, tant du fanatisme religieux que du fanatisme anti-religieux. Qui aurait aujourd'hui le mauvais goût de déclamer contre la religion, quand celle-ci, n'ayant plus de prise sur la loi politique et sur la loi civile, est soumise à l'heureuse obligation de ne pas transgresser le saint ministère des consolations célestes? Aussi, quand a-t-on vu du côté des philosophes une justice plus impartiale, nous pourrions dire plus affectueuse pour le christianisme? Ce sont eux qui en comprennent le mieux les mérites et l'esprit, et, s'ils ne croient pas

à sa vérité absolue, ils apprécient ses titres avec une sympathique équité. On ne les voit pas saisir avidement les occasions d'ébranler ses fondements historiques : si un homme d'un talent consciencieux et élevé, M. Salvador, publie, après dix années d'études, un livre où il critique avec une respectueuse indépendance l'histoire et les doctrines de Jésus-Christ, il pourra s'étonner, se plaindre même de l'espèce d'indifférence avec laquelle les penseurs et la foule l'ont accueilli. Ces dispositions du public n'entament pas le mérite de l'ouvrage, mais décèlent des préoccupations dont il n'est pas inutile de chercher à se rendre compte.

Ce qui semble une attaque contre la religion ne trouve pas faveur aujourd'hui, parce qu'aujourd'hui la religion n'a plus de puissance que pour faire le bien. Elle élève les enfants du peuple, console les pauvres, charme les imaginations tendres, et s'emploie à guérir les âmes malades et blessées. Pourquoi la troublerait-on dans l'accomplissement de ces pieux devoirs? Mais il est encore d'autres besoins dont la société cherche la satisfaction; elle demande une science forte pour nourrir les esprits cultivés et les générations nouvelles arrivant à la jouissance, à l'exercice de la vie : aux doutes et aux difficultés qui l'occupent, elle veut des explications rationnelles et des solutions praticables. Cette tâche est nécessairement dévolue à la philosophie, qui n'a donc plus à combattre la religion, mais à s'organiser elle-même. Toutes les tendances de notre siècle sont rationalistes; le rationalisme est partout, dans nos lois politiques, dans nos lois civiles, dans nos théories économiques, dans notre organisation administrative, dans la tournure de nos idées et de nos mœurs, dans notre littérature ; seulement il s'y trouve plus encore en puissance et en instinct que d'une manière réfléchie et sensible à la conscience de tous. Il importe donc d'en rassembler tous les éléments, de les coordonner, de développer ceux d'entre eux qui ne se sont pas encore montrés assez constants et assez féconds, et de former d'eux tous un vaste organisme, stable par sa cohérence, mobile par un progrès toujours possible. La pensée moderne doit donc travailler à l'œuvre sociale, à côté de la foi chrétienne; elle ne doit pas oublier qu'il était dans le génie de la philosophie antique d'admettre la religion officielle comme forme symbolique des idées mêmes. Socrate, avant de mourir, chargeait Criton de sacrifier un coq à Esculape. Sénèque, en s'ouvrant les veines, offrait une libation à Jupiter libérateur. Ces représentants de la philosophie ne voulaient pas paraître reprocher quelque chose aux dieux; ils mettaient leur orgueil à les amnistier ; et par ce respect des autels, ils portaient un éclatant témoignage de la souveraineté de la pensée.

Sans doute il viendra un temps où tous ces travaux de la philosophie moderne réagiront puissamment sur le christianisme même, et le tranformeront; mais il ne faut pas anticiper sur les époques. Dans le siècle dernier, la philosophie s'est livrée à des agressions nécessaires; aujourd'hui elle doit s'établir avec autorité à côté de la religion ; plus tard elle exercera sur elle une inévitable influence. L'homme, pour recueillir le fruit de son labeur, ne doit s'épuiser ni dans les réminiscences du passé, ni dans de vaines aspirations vers un avenir lointain. C'est au présent qu'il faut s'attacher pour lui arracher toutes les conquêtes possibles; il faut y concentrer son action pour la rendre plus puissante; il faut aussi la régler de façon qu'elle devienne elle-même la cause

légitime d'autres progrès pour d'autres générations. Il y a bien de la force et bien des gages de victoire dans cette mesure et dans cette méthode ; on échappe ainsi aux grandes déroutes et l'on garde toujours le terrain qu'ont su gagner d'habiles efforts. Si l'on veut examiner avec impartialité les dispositions morales de la France, on reconnaîtra qu'elle est tout ensemble catholique et rationaliste, on la trouvera aimant à la fois le culte et le raisonnement, les traditions littéraires de l'Église et les ironies du doute philosophique ; n'oublions pas que tous nous avons été élevés avec la prose de Bossuet et de Voltaire, et qu'au fond nous sommes un peuple de raisonneurs. Cette nature rationnelle, qui constitue notre personnalité nationale, veut être creusée dans ses profondeurs, élargie dans ses bases. C'est là qu'il faut insister pour servir l'intérêt social.

Le même partage entre le scepticisme et la foi se reproduit dans la littérature. Nous croyons à la puissance du beau, un irrésistible attrait nous pousse à sa recherche ; mais sur les routes qui nous y peuvent conduire, nous sommes incertains, et notre inconstance nous fait prendre et quitter des chemins différents. Que sont devenus les théories et le fanatisme dont s'autorisait, il y a dix ans, un romantisme novateur ? Toutes les formes, tous les artifices dont on a voulu composer une religion se sont évanouis, et il n'est resté debout que l'impérissable amour du beau avec quelques rares chefs-d'œuvre éclos à ses rayons. C'est que jamais les fantaisies n'ont de véritable empire et de longue durée. Quand, vers la fin du XVI[e] siècle, le romantisme anglais de Shakspeare s'épanouissait avec une si vigoureuse efflorescence, il était le fruit naturel du sol ; le génie germanique l'enfantait avec une naïve puissance; les circonstances historiques au milieu desquelles avait vécu l'Angleterre, provoquaient vivement sa venue. Aussi Shakspeare fut-il dans la littérature anglaise ce que Homère avait été dans la littérature grecque, une source inépuisable, un type éternel. Si, de l'autre côté du Rhin, le romantisme allemand n'eut pas, comme la muse anglaise, l'inappréciable avantage de l'initiative, son développement, pour être marqué du sceau de la réflexion métaphysique, n'en fut pas moins naturel, et Goethe est bien le corollaire de Luther. En France, c'est après trois siècles littéraires, après la triple époque de Montaigne, de Corneille et de Rousseau, que le romantisme a paru : il ne fut pas un besoin, mais une fantaisie ; il ne fut pas une conséquence, mais un accident. C'était comme un intermède où le tragique et le grotesque croyaient se renouveler en se réunissant. Nous ne parlons ici que des théories ; nous ne parlons que des prétentions dogmatiques, non pas des brillantes productions dues à quelques talents de premier ordre : ces productions sont restées et prendront place à côté des chefs-d'œuvre des trois siècles antérieurs ; mais le système qui voulait improviser au milieu de nous une *néo-littérature* a disparu.

Ce ne sera pas une des moindres gloires de la France que dans notre âge, dans un siècle qui n'a pas pour principal caractère d'être littéraire, quelques faces de notre littérature aient brillé d'un éclat inconnu jusqu'alors. L'ode, l'élégie philosophique et religieuse, l'épopée, ont eu de lyriques extases, de magnifiques expansions dont on avait jusqu'ici refusé la puissance au génie français. Mais, dans cette gloire, l'esprit de système n'a rien à prétendre ; et

le public en est si convaincu, qu'il applaudirait avec fureur un chef-d'œuvre classique, si quelque auteur voulait bien nous en doter. Nous n'avons pas perdu l'amour du beau, mais nous l'élevons au-dessus de la superstition des formes, comme nous dégageons Dieu de l'enveloppe des religions, comme nous distinguons le bonheur social d'avec les formalités politiques.

Nous insistons sur ce partage entre le scepticisme et la foi, parce qu'il explique la marche des choses et la conduite des hommes. Comme la foi des individus s'attache à l'ensemble de la réalité et non pas à tel de ses détails ou de ses formes, il n'est pas rare de les voir changer de méthode, et prendre d'autres routes pour poursuivre toujours le même but. Quand ils croiront que de nouvelles circonstances amènent de nouveaux devoirs, que tel élément social veut être plutôt qu'un autre secouru, fortifié, ils ne craindront pas de courir à ce qu'ils estimeront plus nécessaire et plus pressé, quoique plus périlleux. Montesquieu nous représente Charlemagne parcourant sans cesse son vaste empire et portant la main partout où il allait tomber. Il n'est pas un esprit un peu vigoureux qui, devant l'étendue de la réalité, ne veuille l'embrasser tout entière, y suffire, et se porter sur les points où l'intérêt social lui semble provoquer son dévouement et son énergie. Mais alors qu'arrive-t-il? Comme l'action de l'homme est successive et partielle, comme on ne peut embrasser avec force une face des choses sans en négliger momentanément une autre, quelques-uns croiront, d'autres affecteront de croire que l'oubli et l'immolation du passé sont la condition de ces actes nouveaux, et qu'on n'a pu se développer sous des faces nouvelles sans se détruire sous les anciennes. Cet inconvénient ne peut être évité; il doit être subi par les hommes qui se dévouent à la publicité de l'action et de la pensée. Ils n'ignorent probablement pas que l'importance des idées et de leurs représentants se mesure à la vivacité des discussions qu'ils soulèvent, et que de nos jours la calomnie est une des formes les plus véridiques de la gloire. Oui, la dissémination sans limites des demi-connaissances à travers la foule, fait salutaire dont le bien est si grand qu'il l'emporte sur un mal réel; le droit d'écrire appartenant à tous, droit dont le principe est sacré, mais dont l'usage anonyme peut être funeste et injurieux pour la civilisation même, font aux penseurs une condition laborieuse, et l'on pourrait supplier la liberté de la presse de ne pas étouffer la liberté de la pensée. Mais, encore une fois, ces maux veulent être acceptés, et nous dirons volontiers qu'aujourd'hui le courage de l'esprit doit succéder au courage de la foi qui vivifiait les âmes au moyen âge. Au reste, tous ceux qui ont fait de la méditation et des travaux intellectuels un exercice et un plaisir, savent quelle force on puise dans le commerce des idées, comme on s'y retrempe, combien on s'y aguerrit, comment on s'y investit de je ne sais quelle vigueur intense et secrète qui vous maintient dans le libre développement de vous-même.

Mais, pour en revenir à la possibilité d'un jugement à porter sur notre siècle, on comprendra combien il est difficile au milieu des passions contemporaines d'apprécier toutes ces évolutions d'idées, d'hommes et de systèmes : c'est vouloir statuer sur un procès qui n'est pas instruit, c'est prononcer sur le mérite d'un drame d'après l'exposition et les premières scènes. La plupart des

personnages qui occupent l'attention du public sont au tiers ou à la moitié de leur carrière ; comment pouvez-vous les connaître et les pénétrer ? pouvez-vous savoir, au moment où nous en sommes du siècle, ce que contient dans ses replis la pensée d'un homme, ce que renferme en puissance le génie plastique d'un artiste ? Il est d'autant plus juste de leur laisser le temps nécessaire pour rendre d'eux-mêmes tous les témoignages que pourra leur fournir la richesse de leur nature, que de nos jours un homme ne se traduit plus tout entier dans une œuvre. La variété des productions et des actes est imposée par le caractère même du siècle à ses agents ; l'unité est dans l'homme même. Tout esprit fortement organisé a une cohérence interne qui établit des rapports nécessaires entre les mouvements qu'un examen superficiel prend pour disparates. Sa tendance est fatale, car son but dépend de son principe. Mais il faut du temps aux expansions de l'intelligence ; elle a besoin de toute la durée qui lui a été naturellement assignée. C'est donc une grande étourderie que de vouloir juger notre âge, quand l'eau de la clepsydre séculaire ne s'est pas même encore écoulée à demi, et nous sommes fâché qu'un écrivain d'aussi bonne foi que M. Duquesnel se soit engagé dans ce mauvais pas.

Il est facile de reconnaître dès les premières pages de son livre combien il s'est peu douté de la nature et des exigences de son sujet. Il commence brusquement avec l'année 1815, sans dire un mot sur tout ce qui a précédé l'époque de la restauration. Mais ce dix-neuvième siècle qu'il aborde ainsi *ex abrupto*, d'où vient-il, d'où procède-t-il ? On estimerait déraisonnable de tracer la biographie d'un homme sans parler de son origine, de sa famille, de l'éducation qu'il a reçue, et l'on croit pouvoir entamer l'histoire d'un siècle sans poser pour soi-même et sans soumettre au lecteur ces questions nécessaires de filiation et d'antécédents ! Comment se flatter d'énoncer sur le XIX siècle quelque appréciation légitime et claire, sans un jugement préliminaire porté sur l'âge précédent et sur la grande révolution qui fut à la fois un dénoûment et un passage à d'autres destinées ? A quoi peut-on moins appliquer cette parole, *prolem sine matre creatam*, qu'à un siècle, à une partie de la succession des temps, à un effet dont la nature et les accidents reportent incessamment notre pensée sur la cause ? Ces oublis et ces inadvertances semblent dénoter un esprit peu fait pour la spéculation et le raisonnement. Le livre de M. Duquesnel nous offre d'autres vices de méthode : divisé en quatre parties, politique, religion, philosophie, littérature, il n'a aucun point central et dogmatique d'où puissent découler les diverses applications, et qui règle leur enchaînement et leur place. Pourquoi le livre commence-t-il plutôt par la politique que par la philosophie ? Pourquoi se termine-t-il plutôt par la littérature que par la religion ? C'est une suite de petites analyses et de longues citations sans cohésion, sans unité ; tout se rencontre à un rang arbitraire, tout est confondu dans un pêle-mêle anarchique qui prouve que la plume a couru sur le papier avant que la réflexion n'ait éclairé l'esprit.

Autant au moyen âge il était naturel de faire de la religion le centre de toute pensée et de toute influence sociale, autant de nos jours il est inévitable de ramener à la philosophie toutes les questions et tous les débats. Ce que nous appelons ici philosophie n'est pas tel ou tel système, mais la liberté illimitée

de la pensée, mais le droit absolu de la raison. Et qu'on veuille bien remarquer cette singularité, c'est que la tolérance est aujourd'hui du côté des philosophes, la colère et l'intolérance dans les rangs de ceux qui abdiquent l'indépendance de leur intelligence devant une autorité extérieure. Tous ceux qui croient que la raison humaine a le droit de tout examiner et de faire d'un doute préalable la condition de la science, ceux-là sont pleins de cette modération et de cette humanité que Voltaire estimait le premier caractère d'un être pensant. Ils défendent avec franchise les convictions qu'ils ont acquises par leur propre travail, mais ils conçoivent que d'autres opinions puissent être préférées par d'autres hommes. Au contraire, ceux qui humilient volontairement la raison devant la foi, ne combattent qu'avec fureur les dissentiments qu'ils rencontrent; ils s'emportent, ils injurient leurs adversaires, et pour les mieux réfuter, ils les proscriraient volontiers. Cette sauvage intolérance n'anime pas seulement les soutiens du passé, ceux qui regrettent le moyen âge, l'ancienne France et les vieilles croyances; elle se trouve aussi chez quelques-uns de ceux qui appellent avec le plus d'emportement un nouvel avenir social. Tel démocrate qui ne regarde qu'avec mépris les institutions politiques du présent, non-seulement a tout à fait accepté le joug de l'orthodoxie catholique, mais s'indigne que d'autres veuillent retenir la libre possession de leur intelligence. Cette confusion n'est pas moins bizarre que déplorable. Quoi qu'il en soit, la différence la plus fondamentale qui puisse séparer les écoles et les partis religieux, politiques et littéraires, sera toujours le partage entre la raison et la foi, entre la liberté de l'intelligence, ou l'adhésion perpétuelle à une lettre une fois écrite. Si l'auteur du *Travail intellectuel en France* eût adopté cette division aussi simple que juste, les hommes et les systèmes se seraient placés d'eux-mêmes sous sa plume dans un ordre facile à comprendre, et il eût aisément jeté sur eux la lumière et la couleur. Il appartient à l'école catholique, à ce qu'il nous dit; mais, en vérité, on ne le croirait pas à la mollesse de ses sympathies pour les grands écrivains de cette école. Ce n'est pas avec cette hésitation de touche, avec cette débilité de traits qu'il fallait esquisser les figures de MM. de Maistre et de Bonald, ces véritables représentants de la tradition, qui ne l'ont désertée sur aucun point, et que l'esprit du siècle n'a pu faire dériver vers la moindre hérésie. Il fallait chercher les causes de cette opiniâtreté qui fait leur gloire, trouver en même temps les raisons de la mobilité originale qui a poussé M. de Lamennais sous d'autres drapeaux Ensuite l'auteur pouvait procéder à l'examen de ces néo-catholiques, ou plutôt de ces pseudo-catholiques qui défigurent la foi sous prétexte de la sauver. Ce serait une belle mission pour un homme qui joindrait le talent à l'orthodoxie de prononcer des conclusions sévères sur toutes ces déviations coupables d'ignorance ou d'hypocrisie.

Cela fait, il fallait, en passant au camp philosophique pour le dénombrer, s'attacher, non pas tant aux divisions qui séparent les écoles, qu'aux résultats qui les recommandent. Ces écoles, d'ailleurs, ont deux principes qui leur sont communs : l'indépendance de la raison, et la volonté d'appliquer cette raison à la recherche du bonheur social. Leurs discordes intestines ne peuvent obscurcir cette uniformité nécessaire. Ce sont les guerres civiles de l'esprit humain dans

le même parti, guerres civiles qui n'empêchent pas de marcher ensemble contre l'ennemi commun. Tout ce qui n'adhère pas à l'immobilité catholique appartient à la philosophie, et le rationalisme peut dire : *Tout ce qui n'est pas contre moi est pour moi.* Il ne profite pas moins des travaux physiologiques de l'illustre Broussais que des recherches historiques de l'éclectisme ; il sait abstraire ce qui est praticable et vrai des audacieux essais d'organisation sociale, tentés par le génie de Saint-Simon et de Fourier. Nous n'ignorons pas que quelquefois de hardis penseurs, entre autres l'auteur du *Système sociétaire,* ont eu la manie de déclamer contre la philosophie, au moment même où ils la servaient; mais ces déclamations ne sont pas plus dangereuses qu'elles ne sont nouvelles. Veut-on savoir comment, dans le siècle dernier, le père de Mirabeau parlait des philosophes? Voici ce qu'en janvier 1780 écrivait le marquis au bailli de Mirabeau : « A l'égard de cet enragé fol de Vincennes (son fils), tout cela n'est que le bavard philosophisme du grand peut-être, phébus des mauvais sujets. impudente réminiscence Trois ou quatre fols, tels que Diderot, d'Alembert, Rousseau, ou autres hommes de paille, habillés de clinquant, dont la bibliothèque est l'inventaire de la tour de Babel, et qui, la plupart, n'ont d'original que l'impudence, ont été le magasin de toutes ces philosophicailleries modernes qui ne méritent que Saint-Lazare ou Charenton (1). On voit que le père de Mirabeau, économiste comme Fourier, avait pris sur lui l'initiative des injures adressées aux philosophes, et ces injures n'ont pas anéanti la philosophie. Il serait temps que tous ces malentendus misérables disparussent entre les différents travailleurs de la science sociale, et que la solidarité de l'association nous conduisît tous au respect des mérites de chacun. Si l'on considère avec impartialité les travaux qui, depuis trente ans, honorent en France les penseurs de toutes les écoles, on y trouvera une somme de puissance et une tendance pratique qui doivent améliorer notre avenir.

N'oublions pas non plus que l'esprit philosophique a pénétré victorieusement dans la littérature même, et qu'il a changé les allures de nos plus grands artistes. M. de Châteaubriand a, dans ces derniers temps, tellement rationalisé ses croyances primitives, qu'il a déclaré que *le christianisme n'est plus le cercle inflexible de Bossuet, mais un cercle qui s'étend à mesure que la société se développe, qu'il ne veut rien comprimer et ne s'oppose à aucune lumière.* M. Victor Hugo, le Corrége de notre poésie, a passé des inspirations d'un christianisme royaliste aux lyriques élans d'un panthéisme idéal. Mais l'artiste chez lequel cette transformation s'est manifestée avec le plus de puissance est, sans contredit, M. de Lamartine. On dirait qu'à côté du chantre des *Méditations* et des *Harmonies,* un autre poëte s'est levé, ayant le même nom et le même génie, pour courir une carrière toute nouvelle à travers des régions jusqu'alors inconnues. *Jocelyn* et *la Chute d'un Ange* sont de magnifiques nouveautés, tant dans la manière de M. de Lamartine que dans l'histoire de la poésie française. La métamorphose a été si complète, qu'elle semble avoir dérouté le public qui s'est presque irrité d'avoir à nouer connaissance avec un imprévu aussi éclatant. Le dernier poëme surtout, *la Chute d'un Ange,* si nous exceptons

(1) *Mémoires de Mirabeau*, publiés par M. Lucas de Montigny, tom. II, pag. 353.

deux critiques (1) qui ont montré, l'un par sa sévérité, l'autre par son enthousiasme, qu'ils comprenaient toute la portée de l'ouvrage, a été jugé avec une légèreté déplorable. Si, de l'autre côté du Rhin, un artiste ayant la célébrité de M. de Lamartine eût offert à l'Allemagne une œuvre attestant un faire nouveau et des opinions nouvelles, il eut été accueilli avec la plus religieuse attention, et, dans les débats dont il eût été l'objet, le respect dû au talent n'eût pas été oublié. Dans une préface récente, M. de Lamartine a jeté lui-même sur la poésie un mépris souverain. Ne pourrait-on reconnaître, dans ce dédain si solennellement exprimé, l'irritation profonde du poëte offensé qui n'a voulu du moins laisser à personne la satisfaction de le surpasser en ironie et en injustice, tant sur la grandeur de l'art que sur le mérite de ses propres œuvres? Au surplus nous remarquons avec plaisir que, dans la partie littéraire de son livre, M. Duquesnel a montré, pour les artistes contemporains, entre autres pour M. de Lamartine, une sympathie instinctive qui lui a parfois fourni des appréciations judicieuses et distinguées. On sent que les goûts et les études de l'auteur le portent surtout vers les questions littéraires : nous désirons que, dans ses travaux à venir, il consulte mieux ses forces, qu'il choisisse un but qu'il puisse atteindre, un cadre qu'il puisse remplir, et qu'il ne fourvoie plus des dispositions heureuses dans des sujets dont la grandeur démesurée provoque un avortement inévitable.

Nous ferons une dernière remarque sur le livre de M. Duquesnel ; nous relèverons l'oubli complet qui s'y montre des rapports de la France avec les autres peuples. On dirait que la nation française vit tout à fait isolée, sans aucun contact avec l'Europe et les autres parties du monde connu. Comme il avait oublié les temps antérieurs en commençant son livre, M. Duquesnel n'a pas songé davantage à tout l'espace qui ne s'appelle pas la France. Cette omission trahit une singulière méconnaissance de l'esprit et des destinées de notre pays. Toujours la France s'est portée avec empressement à la rencontre des autres peuples ; toujours elle a fomenté sa propre vie et l'animation du monde par un fructueux échange de qualités et de vertus. Au moyen âge, c'est elle qui donne le premier signal des croisades, et qui en accepte la première le périlleux héroïsme ; elle entre à Jérusalem, à Ptolémaïs ; au XIIIe siècle, elle partage avec Venise la conquête de Constantinople, reçoit des Grecs dans les colléges de Paris, envoie des Français dans les provinces de l'Asie-Mineure ; à la fin du XVe siècle, elle donne le branle à la diplomatie européenne par l'expédition de Charles VIII au delà des monts ; elle emprunte à l'Italie ses arts et sa politique, aussi bien les ciselures de Cellini que les artifices de Machiavel ; plus tard elle trouve une littérature originale dans une transformation lumineuse du génie grec et romain ; au siècle dernier, elle écoute avidement les leçons de la philosophie et de la constitution anglaise ; aujourd'hui, c'est surtout avec l'Allemagne et l'Orient qu'elle entre en conférence. Ces relations successives ne sont pas un obstacle à son individualité, mais elles en sont un éclatant témoignage. Demandez à l'Europe si, à travers ces phases diverses, elle n'a pas toujours reconnu l'originalité du type français. Mais en raison même de cette personnalité forte

(1) MM. Gustave Planche et Chaudes-Aigues.

que rien ne saurait effacer, nous souhaiterions voir la France emprunter à l'Allemagne quelque peu de sa profondeur laborieuse dans l'exercice de la pensée, de sa patience dans la pratique, de cette puissance idéaliste qui lui permet toujours de distinguer le fond d'avec la forme, et de saisir l'unité de l'esprit sous la variété de la lettre. Le jour où la race gallo-romaine aura pu s'assimiler quelque chose du génie germanique et oriental, elle aura trouvé dans ce développement de nouveaux gages de grandeur et de stabilité. Nous ne saurions parler de l'Allemagne, de ses rapports avec la France, sans songer à la perte douloureuse qui vient d'affliger les deux pays. Édouard Gans, professeur à Berlin, a été ravi à la science avant d'avoir atteint sa quarantième année. Il y a onze ans, nous analysions, pour la France, sa belle *Histoire du droit de succession ;* nous disions quelle brillante application il savait faire de la philosophie de Hegel à la jurisprudence; plus tard, il nous fut donné de connaître et d'affectionner l'éloquent écrivain que nous avions loué. Nous avons pu, à Vienne, à Berlin, à Paris, jouir de son entretien si fécond et si vif, apprécier tout l'éclat de son esprit et toute la chaleur de son âme. Édouard Gans n'était pas moins orateur qu'écrivain; il portait dans la conversation une fougue passionnée et une verve intarissable; peut-être même y prodiguait-il trop ses forces et ne réservait-il pas assez de vigueur primesautière pour les travaux du cabinet et les développements de la chaire. Mais tel était son amour pour les idées, et aussi sa fécondité pour les concevoir et les produire, que toujours et partout il aimait à les répandre, même au milieu des délassements de la promenade ou de la table. Il y avait en lui quelque chose de Diderot. Sa manière de professer était large, son langage ardent et pittoresque. Nous l'avons entendu, et nous avons vu combien il remuait les esprits par la vibrante exubérance de sa parole. Après l'Allemagne, les deux pays qu'il chérissait le plus étaient la Pologne et la France. A Berlin, il aimait à rassembler autour de lui l'élite de la jeunesse polonaise. Outre sa sympathie pour la noble cause qui condamnait à l'exil tant de généreux courages, il trouvait dans la promptitude d'imagination et la spirituelle mobilité qui distingue la race slave, des affinités intellectuelles qui lui plaisaient. Il jouissait avec délices de ses séjours à Paris; il y connaissait presque tout ce que la science et la société comptent de célèbre et de distingué. Il parlait notre langue avec une vivacité brillante qui pouvait faire envie à plus d'un Français. L'étude de notre littérature avait singulièrement assoupli son style et perfectionné son talent : aussi dans les derniers volumes de son *Histoire du droit de succession,* dans ses lettres sur les cinquante dernières années, dans de nombreux morceaux de critique historique et philosophique, ses amis trouvaient avec plaisir un progrès qu'une mort imprévue est venue bien cruellement interrompre. Même à Berlin où l'intelligence compte tant de représentants et de forces, on ne remplacera pas Édouard Gans dans la noble mission qu'il s'était donnée d'élever la science à la hauteur d'un sacerdoce cosmopolite.

Il est impossible, à quelque nation qu'on appartienne, de ne pas être frappé de la connexion et de la solidarité des pensées et des intérêts qui préoccupent l'Europe. Le fond de la situation est le même pour tous les peuples, quelle que soit la forme de leur gouvernement. Tous sont régis par des institutions dont les fondements ont été jetés par les forces instinctives des mœurs barbares, de

la féodalité et du catholicisme. Dans la suite des temps, ces institutions se sont trouvées en présence d'idées et de besoins qui n'existaient pas quand elles naquirent. De là, de grandes luttes dont l'Allemagne au XVIe siècle, l'Angleterre au XVIIe, la France à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, ont surtout été le théâtre. C'est la phase révolutionnaire dans laquelle tant de choses ont été détruites et la face politique de l'Europe changée sur tant de points. Maintenant, comment les peuples peuvent ils réussir à joindre de nouvelles conquêtes aux satisfactions déjà obtenues? Ne doivent ils pas comprendre que la situation est changée par leurs victoires mêmes? La réflexion appliquée au gouvernement des sociétés a pénétré partout; elle n'inspire pas moins aujourd'hui ceux qui veulent conserver que ceux qui se proposent d'innover. Aussi, le véritable esprit politique est de poursuivre la transformation successive des institutions sous la lumière des idées, et non pas leur éversion radicale. L'avenir de la société européenne ne saurait être de voir tous ses fondements arrachés du sol les uns après les autres, mais plutôt de sentir dans son sein tous ses éléments pacifiés entre eux par le développement même. Dans la nature morale comme dans la nature physique des choses, l'homme n'anéantit rien, il modifie, il change; tout ce qui est doué de la vie, la retient sous d'autres formes, et les puissances réelles sortent toujours des proscriptions injustes, plus fortes et plus vivaces. Au surplus, il y a dans notre siècle, pour les esprits sérieux de tous les pays, une atmosphère de haute et impartiale justice où tous les droits et les intérêts légitimes, où toutes les pensées grandes et vraies sont estimées à leur valeur. C'est même l'honneur du XIXe siècle en Europe, de compter plus qu'aucune autre époque, une plus grande masse d'hommes éclairés qu'unit le lien commun de la réflexion philosophique. Aussi, pour tous le devoir social est de poursuive l'application des principes qui sont tenus pour certains et de déduire le bonheur de la vérité.

LERMINIER.

DE LA

LITTÉRATURE POPULAIRE

EN ITALIE.

I.

VENISE.

Il ne faut chercher, dans la poésie italienne du XVIe siècle, ni les traditions, ni l'histoire, ni les mœurs de l'Italie; la nationalité de cette poésie est profonde, mais abstraite; rien de plus italien que la *Jérusalem délivrée* ou le *Roland Furieux,* mais l'action de ces poëmes est empruntée à l'histoire de France. Pulci, Berni, ont chanté ironiquement des exploits chevaleresques étrangers à l'Italie. D'autres poëtes ont préféré les souvenirs classiques à l'histoire nationale, et le peuple italien a toujours été en dehors de la poésie italienne. Qu'une nation, sans poésie, sans traditions, sans vitalité, se trouve réduite à imiter les étrangers ou les anciens, c'est naturel; mais que l'Italie du XVIe siècle ait oublié toutes ses gloires italiennes, son magnifique moyen âge, son Dante, la papauté de Grégoire VII, les vêpres siciliennes, les condottieri, Cola de Rienzo, Savonarola, une foule de héros, et avec tout cela les mœurs si poétiques de Venise, de Naples et de Palerme, c'est un phénomène sans exemple dans l'histoire des littératures.

Pourquoi une poésie si riche est-elle si impopulaire? Parce que la littérature italienne s'est répandue de Florence dans toutes les cours de la péninsule,

sans descendre jusqu'au peuple, qui parlait des langues différentes et tenait à des traditions absolument locales. La poésie des Italiens a été une poésie de cour et d'aristocratie ; elle a plané sur toute l'Italie, à cause même de son défaut de personnalité ; elle a été nationale à force de dédaigner les municipes. On aurait dit qu'elle craignait de se salir en touchant à Gênes, à Venise ou à Naples, et que tous les poëtes s'étaient donné le mot pour oublier leur ville natales et passer à la nation. Il en résulta une profonde division entre la poésie nationale et la poésie populaire : celle-ci ne pouvait parler que la langue du peuple ; elle ne pouvait chanter que les passions municipales ; elle resta donc confinée aux patois d'Italie, et par conséquent elle lutta toujours contre la poésie nationale avec cette inimitié instinctive que les patois ont pour les langues. Tant que la langue italienne fut dans sa vigueur, la poésie populaire resta stérile, et on ne la rencontra que dans les États les plus excentriques de l'Italie, à Venise et en Sicile. Quand la littérature italienne déchut, la littérature des patois prit son essor ; une multitude de poëtes surgit, comme par enchantement dans toutes les villes, et la poésie populaire aborda hardiment toute cette variété de mœurs, de bizarreries et de traditions, si négligée par les écrivains du siècle de Léon X.

On a d'habitude un grand mépris pour les littératures municipales ; ce ne sont, en effet, que des essais, des ébauches bientôt supprimées par les littératures nationales ; Corneille et Bossuet établissent sans retour en France la suprématie de la langue sur les patois. Il en est bien autrement des patois de l'Italie ; ils succèdent presque tous à une grande époque littéraire ; ils exploitent les débris de la poésie italienne ; ils se vengent de sa tyrannie, et ils éclatent avec tout ce qu'il y a de plus fantasque et de plus poétique dans les petites nationalités de la péninsule. D'ailleurs la langue italienne n'a pas de capitale ; elle n'est pas même parlée par le douzième de la population ; plusieurs patois diffèrent de l'italien bien plus qu'il ne diffère lui-même de l'espagnol, au point que dans quelques comédies, composées en patois bergamasque et en patois vénitien, on n'a pas fait de difficulté d'introduire des rôles écrits en langue espagnole. Ajoutez que Dante a décoré les patois d'Italie du titre de langues, tout en disant que la langue italienne n'est parlée nulle part, et vous verrez qu'ils ont pu se développer au XVII[e] et au XVIII[e] siècle avec une liberté vraiment inouïe pour les nations de l'Europe. A présent encore (et nous sommes bien loin de Dante), après les efforts du siècle de Léon X et de ses continuateurs, de Florence et d'une foule d'écrivains, l'italien passe dans toute l'Italie pour un langage guindé et plein d'affectation ; on a de la peine à le tolérer dans les étrangers ; quelquefois on lui préfère le français, et même ceux qui ont été élevés à Florence se hâtent, de retour dans leur pays, de parler leur patois. La langue italienne conserve un air d'apparat académique et une roideur de formes qui l'empêchent de pénétrer dans l'intimité de la vie ; dans les deux derniers siècles, elle n'a pas même produit un roman médiocre, ou une chanson bachique acceptée par le peuple ; la raillerie italienne est lourde et a peu de prise sur les individus. Au contraire, les patois sont pleins de naïveté et d'originalité dans la forme ; ils saisissent les moindres nuances de la pensée ; ils se livrent aux caprices les plus hardis. La poésie de ces dialectes se grave dans

la mémoire de tout le monde, et les railleries qui leur sont familières manquent rarement de transformer en caricatures, en types, ceux qui en sont frappés.

En Italie, on compte quatorze patois, plusieurs centaines d'écrivains municipaux, une foule immense de chansons, de poëmes, de parodies, de contes; chaque ville a son épopée, chaque bourgade a son grand homme (1). Cependant ce n'est qu'aux extrémités de l'Italie que la littérature populaire se développe avec le plus de force. A Venise, elle commence par les voyages de Marco Polo, et finit par revendiquer Ch. Gozzi et Goldoni, les deux meilleurs auteurs comiques de l'Italie. Naples a son Dante, son Boccace, son Pétrarque : ce sont Cortese, Basile et Sgruttendio; ils fleurissent en même temps, et ils expriment tout l'élan plébéien de l'époque de Masaniello. Milan, plus original que poétique, a deux grands hommes, Maggi et Porta; l'un appartient à la Lombardie espagnole et aux mœurs aristocratiques du XVIIe siècle; Porta se moque de tout ce que l'autre a décrit, et saisit par des croquis admirables tous les ridicules du pays, soudainement démasqués par la révolution française. Les Siciliens dépassent les plus grands poëtes de l'Italie par leurs rêveries amoureuses et par la délicatesse attique de leurs pastorales. Ces poésies populaires n'ont été ni connues ni jugées; les écrivains supérieurs n'ont pas voulu s'en occuper, les autres ne comprenaient pas les langues; le peuple admire sans analyser. Nous tâcherons de faire connaître les grands hommes de Venise, de Milan, de Naples et de Palerme; nous ne parlerons pas de l'Italie centrale et des petits États; ceux-ci se rattachent aux quatre capitales du sud et du nord; quant à l'Italie centrale, l'affinité entre les patois et la langue y efface l'originalité des municipes.

Le gouvernement, la politique, les arts, les plaisirs, tout était exceptionnel à Venise; c'est une ville amphibie, commerçante et conquérante, à demi italienne, à demi byzantine. Détachée brusquement de Padoue lors de l'irruption des barbares, elle s'agrandit obscurément par un immense commerce de monopole, et elle put se joindre à Pise et à Gênes, afin de porter en Asie la grande invasion des croisades. Plus tard elle se réunit aux croisés pour attaquer l'empire d'Orient, qui tomba sans résistance, et laissa libre carrière aux conquêtes de Venise de l'autre côté de l'Adriatique. La couronne de Byzance, la domination de l'archipel, le commerce de l'Orient, voilà ce qui formait la grandeur de la république. Vers la fin du moyen âge, elle s'appelait la fille aînée de la république romaine, elle dominait sur la quatrième partie des terres que Rome avait possédées à l'époque des empereurs, et cependant elle n'avait pas de pouvoir en Italie, et elle redoutait encore la petite ville de Padoue. Ce bizarre état de choses faillit déplacer le siége du gouvernement et le transporter à Constantinople. En 1296, on acheva la constitution politique de Venise; on dérouta tous les partis par une étrange complication d'élections, et on constitua un gouvernement unique, où se trouvaient réunis un roi sans pouvoir, une aris-

(1) Il y a près de deux mille ouvrages en dialectes vulgaires, sans compter les manuscrits : nous devons ce chiffre à l'obligeance de M. Salvi, qui nous a transmis son tableau bibliographique des littératures municipales.

tocratie sans châteaux et un peuple sans liberté. L'inquisition fut le palladium de Venise. La métaphore qui compare la république à un vaisseau était une réalité à Venise, qui était en effet un immense vaisseau de marbre fixé sur des pilotis. Un millier d'hommes bien résolus, une conjuration heureuse, pouvaient y détruire le gouvernement. Avant 1296, vingt doges avaient été massacrés; plusieurs fois la république s'était vue à deux doigts de sa perte, mais l'inquisition était là comme une machine énorme suspendue dans l'air, pour écraser les ennemis de l'État, et Venise resta toujours à la tête de huit millions d'hommes, traversa l'époque des grandes trahisons italiennes, déjoua les coalitions de l'Espagne, de l'Empereur et de la France, et cela avec des secrets d'État confiés à deux cent quatre-vingts personnes, avec un commerce immense, avec la politique des Borgia rédigée en code, avec une foule d'étrangers dans son sein, un carnaval perpétuel, et des prisons au-dessous du niveau de la mer.

La littérature de Venise commence au XIIIe siècle, avec les relations des voyageurs. L'attention des marchands de Venise était tournée vers l'Orient. Ils partaient avec leurs pacotilles et des lettres du pontife, visitaient Alexandrie, Constantinople, Samarcande, et revenaient raconter à leurs compatriotes les merveilles de l'Asie. Marco Polo, les Zeno, Ca da Mosto, voilà les premiers écrivains de Venise; ce sont des commerçants et des poëtes; leurs livres offrent une suite de renseignements géographiques, où la naïveté populaire éclate auprès de l'admiration enthousiaste. Plus tard, au XVe siècle, la littérature révèle la corruption qui commence à régner dans les villes italiennes; on en est déjà à la plaisanterie libertine, à la satire des couvents; on lit les vers graveleux d'un moine suspendu dans une cage au clocher de Saint-Marc, pour des vices honteux.

Jusqu'ici la langue vénitienne flottait entre le latin et l'italien; au XVIe siècle, elle se dépouille de sa grossièreté. Elle devient riche, colorée, pleine de nuances; la plaisanterie jaillit de ses phrases, chacun de ses mots tourne à l'épigramme, et les mœurs poétiques de Venise passent dans sa littérature populaire. Cette révolution est marquée par un petit poëme anonyme sur la guerre des Castellani et des Nicoloti. Les Castellani étaient les ouvriers de l'arsenal et les Nicoloti ceux de la ville. Ces deux partis demeuraient dans des quartiers différents, ne se mêlaient jamais, et, à la Saint-Simon, se donnaient rendez-vous au pont des Serfs, où ils se présentaient armés de bâtons, pour se livrer des batailles régulières. C'était un tournoi plébéien, tout le monde accourait au spectacle, la foule occupait la lagune, les quais, les maisons, grimpait sur les toits, et les nobles ne manquaient pas à cette fête nationale, qui perpétuait les divisions du peuple au profit de l'aristocratie. Le poëte a décrit, dans des stances vives et légères, les bravades des partis, les incidents burlesques de la lutte, l'irritabilité des combattants, la raillerie des gondoliers, la bravoure insouciante des ouvriers, cette grêle de bons mots et de coups de bâton qui faisaient les frais de la fête. Il a saisi à vol d'oiseau tous les détails de ce drame avec une grâce vraiment vénitienne. Même à présent sa poésie n'est pas dépourvue de charme; elle transporte le lecteur dans l'époque dont elle peint les mœurs, et réveille le gros rire du vieux temps. Dans les dernières stances du

poëme, la scène change; on quitte le champ de bataille pour assister à l'agonie de deux combattants. L'un laisse son bien à la ville, à condition qu'elle décernera un prix au Nicoloto qui se battra avec le plus de valeur à la Saint-Simon; l'autre meurt en chrétien, en rappelant aux Vénitiens qu'ils sont tous fils de saint Marc, et qu'ils doivent s'aimer comme des frères. Mais cette moralité est prononcée du bout des lèvres. « Il y a eu plusieurs morts, dit l'auteur; patience! telle est la volonté de celui qui a bâti le monde. » On voit bien que l'année suivante on se battra de même; les nobles riront sous cape à leurs balcons; seulement prendront-ils garde à ce que le carnage n'aille pas trop loin : l'arsenal en souffrirait. — Ce poëme n'a été imprimé qu'en 1817. Il laisse supposer une foule de poésies du plus haut intérêt. On ne peut se persuader, en effet, que l'auteur d'une œuvre si distinguée n'ait eu ni maîtres, ni disciples, ni collègues, et se soit borné à écrire une centaine de stances.

Calmo est le poëte le plus célèbre de Venise, et le premier qui se soit servi du patois dans le but de le maintenir contre l'influence croissante de la langue italienne. Il écrivit des comédies, des églogues et des lettres (1). Ses lettres sont des compliments, des panégyriques, des flatteries ampoulées qu'il adressait à ses mécènes de Venise et à tous les grands artistes de l'Italie. Il y déploie une extraordinaire facilité de bavardage, et un luxe d'images tout à fait byzantin. Ses périodes sont longues et compliquées, il les surcharge d'épithètes et de métaphores, il ne se borne pas à quatre ou cinq adjectifs pour qualifier une idée, il continue tant qu'il trouve des mots ou des synonymes, et il ne quitte sa période que quand elle est bariolée de toutes les couleurs que lui fournit la langue. « Que vous soyez béni, dit-il à un de ses amis, homme aromatisé, verni, lavé dans les fontaines de l'Hélicon, nourri avec les herbes du Parnasse, élevé dans les écoles d'Athènes, grandi dans le paradis terrestre; humain, gentil, honnête, prudent, docile, courtois, sage, généreux, etc., etc. Vous êtes la comète des Romains, ajoute-t-il, le pivot du consistoire, la colonne de feu qui guide le navire de saint Pierre. Phébus, Mercure, Salomon, Alexandre, Scipion, Darius, Annibal, Xercès, Charlemagne, Gatta-Melata, perdraient leur réputation vis-à-vis de vous. » Il semble que toute l'histoire ne soit là que pour remplir de phrases ces interminables apologies.

Calmo est amoureux du faux éclat, il surcharge son style, il complique le mètre et jusqu'à la langue en la mêlant à l'italien. Ses églogues se ressentent du voisinage de la ville; on y entend les bruits de Venise, les reparties, les quolibets des gondoliers; on y voit des bergères qui épousent deux maris pour obéir aux oracles de Vénus, d'autres sont entourées de vieillards lascifs dans lesquels on peut reconnaître les oisifs de la place de Saint-Marc, elles ne peuvent pas sortir de chez elles sans s'exposer à être violées. L'églogue pour Calmo n'est qu'un masque; mais ce déguisement a un charme que rehausse encore l'habileté de la composition, et l'on aime à voir Venise à travers le voile de la fiction pastorale.

(1) Lettres en vénitien, 1550. — *Rimes de Pêcheurs*, 1553. — Églogues, 1553. — Six comédies : *la Spagnolas, le Saltuzza, la Pozione, Fiorina, la Rodiana, le Travaglia*, 1549-1556.

Dans les comédies de Calmo, les mauvaises qualités de ce poëte concourent pour produire des effets nouveaux. Son bavardage donne de la légèreté au dialogue, sa fantaisie est forcée de se contenir, parce que la marche de la pièce est toujours pressée par les événements ; les couleurs vives et heurtées communiquent à ses drames un attrait de plus, et les peintures de Venise qui troublaient l'harmonie des églogues y répandent un intérêt extraordinaire. Il ne faut pas chercher de la morale dans Calmo : il vivait au XVIe siècle; alors les Castellani et les Nicoloti se tuaient de gaieté de cœur; les amants portaient le poignard; il y avait une foule d'assassins à gages; les femmes publiques tenaient grande maison, et le luxe des passions italiennes débordait naturellement sur le théâtre. La scène de Calmo est encombrée, comme celle de l'Arétin, de courtisanes, d'entremetteurs, de bravaches, etc.; il va sans dire que l'auteur vénitien est inférieur au poëte italien, mais il avait un avantage sur son célèbre contemporain, celui de parler les patois, de mêler dans ses pièces les dialectes de la moitié de l'Italie et par conséquent de s'adresser à l'Italie populaire. Aussi ses succès étaient-ils éclatants. Quand on jouait *le Travaglia* ou *la Spagnolas,* la salle du spectacle était assiégée par le peuple; on tâchait d'y pénétrer par les fenêtres, on traversait les toits des maisons, on marchait sur les gouttières, on risquait sa vie pour lorgner un lambeau de la représentation. Calmo était fils d'un gondolier; il mourut en 1571.

La carrière lyrique de la poésie vénitienne s'ouvre dans les premières années du XVIe siècle, par des chansons gaies, railleuses, petillantes de passion et d'impertinence, exprimant un amour fou, endetté, toujours alerte pour commettre une billevesée, incapable d'aucune action sérieuse. « Si la crainte, dit un poëte, ne m'en empêchait, je voudrais me tuer, ma maîtresse m'a tout promis, elle m'a pris jusqu'au dernier sou, je suis au désespoir, mais je suis fou d'amour. » Cette strophe peut servir de programme à tous les poëtes vénitiens depuis Calmo jusqu'à Bona (1550-1650). Veniero (1) est le meilleur d'entre eux Il est admirable par l'harmonie, la richesse et l'éclat de ses chansons; son amour touche presque à la tendresse, quoiqu'il ne puisse cacher ni un fonds d'ironie, ni l'embarras des dettes. Ses plus belles chansons sont l'éloge d'une femme en haillons et la lamentation d'un ouvrier obligé de mettre en gage jusqu'à son poignard d'argent pour faire sa cour à sa maîtresse. Les vers de Veniero sont intraduisibles : la phrase vénitienne y est maniée avec une hardiesse inouïe; on ne peut traduire cette poésie à la lettre sans la fausser, et dans une paraphrase elle disparaît entièrement. Ainsi le poëte dira : « O femmes, faites répandre des lacs de pleurs, élevez des vents de soupirs, faites-vous des armées d'amants, créez de nouveaux tourments, distillez-vous l'enfer dans les yeux, que des milliers de malheureux se jettent à vos pieds. Amour, je ne serai pas ta victime, à moins que je ne te donne l'huile et la farine pour me rôtir, etc. » Ces images dans le dialecte ont un charme particulier.

Ingegneri, Caravia, Briti, Pino, sont les successeurs, pour ne pas dire les disciples, de Veniero. Ingegneri (2) a passé sa vie loin de sa patrie, mais il a

(1) Né en 1550, mort en 1586.
(2) Mort en 1613.

toujours chanté l'amour vénitien, avec les promenades en gondole, et les amants qui suivent les dames à l'église. Caravia a écrit une très-longue lamentation de *Naspo Bizarro*, ouvrier de l'arsenal. Dans les trois premiers chants, Naspo est furieux d'amour et de jalousie; il dira : « Ma blonde, tes yeux sont plus étincelants que les étoiles du ciel et les diamants de l'Inde, il n'y a que le Titien qui puisse faire ton portrait; les trésors de la *Zecca*, de l'Arsenal et du *Bucentero* ne pourraient pas acheter ta beauté, etc. » Et, quelques stances plus loin, il ajoutera : « Madame, dites à cet étranger tout parfumé, avec les bottes et l'épée de velours, et les revers à broderies, qu'il ne rôde plus sous votre fenêtre, s'il aime la vie; je ferai jouer mon poignard. L'autre nuit, j'ai déjà fait bon marché de Tecla, Merlin, Maron, etc. » — Le quatrième chant a pour titre : *Fin des Amours de Naspo Bizarro, qui a épousé joyeusement sa maîtresse pour vivre en bon chrétien baptisé.* — Le cinquième est une plainte de l'ouvrier qui se repent bien de son mariage : il est taquiné par ses créanciers et par sa femme; ses amis lui conseillent de la battre. — Que voulez-vous? répond-il avec bonhomie; elle deviendrait enragée et se vengerait sur mon honneur. — Pino (1575) continue sur ce ton, il chante comme Caravia la bizarrerie de Naspo, qui, cette fois, est très-disposé à battre sa femme. Ces poésies sont datées de la prison ou de l'exil. L'ouvrier prie sa femme de vendre ses robes pour le racheter; le plus souvent il la querelle parce qu'elle lui avait caché le poignard et l'épée; s'il était sorti avec sa bonne lame, il se serait défendu, et les sbires ne l'auraient pas enlevé. Toujours des dettes, des coups de stylet, de l'amour, et quelque coup de bâton donné même à la belle. Il est si habitué à frapper, dit-il, qu'il pourrait l'estropier par mégarde. — Britti (1) ferme la série de ces lyriques. Moins élégant que ses devanciers, il les surpasse par la rapidité du mètre, par l'étourderie des refrains et par la facilité entraînante du langage.

Vers 1640, la verve du XVIe siècle disparaît, la période lyrique de la poésie vénitienne cesse; Veniero n'a plus d'imitateurs; on ne songe plus ni aux Castellani, ni aux Nicoloti; l'amour n'est plus ni violent, ni poétique, et les idées modernes apparaissent pour la première fois à Venise à la suite de la réaction catholique dirigée contre les libertés du moyen âge et contre les libertés de la réforme. Mais les idées modernes à Venise ne produisent que de l'étonnement. Bona, le poète de l'époque, placé entre les exigences de la morale et la dépravation pittoresque de Venise, éprouve le vertige : il considère le monde comme une cage de fous. Les grands seigneurs qui jouent des monceaux d'or, les pauvres qui meurent d'inanition, Apicius qui voyage par gourmandise, Régulus qui se fait massacrer par des Africains, pour lui ce sont des mascarades qu'il mêle sans façons au carnaval de Venise, aux masques italiens et à toutes les folies du pays. Ne comprenant plus rien au vice ni à la vertu, il délaye son idée fixe dans une vingtaine de brochures, qu'il allonge indéfiniment avec maints exemples d'histoire et de mythologie. On retrouve le même chaos dans les chants de Beldati sur la fondation de Venise; on y voit confondus ensemble les dieux de l'Olympe et les saints du christianisme, le libertinage de Vénus et

(1) Né en 1620. Il perdit la vue, et fut emprisonné en 1641.

la dévotion catholique. La société vénitienne se dessine obscurément dans cette poésie anarchique : Diane, Vénus et les autres déesses de Beldati sont d'aimables Vénitiennes qui étourdissent l'Olympe de leurs caquetages; elles ont des amoureux, bouleversent tout ce qui les entoure et président aux embellissements de la ville. Dieu, la Vierge et les saints planent sur cette société païenne, comme le sénat et l'inquisition sur le carnaval de Venise. Voilà ce que fut le siècle de Louis XIV sur l'Adriatique.

La régence y fut mieux comprise; elle s'allia à ce libertinage ancien qui ne demandait pas mieux que de recevoir une forme moderne. Venise adopta l'incrédulité des écrivains français, et le mouvement du siècle, aidé par les passions, alla jusqu'à ébranler l'immobilité du sénat. On supprima les couvents, on fit des lois somptuaires, on oublia l'ancienne Venise des Nicoloti et des Castellani, tout le monde fut occupé du présent. Les uns furent péniblement affectés par ce mouvement qui faisait craquer tous les ressorts de la république; les autres se hâtèrent de jouir de ce reflet que la régence française jetait sur Venise, et cette double exaltation d'alarmes et de saturnales se reproduisit dans la poésie.

Baffo est le poëte des orgies, il chante le triomphe de Vénus; sa poésie est une fête d'amour, célébrée au milieu des saints et des madones; pas une seule de ses épigrammes qui ne révolte la pudeur; pas un de ses madrigaux qui ne soit souillé par les expressions les plus techniques de la langue du libertinage; toutes les images se salissent en traversant l'esprit de Baffo, et ces images provoquent le fou rire sur tout ce qu'il y a de plus grave et de plus respecté dans la république. Ici c'est le couvent avec ses règles, ses austérités, ses dévotions, qui devient un temple de Priape. Là c'est l'ombre de Bonfadio, l'historien cynique de Gênes, qui revient de l'autre monde pour dire à Baffo qu'il a cherché Dieu partout, mais qu'il ne l'a trouvé nulle part; ailleurs c'est Baffo lui-même qui fait ses sonnets d'outre-tombe pour débiter toute sorte d'obscénités. Puis on rencontre une foule d'observations, de réflexions, de railleries sur Dieu, sur l'enfer, sur l'honneur, sur la vertu, ou bien l'apologie du vice, la religion du soleil et une foule d'autres choses destinées à achever l'éducation des dilettanti. « Vive le vice! dit-il, il embellit la ville, il fait circuler l'argent, il nourrit les artistes : ôtez l'amour, la gourmandise et l'ambition, l'argent et le génie ne servent plus à rien. Dieu et l'honneur sont des chimères, adorez le soleil et la lune, comme les anciens, et vivez dans la sainte simplicité de l'âge d'or. » Voilà le catéchisme de Baffo. Cinquante ans auparavant le poëte aurait été étranglé; mais les temps étaient changés, et il put se moquer des nonnes, des papes, des religieux, traîner son âge d'or de boudoir dans quatre gros volumes de poésies à peu près imitées de la Priapée de Piron, sans que l'attention du conseil des Dix fût éveillée par ces débauches poétiques. Baffo passait sa vie à rêver des couvents de Vénus, des festins de Néron, des églises de prostituées, etc.; il était le patriarche de la nouvelle société de Venise; il applaudissait à ces jolies femmes qui ne croyaient pas au purgatoire pour vivre à leur aise, à ces élégants qui se réunissaient dans les parloirs des couvents, à ces tables de jeu chargées d'or, où les nobles, les dames et des sénateurs masqués venaient jeter leur fortune. C'était, disait-il, la régénération de Venise.

Labia (1), véritable Vénitien, pétri de préjugés et d'exaltation patriotique, s'attristait de tout ce qui jetait Baffo dans l'ivresse : il se roidissait contre les idées étrangères; il jetait des cris d'effroi en voyant la baisse du commerce, la religion frappée par la main du gouvernement, la noblesse ravagée par le jeu et le luxe; pour lui, c'était la fin du monde. Ses vers sont mauvais; mais qu'elle était poétique l'indignation soulevée en lui par le moindre événement! Un théâtre brûle, il est affligé de l'empressement qu'on met à le reconstruire; les Vénitiens se montrent joyeux dans une fête populaire, et il lui prend envie de pleurer sur le sort de cette population que, dans ses noirs pressentiments, il voit menacée par une catastrophe imminente; on ferme les cafés, il est choqué de cette puérilité de la police, tandis que le vice coule à plein bord dans les réduits. Il est inutile de dire que Labia a décoché ses meilleurs traits contre les modes, les femmes, les sigisbés, et contre ce poëte dévergondé dont la seule existence est un scandale pour les vieux Vénitiens; mais ce qui excitait au plus haut degré sa colère, c'était la suppression des monastères. Quand il traitait ce sujet, il ne s'arrêtait pas aux regrets ou aux invectives; il discutait, et alors toute la poésie de ses sentiments s'évanouissait; il ne restait plus que l'écrivain médiocre.

Quelques années après Baffo et Labia, l'ardeur des disputes sur les réformes s'éteignait dans des causeries de salon. Quelque vieillard entêté disait qu'il fallait verrouiller les femmes dans les maisons, qu'elles avaient ruiné la république. Celles-ci se plaignaient des lois somptuaires. Ces messieurs, disaient-elles, ces beaux chevaliers servants qui vont rendre l'âme pour nous, voudraient nous faire marcher en sabots; on voudrait brûler nos saints pères, Helvétius, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, l'Académie des Dames et Ninon de l'Enclos. — Non, mesdames, répondait un poëte, il s'agit seulement de diminuer le nombre des cocus (2). Telles étaient les dernières réflexions inspirées par les nouvelles mœurs de Venise. Vers 1750, on rouvre les cafés, on abolit les lois somptuaires, la république donne des fêtes magnifiques, la poésie vénitienne à son dernier jour répand plus d'éclat que jamais. Les satires, les parodies, les farces se multipliaient à cette époque avec une fécondité prodigieuse; on opposait comédie à comédie, caricature à caricature; le théâtre était une lanterne magique éblouissante; les pièces de Goldoni, de Gozzi, de Chiari, des Sacchi, se succédaient avec une rapidité merveilleuse. La littérature circulait dans toutes les classes; l'élégance régnait partout. Son empire s'étendait jusqu'aux historiettes de carrefour, qui étaient tirées à quatre-vingt mille exemplaires dans l'almanach de Pozzoboni. Le nouveau mouvement, communiqué, pour ainsi dire, par une chaîne électrique de saillies, s'étendait depuis Baffo, qui vivait encore pour se moquer de Goldoni, jusqu'à Gritti et Lamberti, qui sont les grands hommes du XVIIIe siècle à Venise. Nous parlerons plus tard du théâtre. Nous ne nous arrêterons pas à Merati, à Pozzoboni, à Bada et aux autres poëtes; ils n'ont rien de particulier, et ne sont que le cortége naturel

(1) Né en 1709, mort en 1774.

(2) Barbaro, né en 1726, mort en 1779.

d'une littérature riche et brillante ; Gritti et Lamberti suffisent pour faire connaître le caractère et l'inspiration de cette dernière époque.

Gritti avait le génie de bigarrer les idées ; il exploitait mieux que personne les métaphores si hardies de la langue vénitienne ; il entassait image sur image, fiction sur fiction ; sa poésie est un mélange d'apologues , de fables , d'histoires chinoises , de contes allégoriques. Bien qu'adonné à un genre dont les limites sont fort étroites , il déploie dans ses ouvrages une richesse et une variété de couleurs tout à fait inattendues ; il égaye les moralités les plus triviales par un mélange continuel de causeries vénitiennes et d'aventures orientales. Doit-il dire qu'il faut éviter les excès ? Il se décrit lui-même dans sa mansarde ; son oncle lui présente deux sots qui se mettent à ergoter sur la métaphysique , et il se débarrasse de ces importuns par l'apologue du soleil et des deux brames : — L'un , dit-il , s'aveugla à force de contempler le soleil , et , ne le voyant plus , le nia ; — l'autre s'ensevelit sous terre dans un puits , de crainte d'être aveuglé par ses rayons. Le poete se moque de ses deux interlocuteurs ; ceux-ci gagnent l'escalier, non sans murmurer contre le mauvais plaisant , et il reste dans sa mansarde à corriger ses apologues.

Dans la fable chinoise du *Brigliadoro ,* Gritti porte la bizarrerie au comble , en combinant dans la même pièce un récit , une action et une discussion. La scène est à Pékin ; tout est prêt pour le supplice du premier estafier de la cour, l'empereur veut remplir lui-même les fonctions d'exécuteur, pour venger la mort du plus beau cheval de ses écuries. Trois mille mandarins , le parasol sur la tête , les bras croisés et les yeux fixés sur leurs moustaches , composent un double rang qui descend du trône , des escaliers du palais , monte sur les balcons et arrive jusqu'au pied de l'observatoire. Un homme presbyte peut découvrir à vol d'oiseau une foule immense répandue dans les champs , accroupie sur les toits , accrochée aux arbres ; on voit une myriade de toges blanches , rouges , bleues , brunes , qui font l'effet d'une pluie de fleurs tombée sur l'herbe. Jamais Bibiena n'a fait , à coups de pinceau , apparaître sur la scène un plus beau spectacle. Sur l'observatoire sont placés deux spectateurs privilégiés , le père Paralaxe , jésuite , et l'ambassadeur plénipotentiaire du Japon. « Je vous demande pardon , Excellence , dit le jésuite ; pourquoi vous , qui appréciez les écrivains les plus purs de la langue toscane , parlez-vous le dialecte trivial de Venise , et précisément avec l'accent de Pantalon ? — De quel pays êtes-vous ? repartit l'ambassadeur. De Florence , n'est-ce pas ? — Oui. — Il est donc naturel que vous parliez le toscan : les *quindi* et *squinci* ne vous coûtent rien ; mais pour moi c'est différent , je suis Vénitien.... — Vénitien ! vous , un plénipotentiaire du Japon à la Chine ? » L'ambassadeur n'était autre que Pantalon , qui avait perdu tout son bien dans les dissipations de Venise , et qui avait refait sa fortune dans les voyages , à force d'adresse et de sagacité. Il se moque de la langue florentine ; il démontre que son patois vaut mieux que cette langue ou que celle de tout autre pays , et tandis que l'on conduit l'estafier au supplice avec toutes les formalités chinoises , Pantalon raconte ses aventures au jésuite. C'est une suite de péripéties burlesques, imaginées pour parodier les vicissitudes de la cour. Un empereur l'a attaché à sa suite en considération de sa servilité ; un autre a voulu le faire empaler, parce qu'il n'avait pu lui

apprendre le vénitien en trente leçons. Le successeur de ce dernier voulait le faire pendre pour d'autres raisons, quand une révolution de sans-culottes a placé sur le trône un autre prince. Pantalon, dégoûté de la cour, aurait voulu vivre dans la retraite; mais son adresse au jeu de gobelets l'a fait remarquer, et on l'a chargé d'une importante mission pour la Chine : il a dû obéir. Le père Paralaxe interrompt plusieurs fois le récit par des observations d'une gravité burlesque; il parle un italien lourd, qui fait ressortir à la fois sa bêtise et la vivacité ironique du Vénitien. Le spectacle de l'estafier que l'on doit exécuter va toujours son train, et fournit matière à de nouvelles interruptions. La scène est partagée entre l'estafier condamné et Pantalon; et dans ce théâtre à double fond, les caractères des personnages se dessinent avec une lucidité magique. Pantalon essaye d'engager le jésuite à demander la grâce du condamné. Mais le père fait la sourde oreille; il pense que les jésuites doivent songer uniquement à leur conservation. C'est un disciple de Confucius qui sauve la vie à l'estafier, et la pièce finit par les révérences du père Paralaxe, qui, avec son obséquiosité florentine, sollicite l'appui du Vénitien pour se pousser à la cour. La fable du *Brigliadoro* est le plus grand tour de force de la poésie vénitienne; les idées les plus disparates se groupent sur cet observatoire de Pékin, mais le poëte se tire de toutes les difficultés sans effort; il se ménage d'étranges coups de scène, et produit le plus charmant pêle-mêle d'idées chinoises, florentines et vénitiennes.

Gritti a écrit des comédies, des parodies et des romans en italien; ses comédies furent sifflées, et ses autres productions italiennes n'eurent pas de succès. La langue nationale n'avait pas assez de vivacité, et n'était pas assez riche en métaphores pour se prêter aux saillies de ce poëte. Jamais il n'aurait trouvé dans l'italien les ressources suffisantes pour nourrir ce feu croisé de bons mots et de satires qu'on remarque dans le *Brigliadoro*. De là l'antipathie de Gritti pour les Florentins, son dédain pour la langue italienne, et ses petites vengeances, telles que la caricature du père Paralaxe, si égoïste, si plat, et si passionné pour *lo scrivere purgato*. Le style de Gritti, dans ses œuvres écrites en vénitien, est d'une variété extraordinaire; on regrette de voir enfouies dans un patois des beautés si pures, une connaissance si profonde des ressources de l'art, et une manière si neuve d'entrelacer les tableaux et les parodies sans nuire à l'élégance.

Gritti ne mourut qu'en 1806. De son vivant, la poésie vénitienne subit une dernière phase; elle devint légère et coquette; elle adapta le patois à de nouveaux sujets, à de nouveaux interlocuteurs.

C'est la femme qui inspire les dernières œuvres de cette littérature. La Vénitienne est spirituelle, légère, grondeuse, elle tient de la bizarrerie de Naspo; dans les comédies de Goldoni, elle fait marcher de front six intrigues sans se compromettre; dans *l'Observateur* de G. Gozzi, elle renvoie les amis qui n'osent pas demander ce qu'elle brûle d'accorder; dans les drames de Charles Gozzi, elle plane sur une région magique où Arlequin et les sorciers essayent en vain de découvrir une fille innocente. Lamberti observe la femme de Venise au milieu des cafés, des concerts, des casini. Souvent, quand il parle de sa ville natale, des Vénitiennes, de sa maîtresse, l'envie de railler le prend; la

tendresse qui éclate dans toutes ses descriptions, en fait mieux ressortir alors la légère ironie. Lamberti a écrit un poëme sur les quatre saisons de l'année. Il trace le tableau de l'hiver à la ville : c'est une vie d'ivresse et d'étourdissement qui commence à midi dans les cafés, et finit avec la nuit au milieu du jeu et de l'amour. Le printemps est une causerie de Philis, qui raconte ses promenades avec de nombreux galants, les amours de ses amies; puis viennent les visites, les chuchotements, les grandes soirées, la médisance, les éclats de rire, une foule de petits riens pleins de charmes. Pour peindre l'été, Lamberti nous montre Tonina à sa toilette entre la femme de chambre et le poëte; tous les travers, toutes les naïvetés, toutes les aimables impertinences de la jeune Vénitienne, Lamberti est parvenu à les traduire dans sa poésie avec une vérité saisissante. Ses strophes rendent par des mouvements admirables la légèreté, les caprices du babil; les joyeuses médisances bondissent dans ses vers de dix syllabes; le bavardage pétulant de la Vénitienne est rendu dans toute sa mélodie; la volubilité de ses bouderies, de ses câlineries, a passé dans le mètre et jusque dans la moindre des phrases. L'automne est une espèce d'amende honorable; Lamberti n'ose plus railler, il est doux, soumis, il porte docilement le joug de la vie vénitienne; au corso de Treviso, au casino de Padoue, il est toujours à côté de Tonina, mais il est prêt à étudier le beau monde, à critiquer sérieusement les vieilles modes, et pour la cause la plus légère, il s'abandonnera à la folle gaieté de son pays.

La poésie vénitienne finit avec Lamberti. A Venise, on a voulu lui donner un successeur dans Buratti; mais celui-ci n'a eu ni la force, ni le caractère, ni les instincts du poëte vénitien. Il a écrit des sonnets pour des chanteuses, pour des danseurs, quelques quatrains pour des noces et des dîners; il a affecté cette fainéantise dont Lamberti subissait l'empire à regret, et il n'a rien laissé de remarquable, si ce n'est un éloge de l'empereur François Ier, qu'il appelle le régénérateur de Venise. C'est ainsi que la poésie vénitienne a passé; elle a subi la conquête étrangère bien plus paisiblement qu'elle n'avait souffert des lois somptuaires en 1730; elle s'est éteinte sans qu'on puisse même indiquer l'heure de sa mort.

Padoue, si longtemps indépendante, a conservé un patois profondément distinct de l'italien, du vénitien et du milanais. Sa poésie a été exclusivement rustique. Des amours champêtres, des rendez-vous au clair de la lune dans une basse-cour, des espiégleries toutes villageoises, voilà les sujets favoris des poëtes de Padoue, qui prennent toujours les noms d'agriculteurs ou de bouviers. « Toutes les paysannes, dit l'un d'eux, vantent la beauté de ma maîtresse, elle est sans défaut à leurs yeux, elle est fraîche comme une rose, seulement elle est un peu brune. En savez-vous la raison? C'est la faute du soleil, qui l'aime, qui la poursuit de ses rayons; c'est là ce qui l'a rendue plus piquante que les autres. » Voici un madrigal de Berterello : « Veux-tu savoir, Octavie, le nom de celle que j'aime? Va te regarder dans ce seau plein d'eau : tu l'y verras. Mais non, ne t'y regarde pas; tu pourrais éprouver le sort de Narcisse. » Le même auteur a donné une traduction en padouan de plusieurs morceaux de l'Arioste, et le *Roland furieux* a pris, dans ses vers, un caractère on ne peut plus rustique. Au reste, les idées les plus étrangères à la campagne re-

vêtent des couleurs champêtres quand elles sont exprimées par les poëtes de Padoue. Voici un sonnet de Maganza sur une danseuse : « Giralda, je t'ai vue danser, et, jalouses de ta beauté, les fleurs naissaient sous tes pieds comme au souffle du printemps. Tu es plus légère que le vent; tu pourrais danser sur la mer sans te mouiller; si quelqu'un te voyait là sur les vagues, il te croirait surgie des eaux comme Vénus; tu est unique sur la terre, comme l'étoile polaire dans le ciel.

Maganza, Riva, Rusticello et Berterello (1) passent pour les classiques de Padoue. La difficulté de la langue et la monotonie qui règne dans ces écrivains, qui n'ont composé que des poésies amoureuses, nous empêchent de les caractériser séparément. Maganza se distingue par sa sensibilité; il s'identifie avec les villageois dont il peint les passions avec une singulière vivacité. Rusticello, le moins original des quatre, tombe sous l'influence de la littérature classique. Ces poëtes ont fleuri de 1550 à 1650, précisément à l'époque de la poésie enjouée et citadine de Veniero. Il leur a fallu une grande fermeté pour lutter, d'un côté, contre la langue italienne, de l'autre contre le patois vénitien; cependant ils ont continué d'écrire en padouan jusqu'au XVIIe siècle. Nulle part les protestations contre la littérature nationale n'ont été plus fréquentes qu'à Padoue : « Il serait bien drôle, dit un poëte de Padoue, que je voulusse écrire en florentin ou en allemand, moi qui vis au milieu des champs (2). » — Un autre avait dit avant lui : « Maintenant tout le monde marche au rebours; personne ne veut plus parler sa langue, on veut contrefaire les Florentins : c'est comme si moi, qui suis de Padoue, je voulais écrire en allemand ou en français. Maudits soient les fous, *cancaro ai matti* (3)!

Pourquoi la poésie de Padoue est-elle restée constamment villageoise? Par une étrange transaction avec l'influence vénitienne. Venise étendait son influence jusqu'aux portes de Padoue; elle ne pouvait effacer le patois si rétif des Padouans, mais elle déplaçait leur poésie. Celle-ci, au lieu de régner dans la ville de Padoue, fut transportée dans les villas vénitiennes qui paraient les bords de la Brenta; c'est pourquoi les poëtes de Padoue n'ont chanté que des amours champêtres. A leur insu, sans tenir ni à leur ville, ni à Venise, ils ont écrit la véritable pastorale vénitienne; ils ont suivi de loin la poésie de Veniero, se sont adressés aux nobles de la république, et leur ont dédié leurs ouvrages, en y joignant un dictionnaire padouano-vénitien, pour se faire comprendre.

L'influence de Venise a été plus immédiate sur les autres villes de son domaine : Vérone a eu son poëte, Attinuzzi (4), mais elle a bientôt cédé à la capitale son bel esprit Bona; plus tard, Brescia a envoyé Chiari à Venise; Bergame, si originale par son langage et par son Arlequin, a pris à Venise un traducteur de l'Arioste, et a mêlé à son langage le dialecte vénitien dans une

(1) Rimes de Manganon, Menone, Begotto (pseudonymes de Maganza, Riva, Rusticello). Venise, 1560. — Poésies de Berterello, Venise, 1612.

(2) Berterello, en 1600.

(3) Ruzzante, en 1500.

(4) *Bizarrie* : avant 1739.

foule de pièces (1). La Dalmatie fut représentée à Venise par Molino, Vénitien de naissance, qui écrivit un long poëme dans un patois à demi grec, à demi italien (2). Les autres villes subirent obscurément des vicissitudes du même genre, tantôt subjuguées par la capitale, tantôt l'enrichissant de leur originalité. Venise professait le principe de n'effacer aucune municipalité, et d'entretenir les différences caractéristiques des villes italiennes. Ce principe, à l'insu de tout le monde, se traduisait naturellement dans l'art vénitien, qui résumait, sous la forme la plus élégante, la poésie d'une population de huit millions d'habitants dispersés dans les montagnes de la haute Italie et dans le fond de l'Adriatique.

En 1796, il y avait encore en Lombardie des sociétés de nobles et de bourgeois, qui faisaient un long apprentissage pour jouer les rôles d'Arlequin, de Pantalon et d'autres masques dans les fêtes du carnaval. C'était un reste du moyen âge. Dans le vieux temps, lorsque la poésie était dans les choses et jusque dans les costumes, la mascarade était une parodie gigantesque qui devait servir de pendant à ces autres représentations sérieuses des fiançailles du doge avec la mer, et des fêtes siciliennes de la Vara et de sainte Rosalie. Ces parodies étaient jouées par des sociétés nombreuses d'après les traditions et avec le langage et les masques propres aux caricatures nationales. Plus tard, quand la poésie se concentra dans la langue et quand le poëte put se détacher de la foule, la mascarade monta sur le tréteaux, se recruta de toutes les caricatures italiennes, partagea l'inspiration des patois, et, cessant d'être un divertissement propre au carnaval, courut tous les théâtres de l'Italie. Telle est l'origine de la *comédie de l'art* ou de la comédie impromptu, qu'on improvisait, le masque au visage, en employant les idiomes des municipes italiens (3). A vrai dire, les savants la font remonter jusqu'aux atellanes des anciens; on montre dans saint Thomas des passages qui font allusion à des farces populaires; on prouve que ces farces n'ont jamais été abandonnées dans le moyen âge; on montre sur des vases anciens des masques qui ressemblent à Polichinelle; il y a même dans Cicéron une jolie phrase qu'on pourrait très-bien appliquer aux lazzis d'Arlequin (4). Il est possible que des réminiscences de la scène antique aient traversé le moyen âge avec celles des saturnales. Quoi qu'il en soit de la question archéologique, si les tréteaux sont anciens, la scène, l'art, les personnages sont modernes. Venise, la ville du carnaval, a toujours été le centre de la comédie de l'art; ses acteurs ont toujours gardé le masque, les patois, et précisément les patois des provinces vénitiennes; et toujours improvisateurs, toujours en dehors

(1) Voir Assonica : *Histoire de la littérature de Bergame.*

(2) *Livre du Rado Stizzoso*, Venise, 1533. — *Livre de la Vengeance des fils de Rado Stizzoso.* — *Les Voyages du capitaine Maroli Blessi*, 1561.

(3) Les Italiens voyaient dans l'improvisation un art, et l'opposaient à l'art poétique proprement dit, qui exprimait l'inspiration nationale sous une forme plus laborieuse. Les comédiens improvisateurs s'intitulèrent en Italie *comédiens de l'art*, et le mot *comedia dell' arte* resta naturellement à la comédie impromptu, opposée systématiquement par les improvisateurs à la comédie classique.

(4) Toto corpore ridetur.

des traditions classiques, à toute époque ils ont fait cause commune avec les littératures municipales contre la littérature nationale. Dès le XVIe siècle, la comédie de l'art luttait contre la comédie italienne, ou, en d'autres termes, contre la comédie écrite et nationale. — « Nous sommes Bergamasques et Vénitiens, disaient à Florence les improvisateurs ; nous parcourons toutes les villes d'Italie, la foule est à nous, on se réjouit à nos spectacles ; mais vos pauvres comédies italiennes, à force de tirades, font bâiller les marbres ! » — Le théâtre national italien était entretenu à grands frais par les princes et par les académies ; on l'appelait le théâtre de l'académie ; il jouissait d'une gloire tout aristocratique, mais le peuple courait aux représentations populaires. A la chute de la littérature italienne, les représentations académiques furent entièrement supprimées (1620), et les acteurs impromptu se perfectionnèrent et se multiplièrent avec une rapidité prodigieuse. Vers 1690, les efforts tentés pour restaurer la littérature italienne causèrent de sérieux embarras à la comédie de l'art ; elle perdit ses meilleurs acteurs, ses pièces les plus saillantes ; cependant elle se tira encore de cette crise et déjoua ses adversaires. La lutte se renouvela au XVIIIe siècle avec plus d'ardeur que jamais, et cette fois encore le théâtre italien obtint à Venise quelques avantages ; mais la comédie de l'art ne mourut qu'avec Venise.

La comédie impromptu n'a laissé de traces que dans des chroniques de coulisse, où il n'est question que du talent des acteurs (1), et dans quelques comédies en patois (2), écrites sous l'influence des littératures municipales. En compulsant ces matériaux, nous avons trouvé que l'histoire de la comédie de l'art doit être divisée en cinq périodes.

Dans la première période, cette comédie paraît à la cour de Léon X ; elle égaye les mascarades de Florence, elle stationne à Venise et à Padoue, court l'Italie, et se montre jusque parmi les garnisons vénitiennes de Candie et de Corfou. Partageant la scène avec la comédie italienne, elle traite les mêmes sujets que cette dernière, et représente des intrigues de courtisanes, des enlèvements de jeunes filles ou des aventures d'étudiants. Ses personnages sont ceux de l'Arétin : des femmes insignifiantes, des pères débonnaires, des prostituées, des marchands, un pédant qui sert d'entremetteur à son élève, tout en lui citant Sénèque au rebours ; quelques assassins, des juifs et des sbires, pour compléter la moralité de la scène. Appartenant à la même époque, les deux comédies devaient en effet se ressembler par les personnages et les sujets ; mais là s'arrêtait l'analogie, et, dans tout le reste, la comédie de l'art se montrait parfaitement indépendante. Elle se détachait des souvenirs classiques jusqu'à oublier Boccace, qui tient de si près aux comédies de l'Arétin ; elle multipliait à loisir les valets et les bouffons, elle brodait ses improvisations de tours de force et de culbutes, et ne connaissait ni règles ni mesure dans le luxe des accessoires. Les acteurs impromptu étaient en même temps poëtes et baladins, et ils reproduisaient tout un carnaval à chaque représentation. La comédie de l'art mettait à contribution tous les pays de l'Italie. Milan, Messine, Bergame,

(1) Voir Riccoboni, Quadrio, et *Histoire du théâtre italien à Paris*, etc.

(2) Voir Calmo, Ruzzante, Molino, Gattici, Pasqualogo, Dolfin, Cini, etc., etc.

donnaient les valets, Venise les pantalons, la Romagne les amoureux et les crocheteurs, Naples les polichinelles et les capitaines. A tous les incidents de la comédie se rapportaient des personnages créés exprès, et dont le masque et le langage représentaient une contrée, une ville de l'Italie. Ces niais, qui, dans les comédies italiennes de Parabosco et de Bibiena, s'attendent à être transformés en perroquets ou en chevaux, ou croient devenir invisibles au moyen de quelque sorcellerie, étaient, dans la comédie de l'art, des arlequins de Bergame ou des pantalons de Venise; les personnages vagues de fourbes, d'intrigants, d'astrologues, devenaient des Romagnols, des Bolonais. Si la comédie italienne compliquait l'intrigue par l'équivoque d'un valet ou d'une lettre, la comédie de l'art introduisait le Bègue, et personnifiait ainsi jusqu'à l'équivoque. Il n'y avait pas de bouffonnerie qui ne pût marcher avec le secours de ces mascarades.

Calmo, Ruzzante et Molino ont transporté dans leurs comédies ces improvisations, qui s'effaçaient de la mémoire des autres poëtes quand ils avaient quitté la scène. Nous avons déjà parlé de Calmo. Ruzzante était le plus grand bouffon de Padoue : il passait l'été chez un *Cornaro* de Codevico, et là, ayant appris le langage des paysans, il s'en servait pour jouer des tours plaisants à tous les habitants du village; souvent il se déguisait, il courait les rues, arrêtait les passants, débitait une foule de bons mots, de proverbes, et la foule se ruait sur ses pas pour l'entendre. Au théâtre, il se chargeait du rôle principal de la pièce. On dit qu'il a été le premier à introduire sur la scène les rôles d'Arlequin et de Pantalon. Le noblesse de Padoue raffolait de Ruzzante et colportait ses calembours dans toutes les villas de la province. Les bouffonneries de Ruzzante dans les campagnes de Padoue ont exercé sur son talent poétique une influence qu'il est aisé d'apercevoir. La vie de Molino n'a pas été si plaisante; mais, comme Ruzzante, il devint auteur en jouant des rôles sur de petits théâtres, quand il était de garnison à Candie et à Corfou.

En 1560 commence la seconde période de la comédie de l'art. Les réactions du catholicisme, la domination espagnole et toute l'Europe moderne pèsent sur les idées italiennes; la liberté, l'immoralité et le génie du moyen âge disparaissent. Pour la première fois, on trouve les pièces de l'Arétin scandaleuses, et la comédie impromptu est la première à se ressentir de cette révolution. Scène, rôles, sujets, tout est changé. On substitue des intrigues de mariage aux intrigues de courtisanes, on écarte les prostituées et les entremetteurs, on supprime le rôle du pédant, car il n'y a plus d'étudiants à garder; le chef de la famille se dessine avec plus de précision, car c'est de lui que dépend la marche de la pièce, et les valets vont voir augmenter leur importance; ils sont les seuls, en effet, qui puissent désormais ouvrir les portes aux amants. — Voici les personnages principaux qu'un remarque dans les comédies de cette époque : des amoureux venus de la Romagne, les seuls de tous les personnages qui parlent italien; Pantalon, négociant de Venise, homme simple et de bonne foi, toujours veuf avec deux filles à garder, et toujours dupe d'un amant, d'un valet, ou d'une servante; Arlequin, balourd et niais, qui entreprend de gré ou de force une foule de fourberies et d'impostures; Burattin, Scapin, ou Trivelin de Bergame, qu'on introduit pour faire ressortir la niaiserie

de son compatriote Arlequin; le docteur Gratien de Bologne, admis sur la scène (1560), avec son bavardage et son érudition burlesque, pour remplacer la bêtise doctorale du pédant; enfin, les capitaines *Fuego*, *Muerte*, et autres bravaches espagnols, substitués au capitaine napolitain, qui naturellement a été supprimé par la domination espagnole. Ces personnages ne se bornent pas à la simple représentation des mœurs de la ville : plus le théâtre national et classique faiblit, plus le théâtre qui s'appuie sur les patois grandit par des drames fantasques, et la coméde de l'art va se doubler pour supplanter la tragédie italienne. Calmo avait préludé à cette tendance par ses églogues veneto-pastorales. Pasqualigo introduisit dans la fable pastorale des *Intricati* (1581) le capitaine espagnol et le docteur Gratien; Guidozzo, en 1610, admit dans une autre postorale (*le Caprice*) Burattin, Gratien, Pantalon et un capitaine allemand; Cimilotti (1619) égaya sa pièce des *Faux Dieux* avec les personnages de Pantalon, Gratien, Arlequin et Scapin. Évidemment ces pièces furent inspirées par la comédie de l'art; les masques de Pantalon, d'Arlequin, y étaient une espèce d'antithèse. On opposait ces types plébéiens aux types plus élevés que recherchait dans ses déguisements la société de Venise. On trouve un exemple de ces antithèses dans le drame des *Intricati* (*les Embarrassés*). Une bergère qui ressemble beaucoup à Alanio s'habille en homme, va faire sa cour à Selvaggia, lui inspire une passion furieuse, et va tout dire au véritable Alanio, qui veut profiter de la méprise de Selvaggia. Ce n'est pas qu'Alanio aime Selvaggia; au contraire, il aime Isménis. Mais celle-ci aime Montano, et Montano est épris de Selvaggia. Deux autres couples ne sont pas plus heureux : Philémon et Dantée font leur cour à Armie et Doride sans être écoutés. Un capitaine qui parle espagnol, le docteur Gratien de Bologne et un paysan viennent compliquer l'embarras des amoureux en enlevant deux bergères; celles-ci s'échappent et ils les rattrapent, mais elles enivrent les ravisseurs, et parviennent encore à s'enfuir. Après plusieurs vicissitudes insignifiantes, les bergers et les bergères vont prier Vénus de faire cesser leurs peines; ils se rendent à l'église, invoquent la déesse, et sont exaucés par une fée bienfaisante qui les endort et les unit à leur réveil. Cette pièce est médiocre; mais il est difficile d'imaginer un plus étrange abus de la mascarade, un plus singulier mélange d'images vénitiennes, de fictions pastorales, d'oracles et de magie.

A la suppression du théâtre national (1611), la comédie de l'art entre dans une troisième période. Tous les héros, les saints, les fées, les démons, les prodiges du théâtre de Lopez et de Calderon, débordent à Venise sur la scène, dans les mascarades et dans les comédies improvisées. *Le Festin de Pierre, la Conversion de sainte Marguerite de Cortone*, les combats de saint Cyprien contre le diable, les exploits des rois de Léon, de Castille et d'Aragon, font le tour des théâtres d'Italie, traînant Polichinelle et Pantalon à leur suite. Étrange pêle-mêle de grandeur héroïque et de bouffonneries plébéiennes! Je ne sais rien de plus terrible que cette statue du commandeur qui se rend au banquet de don Juan; le valet espagnol qui va lui ouvrir tombe de frayeur, Arlequin tombe aussi en faisant la culbute, de sorte que le flambeau passe entre ses jambes et reste droit et allumé. — Au-dessous de ces pièces à grand spectacle,

les farces inspirées par les mœurs de la ville poursuivaient leur cours, offrant, comme autrefois, un riche répertoire de railleries, de saillies, de propos graveleux, et force momeries, culbutes et saletés. Pantalon, Arlequin, Scapin et le docteur jouaient dans toutes les pièces, les autres masques n'intervenaient que par hasard. Arlequin était le protogoniste de toutes les balourdises : tantôt il se croyait mort, et il allait s'ensevelir; tantôt, effrayé par le capitaine, il s'échappait, faisait le tour des loges, ne se soutenant que par ses bras et revenant de l'autre côté de la scène, tantôt il jouait le rôle de prince, de médecin, de peintre, de gentilhomme, et il était toujours d'une stupidité fabuleuse, comme descendant direct de ces grands niais des comédies du XVIe siècle qui n'avaient rien trouvé d'incroyable. Cette période fut l'âge d'or du théâtre vénitien; il régnait sans partage, ses acteurs étaient de véritables écrivains. Flaminio Scala imprimait cinquante canevas pour la comédie de l'art; Andréini publiait une foule de drames écrits sous l'influence espagnole; d'autres comédiens composaient des dialogues, des pièces; des poésies détachées. C'étaient de mauvaises productions sans doute, mais elles attestaient un talent bien supérieur à celui qu'on exige aujourd'hui pour la profession d'acteur.

En 1680, commence une autre période. L'influence française se substitue à l'influence espagnole; on fait des canevas avec des pièces de Molière, de Corneille et de Racine; on improvise d'après ces canevas, en conservant les personnages, les masques et les patois de la comédie de l'art. Mais cette fois les pièces françaises sont trop classiques, trop correctes, pour permettre le laisser-aller de l'impromptu; elles excluent la bouffonnerie; les mœurs aussi sont changées, les acteurs ont de la peine à intéresser le public, leurs saillies sont usées, et l'improvisation n'en fournit pas de nouvelles. Il faut pourtant qu'ils se soutiennent; ils sont donc obligés d'apprendre par cœur des tirades, de préparer d'avance les scènes, de se faire interrompre par les lazzis d'Arlequin, pour avoir le moyen ensuite de renouer le dialogue avec plus de vigueur. Ils sont aussi obligés de modifier le personnel de la comédie. Le rôle du docteur cesse de plaire dès 1690; on ne s'intéresse plus aux drôleries de l'avocat bolonais; Pantalon, qu'on appelait magnifique à cause de sa richesse et de sa générosité, devient avare et jaloux; le capitaine espagnol disparaît, ou plutôt il prend l'habit bourgeois de Scaramouche, tout en conservant son orgueil et son allure fanfaronne (1670); enfin les vieux masques de bègues, de paysans, de crocheteurs, sont employés plus rarement, parce que la civilisation a déjà passé son niveau sur toutes ces étranges inégalités des mœurs italiennes. Ce n'est pas tout : les acteurs qui avaient des prétentions littéraires, devaient voir avec impatience le règne d'une comédie qui perdait tous les jours ses ressources; ils devaient éprouver l'envie d'imiter le théâtre français; et puisque l'influence de la littérature française avait réveillé tous les instincts classiques de l'Italie, ils devaient désirer de voir s'établir un théâtre de l'académie, comme au temps de Léon X. On songea donc à combattre la comédie de l'art, et à constituer un théâtre national. Mais où prendre les pièces? Cotta les emprunta sans façon à la France; il traduisit Corneille, Racine, et prétendit réformer le théâtre italien avec des pièces françaises. Il est inutile de dire qu'il échoua. Riccoboni, plus tard, inspiré par les tendances classiques des savants italiens,

alla fouiller parmi les vieilles comédies de l'Italie, en choisit une, *la Scolastica* de l'Arioste, et fit son coup d'essai. On ne put pas même continuer la représentation. Il y avait une foule immense dans le parterre, mais il y avait eu un grave malentendu entre le public et l'acteur. Tandis que celui-ci rêvait le siècle de Léon X et ses vieilles comédies, le peuple, qui ne savait plus ce que c'était qu'une comédie de l'Arioste, était accouru, s'attendant à voir les amours d'Angélique et Médor, les fureurs de Roland, les douze paladins de France, avec Pantalon, Arlequin, Polichinelle, et tout cela augmenté de féeries, de combats et de transfigurations. Jugez du désappointement des Vénitiens, quand ils se virent trompés par des érudits ! Riccoboni se retira en France, en maugréant contre l'ignorance de ses compatriotes.

Quatre ans après Riccoboni se présenta Goldoni, et on vit commencer la dernière époque de la comédie de l'art.

Goldoni était né avec la passion du théâtre : à quatre ans il jouait des rôles dans des farces, à huit ans il crayonnait un drame, à l'école il ne rêvait que représentations théâtrales; à peine fut-il adolescent qu'il vécut au milieu des comédiens. Doué d'un caractère singulièrement mobile, profondément religieux avec les prêtres, mauvais sujet avec les étudiants, charlatan avec les maîtres de musique, tour à tour attaché d'ambassade, sous-préfet, avocat, consul de Gênes, tantôt à la veille de se faire moine, tantôt banqueroutier, Goldoni prenait la vie comme une comédie, il jouait sérieusement ses rôles; seulement il était obligé de changer de scène, parce que ses équipées lui rendaient impossible un long séjour dans une ville. Un jour le directeur d'une compagnie comique le prit à ses gages, dès lors il fut définitivement acquis au théâtre. Aussi étourdi dans la pratique de l'art qu'il l'avait été dans celle de la vie, il écrivit une foule de dialogues, de poésies, de farces, de parodies, de comédies sérieuses, de tragédies héroïques, de canevas pour la comédie impromptu, il aborda tous les genres avec une effronterie inconcevable. Sans avoir plus de goût qu'un *impresario*, il se réglait d'après le parterre; nul ou spirituel à son insu, il improvisait toujours les yeux fixées sur Venise, sous la commande d'un entrepreneur, entre les mutineries d'une *prima donna* et les sollicitations d'un arlequin. — *Belisario* ou *les Querelles du peuple de Chiozza, le Tasse* ou *l'avocat de Venise, Pantalon* ou *Térence,* tout lui était égal; quand il peignait les mœurs vénitiennes, il devenait grand poëte à son insu; quand il abordait des sujets étrangers à Venise, il n'était plus qu'un écrivain médiocre, et il s'abandonnait à sa facilité sans s'apercevoir, à la fin de ses cinq actes, qu'il avait tiré une œuvre triviale d'un grand souvenir d'histoire ou de littérature. Au reste, il avait un peu le faire des grands maîtres, quelque chose de cette facilité de génie qui a fait vivre l'Espagne dans les drames de Lope, et Venise est vraiment palpitante dans les scènes que Goldoni a tracées avec un laisser-aller sans pareil. Il l'a montrée telle qu'elle était, avec ses casini, ses cafés, ses gondoliers, ses dames, ses pauvres filles, ses sénateurs, ses causeries, ses bals, ses masques. Jamais écrivain italien n'a pénétré si avant dans l'intimité de la vie; jamais auteur comique en Italie n'a pris mieux que Goldoni la nature sur le fait, et n'a uni à cette qualité autant d'insouciance. Mais quand Goldoni devait apporter à son travail un peu de soin, un peu d'é-

tude, il ne pouvait renoncer ni à sa négligence, ni à ses habitudes d'improvisateur. Une seule fois il voulut écrire en bonne langue italienne, il feuilleta le dictionnaire de la Crusca, les polémiques sur le Tasse, etc.; mais il s'ennuya bientôt, il ferma les livres, et fit une comédie sur le Tasse et sur les pédants de Florence. Le langage de la Toscane y était ridiculisé par l'antithèse des patois de Naples et de Venise. C'était sa manière de se venger des critiques, il les surprenait à force de gaieté et de facilité. Pourvu qu'il eût des applaudissements populaires, il était heureux : une seule accusation le piquait, celle d'épuisement; c'était une injure amère pour cet improvisateur.

En 1760, à l'âge de cinquante-trois ans, il vint en France : arrivé à Paris, il fut effrayé de la grandeur de la nation française, il vit les débats du XVIIIe siècle, Voltaire, Rousseau, les écrivains groupés en partis, se combattant sous leurs véritables chefs, Molière morcelé, mais multiplié par une foule de poëtes. Ce fut un spectacle à faire tourner la tête au pauvre Vénitien. Il perdit sa verve, sa facilité d'improvisation; n'ayant plus sous les yeux ses caricatures, ses abbés, sa troupe, ses *impresari*, ses Vénitiens, il ne se confia plus en ses forces; pour la première fois de sa vie il médita, il soigna sa langue, son style, il observa de nouveau la société, et après dix ans de silence, il écrivit en français son *Bourru bienfaisant*. « C'est ma première pièce, » disait-il dans sa préface, et il avait raison, c'était la première comédie qu'il écrivait pour une nation.

En Italie, Goldoni passe pour le réformateur du théâtre; mais d'un côté on le loue d'avoir établi une comédie italienne, de l'autre on lui reproche d'avoir détruit la comédie de l'art. Qu'a-t-il fait? Dans Goldoni, il y a trois écrivains, un Vénitien, un Italien et un Français, ce sont trois artistes réunis dans la personne d'un aventurier. En italien, il a écrit des pièces bien médiocres, il ne connaît pas même le génie de sa langue, souvent ses dialogues sont d'une trivialité repoussante. En français, il a été un auteur manqué, puisqu'il n'a laissé qu'une seule pièce. En vénitien, il a été homme de génie, il s'est servi du patois mieux que personne, il a dépassé Calmo, Ruzzante, Molino, et il règne dans ses tableaux de Venise un mouvement, une variété de sujets, une multiplicité de personnages vraiment extraordinaires. Était-il ennemi de la comédie de l'art? Non : il était trop profondément Vénitien pour cela. On l'a accusé d'avoir détruit la comédie impromptu, parce qu'il voulait la soumettre à une véritable réforme, et il devait s'élever bien des cris contre l'homme qui déplaçait hardiment tous les masques, qui introduisait sur la scène une foule de personnages tout à fait ignorés, et qui obligeait les acteurs à apprendre par cœur presque tous les rôles. Mais Goldoni n'était pas ennemi de la comédie de l'art, il était poëte de patois; voyez ses chefs-d'œuvre avoués, ils sont écrits en patois vénitien; voyez la médiocrité traînante de ses comédies nationales, l'impatience qu'il témoigne contre les puristes de Florence; voyez ses sentiments, ses aventures, ses satires, ses souvenirs de Vénitien qu'il fait passer dans ses comédies; voyez la confiance vulgaire avec laquelle il s'adresse au peuple, les masques de Pantalon, de Florindo, d'Arlequin, du docteur, conservés dans ses pièces, et la rapidité ingouvernable de l'impromptu avec laquelle il écrit, toujours pressé entre les événements de la veille et les exigences d'un *impresario*. — Ce sont des traits qui appartiennent à la comédie de l'art : Goldoni en a

hérité ; il a exploité l'improvisation ; s'il l'a endommagée, c'est qu'il l'a écrite ; il ne l'a supprimée qu'en tant qu'il a établi un théâtre vénitien. Nul doute que si Venise avait été la capitale de l'Italie, Goldoni eût été le Molière de la nation. La comédie de l'art aurait alors été vaincue par le théâtre italien, et les caricatures locales auraient livré la scène à des personnages plus généraux. Mais l'Italie ne pouvait pas avoir un théâtre comique : d'abord elle laissa croupir Goldoni à Venise, ensuite elle le laissa partir pour la France, et le pauvre avocat ne fut jamais devant la nation qu'un honnête aventurier.

Comment se fit-il donc que Goldoni passa pour le réformateur du théâtre italien? Par méprise : c'est qu'il écrivit une foule de mauvaises comédies italiennes, qu'il y eut assez de pédants pour les prôner, et qu'en cette qualité d'auteur italien, il fut cruellement embarrassé par un imitateur et par un adversaire. L'imitateur fut l'abbé Chiari, écrivain détestable dont le nom est proverbial en Italie comme synonyme de sottise littéraire. Cet abbé se mit à suivre pas à pas les traces de Goldoni, depuis la sotte innovation des vers martelliens (1) jusqu'aux trois comédies des *Sœurs persiennes*, qu'il transformait en *Sœurs chinoises* pour se donner le ton de marcher de pair avec Goldoni. Sans talent, sans facilité, incapable de peindre une scène vénitienne, Chiari voulut reproduire toutes les qualités des œuvres italiennes de Goldoni, et en donnant soixante pièces au théâtre, il se présenta comme le véritable ennemi de la comédie de l'art. Il eut tout juste assez de succès pour ameuter contre son maître tous les partisans de la vieille manière d'improviser. Goldoni était bon homme ; s'il écrivait une comédie italienne, le jour suivant il donnait un canevas à la compagnie Sacchi, puis il écrivait une excellente farce vénitienne, et tout était fini. Mais quand le malheureux Goldoni eut l'abbé Chiari à ses trousses, il dut subir la responsabilité de ses fautes : un instant il eut la vogue de réformateur, mais ses fautes se multiplièrent par celles de son imitateur, et il finit par présenter aux critiques une énorme collection de comédies détestables. Ce fut dans cette fausse position qu'il s'attira les railleries de Baffo, les critiques perçantes de Baretti. C'est à cela qu'il dut d'être ridiculisé par des farces populaires qui le poussèrent au mauvais parti de demander l'intervention de la police : c'est là enfin ce qui lui valut l'inimitié de Ch. Gozzi, son mauvais ange, qui possédait toutes les qualités nécessaires pour l'abreuver de chagrins. On chercherait en vain un écrivain italien plus malencontreux que Goldoni. D'un côté, il fut harcelé par les écrivains qui savaient ce que c'était qu'une bonne comédie nationale ; de l'autre, il dut essuyer les invectives des littérateurs des municipes qui considéraient la comédie de l'art comme la plus belle gloire de l'Italie.

Charles Gozzi, rival de Goldoni, joua dans la littérature le rôle d'un écolier espiègle, plein de malice et d'effronterie. Il railla Goldoni d'abord pour le simple plaisir de la médisance, ensuite par dépit, puis parce qu'il fallait humilier le silence de ce dernier qui se retranchait derrière les applaudissements populaires. « Je pense, se dit-il un jour, que si je pouvais attirer beaucoup de monde à des pièces d'un titre puéril et d'un sujet encore plus frivole, j'aurais

(1) Ainsi appelés du nom de l'abbé Martelli.

démontré à M. Goldoni que les claquements de mains ne prouvent pas la bonté de ses pièces. » Aussitôt dit, aussitôt fait; il appliqua la forme dramatique à un conte d'enfants. Des jeunes filles écloses d'oranges, des rois de carreau qui vont mourir par suite d'un poison qu'on leur a administré en vers martelliens; des châteaux enchantés, des cerbères que l'on endort à force de tirades héroï-comiques; des verroux, des cordes, des balais qui parlent : telles sont les inventions qu'il voulut transporter sur la scène. Scapin, le Bègue, Arlequin, et toutes les mascarades vénitiennes augmentèrent cette réunion bizarre. Gozzi confia sa pièce aux plus habiles improvisateurs de Venise. Il eut un succès fou. La parodie fit éclater de rire, les féeries firent passer le public par toutes les émotions de la terreur. Étonné de son propre talent, Gozzi voulut l'exploiter. Il laissa de côté la parodie, lâcha bride à son imagination et poursuivit sa carrière dramatique par la pièce du *Corbeau*, dont un conte napolitain lui fournit le sujet. Le roi Millo doit mourir de mélancolie s'il n'épouse pas la princesse qui a les cheveux noirs comme les plumes du corbeau qu'il a tué à la chasse. Janvier, frère du roi, part pour la chercher, la trouve et l'enlève. La scène s'ouvre par un orage. Pantalon dirige les manœuvres du vaisseau, il débarque avec Janvier déguisé en marchand. Pantalon est le grand amiral de l'empire; Janvier, sous son déguisement, a enlevé la princesse à un roi de l'Orient, il va se mettre de nouveau en mer pour la conduire à son frère, quand un nécromant irrité lui annonce que Millo mourra la première nuit de ses noces, et que celui qui voudra révéler ce secret sera transformé en statue. Désespoir de Janvier. Au second acte, on voit Millo sous le poids de son chagrin mystérieux; Truffaldin et Scapin tournent autour de lui avec une foule de lazis; tout à coup on entend le canon du port, le capitaine Bredouille vient annoncer l'arrivée d'un vaisseau, on reconnaît la bannière du prince royal, Millo va à sa rencontre. Janvier n'ose pas révéler le secret, il présente la princesse, en se promettant de tout faire pour défendre la vie du roi; il tâche d'empêcher le mariage, mais ses démarches excitent des soupçons; il veille sur Millo, mais celui-ci ne voyant pas les dangers invisibles qui l'entourent, se croit trahi, et Janvier est arrêté, jeté au fond d'un tour et condamné à mort par le parlement. Ce n'est qu'à cette dernière extrémité que le prince royal se décide à révéler son secret: il fait appeler le roi, il tâche de l'émouvoir; et après avoir épuisé tous ses efforts, il lui apprend les prophéties et les menaces du nécromant. Aussitôt le ciel s'obscurcit, la terre tremble, il en sort des flammes, et Janvier est transformé en statue. Le deuil est dès lors à la cour; Truffaldin et Scapin s'éloignent de ce séjour qui ne leur convient plus; le roi est plongé dans une profonde affliction, il ne peut pas se détacher de la statue de son frère. Pantalon, accablé de douleur, hésite à croire ce qu'il voit. La princesse voudrait fuir, se cacher dans la solitude, elle est agitée par d'obscurs pressentiments, elle prévoit d'autres malheurs. En effet, le magicien apparaît de nouveau, et il annonce que la mort de la princesse est nécessaire pour rendre la vie à la statue de Janvier. La jeune épouse se frappe avec un poignard. Par une dernière transfiguration, le drame sort de cet impasse, et l'on arrive à un dénoûment heureux, après avoir traversé les rêves pénibles d'un cauchemar.

En composant cette seconde pièce, Gozzi se convainquit pour ainsi dire de l'existence de son génie; mais, d'après ses idées, c'était un génie *puéril et frivole.* Il voulut sortir de la région des rêves, et produire les mêmes effets par un enchaînement d'aventures romanesques. C'est ce qu'il fit dans *la Thurandot.* La Thurandot est une princesse chinoise; obligée de se choisir un époux, elle n'a consenti à donner sa main qu'à celui qui résoudra trois énigmes. Elle a déjà envoyé à l'échafaud les amants qui ont succombé à cette épreuve. La scène est à Pékin; les événements de la pièce se déroulent à travers un chaos de mœurs fantasques, de cérémonies étranges, de lois bizarres. Cette fois, Arlequin, Scapin et le Bègue sont des mandarins; Pantalon, premier ministre, est révolté de la barbarie des lois chinoises; tout l'empire de la Chine paraît sur la scène, depuis le bourreau jusqu'à l'empereur. Cela n'empêche point la pièce de tomber dans le genre larmoyant; faute de nécromant, l'intrigue se brouille; Gozzi est obligé de tirer ses ressources de la réalité, et son talent ne se développe plus à l'aise. Dans la quatrième pièce, *le Roi cerf,* on le voit revenir à ses transfigurations, à ses contes napolitains, à ses créations imaginaires; il ne veut plus être gêné par la réalité, il est résolu, dit-il, à *pousser la hardiesse aussi loin qu'elle peut aller.* Tous les Vénitiens connaissaient alors un charlatan nommé Cigolotti, qui vendait des secrets, et contait des histoires sur la place Saint-Marc. Le drame du *Roi cerf* commence par un monologue de Cigolotti. « J'ai été, disait-il, au service du nécromant Durandarte, qui apprit deux grands secrets à Deramo, roi de Serandippe, lors de son dernier voyage à Venise. Un jour Durandarte m'appelle à lui : Cigolotti, me dit-il, garde-toi bien de parler à personne des secrets que j'ai livrés au roi de Serandippe. Reste toujours avec une robe trouée de drap noir, avec un bonnet de laine, des souliers percés; ne te rase qu'une fois tous les deux mois, et gagne ta vie en faisant des contes sur la grande place de Venise. A partir de l'an 1762, ces deux secrets enfanteront de grands événements, tu me porteras dans la forêt de Roncislappe, sous la forme de perroquet, et tu m'y laisseras, parce que je dois punir une grande trahison accomplie à l'aide du plus terrible des deux secrets que j'ai confiés au roi de Serandippe. — A peine avait-il fini de parler qu'il s'écria : Cigolotti, ma destinée va s'accomplir, le roi de fées m'oblige à vivre en perroquet pendant cinq ans. Souviens-toi du 5 janvier 1762, de la forêt de Roncislappe; là je me ferai prendre par un chasseur, j'opérerai des prodiges, ma peine finira, et, à six heures du soir, tu recevras vingt sous prix de tes services et de ta fidélité ! Cela dit, à mon grand étonnement, il se transforma en un magnifique perroquet. » La scène suivante nous montre Bredouille et Clarice, sa fille, dans les appartements du palais qu'habite le roi Deramo. Bredouille exige que sa fille se présente au roi. Deramo, qui songe à se marier, a déjà refusé deux mille sept cent quarante-huit femmes; il descend à la bourgeoisie; Bredouille espère que Clarice pourra fixer le choix du monarque; elle n'est pas laide; si elle devient reine, lui, Bredouille, sera l'homme le plus puissant du royaume. Clarice ne veut pas se présenter au roi. Bredouille menace de lui arracher les oreilles et de lui couper le nez; Clarice avoue alors qu'elle aime Léandre, fils de Pantalon; Bredouille devient furieux, il ne peut pas comprendre qu'on puisse préférer le fils de Pantalon à un roi. Clarice in-

siste dans son refus, elle ne veut pas se mettre en concurrence avec Angela, son amie, qui aime éperdument le roi. Nouvelle rage de Bredouille. « Angela ! dit-il, la fille de Pantalon, aime le roi? (A part.) Angela, mon ange, ce joyau que je voulais épouser par amour ou par force! (Haut.) Clarice, écoute-moi. Si tu ne te présentes pas au roi, si tu avoues ton amour pour Léandre, si tu ne deviens pas reine, si tu révèles ce que je te dis, je te tuerai. » Pantalon et Angela, dans un autre appartement, s'entretiennent sur le même sujet. Angela est agitée par la crainte; Pantalon la rassure. « On ne sait rien, ma fille, dit-il, deux mille sept cent quarante-huit filles ont été refusées. Le roi les conduit dans un petit cabinet, il leur fait deux ou trois questions, et il les renvoie poliment. On ne sait rien. Certes le roi n'est jamais dominé par une humeur bizarre. Depuis tant d'années que je le sers, je l'ai toujours trouvé bon, sage, éclairé et doué de toutes les qualités d'un grand prince; mais dans cette affaire il y a quelque chose de mystérieux. » Angela répond qu'elle ne veut pas s'exposer à un refus. « Certainement il te refusera, dit Pantalon, mais il veut te voir. Je me suis jeté à ses pieds pour te faire dispenser de cet examen; je lui ai dit que nous sommes Vénitiens honnêtes, mais pauvres, que nous devons nos charges à sa générosité. Peine perdue! il t'a fait mettre dans l'urne, et tu es sortie la troisième. Qu'y faire? Il faut se soumettre. Crois-tu que j'aime les bavardages des beaux esprits? Le cœur m'en crève, mais il faut se présenter. » Angela lui avoue qu'elle adore le roi, et que, s'il la refuse, elle mourra de chagrin. La troisième scène est un dialogue de Scapin et Smeraldina sa sœur; Scapin lui donne des leçons de bon ton; Smeraldina est habillée à l'orientale; elle espère que son costume fera tourner la tête au roi; Truffaldin, son amant, la supplie de lui rester fidèle; elle lui rit au nez. Le reste du premier acte se passe dans le cabinet du roi. Là nous est révélé le secret de Durandarte; ce secret consiste en une statue qui rit toutes les fois que les femmes mentent. Le roi fait entrer Clarice, lui demande si elle l'aime; elle dit que oui; la statue rit, et Clarice est renvoyée. Vient ensuite Smeraldina : la statue éclate de rire. Angela se présente la dernière; la statue ne rit pas, et le roi épouse la fille de Pantalon au grand dépit de Bredouille, qui, rongé par la jalousie et par l'envie, songe déjà aux moyens de se venger. Au second acte, le roi est à la chasse; Bredouille veut le tuer; il pénètre le second secret de Durandarte, et en profite; victime d'une trahison, le roi est transformé en cerf, tandis que Bredouille passe dans le corps du roi. Tout est bouleversé par cette transfiguration; Bredouille, toujours sot et méchant, devient terrible une fois qu'il possède le pouvoir. Il est cruel, emporté, soupçonneux; il persécute tout le monde, il fait emprisonner tous ses courtisans. On ne sait pas où il s'arrêterait; mais Cigolotti s'est souvenu du 5 janvier, il a déposé son perroquet dans la forêt, Arlequin a pris l'oiseau dans ses filets, en a fait cadeau à la reine, et, au moment où Bredouille met le comble à ses forfaits, le nécromant reprend sa forme, opère des prodiges et force Bredouille à quitter le corps du roi et à passer dans le corps d'un vieillard hideux et décrépit.

La Zobéide, la Femme serpent et *le Monstre bleu*, tels sont les titres des trois pièces que Gozzi fit succéder au *Roi cerf*; il en a tiré les sujets des plus beaux contes napolitains de Basile. Ces pièces roulent sur les plus merveil-

leuses fictions de la féerie. Des palais qui apparaissent et disparaissent, des amants qui perdent leurs États pour suivre des fées, des fées soumises, par les arrêts de la destinée, à de bizarres transformations, des nécromants commettant des folies atroces et accablés par une espèce de rébellion des forces infernales de la magie : tels sont les incidents que nous offrent ces nouveaux drames. Et, au milieu de toutes ces féeries, on rencontre toujours les quatre masques italiens avec leur spirituelle niaiserie. Le drame de *la Femme serpent* commence par une rencontre de Truffaldin et de Scapin dans un désert. Truffaldin raconte à son ami comment il a disparu du royaume, à la suite de Pantalon et du prince héréditaire : tous les trois s'étaient jetés dans une rivière pour y suivre un cerf et s'étaient trouvés dans un palais enchanté avec une nymphe, qui avait refusé obstinément de dire son nom. Un jour le prince a voulu forcer la retraite de la nymphe pour découvrir ses secrets, le palais a disparu au même instant, et il s'est trouvé dans le désert avec ses deux amis. Scapin est la première personne qu'ils rencontrent. De son côté, celui-ci est venu dans le désert avec Bredouille et le roi, père du prince, pour chercher ce dernier; un nécromant les dirige. La lutte de deux génies qui, par leurs féeries, dominent tour à tour les personnages de la pièce, fournit tous les développements du drame. Les métamorphoses, les événements de *la Femme serpent* sont si pressés, si multipliés, si mal enchaînés, que Gozzi n'a pu les faire entrer dans le cadre des cinq actes ; mais il a surmonté cet obstacle en introduisant sur la scène les crieurs publics de Venise, qui vendent la relation de ce qui s'est passé dans l'entr'acte.

Gozzi essaya une seconde fois de se passer du merveilleux, du moins il le remplaça dans un nouveau drame par les déguisements du kalife qui visite les pauvres de Samarkand sous l'habit d'un iman. Mais dans la pièce qui succède à celle-ci, on voit paraître encore la famille royale de Carreau, la fille des Oranges et les parodies magiques. Cette fois, Gozzi ne se moque plus des poëtes, mais du siècle et de son égoïsme philosophique. L'action commence vingt ans après la conquête des trois oranges : le roi père est mort, le prince Bredouille a disparu depuis dix-neuf ans, sa femme a été ensevelie vivante, ses deux jumeaux ont été noyés, il n'y a plus à la cour que la reine-mère, qui fait l'amour avec un mauvais poëte ; Scapin a été brûlé et il est ressuscité ; Arlequin a abandonné la cour, l'égoïste, pour ouvrir une boutique de charcutier ; Pantalon est encore ministre, mais à force de voir des métamorphoses, il est devenu pyrrhonien. Dans la première scène, on voit Arlequin mettre à la porte deux orphelins, un frère et une sœur, que sa femme a élevés par charité ; à peine sortis de la maison, les deux orphelins sont protégés par la statue de Calmon (1), et ils vont se loger dans un palais magnifique qui surgit tout à coup devant le palais royal. La cour s'étonne, à l'exception de Pantalon que rien ne surprend plus. Cependant Bredouille revient à l'improviste après sa longue absence ; il montre toute la sévérité de l'homme mûr ; il se méfie d'Arlequin dont il connaît

(1) Calmon est le héros de plusieurs traditions populaires des Napolitains. Gozzi, en prenant ce héros de Basile, en a conservé le nom, le caractère, et sa qualité de magicien transformé en statue.

l'égoïsme et la friponnerie. Bredouille devient amoureux de la jeune maîtresse du palais enchanté; la reine-mère, jalouse de celle-ci, veut la perdre, et lui inspire des désirs insensés. Le frère de la jeune fille part pour les satisfaire. Il s'agit de trouver les pommes qui chantent, l'eau qui danse et l'oiseau verdelet. Tous ceux qui ont voulu s'emparer de ces objets ont été transformés en statues. Le jeune homme arrive dans le pays enchanté de l'oiseau verdelet, il voit ses prédécesseurs pétrifiés, mais il est secouru par Calmon, et après quelques combats, il s'empare des trois merveilles et délivre une population de statues, entre autres Cigolotti, le charlatan de la place Saint-Marc, qui a tenté la même entreprise. La conquête de l'oiseau verdelet dissipe tous les malheurs du royaume de Carreau; la fille des Oranges est tirée encore vivante de son souterrain, et Bredouille retrouve ses enfants dans les deux jumeaux recueillis par Arlequin. Toutes ces aventures sont prises des contes napolitains; Gozzi les a mises en action avec de nouveaux caractères, de nouvelles mœurs, avec un singulier mélange de comique, de parodie et de terreur; et rien de plus surprenant que ce drame si rapide, si éblouissant par ses merveilles, si puissant par sa moquerie, et si varié par ses coups de scène. Même force, même verve, mêmes contes magnifiques dans les trois dernières pièces de Gozzi; *Zeim, roi des génies,* est la plus brillante. L'attention est partagée entre deux groupes de personnages; d'un côté, on voit un royaume imaginaire plongé dans la désolation, une capitale assiégée, un prince dissolu, une princesse transformée en tigre, des cruautés burlesques; Scapin et le Bègue remplissant les fonctions de capitaine et d'ambassadeur. De l'autre côté, on voit Pantalon retiré des affaires, dégoûté du monde, et résolu à vivre solitaire pour élever sa fille dans l'innocence. Le roi des génies le force à retourner à la cour, et à donner au roi la main de sa fille. Ici comme dans *l'Oiseau verdelet,* la magie et la poésie s'unissent pour faire la satire de la société. Dans le premier acte, la fille de Pantalon voudrait aller à la ville : « Sais-tu, ma fille, lui dit Pantalon, ce que c'est qu'une ville? six mille dames affectées, vingt mille flatteurs qui rendent les femmes encore plus folles et méchantes qu'elles ne le sont, cinq cents marchands qui ne peuvent pas se faire payer, quarante mille personnes qui s'embrassent et se trahissent, trois mille voleurs qui te voleraient ta chemise, huit mille hommes qui maudissent l'échafaud parce qu'ils ne peuvent pas assassiner au gré de leur volonté philosophiqne, une centaine de vieillards isolés qui se rendent ridicules parce qu'ils prêchent la crainte de Dieu, la sagesse, la vérité, et déplorent la ruine des fortunes, de l'honneur et des familles : voilà ce qui compose la ville. Irons-nous la voir? »

Après avoir écrit huit drames féeriques (*fiabe*), Gozzi, guidé par les habitudes de coulisse, tourna son attention vers le théâtre espagnol; il arrangea quelques pièces de Calderon et de Moreto à l'usage de la compagnie Sacchi. Le mérite de Gozzi, considéré comme libre traducteur, n'est pas fort grand sans doute; pourtant il est le seul poëte italien qui ait fixé par écrit cette comédie vénéto-espagnole improvisée par les grands acteurs du XVII[e] siècle. Ce n'est pas que ces sortes d'imitations de l'espagnol manquent à la littérature dramatique de l'Italie; au contraire, elles n'y occupent que trop de place. Andreini et Cicognini n'ont pas fait autre chose que travailler d'après le théâtre espagnol; ils

ont usé et abusé de toutes les ressources du *romantisme ;* assassinats, catastrophes, coups de scène, portes dérobées, apparitions féeriques, esquisses comiques et pastorales, rien ne fut épargné dans leurs drames ; ils sont allés jusqu'à mettre en scène la création du monde. Mais toujours entravés par les traditions de l'ancien théâtre académique, et par le souvenir de ces unités rigoureuses que leur imposait une scène de salon, jamais ils n'ont su trouver la véritable inspiration espagnole. Andreini et ses compagnons obtenaient de grands effets par l'improvisation, par les patois, par cette exaltation momentanée que produisent l'attention du parterre, les applaudissements populaires. Mais quand ils écrivaient, ils se trouvaient entre deux écoles, deux manières, deux langues, deux nations opposées, l'italienne et l'espagnole, ils accouplaient une tradition classique épuisée aux formes jeunes et hardies du théâtre étranger, et cette union ne produisait que des monstres. Les imitations libres de Gozzi, sans révéler un talent bien remarquable, sont cependant les seules pièces écrites, où la fusion de la comédie de l'art et de la comédie espagnole ne se trouve pas empêchée par l'influence classique italienne. C'est que Gozzi s'était inspiré aux sources des véritables poésies populaires de l'Italie, je veux dire de Venise et Naples : ce n'était pas le Tasse, mais Basile, qui était son maître : il avait trouvé dans sa propre imagination le mouvement rapide de la scène espagnole, dans ses drames il avait su presser le dialogue par l'action, étonner, éblouir, écarter la réflexion à force d'entraînement, multiplier les personnages et par là agrandir la scène, montrer un peuple au lieu de quelques individus. Quand il aborda le théâtre espagnol, il put faire paraître les types de Pantalon et d'Arlequin à côté des héros de l'Espagne, des amoureux de Calderon, les mêler à ces bals, à ces sérénades qui finissent à coups d'épée ; il put réduire le théâtre espagnol pour l'usage de Venise, sans défigurer sottement les écrivains qu'il imitait. Les comédies espagnoles de Gozzi font revivre pour nous l'improvisation de Flaminio Scala et d'Andreini ; en d'autres termes, elles expliquent la grandeur de la comédie de l'art au XVIIe siècle. La poésie vénitienne détestait les tendances classiques ; elle était libre, populaire, elle n'avait pu se révéler d'abord que par des bouffonneries plébéiennes. A la décadence du théâtre de l'académie, elle tendait vers la fusion de deux nouveaux genres, la pastorale et le drame fantastique; la comédie espagnole partageait l'inimitié de la poésie vénitienne pour l'influence classique ; et par la manière grandiose dont elle embrassait la société, elle pouvait contenir en même temps l'inspiration chevaleresque et l'inspiration populaire, l'héroïsme et la plaisanterie, les hauts faits de la noblesse et les causeries des manants. Au XVIe siècle, la poésie vénitienne prit un nouvel essor en acceptant la poésie héroïque et romanesque des Espagnols ; de son côté, le drame espagnol subit l'influence de l'Italie où il s'établissait, car il accueillit la folle plèbe des masques italiens. A la vérité, ce fut une réunion assez bizarre : à côté des grands d'Espagne, on vit s'agiter des figures singulièrement bouffonnes ; mais on n'était pas soumis alors à cette régularité classique si difficile sur la plaisanterie, si sévère pour les invraisemblances, et l'improvisation faisait passer tout ce qui ne pouvait résister à l'épreuve de la rédaction.

Cette influence de l'Espagne sur Venise dut le céder bientôt à l'influence fran-

çaise. Corneille et Racine, en relevant la poésie classique, firent oublier Lope à Madrid. Les masques italiens ne purent plus se mêler aux héros de la tragédie. Il devint impossible d'improviser du Corneille avec Arlequin et Pantalon. De là les plaintes de Riccoboni et de tous les comédiens de la fin du XVIIe siècle; de là la susceptibilité des partisans de la comédie de l'art envers Goldoni, si souvent infidèle à Venise par ses imitations des littératures française et italienne; de là, enfin, l'hostilité de Charles Gozzi contre Chiari, Goldoni, et contre cette France qui renfermait toutes les causes de la décadence où languissait la poésie vénitienne.

Gozzi composa son premier drame pour démontrer à Goldoni qu'on pouvait obtenir du succès avec des pièces *frivoles ;* à la vérité, quand il se vit auteur tout de bon, il s'efforça de démontrer que ce n'était pas sans raison qu'on l'applaudissait; mais, malgré tout le bavardage de ses préfaces, il n'a jamais compris le secret de son talent. A notre époque, on peut l'indiquer d'un mot : Gozzi a été le premier romantique de l'Italie moderne; il s'est inspiré des littératures populaires, s'est rallié à l'Espagne, et a fixé par écrit l'improvisation de la comédie de l'art.

On a dit que Gozzi était l'Hoffmann de l'Italie. Mais Hoffmann est bien près de croire à ses créations monstrueuses; il recule d'épouvante devant les fantômes évoqués par sa fantaisie; pour lui, ces gnomes, ces machines humaines poussées par des ressorts inexplicables, sont de la réalité; Hoffmann craint le diable : quand il écrit, il fait veiller sa femme près de lui. Gozzi, au contraire, l'Italien Gozzi ne croit nullement à son imagination; il est ironique, burlesque comme Pulci et l'Arioste; il se livre à sa fantaisie parce qu'elle l'amuse, il s'en moque à l'instant même où elle cesse de l'éblouir. L'Hoffmann italien est bien plutôt Basile, l'auteur des contes napolitains parodiés par Charles Gozzi.

Gozzi a écrit de petits poëmes, les mémoires de sa vie, des nouvelles. Les productions de Gozzi ne manquent jamais de charmes; elles nous retracent avec une verve inimitable le tableau de la vie vénitienne dans les derniers jours de la république; elles nous font partager les idées, les passions de l'auteur, de ce vieux Vénitien qui voit dans la religion et l'échafaud les piliers de la société, et se trouve déplacé au milieu d'une société qui va manquer de force et de croyances! Mais au point de vue italien, les ouvrages de Gozzi sont bien médiocres; son style est bigarré de phrases vénitiennes; il tombe dans la trivialité, et même la partie sérieuse de ses drames flotte assez souvent entre la roideur italienne et la négligence vulgaire. La nation pour laquelle il écrit exerce sur lui une influence fâcheuse; il le sait, il le dit, il se croit supérieur à sa réputation; il accuse l'Italie de son impuissance, de son inutilité, et on peut l'en croire sur parole en voyant le génie qu'il a prodigué dans ses drames et la sagacité instinctive avec laquelle il s'est successivement corrigé dans sa carrière théâtrale.

La comédie de l'art finit avec Gozzi. Pendant trois siècles, elle ne cessa de résumer les instincts et les forces des littératures municipales. Au XVe siècle, elle produisit Calmo, Molino et Ruzzante; au XVIIe siècle, elle se divisa en deux genres, le drame merveilleux et le drame citadin; sous l'influence française,

elle perdit son énergie et fut attaquée par Cotta, Riccoboni, etc.; mais vers la moitié du XVIIIe siècle, elle se tira de cette crise par les chefs-d'œuvres vénitiens de Goldoni et par les fantaisies héroï-comiques de Gozzi. Toujours riche d'acteurs et d'inspirations, la comédie de l'art s'est répandue de Venise dans toutes les parties de l'Italie, et, acceptant toutes les caricatures nationales, elle a soumis à ses lois les divers théâtres de la péninsule. Les deux Polichinelles de Naples ne furent que des variantes d'Arlequin et de Scapin; Meo Patacca de Rome ne fut qu'une variante du capitaine; Stentarello, le représentant de la lésinerie florentine, ne fut qu'une modification du valet. Sans exclure aucun municipe, la comédie de l'art a réuni, on le voit, dans son cadre vénitien tous les types bizarres de l'Italie. Les acteurs pris çà et là dans les provinces les plus éloignées furent les poëtes qui ajoutèrent aux traditions du théâtre de Venise les traditions de toute l'Italie. C'étaient d'étranges mascarades que ces compagnies d'artistes; un acteur donnait un soufflet avec son pied, un second imitait la flûte avec le gosier, un autre par dévotion ne jouait qu'avec un cilice sur la peau; celui-ci parlait le patois bergamasque, celui-là le napolitain; d'autres le vénitien, le milanais, le messinois; et tous cependant se ressemblaient en cela qu'ils étaient des bouffons pleins de talent : Fiorillo inventait le rôle de Scaramouche, Lucio transportait le docteur Gratien sur la scène, l'arlequin Sacchi inspirait Charles Gozzi; Cotta et Riccoboni étaient des pantalons qui rêvaient des révolutions littéraires; tous étaient enfin des improvisateurs, et Goldoni, au milieu de ses compagnons comiques, se trouvait, disait-il, *heureux comme un peintre dans son atelier*.

Des troupes d'acteurs de la comédie de l'art parurent dans toutes les capitales de l'Europe; elles jouèrent à Lisbonne, à Londres, à Vienne, à Dresde, à Berlin, à Madrid, et s'établirent dans plusieurs villes; mais à Paris les acteurs italiens se naturalisèrent tout à fait. Ils avaient fréquenté la France depuis l'époque de Henri III; sous Mazarin et Louis XIV, ils y séjournèrent encore plus souvent; sous la régence, la troupe italienne fit alliance avec des écrivains français et exploita la brillante réception qu'on lui avait faite pour fonder un théâtre qui n'avait d'italien que le nom, l'origine, quelques acteurs et quelques masques; et encore ces masques devinrent-ils français. La niaiserie d'Arlequin se raffina dans les pièces de Florian, Legrand, Desportes, Marivaux, etc.; Scapin se transforma en Mezetino, personnage plus corrompu et moins grossier; Polichinelle eut un successeur dans Pierrot. En s'emparant des masques italiens, la France enleva à la comédie de l'art ce qu'elle avait de trop grossier, et fit de cette comédie, ainsi modifiée, un genre nouveau de son théâtre. La France enleva de plus à l'impuissance de la langue italienne Giraldi, Romagnesi, et d'autres acteurs qui n'auraient probablement jamais pu faire paraître une parodie écrite dans la langue de leur pays.

Nous venons de voir, par l'exemple de Goldoni et Gozzi, que le théâtre national a toujours été dans une situation fort triste en Italie, après l'Arétin. Aussi l'Italie a-t-elle arraché des reproches bien durs à ses meilleurs écrivains : Riccoboni maudissait l'ignorance italienne; Goldoni place au début de ses mémoires des plaintes contre sa patrie; Gozzi, vivement attaqué, avait l'impertinence de répondre : « Quand la nation se réveillera, je sacrifierai mon métier

d'écrivain à petits succès, pour me lancer dans la carrière dramatique; en attendant j'arrange du Calderon et du Moreto à l'usage de la compagnie Sacchi; » Baretti, en entendant dire par Voltaire que les Italiens étaient des Arlequins, ne savait quoi répondre : « Comment puis-je m'exposer à défendre une patrie où Chiari et ses semblables trouvent trois ou quatre millions d'admirateurs? Oui, monsieur de Voltaire, dites que nous sommes des Goths et des Arlequins, je ne puis pas vous démentir. » Or rapprochez de la comédie italienne, toujours languissante, les succès, les puissants effets de la comédie de l'art, représentés par tant d'acteurs et de poëtes, égayée de tous les types bizarres des provinces italiennes, toujours soumise aux traditions de Venise, inépuisable dans son improvisation, pleine de génie, de caprices, de variantes; rapprochez, dis-je, de la pauvre comédie italienne cette comédie des patois, soutenue par une suite de chefs-d'œuvre, depuis Calmo jusqu'à Gozzi, applaudie sur tous les théâtres d'Europe, fêtée à Paris, et vous verrez là un phénomène bien étrange, une Italie double : l'une municipale, l'autre nationale; l'une riche, européenne, pleine de vie et de poésie, et l'autre, pauvre, morte, stérile, réduite aux platitudes de Cicognini, plus tard représentée par l'abbé Chiari, insultée par les étrangers, honnie par les nationaux qui se trouvaient compromis en voulant la relever.

J. Ferrari.

LA DEMOISELLE.

Au milieu des souvenirs que chaque buisson de la Vendée, que chaque lande de son Bocage, que chaque ravin de ses campagnes semblent évoquer comme pour donner à l'histoire, écrite avec les dénigrements ou l'enthousiasme de l'esprit de parti, un de ces solennels démentis, qu'après le combat, la victoire ou la défaite, tous les cœurs généreux acceptent avec impartialité, il est une image de jeune fille qui ne s'effacera pas plus des mémoires vendéennes que du marbre ou du bronze ciselés par ses mains, que de la pierre où elle grava son nom.

Ce nom qui, dans les arts, a si promptement acquis une gloire jusqu'alors étrangère à la faiblesse des femmes, gloire qui retentit avec tant d'éclat de Florence à Paris, du palais Pitti où elle est saluée au Louvre veuf de ses chefs-d'œuvre, par autorité du jury des arts, ce nom jouit dans les chaumières de la Vendée d'une autre popularité et d'une célébrité plus belliqueuse. En Vendée, mademoiselle de Fauveau n'est plus l'artiste inspirée qui avait rêvé de donner au vieux Louvre des portes d'airain que son ciseau devait sculpter, l'artiste qui longtemps avant sa condamnation à mort, créait, dans ses songes de jeune fille, un tombeau réparateur pour Dante Alighieri, tombeau d'exil qu'une main d'exilée a élevé.

Là, dans ce pays si souvent travaillé par les révolutions, sur cette terre où l'histoire s'écrit tantôt avec la calomnie, tantôt avec du sang, dans ces genêts où le brillant duc de Lauzun, le fils des vieux maréchaux de Biron, combattait pour la république contre le paysan Cathelineau, sortant de son obscurité pour se porter le vengeur de la monarchie; là au milieu de ces landes ou Kléber et Marceau, Hoche et Haxo étaient vaincus par Larochejacquelein et Cadoudal, par Stofflet et Charette, dont ils triomphaient à leur tour, mademoiselle de Fauveau n'était et ne voulait être qu'un soldat.

A Paris, être un peintre renommé ou un statuaire célèbre, commander aux hommes d'intelligence par sa supériorité, ou dominer la multitude de toute l'autorité de son génie créateur, c'est fonder un règne nouveau, c'est établir son pouvoir sur la plus légitime comme sur la plus inébranlable des bases.

Mais dans les provinces de l'Ouest, dans celles surtout de la Bretagne et du Poitou, où les arts sont ignorés, où l'inspiration est incomprise; où, en guerre civile, l'on mesure plutôt le degré d'énergie que le degré de talent; où le sabre et la grande voix des passions politiques font taire les affections de la famille ou les admirations de l'atelier, il ne suffit pas d'un de ces noms que la gloire a popularisés à Paris, d'une de ces renommées que les journaux immortalisent. Femme de cœur, comme artiste, mademoiselle de Fauveau avait deviné tout cela.

Elle ne venait point, parmi les chouans, avec sa gloire toute faite : c'était un volontaire de plus qui s'offrait sans condition, une Jeanne d'Arc qui avait la conscience de sa force, et qui descendait dans les Landes pour combattre ou pour mourir, comme avaient combattu, comme étaient mortes, dans les premières guerres, tant de femmes héroïques, dont le trépas même est inconnu de la génération qui en fut le témoin. Mademoiselle Félicie de Fauveau ne demandait qu'une place sur les champs de bataille. Cette place seule lui a été refusée par les événements; mais son passage en Vendée, cette histoire de quelques mois, où elle sut si bien mêler l'art à la politique, ses transports d'artiste à ses élans de courage; et où sa liberté, sa vie quelquefois, furent jouées par elle avec un étonnant sang-froid, tout cela déconcerta d'une si étrange manière les préoccupations des paysans, qu'après sept ans révolus, et sept ans d'une époque si fertile en événements de tout genre, mademoiselle de Fauveau est restée comme un type historique que la contrefaçon ne peut défigurer.

Dans les châteaux on s'étonne pendant les longues heures des veillées de cette existence en dehors de toutes les habitudes de la vie, de cette richesse d'imagination qui savait jeter de si magnifiques broderies sur un manteau troué par les balles. On parle encore de Félicie de Fauveau comme d'une de ces apparitions fantastiques, qui, au siècle de la chevalerie, aurait fait le sujet des ballades et inspiré aux trouvères les chants les plus gracieux; mais c'est dans les chaumières surtout que son nom est resté plus populaire, car c'est là qu'elle a régné en souveraine, là qu'elle a involontairement exercé un empire que le temps n'a point affaibli.

Sous le chaume du laboureur, comme dans le fond des vallées où le chouan cachait son existence menacée, ne croyez pas que la grande artiste ait conservé son nom; le réfractaire et le paysan n'ont point tenu compte de cette illustration qui naissait au monde des musées, ils ont pris mademoiselle de Fauveau comme elle se présentait, sans ambition vulgaire, sans arrière-pensée. Ils ont rencontré une femme qui venait partager leurs dangers et ils ne s'en sont point d'abord autrement préoccupés. Mais lorsque peu à peu leur instinct a senti quel compagnon d'armes le hasard leur donnait; quand ils l'ont vue, bravant les incessants périls d'une guerre civile mal conçue et plus mal organisée, renouveler dans leurs landes incultes les prodiges de l'ancienne guerre et évoquer avec une entraînante passion les ombres et les souvenirs des vieux chefs, les paysans s'émurent à ces récits qu'elle connaissait mieux qu'eux, ils s'attendrirent à ces chaleureuses paroles qui tombaient sur leurs cœurs comme des chants de mère ou des vœux de fiancée;

puis, dans leur naïve simplicité, ils déshéritèrent mademoiselle de Fauveau de tous ses titres à la célébrité, de son nom de famille même, et, parmi eux, elle ne fut, elle n'est encore que LA DEMOISELLE, la demoiselle qui, tantôt leur apparut sur les ruines du château de la Durbellière où naquirent, où reposent dans leur glorieux linceul ces Larochejacquelein dont elle aimait à redire les exploits.

Simple et bonne, touchante ou intrépide, elle s'était donné un rôle dont elle ne s'écarta jamais; elle avait reçu de son cœur une mission à laquelle elle ne voulut jamais faillir. Ce n'était pas, nous le croyons toujours, la haine pour les uns, l'amour pour les autres qui l'entraînaient dans cette aventureuse carrière où, depuis Jeanne d'Arc, aucune femme n'a paru avec tant de prestige. Dans son âme il y avait quelque chose de plus inspirateur qu'une impulsion politique. C'était un rêve de moyen âge qui se réalisait pour elle, une sorte de chevalerie en gros sabots et en veste de bure qu'elle évoquait du fond de son cœur, qui se présentait à elle sous l'attrait d'une cause alors vaincue, d'une cause qu'elle croyait pouvoir relever sous la poésie de son courage individuel.

Mademoiselle de Fauveau, en Vendée, avait fait deux parts de sa vie : au château de Landebaudière où, à l'école de la comtesse Auguste de Larochejacquelein, la compagne du noble Balafré de la Moskowa, elle s'initiait à tous les dévouements, c'était toujours la brillante artiste, la Corinne du moyen âge ressuscitant, sous son enthousiaste parole, les merveilles que traduisait son ciseau de sculpteur. Là, au milieu des bois dont elle était entourée, la Demoiselle, sous les orages de guerre amoncelés, s'occupait des beaux-arts et de la politique, d'un pamphlet dont elle écoutait avec distraction la lecture et d'une riante image des temps passés qu'elle jetait sur le papier, petits chefs-d'œuvre d'imagination prodigués avec la profusion d'un fils de famille qui entre dans le monde sans connaître le prix de l'or. Tour à tour elle maniait la lyre et l'épée, le pistolet et le pinceau; ses mains pétrissaient l'argile ou s'exerçaient au tir de l'arquebuse, elle façonnait la pierre sous le ciseau, ou, dans des conversations pleines de rapprochements guerriers, de généreux élans ou de spirituelle satire, elle se laissait aller au torrent de ses pensées. Elle s'enivrait de ses espérances sans intérêt personnel, comme un autre s'enivrerait de son égoïsme; puis belle de tout le charme d'un courage qui ne connaissait point le danger, elle électrisait la plupart de ces hommes accourus vers elle avec un calcul dans le cœur, avec un sentiment de crainte dans la tête.

Mais pour trouver mademoiselle de Fauveau digne d'elle, c'était dans les campagnes, loin des châteaux et de l'étiquette qu'il fallait la voir. Là, elle ne parlait plus pour mieux écouter. Elle admirait. Eh! que son admiration était expansive et profondément sentie. Comme sous son béret de velours noir d'où ses beaux cheveux cendrés s'échappaient en longues boucles uniformes à la façon du Dante, son front pâle et méditatif s'illuminait!

Un jour on la conduisit dans la métairie où vit encore, pauvre et ignoré, un de ces vieux débris de la grande guerre, un paysan qui, après avoir fait le coup de feu sous les ordres de M. Henri, combattu avec Charette et repoussé

aux cent-jours le brillant despotisme de l'empereur, ne peut plus aujourd'hui que réveiller des souvenirs de gloire ou de fidélité. La Demoiselle entra ; puis, en présence de ce vieillard au front vénérable, entouré de ses enfants et de ses petits fils dont le plus jeune est assis sur ses genoux et joue avec la croix de Saint-Louis rayonnant sur la poitrine de l'aïeul, la Demoiselle inclina la tête en signe de respect. Sa main si blanche pressa la main calleuse que le vieux capitaine de paroisse lui tendait, et, après lui avoir parlé de tout ce qui l'intéressait ici-bas, elle voulut faire remonter le soldat à ses premières campagnes, car le soldat avait, dans son histoire, une bataille qui aurait honoré toute une vie moins bien remplie que la sienne. A la demande de *la Demoiselle*, dont peut-être encore il ignore le nom de famille, le capitaine de paroisse commença le récit suivant :

« Le Vendredi-Saint de l'année 1794, M. de Marigny, qui était revenu de notre malheureuse expédition d'au delà de la Loire, désira, et c'était un vœu bien naturel, revoir le château de Clisson que les bleus avaient brûlé, et où, sous M. de l'Escure, le propriétaire du manoir, il avait été si heureux et si aimé par tous ceux qui l'habitaient. C'était un pèlerinage que le général tenait à accomplir, un hommage sans doute qu'il allait rendre à la mémoire de son ami. M. de Marigny m'ordonna de l'accompagner ; je le suivis avec un triste bonheur. Nos yeux ne rencontrèrent partout que des cendres et des débris. Nos pieds ne heurtèrent que des ruines, ruines venues avant le temps, et accumulées là comme un fatal tableau des misères qu'enfantent les discordes civiles. M. de Marigny et moi, nous parcourions d'un œil morne ces lieux dévastés, ces beaux jardins, ces grands bois où avait passé le fer de la destruction, lorsque tout à coup quelques paysans qui fuyaient en désordre, la plupart même sans armes, arrivent auprès de nous et racontent avec effroi qu'une colonne de plus de douze cents hommes avance vers Clisson, portant partout devant elle, à côté d'elle, le pillage, l'incendie et la mort.

» M. de Marigny tressaille à ces paroles comme un homme qui sort d'un songe affreux, et se penchant à mon oreille :

» — Eh bien ! Michel, me dit-il, que faut-il faire ?

» — Vous le savez bien mieux que moi, général, répondis-je, et pendant cet entretien à voix basse, je regardais si ma carabine de campagne ne me faillirait pas à l'occasion, et ma main agitait doucement dans son fourreau le sabre de cavalerie que voilà suspendu à mon chevet, entre le crucifix et l'image de la bonne Vierge Marie. Le général comprit ce qu'il nous restait à faire ; puis, de son ton bref et impérieux :

» — Y a-t-il ici, quelque part, une cloche pour sonner le tocsin et réunir des soldats ?

» On entendit ce vœu, on saisit cet ordre. Je cours avec quelques paysans intimidés par le voisinage des républicains au clocher que les bleus n'avaient pas eu la précaution de détruire. Le tocsin fait résonner son belliqueux appel. Bientôt, comme par miracle, il a réuni autour de nous tous ces hommes épars qui allaient être frappés sans défense. Nous apercevions déjà sur les hauteurs les troupes républicaines. Nous entendions leurs chants de victoire et leur hymne de mort. Il y avait, je ne sais pas si elle s'y trouve encore, il y avait

donc dans l'avenue même du château une croix de bois. M. de Marigny s'était placé tout à côté d'elle, comme pour en faire son drapeau et son point de réunion. Nos gens tremblaient, car ils voyaient l'ennemi et ne savaient pas quel vengeur le ciel leur suscitait.

» — C'est aujourd'hui le Vendredi-Saint, s'écria le général. Le bon Dieu nous livre des républicains à vaincre. Avant de combattre et de mourir peut-être, à genoux au pied de cette croix où il expire en ce moment pour le salut de tous, et prions !

» Au même instant, toute cette foule qui était là, découragée, anéantie, reconnaît la terrible voix qui vient de retentir à ses oreilles. Elle se précipite à genoux par un instinct plus puissant que la volonté. Les têtes se découvrent, et soudain de toutes ces bouches il ne sort qu'une prière. C'était le *Vexilla regis prodeunt* que nous chantions encore autour de cette croix, comme à la veille de nos premières victoires, comme lorsque, sans armes, sans munitions, sans tactique militaire, nous nous élancions à travers les ennemis et portions ou recevions la mort dans ses rangs. »

Et à ces mots, le capitaine de paroisse essayait de se soulever de son large fauteuil de bois de chêne, puis de son bras tremblant, il cherchait à soutenir la faiblesse de son corps, lorsque, portant un regard sur la Demoiselle, qui semblait s'attacher à ses lèvres, il voit de grosses larmes couler sur ses joues, larmes saintes qu'elle ne prenait plus même la peine de cacher. Le Vendéen respecta cette émotion qu'il comprenait, puis il continua :

« C'était la prière du jour, l'hymne de la croix. Nous la chantions comme nos cœurs la sentaient, comme vous la comprenez vous-même, mademoiselle.

» — Et c'était bien beau, n'est-il pas vrai ? s'écrie mademoiselle de Fauveau. Quel chant ! quelle poésie ! et quels hommes ? »

Cet accent parti de l'âme électrisa le vieux Vendéen qui, inspiré lui-même par cette émotion, traduisant si bien en pleurs éloquents l'émotion qu'il éprouve, se rappelle à la fois et son enthousiasme d'autrefois, et son ardeur dans la bataille; il se redresse comme un vieux chêne dont la cognée a frappé les racines, mais qui, plus vigoureux que les bras dont il est assiégé, résiste et va encore une fois perdre sa tête dans les nues ; il s'avance vers la demoiselle, il la fixe avec enthousiasme :

« — Oui, ce fut un beau spectacle, reprit-il; les balles des bleus sifflaient autour de nous. Ils nous cernaient déjà, et plus d'un de nos frères était tombé sous leur ploomb, quand M. de Marigny, d'une voix plus tonnante que jamais, et toujours à genoux, reprend l'*O crux, ave, spes unica*, puis d'un geste il contient dans la même position tous ceux qui ont prié avec lui.

» La strophe achevée, nous nous relevons en face de l'ennemi mêlant à nos chants pieux ses détonations meurtrières. Qui nous plaça en ligne ? qui nous donna l'ordre d'attaque ? qui nous précipita sur les bleus ? qui nous fit vaincre ? Dieu le sait ; mais une demi-heure après que l'hymne eut cessé, il n'y avait plus de républicains devant nous. Ils étaient tous étendus morts sur la terre. »

Et la Demoiselle, écartant de sa main tremblante les longs cheveux que le

vent agitait sur son front, contemplait dans une muette extase cet homme qui venait, disait-elle plus tard, de faire une épopée en quelques heures, et ses lèvres émues ne pouvaient balbutier que d'étranges paroles de reconnaissance, car elle avait sous les yeux une image de ces hommes de fer que Napoléon appelait des géants. Pour elle, c'était une révélation du rôle qu'elle se croyait réservée d'en haut à jouer dans de nouvelles luttes.

La scène que je viens de raconter se renouvelait fréquemment. La Demoiselle ne visitait-elle pas chaque jour les fermes isolées, les villages encore à moitié détruits, et les mille champs de bataille qui peuvent évoquer d'aussi tristes, d'aussi glorieux souvenirs?

Se reposant sur l'escabeau du foyer champêtre ou assise avec une famille vendéenne autour de la longue table de chêne, enveloppée de son amazone de drap bleu, comme un général de son manteau de guerre, elle prêtait une oreille attentive aux narrations des vieillards, aux mystérieuses confidences d'une femme, aux miracles et aux prophéties recueillis dans la nuit des temps et répétés avec une si consciencieuse franchise par ces hommes qui avaient encore plus foi dans la Providence que dans leur force. A ces interminables récits, la Demoiselle, le cou tendu, les bras croisés sur la poitrine, ne perdait pas un geste, ne laissait pas tomber une syllabe; on eût dit que chaque mot avait sa portée, que chaque expression peignait toute une époque. Plutarque lui-même aurait posé devant elle et parlé avec cette sublime naïveté qu'il a fait passer dans ses écrits, qu'elle n'aurait pas été plus attentive : car à tant de récits écoutés d'une oreille avide, à tant de poésie presque consumée en pure perte, il ne manquait plus qu'une consécration. La Demoiselle fut arrêtée préventivement, arrêtée après avoir pris la place de madame de Larochejacquelein, son amie. A peine en prison, elle se mit à l'œuvre pour donner un corps à toutes les pensées dont elle avait été obsédée pendant ce peu de mois de séjour en Vendée, qui, aujourd'hui, dans ses enivrements de Florence, dans ses joies d'artiste, dans ses rêves de femme, doivent avoir pour elle quelque chose de si poétique.

Au fond des cachots de Bourbon et de Fontenay, mademoiselle de Fauveau ne resta pas longtemps ignorée. Sa célébrité traversa promptement la geôle; elle fit de cette jeune fille, dont chacun admirait le courage, dont tous exaltaient l'esprit d'à-propos, les piquantes saillies et les travaux inachevés, une mystérieuse individualité à laquelle tous les partis se plaisaient à rendre hommage. On lui prêta tous les genres de séduction; on l'honora de toutes les accusations et de tous les panégyriques; elle fut un ange pour les uns, quelque chose de bien moins doux pour les autres, mais aux yeux de la foule sur les instincts de laquelle le merveilleux a tant d'empire, mademoiselle de Fauveau prisonnière fut un être surnaturel. Ce n'était plus la Demoiselle chevauchant à travers les genets de la Vendée, pour chercher, au milieu d'une société qui s'en va, à ressusciter les nobles enthousiasmes, à galvaniser les sublimes passions, à donner un corps aux grandes pensées qui tourmentaient son âme. L'artiste qui était accourue s'inspirer à la foi vendéenne, quand son cœur s'était senti étouffé sous le matérialisme parisien, et qui, pour saisir l'épée, avait brisé le ciseau instrument de sa gloire, disparaissait sous les fabuleux récits dont on

entourait sa prison. On interrogeait avec empressement, on recueillait avec avidité l'acte le moins important de sa vie, le plus insignifiant détail qu'il était possible de se procurer. Les magistrats, les fonctionnaires publics, tout fonctionnaires qu'ils étaient, se prêtaient avec une bonne grâce bien française à cette légitime exaltation dont ils ne prenaient pas même la peine de se défendre; et cependant pour attirer ainsi sur elle l'attention publique, que faisait cette jeune femme dont jusqu'alors le nom, tout populaire qu'il était déjà dans les arts, n'avait jamais percé la triple enceinte qui enveloppe une petite ville d'un long voile d'obscurité?

La prisonnière avait repris ses travaux. De la chambre pauvre et nue où la loi la tenait captive, elle avait fait un atelier, un atelier où la lumière ne pénétrait qu'à regret à travers quelques épais barreaux, un atelier où sans jour, sans soleil, sans autre feu, au milieu de l'hiver, que celui de son génie, elle s'entourait de toutes les sublimes images, de toutes les capricieuses fantaisies que sa féconde imagination savait concevoir. Des blocs de pierre étaient là, épars dans la cour de la prison, pierres mises au rebut comme indignes même de construire un mur de ronde ou de faire une assise de cachot. Ces pierres-là, elle les convoitait ainsi que Phidias ou Thorwaldsen ont désiré leur premier marbre. Elle les aimait de tout son amour d'artiste; car elle sentait que, sous ses doigts, ces pierres pouvaient s'animer et prendre la forme qu'il lui plairait de leur donner. Avec ces blocs informes et un peu de terre glaise, elle se replia sur elle-même; puis, s'enfonçant dans la nuit des temps, où il n'y a point de ténèbres pour son imagination, on la vit prodiguer les merveilles de son talent et abréger ainsi les longues heures d'un rigoureux secret.

La déplorable mort de M. de Bonnechose lui est annoncée. C'était un digne et noble jeune homme dont mademoiselle de Fauveau avait été à même d'apprécier toutes les qualités de l'esprit et du cœur. Cette mort inattendue fut pour elle un coup douloureux, un coup qui retentit bien tristement dans l'enceinte de cette prison de Fontenay où, avec la Demoiselle, se trouvaient alors enfermés MM. Aymar de la Tour-du-Pin et Jules de Beauregard, que l'on accusait de complot contre l'État. Elle n'avait, pour consacrer une pareille mort, qu'un pinceau à la main. Sur le revers même de la gluante muraille de sa prison, elle jeta à la postérité son foudroyant archange saint Michel, et elle s'arrêta là, dédaignant de poursuivre les travaux qu'elle avait entrepris, travaux donnant à sa captivité un air de fête ou une consécration que dorénavant elle refusait de lui accorder.

Lorsque la présence de madame la duchesse de Berri dans les départements de l'Ouest fit éclater cette espèce d'insurrection, dernier cri de la Vendée expirante, la Demoiselle se trouva à son poste, comme s'il n'y avait plus pour elle de cachots sur le sol français. Elle s'y trouva, lorsque bien des hommes, dit-on, manquaient à l'appel. Elle eut du courage pour tous, comme elle avait du dévouement pour le malheur, de l'enthousiasme pour tout ce qui réveillait dans son âme une époque chevaleresque, des siècles si loin de nos mœurs, dont elle, la généreuse fille, n'a jamais pu comprendre les égoïstes et misérables calculs.

Depuis ces jours de deuil, le Vendée est veuve de sa Demoiselle, et Paris ne s'enrichit presque qu'à la dérobée des ouvrages du Benvenuto Cellini de notre siècle.

J. Crétineau Joly.

(*Extrait de la Revue du XIXe siècle*).

LETTRES POLITIQUES.

I.

DE L'ORIENT.

Londres, Tottenham-Court-Road, 9 juin 1839.

Je consens volontiers, mon très-cher monsieur, à continuer avec vous, par écrit, nos conversations de l'hiver dernier, sur les affaires publiques, telles qu'on les pratique aujourd'hui en Angleterre et en France. Je n'y mets que deux conditions. C'est que vous vous rappellerez de temps en temps que je suis un reste de tory mitigé, ou pour mieux dire renforcé par un assez long séjour dans les États constitutionnels du continent, si vous me permettez d'appeler ainsi la rue de Rivoli à Paris, et la place du Parc à Bruxelles, où j'ai passé alternativement ces huit années. Vous ne vous étonnerez donc point si mes opinions ne sont pas les vôtres, car je suis Anglais avant tout; et ceci m'amène tout de suite à la seconde condition que je mets à notre correspondance. Je veux parler de l'indulgence que je réclame pour mon style, que je ne m'engage nullement à traduire selon la mode parisienne, ni à plier à ce que vous nommez maintenant, je crois, les formes gouvernementales, mot tout neuf pour une chose bien vieille : la dissimulation de sa pensée.

Je reviens à ma première condition, car il est bon de s'entendre tout de suite et de rédiger son programme; ce qui est aussi un mot tout à fait à la mode de votre côté de l'eau (*on your side of the water*). Or, de même que mes phrases seront souvent anglaises, et que je ne pourrai les tourner en agréables gallicismes, il me sera bien difficile de me conformer à tous les ménagements que vous prenez, entre vous, pour vous dire vos opinions. J'ai appris, tout

comme un autre, quand je résidais à Paris, la multitude de choses convenues qui forment le fonds de votre langue politique, et qui sont en quelque sorte le chiffre à l'aide duquel on peut lire vos journaux; mais je les ai déjà oubliées pour la plupart, et il m'arrivera quelquefois de me tromper, surtout quand je parlerai de vos affaires intérieures. Il vous suffira alors simplement de me rectifier, et je vous autorise de tout mon cœur, mon cher monsieur, à remplacer mes expressions par d'autres qui vous sembleront plus convenables. Par exemple, s'il m'arrive de vous annoncer que nous avons appris à Londres que tel personnage songe à pourvoir un sien parent de quelque emploi d'importance, vous serez maître de dire que le bien de l'État a exigé cette nomination, ou si vous voulez la critiquer à la manière *gouvernementale*, que les vues politiques qui ont motivé la nomination et l'élévation dudit parent, vous semblent contraires au système politique qu'on veut établir, etc. Enfin, monsieur, je vous laisse libre de revêtir mes idées d'un costume décent, de circonstance, et de les traiter comme on traite au sérail les chiens de chrétiens envoyés par nos augustes souverains à l'audience du Grand Seigneur, qu'on revêt de caftans, et à qui l'on fait chausser des babouches par-dessus leurs bottes et leur costume d'Europe. Et comme nous voilà à Constantinople, je vais vous parler tout de suite des affaires de l'Orient, si vous n'en avez déjà trop entendu sur ce chapitre.

Les dernières nouvelles d'Orient étaient assez rassurantes; je ne parle pas de celles que vous avez lues sans doute dans les journaux anglais qui regardaient la guerre entre le pacha d'Égypte et la Perse comme imminente, attendu la prise de Bâgdad et de Bassorah par les lieutenants d'Ali-Pacha. Nos journalistes n'auraient eu qu'à ouvrir les contes des *Mille et une Nuits*, pour voir que le commandeur des croyants passait déjà, en ce temps-là, les nuits à rôder dans les rues de Bâgdad, pour y surveiller l'exécution de ses volontés. L'affaire serait donc infiniment plus grave si les lieutenants du vice-roi d'Égypte s'étaient emparés de deux villes considérables qui appartiennent, non au schah de Perse, mais au sultan, ce qui serait une invasion à l'Irak-Araby. Heureusement, il est à peu près certain que ces nouvelles, déjà si peu géographiques, ne se confirmeront pas.

Il y a, mon très-cher monsieur, trois choses auxquelles je ne crois pas pour le moment : ce sont l'invasion de la Turquie par une armée égyptienne, l'invasion de Constantinople par une armée russe, et je n'ai pas besoin d'ajouter l'invasion de l'Égypte par une armée anglaise ou même française, ce dont je vous demande bien pardon. J'ai lu la dernière appréciation que vous avez faite de la situation des puissances européennes, en Orient; elle m'a paru juste, surtout en ce que vous montrez combien le *statu quo* est nécessaire à toutes les puissances, et j'approuve particulièrement la confiance avec laquelle vous annoncez qu'il ne sera pas troublé. C'est aussi l'avis de quelques hommes fort sensés, en Angleterre, qui veulent que notre gouvernement prenne ses mesures, comme vous voulez que le vôtre prenne les siennes de son côté; mais qui estiment que l'état de choses actuel durera encore longtemps. Je vous montrerai tout à l'heure que nous pourrions bien avoir deux ans devant nous, un peu moins peut-être, mais, selon toute apparence, rien de plus. Vous voyez que

vous avez le loisir de vous préparer à la conquête de l'Égypte, si vous comptez nous la disputer, en cas d'événement. Deux ans! Bonaparte n'y mit que quelques mois, — et nous la lui reprîmes en aussi peu de temps.

J'entends parler, depuis quelques jours, de la vigueur que la France veut montrer en Orient. Vous pensez bien, monsieur, que les dix millions de francs que le gouvernement français a demandés aux chambres n'ont pas fait grande sensation dans notre pays, accoutumé aux demandes de subsides, en livres sterling, de M. Pitt. Nous verrions sans déplaisir, malgré nos habitudes de surveillance, votre pays prendre une attitude un peu forte dans cette affaire d'Orient, et vos flottes traverser la Méditerranée, en compagnie des nôtres; mais votre situation politique ne nous paraissant pas changée, nous en concluons que votre attitude extérieure sera la même. Pour des démonstrations, soit en Orient, soit sur la côte d'Espagne, vous en ferez, nous n'en doutons pas; mais peut-être le dernier ministère était-il plus libre de faire quelque chose de réel que celui qui dirige vos affaires maintenant. S'il ne s'y trouvait que des hommes d'opinions différentes, il y aurait moyen de s'entendre sur un certain nombre de questions, et, une fois vos ministres d'accord, nous pourrions nous attendre à les voir agir; mais il me semble, autant que j'en puis juger de loin, que les paroles et quelques vaines mesures pourraient bien remplacer ici l'action. Je vois en effet, dans le cabinet, quelques ministres qui y sont entrés en empruntant à leurs amis une popularité qu'ils vont tâcher maintenant de ne pas leur restituer; et cette pensée peut les mener à parler par les fenêtres du conseil, comme faisaient quelques orateurs libéraux dans vos chambres de la restauration. Je sais (vous effacerez cette phrase, s'il vous convient), je sais que, dans un gouvernement constitutionnel, il y a toujours la part des tréteaux (*of the hustings*); mais on y monte plus ou moins souvent, selon le besoin où l'on se trouve de se faire applaudir, et je ne m'étonnerais pas si les grandes mesures annoncées par vos journaux n'avaient pas un autre but. En un mot, je crois que les négociations suivront leur ligne ordinaire en Orient, et que les côtes d'Espagne et les Pyrénées ne seront ni mieux, ni plus mal surveillées que par le passé. Pour les croisières projetées et les manœuvres, je ne doute pas qu'elles aient lieu; mais votre brave marine bleue ne passera les eaux de Candie et l'Archipel, elle ne courra des bordées le long des côtes de Catalogne et du royaume de Valence, que pour donner, croyez-le, une couleur de *centre-gauche* à votre ministère sang-mêlé.

Pour l'Orient, il ne faut pas le juger avec les idées de 1832. L'empire turc ne résista alors que bien faiblement aux forces du vice-roi d'Égypte; mais songez, mon cher monsieur, que le pays venait d'être *civilisé;* et c'est là une opération très-douloureuse, dont la Turquie entrait seulement en convalescence. Le sultan venait de se défaire de ce que je ne sais quel écrivain nommait les états généraux de la Turquie, lesquels étaient de belles et bonnes troupes régulières, braves comme les Suisses que vous aviez jadis à votre service, mais exigeants comme eux avant et après le moment de verser leur sang Quant au reste de ses troupes, le Grand Seigneur n'avait que des milices nouvelles encore mal habituées à leurs vestes et à leurs shakos, et qui avaient grand' peine à se décider à marcher, comme elles le font aujourd'hui, au son de la musique de

Donizetti. Parlons sérieusement, monsieur. Les réformes religieuses et sociales de Mahmoud avaient produit, comme toutes les réformes, un grand mécontentement dans son armée et parmi ses sujets, et le pacha vint à propos pour profiter de ces dispositions. La Syrie accueillit avec empressement Méhémet-Ali et Ibrahim-Pacha; elle n'avait pas goûté de la domination égyptienne, et elle ne connaissait encore que les inconvénients du régime turc. Elle peut maintenant peser le joug de ces deux pays. La Roumélie, l'Anatolie et tout ce qu'il y avait de pachas mécontents de la perte de leurs vieux usages dans ces provinces, aidèrent aussi à l'entreprise de Méhémet-Ali. Aujourd'hui, la Syrie, accablée de taxes, dépeuplée par des levées continuelles, est prête, au contraire, à se soulever contre le pacha, qui épuise ses États pour entretenir sa flotte, et que l'Orient, où l'on commence à raisonner, regarde comme un des plus grands obstacles à sa tranquillité. Bref, le pacha n'est pas, comme vous croyez, le maître absolu d'aller camper dans le grand cimetière de Scutari, et de menacer, de la mosquée du sultan Sélim, la pointe du sérail, si les Russes ne l'arrêtent en chemin. Il faudrait livrer d'abord deux ou trois batailles, et Allah seul sait qui les gagnerait.

L'Égypte du pacha a été l'objet de l'enthousiasme français comme l'ont été les nouvelles républiques de l'Amérique, comme l'a été la Grèce, comme le serait peut-être demain la Turquie, si les Russes la menaçaient sérieusement. Quant aux Anglais, leur tête est plus froide, et ils voient dans l'Égypte un point du globe qui n'est pas sans importance pour eux, par l'emploi qu'ils peuvent en faire dans leurs intérêts, et par l'emploi qu'on peut en faire contre eux. Mais l'Angleterre fait aussi quelquefois des fautes en politique, et elle a tout à fait oublié son rôle le jour où elle a signé le traité du 6 juillet 1827, qui a amené celui d'Andrinople. Il est vrai que la France a répondu à cette faute en prenant le parti du pacha, ou du moins, en refusant d'exiger sa soumission, et qu'elle a ainsi amené le traité du 8 juin. A nous deux, je ne parle ni de vous ni de moi, mais de nos pays respectifs, nous avons donc remis la Turquie toute garrottée dans les mains des Russes. C'est à nous de l'en tirer maintenant. Y parviendrons-nous et le voudrons-nous de bon accord? C'est encore un de ces secrets d'avenir que nul ne sait. En attendant, l'Angleterre se met en règle le mieux qu'elle peut du côté de la logique. Tout ce qui parle et tout ce qui écrit en Angleterre avertit l'Europe de ce que l'Europe ne sait que trop bien, et lui montre le danger de laisser l'empire turc à la merci des Russes. A l'Autriche, nous montrons le Danube, qui lui deviendra inutile quand il ne mènera plus qu'à un lac russe, et l'impossibilité où elle sera de former des matelots dans les mers du Levant, quand la Russie sera maîtresse du Bosphore et intéressée à dominer la Méditerranée! Prononcer ce nom de Méditerranée, c'est s'adresser à la France, qui ne serait pas assez forte, même unie à l'Angleterre, pour balancer une puissance maritime qui aurait à la fois la clef du détroit du Sund et celle du détroit des Dardanelles! L'Angleterre aura assez à faire de défendre Malte et les îles Ioniennes, la France de faire respecter ses possessions d'Alger et de se fortifier du côté du Rhin; car la Russie, couverte alors depuis Riga jusqu'à Astrakan, aurait une partie de ses forces de terre à la disposition de ses volontés! Il n'est pas de paquebot anglais qui ne répande, sous le cachet du

four-pence timbre, ces alarmes dans toute l'Europe, et je suis trop loyal Breton pour chercher à les calmer. Il est vrai cependant que, de son côté, la Russie a quelques bonnes raisons à donner à ses alliés, et qu'elle peut leur faire comprendre que son nouvel établissement maritime lui permettrait de mieux surveiller les mouvements révolutionnaires de la France, et de marcher au besoin, sans traverser l'Allemagne, « par Constantinople sur Paris, » comme l'a dit un jour innocemment un journal russe ou moldave. A coup sûr, monsieur, je suis un rapporteur charitable, et je ne dissimule les raisons ni les projets de personne. Quant à ceux que peut avoir la France, si vous les connaissez, je vous serai sincèrement obligé de m'en informer.

J'ai bien lu dernièrement, dans un de vos meilleurs journaux, un judicieux examen des affaires d'Orient, qui se terminait par la proposition de former une confédération orientale, composée de tous les États secondaires, où figureraient quelques parties détachées de l'empire turc, avec la Grèce et l'Égypte. Le plus court séjour en Orient vous démontrerait bien vite l'impossibilité et le romantisme de ce projet. L'empire turc n'a subsisté jusqu'à ce jour que parce qu'il a été seul; et en cela il a un rapport très-intime avec l'empire russe, qui n'a acquis son unité que depuis le temps où Pierre le Grand s'est fait le chef de l'Église. Or ce titre de commandeur des croyants, de chef de la religion, le Grand Seigneur en est investi depuis des siècles. C'est à l'aide de cette force que les sultans ont maintenu leur pouvoir despotique, et c'est par cette seule influence de son isolement au-dessus de tous, que Mahmoud est parvenu à obtenir l'obéissance de ses sujets même aux idées de réforme si opposées à l'esprit de la religion. Cette unité, qui est dans tous les esprits musulmans, serait bientôt détruite, si le maître de l'empire n'était plus que le membre le plus influent d'une confédération politique, et une sorte d'empereur d'Allemagne. Ce serait affaiblir l'islamisme, qui est encore bien puissant, quoi qu'en disent ceux qui jugent des populations turques par celle de Constantinople; et l'islamisme peut seul lutter contre l'unité religieuse des Slaves, placée dans la personne du czar. Il me semble que ce peu de mots vous en dit assez pour vous montrer que, sous le rapport de l'organisation politique, la devise des Turcs doit être celle sous laquelle les révérends pères jésuites ont péri : Soyons tels que nous sommes, ou ne soyons pas.

Encore une fois, monsieur, la question n'est pas mûre; et si Méhémet-Ali, pensant que sa barbe blanche ne lui permet pas d'attendre, voulait prendre l'initiative des hostilités, il en serait empêché par les puissances, même par la Russie. Vous recevrez sans doute en même temps que cette lettre les nouvelles d'Orient. Elles vous apprendront que les consuls généraux sont venus en corps trouver le pacha à son retour du Delta pour l'exhorter à la paix, et que le consul général de Russie, M. de Médem, a insisté particulièrement sur une note venue de son gouvernement, par laquelle le pacha est invité à faire retirer ses troupes dans l'intérieur de la Syrie, et à payer le tribut arriéré qu'il doit au Grand Seigneur. Cette exhortation est sincère en ce moment, croyez-le bien, même de la part de la Russie, qui n'a pas oublié la note que le pacha présenta, en 1833, aux cours d'Angleterre, de France et d'Autriche, où il proposait à ces trois puissances de mettre sur pied une armée de cent cinquante mille

hommes, qu'il tiendrait à leur disposition contre la Russie, si on consentait à reconnaître son indépendance. Ces cabinets se bornèrent à répondre comme vient peut-être de faire la Russie à une proposition analogue, et firent dire au pacha ces paroles, qui reviennent aujourd'hui comme un vieux refrain : « Payez votre tribut, et évacuez Orfa ; » car le pacha se fortifiait alors dans le Diar-Modzar, comme il se fortifie aujourd'hui à Alep, en Syrie.

Nous en sommes donc, et nous en serons encore quelque temps à la question de prépondérance, comme vous le disiez fort bien ; mais vous savez que ce n'est là qu'un état transitoire, et que, dès qu'il y aura une rupture quelque part, il ne sera plus question de prépondérance. On ne fera pas la guerre pour avoir de la prépondérance, mais bien pour avoir du terrain, des ports, des détroits maritimes et des points de défense permanents. Est-ce à dire qu'un petit bout de guerre en Orient allumera aussitôt toute l'Europe, et répandra d'un bout du monde à l'autre un vaste incendie ? Il y a vingt-cinq ans, M. de Metternich avait prédit que l'édifice du congrès de Vienne durerait bien vingt ans, et il y a des gens qui s'étonnent de trouver les prévisions de M. de Metternich en défaut ; mais le chancelier de maison, de cour et d'État de sa Majesté Apostolique a un esprit trop supérieur pour ne pas savoir lui-même que sa prédiction s'est accomplie. Que reste-t-il du monde politique tel que le congrès de Vienne l'avait organisé, s'il vous plaît ? Des rois qui ont changé de peuple, et des peuples qui ont changé de roi, des États qui se sont dissous ou dessoudés, comme vous l'aimerez mieux, d'autres qui se sont rejoints en franchissant le trait de plume qui avait été tracé entre eux sur la carte par les plénipotentiaires du congrès. La France, l'Espagne, le Portugal, la Pologne, la république cracovienne, la Belgique, la Hollande, la Grèce, Alger, ont totalement changé de forme politique et de domination ; des alliances nouvelles ont également été substituées à d'autres alliances, des trônes ont été élevés, des traités ont été déchirés, d'autres abolis, d'autres remplacés, et à chaque secousse qu'éprouve l'édifice, à chaque écroulement qui a lieu, on se hâte d'apporter une autre pierre, de la placer comme on peut, puis l'on se félicite du maintien du *statu quo* et de la durée de cet inébranlable monument dont on a rajusté tour à tour, tant bien que mal, les caves, les murs et les voûtes.

Ce que je viens de vous conter là, monsieur, n'est tout simplement que l'histoire du couteau de Janot. Le *statu quo* européen, qui est, ainsi que ce bel instrument, une chose impérissable, pourrait donc survivre à quelque nouvelle irruption russe du côte de Constantinople, et je ne serais pas étonné si quelques-uns de vos diplomates français avaient rêvé un *raccommodage,* pour le cas où surviendrait un accident pareil. Je vous dirai une autre fois mon avis là-dessus, car je n'ai pas encore assez réfléchi sur cette question : — Les intérêts commerciaux de la Russie et de l'Angleterre sont-ils assez opposés les uns aux autres pour que toute transaction soit impossible ; et, s'il est indispensable pour le commerce des Russes que leurs armées prennent Constantinople, l'Angleterre peut-elle se dispenser de les en faire sortir ? — Si vous tenez à être éclairé là-dessus, monsieur, j'irai faire un tour à l'office de la douane, et j'en reviendrai, probablement, sans aucun doute sur la question.

Car, il faut que vous le sachiez bien, mon cher monsieur, l'Europe, je dirai

le monde entier, n'est qu'une vaste boutique, et l'Angleterre veut en être le premier commis. On dit que l'Angleterre aspire à l'empire du monde, et prétend dominer toutes les nations. Elle n'aspire, passez-moi le mot, qu'à obtenir leur pratique. Il est vrai qu'elle la demande souvent à coups de canons, mais tous les autres peuples ne font-ils pas ainsi? L'Angleterre veut vendre ses toiles, ses indiennes, sa coutellerie, ses charbons, ses fils, ses papiers, son houblon; la Russie veut placer ses cuirs, son savon, son caviar, ses cordages, ses toiles à voile, ses aciers, ses suifs, ses goudrons; l'Autriche offre ses plaqués, ses cristaux, ses porcelaines, ses poteries; la France colporte ses vins, ses blés, ses draps, ses dentelles, ses batistes, ses meubles, ses modes, ses lins, ses rubans, ses étoffes de soie, ses glaces, ses parfums, son horlogerie et — son esprit. Partout on se bat à coups de traités, de concurrence, de prohibitions, et la guerre n'a de trêve, çà et là, que par quelques lois de transit. Il n'y a rien de plus, rien de moins dans la question d'Orient; mais les choses n'en sont pas moins très-graves.

L'Angleterre, monsieur, a vu, sans s'émouvoir, Napoléon chercher la route des Indes. Il essaya d'abord de se la frayer à travers les mamelucks; mais l'affaire n'ayant pas réussi, il y revint dans d'autres circonstances, avec la ténacité du génie, et, je le répète, ce n'est pas là ce qui occupa le plus l'Angleterre, qui songeait plutôt alors à faire entrer ses denrées dans les ports de la Baltique, sous toutes sortes de pavillons. Cependant les mesures étaient bien prises. Quelque temps avant la fatale campagne de 1812 (fatale pour vous), Napoléon envoya en Perse, avec une apparence scientifique, mais avec un titre politique, un de ses officiers, le général Gardanne. Quelques savants l'accompagnaient, entre autres M. Lajard, de l'Académie des belles-lettres et inscriptions; mais au milieu d'eux figuraient des officiers de génie et d'artillerie très-propres à remplir le but véritable de la mission. Un de vos meilleurs députés, le général Lamy, ainsi que MM. d'Adad, Robert, Verdier, Bontems, Guidard, Marion, complétaient le personnel de la mission, dont les têtes intelligentes s'élevaient au nombre de quatorze. Le général Gardanne, établi à Téhéran, expédiait ses dépêches par la voie de la Russie. Il envoya à Paris des cartes et des plans relevés par ses officiers, d'après lesquels il traçait la marche d'une armée de 70,000 hommes. Le trajet devait être de cent dix-neuf jours. La ligne tracée passait par Pialuzbarskaïa, Tzaritzin et Astrakan, à l'embouchure de la Volga. De là elle s'étendait au point opposé de la mer Caspienne qui est Astrabad, d'où Napoléon comptait se rendre dans l'Inde en quarante-cinq jours de marche. Ces plans, placés dans les fourgons de l'empereur pendant l'expédition de 1812, tombèrent avec d'autres objets entre les mains des Russes. La lunette de bataille et l'épée impériale furent placées dans le musée d'armes de Tzarskœ-Zelo; mais les notes et les plans du général Gardanne furent portés aux archives d'état-major à Saint-Pétersbourg où ils sont encore, sans doute. Or il n'y a pas loin de Saint-Petersbourg à Moscou, qui était la première étape de la route de Napoléon vers Delhi et Agra.

Si nous avons pu voir sans trop nous alarmer Napoléon, qui était un très-médiocre commerçant (*merchant*), chercher la route de nos Indes, nous ne serions pas aussi calmes en face d'un semblable projet conçu par la Russie. Du

temps de Napoléon et de ses idées sur l'Inde, il ne s'agissait que de porter là une armée; mais la Russie cherchant à s'ouvrir la même route pour ses marchandises, le cas nous semblerait bien plus dangereux. Les intérêts de la boutique seraient menacés, et voilà ce qui nous ferait frémir et courir à nos armes, comme les gardes nationaux de la rue Saint-Martin et de la rue Bar-du-Bec, quand ils s'aperçoivent que l'émeute compromet la vente et les empêche d'étrenner depuis trois jours. Ce ne sont pas, Dieu me damne et me pardonne ce jurement ! les moustaches des soldats de l'empereur des Russies qui nous font peur, mais les barbes de ses marchands. Vous aurez beau vouloir me rassurer en me parlant de l'antiquité et de la solidité du commerce anglais, du perfectionnement des procédés de fabrication et des machines dans la patrie de Watt, de Hargraves et d'Arkwright, et du peu de consistance de l'industrie naissante des Moscovites, nous sommes trop expérimentés pour méconnaître la fragilité des relations commerciales, et nous ne nous rassurerons pas. Savez-vous, monsieur, que si le roi d'Espagne n'avait pas fait autrefois présent de quelques moutons au roi de Saxe, la péninsule ibérique importerait aujourd'hui en Angleterre vingt-six millions de laine qu'y envoie aujourd'hui la Saxe, laquelle vendait à peine, en 1812, quelques centaines de livres de laine à mes compatriotes ?

Suivez-moi, monsieur, tout Anglais est un peu marchand, et je vais vous faire cheminer entre des ballots de marchandises. Veuillez seulement, avant que de commencer cette promenade, donner place dans votre esprit à deux remarques que je vais vous faire, l'une comme Anglais, l'autre en ma qualité d'homme impartial et juste. D'abord, monsieur, ne doutez pas que la puissance de l'Angleterre dans l'Inde ne soit solidement assurée, et que ce ne soit une puissance formidable. Nous l'avons établie par trop de persévérance, d'habileté et de sacrifices à la fois, pour qu'elle tombe ainsi devant le premier ennemi venu. Je n'ai pas besoin de vous faire notre histoire dans l'Inde. Vous savez, comme moi, que dès que nous avons pu établir quelque part dans ce pays une administration pacifique, nous l'avons fait en respectant les lois, les mœurs et les usages. L'Angleterre s'est fait véritablement asiatique dans l'Inde. Jamais nous n'y contraignons les indigènes à se rapprocher de nous et à nous rendre des services; mais nous récompensons avec générosité tous ceux qui nous servent, et il n'est pas un Indien dont nous n'assurions le sort ou celui de sa famille, quand il s'est exposé pour nos intérêts. L'Angleterre ne craint donc pas pour l'Inde, et si elle désire établir une voie pour l'Égypte, c'est parce que les Anglais ont toujours aimé le chemin le plus court. Mais si la Russie ne peut lutter de longtemps avec l'Angleterre pour la prépondérance dans l'Inde, elle peut, par sa situation, nous rendre défavorables la Perse et les petits potentats de l'Asie, et c'est déjà beaucoup. Ne vous étonnez donc pas si nous cherchons à nous prémunir contre ces tentatives, en nous donnant des points d'appui et de défense à Karek, à Bouchir, et en explorant, depuis la frontière de l'Indoustan, l'Indus, dont le cours nous mènerait dans le royaume de Lahor et au Turkestan. Il y a là une foule de petits princes ou de khans, et les Russes seuls peut-être connaissent leurs ressources et savent tous leurs noms. La réunion des khânats de Boukhara, de Khiva, de Chersebz, de Hissar, d'Ankoï, de

Balkh, de Koulm, de Kondouz, de Thalikhan, de Badakchan, de Dervazeh, de Koulab, d'Abi-Gherm, de Ramid, de Ghaltcha, de Khokand, et d'autres dont je vous épargne la nomenclature, occupe une étendue de terrain qui égale bien celui de la confédération germanique, et vous voyez, quant au nombre, que ces têtes couronnées ou mitrées rempliraient autant de bancs qu'il peut y en avoir dans la salle de la diète de Worms ou de Ratisbonne. Or ce pays et cette pléiade de royaumes, grands et petits, se trouve précisément entre l'Inde anglaise et la Russie; et les marchandises des deux nations s'y livrent une guerre qui deviendra chaque jour plus acharnée. Au reste, c'est un beau champ de bataille que l'Asie centrale, et l'Europe serait très-heureuse si l'Angleterre et la Russie s'en allaient vider leurs différends dans ce coin.

Les ballots russes se dirigent sur la Boukharie et à Khiva par Orenbourg et Troitsk. Une caravane, de douze à treize cents chameaux, part tous les ans au mois de janvier, et porte du velours, du brocard, du fil d'or, des cuirs, des fourrures. Pendant beaucoup d'années, ces caravanes ne trafiquaient que de marchandises anglaises; mais le développement que prennent les fabriques des Russes leur permet aujourd'hui d'envoyer leurs propres draps, leurs brocards, leurs soieries et leurs coutelleries, et la lutte est commencée entre le commerce russe et le commerce anglais, qui s'avance, chaque année, à la tête d'une armée de deux mille chameaux, du côté de l'Inde. L'industrie russe a déjà un grand avantage, celui de sa proximité, qui s'augmente par les immenses foires annuelles de Nignovgorod ou de Makarieff, sur le bord de la Volga, où se rendent les Asiatiques, en remontant ce vaste fleuve depuis son embouchure, à Astrakan. Ajoutez que les marchandises russes ont quatre routes à choisir pour se rendre en Boukharie : d'Astrabad en Perse en traversant la mer Caspienne, d'Astrakan, sur la mer Caspienne, en traversant la Khivie, voyage de trente jours seulement; d'Orenbourg et de Troitsk, par le désert de Petropawlosk, en sorte que tous les produits des différentes parties de l'empire peuvent directement aboutir au même point. Il nous reste, il est vrai, l'avantage de la supériorité de nos produits; mais n'oublions pas les moutons du roi d'Espagne!

Je vous ai promis d'être juste. J'avouerai donc que, dans l'Asie centrale, ce n'est pas la Russie qui cherche à déloger l'Angleterre. Les relations de la Russie avec la Khivie et la Boukharie datent de loin. Pierre le Grand, qui voyait et prévoyait tout, ouvrit des routes du midi de l'empire en Asie, et ce sont ces routes, tracées de la main de Pierre, que parcourent à cette heure les caravanes de la Boukharie. Mais, encore une fois, les Russes étaient alors les commissionnaires des autres nations européennes, et particulièrement de l'Angleterre; et tandis que le génie de Pierre le Grand avait ouvert une route depuis Moscou jusqu'en Boukharie, le génie commercial des Anglais avait déjà découvert la route de Londres à Moscou. Voyant donc les quatre routes de la Russie vers l'Asie centrale se couvrir de produits russes, l'Angleterre se met aussi à chercher de nouvelles routes, et s'efforce d'arriver là plus commodément que par la péninsule de l'Inde. Elle garde cette voie, il est vrai, mais elle s'efforce de pénétrer par Alexandrie vers l'Inde d'abord, puis elle travaille à la sûreté de sa route par Trébizonde et Erzeroun jusqu'à la Perse, où les

deux industries se trouvent aussi en présence. Or la possession de Constantinople donnerait le port de Trébizonde à la Russie, et c'est une des portes par lesquelles nous entrons en Orient. Jugez si l'Angleterre doit avoir à cœur de maintenir l'état actuel des choses, quelque peu satisfaisant qu'il soit déjà !

Ce n'est donc pas dans l'Inde ni pour l'Inde qu'aura lieu la véritable lutte de l'Angleterre et de la Russie ; c'est dans l'Asie centrale et pour l'Asie centrale, où la Russie peut nous inquiéter de plus d'une manière. L'Europe doit désirer que la guerre se vide par là, s'il est possible, car il serait question du golfe Persique et du grand désert salé, tandis qu'en Turquie, à Constantinople, c'est la Méditerranée qui serait l'enjeu, et là la Russie se placerait alors, et de très-près, en face de la France. Vous avez très-bien dit qu'il n'y a pas de compensations pour la France dans un pareil cas. Le Rhin est une chose, et la Méditerranée est une autre. En s'assurant le Rhin, la France gagne une frontière territoriale dont elle a grand besoin ; en souffrant l'établissement des Russes à Constantinople, elle perd une véritable frontière maritime. Pour l'Europe, elle avait trois boulevards contre la Russie : les principautés, la Pologne et l'empire turc. L'un est perdu, l'autre dominé ; que deviendra le troisième?

J'aurais encore beaucoup à dire sur ce sujet, mon cher monsieur, mais je me trouve déjà bien long. Je vous dois seulement l'explication de quelques mots que j'ai dits au commencement de cette lettre, et la voici. Appliquant un peu la méthode d'Herschell, celle de Mathieu Laënsberg, si vous voulez, aux évolutions des astres politiques, j'ai cru pouvoir avancer que ce qu'on est convenu d'appeler le *statu quo* en Orient, pourrait bien durer, à force de soins, deux ans, mais non pas plus. Ma raison est, monsieur, que le traité d'Unkiar-Skelessi a été signé le 9 juin 1833, il y a juste, à cette heure où j'écris, six ans, et je vous prie de croire que je n'ajouterai rien à ma table aujourd'hui pour fêter cette aniversaire. Or ce fameux traité n'est composé, quant à sa partie officielle, que de cinq petits articles.

Par le premier, Leurs Majestés l'empereur de toutes les Russies et l'empereur des Ottomans se promettent l'assistance la plus efficace pour assurer leur tranquillité et sûreté respectives.

Par le second, le traité d'Andrinople, la convention de Saint-Pétersbourg du 14 avril 1830, et l'arrangement du 21 juillet 1832, relatif à la Grèce, sont compris dans le nouveau traité.

L'article troisième et le suivant mettent à la disposition du sultan les forces de terre et des mer de la Russie, quand il lui semblera nécessaire de les requérir.

Enfin le cinquième article fixe la durée du traité à *huit ans*, et un article additionnel porte que, pour éviter à la sublime Porte la charge et les embarras qui résulteraient pour elle d'un secours matériel, son action devra se borner, en faveur de la cour impériale de Russie, à fermer le détroit des Dardanelles, — c'est-à-dire à ne permettre à aucun bâtiment étranger d'y entrer sous aucun prétexte quelconque. — Je cite les termes du traité.

La situation des puissances européennes, et particulièrement de l'Angleterre

ainsi que de la France, est donc celle-ci : si leur diplomatie prend de l'influence à Constantinople d'ici à deux ans, la Russie aura, d'ici là, intérêt à voir la Turquie attaquée par quelqu'un, afin de lui *porter secours*, ou elle aura intérêt à être elle-même en guerre avec une puissance navale, pour obliger la Porte Ottomane à fermer les Dardanelles. Et remarquez, monsieur que, j'interprète le traité de la façon la moins défavorable aux puissances autres que la Russie; car il se peut que celle-ci ait entendu et veuille entendre, par l'article additionnel, que les Dardanelles seront fermées en tous temps et dans tous les cas. Quoi qu'il en soit, je tiens pour deux ans à peu près, et d'ici à un an, je fermerai mes oreilles incrédules à tous les bruits de guerre, quand même j'entendrais gronder, dans toutes les gazettes, le canon d'Ibrahim-Pacha.

Vous ne vous êtes pas attendu, sans doute, à me voir conclure quelque chose de ce petit *speech* intime sur les affaires d'Orient. Si vous voulez bien le permettre, je prendrai, comme l'Angleterre, la France et la Russie, deux ans pour y réfléchir; mais, en attendant, je ne puis m'empêcher de sourire de la confiance de vos députés. Ne m'annonce-t-on pas que l'un d'eux, qui est, dit-on, l'organe d'un noble duc et pair très-versé dans les affaires étrangères, a annoncé qu'il ne voterait pour le crédit de dix millions que si le cabinet s'engageait à proposer à l'Angleterre un traité d'assurance mutuelle contre les tentatives de la Russie sur Constantinople, et une sorte de convention qui serait le pendant et l'antidote de celle d'Unkiar-Skelessi ! Ceci serait fort bien, si l'on n'ajoutait que l'on compte surtout, en pareil cas, sur l'accession de l'Autriche. Mais là est le danger, car, si l'Autriche refuse d'accéder, elle se trouvera en quelque sorte jetée du côté opposé, et l'on fera cesser ainsi son apparence d'opposition aux vues de la Russie. Pourquoi, me direz-vous, douter de l'alliance de l'Autriche? Parce qu'en 1829, elle a proposé elle-même à la France le partage de la Turquie, en nous offrant Candie et Chypre. Je vous dis cela en secret.

***

QUESTION D'ORIENT.

La lutte du sultan et du pacha d'Égypte semble à la veille de se renouveler, et, dût-elle être ajournée, elle aboutira tôt ou tard à un dénoûment que conspirent toutes les fatalités. C'est cette lutte qu'il convient d'examiner attentivement dans ses conséquences en la reprenant brièvement dès son origine. L'histoire dont nous allons rappeler les commencements se continue en cet instant peut-être; aussi mesurerons-nous la place du passé à l'importance de de ses leçons et à l'urgence de l'avenir.

Nul bras, près du Liban ou près du Nil, ne s'est trouvé fort, que ce bras n'ait tenté de réunir les deux provinces sous un même pouvoir. Ainsi de tout temps l'ont voulu les convenances des lieux, et la convoitise du maître moderne de l'Égypte fut encouragée par la situation même de la Syrie.

On sait que jamais cette contrée n'avait été complétement assujettie à l'administration ottomane. Toujours facile à conquérir, toujours malaisé à soumettre, le sol en est anarchique. Des montagnes, citadelles de la résistance nationale ou d'une concurrence indigène au despotisme étranger ; de grandes villes, sortes de républiques industrieuses et commercantes, tempérant l'oppression du gouvernement par l'habitude de la révolte ; aux portes des villes le désert ouvrant aux factieux une retraite sûre ou poussant soudainement comme un tourbillon de sables l'invasion de son indépendance pillarde; au pied des montagnes ; un littoral moins inféodé aux flottes du Grand Seigneur qu'à leur domination altière; telle avait été, telle était encore la Syrie. Enfin, depuis la fortune de Djezzar, si heureusement éprouvée par le canon français, Saint-Jean-d'Acre était le siége d'un pachalik presque indépendant de Constantinople; or, des mains du successeur de l'aventurier albanais, ce petit État venait d'échoir à un jeune insensé qui signalait par la rébellion ouverte son avénement à l'héritage d'une longue impunité. Cette occasion de s'immiscer dans les affaires de la province voisine pouvait-elle vainement s'offrir à Méhémet-Ali ?

L'honneur de châtier la rébellion d'Abdallah et les dépouilles du rebelle, voilà ce qu'il se hâta de solliciter avec tous les dehors d'un serviteur dévoué

de l'empire. Mais le dévouement d'un tel serviteur fit ombrage à un gouvernement affaibli. D'ailleurs le sultan, si jaloux de conquérir la plénitude de l'autorité monarchique sur les grands feudataires de l'Anatolie, répugnait à l'agrandissement d'un vassal plus puissant que les Déré-beys qu'il avait dégradés de leurs fiefs héréditaires. Irrité d'un refus, le pacha se résolut à conquérir ce qu'il lui était interdit de mériter, et dès ce moment, à travers toutes les occupations qui divertirent une inquiète activité, il s'étudia à préparer son usurpation.

Il serait trop long d'énumérer ses patients et tortueux acheminements à l'exécution de son plan ; qu'il suffise de mentionner son art à cultiver à la fois l'amitié de l'émir des Druses et l'inimitié du pacha d'Acre. Bientôt une querelle avec Abdallah, au sujet de quelques fellahs dont il réclamait l'extradition, un arrêt de la Porte en faveur du pacha syrien, lui furent un prétexte de se faire justice lui-même ; déjà prêt, vers la fin de 1831, entre l'empire saignant de la guerre de 1829 et l'Europe distraite de tout autre mouvement que de ceux de 1830, il lança son fils Ibrahim en Syrie.

Surprise par la brusque ouverture de cette campagne, mais fidèle à son système de temporisations diplomatiques, la Porte hésita d'abord, et bientôt, comme si elle eût résolu de punir Abdallah par le pacha d'Égypte en réservant l'instrument de sa justice à une vindicte éclatante elle déclara la guerre à l'assiégeant sans porter secours à l'assiégé. Vainement de sages conseillers supplièrent-ils le sultan, plutôt que de compromettre l'empire par une guerre civile, de le pacifier par des concessions que légitimaient les traditions reçues ; leurs voix furent étouffées par le trop fameux ministre Khosrew. Naguère Méhémet-Ali l'avait supplanté dans le gouvernement de l'Égypte, outrage dont son âme conservait le souvenir aussi fidèlement que sa jambe boiteuse gardait la trace d'une périlleuse évasion par la fenêtre de son palais du Caire ; son ennemi personnel fut proclamé l'ennemi de l'État. D'ailleurs un autre motif l'incitait au parti des hostilités. L'organisation des troupes régulières ou du *Nizam* était son œuvre, les officiers étaient ses créatures, et il ambitionnait de les soumettre à une expérience dont le succès tournerait à sa gloire, dont l'insuccès retomberait uniquement sur le général en chef. Voilà par quelles intrigues et dans quelles vues se décida cette guerre fatale !

Peu de temps avant l'écroulement des murailles de Saint-Jean-d'Acre, une armée fut réunie à Konieh. Nombreuse, composée d'irréguliers appelés de toutes les parties de l'Asie et de troupes régulières bien exercées, il ne manquait à cette armée qu'un général. L'ancien aga et le célèbre exterminateur des janissaires, Husseïn, avait été choisi pour la diriger. Brave, mais sans connaissance et sans génie, secrètement antipathique à la nouvelle organisation militaire, il était ridiculisé par les officiers de la jeune école européenne comme un ignare tacticien de l'ancien régime. Investi sous le titre inusité de *serdari-ekrem* des pouvoirs les plus étendus, il se sentait, au milieu de son état-major, surveillé par les yeux et enlacé dans les fils de l'astucieux Khosrew. Rien ne soutenait l'appareil de son autorité illusoire que la terreur de sa férocité, et lui-même semblait se dédommager de son impuissance au commandement en se continuant dans sa gloire d'exterminateur par la minutieuse

persécution de tous les débris suspects du janissariat. Aussi l'armée avait-elle peu de confiance dans ses chefs ; les uns étaient trop jeunes pour être expérimentés et le vieil Husseïn, selon le dire du camp, *était une bonne lame de damas aujourd'hui dans son fourreau.*

Cependant l'espoir du succès était unanime, non qu'il fût inspiré par l'anathème religieux de Mahmoud contre Méhémet-Ali ; l'armée au contraire s'entretenait avec admiration de la gloire du pacha qu'elle regardait comme injustement excommunié, et disait que le souffle du sultan, autrefois suffisant pour terrasser un rebelle, avait perdu de sa force depuis que l'esprit d'innovation l'avait altéré. Ce qui lui répondait de la victoire, c'était son profond mépris pour les Arabes. Vils esclaves qu'elle menaçait d'un prompt châtiment, les Égyptiens, grêles, petits, souvent défigurés par l'ophthalmie, n'étaient désignés que sous le nom de paysans aveugles (*keur fellah*), et tout soldat turc croyait valoir mieux que dix soldats arabes. Enfin l'armée franchit le Taurus.

Certes, à ne considérer cette guerre que comme le duel d'un vassal et d'un suzerain, le droit était pour le sultan, et le pacha n'avait en sa faveur que l'insolence du fait ; il est donc essentiel de rétablir tous les termes de la question.

A cette heure même l'empire ottoman subissait la peine de son origine. Né d'une conquête qui demeura campée parmi les vaincus sans avoir pu s'assimiler tant d'éléments hétérogènes, il se trouvait ébranlé par une foule de soulèvements. La Servie, la Valachie, la Moldavie, successivement détachées du faisceau de Stamboul : la Grèce qui s'en était arrachée en menaçant de le briser ; les côtes des Tcherkesses abandonnées à la Russie ; Alger se perdant comme une colonie lointaine ; tels étaient les inévitables démembrements d'une puissance sans cohésion, et le tour des Arabes était venu de se racheter en la frappant de nouveaux coups. Dispensons-nous de prêter à Méhémet-Ali des sympathies pour les Égyptiens ou de dissimuler l'énormité des sacrifices qu'il leur imposa dans l'intérêt de son ambition. En se servant d'eux il avait bien dû les servir lui-même, et les Arabes, au lieu de s'affranchir par l'anarchie, arrivaient plus sûrement à leur émancipation en traversant son despotisme. Déjà les habitants des bords du Nil étaient relevés d'une longue déchéance, et si, par une sorte de loi géographique, l'Égypte aspirait à se rattacher la Syrie, la communauté de race, de langue et de haine contre la domination turque ne sollicitait pas moins impérieusement cette réunion. Ainsi, à mieux juger les choses, le sultan était l'expression de la perpétuité de la conquête ottomane, le pacha était le glaive de la protestation d'une race conquise, et au-dessus de la question du vassal et du suzerain planait une moralité supérieure au droit de l'un comme à la conscience de l'autre.

Dès son entrée en Syrie, Ibrahim avait recueilli les fruits de la haine inspirée par les Osmanlis ; aux yeux des populations, il était le vengeur de leur propre cause, et leur antipathie native, accrue par une longue oppression, éclatait en enthousiasme pour le bras suscité de Dieu contre la race des tyrans. A peine Saint-Jean-d'Acre emportée, il se montrait devant Damas et la ville sainte ouvrait ses portes ; à Damas même il reçut d'Alep une soumission anticipée qu'il eut hâte de ratifier par ses armes.

Mais tandis que les habitants d'Alep appelaient Ibrahim, le séraskier de cette ville, campé sous les murs de Homs, l'attendait au passage à la tête de 15,000 irréguliers. Déjà l'avant-garde de l'armée turque, commandée par Méhémet, jeune favori de Khosrew, s'était portée jusqu'à Hamah et abandonnait cette position pour opérer sa jonction avec le camp de Homs. Ce fut avec ardeur qu'elle marcha au-devant de l'ennemi : *Nous allons en Égypte*, disait le jeune général, et tel était l'espoir des troupes. Or l'Égypte arrivait. Le bruit de l'apparition d'Ibrahim surprit les deux généraux en chef dans le cérémonial prolongé de leur première entrevue et les soldats dans la confusion d'une halte récente. Offerte et acceptée, la bataille, au bout de trois heures, était perdue pour les Turcs. L'intrépidité de leurs régiments et quelques manœuvres remarquables ne purent tenir contre l'impétuosité disciplinée des Égyptiens et la savante attaque d'Ibrahim. Ce fut une déroute complète, et cette déroute, précédée du pillage de leurs propres tentes, se continua dans la vallée de l'Oronte et sur la lisière du désert avec un désordre effroyable, réguliers et irréguliers se battant et se dépouillant entre eux, les généraux se sauvant chacun de son côté; et, pour mettre le comble à ces scènes multipliées de panique et de brigandage, les hordes errantes des Anezés s'élançaient de toutes parts sur les vaincus livrés à leur rapacité sanguinaire.

Grâce au court réveil de l'énergie de Husseïn, Alep recueillit les restes de l'avant-garde, le corps d'armée encore intact les rallia. Mais le triple fléau d'une défaite imprévue, du choléra et de la famine avait démoralisé les Turcs. La ville ne voulait fournir à leurs besoins que sur argent comptant; à toutes les promesses du serdari-ekrem le conseil municipal objectait que la Porte n'avait point soldé les bons dont elle s'était contentée pour le prix des fournitures faites à l'expédition dirigée contre les Français en Égypte, et le terrible exterminateur des janissaires, trop faible pour exiger, lui reprochait de profiter du malheur des Turcs et de *prendre le malade au lit*. Tandis qu'Alep surfaisait et que Husseïn marchandait, Ibrahim s'avançait; on n'osa l'attendre. Ce ne fut qu'aux portes mêmes de la Syrie et de l'Anatolie, sur les flancs de la montagne qui domine le golfe d'Alexandrette, que les Turcs se rallièrent une dernière fois; avec la même supériorité de courage et de tactique, Ibrahim les força dans la redoutable position de Beylan. Une seconde déroute, plus désastreuse que la précédente, entraîna au delà du Taurus un pêle-mêle de soldats et de généraux, et Husseïn lui-même fuyant la rage au cœur et la honte sur le front. Ibrahim restait maître du champ de bataille, et ce champ de bataille était la Syrie.

A ces nouvelles, la Porte fut effrayée; mais, la fierté blessée du sultan et la rancune opiniâtre de Khosrew, mieux écoutées que les conseils de la prudence, interdirent toute composition avec la rébellion victorieuse. Méhémet-Ali en fut étonné; pour courber sa tête triomphante devant le pardon d'un maître vaincu, il n'attendait que la satisfaction due à ses succès, et pour l'obtenir il lui fallait, après avoir vaincu les généraux du sultan dans une première campagne, s'attaquer désormais à la majesté même du monarque. Si Méhémet-Ali se rencontra à la hauteur de ce rôle d'audace, ce fut du moins l'aveugle imprévoyance de Mahmoud qui lui imposa ce nouveau personnage.

Jamais la Porte ne déploya peut-être autant d'activité. Des troupes aguerries furent dirigées des provinces d'Europe sur Konieh, où s'étaient concentrés les débris des corps dispersés en Syrie ; les pachas de l'Asie eurent ordre d'occuper d'importantes positions, et le commandement en chef de la nouvelle expédition fut donné au grand visir qui venait de réduire les troubles de l'Albanie. Entre tous les généraux de l'empire, Reschid-Méhémet était le plus célèbre par sa bravoure, ses talents, le bonheur de ses armes, et il était adoré des soldats. Aussi, plusieurs d'entre eux qui avaient servi sous ses ordres en Europe ne pouvaient retenir leurs larmes en le voyant à la tête de cette entreprise désespérée : « Nous pleurons, lui disaient-ils, que vous veniez trop tard ; c'est fini de nous. » — « Courage, répondait le grand visir, tant qu'il y a du sang dans les veines, rien n'est perdu. » Mais sa popularité, sa bravoure expérimentée, les proclamations solennelles du sultan, ne pouvaient ranimer la confiance dans le succès, et l'opinion publique semblait d'accord avec celle qu'avait ainsi exprimée un vieux mollah de Konieh : « Lorsque les plantes révélèrent à Lockman leurs propriétés médicinales, aucune ne lui dit : J'ai la vertu de guérir un cadavre. Reschid-Méhémet est un autre Lockman, mais notre empire est un cadavre ! »

On sait comment se réalisèrent ces pronostics. Ibrahim, après avoir franchi les défilés du Taurus, livra une bataille décisive ; emporté par sa fougue héroïque, le grand visir fut pris et les Turcs furent anéantis. En six mois, Méhémet-Ali avait eu raison de deux expéditions formidables ; parti en juin de Saint-Jean-d'Acre, Ibrahim vers la fin de décembre occupait Konieh en vainqueur. Si le vassal triomphait du suzerain, une race conquise, au grand étonnement de la race conquérante, s'était rachetée de son avilissement sur trois champs de bataille. En vertu de ce triple arrêt de la victoire, l'Égypte et la Syrie appartenaient à l'heureux rebelle. C'était donc une nouvelle scission qui se prononçait dans l'empire entre la région du sud et la région du nord, et, chose singulière, c'était aux portes de Konieh, de ce berceau de la puissance des Osmanlis, que s'accomplissait le déchirement de l'État fondé par leurs conquêtes, maintenu par leur savante oppression ! Deux mois ensuite, le traité de Kutahyeh, en consacrant les résultats de cette mémorable journée, rétablit à la fois l'ordre et la paix dans l'empire.

Tout pouvait-il donc être fini ? Était-ce vainement que Méhémet-Ali avait été réduit à pousser les flots de son Égypte jusqu'au voisinage du Bosphore, et que, de refus en refus, son ambition avait cheminé par des voies toujours plus larges? Après avoir ébranlé le trône impérial, il se crut digne du rang souverain, et, l'œuvre de sa fortune et de son génie, il prétendit la perpétuer légitimement dans sa famille, lui qui avait pu consommer une usurpation sur la dynastie des Osmanlis ! Combien de fois ce vœu d'indépendance ne fut-il pas porté depuis 1833 à la barre de l'Europe et devant les conseils de la Porte ! La prudence de l'Europe l'a repoussé, et le sultan, trop fier pour partager l'empire, éclairé par une coûteuse expérience sur les suites des pétitions de son vassal, s'est tenu sur ses gardes ; déjà même il le prévient, également jaloux de ressaisir deux magnifiques fleurons de son diadème, et d'assouvir la vengeance de tant d'injures accumulées. Est-il vrai que Mahmoud se soit proposé de déployer l'étendard du prophète en signe de la sainteté de son entreprise ? Nous l'igno-

rons; mais serait-il surprenant que dès la première hostilité, Méhémet-Ali, impatient de sa position précaire, proclamât audacieusement son indépendance, et, tirant l'épée en jetant le fourreau, jouât sa tête pour la couronne?

Ne craignons pas de revenir encore une fois sur l'appréciation morale de cette querelle. Si l'impartialité ne découvre dans ces deux potentats que deux égoïsmes en présence, l'égoïsme du premier est ligué avec le génie oppresseur de la conquête contre une race généreuse qui s'est noblement revendiquée par les armes, dans les ateliers et dans les écoles; l'égoïsme du second a pour sanction l'intérêt même de cette race dont le développement importe à sa grandeur. Plus les Arabes ont payé cher l'initiation à une existence nouvelle, moins il convient que le fruit de tant de sacrifices avorte sous le retour de l'onéreuse suprématie ottomane. Et qu'on ne l'oublie pas! le despotisme de Méhémet-Ali a si puissamment absorbé tout autre despotisme que le sien, que, sur la terre d'Égypte et de Syrie même, l'engeance des tyrans subalternes de toutes les nations a disparu pour laisser face à face la population indigène et un seul maître, un seul turc, lui! Si donc le sacrifice de Méhémet-Ali devenait jamais nécessaire, qu'il s'accomplisse en vue de l'avenir de la race arabe; l'immoler au sultan, ce serait frapper deux victimes, un homme et une population!

Mais quoi, ne s'agit-il que de Mahmoud et de Méhémet-Ali? Une question orientale pourrait-elle aujourd'hui n'être pas une question européenne? Visible ou cachée, active ou inerte, oui, l'Europe est là présente ou elle accourt; cette querelle, d'une main elle l'a préparée, de l'autre elle a voulu la retenir; et, tandis qu'à la grande joie des uns, au grand regret des autres, la carrière des aventures se rouvre en Orient, savons-nous si ce combat n'est pas le prélude d'un inévitable conflit entre toutes les diplomaties qui commencent à ranger leurs gros vaisseaux aux abords de la lice?

Tranchons tout discours inutile : personne, à cette heure, n'ignore quelles sont en Orient les prétentions de la Russie et quelles sont les prétentions de l'Angleterre. L'Angleterre s'habitue chaque jour davantage à regarder la Syrie et l'Égypte comme un lien heureusement retrouvé entre la métropole et les colonies de l'Inde, comme la gauche de son système asiatique contre le système septentrional qui la tracasse en Perse, l'inquiète au cœur même du Bengale et la menace de loin à travers les murailles de la Chine. De son côté, la Russie veut écarter la concurrence britannique des bords du Nil et de l'Euphrate, et le sultan, dans son zèle imbécile contre un vassal, est le missionnaire de l'influence russe sur toute cette région du vieil empire. S'il est vainqueur, c'est pour la Russie qu'il aura vaincu, et ne faudrait-il pas être aveugle pour ne pas voir entre les mains de la Russie la poignée de l'épée qu'il lève sur la tête de ses pachas? Serait-ce donc la calomnier que de lui prêter une égale habileté à flatter la haine altière du suzerain et à caresser le rêve d'indépendance du vassal afin de les mettre aux prises en dépit des représentations du reste de l'Europe? Tenant entre ses mains les deux champions de l'Orient, si le sultan triomphe, elle a partie gagnée; s'il est vaincu, son pis-aller est de lui vendre une seconde fois ses secours, et elle gagne toujours; à moins que s'interposant à propos comme médiatrice, elle ne cherche aux bords du Nil un autre Unkiar-Skelessi pour y forger la chaîne qui rattacherait au trône de Pétersbourg un

nouveau vassal, dût-elle obliger Mahmoud à reconnaître l'indépendance de Méhémet-Ali en les pliant l'un et l'autre sous sa haute suzeraineté. Tout cet appareil déployé n'est peut-être que le voile derrière lequel la Russie s'achemine à ses fins, que le prologue obligé d'une comédie diplomatique qu'elle joue dans l'ombre à son profit. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de manifeste, c'est que les circonstances actuelles sont grosses d'énormes bénéfices pour elle, et peut-être nous appartient-il, à nous qui n'avons jamais professé à l'endroit de cette puissance la doctrine de la peur et de la négation, de signaler avec quelqu'autorité cette tendance à une irradiation démesurée de son influence.

Et c'est parce que nous savons bien quelles sont les fatalités européennes qui pèsent sur l'Orient que nous n'avons pas encore supputé les chances des deux adversaires, dont un ascendant supérieur prime ou la défaite ou la victoire. Toutefois passons-les rapidement en revue, s'il doit en ressortir pour la France un avertissement plus net de prendre un rôle actif à travers cette complication de démêlés, et de ne plus se rendormir, la paix ne fût-elle pas rompue, dans ce sommeil d'opium de la doctrine d'un *statu quo* oriental.

Si les Turcs, éclairés par les désastres de 1832, savent éviter la répétition des mêmes fautes et des mêmes imprévoyances, l'issue de la lutte reste indécise. Déjà ils se sont arrachés à leurs habitudes de temporisation et l'avantage de l'initiative est acquis au sultan. Le Taurus est tourné : aujourd'hui c'est des bords de l'Euphrate que l'invasion turque peut se diriger sur Alep ou sur Damas. Un coup heureux sur l'une des capitales de la province risque de provoquer des soulèvements fomentés de longue main et de faire éclater les mécontentements d'une population qu'a indisposée le régime administratif du pacha, qu'ont irritée les rigueurs nécessaires de sa police contre les mœurs pillardes ou belliqueuses des montagnes. A titre d'agresseur du pouvoir établi, le sultan, comme naguère Méhémet-Ali, aurait nécessairement un auxiliaire dans l'esprit remuant de la Syrie. Ibrahim a donc contre lui l'armée ennemie forte de sa position et des renforts qu'elle recevrait du nord ou du sud; il a contre lui le champ de bataille même. Pour lui, il a l'ascendant de son nom glorieux, la supériorité incontestable de discipline de ses troupes, la confiance des soldats et la soumission des officiers, un bon nombre de lieutenants aguerris, et, entre eux, l'ancien officier français, aujourd'hui Soliman-Pacha, qui dirigea en homme de génie la campagne de 1832. Mais, sous peine de trahison de la part des colonels turcs, de désertion de la part des soldats, d'insurrection de la part du pays, il doit vaincre toujours et vaincre à coups décisifs. Ajoutons enfin que l'épuisement de la population égyptienne ne lui permettrait pas de soutenir une guerre prolongée !

Lorsque tout est aussi grave en Orient, certes la France ne se destine ni à une oisive neutralité, ni au rôle subalterne de second de l'une des deux puissances européennes, ni au personnage niaisement dévoué de conservateur de l'empire ottoman. Qu'il nous soit permis de l'exprimer : il y aurait pour la France une insigne duperie à caresser obstinément la superstition de son antique alliance avec Constantinople. Est-ce donc cette Babylone prostituée à l'influence étrangère que notre politique irait aujourd'hui courtiser, dans le fol espoir de rompre le charme fatal qui la retient entre les bras de la Russie, au prix même

de nos récentes sympathies pour Méhémet-Ali, disons mieux, pour la race arabe dont il n'est à nos yeux que le représentant, au prix de toutes les prétentions que le souvenir de nos intérêts et de notre gloire doit nous inspirer sur cette région méditerranéenne? Ah! que la Russie, dans de telles circonstances, se réjouirait de nos ménagements envers son alliée, et combien elle a dû depuis quelques années sourire de l'Europe toujours prête à tout sacrifier à la chimère de l'intégrité d'un empire qu'elle reste ainsi maîtresse d'absorber tout entier ou de démembrer à propos!

Dût la France se brouiller avec la Porte, la France ne peut consentir ni à l'expropriation complète ou partielle de Méhémet-Ali et de sa famille au profit du sultan, c'est-à-dire de la Russie, ni à l'inféodation de Méhémet-Ali à cette puissance. Grâce à sa brave et savante marine, grâce aux alliances qui ne lui manqueront pas, elle doit à la civilisation, elle se doit à elle-même de prévenir par tous les moyens cette confiscation d'une nouvelle portion de l'Orient. Et c'est là, sur les côtes de la Syrie et de l'Égypte, que ses escadres ont à arborer un pavillon protecteur. Qu'on y songe bien; la question de 1832, en se retournant du nord au sud, entraîne avec elle un déplacement de nos efforts diplomatiques ou même de nos forces maritimes. Ainsi posés, nous verrons. En vérité, lorsque toutes les ambitions travaillent à prendre, siérait-il à la France de tenir la main fermée et de faire la petite bouche? Ce serait se trahir, ce serait trahir l'équilibre européen qui résulte également, soit du maintien de ce qui est, soit d'une distribution harmonieuse de ce qui ne saurait durer.

E. Barrault.

(Extrait de la *Revue du XIX*e *siècle*.)

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juin 1839.

L'indécision continue de régner dans la chambre et dans le ministère, et tout le monde semble attendre quelque revirement qui permettra à chacun des ministres de prendre la place qui lui convient dans le cabinet, et où il pourrait se rendre utile. On voit donc que rien n'est changé dans notre situation politique, et que nous nous trouvons, pour plus de ressemblance, en face de cette nécessité d'une modification ministérielle à laquelle s'est refusée trop opiniâtrément l'administration du 15 avril; car c'est ainsi qu'elle a abrégé de beaucoup la durée de son existence.

Ainsi que faisaient les ministres du 15 avril, les membres du cabinet actuel reconnaissent, dit-on, que le ministère ne pourrait durer tel qu'il est; et l'on assure que M. le président du conseil admet avec une rare sûreté d'esprit et de sens que la première modification ministérielle qui doit avoir lieu est le changement du ministre des affaires étrangères. Il nous répugnerait de passer derrière le rideau, et de rapporter ce qui se dit hautement dans la salle des conférences et dans les couloirs de la chambre, et nous ne parlerons pas des espérances contraires qui s'élèvent, ainsi que des efforts que l'on tente pour faire que le mouvement ait lieu à droite ou à gauche. Nous ne dirons donc rien de l'influence que M. Guizot exerce, assure-t-on, sur M. le maréchal Soult par la voie de l'*ascendance,* et de la mésintelligence qui se serait élevée entre cet homme d'État (nous parlons de M. Guizot) et M. le duc de Broglie, qui se serait exprimé en termes forts vifs sur les tristes résultats de la coalition. Il nous suffira de suivre le mouvement des affaires pour reconnaître les dispositions des membres du cabinet. Il ne se peut pas qu'une influence politique quelconque s'exerce sans qu'on en découvre bientôt la source par les effets; nous saurons donc bientôt si c'est à M. de Broglie, à M. Guizot, ou à un troisième personnage politique qui reste hors de toutes les intrigues et s'éloigne aujourd'hui même de Paris, que reviendra la succession du ministre des affaires étrangères, déjà vacante en quelque sorte depuis la séance d'hier.

Le discours prononcé par M. le maréchal Soult dans cette séance de la chambre des pairs, n'a sans doute rien compromis, et l'on ne peut que louer

sa réserve. Nous ne sommes pas bien sûrs toutefois que ce langage si mesuré s'accorde en tout point avec les paroles qu'on dit avoir été prononcées dans les bureaux de la chambre des députés par M. le président du conseil et par M. le ministre de la marine, à l'occasion du crédit de dix millions. M. Passy disait hier, dans la chambre des députés, qu'il n'y a pas d'opinions individuelles dans le conseil. Il nous semble, au contraire, que nous ne voyons guère se produire que des opinions individuelles de la part des ministres, et qu'elles se présentent même quelquefois sous deux aspects différents. Nous pourrions en trouver la preuve dans le discours de M. le maréchal Soult.

On a rapporté que, dans les bureaux de la chambre des députés, les ministres de la marine et des affaires étrangères, ayant été amenés à donner quelques explications au sujet du crédit de dix millions, avaient déclaré que le ministère entendait envoyer des vaisseaux le long des côtes d'Espagne, et donner aux capitaines des instructions d'après lesquelles ils seraient autorisés à débarquer au besoin leurs hommes pour assister le parti constitutionnel. Ce fait n'a pas été démenti par le ministère. Il en résulterait que le cabinet du 12 mai entrerait dès à présent dans les principes du programme formulé par M. Thiers, et que c'est la politique de ce dernier, repoussée dans la crise ministérielle par M. le maréchal Soult, qui prévaudrait maintenant. M. Thiers n'entendait faire rien de plus, et le ministère ne ferait rien de moins. D'où vient donc que M. le maréchal Soult a déclaré à la chambre des pairs qu'il était contre l'intervention, contre la coopération, que c'est là son système, et que le ministère s'est formé sous les auspices de cette politique à l'égard de l'Espagne? Faire la politique de M. Thiers dans les bureaux de la chambre des députés, faire la politique de M. Molé dans la chambre des pairs, est-ce là, nous le demandons, un système politique?

Quant à la question d'Orient, le ministère paraît s'être conformé, dans le sein de la commission des députés, à la réserve qu'il a montrée à la tribune des pairs, et s'être renfermé dans cette simple déclaration : le maintien de l'empire ottoman. En conséquence, le ministère se serait borné à communiquer, dit-on, le texte du traité de Kutaya, déjà connu et publié, et un hatti-schérif du sultan au sujet de l'investiture de la Syrie ou d'une autre province. Les hommes modérés et circonspects, faisant la part des embarras du cabinet, se sont contentés, dit-on, de ces communications. Un député doctrinaire, M. Janvier, aurait seul insisté avec une vivacité extrême pour la communication des pièces diplomatiques, et le discours qu'il aurait prononcé en cette occasion serait de quelque intérêt, car il aurait été formulé fidèlement, dit-on, sur l'opinion de M. le duc de Broglie.

Ce système consisterait à marcher entièrement et sans restriction avec l'Angleterre, à lui proposer une alliance offensive et défensive à l'égard de l'empire turc, et à établir, de concert avec notre alliée, que toute entreprise contre cette puissance serait un *casus fœderis* qui nécessiterait une intervention armée. L'Autriche, qui a signé récemment un traité de commerce avec l'Angleterre, serait invitée à souscrire à cette alliance, et à en accepter les conditions. On espérerait soustraire ainsi la Servie, la Modalvie, la Valachie à l'influence de la Russie. Un journal doctrinaire reproduit aujourd'hui ces vues,

et il est permis de regarder les réflexions de cette feuille comme la suite et le développement du discours prononcé par M. Janvier. D'après ces vues, la Porte serait comprise dans l'alliance, qui serait quadruple, si l'Autriche y accédait. L'ouverture des Dardanelles en serait la première condition, car les intérêts commerciaux des puissances devraient, selon l'usage établi, être protégés par des croisières dans la mer Noire comme ailleurs. La Russie jouirait d'ailleurs, comme les autres puissances, du passage des Dardanelles, et ses vaisseaux pourraient y passer pour se rendre dans la Méditerranée. Des stations anglaise et française suffiraient pour rassurer Constantinople sur les visites des escadres russes dans cette partie de la mer Noire. La justice se trouverait donc répartie également, les droits des tiers assurés; et si la Russie, ajoute-t-on, se trouvait disposée à la résistance, ce serait un fait heureux, car elle ne doit sa force qu'à l'indécision où est l'Europe depuis dix ans.

Ces considérations et ces vues, émises dans la presse et dans la commission de la chambre, vues qu'on dit émanées de M. le duc de Broglie, trancheraient sans doute d'une manière favorable les embarras qui se présentent depuis tant d'années en Orient, et il serait à désirer qu'elles fussent toutes praticables. Mais le sont-elles? Voilà la question. On a parlé d'une note remise, il y a quelques années, par la France, dans laquelle le gouvernement français déclarait ne pas reconnaître le traité d'Unkiar-Skelessi, quant à ce qui nous concerne. Cette note, si elle a été remise, tendait, en réalité, à prévoir le cas d'une guerre entre la Russie et une des puissances, et à déterminer d'avance la conduite de la France, si la Porte Ottomane lui interdisait alors l'entrée de la mer Noire, en vertu du traité en question. La note serait assurément fort digne, et du point de vue de l'avenir, elle aurait son utilité. Toutefois le programme du parti doctrinaire va plus loin. Il est également fort digne de la France, et nous désirerions voir prendre des résolutions aussi nettes dans toutes les grandes occasions; mais ce projet, tout digne et tout français qu'il soit, rompt le *statu quo* que toute la diplomatie européenne s'efforce en ce moment de maintenir. Cette affaire d'Orient est, en effet, si délicate, si hérissée de difficultés de tous genres, qu'aux yeux des cabinets intéressés à la paix, le comble de l'habileté a paru jusqu'à présent de maintenir les choses telles qu'elles sont. Or la Porte se trouve avoir conclu avec la Russie un traité de défense mutuelle, et ce traité expire dans deux ans. La Porte doit-elle le rompre aujourd'hui, pour entrer dans une alliance offensive et défensive d'où la Russie serait naturellement exclue, puisque, il faut bien le dire, c'est pour lui résister au besoin que cette alliance aurait lieu? N'est-ce pas alors un cas de guerre entre la Russie et la Porte, et si la guerre est allumée, que devient le *statu quo?* Il ne faut donc pas se dissimuler que la mesure proposée est un changement de ce qui existe en Orient et en Europe, une résolution vive et tranchée, et une médiation de haute main qui peut tout enflammer; politique bien plus ardente que celle de M. Thiers à l'égard de l'Espagne, même quand M. Thiers en était encore aux idées d'intervention. Si c'est là, comme on l'annonce, la politique de M. de Broglie, ce serait assurément, puisqu'on en est à chercher un ministre des affaires étrangères, M. Thiers qui serait le plus modéré. La politique de M. Thiers est cependant bien anglaise, c'est-à-dire qu'elle se base

sur l'alliance des deux nations ; mais elle ne va pas jusqu'à tout risquer tout à coup, sur une question où la France est toujours un peu moins directement intéressé que l'Angleterre.

On doit peu compter sur l'Autriche, qui ne peut s'empêcher de voir dans l'alliance de la France et de l'Angleterre l'union des forces constitutionnelles ; mais le traité en question pourra être conclu entre ces deux dernières puissances, et peut-être les bases en seront-elles jetées, si elles ne le sont déjà. Mais annoncer hautement le dessein d'entraîner spontanément la Turquie dans cette alliance, quand un traité la lie, malgré elle il est vrai, c'est rendre impossible toute conclusion. Le principe de l'intégralité de l'empire ottoman, établi par la France et l'Angleterre, suffira aux dangers du moment, et les négociations, qui seront longues, feront, s'il se peut, le reste. Si la France et l'Angleterre s'étaient appuyées sur ce principe, lors des attaques du pacha d'Égypte contre la Porte, le traité d'Unkiar-Skelessi n'eût jamais été signé; mais la Turquie ne résistera aux instances qui lui seront faites par la Russie, pour le renouveler, que lorsqu'elle sera bien assurée de la protection des alliés plus désintéressés qui se présentent. A cet effet, on a dû et on doit encore s'occuper d'effacer de fâcheux antécédents, tels que l'abandon où on l'a laissée, et ce n'est pas l'affaire d'un jour. Il n'y a donc encore, à l'égard de la Turquie, qu'une politique d'attermoiement à pratiquer, et l'on n'arriverait pas au but par le moyen un peu brusque que propose le parti doctrinaire. On ne doit pas le blâmer de montrer des sentiments nationaux ; mais l'exagération est dangereuse, même dans le bien, et nous avons vu qu'en ce qui est de l'Espagne, une politique qui semblait hardie, a écarté longtemps et écarte encore des affaires un des hommes les plus distingués de la chambre.

Nous avons dû donner de l'importance à cette opinion, car ce n'est sans doute pas sans dessein qu'on l'a mise sous le patronage de M. le duc de Broglie, Le nom du noble duc a été souvent prononcé depuis quelques jours, et nous n'avons éprouvé aucun étonnement en lisant dans les feuilles des départements qui ont eu des relations avec le ministère de l'intérieur, que les travaux sérieux nécessités par les nouvelles d'Orient amèneraient très-prochainement M. le duc de Broglie au ministère des affaires étrangères. Nous sommes de l'avis de M. le président du conseil, qui pense lui-même, dit-on, que le cabinet a besoin d'un ministre des affaires étrangères ; mais nous avouons franchement que nous ne voyons pas comment M. le duc de Broglie le consoliderait.

Même à part la crudité de cette politique d'Orient, dont il ne nous a pas été permis de constater l'authenticité, la présence de M. le duc de Broglie dans le ministère serait-elle de nature à satisfaire la majorité de la chambre? Le thermomètre de l'ingénieur Chevalier ne marquera pas toujours vingt-quatre degrés au-dessus de zéro, et le désir de regagner les champs ne rendra pas la chambre si parfaitement accommodante qu'elle semble l'être dans la présente session. M. le duc de Broglie ne pourra se passer, dans le conseil, de l'appui de M. Guizot. Il se rapprochera de lui en lui offrant un ministère, et la modification inévitable sera faite dans le sens de la droite. Est-ce bien là le résultat que désignaient les élections, et un tel cabinet pourrait-il résister aux débats de l'adresse dans la session prochaine?

Nous n'avons rien à opposer personnellement aux doctrinaires. Leurs fautes sont connues, et nous ne sommes pas ceux qui les ont jugées le plus sévèrement. Si nous craignons leur entrée définitive aux affaires, c'est qu'à notre avis l'irritation publique s'en accroîtrait en peu de temps, et que nous verrions s'augmenter l'influence des partis extrêmes. Nous plaçons aussi haut M. le duc de Broglie que personne puisse le faire ; mais notre avis est que, s'il est nécessaire, on doit lui donner la présidence. Un caractère aussi décidé que celui de M. le duc de Broglie doit le faire traiter autrement qu'en homme bon à boucher une lacune ; et, dans la combinaison actuelle, ce caractère, très-noble sans nul doute, offre plus d'un inconvénient. Résolu et persévérant sur certains point, M. le duc de Broglie l'est infiniment peu sur d'autres, et M. de Châteaubriant a dit de lui avec beaucoup de vérité : « M. de Broglie a de la peine à conclure, parce qu'il reste suspendu entre les doutes de son esprit et les scrupules de sa conscience ; indécision heureuse qui vient de l'intégrité. » L'intérieur du cabinet du 12 mai n'offre déjà qu'une lutte trop vive d'opinions, et M. de Broglie ne mettrait pas un terme à l'indécision qu'il montre dans les affaires. Le moyen de s'entendre si, après avoir mis en pratique la politique extérieure de M. Thiers qu'il avait combattue, le ministère exécutait celle de M. de Broglie ! et quel rôle jouerait le maréchal Soult qu'on verrait ainsi couvrir de son nom, et en si peu de temps, des phases si différentes ?

En voyant s'établir un ministère de coalition, nous avions pensé que M. Thiers et M. Guizot devaient y trouver leur place. C'est encore notre opinion. M. Duchâtel, homme spécial très-distingué, n'est pas assez maître dans son parti pour l'engager par sa présence aux affaires ; et nous le voyons, puisque le ministère est tiraillé d'un côté par M. de Broglie, et de l'autre par M. Guizot, du moins par leurs amis. D'un autre côté, M. Passy et M. Dufaure représentent le centre gauche au même titre que M. Duchâtel représente le parti doctrinaire, et ils l'engagent si peu, que la majorité du centre gauche ne semble pas très-favorable au ministère. On peut donc dire, sans blesser personne, que les deux partis ne se touchent aux affaires que par leur petit côté. Ne pourrait-il pas en arriver que nos affaires en devinssent un peu petites ? Parlons avec franchise. Nous n'avons pas été pour ce système de fusion, ou plutôt de confusion de tous les principes ; mais, puisqu'il a été adopté, nous en voulons la partie élevée, et nous la demandons dans une acception large. En admettant M. Thiers et M. Guizot dans le cabinet, le centre gauche et le centre droit s'allieraient par leurs idées ; ce seraient deux forces qui s'uniraient, et non deux faiblesses. Nous ne désirions pas voir les différents chefs de parti dans un même cabinet, nous l'avons dit souvent ; mais nous n'entendions pas que les seconds rangs entreraient sans eux aux affaires, et en souhaitant la présence des chefs, nous parlons dans l'intérêt des partis eux-mêmes. Quelle confiance inspirera le centre gauche quand M. Passy et M. Dufaure l'auront représenté aux affaires sans résultats avantageux pour le pays ? Et le parti doctrinaire recevra-t-il beaucoup de lustre de la présence d'un bon ministre des finances au ministère de l'intérieur ? On nous objectera peut-être que M. le duc de Broglie est un des chefs du parti doctrinaire, et que nous voyons des inconvénients à son entrée aux affaires. Nous en voyons en effet, et les voici :

c'est que M. le duc de Broglie, ministre des affaires étrangères, amène infailliblement M. Guizot et écarte M. Thiers, et il en résulterait un ministère doctrinaire, et non un ministère de coalition.

Nous ne parlons pas de la situation extérieure, qui demande, dans ces circonstances si critiques, une connaissance profonde des affaires générales, une plume exercée, pour présenter nos affaires et nos prétentions sous un jour favorable aux cabinets étrangers, une voix éloquente pour inspirer la confiance à la chambre et rassurer le pays. A nous en tenir aux affaires intérieures, ne voit-on pas, par le rapport fait à la chambre des pairs, que la direction et la surveillance du dedans exigent, non pas seulement un esprit juste et fin, non pas seulement une volonté ferme, mais un caractère qui ait fait ses preuves d'énergie et de force, une volonté qui ait déjà fait plier les partis. Sérieusement, tout en reconnaissant les hautes qualités des deux hommes dont on a garrotté en quelque sorte le mérite, en les plaçant où ils sont, avons-nous donc dans les deux départements de l'intérieur et de l'extérieur de quoi faire face à l'affaire du 12 mai et aux affaires d'Orient?

Pour l'Orient, nous en avons dit assez. Quant à notre tranquillité intérieure, il suffit de lire le rapport fait à la chambre des pairs par M. Mérilhou. Ce rapport, qui rappelle celui de M. de Marchangy, révèle toute notre situation. La conspiration permanente qui a fait couler le sang à Paris et à Lyon, qui a lancé des assassins contre la personne du roi, n'a fait qu'ajouter un acte à la terrible tragédie qui se joue depuis neuf ans. Le plan, les moyens, le but du complot, indiquent une audace, une activité et une persévérance sans exemple. Les idées insensées du parti républicain ne changent pas; mais ses moyens d'attaque et d'organisation se perfectionnent. Il faut donc que les moyens de défense et de police se perfectionnent également, ou l'ordre social pourrait être exposé à périr. Mais nous craignons que M. Duchâtel, qui a tant de qualités, n'ait pas toutes celles qu'il faudrait pour se faire redouter par des factions aussi exaspérées.

Nous espérons que toute la France lira le rapport de M. Mérilhou. Elle y puisera des enseignements utiles; elle saura ce qu'elle a à risquer en abandonnant le pouvoir, ou en permettant que le pouvoir s'affaiblisse et s'abandonne. Elle verra que tout se lie dans les crimes politiques qui ont été commis depuis neuf ans, et que ce n'est pas seulement au gouvernement qu'elle s'est choisi qu'en veulent les factions qui ont recours aux armes, mais à la société tout entière. Qu'on lise la lettre trouvée chez un des insurgés mortellement blessé dans la révolte, et qu'on médite sur l'esprit de la secte dont les membres s'écrivent ainsi : « Hâte-toi, mon cher ami; j'ai appris avec plaisir qu'enfin tu tournais tes regards du côté du soleil levant, du côté de cet astre du monde, lumière des intelligences dont, pour le moment, j'ai l'honneur d'être un sublime rayon. Hâte-toi, si tu ne veux pas le voir échancrer sans assister à la fête, car tout me dit qu'il se prépare dans les entrailles de la cité un jour de jubilation et de fièvre où nous pourrons nous enivrer du parfum de la poudre à canon, de l'harmonie du boulet, et de la conduite extra-muros de cette famille royale que nous enverrons probablement faire son tour de France pour lui apprendre à vivre. Ce soir les magasins d'armes antiques étaient ou plutôt sont gardés

par des compagnies de la ligne ; des rassemblements se forment, et de sourdes rumeurs, dans lesquelles on entend par moment les cris de liberté et de patriotisme, de république, d'*harmonie fourriériste*, circulent.... Enfin je te dis qu'il y a quelque chose de prêt à éclore... » Ce fragment dit assez le but des factions. En effet, l'association des familles ou des saisons, qui a fourni les insurgés du 12 mai, et dont les dispositions militaires, assez bien combinées, font supposer un effectif plus considérable qu'on ne l'a dit; cette association a laissé derrière elle toutes les nuances républicaines; les partisans de la république fédérative et de la convention sont dépassés, et Robespierre lui-même serait un suspect et un modéré dans la réunion d'hommes qui s'est constituée en familles et en pelotons sous des chefs mystérieux. D'après les renseignements fournis par les accusés eux-mêmes, d'après les écrits saisis dans leurs mains, les principes de l'association sont maintenant établis, et le rapport les expose tous dans le plus grand détail. On y jure haine à tous les rois et à tous les aristocrates, et on définit expressément comme aristocrates tous les riches qui constituent, disent les statuts, une aristocratie aussi dévorante que la première. Ainsi ce n'est pas la naissance qui donne, comme autrefois, un titre à l'échafaud. Quiconque a acquis honorablement une fortune, ou a hérité d'un bien acquis par ses pères, est une aristocrate, et la mort l'attend. S'il restait quelque doute, l'article 13 les explique clairement; le voici : « L'état social étant gangréné, pour passer à un état sain, il faut des remèdes héroïques ; le peuple aura besoin, pendant quelque temps, d'un pouvoir révolutionnaire. »

Des excès aussi inouïs, même après notre terrible révolution, ont un côté rassurant. C'est que la société est menacée tout entière, c'est qu'on veut la détruire à fond, c'est que nul de ceux qui y possèdent quelque chose, à quelque titre que ce soit, n'a l'espoir d'avoir la vie sauve et d'échapper à la spoliation. Ce n'est donc pas le moment de se demander avec stupeur ce que sont ces hommes qui demandent du bien-être à l'oisiveté et aux complots, qui veulent obtenir par l'assassinat ce qu'ils peuvent se procurer par le travail et par l'intelligence dans une société comme la nôtre. La société entière a le couteau sur la gorge, elle ne doit songer qu'à se défendre. Nous le disons surtout aux légitimistes, qui liront avec fruit le rapport de M. Mérilhou, il n'y aura pas de privilége, et tous ceux qui n'auront pas mis la main à l'édifice pour le soutenir périront sous ses débris. M. de Dreux-Brézé parlait hier de l'attitude de ce parti, important, disait-il, par le nombre, par les lumières et la fortune. Les lumières du parti légitimiste l'aideront alors à sauver sa fortune, et il se demandera sans doute, avant que de continuer son œuvre de désorganisation, si sa foi va jusqu'à se sacrifier tout entier, corps et biens, à sa croyance politique. La publicité donnée aux actes et aux principes des associations républicaines sera, nous n'en doutons pas, d'un très-bon effet en France. La société attaquée ainsi et avec cette rage s'unira plus étroitement, et contiendra une poignée de meurtriers aussi insensés que criminels ! La société s'organisera fortement, nous en sommes sûrs. Nous voudrions qu'il en fût de même du pouvoir. C'est là tout ce que nous demandons.

LES

VICTIMES DE BOILEAU (1).

Bâille-moi donc de ce nectar vermeil !
Car c'est mon feu, mon sang et mon soleil !
Oh ! qu'il est doux ! j'en ai l'âme ravie !
. . . .
Verse, garçon ! verse jusques aux bords !
— A la santé des vivants et des morts !
(Sainct-Amant.)

I.

Les Goinfres. — Marc-Antoine de Gérard de Saint-Amant.

Ce fut un poëte, hélas ! et un poëte perdu pour l'avenir. Il avait de l'esprit, un esprit ardent et fin ; il rimait d'une manière merveilleuse. La langue poétique se pliait et se roulait sous sa plume comme la matière fusible se tord et s'arrondit au souffle du verrier ; il savait beaucoup sur les hommes et les choses.

(1) Il n'y a pas, dans les annales intellectuelles de la France, d'époque plus importante et plus curieuse à observer que celle qui assura le triomphe de Boileau et de Racine, ligués contre les influences étrangères de l'Italie et de l'Espagne, contre l'hôtel de Rambouillet et Clélie. On retrouvera, dans la série que nous commençons aujourd'hui, tous les personnages qui soutinrent cette lutte. La plupart appartenaient à une époque antérieure ; en les renversant, on détrôna le passé. L'histoire des *Victimes de Boileau* sera donc en définitive l'histoire littéraire de la France, sous Richelieu et Mazarin, de 1610 à 1660.

ses. Faire la guerre et l'amour, mener la plus fringante vie d'aventure, amuser la romanesque princesse de Gonzague, plaire à la grande Christine, deviner l'italien et l'espagnol, être un peu Falstaff et un peu don Quichotte; paraître à la cour, hanter le cabaret, vivre dans un grenier, visiter les quatre parties du monde, et finir par expirer sans feu et sans lumière, sur le grabat de son taudis, rue de Seine, ne laissant après lui que son feutre, son épée, sa bouteille vide et deux volumes mal imprimés, voilà tout Saint-Amant. Qu'en dites-vous? N'est-ce pas une des bonnes figures de ce temps semi-héroïque dont Callot est le représentant?

Les Christine, les Marie de Gonzague, les Mlle de Montpensier, conviennent à Saint-Amant. Il les flatte, il les loue, il vit pour elles. Il dédie à Christine son principal ouvrage, une idylle héroïque. Toute la société du coadjuteur et de la fronde roule autour de lui. Pour amis, il a ces mauvais garçons du XVIIe siècle, qui ne peuvent ployer leur indiscipline à la règle nouvelle; sensuels, bachiques, aventureux, amusants, facilement amusés; pour lesquels Mme de Sévigné n'est pas sans faiblesse, et qui se détachent en arabesques d'or sur le fond sévère de la société naissante à la voix de Louis XIV. Malherbe, inquisiteur de la grammaire, les avait fort gênés. Boileau, le grand prévôt littéraire, aiguisait sa hache et mesurait ses forces pour les tuer. Malherbe et Boileau, esprits secs et rigoureux, vinrent demander compte de leur liberté aux Théophile Viaud, aux Sigogne, aux Saint-Amant, aux Voiture, aux Faret, aux Boisrobert, et leur dirent : « Où sont vos chefs-d'œuvre? Avec votre mignardise italienne, votre rodomontade espagnole, vos saillies bizarres, vos boutades éperdues, votre facilité folle, qu'avez-vous produit? » — Ceux-là, doués de tant de verve, de force, d'élan, bons rimeurs, spirituels, plaisants, quelques-uns poëtes, n'avaient rien à répondre. Ainsi le cardinal de Retz, interrogé par l'histoire, ne peut lui apporter comme trophée un seul résultat politique. Il ne lui reste que son nom et ses Mémoires; il a tout brouillé sans rien conquérir. Sa fertilité d'expédients l'a conduit à la banqueroute de sa fortune.

On aimerait à réhabiliter complétement les vaincus de l'histoire, Retz, Saint-Amant, Concini, Théophile; attendre le succès pour formuler son jugement, c'est bassesse d'esprit. Barbouillées de ridicule par la lie de deux siècles, vous avez pitié des victimes de Boileau; elles sont assez punies; qui oserait outrager de nouveau les pauvres cadavres de tant de gloire délabrée? Mais, cette pitié une fois accordée, le bon sens s'arrête et se tait. Le mauvais emploi de riches facultés offre une leçon grave. Elle mérite attention. J'ai relevé ces cadavres, et consulté les annales des vaincus; je rechercherai les motifs de leur défaite, le *pourquoi* de leur obscurité, quelquefois le mode de leur suicide. J'essayerai l'autopsie; je dirai comment cette vigueur s'est consumée, comment a péri cette génération ardente; j'examinerai ce qu'elle garde encore, sous la tombe, d'étincelles et de lueurs; ce que Dieu avait fait pour elle, et combien de génie ou d'esprit elle a jeté au caprice du vent; prodigue génération, génération de prodigues.

Sans l'étude curieuse des groupes littéraires qui ont précédé l'époque de Louis XIV, l'histoire de cette dernière resterait incomplète et insuffisante.

Évoquons donc ces groupes, vieux ennemis, curieux à ressusciter. Suivons leur procession folle : bergers, Amadis, amazones, poëtes crottés, petits pages, vieilles femmes philosophes, matelots poëtes, beaux esprits de ruelles, athées, fous de cour, grimauds en guenilles, spadassins espagnols, buveurs et goinfres intrépides ; tout cela était littérateur comme vous et moi, n'écrivait pas de journaux, faisait des triolets, amusait les dames et avait du génie ; écrivains sans jugement, qui préparaient le triomphe des intelligences sérieuses. La vieille mobilité gauloise éclata dans toute sa violence de réaction ; les sages furent excessivement sages, afin de compenser la furieuse extravagance qu'ils détrônaient. L'histoire des sages et des vainqueurs est écrite partout, et très-bien écrite; l'histoire des fous et des vaincus ne l'est pas : je la tente. Je redirai cette vive émeute de l'esprit français, entre l'époque de Henri IV et celle de Louis XIV; intervalle remarquable par sa verve diffuse, sa fantaisie originale, son attitude puérile et degingandée, son talent et son néant. Qu'il me soit permis de repousser d'avance toute imputation de critique allusive, adressée au temps actuel. J'aime à raconter cette ancienne lutte littéraire, mais je n'ai point de penchant à rabaisser les talents contemporains. Mon but unique est de poser des principes raisonnables et de faire valoir des considérations élevées; il résultera de ce travail une vérité éternelle dans l'art : la nécessité de l'harmonie, et l'avortement qui suit l'effort isolé d'une seule faculté mise en jeu. On verra aussi que Boileau eut raison contre le passé littéraire, comme Louis XIV eut raison contre la fronde et la ligue. Louis XIV et Boileau eurent trop raison.

Le bataillon sacré des poëtes capricieux va se mettre en marche, guidé par quelques grands seigneurs, escorté d'une ou deux aventurières ; il n'a pas de plus charmant personnage que le fumeur, priseur, buveur, paillard, vagabond, brave et rodomont personnage, *le bon gros Sainct-Amant ;* car il avait la panse de Falstaff, comme il en avait l'esprit. Payen, Mégrin, Butte, Gilot, Desgranges, Dufour, Châsteaupers, illustres pour avoir trinqué avec ce gros homme, viennent après lui, et tiennent place dans ses hymnes. Les viveurs de bonne compagnie, le comte d'Harcourt, Retz-le-Bonhomme, de Gêvres, de Tilly, du Maurier, de Nervèze, Puylaurens, forment le gros de l'armée ; puis les aventureuses princesses, Christine de Suède et Marie de Gonzague, astres errants dont la lueur éclaire cette troupe de voluptueux. Elle emporte à sa suite l'abbé de Marolles et le chansonnier Faret ; tous frères de débauche, chefs ou soldats de la société tapageuse, qui, de 1630 à 1650, effraya et ennuya Louis XIV. Eux-mêmes se sont nommés : ils sont les *goinfres,* c'est leur mot ; leur étendard bachique roule et se déploie dans la fumée de la poudre et le bruit de l'orgie. Ne les confondez pas avec les *libertins,* je vous prie; autre groupe de la même époque, à la tête duquel marche le grand Viaud. Les *libertins* professent l'athéisme, au culte des jouissances, ils joignent un système philosophique dont ils vous entretiendront si vous voulez, et qui coûtera la prison à quelques-uns d'entre eux, à d'autres la patrie ou la vie. Mais les gastronomes, ceux qui se sont baptisés *les goinfres,* s'occupent peu de ces hautes matières, le fracas politique leur fait peur ; ils aiment mieux le bruit des mousquetades et le choc des bouteilles que celui des disputes ; ils se sont dit,

comme certains viveurs qui déployèrent la nappe et ouvrirent leur caveau joyeux après la révolution française : « La guerre civile est une orgie de sang ; qu'une orgie de vin nous console. Nous ne reconnaissons pour idole que le ventre, et nous narguons la folie qui gronde autour de nous. Si la pauvreté arrive, nous avons notre épée ; le monde est grand ; nous courrons le monde, chantant et nous battant après boire. Il y aura toujours place pour nous à la table et au feu des bons vivants que nos vers réjouissent ; vieux, nous trinquerons encore ; les femmes ne dédaigneront même pas ces amusants débris du plaisir d'autrefois, et nos cheveux blancs sur des visages enluminés, et nos panses rebondies armées du baudrier de guerre, et nos hexamètres bien tournés qui se dévoueront à leurs charmes. »

Ainsi parla, ainsi vécut Marc-Antoine de Gérard, né près de Saint-Amant, dans les environs de Rouen. Il s'était un peu trompé dans ses calculs, et lorsque, dans son réduit de la rue de Seine, méprisé du jeune Louis XIV, oublié des grands, sifflé par une génération plus sévère, « ramenant, dit-il, sur ses jambes nues sa couverture insuffisante, » il rêvait à sa vie passée et au sort des *goinfres*, ses amis, il exhalait, en se reprochant cette folle dépense du temps et du talent, des accents lugubres et grotesques :

Coucher trois dans un drap, sans feu ny sans chandelle,
Au profond de l'hiver, dans la salle aux fagots,
Où les chats ruminants le langage des Gots,
Nous éclairent sans cesse en roulant la prunelle ;

Hausser notre chevet avec une escabelle,
Estre deux ans à jeun comme les escargots,
Rêver en grimaçant ainsi que les magots,
Qui, bâillants au soleil, se grattent sous l'aisselle ;
Mettre, au lieu de bonnet, la coiffe d'un chapeau ;

Prendre pour se couvrir, la frise d'un manteau,
Dont le dessus servit à nous doubler la panse ;
Puis souffrir cent brocards d'un vieux hoste irrité,
Qui peut fournir à peine à la moindre dépense ;
C'est ce qu'engendre enfin la prodigalité.

C'est à peu près la moitié de sa vie. Mais ce triste et joyeux sonnet qu'il intitule *les Goinfres*, date d'une époque de contrition tardive. Il fut écrit peu de temps avant sa mort, dans le taudis de la rue de Seine. Revenons aux premiers temps du prodigue.

En 1615, lorsque Saint-Amant avait dix-huit ans (1), vivait un cadet de la

(1) Les Mémoires de Tallemant des Réaux, qui contiennent la plupart des détails suivants, se trouvent si complétement d'accord avec les poésies de Saint-Amant et avec les renseignements épars dans les œuvres de Faret, Boisrobert, Conrart, Mlle de Scudéry, Colletet, d'Urfé, Vaugelas, Coeffeteau, que, tout en avouant l'esprit de médisance qui anime Tallemant, il nous est impossible de contester la réalité primitive de la plupart des anecdotes racontées par le chroniqueur.

maison de Lorraine, d'une bravoure extrême, d'une audace qui méprisait le danger, et d'un esprit borné qui ne le voyait pas; il se nommait le comte d'Harcourt. Ses amis les hôteliers, les baigneurs, et les courtisanes l'appelaient *Cadet-la-Perle*, parce qu'il portait une grosse perle à l'oreille, à l'instar du voluptueux Henri III. La nature l'avait fait petit, gros et niais; le sort l'avait fait pauvre. Il se mit à jouer, à faire des dettes et à boire, tellement que les hommes graves l'eurent en mépris, et les gens du monde le délaissèrent. Un nom comme le sien valait de l'or; il l'exploita pour ses plaisirs, puis il en doubla le prix en provoquant le fameux duelliste Bouteville qu'il battit. Ce duel racheta tout et fit sa fortune, c'est-à-dire qu'il augmenta ses dettes, et réunit autour de lui les joyeux compères, roturiers ou nobles, poëtes ou valets, qu'il rencontra sur son passage. Richelieu commençait à marcher sur les têtes de la noblesse, et trouvait bon qu'elle se déshonorât toute seule. Avec Henri d'Harcourt buvaient souvent un poëte crotté du nom de Faret, qui avait le malheur de rimer à *cabaret*, et le bouffon du cardinal, ce Boisrobert si célèbre pour avoir été l'amuseur du ministre. Lorsque le comte, à bout de voie, ne trouva plus d'argent dans aucune bourse, Faret lui proposa un expédient; il s'agissait de se donner au cardinal corps et âme, et d'épouser une de ses parentes, la première venue. Boisrobert approuve, saisit le moment et fait cette ouverture à Richelieu. Se vendre n'est pas assez : il faut un acheteur. Le cardinal s'étonne, fait des difficultés, et dans un accès de bonne humeur, il invente ce distique, pour débouter Boisrobert de sa requête :

« Le comte d'Harcourt,
Lebois (1), a l'esprit un peu court! »

Quelques jours après, Faret presse son ami; Boisrobert revient à la charge; le ministre l'écoute et lui dit :

« Est-ce tout de bon? Parlez-vous sérieusement?

— Oui, monseigneur, il sera entièrement à vous : c'est un homme d'un grand cœur. Il a battu Bouteville, et vous pouvez vous fier à sa parole. »

Le cardinal y avait pensé. La bravoure de d'Harcourt, éprouvée en Allemagne, ne laissait pas de doute. Humilier l'orgueil des princes lorrains en élevant leur cadet était d'une bonne politique. Il fait venir le comte, et s'amuse d'abord à ses dépens :

« Monsieur le comte, le roi veut que vous sortiez du royaume!

— Je suis prêt à obéir, répond l'autre, qui pense qu'on va le punir de ses débauches et de ses dettes.

— Mais c'est pour commander l'armée navale. »

Voilà ce mauvais sujet de comte devenu marin et bon marin, qui traîne après lui sa petite troupe de buveurs, se distingue devant La Rochelle, reprend les îles de Saint-Honorat et de Sainte-Marguerite et fait trembler l'Espagnol. Il a trouvé sa veine; cette valeur fougueuse, excellente pour le coup de

(1) Sobriquet familier que le cardinal donnait à Boisrobert dans ses moments de gaieté.

main, aimée du soldat, frayant avec lui, bachique et rieuse, se moquant du sort et de l'avenir, distribue les coups d'estramaçon avec autant de plaisir que les rasades. Richelieu vient de faire un héros, car le comte l'est devenu. Deviner un personnage, c'est le mérite des hommes politiques qu'on appelle leur bonheur.

Le comte d'Harcourt se met en route ; il va se battre. Toute la colonie des *goinfres* part avec lui. Un jeune gentilhomme de Normandie, huguenot sans fortune, bon enfant, fils d'un officier de marine, qui avait servi sous la reine Élisabeth, ne demandait pas mieux que de courir les chances de cette vie gaillarde et guerrière. C'était Saint-Amant, ou plutôt Marc-Antoine de Gérard, qui venait de prendre le nom de son lieu natal. Son père, aventurier comme lui, s'était battu contre l'Armada, et les Turcs l'avaient enfermé deux ans dans la Tour Noire de Constantinople. Marc-Antoine, qui ne possédait rien que de la verve, de la jeunesse et toutes les soifs de volupté possibles, plut beaucoup à Henri d'Harcourt et à Faret, son compagnon de table. L'association entre ces trois personnages, partis de points si différents, devint intime ; ils se débaptisèrent : Faret s'appela le *Vieux*, Saint-Amant le *Gros*, et d'Harcourt le *Rond*. Ils voyagèrent de compagnie, Faret composant de mauvaises chansons, d'Harcourt commandant admirablement ses troupes, Saint-Amant essayant les deux métiers de poëte et d'homme de guerre. Sa première œuvre poétique n'annonce pas beaucoup de génie ; c'est une chanson à boire en l'honneur du comte d'Harcourt et de ses goinfres.

Payen, Maigrin, Butte, Gilot,
Desgranges, Chasteau-Pers, et Dufour le bon falot,
Qu'un chacun élise son parrain
Pour trinquer à ce prince Lorrain !

Il nous permet qu'en liberté,
Sans aucun compliment, on lui porte une santé.
Beuvons donc, il nous fera raison,
Car il est l'honneur de la maison.

Estant parmi les Allemans,
Où son bras a plus fait que n'ont dit tous les romans,
Il apprit à suivre les hasards
De Bacchus aussi bien que de Mars.

Pour moi, disant ce qui m'en plaist,
C'est de le voir seigneur de Briosne comme il est ;
Ce lieu vaut l'estat des plus grands roys,
Puisqu'un pot y tient autant que trois.

Aussi je veux faire un serment
De vivre désormais pour le servir seulement,
Et verser, pour ce prince divin,
Plus de sang que je n'ai bu de vin.

Ainsi chantaient au cabaret
Le bon gros Saint-Amant et le vieux père Faret,
Célébrans l'un et l'autre à son tour
La santé du comte de Harcour !

Vivat !

Assez pauvre poésie comme vous voyez ; mais Saint-Amant grandira. A cette époque il n'avait rien vu et ne savait rien. Sous les drapeaux du comte, on ne devait pas craindre qu'il tombât dans le pédantisme ; mais sa muse, s'il en avait une, pouvait bien devenir spadassine, scabreuse, écervelée, soldatesque, insolente, triviale et étourdie. C'est ce qui arriva.

Les lettres étaient alors en république. Ronsard charmait toujours les âmes. non par son imitation trop assidue des anciens, mais par l'énergie de son rhythme et de son expression téméraire. Régnier, Sigogne et Du Laurens flattaient plus vivement les goûts régnants, la gaillardise, la violence, l'amour du hasard, de la satire et de la sensualité. On laissait Malherbe peser dans un coin ses syllabes et éplucher ses diphthongues, et l'on avait pour lui beaucoup plus d'estime que de penchant. Il recommandait un difficile et puissant travail, terreur des esprits capricieux et volontaires que l'époque nourrissait en foule. Tout le monde faisait des vers, et tout le monde se battait. Chacun avait son duel, son complot, son sonnet et son ode. On ne s'embarrassait guère de l'art et de l'avenir ; on suivait, comme dans tout les temps d'aventure et de trouble, l'inspiration du jour et la fantaisie.

La flotte du comte, emportant les deux poëtes et le héros, s'élance voiles déployées. Il s'agit d'aller chasser les Espagnols des îles Sainte-Marguerite. A peine le jeune de Gérard est-il sur le pont du vaisseau, sa soif de vin s'éveille et sa verve s'allume. Il entonne le dithyrambe :

Matelots ! taillons de l'avant !
Notre navire est bon de voile !
Ça ! du vin ! pour boire à l'étoile
Qui va nous conduire au levant !
A toi, la belle et petite Ourse !
A toi, lampe de notre course,
Quand le grand fallot est gisté !
Il n'est point d'humeur *si rebourse*
Qui ne se crève à ta santé !

Ce n'est pas si mal ; malgré la trivialité du dernier vers et sa nullité grossière, l'élan est rapide, le rhythme vigoureux, la mesure heureuse, la rime opulente, le mouvement naïf. Il a conservé la tradition de Ronsard, qui, le premier, enseigna la bonne forme lyrique ; il mêle à cette forme savante une facilité plus naïve. Cet homme sera poëte ; il en a toute l'étoffe, si le grotesque, le bizarre, le ton soldatesque, ne le dominent et ne l'entraînent pas. Il saisit

l'aspect poétique des objets ; il peint de couleurs animées le vaisseau amiral et ses banderolles flottantes :

Au gré de maint doux tourbillon
Je vois cent flammes secouées ;
Cent banderolles enjouées
Y font la cour au pavillon ;
Ici, l'or brillant sur la soye
En une grande enseigne ondoye,
Superbe de couleur et d'art ;
Et là, richement se déploye
Le grave et royal estendard.

Ne reconnaissez-vous pas ici beaucoup de mouvement et de facilité ! Le chapeau du cardinal-roi brille sur la bannière, et « le feu de sa pourpre éclatante, » astre rouge qui guide l'armée, réjouit le cœur du poëte. La flotte s'engage dans le détroit de Gibraltar. Voici d'Harcourt *le Rond*, qui paraît sur la poupe, un verre à la main, trinquant à l'équipage :

Déjà sur le haut de la poupe,
Pour me pléger (1), il prend sa coupe,
Où pétille et rit le nectar,
Et s'écriant : *Masse !* à la troupe,
Sa voix étonne Gibraltar !

Même richesse de rime, même chaleur d'exécution. Vous avez admiré ce vers, bien trouvé, souvent répété :

« La coupe,
» Où pétille et rit le nectar. »

Il y en a mille semblables chez Saint-Amant. L'expression hardie et poétique jaillit sans peine de sa verve. Rhythme, facilité, fertilité, audace, il a tout, excepté le goût qui dispose, modère et harmonise. Ce goût régulateur, il l'obtiendrait peut-être, s'il laissait se développer en lui la sensibilité, la méditation, la passion. Mais quoi ! il n'a de passion que celle du vin, la plus commode et la plus brutale ; il vit et vivra toujours en soldat parasite. Il veut rire et faire rire. Devant les crêtes nuageuses de Gibraltar, sa mythologie lui revient en mémoire. Il parle ainsi au vieil Atlas : — « Relève-toi, vieux crocheteur ! nous » ne t'en voulons pas ; nous te laissons ton titre de monarque des portefaix ! » Quant à vous, divinités marines, prenez garde, s'il vous plaît. Un boulet de

(1) *Pléger*, « *to pledge*. » mot conservé par les Anglais ; provoquer à boire. *Masse !* était le signal de boire ensemble.

» nos sabords pourrait tomber sur la table de votre festin, briser vos salières, » renverser vos sauces, et s'il heurte par hasard

« Une baleine au court-bouillon ;
» Neptune en aura sur les chausses,
» Et Vénus sur le cotillon. »

Poésie sans dignité, sans élévation, sans enseignement, vouée à l'ivresse des sens ou à l'amusement d'une troupe d'ivrognes. Les tritons dansent aux yeux de Gérard; les néréides se pressent autour du navire. « Elles font caresse et » honneur à la flotte; les unes s'exhaussent en souriant, d'autres ne laissent » paraître que leurs tresses noires au-dessus de l'onde bleue. On entrevoit mille » formes nues, qui se dévoilent pour s'évanouir. » C'est Rubens même, un tableau sensuel, la séduction de l'homme physique, l'attrait commun de la forme et de la couleur. Chaleur inutile, verve perdue, esprit stérile, coloris sans valeur! Les arts de la peinture et du dessin peuvent se contenter de ces mérites; la beauté de l'exécution les relève. Callot, la vigueur de son trait, la précision de ses contours, la vérité fine, folle et naïve de ses portraits, offrent l'idéal grotesque que Saint-Amant et ses contemporains ont vainement essayé d'importer dans le domaine littéraire. Bannir de l'œuvre poétique le type du beau, le choix, l'exquis, l'harmonie, la chasteté, c'est blesser l'éternelle morale de l'art, qui a ses règles spéciales. Ils ont anéanti leur gloire; ils ont frappé de stérilité leurs mérites naturels, ce mouvement de l'esprit, cette verve prompte, qui brillaient chez plusieurs d'entre eux.

Hommes de caprice, qui sentaient encore la ligue, la Menippée et le meurtre de Concini, pouvaient-ils faire mieux? J'en doute. Ils vont bientôt se précipiter dans la fronde, pour se désennuyer tout simplement. Leur poésie n'est pas une poésie de gens sérieux. Sous Ronsard, du moins, l'effort du pédantisme, voulant régénérer la littérature, avait la gravité de la science et la noblesse du labeur. Mais lorsque Viaud, Faret, Théophile, Sigogne, Saint-Amant, profitant des tentatives rhythmiques de leurs pères, n'exprimèrent, en définitive, que la débauche, la fantaisie, la licence et l'incurie, ils préparèrent la réaction de 1660, le triomphe d'une raison trop timide sur une audace trop libertine, la répulsion et le dégoût qui devaient suivre l'excès du caprice et placer la couronne sur le front sévère de Boileau.

Un mépris sans mélange serait injuste. Ces libertins et ces gastronomes poétiques ont contribué au progrès intellectuel de la France. Par eux, la poésie s'est mêlée enfin au mouvement des choses humaines; leur muse a vu la guerre ailleurs que chez Virgile; elle a fait l'amour pour son compte. Pascal, Molière et Racine s'en souviendront. Épouvantés d'un exemple si frappant et d'une décadence si complète, les écrivains de Louis XIV ne hasarderont rien; mais ils puiseront aussi dans l'observation et la passion ces pensées vivantes que Ronsard et Baïf n'avaient pu demander au calque des formes grecques et à l'étude obstinée d'une littérature sublime et morte. Les plus grands entre les successeurs de Théophile et Saint-Amant se renfermeront dans une convenance sévère et dans une dignité grave. La liberté perdra quelque chose, étouffée par

la rigoureuse majesté de la monarchie. Peu d'écrivains cueilleront les palmes suprêmes de l'art, la spontanéité dans la pureté, l'indépendance et l'audace tempérée d'harmonie, l'intime sympathie avec tous les intérêt de l'humanité, jointe au sentiment de l'ordre, qui est la beauté divine. Il était dans les destinées intellectuelles de la France, comme dans ses destinées politiques, de quitter l'anarchie pour la servitude.

Je reviens à ce bon gros Saint-Amant, qui « l'épée d'une main et le rebec de l'autre » se met à courir la terre et les mers, entre le *rond* et le *vieux*, entre un pilier de cabaret et un héros. Cazal est secouru. Saint-Amant se trouve là, se bat bien, comme son maître; puis il chante encore, il essaye une forme plus grave et plus parée; c'est le sonnet, perle lyrique dont nos aïeux étaient épris; perle rare, mais qui n'est rien, si elle n'étincelle transparente et pure :

Jusqu'aux cieux, ô Cazal, pousse des cris de joye;
Te voilà garanti d'un éternel affront.
Le brave et grand Harcourt, aux combats fier et prompt,
Contre tes oppresseurs sa vaillance déploye.

Tel qu'un aigle irrité qui fond dessus sa proye,
Il fond sur l'Espagnol, il le heurte, il le rompt,
Et d'un bras glorieux, se couronnant le front,
Du superbe ennemi les lauriers il foudroye.

Les isles du Levant avaient connu son cœur,
Quand il s'en vint chercher, sous un astre vainqueur.
En un plus ample champ une plus noble guerre;

Mais à voir les exploits qu'il a faits aujourd'huy,
Je pense avec raison qu'enfin toute la terre
Sera, comme la mer, trop étroite pour luy.

Le sonnet est mauvais. Saint-Amant aura trop bu avec d'Harcourt. Il se repose un moment sur ses lauriers, passe l'hiver auprès des Alpes, et se met à lire quelques poëmes italiens. Vous avez vu qu'il se rattachait originairement à Ronsard et à Dubartas; il va bientôt subir l'influence italienne, qui prêtait alors à l'Europe ses concetti, ses pointes, ses couleurs crues et vives plutôt que chaudes, tous les raffinements d'une imagination abâtardie. L'*Hiver des Alpes,* sonnet plein de talent et de belles images, offre la première trace de cette nouvelle et brillante manière : Saint-Amant se déploie et se développe dans la direction de sa force spéciale; il ajoute des défauts à ses défauts :

Ces atomes de feu, qui sur la neige brillent,
Ces estincelles d'or, d'azur et de cristal,
Dont l'hyver, au soleil, d'un lustre oriental,
Pare ses cheveux blancs que les vents esparpillent.

Ce *beau coton* du ciel de qui les monts s'habillent,
Ce pavé transparent, fait *du second métal* (1),
Et cet air net et sain, propre à l'esprit vital,
Sont si doux à mes yeux, que d'aise ils en pétillent.

Cette saison me plaist, j'en aime la froideur ;
Sa robbe d'innocence et de pure splendeur
Couvre, en quelque façon, les crimes de la terre.

S'il s'en était tenu là, on trouverait beaucoup à louer et peu de chose à blâmer dans ce sonnet, si ce n'est le « beau coton du ciel. » Les trois derniers vers que je viens de citer sont magnifiques; mais voici la conclusion, d'un goût abominable, digne du Marini :

Au prix du dernier chaud, ce temps m'est gracieux,
Et si la mort m'attrappe en ce chemin de verre,
Je ne sçaurais avoir qu'un tombeau précieux !

Plus tard il lui vint des scrupules sur la légitimité de cette dernière pointe, qu'il remplaca par trois vers ridiculement communs. Il n'avait qu'une fraction de génie, brillante, incomplète, et pas de bon sens.

Suivons-le dans son odyssée. Il court toujours sur les pas de son ami et de son maître, toujours buvant et riant, des côtes de Sardaigne à l'île Saint-Honorat, de Saint-Honorat à Lerins, de Lerins à Cazal, de Cazal à Turin, de Turin à Ivrée, et d'Ivrée au fond de la Picardie; il est à regretter vraiment qu'il n'ait pas recueilli les particularités de ses voyages; le monde était en feu, et brûlait d'une flamme étrange et vacillante. Il se passait sur tous les théâtres des comédies burlesques. Rien ne se trouvait à sa place. Ces gens étaient bien fous; mais comme ils s'amusaient ! Le talent du soudart se formait peu à peu. Fidèle à sa tradition de rime franche et puissante, l'imagination tenue en éveil par la nouveauté des aspects et la variété des spectacles, il rimait en vers de dix pieds, souvent d'une excellente facture, presque tout ce qui lui passait sous les yeux. Le genre de l'épître familière convenait à son esprit goguenard; ses œuvres en contiennent plusieurs, non exemptes de fautes, mais supérieures à tout ce qu'a fait Jean-Baptiste Rousseau dans ce genre; les beautés y sont plus nombreuses que les taches. C'est Saint-Amant qui, parmi les écrivains de son époque, a décrit de la manière la plus exactement pittoresque les modes françaises sous la régence d'Anne d'Autriche :

L'œil peut-il voir rien de plus ridicule
Qu'un de nos preux à la taille d'Hercule,
Avec sa teste, autrefois non à luy,
Teste qu'on oste, et serre en un estuy,

(1) Il n'est peut-être pas inutile de dire ici que le *coton du ciel* est *la neige*, et que le *second métal* est *l'argent*. Voilà de belles inventions.

Teste de poil, qui de poudre couverte,
Assez souvent cache une teste verte,
Teste qui couvre et laine, et soye et lin,
De plus de fleur (1) qu'il n'en entre au moulin ?
. . . .

Après avoir fait poser ce gentilhomme, il le met en scène, son petit miroir à la main, peignant ses longs cheveux, et arpentant le terrain de ses vastes bottes évasées :

Est-il aussi quelque objet plus estrange
Que de le voir mandier la louange
De la beauté, des grâces, des appas ?
Que de le voir, mesme dans le repas,
Pour contempler et ses lys, et ses roses,
Faire partout miroir de toutes choses :
Et sans respect ni des roys, ni des dieux,
Insolemment se peigner en tous lieux ?
Que de le voir, dis-je, mettre en usage
La mousche feinte, en son fade visage?
Que de le voir traisner ses beaux canons,
Ses point-coupez à cent sortes de noms,
Qui, sous l'amas de six rangs d'esguillettes,
Dont les fers d'or brillent comme paillettes,
A cent replis bouffent en s'élevant
Sur le beau cuir apporté du Levant ;
Et pour marcher, font qu'à jambe qui fauche,
Il meut en cercle et la droite et la gauche ?

Un versificateur mérite de n'être pas tout à fait oublié quand il a su dessiner aussi nettement et peindre de couleurs aussi vives les costumes de son temps. Plus tard, dit-il, nul ne voudra croire que nous ayons porté

Nos manteaux courts ; nos bottes aux pieds lons,
Aux bouts lunez, aux grotesques talons ;
Nos fins castors, qui, du divers Protée
Semblent avoir l'inconstance empruntée ;
Tantost pointus, tantost hauts, tantost bas ;
Le souple tour de nos souples rabas ;
Nostre façon d'estaler sur les hanches
L'exquise toile, ainsi qu'au bout des manches ;
D'ouvrir en foux, par devant, en hyver,
L'habit qui vient du mouton et du ver,
Pour faire voir, ô molle bagatelle !
Le vain éclat d'une large dentelle

(1) Fleur de farine.

Riche à merveille, et *dressée à ravir*
(Ce sont les mots dont il faut se servir);
Nos sots pourpoints, nos brimbalantes chausses,
Nos beaux rubans que salissent nos sausses;
Et tout le reste, en ce genre compris,
Flattant les yeux et dupant les esprits.

Tout cela est presque aussi bien versifié et rimé que les meilleurs vers de Gresset. Saint-Amant retrace avec talent ce qui frappe ses regards; il fait de la poésie pour les yeux. Voici comment il peint les galères de Barcelone : c'est un gouffre, dit-il,

Où la misère abonde,
Où dans l'horreur d'un devoir inhumain
On voit agir et la corde et la main;
Où le plus faible abat le plus robuste;
Où la justice enfin devient injuste,
Et par l'excès d'un sévère tourment,
En crime affreux tourne le châtiment.

La rime est toujours riche, et la pensée énergique. Qu'est-ce qu'une galère? demande-t-il.

Un enfer de vivans :
Une prison qui flotte au gré des vents,
Qui marche et vole et rampe et nage et glisse;
Qui sous maint bois, des bras l'aspre supplice,
Déhache, rompt, fend le dos de la mer,
La pousse au loin, blanchit l'azur amer;
Le fait frémir à l'entour de la prouë.
L'onde en murmure, et le timon qui joue,
Voit cent bouillons tournoyer après soy,
Comme enragez qu'il donne aux flots la loy.
A l'arriver, les antennes aislées,
Par mille mains sont aussitôt calées :
L'ancre s'abisme, et le salut naval
Tonne et s'enfuit au creux d'un sombre val :
D'un mesme ton nostre bronze le paye;
L'écho repart, et mugit, et s'effraye;
Et tous ces bruits ensemble confondus
Rendent au loin les tritons esperdus.
. . . .
De tous costez les membres se remuent;
L'argouzin siffle : et les forçats qui suent
Des durs travaux, et futurs et soufferts,
Font, à ce bruit, sonner leurs tristes fers.
Leur sourde voix, encore qu'effroyable,
Tasche à nous faire un bonjour agréable,

Et, selon l'ordre, en accent de hibou,
Frappe l'oreille avec un triple *hou !*
L'airain creusé de la claire trompette
En mesme temps un autre son répète ;
Le canon tire, et des mousquets amis
Les feux sans plomb dans les airs sont vomis.

On a certes admiré chez Saint-Lambert, Roucher, Delille, Esmenard, des traces de talent beaucoup moins vives, des tours d'expression qui n'ont pas autant de vivacité et d'énergie. Saint-Amand s'étonne que l'on puisse vivre en un tel supplice.

Un homme sous les chaisnes
Semble en ce lieu triompher de ses gesnes ;
. . . . . Il souffre sans gémir,
Vit sans manger, travaille sans dormir,
Rit, chante, joue, et dans son banc endure.
Le vent, le chaut, la pluye et la froidure,
Sans que la honte ou la rigueur du sort
Excite en luy le souhait de la mort.
. . . .
O merveilleuse, ô puissante habitude,
De la nature ou la fille, ou la sœur,
Tu convertis l'amertume en douceur !

Si ce n'est pas là du talent, à quelles marques le reconnaîtra-t-on ? Le sonnet, aimé de Ronsard et de Baïf, était souvent la forme préférée du poëte. Sa gazette guerrière y perdait de la franchise; et l'habitude qu'il avait prise d'aiguiser, en guise de queue, une pointe italienne, pour terminer ses quatorze vers, produisait un effet très-ridicule. Nous aurons soin de ne pas nous arrêter sur cette portion officielle de son talent, qui lui fait peu d'honneur. Il a bien plus de force et de simplicité, quand il se met à son aise, le *goinfre*, et chante son vin, ses maîtresses, ses fromages, le melon dont il adore la saveur, ou le désespoir de l'ivrogne qui aperçoit d'un coup d'œil le fond de sa bourse et celui de sa bouteille.

Assis sur un fagot, une pipe à la main,
Tristement accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixés vers terre, et l'âme mutinée,
Je songe aux cruautés de mon sort inhumain.

L'espoir qui me remet du jour au lendemain
Essaye à gaigner temps sur ma peine obstinée,
Et me venant promettre une autre destinée,
Me fait monter plus haut qu'un empereur romain.

Mais à peine cette herbe (1) est-elle mise en cendre,
Qu'en mon premier état il me convient descendre
Et passer mes ennuis à redire souvent :

« Non, je ne trouve point beaucoup de différence
De prendre du tabac à vivre d'espérance,
Car l'un n'est que fumée et l'autre n'est que vent ! »

Cette vie de mauvais sujet ne l'empêchait pas de se distinguer comme homme de guerre et comme versificateur. Après avoir aidé *Cadet-la-Perle* à battre le marquis de Léganès et le prince Thomas de Savoie, il voyage en Angleterre avec son maître, que la France envoie pour apaiser les querelles du parlement et de Charles Ier. Saint-Amant adresse à ce malheureux roi une ode détestable, qui, cependant, commence par deux agréables strophes :

Dieux, en quel aimable séjour,
En quel lieu de gloire et d'amour
M'ont conduit Zéphire et Neptune?
Suis-je en ce doux climat des astres adoré,
Où bien loin de toute infortune,
Les cieux font refleurir le beau siècle doré?

Ce plaisant fleuve que je voy,
Se couler si bien après soy,
Fent-il les champs de l'Angleterre?
Pressai-je ce terroir aux herbages épais,
Qui voit toute l'Europe en guerre,
Cependant qu'il jouit d'une éternelle paix?

Fantaisie poétique, bonne pour obtenir quelques écus. Ce pays *adoré* et *paisible*, qui allait couper la tête à Charles Ier, joua d'assez mauvais tours au poëte. On lui fit mal la barbe, on lui vola sa bourse pendant qu'il cuvait son vin; crimes dont il se plaignit amèrement à Bacchus :

Dieux, qui voyez qu'on m'escroque en dormant,
Auquel de vous faudra-t-il qu'on se fie,
Puisque Bacchus a trahi Saint-Amant !

Le reste de la complainte fait pitié, sur ma parole :

Je perds tout en Angleterre,
Poil, nippes et liberté.
J'y perds et temps et santé
Qui vaut tout l'or de la terre.

(1) Le tabac.

J'y perdis mon cœur que prit
Un bel œil dont il s'éprit
Sans espoir d'aucun remède ;
Et je crois, si Dieu ne m'aide,
Qu'enfin j'y perdrai l'esprit.

Brave prince dont la gloire
Vole dans tout l'univers,
Vois de mes malheurs divers
L'étrange et fallotte histoire.
Je n'ai pas un quart d'écu,
La tristesse m'a vaincu ;
Je ne fais plus rien que geindre
Et pour m'achever de peindre —
Un froncle. . . . .

Je ne puis, quelle que soit la liberté permise à l'historien littéraire, vous dire le dernier vers de ces deux strophes, vers irréprochable pour la rime et non pour la décence. Le ton a de la facilité ; on reconnaît le poëte rompu aux artifices de son art. Notre ami l'était devenu, personne n'en doute, et nous le prouverons bientôt par de nouveaux exemples. Les folies et le décousu de sa vie errante avaient seuls dépravé, en la déshonorant, cette verve et cet instinct. Il suit encore Henri d'Harcourt, qui n'est plus le gourmand débauché dont Tallemant a redit l'histoire, mais un grand capitaine. Saint-Amant ne profite guère de la marche ascendante qui entraîne son héros. Il rime mieux et boit davantage, deux mérites dont le progrès ne rapporte pas un bénéfice proportionnel à la dépense qu'ils exigent. Son ami Faret, mauvais sujet par habileté et par calcul, était revenu à Paris faire sa fortune. Tout à coup Saint-Amant, dégoûté de « mettre le feu à la mèche du serpentin, » et voyant qu'à ce métier de bouffon et de soldat, de poëte et d'ivrogne, il ne gagnait rien que de l'âge et du ventre, laissa d'Harcourt se faire battre à Lérida, et, pris d'un accès d'ambition littéraire, revint à Paris. On l'aimait. On aime toujours ces bonnes gens dont les vices sont gais, et qui, livrés à l'égoïsme de leurs sens, oublient celui de leur fortune. L'Académie venait d'éclore ; on l'y plaça. L'assiduité des séances, exigée de ses membres par la jeune assemblée, ne lui convenait guère ; on l'en exempta, sous condition qu'il rédigerait la partie comique du dictionnaire et *recueillerait les mots burlesques et grotesques ;* c'était concilier le respect de l'Académie pour elle-même et le talent réel de Saint-Amant. Il ne remplit pas un de ses engagements, ne vint point aux séances, et persifla l'Académie :

Adieu, vous qui me faites rire,
Vous, gladiateurs du bien-dire,
Qui, sur un pré de papier blanc,
Versant de l'encre au lieu de sang,
Quand la guerre entre vous s'allume ;
Vous entre-bourrez de la plume,

D'un cœur doctement martial,
Pour le sceptre éloquential.

Il aimait bien mieux, disait-il, et préférait aux *gladiateurs du bien dire* (le vers est charmant)

Les honnêtes yvrongnes
Aux cœurs sans fard, aux nobles trongnes,
Tous les gosiers voluptueux,
Tous les débauchez vertueux,
Qui parmi leurs propos de table,
Joignent l'utile au délectable.

A force de sacrifier l'utile au délectable, Saint-Amant se trouvait sans le sou. Il ne se contentait pas de boire avec les grands seigneurs ; homme logique, débauché par nature et par habitude, il préférait le cabaret et la tabagie aux plaisirs des gentilshommes. S'il vous est agréable de pénétrer dans une tabagie parisienne sous Louis XIV, un sonnet de Saint-Amant va vous y introduire :

Voici le rendez-vous des enfans sans soucy,
Que pour me divertir quelquefois je fréquente ;
Le maître a bien raison de se nommer La Plante,
Car il gaigne son bien par une plante aussi.

Vous y voyez Belot, pasle, morne et transy,
Vomir par les nazeaux une vapeur errante ;
Vous y voyez Jallard chatouiller la servante,
Qui rit du bout du nez, en portrait racourcy.

Que ce borgne (1) a bien plus Fortune pour amie
Qu'un de ces curieux qui, soufflant l'alchimie,
De sage devient fol, et de riche indigent !

Cestuy-la sent enfin sa vigueur consumée,
Et voit tout son argent se résoudre en fumée ;
Mais lui, de la fumée il tire de l'argent.

La Plante, vous le voyez, était un cafetier borgne qui tenait un café borgne, et chez lequel on fumait. Qui n'a pas remarqué la ferme souplesse de ce sonnet, son air déluré, sa tournure spirituelle et sa bonne facture ? Notre poëte est dans son centre. Il s'est moqué de la vie ; cette moquerie sans portée et sans avenir est devenue pour lui la source de l'inspiration.

Il y avait alors de par le monde une princesse aventureuse, belle, spirituelle, romanesque, hardie, qui avait commencé par inspirer une passion vive à

(1) Le maître du café était borgne apparemment.

Monsieur, que la reine-mère avait enfermée à Vincennes pour empêcher ce mariage; qui, dans sa première jeunesse, avait conspiré avec Cinq-Mars contre Richelieu, et marchait de conspirations en intrigues, d'intrigues en retraites forcées, de retraites en aventures, le plus innocemment du monde, comme cela se faisait alors. Fille du duc de Nevers et de Mantoue, Marie de Gonzague, dans un des soubresauts ordinaires de sa destinée, plut au roi de Pologne Ladislas Sigismond. Ladislas résolut d'abord de l'épouser, se décida pour une princesse autrichienne, perdit sa femme, et revint à Marie de Gonzague. Le chroniqueur le plus amusant de l'époque appelle cela des *hausses qui baissent et des baisses qui haussent.* Le mauvais traducteur Marolles, grand ami du poëte, et qui buvait sec aussi, avait crédit près des familiers de la princesse. Il leur recommande son compère Saint-Amant, devenu parfaitement gueux; on l'accepte. Il reçoit trois mille francs de pension, le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre, celui de conseiller d'État, et part gaiement pour le pays des Sarmates, s'apprêtant, dit-il, à devenir « *le gros Saint-Amantski.* » Je ne sais si *le gros* avait oublié *le rond;* mais d'Harcourt, qui s'en allait battre les Espagnols à Valenciennes, paraît ne s'être guère occupé du *vieux* et du *gros,* de Faret et de Saint-Amant, ses bardes acolytes. Faret, dont nous nous occuperons quelque jour, avait renoncé à la débauche en publiant *l'Honnête Homme.* Saint-Amant, épris aussi d'une fantaisie de gloire sérieuse, avait esquissé à plusieurs reprises un poëme sur lequel il fondait ses espérances, et dont nous parlerons bientôt. La grande œuvre était dans ses malles, en 1649, lorsque le *conseiller d'État de la reine de Pologne*, traversant Saint-Omer, fut pris pour un espion politique, et retenu captif quelques jours par la garnison. « M'en allant en Pologne, dit-il à la nouvelle reine, pour rendre mes très-humbles et très-fidèles devoirs à Votre Majesté, et pour lui porter ce que j'avais déjà fait de cette pièce (son poëme), je fus pris par la garnison de Saint-Omer. Sans doute que si je n'eusse dit aussitôt que j'avais l'honneur d'être un des gentilshommes de sa chambre, et que je ne me fusse comme revêtu de si belles et de si fortes armes, je n'aurais jamais pu parer ce coup d'infortune. Je courais risque de perdre la vie, *et le Moïse sauvé était le Moïse perdu.* Mais ceux qui me prirent, quelque farouches et quelque insolents qu'ils fussent, respectèrent en la personne du domestique la grandeur de la maîtresse : l'éclat d'un nom si fameux et si considérable leur fit suspendre la foudre qu'ils étaient tout prêts de faire tomber sur moi, et leurs yeux, la voyant luire comme un bel astre au premier des cahiers de mon ouvrage, en furent tellement éblouis, qu'ils n'osèrent plus les regarder. »

Cette préface n'est pas d'un courtisan malhabile, et Saint-Amant savait son monde. Après avoir vidé bien des brocs avec les Polonais, il s'acclimate à Varsovie. Marie de Gonzague l'accueille bien; c'est lui qu'elle charge d'assister au couronnement de la reine de Suède, Christine. De Henri d'Harcourt à cette princesse aventureuse, de cette dernière à Christine, esprit plus singulier encore, Saint-Amant, toujours favori, toujours aimé, toujours nonchalant, laisse couler sa vie, sans souci des jours futurs; les protecteurs sont dignes du protégé. Le médisant des Réaux prétend qu'il eut peu de succès auprès de Christine; rien ne le prouve. D'autres contemporains affirment « qu'elle fit grand cas de

lui, » et lui-même célébra dans son épopée la « fameuse Christine, » qui, dit-il :

> Allant voir des vaisseaux qu'en guerre elle destine,
> Tomba dans le Meller, et par cet accident
> Pensa faire *du Nord un funeste Occident.*

Les voyages n'épuraient pas son goût et n'assuraient pas sa fortune. Lui qui comptait toujours sur son génie, et qui ne s'arrangeait pas des convenances imposées à un conseiller d'État et à un ambassadeur, s'ennuya bientôt de la Pologne et revint en France, avec la promesse que Marie de Gonzague prendrait soin de lui. Ses cheveux blanchissaient, sa verve de débauche expirait, la fantaisie écervelée de sa parole commençait à déplaire, et sa pauvreté tranchait avec ses prétentions. Les beaux esprits le reçurent froidement, les grands seigneurs le délaissèrent; on haussa les épaules lorsqu'à la table du coadjuteur il s'écria : « J'ai cinquante ans de liberté sur la tête! » Cette liberté des voyages, des camps, des navires, des cabarets, des cours barbares, n'allait plus à la société française, qui changeait de face. Homme d'un autre monde, orgueilleux sans réticence, prétendant au sublime, et bravache de renommée, il ne se gênait pas et s'intitulait *le gros Virgile.* « Vous avez écrit de *jolis* vers, lui dit Esprit, son confrère de l'Académie, assis près de lui à la table de Chapelain. — Nargue de votre *joli!* s'écria-t-il avec colère, » et il fut près de s'en aller. — « Fermez les portes! disait-il ailleurs; qu'on ne laisse entrer personne; point de valets! J'ai assez de peine à réciter devant des maîtres. » — Ces rodomontades n'excitaient que la pitié. Sa pension était mal payée; un goinfre pauvre et vieux a peu d'amis; les mauvais jours commencèrent pour lui. Il s'avisa d'une spéculation, demanda le brevet d'une fabrique de verre à établir, et l'obtint, car il obtenait tout et ne tirait parti de rien. L'entreprise manqua; il fit quelques vers heureux sur la transformation du sable en cristal, et n'en retira pas d'autre bénéfice; les poëtes furent jaloux d'un homme qui se conduisait en prince, parlait de ses campagnes, se comparait à Virgile, visait à l'opulence, et n'avait pas le nécessaire. Maynard, dans une jolie épigramme, le nomma *gentilhomme de verre :*

> « Si vous tombez par terre, adieu vos qualités! »

Tout lui manquait donc à la fois, jeunesse, gloire, fortune. L'instant était venu de penser au grand ouvrage. Saint-Amant se retira dans un petit logement de la rue de Seine, et mit la dernière main à son poëme. Dix ou quinze fois, comme il l'assure, il en avait remanié le plan, changé les détails et recomposé l'ensemble. Mais que peut-il produire? Quoi de sérieux dans sa pensée? Quelle passion l'animait? Quels souvenirs peuplaient ce cerveau? Après avoir tant vécu et si bien vécu, que lui restait-il? Des images accessoires, l'habileté du mètre, l'amour des ornements ingénieux, le tour du vers, la facilité descriptive. Sans goût pour la sévérité des anciens, sans profondeur, sans force d'observation,

sans expérience des passions nobles ou tendres, il fut, comme les derniers poëtes italiens, sérieusement frivole.

Il avait vu le poëte Desportes conquérir des bénéfices à la pointe de sa plume érotique; l'Église, dernier refuge des muses souffreteuses, lui parut un port commode, il espéra s'y reposer enfin. Une abbaye (un contemporain dit *un évêché*) le séduisit. Le sujet de son grand poëme fut donc religieux; il s'empara de Moïse, le prit au berceau, détailla d'une façon romanesque l'aventure de ce berceau porté par les ondes et recueilli par la princesse égyptienne, orna ce récit d'arabesques de toutes sortes, et crut avoir fait une épopée, — une épopée chrétienne. Elle parut, après dix ans de préparations et de remaniements. Il postula aussitôt son bénéfice ecclésiastique; on ne l'écouta pas, et il se fâcha gaiement, car c'était un homme d'excellente humeur, malgré ses ridicules.

« Un vers sacré semblerait inférer
Qu'au bien d'Église on eût droit d'aspirer.
Mais, ô bon Dieu! combien en voit-on d'autres,
Pourvus de mitre et d'amples patenôtres,
Vivre entre nous avec autorité,
Qui ne l'ont pas aussi bien mérité!
A tout le moins chacun dit, à ma mine,
Qu'un long habit de serge ou d'étamine
Ne siérait pas tant mal dessus mon corps.
. . . .
Ce que j'en dis n'est pas que je caymande.
J'ai trop de cœur. Je ne gueuzay jamais! »

Il se recommande aux vieux seigneurs, à ses camarades, au duc d'Orléans. Il rappelle à ce dernier un service que le duc lui avait déjà rendu.

Lorsqu'un matin, en prenant sa chemise,
Il avait dit : « Expédiez le *Gros!* (Saint-Amant.)
» Je l'aime bien, car il aime les brocs! »

On n'expédia pas le *Gros,* dont le temps était fini. C'était en 1660. La société, lasse et battue des vents, faisait voile vers le havre magnifique que la volonté de Louis XIV allait lui ouvrir. Molière venait d'exterminer les précieuses. Tout se calmait, se rangeait et s'ordonnait sous la main impérieuse du maître. Que fera-t-on de cette relique d'un siècle qui s'en va, de Saint-Amant, type de l'anarchie littéraire, ami des seigneurs qui courent les aventures, chef de la société des *goinfres,* bouffon des princesses romanesques, capitan prétentieux, libertin et farouche, ivrogne et huguenot? Il réunissait toutes les conditions imaginables pour mourir de faim dans son grenier, et il y mourut. Comme il n'avait pas (on le sait) le moindre bon sens, il crut relever ses affaires en flattant Louis XIV, et dans un poëme intitulé la *Lune parlante*, il se mit en frais de panégyrique. Pauvre vieux Falstaff, qui s'adressait au jeune monarque, à

ce roi des convenances, de l'élégance et de la dignité, comme il se fût adressé à *Cadet-la-Perle*, au *coadjuteur de Corinthe*, ou à son *cher ami* Faret ! Louis XIV écouta quelques vers, fronça le sourcil, et défendit qu'on lui reparlât jamais de cet homme. C'était un arrêt de mort pour Saint-Amant. Il mourut sur le coup.

Le cercueil du *bon gros*, mort rue de Seine, sur sa paillasse, après avoir trinqué avec tant de princes et réjoui deux reines, était descendu dans la terre depuis six années, quand Boileau déterra le cadavre et se mit à le honnir. Il n'avait recueilli sur cette vie étrange que des bruits vagues et traditionnels, qu'il consigna dans des vers mensongers :

« Saint-Amant n'eut du ciel que sa veine en partage :
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage ;
Un lit et deux placets composaient tout son bien,
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amant n'avait rien.
Mais, quoi ! las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la fortune ;
Et tout chargé de vers qu'il devait mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir il parut à la cour. »

Peinture inexacte. Saint-Amant appartient à la race des Cinq-Mars, des Luynes, des Guises, tous aventuriers brillants. Il tient aussi, par sa vie nonchalante, aux Marot, aux Voiture et aux Benserade, gens de cour et de plaisir. Né de parents honorables, commensal des grands seigneurs, admis dans l'intimité d'un prince illustre, c'était un gentilhomme bon vivant, mais non un mendiant de bas étage. Il n'avait pas attendu son dernier voyage à Paris pour se produire à la cour, et surtout pour publier ses œuvres, qui, depuis l'an 1627, c'est-à-dire depuis trente-quatre ans, étaient imprimées. Il avait vécu dans plusieurs, aimé de la reine de Pologne et de Christine de Suède. Quand cette princesse vint à Paris, et que l'Académie française lui fut présentée, elle reconnut avec plaisir Saint-Amant.

Boileau voulait plaire à la cour nouvelle, en calomniant la cour ancienne. Le public était son complice. Déjà pâlissaient les étoiles de Balzac, le rhéteur égoïste ; de Viaud, l'extravagant. On était injuste envers eux. Enfants vigoureux et débauchés d'un temps irrégulier, génies sans harmonie et sans tenue, imaginations sans raison, vivacités sans style et sans art ! A tous, il leur avait manqué le sérieux. Sous la gravité ou la grâce de leur allure, on apercevait toujours la légèreté puérile et le défaut de bon sens. Nous verrons bientôt le pompeux Balzac bouffonner voluptueusement à propos des choses les plus graves, décrire en périodes alambiquées ses longues *siestes* de Rome *caressées par la douce tempête des éventails*, l'air de sa chambre renouvelé sans cesse par des parfums différents, ses molles rêveries, *sous des bosquets d'orangers, au murmure de douze fontaines*, surtout ses repas délicats *faits d'oiseaux engraissés avec du sucre*. Voilà ce que le philosophe a observé dans la capitale de la chrétienté. Ces moralistes prétentieux, ces artistes qui cherchaient la forme minutieuse ou la saillie extravagante, — bouffons poëtes, peintres ambassa-

deurs, prêtres histrions, ecclésiastiques émeutiers, femmes qui signaient *Gradafilée* et qui écrivaient la *Carte de Tendre*, gens graves qui, à l'instar de Balzac, s'intitulaient grands maîtres *dicendi et cœnandi*, seigneurs absorbés dans l'huile de jasmin, les rubans d'Angleterre et les *gants de frangipane*, personnages remuants d'ailleurs et qui jouaient leur rôle dans des intrigues hasardeuses, — devaient s'évanouir comme des ombres à l'apparition du monde sérieux et noble dans lequel se dessinèrent les figures de Pascal, de Bossuet et de Racine. Le grotesque et la débauche n'eurent plus qu'un seul représentant, Scarron; Scarron, homme d'esprit, épousa Mlle d'Aubigné, la décence et la réserve même. On consentit à peine à reconnaître le génie comique de Molière dans ses admirables farces; Scapin ne trouva pas grâce aux yeux de Boileau. Voici venir la suprême régularité, l'abus de l'ordre dans la littérature, quelque chose de semblable à un despotisme bien organisé. Certains retardataires essayent une opposition impuissante; les admirateurs de l'Italie et de Marini, de l'Astrée et de l'Espagne, de Ronsard et de l'ancienne école, derniers partisans des coups d'épée de Clélie et des badinages de Voiture, débris de coteries anciennes, Benserade, Scudéry, Boursault, Pradon, Cotin, Perrault, soutenus par Mme Deshoulières, Mme de Lafayette et Mme de Sévigné, soulevèrent leur étendard contre l'école savante, réglée, majestueuse, que Louis XIV ne se contente pas de protéger; il la mène au combat; Racine et Boileau sont ses capitaines.

Ne croyez pas que Boileau fût aveugle sur le talent naturel de Saint-Amant: il dit, dans sa sixième réflexion sur Longin: « Ce poëte avait assez de *génie* pour les ouvrages de débauche et de satire outrée: il a même quelquefois des boutades assez heureuses dans le sérieux; mais il gâte tout par les basses circonstances qu'il y mêle. C'est ce qu'on peut voir dans son ode intitulée *la Solitude*, qui est son meilleur ouvrage, où, parmi un fort grand nombre d'images agréables, il vient présenter mal à propos aux yeux les choses du monde les plus affreuses, des crapauds, des limaçons qui bavent, le squelette d'un pendu, etc.

« Là branle le squelette horrible
» D'un pauvre amant qui se pendit. »

Chez Boileau, la manière de concevoir l'art et la poésie a tout à fait changé; c'est pour lui chose sérieuse et mesurée, métier bourgeois; Saint-Amant l'aimait comme caprice, mouvement de l'esprit, fantaisie de soldat. Cherchez la poésie en dehors de ces deux erreurs. La forme pure ne lui suffit pas, ni la violence effrénée d'une libre saillie. Dans les vers de Boileau, l'harmonie de l'ensemble et des détails est obtenue, mais l'inspiration est faible; dans les caprices de la poésie sous Louis XIII, le désaccord est effroyable, mais l'instrument est puissant. Si cette jouissance suprême que donne la Muse vous est chère et sacrée, fermez donc Boileau et Saint-Amant; demandez à d'autres poëtes une harmonie complète, un instrument énergique, vaste et divin. Combien d'intelligences distinguées sont cependant incapables de comprendre le différent caractère des génies, la succession des générations et les diversités des esprits, d'appré-

cier la valeur imprimée à la raison froide par le sévère travail de Boileau, et de découvrir sous la cendre et les décombres de Saint-Amant la trace de ce vif génie qui s'est inutilement consumé! Grâce à la concentration de la forme et à l'habileté puissante d'un labeur dirigé par le goût, Boileau restera : Saint-Amant n'est pas même une ombre. La faculté qui discerne, classe, ordonne, polit, s'impose des sacrifices, manquait à sa vie comme à ses œuvres.

Que de talent cependant, de verve, de facilité, de bonnes rimes! Comme on sent, à travers ses fautes, l'haleine du poëte-né! Les vers les plus audacieux de notre langue appartiennent à ce gentilhomme nomade :

Je considère au firmament
L'aspect des flambeaux taciturnes;
Et voyant qu'en ces doux déserts,
Les orgueilleux tyrans des airs
Ont apaisé leur insolence,
J'écoute à demi transporté
Le bruit des ailes du Silence
Qui vole dans l'obscurité.

Ces deux vers sont plus poétiques et plus raisonnables que le vers célèbre de l'abbé Delille :

Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence!

La personnification du Silence, chez Saint-Amant, est d'une admirable puissance. Boileau ne rend d'ailleurs à Saint-Amant qu'une incomplète justice. Un sentiment vif et profond règne dans toute cette pièce de *la Solitude,* qui prouve ce dont le poëte eût été capable s'il eût écouté son âme et modéré le cours extravagant de ses plaisirs :

Ah! que j'aime la solitude!
Que ces lieux sacrez à la nuit,
Esloignez du monde et du bruit,
Plaisent à mon inquiétude!
Mon Dieu! que mes yeux sont contents
De voir ces bois (qui se trouvèrent
A la nativité des temps,
Et que tous les siècles révèrent),
Estre encore aussi beaux et verts
Qu'aux premiers jours de l'univers!
. . . .
Un gay zéphyre les caresse
D'un mouvement doux et flatteur!
. . . .
Que sur cette espine fleurie,
Dont le printemps est amoureux,
Philomèle, au chant langoureux,

Entretient bien ma rêverie!
Que je prends de plaisir à voir
Ces monts pendants en précipices!

. . . .

Que je trouve doux le ravage
De ces fiers torrents vagabonds,
Qui se précipitent par bonds
Dans ce vallon vert et sauvage;
Puis glissant sous des arbrisseaux,
Ainsi que des serpents sur l'herbe,
Se changent en plaisants ruisseaux!

. . . .

Que j'ayme ce marais paisible!
Il est tout bordé d'aliziers,
D'aulnes, de saules et d'oziers,
A qui le fer n'est point nuisible:
Les nymphes y cherchent le frais,
S'y viennent fournir de quenouilles,
De pipeaux, de joncs et de glais;

. . . .

Que j'ayme à voir la décadence
De ces vieux chasteaux ruinez,
Contre qui les ans mutinez
Ont déployé leur insolence!
Les sorciers y font leur sabat,
Les démons follets s'y retirent;

. . . .

L'orfraye, avec ses cris funèbres,
Mortel augure des destins,
Fait rire et danser les lutins,
Dans ces lieux remplis de ténèbres!

Peu de poëtes descriptifs ont aussi heureusement animé la peinture des objets naturels par l'expression du sentiment intime. Il a raison de dire que sa poésie est inspirée, vacillante,

Pleine de licence et d'ardeur.
Mon esprit changeant de projet
Saute de pensée en pensée:
La diversité plaist aux yeux,
Et la vue enfin est lassée
De ne regarder que les cieux.

. . . .

Tantost chagrin, tantost joyeux,
Selon que la fureur m'enflâme,
Et que l'objet s'offre à mes yeux,
Les propos (1) me naissent en l'âme,

(1) *Propos*, « *propositi*, » pensées, imaginations.

Sans contraindre la liberté
Du démon qui m'a transporté.

Il eût fait assurément de grandes œuvres, s'il eût vécu jeune et longtemps dans cette solitude qu'il appelle *l'élément des bons esprits.* Il a des émotions naïves pour tous les bruits et tous les spectacles de la nature :

Que l'eau fait un bruit agréable,
Tombant sur ces feuillages verds !
Et que je charmerois l'oreille,
Si cette douceur nompareille
Se pouvoit trouver à mes vers.

Peu de romances françaises sont aussi délicatement harmonieuses que les deux strophes suivantes :

Paisible et solitaire nuit,
Sans lune et sans estoilles,
Renferme le jour qui me nuit
Dans tes plus sombres voilles ;
Haste tes pas, déesse exauce-moy,
J'ayme une brune comme toy
. . . .
Tous ces vents qui soufflaient si fort
Retiennent leurs haleines,
Il ne pleut plus, la foudre dort,
Et je n'entends que les fontaines,
Et le doux son de quelques luts charmants
Qui disent les vœux des amants.

La même sensibilité, la même mélancolie, respirent dans ce passage où il reproduit l'effet de l'*adagio :*

Mes doigts suivant l'humeur de mon triste génie,
Font languir les accents et plaindre l'harmonie ;
Mille tons délicats, lamentables et clairs,
S'en vont à longs soupirs se perdre dans les airs,
Et tremblants au sortir de la corde animée
Qui s'est dessous ma main au deuil accoustumée :
Il semble qu'à leur mort, d'une voix de douleur,
Ils chantent en pleurant ma vie et mon malheur.

Ces jolis vers attestent l'organisation la plus musicale. En voici d'autres qui prouvent la vivacité du sentiment pittoresque :

Que c'est une chose agréable
D'estre sur le bord de la mer,

Quand elle vient à se calmer !

. . . .

Tantost, l'onde brouillant l'arène,
Murmure et frémit de courroux,
Se roullant dessus les cailloux
Qu'elle remporte et qu'elle entraîne.

. . . .

Tantost, la plus claire du monde,
Elle semble un miroir flottant,
Et nous représente à l'instant
Encore d'autres cieux sous l'onde.
Le soleil s'y fait si bien voir,
Y contemplant son beau visage,
Qu'on est quelque temps à sçavoir
Si c'est luy-mesme ou son image.

Les passages remarquables que j'ai cités ne composent jamais une pièce tout entière. Ils s'entremêlent burlesquement de calembours, de pointes, de *concetti*, de misérables inventions ou d'exagérations qui sonnent faux. C'est un vase de porcelaine dont la matière précieuse est comme fondue avec toutes les matières communes, ignobles et repoussantes. A la verve la plus naïve se joignent des affectations incroyables. Dans l'épître familière et la satire grotesque il excelle. Vous retrouverez, chez lui, Callot presque tout entier. Un beau jour, il se courrouce contre la vieille Rome, qui jouit cependant d'une autorité considérable dans le monde. — « Attendez, Rome, dit-il, attendez, *je vais vous donner un coup de peigne!*

Vous en tâterez, je le veux !
Mais aussi que nul ne se plaigne
Si, vous donnant un tour de peigne,
Je vous arrache des cheveux. »

Si *Rome ridicule*, folie bernesque (1) de plus de trois cents vers, est entièrement écrite dans ce style. Liberté plénière à ce diseur de riens, à ce *gracioso* espagnol, à ce *clown* anglais, à ce fou privilégié ! Qu'il débite les mille folies qui se présenteront à sa cervelle fêlée. Ses stances baroques regorgent de détails caractéristiques, dont un Walter Scott s'emparerait. Vous reconnaîtrez dans ces pages la peinture extérieure de Rome en 1630; ruines, abbés, courtisanes, peintres, jusqu'aux vastes chapeaux des Baziles romains de ce temps-là :

Le bord flottant et rabattu
Du feutre mince et sans vertu

(1) Le *Berni* a chanté les *figues*, le *melon*, etc., et parodié l'enthousiasme lyrique avec une verve qui a trouvé beaucoup d'imitateurs en Italie.

Qui couvre leur vaine cervelle,
Pour être, ainsi qu'eux, lâche et mol,
Ondoye, fuit et bat de l'aile,
Comme un choucas qui prend son vol!

Les cardinaux romains passent devant vous : salut à « la pourpre éminentissime ! »

O quel régiment d'estafiers!
Que ces chevaux sont gais et fiers
D'avoir des houppes cramoisies!
Rome étincelle sous leurs pas;
Et devant eux les jalousies
Font éclater tous leurs appas.

Saint-Amant échappe à la trivialité des admirations convenues; il ne tombe pas dans ce lieu commun d'enthousiasme dont l'Italie a été le texte éternel :

Colonnes en vain magnifiques,
Sots prodiges des anciens,
Fastes pointus des Égyptiens
Griffonnés d'hiéroglyphiques (1);
Amusoirs de fous curieux;
Travaux qu'on croit victorieux
D'un si puissant nombre de lustres;
Faut-il que nous voyions partout
Trébucher tant d'hommes illustres,
Et que vous demeuriez debout!

C'est là, certes, une vigoureuse strophe; celle qui suit est plus belle encore :

Piètre et barbare Colysée;
Exécrable reste des Gots!
Nids de lézards et d'escargots,
Dignes d'une amère risée!...
Pourquoi ne vous rase-t-on pas?
Peut-on trouver quelques appas
Dans vos ruines criminelles?
Et veut-on à l'éternité
Laisser des marques solennelles
D'horreur et d'inhumanité!

Cette puissance d'amertume, soutenue ici par la raison, et mêlée à la caricature, est d'un effet admirable. Avec un grain de bon sens, quel poëte!

(1) Pour *hiéroglyphes*.

Mais aussi quelles chutes ! Mille folles puérilités flétrissent cette pièce, tantôt goguenarde, tantôt obscène :

Il vous sied bien, monsieur le Tibre,
De faire ainsi tant de façon ;
Vous en qui le moindre poisson
A peine a le mouvement libre !
Il vous sied bien de vous vanter
D'avoir de quoi le disputer
A tous les fleuves de la terre ;
Vous, qui comblé de trois moulins,
N'oseriez défier en guerre
La rivière des Gobelins !

C'est la caricature du Tibre, faite par Callot. Selon Saint-Amant, le fleuve romain n'est qu'un *gueux, un voleur, un plat-pied ;* on ne peut le regarder comme un *corps* de fleuve, mais comme un *bras* seulement :

C'est bien à vous d'avoir un pont,
A vous qu'avec*que* ma bedaine
A cloche-pied je sauterais ;
A vous, que d'un trait je boirais
Si je prenais la vie en haine !
A vous qui, sur notre élément,
Représentez tant seulement
Un ver liquide en une pomme !

Parodie sans conséquence, gros rire devenu dithyrambe, *brio* facétieux des *Capitoli* du Berni.

Il faut chercher Saint-Amant tout entier dans celles de ses poésies qui sont à la fois burlesques et personnelles, dans *la Jouyssance*, *le Cantal, la Crevaille*, *le Cabaret, la Desbauche*, *le Melon*. C'est là qu'il se montre sensuel à outrance, qu'il ose tout dire et tout décrire, qu'il a des expressions trouvées et des vers inouïs, que le gros mot et l'obscénité lui échappent comme les ornements naturels de son discours. Il nous est impossible de citer ces burlesques et indécentes preuves d'un talent mal employé. Occupons-nous enfin de son espoir ecclésiastique, de son grand poëme, le *Moyse sauvé.*

Il y mettait la dernière main à la même époque où Milton transformait la Bible en épopée. Mais quelle différence d'inspiration ! Saint-Amant n'a vu dans son sujet qu'un prétexte, un canevas sur lequel il a brodé des descriptions piquantes et des détails agréables ; il le dit lui-même : « La description des moindres choses est de mon appanage particulier ; c'est où j'emploie le plus souvent ma petite industrie... Je fais une description d'une nuit, dans laquelle je m'arrête à parler, entre autres choses, de certains vers-luisans qui volent comme des mouches, et dont toute l'Italie et tous les autres pays du Levant sont remplis. Il n'y a rien de si agréable au monde que de les voir, car ils jettent de dessous les ailes, à chaque mouvement, deux brandons de feu gros

comme le pouce, et j'en ai vu quelquefois tous les crins de nos chevaux tout couverts, et tous nos propres cheveux même. Ils volent en troupe comme des essaims d'abeilles, et l'air en est si plein, et rendu si éclatant, qu'on verroit à se conduire aisément sans autre lumière, n'étoit qu'on est ébloui de leur nombre et de leur agitation. »

C'est là ce qu'il a vu, observé, compris dans ses voyages. Il sait bien que ces minuties sont peu de chose; il avoue que le *luth éclate dans son œuvre plus que la trompette*, mais il affirme que l'on doit lui savoir meilleur gré de cette originalité personnelle que d'une imitation servile des anciens : « Ceux qui n'aiment, dit-il, que les imitations des anciens, qui en font leurs idoles, et qui voudroient que l'on fût servilement attaché à ne rien dire que ce qu'ils ont dit, comme si l'esprit humain n'avoit pas la liberté de produire rien de nouveau, diront qu'ils estimeroient plus un larcin que j'aurois fait sur autrui, que tout ce que je pourrois leur donner de mon propre bien. Et je serois de leur goût, s'il en étoit comme d'un certain homme qui, traitant un jour quelques-uns de ses amis et les pressant de boire d'un vin qui étoit assez médiocre, leur disoit à chaque coup : « Messieurs, il est petit, mais au moins il est de mon cru; » quand un de la troupe, ne pouvant en avaler sans grimace, ne put s'empêcher de lui dire brusquement et presque en colère : « Plut à Dieu qu'il fût de celui d'un autre et qu'il fût meilleur! » Saint-Amant revient de lui-même à son vieux métier d'ivrogne. Il frappe dans sa préface l'école de Malherbe qui sera celle de Boileau. « Je ne me plais pas beaucoup, dit-il, à me parer des plumes d'autruy, comme la corneille d'Horace. » Quelques idées fort justes se trouvent heureusement exprimées dans cette même préface. « Il faut quelques fois rompre la mesure afin de la diversifier, autrement cela cause comme un certain ennuy à l'oreille, qui ne peut provenir que de la continuelle uniformité; je dirois qu'en user de la sorte, c'est ce qu'en termes de musique on appelle la cadence, ou sortir du mode pour y rentrer plus agréablement.... Je dirois encore qu'il est presque impossible de faire d'excellens vers, à cause de l'harmonie et de la représentation, sans avoir quelque particulière connoissance de la musique et de la peinture, tant il y a de rapport entre la poésie et ces deux autres sciences, qui sont comme ses cousines germaines. » Il ne veut point renoncer aux mots anciens que Boileau et Racine ont proscrits plus tard. Il emploie *faux* dans le sens de mauvais, *rancœur, maint, lors, diffamer son bonheur* pour déshonorer, *crestre* pour croître, *tantôt* pour bientôt, *fléau* d'une seule syllabe, et *tandis* pour cependant.

L'idylle héroïque de Saint-Amant correspond à l'Astrée, et convient bien à cette époque, qui fit Caton galant et Brutus dameret. Ici c'est pis encore : Moïse berger et la Bible enrubannée! On voit qu'il veut plaire aux Pisani de l'hôtel Rambouillet. Il calque ses formes sur celles de Sannazar, cite Castelvetro et Piccolomini, ne tient, comme Marini, qu'à prouver la fécondité de ses inventions et la facilité de sa plume ; et, après avoir prodigué les traits brillants et les ingénieux détails, nous offre, en dernière analyse, une arabesque immense, chargée d'enroulements inutilement légers. Les vers heureux abondent ; l'ensemble est puéril. S'il eût possédé un génie plus puissant et plus profond, quel parti n'aurait-il pas tiré de ses voyages et de cette connaisssance intime

qu'il avait formée avec les singularités de la nature ! Se jouer à la surface des images et des idées avec une ingénieuse adresse, voilà tout ce qu'il ose. Jamais son talent ne paraît sourdre des profondeurs de l'âme. Il a de l'harmonie et du nombre. Son trait est plein de finesse, mais aussi de manière. Il ennoblit les petits objets, il enjolive les objets vulgaires avec une coquetterie que l'école de Delille et de Legouvé a de nouveau mise en honneur parmi nous. Cette école descriptive n'a pas de meilleurs vers que ceux-ci :

On voit le dur marteau rebondir sur l'enclume,
Dans le poing qui l'étreint en bruyant retourner,
Et du cyclope noir le bras même étonner.

L'huile

Dégorge l'or liquide à filets onctueux.

C'est la manière d'Ovide, de Delille, de Darwin; beaucoup d'invention dans les mots, d'esprit dans l'imagination, point de passion, un luxe de détails infinis, aucun sérieux dans l'âme du poëte, une multitude de petits faits agréablement reproduits. Ici il dépeint une *étoile qui file :*

Un trait de feu qui comme une fusée,
Commençant sur le toit une ligne embrasée,
Avec sa pointe d'or les ténèbres perça,
D'un cours bruyant et prompt vers le Nil se glissa,
Fit loin estinceler sa flâme pétillante, etc.

Plus loin, c'est l'aurore naissante :

... Dès que par le temps la belle aube argentée
Fut du sein de la nuit comme ressuscitée ;
Sitost que sa lueur reblanchit l'horizon,
Que le jour s'eschappa de sa noire prison ;
Que le bruit resveillé vint de sa violence
Effrayer le repos, la paix et le silence,
Et que le roy des feux, d'un rayon vif et pur,
Eut refait le matin, d'or, de pourpre et d'azur, etc.

C'est encore

L'esmail tremblant et vert de deux faisceaux de joncs.

Une biche qui veut se désaltérer dans une source prochaine quitte un moment son jeune faon :

On la voit s'avancer à jambes suspendues,
aire un pas, et puis deux, et soudain revenir,

Et de l'objet aimé gardant le souvenir,
Montrer en mesme temps, par ses timides gestes,
Le soupçon et l'effroi....

Le tonnerre

Roule de mur en mur, bondit de coin en coin,
Eslargit et restreint sa flâme tortueuse,
S'eslance coup sur coup d'une ire impétueuse,
Piroüette, mugit....

Un serpent

De son dos escaillé les plis diversifie,
Se glisse sur l'esmail des herbes et des fleurs,
Adjouste un nouveau lustre à leurs vives couleurs,
Revient sur soy, se cherche, en maint nœud s'entortille,
Darde sa langue double, et dans l'or dont il brille,
Entre-semé d'argent, de cinabre et d'azur,
Se mire, s'esjoüit de n'avoir rien d'impur,
Offre *je ne sais quoi d'horrible et d'agréable.*

Vers fort beau par parenthèse, et que Boileau n'a pas dédaigné d'imiter. Le passage de la mer Rouge, que le satirique a immortalisé par sa raillerie (1), abonde en détails charmants et stériles. Beaucoup de chaleur, de vivacité, d'invention, mais aussi de puérilité.

L'Abisme, au coup donné, s'ouvre jusqu'aux entrailles :
De liquides rubis il se fait deux murailles,
Dont l'espace nouveau se remplit à l'instant
Par le peuple qui suit le pilier éclatant ;
D'un et d'autre costé, *ravy d'aise il se mire ;*
De ce fond découvert le sentier il admire ;
Sentier que la nature a d'un soin libéral
Paré de sablon d'or, et d'arbres de coral,
Qui plantez tout de rang, forment comme une allée
Estendue au travers d'une riche vallée,
Et d'où l'ambre découle ainsi qu'on vit le miel
Distiller des sapins sous l'heur du jeune ciel.

(1) Tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va, mal à propos, d'une voix insolente,
Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante,
Et poursuivant Moïse au milieu des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.

Là, des chameaux chargez la troupe lente et forte,
Foule plus de trésors encor qu'elle n'en porte;
On y peut en passant de perles s'enrichir.
Et de la pauvreté pour jamais s'affranchir :
Là le noble cheval bondit et prend haleine,
Où venoit de souffler une lourde baleine;
Là passent à pied sec les bœufs et les moutons,
Où naguères flottoient les dauphins et les thons;
Là l'enfant esveillé courant sous la licence
Que permet à son âge une libre innocence,
Va, revient, tourne, saute, et par maints cris joyeux
Témoignant le plaisir que reçoivent ses yeux,
D'un estrange caillou qu'à ses pieds il rencontre
Fait au premier venu la précieuse montre (1),
Ramasse une coquille, et d'aise transporté,
La présente à sa mère avec naïveté;
Là, quelque juste effroy qui ses pas sollicite,
S'oublie à chaque objet le fidèle *exercite ;*
Et là, près des remparts que l'œil peut transpercer,
Les poissons esbahis le regardent passer.

Le rude bon sens de Boileau a raison de tourner en ridicule l'imagination enfantine de Saint-Amant, et cette vaine abondance de détails qui nuisent à la grandeur du tableau; mais je doute que Boileau eût écrit les vers suivants :

L'onde, au sortir du roc, fraische, bruyante et vive,
Comme s'éjoüissant de n'estre plus captive,
Saute, bouillonne, coule et ne sachant encor
Quel sablon enrichir de son nouveau trésor,
Ny quel chemin se faire en sa douteuse course,
Revient innocemment *devers* sa propre source,
Se rencontre, se fuit, ...
Et par les champs enfin, va, se joue et se pert.

Deux nuages se rencontrent dans les plaines de l'air, et l'on voit alors, dit le poëte,

Deux puissants tourbillons, gros de mille naufrages,
Et fiers de mille pins sur la terre abattus,
L'un à l'autre opposer leurs tonnantes vertus.

(1) N'imitez pas ce fou, qui, décrivant les mers,
Et peignant au milieu de leurs flots entr'ouverts
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met pour le voir passer les poissons aux fenêtres;
Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.

Il peint également bien

L'incertain élément,
Lorsque tout blanc d'escume il vient, onde après onde,
Se rouler en bruyant sur l'arène inféconde.

Déjà le nombre et l'harmonie de Racine apparaissent dans cette diction qui se déploie en beaux replis :

Le soleil . . . . . . , allumant l'air paisible,
A force de clarté, se rendait invisible ;
De tremblantes vapeurs sur les plaines flottoient ;
L'eau sembloit estre en feu, les sablons éclatoient ;
Sur les myrthes fleuris les douces tourterelles,
Tenant leur bec ouvert, laissoient pendre leurs ailes.

Nous n'en finirions pas si nous voulions citer toutes les heureuses descriptions dues à Saint-Amant, celle, par exemple, d'un vaisseau rentrant dans le port :

Tel qu'un riche navire, après mainte fortune
Esprouvée en maint lieu sur le vaste Neptune,
Revient avecques pompe au havre souhaité,
Sous la douce lenteur des souffles de l'esté,
Qui, faisant ondoyer dans les airs pacifiques,
De tous ses hauts atours les grâces magnifiques,
Enfle à demy la voile, et d'un tranquille effort
Presqu'insensiblement le redonne à son port.

Une hirondelle vient retrouver sa couvée :

On voit aux beaux jours la gentille hyrondelle
Vers son nid merveilleux voler à tire-d'aile,
En atteindre les bords, sur ces bords tremousser;
De gestes et d'accents ses petits caresser ;
Puis de l'œil, puis du bec, toujours prompt à repaistre
Leur innocente faim qui, comme eux, vient de naistre,
Flatter l'un, flatter l'autre, et leur faire sentir
De son tardif retour l'aymable repentir.

Saint-Amant la compare à une mère qui revient caresser son jeune enfant :

Et comme elle s'agite auprès du lit flottant,
Luy, de ses bras émus, tasche d'en faire autant.

Ce dernier trait est délicieux.

De tels vers ne sont pas d'un poëte vulgaire; et celui-là doit prendre place au

nombre de ceux qui ont servi les progrès de la langue et perfectionné l'instrument poétique, qui, trente années après Dubartas, a su écrire avec cette élégance, cette harmonie et cette pureté. Tout cela ne fait pas le grand poëte; il manque à Saint-Amant la grandeur de la pensée, le sérieux de l'âme, la profondeur de la sensibilité, l'énergie du bon sens et la justesse du goût. Par quel abominable travers de jugement a-t-il imaginé de calquer *Moïse sauvé* sur l'*Adone;* osant transformer le récit biblique en idylle, et plier un tel sujet à l'influence de l'Italie qui communiquait à l'Europe entière son enthousiasme pour le *Pastor Fido* et l'*Aminta*, pour cette bergerie chevaleresque et cette chevalerie au repos, qui a donné l'*Arcadie* de Sidney, la *Diane* de Montemayor, l'*Astrée* de Durfé, et qui est venue mourir dans la *Galatée* de Florian! Esther et Bérénice se couronnent d'un rayon épuré qui émane de cette influence; mais l'âme de Racine était tendre et profonde. Saint-Amant, au contraire, a pris à la mode du temps tous ses ridicules; son plan est sans proportion, ses détails n'ont pas de fin. Il décrit, il décrit sans cesse : d'abord Memphis, ensuite l'Aurore, puis le berceau de Moïse. La fabrication de ce berceau est charmante; il finit par l'appeler *un lit ambigu*. Il rend très-bien la situation et les craintes des deux époux qui veulent sauver l'enfant prédestiné. Puis la femme le voit sourire :

Las! dit-elle, tu ris, ô ma gloire dernière!
Tu ris, mon seul espoir, et tu ne connois pas
Que peut-être ta vie est proche du trépas!

On expose le berceau sur les eaux du Nil, et les *perquisiteurs* pénètrent dans la cabane pendant que d'autres bergers veillent près du berceau. Un vieillard, Merary, se met alors à raconter l'histoire de Jacob; il faut voir de quelles couleurs céladoniques le récit hébreu se trouve enluminé. Un jeune homme est blessé à la cuisse :

De sa playe en la cuisse, au cœur l'amante il blesse.

D'autres fois le poëte rencontre bien. C'est Dieu

Qui l'éternité seule a pour son diadème;

Lui qui

A créé la nature et fait naître le temps.

Cependant la narration de Merary est interrompue par l'arrivée d'un crocodile qui nage vers le berceau. Les bergers se battent contre le crocodile; description longue, travaillée, dont Saint-Amant ne vous fera pas grâce, et qui occupe cinq pages de concetti, de détails ingénieux et d'idées singulières. La mère, Jocabel, rentre dans sa cabane et s'y endort, pour donner au poëte le

temps de développer dans un rêve toute la vie future de Moïse, ce qui occupe deux chants entiers. L'idylle, qui s'est tranformée en épopée, va bientôt redevenir pastorale. Une tempête réveille Jocabel ; Saint-Amant veut décrire une tempête; Jocabel prie et pleure : ces pleurs sont recueillis par un ange :

L'ange qui s'emploie à recueillir nos pleurs,
Quand un juste sujet rend leur cours légitime,
Et que nostre cœur mesme en offre *la victime* (1),
Dans un beau vase d'or ses larmes ramassa,
Pour les faire valoir aussitost la laissa,
Et dans le saint olympe, où la divine essence
Estale sa grandeur et sa magnificence,
Où l'on adore en trois l'ineffable unité,
Où sur un trosne pur fait par l'éternité,
Le seul estre infini, le monarque suprême,
Luit de son propre éclat et s'abisme en soy-mesme,
Et voit dessous ses pieds s'humilier le sort,
La fortune, le temps, la nature et la mort;
Dans ce lieu, dis-je, où règne en une pompe auguste
Le prince de tout bien, le seul bon, le seul juste :
Ce ministre léger, cet ange officieux,
Présentant à genoux le vase précieux
Où sa noble pitié, *sur qui le deuil s'appuye*,
Des yeux de Jocabel avoit serré la pluye,
En fit au grand aspect la douce effusion,
Et signala son zèle en cette occasion.

Aussitôt les anges

Ouvrent du saint portail le bronze radieux,
Qui fait sur de beaux gonds un bruit mélodieux.
. . . .

Dieu (invention singulière) transforme ces larmes en *liqueur nutritive*, et envoie un ange vers le calme. Description du calme.

Le berceau de Moïse flotte doucement, porté par les flots tranquillisés. On se livre au plaisir de la pêche; description de la pêche en trois cents vers. Vous diriez une complète monographie de l'art de *pêcher*. Le poisson

S'échappe des doigts, tombe, sautille, fuit,
Fait voir mille soleils en l'escaille qui luit,
Bat l'herbe de sa queuë, et sur la plaine verte,
D'une bouche sans cry, de temps en temps ouverte,
Baille sans respirer, *comme né sans poumon*,
Et laisse à qui l'estreint, un reste de limon.

(1) L'*holocauste*.

Marie, et prompte et simple en sa première espreuve,
Jette presqu'en tremblant la ligne dans le fleuve;
Mais en l'espoir conçu trop d'ardeur la déçoit;
Car le poisson rusé qui l'embusche aperçoit,
La rongeant tout autour d'une lèvre avancée,
Et trompant par le poids le bras et la pensée,
Fait que la belle main, tirant la ligne à faus,
Sent que ses premiers coups sont autant de défauts.

Enfin la jeune fille

Ayant fourbé le fourbe, elle prend le preneur.

Saint-Amant, qui aime singulièrement les poissons et qui semble avoir fait dans ses voyages un cours complet d'ichthyologie, ne peut s'empêcher de parler un peu des *poissons volants*. Pour moi, dit-il,

Non sans plaisir, sur le vaste Neptune,
Où j'ai tant esprouvé l'une et l'autre fortune,
J'ai vu..... sous les cercles brûlans,
Tomber, comme des cieux, de vrays poissons volans,
Qui, courus dans les flots par des monstres avides,
Et mettant leur refuge en leurs ailes timides,
Au sein du pin vogueur plouvoient de tous costez,
Et jonchoient le tillac de leurs corps argentez.

Après la pêche arrivent des essaims de mouches que l'odeur du poisson attire. Description de ces mouches. Dieu se donne la peine d'envoyer ses anges contre ces pauvres mouches, qui sont mises en fuite. Merary continue l'histoire de Jacob et nous montre la jeune Rachel occupée à filer sa quenouille.

D'un soucy ménager, d'une *peine sans peine*,
Ses doigts blancs comme ivoire en retordoient la laine,
Et tantost esloignez, tantost près du roseau,
Les despouilloient de biens pour vestir le fuseau.

Le vieux berger raconte l'amour secret de Lya pour Jacob fiancé de Rachel. Lya s'émeut toutes les fois que le nom de celui qu'elle aime est prononcé devant elle. On s'en étonne, on la questionne; elle répond tout simplement que c'est une puce qui l'inquiète. Le vers de Saint-Amant est plus poétique :

Et si devant quelqu'un ce désordre arrivoit,
Sur quelque insecte faux (1) *l'excuse elle en trouvoit.*

Au moment même où le poëte vient de jeter cet étrange ornement dans

(1) Malfaisant, mauvais.

son récit, il retrouve des vers charmants pour peindre la mélancolie de la jeune fille.

En amour
Un plaisir attendu fait d'un moment un jour.

Et ceux-ci encore :

Sans un bruit qui jusqu'à l'heure même
Lui disait à l'oreille : *Ayme, espère, espère, ayme ;*
Parle, déclare-toi, voicy le dernier jour,
On auroit sçu sa mort plustost que son amour.

Enfin Laban place l'heureuse Lya dans le lit nuptial.

Quiconque au sein d'un bois affreux et solitaire,
Après s'estre engagé, d'un pas involontaire,
A suivre, triste et seul, l'erreur qui le conduit,
Sous le morne silence et sous l'aveugle nuit,
Après cent tours, cent maux, cent peines incroyables,
Parmy les hurlemens des bestes effroyables
Qui l'auroient fait trembler, qui l'auroient fait gémir ;
Après se voir enfin contraint de s'endormir ;
Après l'horreur d'un songe où son âme en ténèbres
Auroit feint à ses yeux mille images funèbres ;
Viendroit à s'éveiller, et d'*un bien sans pareil*
Entendroit tout à coup, au lever du soleil,
Mille divers oyseaux faire dessus sa teste,
De mille aimables tons, une douce tempeste,
Seroit moins consolé, moins gay, moins en repos
Que ne le fut Lya.....

Le sentiment est ici fort poétique et l'expression heureuse. Saint-Amant termine l'histoire de Jacob, et revient au berceau de Moïse.

On prend des petits oiseaux. Description des petits oiseaux. Un vautour attaque le berceau de l'enfant :

Montre ses grands orteils, les ouvre, les estend,
De leur acier crochu l'aigre fureur allonge,
Arme son bec de rage, et sur l'enfant se plonge.

Le poëte décrit le combat des bergers contre le vautour. Une pierre vient frapper l'oiseau, et s'amortit sur l'armure de son plumage. « Ainsi, dit-il,

Sous la jeune Bellonne,
Voit-on, lorsque d'un camp la foudre humaine tonne,
Le globe s'amortir contre un flanc gazonné,
Et bruire sourdement après avoir tonné.

N'êtes-vous pas surpris de ce perpétuel bonheur d'expression chez un versificateur si décrié? Le soir arrive. Vous n'échapperez pas à une description du soir. La princesse d'Égypte, dont Saint-Amant redit longuement les divertissements solitaires, avant

D'aller jouir de la frescheur des eaux,
Des beautez de la plaine et du chant des oyseaux,

se fait raconter l'histoire de Joseph. Tous ces récits allongent et n'animent guère le prétendu poëme épique de notre auteur; mais, s'il avait pu, il y aurait fait entrer toute la Bible. Il trouve moyen de décrire les agneaux

Broutant à langue torse et le treffle naissant,
Et les tendres rameaux d'un buisson fleurissant:

Puis les sept épis d'or du songe expliqué par Joseph :

Sept espis beaux et pleins, en rond penchant leurs testes
Comme quant à scier les faucilles sont prestes,
Sembloient sur un tuyau d'où naissoit leur trésor,
Présenter à mes yeux une couronne d'or.
Qui brillant au soleil sous un vent agréable
Noircissoit le gueret d'une ombre variable,
Et montroit en sa mûre et fertile beauté
Le plus riche ornement dont se pare l'esté.

Nous ne nous arrêtons pas à louer ces excellents vers, si pittoresques et si hardis. La princesse sort de son palais pour aller au bain, montée sur un char traîné par trois licornes :

Elle s'en vient noyer sa chaleur et sa peine
Dans l'humide plaisir d'une claire fontaine.

Ses nymphes l'environnent :

Cent doigts polis et blancs l'avoient déshabillée
Sous l'obscure espaisseur de la verte feuillée,
Où, bien loin de sa suite, un pavillon tendu
En rendoit le spectacle aux hommes défendu.

Ici Saint-Amant prodigue tous les trésors de sa palette :

A sa description je ne saurois atteindre :
Car l'innocente honte et la pudicité
Couvroient d'un voile saint sa belle nudité.

. . . .

Elle avance le pié douteux et retenu
Sur un sable mollet, insensible et menu.
Sa taille se desrobe, elle entre, elle se plonge
Elle se laisse aller, s'abandonne, s'allonge,
Nage, esbranle les flots, et les flots agitez
Petillent d'allégresse autour de ses beautez.

Puis elle sort du bain, et le génie du poëte s'envole. La princesse que l'on essuie

Fait boire aux draps les reliques du bain.

Une négresse est chargée des soins de sa toilette, et Saint-Amant s'écrie à ce propos :

Le bras d'encre est propice à des membres de lait!

Enfin les anges poussent jusqu'aux pieds de la vierge le berceau de Moïse qui est recueilli par elle; une belle description de la nuit termine l'œuvre, et Saint-Amant couronne sa douzième et dernière partie par les vers suivants :

Le silence paisible, et l'horreur solitaire
Contraignoient doucement les hommes à se taire :
Taisons-nous donc, ô muse, et jurons en ce lieu
De ne parler jamais qu'à la gloire de Dieu.

Peut-on imaginer un sujet plus simple, écrasé sous des colifichets plus misérables; une dépense de talent plus extravagante, plus étrange, plus déplacée; un luxe de jolis vers sur tous les sujets, plus mal amenés et bariolés de traits plus faux? Il est évident que chaque nouvel épisode est un clou placé par l'artiste pour suspendre une description nouvelle. Défaut d'ensemble, de majesté, de dignité, de convenance, nulle compréhension de la Bible; une frivolité perpétuelle et un incontestable talent. Nous n'avons pas épuisé, dans les citations précédentes, toutes les beautés réelles de ce poëme absurde, et qui pis est, ennuyeux :

Mille femmes en rond, pressant l'herbe fleurie,
Accordent saintement leurs gestes et leurs voix
Aux doux sons des tambours soutenus des haubois ;
Les vierges vont après, les enfants les secondent,
Leurs fertiles brebis en beslant leur respondent ;
Et les puissants taureaux, dans le ravissement,
Leur répartent aussi d'un gay mugissement.

Nous avons beaucoup cité. C'était le seul moyen de faire comprendre l'importance réelle de cet écrivain. Saint-Amant n'a que des traits, et n'a jamais d'ensemble. Sa première manière, celle du *goinfre* en belle humeur, lui four-

nit des pièces burlesques jusqu'à l'indécence. Sa seconde manière, celle de l'homme de cour postulant un bénéfice, produit *Moïse,* galerie de descriptions agréables, qui composent un mauvais poëme. Poëte de détail, poëte incomplet, touchant à tous les genres de talent, et ne pouvant rien produire d'achevé, dépourvu surtout de jugement et d'unité, il ressemble fort au temps bizarre qui l'a vu naître et briller, temps de transition, burlesque intermède, passage inquiet de la féodalité à l'unité monarchique, où les avortements se multiplient. La monarchie pure y est en chrysalide, les suzerainetés indépendantes essayent leur dernier effort. Tout chatoie, tout oscille; rien de complet; on emprunte à l'Espagne, on emprunte à l'Italie. On est guindé, affecté, délicat, extravagant, indolent et hableur. Le plus grand homme de l'époque, son destructeur et son maître, Richelieu, précipite tout, petits hommes et petits événements, vers la monarchie absolue qui va les absorber comme une mer. Debout, rocher vivant, au milieu de ces fous, de ces fats, de ces estafiers, de ces spadassins, de ces amazones, il les voit se battre, boire, rire, chanter, conspirer, et tout en les contenant, il leur ressemble un peu. Il danse la sarabande, et Marion est sa maîtresse.

Certes, la poésie de Saint-Amant, dont vous venez de lire les fragments épars, est bien la poésie de ces hommes farcis de galons, ombragés de panaches, remplissant leurs bottes de dentelles, luisant de cent couleurs; fantasques sous le rabat, l'armure ou l'aumusse. Voyez Retz qui résume l'époque, la termine et la peint. Quel Catilina des brouillons, dont il fut aussi le Salluste! Retz sera condamné à l'exil, et mourra dédaigné comme Saint-Amant, lorsque la France de Louis XIV, dégoûtée de la débauche, répudiera les héros politiques et littéraires d'une époque condamnée.

Nous sommes aujourd'hui bien placés pour la juger. La logique lui manque, elle vit de coloris, de détail et de caricature. Ses héros sont des bravaches; ses plus grands maîtres ont des lubies exquises ou facétieuses. Elle ne possède pas de Raphaël, mais un Salvator Rosa; ni un Michel-Ange, mais Rubens; ni un Léonard de Vinci, mais Callot. Talents distingués, esprits fiers, caprices singuliers. Salvator conspire. Rubens est diplomate. Callot est un héros. L'un est l'ami de Mazaniel; l'autre est l'ami de Spinola; le troisième est le défenseur sublime de sa ville natale. Savoir-faire, audace, éloquence, que leur manque-t-il? Ils représentent fièrement la souveraineté capricieuse des arts!

Emporté comme eux par l'imagination, la vivacité des sens et les boutades de l'esprit, mais comprenant moins bien les limites et les priviléges de sa mission, Saint-Amant est loin de les égaler; il veut reproduire dans ses vers la grâce et la violence des bizarreries contemporaines, l'ardeur de vie sensuelle qui éclate chez Rubens, la verve et la finesse de Callot, quelquefois l'horreur audacieuse de Salvator. Parodiste plaisant, versificateur souvent admirable, bon rimeur, il sent son génie, il s'y fie aveuglément, et ne revoit pas même les épreuves de ses ouvrages, que les imprimeurs remplissent de fautes grossières, et auxquels il s'adresse ainsi :

Hélas! quand je vous voy, mes vers, mes chers enfants,
Vous que l'on a trouvez si beaux, si triomphants,

Errer parmi le monde en plus triste équipage
Qu'un prince mal aisé qui marcherait sans page,
Quand je voy vos pieds nuds, vos membres mutilez,
Et vos attraits sans pair flestris et désolez,
Par l'avare désir d'un infâme libraire,
Qui, sous l'espoir du gain, pour chanter me fait braire;
J'avoue, en la douceur de ma tendre amitié,
Que j'ay de votre estat une extrême pitié;
Ou plustost qu'en tel poinct j'ai peine à reconnaistre,
Vous voyant si changez, que je vous ai fait naistre.

C'est la verve de Régnier. On croirait que les vers suivants sont de cet excellent satirique :

Je connois un peu nos petits rimailleurs.
Ils s'aheurtent tousjours aux endroits les meilleurs :
La raison n'est jamais de leur intelligence;
La richesse d'autrui chocque leur indigence.

Il y a peu de pièces de Saint-Amant, même des plus folles et des plus baroques, qui ne renferment quelques vers bien inspirés. Tantôt il peint le départ d'une flotte :

On lève aussitost l'ancre, on laisse choir les voilles;
Un vent frais et bruyant donne à plein dans ces toilles;
On invoque Tétis, Neptune et Palémon,
Les nochers font jouer les ressorts du timon,
La nef sillonne l'eau qui, fuyant sa carrière,
Court devant et tournoye à gros bouillons derrière.

Tantôt c'est le clair de lune pénétrant dans la lucarne de son grenier :

La lune dont la face alors resplendissoit
De ses rayons aigus une vitre perçoit,
Qui jetoit dans ma chambre en l'espesseur de l'ombre,
L'éclat frais et serain d'une lumière sombre,
Que je trouvois affreuse, et qui me faisoit voir
Je ne sais quels objets qui sembloient se mouvoir.

Ou bien ce sont encore :

Les plaisants promenoirs de ces longues allées,
Où tant d'afflictions ont esté consolées;

Vers mélancoliques et charmants, qui méritent de rester gravés dans le

souvenir de toutes les âmes tendres, et qui ressemblent singulièrement au distique de William Cowper :

Our walks were planted to console at noon
The pensive wanderer in their shades.

Il est mené par son imagination. Jamais il ne la guide. La plupart des perles qui formaient la couronne naturelle de son talent sont tombées ou dans l'obscurité ou dans la fange. Nous avons dû les recueillir. C'était justice.

Pourquoi Dieu l'avait-il jeté dans une époque sans caractère, pleine de velléités, d'essais, de turbulence, d'indiscipline, de faiblesse et de frivolités ? Il faut un extrême courage alors et presque une grande âme, pour ne pas débaucher sa poésie, pour l'arracher aux affectations, à l'amphigouri, à la bizarrerie, à la fatuité, à l'entortillage. Il faut une forte résolution pour ne pas décalquer ce crépuscule fatal du sérieux et du plaisant, pour adopter le parti difficile de la raison mâle, du bon sens sévère.

Un *bon sens* court et inflexible, voilà Malherbe. C'est là son sceptre. Il le tient dans sa main sèche et dure ; il le garde, même après sa mort ; il le lègue à Boileau.

Saint-Amant n'a pas garanti sa muse écervelée et pimpante d'une seule des mauvaises influences qui l'environnaient. Nous venons d'examiner en détail les principaux fragments de cette gloire attachée au pilori par Boileau. Nous avons dit quels furent l'intention littéraire et le modèle poétique d'après lesquels le *goinfre*, devenu pieux, corrigea et refondit, sous les toits de la rue de Seine, cette pastorale imitée de l'Italie. Nous trouvons en définitive la triste justification des sévérités de Boileau. Plaignons toutefois cette existence mal conduite, ce talent mal dirigé, cet homme qui possédait la verve, la facilité, la variété, la finesse, le rhythme, la saillie, l'entrain, qui rimait admirablement, coulait son vers énergique ou délicat dans un moule de bronze, d'un seul jet, avec un rare bonheur, qui connaissait le monde, les hommes, la nature, qui comprenait même la nécessité d'animer la poésie, de lui donner une valeur vivante, de la douer à la fois de vérité, de vivacité et de fraîcheur ; et tout cela, sans goût, sans résultat, sans ensemble ; tout cela pour servir de risée à de plus pauvres et de plus stériles esprits ! Prêtons encore l'oreille, avec une équitable tristesse, au bruit lointain de ces *voix* perdues dans le naufrage d'une vie inquiète, et n'effaçons pas de nos fastes intellectuels ces poëtes condamnables à tant d'égards, mais depuis longtemps condamnés, victimes de leur temps plus encore que de leurs fautes, entraînés par le mouvement général, et *accravantés*, comme on le disait alors, par la ruine et le tapage de l'époque et de la société qui ont croulé sur leurs têtes.

PHILARÈTE CHASLES.

LES CÉSARS.

NÉRON (1).

IV. — RÈGNE DE NÉRON.

Cette histoire est difficile. Le fils du brutal Domitius et de l'infâme Agrippine, *né les pieds en avant* (2), cet enfant confié d'abord à un danseur et à un barbier, grandit au milieu de la corruption maternelle et de la corruption impériale, parmi cette foule de sales courtisans qui exploitaient et baffouaient Claude. Devenu empereur, c'est-à-dire l'homme du monde le plus puissant, le plus sujet à se corrompre, le plus exposé, à un âge qui n'est pas encore celui de la jeunesse, ce César enfant ne promet rien de bon. Pourtant le voilà les délices du genre humain, l'idole du peuple; quand il s'agit de signer la sentence de mort d'un voleur, il voudrait ne pas savoir écrire. Chose plus merveilleuse encore, il donne des jeux sans que personne y périsse; pas une goutte de sang proscrit ne coule par son ordre; le *carnifex* se croise les bras, le délateur mendie son pain en exil, et Trajan, ce saint empereur que le pape Grégoire le Grand pria Dieu de faire entrer par exception dans le paradis, Trajan souhaitait que les meilleures années de son règne eussent ressemblé à ces premières années de Néron. Bientôt il est vrai, il aura tué son frère, sa mère et sa tante; mais ce ne sont pas là des proscrits. La maison des Césars est au-dessus de la loi pour tuer et pour mourir; un empereur qui ne fait périr que les siens est un souverain clément, doux, populaire, et un long repos, que le monde n'avait pas eu depuis Auguste, lui est donné sous un

(1) Voyez page 5 de ce volume.
(2) Pline, *Hist. Nat.*, VII, 8.

prince parricide. Cependant, au bout de sept ou huit ans, le charme impérial opère : le vieux démon de Caligula et de Tibère se réveille. Prenez garde, ce tigre apprivoisé a léché un peu de sang humain, il sent sa race. Voici les délateurs qui remontent à la surface, les suicides commandés qui se renouvellent, la lancette du chirurgien qui succède au lacet du bourreau et à l'épée du soldat; c'est un Tibère enfant, un Tibère prodigue, voluptueux, artiste, musicien, pantomime, fou, et par cela même plus cruel. Il est donc bien puissant et bien sûr de son pouvoir pour rompre ainsi en un jour une dissimulation aussi longue? Il a jeté bien de l'or à ses prétoriens? Il les a bien alléchés aux proscriptions? Sa garde de Germains est bien nombreuse et bien farouche? Non : un beau jour, après que le monde l'aura longtemps souffert sans avoir jamais fait un puissant effort pour le rejeter; après bien de vaines tentatives, des conspirations de philosophes, de débauchés et de femmes; après une dernière et plus menaçante entreprise, et au moment où elle avorte, je ne sais trop pourquoi, un homme se présente aux prétoriens, mandataire improvisé à qui personne n'a donné mandat; cet homme promet, au nom d'un général qui ne le connaît pas, des sommes énormes que celui-ci ne pourra jamais payer, et conclut un marché en vertu duquel les soldats ne tuent pas, ne se soulèvent pas, mais seulement quittent, avant d'être relevés, leur corps de garde du mont Palatin pour aller se promener dans les faubourgs, et l'empereur, perdu parce qu'il est seul, va se donner un coup de couteau dans une cave qu'un de ses affranchis veut bien lui prêter pour mourir.

Aurons-nous du moins, contre cette peu croyable histoire, la ressource du paradoxe? et pourrons-nous bâtir, comme cela se fait agréablement de nos jours, une contre-histoire de notre façon? Nous ne sommes pas ici dans le vague océan des siècles primitifs; ceci est de la pure et positive histoire. Tacite, tout honnête homme qu'on puisse lui reprocher d'être, est un annaliste exact, un chronologiste scrupuleux, dépouillant, à la manière du président Hénault, les archives du sénat et les *Acta diurna*, le *Moniteur* de son temps. Quant à Suétone, je l'ai déjà dit, c'est le sang-froid glacé d'un greffier du parlement, c'est l'érudit des inscriptions et belles-lettres, qui, pour toutes les rancunes et tout l'esprit de parti du monde, ne perdra pas la petite note qu'il a prise sur son calepin. Ces deux hommes, assez rapprochés de ce temps pour le bien connaître, assez éloignés pour n'en pas trop ressentir les passions, ne sont démentis pour le corps des faits, ni par Dion Cassius, ni par Plutarque, deux Grecs peu soucieux des ressentiments de la vieille Rome contre Néron.

C'est en racontant cette histoire que je tâcherai de l'expliquer. J'ai déjà montré en Tibère la nature et le principe du pouvoir impérial, pouvoir tout de fait et de terreur, fondé sur l'isolement, la faiblesse, l'effroi de chacun, et qui s'éteint dès que le licteur ne gagne plus de vitesse l'assassin; en Caligula, l'effet de ce pouvoir sur une âme faible et mal élevée, et cette maladie particulière de l'esprit que j'appellerais la manie impériale, double exaltation enfantée par le danger et la puissance, désir sans terme et peur sans cesse, rage de jouissance et crainte de la mort. J'ai fait, si j'ose dire, d'abord la politique, puis la psychologie des Césars; permettez-moi d'être incomplet plutôt que radoteur, et de renvoyer à ce que je disais alors.

Néron n'était pas de force à supporter le vertige d'un tel pouvoir, — et qui l'eût supporté à dix-sept ans ? — Faible de cœur, comme Caligula le fut d'esprit, doucereux et craintif, artiste incliné devant ses juges, empereur tremblant devant son peuple, rougissant aisément, et, par embarras d'esprit ou de conscience, se laissant dire de rudes vérités, n'écoutant le reproche qu'avec une sorte de pudeur qui alla parfois jusqu'à ne pas le punir, superstitieux enfin, craignant les rêves et les fantômes, ses vices n'avaient rien de hardi ni de grandiose. Lui et son ami Othon (deux polissons qui furent l'un après l'autre maîtres du monde) couraient les rues la nuit, en perruque et en habit d'esclave, jetaient les gens dans les égouts, en bernaient d'autres sur des couvertures, battaient, étaient battus, et revenaient parfois roués de coups. Ce fut toujours le même homme, et ce tapageur nocturne du pont Milvius, dont la joie suprême était de faire l'émeute au spectacle, eut beau être tyran et parricide, il demeura toujours un gamin couronné.

Pour faire de cette misérable nature quelque chose de redoutable au monde, et, comme le dit saint Augustin, pour que « le suprême modèle des mauvais princes se trouvât être cet histrion voluptueux dont on ne devait redouter rien de viril, » il fallait son siècle et sa cour, et leur incroyable appétit de servitude. Il fallait Narcisse et Tigellin, gens qui, même dans une âme pure, eussent su trouver le vice, le choyer et le faire grandir. Aussi, dès le début, quand Néron était tout miel encore, y avait-il déjà lutte à qui le dominerait entre les diverses corruptions de la cour. C'était d'un côté, Agrippine, qui, assistant au sénat derrière un rideau, ne voulait pas du pouvoir pour l'adoucir, mais pour en user largement, avec la sauvage légitimité du crime, comme l'avait pratiqué Caligula ; et avec Agrippine, ce qui tenait à la vieille popularité du nom de son père, nobles, courtisans, amis de sa famille, fidèles affranchis de Claude, ralliés à elle depuis qu'elle l'avait empoisonné. D'un autre côté, le stoïcisme, dont nous avons annoncé le réveil philosophique et dont l'action politique allait se faire sentir, relevé du champ de bataille de Philippes où avec le cadavre de Brutus il était resté livré aux vautours, promenait déjà dans les rues de Rome la longue barbe et la face ridée de ses philosophes, et quelques-uns de ses disciples aimaient à venir aux soupers de Néron faire étalage de mines renfrognées. Le stoïcisme avait auprès de César ses députés, Sénèque et Burrhus, vertus relatives, honnêtes gens de ce siècle ; car Burrhus, qui, à la mort de Claude, avait aidé à escamoter les droits de Britannicus, et Sénèque, apologiste, sinon conseiller de la mort d'Agrippine, furent néanmoins populaires parmi les gens de bien. On pensa même une fois à faire Sénèque empereur, « à cause de l'éclat de ses vertus, dit Tacite, et parce que lui était innocent (1). » Comprenez bien ce dernier mot.

La lutte s'établissait. « Point de philosophie, mon fils, disait Agrippine ; elle ne vaut rien à un empereur. » Le vieil instinct des Césars devinait son ennemi. « Respecte ta mère, mais sois empereur, » lui disait Sénèque. Le prix était à qui flatterait le plus. Les amours de Néron étaient encore timides : Sénèque lui prêtait le nom d'un de ses amis pour les cacher à Agrippine; Agrippine, son

(1) Quasi insonti.

appartement, sans doute pour les cacher à Sénèque. Les philosophes laissaient monter leur élève sur le théâtre en gémissant, mais sans rien dire, toujours dans la peur qu'il n'allât plus loin ; et Sénèque, qui avait flairé la bête carnassière, lui adressait son traité *De la Clémence,* le louant du sang qu'il n'avait pas versé, de peur qu'il n'en versât le lendemain. — Mais, en fait de flatterie, Agrippine était bien novice, les philosophes bien réservés ; Néron avait d'autres amis plus infimes et par cela même plus intimes aussi : des affranchis, les meilleurs confidents des Césars, qui avaient l'âme basse comme leur imagination était haute. Néron avec ses goûts de volupté puérile et vulgaire, s'arrangeait fort de la société des valets. Une mère jalouse de dominer, des pédagogues qui lui disputent leur élève, des valets débauchés qui le corrompent, histoire d'écolier ! mais cet écolier de dix-sept ans tenait bien réellement entre ses mains le sceptre du monde, pouvait jouer au besoin avec le poison et l'épée, avec les têtes des sénateurs et l'honneur des nobles Romaines. Aussi, pendant qu'avec des insinuations habiles et polies, Sénèque et Burrhus supplantent Agrippine, que celle-ci s'irrite, se réconcilie, rallie les mécontents, prend en main la cause de Britannicus qu'elle a si cruellement persécuté, Néron tout à coup échappe à la fois à sa mère et à ses maîtres, fait consulter par le centurion même qui la garde la vieille Locuste, que la vertueuse police de Burrhus allait faire étrangler, et qui, sauvée à temps, y gagne l'impunité, de l'argent et des élèves (1) : — école d'empoisonnement fondée par l'empereur ! — Néron demande, non un poison lent, timide, secret, comme celui qu'elle a composé pour Claude, mais un poison actif, prompt, foudroyant. — Je crains peut-être, disait le César enfant à Locuste, je crains peut-être la loi contre les empoisonneurs (2)? — Britannicus tombe roide mort à la table impériale. Pendant qu'on l'enterre à la hâte, et qu'un peu de pluie, essuyant le plâtre dont Néron lui avait fardé le visage, montre au peuple les tâches livides du poison, les deux sages du palais, consternés et gémissants, s'enrichissaient néanmoins des villas de Britannicus.

Britannicus mort, c'était le tour d'Agrippine. Agrippine entourée de haines, de haines féminines surtout, qu'avaient provoquées son orgueil de belle femme et son orgueil d'impératrice, ayant peut-être épuisé, après tant d'infamies, la dernière ressource de l'inceste, se faisait de ses crimes, qu'elle avait commis pour Néron, une force et une défense : son fils la craignait parce qu'il lui avait obéi ; il la tua parce qu'il la craignait. Une femme, Poppée, sera surtout l'auteur de sa mort. La vie de Poppée est pleine d'intrigues : *pour le moment mariée* (3) à un chevalier romain, Othon la fait divorcer et l'épouse ; Néron l'aime à son tour, envoie Othon gouverner la Lusitanie, et veut la faire divorcer encore (4). Mais Poppée divorcera-t-elle donc pour n'être que la maîtresse de César ? Laissera-t-elle en place la fille de Claude ? Cela est bon pour l'affran-

(1) Suet., *Ner.*, 33.

(2) Forsitan legem Juliam timeo. (*Id.*, ibid.)

(3) *Agentem in matrimonio Ruf. Crispini.* (*Ibid.*)

(4) Ce fait est raconté un peu diversement par les historiens. — Voir Tacite, XIII, 46. — *Hist.*, I, 3. — Suet., *In Ner.*, 35. — *In Oth.*, 3. — Plutar., *In Galbâ.*

chie Acté ; mais elle, la patricienne, vaut bien Octavie, la fille de Messaline. C'est par le mépris qu'elle agit sur Néron. Voyez comment se laissait mener l'âme petite et misérable de César ! « Elle était mariée après tout, disait-elle ; l'hymen d'Othon était *un beau mariage qu'elle ne voulait pas perdre* (1). Elle tenait à cette vie de luxe, vie non pareille qu'elle trouvait chez son époux ; là tout était grand et de magnificence et de cœur, tout digne de *la première place*. Néron au contraire, amant d'Acté, conjoint d'une esclave, n'avait gagné à cet ignoble commerce que d'abjectes et mesquines habitudes. Enfant maintenu par sa mère dans une rigide tutelle, avant de prétendre à l'empire, qu'il pensât à la liberté !... Il craignait de l'épouser ?... Qu'il la renvoyât à Othon ; même au bout du monde, elle aimait mieux ouïr l'opprobre de son empereur que d'en être témoin. » Ainsi parlait-on à Néron César. — Le matricide s'achèvera donc. Laissez-moi, pour les détails de ce grand drame, vous renvoyer à Tacite. Mais voici une scène qui donne la mesure de la vertu de ce temps. Une première tentative de meurtre sur Agrippine a manqué : Agrippine a fui à la nage ; le peuple s'émeut pour elle ; elle peut armer ses esclaves, soulever les soldats, implorer le sénat et le peuple. Néron appelle en conseil Sénèque et Burrhus : tous deux gardent longtemps le silence ; enfin, sur un regard interrogatif de Sénèque : « Les soldats du prétoire, dit Burrhus, sont dévoués à la maison de leur prince, ils se souviennent de Germanicus, ils n'oseront rien contre sa fille ; qu'Anicet tienne sa promesse ! » Anicet, le commandant de la flotte de Misène, était le conseiller de cette première tentative de meurtre. Voilà tout ce que la philosophie ose faire pour détourner un tel crime.

A la mort d'Agrippine éclate toute la servilité romaine. Ce crime indigne, mais il effraye, et toutes les gloires de Rome, toutes les vertus du sénat sont aux pieds de Néron. Burrhus l'envoie complimenter par les officiers du prétoire ; les villes de Campanie font fumer les autels et remercient les dieux ; Sénèque adresse au sénat l'apologie de son maître ; le sénat maudit Agrippine au seul moment où elle soit digne de pitié ; le sénat supplie Néron de revenir à Rome. Non-seulement le sénat, mais tout le peuple vient au-devant de lui. — Quel besoin avait le peuple d'être servile à ce point ? — Ici toutes les femmes, là tous les enfants, toutes les tribus de Rome ; et au milieu des échafauds dressés sur son passage, Néron va rendre grâces au Capitole. Un seul homme protesta ; Thraséa à ce moment se leva et sortit du sénat.

Néron pourtant, « quand le crime fut consommé, en comprit l'horreur. » Ce ne sont pas les remords profonds, dissimulés de Tibère ; l'âme de Néron n'est pas de force avec son crime ; il passe toute une nuit dans le délire et avec des tressaillements soudains. Mais (ici je traduis Tacite, qui est admirable) « la face des lieux ne change pas comme celle de l'homme ; toujours devant lui, il avait cette mer et ces rivages où déjà, dit-on, des cris plaintifs et la trompette funéraire se faisaient entendre auprès du tombeau d'Agrippine. » A Rome même, l'indignation se fait jour, et on a trouvé un enfant exposé avec cet écriteau : « Enfant abandonné de peur qu'il ne vienne à tuer sa mère ! » On

(1) *Nec posse matrimonium amittere.* (Tacite, XIII, 46.)

remarque qu'à cette époque Néron rêva pour la première fois de sa vie ; ce doit être quelque chose d'effrayant qu'un premier rêve et un pareil rêve (1).

Sans suivre l'ordre des temps, voyez la fin de la famille impériale ; lisez encore dans Tacite le touchant récit des malheurs d'Octavie, son exil commandé par Poppée, la redoutable pitié du peuple, qui, lui, avait son franc parler avec Néron et exigea le rappel de l'exilée ; ses tumultueuses actions de grâces, qui effrayèrent Néron, servirent Poppée, et que l'empereur fit réprimer à coups de sabre, tout épouvanté d'avoir été aussi clément. A la vue de cette sympathie populaire, l'une des plus énergiques qui ait éclaté sous les empereurs, on comprit que la fille de Claude méritait qu'on lui trouvât un délateur ; et comme ses esclaves, mis à la torture selon l'usage, ne répondaient qu'en protestant de son innocence, comme on l'accusait d'adultère et qu'il s'agissait de lui *choisir* un complice, comme le vieux principe de Tibère était de mêler à tout l'accusation de lèse-majesté, Néron retrouva cet Anicet, l'instrument du meurtre d'Agrippine, lequel, encouragé et menacé tout à la fois, s'avoua l'amant d'Octavie, son complice de conjuration, la fit condamner par un « conseil d'amis » (car tout tribunal était bon), et fut exilé en Sardaigne, où il vécut riche et mourut dans son lit. Il y a eu des siècles barbares ; mais en nul siècle la théorie du crime ne fut aussi savante, et la pratique mieux raisonnée qu'en celui-ci. Octavie et Agrippine sont un triste exemple du sort qui attendait les femmes placées près du trône de César, soit qu'elles restassent, comme l'une, dans la limite de leur devoir, soit qu'elle s'emportassent, comme la mère de Néron, à toutes les ambitions et à tous les crimes. La famille impériale était réduite à des femmes, et quand Néron eut tué Domitia sa tante (2), et Antonia, fille de Claude, il put se vanter d'être le seul qui eût le droit de prétendre au nom de César. Cette Antonia périt pour n'avoir pas voulu l'épouser. Longtemps persécutée par Agrippine, deux fois elle fut rendue veuve par le fait de la justice impériale. Telle était le sort des princesses du sang ; trop honorées pour qu'on ne leur fît pas épouser de beaux noms, les beaux noms étaient trop redoutés pour qu'elles tardassent à devenir veuves.

En tout, une différence qui tient aux causes les plus élevées, est frappante entre l'antiquité et l'histoire moderne. Le rôle des femmes, dans l'histoire chrétienne, est le plus souvent noble et salutaire ; dans l'antiquité, quand elles en jouent un, il est presque toujours criminel et funeste. Surtout à l'époque des Césars, où ce n'est plus la femme grecque sévèrement enfermée dans un gynécée, ni la matrone romaine, plus honorée, mais soumise à une tutelle

(1) Suet., *Ner.*, 46. — Tertull., *De Animâ*, 44, 49.

(2) « Comme il visitait Domitia malade, cette femme, selon une coutume familière aux vieillards, lui dit en caressant sa barbe naissante : « Quand je l'aurai vue coupée, je veux mourir. » Néron se tournant vers ses voisins : « Je la couperai sur l'heure, » dit-il comme en la raillant, et il ordonna aux médecins de la *purger fortement*. Elle n'était pas morte encore qu'il s'empara de ses biens et supprima son testament. » (Suet., 34. — Xiphilin., 61.)

La coupe de la première barbe était à Rome une cérémonie religieuse et une solennité de famille.

de toute sa vie, *fille* de son mari, disent les jurisconsultes, la femme, quand elle n'est pas esclave ou prostituée, est hardie, impudente; elle a les passions cruelles, les allures et l'ambition viriles. C'est Césonie sous Caligula, Agrippine et Messaline sous Claude, Poppée sous Néron; sous Auguste, c'était la rusée et vieille Livie. Tout cela se mêle aux sanglantes affaires de l'État, fait bouillonner parmi tant de passions le venin de ses jalousies et de ses haines, tout cela tue, tout cela est tué comme des hommes. Césonie, le casque en tête, passe à cheval devant le front des prétoriens; Agrippine s'asseoit sur le trône de Claude, et donne audience à des ambassadeurs. La femme a reçu cette émancipation brutale que de nos jours on a rêvée contre elle; elle est libre, elle prend un mari, le répudie, le reprend, compte les années par le nom de ses époux, épouse dans la pensée du divorce, fait divorce dans la pensée du mariage : la gazette de chaque matin annonce quelque répudiation (1). Ne soyez pas si glorieux, débauchés de Rome, la femme n'a rien à vous envier; elle, qui aux temps antiques ne paraissait pas au festin, veillera pour l'orgie comme vous, s'enivrera comme vous, provoquera comme vous cet ignoble vomissement que vous a enseigné l'intempérance : comme vous, déchirant à coups de fouet le corps de ses malheureuses esclaves, au milieu des soins de sa toilette, elle appellera le bourreau pour les châtier. Elle veut tout ce qui vient de vous, jusqu'à vos misères. Hippocrate se trompait lorsqu'il attribuait des châtiments privilégiés à l'intempérance des hommes; la femme n'échappe pas plus que vous à la calvitie ni à la goutte. Des faiblesses de son sexe, en est-il une qu'elle n'ait pas secouée? Honteuse de sa fécondité, elle cachera sous les plis de sa robe le vulgaire fardeau de son sein; ce n'est pas assez, elle lui donnera la mort. La voulez-vous au théâtre ? elle y monte; dans l'arène? l'y voici; l'épieu appuyé sur sa poitrine découverte, elle attend le sanglier (2).

Mais, tandis que le sang impérial coulait ainsi, sang privilégié, affaires domestiques auxquelles le peuple n'avait pas l'indiscrétion de se mêler, Néron laissait l'empire à Sénèque et à Burrhus, négligeant assez les affaires de l'État pour les abandonner aux honnêtes gens. Après le meurtre d'Agrippine même, il eut une recrudescence de popularité : il rappela d'exil les disgraciés de sa mère, éleva des tombeaux à ses victimes, faisant ainsi étalage des cruautés d'Agrippine. Trois ans après le matricide, Thraséa lui-même louait ce gouvernement qui avait aboli le lacet et le bourreau; Rome, qui avait souffert Séjan, Tibère, Caligula, Claude, Messaline, Agrippine, ne devait pas se montrer difficile en fait de miséricorde et de clémence.

Cependant le caractère impérial se développait. Ce caractère avait son côté élégant, artiste, civilisé, ses prétentions au talent et ses ambitions innocentes. Caligula, quelque fou qu'il pût être, ne fut ni un génie oisif, ni une intelligence éteinte. Néron était trop empereur pour ne pas avoir tous les goûts de

(1) Uxorem nemo duxit nisi qui abduxit... Nulla sine divortio acta. (Seneq., *Benef.*, I, 9; III, 16.)

(2) Tacite, *Annal.*, XV, 32.— Juvénal, VI.— Suéton., *Domit.*, 4.— Statius, I. Silv. — Mart., I.

son siècle. Poëte, il rassemblait chez lui tous les beaux esprits du temps, qui venaient dans ces soirées littéraires apporter chacun son hémistiche, et de ces hémistiches réunis il composait ses poëmes ; orateur, il se fit décerner la palme de l'éloquence (sans concours, il parlait trop mal); philosophe, il appelait les stoïques à sa table et se divertissait de leurs disputes; que sais-je? il était peintre, sculpteur, joueur de lyre; bien mieux, il était cocher. Ses manies d'artiste rendaient-elles Néron plus noble et meilleur? Non; l'intelligence elle-même n'est pas tout. D'ailleurs, selon la moralité et la légalité anciennes, les talents de ce genre étaient choses réprouvées, interdites, déshonorantes : jouer de la lyre était une honte; danser, c'était abdiquer toute pudeur virile. La vieille morale, impuissante contre les arts, était assez puissante encore pour dégrader les artistes.

Ajoutez à cela cet esprit romain qui matérialisait toute chose. La peinture et la sculpture n'étaient plus ces arts sacrés du temps de Phidias; le talent du cocher et celui du pantomime étaient bien autrement populaires. La musique même, la passion favorite de Néron qui eut toutes les passions, la musique, cet art si grave et si saint dans la Grèce qui en avait fait un des fondements de la cité, la musique n'était plus qu'un métier de mendiant. Elle n'accompagnait plus que les tueries de gladiateurs, les soubresauts des funambules, l'orgie des festins; et, il faut le dire, des arts à la volupté, de la volupté à la corruption, de la corruption au meurtre, le passage était plus prompt que nous ne pouvons le comprendre.

Quant à Néron, sa mère avec cette dignité hautaine que la corruption tempérait, ses deux maîtres avec leur indulgente vertu, le gênèrent quelque temps. Il eut d'abord dans ses jardins un cirque où il conduisait des chars devant un public choisi; le peuple commença à se presser aux portes et à demander qu'on l'admît. Il eut dans son palais un théâtre de société, où il chantait pour ses amis, et où il faisait assister le grave Burrhus; le peuple, bon courtisan, fit tapage, ne voulut plus de ses acteurs roturiers et demanda Néron (1)! Mais croyez-vous que l'empereur sur la scène ne sera plus l'empereur, qu'au moment où il y paraît tremblant devant ses juges, essuyant la sueur de son front, saluant le peuple, accordant sa lyre, son cortége de centurions et de tribuns l'abandonnera; qu'il n'aura pas un consulaire pour porter sa lyre, un consul pour faire l'annonce du spectacle et réclamer l'indulgence du public en faveur de ce timide débutant? Si Néron chante, il lui faut un chœur de sénateurs, de consulaires et de matrones; s'il monte sur la scène, il faut que toute l'aristocratie l'y accompagne. Une école est ouverte où, jeunes et vieux, toute la noblesse vient apprendre l'art des histrions. D'abord Néron a gagé à des prix énormes quelques nobles ruinés; la peur, l'esprit de cour, la force au besoin, en amèneront assez d'autres (2). Ne cherchez plus la vieille Rome au temple, au forum et au sénat; six cents chevaliers, quatre cents sénateurs, des femmes de grande famille sont appareillés pour l'arène; d'autres chantent, jouent de la flûte, font les bouffons. Le monde vaincu va contempler

(1) Ut studia sua publicaret. (Tacite.)

(2) Principe senatuque auctoribus... *Qui vim quoque adhibeant.* (Tacit., *Ann.*, XIV, 20).

là les descendants de ses vainqueurs, rire des lazzis d'un Fabius ou des grandes tapes que les Mamercus se donnent (1). La vertu de Thraséa joue un rôle dans les jeux juvénaux ; la noblesse d'une Élia Catulla vient, à quatre-vingts ans, danser sur le théâtre, la bonne renommée d'un chevalier romain est à cheval sur un éléphant (2). Les pantomimes, jusque-là adorés des sénateurs et châtiés par le sénat, objets des sévérités officielles et des admirations privées, expulsés périodiquement de l'Italie et y revenant toujours, se vengent du dédain de la vieille Rome en lui tendant la main pour monter sur les tréteaux; l'ami de Néron, l'histrion Pâris que plus tard il fera mourir par jalousie d'artiste, aujourd'hui, afin de gagner ses éperons de citoyen, se fait donner par son prince tous les patriciens pour camarades (3).

Ainsi les haines s'accumulent. L'aristocratie, qui d'elle-même serait montée volontiers sur le théâtre, garde rancune à Néron de l'y avoir fait monter de force. Néron voit s'élever son grand et sérieux ennemi. Le stoïcisme a un peu retrempé le vieil esprit romain. Il se fait une alliance entre la philosophie et le patriciat, entre la vieille Rome et la Grèce nouvelle, alliance défensive contre l'esprit impérial. Le sénat, qui garde depuis l'avénement de Néron quelque liberté de délibération, laisse cette opposition se trahir; le jurisconsulte Cassius, un de ces hommes dont il semblerait que l'espèce n'eût pas dû survivre à la bataille de Philippes, conserve chez lui l'image du meurtrier de César, son aïeul, avec cette inscription : « A notre chef (4). » D'un autre côté, au milieu des voluptés de Rome, des hommes, des femmes se rassemblent dans les jardins pour entendre le cynique Démétrius, cet homme hardi qui répondait à Néron : « Tu me menaces de la mort, la nature te rend ta menace ; » qui, en plein gymnase, en face du sénat, des chevaliers et de César, tonnait contre les bains, le luxe, toutes les délicatesses de la vie romaine. Et tandis que toute la domesticité militaire du palais, les « centurions aux barbes de boucs, la jeunesse musculeuse du prétoire, » s'insurge contre la philosophie, raille le manteau du stoïque, « vend pour cent as cent de ces docteurs grecs (5), » le stoïcisme, qui est politique de sa nature et pousse le sage vers les affaires, quoi que puisse faire le prudent Sénèque pour l'en écarter, le stoïcisme se constitue en parti.

Ce parti a déjà son chef et son futur empereur. Un homme allié à la maison des Césars, d'un extérieur sévère, d'une chaste simplicité dans sa maison, entouré de philosophes, vivant dans la retraite et d'autant plus remarqué, Rubellius Plautus, est déjà signalé à Néron comme un homme (écoutez bien cette parole) « qui ne feint pas même le goût de l'oisiveté ; » tant il fallait qu'on fût

(1) Qui sedet.....
Planipedes audit Fabios, ridere potest qui
Mamercorum alapas. (Juvénal, VI, 189.)

(2) Notissimus eques romanus elephanto insedit. (Suét., 12.)

(3) V. Tacite, *Annal.*, XIV, 14, 15, 20, XV, 32. — Suét., *In Ner.*, 11, 12. — Sénèq., ep. 100.

(4) *Duci partium.*

(5) Et centum Græcos nudo centússe licetur. (Perse.

inutile, si l'on ne voulait passer pour dangereux. Ses amis se croient déjà si forts, qu'il suffit d'une comète et d'un éclair (signes de révolution, disait le peuple) pour faire parler tout haut de son règne et pour le perdre. Pourtant il ne mourut pas sur l'heure. On l'avertit de se soustraire à la calomnie, de se sacrifier au repos public; on lui rappela qu'il avait en Asie de beaux biens où il pourrait vivre tranquille sans craindre amis ni délateurs; on l'éloigna doucement sans oser même l'exiler, tant on était loin encore de la tyrannie emportée des premiers empereurs, tant la clémence était encore populaire.

Mais quand la mort de Burrhus, hâtée par Néron, le fit enfin sortir de page; quand l'homme selon son cœur, Tigellin, fut devenu préfet du prétoire; quand Sénèque, au milieu des embrassements de son maître qui lui demandait de ne pas se retirer, n'en comprenant que mieux la nécessité de le faire, s'éloigna de Rome pour aller mûrir sa philosophie dans une austère solitude d'où sont sortis ses ouvrages les plus graves, ses lettres à Lucilius surtout; enfin quand Néron fut libre de tous ces obstacles, le génie impérial se montra dans toute sa nudité. Deux exilés faisaient peur à Néron : à Marseille, un Sylla, nom bien déchu pourtant; en Asie, Plautus, grave et calme au milieu des philosophes; l'un redouté comme indolent et pauvre, l'autre comme riche et comme penseur. Des assassins partirent de Rome, au bout de six jours furent à Marseille au souper de Sylla et le tuèrent. La mort de Plautus fut plus remarquable. Il était populaire en Asie, soutenu à Rome par le parti stoïque qui l'avait fait prévenir, appuyé par la sympathie du général victorieux Corbulon. Cependant Néron n'envoya contre lui qu'un centurion et soixante hommes. Aussi y eut-il une velléité de résistance. « Il fallait repousser cette poignée d'hommes! Avant que César fût averti, et que de nouveaux ordres fussent donnés, que d'événements pouvaient naître! » Chose étrange et nouvelle! une guerre contre César fut sur le point d'éclater; le parti stoïque allait combattre. Mais cette idée de guerroyer contre César étourdissait les esprits, et, de l'avis de ses philosophes, Plautus, homme énergique et brave, se laissa tuer paisiblement par ce détachement qu'un ennuque commandait. — On porta les deux têtes à César; il se railla de la calvitie précoce de Sylla et du long nez de Plautus. Il écrivit au sénat, ne s'avouant pas l'auteur de leur mort, mais outrageant leur mémoire, ce qui en disait assez. Tout cela se passait (car les voluptés de Néron, dit Tacite, ne lui faisaient pas perdre un crime) pendant qu'il allait faire admirer sa belle voix à Naples, pendant qu'à Rome il soupait magnifiquement au coin de toutes les places, et « se servait de toute la ville comme de sa maison; » pendant que Poppée accouchait à Antium, lieu de naissance favori des Césars, que le sénat votait des sacrifices *pour son ventre,* courait tout entier à Antium pour la féliciter, et, au bout de quatre mois, la petite fille étant morte, faisait celle-ci déesse, lui donnait un temple et un prêtre; tout cela se passait enfin au milieu de magnificences tellement grandioses et tellement romaines, que Tacite lui-même demande la permission de n'en parler qu'une fois.

Pendant ces magnificences, l'incendie de Rome éclata. Suétone et Dion accusent Néron d'en être l'auteur; Tacite, plus sévère, est pourtant plus réservé à cet égard. Je ne me mêle pas de décider cette question de dix-huit-siècles;

mais l'esprit artiste, le dilettantisme en fait de spectacle, l'amour de la poésie en action, allaient assez loin chez Néron pour que, Rome une fois en feu, il prît son parti de la voir brûler. Quand le troisième jour de l'incendie il arriva d'Antium, et vit la flamme maîtresse de la ville se promener dans les rues tortueuses de Rome, onduler sur les collines, faire écrouler dans le Tibre les étages irrégulièrement amoncelés de ces immenses maisons; quand il entendit cette confusion de clameurs, ces luttes inutiles, ces fuites, ces cris des brigands, ces menaces des incendiaires qui disaient tout haut : « Ne nous arrêtez pas, nous avons des ordres ! » quand il vit cette masse de peuple, traînant ses blessés et ses morts, se réfugier au milieu du champ d'Agrippa entre les monuments et les tombes, et chercher un abri partout où il n'y avait pas un toit; enfin lorsqu'il vit la place devenir libre pour son palais, et sa demeure, jusque-là misérablement confinée sur deux collines, détruite grâce aux dieux; qu'alors il pensa que cette Rome vieille, ignoble, grossièrement rebâtie après l'incendie de Brennus, allait faire place à une Rome néronienne, toute magnifique de symétrie et de grandeur, et que, dans cet écroulement de quelques saintes masures pleurées des vieillards, mais dont il ne se souciait guère, il avait entendu le dernier craquement d'une ville surannée et d'un palais indigne de lui, son génie d'architecte, de peintre et de poëte put bien faire taire tout ce qu'il y avait d'humanité au cœur de Néron. Qu'il ait songé même, comme on dirait aujourd'hui, à faire de Rome une monumentale destruction, pour lui préparer une résurrection monumentale; qu'au bout de six jours, le feu n'ayant pas achevé son ouvrage, il l'ait fait rallumer par son ami Tigellin pour durer trois jours encore, qu'il ait fait battre à coups de balistes et de catapultes les vieilles murailles qui restaient debout et dont il convoitait l'emplacement pour son palais; qu'au milieu de ces pensées, du haut de la tour de Mécène, en habit de tragédien, il ait chanté la destruction de Troie; que, dans son enthousiasme, il se soit écrié que la flamme était belle, en cela non plus je ne vois rien d'inhumain pour un César.

Sur quatorze régions de Rome, trois sont rasées au niveau du sol, sept n'offrent plus que des vestiges d'édifices. Aux yeux de ceux qui, en politique comme en architecture, ont le suprême amour de la ligne droite, rien n'est plus heureux pour un État que d'être bouleversé, et pour une ville que de brûler. L'un et l'autre vont renaître à la règle et au compas. Rome se relève donc, comme par magie, toute belle et toute régulière, avec des rues spacieuses, la hauteur des constructions mesurée, des portiques et des terrasses sur toutes les façades. L'ignorante architecture des Tarquins ne choquera plus par un grossier contraste la classique architecture grecque des empereurs : plus de ces rues tortueuses et sombres du moyen âge de Rome, de ces étages surplombants, de ces *insulæ* indécemment pittoresques. Les vieillards pourront bien murmurer que Rome, ainsi ouverte aux ardeurs du soleil, sera moins saine; les peintres s'il y avait eu des peintres alors, eussent bien réclamé en faveur des effets de lumière, des contours hardis, des formes originales, que la vieille ville présentait. Mais l'architecture officielle est toujours la même : elle qui, plus tard, jettera à bas les balcons des villes moresques et fera une rue large à Venise, répondait alors par les ineffables beautés de l'angle droit, et Néron, ravi de-

vant son œuvre, prononçait que Rome n'était plus Rome, et que ce nom, trop peu glorieux pour elle, serait changé en celui de Néropolis.

Si le peuple est logé avec tant de magnificence, que sera-ce de César? Qu'est devenue maintenant la petite maison d'Auguste sur le mont Palatin, suffisante pour lui, indigne de ses successeurs? Tibère y a ajouté un nouveau palais; Caligula l'a conduite jusqu'au Forum; Néron lui-même, l'agrandissant d'un autre côté, l'a menée jusqu'aux Esquilies, et a embrassé dans son enceinte les vastes jardins de Mécène. Mais aujourd'hui Rome a reculé autour du palais de Néron, et lui a laissé ses franches coudées pour s'embellir et pour s'étendre. A l'œuvre donc, merveilleux instruments du génie de César, ministres de ce Jupiter, vous que ce dieu emploie à faire ses miracles, Sévérus et Céler, hommes de génie et d'audace, qui, « maniant comme un jouet la puissance impériale, obtenez par l'art tout ce que la nature voudrait refuser (1)! »

Avec une promptitude incroyable, sur le mont Palatin, sur l'Esquilin et dans la vallée qui les sépare, vers le lieu où est située aujourd'hui Sainte-Marie-Majeure, la Maison dorée s'élève. En avant de la Maison dorée, un lac; autour du lac, des édifices épars qui semblent une ville; entre la façade et le rivage du lac, le vestibule où le maître de la maison fait attendre ses clients, c'est-à-dire où Néron fait attendre tous les peuples du monde; et au milieu, le colosse de Néron, haut de cent-vingt pieds (2), d'argent et d'or; plus loin, des portiques longs d'un mille à triple rang de colonnes. A l'intérieur, tout se couvre de dorures, tout se revêt de pierres précieuses, de coquilles, de perles. Dans les bains, un robinet amène de l'eau de mer, un autre des eaux sulfureuses d'Albula. Le temple de la Fortune, construit avec une pierre nouvellement découverte, blanche et diaphane, semble, les portes fermées, s'illuminer d'un jour intérieur (3). Les salles de festins, si multipliées et si particulièrement fastueuses dans les maisons romaines, ont des voûtes lambrissées qui changent à chaque service, des plafonds d'ivoire d'où tombent des fleurs, des tuyaux d'ivoire qui jettent des parfums; d'autres, plus belles encore, tournent sur elles-mêmes jour et nuit, comme le monde. Mais ce seront les moindres grandeurs du palais de Néron. Voici des lacs, de vastes plaines, des vignes, des prairies, puis les ténèbres et la solitude des forêts, des vues magnifiques; au sein de Rome et du palais, des daims bondissent, des troupeaux vont au pâturage. C'est le parc anglais dans toute sa magnificence; et encore quel nabab de la Grande-Bretagne a placé son parc au milieu d'une ville? Aussi Néron est-il presque content cette fois. — Je vais enfin, dit-il, être logé comme un homme.

Sa maison pourtant ne dura guère plus que lui. Il l'avait laissée inachevée, et Othon dépensa 50 millions de sesterces seulement pour la finir; l'incendie ne tarda pas à restituer à Rome ce que l'incendie lui avait ôté. Sur la place, et avec les débris du palais, s'élevèrent l'amphithéâtre de Vespasien, les thermes de Titus, plus tard la basilique de Constantin. Une partie de son lac devint le

(1) Tacit., *Ann.*, XV, 40.
(2) Suét., *In Ner.*, 31. — Plin., XXXV, 7.
(3) Tanquàm inclusâ luce, non transmissâ. (Plin., XXXVI, 22.)

Colysée. Quant au colosse, Vespasien et Titus en changèrent la tête pour celle du Soleil; Commode y mit la sienne; les statues romaines étaient habituées à ces transformations.

Ces passagères grandeurs auront coûté cher à l'empire. Il n'a pas suffi à Néron de mettre la main sur tous les débris de l'incendie, et, en se chargeant du déblai, d'interdire à chacun le retour dans les restes de sa demeure. Ce n'est pas même assez de toute une moisson de couronnes jadis offertes par la basse flatterie des cités à Néron artiste, et que Néron empereur n'avait pas voulu recevoir, salaire négligé dans des temps meilleurs, et que ce pauvre musicien réclame aujourd'hui. Il faut un pillage général de l'empire, qui montrera bien que, pour être dur aux grands et à Rome, le système impérial n'était pas non plus si doux aux petits et aux provinces. La souscription est ouverte dans tout l'empire, souscription que Néron sollicite comme une grâce et qu'on n'a garde de refuser, où viennent se ruiner villes et citoyens, Italie et provinces, cités libres et cités conquises, hommes et dieux. Les dieux, dit Tacite, tombèrent au butin. L'or des triomphes et des vœux publics est enlevé des temples. Les vieux pénates de Rome sont fondus; des émissaires de Néron parcourent la Grèce, vont jusque dans les moindres villages, et rapportent une moisson de dieux, la troisième, je crois, et non la dernière qu'aura fournie aux empereurs cette inépuisable Grèce.

Mais quelle n'est pas l'injustice du peuple de Rome! En vain Néron pille le monde à son profit, lui ouvre, après l'incendie, ses jardins comme retraite, fait venir d'Ostie et des villes voisines tout ce qui lui est nécessaire et donne le blé à trois as le boisseau; en vain, tout en sacrifiant les maisons, il épargne de son mieux les hommes; en vain, pour le rassurer contre de futurs caprices incendiaires et de nouvelles manies d'artiste, ordonne-t-il, en excellent lieutenant de police, les meilleures mesures contre de nouveaux embrasements : le peuple persiste à rejeter sur lui le crime de l'incendie, et ce crime, le moins prouvé de tous ceux de Néron, est celui de tous qui l'a rendu le plus impopulaire.

Que veut donc le peuple? Les superstitions les plus rares et les plus oubliées sont remises en vigueur pour expier les souillures de Rome, pour que le ciel lui pardonne le crime de Néron. Le livre poudreux des sibylles est consulté par les prêtres; les lectisternes et les veilles sacrées, la procession des matrones qui va chercher en pompe de l'eau de mer pour en asperger la statue de Junon, tout cela ne lui suffit pas. Le sang, est le sang humain, est pour l'antiquité le grand moyen d'expiation. Rome, qui se vante d'avoir aboli les sacrifices humains par toute la terre, n'en a pas moins conservé l'usage, au moment des grands dangers, d'enterrer vifs un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque; et Néron, chaque fois qu'une comète paraît au ciel, par le conseil de son astrologue, cherche quelque grande victime pour le bourreau. Que le sang coule donc, et que Rome soit purifiée, et que le peuple se taise, et que Néron demeure décidément innocent!

Qu'était alors le christianisme? Nous l'avons dit, un fait légal et public, mal jugé, mais évident, mal connu, mais connu pourtant. Il y avait des églises jusqu'en Espagne d'un côté, jusque dans le fond de l'Égypte de l'autre. Tacite, en quelques lignes, lui donne un nom propre, une date, une origine (et il ne

se trompe sur rien de tout cela), une réputation enfin, bonne ou mauvaise, mais une réputation quelconque, auprès du peuple. Suétone, presque contemporain de Tacite, en parle de même. — Qu'est-ce aussi que ces superstitions étrangères dont Claude déplorait l'envahissement (1), que le jurisconsulte Cassius se plaignait de trouver répandues parmi les esclaves, dont fut accusée la noble Pomponia Grecina, « femme grave, sainte et respectée, lorsque, remise au jugement de son mari, celui-ci, selon l'ancienne coutume, la jugea criminellement en présence de ses proches, et la déclara non coupable ? » — Il est vrai qu'un peu plus tard, la persécution sanglante ayant commencé, le christianisme se cacha, et le peuple put l'oublier; ainsi Tacite et Suétone, qui savaient son histoire, purent le croire mort; ainsi Plutarque, qui vivait avec ses dieux et ses philosophes de Grèce, sans beaucoup fouiller les archives romaines, put ignorer son existence; ainsi la masse des païens put le confondre avec le judaïsme. Remarquez-le cependant, le pouvoir connaissait le christianisme, car Pline, écrivant à Trajan, lui nomme tout d'abord les chrétiens comme des hommes qui lui sont bien connus. Remarquez-le encore, les trois écrivains qui parlent du christianisme, Pline, Suétone, Tacite, sont aussi de ce siècle, les trois plus positifs, plus Romains, plus en crédit auprès des princes, plus à portée des archives impériales. Au temps de Néron, surtout, les progrès de la religion nouvelle étaient pleins d'évidence. Les querelles des Juifs et des chrétiens avaient motivé, sous Claude, l'expulsion des Juifs hors de Rome. Plus récemment, saint Paul, gardé par les soldats du prétoire, et, comme il le dit, « échappé avec peine à la gueule du lion, » avait « fait servir sa captivité au progrès de l'Évangile et rendu gloire au Christ dans tout le palais, tandis que ses frères n'en étaient que plus ardents à répandre leur foi au dehors (2). »

L'esprit impérial avait donc pris son temps pour toiser son ennemi; car il était évident que le christianisme était une guerre ouverte à l'esprit d'immiséricorde, de servilité, d'égoïsme que Tibère avait donné pour base à l'empire. Et quand l'occasion fut donnée, que Rome incendiée réclama de plus belles victimes que des béliers et des taureaux, César, d'un coup d'œil, trouva la sienne. Je ne serais même pas étonné que pour Néron, qui s'effrayait de toute force et de toute doctrine, qui exilait les philosophes, persécutait Apollonius, provoquait la grande révolte des Juifs, l'incendie de Rome eût été un moyen d'arriver jusqu'aux chrétiens, et d'avoir, en les frappant, le peuple pour soi. Les chrétiens périrent donc coupables, d'incendie selon Néron, de maléfices selon le peuple (3), « d'être haïs du genre humain » selon Tacite (4). Ils périrent non-seulement à Rome, mais à Milan, à Aquilée, dans les provinces. On cite une inscription qui rend grâce à Néron pour avoir délivré l'Espagne des

(1) Quia exteræ superstitiones valescant. (Tacit., *Ann.*, XI, 15.)

(2) Phil. I.

(3) Suét., *In Ner.*, 16.

(4) *Odium generis humani.* — Le sens que je donne à ce passage me paraît le plus antique, sans être pour cela moins latin. — Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, II, 26, donne les deux sens.

brigands et de ceux qui répandaient une superstition nouvelle. A Rome, ce fut une multitude immense, dit Tacite, *multitudo ingens.*

Jusque-là les Césars n'avaient pas tenu à infliger à leurs victimes une mort cruelle ; ils leur laissaient le choix de leur mort et la satisfaction du suicide. Ils eussent aimé la guillotine, qui tue beaucoup, vite et bien, sans grand appareil de souffrance ; c'eût été la hache faite pour trancher d'un seul coup la tête du genre humain; Caligula en eût été ravi comme Marat. Mais cette fois, en face d'une puissance, quand jusque-là on n'avait rencontré que des hommes, César eut peur, et appela en aide tout l'art du bourreau. Aussi cette génération se souvint longtemps du spectacle que lui avaient présenté les jardins du Vatican et la place même de Saint-Pierre, aujourd'hui l'église métropolitaine du monde, lorsqu'elle reçut sa première et sanglante consécration ; quand on vit ces allées somptueuses éclairées par des hommes vivants façonnés en flambeaux, la chasse donnée par des chiens furieux à des hommes revêtus de peaux de bêtes, le peuple même s'apitoyant, si peu compatissant que fût le peuple romain, et Néron, en habit de cirque, promenant son char à travers cette fête. Juvénal et Martial, qui vinrent une génération plus tard, parlent de « cette tunique douloureuse, de ce pal qui traverse le gosier, de ce sillon de sang qui bouillonne sur l'arène (1). » Juvénal nomme à ce propos Tigellin, et son commentateur rappelle les cruautés de Néron. Sénèque aussi me semble avoir été frappé de ce spectacle, lorsqu'il reproduit sans cesse ce qu'il nomme « les pompes du supplice, le fer, le feu, les chevalets, les bêtes féroces lancées contre un homme, le pal qui traverse le corps et sort par la bouche, la tunique tissée et revêtue de tout ce qui peut servir d'aliment à la flamme (2), le glaive qui vient rouvrir les blessures à demi fermées et faire couler un sang nouveau par les plaies devenues des cicatrices (3) ; » lorsqu'il montre la victime « calme, souriant, et souriant de bon cœur, regardant ses entrailles à découvert et contemplant ses souffrances de haut (4) ; » puis lorsqu'ailleurs, en parlant de la « lumière divine que nous devons contempler aux lieux mêmes où elle réside, et des dieux qui sont témoins de toutes nos actions, il s'écrie : « Que celui dont l'âme a conçu l'éternité ne s'effraye donc d'aucune menace! Comment s'effrayerait-il celui pour qui la mort est une espérance ? » N'y a-t-il pas dans tout cela quelque souvenir des martyrs ?

(1) Tunicâ præsente molestâ....... (Martial, X.)
Ausi quod liceat tunicâ punire molestâ..... (Juvénal, VIII.)
Pone Tigellinum, tædâ lucebis in illâ
Quâ stantes ardent qui fixo gutture fumant.
. . . .
Et latus mediam sulcus diducit arenam. (*Idem.*)

(2) Adactum per medium hominem qui per os emergat stipitem.... tunicam alimentis ignium illitam et intextam. (Ep. 14.)

(3) Si ex intervallo repetitus, et per siccata vulnera recens demittitur sanguis. (Ep. 85.)

(4) Inter hæc *aliquis* (qui est-ce donc?) non gemuit : parùm est, non rogavit ; parùm est, non respondit ; parùm est, risit et ex animo. (Ep. 78.) Invictus ex alto dolores suos spectat. (Ep. 85.)

Il s'agit maintenant de parcourir, et aussi vite qu'il sera possible, le reste de la carrière de proscription de Néron. César avait devant lui comme une double cité, une Rome philosophique, antique et sévère; une Rome impériale, voluptueuse et débauchée; toutes deux promptes à conspirer, l'une par vertu et par ambition, l'autre par peur, par ennui et par débauche; l'une, qui sans doute eût voulu relever quelque chimère aristocratique ou républicaine; l'autre, qui, séparée de Néron par la diversité de goûts dans le plaisir, ou par la seule rivalité du plaisir, n'eût renversé Néron que pour le bonheur d'être Néron. Pour bien connaître ces deux sortes d'hommes, lisez dans Tacite la mort de Pétrone d'un côté, celle d'Antistius et de Pollutia de l'autre : ici ce libertin qui meurt en riant, en faisant des couplets, en cassant un beau vase pour que Néron ne le possède pas, qui joue avec la mort, fait ouvrir et refermer ses plaies, couler et arrêter son sang, et lègue pour testament un récit de débauche; là cette famille romaine, qui, après s'être ouvert les veines, se fait porter dans le bain, « enveloppée de ses vêtements par respect pour la pudeur; » ces trois personnes qui meurent les yeux attachés l'une sur l'autre, « chacune demandant aux dieux un rapide passage pour son âme, afin de laisser vivants, quoique prêts à mourir, les deux êtres qu'elle aimait. » — Le complot de Pison mit d'abord en avant la Rome impériale : complot mi-parti de caserne et de palais, où figuraient des centurions mécontents de Néron, empereur peu guerrier, qui passait sa vie entre ses fous et ses courtisanes, laissait s'arriérer la solde, et pour ménager sa belle voix ne haranguait jamais ses soldats; puis aussi des homme de l'espèce de Néron, qui seulement heurtaient leurs vices aux siens et se moquaient de son mauvais goût, gens trop délicats en fait de volupté pour la prendre selon le goût d'autrui et la recevoir sous peine de mort : — l'un qui se vengeait d'une satire de Néron; l'autre, encore son ami intime et le compagnon de ses folies; — Lucain, à cause de ses vers, que Néron, par jalousie d'auteur, ne lui permettait plus de lire; un complice de la mort d'Agrippine, qui ne se trouvait pas assez récompensé; enfin la courtisane Épicharis, qui se montra plus courageuse que tous ces hommes. Ce qui faisait dominer le côté frivole et libertin du complot, c'était le choix, pour l'empire, de Calpurnius Piso, homme de grande famille, de mœurs indulgentes, et qui, dans sa maison de Bayes, donnait l'hospitalité aux ébattements impériaux, mais que de sourdes dénonciations poussaient à la crainte, et la crainte à risquer tout.

Il y eut un moment étrange. Figurez-vous la conspiration découverte et non saisie, ici prisonnière et torturée, là encore vivante; ce corps tronqué se remuant toujours, malgré la main de Néron qui le tient; le palais gardé, les rues investies, la campagne battue par des éclaireurs, Rome sillonnée de patrouilles auxquelles sont toujours mêlés des soldats germains, car on se défie du soldat romain; Pison libre encore, et qu'on presse d'aller au camp et d'appeler à lui les soldats, d'aller à la tribune et d'appeler le peuple; Néron tremblant, n'osant envoyer que des conscrits pour arrêter Pison, se tenant renfermé dans la villa de Servilius, forteresse pour lui, prison et lieu de torture pour les accusés : là, une partie de la conjuration enchaînée aux pieds de Néron; l'autre en armes auprès de lui, faisant la loyale, la fière, la rigoureuse, interrogeant, accusant, menaçant, conduisant au supplice, et néan-

moins conspirant toujours; les complices encore inconnus devenant des bourreaux; les complices arrêtés, des dénonciateurs. Les passions égoïstes qui s'étaient unies dans ce complot, ont crié : Sauve qui peut! Natalis dénonce Sénèque, innocent peut-être; Scevinus dénonce Lucain; Quinctianus, Sénécion; Sénécion et Quinctianus, leurs meilleurs amis; Lucain, sa mère. Un centurion conjuré mène au supplice Lateranus, qui, seul généreux, ne le trahit pas; un autre conjuré, chargé d'aller tuer Sénèque, consulte Fénius Rujus, conjuré lui-même, qui lui dit d'obéir. Enfin, Néron, interrogeant les coupables, est, sans le savoir, entre deux conjurés : Flavius, centurion, et Fenius Rufus, préfet du prétoire. Flavius a déjà la main sur la garde de son épée pour tuer César; le poltron Fenius l'arrête : l'empire du monde tint à cela.

Ces conjurés eurent diverses façons de mourir : Pison mourut en flattant César dans son testament, pour conserver son bien à une femme qu'il aimait; Lucain, en récitant et en corrigeant ses vers; Sénèque, avec une fermeté un peu théâtrale; les centurions, avec courage. L'un d'eux, à qui Néron demande pourquoi il a conspiré : « Après toutes tes infamies, dit-il, c'était le meilleur service à te rendre. » D'autres, absous par Néron, se tuèrent. La vengeance dépassa bientôt le cercle de la conspiration. Néron siégeait en conseil entre Tigellin et Poppée, condamnant comme juge quand il y avait une accusation, donnant ses ordres comme empereur quand il n'y en avait pas (1). Être parent d'un proscrit, l'avoir salué, l'avoir rencontré, était un crime; les enfants des proscrits étaient chassés de Rome, empoisonnés, tués par la faim, égorgés avec leurs précepteurs et leurs esclaves. « Rome était encombrée de funérailles, le Capitole de victimes immolées aux dieux. » Ceux à qui on avait tué un père, un frère, un ami, mettaient des lauriers sur leurs portes, étaient aux genoux de Néron, baisaient sa main clémente. En cette occasion, le sénat le fit dieu.

La philosophie s'était tenue à l'écart. Lateranus, noble jeune homme, l'avait seul représentée. Mais, si en arrière qu'elle fût, elle n'était pas hors de l'atteinte de Néron. Sénèque périt; le manteau du stoïque fut proscrit; la philosophie partit en masse pour l'exil (2) : ainsi Cornutus, le maître de Perse, le semi-fabuleux Apollonius; ainsi Musonius Rufus, un des héros du stoïcisme, presque déifié dans le siècle suivant, et qu'un père de l'Église compte parmi les hommes que Satan a persécutés, quoique païens, par haine de leur vertu (3). Comme on avait accusé les chrétiens de sortiléges, on accusait les philosophes de magie. C'était là le commencement d'une longue lutte entre le stoïcisme et les Césars, qui devint le fait dominant de la génération suivante, jusqu'à ce que le stoïcisme, plusieurs fois exilé, revînt définitivement au pied du trône, et finit par y monter. — La philosophie n'était pourtant pas encore abattue. Thraséa ne paraissant plus au sénat, ne venant plus prêter serment à l'empereur, quittant la curie lorsqu'il s'agissait de déifier Poppée que Néron avait tuée d'un coup de pied, n'ayant jamais fait de sacrifice pour la voix divine de

(1) Non crimine, non accusatore existente, quia speciem judicis induere non poterat, ad vim dominationis conversus. (Tacit., *Ann.*, XV, 69.)

(2) Velut in agmen et numerum. (Tacit., XV, 71.)

(3) S. Justin., *Apolog.*, I.

l'empereur, contempteur de toute religion, puisqu'il n'adorait pas César, admirateur et panégyriste de Caton, Thraséa était en perpétuelle protestation contre le pouvoir. — Des sectateurs, des satellites, disait-on, imitaient sa démarche grave, son visage sévère, la hauteur de ses paroles ; la vertu était décidément en révolte. Enfin, disait-on à Néron, c'était un parti, une faction, ç'allait être une guerre. — Néron même ne se décida qu'avec crainte à faire accuser Thraséa. Ce jour-là, l'élite des délateurs, à qui l'espérance d'une belle proie faisait braver le danger, s'était donné rendez-vous. Le sénat était entouré d'hommes armés ; des soldats en toge, mais qui ne cachaient pas leurs armes, menaçaient les sénateurs sur le Forum. Néron n'osa pas venir et fit lire une harangue en son nom. Le langage des accusateurs fut menaçant même pour les juges ; en un mot, « ce ne fut pas cette tristesse, facile à reconnaître, que la fréquence de pareilles luttes avait rendue habituelle : ce fut, dans cette assemblée, une terreur nouvelle et plus profonde. »

Avec Thraséa fut condamnée l'élite de son parti : à la mort Soranus, son ami, qu'un délateur avait particulièrement « réclamé comme son accusé, » à l'exil Helvidius, son gendre, et Paconius. Ce dernier attendait en paix sa sentence : — On te juge au sénat, lui dit-on. — Bonne chance, répondit-il ; mais voici la cinquième heure, allons aux exercices. L'exercice fini, on lui annonce qu'il est condamné : — A l'exil ou à la mort ? — A l'exil. — Et mes biens ? — On te les laisse. — Allons dîner à Aricie. — La journée des délateurs fut belle : deux d'entre eux eurent 5,000,000 sesterces (un million) de récompense, l'autre 2,200,000 et des honneurs.

Le stoïcisme avait ses traîtres : — Soranus fut condamné sur la déposition d'un Egnatius, stoïcien hypocrite acheté par Néron ; — ses amis ardents : — un témoin parla si fortement en faveur des accusés, qu'il fut puni par la confiscation et par l'exil ; un autre, jeune homme plus tard martyr de sa croyance, fut à peine détourné par Thraséa d'user en sa faveur des prérogatives oubliées du tribunat. Ni ce courage, ni cet esprit d'association, ne s'étaient vus sous Tibère. Cependant Thraséa, prêt à mourir, désespérant de l'avenir de sa cause, dit au jeune Rusticus : « Ma vie est finie, je n'abandonnerai pas la ligne que j'ai toujours suivie ; toi, tu commences ta carrière, ton avenir n'est pas engagé ; réfléchis bien avant de décider, en un temps comme celui-ci, quelle route tu suivras. »

Ainsi, la famille impériale avait été noyée dans le sang, le christianisme était oublié dans les catacombes, la Rome nouvelle avait été vaincue avec Pison, la Rome stoïque avec Thraséa, et depuis que Néron avait retrouvé sous ses pieds le fonds solide de la Rome impériale, le sol foulé par Tibère et Caïus, toute son intimité le poussait sans fatigue et sans relâche dans cette voie roulante de la proscription. On était en progrès sur Tibère ; c'était la même soif d'argent et de vengeance, mais il y avait de plus des folies insensées à satisfaire, mille avidités et mille rancunes subalternes, que Tibère eût dominées et qui dominaient Néron. On s'était affranchi de ces chicanes vétilleuses que respectait le procédurier Tibère ; Néron avait de plus habiles procureurs que son grand-oncle ; il entendait largement la loi de lèse-majesté. Tout fait et toute parole dénoncée était un crime, et au besoin, si le délateur manquait, on sa-

vait s'en passer : un avertissement donné par le tribun, une heure de répit et le choix de la mort, telles étaient toutes les formalités de la procédure. Si l'homme était paresseux à mourir, des chirurgiens de César venaient « traiter le malade. » Avec moins de formes encore, l'épée ou le poison allaient droit au fait. Ainsi périt l'affranchi Pallas, parce qu'il était trop riche et trop vieux; ainsi un Torquatus, parce qu'il se ruinait, et que, pour sortir d'affaire, il devait absolument conspirer.

Quoique Néron conseillât le suicide par clémence, et qu'on le pratiquât par habitude, le suicide était sans avantage. Les jurisconsultes de la couronne avaient trouvé un remède légal à cette facilité ancienne d'assurer, par le suicide, son héritage à ses enfants : le proscrit qui se donnait la mort était évidemment ingrat envers Néron, et l'ingratitude envers le prince était un infaillible moyen de nullité contre le testament. Pour conserver une faible part à ses héritiers, il fallait en faire une large à Néron et à Tigellin; les legs ne suffisaient pas, il fallait la flatterie! Les testaments des proscrits étaient remplis de misérables éloges de leurs bourreaux, et, à l'heure même de la mort, les malheureux n'échappaient pas à la servilité universelle!

Il fallait la flatterie : il fallait encore la délation; il fallait que des dénonciations posthumes allassent marquer une nouvelle proie. N'y en eût-il pas eu, Tigellin, armé du cachet des victimes et maître de leurs papiers, eût bien su en trouver. Ainsi les morts tremblaient, priaient, flattaient, dénonçaient, comme l'auraient fait des vivants. Regardez cela, et comprenez ce que c'est que l'habileté de la civilisation combinée avec toute la férocité de l'état barbare, et où nous en serions, si un certain événement *fortuit* n'eût dérangé la marche naturelle et progressive du monde dans cette voie de lumières sans moralité!

Dès ce jour il n'y a plus que triomphes pour Néron. Thraséa n'est pas mort, que, des portes du sénat où elle attendait la sentence, la foule court aux portes de la ville pour y recevoir le roi d'Arménie, venant rendre hommage à l'universelle suzeraineté de César. Le Parthe Tiridate, à la honte des armées romaines, avait chassé d'Arménie le prince que Néron y avait placé, et Néron l'y laissait dans l'espérance d'une belle fête. En effet, à force de négociations, de prières, grâce à la crainte qu'inspirait Corbulon, Tiridate, s'est décidé à reconnaître la suzeraineté romaine, à déposer son diadème au pied de la statue de Néron, en s'obligeant à venir le reprendre des mains de César. Il arrive donc par terre après un voyage de neuf mois : la religion des Mages lui défend de souiller même d'un crachat les eaux sacrées de la mer (1). Il traverse toute l'Italie à cheval, entouré de ses enfants, des princes parthes ses neveux, et de trois cents cavaliers, sa femme à cheval auprès de lui, le visage caché par un casque d'or. Toutes les villes le reçoivent en triomphe aux frais de Néron, et surtout à leur détriment. Chaque jour de son voyage coûte 800,000 sesterces, 160,000 francs (s'il faut en croire Suétone, qui lui-même semble à peine le croire).

Néron, qui est venu au-devant de lui à Naples, le conduit à Rome. Rome

(1) Plin., *Hist. Nat.*, XXX, 2.

illuminée, ornée de guirlandes, conspire tout entière pour la fête qui se prépare. Au milieu du Forum est rangé par tribus le peuple, — portion du spectacle, — en toges blanches, couronné de lauriers; sur les degrés des temples, les prétoriens avec leurs armes étincelantes. Le toit des maisons est couvert de spectateurs. Le théâtre de Pompée est doré tout entier; un velarium de pourpre, semé d'étoiles d'or, au milieu duquel est l'image de Néron conduisant un char, en écarte les ardeur du soleil; aussi ce jour fut-il appelé la *journée d'or*. Dès le matin, Néron, en habit de triomphe, vient s'asseoir sur sa chaise curule. Tiridate s'agenouille devant lui, et le peuple, façonné aux acclamations solennelles, le salue d'une clameur si grande, que le barbare en est épouvanté. « Seigneur, dit ce roi d'Orient au citoyen de Rome Œnobarbus, le descendant d'Arsace, le frère des rois parthes vient se reconnaître ton esclave; tu es mon dieu, et je suis venu t'adorer comme j'adore le soleil, le dieu invaincu, Mithra. Tu es mon destin et ma fortune. » Néron reprit : « Tu as eu raison de venir me demander la couronne; ce que n'ont pu te faire tes frères ni ton père, je te fais roi, afin que l'univers sache que j'ôte et donne les royaumes. » Tiridate alors monte près du trône, baise les genoux de Néron, qui lui ôte sa tiare et lui met le diadème.

Tiridate repartit avec 100,000,000 sesterces donnés par Néron (ce rusé barbare avait su se faire payer son hommage), n'en méprisant pas moins le prince qu'il avait vu jouer sur le théâtre, et qu'il voyait courir sur l'arène avec l'habit vert et le bonnet des cochers. Ce qui nous étonne aujourd'hui dans la vie de cette société, l'étonnait lui-même : il ne comprenait pas que l'âpre soldat, le vieux Romain, Corbulon, restât l'humble sujet de ce comédien; la royauté despotique de l'Orient elle-même ne lui avait pas révélé le secret de l'incompréhensible asservissement des Romains. « Tu as un bon serviteur dans Corbulon, » mot dont Néron ne comprit pas l'ironie.

Mais Rome a vu assez de fois les triomphes de Néron. La Grèce, patrie des arts, a besoin de lui comme lui d'elle; chaque jour des députés de ses villes viennent lui apporter des couronnes pour des combats où il n'a point combattu; il les admet à sa table, et chante devant eux. Ingénieux et servile, l'esprit grec sait trouver encore des formes d'adulations nouvelles quant Rome croit les avoir toutes épuisées, et Néron, enchanté, s'écrie : — Seuls les Grecs savent entendre, seuls ils sont dignes de mes talents et de moi! — Une fois déjà il a été sur le point de partir pour la Grèce : il parcourait les temples, faisant ses adieux à ses parents les immortels, lorsqu'il s'assit, et, saisi d'une faiblesse subite, ne put se lever qu'avec peine; effrayé de ce présage, il déclara qu'il lui en coûtait trop de s'arracher à l'amour de son peuple. Aujourd'hui quel présage troublerait sa félicité? Son affranchi Helius sera assez bon pour gouverner Rome, et suivre tranquillement la voie toute tracée des proscriptions. Helius a tous les pouvoirs de Néron, il versera le sang; Polyclète s'emparera des biens; Rome peut se consoler de l'absence de César. — Que la Grèce donc se réjouisse, son prince lui arrive! Ce n'est plus seulement ce cortége habituel de mille voitures, ces buffles ferrés d'argent, ces muletiers revêtus de magnifiques étoffes, ces coureurs, ces cavaliers africains avec leurs riches bracelets et leurs chevaux caparaçonnés; c'est de plus une armée entière assez

nombreuse pour vaincre tout l'Orient, soldats dignes de leur général, qui ont pour arme la lyre du musicien, le masque du comédien, les échasses du saltimbanque. — Que la Grèce se réjouisse! Un hymne chanté par Néron vient de saluer son rivage; le maître du monde lui donne toute une année de joies et d'incessantes fêtes; les jeux d'Olympie, les jeux isthmiques, tous ceux qui se célèbrent à de longs intervalles seront réunis dans ces douze mois; Néron peut bien changer l'ordre établi par Thésée et par Hercule.

Ainsi il parcourt toutes ces saintes villes homériques servilement abaissées aujourd'hui sous la royauté d'un Osque ou d'un Sabin. Il s'élance dans toutes les lices, prend part à tous les combats, toujours vainqueur; même à Olympie, où, sur un char traîné par dix chevaux, le maître du monde s'est d'abord laissé tomber dans la poussière, puis, remis sur son char, s'est trouvé trop ému de sa chute pour continuer la lutte, il n'en a pas moins, à la fin de la course, proclamé, comme d'ordinaire (car il est lui-même son héraut) : « Néron César vainqueur en ce combat donne sa couronne au peuple romain et au monde qui est à lui! » Ni aujourd'hui, ni dans le passé, Néron ne doit avoir de rival : les statues des vainqueurs d'autrefois sont renversées, traînées dans la boue, jetées aux latrines. L'athlète Pammenès, après de nombreuses victoires, vit retiré, vieux et affaibli; que Pammenès reparaisse dans la lice : Néron prétend lui disputer ses couronnes, et, après l'avoir vaincu, il aura bien alors le droit de briser les statues de Pammenès. Malheur à qui est condamné à être son adversaire! Vaincu d'avance, il n'en est pourtant pas moins exposé à toutes les manœuvres d'un inquiet rival, Néron l'observe, cherche à le gagner, le calomnie en secret, l'injurie en public, lui jette des regards où la menace n'est que trop éloquente. Un chanteur, trop plein de sa gloire, s'oublie jusqu'à chanter mieux que Néron; le peuple lui-même (comme autrefois à Rome, au milieu d'une lecture de Lucain, malgré la présence et la jalousie de Néron, des applaudissements s'élevèrent et perdirent le poëte), le peuple artiste de la Grèce écoute ravi, quand tout à coup, par ordre du prince, les acteurs qui jouaient avec ce malheureux le saisissent, l'adossent à une colonne, et lui percent la gorge avec leurs stylets.

A Corinthe, César, qui ambitionne toutes les gloires, se rappelle ce projet plusieurs fois essayé de la coupure de l'isthme, entreprise gigantesque dont la nature a toujours refusé le succès à l'industrie humaine, et que semblait défendre une superstitieuse terreur. Devant les prétoriens rangés en bataille, Néron sort d'une tente dressée sur le rivage, harangue ses soldats, chante un hymne à Amphitrite et à Neptune, reçoit en dansant, des mains du proconsul, un pic d'or, en frappe trois fois le sol, et recueille quelques grains de poussière qu'il emporte dans une hotte, aux acclamations de tout le peuple. Des milliers d'hommes travaillèrent après lui, soldats, esclaves, condamnés, six mille prisonniers juifs envoyés par Vespasien, bannis ramenés du lieu de leur exil (et parmi eux le philosophe Musonius), criminels sauvés de la mort pour venir concourir au grand œuvre de l'empereur. En soixante-quinze jours, on avait ouvert un canal de quatre stades, la dixième partie du travail, lorsque tout à coup vint l'ordre de s'arrêter. — Helius rappelait à Rome son souverain; une conjuration s'y tramait, disait-il. — « Tu devrais plutôt souhaiter, lui

répondait Néron, non que je revienne promptement, mais que je revienne digne de Néron. » Il fallut qu'Helius vînt lui-même en sept jours pour l'arracher à ses triomphes.

Néron fait donc ses adieux à la Grèce, il la proclame libre, exempte d'impôts; il enrichit les juges qui l'ont couronné. Il est vrai qu'il l'a ruinée par son passage, qu'il a donné à toutes les denrées un prix excessif, qu'il a pillé ses temples, qu'il lui enlève cinq cents de ses dieux, qu'il a dépouillé les riches, trop heureux encore lorsqu'il ne les a pas fait mourir; que l'absence du spectacle, la paresse à applaudir, le défaut de dilettantisme et d'admiration sont devenus des crimes capitaux. — Mais Rome, sa patrie, est-elle donc mieux traitée? Chaque courrier d'Helius apporte la nouvelle d'une exécution. Néron, de son côté, fait de temps en temps mourir quelqu'un des bannis qu'il rencontre, ou des suspects, qu'il a emmenés avec lui. Deux frères meurent, dont l'union fraternelle parut au meurtrier de Britannicus une conspiration patente.

A son retour de Grèce, Néron manqua périr dans une tempête. Un instant, en Italie, on crut à son naufrage, et on s'en réjouit, joie dont il sut bien se venger. Cependant le sénat, tout en tremblant de le voir revenir, le rappelait de toute l'effusion de son dévouement, et ordonnait pour lui plus de fêtes qu'il n'y a de jours dans l'année. Naples l'oisive, comme l'appelait Horace, la ville de ses débuts, le reçoit la première. A Rome, après un étalage de dix-huit cents couronnes qu'il a rapportées de Grèce, sur le char triomphal d'Auguste, à côté du musicien Diodore, on voit venir Néron en chlamyde semée d'étoiles d'or, l'olivier olympique sur la tête, et dans sa main droite le laurier des jeux pythiens. Après lui sa claque théâtrale, ses Augustani, au nombre de cinq mille, à la brillante parure et aux cheveux parfumés, qui se proclament les soldats de son triomphe. Une arcade du grand cirque est abattue pour son passage; à droite et à gauche des victimes sont immolées à sa divinité; la terre est semée de safran; on jette sur sa route des oiseaux, des fleurs, des rubans de pourpre, des dragées; le sénat, les chevaliers, le peuple, lui acclament en mesure : « Vive le vainqueur d'Olympie! le vainqueur des jeux pythiens! César Néron nouvel Hercule! César Néron nouvel Apollon! seul, dans tous les siècles, il a vaincu dans tous les jeux! »

C'était bien un triomphe! Une dernière conspiration avait été découverte et punie; le temple de Janus était fermé; Corbulon, qui avait vaincu l'Orient, appelé en Grèce par de flatteuses paroles, avait reçu l'ordre de se donner la mort, et s'était tué, regrettant sa fidélité trop confiante, et disant : Je l'ai bien mérité! Que pouvait encore redouter Néron? Quel autre César avait eu Rome aussi basse sous ses pieds? Quel autre avait placé plus haut sur le trône et sur l'autel ses passions, ses folies? Qu'était le triste et vieux Tibère, homme étranger à toutes les joies du pouvoir; qu'était le grossier Caligula qui, après avoir eu trois ans au plus pour jouer quelques farces royales et guerrières, s'était laissé misérablement égorger dans une salle de bain; qu'était l'imbécile Claude, machine à diplômes et à jugements, auprès du virtuose, de l'orateur, du poëte, du lutteur, de l'universel Néron, depuis douze ans maître du monde? Si quelques âmes à part protestaient, par un courage inutile, en faveur de la dignité

humaine, jamais le grand nombre n'avait mis le front aussi bas dans la poussière que devant l'élève de deux femmes perdues, Lépida et Agripinne, devant ce cerveau mal organisé qui n'eut le sens vrai d'aucune chose, ce gamin déifié, Néron.

Serait-ce l'or qui pourrait lui manquer ? Si le trésor s'épuise, si les chicanes fiscales, suprême expédient des empereurs besoigneux, si de lourdes amendes contre les testateurs ingrats qui n'auront rien légué à César, si toutes ces ressources sont insuffisantes, les dieux lui viendront en aide. Un Africain a rêvé que, sous son champ, il voyait d'immenses cavernes, pleines de lingots d'or, trésors de la reine Didon, que la Providence gardait pour César. Une flotte entière est partie pour recueillir ces richesses ; tout un peuple de soldats et d'ouvriers tourne et retourne le champ de l'Africain. D'avance les poëtes chantent la gloire de Néron, pour qui les dieux font naître, dans le sein de la terre, l'or tout purifié; et Néron, dans sa foi au songe, jette avec plus de profusion que jamais les petits trésors, que ce trésor colossal va remplacer. — Quand, après bien des recherches, l'or ne se trouva pas, le songeur n'eut d'autre ressource que de se donner la mort (1).

Les dieux manquent de parole. Les délateurs nous consoleront de la désobligeance des dieux; la concentration que, dans les derniers temps de la république, a reçue la propriété territoriale, est merveilleusement favorable au genre de perception qu'exercent les délateurs. Les vastes domaines ont perdu l'Italie, dit Pline, ils perdent les provinces (2), et le supplice de six grands propriétaires a rendu Néron possesseur de la moitié de l'Afrique. Il a payé sept millions sest. le délateur qui a fait condamner un Crassus ; quelles richesses ne lui a donc pas rapportées la condamnation de ce Crassus ?

Néron crie largesse ! A toi, gladiateur, la maison de ce consul ! A toi, joueur de flûte, le patrimoine de ce triomphateur ! Accourez, favoris, courtisans, pantomimes, conviés au banquet de la confiscation ! Ses esclaves mêmes ont des vergers, des piscines ; un d'eux, qui a été intendant d'armée, s'est racheté au prix de treize millions sest. (2,600,000 francs). Durant son règne, Néron aura distribué à ses amis plus de 400 millions de francs.

Et quelque chose pourtant manque à Néron. Cette passion de l'impossible, dont j'ai tant parlé, n'est pas seulement une passion des Césars, mais une passion de tous les Romains ; chacun dans sa sphère subit ce fatal instinct. Tout le labeur d'une civilisation de cinq ou six siècles, en Grèce, en Italie, en Orient, labeur plein de génie, mais sans moralité et sans vérité, n'a donc abouti qu'à faire rêver de plus chimériques rêves à quelques milliers d'oisifs Romains, à leur inventer des extravagances et des infamies nouvelles, des aliments nouveaux pour une curiosité surhumaine, un égoïsme divin et un matérialisme transcendantal que rien au monde ne peut contenter ! Cette passion sera surtout celle de Néron : rien ne le touche comme grand et beau, mais comme inouï, et, dans le sens latin du mot, comme *monstrueux*. C'est une persuasion et une plénitude de sa toute-puissance, qui essaye pourtant si, à quelque combat, elle

(1) *Annal.*, XVI, 1. — Suét., 31.
(2) Latifundia perdidere Italiam, jàm et provincias. (Plin., XVIII, 6.)

peut être vaincue : organisation misérable après tout, à qui il fallait un tel pouvoir pour s'élever, même dans le mal ; nature cruelle, faute de pouvoir être forte ; gigantesque, faute de savoir être grande ; puérile, malgré tant de crimes !

Qu'est-ce pour lui que la profusion et le luxe ? Ne mettre jamais deux fois le même habit, pêcher avec des filets dorés et des cordons de pourpre, jouer 400 sesterces sur chaque point de ses dés, avoir pour ses histrions des masques, des sceptres de théâtre tout couverts de perles : c'est être riche, et voilà tout. Ses amis ne lui donnent-ils pas bien, par son ordre, des festins où l'on dépense pour 4 millions sesterces en couronnes de soie parfumées ? Poppée n'avait-elle pas des mules ferrées d'or, et cinq cents ânesses ne la suivaient-elles point partout pour remplir de leur lait la baignoire où son teint venait chercher la fraîcheur ? N'est-ce pas Othon qui lui enseigna, à lui César, à parfumer la plante de ses pieds ? et lorsque la veille Othon, soupant chez César, avait eu la tête aspergée de parfums précieux, le lendemain, César, soupant chez Othon, ne voyait-il pas de tous côtés des tuyaux d'ivoire et d'or verser sur lui une vaporeuse et fragrante rosée (1) ? Le faste et la grandeur courent les rues de Rome.

Que Néron soit le premier artiste de son siècle ; que des autels fument partout en l'honneur de sa belle voix, qui, malgré tant de soins et d'études, malgré un esclave sans cesse debout près de lui pour l'avertir de ménager ce don précieux, est fausse, sourde et fêlée ; qu'il joue tous les rôles de héros ou de dieu, d'homme ou de femme, même de femme grosse et en mal d'enfant sur la scène, si bien qu'on demande : « Que fait l'empereur ? — Il accouche ; » — que même, faute d'autres, il rencontre parfois une ambition plus digne ; qu'il envoie à la recherche des sources du Nil, grand problème géographique de l'antiquité ; qu'il médite une expédition contre l'Éthiopie ; qu'une armée se prépare à aller aux portes Caspiennes soumettre les peuples inconnus du Caucase ; que déjà, sous le nom de phalange d'Alexandre, une légion d'hommes de six pieds soit enrôlée : tout cela, c'est talent, c'est pouvoir, c'est chose que l'homme peut faire. Mais lui, il est dieu ! Le sénat lui décerne des autels comme s'étant élevé au-dessus de toute grandeur humaine (2). Il est dieu : les poëtes le lui redisent avec cet excès de déclamation et d'hyperbole dont peut être capable une âme servile et une poésie dégradée : « Lorsque, ta carrière achevée en ce monde, tu remonteras tardif vers la voûte céleste..... soit que tu veuilles tenir le sceptre des cieux, soit que, nouveau Phébus, tu veuilles donner la lumière à ce monde que n'affligera pas la perte de son soleil, il n'est pas de divinité qui ne te cède sa place, et la nature te laissera prononcer quel dieu tu veux être, où tu veux mettre la royauté du monde.... Ne te place pas à une des extrémités de l'univers ; l'axe du monde perdrait l'équilibre et serait entraîné par ton poids. Choisis le milieu de l'éther, et que là le ciel pur et serein n'offusque d'aucun nuage la clarté de César !... »

Ainsi parlait Lucain, le philosophe, l'admirateur de Pompée et de Caton, au temps où Néron lui laissait lire ses poëmes en public. Plus tard, il est vrai,

(1) Plutarq., *In Galbâ.*

(1) Tanquàm humanum fastigium egresso. (Tacite.)

lorsque sa poésie fut confinée dans le silence du cabinet, il déclama contre la divinité des tyrans, blâma la lâcheté des peuples qui « ne savent pas que l'épée leur est donnée pour que nul ne soit esclave, » et conspira avec Pison pour le renvoi de son dieu à l'Olympe. Au moins la flatterie délicate d'Horace voilait, sous un nuage de poésie mythologique, ce qu'avait de révoltant la divinité de son Auguste; mais cette adulation des basses époques de l'empire, sans mesure et sans pudeur, d'autant plus qu'elle est sans talent et sans foi, outrant tout parce qu'elle ne croit à rien, et mettant d'autant plus volontiers l'homme à la place de la Divinité qu'elle n'honore pas la Divinité, a un caractère particulièrement misérable qu'on reconnaît, ce me semble, dès les premières lignes.

Aussi Néron croit-il à sa divinité. Un naufrage lui enlève des objets précieux : Les poissons, dit-il, me les rapporteront. Le monde plie si profondément sous ses lois! non, « les princes ses prédécesseurs n'ont jamais su tout ce qu'il leur était permis de faire. » L'art a su le servir d'une façon si miraculeuse! non, « ce qu'il a ordonné ne peut être impossible (1) » ; et un Grec homme d'esprit, qui lui a promis de s'élever sur des ailes, se fait nourrir dans le palais en attendant qu'il devienne oiseau (2).

Les merveilles de son palais ne suffisent plus à Néron. Que Rome s'étende jusqu'à l'embouchure du Tibre, et qu'un vaste canal mène les flots de la mer battre les vieilles murailles de Servius Tullius; qu'une piscine immense, couverte d'une voûte, et bordée de portiques, s'étende de Misène au lac Avernes, et serve de réservoir aux eaux chaudes de Baya; que de là, un canal de 160 milles (53 lieues), assez large pour le passage de deux grands navires, aille, à travers des terres arides, de hautes montagnes et le sol détrempé des marais Pontins, joindre le port d'Ostie : entreprise ruineuse dont la postérité reconnaîtra à peine les vestiges. — César, comme dit Suétone, a une passion, mais une passion étourdie, de gloire et d'immortalité. Il a égalé Apollon par son chant, le Soleil par son talent à conduire un char; il veut être Hercule, et un lion est préparé (bien préparé sans doute), qu'aux premiers jeux de l'arène il doit, seul et sans armes, assommer de sa massue ou étouffer en ses bras.

Quant aux dieux ses frères, il n'est pas de jour où son orgueil ne les insulte, où sa faiblesse ne tremble devant eux. Au scandale de Rome, et au risque de la fièvre il se baigne dans l'eau sacrée de la fontaine Marcia; — mais il redoute les songes, les présages le rendent pâle. Il a longtemps adoré la déesse Syrienne; — mais elle tombe en disgrâce, il la souille de son urine. Il profane l'oracle de Delphes, viole une vestale; — mais une petite statue de jeune fille, talisman donné par un homme du peuple, a remplacé Astarté disgraciée, et, comme peu après une conspiration s'est découverte, Néron fait d'elle le plus grand de ses dieux, lui sacrifie trois fois par jour, et lui demande la science de l'avenir.

Mais ce que l'impiété ne lui fera pas oublier, ce que la superstition ne pourra écarter de lui, c'est l'ombre d'Agrippine qui le poursuit avec les fouets et les torches des furies. Aux portes d'Athènes le souvenir d'Oreste et des Euménides,

(1) Nil non fieri posse quod jussisset.

(2) Dion. Chrysost., *Orat.*, 21.

aux portes de Lacédémone le nom de l'austère Lycurgue l'a arrêté ; à Delphes, l'oracle l'a comparé aux Alcméon et aux Oreste meurtriers de leur mère, et, dans sa colère, il a confisqué les terres du dieu, fermé l'ouverture souterraine par où la prêtresse recevait l'inspiration. Bizarre mélange d'audace et de crainte! le sénat le félicite et le monde l'adore; mais, lorsqu'il est venu à Eleusis et qu'il a entendu le héraut écarter de ces mystères, révérés encore, les impies et les scélérats, le matricide s'est humblement retiré sans oser demander l'initiation.

Il tourne les yeux vers l'Orient, dont les sciences occultes sont, pour ce siècle, un objet de craintive curiosité. Tiridate lui a amené des magiciens. La divination par l'air, par le feu, par les étoiles, par les haches, par les lanternes, l'évocation des morts, le colloque avec les enfers, il veut tout apprendre d'eux. Avec eux, il conjure l'ombre d'Agrippine, lui offre des sacrifices, immole des hommes à leurs expériences, curieux et ardent à cette étude (1), autant même qu'il le fut à celle du chant, tant il voudrait faire violence à la nature et s'élever au-dessus des lois de l'humanité! Mais la magie n'est qu'une chimère; son crime est de ceux que l'antiquité déclare inexpiables, et pour lesquels, en effet, elle ne sait pas d'expiation.

Ainsi, au suprême couronnement de cette société que j'ai montrée ayant pour base le droit absolu de l'homme sur l'homme et s'échelonnant ensuite de servitude en servitude, s'agite une perpétuelle orgie, les Sénécion, les Tigellin, les Poppée, le Triboulet de cette cour, le fou bossu Vatinius, toute la fastueuse valetaille du palais; orgie vulgaire, si monstrueuse qu'elle soit, qui court la nuit, brisant les boutiques et insultant les femmes; qui, assise sur des vaisseaux garnis d'or et d'ivoire, descend le fleuve en face d'un rivage semé de retraites infâmes et au milieu des appels de la débauche, ou, à la fin d'un souper de douze heures, se jette de main en main la hache sanglante qui gouverne le monde : — et au milieu d'elle, mais non au-dessus, — un personnage flasque et mal proportionné, au cou épais, à la peau tachetée, au ventre proéminent, aux yeux vert-de-mer, louches, clignotants et hagards, avec une coiffure étagée et relevée en chignon derrière la tête, des pantoufles aux pieds, une étoffe épaisse autour du cou, une longue robe de festin, lâche et toute parsemée de fleurs; une femme en un mot : — Néron.

Tel est le monde romain, la consommation de toute l'antiquité : le culte des Césars est le dernier degré de l'idolâtrie, c'est-à-dire de l'adoration de l'homme et de l'adoration du mal : les mœurs de leur époque sont le dernier degré de l'impureté, de l'inhumanité et de la division, les trois grandes conséquences de l'idolâtrie. « Œuvres de la chair, oubli de Dieu, souillure des âmes; trouble des naissances, inconstance des mariages, empoisonnements, sang et homicides, larcin et tromperie, orgies, sacrifices obscurs, veilles pleines de folie, hommes tués par la jalousie ou contristés par l'adultère... toutes choses confondues,... et une grande guerre d'ignorance que la folie des hommes appelle la paix (2)! » il semble que ces traits des livres saints aient été écrits pour prophétiser et

(1) Plin., XXX, 2. — Suét. 34.

(2) Galat., V, 19 et suiv. — Sapient., XIV, 22 et suiv.

pour peindre le siècle des Césars. — Et d'un autre côté, « tous les fruits de l'esprit : la charité, la joie, la paix, la patience, la bienveillance, la bonté la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la tempérance, la chasteté (1) ; » les quatre caractères opposés aux quatre caractères de l'antiquité : la foi pure à l'idolâtrie, la charité à l'esprit de haine, la justice à l'homicide, la chasteté à la corruption ; voilà quelle guerre commence aujourd'hui !

Né en même temps que le christianisme, comme une inspiration du mal suprême pour combattre le suprême bien, le pouvoir des Césars fut satanique dans son essence. Ce trône d'où Néron s'entendit appeler dieu, et se proclama dispensateur des couronnes, me représente, si j'ose le dire, le pinacle du temple où Satan plaça le Sauveur, et d'où il lui fit voir tous les royaumes de la terre, en lui disant : « Tout ceci est à moi, et je te le donne si tu tombes à mes pieds et si tu m'adores. » Comme le Satan de Milton, qui porte en lui l'enfer tout entier, César, l'incarnation du mal, le Satan terrestre, porte sur sa tête une triple couronne d'orgueil, de danger et de remords, dont nul front ne fut plus étroitement ceint que celui de Néron. Son inquiétude et sa peur étaient gigantesques comme son pouvoir ; il se sentait, comme dit le poëte, « appuyé sur des étais chancelants, et sentait trembler sous lui le faîte d'où il voyait le monde à ses pieds ! » Le moment approchait où ses prétoriens allaient lui apprendre que « l'épée, une fois tirée, appartient au soldat et non au chef (2). » Le monde le soutenait tout en le subissant ; pour que Néron tombât, le monde n'avait qu'à se retirer. Remarquez l'expression de Suétone et des autres historiens : « Après l'avoir souffert près de quatorze ans, le monde le quitta (3) ; » mot qui, vous allez le voir, raconte à lui seul la chute de Néron.

D'où sa ruine pouvait-elle venir ? Du parti stoïque et patricien ? Ce parti s'était reconnu impuissant à la guerre civile. Du peuple de Rome ? Du sénat, de l'armée, des provinces ? Disons ce qu'était tout cela, et surtout le peuple, incompréhensible au premier coup d'œil dans l'histoire des Césars, où il apparaît tantôt factieux et redoutable, tantôt flatteur et méprisé.

Mais d'abord, quelle grandeur n'a pas à elle gens qui l'applaudissent, même sans intérêt et de bonne foi ? Au 8 thermidor, il y avait un peuple pour encenser Robespierre à sa fête des Tuileries ; au 9 thermidor, un autre peuple pour le maudire sur l'échafaud de la place Louis XV. Pénétrons plus avant. Un passage précieux de Tacite nous montre le peuple de Rome divisé en deux classes (4) : l'une dépend des sénateurs ou des chevaliers, est cliente des grandes maisons, mange leur pain, pense avec elles, n'a pas besoin de César, et par conséquent le déteste ; l'autre partie du peuple, au contraire (depuis que l'aristocratie n'est plus assez riche pour nourrir le peuple tout entier), n'a de patron que César ; elle le craint peu, par conséquent elle l'aime ; « mau-

(1) Galat., V, 22-23. — Sapient., XV, 5.

(2) Scit non esse ducis, strictos, sed militis, enses.
(Lucain, *Phars.*, V.)

(3) Suét., 40. — Tacit., *Hist.*, I, 4. — Eutrope.

(4) Tacit., *Hist.*, I, 5.

vaise valetaille de la cité, amateurs de cirques et de théâtres, hommes couverts de dettes qui se mettent à la solde de la cour ; » grand point de mire des Césars, quand l'étourdissement de leur fortune permit aux Césars d'avoir une politique.

D'ailleurs, Néron est grand. Non-seulement, en ses jours de bénignité, il fait de royales économies et tranche au vif dans son budget, autrement magnifique que nos budgets modernes, et qu'un peu plus tard on estima près de huit milliards (1); non-seulement, en un moment de bonne humeur, il fait cadeau à ses sujets de 60 millions de sesterces par an; non-seulement il a pensé à abolir tous les impôts indirects et à ne laisser subsister que l'impôt personnel : Néron est grand surtout quand il dépense son budget, lorsqu'en un jour il distribue 400 sesterces par tête, et, pour que le crédit n'en soit pas ébranlé, fait porter publiquement au trésor une somme de 400 millions de sesterces (80 millions de francs); lorsque pendant plusieurs jours de fête il fait jeter au peuple des milliers de billets, loterie grandiose où tout le monde gagne, l'un de riches étoffes, l'autre des tableaux, un cheval, un esclave, où les gros lots gagnent des perles, des pierres précieuses, des lingots, jusqu'à des navires, des maisons ou des terres, et les moins heureux ont pour consolation du blé, des oiseaux rares, des plats recherchés. Aussi ces hommes redoutent-ils l'absence de Néron, parce qu'alors le pain renchérit et les spectacles font relâche; ils regrettent peu les journées qu'on leur fait perdre sur les bancs du théâtre, ils ne se plaignent pas des larges *frumentations* au moyen desquelles ils restent les bras croisés sous les portiques ; ils vont de grand cœur, lorsque Néron est enrhumé, faire des sacrifices pour sa voix céleste, dont ils peuvent bien se moquer tout bas; ils ne gémissent pas d'être, avec toute la population de Rome, organisés, enrégimentés, disciplinés en claque théâtrale pour l'honneur de l'impérial histrion, applaudissant en mesure, criant *vivat* à point nommé au signal des chefs et sous le fouet des centurions : en tout cela ils ne voient pas la plus légère atteinte à leur dignité.

Cette popularité de Néron fut durable : l'incendie de Rome, qui lui porta un rude coup, ne la détruisit pas tout à fait; elle survécut même à Néron. Fut-il donc un grand prince pour avoir plu aux lazzaroni de son temps, ou son temps fut-il bien misérable d'avoir eu des admirateurs et de la popularité pour Néron?

Parlons maintenant du sénat. — Ce qu'a été et ce qu'est aujourd'hui même encore la chambre des lords dans la Grande-Bretagne, le sénat le fut dans la république : l'aristocratie constituée en pouvoir légal, le faisceau des anciennes familles fortifié chaque jour par l'étroite et cordiale association des familles nouvelles. Le sénat n'était que par l'aristocratie, et l'aristocratie était par elle-même. Aussi les plus grands démocrates de Rome, Marius et César, ne pensèrent pas à dissoudre le sénat, et j'ai lu de même, dans un écrivain radical, que, si la chambre des lords était supprimée, l'aristocratie y gagnerait en puissance plus qu'elle n'y perdrait.

Au contraire, ce qu'est notre chambre des pairs, un grand et vénérable conseil, non une des forces vives de la nation, le sénat le fut à peu près sous les empereurs. Nulle part, en ce siècle, ne se trouvait une telle réunion de per-

(1) Suét., *In Vespas.*, 16.

sonnes illustres de toutes manières. Les grands noms et les grandes fortunes y étaient de droit; les vertus, les talents, les renommées, y arrivaient comme sous la république. Mais ce grand corps ne reposait plus sur rien, et n'était plus, pour parler le style d'aujourd'hui, la traduction légale d'un fait réel; c'était une assemblée d'hommes considérables, et non plus une puissance. Malgré l'antiquité de son nom et ses siècles de souvenir, il n'eut jamais qu'une action médiocre dans les grandes crises; plus puissant aux affaires qu'aux révolutions, plus fait pour un utile service que pour une résistance hardie. Et si, quant à la valeur morale, il y a une différence infinie entre le sénat de Rome et le nôtre; si le sénat fut servile, adulateur, sanguinaire par lâcheté, tandis que, courageuse à ne pas verser le sang, la chambre des pairs est notable par un caractère de moralité, cette différence n'est que la mesure exacte de la différence qui existe entre cette époque et la nôtre. Nous méprisons le sénat romain, et notre vertu le condamne : le sénat romain était cependant honoré de son siècle; il était le symbole de ce qu'il y avait encore de moralité par le monde. Se rapprocher de lui était signe de vertu chez un empereur; le menacer, indice de despotisme. Comme celle de Sénèque et de Burrhus, sa probité lâche et imparfaite, conseillère honnête des princes aux jours de leur vertu, gémissante et peureuse adulatrice en leurs mauvais jours, fut encore à cette triste époque le triste drapeau des honnêtes gens.

Restent maintenant les provinces ou plutôt les légions, car toute puissance était dans la force matérielle : elle seule, grâce à l'absence de communauté entre les hommes, vivait, pensait, délibérait; Rome, c'étaient les prétoriens; les provinces, c'étaient les légions. Au commencement de chaque règne, il y avait un instant de faveur pour les provinces. Tant de spoliations avaient existé, que la poursuite en était, pour le nouvel empereur, un facile moyen de se rendre populaire. Les procès contre les magistrats déprédateurs remplaçaient au sénat les procès contre les ennemis de César; et Tibère, qui fonda en même temps toutes les traditions impériales, se fit du soulagement des provinces un moyen de succès, comme, des accusations contre les spoliateurs, une transition à ses terribles accusations de majesté. Mais, à mesure que le vertige impérial montait à la tête du prince, la peur et la volupté, l'argent à répandre et les têtes à faire tomber, firent d'abord négliger, puis opprimer les provinces. On sacrifiait facilement les intérêts éloignés aux passions plus voisines, la Gaule ou l'Espagne au peuple de Rome, les légions aux prétoriens. Quand on avait ajouté aux spectacles et à la paye, que le peuple au théâtre et les cohortes au camp criaient bravo, on se croyait en sûreté.

Les provinces n'étaient pas à la hauteur de la servilité romaine. Tacite nous peint un provincial, homme simple, qui arrive au spectacle à Rome pendant que chante César, reste tout étonné de cet empereur qui joue un rôle et de ce peuple qui l'applaudit, se perd au milieu de cet enthousiasme discipliné, laisse tomber ses mains de fatigue, crie quand il faudrait se taire, se tait quand il faudrait crier, trouble les chefs de claque, et reçoit les coups de canne des centurions (1).

(1) Tacit., XVI, 5.

Les légions étaient en discrédit comme les provinces (cette défaveur était même une tradition d'Auguste). Tandis que les prétoriens, qui faisaient les empereurs, étaient choyés et engraissés par eux, vingt légions (1) (120,000 hommes) étaient toutes les forces romaines de l'empire, éloignées les unes des autres et de Rome (car le centre de l'empire se maintenait presque sans soldats); disséminées sur le Rhin, le Danube, l'Euphrate, le Nil, au pied de l'Atlas, enfermées dans la prison maritime de l'île de Bretagne ou dans la péninsule ibérique, elles étaient l'objet d'une défiante et jalouse attention. On ne permettait volontiers ni l'industrie aux populations, ni la guerre aux soldats. Parmi les gouverneurs, les uns étaient des affranchis de César, créatures du palais, qui achetaient leurs charges à prix d'argent, et regagnaient leurs avances en faisant marché de la justice; c'est à ceux-là que Néron disait, lorsqu'ils partaient pour leurs provinces : Tu sais de quoi j'ai besoin. Les autres étaient des chefs militaires, suspects par cela même. Un général romain, dans les Gaules, eut la pensée d'un canal de la Saône à la Moselle, magnifique communication entre les deux mers; ses amis l'avertirent qu'il paraîtrait rechercher la popularité, et ferait peur à César : crainte, dit Tacite, qui arrêtait tous louables efforts. Galba, en Espagne, après avoir fait longtemps une sévère police contre les maltôtiers romains, changea de système, disant qu'après tout, à qui ne fait rien, on ne demande pas de compte (2). Quant à la guerre, déjà Tibère, voyant l'empire entamé par les barbares, avait mieux aimé dissimuler ces plaies que de la permettre à personne (3), tant une victoire lui semblait chose redoutable! Il en advint que, poussées en arrière par César, Auguste et Germanicus, qui pressentaient là les destructeurs de Rome, les races germaniques, à la vue du long repos des armées romaines, se dirent que « César avait ôté à ses généraux le droit de mener à l'ennemi (4), » revinrent peu à peu à la charge, se poussèrent les unes les autres contre le colosse, y mordirent, et, au bout de quelques siècles, furent irrésistibles. Déjà, sous Néron, à travers les bois et les marécages, les Frisons, amenant avec eux dans de légères barques leurs enfants et leurs vieillards, envahissent des terres romaines destinées à la charrue, mais abandonnées; déjà les Germains le long du Rhin, les Parthes à l'orient, les Maures au midi, insultent les frontières de l'empire, et harcèlent ce grand corps, qui, mal gouverné, ne se défend qu'avec lourdeur. Chaque jour depuis, la tâche des empereurs, en combattant les barbares, devint plus sérieuse, et les derniers Césars, plus courageux en général et plus dignes, purent rejeter leurs affronts sur les Césars de la première race.

Mais, si abaissées qu'elles fussent, au jour où Néron dut périr, ce furent les provinces qui donnèrent le signal aux légions. La Gaule, riche et vigoureuse, entrée fortement dans la vie romaine, déjà ruinée sous Caligula, accablée d'impôts par Néron, secoua la tête. Ces hommes, nos aïeux, étaient « d'une

(1) C'était du moins le compte de Joseph (*de Bello*, II, 28) vers la fin du règne de Néron. Il n'y avait dans l'intérieur de la Gaule que 1200 soldats.

(2) Suét., *In Galbâ*, 10.

(3) Ne cui bellum permitteret. (Tacite.)

(4) Ereptum legatis jus ducendi in hostem. (Tacit., XIII, 53.)

âpre et difficile nature, embarrassante pour les Césars, quand ceux-ci manquaient de pudeur, de mesure ou de dignité (1). » Le propréteur Vindex, Gaulois de naissance et descendant des anciens rois d'Aquitaine, au lieu d'une armée qu'il n'avait pas, convoqua une assemblée nationale. Ces vieilles races celtiques s'indignèrent à l'entendre parler de cet empereur qu'il avait vu chanter et déclamer sur la scène. Tout le centre de la Gaule, Arvernes, Séquanais, Viennois, prirent les armes, et Vindex eut autour de lui cent mille hommes. Mais toute nationalité était faible contre Rome. Il fallait que cette révolte d'une « province désarmée (2), » de nationale devînt militaire. Aussi Vindex fit-il un appel aux chefs de troupes romaines; il écrivit à Galba, proconsul d'Espagne, lui demandant de « se mettre à la tête du genre humain. » Galba, ancien noble (il descendait de Pasiphaé, mère du Minotaure, ce qui constituait, sans doute, une très-illustre origine), vieux soldat, qui s'était confiné dans d'obscures victoires sur les Bretons et les Africains, pour échapper à la cruauté de Caïus et au dépit amoureux d'Agrippine, envoyé dans l'Espagne tarragonaise en un temps où Néron « ne craignait pas encore les hommes placés haut (3); » Galba n'avait pas tardé à s'y effacer : il ménageait les traitants qu'il soupçonnait d'affinité avec Néron; d'un autre côté, il plaignait le pauvre peuple, laissait circuler des satires contre le prince, et, dans la crainte d'une disgrâce, ne voyageait pas sans un million sest. en or. Un tel homme ne pouvait devenir empereur qu'en un péril extrême ni se révolter que par prudence. — Or il reçut à la fois la lettre de Vindex, une autre du gouverneur d'Aquitaine qui l'appelait à son secours contre Vindex, enfin un message intercepté, par lequel Néron donnait ordre de l'assassiner. Dès lors les oracles et les prodiges ne manquèrent pas, selon l'habitude de ce siècle, pour l'encourager dans son entreprise. Il n'avait qu'une légion, mais il comptait, comme Vindex, sur le mouvement national. Comme lui, dans une assemblée de la province, en face des images de ceux que Néron avait fait périr, il harangua le peuple, envoya des proclamations par toute l'Espagne, leva des légions espagnoles, forma un sénat d'Espagnols, et fit mettre aux portes de sa chambre une garde de chevaliers. C'était une Rome ibérique qui se soulevait contre la vieille Rome.

L'éveil était donné, le secret de l'empire trahi; on apprenait qu'un empereur pouvait se faire ailleurs qu'à Rome (4). Tout l'Occident s'agite; des généraux qui avaient repoussé et même trahi de précédentes insinuations de Vindex, à la nouvelle du mouvement de Galba, se lèvent pour être ses auxiliaires ou ses rivaux. Othon, en Lusitanie, se joint à Galba; homme de cour, Othon prête à Galba sa vaisselle et ses esclaves, plus dignes d'un empereur. Rome en était au point que cette pompe fût un accessoire obligé de l'usurpation.

(1) Mentes duræ, retorridæ, et sæpe imperatoribus graves. (Lamprid., *In Alex. Sever.*, 59.) — Quibus insitum, leves et degenerantes a civitate romanâ et luxuriosos principes ferre non posse. Pollio. (Gallien, 4.)

(2) Inermis provincia. (Tacit., *Hist.*, I, 46.)

(3) Plut., *In Galb.*

(4) Tacit., *Hist.*, I, 4.

Pendant ce temps, que faisait Néron? A la première nouvelle, il s'est peu ému. Il était à Naples, sa bonne ville; il a tressailli de joie à l'idée du pillage des Gaules; il est allé voir des athlètes. — Les nouvelles sont plus graves; il ne s'inquiète pas encore, reste huit jours sans donner un ordre ni faire une réponse. — Rome est remplie de proclamations injurieuses de Vindex. Néron écrit cette fois au sénat qu'il ne peut venir, parce qu'il a mal à la gorge, et qu'il endommagerait sa belle voix; que d'ailleurs Vindex est bien sot de l'appeler « mauvais musicien, » lui qui a donné tant de soins et d'années à cet art; que chacun peut voir si personne chante mieux que lui; que l'absurdité de ce reproche doit faire mesurer la valeur des autres. — Les nouvelles sont plus inquiétantes encore : il part pour Rome; mais, sur la route, un bas-relief qu'il rencontre, et qui représente un Gaulois traîné aux cheveux par un Romain lui semble un présage favorable; il oublie ses craintes, saute de joie, envoie un baiser au ciel. Arrivé à Rome, il délibère quelques instants avec les principaux du sénat, puis il passe le reste du jour à leur montrer un orgue hydraulique d'invention nouvelle : « Nous entendrons cela sur le théâtre, dit-il, avec la permission de Vindex. » — Mais survient la grande nouvelle : Galba s'est révolté! Cette fois Néron tombe comme mort, demeure longtemps sans mouvement et sans voix. Revenu à lui, il se frappe la tête; sa nourrice veut en vain le consoler : « c'en est fait de lui. Il lui arrive ce qui n'est arrivé à nul autre prince; il perd son empire avant de mourir. » Un César s'attendait bien à être assassiné, non pas à être détrôné. — Je ne sais quelle nouvelle plus favorable lui est apportée. Son âme futile a secoué toute sa peur; il est à table; il chante des couplets contre Vindex et Galba; il accompagne de ses gestes le son d'une musique folâtre. Il se fait porter au théâtre en cachette, et envoie dire à un acteur qu'on applaudissait : « Tu abuses de mon absence! »

L'ivresse impériale l'a repris. « Tous les généraux conspirent avec Galba; il va les envoyer tous tuer, il va faire mourir tous les exilés, égorger tout ce qu'il y a de Gaulois dans Rome, mettre le feu à la cité, empoisonner le sénat dans un festin, et, si le peuple y trouve à redire, lâcher sur le peuple les bêtes du cirque, dignes auxiliaires de sa police. » Extravagances d'un poltron enivré? fables inventées par la colère du peuple? voilà du moins quels projets on prêta à Néron. — Mais, avant tout, il faut la guerre : mot étrange pour Néron qui n'a jamais guerroyé que de loin. Le sénat a déclaré Galba ennemi public, sauf à rendre plus tard le même édit contre Néron. César rappelle ses troupes prêtes à partir pour le Caucase, forme une légion de soldats de marine, ses gardiens de Misène et les complices de la mort d'Agrippine. Il est magnifique envers les dieux; il leur voue, s'il est vainqueur, un spectacle où il se fera entendre à eux sur l'orgue, la flûte et la cornemuse, et terminera en dansant le ballet de *Turnus*. Ses préparatifs se poussent à la hâte. Des chariots sont déjà faits pour porter ses orgues; les courtisanes du palais coupent leurs cheveux s'arment de haches et de boucliers, forment une légion d'amazones. Lui-même, après avoir, en signe de guerre, arboré les faisceaux, sortant de table appuyé sur l'épaule de ses amis, l'âme attendrie par les joies du festin, ne rêve plus que le drame larmoyant, au lieu du mélodrame sanglant de la veille : « Une fois arrivé dans la province, en présence de l'ennemi, il s'avancera sans armes,

et, sans dire une parole, il se mettra à pleurer. Tous seront touchés, on s'embrassera, et l'on chantera un hymne de triomphe qu'il fait déjà composer! »

Cependant Rome murmure; une levée se fait; on ne peut enrôler que des esclaves. Néron exige d'énormes impôts; on refuse de payer. — « Qu'il aille, dit le peuple, faire rendre gorge à ses délateurs! » Le peuple souffre de la disette, pendant qu'un navire d'Alexandrie apporte, au lieu de blé, de la poudre du Nil pour les élégants lutteurs du palais. La nuit retentit de quolibets contre Néron (1), et tout à coup ce pouvoir colossal ne se fait plus obéir dans les carrefours de Rome. Puis viennent les rêves et les présages. Néron a vu des fourmis qui le dévorent (Tibère eut une imagination pareille); il a vu son cheval favori, Asturcon, changé en singe, sauf la tête, qui hennit en mesure; le mausolée d'Auguste s'est ouvert, et une voix en est sortie qui appelait César par son nom; et dans le dernier rôle qu'il a chanté, Néron est tombé en prononçant ces vers : « Père, mère, épouse, me poussent à la mort! » Enfin il se voit en songe au théâtre de Pompée; les statues des quatorze nations de l'empire s'ébranlent de leur place, descendent vers lui et l'investissent : image vive de ce mouvement national qui portait le monde contre lui, et que pourtant il ne connaissait pas encore tout entier; car la révolte marchait sans obstacle. Galba, dont Néron avait confisqué les biens à Rome, confisquait en Espagne ceux de Néron, et trouvait des acheteurs; Vindex, dont il avait mis la tête à prix, répondait : « Néron promet dix millions de sesterces à qui me tuera; je promets ma tête à qui m'apportera celle de Néron! » quand tout à coup surgit un mouvement nouveau, que l'insuffisance des récits venus jusqu'à nous, et surtout la perte des écrits de Tacite, ne nous permettent pas de bien apprécier. Virginius, commandant de la Germanie supérieure, marcha contre Vindex. Mais après une entrevue ils étaient sur le point de s'entendre, quand les légions commencèrent d'elles-mêmes l'attaque. Vingt mille Gaulois périrent; Vindex se tua. Virginius, en patriote romain ou en sage ambitieux, refusa l'empire de la main des soldats, et proclama souverain le choix du sénat et du peuple : prudent refus qui lui valut le rare bonheur d'échapper pendant trente ans aux défiances de tous les Césars, et de mourir, à quatre-vingt-trois ans, chargé d'honneurs, vénéré de Rome parce que sa vertu l'avait mis en dehors d'elle, loué solennellement par Tacite, et, comme dit Pline, ayant assisté au jugement de la postérité sur lui-même (2).

En même temps, une de ces alarmes dont rien ne peut rendre compte détruisait les espérances de Galba : ses soldats lui obéissaient mal, une partie de sa cavalerie fut au moment de l'abandonner. Des esclaves apostés par un affranchi de Néron, furent surpris prêts à le poignarder. Quand il sut la mort de Vindex, il se retira dans une ville d'Espagne, écrivit à Virginius, puis songea à se donner la mort. Le mouvement soulevé contre Néron était donc étouffé

(1) *Etiam Gallos eum cantando excitasse....* Noctibus jurgia simulantes.... *vindicem* poscebant. (Suet., 45.)

(2) *Suæ posteritati interfuit.* — Sur ce mouvement et sur Virginius lui-même, voyez Dion., 63; Plut., *In Galb.;* Suét., *In Ner.*, 47, *In Galb.*, 11; Tacit., *ibid.;* Plin., *Ep.*, II, 1, VI, 10, IX, 19.

comme de lui-même, et par cette seule terreur que la puissance impériale inspirait. — Mais Néron ne le sait pas : il vient d'apprendre les défections nouvelles qui ont suivi celle de Galba ; il se lève au milieu du repas, renverse la table, brise deux coupes de cristal qu'il aimait ; Rome, les provinces et l'armée lui manquent à la fois ; il demande du poison à Locuste, se retire dans une villa, et pense à fuir.

L'Orient peut lui servir de refuge. Les astrologues, en lui annonçant sa chute dans Rome, lui ont promis l'empire de l'Asie. Des Juifs flatteurs ont fait de lui leur messie ; ce peuple, depuis un demi-siècle que les prophéties sont accomplies, partout en quête de son Christ, applique à Néron, comme plus tard à Vespasien, ces oracles répandus, selon Tacite, dans tout l'Orient, et lui promet la royauté de Jérusalem (1). Et ne serait-il pas roi, il sera encore grand artiste : la lyre, ornement de sa grandeur, sera la ressource de sa disgrâce ; il ira chanter à Alexandrie (remarquez cet attrait pour l'Égypte commun à Caligula, à Germanicus, à Vespasien) ; « le virtuose ne trouve pas de terre qui ne le nourrisse (2). » — Mais la lâcheté de Néron enhardit chacun à lui résister. Les officiers du prétoire refusent de le suivre dans sa fuite ; l'un d'eux même lui dit : « Est-il donc si dur de mourir (3)? » Il ira demander aux Parthes un asile, il ira se jeter aux pieds de Galba ; il ira au Forum en habits de deuil ; du haut des rostres, il implorera la pitié du peuple, demandant comme retraite la préfecture de l'Égypte. Il ne peut se faire à envisager la mort, et il a déjà dans son portefeuille une harangue toute prête à adresser au peuple. Mais non ; la populace, avant qu'il ne fût au Forum, l'aurait déchiré. Que fera-t-il donc?

Tout pourtant demeure dans l'ordre accoutumé ; les prétoriens veillent à sa porte. Après une longue agitation, Néron s'est assoupi ; au milieu de la nuit, il se réveille ; les prétoriens ne sont plus à leur poste ! Il envoie chez ses amis ; nul ne répond : Tigellin l'a abandonné ! Suivi de quelques affranchis, il va frapper de porte en porte ; les portes demeurent fermées. Il revient dans sa chambre ; les officiers de sa chambre ont pris la fuite. Son lit a été pillé, et on n'a pas même eu la triste pitié de lui laisser sa boite de poison. Y aura-t-il du moins un gladiateur pour le tuer? Il ne s'en trouve pas. « Je ne puis donc, s'écrie-t-il, trouver ni un ami ni un ennemi ! » C'est bien le mot de Suétone : le monde le quitte.

Il faut expliquer cette catastrophe dernière. Celui qui renverse Néron n'est ni Vindex, ni Galba ; c'est un ignoble personnage, — bâtard, disait-on, d'une courtisane et d'un gladiateur, selon lui, de Caligula : — Nymphidius, devenu préfet du prétoire pour avoir aidé à la découverte de la conspiration de Pison. Cet homme se mit en tête de terminer une lutte dont l'issue était encore douteuse. Il comprit que les soldats devaient se dégoûter un peu de cet empereur fugitif, et ne pas tenir beaucoup à verser leur sang pour sa royauté égyptienne. Il leur persuada que Néron était déjà parti, se fit de son chef le mandataire de

(1) Suét., *In Ner.*, 40. — Id., *In Vesp.* — Josèphe. — Tacit., *Hist.*, V.
(2) τὸ τέχνιον πᾶσα γαῖα τρέφει. (Suét., *ibid.*)
(3) Usque adeo ne mori miserum est? (Virg.)

Galba, promit en son nom 30,000 sest. à chaque prétorien et 5,000 à chaque légionnaire, ce qui, au compte de dix mille prétoriens et de cent vingt mille légionnaires seulement, faisait une somme de 180,000,000 francs : promesse impossible à tenir, que Galba n'avait pas faite, et que pourtant il paya de sa vie.

Les prétoriens, seule force de l'empire, quittèrent donc leur maître. Pour ce qui me reste à dire, je citerai Suétone. Il est bon de juger de son style, et de voir si l'on peut accuser de partialité ce procès-verbal écrit avec tant de minutie et d'indifférence :

« Néron voulut se jeter au Tibre; mais il s'arrêta, et comme il désirait, pour se recueillir, un lieu un peu plus retiré, Phaon, son affranchi, lui offrit sa maison hors de la ville, entre la voie Salaria et la voie Nomentana, vers le quatrième mille. Il était nu-pieds et en tunique; il revêtit une *pœnula* de couleur terne, mit un mouchoir devant sa figure, et monta à cheval, accompagné seulement de quatre hommes, dont l'un était Sporus. Déjà effrayé par un tremblement de terre et par un éclair qui se montra devant lui, il entendit, en passant auprès du camp, les cris des soldats qui le maudissaient et faisaient des vœux pour Galba. Un passant même vint à dire : « Voilà des gens qui poursuivent Néron ! » et un autre leur demanda : « Quelles nouvelles y a-t-il à Rome de Néron ? » L'odeur d'un cadavre jeté sur la route effraya son cheval; ce mouvement découvrit sa figure, et un ancien soldat du prétoire le reconnut et le salua. Arrivés au lieu où il fallait quitter la route, ils abandonnèrent leurs chevaux au milieu des buissons et des épines, et ce fut à grand'peine que, par un chemin semé de roseaux et en étendant ses habits sous ses pieds, il put parvenir au mur de derrière de la villa. Phaon l'exhorta à se cacher dans une sablonnière, en attendant qu'on lui préparât les moyens d'entrer secrètement dans la maison; il répondit qu'il ne voulait pas être enterré vif, demeura là quelque temps, et but dans le creux de sa main un peu d'eau de la mare voisine. « Voilà donc, dit-il, le breuvage de Néron (1)! » Ensuite, il enleva de sa *pœnula*, déchirée par les buissons, les épines qui y étaient entrées, et puis, se traînant sur les pieds et les mains, par un passage étroit qu'on venait de creuser sous terre, rampa jusque dans la cellule la plus proche, où il se coucha sur un lit garni d'un mauvais matelas et d'une vieille couverture. Tourmenté par la faim et la soif, il refusa néanmoins du pain noir qu'on lui offrit, mais but un peu d'eau tiède. Chacun le pressant ensuite de s'arracher au plus tôt à tous les outrages qui le menaçaient, il fit creuser devant lui une fosse à sa mesure, ordonna de réunir, s'il se pouvait, quelques débris de marbre, d'apporter de l'eau et du bois pour rendre les derniers soins à ses restes, pleurant à chaque parole et répétant : « Quel grand artiste le monde va perdre ! » Cependant arriva un courrier de Phaon, dont il saisit les dépêches, et il lut que le sénat l'avait déclaré ennemi public et condamné au supplice des lois anciennes ; et comme il demanda quel était ce supplice, on lui répondit que le con-

(1) *Hæc est Neronis decocta.* — *Decocta* était une eau chauffée que l'on faisait ensuite rafraîchir dans la neige. Cette recherche était de l'invention de Néron. (Plin., XXXI, 3.)

damné, dépouillé de ses habits, était obligé de placer sa tête dans une fourche, et que là on le battait de verges jusqu'à ce qu'il mourût. Effrayé, il saisit deux poignards qu'il avait sur lui, en essaya la pointe, et les cacha ensuite, l'heure fatale, disait-il, n'étant pas encore arrivée ; puis il exhortait Sporus à pousser des lamentations funèbres et à se frapper la poitrine, il suppliait l'un de ses compagnons de l'encourager par son exemple à mourir, il se reprochait sa propre lâcheté : « Je vis pour mon déshonneur, C'est honteux, Néron, c'est honteux ! Il faut du cœur aujourd'hui. Allons, réveille-toi. »

» Mais déjà arrivaient des cavaliers avec l'ordre de le saisir vivant. Au bruit des pas, il s'écria en tremblant : « Le galop des coursiers a frappé mon oreille (1) ! » Enfin, aidé par Épaphrodite, son secrétaire, il se perça la gorge. Il respirait encore, lorsqu'arriva le centurion, qui, étanchant la plaie avec son habit, feignit d'être venu le secourir. Tout ce que dit Néron fut : « Il est trop tard ! » et : « Voilà donc cette foi jurée ! » Il mourut sur cette parole, ses yeux sortant de leurs orbites et prenant un regard immobile qui fit frissonner les assistants. Ce qu'il avait le plus instamment demandé à ses compagnons, était que personne ne s'emparât de sa tête, et qu'on le brûlât comme on pourrait, mais tout entier. On obtint cette permission d'Icélus, affranchi de Galba, à peine sorti des fers, où, à la première nouvelle des troubles d'Espagne, on l'avait jeté. »

Ce récit n'est-il pas plein de vie et de lumière ? Cet empereur qui la veille ne croyait pas devoir plus de compte d'une vie humaine que d'un écu de sa bourse, non pas attaqué, non pas menacé par une révolte présente, mais nuitamment et à petit bruit déserté par la garde de service, et perdu uniquement parce qu'il est seul ! renversé moins par la force d'autrui que par sa peur, par l'esprit universel de trahison, par la nouvelle de la révolte au moment où la révolte s'éteint ! cet homme qui, n'étant ni poursuivi, ni condamné encore, ayant le monde ouvert, renonce et à ses projets de défense et à ses projets de fuite, et voit bientôt, si lâche qu'il soit, que sa seule ressource est de mourir ; qui est reçu par grâce, et en grand secret, dans la cave de son affranchi, accompagné de deux autres et d'un misérable, jouet dégradé d'une cruauté infâme, son dernier pourtant et son plus fidèle serviteur ! et l'affranchi d'un vieillard absent et d'un empereur douteux encore, sans mission de personne, découvrant à l'instant cette retraite si soigneusement cachée, et dans sa miséricorde accordant le bûcher au dernier des Césars !

Cependant le sénat, hardi de la seule inaction des prétoriens, proclama Galba. Le peuple applaudit, court par la ville avec le bonnet de l'affranchissement sur la tête, brûle l'encens aux temples, renverse les statues de Néron, met à mort les ministres de ses cruautés. D'un autre côté (tant il est vrai qu'une partie du peuple l'aimait sans oser le défendre), ses funérailles s'achèvent en paix avec une certaine pompe, et dans le monument somptueux des Domitius, du haut de la colline des Jardins, son tombeau domine le Champ de Mars, sans craindre la vengeance des Romains, si âpre envers les morts. Pendant plusieurs années même, on jettera des fleurs sur sa tombe.

(1) Homère, *Iliad.*, X.

Après la chute de Galba, une réaction aura lieu en faveur de la mémoire de Néron. Othon, entrant à Rome, s'entendra saluer du nom de Néron, rendra leurs charges à ses créatures, laissera relever ses statues (1). Enfin, cet éternel emblème de la puissance césarienne, suprême exécration des uns, regret profond des autres, reste immortalisé par tous. Le peuple dit que Néron n'est pas mort, et, pendant vingt ans, de faux Nérons se montrent entourés de partisans (2); son image reparaît aux rostres, des proclamations annoncent son retour avec d'effroyables vengeances, tandis que jusqu'à la fin du IVe siècle, à l'encontre du culte voué à Néron par tous les instincts dépravés de son temps, un grand nombre de chrétiens, l'immortalisant d'une autre façon, croient que, caché dans une retraite mystérieuse, il doit, au dernier jour, reparaître au monde, rétablir le culte des idoles, et accomplir tout ce qui a été prophétisé de l'antechrist (3).

Avec Néron finissait la dynastie des Césars. Il y avait un bois de laurier planté par Livie, où chacun des empereurs venait cueillir des couronnes pour son triomphe, et ajouter un plant nouveau. On remarqua qu'à la mort de chacun d'eux, l'arbre qu'il avait planté mourut aussi, et, peu avant la mort de Néron, le bois tout entier périt. Un coup de tonnerre fit tomber la tête de toutes les statues des empereurs et brisa le sceptre que tenait celle d'Auguste. — Ainsi ces quatre familles, si riches, si nombreuses, si puissantes, des Jules, des Claude, des Domitius, des Agrippa, confondues en une seule (sans parler de tant d'autres qui, liées avec elles, subirent la même fatalité), étaient venues s'user à tenir le sceptre impérial. Ni les lumières de la Grèce qui avait civilisé le monde, ni la puissance de Rome qui se l'était si fortement subordonné, ne les défendirent contre cet accablement presque inévitable de la pensée humaine vis-à-vis d'une position qui est au-dessus de l'homme. Cette dynastie, décimée tour à tour par la tyrannie de son chef, l'ambition de ses membres ou le ressentiment des proscrits, se fit à elle-même une telle guerre, qu'en un demi-siècle, et après avoir donné six maîtres au monde, elle fut épuisée. Dans la généalogie dressée par Juste Lipse, je trouve sur quarante-trois personnes trente-deux morts violentes. On sait quelle fut la fin de tous ces Césars : depuis le coup de poignard de Brutus jusqu'au larmoyant suicide de Néron, nul ne mourut sans un crime, et Auguste même, selon bien des opinions, fut empoisonné par Livie. De ces six princes, après des mariages nombreux et féconds, trois seulement laissèrent une postérité, toujours promptement et misérablement éteinte; aucun n'eut son fils pour successeur. Le destin que j'ai souvent rappelé de la fille et de la petite-fille d'Auguste, le fils de Tibère empoisonné par Séjan, son petit-fils tué par Caligula, sa petite-fille par Messaline, la fille de Caligula justiciée à deux ans, Octavie, Antonia et Britannicus, toute la postérité de Claude immolée par Néron, leur frère adoptif, montrent ce que devenait la ligne directe des Césars. Quant à ce que l'on gagnait à être femme d'empereur, sur seize

(1) Suét., *In Oth.*, 7. — Plut., *In Oth.* — Tacit., *Hist.*, I, 78.

(2) Tacit., *Hist.*, II, 8. — Xiphilin., 64. — Zonar., *Annal.*, II. — Suét., *In Ner.*, 57.

(3) Augustin., *De civit. Dei*, XX, 19; Lactance, *De Mortib. persecutorum*, rapportent cette opinion, et Sulpice Sévère, *Hist.*, 2, la partage.

femmes qu'eurent les cinq héritiers du premier César, six périrent de mort violente, sept furent répudiées, trois seulement, par une prompte fin ou par un heureux veuvage, échappèrent au divorce et au supplice. Rien ne fut pareil en fait de cruauté, parce que rien ne fut pareil en fait de puissance.

Ce n'est pas que ces Césars ne fussent bien élevés, polis, n'eussent toute la grâce et toute l'élégance de leur siècle. J'ai dit un mot des goûts érudits de Tibère. Caligula, si fou qu'il pût être, était passionné pour l'éloquence. La science et la littérature débordaient chez Claude; il haranguait en grec et en latin. Néron avait reçu la poésie en partage. Tous parlaient grec, cette langue des poëtes et des artistes, comme un diplomate russe parle français. Les Agrippine et les Julie, ces belles femmes aux traits nobles et sévères, avaient aussi leurs prétentions à la littérature et à l'esprit. C'étaient tous des gens du monde, ayant le goût des lettres, une conversation fleurie et de belles manières. Ils avaient pourtant mérité leur malheur. Nulle famille ne fut plus coupable envers le genre humain, moins encore parce qu'elle l'opprima que parce qu'elle le corrompit. Elle lui enseigna la corruption par son exemple, qui la montrait plus infâme et plus triomphante que jamais; par sa tyrannie, dont la perpétuelle menace jetait dans tous les excès les âmes qui voulaient s'étourdir, trop lâches pour regarder le danger en face; enfin, par le fait seul de son existence et de son pouvoir, qui semblait un démenti perpétuel donné à la Providence. Elle imprima à cette époque ses deux grands caractères, le fatalisme et la servilité, la négation de Dieu et l'adoration de la créature, accoutuma tout homme à trembler sous un maître et à faire trembler un esclave, à corrompre l'un et à dégrader l'autre, mettant plus de pouvoir et de richesse où il y avait plus de vice, et plaçant à la tête de l'univers, et souvent au-dessus d'elle-même, tout un peuple de tyrans esclaves, centurions et tribuns dans le camp, procurateurs dans les provinces, affranchis et eunuques au palais. Et remarquez comme cet esprit pénétra profondément la société romaine : depuis Néron, si l'on excepte les quinze ans de Domitien, il y eut, pendant tout un siècle, un progrès suivi dans la moralité des souverains. Rome suivit-elle le même progrès? en devint-elle plus courageuse et meilleure? Non, elle se donna tout aussi corrompue, tout aussi lâche, tout aussi délatrice, au fils indigne de Marc-Aurèle.

Il serait curieux de montrer par les détails comment, depuis les siècles les plus reculés, l'antiquité préparait ce résultat, et par quel degré passa cette chute progressive de l'homme. On verrait peut-être combien cette pente était naturelle, et l'on comprendrait que du *beatus* de Rome, de l'affranchi de César, couché sur son lit d'ivoire, ses esclaves à ses pieds, bien gorgé de ses murènes nourries d'hommes, regardant les gladiateurs dont le sang rejaillit sur sa table, — ou de la pauvre veuve chrétienne qui, au risque de sa vie, va dans l'ergastule du riche bander les plaies de l'enchaîné et laver les pieds des saints, — celui qui est le plus dans la nature est certainement le premier.

Je me permets de le dire, après avoir traversé avec labeur cette triste, mais importante histoire, nulle autre ne démontre plus pleinement, par sa seule évidence et en dehors du raisonnement philosophique, cette radicale faiblesse, et, si j'ose le dire, cette incivilisation naturelle du génie humain, quand une force du dehors ne le soutient pas. L'antiquité l'avait bien senti : à elle toutes

ses admirations reculaient, tout son idéal était dans le passé ; la fable des quatre âges, fable universelle et primitive, exprimait bien cette persuasion de la décadence nécessaire des choses humaines. Homère et les poëtes nous peignent sans cesse l'homme plus faible, sa taille plus petite qu'au siècle des héros. Ces périodes de grandeur et de chute, de virilité et de vieillesse, cette « envieuse loi du destin par laquelle toute chose, arrivée à son apogée, redescend bientôt et avec une tout autre vitesse jusqu'au degré le plus bas (1), » sont des images qui se retrouvent partout; et à la fin de la république romaine, où tout ce qui avait soutenu le monde semblait s'abîmer, où le patriotisme et la foi manquaient à la même heure, il était bien permis de peu croire à la perfectibilité indéfinie de la race humaine.

Je trouve à cette époque deux pensées et deux sentiments divers : dans le petit nombre, rare et incertaine foi de quelques âmes initiées, une mystique espérance à un avenir qui ne dépend en rien des forces humaines ; dans le grand nombre, un regret infructueux du passé, un fatalisme sans remède, une pensée toute désespérante et abandonnée. Le genre humain est le Prométhée d'Eschyle, le dieu-homme condamné à un supplice sans espérance et sans fin, « jusqu'à ce qu'un dieu vienne l'affranchir en se chargeant de ses souffrances. » Cette double pensée se peint bien dans Virgile. Lorsqu'il est croyant, initié, prophète (*vates*), qu'avec un admirable instinct de poëte il recueille les vérités éparses que chantent les oracles, que cachent les mystères, que les sibylles jettent au vent, il annonce le principe d'une ère nouvelle : dans un enfant, « auquel ses parents n'ont pas souri et que sa mère vient d'enfanter après dix mois de douleur, » il découvre « un rejeton descendu du ciel, le *grand accroissement* de Jupiter : » alors, dans un magnifique élan, il invite toute la création à saluer ce fils des dieux, il voit déjà « le monde tressaillir sur son axe ébranlé, le ciel, la terre, les eaux, toute chose se réjouir à la vue du siècle qui doit venir. » Mais, lorsque ensuite l'inspiration a défailli et que les oracles ne lui parlent plus, qu'il retombe sur la pauvre et imbécile nature humaine, frappé de cette fatalité qui emporte toute chose vers le pire, il compare le destin du monde à une barque que les efforts des rameurs ont à grand'peine poussée quelque peu contre le cours du fleuve; si les bras se ralentissent un moment, le fleuve ressaisit la nef, et la puissance impétueuse des eaux la rejette bien loin en arrière.

Sic omnia fatis,
In pejus ruere ac retrò sublapsa referri :
Haud aliter quam qui adverso vix flumine lembum
Remigiis subigit, si brachia fortè remisit ;
Atque illum in præceps prono rapit alveus amni.

(Georg.)

Et nous, ne croyons pas plus au fatalisme dans le bien qu'au fatalisme dans le mal. Que des siècles de progrès ne nous poussent pas à une espérance orgueil-

(1) Sénèq., *Controv.*, I, præf., 7.

leuse, comme des siècles de décadence poussaient l'antiquité au désespoir. Si le monde est fatalement conduit vers le bien, à quoi bon travailler pour lui? Si le progrès se fait par la seule force des choses, pourquoi se mettre en peine du progrès? Ce vague optimisme dont on veut faire toute une philosophie, cette croyance à un progrès inévitable, quoiqu'il ne soit jamais défini, ne tombe-t-elle pas vers un quiétisme orgueilleux, qui, comptant sur la raison des choses ou sur quelque divinité aussi vague, se croiserait les bras et la laisserait faire? Le monde a marché, certes, depuis le temps où Néron le gouvernait; mais comment a-t-il marché, sinon par le secours de Dieu d'un côté, et de l'autre par ses propres efforts? Il en est du monde comme de l'homme; son salut est au prix de la grâce du ciel, toute-puissante, mais qui ne se donne qu'à condition et veut être secondée par notre faible labeur.

Le christianisme est, divinement parlant, la cause de la civilisation moderne et son principe dans le passé; humainement parlant, il en est le motif, la raison logique, la justification et le soutien dans le présent. La civilisation, si vous ne la faites absolument matérielle, repose sur des idées, et les idées ne sont efficaces que parce qu'on y croit. L'auteur, l'inspirateur, le *persuasor* de ces idées a été le christianisme, et, si l'on pénètre au fond des choses, lui seul leur donne force aux yeux de la raison. La civilisation sans lui, inconséquente et absurde, n'est plus qu'une habitude contre laquelle la nature humaine travaille sans cesse.

Néron était parfaitement logique, de même qu'il était parfaitement homme, conséquent autant qu'il était naturel, sans qu'il fût pour cela ni meilleur, ni plus excusable, ni plus raisonnable même. La fréquente répétition de crimes pareils aux siens pendant quatre siècles, l'exemple que lui avaient donné Tibère, Caligula, et ceux qui gouvernaient sous Claude, l'imitation que firent de lui tant d'autres, Commode, Domitien, Caracalla, Héliogabale surtout, qui s'appliqua à le contrefaire et à le calquer, prouvent qu'il cédait à un entraînement de sa position non pas irrésistible, mais puissant, naturel et vrai dans une situation contre vérité et contre nature, et que ce type de frénésie sanguinaire ne fut, après tout, que le produit régulier de son siècle et l'expression vive de l'humanité à son époque.

F. DE CHAMPAGNY.

DE

L'INDUSTRIE LINIÈRE

EN FRANCE

ET EN ANGLETERRE.

L'industrie du lin et du chanvre a subi depuis quelques années une rénovation complète, qui est devenue le signal d'une véritable révolution industrielle. Le problème de l'application de la mécanique au traitement de ces matières, problème sur lequel tant d'intelligences se sont exercées depuis un demi-siècle, a été résolu avec bonheur. Des machines ont été inventées, aussi puissantes, aussi parfaites que celles qui ont déterminé le développement inouï de la fabrication du coton, et, grâce à l'emploi de ces merveilleux instruments, le lin se travaille aujourd'hui avec une économie et une perfection dont on n'avait point d'idée. C'est ainsi que l'industrie linière est réservée à des destinées nouvelles, qui déjà commencent à se réaliser. Pendant longtemps l'usage de ses produits, s'il n'avait pas diminué, était demeuré comme stationnaire, malgré les progrès continus de la population et de la richesse, modéré qu'il était par l'invasion toujours croissante du coton; mais aujourd'hui que cette industrie possède les mêmes éléments de puissance, elle s'avance à grands pas, et il est permis de croire qu'elle ne tardera pas à s'élever aussi haut que sa rivale. L'influence de ses progrès sera d'ailleurs plus sensible, parce que la plante qui fournit la matière première est un fruit propre à nos climats.

Toute l'Europe doit participer tôt ou tard aux bienfaits de cette révolution. Jusqu'ici pourtant l'Angleterre en a recueilli seule le bénéfice. C'est chez elle que les machines ont été, sinon inventées, au moins perfectionnées et mises

en œuvre, et, par un esprit d'exclusion dont elle s'est fait une règle et que l'on blâmerait peut-être sans raison, elle s'en est réservé le monopole. Par là, elle s'est acquis dans le présent une supériorité irrésistible qui lui permet d'écraser sans effort toutes les industries rivales à l'étranger. Aussi cette révolution, qui doit être un jour si féconde, n'a-t-elle été jusqu'aujourd'hui, pour tous les pays de l'Europe, hors l'Angleterre, que la cause d'une grave perturbation.

La France en particulier en a été atteinte dans ses intérêts les plus chers. L'industrie linière, qui a toujours occupé chez elle une si grande place, et qui est entrée si avant dans les habitudes de ses populations rurales, a été menacée, ébranlée de toutes parts. Le mal s'est fait sentir avec d'autant plus de rigueur, qu'on y était moins préparé. Aussi la filature et le tissage du lin et du chanvre, ces deux sources antiques et si précieuses de travail et de richesse, désertent nos campagnes, non pour se transporter au sein de nos villes, mais pour aller grossir le domaine de l'Angleterre, où ils étaient demeurés jusqu'à présent presque inconnus. Notre culture en souffre elle-même dans une de ses branches les plus fécondes, et les pertes que l'industrie éprouve retombent sur elle de tout leur poids.

Cependant quelques tentatives ont été faites, non sans succès, pour dérober à l'Angleterre le secret de ses inventions. Malgré toute la rigueur de ses lois, ces précieuses machines ne sont pas demeurées longtemps son partage exclusif, et, grâce aux soins de quelques industriels intelligents et actifs, elles n'ont pas tardé à rompre toutes les barrières qu'une surveillance jalouse leur opposait. Déjà elles sont installées en France et en Belgique, dans quelques vastes manufactures, et à Paris même des ateliers se sont formés, où elles se construisent avec autant de perfection que de l'autre côté du détroit. Ainsi l'industrie française se renouvelle à son tour, afin de soutenir la lutte avec des armes égales, et de rendre au pays, sous une autre forme, les avantages qu'il aura perdus. Malheureusement ce travail de rénovation, mal secondé par la législation existante, n'a pas encore produit les résultats qu'on en devait attendre. Faute de quelques encouragements nécessaires, il se trouve comme arrêté dans son cours, en sorte que, dans le moment même où nous écrivons, notre industrie linière est toujours en péril, et les brèches qu'elle a reçues s'élargissent de jour en jour.

Telle est, avec ses circonstances essentielles, la crise dont nous allons essayer de retracer le tableau. Tous ces faits, que nous venons de résumer en quelques lignes, formeront un jour une des pages les plus intéressantes de l'histoire de l'industrie moderne, et n'y occuperont pas moins de place que les prodiges de l'industrie du coton, sur lesquels la statistique et l'histoire ne se lassent point de revenir. En attendant que l'histoire les reprenne, en les liant à ceux qui les suivront dans l'avenir, nous indiquerons leur succession jusqu'au moment présent.

Mais à ces faits curieux se lie, pour la plupart des peuples de l'Europe, et en particulier pour la France, une des plus hautes questions d'intérêt public que le gouvernement ou la législature ait à résoudre. Il était impossible que ces peuples, atteints, dans la plus vitale de leurs industries, par l'invasion subite des produits anglais, se résignassent sans murmure à une perte si sensible.

Aussi des plaintes et des réclamations se sont élevées de toutes parts, surtout en France, principal débouché des fils anglais, et dès le commencement de l'année dernière des pétitions couvertes d'innombrables signatures ont été adressées tour à tour au gouvernement et aux chambres, pour réclamer une assistance, cette fois trop légitime. Il faut le dire, ces plaintes, si bien justifiées par les circonstances, ont éveillé de bonne heure la sollicitude du pouvoir. Elles ont été, dans les mois de mai et juin 1838, l'objet d'une enquête lumineuse, qui a mis à nu les ravages du mal et démontré l'urgente nécessité d'un remède, et le gouvernement a compris dès lors ce que la situation lui commandait. Mais il est arrivé, ce qui n'arrive que trop souvent dans des circonstances semblables, que les résistances des intérêts contraires ont d'abord suspendu l'effet de ce bon vouloir, et que les vicissitudes ministérielles sont ensuite devenues l'occasion d'un ajournement indéfini.

Cette question d'intérêt public est trop pressante pour que nous la séparions de l'exposé des faits. Ainsi, après avoir jeté un coup d'œil sur l'état antérieur de l'industrie linière, nous prendrons à son origine et nous suivrons dans sa marche la révolution qu'elle a subie. Nous essayerons de déterminer la nature et la valeur des découvertes qui ont été faites, en même temps que nous indiquerons par aperçu les progrès qui restent encore à accomplir. L'influence que ces découvertes ont exercée sur la situation respective de la France et de l'Angleterre n'échappera point à nos remarques. Nous dirons aussi ce qu'on a fait en France pour se les approprier, et à quel point ce mouvement de rénovation est arrivé parmi nous. Enfin, après avoir présenté, autant que l'espace nous l'aura permis, l'ensemble des faits qui appartiennent à l'histoire, nous nous croirons autorisé à aborder la question d'économie politique, en indiquant sommairement les mesures de conservation et de prévoyance que la situation actuelle nous semble commander.

L'industrie du lin est fort ancienne; il y a longtemps qu'elle est connue en Europe, et il y a longtemps aussi qu'elle y occupe un rang fort distingué dans l'ordre des travaux productifs. Si haut que l'on remonte dans l'histoire des peuples modernes, on trouve des monuments qui attestent à la fois son existence et sa vigueur. C'est une des vieilles industries de source primitive, qui ont vécu, qui ont grandi avec les peuples de l'Europe, en suivant pas à pas tous les progrès de leur accroissement. La plante qui fournit la matière première, le lin, est, dit-on, originaire du grand plateau de la haute Asie, d'où elle a été transportée en Europe; mais elle s'est naturalisée sitôt dans sa nouvelle patrie, elle y a prospéré si bien, qu'à peine imagine-t-on qu'elle y ait jamais été absolument étrangère. De bonne heure cette industrie a partagé avec celle des laines le privilége de vêtir les hommes, sans compter qu'elle répondait à un nombre infini d'usages domestiques et autres, pour lesquels les tissus de laine n'étaient pas propres. Aussi s'est-elle identifiée dès lors à l'existence des peuples, en se mêlant à tous les accidents de la vie humaine.

Par sa nature, cette industrie n'était guère susceptible de se concentrer sur quelques points donnés. Ses produits étaient d'un usage trop immédiat, trop général, pour que chaque peuple ne s'efforçât point d'en avoir la création sous la main. On sait d'ailleurs qu'il n'y a guère de pays en Europe qui se refuse ab-

solument à la production de la matière première, bien qu'il y ait à cet égard des inégalités fort grandes, soit pour l'abondance, soit pour la qualité. Ajoutons à cela que les procédés mêmes de la fabrication résistaient à une concentration absolue. Ainsi la production des fils était partout l'ouvrage de fileuses isolées, répandues dans les campagnes, sans aucun rapport direct, ni entre elles, ni avec les établissements manufacturiers, et le tissage lui-même s'exécutait à la main, soit dans les campagnes, soit dans les petites villes, où la main-d'œuvre était moins chère. Ce genre de fabrication était donc disséminé partout, et partout développé dans un rapport assez constant avec les besoins locaux.

Il est pourtant vrai que certains pays étaient plus favorisés que d'autres, en cela surtout qu'ils jouissaient de l'avantage de fournir des produits d'un ordre supérieur, ce qui leur permettait de chercher des débouchés et des consommateurs au loin. Tels étaient notamment la Belgique, dès longtemps renommée pour ses belles toiles, et quelques cantons du nord et de l'ouest de la France. D'autres semblaient, au contraire, plus spécialement déshérités, soit en ce sens qu'ils ne fournissaient que des produits inférieurs, soit encore en ce que la matière première ne suffisait même pas à leurs besoins. Chose remarquable! l'Angleterre, où l'industrie du lin tend, depuis l'invention des machines, à se concentrer d'une manière exclusive, figurait autrefois parmi les pays de l'Europe les moins avantagés sous ce rapport. La matière première, d'une qualité d'ailleurs médiocre, n'y abondait pas; et ce qui ne paraîtra pas moins digne d'attention, c'est qu'il en est encore de même aujourd'hui, en sorte que déjà les filateurs y sont obligés de tirer une grande partie de leur matière première de l'étranger. D'où vient cette infériorité de l'agriculture anglaise dans une branche de production si étendue et si riche, lorsqu'à tant d'autres égards elle l'emporte sur l'agriculture du continent? De savants agronomes l'attribuent à la nature du sol anglais, peu propre, dit-on, à la production du lin et du chanvre, et nous n'avons aucun motif pour révoquer en doute leur assertion. Toutefois nous croyons qu'on trouverait une autre explication plus naturelle du même fait dans certaines circonstances du régime économique de ce pays. Dans un temps qui n'est pas encore fort éloigné de nous, l'Angleterre était couverte de pâturages communaux, qui nourrissaient d'innombrables troupeaux de moutons, et l'étendue du sol labourable en était diminuée d'autant. Plus récemment, les lois des céréales ont apporté un autre obstacle au développement de la culture du lin; car, donnant aux différentes espèces de céréales une valeur factice, elles ont vraiment découragé, en les frappant d'un désavantage relatif, toutes les branches de l'industrie agricole qui ne jouissent pas de la même faveur. Quoi qu'il en soit, l'insuffisance de la matière première chez les Anglais, aussi bien que l'ancienne infériorité de leur industrie, sont des faits constants, d'où l'on peut assez raisonnablement conclure que l'Angleterre n'était pas destinée à devenir le principal siége de l'industrie linière.

Cette vérité semble même avoir été si bien comprise dans le pays, que le gouvernement ne s'y est jamais occupé que d'une manière secondaire de la fabrication des fils et des tissus de lin, sa principale attention ayant été constamment tournée vers le développement de l'industrie vraiment nationale de la manufacture des laines. On trouve bien, à la vérité, dans les anciens actes

publics, quelques témoignages d'intérêt pour les producteurs de toiles; mais ce sont des actes isolés, qui n'ont pas le caractère d'une politique suivie, et qui prouvent seulement que l'industrie linière, féconde de sa nature, avait des racines partout.

Un acte plus décisif, qui n'appartient pas seulement au gouvernement anglais, mais à la nation elle-même, montre mieux quelle fut à cet égard sa pensée dominante, en même temps qu'il témoigne du despotisme exercé par elle sur la malheureuse Irlande. Nous laissons parler un écrivain anglais : « Vers la fin du XVIIe siècle, dit-il, la fabrication de la toile fut encouragée en Irlande par un acte d'oppression parlementaire que, de nos jours, l'opinion publique couvrirait certainement de réprobation. Alarmés des progrès que faisait en ce pays la manufacture de laines, les marchands de laine d'Angleterre sollicitèrent Guillaume III, par l'intermédiaire du parlement, de supprimer les fabriques de l'Irlande. Le roi, en réponse à leur pétition, prit l'engagement suivant : « Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour entraver le dévelop- » pement de l'industrie des laines en Irlande, et pour y encourager la fabrica- » tion des toiles, *afin de faire fleurir le commerce d'Angleterre.* » Et ce ne fut pas une vaine promesse : un acte du parlement interdit bientôt à l'Irlande l'exportation de ses lainages, excepté pour les ports d'Angleterre; exception qui ne venait, du reste, aucunement au secours de l'industrie irlandaise, puisque des droits excessifs en interdisaient déjà, en quelque sorte, l'importation dans nos marchés. Par une espèce de compensation à cet acte d'injustice, on prit, à différentes époques, plusieurs mesures pour encourager, en Irlande, le commerce des toiles; mais il est douteux que ce soit à elles que les Irlandais doivent l'état de prospérité auquel est parvenue cette industrie. L'une de ces mesures établissait, pour l'exportation des toiles, une prime qui a subsisté plus d'un siècle, et n'a été supprimée qu'en 1830 (1). » Ainsi, une sorte de partage, partage dicté par l'égoïsme et réglé par la force, s'était fait entre l'Angleterre et l'Irlande. A l'une l'industrie des laines, à l'autre celle des toiles; tant il est vrai que le peuple anglais ne se croyait pas appelé à exceller dans cette dernière.

Les véritables siéges de l'industrie linière étaient donc, dans les derniers siècles, la Hollande, la Belgique, et les provinces du nord et de l'ouest de la France. C'était là que la matière première abondait, et qu'on trouvait généralement les ouvriers les plus habiles. Non que ces pays aient jamais eu le monopole de ce genre de fabrication; nous avons dit qu'elle n'était pas de nature à se concentrer à ce point : mais elle y était, grâce aux circonstances locales, plus développée que partout ailleurs, à tel point qu'elle donnait lieu à une grande exportation de ses produits. A côté de ces pays, on peut encore citer l'Irlande, où la fabrication des toiles s'accrut considérablement sur la fin du XVIIe siècle et dans le cours du siècle dernier. L'Écosse ne vient qu'après, bien que supérieure en cela à l'Angleterre, sa voisine, et ce n'est guère que vers le milieu du dernier siècle que l'industrie linière y a pris une extension réelle. Mais il semble que, dans ces deux derniers pays, la fabrication ne se soit développée que par des moyens artificiels, et sous l'influence des encouragements qu'elle

(1) *Progrès de la Grande-Bretagne*, par M. J.-R. Porter.

a reçus. Quoi qu'en dise M. Porter, elle a dû beaucoup en Irlande aux actes de la législature. En Écosse, elle a été singulièrement excitée par l'établissement, en 1746, d'une banque (*british linen company*) spécialement destinée à la favoriser, et qui lui a rendu d'immenses services. Ainsi, la production, qui n'avait été, en 1728, que de trois millions d'aunes, s'éleva, en 1759, grâce aux encouragements prodigués par cette compagnie, jusqu'à onze millions. Au contraire, en Hollande, en Belgique, et dans une partie de la France, elle n'a rien dû qu'à elle-même et au travail de la nature.

Ces rapports se sont maintenus sans altération notable jusqu'à une époque fort rapprochée de nous. « En 1824, par exemple, disent les délégués de l'industrie linière, MM. Defitte et Feray, dans une lettre adressée récemment à plusieurs journaux, l'industrie linière prospérait en France : la Belgique et l'Allemagne nous envoyaient bien une certaine quantité de leurs fils et de leurs tissus; mais nous fournissions, du reste, entièrement le marché français et celui de nos colonies; nous exportions dans le midi de l'Europe, en Espagne et dans les colonies espagnoles de l'Amérique du Sud; nous aurions exporté en Angleterre et dans les colonies anglaises, si le tarif de douane anglais ne nous eût opposé une barrière insurmontable. » Mais déjà, vers cette dernière époque, commençait à se produire un fait nouveau, qui ne devait pas tarder à bouleverser ces relations anciennes : c'était l'application de la mécanique à la filature et au tissage.

La mécanique est une puissance moderne. Il n'y a guère plus d'un siècle qu'elle a marqué sa place dans le monde : à peine si, dans les temps antérieurs, on trouve quelques rares empreintes de ses pas. Mais depuis que son règne a commencé, elle s'est signalée par une telle succession de prodiges, que l'imagination s'étonne en interrogeant son avenir. L'industrie ne connaît plus rien d'impossible; elle ne voit plus d'obstacle si grand dont elle n'espère triompher un jour, depuis que la mécanique est venue seconder sa marche. Il semble que la nature elle-même soit vaincue, qu'elle doive se courber sous cette puissance nouvelle, et faire fléchir pour elle ses inflexibles lois. Un jour la mécanique gouvernera le monde; en attendant, elle le renouvelle et l'embellit. Nous considérons à bon droit, avec une admiration mêlée de stupeur, les travaux gigantesques qu'elle a déjà semés autour de nous, et peut-être n'assistons-nous encore qu'au début de sa carrière.

Or, au nombre des merveilles dont la mécanique nous a rendus témoins, on peut justement compter les progrès accomplis dans l'industrie des tissus : car, bien que des progrès de ce genre éblouissent moins les regards, parce qu'ils se consomment à l'ombre, avec moins d'éclat et de bruit, ils sont, autant que certains autres, dignes d'une admiration réfléchie, et leur influence est aussi grande sur les destinées humaines.

Mais ce n'est pas sur la fabrication du lin que la mécanique s'est exercée d'abord. Avant d'agiter et d'ébranler cet antique rameau de l'industrie européenne, elle s'était emparée de la fabrication du coton, production étrangère à nos climats, et c'est là qu'elle avait produit une de ces révolutions étonnantes qui marquent dans les fastes des nations. Comme cette révolution se lie par des rapports étroits à celle que l'industrie linière subit en ce moment, que l'une est

fille de l'autre, et qu'il peut être utile de les comparer dans leurs résultats définitifs, on nous pardonnera de rappeler la première en peu de mots.

« C'est dans l'Inde, dit un auteur français (1), qu'ont existé les premières fabriques de coton, et, malgré la grossièreté de leurs instruments, grâce à une rare perfection d'organes, à une patience à toute épreuve dans tous les genres de travaux qui n'exigent pas le déploiement d'une grande activité physique, les Hindous portèrent fort loin l'art de filer et de tisser le coton. » Dans le cours du xe siècle, cette industrie fut introduite en Espagne par les Maures qui occupaient alors ce pays ; mais l'état de barbarie où le reste de l'Europe était plongé ne permit pas qu'elle se répandit immédiatement hors de la péninsule espagnole, et les recherches de M. Edward Baines n'ont pu lui faire découvrir aucune trace de la fabrication du coton dans d'autres parties de l'Europe, antérieurement au xive siècle. A partir de cette dernière époque, elle se répandit peu à peu en Italie, dans la Souabe et dans la Saxe, puis en Flandre, en Hollande et en Turquie ; mais, dans tous ces pays, elle ne s'éleva guère au-dessus de l'imperfection des procédés usités par les Hindous. Aussi l'Inde conserva-t-elle longtemps le privilége de pourvoir à la plus grande partie de la consommation de l'Europe. Il était réservé à l'Angleterre de l'en déposséder par une suite non interrompue de merveilleuses inventions. « En 1733, continue M. Simon, dans un petit village près de Lichtfield, un ouvrier obscur, *John Wyatt,* obtient par des moyens mécaniques le premier écheveau de fil de coton qui ne soit pas dû aux doigts d'une fileuse. Quinze ans plus tard, *Lewis Paul,* son associé, crée une première ébauche de la carde cylindrique ; puis cette double découverte demeure en quelque sorte oubliée, jusqu'à ce qu'un simple perruquier, homme d'un caractère ardent et industrieux, *Richard Arckwright,* s'en empare, la perfectionne, et dote enfin son pays du banc (2) à broche, de la carde sans fin, invention qu'il complétait plus tard par celle du *drawing* et du *roving frame,* pour l'étirage et le tordage du coton en ruban. A peu près à la même époque (1767), un pauvre ouvrier tisserand du Lancashire, *James Hargreaves,* faisait faire à la mécanique un pas encore plus audacieux en inventant sa *spenning-Jenny,* littéralement *Jeanne la fileuse;* bientôt *Samuel Crompton,* autre ouvrier, combinant avec adresse ces deux dernières inventions, produit une machine métis, plus parfaite que les deux autres, et dont le travail délicat mettra au défi les plus adroites fileuses de l'Indostan, machine à laquelle sa double origine valut le nom de *Mule-Jeanne* ou *Mull-Jenny.* »

Enfin, toutes ces découvertes sont couronnées par l'invention de la machine à vapeur, due à l'illustre *Watt,* et qui donne aux mécaniques un moteur capable de décupler leur force productive. Ce fut en 1769 que Watt commença à fabriquer sa machine en grand. Toutefois, ce ne fut qu'en 1785, selon M. Porter, que le premier moteur appliqué au moulin à coton fut construit par ce mécanicien, et monté à Papplewick, dans le comté de Nottingham.

Les résultats de ces inventions ont été si souvent rapportés, qu'il serait su-

(1) *Recueil d'observations sur l'Angleterre,* par M. G. Simon.

(2) *Richard Arckwright* est l'inventeur du métier continu, appelé *water frame,* mais non du banc à broche, qui n'a été inventé que trente ans plus tard.

perflu d'insister à cet égard. On sait quel immense développement elles ont donné, en Angleterre, à l'industrie si nouvelle des cotonnades, et quoique depuis lors cette industrie se soit communiquée de proche en proche à tous les pays de l'Europe, à mesure que les procédés anglais y ont été connus, l'impulsion vigoureuse qu'elle avait reçue en Angleterre ne s'est pas ralentie. Ainsi, en 1790, l'exportation en fils et tissus de coton ne se montait encore qu'à une valeur totale de 41.892.000 francs; en 1800, elle s'élevait déjà à 136.244,000 francs, et, en 1835, elle n'allait pas à moins (valeur déclarée) de 555.500,000 francs. Si l'on ajoute à cela les valeurs consommées à l'intérieur, on comprendra que ces valeurs réunies forment un chiffre effrayant.

Mais un fait qui ne doit pas échapper à nos remarques, c'est le changement de position que ces découvertes ont opéré entre l'Inde et l'Angleterre. L'Inde, ce pays d'origine, qui avait autrefois le privilége d'approvisionner l'Europe de ses cotonnades, les reçoit de l'Angleterre à son tour. Depuis longtemps, les foulards de coton fabriqués à Glasgow ont remplacé les foulards indiens, et se vendent en grande quantité, qui le croirait! aux Indes mêmes et à la Chine. A Calcutta, dans cette ville qui a donné son nom au calicot, les boutiques sont garnies de calicots de fabrique anglaise; et tout cela, quoique l'Inde ait encore aujourd'hui la matière première sous sa main, et que la main-d'œuvre y soit sept fois moins chère qu'en Angleterre : tant il est vrai que la mécanique se joue de tous les obstacles, et qu'il n'est point de si étonnante transformation qu'elle ne sache accomplir.

C'est ainsi que l'invention de quelques instruments en apparence chétifs, et dont les trois quarts des hommes ignorent encore le nom, est devenue pour l'Angleterre une source inépuisable de richesses et l'un des fondements actuels de sa puissance.

De tels progrès réalisés dans l'industrie du coton éveillèrent de bonne heure l'idée et firent naître l'espoir d'en obtenir de semblables dans l'industrie du lin. A peine donc cette première révolution était-elle déterminée, que les esprits se mirent en travail pour en préparer une autre. Cependant le succès ne fut pas immédiat. Les matières premières étaient trop différentes pour que les mêmes procédés fussent applicables. En effet, le coton est une sorte de duvet léger, court, moelleux, tandis que le lin, aussi bien que le chanvre, est un filament long, nerveux et sec. Dans la fabrication du coton, l'étirage se fait en tordant : c'est le propre de la *Mull-Jenny*, qui produit dans l'étirage l'effet du tire-bouchon, et cette légère torsion qu'elle imprime à la matière soutient le ruban lorsqu'il s'allonge. Mais le lin, plus sec et moins liant, veut être étiré sans torsion, et c'est tout un autre système à établir. Il fallait, d'ailleurs, pour mettre en œuvre ce dernier, et le soumettre aux métiers à filer, lui faire subir d'importantes préparations que le coton n'exigeait point, et chacune de ces préparations était le sujet d'un problème épineux dont la solution devait longtemps se faire attendre. Aussi, à côté de l'existence toute nouvelle de sa rivale, l'industrie du lin continua-t-elle à se traîner dans ses anciens errements.

Cependant l'éveil était donné. On avait mesuré la puissance de la mécanique et compris le sens de ses applications. Cette idée seule était un germe précieux qui devait tôt ou tard porter ses fruits. On fit donc des tâtonnements, des essais.

Une fermentation sourde agita le monde des fabricants, des ingénieurs et des mécaniciens; fermentation d'autant plus féconde, qu'elle avait un objet fixe, qu'on apercevait de loin le but, et qu'on n'ignorait point la nature des obstacles. L'Angleterre ne fut pas seule à tenter la voie des découvertes : d'autres peuples la suivirent, et la France ne tarda pas à y occuper le premier rang.

Si l'on en croit M. Porter, les essais qui se succédaient, particulièrement en Angleterre, conduisirent, dès la fin du dernier siècle, à quelques résultats, d'ailleurs imparfaits. « Ce fut, dit-il (1), vers la fin du siècle dernier qu'ils s'établit, dans le nord de l'Angleterre et en Écosse, des moulins à filer le lin. Jusque-là il n'en était pas un écheveau qui ne fût sorti des doigts d'une fileuse. » Mais ces premières tentatives, si tant est qu'elles aient été poussées aussi loin que M. Porter l'assure, n'étaient encore que des préludes annonçant la rénovation qui devait s'opérer beaucoup plus tard. Selon toute apparence, les établissements dont parle M. Porter ne furent jamais en état de lutter contre le filage à la main, quelque imparfait qu'il fût alors en Angleterre. Ce qui est sûr, c'est qu'ils n'eurent point d'imitateurs. Ils disparurent eux-mêmes bientôt après, soit qu'ils aient succombé sous le poids de leur infériorité propre, soit qu'ils aient été ruinés au milieu des embarras de la guerre qui mit longtemps l'Europe en feu.

A la France était vraiment réservé le rôle d'initiatrice. Napoléon, pénétré de l'importance de cette découverte, surtout pour la France où le lin et le chanvre abondent, et voulant opposer à l'industrie anglaise du coton une rivale digne d'elle, proposa un grand prix d'un million (2) pour celui qui parviendrait à filer le lin à des numéros aussi élevés qu'on était parvenu à filer le coton. Grâce à cet encouragement donné par le chef de l'État, la filature mécanique devint en France l'objet d'une préoccupation générale. De ce côté se tournèrent tous les esprits ardents et spéculatifs. On s'ingénia, on inventa, on combina. De toutes parts, des ateliers se formèrent où l'on multiplia les essais. Il est fâcheux de dire que ce mouvement généreux entraîna la ruine de bien des fortunes, et que le million offert par Napoléon en fit dévorer plusieurs; mais au moins ce ne fut pas sans quelques fruits, car, dès cette époque, les principes furent posés, et l'on trouva la plupart des idées mères d'où la filature mécanique devait sortir un jour.

Il y avait alors en France un homme d'un grand mérite, dont le nom doit rester attaché au souvenir de cette rénovation industrielle, parce qu'il en a été dans l'origine l'un des agents les plus actifs. C'est M. de Girard, ingénieur français, actuellement ingénieur des mines en Pologne. Des premiers, M. de Girard se lança avec ardeur dans la carrière ouverte par Napoléon : il y porta, avec un grand fonds de connaissances acquises, un esprit pénétrant, inventif, une imagination vive et féconde, et dans ce champ, où l'on marchait encore au hasard, il sut tracer plus d'un sillon lumineux. La plupart des machines actuellement en usage en Angleterre ne sont que la réalisation des idées de cet homme éminent.

(1) *Progrès de la Grande-Bretagne*, pag. 262.
(2) Décret du 7 mai 1810.

Nul doute que, dès ce temps-là, presque tous les problèmes proposés n'aient été bien ou mal résolus. On était parvenu à substituer le travail des machines au travail de l'homme. La filature mécanique était donc organisée, constituée; elle pouvait s'asseoir et accomplir son œuvre. Mais il ne suffisait pas de produire du fil par des machines, il fallait arriver à ce point de soutenir dans les établissements manufacturiers la redoutable concurrence des fileurs à la main, et là était l'écueil des inventeurs. Nous avons vu, en effet, que cette industrie du filage n'était guère exercée par les ouvriers des villes; elle était répandue dans les campagnes, où la main-d'œuvre est en général à si bas prix. C'était l'industrie des chaumières, et elle y était surtout le partage des femmes qui n'y consacraient même en général que les moments de loisir laissés par les travaux des champs. Aussi la main-d'œuvre entrait-elle pour bien peu de chose dans la valeur des produits. En France, par exemple, dans les provinces les plus riches, le salaire des fileuses ne s'élevait guère à plus de 7 ou 8 sous par jour, en comptant la journée pleine. Ailleurs, il se réduisait à la moitié de cette somme, et quelquefois les fileuses, ne s'adonnant à cette occupation que dans les moments perdus, ne comptaient pas même sur une rétribution. Si l'on ajoute à cela que la matière première était à leurs pieds, et que leurs frais de transport étaient nuls, on comprendra combien il était difficile que la mécanique luttât dès son début contre de tels concurrents.

Néanmoins, quelques établissements se formèrent où les machines inventées entrèrent en fonction; et, après 1815, le commerce et l'industrie s'étant ranimés sous l'influence de la paix, ces établissements se multiplièrent à l'envi. Nous ne dirons pas que le nombre en ait jamais été bien grand, car malheureusement la durée de leur existence n'était pas longue; mais ils se succédaient assez rapidement. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, dans cette première période de la filature mécanique, elle tenta surtout les hommes étrangers à l'industrie et que leur position sociale semblait en éloigner : des magistrats, des généraux, des hommes de science ou de loisir; soit que la récompense offerte par Napoléon eût jeté sur cette industrie particulière un reflet de grandeur, soit que, dans une affaire où la mécanique promettait des miracles, on crût pouvoir se passer des connaissances et des habitudes industrielles.

La filature mécanique était donc inventée, et c'est à la France qu'en revenait l'honneur. A la vérité, ce n'était encore qu'une imparfaite et grossière ébauche : les machines fonctionnaient mal, elles se détraquaient souvent, elles ne produisaient que de gros fils, incapables de soutenir, même pour le prix, la concurrence des fils fabriqués à la main; mais enfin le système était complet, et nul autre pays n'avait rien de semblable à produire. Malheureusement la France s'en tint à cette première ébauche, comme si le travail de l'élaboration l'eût épuisée; ce fut alors que l'Angleterre, bien moins avancée qu'elle, vint reprendre en sous-main l'œuvre commencée, pour la pousser à son terme et en cueillir les premiers fruits.

En 1824 vint en France un Anglais, alors obscur, et que rien ne recommandait encore à l'attention des hommes, ni sa fortune, ni ses travaux : c'était M. Marshall, dont le nom ne se prononce aujourd'hui qu'avec une sorte de respect parmi ceux qui s'occupent de l'industrie du lin. M. Marshall alla vi-

siter nos établissements, nos ateliers, et trouva partout les portes ouvertes; il s'enquit de tous les procédés usités, recueillit toutes les idées; toutes les données éparses. Tout ce que la France avait produit jusqu'alors, ces procédés si laborieusement conçus, si chèrement payés, ces machines, fruits de tant de pénibles travaux et de si dures épreuves, il s'appropria tout cela d'un seul coup, et bientôt, muni de ce précieux bagage, il alla fonder à Leeds, dans le nord de l'Angleterre, un établissement qui prospéra. Quelques personnes, d'ailleurs bien instruites, ne font pas remonter au delà de cette époque l'origine de la filature mécanique du lin; elles ont raison, si elles ne considèrent dans cette industrie nouvelle que ses résultats financiers. C'est alors, en effet, que la filature mécanique est sortie de l'ordre des essais improductifs; qu'elle s'est assise, consolidée; qu'elle a acquis une valeur industrielle. Mais ces personnes se trompent, si elles prétendent attribuer à l'Angleterre le mérite de la découverte; toutes les machines qui font la base du système anglais étaient en usage en France avant 1824, et l'ont peut s'en convaincre aujourd'hui même, car il existe encore quelques établissements où elles fonctionnent tant bien que mal dans leur ancien état. Elles étaient sans doute encore bien imparfaites ; mais, à peu de chose près, le travail de l'invention y était accompli. Qu'a donc fait l'Angleterre? Elle a perfectionné, et voilà tout : c'est beaucoup, comme travail d'art; c'est tout, au point de vue industriel; mais il ne faut pas oublier pour cela des travaux, bien autrement pénibles, et peut-être aussi plus méritants, des premiers inventeurs, qui ont frayé la route où les autres ont marché. Sans nier le mérite de ceux qui ont su perfectionner et féconder, il faut rendre aux initiateurs l'honneur qui leur est dû, et d'autant mieux que cet honneur est trop souvent le seul avantage qui leur revienne. Quoi qu'il en soit, l'établissement fondé par M. Marshall, en 1824, est le premier où le problème de la filature mécanique ait été finalement résolu ; on peut le considérer comme la pépinière de tous les établissements du même genre qui peuplent aujourd'hui les trois royaumes.

A partir de ce moment, l'Angleterre acquit sur nous une supériorité marquée; le système s'y perfectionna de jour en jour, pendant qu'il demeurait à peu près stationnaire en France. On marcha de progrès en progrès, avec une rapidité sans égale, au point que, six ou sept ans plus tard, ces machines, auparavant si grossières, pouvaient défier tous les parallèles. Leur mécanisme était simplifié, et leur puissance étendue. Elles produisaient déjà des numéros élevés et à des prix considérablement réduits ; elles surpassaient, par la régularité du travail, sinon par la finesse, la fabrication à la main, en même temps qu'elles tiraient un bien autre parti de la matière première. Aussi, après avoir pourvu à toute la consommation de la Grande-Bretagne, elles commencèrent, en 1830, à répandre leurs produits à l'étranger.

Ici une réflexion se présente. C'est en France, et par des mains françaises, que le système de la filature mécanique a été préparé, élaboré, formé ; c'est en Angleterre, et au profit des Anglais, qu'il est devenu, à l'aide de perfectionnements successifs, un fait industriel puissant. Pourquoi toujours cet étrange partage entre l'Angleterre et la France ? car ce n'est pas dans un cas seulement qu'un pareil phénomène a été observé. Partout, d'ailleurs, l'Angleterre triomphe

dans la mécanique, soit qu'elle ait inventé elle-même, soit qu'elle ait repris les inventions des autres pour les perfectionner. Pourquoi donc cette supériorité constante? Le fait est d'un assez haut intérêt pour qu'on s'applique à en rechercher la cause.

Quelques personnes l'expliquent par le génie différent des deux nations. Le Français, dit-on, invente, et l'Anglais perfectionne; et par ces seuls mots on croit avoir rendu compte de tout. En fait, rien de plus vrai que cette observation; mais elle n'explique rien, et la question reste entière.

Si l'on en croit les délégués de l'industrie linière, MM. Defitte et Feray, l'Angleterre ne doit qu'à ses lois prohibitives la supériorité qu'elle s'est acquise dans le cas particulier dont il s'agit. C'est parce que ses filateurs ont été protégés contre l'importation étrangère par des droits prohibitifs, qu'ils ont pu consolider, perfectionner leur œuvre. C'est là ce qui a fait tourner vers leur industrie les capitaux, et qui leur a permis de se lancer avec vigueur dans la voie des découvertes. Peut-être est-il vrai que l'industrie de la filature mécanique devait, selon l'ordre naturel des choses, s'exercer d'abord et se perfectionner dans un pays plus mal partagé que tous les autres quant à la production des fils à la main, et qui fut d'ailleurs protégé contre l'importation étrangère par des droits presque prohibitifs. Telle était l'Angleterre. C'est là que les établissements naissants pouvaient, avec moins d'effort, prendre possession de la durée, et cette durée était une condition nécessaire du perfectionnement des moyens; car quelle apparence de pouvoir suivre un progrès dans des établissements qui se renouvellent sans cesse, et qui ne naissent que pour mourir? Cependant, à partir de 1824, il y a eu en France des filatures qui, tant bien que mal, ont subsisté. Elles sont même parvenues, après 1830, à réaliser de raisonnables bénéfices, et ne sont mortes que lorsque, plus tard, l'importation anglaise est venue les écraser. Pourquoi donc sont-elles demeurées stationnaires? Qui les empêchait alors de marcher du même pas que leurs rivales? Il nous semble que la cause de leur alanguissement est ailleurs. Au reste, ce n'est pas dans ce cas seulement que l'Angleterre s'est rendue supérieure quant au perfectionnement des procédés mécaniques, et la raison alléguée par MM. Defitte et Feray ne saurait évidemment s'appliquer à tout.

On peut dire avec quelque vérité que la situation économique de l'Angleterre réunit toutes les circonstances propres à favoriser le développement de la mécanique. La main-d'œuvre y est très-chère, et les capitaux y abondent : double motif pour remplacer le travail de l'homme par le travail des machines; car la première circonstance en fait naître la pensée, et la seconde en fournit les moyens. Ajoutez à cela que le fer et le charbon y sont très-abondants et à très-bas prix; ce qui rend l'emploi des machines à tous égards plus avantageux qu'ailleurs. Cependant ne suffit-il pas que d'autres peuples aussi aient intérêt à s'en servir, et dans certains cas cet intérêt n'est pas douteux, pour qu'ils sachent aussi bien que les Anglais les inventer et les perfectionner? Et quand il leur arrive par hasard, comme à la France, de s'engager les premiers dans cette voie et de s'y porter avec ardeur, quel motif alors peut les empêcher d'y faire les mêmes progrès?

Sans méconnaître la valeur des explications que nous venons de rappeler,

qu'il nous soit permis d'en présenter une autre. Nous la trouvons tout simplement dans cette loi anglaise qui défend l'exportation des machines : loi propre à l'Angleterre, et que nul autre peuple, à ce qu'il nous semble, n'a imitée jusqu'à présent. En France, on ne s'est guère occupé de cette loi que pour en faire l'objet de critiques banales ou d'amères récriminations. On la taxe d'impuissance, en même temps qu'on la relève comme un acte d'égoïsme national. Il semble que par là l'Angleterre s'isole des autres peuples ; bien mieux, qu'elle leur fasse tort, en réservant pour elle seule ce qui devrait appartenir à tous. A sa conduite on oppose avec orgueil la conduite généreuse de la France, qui jette libéralement à la tête des étrangers toutes les découvertes faites dans son sein. Reproches injustes ! glorification puérile et fausse !

Qu'un peuple ait le droit de se ménager, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, l'exploitation exclusive des procédés qu'il a inventés ou perfectionnés, cela ne peut faire l'objet d'un doute sérieux. Il ne fait en cela qu'user des avantages qu'il a conquis par son travail, et qui peuvent, en certains cas, lui avoir coûté fort cher. On trouve fort naturel qu'un homme, un particulier, en possession d'une découverte fruit de ses sacrifices de ses veilles, prétende en jouir, au moins pendant un certain temps, même à l'exclusion des autres. Pourquoi donc ne reconnaîtrait-on pas les mêmes droits à tout un peuple ? En abandonnant ces droits, un peuple se trahit lui-même ; il se dépouille sans raison d'un moyen de fortune noblement acquis.

C'est bien à tort que l'on confond cette loi relative à l'exportation des machines avec la foule des lois restrictives qui forment ce qu'on appelle le système protecteur. Elle ne ressemble à celles-ci que dans la forme ou dans les moyens d'exécution : elle en diffère essentiellement quant au caractère et aux effets. Elle procède d'un tout autre principe, et se lie moins au système des douanes, tel qu'on le conçoit ailleurs, qu'au système des brevets d'invention. Qu'est-ce qu'un brevet d'invention ? C'est la reconnaissance, en faveur d'un inventeur, du privilége particulier d'exploiter son invention, sous la sanction de l'autorité publique. Eh bien ! la défense d'exporter les machines n'est autre chose que le même privilége étendu, communiqué à tout un peuple. Seulement, le mode de sanction diffère ; car, comme une nation n'a pas d'autorité pour défendre aux autres de se servir de ses machines, elle est obligée de procéder par mesure de douane, c'est-à-dire en défendant l'exportation. Si le principe est juste en lui-même, et dans son application à des particuliers, pourquoi son extension à tout un peuple ne le serait-elle pas ? Elle est même dans bien des cas mieux entendue et plus saine ; car il est rare qu'une découverte de quelque importance soit le fait d'un seul homme, et cela est surtout vrai d'un ensemble de découvertes se rapportant au même objet. Ce sont là des œuvres collectives, auxquelles de près ou de loin un grand nombre de nationaux concourent : il est donc naturel et juste d'en faire un privilége commun à la nation entière.

Si, par rapport à elle-même, une nation ne fait qu'user d'un droit en défendant l'exportation de ses machines, ce droit se change pour elle en devoir vis-à-vis des individus plus directement intéressés. Supposons que, dans ces dernières années, lorsque les nouvelles machines propres à filer le lin étaient

encore inconnues hors de l'Angleterre, le gouvernement anglais eût autorisé la libre exportation, n'est-il pas clair qu'il eût violé le droit acquis de tant d'hommes qui avaient engagé là leurs capitaux, leur travail ou leurs talents? Il les eût dépouillés d'un avantage chèrement acheté ; il se fût montré généreux à leurs dépens. Voilà pourtant ce que la France a fait et ce qu'elle fait encore, et voilà ce qu'on décore du beau nom de libéralité ! Ne soyons pas si fiers : cette prétendue libéralité n'est rien qu'un oubli coupable des intérêts nationaux, ou une révoltante iniquité.

En toute raison et en toute justice, l'exportation des machines propres à un pays ne devrait être permise que pour les inventeurs; mais quand il s'agit de former tout un système de machines se rapportant au même objet, comme il l'a fallu, par exemple, pour la filature du lin ou du coton, il n'y a plus, à le bien prendre, d'inventeurs particuliers, car trop d'hommes ont participé à ce travail de l'invention, et la part de chacun se confond dans l'ensemble. Ce système devient donc une propriété collective et nationale, qu'il n'appartient à aucun individu d'aliéner. C'est pourquoi l'exportation doit être alors indistinctement défendue par tous.

Lors même qu'un particulier peut s'attribuer à lui seul l'invention d'une machine, encore ne doit-il être autorisé à l'exporter qu'autant qu'il renonce à exercer dans le pays le privilége de l'inventeur; autrement il place les nationaux dans une position trop défavorable vis-à-vis des étrangers. En effet, sa découverte pouvant alors être exploitée au dehors librement par le premier venu, tandis qu'au dedans elle reste assujettie à un privilége onéreux, tout l'avantage est du côté des étrangers contre les nationaux. Voilà ce qui arrive, en effet, tous les jours par rapport à la France. Nous voyons nos découvertes passer à l'étranger et s'y populariser avant que nous ayons pu nous en servir nous-mêmes. Les Anglais en tirent parti avant nous et contre nous : ils s'en font des armes pour nous combattre; ils s'enrichissent par elles à nos dépens. C'est ainsi que, grâce à l'imprévoyance des lois, les travaux d'invention dont le pays s'honore tournent contre lui.

De bonne heure l'Angleterre a compris la justesse de ces principes; peut-être même en a-t-elle quelquefois poussé trop loin l'application. En 1696, un premier bill défendit l'exportation du métier à bas; un demi-siècle après, cette prohibition fut appliquée aux machines propres à la manufacture des soieries et des lainages, machines alors bien imparfaites. En 1774, un nouvel acte du parlement prohiba l'exportation de certains outils propres à la manufacture du coton. Depuis lors ce système s'étendit de proche en proche et descendit bientôt jusqu'aux objets de la moindre importance, tels que matrices d'estampage pour boutons de corne, etc., etc. Certes, l'Angleterre eût pu s'arrêter plus tôt dans cette voie; elle n'aurait pas dû surtout confondre les hommes avec les machines, et défendre, comme elle l'a fait pendant un certain temps, la sortie même des ouvriers. Peut-être aussi eût-elle dû borner chaque fois la durée du privilége qu'elle se donnait, en permettant la sortie de ses machines après quelques années de jouissance, ne fût-ce que pour ouvrir des débouchés aux établissements qui les confectionnaient. Mais enfin le principe était salutaire, et nous n'hésitons pas à dire que son adoption a été le principal fonde-

ment de la supériorité si générale et si manifeste que l'Angleterre s'est acquise en ce genre.

Ni les individus ni les peuples n'aiment à se donner une peine dont ils ne recevront pas le salaire. Personne ne travaille avec ardeur pour le prochain, et nul ne s'ingénie à faire des découvertes dont il ne doit pas recueillir le fruit. C'est parce qu'on a compris cette vérité qu'on a admis dans les lois le principe des brevets d'invention. Nous voulons bien qu'on ait été guidé en cela par un sentiment de justice, car il était juste que l'auteur d'une découverte en jouît le premier; mais on s'est dit en même temps, et avec raison, que le privilége temporaire que l'on consacrait était un stimulant nécessaire pour les inventeurs. Supprimez le privilége, et vous supprimez le travail même de l'invention. On l'a compris, et voilà comment on a cru servir l'intérêt général par l'établissement d'un privilége particulier. Pourquoi faut-il qu'on se soit arrêté là, et qu'on n'ait pas su faire aux peuples mêmes l'application d'une vérité si simple! Il fallait se dire que les découvertes purement individuelles ont rarement une grande portée; elles n'acquièrent de valeur qu'autant qu'elles s'associent à d'autres qui les secondent et les complètent; souvent même, en sortant des mains de leurs auteurs, elles ne sont encore que des ébauches, qui ont besoin d'être achevées par des perfectionnements successifs. N'attendez rien de grand d'un travail isolé. Pour enfanter quelque chose de large, de complet et d'achevé, il faut un travail commun et solidaire, une élaboration générale et collective. Or, puisqu'on avait reconnu que les priviléges individuels garantis par les brevets d'invention étaient nécessaires pour provoquer des découvertes individuelles, n'était-il pas naturel de penser que des priviléges collectifs seraient nécessaires aussi pour provoquer des découvertes collectives?

Veut-on savoir maintenant pourquoi les Français inventent tandis que les Anglais inventent et perfectionnent? c'est qu'en France, où la loi n'établit point de privilége collectif ou national, mais seulement des priviléges individuels, les inventeurs procèdent isolément, chacun pour soi, nul n'ayant intérêt à seconder les travaux des autres; tandis qu'en Angleterre, où le privilége national est garanti, il s'établit entre tous les hommes engagés dans la même voie une solidarité féconde.

Qu'importe au fabricant français qu'on invente dans son pays quelque procédé nouveau, ou qu'on perfectionne un procédé ancien applicable à l'industrie particulière dont il s'occupe? C'est tout au plus s'il sera disposé à s'en réjouir. Si le procédé reste secret et s'applique avec mystère dans l'établissement de l'inventeur, ce sera tout simplement pour lui, qui ne jouira pas du même avantage, une dangereuse concurrence de plus. Si le procédé se divulgue, il pourra s'en servir à la vérité, mais tous ses confrères feront de même, et non-seulement eux, mais encore tous ses rivaux, tous ses concurrents à l'étranger. Peut-être l'impulsion générale que cette découverte pourra donner à son industrie favorisera-t-elle pour un moment ses intérêts; mais ce sera toujours un avantage partagé, bien peu sensible, quelquefois même hypothétique, et qui compensera tout au plus à ses yeux la dépense certaine que lui occasionnera le renouvellement de ses instruments. Que si par hasard la découverte qu'on vient de faire est importante, si elle doit apporter un grand perfectionnement, une

grande économie dans la confection des produits, et que l'inventeur juge en conséquence devoir s'en assurer le privilége à l'aide d'un brevet d'invention, loin de se réjouir d'un pareil fait, notre fabricant devra trembler; car, outre ce dangereux rival qui s'élève au dedans, il peut en voir surgir mille autres au dehors, puisque ce procédé nouveau, dont l'usage lui est interdit par la vertu du brevet, peut dès demain s'installer sans obstacle dans toutes les fabriques étrangères. Le progrès tournera donc contre lui, et il sera bien heureux s'il y résiste. C'est ainsi qu'une découverte faite en France peut devenir pour l'industrie française une cause de ruine. Ne voit-on pas ici tout ce qu'il y a de monstrueux dans une législation qui consacre le privilége au dedans sans le garantir au dehors? L'industriel français a donc trop de raisons de se soucier peu du progrès général des inventions dans son pays. Elles n'ont d'intérêt et de valeur pour lui qu'autant qu'il en est lui-même l'auteur, ou qu'il peut s'en assurer la possession exclusive. Voilà pourquoi chacun se retire en lui-même et s'isole. Les découvertes sont alors presque toujours des œuvres individuelles, et c'est pour cette raison qu'elles restent en chemin. Elles peuvent bien être tour à tour reprises par des individus différents, de manière à être poussées un peu au delà de la première idée, de la première ébauche; mais il est impossible qu'elles deviennent l'objet d'un concours actif, d'un travail commun, d'une élaboration large et sympathique : jamais d'ensemble dans les mouvements, ni de communauté dans les efforts; jamais, de la part des fabricants, cette sollicitude générale qui anime les inventeurs, ni cette surveillance attentive qui les soutient et les redresse; rien enfin de ce qui peut conduire progressivement à un système complet et achevé.

Il n'en est pas de même en Angleterre. Là, chacun fait son affaire propre du perfectionnement général des procédés. Qu'importe qu'une découverte soit tenue secrète par son auteur; le fabricant anglais sait bien qu'elle se divulguera tôt ou tard, et que, grâce à la loi de non-exportation, il en jouira toujours avant les étrangers. Lors même que l'inventeur se réserve le privilége de son invention au moyen d'un brevet, n'a-t-on pas toujours la chance de s'entendre avec lui à l'aide de quelques sacrifices? et c'est encore un avantage que l'étranger n'a pas. Quant aux perfectionnements de détail, qui se font pour la plupart dans les ateliers de construction, qui ne restent jamais secrets pour les fabricants, puisque leurs auteurs mêmes sont intéressés à les leur faire connaître, et dont chacun a trop peu d'importance pour devenir l'occasion de la délivrance d'un brevet, ils deviennent tout aussitôt le privilége commun de l'industrie anglaise. Par eux, cette industrie grandit et s'élève en masse, dans son ensemble; l'égalité est maintenue au dedans, et l'on se rend maître au dehors. Or ces perfectionnements de détail sont incomparablement les plus nombreux, et, à vrai dire, c'est par eux, bien plus que par des inventions toutes faites, qu'un vaste système arrive à sa maturité. Chacun a donc tout à gagner et rien à perdre dans les inventions des autres. De là vient que tout le monde s'intéresse au progrès, de quelque part qu'il vienne. Le perfectionnement des découvertes devient une affaire commune à tous, et chacun y concourt de son mieux; chacun apporte sa pierre à l'édifice; chacun donne son coup de truelle, de lime ou de rabot; et ceux mêmes qui ne concourent pas

à l'accomplissement de la tâche, ou par leurs travaux, ou par leurs idées, ou par leurs capitaux, applaudissent au moins du geste et de la voix pour encourager les autres. Faut-il s'étonner que, dans une position semblable et avec ce vaste ensemble de moyens, les Anglais sachent pousser si loin ces mêmes découvertes, ces mêmes procédés, que nous leur transmettons toujours dans un état informe?

On se tromperait si l'on ne voyait en ceci qu'une question de rivalité nationale. Outre que la question de justice s'y mêle, on peut dire, et ce n'est pas un paradoxe, que l'intérêt général de l'industrie européenne demande que chaque peuple adopte pour son compte la loi de non-exportation des machines. C'est parce qu'elle a suivi cette ligne de conduite, que l'Angleterre a inventé ou perfectionné tant et de si beaux systèmes, à son profit d'abord, et, en fin de compte, au profit de toute l'Europe, tandis que les autres pays n'ont guère produit que des découvertes sans portée. Que l'on dise après cela si l'Angleterre, avec cet esprit d'exclusion qu'on lui reproche, n'a pas mieux servi la cause du progrès général, que la France, avec toute cette libéralité dont elle se vante.

Quand on considère tout ce que la mécanique a fait depuis un siècle, les merveilles qu'elle a enfantées chez nos voisins, l'irrésistible supériorité qu'elle leur a donnée sur tous les autres peuples, les richesses dont elle a été pour eux l'intarissable source, on est presque tenté de dire que c'est cette loi si simple sur la non-exportation des machines qui a fait l'Angleterre ce qu'elle est, et l'on s'indigne que les peuples du continent, la France surtout, qui ont emprunté à l'Angleterre tant de choses, n'aient pas su lui emprunter une disposition si féconde, et en même temps si naturelle et si logique.

On prétend cependant que la prohibition qu'elle porte est illusoire, et ce sont des écrivains anglais, d'ailleurs fort instruits, qui mettent en avant cette assertion. « La prohibition dont il s'agit, dit M. Porter (1), n'est qu'illusoire, et jamais il n'a été possible d'empêcher complétement l'exportation des machines. Rien de plus facile, en effet, que de transmettre le dessin et la description détaillée d'un métier quelconque, et le premier mécanicien venu pourra certainement, sur ces plans, établir une machine qui suppléera, en partie au moins, à celle dont l'inventeur eût lui-même surveillé la construction. » Il serait certainement absurde de prétendre que l'Angleterre puisse conserver éternellement la possession exclusive de ses machines. Malgré toutes les précautions qu'elle prend, il doit arriver qu'on les lui dérobe tôt ou tard, et l'expérience le prouve. C'est par là qu'elle sert en définitive l'intérêt général de l'Europe sans le vouloir. Mais cette exportation est loin d'être aussi facile que M. Porter l'assure. Non, il ne suffit pas de transmettre le dessin et la description détaillée d'un métier quelconque, et ce n'est pas le fait du premier mécanicien venu de le rétablir, avec ces seuls éléments, de manière à ce qu'il remplace, *en partie du moins,* celui de l'inventeur. Ces dessins mêmes ne sont pas toujours si faciles à obtenir, surtout dans les premiers temps, lorsque les constructeurs peuvent à peine satisfaire aux demandes des fabricants nationaux.

(1) *Progrès de la Grande-Bretagne*, pag. 321.

Ajoutons qu'un *à peu près* ne suffit pas pour des machines qui demandent ordinairement une précision si rigoureuse, comme, par exemple, celles qui servent à la filature du lin. Mais, sans entrer à cet égard dans des discussions inutiles, consultons les faits.

Il est vrai que toujours les peuples du continent sont parvenus à dérober aux Anglais leurs machines; mais quand? Sept, huit, dix ans et plus après que les fabricants anglais avaient commencé à en jouir. Voilà ce qui arrive, par exemple, dans le cas particulier de la filature du lin. Longtemps avant 1830, la filature anglaise prospérait, grâce à ses machines, et s'élevait au-dessus de toutes les industries rivales, et ce n'est que dans ces derniers temps que ces mêmes machines ont été transportées en France. Il y a bien eu quelques exportations partielles dès l'année 1834; mais, à le bien prendre, c'est d'hier seulement que la France s'en est réellement mise en possession, et encore à titre bien onéreux. Rien n'a été négligé pourtant de ce côté-ci du détroit, et l'on peut dire que la France a fait ce qui était faisable : l'exportation des métiers propres à filer le coton n'avait pas été à beaucoup près si prompte. Mais n'est-ce donc rien pour l'industrie d'un pays d'avoir dix années d'avance sur toutes les autres? C'est pendant ces dix années que l'industrie anglaise s'est ouvert des débouchés à l'extérieur, qu'elle s'est créé des relations dans tous les pays non productifs de lin, qu'elle y a supplanté les industries française et belge, et qu'ensuite elle est venue ébranler ces industries jusque sur leur propre territoire : c'est pendant ces dix années que d'immenses fortunes se sont faites dans la fabrique anglaise, fortunes dont quelques-unes s'élèvent, dit-on, nous hésitons à reproduire les chiffres, tant il paraissent fabuleux, à 70 ou 80 millions. C'est dans le même temps que les ouvriers se sont formés, que les fabriques se sont établies sur une immense échelle, qu'elles ont grossi leur matériel de manière à suffire à tous les besoins variés de la fabrication, en un mot que l'industrie s'est affermie sur sa base, en même temps qu'elle étendait ses bras au loin; et quand enfin, après ces dix années précieuses, les fabricants français et belges viennent à se rendre maîtres des machines, c'est avec de faibles moyens, des ressources épuisées, des connaissances imparfaites et des ouvriers mal habiles, qu'ils ont à lutter contre un tel colosse. Il n'est plus question pour eux de recouvrer les débouchés extérieurs qu'ils ont perdus. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de reconquérir leur propre marché, et encore n'y parviendront-ils qu'avec l'assistance de la législature. Ajoutons à cela que, le progrès continuant toujours et les mêmes causes agissant de part et d'autre, rien n'empêche que l'Angleterre ne conserve éternellement la supériorité qu'elle s'est acquise. Certes, une disposition qui produit de tels effets a bien son importance : il n'y a rien de moins illusoire que tout cela.

Ce n'est pas des Français seulement qu'on peut dire qu'ils inventent pour que les Anglais perfectionnent et appliquent. Tous les peuples en sont là, et rien ne montre plus clairement ce qui leur manque à tous. Parmi les innombrables inventions dont l'Angleterre a su tirer un si grand parti, il en est peu dont la première idée lui appartienne. Elles sont d'origines bien diverses. Les unes sont venues de l'Espagne, d'autres de la Belgique, de la Hollande, de l'Allemagne,

quelques-unes même de l'Amérique (1). Tous les peuples ont payé leur tribut à cet heureux pays. Or la plupart de ces découvertes sont arrivées en Angleterre à l'état d'idées ingénieuses, mais sans application, ou dépourvues des accessoires nécessaires à leur mise en œuvre : c'est en Angleterre qu'elles ont acquis, en se perfectionnant, une valeur positive. Nous croyons fermement qu'il en sera toujours ainsi, et que nul autre peuple ne saura féconder ses inventions, tant qu'il n'aura pas adopté la politique anglaise.

L'exemple qu'on peut nous opposer de la fabrication du sucre de betterave, qui s'est perfectionnée si vite et d'une manière si remarquable en France, cet exemple, qui est peut-être unique dans notre histoire industrielle, loin d'ébranler notre assertion, lui donne un singulier appui. L'industrie du sucre indigène n'a pas été, plus que les autres, protégée par la loi contre l'exportation de ses procédés; mais des circonstances tout à fait particulières ont suppléé pour elle à cette lacune. Ce n'était pas contre les industries des autres pays de l'Europe qu'elle avait à lutter, mais contre l'industrie coloniale. Or les colons, ne tirant pas le sucre de la même plante que les fabricants de la métropole, ne pouvaient en aucun sens se servir des mêmes procédés. Toutes les découvertes faites en France étaient donc sans application pour eux et demeuraient forcément le privilége commun des fabricants français. A le bien prendre, ceci rentre dans le cas de la non-exportation des machines. Une seule fois donc et grâce à des circonstances exceptionnelles, les fabricants français se trouvèrent dans une position semblable à celle que la loi anglaise crée pour les fabricants anglais; cette fois aussi ils imitèrent leur conduite, et malgré les tracas auxquels leur industrie fut constamment en butte, et la perpétuelle incertitude de leur avenir, ils obtinrent des résultats équivalents Que l'on réfléchisse sur cet exemple, qu'on veuille bien le rapprocher des observations qui précèdent, et qu'on nous dise ensuite s'il ne tranche pas la question d'une manière souveraine et décisive.

Cette digression, que nous n'avons pas cru étrangère à notre sujet, nous a conduit un peu loin. Hâtons nous de reprendre notre récit.

C'est en 1831 ou 1832 que le système de la filature mécanique du lin est arrivé en Angleterre à son point de maturité. Dès les années précédentes, il avait déjà produit de beaux résultats, et dans la suite il s'est encore perfectionné dans les parties accessoires; mais à cette époque on pouvait le considérer comme achevé.

Il serait curieux de pouvoir suivre pas à pas le progrès des découvertes qui l'ont amené à cet état, de rapporter les dates des inventions successives, d'enregistrer les noms de leurs auteurs; mais à cet égard les données manquent. Quoique ces découvertes soient beaucoup plus récentes que celles qui se rapportent à la fabrication du coton, leur histoire est plus obscure, et plusieurs causes contribuent à cette obscurité : le soin que les Anglais ont toujours pris de dérober leurs machines aux regards des curieux; la complication même du système, qui se compose d'un bien plus grand nombre de pièces que celui des

(1) Nous devons à un citoyen des États-Unis le métier à filer le plus généralement en usage dans le Lancashire. (Porter, 518.)

métiers à filer le coton, et enfin le concours des travaux qui ont préparé ou avancé la tâche. Nous avons vu, en effet, que tout cela est le fruit d'une élaboration commune. Quelques machines, il est vrai, portent le nom de leurs inventeurs; mais ce ne sont ni les plus importantes, ni les meilleurs : telles sont, par exemple, les peigneuses de Peeters, de Robinson et de Wordsworth. Nous avons nommé tout à l'heure deux hommes, MM. de Girard et Marshall, que nous regardons comme les promoteurs ou les principaux agents de cette révolution. A ces deux noms, nous croirons pouvoir dans la suite en associer un autre, non moins digne, selon nous, de figurer dans cette courte et honorable liste. Ce sont là les chefs de la grande armée des novateurs : après eux nous ne voyons plus que des soldats.

Sans entrer fort avant dans une explication technique sur la construction de ces machines et sur leurs différents emplois, nous croirions manquer à notre tâche si nous ne donnions au moins une idée de l'ensemble du système et de ses principes essentiels. Si ces explications paraissent arides, elles auront du moins, pour la très-grande majorité des lecteurs, le mérite de la nouveauté, et d'ailleurs nous serons court.

Voici d'abord la nomenclature exacte des machines :

OPÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

1° Machine à battre.
2° Machine à couper.
3° Machine à peigner.
4° Machine à affiner.

PRÉPARATIONS POUR LES LONGS BRINS.

1° Table à étaler, ou 1er étirage
2° Étirages, 2e, 3e.
3° Banc à broches.
4° Métier à filer.

PRÉPARATIONS POUR LES ÉTOUPES.

1° Carde briseuse.
2° Machine à doubler.
3° Carde fine.
4° Étirages, 2e et 3e.
5° Banc à broches.
6° Métier à filer.

Cette nomenclature est complète. Il faut observer cependant que, dans la construction des machines pour la filature, il y a plusieurs systèmes : système circulaire, système à vis, système à chaînes. De même pour quelques opérations accessoires, telles que le peignage. En outre, les métiers s'ajustent de

différentes manières, suivant les résultats que l'on veut obtenir, ce qui semble multiplier à l'infini les données applicables. Mais cela revient toujours à ce que nous venons d'exposer.

Écartons avant tout les machines qui servent aux opérations préliminaires. La machine à battre est particulièrement destinée à assouplir le chanvre : c'est une opération qui n'est encore bien exécutée qu'en France, à l'aide d'une machine de l'invention de M. Decoster, sur laquelle nous reviendrons. La machine à couper n'est employée que lorsqu'on ne veut pas travailler le lin dans sa longueur. On connaît l'usage de la machine à peigner. Quant à la machine à affiner, c'est un mécanisme extrêmement simple, quoique fort ingénieux, de l'invention de M. de Girard, et qui a pour objet de dépouiller le lin de sa chenevotte; il n'est pas en usage partout. Toutes ces opérations ont assurément leur importance; mais elles n'appartiennent pas proprement à la filature elle-même.

Le lin une fois préparé, vous avez donc, pour le convertir en fil, une table à étaler, deux étirages, un banc à broches et un métier à filer. Cette série de machines présente encore une succession d'opérations en apparence assez compliquée; mais, au fond, rien de plus simple. A le bien prendre, c'est toujours le même procédé, avec quelques circonstances de plus ou de moins. En considérant ces mécanismes dans leurs principes essentiels, on trouve qu'ils ne sont tous au fond que des étirages. Il s'agit donc de bien comprendre ce que c'est que l'étirage, et comment cette opération s'exécute.

Supposez deux appareils placés à quelque distance l'un de l'autre, et composés chacun de cylindres superposés, qui tournent sur eux-mêmes par un mouvement rentrant. La matière passe successivement entre ces deux appareils, dont le premier s'appelle *fournisseur*, et le second *étireur;* elle y est pressée entre les cylindres qui tournent sans cesse et qui la poussent en avant. Comme les deux appareils fonctionnent dans le même sens, la matière suit le mouvement qu'ils lui impriment, et forme ainsi une filière continue; mais la vitesse des deux appareils n'est pas égale : le second fonctionne avec plus de rapidité que l'autre, et c'est dans cette différence des mouvements que l'opération réside. On comprend que l'appareil étireur, marchant plus vite, exerce sur la matière une traction qui la détend sans cesse; les filaments ou brins glissent les uns sur les autres pour obéir à cette traction; la filière s'allonge, tout en suivant sa marche, et c'est là ce qu'on appelle *l'étirage*. C'est dans l'existence de ces deux appareils, et dans la fonction qu'ils remplissent, que réside le principe fondamental de la filature mécanique; on le trouve partout, et dans chacune des machines que nous venons de nommer. C'est en ce sens que ces machines ne sont toutes, au fond, que des étirages; voici pourtant les circonstances qui les différencient :

Quand le lin se présente à la table à étaler, il est encore en mèches détachées les unes des autres. Il s'agit d'abord d'unir ces mèches, pour en former une filière continue, ou ce qu'on appelle, dans le langage de la filature, un *ruban*. L'appareil fournisseur est donc ici précédé d'une table en tôle, sur laquelle les mèches de lin s'étalent, et qui donne son nom au métier; cette table est elle-même garnie d'un large cuir qui se meut à sa surface; la fonction de ce cuir

est de conduire le lin, régulièrement et sans interruption, jusqu'à l'appareil fournisseur qui le saisit. On y dispose donc les mèches à la suite les unes des autres, en ayant soin de superposer les bouts, et le cuir les entraîne ainsi jusqu'aux cylindres. Rien que par la pression de ces cylindres, les bouts des mèches commencent à s'unir; mais ensuite, dans l'intervalle de l'appareil fournisseur à l'appareil étireur, se trouve une rangée de peignes qui marchent, par files régulières, d'un appareil à l'autre, en allant plus vite que le premier, moins vite que le second, et qui unissent encore mieux ces bouts, en forçant les brins ou filaments à se croiser. L'union s'achève enfin dans l'appareil étireur : pour mieux la cimenter, on fait suivre ce dernier de deux autres appareils, dont le mouvement se règle d'ailleurs sur le sien, et qui n'agissent que par leur pression. En sortant de là, le lin forme un ruban continu, et ce ruban est déjà beaucoup plus allongé que les mèches dont il est formé, bien que fort loin encore d'avoir la finesse requise. Pour compléter cette description, il faut dire que sur la même machine on forme à la fois deux rubans qui marchent parallèlement l'un à l'autre. Il y a donc deux cuirs sur la table en tête, deux pressions à chaque appareil, et deux rangées de peignes sur le même encadrement; ajoutons à cela que, lorsque les deux rubans sont formés, on les réunit en les faisant repasser ensemble par le dernier des appareils. Le but de cette union est de corriger les inégalités de l'un par les inégalités de l'autre, et en même temps de mieux affermir les endroits où les mèches se sont unies.

On voit que les rangées de peignes, qui vont d'un appareil à l'autre, jouent ici un grand rôle; on les trouve dans toutes les machines suivantes, excepté le métier à filer. Au reste, leur fonction ne consiste pas seulement à unir les bouts des mèches, elles ont encore pour objet de maintenir les filaments du lin et de les faire marcher avec ordre, de manière que l'appareil étireur les saisisse, autant que possible, un à un, avec une sorte de précision et de méthode, au lieu de les saisir par masses irrégulières.

La description que nous venons de faire de la table à étaler convient aux métiers suivants. Retranchez-en la table en tôle, et vous avez les étirages. En effet, on retrouve dans ceux-ci tout ce qui constitue le premier métier, savoir les deux appareils et les rangées de peignes, et tout cela fonctionnant de la même manière et suivant les mêmes principes. Il n'y a qu'une légère différence dans la forme. Dans les étirages, les deux appareils sont placés à la même hauteur, et par conséquent les rangées de peignes qui vont de l'un à l'autre marchent horizontalement, tandis que, dans la table à étaler, l'appareil fournisseur est placé plus bas que l'autre, afin de pouvoir s'unir à la table, ce qui fait que les peignes s'avancent en montant sur un plan incliné. On comprend que les étirages n'ont d'autre objet que d'amincir successivement le ruban, en le rendant toujours plus régulier. Le ruban devenant plus mince, la rangée de peignes peut être aussi plus étroite, ce qui fait que dans la suite on peut commodément faire marcher quatre rubans au lieu de deux sur le même métier; mais cette circonstance ne change rien aux principes constitutifs.

Le banc à broches n'est lui-même qu'un étirage, et il en réunit toutes les

conditions. Toujours les deux appareils et les peignes. C'est d'ailleurs la même disposition que dans les étirages; mais vous trouvez ici une circonstance de plus. Jusque-là, soit pour la table à étaler, soit pour les étirages, lorsque le ruban sort de l'appareil étireur, il est reçu, sans aucune autre préparation, dans un pot en fer-blanc, pour être présenté dans le même état au métier suivant. Au contraire, sur le banc à broches, le ruban est reçu, après l'étirage, sur un broche qui, en tournant, lui imprime une légère torsion, et il s'enroule ensuite sur une bobine. Il en est ainsi de chacun des rubans que ce métier étire; il a donc autant de broches que de rubans; de là le nom qu'il porte. La torsion que ces broches donnent au ruban n'est que d'environ un tour sur une longueur d'un pouce. Elle n'est que provisoire, et doit disparaître sur le métier à filer. Son unique but est d'empêcher que le ruban ne s'enchevêtre en se roulant sur la bobine.

On arrive enfin au métier à filer. Là se remarque un changement plus notable. On y retrouve encore les deux appareils fonctionnant comme dans toutes les machines précédentes, mais on n'y retrouve plus les peignes. On comprend, en effet, que le lin approchant de son état de fil, on n'a plus besoin de s'occuper des filaments. Par cette raison même que les peignes sont supprimés, les deux appareils peuvent se rapprocher. Au reste, la distance de ces appareils varie selon la qualité du fil que l'on veut obtenir. Il résulte encore de cette suppression des peignes un changement non moins considérable dans la forme du métier. Jusque-là nous avons vu que les deux appareils étaient placés à la même hauteur, sur un plan horizontal, dont le milieu était occupé par l'encadrement des peignes (excepté dans la table à étaler, où le plan s'incline comme nous l'avons dit), et ce plan formait la partie supérieure de la machine. Ici, au contraire, les deux appareils sont placés sur le côté du métier, l'un au-dessus de l'autre. C'est l'appareil fournisseur qui occupe le dessus. Plus haut sont placées les bobines chargées de leurs rubans, et qui sont apportées là du banc à broches. Plus bas est l'appareil étireur, et au-dessous de ce dernier de nouvelles broches, plus petites, plus fines que celles dont nous avons parlé. Comme la machine forme un carré long, on répète les mêmes dispositions sur chacun des grands côtés, en sorte que le métier est double. On comprend d'ailleurs qu'on peut travailler ici un bien plus grand nombre de rubans à la fois. Les choses ainsi disposées, l'appareil fournisseur tire à lui les rubans dont les bobines supérieures sont chargées, et qui se déroulent à mesure : il les livre à l'appareil étireur, placé au-dessous, qui les allonge; de là ces rubans descendent sur les broches, qui leur donnent une torsion définitive, et les roulent sur de nouvelles bobines. Après quoi tout est fini : le ruban est devenu fil parfait.

Nous avons peu de chose à dire sur la filature des étoupes. La suite des opérations est la même que pour les longs brins; il n'y a de différence essentielle qu'au début. Les étoupes n'étant pas en mèches comme le lin, mais en masse brute, fort irrégulièrement mêlée, il faut une machine pour démêler tout cela C'est l'office de la carde, dont nous croyons inutile de donner ici la description. La carde remplit, du reste, pour les étoupes, la même fonction que la table à étaler pour les longs brins. Comme elle, elle est précédée d'une

sorte de manteau en guise de table sur laquelle la matière s'étale ; comme elle aussi, elle forme deux rubans que l'on réunit ensuite par les raisons que l'on a vues : après quoi les opérations se suivent exactement comme pour les longs brins. Seulement, dans toutes les machines dont on se sert pour les étoupes, les appareils fournisseur et étireur sont plus rapprochés l'un de l'autre ; les rangs de peignes intermédiaires sont plus courts ; en un mot, les métiers sont plus ramassés, par la raison fort simple que les filaments ou brins sont moins longs.

Il ne nous reste qu'une observation à faire pour compléter notre exposé. Il y a trois manières de travailler le lin : à sec, à l'eau froide, ou à l'eau chaude. C'est sur le métier à filer que ces différences s'observent. Quand on travaille à sec, les choses se passent exactement comme on l'a vu. Pour travailler *mouillé,* on se contente de placer au-dessus du métier, dans sa longueur, un bac rempli d'eau, froide ou chaude, selon le résultat que l'on veut obtenir. Dans ce cas, les bobines qui portent les rubans sont placées au-dessus de ce bac, de manière que les rubans traversent l'eau avant d'arriver à l'appareil fournisseur. Cette eau, dans laquelle le lin trempe avant l'étirage, a pour effet, au moins l'eau chaude, de dissoudre le gommo-résineux dont il est enduit. De cette façon, il se relâche davantage. Les fibrines, dont chaque filament, est composé, se détachent les unes des autres, de manière que, sans qu'il survienne aucune rupture, il se produit un grand nombre de solutions de continuité qui favorisent l'allongement de la matière. Mais, pour que cet allongement se fasse sans rupture, on est obligé de rapprocher les appareils. On comprend d'ailleurs que l'eau chaude ne s'emploie que pour les numéros plus fins.

Tel est ce système avec tous ses principes constitutifs. Comme on le voit, il est fort simple au fond ; ce qui n'empêche pas que, dans le travail de l'invention, il n'y ait eu d'immenses difficultés à vaincre. Aujourd'hui que ces difficultés sont vaincues, on s'étonne quelquefois qu'elles aient arrêté si longtemps les inventeurs ; mais, quand on examine de plus près, on tombe dans un étonnement contraire. En voyant l'harmonie qui règne entre toutes les parties de ce système, l'heureuse disposition des mécanismes, la perfection de leur jeu, et la prévoyance infinie qui a présidé à l'exécution des détails, on ne peut s'empêcher d'admirer le génie de l'homme, et l'on comprend que ces machines soient le fruit de cinquante années de travaux, aussi bien que du concours de tant d'intelligences.

Qui le croirait? Cet emploi de l'eau chaude, si facile à comprendre aujourd'hui, est une des difficultés contre lesquelles l'ancienne filature française a constamment échoué. On a tourné longtemps autour d'elle; et combien d'hommes y ont consumé leurs veilles, mais sans succès? C'est qu'en raison du relâchement de la matière produit par l'eau chaude, le ruban se rompait. C'est finalement en Angleterre que le problème a reçu sa solution, et comment? Par le simple rapprochement des appareils (1). On comprend, en effet, que, plus les appareils sont rapprochés, moins il y a de danger de rupture.

(1) Ce rapprochement des appareils est peut-être le plus grand pas que l'Angleterre ait fait faire à la filature mécanique. Non-seulement il lui a permis d'employer l'eau

On se demande comment, avec des machines si compliquées et si coûteuses, établies dans de vastes bâtiments au sein des villes ou dans leur voisinage, et servies par des ouvriers très-bien payés, on a pu parvenir à soutenir la lutte avec avantage contre cet ancien filage à la main qui s'exécutait à si bas prix. Le problème a été résolu par l'excellence des préparations, par le ménagement de la matière première, le meilleur emploi des forces, la rapidité de l'exécution, la régularité du travail et la perfection des produits.

C'est jusque dans les opérations préliminaires que ces différences s'observent, et notamment dans le peignage, la plus importante de toutes. Autrefois le peignage s'exécutait si mal, qu'une énorme quantité de lin s'y changeait en étoupes, sans que pour cela la partie restante fût bien peignée. On est parvenu, à l'aide des machines, à obtenir un peignage beaucoup plus parfait avec des pertes beaucoup moindres. Opposons, par exemple, l'ancien peignage à celui qui s'exécute avec une machine de l'invention de M. de Girard, perfectionnée par M. Decoster.

Dans le peignage à la main, voici comment les choses se passaient. Un ouvrier prenait d'une main une mèche de lin ou de chanvre, et l'étreignait fortement entre ses doigts. Ainsi comprimé d'un côté, le lin prenait la forme d'une queue de cheval. En cet état, on le faisait passer et repasser sur des pointes en fer ou en acier, qui tenaient lieu de peigne. Quand on avait fini d'un côté, on recommençait de l'autre. Rien de plus simple que cette opération; mais, outre sa lenteur, elle avait des inconvénients très-graves. Là où la main de l'ouvrier étreignait le lin, il était si serré, si dense, que les dents du peigne avaient de la peine à pénétrer. Au lieu de le diviser, elles le déchiraient en brisant les filaments. Au contraire, à l'extrémité de la queue. les filaments étaient si flottants, si lâches, que les dents du peigne n'avaient plus de prise sur eux; de là ce double inconvénient d'une énorme déperdition de matière première et d'un peignage imparfait.

On a changé tout cela. Dans le système de MM. de Girard et Decoster, le lin est serré par les extrémité supérieures entre deux ais en bois qui remplacent la main de l'ouvrier. Il n'y est pas réuni en faisceau, en masse, mais réparti sur la longueur des ais, de manière à prendre la forme, non d'une queue, mais d'une crinière de cheval. Cette crinière pendante est ensuite mise en mouvement, avec les ais qui la portent, et va passer entre deux rangs de manivelles, qui doivent la battre des deux côtés en même temps, à peu près comme un soldat condamné aux verges passe entre deux rangs d'exécuteurs. Au lieu de verges, les manivelles sont armées de pointes ou d'aiguilles en acier dont l'épaisseur diminue à mesure que l'on avance. Les premières aiguilles que le lin

chaude, et par là de filer les numéros élevés, mais il l'a conduite à travailler les étoupes; car les étoupes, dont le brin est naturellement toujours court, ne pouvaient se filer avec des appareils si distants l'un de l'autre. Mais les anciens filateurs français avaient jugé nécessaire de conserver les filaments du lin dans leur longueur, tandis que, dans le système à l'eau chaude, tel qu'il se pratique aujourd'hui, si on obtient par le rapprochement des appareils un étirage plus régulier, ce n'est aussi qu'en brisant les filaments.

rencontre dans sa marche sont assez épaisses et assez distantes l'une de l'autre : elles n'opèrent qu'un premier démêlage en gros ; mais ensuite elles deviennent de plus en plus fines, en même temps qu'elles se rapprochent. A la fin, elles se touchent presque et sont d'une finesse et d'une ténuité incomparables. Quand le lin sort de là, il peut défier l'œil le plus exercé, et cependant la masse d'étoupes produite est relativement presque nulle (1).

Il y a plus. Ces étoupes que l'on rejetait autrefois comme matières de rebut, ou dont on n'obtenait que de très-gros fils, chargés de pailles et d'ordures, se filent aujourd'hui avec une netteté et une finesse remarquable, au point qu'on peut à peine les distinguer de ceux qui proviennent du lin. On file en étoupes jusqu'au n° 120. La fabrication du coutil ne réclame pas au delà du n° 50, et celle des linons le n° 110, c'est-à-dire qu'on peut avec les étoupes fabriquer presque toutes les toiles en usage dans le commerce. La différence entre ces toiles et celles qui viennent du lin subsiste, en sorte qu'elles se vendent un peu moins cher ; mais cette différence est si peu sensible, qu'elle échappe à l'observation des employés de la douane. Or, pour faire comprendre quelle est l'importance de cette mise en œuvre des étoupes, il suffit de dire que la quantité produite était, avec l'ancien peignage, de 40, 45 et souvent 50 pour cent. Quelquefois même, lorsqu'on voulait obtenir un peignage plus parfait, afin de pouvoir filer plus fin, on arrivait, selon la nature des lins, à un déchet de 60 et 80 pour cent (2).

Quant à la rapidité de l'exécution et à la somme des résultats, même avantage pour la mécanique. Suivant des calculs que nous avons tout lieu de croire exacts, le travail d'une fileuse ordinaire dans nos campagnes peut produire, terme moyen, pour une semaine composée de cinq jours, en faisant déduction du temps employé à des courses au marché, une livre de fil d'une finesse moyenne. Or, dans une filature mécanique, en prenant pour exemple une des

(1) Il y a d'autres machines à peigner, et nous les avons nommées plus haut ; mais elles ne nous semblent pas soutenir la comparaison avec celle-ci. On reproche pourtant à la peigneuse de MM. de Girard et Decoster deux choses ; 1° Qu'elle est trop chère ; 2° Qu'elle donne de mauvaises étoupes. L'inconvénient de la cherté est réel ; mais il nous semble largement compensé par le service. Quant au reproche de donner de mauvaises étoupes, nous le comprenons sans l'admettre. Si les étoupes sont mauvaises, c'est qu'on n'emploie qu'une seule peigneuse, ou, pour mieux dire, un seul encadrement de peignes. De cette façon, les fines aiguilles succédant trop vite aux grosses, la transition étant trop brusque, le lin s'arrache, il se forme des nœuds, et les nœuds sont la peste des étoupes. Mais employez plusieurs encadrements, de manière que la gradation soit observée, et cet inconvénient disparaîtra. Il est vrai que cela ne convient qu'aux grands établissements ; mais c'est une des conditions de la prospérité de cette industrie, que les établissements se forment sur une grande échelle.

(2) Aujourd'hui même cela se renouvelle quelquefois dans certaines filatures anglaises, où l'on ne fait pas usage de la peigneuse dont nous avons parlé. On y regarde peut-être moins, parce qu'on a le moyen de travailler les étoupes ; mais ce grand déchet n'en est pas moins un mal, car, outre que les fils d'étoupes ne valent jamais absolument les autres, et ne se vendent pas aussi cher, il y a toujours un nouveau déchet fort considérable dans le travail des cardes.

filatures de M. Marshall, de Leeds, une seule broche peut donner, pour trois cents jours de travail, à dix heures par jour, cinquante-deux kilogrammes du nº 30 anglais, soit, en faisant déduction des jours fériés, un kilogramme par semaine. Ainsi une seule broche produit autant que deux fileuses à la main, et une seule ouvrière suffit pour surveiller un métier de cent vingt broches. Il est vrai qu'il faut des ouvriers pour les machines préparatoires ; mais il s'en faut bien que cela fasse compensation. Si l'on suppose dans chaque filature un service de trois mille broches, et ce n'est qu'une grandeur très-moyenne, une seule de ces filatures fera le travail de six mille fileuses; deux ou trois suffiront pour remplacer le filage qui s'exécute dans toute une province. — Remarquons ici en passant que, dans l'ancien système français, une ouvrière ne pouvait mener que de vingt-huit à trente-six broches.

Les différences ne sont pas moins remarquables, si l'on considère la régularité et la perfection du travail. Quelle que fût l'habileté traditionnelle de nos fileuses à la main, elles n'avaient jamais pu parvenir à donner à leurs fils une épaisseur et une force partout égales. Même dans les numéros les plus fins, on trouvait des inégalités frappantes dont l'œil était blessé, et qu'on eût regardées avec raison comme des défauts choquants, si on n'avait pas été accoutumé à les rencontrer partout. L'ancien système français n'avait pas corrigé ce vice ; mais la mécanique anglaise l'a fait disparaître avec bonheur. Les fils qu'elle produit sont d'une rondeur et d'une régularité parfaite. Pas une inégalité ne s'y rencontre ; on dirait, tant ils sont réguliers, des fils de métal passés au laminoir. De là vient que, même dans les qualités communes, ils ont une belle apparence, et offrent quelque chose de séduisant à l'œil, que les autres n'ont jamais; qualité précieuse, à ne la considérer même que comme une condition de la beauté des produits, qualité qui n'est pas encore assez appréciée par les consommateurs, et qui excite aujourd'hui peut-être plus de surprise que de satisfaction, mais qui doit, tôt ou tard, à mesure qu'elle deviendra plus familière, faire dédaigner les autres fils. Mais outre cet avantage de la beauté, qui a quelque chose de conventionnel et d'arbitraire, la régularité des fils mécaniques en présente un autre tout positif et tout pratique ; c'est l'économie de temps et la facilité du travail qu'elle procure dans l'opération du tissage. Cette économie est telle, qu'un tisserand à la main, qui ne pouvait fabriquer avec les anciens fils que six aunes de toile par jour, arrive sans peine à en fabriquer sept et demie avec les fils mécaniques. Aussi les derniers ont-ils été promptement adoptés par les tisserands, qui bientôt même n'en ont plus voulu d'autres. De là un accroissement notable dans la fabrication de la toile, accroissement qui s'est concilié avec la baisse des prix, aussi bien qu'avec l'élévation du salaire des ouvriers. C'est pour cette raison que plusieurs des hommes intéressés dans la fabrication des toiles se sont portés d'abord les adversaires de la filature française, en embrassant la cause des fils anglais, dont ils ne voulaient pas entendre qu'on modérât l'importation en France.

Un autre avantage reste à signaler : c'est que les machines anglaises élèvent, pour ainsi dire, la qualité de la matière première, en permettant d'obtenir avec du lin d'une qualité donnée des fils beaucoup plus fins. C'est ainsi, par exemple, qu'avec les lins russes, qu'on n'estimait guère propres autrefois qu'à la

fabrication des toiles à voiles et des cordages, les Anglais ont d'abord obtenu le nº 35, ce qui était déjà fort beau, et qu'aujourd'hui, par un progrès nouveau, ils sont parvenus, dit-on, à en tirer jusqu'au nº 50 et au delà. Ainsi s'expliquent ces paroles de M. Scrive, qui résument assez bien tout ce que nous venons de dire : « Si vous parlez de la filature à la main, il est évident que les machines l'emportent par la vitesse et la régularité du travail, par l'économie du salaire, et par cet autre fait très-important, qu'avec du lin d'une qualité donnée, on peut filer beaucoup plus fin, et que d'ailleurs ces machines font avec des étoupes ce que la main n'aurait pas pu faire : c'est ce dernier point qui caractérise le grand avantage du nouveau système, en ce qu'il donne une valeur considérable à ce qui n'était, pour ainsi dire, qu'un rebut ou un déchet (1). »

A côté de ces avantages, il y a pourtant quelques inconvénients qu'il ne faut pas oublier de mentionner. Ils sont assez exactement indiqués dans les réflexions qui suivent : « Dans la pratique de ce commerce nous avons eu occasion de remarquer que les fils d'Angleterre, si ronds, si unis, si séduisants pour le coup d'œil, manquent de consistance pour la couture, se rétrécissent à la lessive, en un mot qu'ils sont inférieurs pour l'usage à ceux qui ne sont point filés à la mécanique. Quelles sont les causes de cette apparence de supériorité, qui n'est qu'une infériorité réelle? Il faudrait connaître les secrets de la fabrication anglaise pour les pénétrer. Nous pensons, nous, sans vouloir donner à notre opinion une importance qu'elle ne mérite point, que ce qui donne la solidité au fil est précisément ce qui empêche qu'il soit parfaitement uni ; nous voulons dire la conservation de la longueur des filaments de la matière manipulée. Or, si l'on en croit des bruits encore vagues, mais pourtant appuyés sur quelque fondement, les Anglais détruisent, pour obtenir les qualités reconnues dans leur marchandise, ce que nous avons cru le principe de la solidité. En comparant des fils de laine avec des fils de chanvre ou de lin, on pourrait facilement se convaincre que notre opinion est beaucoup plus fondée qu'elle ne semble l'être au premier aperçu (2). » Ces reproches, ainsi que les conjectures qui les suivent, conjectures qui témoignent de la sagacité de leur auteur, sont justes, sauf quelques rectifications.

On a vu en quoi consiste ce brisement du lin que les machines opèrent. Mais ce n'est guère que dans les numéros élevés, pour lesquels on emploie l'eau chaude, qu'il produit des effets sensibles. Ces trois modes, à sec, à l'eau froide et à l'eau chaude, modes auxquels chaque fabricant accorde plus ou moins, selon ses idées propres, sont pourtant assez généralement employés de la manière suivante : pour les gros fils, jusqu'au nº 6, on file à sec ; du nº 6 au nº 35, on emploie l'eau froide ; plus haut, l'eau chaude est nécessaire. C'est dans ce dernier cas seulement qu'on brise les filaments.

Il résulte de là que les fils sont, en effet, plus faibles ; car ces filaments brisés, lorsqu'on les superpose les uns aux autres dans le tordage, adhèrent moins fortement que les filaments entiers : il en résulte encore que les toiles fabri-

(1) Enquête. Séance du 5 juin 1838.

(2) *Dictionnaire du Commerce et des Marchandises*, article *Lin*, par M. J. Mignot.

quées avec ces fils présentent à l'œil et au toucher quelque chose de cotonneux ; peut-être aussi qu'elles mollissent à la lessive, et enfin qu'elles se couvrent de petits boutons perceptibles au toucher. Cependant le premier de ces inconvénients est fort atténué par un meilleur tordage, et par la régularité même des fils; car c'est dans les endroits plus faibles que les fils se rompent. Quant aux autres, nous croyons qu'ils subsistent, sans nier pourtant que la perfection du travail et le bon choix de la matière première ne puissent y remédier jusqu'à un certain point.

C'est pour cette raison que jamais la mécanique ne pourra, quoi qu'en ait dit un certain anglais, remplacer certains produits de l'ancien filage, tels, par exemple, que nos batistes. Outre leur finesse, que l'on égalera peut-être un jour, les batistes se recommandent précisément par toutes les qualités contraires aux défauts que nous venons de signaler. Pour les fabriquer, on choisit parmi les lins ramés les tiges les plus hautes, et de ces tiges on détache les brins tout à la fois les plus fins et les plus longs. C'est avec le produit de ce triage, appelé *lin de fin*, qu'on forme les fils pour la batiste. La longueur du filament est donc ici une qualité essentiellement requise, à tel point que l'une des conditions de la perfection pour ce genre de toiles est que chaque filament y règne dans toute la longueur du tissu. C'est là ce qui donne aux batistes cette netteté, ce lustre, ce poli qui les distinguent. C'est là ce qui fait qu'elles glissent sous la main, comme ferait une mèche de lin soigneusement peignée dans sa longueur. C'est à cela qu'elles doivent encore leur souplesse, leur élasticité, et, malgré leur finesse, leur force indestructible. Évidemment la mécanique ne tend pas là. C'est par des qualités tout autres que ses produits se recommandent. Elle doit renoncer à remplacer jamais la batiste. Elle le peut d'ailleurs sans regret; car la batiste, malgré sa richesse, ou plutôt à cause de cette richesse même, est un produit de peu d'importance, parce que l'usage en est infiniment borné.

Malgré ces inconvénients partiels, dont nulle chose humaine n'est exempte, la mécanique n'en offre pas moins des produits supérieurs, à tout prendre, à la majeure partie de ce qu'on fabriquait auparavant, et, ce qui tranche irrésistiblement la question en sa faveur, c'est l'avantage du bon marché, pour lequel l'ancienne fabrication ne saurait entrer en lutte avec elle.

L'économie produite par la nouvelle filature serait trop difficile à déterminer. C'est un fait qui, pour le moment, échappe à toute appréciation exacte. Les filateurs anglais ne se sont pas toujours réglés dans leurs ventes sur les prix de revient, et il est impossible d'apprécier les bénéfices de leur fabrication. Eux-mêmes seraient fort embarrassés d'ailleurs de remarquer la différence exacte du revient, faute d'un point de comparaison fixe et bien établi. On ne peut donc en juger que par des résultats éloignés.

Dans le temps de leurs premières expéditions pour la France, par exemple en 1832 et 1833, les filateurs anglais n'étaient pas pressés de vendre ; car, bien qu'ils fussent déjà très-nombreux ; ils ne pouvaient encore répondre aux besoins de la consommation. C'est à ce point que M. Marshall, de Leeds, faisait alors attendre six mois les fils qu'on lui demandait, tandis que dans la suite il a répondu aux demandes en quinze jours. Rien ne les pressant, ils se conten-

tèrent de présenter leurs fils sur nos marchés à 5, 10 ou 15 pour 100 au-dessous des cours établis. Mais dans la suite, l'importation croissante ayant fait diminuer les prix de nos propres fils, ils réduisirent les leurs, et toujours à peu près dans la même proportion. Ainsi, ce qui se vendait en 1833 de 110 à 120 francs (le paquet de 360.000 yards, du nº 60 anglais, par exemple), ne se vendait plus, en 1838, que 75 francs, quoique le prix du lin brut n'eût pas baissé; ce qui prouve que les Anglais étaient loin d'avoir lâché d'abord leur dernier mot. Dans l'enquête de 1838, on demandait à M. Boisseau, négociant et fabricant à Laval (Mayenne), quelle différence il y avait entre le prix des fils du pays et celui des fils anglais. Il répondit : « Aujourd'hui elle n'est guère que de 15 à 18 pour 100, soit un sixième ; car on a à Laval, tout rendu, un fil anglais du nº 40, bonne sorte ordinaire, au prix de 2 francs 50 cent. la livre, et ce même fil, fait en Bretagne, vaudrait aujourd'hui environ 3 francs. Mais pour parler de l'ancien état de choses, il faudrait comparer le prix de 2 francs 50 cent. à un prix de 4 francs 25 cent. au moins. Voilà la mesure du changement qui s'est opéré ; c'est un abaissement d'un tiers de la valeur primitive. » C'est donc une réduction d'un tiers que les machines anglaises auraient produite ; et si l'on considère que les fils anglais ont d'assez grands frais à faire pour arriver sur nos marchés, frais de transport, de commission, droits d'entrée, etc., on comprendra que la réduction est même encore plus forte. Rien ne prouve d'ailleurs que le dernier terme de la baisse soit arrivé, même par rapport à l'état actuel de la filature mécanique, et, à coup sûr, il reste encore à celle-ci bien du chemin à faire.

Il est facile de pressentir maintenant quels ont été pour l'Angleterre les résultats de ces inventions. Les rôles ont été changés. L'Angleterre, qui était au dernier rang parmi les peuples de l'Europe pour la production des fils et des tissus de lin, s'est élevée d'un bond jusqu'au premier, et s'est acquis en peu d'années une supériorité sans rivale. L'absence de la matière première n'a pas été pour elle un obstacle ; elle s'est adressée à la Belgique et à la Russie, à la dernière surtout, et elle y a trouvé sans peine l'aliment de son travail. Il lui en a coûté de nouveaux frais de transport, double désavantage sur les anciens lieux de production ; mais la supériorité des machines a tout couvert. Il est vrai de dire, au surplus, que la Russie lui a fourni des lins à bien meilleur marché que la France n'aurait pu le faire, et que, par un autre effet de la politique anglaise, qui favorise toujours le travail, ces lins bruts n'ont payé à leur entrée en Angleterre que des droits insignifiants.

Il est difficile d'établir avec quelque certitude la somme des produits que donne en Angleterre ce genre de fabrication. Si, pour le coton et pour la soie, qui sont des matières exotiques, on peut, à la seule inspection des relevés de la douane, évaluer la consommation des manufactures, il n'en est pas de même pour le lin et pour le chanvre, dont le sol anglais fournit au moins une partie, et l'importation qui s'en fait ne saurait donner la mesure de ce qui en passe par les métiers. Voici pourtant quelques indications. En 1814, la ville de Dundee, en Écosse, n'importait pas chez elle plus de 3,000 tonnes (3.048.000 kil.) de lin ; en 1831, cette importation s'éleva à 15,000 tonnes, plus 3.000 de chanvre. En 1833 il y eut encore progrès : 18.777 tonnes de lin et 3.580 de

chanvre (en tout 25,000,000 de kilogrammes). Les produits manufacturés que donnèrent ces matières premières, toiles, toiles à voiles, à emballage, etc., et qui sortirent la même année du port de Dundee, se montèrent à 60,000,000 de yards (54,900 kilomètres) (1).

Ce n'est pas là d'ailleurs un fait isolé et propre à une seule ville. D'après le rapport de l'inspecteur des manufactures Horner, on a constaté en Écosse, vers 1834, l'existence de cent cinquante-neuf filatures de lin à la mécanique, dont quatre-vingts à Forsar; on en a trouvé trente-deux dans la partie nord de l'Irlande, et cinquante-deux dans les comtés du nord de l'Angleterre. Dans la suite, le progrès, loin de se ralentir, s'est encore activé. On en jugera par l'extrait suivant d'une lettre, écrite de Leeds au mois de juin 1838, par M. Laherard, de la maison Laherard et Millescamp.

« Dans cette ville, dit-il, on voit quatre cents cheminées de pompes à vapeur, on compte cent cinq filatures de lin. M. Marshall en possède trois qui occupent dix-sept cents ouvriers et quatre cents peigneuses. Il en construit encore une d'une plus grande importance et avec des perfectionnements. »

Ainsi, en 1838, le nombre des filatures était de cent cinq dans la seule ville de Leeds, et on en construisait encore. Si l'on considère quelle est la puissance de chacune de ces manufactures, dont quelques-unes font mouvoir trente et quarante mille broches, et quelle énorme quantité de produits elles livrent tous les jours à la consommation, on pourra se faire une idée de la puissance actuelle de cette industrie, qui date à peine d'hier. On remarquera en même temps que, dans sa croissance, elle suit presque une progression géométrique.

En 1834, Mac-Culloch estimait le produit total des filatures anglaises à 7 millions 500 mille liv. st. (187 millions 500 mille fr.). Mais cette estimation était fort au-dessous de celle qui était faite par plusieurs autres écrivains, notamment Colghoun, et, sans admettre les données de celui-ci, on peut croire que Mac-Culloch s'est montré beaucoup trop modéré dans ses évaluations. Dans tous les cas, le chiffre est aujourd'hui bien dépassé. En 1838, M. Scrive, de Lille, estimait que depuis deux ans le nombre des filatures anglaises avait doublé. Il y a peut-être quelque exagération dans ce calcul; mais il donne au moins une idée de la rapidité vraiment miraculeuse avec laquelle cette industrie progresse.

S'il n'est pas facile de se rendre un compte exact de la production totale de l'Angleterre, on peut connaître du moins la somme de ses exportations. En voici le tableau exact, jusques et y compris l'année 1837. Nous le donnons à la fois pour les fils et les tissus, ainsi que pour les articles de rubannerie et de mercerie, avec la double indication des quantités et des valeurs, telles qu'elles sont déclarées à la douane.

(1) Porter, *Progrès de la Grande-Bretagne*, et Mac-Culloch, *Dictionnaire commercial*, édition de 1834.

ANGLETERRE.

FILS ET TISSUS DE LIN, RUBANNERIE ET MERCERIE.

EXPORTATIONS

ANNÉES	TISSUS		FILS.		RUBANNERIE et MERCERIE.
	QUANTITÉS.	VALEUR DÉCLARÉE.	QUANTITÉ.	VALEUR DÉCLARÉE.	
	Mètres.	Francs.	Kilogrammes	Francs.	Francs.
1833	57,794,513	52,431,825	349,196	1,800,000	1,743,775
1834	62,000,555	58,949,775	974,505	3,407,800	2,133,875
1835	71,271,059	72,528,475	1,175,047	5,415,875	2,475,100
1836	75,028,460	80,950,775	1,707,206	7,969,300	2,207,350
1837	53,401,668	51,585,625	3,124,841	11,982,675	1,600,500

On remarquera que, pour les tissus, la somme des exportations, qui s'était accrue d'une manière assez rapide dans les années précédentes, a diminué en 1837. Il en a été de même pour les articles de rubannerie et de mercerie. C'est qu'à cet égard le grand débouché de l'Angleterre est aux États-Unis, et que la crise commerciale de 1837, dont ce pays a été le principal théâtre, a resserré ce débouché. Nul doute qu'il ne soit maintenant rétabli. Quant aux fils, la progression s'est soutenue, grâce aux expéditions dirigées sur le continent européen et particulièrement sur la France. Au surplus, l'exportation des fils est celle que nous avons surtout à considérer, et c'est ici que la progression dépasse toute mesure, puisque l'exportation, qui n'était encore en 1833 que de 1 million 800 mille francs, s'est élevée en 1837 à 11 millions 982 mille 675 francs; c'est-à-dire quelle a été plus que sextuplée dans l'espace de cinq ans. L'année 1838 a produit des résultats encore plus étonnants; car l'exportation pour la France seulement s'est élevée à plus de 6 millions de kilogrammes, ce qui donne une valeur d'environ 23 millions de francs.

En voyant ces progrès, on se demande si l'industrie du lin est vraiment destinée à renouveler les prodiges de l'industrie du coton; si elle doit donner une seconde fois au monde le spectacle de cette élévation rapide, soutenue pendant plus d'une demi-siècle, et de cette fortune gigantesque. Il y a des raisons de douter, mais aussi des raisons d'espérer.

Dès à présent les machines sur lesquelles l'industrie du lin s'appuie, sont

tout aussi puissantes que celles dont fait usage l'industrie du coton, et elles se perfectionnent encore. A cet égard, il y a tout au moins égalité de forces; mais, à vrai dire, cela ne suffit pas. Quoi qu'on fasse, la manufacture est toujours plus ou moins liée au sort de l'industrie agricole qui lui fournit son aliment, et, pour que son élévation se soutienne, il faut que celle-ci la suive dans sa marche, en répondant toujours à ses besoins. Que devenait, par exemple, la manufacture anglaise, du coton, si la matière première eût fait défaut? Or ce résultat était inévitable, si la production, renfermée dans ses anciennes limites, n'eût pas trouvé tout à coup, dans un monde nouveau, une assistance inespérée. Certes, ce n'est pas l'Inde qui eût jamais suffi à l'avidité croissante des machines anglaises; car, outre qu'elle consommait elle-même une bonne partie de sa matière première, ses cultivateurs indolents étaient bien éloignés de pouvoir suivre, d'un pas égal, les progrès inouïs de la fabrication. Pour que ces machines, toutes merveilleuses qu'elles étaient, ne fussent pas arrêtées au beau milieu de leur œuvre, il a fallu qu'il se rencontrât, dans un autre hémisphère et dans un pays neuf, un peuple jeune, énergique, ardent, assez actif pour semer et récolter, aussi vite que les machines dévoraient les récoltes : c'était un prodige d'une autre sorte, sur lequel il n'était guère permis de compter. Si, à l'époque où les machines commençaient à fonctionner en Angleterre, il eût été donné de prévoir à quel degré de puissance elles arriveraient un jour, et qu'on se fût demandé d'où leur viendrait cette effroyable quantité de matière première à mettre en œuvre, quel homme au monde eût su répondre à cette question? C'est qu'en effet, de quelque côté que l'on tournât alors ses regards, il était impossible de découvrir, dans aucune partie du monde habitable, ni une terre assez riche, ni un peuple assez fort pour répondre à de pareils besoins. Mais, dans le même temps, l'Amérique du Nord ouvrait à l'homme les inépuisables trésors de ses terres vierges, et là naissait et croissait, avec cette rapidité phénoménale que l'on connaît, un peuple dont toute l'existence est un prodige, et que la tâche proposée n'effraya point. Ce peuple des États-Unis intervint donc, lui, sur qui l'on était bien loin de compter, et le problème fut résolu.

La culture du coton, aux États-Unis, ne date que d'un peu plus d'un demi-siècle; jusque-là, on avait même douté que le sol et le climat pussent s'y prêter. Quand, en 1781, les premières balles de coton de provenance américaine furent expédiées, au nombre de huit, à Liverpool, les employés de la douane anglaise refusèrent d'admettre, comme entaché de faux, le certificat constatant leur origine. Qui aurait pu croire que de ce même lieu, alors suspect, sortirait, sitôt après, cette masse de produits qui devait inonder l'Europe? Mais cette culture naissante marcha à pas de géants, comme le peuple même qui venait de l'entreprendre. Aujourd'hui, la production totale des États-Unis en coton peut s'estimer, d'après des évaluations récentes, à près de trois cents millions de kilogrammes, et forme plus du triple de la production totale du reste du globe. Plus des deux tiers de cette quantité sont expédiés sur l'Europe (1). C'est à cette source inespérée, et qui s'élargissait à vue d'œil, que les

(1) La France, qui ne recevait encore, en 1812, que 6,343,250 kil. de coton en

machines anglaises, devenues européennes, ont puisé, et voilà comment elles ont trouvé sans cesse un aliment à leur activité croissante. Il n'en fallait pas moins; mais c'était là, il faut en convenir, une de ces rencontres providentielles placées en dehors de toutes les prévisions humaines; c'était un prodige qui surgissait à point nommé pour en féconder un autre, et l'étonnante fortune de l'industrie cotonnière est le fruit de leur alliance ou de leur conjonction. Or une pareille rencontre doit-elle se renouveler pour enfanter, de nos jours, une autre fortune semblable? Il ne faut pas dire non, car qui sait ce que l'avenir nous réserve; mais il est permis de douter.

Ce n'est pas qu'on puisse mettre en doute que la production totale des fils et des tissus de lin ne vienne à égaler un jour en Europe la production totale des fils et des tissus de coton. Dès à présent, si l'on pouvait faire le relevé exact de ce qui se récolte en lin et en chanvre dans toute l'étendue de l'Europe, nous croyons que la quantité n'en serait pas fort au-dessous de celle du coton qui se récolte sur la surface du globe. La France seule, qui consacre à la culture de ces deux plantes 180.000 hectares de ses meilleures terres, produit, en prenant la moyenne de 700 kilogrammes par hectare, tant pour le lin que pour le chanvre, une quantité totale de 126,000.000 kilogrammes. Aussi nos doutes ne portent-ils pas sur la somme de la production future, mais sur la continuité de son accroisement.

Le lin n'est pas une plante dont la production puisse s'étendre à volonté. Sans être précisément exclusive, elle affecte pourtant certaines natures de terrain, et ne prospère que là. Une autre circonstance limite encore sa production, c'est qu'elle épuise la terre et ne peut y reparaître qu'à de longs intervalles. En bonne culture, le lin ne se présente que tous les sept ans dans la rotation de l'assolement, d'où il suit qu'il ne peut occuper chaque année que la septième partie des terrains qui lui conviennent. Tout cela s'applique également au chanvre, comme, en général, à toutes les plantes textiles. Il reste cependant encore bien des pays, bien des terres, où la culture du lin pourrait être entreprise avec succès. C'est ainsi que, dans ces dernières années, elle commençait à pénétrer dans quelques-uns de nos départements, où elle était jusqu'à préssnt inconnue, lorsque l'invasion des fils anglais, réagissant sur la vente de nos produits agricoles, est venue décourager ces essais. Il faut remarquer, d'ailleurs, qu'en raison de l'imperfection de la culture, les terres cultivées en lin et en chanvre sont, en général, bien loin d'atteindre, quant à la somme de la production, les limites du possible; or il est permis d'espérer qu'à mesure que la demande deviendra plus forte, l'agriculture, excitée par la facilité de la vente, perfectionnera ses moyens. Une autre circonstance bien remarquable vient favoriser l'accroisement de la manufacture, c'est que, dès aujourd'hui, les machines, en tirant un si bon parti des étoupes, qui étaient auparavant presque rejetées comme matières de rebut, ont elles-mêmes augmenté, d'une manière inattendue, les ressources de la production. C'est cette dernière circonstance qui explique comment, malgré le développement si rapide

laine, et en 1815, 16 millions, en reçoit aujourd'hui plus de 50 millions. Les États-Uni en fournissent les 4/5.

de la fabrication, la culture du lin et du chanvre est demeurée comparativement presque stationnaire.

Nous avons dit que c'est principalement de la Russie, et ensuite de la Hollande et de la Belgique, que l'Angleterre tire ses matières brutes. En effet, sur une quantité totale de 1,000,025 quintaux, tant de lin brut que d'étoupe de lin et de chanvre, qu'elle a reçue en 1837, 682,025 quintaux sont provenus de la Russie, 134,916 de la Hollande, et 118,298 de la Belgique. La France n'a figuré dans cette importation que pour une quantité de 89,557 quintaux, et encore a-t-on compris dans ce chiffre ce qui a été expédié par son territoire en transit (1). Il semble donc que la Russie soit destinée à faire, pour la manufacture du lin et du chanvre, ce que les États-Unis ont fait pour la manufacture du coton. Il en est ainsi jusqu'à présent. Nous croyons cependant la Russie incapable de soutenir jusqu'au bout un pareil rôle. Ce n'est pas dans un pays gouverné despotiquement, écrasé par une aristocratie dévorante, et cultivé par des mains asservies, qu'on peut voir se renouveler le prodige dont la terre libre de l'Union américaine a donné le spectacle au monde.

Oserons-nous hasarder sur ce sujet une conjecture? Il ne serait pas impossible qu'une seconde fois les États-Unis vinssent apporter à l'Angleterre et à l'Europe un secours inespéré. En 1837, ce pays n'a expédié à l'Angleterre que la faible quantité de 3,547 quintaux de chanvre brut. Ses expéditions en lin, dont nous n'avons pas trouvé le chiffre dans les états de la douane, n'ont pas été probablement plus considérables. La production américaine est donc aujourd'hui presque insignifiante à cet égard. Mais en 1825, les États-Unis n'avaient expédié en Angleterre qu'un seul quintal de chanvre, en 1829, 234 quintaux, en 1833, 1,241, et en 1835, 3,157. On voit que ces expéditions si peu importantes en elles-mêmes s'accroissent au moins de jour en jour. La production du coton est devenue, contre toute apparence, l'apanage des états du sud et de l'ouest de l'Union américaine : il ne faut pas jurer que la production du lin et du chanvre n'y deviendra pas, dans la suite, l'apanage des états du nord. Espérons toutefois qu'à cet égard l'Europe conservera ses droits.

Ch. Coquelin.

(La fin au prochain numéro.)

(1) M. le ministre des finances disait, il y a quelques jours, à la chambre des pairs, en se fondant sur quelques faits plus récents, que la somme de nos exportations pour l'Angleterre, en lin brut, tend à s'accroître d'une manière sensible. Nous croyons que M. le ministre se trompe, et nous essayerons de le prouver.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 juin 1839.

Les dernières discussions de la chambre ont porté particulièrement sur les affaires extérieures, et le ministère a essayé d'établir sa politique sur plusieurs points. Le traité conclu avec le Mexique par l'amiral Baudin, et les instructions données ou plutôt renouvelées aux commandants de nos stations navales sur les côtes d'Espagne, ont donné lieu surtout à de sérieuses explications. Le ministère nous permettra de lui adresser quelques observations au sujet des paroles que plusieurs de ses membres ont prononcées dans ces deux discussions.

Nous ne nous arrêterons pas aux tergiversations et aux contradictions des ministres, au sujet du traité du 9 mars, conclu par l'amiral Baudin. Le ministère est maître de ratifier ou de ne pas ratifier ce traité, et même de changer complétement d'avis du jour au lendemain, comme a fait deux fois en cette circonstance M. le maréchal Soult. C'est pour le ministère une question de considération dans la chambre, et nous ne nous en mêlerons pas; mais un droit que nous ne lui reconnaissons pas, c'est celui d'altérer ou de dénaturer les faits, et c'est ce qui a eu lieu, ce nous semble, dans la discussion relative au traité du Mexique.

La commission de la chambre, chargée de l'examen des crédits, donnait son approbation au traité conclu entre la France et le Mexique; mais elles reprochait au gouvernement d'avoir agi avec lenteur, et de n'avoir pas bloqué assez énergiquement le port de la Véra-Cruz, lors de l'expédition qui précéda celle de M. l'amiral Baudin. Il y avait plusieurs choses à répondre à ces reproches, et un ancien ministre du 15 avril s'est chargé d'en dire une partie à la chambre. Les plaintes des négociants français établis au Mexique ont donné lieu, depuis plusieurs années, aux réclamations du gouvernement français, et, en dernier lieu, M. le baron Deffaudis, notre ministre plénipotentiaire au Mexique, formula ces réclamations en une sommation directe qu'il adressa au gouvernement de la république mexicaine. Par cette note, M. Deffaudis réclamait, en faveur des Français résidant au Mexique, le payement d'une indemnité de 600,000 piastres, le libre commerce de détail, et l'exemption des emprunts forcés. Notre représentant exigeait de plus la destitution des officiers et des magistrats coupables d'abus de pouvoir contre les citoyens français. Une es-

cadre, sous les ordres du commandant Bazoche, se rendit au Mexique, pour appuyer les réclamations de M. Deffaudis, qui ne tarda pas, après l'expiration du délai qu'il avait fixé, à quitter Mexico et à se rendre à bord d'un des vaisseaux formant le blocus du port de la Véra-Cruz. Nous ne nions pas que la célérité et l'exactitude parfaite du blocus ne fussent nécessaires pour le succès de cette expédition, surtout depuis la résolution de se retirer de Mexico, prise par M. Deffaudis, et les dépêches du gouvernement, ainsi que les lettres du ministre de la marine, paraissent ne laisser aucun doute là-dessus. M. Deffaudis lui-même l'entendait ainsi, car il hâtait de tous ses vœux, dans ses dépêches, l'arrivée de la frégate *l'Iphigénie*, commandée par le capitaine Perseval, qui devait compléter le blocus. Malheureusement, les ordres du gouvernement ne reçurent pas l'exécution rapide qu'on pouvait attendre, et ce bâtiment arriva dans une saison défavorable, quand il devenait difficile de tenir la mer dans le golfe du Mexique. Un conseil de guerre, tenu à bord de l'escadre, et où assistait M. Deffaudis, décida qu'on n'était pas en mesure d'attaquer le fort de Saint-Jean d'Ulloa, et le gouvernement dut songer à prendre d'autres mesures.

En se déterminant à bloquer le seul port considérable du Mexique, et les sept ports abordables de ce littoral, le gouvernement n'ignorait pas à quelles plaintes il allait s'exposer de la part des États-Unis et de l'Angleterre. De nombreuses et fréquentes représentations avaient été faites pendant le blocus, particulièrement par le cabinet de Londres, et lord Palmerston écrivit même à son ambassadeur, à Paris, qu'il ne pouvait résister plus longtemps aux instances du commerce anglais, en souffrance du côté du Mexique. Malgré la gravité de ces communications, qui ne laissaient pas de doutes sur les intentions du gouvernement anglais, le ministère du 15 avril fit procéder avec une admirable rapidité à l'armement d'une seconde expédition, qui devait avoir des résultats très-décisifs. Le commandement en fut remis à M. Baudin, un de ces hommes résolus et capables qui doivent, ainsi que le maréchal Vallée, la haute récompense de leur mérite au cabinet dont nous parlons. M. Baudin emporta avec lui des instructions verbales et écrites qui lui tracèrent sa ligne de conduite. On l'instruisit des dispositions du cabinet anglais, et il fut mis ainsi en mesure de soutenir, dans toutes les éventualités, l'honneur du nom français. Un des membres de la commission a bien jugé les instructions de M. Molé, en disant à la chambre qu'il les avait trouvées pleines de dignité et de fermeté à la fois. L'honorable député a toutefois ajouté que le langage a changé depuis, et il se fonde sur ce qui est arrivé au Mexique, où le fort de Saint-Jean-d'Ulloa a été évacué avant le payement total de l'indemnité réclamée par l'amiral Baudin. Mais l'honorable. M. Taillandier ne peut savoir si le langage a changé, car il assure lui-même qu'il existe une lacune dans les communications faites par le ministère à la commission, et qu'elle n'a eu sous les yeux aucune pièce de la correspondance entre M. Molé et l'amiral Baudin, du 10 novembre 1838 jusqu'au 9 mars 1839, jour de la signature du traité. Il s'agit donc de savoir si l'amiral Baudin était autorisé par les instructions de M. Molé à se dessaisir des gages qu'il avait ordre de prendre, ou si depuis, quelque dépêche l'autorisait à agir ainsi. Pour les instructions, la commission les connaît, et elle a déclaré

à la chambre, par un de ses membres, qu'elles étaient fermes et dignes à la fois. Le dernier reproche de la commission porte donc sur les dépêches du 10 novembre 1838 au 9 mars 1839, dépêches qu'elle ne connaît pas, dit-elle, et si elle ne les connaît pas, comment peut-elle en faire la base d'un reproche?

Nous demanderons aussi comment il se fait que le ministère n'ait pas jugé à propos de donner un mot d'explication à la commission à cet égard. Nous concevons, sans toutefois l'approuver, cette humeur peu courtoise de quelques membres du cabinet actuel contre l'administration du 15 avril. C'est ce sentiment, peu politique d'ailleurs, qui a dicté à M. le maréchal Soult la courte réponse qu'il a faite à la tribune. — Tout ce qui se rapporte à la négociation avec le Mexique, a-t-il dit, appartient exclusivement au cabinet du 15 avril. — Nous sommes bien sûrs que le cabinet du 15 avril en accepte toute la responsabilité, et qu'il ne désavouera pas publiquement ses agents, diplomates ou marins, même s'ils avaient dépassé leurs instructions. Les ministres du 15 avril savent qne le gouvernement est responsable, non-seulement de ses actes, mais encore de ses agents, et d'ailleurs, un officier aussi distingué que l'amiral Baudin n'agit pas sans des motifs puissants, dont il peut ouvertement rendre compte à la France. Mais le cabinet du 12 mai agit-il bien loyalement en laissant croire que ses prédécesseurs ont donné une autorisation dont il serait impossible de trouver la moindre trace dans les instructions et les dépêches? Les instructions, nous le répétons, ne laissent aucun doute, la commission de la chambre les a lues et elle en a rendu compte. Restent donc les dépêches. N'existe-t-il aucune dépêche du gouvernement à l'amiral Baudin depuis le 10 novembre 1838 jusqu'au mois de mars 1839? Et s'il en existait; si ces dépêches successives recommandaient expressément à l'amiral Baudin de ne pas accepter la médiation du ministre anglais, M. Packenham, tant que les forces navales de sir G. Paget n'auraient pas été éloignées du golfe du Mexique, car ce serait abaisser la dignité de la France; si elles lui recommandaient encore de n'accepter, en aucun cas, l'arbitrage de l'Angleterre, mais seulement sa médiation qui pouvait être acceptée après la prise de la Véra-Cruz, quand nous avions fait sentir aux Mexicains la force de nos armes; si elles lui recommandaient de plus de ne se dessaisir en aucun cas de son gage, *qui était le prix du sang français*, avant le payement de tous les termes de l'indemnité; si ces rcommandations expresses se trouvaient écrites dans des dépêches adressées à l'amiral, de la main même du chef du cabinet du 15 avril, que devrait-on penser du chef et des membres du cabinet du 12 mai, qui, en possession de ces dépêches, auraient laissé leurs prédécesseurs sous le coup des reproches de la commission de la chambre? Dira-t-on que M. le maréchal Soult pouvait ignorer l'existence de ces dépêches? Mais si M. le maréchal Soult s'était fait apporter ces dépêches la veille de la discussion, et s'il avait passé quelques heures à les lire avec M. le marquis de Dalmatie, le procédé ne serait-il pas encore plus inconcevable? Pour le ministère du 15 avril, nul doute qu'il n'accepte toutes les conséquences de ses négociations, et même celles de ses instructions et de ses dépêches. Tout ce que nous lui souhaitons, c'est que ses successeurs mettent ses actes au grand jour, au lieu de les cacher. On peut, en effet, repousser la solidarité d'actes auxquels on n'a pas eu part, comme

on peut refuser de ratifier les traités ; mais on ne doit pas laisser accuser injustement ses prédécesseurs, eussent-ils été vos adversaires !

Venons à l'Espagne. C'est maintenant à M. Dufaure que nous nous adressons. Que les journaux de l'opposition, par une tactique qui leur est propre, recueillent un mot prononcé à la tribune par un ministre, torturent ce mot, l'isolent, et lui donnant une signification contraire à celle qu'il a, s'en emparent et s'en fassent une arme contre le gouvernement, cela peut se concevoir, jusqu'à un certain point, de la part des journaux. Mais qu'un homme aussi haut placé qu'un membre du conseil, qu'un ministre du roi use de cette méthode, c'est ce qu'on ne saurait trop déplorer. Nous comprenons que M. Dufaure, interpellé par M. de la Redorte, et accusé de contradiction dans sa politique, ait eu à cœur de se justifier. Mais fallait-il le faire aux dépens de la vérité ? Le ministère actuel a adopté, à l'égard de l'Espagne, un plan qu'il a l'espoir de faire réussir du côté du centre gauche de la chambre. Ce plan consiste à faire exactement ce que faisait le ministère du 15 avril, à donner les mêmes instructions, à établir les stations navales sur les côtes d'Espagne, telles que le cabinet du 15 avril les avait établies avant que l'expédition du Mexique n'eût forcé d'en détacher quelques bâtiments. Le système est le même, mais les paroles sont autres. On dit bravement à la chambre qu'on veut sauver l'Espagne, secourir la reine Isabelle, et qu'on agira quand il faudra. En un mot, on veut s'écarter du ministère du 15 avril par le langage, si on ne le fait par les actions, et pour mieux réussir, on dit, comme a fait M. Dufaure, que la politique du 15 avril se résumait, à l'égard de l'Espagne, par le mot *jamais*, et l'on s'écrie, comme il a fait : « Dites-le-moi, si ce n'est pas là une politique qui nous soit propre, et si elle a quelque chose de semblable à celle du cabinet qui nous a précédés ? » Or nous allons prouver à l'instant même à M. Dufaure que sa politique n'est rien de plus que celle du 15 avril, et en outre, que son langage est encore au-dessous de celui que tenait ce cabinet.

Nous ferons d'abord remarquer que ce fut sous le ministère du 6 septembre qu'eut lieu une première explication au sujet de l'Espagne, où M. Molé exprima sa pensée. M. Guizot, avec sa hardiesse, sa vivacité d'esprit ordinaire, s'était écrié que si don Carlos arrivait à Madrid, le prétendant ne serait que plus embarrassé, et qu'il serait encore plus à la merci de la France. C'est à cette occasion que s'éleva une nuance de dissentiment dans le cabinet, et que M. Molé déclara une première fois que l'arrivée du prétendant à Madrid serait un malheur immense, et que la France devait faire tous ses efforts pour le conjurer. L'occasion de se prononcer de la même manière se présenta souvent depuis pour le chef du cabinet du 15 avril, et il répéta plus d'une fois cette déclaration. A l'époque du ministère du 6 septembre, M. Molé expliqua dans la chambre des députés comment la question d'intervention avait changé. Il rappela qu'il avait émis le premier, après la révolution de juillet, le principe de non-intervention, qui consistait à établir que chacun est seul maître chez soi, et que nul n'a le droit d'intervenir dans les affaires de son voisin. C'est avec ce principe, tout favorable à la révolution de juillet, que M. Molé arrêta la Prusse qui se disposait à intervenir en Belgique. C'était, comme il le disait très-bien, mettre hors de cause la propagande de la sainte-alliance. M. Molé

rappela en cette occasion le changement qui se fit depuis dans la presse opposante, quand elle crut que le ministère allait intervenir en Espagne. Le cri de réprobation fut général. On crut que le parti du gouvernement, désigné alors sous le nom de parti de la résistance, allait arrêter le mouvement en Espagne, et suspendre le développement du principe révolutionnaire. Toute la presse se déclara contre l'intervention.

Mais bientôt l'incertitude à l'égard de la conduite du gouvernement français vis-à-vis de l'Espagne, cessa par la publication du traité du 22 avril 1834, dit de la quadruple alliance. En ce qui concernait la France, il y était dit : « Dans le cas où la coopération de la France serait jugée nécessaire par les hautes parties contractantes pour atteindre le but de ce traité, Sa Majesté le roi des Français s'engage à faire à cet égard ce qui serait arrêté d'un commun accord entre elle et ses trois augustes alliés (art. 4.). » Le 18 août 1834, un traité additionnel, signé entre la France et l'Angleterre, spécifia mieux la nature de leur concours. Il consistait en ces deux articles : « 1° Sa Majesté le roi des Français s'engage à prendre, dans la partie de ses États qui avoisine l'Espagne, les mesures les mieux calculées pour empêcher qu'aucune espèce de secours en hommes, armes et munitions de guerre, soient envoyés du territoire français aux insurgés en Espagne. 2° Sa Majesté le roi du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande s'engage à fournir à Sa Majesté Catholique tous les secours d'armes et de munitions que Sa Majesté Catholique pourra réclamer, et en outre à l'assister avec des forces navales, si cela est nécessaire. » C'est en cela que consistent les obligations de la quadruple alliance. Le ministère du 15 avril a cependant entretenu des stations navales sur les côtes d'Espagne pour empêcher la contrebande carliste, et souvent nos vaisseaux ont été employés à transporter les troupes constitutionnelles d'un point vers un autre. Du côté des Pyrénées, il a défendu le passage des carlistes autant qu'il a été possible ; il a, au contraire, accordé le passage sur notre territoire aux soldats de la reine toutes les fois qu'il a été demandé ; et le cabinet espagnol ayant demandé, en 1838, le passage pour un corps considérable qui allait renforcer les lignes d'Hernani et de Saint-Sébastien, non-seulement M. Molé l'accorda, mais la réponse fut transmise par le télégraphe, de peur qu'elle n'arrivât trop tard. Le traité obligeait le gouvernement à ne prohiber que les secours en hommes, en argent, en armes et en munitions portés à don Carlos ; le cabinet du 15 avril prohiba de son chef les effets d'habillement et d'équipement, les chevaux, les bestiaux, les viandes fraîches et salées, les légumes, les grains, et de ces prohibitions résultait une perte de deux millions par année pour les départements du Midi, aux réclamations desquels M. Thiers lui-même avait été obligé de céder sur ce point. Il rendit, en effet, le blocus moins sévère, et modifia l'ordonnance du 3 juillet 1835. Les bâtiments de nos stations étaient au nombre de douze, ils avaient ordre d'aider de tous leurs efforts aux constitutionnels, sans coopération armée toutefois. Deux corps de troupes à l'état de rassemblement, quatorze brigades de gendarmerie, et une légion de douaniers, cernaient la frontière des Pyrénées. Que fait de plus le ministère actuel ?

Il parle vivement en faveur de l'Espagne ; mais nous n'avons jamais entendu M. Molé parler contre l'Espagne. Il niait seulement la convenance d'aller en

Espagne consolider, par nos armes, la politique du gouvernement de la reine, et il prononçait ces paroles, en 1837, à la chambre des députés : « Henri IV, messieurs, disait à Sully qu'un roi de France ne devait jamais recourir à des baïonnettes étrangères; ajoutons, croyez-moi, qu'aucun peuple ne leur devra jamais ses institutions et sa liberté. » Quel est, nous le demandons, le langage le plus libéral et le plus élevé, celui de M. Molé ou celui de M. Dufaure?

Le cabinet du 15 avril n'a pas fait assez pour l'Espagne, au gré de M. Dufaure qui ne fait et qui ne fera rien de plus. Voyons encore les faits. Pouvait-on intervenir, même si on l'avait voulu? A une autre époque que celle du ministère du 15 avril, en juin 1835, le gouvernement de la reine Christine réclama, il est vrai, l'assistance militaire de la France. La France consulta l'Angleterre son alliée, avec laquelle il était obligatoire d'agir de concert. Les trois questions suivantes furent adressées au cabinet de Londres : « Y a-t-il lieu à déférer à la demande d'une intervention? L'Angleterre y coopérera-t-elle? L'Angleterre verra-t-elle dans une intervention un *casus fœderis*, c'est-à-dire une juste application des traités du 22 avril et du 18 août 1834? » L'Angleterre répondit à ces trois questions de la manière la plus négative. Pendant un an, la politique du cabinet anglais fut toujours la même; il refusa d'intervenir et de reconnaître à la France le droit d'intervenir seule. Ce ne fut qu'en 1836, au mois de mars, que le gouvernement anglais annonça à notre ambassadeur, à Londres, que le moment lui semblait arrivé de débarquer des soldats de marine, pour défendre les places maritimes de l'Espagne, menacés par les carlistes, et il invitait, en conséquence, la France à prendre part à la coopération, en occupant le fort du Passage, Fontarabie et la vallée de Bastan. M. Thiers, que les ministres actuels ont écarté des affaires, sous prétexte qu'il était trop prononcé pour la coopération, en même temps qu'ils cherchent à gagner les partisans de M. Thiers, en s'échauffant à froid pour l'Espagne, M. Thiers refusa. M. Thiers ne se montra pas seulement modéré et prudent en cette circonstance, M. Thiers se montra politique profond. Sa dépêche, datée du 18 mars 1836, est un chef-d'œuvre. Il établit, avec la plus haute raison que toute cooperation de ce genre mènerait infailliblement à l'intervention la plus directe; que l'intervention serait sans but, sans dignité, si elle n'était faite de manière à pacifier l'Espagne, outre que l'intervention ou la coopération ne comptait plus ni majorité, ni partisans influents en France; et les choses en restèrent là. M. Dufaure et M. Passy étaient alors les admirateurs exclusifs de M. Thiers, et ils faisaient bien. Ils admirèrent sans doute cette résolution; mais qu'était-ce, au fond et en résultat, sinon la pensée du 15 avril?

Plus tard, le cabinet du 22 février crut à la nécessité d'une intervention. M. de Bois-le-Comte, notre envoyé à Madrid, écrivit dans un sens contraire, et insista sur les traités qui n'admettent pas l'intervention. Ainsi, ce cabinet trouvait des sentiments contraires à l'intervention dans ses meilleurs agents. Dans le cabinet même du 22 février se trouvaient des adversaires de l'intervention et de toute espèce de coopération. Les ministres actuels du tiers parti l'ignorent moins que personne.

Où donc, encore une fois, est cette politique si différente de la politique du 15 avril? Nous la cherchons en vain. Nous avons dit que les paroles mêmes du

cabinet du 15 avril étaient aussi favorables à l'Espagne que les déclamations des ministres actuels. M. Dufaure a dit héroïquement, il y a deux jours : « Notre cabinet ne prononce pas le mot *jamais*. Il agira quand il faudra. » Le cabinet actuel fait bien, en effet, d'éviter le mot *jamais*, car le chef de ce cabinet a tenu, dans la même semaine, deux langages différents, dans la chambre des pairs et dans la chambre des députés ; ce qui faisait demander spirituellement par M. de la Redorte : S'il y avait deux Espagnes, comme il y a deux chambres. » Quant aux paroles de M. Dufaure, M. Molé en a dit, avant lui, de semblables. Il disait, dans la séance du 18 janvier 1837 : « Si les chances devenaient favorables au prétendant, à ce point que l'on pût craindre ses succès, je prendrais conseil des circonstances, et je calculerais ce que la France peut mettre d'hommes et d'argent au service d'une cause quelconque. » Dans une autre séance, le 4 janvier 1838, le président du conseil disait : « Une fois engagé dans l'intervention, je serais d'avis, plus que personne, d'y employer, s'il fallait réussir, toutes les forces de la France. » Et quelques jours plus tard : « Je ne dis pas qu'en aucun cas nous ne devions aller en Espagne. Pour une détermination pareille, il n'y a que les circonstances à consulter. » Et enfin, M. Molé répéta, comme il l'avait déjà dit, contrairement à M. Guizot, que l'arrivée de don Carlos à Madrid serait un malheur immense, et que la France devrait, en pareil cas, user de toutes ses ressources pour le repousser. Nous demandons à M. Dufaure s'il peut raisonnablement placer parmi toutes ces paroles prononcées dans une longue période de temps, le fameux mot *jamais*, prêté à M. Molé?

Il faut le dire aux ministres du 12 mai, ce n'est pas en faisant une guerre si puérile à leurs prédécesseurs qu'ils s'élèveront bien haut. Nous voyons bien l'embarras qu'éprouvent à parler à la tribune les ministres actuels, séparés de principes, divisés d'opinion comme ils sont ; mais le besoin de remplir quelques vides dans un discours ne devrait jamais entraîner au delà des limites de la justice et de la vérité. Quant à nous, on nous trouvera toujours prêts à y rappeler ceux qui s'en écarteront.

Si les dernières nouvelles de Constantinople se confirment, la question d'Orient changerait subitement de face, et il faudrait se résoudre à l'anéantissement du *statu quo* et à la guerre. Le manifeste de la Porte Ottomane, publié par la *Gazette d'Augsbourg*, est, à coup sûr, une pièce bien importante, si elle n'est pas apocryphe. Le sultan élève contre son vassal des griefs de religion, et en cela, l'esprit de l'Orient se montre tout entier ; mais d'autres griefs ont été inscrits dans ce document, ce sont même les seuls qui aient une portée politique. Or ces griefs étant tout anglais, on est amené à se demander quelle main les a glissés dans cette pièce. Méhémet-Ali est accusé par le sultan de n'avoir pas voulu laisser traverser ses États par un corps de troupes anglaises qu'on voulait embarquer à Suez pour Bombay, et il intrigue, dit le manifeste, pour empêcher l'Angleterre de s'emparer d'Aden et de s'y établir. En conséquence, il est regardé comme un traître par le gouvernement ottoman, qui déclare qu'il ne peut tolérer cet état de choses. D'autres lettres, venues également par l'Allemagne, annoncent que c'est l'influence anglaise qui pousse le sultan à la guerre, et l'on attribue les efforts que lord Ponsonby fait pour

exciter le sultan contre le vice-roi d'Égypte à l'*excentricité* de l'ambassadeur. Si lord Ponsonby agit dans le sens qu'on lui prête, et déjà le manifeste de la Porte donne à penser à ce sujet, il n'y aurait pas la moindre excentricité dans sa conduite, et elle serait, selon toutes les apparences, conforme aux instructions qu'il reçoit d'Angleterre. Mais, encore une fois, toute la question d'Orient se trouverait changée, et d'un manière bien subite.

L'Angleterre a fait depuis quelques années de grands efforts pour s'ouvrir un chemin permanent à travers l'Égypte; tout le monde le sait. Le traité de commerce du 18 avril 1838, qu'elle a fait signer au sultan, était surtout dicté par le sentiment qui anime l'Angleterre contre Méhémet-Ali depuis le refus de couper une partie de ses États par un chemin de fer à l'usage de l'Angleterre. La prise d'Aden a suivi de près les nouvelles combinaisons du gouvernement britannique. Trois cents pièces d'artillerie ont été envoyées par les Anglais dans cette place, et leur dessein est d'en faire un Gibraltar en Orient. La ville d'Aden, située au midi de l'Yemen, est extrêmement favorable à ce projet, et on ne conçoit pas l'aveuglement de la Porte, qui prend fait et cause pour l'Angleterre dans cette circonstance. L'arrivée toute récente des Anglais dans le Sind annonce également qu'un vaste plan se combine dans les conseils de cette puissance, pour prendre en Orient une position aussi forte et aussi étendue que serait celle de la Russie, si cette dernière s'emparait de Constantinople. Le plan de l'Angleterre date de deux ans environ, et quelques gouvernements étrangers en ont déjà eu indirectement connaissance. Il consiste à s'emparer de l'Égypte aussitôt que la Russie aura envahi les provinces turques par suite du traité d'Unkiar-Skélessi, ou de quelque autre combinaison, à étendre la domination anglaise sur le royaume de Grèce, avec lequel l'Angleterre vient précisément de rompre, et à relier cette double position par Aden, le Sind, le Lahor, et les possessions anglaises des Indes orientales. La France se trouverait ainsi tout à coup en présence de deux colosses, l'Angleterre et la Russie, et on répondrait à ses réclamations en lui montrant Alger et la partie de l'Afrique qu'elle s'est adjugée. L'Angleterre ne commencera pas la guerre, elle ne se jettera sur ses gages que lorsqu'elle y sera forcée; mais il est permis, à la lecture du manifeste de la Porte et des nouvelles récentes de Constantinople, de se demander si la diplomatie anglaise ne hâte pas indirectement ce moment. Dans un tel état de choses, la France et l'Autriche se trouveraient liées par des intérêts communs. Dans tous les cas, en poussant la Turquie à la guerre, l'Angleterre courrait peu de risques d'après les projets qui se révèlent aujourd'hui. Si la Turquie triomphait du pacha, la route par l'Égypte serait ouverte à l'Angleterre, grâce aux bonnes dispositions du sultan, et l'équilibre européen, un peu rétabli, permettrait à l'Angleterre d'observer encore les événements et de les attendre avec patience. Dans le cas contraire, l'Angleterre se trouverait nantie, et pourrait combattre avantageusement l'influence de la Russie en Orient. En attendant, et dans l'incertitude, malheureusement très-facile à dissiper, où nous sommes, le manifeste de la Porte Ottomane ne vient-il pas comme à point pour montrer l'impossibilité de pratiquer le système que la commission de la chambre a proposé au gouvernement, par l'organe de son rapporteur, M. Jouffroy?

Cette politique est celle qui a été déjà proposée par M. Janvier, député doctrinaire, et dont on doit la pensée, dit-on, à M. de Broglie. Elle consiste à s'avancer délibérément à la conquête du *statu quo*, en formant une confédération pour le maintenir. A cet effet, la Turquie serait invitée formellement à signer un traité de garantie réciproque avec la France, l'Angleterre, et, s'il se peut, avec l'Autriche. Assurément, si ces trois puissances consentent à signer un tel traité, toutes les difficultés seront résolues; mais il ne faut pas se bercer de chimères : si le manifeste de la Porte est authentique, l'Angleterre ne se joindra pas sincèrement à nous, et il lui suffira d'influencer le gouvernement turc pour faire échouer toutes les négociations. Or, de bonne foi, où est l'intérêt de la France à se lancer ainsi dans les affaires d'Orient, en présence des symptômes qui se manifestent? Devant de tels indices, la France doit se montrer prudente, se maintenir, il est vrai, dans l'alliance anglaise, mais se faire rendre promptement compte des desseins de l'Angleterre, et faire, vis-à-vis d'elle-même, ses réserves sur l'Orient. L'Angleterre ne se réserve-t-elle pas aussi sur certains points?

Une alliance, comme toutes les grandes affaires de ce monde, est une chose complexe ; deux nations n'englobent pas tous leurs intérêts dans les stipulations bienveillantes d'un traité d'alliance, nous le voyons chaque jour depuis neuf ans. Au Mexique, nous étions menacés de la guerre avec l'Angleterre et les États-Unis, qui ne sont pas alliés cependant, mais que leurs intérêts eussent rapprochés là contre nous. Dans la mer de Marmara, nous pourrions avoir quelque jour contre nous la Russie et l'Angleterre. Soyons donc de la France et pour la France. Mettons-nous activement en défense et dans le cas de prendre au besoin une attitude agressive, et profitons des avantages d'une situation qui en a quelques-uns, toute critique qu'elle est. En présence de deux cabinets qui ont leurs plans arrêtés, ayons un plan, s'il est possible, et rappelons-nous surtout que la Russie n'a que des pensées russes, l'Angleterre que des vues anglaises. L'isolement, en pareil cas, est la force, car nous ne pouvons vouloir tout ce que veut l'Angleterre; si elle veut l'Égypte et la Grèce, nous ne pouvons pas raisonnablement les lui donner. Les vues de l'Angleterre resteront peut-être longtemps sans exécution. Un événement peut les précipiter ; mais elles sont de telle nature, qu'elles se transmettront sans doute d'un cabinet à l'autre, et que les tories, plus encore que les whigs, seront ardents à les exécuter. Le temps ne fait rien à l'affaire. Les projets des Russes s'accomplissent bien depuis un siècle et demi. Le rôle de la France est bien difficile au milieu de ces fortes et audacieuses combinaisons, et, nous le disons à regret, la direction de nos affaires étrangères, conduites par des mains si inexpérimentées, en cette matière, que celles de M. le maréchal Soult, n'est pas faite pour nous rassurer.

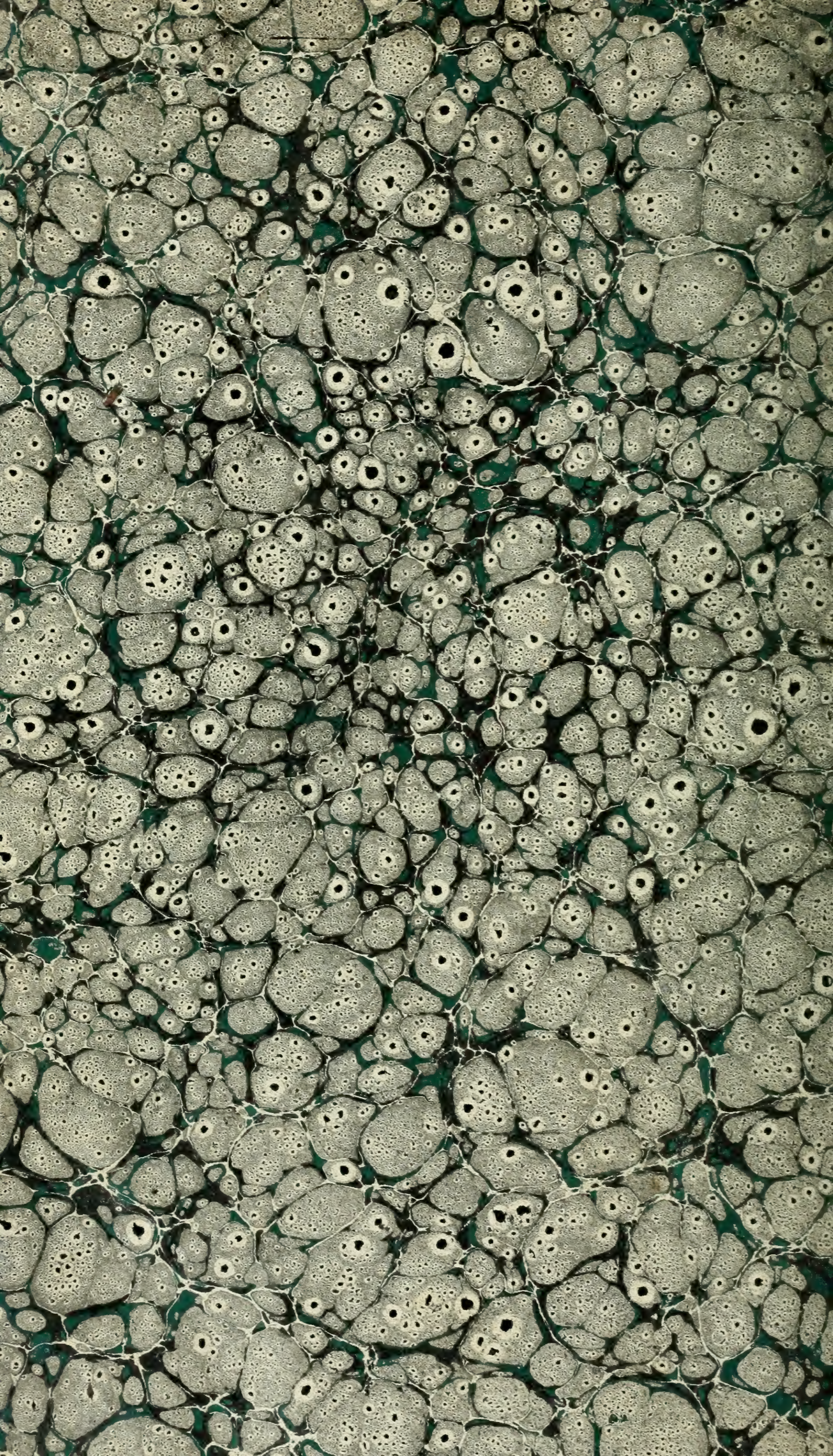
FIN DU TOME SIXIÈME.

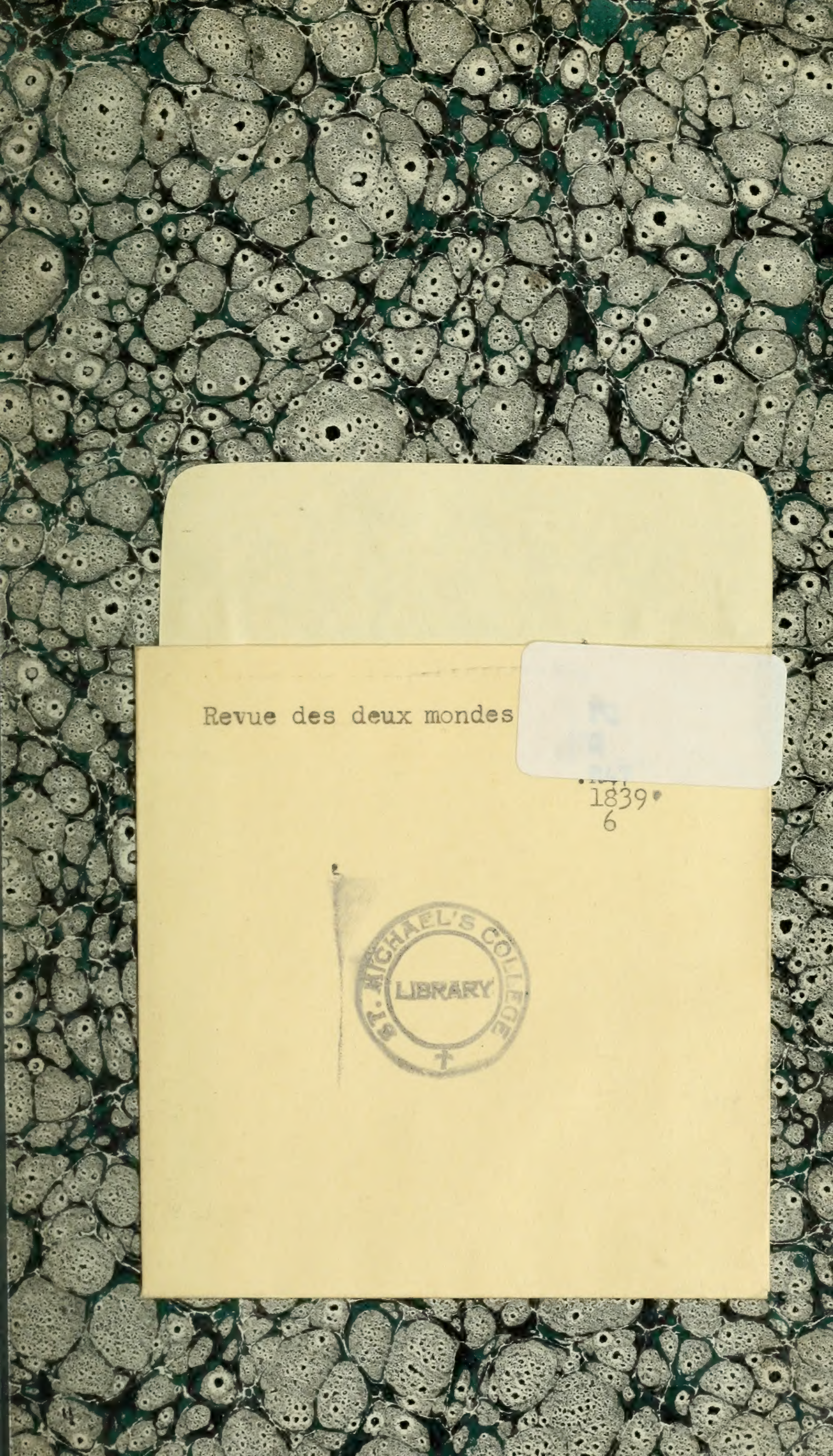
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.






Revue des deux mondes
1839
6
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

